



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue des cours et conférences

P 7a 331.5



Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

MRS. ANNE E. P. SEVER

OF BOSTON

WIDOW OF COL. JAMES WARREN SEVER

(Class of 1817)

A fund of \$20,000, established in 1878, the income
of which is used for the purchase of books

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Douzième Année — Deuxième Série

(Mars 1904 — Juillet 1904)

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences de Novembre à Juillet.

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée

ABONNEMENT, un an { France : 20 fr., payables 10 francs
comptant et le surplus par 5 francs les
15 février et 15 mai 1904.
Étranger. 23 fr.

Le NUMÉRO : 60 centimes

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : — estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque faculté, lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons même pas à passer la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte, composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, sérieusement rédigés, à un prix plus réduit. La plupart des professeurs, dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; — toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est indispensable : — indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui se préparent à un examen quelconque, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Facultés et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des cours professés, au Collège de France, à la Sorbonne, par MM. Gaston Boissier, Alfred Croiset, Emile Faguet, Victor Brochard, Jules Martha, Augustin Gazier, Charles Seignobos, Victor Egger, etc., etc. ; — ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos abonnés. Chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses, en un mot, tout ce qui sera de nature à intéresser nos lecteurs.

DOUZIÈME ANNÉE. — DEUXIÈME SÉRIE.

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

LA REVUE PUBLIE CETTE ANNÉE :

LITTÉRATURE FRANÇAISE. . .	Cours de MM. Émile Faguet et Augustin Gazier ; leçons de MM. E. des Essarts et M. Masson.
LITTÉRATURE LATINE. . .	Cours de M. Jules Martha ; leçons de MM. G. Michaut et P. de Labriolle.
LITTÉRATURE GRECQUE. . .	Cours de M. Alfred Croiset.
LITTÉRATURE ESPAGNOLE. .	Leçon de M. G. Desdevises du Dezert.
PHILOSOPHIE.	Cours de M. Victor Egger ; leçons de M. E. Joyau.
HISTOIRE DE LA PHILO- SOPHIE.	Articles de MM. Emile Boutroux et Emile Faguet.
HISTOIRE.	Cours de M. Charles Seignobos.
ARCHÉOLOGIE.	Cours de M. Maurice Besnier.
CONFÉRENCES DE L'ODÉON.	Conférences de M. N.-M. Bernardin, G. Des- champs, H. Chantavoine.

SOUTENANCES DE THÈSES. — SUJETS DE DEVOIRS, LEÇONS ET COMPOSITIONS. —
PROGRAMMES DES COURS ET DES EXAMENS. — RENSEIGNEMENTS DIVERS.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^e

15, RUE DE CLUNY, 15

1904

Tout droit de reproduction réservé

1131
32

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

- | | | |
|----|---|---|
| 1 | MALEBRANCHE; SA VIE..... | Émile Faguet,
de l'Académie française. |
| 5 | LA PSYCHOLOGIE; SA MÉTHODE..... | Victor Egger,
Professeur à l'Université de Paris. |
| 11 | LA FONTAINE FABULISTE; SES ILLUSTRATEURS. | Augustin Gazier,
Professeur à l'Université de Paris. |
| 19 | LES PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX EN HISTOIRE. —
Conditions communes à toutes les sociétés
(suite)..... | Charles Seignobos,
Professeur à l'Université de Paris. |
| 27 | LES CATACOMBES DE ROME. — Leur histoire
dans l'antiquité..... | Maurice Besnier,
Professeur à l'Université de Caen. |
| 40 | SUJETS DE COMPOSITIONS (licence, baccalau-
réat)..... | Université de Rennes. |

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

· ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1904.	
		Étranger	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième,
Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années

DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* **Revue des Cours et Conférences** : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à *bon marché* : il suffira,

P 71a 331.5

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

HARVARD COLLEGE LIBRARY
MAR 22 1904
CAMBRIDGE, MASS.

DIRECTEUR : N. FILOZ

Malebranche

I

Sa vie

Nicolas de Malebranche naquit à Paris, le 6 août 1638, dixième enfant d'un secrétaire-trésorier du roi. Il était de constitution très faible, contrefait même. Il fut élevé, en conséquence, dans la maison paternelle, jusqu'à sa classe de philosophie qu'il fit au Collège de la Marche ; puis il étudia en théologie à la Sorbonne et entra, à vingt-deux ans, dans la Congrégation de l'Oratoire.

Il s'y applique d'abord à l'histoire ecclésiastique et à l'hébreu. Un jour, comme il passait dans la rue Saint-Jacques, un libraire lui présenta le *Traité de l'homme* de Descartes, qui venait de paraître. Il en fut frappé comme d'une soudaine et éclatante lumière. Il acheta le livre, le lut avec empressement et avec un tel transport qu'il lui en prenait des battements de cœur qui l'obligeaient, de temps à autre, à interrompre sa lecture, ce qui fait dire au malin Fontenelle : « L'invisible et inutile vérité n'est pas accoutumée à trouver tant de sensibilité parmi les hommes, et les objets ordinaires de leurs passions se tiendraient heureux d'y en trouver autant. »

Il avait vingt-six ans. Il était désormais cartésien, il devait le rester un demi-siècle et un peu davantage. Tout aussitôt, sans hâte du reste, il se mit à méditer et à écrire un grand ouvrage de philosophie cartésienne et chrétienne à la fois, ce qui n'implique pas contradiction.

La *Recherche de la vérité* parut en 1674, dix ans juste après l'événement intellectuel de la rue Saint-Jacques. L'ouvrage profond et agréable, où il y avait de la philosophie, de la théologie, de la physique et de menus propos de morale, et de ces choses, comme dit Fontenelle, « qui, étant facilement entendues, flattent le lecteur de pouvoir entendre les autres et lui persuadent qu'il entend tout », fit un très grand bruit, fut très attaqué, notamment par Foucher, chanoine de Dijon, et très approuvé, notamment par le grand Arnauld et le bénédictin Des Gabets.

Les *Conversations chrétiennes* suivirent, en 1677. C'était un ouvrage en dialogues, à la manière de Platon, destiné à montrer, plus encore que la *Recherche de la vérité*, la conformité du système du P. Malebranche avec la religion chrétienne ou celle de cette religion avec ce système.

S'enfonçant de plus en plus dans ses méditations théologiques, Malebranche, sur la sollicitation du P. Quesnel, oratorien comme lui et, d'autre part, disciple d'Arnauld, écrivit le *Traité de la nature et de la grâce*, qui parut en 1680. Cette fois, Arnauld ne fut point du tout de l'avis du Père Malebranche et le réfuta, de Hollande, où il s'était réfugié, par son livre *Des vraies et des fausses idées*. D'autre part, Bossuet écrivit sur son exemplaire du *Traité de la nature et de la grâce* : « *Pulchra, nova, falsa — Beau, nouveau, faux* », et fit réfuter par Fénelon l'ouvrage de « l'extravagant oratorien ».

Malebranche répliqua par plusieurs *réponses* et par *trois lettres* « touchant la défense de M. Arnauld ».

Mais, au cours même de cette polémique, il écrivait ses *Méditations métaphysiques et chrétiennes* (1684), qui eurent un prodigieux succès. La première édition (4.000 exemplaires) fut enlevée en une semaine.

Cette même année, le *Traité de morale* fut publié avec un assentiment unanime, ne touchant à aucun point de controverse et se bornant à conduire le lecteur par une logique rigoureuse des principes philosophiques les plus généraux aux plus rigoureuses prescriptions de la religion chrétienne.

Enfin Malebranche couronna son œuvre, en 1688, par ses admirables *Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, où il revenait sur les principaux points de son système avec un redoublement de subtile dialectique et surtout un redoublement d'éloquence.

Ce fut son dernier grand ouvrage ; mais il travailla encore et jusqu'à la fin. Ayant appris que sa philosophie avait pénétré jusqu'en Chine et qu'à ce que disaient les missionnaires de ce

pays-là, il ne fallait envoyer en Chine que des prédicateurs qui connussent les mathématiques et les ouvrages du P. Malebranche, il écrivit l'ingénieux et pénétrant *Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois sur la nature de Dieu*. Cela lui fit une affaire avec les jésuites du *Journal de Trévoux*, qui soutinrent que Malebranche avait calomnié les Chinois en les considérant comme des athées, à quoi Malebranche répondit, textes et témoignages en mains, qu'à tout prendre bon nombre de Chinois étaient au moins assez athées pour qu'il ne fût pas inutile de les convertir au déisme.

Malebranche finit par une démarche où les faiseurs de système sont presque toujours contraints d'en venir et qui consiste à combattre leurs disciples. Un livre, certainement inspiré des idées de Malebranche et les poussant plus loin que lui, ayant paru, intitulé *De l'action de Dieu sur les créatures*, Malebranche le réfuta dans ses *Réflexions sur la prémotion physique*, où il cherche à démontrer que, dans son système, le libre arbitre humain subsiste tout entier, encore que les lecteurs inattentifs s'imaginent qu'il y disparaît.

Cet ouvrage parut en 1715. Malebranche avait 77 ans. Il avait toujours été de petite santé et forcé à de très grands ménagements. On ne le ménageait pas assez. De tous les pays du monde, d'Angleterre surtout, ce qui fait honneur à ce pays, les savants, les hommes de lettres, les philosophes, accouraient en foule, soit pour le voir, soit, comme dit spirituellement Fontenelle, « pour l'avoir vu », et par bonté, non point du tout par amour-propre, il ne savait pas assez les priver de la gloire de l'avoir vu ou de la satisfaction de le voir. Des princes allemands firent le voyage exprès pour lui être présentés ; on sait le mot de cet officier anglais prisonnier qui disait : « Il y a une consolation à cela, qui est qu'aussi bien j'ai toujours eu le désir de voir Louis XIV et M. de Malebranche ».

Le philosophe Berkeley fut peut-être la cause de sa mort, la « cause occasionnelle », pour parler selon le vocabulaire de Malebranche. Il força à peu près sa porte et le contraignit à discuter. Il en résulta pour le malade des accidents qui peut-être hâtèrent sa fin.

Quoi qu'il en soit, vers le milieu de juin 1715, il tomba fort malade et l'on jugea qu'on ne le conserverait point. C'était une sorte de défaillance générale sans fièvre, sans qu'aucun organe semblât particulièrement atteint, mais avec de grandes douleurs. Il fut dans cet état quatre mois, s'affaiblissant de jour en jour, se desséchant à devenir une manière de squelette et voyant se réduire

jusqu'à s'effacer ce corps qu'il avait tant méprisé. Le 13 octobre, il s'éteignit si paisiblement que l'on crut assez longtemps qu'il dormait, alors qu'il avait déjà quitté cette terre.

C'était un homme très doux, très bon, invinciblement poli et courtois dans la dispute, encore que, sans l'aimer, il ne l'évitait point. Il eut des amis qui avaient à son endroit une espèce de culte et d'enthousiasme. C'est celui de nos philosophes qui rappelle le plus ce que les anciens nous rapportent de Pythagore. Il était, par excellence, *le Penseur* ou *le Méditatif*. Il lisait très peu. Il méprisait l'histoire et même, ce qui est excessif pour un philosophe, l'histoire de la philosophie. Il ne lisait guère, en bon cartésien, que des livres de science; en fait de philosophie, il ne connaissait, ce me semble bien, que Descartes et saint Augustin. Tout compte fait, il avait très peu d'information. Mais il méditait sans cesse, avec une grande contention et une grande suite, se séparant du monde extérieur jusque-là qu'il faisait, en plein jour, régner dans son cabinet une nuit artificielle. Il avait pour les écrits proprement littéraires un mépris absolu, comme Pascal, se séparant ici de son maître Descartes qui était un lettré, et il était si peu « amoureux de la poésie », ce qu'était Descartes, qu'il assurait n'avoir jamais pu lire dix vers de suite sans dégoût. Les délassements qu'il se permettait étaient littéralement des jeux d'enfants et les plus simples, en quoi d'abord il avait raison, car ces divertissements ne laissent pas de « traces » dans l'esprit, pour parler selon son système et sa langue, et sont absolument oubliés aussitôt que cessés; en quoi ensuite, comme on sait, il suivait la règle et les habitudes, très saines, de tous les ordres religieux de la religion catholique. Il était extrêmement simple, attentivement pieux sans ostentation et sans faste; et, puisqu'il était un homme supérieur, je n'ai pas besoin de dire qu'il était modeste. Fontenelle, qui l'a connu, dit que sa conversation roulait sur la même matière que ses livres et était toujours philosophique avec quelque soin d'éviter la théologie et que, du reste, « il y affectait de se dépouiller d'une supériorité qui lui appartenait, autant que les autres affectent d'en prendre une qui ne leur appartient pas », parce qu'« il voulait être utile à la vérité et savait bien que ce n'est qu'avec un air humble et soumis qu'elle peut se glisser chez les hommes. » Il n'y eut jamais homme de plus d'esprit, ni plus homme de bien, ni plus séduisant.

(A suivre.)

E. FAGUET.

La psychologie.

Cours de M. VICTOR EGGER,

Professeur à l'Université de Paris.

Sa méthode.

Dans les leçons précédentes, j'ai dégagé la psychologie de l'ensemble des sciences philosophiques et j'ai dit ce qu'était la psychologie philosophique, celle qu'on doit considérer comme le commencement de la philosophie. Cette psychologie doit aussi s'appeler psychologie pure, ce qui la distingue de la psychologie biologique, — et psychologie empirique, ce qui la sépare de toute métaphysique. La philosophie doit commencer, je l'ai établi, par la science de la conscience, parce que l'objet de cette science est donné et que tout autre objet de science est inféré d'une manière ou d'une autre. La psychologie se trouve avoir ainsi une très grande portée, une portée suprême, et son caractère philosophique dérive plus encore de sa portée que de sa nature. C'est une science, car des faits elle s'élève au général, mais il y a une généralité en quelque sorte indirecte, celle qui résulte de la portée des idées, des principes, lorsqu'une pensée est la source, le point de départ de beaucoup d'autres pensées. Cette généralité indirecte, la généralité des principes, est aussi une caractéristique de la psychologie pure.

La psychologie philosophique étant ainsi dégagée de l'ensemble des sciences psychologiques, je pourrais maintenant tenter la classification des sciences psychologiques et marquer la place de la psychologie pure et indiquer sa prééminence par rapport à ces sciences ; mais il suffit pour le moment d'avoir fixé, déterminé, l'idée d'une certaine psychologie, et il convient maintenant de passer à la méthode de cette psychologie.

La psychologie éminemment philosophique est caractérisée par deux épithètes, celles d'empirique et de pure. Elle est empirique, c'est-à-dire qu'elle est une science de faits et de lois, la science des faits purement temporels. Rien d'intemporel ne doit être mêlé à son objet ; elle est ainsi une science de faits et non une partie de la métaphysique. Je l'appelle, de plus, pure, pour la distinguer des psychologies mixtes, qui considèrent à la fois les faits du corps

et les faits de conscience, pour déterminer leurs rapports. Le spatial est là mêlé au temporel. Empirique d'une part et pure d'autre part, la psychologie philosophique n'est ni biologique ni métaphysique; elle exclut l'intemporel et le spatial.

Il est une autre épithète, souvent employée par moi, qu'il convient d'expliquer : j'ai dit psychologie positive. Or positive non seulement signifie empirique, mais encore se dit d'une science constituée. Que la psychologie soit empirique, cela est dans les projets du psychologue qui vous parle. Il suffit, pour appeler la psychologie empirique, d'avoir l'intention de la présenter comme telle. Mais, si positive a le sens de constituée, il faut ici faire des réserves. Notre psychologie pure ne peut être dite constituée avant d'être tentée. Au fond, si j'ai employé l'expression de science positive, c'est que, pour moi, j'entendais ce mot, comme on fait souvent, dans le sens d'empirique.

J'ai déjà indiqué le problème abordé maintenant par moi, et de la façon suivante : la psychologie pure et empirique est-elle possible ? Et j'ai dit que ce problème se confond avec celui de la méthode, ou, tout au moins, y conduit. La science que j'ai définie est-elle possible ? Cette façon de poser le problème est d'usage traditionnel en philosophie. On s'y demande souvent si une science est possible.

Il y a, dans cette position du problème, un peu d'équivoque. Si une connaissance est impossible, c'est que son objet est contradictoire ou que la méthode de cette connaissance elle-même est contradictoire et, par suite, vaine. Prouver la possibilité d'une science, cela revient à lever la contradiction que l'on serait tenté de voir ou de supposer.

Mais, si la connaissance à laquelle on oppose cette objection de contradiction dans l'objet ou dans la méthode existe déjà, en fait, à quelque degré, alors il est difficile de poser la question de la possibilité. Le réel est, *a fortiori*, possible. Le problème devient alors, sans changer de nom, mais au fond, tout autre. Cette connaissance, qui existe, comment a-t-elle été obtenue ? Quelles sont ses conditions ? Quelle est sa méthode ? — C'est le problème de la méthode qui se cache ou se formule sous la question traditionnelle : telle science est-elle possible ?

Mais, alors même, on peut revenir à la première conception du problème ; car, parce qu'une connaissance existe en fait, cela ne veut pas dire qu'elle soit légitime, cela veut dire tout simplement que ceux qui l'ont obtenue se sont servis de certains moyens pour l'obtenir. Donc on pourrait s'apercevoir, en étudiant la méthode de cette connaissance qui existe en fait, que cette connaissance

est, au fond, sans valeur, parce que la méthode en était vaine. Par l'examen critique de la méthode, on découvre l'illégitimité de la science elle-même.

Il n'est pas légitime de passer du fait au droit, de dire qu'une connaissance est légitime parce qu'elle existe, et c'est postuler la légitimité de la science que se demander tout simplement par quels moyens on l'a obtenue. Par conséquent, la formule critique traditionnelle a sa valeur et il faut la conserver. Chercher comment une science est possible, c'est chercher comment on arrive à cette science, mais c'est aussi chercher si c'est une véritable science. Les deux problèmes se tiennent si étroitement que l'on passe tout naturellement de l'un à l'autre. A la rigueur, la légitimité de la psychologie peut être mise en doute et c'est pour cela que je ne me refuse aucunement à poser la question de la méthode de la psychologie sous cette forme.

Plusieurs difficultés se présentent ici. La psychologie, selon certains, ne peut être une science; car il n'y a pas de science sans mesure et pas de mesure sans espace. Une science qui ne porte que sur des qualités, des intensités et des durées de qualités, par cela même qu'elle exclut l'étendue, sera aussi réfractaire au caractère scientifique que la science de l'intemporel.

Cette thèse, je ne la crois pas solide. La mesure ne doit être considérée que comme un perfectionnement de la science même dans l'ordre des choses spatiales. Beaucoup de lois, dans les sciences du spatial, ne sont pas mathématiques et sont pourtant obtenues par induction et reconnues comme valables. Il y a donc science sans mesure. La biologie, en particulier, est, en grande partie, constituée par des lois qui ne sont pas numériques. Mais il y a mieux. L'année dernière, j'ai consacré toute une argumentation à établir que l'espace n'est pas mesurable, par son essence, mais par accident, parce qu'il y a des corps solides. On peut supposer une planète où l'état solide serait inconnu: l'espace n'y serait pas mesurable. L'intensité et la durée sont des quantités comme l'étendue et néanmoins ne sont pas mesurables. La mesure n'est donc pas essentielle à la science et l'on peut constituer une science sans la mesure.

Il est des difficultés plus réelles. Voici la première: dans la science du donné, le sujet connaissant et l'objet à connaître se confondent. La deuxième objection sérieuse, c'est que les différentes consciences étant incommunicables et une seule étant donnée, il n'y a pour chacun de nous qu'un objet de connaissance possible et réalisable. La connaissance du donné sera donc nécessairement celle de l'individu et il sera impossible de passer de

l'individu au genre. Or il n'y a de science que du général ; par suite, la science de l'âme en général est impossible.

En ce qui concerne la première objection, je rappellerai tout d'abord que Descartes a dit, en effet, que l'âme est plus facile à connaître que le corps et les autres corps, parce qu'elle est immédiate. L'âme se voit elle-même ; mais, par cela seul qu'elle se voit elle-même, elle ne peut avoir d'elle qu'une intuition, et intuition n'est pas science. Dans l'intuition, le sujet et l'objet se confondent. Ainsi, par cela seul que l'âme est connue intuitivement, elle ne peut l'être d'une autre façon, c'est-à-dire à la manière dont ce qui n'est pas l'âme est connu.

La difficulté est spacieuse. Elle a servi de prétexte à certains philosophes du *xix^e* siècle pour fonder une métaphysique idéaliste sur des bases psychologiques. Si la psychologie, comme science d'un certain objet, est condamnée, si l'objet et le sujet doivent être absolument distingués, la science de l'âme n'est plus que l'étude du sujet, psychologie au point de départ, métaphysique au cours de son développement.

Pour répondre à cette objection, je dirai tout d'abord qu'en fait la difficulté ne semble pas exister, car la science de l'âme existe et est même constituée, jusqu'à un certain point. Je dis constituée, malgré ce que je déclarais plus haut, car il est certains ouvrages contemporains où la psychologie a l'allure d'une science, parce qu'elle est traitée avec méthode et avec abondance. Ces ouvrages permettent de dire que la psychologie pure est constituée. Comment s'est-elle constituée ? Voilà peut-être toute la question. Pour la résoudre, il faut faire une remarque importante. Dans la conscience, on trouve toujours des faits, mais des faits de différents degrés. Il y a d'abord de simples faits intermittents (désirs, craintes, espoirs, douleurs, etc.). Ces faits apparaissent, puis disparaissent. Viennent ensuite des faits de passage (p. ex. le rappel d'un désir passé à l'occasion d'un désir présent). Lorsqu'un tel souvenir a lieu, il se produit ce qu'on appelle une association par ressemblance. Nous trouvons ici une liaison de faits, mais cette liaison n'est pas sans résultats. Nous trouvons, en effet, dans la conscience, en troisième lieu, des faits qui sont des résultats, des faits, dont les matériaux sont les faits primitifs modifiés par l'intermédiaire des faits de passage.

En résumé, des faits simples, des faits de transition et des faits qui ne peuvent être considérés comme primitifs, des faits qui sont des résultats.

Il faut remarquer que, parmi les faits-résultats qui sont dans la conscience, mais ne peuvent être considérés comme primitifs, se

trouvent toutes nos idées de facultés, d'habitudes, de tendances, en un mot, toutes nos idées générales relatives à l'âme, à nous. Ce dernier ordre de faits, c'est à la fois des faits de conscience et la science que l'âme a d'elle-même avant toute méthode, avant toute étude rigoureuse, avant toute critique. Voilà la science que l'âme a spontanément d'elle-même. Complétez-la par un certain nombre de proverbes qui énoncent d'une façon peu rigoureuse de véritables lois de l'âme, « une fois n'est pas coutume, — l'habitude est une seconde nature », etc. Ces idées, qui sont la science instinctive de l'âme, sont de valeur très inégale ; il y en a qu'il faut corriger, et d'autres qu'il faut considérer comme chimériques. C'est là néanmoins le commencement de la science de l'âme humaine, de la conscience donnée, considérée comme individu et comme type du genre âme. Ainsi la science de nous se fait en nous, sans nous. La réflexion des sages d'abord et celle des philosophes ensuite vient critiquer la psychologie du sens commun, la corrige, l'ordonne et lui donne la forme, la sûreté, d'une science véritable. Mais de la science confuse de l'âme que tout homme possède à la psychologie la plus savante, il y a continuité. La science de l'âme des psychologues n'est pas autre chose que la régularisation de la science naturelle. Cette œuvre de critique se poursuit toujours. Elle consiste principalement à distinguer les trois sortes de faits de conscience mentionnés plus haut, et elle s'attache surtout aux faits-résultats, qui bien souvent ne sont pas légitimes parce qu'ils ont été mal formés, et aux faits-moyens qui les expliquent.

Cette science de l'âme, sous sa forme réfléchie, s'applique justement à faire la part du sujet et de l'objet.

L'objet c'est, avant tout et surtout, les faits primitifs simples, par exemple, les désirs neufs et passagers. Voilà l'objet pur. Puis il y a le sujet organisateur qui se manifeste dans un souvenir, dans une idée, dans les faits de la deuxième et de la troisième classe. Assurément, le sujet organisateur, ce qui fait les associations, les idées générales, etc., ou, sinon lui, du moins ses œuvres, c'est là un objet pour la spéculation psychologique, mais ce n'est pas un objet pur, c'est un objet qui a été sujet. Toutes les fois que la spéculation du psychologue s'applique aux faits-résultats, c'est assurément la pensée qui s'applique à ses œuvres, donc à elle-même ; mais elle se distingue de ses œuvres comme d'objets et de son activité passée, accomplie, comme d'un objet. La critique du psychologue est une perpétuelle distinction du sujet et de l'objet.

Telle est la méthode psychologique dans ses grandes lignes. De là, il résulte que la science de l'âme se distingue des autres

sciences de faits. Les autres sciences de faits vont du particulier au général, ou, plus rigoureusement, du fait au genre et à la loi. En psychologie, au contraire, la conscience découvre d'abord en elle-même les faits résultats, qui sont les plus clairs, c'est-à-dire le genre, le général. C'est ce que Socrate a mis en lumière. Il a trouvé dans sa conscience les genres et leurs rapports, et il a pensé que la science de nous-mêmes était la science de certains objets qui sont les genres, science qui, pour lui, se confondait avec la morale. Il n'a pas vu, sous les genres, les faits de transition; mais il a mis en lumière que la conscience porte sur le général: l'âme lui est apparue comme une société de genres. Le progrès de la psychologie résulte, par conséquent, d'une régression critique: on cherche la genèse des genres conscients qui se sont faits tout seuls, et l'on cherche aussi entre eux les distinctions qui permettent de dire que les uns sont bien formés, les autres mal. Sous cet objet complexe, il faut découvrir le fait proprement dit, le fait primaire, et le suivre dans ses destinées, voir ce qu'il devient sous l'action des lois de la conscience. C'est ainsi qu'on constitue la science de l'âme.

La psychologie n'est donc pas une science qui chemine méthodiquement, comme les sciences de la nature. Elle ne peut être une routine comme les sciences qu'on ne discute pas, une science qui va toujours en avant: son objet étant d'abord général, elle doit être une critique et elle l'a toujours été.

Telle est la meilleure réponse, semble-t-il, à la première objection. Nous examinerons l'autre objection la prochaine fois.

V. H.

La Fontaine fabuliste.

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

Ses illustrateurs.

Entre les commentateurs et interprètes de La Fontaine, nous choisirons aujourd'hui ceux qui ont illustré ses fables par les arts du dessin. Sans doute, on peut étudier et connaître La Fontaine sans avoir recours à eux. Taine et Saint-Marc Girardin, dans leurs célèbres travaux, n'en ont tenu aucun compte; mais on ne prétendra pas que leur secours soit entièrement négligeable ou leur étude dénuée d'intérêt. Quand il s'agit des œuvres de théâtre, d'une pièce de Corneille, Racine ou Molière, sans doute il n'est pas indispensable de les voir à la représentation; mais encore perd-on quelque chose à ne les connaître que par le livre, et les éditions savantes (cf. *l'Edition des Grands écrivains*) tiennent toujours le plus grand compte des indications scéniques, des renseignements qu'on peut avoir sur la première représentation, sur le jeu de l'acteur ou de l'actrice qui a créé le rôle, ou de ceux qui, postérieurement, l'ont le mieux interprété. N'en doit-il pas être de même pour « l'ample comédie à cent actes divers » de La Fontaine? Ne serons-nous pas heureux de retrouver dans l'image les diverses interprétations qu'à des époques différentes on a pu donner de ses fables? On se rend bien compte, par l'exemple du théâtre, de l'importance que peut avoir pour nous l'opinion, le sentiment, de tel ou tel interprète. Quand Auguste, dans *Cinna*, débite son fameux monologue, ne peut-on pas donner un sens tout différent à sa péroraison suivant qu'on la déclame sur un ton pathétique et oratoire, ou qu'au contraire l'acteur, maître de lui, s'attache à mettre en valeur chaque vers, chaque mot, pour relever l'effet du dernier trait :

Tu t'en souviens, Cinna : tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas si tôt sortir de ta mémoire.
Mais ce qu'on ne saura jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner!

De même, on sait que, pour le rôle si délicat de Célimène dans le *Misanthrope*, il s'est formé véritablement deux écoles d'inter-

prêtes, celle de M^{lle} Mars, qui, par son débit, son jeu, sa tenue, fait de Célimène une coquette et, peu s'en faut, une coquine; l'autre, au contraire, mieux inspirée selon nous, qui montre dans cette coquette une femme honnête, digne après tout de devenir la femme du misanthrope.

Dans l'interprétation par l'image des fables de La Fontaine, nous trouverons, si l'on peut dire, trois systèmes différents. « Je me sers d'animaux pour instruire les hommes », dit-il. Or, représentera-t-on des animaux véritables dont la physionomie ne pourra traduire ni idées ni sentiments, pas même la tristesse ou la joie, puisque le « rire est le propre de l'homme » ? Considérera-t-on, au contraire, que La Fontaine ne s'est servi des animaux que pour déguiser les humains, à qui une leçon directe eût déplu, et que, par conséquent, on doit donner à ses personnages figure humaine ? Enfin adoptera-t-on un système intermédiaire, en dessinant des bêtes habillées en hommes ou des hommes ayant figure de bêtes ? C'est entre ces trois systèmes que les illustrateurs se sont partagés, avec plus ou moins de bonheur. Entre leurs innombrables compositions, nous choisirons quelques-unes des plus intéressantes, en observant surtout le dessein de l'auteur et la valeur de son interprétation, et en suivant d'ailleurs, dans cette rapide revue, l'ordre chronologique.

Dès la première édition (1668), puis en 1678, en 1694, les *Fables* paraissent avec des illustrations. Malheureusement, ce modeste recueil d'apologues n'a jamais été confié à l'Imprimerie Royale, bien qu'il fût dédié à Monseigneur le Dauphin. Le roi Louis XIV goûta médiocrement et comprit peu les *Fables* de La Fontaine ; on doit regretter qu'il n'ait pas eu à cœur de les honorer d'une édition digne d'elles, comme celles qui furent faites *ad usum Delphini*. L'édition et l'illustration des *Fables* fut abandonnée à l'initiative privée : le libraire s'adressa d'abord à François Chauveau (1616-1676). Artiste connu, reçu à l'Académie des Beaux-Arts dès sa fondation, François Chauveau n'était pas sans talent, et il avait déjà été appelé à illustrer la *Pucelle* de Chapelain et l'*Alaric* de Scudéry. Pour La Fontaine, sa collaboration ne fut pas heureuse. Peut-être, insuffisamment payé, en donnait-il aux libraires pour leur argent : dans ce même xviii^e siècle, où nous avons peut-être une tendance trop complaisante à trouver partout le souci de l'art désintéressé, nous voyons un autre artiste fameux, auteur de chefs-d'œuvre admirables, Audran, s'oublier quelquefois jusqu'à présenter au public de véritables gravures de pacotille. Donc Chauveau ne paraît pas avoir donné dans l'illustration des *Fables* la mesure de son talent. Dans *Le Loup et*

le *Chien*, par exemple, nous surprenons une ignorance singulière dans l'art de représenter les animaux. On sait, du reste, que cette ignorance est commune au *xvii^e* siècle, et l'abbé Dubos croit en trouver la raison dans ce fait, qu'on n'avait pas en France de beaux modèles : c'est en Angleterre qu'il faudra aller pour trouver de belles races à copier. Chauveau n'est pas plus heureux quand il essaye un mélange d'animaux et de personnages, et voici, dans les *Compagnons d'Ulysse*, une Circé que l'on prendrait aisément pour quelque servante d'auberge. Dans *Le Gland et la Citrouille* l'arbre est méconnaissable, la scène mal composée ; à peine aperçoit-on la citrouille, à peine reconnaît-on le geste du dormeur. Chauveau s'est grandement mépris : il a fait des images pour les enfants, et dénature ainsi le sens du livre de La Fontaine, qui est digne d'intéresser des hommes. Du reste, l'art de l'illustration est aussi imparfait dans la plupart des œuvres de cette époque. Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir la *Bible* de Royaumont, éditée à l'intention du Dauphin avec une gravure en tête de chaque volume, — ou l'*Histoire des Juifs* de Josèphe, — ou le *Catéchisme* de Fleury. Les dessinateurs ne savent pas représenter les animaux et n'ont pas le sens du décor.

Jusque vers 1780, on emploiera encore pour les éditions nouvelles les planches de François Chauveau. Mais, en 1756, eut lieu une tentative remarquable. Deux libraires, Desaint et Saillant, qui publiaient habituellement des livres religieux ou des œuvres de théâtre, eurent l'idée de donner une édition de luxe de La Fontaine. La publication eut lieu à grands frais, sur un très beau papier, avec une très belle impression, en quatre volumes in-folio. L'édition contenait 276 estampes en pleine page, quelquefois quatre et cinq pour une même fable (par exemple, *Le Meunier, son Fils et l'Ane*). Ils s'adressèrent pour ces illustrations non à un artiste négligent comme Chauveau, mais à un peintre fameux, à Oudry, qu'on a surnommé le La Fontaine de la peinture (1685-1765). Seulement Oudry était habitué à manier le pinceau, et la difficulté était grande pour graver des dessins dont le contour n'était pas assez nettement tracé. Les éditeurs eurent alors recours à Cochin, et par lui ou sous sa direction tous les dessins d'Oudry furent gravés en taille-douce. Le frontispice de l'édition de La Fontaine est un des plus beaux spécimens de cet art de la gravure en taille-douce, qu'a illustré le *xviii^e* siècle. Oudry était, avant tout, un animalier ; il a étudié les animaux domestiques, et ses chiens, qu'on peut voir au Louvre, sont restés célèbres. Dans *Le Loup et le Chien*, l'exécution est parfaite, et ce qui est surtout à considérer, l'artiste a su donner à ses deux personnages, par le

geste, la port de tête, une véritable expression. Même bonheur dans *Les Taureaux et la Grenouille*. Mais l'artiste est moins heureux quand il ne peint pas d'après nature. Aujourd'hui, les richesses de notre musée permettent à tout artiste de peindre les animaux sauvages. Au XVIII^e siècle, il n'en était pas ainsi, et c'est tout au plus si parfois on pouvait surprendre au passage, à la foire Saint-Germain ou à la foire Saint-Laurent, quelques maigres spécimens d'animaux exotiques. Aussi voyons-nous en peinture ou en sculpture, sur nos places ou dans nos jardins publics, au Luxembourg ou devant l'Institut, de ces lions invraisemblables dont l'auteur n'avait pas vu les originaux. En tout cas, toutes les fois qu'il peut peindre d'après nature, Oudry est admirable. Voyez *Le Rat de ville et le Rat des Champs*, le *Conseil tenu par les Rats*, au fond d'une cave, sur deux tonneaux, avec un louable souci de l'exactitude et une réussite parfaite dans le décor et le cadre du tableau. Pourtant ce souci même du décor devient quelquefois excessif, et égare l'artiste aux dépens du fabuliste. C'est ainsi que, dans *La Cigale et la Fourmi*, les deux pauvres petits insectes sont à peine visibles sur le bord d'un tapis luxueux qui, avec un vase ornemental, occupe tout le tableau. Ailleurs enfin, c'est le souci de l'élégance, de la distinction, qui gâte le goût de l'artiste ; dans *La Mort et le Bûcheron*, il n'ose pas faire un bûcheron trop vieux, trop cassé, trop décrépît, comme La Fontaine l'avait imaginé. Goût de la décoration, scrupule de la distinction, voilà deux qualités qui peuvent quelquefois servir l'artiste, mais qui lui font oublier, ici, qu'il doit être un interprète, un traducteur, un commentateur fidèle du fabuliste.

Faut-il citer aussi dans son œuvre de véritables contre-sens ? Voici *L'Homme entre deux Âges et ses deux Matresses*. Comment l'auteur a-t-il pu réunir les trois personnages, et montrer les deux femmes, l'une à droite, l'autre à gauche, occupées à enlever à leur amoureux, l'une ses cheveux noirs, l'autre ses cheveux blancs ? L'effet est ridicule, et l'auteur est inexcusable, puisque, s'il voulait mettre en scène les trois personnages, ce qui était en effet nécessaire pour qu'on comprît le sens du récit, il pouvait choisir tout aussi bien pour sujet de son illustration le dénouement, quand le malheureux, se doutant du tour, chasse les deux belles à la fois :

Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les belles,
 Qui m'avez si bien tondu :
 J'ai plus gagné que perdu ;
 Je vous suis obligé, belles, de la leçon.

Nous avons déjà vu que le XVIII^e siècle a réimprimé constam-

ment le La Fontaine illustré avec les planches de Chauveau. Oudry servit aussi à des réductions in-8° jusqu'au dernier siècle. On vit paraître ensuite des illustrations séparées de Moreau jeune, de l'école d'Oudry, avec le même souci de décoration que nous avons signalé chez le maître.

Enfin, au xix^e siècle, en 1818, devait se produire dans l'art de l'illustration une véritable révolution avec l'invention de la lithographie. On pouvait désormais dessiner directement sur la pierre et se passer de l'intermédiaire du graveur. Or, le graveur au xviii^e siècle revendiquait souvent son indépendance d'artiste, et les batailles de Le Brun, gravées par Audran, comportent souvent des fantaisies qui sont toutes de l'invention du graveur. La lithographie rendait impossible toute altération, et on songea bien vite à l'appliquer à l'illustration de La Fontaine : Karl et Horace Vernet, celui-ci encore jeune, avec Lecomte, collaborèrent à l'édition in-folio de 1818, dédiée à Louis XVIII. Karl y paraît inférieur à Horace. Ses *Animaux malades de la Peste* sont vraiment méconnaissables. Il est vrai de dire qu'Horace n'est guère meilleur animalier. Au moins, son talent de dessinateur se retrouve-t-il dans certaines fables, qui font déjà pressentir le grand peintre. Ainsi, dans *L'Huitre et les Plaideurs*. Pourtant, ici même, nous pouvons nous demander s'il est l'interprète fidèle du fabuliste. Il donne à ses deux plaideurs un geste équivoque et gros de menaces, qui contraste un peu trop avec la tranquillité du juge et avec le ton de la fable :

Perrin, fort gravement, ouvre l'huitre et la gruge,
 Nos deux messieurs le regardant.
 Ce repas fait, il dit, d'un ton de président :
 « Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
 Sans dépens, et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »

Or, dans le dessin de Vernet, on ne peut pas dire que les plaideurs s'en aillent en paix : l'artiste a ajouté une intention au conte du fabuliste, il a voulu donner de l'esprit à son auteur, et paraît bien l'avoir trahi. Nous remarquerons le même défaut dans sa *Jeune veuve*. La scène est fort jolie, mais un peu trop spirituelle peut-être ; le buste du mari, qui sert de porte-chapeau, est quelque peu burlesque, et le petit singe qui s'affuble des parures de sa maîtresse est trop visiblement ajouté « pour faire joli ». C'est un commentaire libre, une interprétation fantaisiste de la fable. Au reste, il faut dire que ce même souci a parfois heureusement servi l'artiste ; ainsi, dans *La Laitière et le Pot au lait*, où la vache qui s'enfuit au galop et la couvée qui s'envole, quand la cruche est cassée, sont du plus heureux effet.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire l'édition illustrée par Tony Johannot (1836), et nous passerons à des artistes plus connus, et sur qui, du reste, nous pourrions être assez brefs, puisque leurs œuvres peuvent être entre toutes les mains.

Grandville, en 1838, inaugure un nouveau système. Jusque-là, tous les illustrateurs sont restés dans la réalité, peignant des hommes ou des animaux. Grandville pense se mieux conformer à l'intention du fabuliste en faisant des animaux-hommes ou des hommes-animaux. Son mérite nous paraît très surfait, et, parmi toutes ses illustrations, on ne trouverait qu'avec peine une douzaine de chefs-d'œuvre ; le reste est sans grande valeur. D'abord, ses animaux manquent de vérité, même quand il prétend les dessiner d'après nature. Son loup et son agneau sont invraisemblables, sans compter que « cette bête féroce » est rendue assez ridicule par le poignard bien inutile qu'elle porte à la ceinture. Ailleurs, le renard qui se croise les pattes avec un geste de bon apôtre fait à peine pardonner le corbeau mal perché sur sa branche. Au contraire, *La Cigale et la Fourmi*, qui nous représentent des animaux habillés, nous offrent un admirable spécimen du nouveau système inauguré par Grandville. De même, *Le Chat, la Belette et le petit Lapin*, où nous voyons à merveille, tels qu'a pu se les imaginer La Fontaine lui-même, ce « saint homme de chat, bien fourré, gros et gras », siégeant en son fauteuil, avec Jeannot Lapin, venu en gros sabots, et « la dame au nez pointu » qui fait la révérence. Enfin, *Le Loup et le Chien*, — où l'auteur nous représente en face du gueux, dépenaillé, armé d'un bon gourdin, mais fier dans ses guenilles, le valet de bonne maison, boutonné et galonné et insouciant de sa chaîne, — n'est pas moins admirable. Malheureusement, Grandville ne se maintient pas à cette hauteur, et dix ou douze seulement de ses illustrations peuvent soutenir la comparaison avec celles que nous venons de citer. Cette insuffisance a de quoi nous étonner de la part de l'artiste distingué qui a fait les *Scènes de la vie publique et privée des animaux*. Mais il semble qu'il ait été écrasé par son modèle. Il n'avait que le talent, qui ne suffit pas à traduire des œuvres de génie, et il est remarquable qu'avec un autre modèle, plus accessible que La Fontaine, l'illustrateur se trouve mieux à son aise ; Florian a donné à Grandville l'occasion de plusieurs illustrations tout à fait charmantes, où il peut à loisir et sans dommage pour son modèle exercer son esprit et son ingéniosité.

Reste Gustave Doré, notre contemporain, qui fit, il y a quelque quarante ans, le bonheur de la jeunesse. En 1868, on attendait de semaine en semaine chaque livraison nouvelle, qui obtenait tou-

jours un égal succès. Un tel artiste mériterait une étude spéciale, et il peut être placé à côté d'Oudry et de Vernet, celui-ci représentant le triomphe de la gravure au burin, celui-ci de la lithographie, Gustave Doré, enfin, portant à sa perfection la gravure sur bois, qui permit d'obtenir des effets inconnus aux autres procédés. Ce fut un artiste admirablement doué, mais gâté par plusieurs défauts : d'abord, par une paresse incorrigible, due sans doute à sa grande facilité, et aussi par la griserie du succès. A 25 ans, il se voyait disputer ses moindres planches ; à 50 ans, il ne faisait pas mieux qu'à 25. Enfin sa fécondité était désespérante, et le détourna de bien des efforts salutaires. On connaît ses illustrations de Rabelais et de maintes scènes historiques. Dans *La Fontaine*, il trouva l'occasion de véritables chefs-d'œuvre.

Dans *Le Berger et la Mer*, il compose un véritable tableau, avec une inspiration toute poétique. D'autres fables donnent lieu à une composition dramatique très étudiée. Voici la fourmi « qui n'est pas prêteuse » ; c'est une grasse Alsacienne sur le seuil de sa maison, bien nourrie, chaudement vêtue ; près d'elle, ses enfants joufflus, tout occupés à leurs jouets ; devant elle, la cigale, humble, suppliante, et n'osant presque parler. L'attitude est charmante, expressive ; mais est-ce bien là celle qu'eût voulu *La Fontaine* ? « Je chantais, *ne vous déplaie !* », répond impertinemment la cigale de la fable, et son insolence fait excuser un peu la dureté de la fourmi. Au contraire, l'attitude humble et repentante que lui prête l'artiste nous fait compatir à sa misère. Dans *La Jeune Veuve*, l'illustration ajoute quelque chose à la fable ; Gustave Doré donne comme une suite au conte de *La Fontaine*. Les fiancés (car la jeune inconsolable est déjà fiancée) sont allés au cimetière, le soir, à la lune nouvelle, et, comme ils s'attardent aux détours des sentiers, voici qu'une bande de petits Amours travaillent à cacher sous les ronces la tombe du premier époux. L'allégorie est jolie et le tableau séduisant ; mais n'est-ce pas trop agrémenter la pensée de l'auteur ?

Mais, comme il ne parlait de rien à notre belle,
 « Où donc est le jeune mari
 Que vous m'avez promis » ? dit-elle.

Voilà tout ce qu'avait écrit *La Fontaine*.

Ce que nous regrettions dans les artistes précédents, c'était que la fable fût un prétexte à décoration ; ici, nous aimerions trouver une interprétation plus simple, plus directe, une traduction plus

fidèle. Au moins, trouvons-nous dans Gustave Doré un réalisme véritable, tel que l'eût aimé La Fontaine, sans scrupules de fausse délicatesse. C'est un vrai bûcheron que nous voyons dans *La Mort et le Bûcheron*, ridé, cassé, tombant sous le poids du fagot. Enfin, comme dernier exemple, nous citerons *Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe*; c'est le véritable chef-d'œuvre du genre. Les attitudes, les gestes, les physiologies y sont d'une vérité saisissante, et l'on retrouve, du premier coup d'œil, dans les visages humains les traits des animaux qu'ils représentent. Entre toutes les illustrations que nous avons passées en revue, il n'en est peut-être pas qui, avec plus d'art dans le dessin, rendent mieux l'intention de l'auteur, et que La Fontaine eût avouées avec plus de satisfaction.

Sans doute, il peut surgir encore des illustrateurs de La Fontaine; la série des sujets n'est pas épuisée, et beaucoup seraient dignes de fournir pour les jeunes artistes des épreuves de concours. En tout cas, nous possédons dès maintenant les éléments nécessaires pour constituer une édition *Variorum* qui, en réunissant les plus belles parmi les œuvres que nous avons signalées, n'offrirait pas le moins savant ni le moins instructif des commentaires de La Fontaine.

M.

Les phénomènes généraux en histoire.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Maître de conférences à l'Université de Paris.

Les conditions universelles communes à toutes les sociétés (suite).

La monarchie impersonnelle (suite et fin).

C) — Le pouvoir du souverain est illimité, comme dans la monarchie personnelle. Mais il y a une grande différence pratique : le souverain personnel a besoin de commander lui-même, et, par là, son pouvoir réel est limité à son action directe et à ses forces, n'atteint qu'un territoire limité (tyrans grecs) ou qu'une faible portion de la vie des sujets (Charlemagne, Barberousse) ; dans la monarchie impersonnelle, le souverain fait opérer ses agents ; son pouvoir s'accroît en étendue et en profondeur : il peut s'exercer sur un territoire illimité, il devient absolu, s'étend à tous les actes de la vie des sujets. Ce caractère est bien marqué par certaines formules : le pouvoir du prince est assimilé au pouvoir d'un propriétaire ; il est dit avoir l'autorité d'un maître sur des esclaves

Ce pouvoir n'est limité que par la volonté du prince ; celui-ci fait tout ce qu'il veut, tout ce qui lui plaît ; son pouvoir est arbitraire. Les types en sont nombreux : Cambyse et Xerxès en Perse ; Caligula, Néron, Héliogabale, dans l'empire romain, où les jurisconsultes posent la formule *quidquid principi placuit habet legis vigorem* ; Haroun, à Bagdad ; en France, où le principe est *si veut le roi, si veut la loi*, où les princes justifient leurs actes par la formule, *car tel est notre bon plaisir*, l'exemple le plus net est celui de Louis XIV ; on trouve d'autres exemples dans l'Angleterre des Stuart, qui sont représentés par leurs adversaires comme *legibus soluti*.

Ce pouvoir arbitraire n'a ni contrôle ni publicité ; il s'exerce en secret et le prince considère comme une insulte que les sujets veuillent connaître ses délibérations. Ce caractère secret est bien marqué par le titre que portent les agents chargés d'enregistrer la volonté des rois de France, aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles : ils s'appellent *clercs du secret*.

D) — Les règles dans ce régime diffèrent de celles en usage dans les gouvernements collectifs ; elles ne définissent pas les pouvoirs du prince ni ceux de ses agents ; elles ne limitent pas leurs pouvoirs envers les sujets. Ce sont de simples traditions sur la façon de faire connaître les règlements aux sujets et de faire exécuter les ordres. — Il n'existe guère qu'une règle, applicable dans le cas où le souverain cesse d'exercer le pouvoir, c'est-à-dire en cas de mort, de régence ou de succession. Cette absence de règles est bien manifestée par ce fait qu'en France, au XVIII^e siècle, le Parlement, cherchant à définir les règles fondamentales de la monarchie, n'en trouve qu'une seule, la loi salique. Mais même ces règles relatives à la transmission du pouvoir ne sont pas toujours à l'abri de l'arbitraire : Pierre le Grand a désigné pour lui succéder sa femme ; Charles II a donné son royaume à Philippe V.

Comme règle, on a une tradition qui n'a qu'une force morale. Le souverain est identifié à l'Etat ; l'intérêt du souverain se confond avec celui de l'Etat. La chose est mal connue pour les empires de l'Orient antique ; mais elle apparaît nettement en Chine. Dans l'empire romain, elle est une conception d'origine non monarchique : le salut public est la loi suprême. Cette conception est reprise par les théoriciens du Moyen Age et combinée avec des idées empruntées à Aristote. Le tout aboutit à la *raison d'Etat*. Et les monarchies impersonnelles modernes n'ont pas dépassé la conception que le prince doit gouverner pour l'avantage de l'Etat ; leur idéal a été le *despotisme éclairé*, dont Frédéric II et Joseph II ont donné la formule, dont la théorie a été faite par Quesnay et les philosophes du XVIII^e siècle.

E) — La monarchie impersonnelle a comme moyens d'action les serviteurs que le prince charge d'exécuter ses ordres, d'exercer à sa place tout ou partie de son pouvoir : ce sont les fonctionnaires. D'autre part, le prince s'appuie sur une escorte armée, et sur des agents locaux qui appliquent les décisions de l'autorité centrale.

F) — La pratique du gouvernement diffère suivant les conditions dans lesquelles il est exercé ; mais le nombre des combinaisons possibles de ces conditions n'est pas très grand, et il serait possible de déterminer les types qui ont été réalisés. D'ailleurs, entre ces types, malgré les différences de civilisation, il existe beaucoup de caractères communs, parce que la pratique dépend avant tout du souverain, et parce que la qualité et le genre de vie du souverain absolu agissent fortement sur l'individu et lui impriment des caractères semblables à toutes les époques.

Les cas innombrables que présente l'histoire peuvent être classés en quelques catégories, suivant deux espèces de conditions :

a) — D'après le tempérament personnel du souverain et sa façon d'exercer le pouvoir, on obtiendrait les types suivants : 1° le prince laisse les agents gouverner à sa place et ne pense qu'à jouir de sa situation : les exemples abondent en Espagne ; 2° le prince gouverne avec le désir d'accroître son pouvoir au dehors par la conquête : tels les princes assyriens, Ramsès II, Alexandre le Grand ; 3° le prince gouverne pour accroître son pouvoir au dedans : tels Charles V, Louis XI, en France ; 4° le souverain gouverne en s'informant par lui-même : Henri IV, Frédéric II ; 5° le souverain gouverne dans les bureaux : Philippe II, Louis XIV.

b) — D'après la nature de l'entourage qui agit sur le souverain ; c'est ou bien 1° sa famille : on en a des exemples en Orient avec le harem, en Chine, dans l'Inde, en Perse, dans l'empire byzantin ; en Occident, avec la puissance de la femme, de la favorite, de la *camarilla* : les types sont la plupart des rois d'Espagne, Jacques I, Louis XIV ; 2° ses favoris, seigneurs, officiers, ou ses lieutenants : et on a les *vizirs* des khalifes arabes, les premiers ministres des rois occidentaux ; 3° le personnel régulier de gouvernement : le type est la monarchie bureaucratique.

G) — Comment évoluent les monarchies impersonnelles ?

a) — Dans tous les Etats, la monarchie tend normalement à détruire la dynastie en affaiblissant le chef de la famille, en le rendant incapable de gouverner. Cet affaiblissement se produit soit directement, par la vie que mène l'héritier du trône, par l'éducation qu'il reçoit, soit indirectement, en amenant les sujets à se désintéresser du souverain qu'ils ne connaissent pas : sur un territoire trop grand, les sujets ne se sentent pas membres d'un même groupe, d'autant plus que la vie politique n'existe pas. Ce désintéressement des sujets est un phénomène universel, qu'on rencontre en Orient, dans les royaumes helléniques, qui devient très apparent en cas d'invasion par le peu de résistance qu'opposent les sujets (exemples des empires perse et byzantin) et surtout quand, dans ce cas, un petit groupe de sujets, comme dans l'empire perse, reste attaché au prince. — L'évolution normale tend donc à l'affaiblissement de la dynastie et de l'Etat ; la dynastie est supplantée ou bien l'état est détruit ; une monarchie nouvelle se forme, analogue à la précédente, appuyée elle aussi sur un sentiment monarchique qui se développe chez les sujets. Les exemples de cette évolution sont nombreux en Orient.

b) — Une évolution d'un genre particulier s'est produite dans le monde méditerranéen, et a donné naissance à des monarchies appuyées sur un mécanisme issu d'un ancien gouvernement oligarchique ; un personnel de fonctionnaires organisé méthodiquement a maintenu longtemps les sujets dans l'obéissance. Ce fut le cas du Bas-Empire et de l'empire byzantin, qui ont donné le premier modèle de la monarchie bureaucratique.

c) — Ce modèle a été repris en Occident, à la fin du Moyen Age, par les monarchies à gouvernement personnel. Mais elles ont trouvé dans le pays des chefs locaux ; elles ont détruit les uns, conservé les autres en les transformant en une aristocratie centralisée, en les groupant à la cour. Par là s'est créée une monarchie aristocratique, en France, Angleterre, Espagne, Autriche, — type de gouvernement inconnu en Orient.

d) — Dans quelques Etats, l'aristocratie s'est organisée en une assemblée, à laquelle le souverain a dû faire une part dans le gouvernement. Ainsi a commencé la monarchie limitée qui forme la transition avec le régime représentatif.

5. — La *monarchie limitée* est produite par l'évolution de la monarchie impersonnelle absolue ; mais cette évolution doit s'accomplir dans des conditions exceptionnelles, qui n'ont été réalisées que dans quelques Etats de l'Europe : la monarchie limitée est une forme de gouvernement inconnu du monde musulman, du monde hindou et du monde chinois. Elle est apparue dans les Etats où le monarque n'a pas été seul à posséder le pouvoir de commandement, dans les Etats formés sur les débris de l'empire romain ou dans ceux qui se sont organisés sur leur modèle, en Angleterre, dans l'empire allemand, en Pologne, en Hongrie, dans les royaumes scandinaves. Là, en face du roi, se sont trouvés des personnages notables investis d'une part du pouvoir, le haut clergé, les grands propriétaires, seigneurs, barons, magnats, les villes où s'est créé un nouveau corps de gouvernement oligarchique. Ces oligarchies, à l'origine corps vagues, sans organisation officielle, ces notables ont des forces matérielles, armées, villes fortes et châteaux, en un temps où le prince n'a pas de force militaire permanente. Celui-ci est nécessairement amené à les consulter, et cette origine reste nettement marquée dans les noms que portent les assemblées aux ^{xii}e et ^{xiii}e siècles : on les appelle *consilium*, *curia regis*, *Cortès*. Mais le monarque n'est nullement obligé de convoquer l'assemblée ; il peut gouverner seul et organiser la monarchie impersonnelle. — La monarchie limitée ne s'est créée que dans les Etats où le souverain a pris l'habitude de réunir souvent les notables ; dans ce cas, l'assemblée est devenue un

organe constitué qui a pris part au gouvernement. L'évolution s'est produite depuis la fin du ^{xiii}^e siècle, et dans tous les Etats parallèlement, par un même procédé : le prince n'a pas eu assez des revenus de ses domaines ; il a eu besoin d'argent et en a demandé aux notables ; c'est donc le prince qui a créé l'assemblée. Le cas type est fourni par l'Angleterre : l'assemblée a été composée des *Knights* des comtés et des députés des bourgs ; en France, l'assemblée a pris deux formes, Etats provinciaux et Etats généraux. Le régime a été fondé partout sur la même conception : l'impôt royal est un expédient d'exception, une dérogation au droit commun, à la *coutume* ; pour le lever, il faut une autorisation spéciale, expresse, accordée par ceux qui auront à le payer. Puis l'impôt devient habituel ; par conséquent, l'assemblée qui l'accorde au roi, qui en décide la levée, devient aussi habituelle ; mais elle n'est pas périodique. Elle conserve son caractère originel, elle continue à être un expédient. On le voit bien en Aragon avec les Cortès, sous Philippe II, en Angleterre avec le Parlement : Charles I^{er} peut rester onze ans sans la convoquer, parce qu'il a des ressources suffisantes sans demander le *subside* ; et même dans la Déclaration de 1689, on ne pose pas le principe de la réunion périodique du Parlement, on se contente de dire qu'il doit être convoqué souvent, *be hold frequently*. Mais il suffit que l'assemblée soit devenue habituelle pour être un organe de gouvernement, en dehors du souverain et de ses agents, un organe qui limite leur action.

Ainsi s'est formé un nouveau type d'Etat, la monarchie limitée. Elle est apparue parallèlement dans plusieurs Etats européens, en Angleterre, en Hongrie, en Pologne, dans les royaumes ibériques, dans les principautés allemandes au ^{xv}^e siècle ; en France, elle a existé par moments ; on la trouve donc dans toute l'Europe, sauf l'Italie. Le caractère qui la distingue de la monarchie normale, c'est l'existence d'une assemblée.

Le personnel de l'assemblée a partout deux origines différentes, ce qui produit deux procédés de recrutement. Les grands personnages, prélats et grands seigneurs, sont appelés à l'assemblée à cause de leur situation personnelle, individuelle. Le reste de la nation se fait représenter par des délégués ; ceux-ci sont de deux espèces : délégués des nobles inférieurs, délégués des villes. Les types nets, pour cette distinction dans le personnel de l'assemblée, sont donnés par l'Angleterre avec les lords, les knights, les députés ; par la Pologne, avec les sénateurs, les nonces, les représentants des villes ; par la Castille, avec les *proceres* et les *procuradores*. Le personnel de l'assemblée comprend donc deux

catégories, les membres individuels qui siègent de droit, à titre viager ou en vertu de leurs fonctions, et des membres élus. Tous sont regardés comme représentants, du reste, de leurs tenanciers et de leurs commettants; mais la représentation n'indique pas qu'il y ait véritablement élection. La grande nouveauté du régime est la délégation; on a discuté pour savoir si des embryons n'ont pas existé dans l'antiquité, si le *concilium* des Gaules n'est pas l'origine du système de la délégation.

L'assemblée, formée de gens d'origine et de condition très différentes, n'est jamais restée unique; partout elle s'est divisée en sections, qui siègent dans des locaux différents, qui portent des noms différents, en *chambres*. Mais partout aussi s'est conservé le principe que les chambres forment un seul organe; elles ne peuvent siéger qu'en même temps, elles doivent s'entendre pour prendre une décision, enfin elles sont comprises sous un même nom, Parlement, Etats, Cortès, Landtag, Diète.

Le sectionnement s'est fait suivant des systèmes divers; il a abouti à deux, trois ou quatre chambres. On a deux chambres par la séparation des membres individuels et des membres délégués: en Angleterre, la Chambre des lords et la Chambre des communes; en Pologne, le Sénat et la Diète; en Hongrie, les Chambres des magnats et des nobles; on a trois chambres, par deux systèmes, comme en France en séparant clergé, noblesse, villes, ou bien comme en Allemagne en plaçant à côté des villes deux catégories de nobles, les *Fürsten* et les *Ritter*; on a quatre chambres en opérant le sectionnement d'après deux systèmes: clergé, *ricos hombres*, *infanzones*, villes, soit deux chambres de la noblesse, comme en Aragon, ou bien clergé, nobles, villes et paysans propriétaires, comme dans les royaumes scandinaves.

Les pouvoirs de l'assemblée sont négatifs. Elle limite l'action du prince et de ses agents, directement ou indirectement. Elle agit directement en accordant ou en refusant l'argent devenu nécessaire; mais elle ne peut guère refuser, elle ne peut que diminuer le chiffre demandé; le gouvernement opère par marchandage. Elle a un pouvoir indirect en posant ses conditions avant de voter l'impôt; elle demande à contrôler l'emploi de l'argent, à tenir la caisse: c'est ce qu'ont fait les Etats Généraux en France en 1355 et 1356, et les Landtags allemands à partir du xv^e siècle; ou bien elle essaie de peser sur le prince et de lui faire prendre des ministres de son goût: en 1356, pour y parvenir, on demande au Dauphin l'éloignement de ses conseillers, et, pour l'y contraindre, on a recours à une émeute; en Angleterre, le Parlement exige de Jacques I^{er} le renvoi de Buckingham.

Mais le grand rôle de l'assemblée consiste surtout dans ce fait, qu'elle devient, au moins dans quelques Etats, un organe de surveillance et de publicité ; par suite, elle empêche le monarque et ses agents d'étendre indéfiniment leur pouvoir, elle les oblige à ne pas violer trop ouvertement la coutume. L'assemblée a joué un rôle analogue en Angleterre, Hongrie, Suède, Pologne.

La monarchie limitée se marque par des caractères extérieurs. La coutume est rédigée dans une déclaration signée du prince de façon à formuler les droits que le prince et ses agents doivent respecter : le type, c'est la grande Charte, la constitution hongroise de 1234, les *Pacta conventa* de Pologne. L'observation de cette déclaration est garantie par un serment du monarque : en prenant la couronne, il jure de gouverner suivant la coutume. L'exemple le plus typique est fourni par les Etats où la monarchie limitée est établie à la suite d'une révolution : alors l'assemblée qui a pris le pouvoir rédige une déclaration où sont énumérées toutes les violations des droits et libertés des sujets faites par les souverains antérieurs, et que le nouveau roi jure de respecter. Ainsi naît l'idée de constitution, d'un ensemble de garanties pour les sujets que le roi s'engage à respecter. La constitution s'établit par une promesse formelle du souverain faite au moment où le pays a été conquis ou annexé (Aragon, Finlande), ou par évolution (Angleterre, Castille, Bohême, Suède, principautés allemandes) ; mais elle ne devient pratique que dans les pays où l'assemblée est réunie souvent : ainsi, en Angleterre, le régime n'est devenu définitif qu'après 1689, quand le Parlement n'a voté l'impôt que pour un an, quand, par suite, le roi a dû le réunir tous les ans.

L'évolution de la monarchie limitée s'est faite en deux sens inverses ; elle est caractérisée par la lutte entre l'assemblée et les agents du prince, car le prince préfère employer les agents de son choix et regarde l'assemblée comme une gêne à l'exercice de son pouvoir. Dans la plupart des Etats, l'assemblée n'a pu résister aux agents du prince ; deux causes générales expliquent sa faiblesse : elle n'a pas de force matérielle, elle ne dispose que d'une force morale, le respect de la coutume et des représentants de la nation ; par contre, ses adversaires ont de plus en plus à leur disposition la force armée ; en second lieu, l'assemblée n'a pas même le droit légal d'exister, elle reste dépendante du prince qui peut ne pas la convoquer et la dissoudre à son gré. Cette lutte inégale a normalement abouti à la destruction du pouvoir des assemblées : l'impôt est peu à peu devenu habituel, et, par suite, le souverain a cessé de convoquer l'assemblée (France, Espagne,

Danemark), ou bien l'a réduite à n'être plus qu'un instrument d'enregistrement (Autriche, principautés allemandes, Suède, Etats provinciaux en France), ou bien encore l'a annihilée en espaçant les réunions (Hongrie). Deux monarchies limitées seulement se sont conservées : en Pologne, où la royauté a été élective, et en Angleterre, où le roi n'a gardé que la *prérogative*, c'est-à-dire un droit limité, grâce à une série d'accidents, révolutions religieuses et nationales.

Au XVIII^e siècle, il n'est resté qu'un exemplaire unique de monarchie limitée ; mais cet exemplaire est devenu le point de départ d'une évolution d'espèce nouvelle dans le monde politique. La monarchie limitée s'est si bien consolidée en Angleterre qu'elle est apparue comme un type idéal de gouvernement, de la monarchie constitutionnelle. La théorie des mérites de ce gouvernement a été faite par les publicistes anglais au milieu du XVII^e siècle, puis par Locke et vulgarisée par Montesquieu. Ils ont livré de nouvelles formules politiques qui ont été adoptées par le public cultivé dans quelques pays, surtout en France.

Ce régime a été introduit dans les colonies anglaises d'Amérique. On a désiré également l'introduire dans les pays de monarchie impersonnelle absolue : les sujets ont demandé une constitution, les princes ont résisté d'abord ; la lutte a pris la forme d'un conflit sur l'octroi d'une constitution, et a duré pendant toute la première moitié du XIX^e siècle ; puis, l'un après l'autre, les princes ont cédé, ils ont accordé une constitution, c'est-à-dire accepté officiellement des limites à leurs pouvoirs. Le mouvement a commencé en France, quand Louis XVIII octroie la charte de 1814 ; les types caractéristiques sont la Prusse et l'Autriche en 1848. Le prince fait une concession, et, par suite, on n'a pas le régime représentatif, qui procède d'une origine révolutionnaire. Le prince reste souverain, garde tous les pouvoirs auxquels il n'a pas renoncé expressément. En fait, il garde tout le pouvoir pratique, positif, ce qu'on appelle le pouvoir exécutif. L'assemblée n'a qu'un pouvoir négatif, et, quand un conflit éclate entre elle et le souverain, la victoire reste toujours à celui-ci ; un bon exemple est donné par l'histoire de la Prusse, entre 1862 et 1866 ; l'assemblée refuse l'impôt, le gouvernement continue à le lever, parce qu'il a les moyens de contraindre les contribuables à payer. Mais le gouvernement cesse d'être arbitraire et secret, et, en cela, il diffère de la monarchie absolue ; il devient constitutionnel, c'est-à-dire légal et public.

M. T.

Les catacombes de Rome.

Cours de M. MAURICE BESNIER,

Professeur à l'Université de Caen.

II

Histoire des catacombes dans l'antiquité.

Nous avons vu comment s'est faite dans les temps modernes l'exploration des catacombes romaines. Il nous faut maintenant remonter le cours des siècles et étudier l'histoire des catacombes pendant l'antiquité et le haut Moyen Age, depuis le moment où l'on a commencé à les creuser jusqu'à l'époque de leur complet abandon. Cette histoire est longue et mouvementée. Elle a duré huit cents ans ; elle débute avec l'introduction même du christianisme à Rome, vers le milieu du premier siècle de notre ère, et se termine au ix^e siècle, où l'on enlève des cimetières par milliers les ossements des martyrs. De l'année 50 environ à l'année 850, les destinées de la Rome souterraine ont singulièrement varié selon les époques ; les travaux de J.-B. de Rossi nous permettent de les suivre. On peut distinguer deux grandes périodes, que sépare la paix de l'Eglise, l'édit de Constantin accordant au christianisme le droit de cité dans l'empire. Pendant la première, au temps des persécutions, les catacombes sont uniquement des cimetières ; les chrétiens les construisent pour enterrer leurs morts. Pendant la seconde, après le triomphe de la religion nouvelle, elles cessent peu à peu de servir de cimetières pour devenir surtout des centres de dévotion, des sanctuaires véritables où l'on vénère les reliques des saints, en attendant qu'on les en retire pour les transporter dans les églises de Rome.

* *

Depuis qu'il y a des hommes, et qui meurent, on a employé tour à tour ou simultanément deux modes de sépulture : l'inhumation, qui consiste à enterrer les cadavres dans le sol, l'incinération, qui consiste à les détruire par le feu. En général, les Romains païens du début de l'empire brûlaient leurs morts ; nous avons retrouvé un certain nombre de tombeaux de cette époque : ce sont des salles construites à la surface du sol ou en sous-sol,

dans les quelles on conservait les urnes cinéraires des membres d'une même famille; les urnes étaient alignées sur des planchettes ou placées dans de petites niches ménagées à l'intérieur du mur, comme les cases d'un pigeonnier; de là le nom de *columbaria* donné par les anciens à ces tombes; la plus célèbre à Rome est celle des Scipions *Nasones* sur la voie Appienne. Les chrétiens ont toujours répugné à l'incinération; la croyance en la résurrection de la chair les empêchait de détruire le corps des défunts. Ils adoptèrent, dès le début, l'autre pratique et lui restèrent fidèles. Ils se réclamaient d'ailleurs de l'exemple donné par le Christ lui-même, dont le corps après la Passion avait été inhumé dans un sépulcre. Mais ce mode n'est pas propre aux chrétiens; il est d'usage constant dans tout le monde oriental, tandis que l'incinération prévalait dans le monde gréco-romain. En Syrie, en Palestine, on ne rencontre que des sépultures à inhumation; on en retrouve partout où ont pénétré les races et les cultes de l'Orient: sur les bords de la mer Noire, sur la côte septentrionale de l'Afrique, en Etrurie, et jusque dans le Latium; les Etrusques passaient pour être originaires de l'Asie; c'est à eux, sans doute, que les Romains des premiers siècles de la République empruntèrent la coutume d'enterrer leurs morts, coutume qu'ils devaient plus tard abandonner. Mais, au moment même où les Romains y renonçaient, des Syriens et des Juifs venaient se fixer en Italie et remettre en honneur le vieil usage aboli. Les adeptes de toutes les religions orientales introduites et pratiquées à Rome, sectateurs d'Isis et des divinités égyptiennes, du Mithra des Perses, du Sabazius des Phrygiens, du Jéhovah des Hébreux, se refusaient à brûler les cadavres et se tenaient pour obligés à les ensevelir dans le sol. Il y eut donc des tombes souterraines, des hypogées aux environs de Rome avant les catacombes chrétiennes ou en même temps qu'elles. A l'époque impériale, les caveaux des Isiaques, des Mithriaques ou des Juifs, confinaient bien souvent aux mausolées des Romains païens et aux galeries des chrétiens. Il arrivait même que ces partisans des religions orientales creusassent eux aussi des galeries, qui par endroits venaient couper celles de la communauté chrétienne, malgré tout le soin qu'on prenait de part et d'autre de s'éviter.

Les plus importantes de ces catacombes non chrétiennes des environs de Rome sont celles des Juifs. Il y avait à Rome, et depuis une époque assez reculée, une colonie israélite très florissante; c'est par son intermédiaire que le christianisme fit son entrée dans la capitale de l'empire; les premiers convertis à la foi nouvelle furent certainement des Juifs reconnaissant dans le

Christ le Messie prédit par leurs prophètes. Les Juifs avaient leurs cimetières particuliers en dehors de la ville, à proximité des quartiers où ils vivaient groupés ; quelques-unes de ces nécropoles ont été fouillées ; on y a recueilli des inscriptions intéressantes et de petits objets, bijoux et lampes, portant des emblèmes judaïques. Les trois principales étaient situées, l'une au Monte Verde, sur la rive droite du Tibre, près du quartier du Transtévère, où l'on sait en effet que beaucoup de Juifs habitaient, la seconde sur la voie Appienne (vigne Rondanini), la troisième sur la voie Labicane. Elles ressemblent aux catacombes chrétiennes : circonstance qui a servi les chrétiens. La religion juive jouissait à Rome et dans l'empire d'un régime privilégié ; malgré son caractère exclusif, incompatible avec le paganisme gréco-romain, elle était tolérée ; on ne la persécutait pas. Le christianisme naissant, que les païens ne distinguaient point du judaïsme et qu'ils prenaient seulement pour une secte juive à peine différente des autres, profita d'abord de la même faveur. On n'usa de rigueur contre lui que le jour où l'on s'aperçut qu'il différait profondément de l'ancienne religion d'Israël et prétendait la supplanter. Il faut cependant noter qu'entre les catacombes juives et les catacombes chrétiennes il y a des différences appréciables. Les Juifs enterraient leurs morts dans des sépulcres dont ils fermaient l'entrée ; mais les corps étaient simplement mis les uns à côté des autres, recouverts chacun d'un suaire ; on n'entrait pas dans la tombe. Tout au contraire, on se rassemblait dans les tombes chrétiennes, où l'on venait prier, vénérer les reliques ; le sépulcre était librement accessible, mais chaque sépulture particulière hermétiquement close. En second lieu, ce qui distingue surtout les deux groupes des catacombes, c'est leur étendue, leurs proportions ; celles des Juifs sont peu nombreuses et petites ; celles des chrétiens sont nombreuses et se ramifient à l'infini ; les Juifs n'ont jamais formé qu'un élément assez restreint de la population romaine ; les chrétiens, qui, dès le règne de Néron, d'après le témoignage de l'historien païen Tacite, étaient une grande foule, *ingens multitudo*, n'ont cessé de se multiplier, jusqu'à englober l'immense majorité des habitants.

Les catacombes chrétiennes appartiennent à des âges divers. On en connaît de tous les siècles, du 1^{er} au 1^{ve}, entre l'apparition des chrétiens sur les bords du Tibre et la reconnaissance officielle de leur religion par Constantin comme légale et permise. Dans la période de leur histoire qui a pour point de départ la persécution de Néron et pour terme l'édit de Milan, nous devons reconnaître deux phases : au 1^{er} et au 1^{le} siècle, les catacombes sont

creusées par des particuliers dans des domaines privés ; au III^e s'organise la propriété ecclésiastique, les cimetières sont entretenus, agrandis, et administrés par des délégués de la communauté chrétienne.

Les découvertes de J.-B. de Rossi ont bouleversé tout ce que l'on croyait savoir sur la situation des chrétiens à Rome au début de l'empire et sur leur condition sociale. On s'imaginait qu'ils étaient tous de pauvres gens, esclaves, affranchis, ouvriers, séduits par les perspectives de bonheur d'outre-tombe qu'ouvrait la religion du Christ. Mais, s'il en était ainsi, comment comprendre que ces misérables aient eu le moyen de construire la Rome souterraine, de faire à leurs frais tant de travaux, de creuser huit cents lieues de galeries et de remuer des milliers de mètres cubes de terre ? Pareille entreprise exigeait un effort colossal, une dépense considérable. Qui donc a pu y subvenir ? La question paraissait insoluble. Les fouilles de de Rossi, qui nous obligent à la poser par cela même qu'elles révèlent l'immensité de l'œuvre accomplie, sont venues en même temps donner l'occasion d'y répondre. On lit dans un certain nombre d'Actes des martyrs romains qu'au moment des premières persécutions de grandes dames recueillirent pieusement les cadavres des chrétiens morts pour la foi et les ensevelirent dans leurs domaines. Les textes de ces *Gesta martyrum* sont presque tous postérieurs de quatre siècles aux événements qu'ils relatent ; ils sont pour la plupart interpolés ou apocryphes ; on devrait donc, semble-t-il, les écarter simplement sans rien en retenir. Tel n'était point l'avis de de Rossi : il n'y a pas, pensait-il, de document altéré dont on ne puisse dégager, par l'usage des saines méthodes de la critique historique, une âme de vérité. Les fouilles contemporaines ont fait retrouver dans les catacombes les monuments funéraires et les inscriptions tombales de grandes dames et de grands personnages qui vivaient au II^e et même au I^{er} siècle de notre ère. Dans quelques-unes des galeries les plus anciennes du cimetière de Calliste, on a relevé les noms de plusieurs membres de l'aristocratie, Pomponii Bassi, Pomponii Græcini, Cæcili, Dasumii ; dans une catacombe de la voie Salaria (cimetière de Priscille), celle de plusieurs Acilii *Glabriones*. On sait par les auteurs païens et les inscriptions profanes que les familles Pomponia, Cæcilia, Acilia étaient riches et considérées. Bien plus : le cimetière de Domitille doit son nom à une certaine Flavia Domitilla, proche parente des empereurs Flaviens, et dans la crypte de Lucine au cimetière de Calliste se lit le nom d'une Annia Faustina, petite-nièce peut-être de Marc-Aurèle. De très

bonne heure, à côté des petites gens, il y eut, parmi les chrétiens de Rome, des riches, des heureux du monde, des parents même des empereurs régnants. Il s'en est fallu de peu, nous le verrons, que Domitien n'eût pour successeur sur le trône un de ses cousins, un chrétien. L'œuvre de pacification réalisée par Constantin en 313 aurait été accomplie deux siècles plus tôt.

Ces chrétiens influents ont fait tous les frais de la construction des catacombes. Ils se sont chargés de la dépense, que seuls ils pouvaient supporter. Par esprit de charité chrétienne, ils ont assuré à leurs coreligionnaires une sépulture décente, en lieu sûr, où l'on n'aurait à craindre ni les injures des païens, ni même le voisinage incommode d'autres tombes de religions différentes. Mais comment ont-ils pu y parvenir? Tout simplement en faisant enterrer les chrétiens pauvres dans leurs propres monuments funéraires, dans leurs tombeaux de famille. Aux deux premiers siècles, les catacombes romaines sont creusées sur des domaines privés, appartenant aux adeptes les plus illustres de la religion nouvelle. La loi civile le permettait : le droit du propriétaire est absolu, *jus utendi et abutendi* ; le propriétaire peut recevoir et ensevelir chez lui, en dehors des villes, qui il lui plaît ; nul ne l'en empêchera. Une fois le cadavre déposé dans la tombe, la loi intervient pour le prendre sous sa protection. Elle déclarait le tombeau *locus sacer*, *locus religiosus*, propriété sacrée, inviolable, inaliénable ; il appartenait à la famille entière et l'Etat prenait soin qu'aucun membre de la famille en particulier ne pût en mal disposer ; la sépulture et le terrain qui l'environnait n'entraient pas dans l'héritage, ne devaient jamais être détournés de leur premier usage ; ils restaient voués à jamais et exclusivement à leur destination funéraire, sous la garantie et le contrôle de l'Etat. Cette législation facilitait singulièrement la tâche aux premiers chrétiens. Puisqu'il y avait parmi eux des propriétaires fonciers possédant des terrains et des tombeaux de famille aux environs de Rome, on n'avait qu'à ensevelir les pauvres dans les domaines des riches. Les païens n'y trouveraient rien à redire. Bien au contraire, ils seraient les premiers à exiger que ces sépultures fussent comme les autres à l'abri de toute insulte. La Rome souterraine s'est fondée et a grandi d'abord à la faveur de la protection légale. Au moment même des persécutions, alors que Néron, Domitien, Trajan, Marc-Aurèle proscrirent le *nomen christianum*, c'est-à-dire la profession avouée de christianisme, et mettaient à mort les chrétiens par cela seul qu'ils sont chrétiens, c'est-à-dire attachés à une religion inconciliable avec les cultes officiels de l'empire, même alors les cata-

combes sont respectées ; c'étaient des tombes établies dans des propriétés privées, et par conséquent des lieux deux fois inviolables.

Il ne suffit pas de poser ces règles générales et de présenter cette théorie comme vraisemblable. Par une série d'applications particulières, de Rossi a vérifié sur le terrain l'exactitude de ses conjectures. A droite et à gauche des voies qui se détachaient de Rome en tous sens étaient disposés les monuments funéraires des grandes familles de la cité. Quelques-uns d'entre eux appartenaient à des personnages convertis au christianisme dès le 1^{er} ou le 2^e siècle. A la surface du sol s'élevait le mausolée des ancêtres, entouré d'une aire plus ou moins vaste qui en dépendait. Dans le sous-sol, on creusa les galeries destinées à recevoir les sépultures chrétiennes ; auprès des propriétaires vinrent prendre place leurs esclaves, leurs affranchis, leurs clients et tous leurs coreligionnaires pauvres. D'ailleurs, l'entrée de ces galeries n'était pas dissimulée ; elles ouvraient sur la route ; on pouvait les apercevoir du dehors et rien n'était susceptible d'y choquer les païens. La crypte de Lucine, au cimetière de Calliste, est située au-dessous d'un monument funéraire très ancien appartenant à la famille des Pomponii, alliés des Cæcili. Auprès de l'entrée de la catacombe de Domitille, on a retrouvé deux inscriptions païennes attestant que le terrain était un *praedium*, un bien foncier de Flavia Domitilla. Le cimetière de Priscille contient l'hypogée des Acilii *Glabriones*, qui en fut très probablement le premier noyau. On s'explique les appellations données aux plus anciennes catacombes (Domitille, Prétextat, etc.) : elles étaient désignées sous le nom de celui ou de celle qui les avait laissé creuser dans son domaine.

A partir du début du 3^e siècle, la situation change : le nombre des chrétiens augmente et la persécution redouble ; par suite et nécessairement, la condition des catacombes se modifie.

La communauté chrétienne de Rome ne pouvait pas se contenter indéfiniment des premiers cimetières que la générosité de quelques-uns de ses membres mettait à sa disposition. On avait lieu de craindre à la longue des abus et des profanations. Une sépulture de famille, après avoir abrité des fidèles, pouvait, par le hasard des successions et la volonté des héritiers, s'ouvrir à des païens ; l'Eglise condamnait cette promiscuité. D'autre part, les propriétaires des terrains hésitaient à accueillir les restes de tous les chrétiens ; ceux-ci devenaient trop nombreux ; que faire alors de leurs corps ? Il était urgent que l'Eglise, l'*Ecclesia fratrum*, eût des cimetières à elle, administrés par ses soins, où elle enter-

raî ses pauvres et, d'une manière plus générale, tous ses fidèles. Sous le règne de Septime Sévère, à la suite d'une donation faite par une noble famille, la communauté chrétienne de Rome devint propriétaire d'un domaine auprès de la voie Appienne, à côté de la très ancienne crypte de Lucine. Un pamphlet du III^e siècle, les *Philosophoumena*, appelle ce domaine « le cimetière », sans doute parce qu'il était le premier ainsi possédé par la collectivité des chrétiens et qu'il resta longtemps le principal. Il s'appelle maintenant le cimetière de Calliste, du nom du diacre à qui le pape Zéphyrin en avait confié la gestion. L'existence d'une propriété ecclésiastique au III^e siècle est attestée par le libellé même des actes émanés des empereurs. Les édits de confiscation de Valérien en 257 et de Dioclétien en 303 enlèvent aux chrétiens les biens que possèdent leurs églises ; les édits de Gallien et de Maxence les leur rendent ; Constantin, en 313, restitue aux chrétiens les cimetières qu'ils possédaient *ad jus corporis eorum*, à titre corporatif.

Ce fait, absolument certain, est bien étrange. A l'époque des plus violentes persécutions, l'Etat tolère que l'Eglise chrétienne, à Rome et en dehors de Rome — car nous savons que la même chose s'est produite ailleurs, notamment en Afrique, à Cherchel — soit propriétaire. Il ne lui enlève ses biens, pour la première fois, qu'en 257, cinquante ans après la constitution de la propriété ecclésiastique, et il ne les lui enlève que pour les lui restituer ensuite, sans que d'ailleurs jusqu'en 313 le christianisme ait cessé d'être illégal et punissable. Pour nous rendre compte de cette anomalie, de Rossi a recours à une hypothèse ingénieuse et séduisante ; sa théorie n'a pas convaincu tout le monde ; elle est encore, malgré tout, le moins mauvais essai d'explication qu'on ait tenté.

D'après de Rossi, l'Eglise chrétienne de Rome et les Eglises chrétiennes des autres villes de l'empire ont pu devenir propriétaires de biens fonciers et particulièrement de cimetières, grâce aux lois romaines sur les associations. Cette assertion peut sembler paradoxale, car nul n'ignore que le droit romain, en cette matière, n'était rien moins que libéral. L'Etat redoutait les groupements formés en dehors de lui et susceptibles de se tourner contre lui. Sous l'empire, à la suite d'une série d'ordonnances des princes, à la suite aussi de mesures sévères prises à l'égard des sociétés illégales ou secrètes, il était reconnu en principe que les associations ne pouvaient exister sans qu'elles eussent obtenu d'abord l'agrément du pouvoir. On les soumettait, en somme, à ce que l'on appelle de nos jours le régime de l'autorisation préalable ; il

ne suffisait pas à l'Etat de les surveiller, de contrôler leurs actes, de réprimer leurs excès ou leurs abus ; il voulait à l'avance les connaître, les apprécier, les juger, et il se réservait le droit de les empêcher même de se fonder, s'il pouvait à son avis en résulter pour lui quelque dommage. La correspondance de Pline le Jeune avec l'empereur Trajan nous apprend que les compagnies de pompiers, corporations bien inoffensives cependant, étaient tenues comme les autres d'obtenir l'autorisation préalable, non seulement à Rome, dans la capitale, mais dans tout l'empire, jusqu'aux limites des plus lointaines provinces. Cette législation est assurément rigoureuse. Par quelle fissure ce bloc si savamment combiné s'est-il désagrégé ? Par quelle subtilité de procédure les chrétiens ont-ils pu éluder d'aussi formelles prescriptions ? Il faut faire intervenir ici l'idée religieuse du respect de la mort et des morts. Chez les anciens, la tombe est sacrée, tout ce qui touche à la tombe est privilégié. Peut-être devons-nous voir dans cette attitude un souvenir de la préhistoire, des époques lointaines où, pour les plus anciens prédécesseurs des Grecs et des Romains, le culte des ancêtres était la religion essentielle. Il y a, aux temps les plus récents, des survivances de l'âge le plus reculé. A Rome, sous l'empire, le respect des morts était encore si vif que même la rigueur des lois sur les collèges fléchissait devant lui. Aucune association ne pouvait se former sans autorisation préalable, — sauf les associations formées précisément pour assurer à leurs membres une sépulture honorable. Les collèges funéraires, comme on les appelait, furent, à partir d'un certain moment précis dont nous savons la date, traités à part ; ils purent désormais se constituer librement ; il leur suffisait de se faire connaître après coup ; à la préfecture de la ville de Rome, aux bureaux de l'administration municipale dans toutes les autres cités, il y avait un registre sur lequel les chefs de chaque association funéraire inscrivaient le nom et les statuts de leur collège, le nombre et les noms de leurs adhérents : moyennant quoi ils étaient en règle avec la loi. Ce n'est plus le régime de l'autorisation préalable, mais celui de la simple déclaration.

Voilà la fissure du bloc. Pour qu'une association religieuse, comme l'était par exemple la communauté chrétienne de Rome, pût non seulement tourner la loi, mais, ce qui est le comble, l'invoquer à son profit, elle n'avait qu'à s'organiser en collège funéraire. De Rossi affirme que cela eut lieu. La propriété ecclésiastique se constitue au début du III^e siècle, sous Septime Sévère. Or le III^e siècle est justement l'époque du plus grand éclat des collèges funéraires, qui furent tolérés, reconnus

légaux à partir du règne même de l'empereur Septime Sévère ; c'est alors, nous dit le Digeste (livre XLII, titre xxii, loi 1^{re}), qu'ils sont dispensés de la nécessité d'une autorisation préalable ; la loi rappelle qu'il est interdit de constituer des collèges pour cause religieuse, *religionis causa* ; mais il est permis aux petites gens, *tenuiores*, de se réunir et de mettre en commun leurs cotisations. Les inscriptions païennes du III^e siècle nous prouvent que cette concession du prince ne fut pas accordée en vain. Les collèges funéraires se répandirent partout ; on a retrouvé beaucoup de textes qui les concernent et nous font connaître les noms de leurs membres et jusqu'à leurs règlements. Les petites gens se rassemblent ; ils tiennent à être enterrés dans une tombe convenable et à avoir de belles funérailles ; ils versent au collège une petite somme chaque année ; à leur mort on les ensevelit dans le cimetière qui leur appartient en commun et tous les confrères assistent à la cérémonie. Les associations funéraires ont donc une caisse, alimentée par les cotisations ; une propriété, destinée à la sépulture collective ; des magistrats, chargés de gérer les intérêts de tous ; des réunions périodiques, qu'autorise le pouvoir civil. Qu'est-ce donc que l'Eglise chrétienne de Rome, vue du dehors, pour ainsi dire, et avec les yeux d'un agent de la police impériale — mais, avouons-le, avec les yeux d'un agent de police complaisant ? C'est une association funéraire comme les autres, quoique plus nombreuse et, sans doute aussi, plus riche. Les catacombes sont la propriété collective acquise pour la sépulture des membres du collège ; les offrandes des fidèles pauvres, les legs et donations des riches viennent remplir la caisse ; on se réunit par intervalles pour enterrer les morts et s'entretenir des intérêts généraux, comme la loi y consent ; à la tête de l'association sont l'évêque et les diacres préposés par les fidèles au soin de leur patrimoine corporatif. L'organisation des communautés chrétiennes du III^e siècle, telle que nous la décrivent les auteurs de ce temps, comme Tertullien, paraît calquée sur celles des collèges funéraires de la même époque ; il y a jusqu'à des rencontres de mots singulières pour qualifier des choses en somme pareilles, et ces rencontres ne sont pas fortuites. Si l'Eglise a pu acquérir les catacombes, si la propriété ecclésiastique a pu se créer, on le doit à Septime Sévère et à l'amendement apporté par lui aux lois sur les associations.

Telle est la théorie de J.-B. de Rossi ; attrayante et adroite, elle paraît tout expliquer. Elle a pourtant son point faible. Ainsi que le remarque Mgr Duchesne (*Origines chrétiennes*, chap. xxiii),

pour que de Rossi eût tout à fait raison, il faudrait que la police, quand les chefs de la communauté chrétienne faisaient leur déclaration, eût consenti à ignorer ce dont en réalité il s'agissait. « Un collège funéraire était une association d'un assez petit nombre de personnes ; une église de grande ville, comme celles de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche, de Carthage, devait compter au III^e siècle trente, quarante, cinquante mille membres. Se figure-t-on saint Fabien, saint Cyprien, saint Denys d'Alexandrie venant se faire inscrire à la préfecture comme chefs d'un collège de *cultores Verbi* (adorateurs du Christ), composé de cinquante mille personnes associées en vue de se procurer un enterrement convenable ? » D'après Mgr Duchesne, les communautés chrétiennes ont bénéficié de longs intervalles de paix et acquis des biens considérables, parce que, malgré les défenses de droit, en fait on les a tolérées ou reconnues, sans aucune fiction légale, en qualité d'églises, de sociétés religieuses. Dans tous les temps et dans tous les pays, il y a ainsi des lois qu'on laisse sommeiller et qui tombent peu à peu en désuétude, — ce qui n'empêche pas que par moments, ainsi qu'on le fit lors des grandes crises de persécution, on les remet en vigueur et on les applique sans pitié.

L'objection de Mgr Duchesne est fondée. Deux remarques cependant permettent d'en affaiblir la portée. D'abord la communauté chrétienne de Rome ou de toute autre ville ne formait pas un seul collège funéraire de cinquante mille membres, mais autant d'associations distinctes qu'il y avait de cimetières particuliers et déjà même de paroisses dans la cité, chacune possédant sa catacombe. Le recueil des Vies des papes au Moyen Age, le *Liber pontificalis*, rapporte qu'en 238 le pape Fabien divisa les régions de Rome entre les diacres et ordonna la construction d'édifices dans les cimetières, qu'en 300 le pape Marcel institua vingt-cinq paroisses pour le baptême et la pénitence des nouveaux convertis et la sépulture des morts. Au lieu d'un collège funéraire de cinquante mille adhérents, il y en avait vingt-cinq peut-être de deux mille au plus, et ce chiffre n'a rien d'exagéré ni d'inusité. D'autre part, est-il invraisemblable d'admettre que la police impériale ait volontairement ignoré que ces collèges funéraires étaient en réalité des associations religieuses ? N'a-t-on jamais vu ailleurs, en cette matière surtout, de semblables fictions légales ? A Rome, les chrétiens n'avaient-ils pas des intelligences de tous côtés, jusque dans l'entourage des empereurs, à plus forte raison dans les bureaux de la préfecture ? La théorie de de Rossi a le très grand avantage de faire comprendre à la fois pourquoi

les persécutions du ^{III}^e siècle n'ont été qu'intermittentes et pour-quoi elles ont été si violentes, — intermittentes, parce qu'en temps normal, grâce à la connivence des agents du pouvoir, les chrétiens vivaient à l'abri des lois, — violentes, parce que quelquefois le voile était déchiré, l'illégalité réelle apparaissait, la répression terrible s'imposait.

Quoi qu'il en soit et à quelque titre que l'Eglise de Rome fût devenue propriétaire au ^{III}^e siècle, il est certain qu'alors elle est très riche, acquiert la plupart des anciennes catacombes, en creuse de nouvelles à ses frais. Plusieurs grandes familles chrétiennes restent encore en possession de leurs vieux monuments funéraires et des catacombes attenantes, qui gardent leur nom ; le plus souvent, les cryptes primitives, jadis propriétés particulières, sont absorbées dans le vaste ensemble des domaines collectifs ; ceux-ci prennent le nom soit des papes qui les ont acquis, soit des martyrs les plus illustres qu'on y avait enterrés. Ainsi, par exemple, le cimetière de Calliste se développe tout autour de la crypte de Lucine. En même temps que les cimetières chrétiens changent de maîtres et passent aux mains de la collectivité des fidèles, ils s'étendent dans toutes les directions, se ramifient, se multiplient. Leur aspect extérieur aussi se modifie. Pendant les grandes persécutions, à plusieurs reprises, les biens de l'Eglise sont confisqués ; les chrétiens se voient poursuivis jusque dans les catacombes, sans égard pour la majesté religieuse des tombeaux. Aussi prend-on des précautions pour dissimuler les cimetières aux yeux des païens, pour rendre tout au moins leur accès difficile. On n'y pénètre plus que par des entrées dérobées, perdues dans les champs, et par des escaliers étroits qu'il est facile de couper en cas de péril. Les catacombes sont des lieux secrets, connus des seuls initiés, où l'on enterre toujours les morts, mais aussi où les vivants se réfugient hors des atteintes de leurs ennemis, jusqu'à ce que Constantin, en 313, mette fin à la longue lutte de l'empire et de l'Eglise.

*
* *

La première période de l'histoire des catacombes dans l'antiquité, la plus brève mais aussi la plus intéressante, nous a longuement retenus. Nous passerons rapidement sur la seconde. L'Eglise chrétienne, au début du ^{IV}^e siècle, l'emporte et s'impose définitivement ; elle obtient une paix durable, elle est reconnue officiellement ; la foi nouvelle compte comme religion licite ; elle devient même à son tour la religion des princes et de l'Etat. Nul

ne conteste plus aux chrétiens la possession des catacombes. Du iv^e au ix^e siècle, trois faits seulement sont à retenir : on n'enterre plus les morts dans les vieux cimetières, on y rend un culte aux martyrs, on vient enfin y chercher les reliques de ces saints des premiers âges.

Tout d'abord, les catacombes cessent d'être utilisées comme cimetières. Les chrétiens se font inhumer plus près de la surface du sol ; ils ne craignent plus d'exposer aux regards leurs monuments funéraires. Il y a des tombeaux du iv^e et surtout du v^e siècle autour des églises construites dans la campagne de Rome et dans la ville même. Par l'étude des inscriptions chrétiennes, de Rossi a pu fixer la date à partir de laquelle on n'a plus enterré aux catacombes. Un certain nombre de ces textes, douze cents environ, sont datés ; ils donnent les noms des consuls en charge l'année de leur rédaction ; il est intéressant de noter à quels endroits, à quelle profondeur ils ont été trouvés. Les inscriptions datées servent de termes de comparaison pour classer celles qui ne sont pas datées : les mêmes symboles, les mêmes formules, qui varient avec les temps, reparaissent, sur les unes et sur les autres. Grâce à leur rapprochement, de Rossi a fixé la chronologie de la Rome souterraine. Il a constaté que les inscriptions funéraires les plus récentes des catacombes ne sont pas postérieures à l'année 412 ; à partir de ce moment, on ne se fait jamais ensevelir dans le sous-sol. Nous en savons la raison : en 412, Rome subit une crise redoutable, qui bouleverse les conditions de sa vie ; les Goths d'Alaric la mettent à sac. Plus tard, à partir du milieu du vi^e siècle, on renonce même à enterrer les morts au-dessus des catacombes : c'est l'époque d'une autre guerre des Goths, plus funeste encore, sous Vitigès ; on se réfugie à l'intérieur de Rome, derrière ses murailles ; autour des églises urbaines se fondent de nouvelles nécropoles.

Mais les catacombes ne sont pas encore abandonnées tout à fait. Elles ne sont plus des cimetières, elles deviennent des sanctuaires. On y montre avec respect les tombes des papes, des diacres, des confesseurs de la foi ; les pèlerins viennent de loin visiter ces lieux saints ; à leur usage, on rédige des guides et des descriptions sommaires, dont de Rossi devait tirer si grand parti. Chaque année, à date fixe, on célèbre une fête sur la tombe des principaux martyrs, au jour même de leur passion ; on dit une messe, on chante des psaumes, on parcourt en procession les galeries souterraines. Cette pieuse tradition revit de notre temps ; il y a encore des fêtes aux catacombes, le 22 novembre à Saint-Calliste dans la crypte de sainte Cécile, le 18 janvier au cimetière ostrien

où peut-être prêcha saint Pierre, le 12 mai au cimetière de Domitille où furent enterrés les saints Nérée et Achillée ; un divertissement profane s'ajoute aux cérémonies religieuses : un conférencier — jadis c'était de Rossi — explique et commente aux assistants les monuments qu'ils ont sous les yeux, évoque les souvenirs historiques ou légendaires qui s'y rattachent. Au ^{iv} siècle un homme plus que tout autre a contribué à faire ainsi des catacombes de véritables lieux de culte. Le pape saint Damase, qui gouverna l'Eglise de 366 à 381, avait pour les anciens cimetières une vive prédilection. Il voulut en faciliter la visite et fit exécuter à cet effet de grands travaux, construction d'escaliers, percement de lucernaires pour éclairer le sous-sol, élargissement des galeries. Il décora les parois des cryptes historiques de peintures nombreuses et magnifiques. Enfin il mit partout des inscriptions métriques auprès des tombes illustres ; il avait composé lui-même ces épitaphes en vers, documents du plus haut prix pour les modernes ; son secrétaire Philocalus les grava toutes en belles lettres sur la pierre.

A la longue cependant l'intérêt qu'excitaient les catacombes s'affaiblit. Il faut en rendre responsables surtout la misère des temps au début du Moyen Age, la répétition fréquente de guerres désastreuses, les invasions ; les Goths en 537, les Lombards en 755 pillèrent les cimetières souterrains en même temps que tous les environs de Rome. Pour empêcher le retour de ces sacrilèges, les papes prirent le parti d'enlever des catacombes les reliques des martyrs et de les déposer dans les églises de Rome où elles seraient plus en sécurité. Paul I^{er} en 761, au lendemain de l'invasion lombarde, transporta dans l'église des saints Etienne et Silvestre des ossements retirés des galeries suburbaines. L'exemple qu'il avait donné fut suivi par ses successeurs. Pascal I^{er} (817-824) transféra en une fois 2300 corps à Sainte-Praxède. Serge II (844-847) et Léon IV (847-855) enrichirent pareillement l'église des saints Silvestre et Martin et celle des saints Quatre-Couronnés.

C'est la fin des catacombes romaines. Depuis qu'elles ne servaient plus de cimetières, on y venait du moins vénérer les restes des martyrs ; maintenant qu'ils sont emportés, les fidèles négligent de s'y rendre. A partir du ^{ix} siècle, on les abandonne. Et voilà pourquoi, jusqu'à la découverte fortuite de 1578 et aux travaux de Bosio, leur souvenir même a pu se perdre.

(A suivre.)

M. BESNIER.

Sujets de compositions

UNIVERSITÉ DE RENNES

LICENCE ÈS LETTRES.

Dissertation française.

1. Dans son ouvrage sur le *Siècle de Louis XIV*, Voltaire, après avoir passé en revue les grands écrivains de cette période, dit que, « vers le temps de la mort de Louis XIV, la nature sembla se reposer. » Il ajoute : « Les grands hommes du siècle passé ont enseigné à penser et à parler ; ils ont dit ce qu'on ne savait pas. Ceux qui leur succèdent ne peuvent guère dire que ce qu'on sait. »

Discuter ces jugements. (Chapitre xxxii, fin.)

2. De l'originalité des *Premières Méditations*.

On discutera le jugement de l'éditeur à qui Lamartine avait porté son manuscrit et qui lui répondit : « Vos vers ne ressemblent à rien de ce qui est reçu et recherché dans nos poètes. On ne sait où vous avez pris la langue, les idées, les images de cette poésie... Renoncez à ces nouveautés qui dépasseraient le génie français, lisez nos maîtres : Delille, Parny, Michaud, etc. »

3. Un critique a dit que le théâtre d'Emile Augier restait « comme la plus complète expression de la société bourgeoise dans notre siècle et comme une des plus importantes manifestations de l'esprit bourgeois dans l'ensemble de notre littérature ».

Etudier, d'après *Maitre Guérin*, ce qu'un tel jugement peut avoir de fondé.

Dissertations latines.

1. Ausonius discipulis suis Burdigalensibus exponit quid Galli Romanis debeant.

2. De Andromacha apud Homerum et Vergilium.

3. Meritone an jure scripsit Horatius : « Dicar... Princeps Aeolium carmen ad Italos deduxisse modos ? »

Thème latin.

Le talent de Sénèque suffit, à la rigueur, pour expliquer le succès qu'obtint son enseignement ; il est pourtant probable que

d'autres causes n'y furent pas étrangères. Il a été un homme d'Etat, en même temps qu'un philosophe ; il ne s'est pas enfermé dans une retraite austère comme tant d'autres sages, il a vécu au grand jour, au milieu d'une société brillante ; il a traversé des fortunes diverses qui l'ont donné en spectacle au monde ; sa situation politique lui a fait des ennemis ardents, mais aussi des partisans passionnés. La renommée qui entourait son nom et la place qu'il occupait auprès de l'Empereur lui ont donné des lecteurs qui n'auraient jamais ouvert ses livres s'il n'avait été qu'un philosophe ordinaire.

Sous le règne de Caligula et au commencement de celui de Claude, quand parurent ses premiers écrits philosophiques, il avait, à ce qu'il semble, une mauvaise réputation au Palatin ; c'était sinon un ennemi déclaré, au moins un personnage désagréable et dont, autour du prince, on se méfiait. Caligula en parlait mal, et il voulait le faire tuer. Claude s'empressa de l'exiler dès son arrivée à l'empire, sur le conseil de sa femme. Il est assez difficile de savoir pourquoi les Empereurs étaient si mal disposés pour lui. Le seul de ses ouvrages qu'on puisse avec quelque vraisemblance rapporter à cette époque est la *Consolation à Marcia*. Il n'y a pas dit un seul mot de la république et le nom de Brutus n'y est pas même prononcé. Le début nous le montre ce qu'il sera toujours, prudent et réservé dans les questions politiques, fort éloigné de blesser les puissants par de bons mots inutiles, et décidé à se maintenir tout à fait dans les libertés permises. (BOISSIER, *La Religion romaine*, livre II, chap. IV, § 1.)

Littérature latine.

1. Le caractère de Pline le Jeune d'après ses lettres.
2. La morale d'Horace.
3. Définir, en les distinguant, le style de Plaute et celui de Térence.

Littérature française.

1. Montrer ce qu'il y avait de national dans la réforme préconisée par du Bellay et Ronsard.
2. Les théories littéraires de Boileau-Despréaux.
3. La comédie réaliste au XVIII^e siècle.

Littérature grecque.

1. Le mythe du cyclope dans l'*Odyssée* et chez Théocrite.

2. La satire politique chez Aristophane.
3. La méthode historique d'Hérodote.

Thème grec.

Si tu peux trouver, pour ceux qui doivent commander, une vie préférable à l'exercice du pouvoir, il est possible qu'il existe un Etat bien administré ; car, dans cet Etat seul, commanderont ceux qui sont en réalité riches, non pas d'or, mais de la richesse qu'il faut à l'homme heureux, d'une vie vertueuse et consciencieuse. Si ce sont les pauvres et les affamés de biens pour eux-mêmes qui arrivent aux affaires, pensant que c'est là qu'ils doivent se procurer le bonheur, cet Etat n'est pas possible. Car le pouvoir devenant un objet de compétitions, la guerre domestique et intestine les perdra ainsi que le reste de l'Etat. Connais-tu donc une condition où l'on méprise le pouvoir politique et qui soit autre que la vraie philosophie ? Qui donc forceras-tu de se mettre à la garde de la Ville, sinon ceux qui ont sur ce sujet les idées les plus sensées et les plus propres à très bien administrer un Etat, et qui, d'autre part, ont des honneurs et un genre de vie préférable à la politique ?

Version allemande.

Dann tritt Goethe auf. So viel war geschehenes verschwindet fast vor dem, was er that. Eine unerreichte Universalität des Geistes lässt ihm alle Stimmungen und alle Gefühle durchleben vom titanischen Ringen des Prometheus zum behaglichen Spiel manches Scherzgedichtes. Das Gebiet der poetischen Formen wird unendlich erweitert, indem er sich fremde Metra aneignet, alte erneut, den freien Rhythmen eine ungeahnte Durchbildung und Verwendbarkeit gibt. « Tasso », « Iphigenie », « Faust » schaffen ein psychologisches Drama, wie es Deutschland noch nie, die Welt seit dem « Hamlet » nicht gesehen hatte. « Werther » und die « Wahlverwandtschaften » reinigten den Roman von jenen Zuthaten, die einst vorzugsweise als « romanhaft » galten, von seltsamen Abenteuern und geheimnisvollen Persönlichkeiten, und stellen ihm die für Deutschland mindestens neue Aufgabe, den Verlauf einer typischen Begebenheit schlicht und ergreifend zu erzählen. « Wilhelm Meister, » weniger originell als die beiden andern Romane fasst doch das Ziel, ein Zeit- und Weltbild von einiger « Totalität » zu liefern, mit folgenreicher Energie ins Auge. Doch wie könnten wir alles aufzählen, was Goethe auf allen Gebieten der Poesie in Stoffwahl und Technik, innerer und äusserer

Form dem modernen Menschen neu geschenkt hat. Das verrufene Lehrgedicht sogar gewinnt unter seinen Händen, obwohl er selbst es theorethisch verwarf, in Gedichten wie der « Metamorphose der Pflanzen » neues Leben. Und mit nie ermüdender Arbeit eignet der Dichter die ganze Natur sich und der Poesie an. Da war so lange nur von Liebe oder von Staatsaktionen die Rede gewesen, und drittens etwa noch von Festen und Trauerfällen. Jetzt wird der Drang nach Erkenntniss, nach Macht, jetzt wird die unbestimmte Sehnsucht, das Absterben der Lust am Leben wird Gegenstand poetischer Darstellung. Die unbelebte Natur war sonst nur in konventionellen Wendungen von Wald und Rose oder in mythologisch-galanten Floskeln näher hereingetreten; Goethe versenkt sich in Werden und Vergehen des Stroms und des Veilchens, fühlt das Seelenleben des Heidenrössleins, lebt die Stimmungen des Mondes durch. Und diese grosse Neuerung selbst, dass der Meister zu lernen nicht müde war, dass kein Studium ihm « trocken » und keine Thatsache ihm « unpoetisch » war, dass er die Dinge kennen lernen wollte, bevor er sie beschrieb, sie war vielleicht wichtiger noch und folgenreicher als alles Einzelne.

Richard-M. MEYER.

Thème allemand.

Dans un caractère vivant, il y a deux sortes de traits, les premiers, peu nombreux, qui lui sont communs avec tous les individus de sa classe et que tout spectateur ou lecteur peut aisément démêler, les seconds très nombreux, qui n'appartiennent qu'à lui et qu'on ne saisit pas sans quelque effort. L'art classique ne s'occupe que des premiers; de parti pris, il efface, néglige ou subordonne les seconds. Il ne fait pas des individus véritables, mais des caractères généraux, le roi, la reine, le jeune prince, la jeune princesse, le confident, le grand prêtre, le capitaine des gardes, avec quelque passion, habitude ou inclination générale, amour, ambition, fidélité ou perfidie, humeur despotique ou pliante, méchancelé ou bonté native. Quant aux circonstances de temps et de lieu, qui de toutes sont les plus puissantes pour façonner et diversifier l'homme, il les indique à peine; il en fait abstraction. A vrai dire, dans la tragédie, la scène est partout et en tout siècle, et l'on pourrait affirmer aussi justement qu'elle n'est dans aucun siècle ni nulle part. C'est un palais ou un temple quelconque, où, pour effacer toute empreinte historique et personnelle, une convention uniforme importe des façons et des costumes qui ne sont ni français ni étrangers, ni anciens ni mo-

dernes. Dans ce monde abstrait, on se dit toujours « vous », « seigneur » et « madame », et le style noble pose la même draperie sur les caractères les plus opposés. Quand Corneille et Racine, à travers la pompe ou l'élégance de leurs vers, nous font entrevoir des figures contemporaines, c'est à leur insu, ils ne croyaient peindre qu'eux-mêmes en soi.

TAINÉ.

Dissertations allemandes.

1. Die deutsche Heldensage.
2. Lessings Kritik der französischen Tragödie.
3. Wallenstein als Verkörperung des dramatischen Ideals des deutschen Klassicismus.

Dissertations anglaises.

1. Shakspeare's Historical dramas.
2. Milton's style and versification in Comus.
3. Description of nature in Thomson's Season.

Thème anglais.

Entre tous ces esclaves, un seul avait trouvé grâce devant mon oncle. C'était un nain espagnol qui lui avait été donné par lord Effingham, gouverneur de la Jamaïque. Mon oncle, qui, ayant longtemps résidé au Brésil, y avait contracté les habitudes du faste portugais, aimait à s'environner chez lui d'un appareil qui répondit à sa richesse. De nombreux esclaves, dressés au service comme des domestiques européens, donnaient à sa maison un éclat en quelque sorte seigneurial. Pour que rien n'y manquât, il avait fait de l'esclave de lord Effingham son *fou*, à l'imitation de ces anciens princes féodaux qui avaient des bouffons dans leurs cours. Il faut dire que le choix était singulièrement heureux. Habibrah (c'était son nom) était un de ces êtres dont la conformation physique est si étrange qu'ils paraîtraient des monstres, s'ils ne faisaient rire. Ce nain hideux était gros, court, ventru, et se mouvait avec une rapidité singulière sur deux jambes grêles et fluettes, qui, lorsqu'il s'asseyait, se repliaient sous lui comme les bras d'une araignée. Sa tête énorme, lourdement enfoncée entre ses épaules, hérissée d'une laine rousse et crépue, était accompagnée de deux oreilles si larges, que ses camarades avaient coutume de dire qu'Habibrah s'en servait pour essuyer ses yeux quand il pleurait. Son visage était toujours une grimace, et

n'était jamais la même ; bizarre mobilité de traits, qui du moins donnait à sa laideur l'avantage de la variété. Mon oncle l'aimait à cause de sa difformité rare et de sa gaieté inaltérable.

Victor Hugo (*Bug-Jargal*).

Version anglaise.

THE NIGHTINGALE

No cloud, no relique of the sunken day
Distinguishes the West, no long thin slip
Of sullen light, no obscure trembling hues.
Come, we will rest on this old mossy bridge !
You see the glimmer of the stream beneath,
But hear no murmuring : it flows silently,
O'er its soft bed of verdure. All is still,
A balmy night ! And though the stars be dim,
Yet let us think upon the vernal showers
That gladden the green earth, and we shall find
A pleasure in the dimness of the stars.
And hark ! The nightingale begins its song,
« Most musical, most melancholy » bird !
A melancholy bird ! Oh ! idle thought !
In nature there is nothing melancholy.
But some night-wandering man whose heart was pierced
With the remembrance of a grievous wrong,
Or slow distemper, or neglected love,
(And so, poor wretch ! filled all things with himself,
And made all gentle sounds tell back the tale
Of his own sorrow), he, and such as he,
First named these notes a melancholy strain.
And many a poet echoes the conceit ;
Poet who hath been building up the rhyme
When he have better far had stretched his limbs
Beside a brook in mossy forest-dell,
By sun or moon-light, to the influxes
Of shapes and sounds and shifting elements
Surrendering his whole spirit, of his song
And of his fame forgetful ! So his fame
Should share in Nature's immortality,
A venerable thing ! And so his song

Should make all Nature lovelier, and itself
Beloved like Nature !

COLERIDGE.

Dissertation philosophique.

1. Les représentations générales et les représentations d'individus. Examiner si elles sont formées d'éléments très différents.
2. Les défauts et affaiblissements de la mémoire chez l'homme normal ou considéré comme tel.
3. Décrire la méthode du changement minimal, celle des cas justes et des cas faux, et celle de l'erreur moyenne.

Histoire de la philosophie.

1. La nature, d'après Aristote.
2. La philosophie de Leibniz est-elle un cartésianisme modifié ?
3. Rapports de l'âme et du corps chez Descartes, Spinoza, Leibniz.

Géographie.

1. Caractères physiques et économiques du littoral atlantique de l'Amérique du Nord.
2. Caractériser les principaux types de climats européens ; signaler les analogies et les différences avec les types des climats en Amérique.
3. Les mouvements de la sphère terrestre et leurs conséquences géographiques.

Histoire ancienne.

1. L'architecture grecque au IV^e siècle.
2. La défense militaire de l'empire sous les Antonins.
3. Le droit de cité à Athènes : naturalisation ; atimie ; condition des esclaves et des métèques.

Histoire moderne.

1. La Réforme en France jusqu'au début des guerres de Religion.
2. Napoléon et la Prusse.
3. Décrire l'histoire des institutions politiques et sociales en France de 1848 à 1870.

BACCALAURÉAT.

Version latine.

ORIGINE ET VALEUR DE LA SCIENCE DES HARUSPICES.

Tages quidam dicitur in agro Tarquiniensi, quum terra araretur et sulcus altius esset impressus, exstitisse repente et eum affatus esse qui arabat. Is autem Tages, ut in libris est Etruscorum, puerili specie dicitur visus, sed senili fuisse prudentia. Ejus aspectu quum obstupisset bubulcus clamoremque majorem cum admiratione edidisset, dicitur concursum esse factum totamque brevi tempore in eum locum Etruriam convenisse; tum illum plura locutum multis audientibus qui omnia ejus verba exceperint litterisque mandaverint; omnem autem orationem fuisse eam qua haruspicinae disciplina contineretur; eam postea crevisse rebus novis cognoscendis et ad eadem illa principia referendis. Haec accepimus ab ipsis, hunc fontem habent disciplinae. Num ergo opus est ad haec refellenda Carneade? Estne quisquam ita desipiens qui credat exaratum esse, deum dicam an hominem? Si deum, cur se contra naturam in terram abdiderit, ut patefactus aratro lucem aspiceret? Quid? Idem nonne poterat deus hominibus disciplinam superiore e loco tradere? Si autem homo ille Tages fuit, quonam modo potuit terra oppressus vivere? Unde porro illa potuit quae docebat alios ipse didicisse? Sed ego insipientior quam illi ipsi qui ista credunt, qui quidem contra eos tam diu disputem. Quota enim quaeque res evenit praedicta ab istis? Aut si evenit quippiam, quid afferri potest cur non casu id evenit? Rex Prusias, quum Hannibali apud eum exsulanti depugnari placeret, negabat se audere quod exta prohiberent: « An tu, inquit, carunculae vitulinae mavis quam imperatori veteri credere? »

Composition française (classique).

1. Dans la nuit du 4 août 1789, un orateur de la noblesse propose à la Constituante l'abolition des privilèges.

2. Un admirateur de Bossuet écrit à un de ses amis après avoir entendu le prédicateur prononcer un de ses sermons ou une de ses oraisons funèbres.

3. Après avoir perdu Roland, Charlemagne rentre en France, le cœur triste. Tout à coup, d'une hauteur, il voit briller au loin

les tours de Narbonne, qu'occupaient les Sarrasins. A tous ses barons, successivement, il propose l'honneur de cette conquête ; mais ils sont las de la guerre et refusent tour à tour. Seul, Aimeri, enfant à tête blonde, se présente et propose de faire ce dont pas un ne veut. Le lendemain, il prend la ville et reçoit le nom d'Aimeri de Narbonne.

Philosophie (classique).

1. L'instinct. Hypothèses sur son origine.
 2. Peut-on concilier la doctrine du libre arbitre et le principe que les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets ?
 3. L'idée d'espace.
-

Ouvrage signalé

Carrières administratives des jeunes gens, par
M. P. BASTIEN, *rédacteur au Ministère des Travaux publics*, librairie
A. Fontemoing, Paris, 1904, 1 vol. in-18, 350 pages, broché, 4 fr.

Le gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Emile Faguet, Alfred Croiset, Jules Martha, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M. J... P... à D... — La bibliothèque municipale a souscrit, en effet, pour un abonnement à la *Revue*, mais pour ces dernières années seulement. Il nous reste peut-être encore une ou deux collections complètes, grâce à quelques-uns de nos lecteurs obligeants, qui ont bien voulu se démunir en notre faveur de quelques numéros des premières années complètement épuisés en librairie.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

COLLECTION
DES
Classiques Populaires

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
D'Emile FAGUET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
PROFESSEUR A LA SORBONNE

Chaque volume in-8° cavalier de 240 pages, illustré, broché. . . 2 »
LE MÊME, relié toile souple, tranches rouges. 2 75

*Tous les ouvrages composant cette collection
ont été honorés d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.*

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT

La Série est complète en cinquante Volumes.

LITTÉRATURES ANCIENNES

HOMÈRE, par A. COUAT, recteur de l'Académie de Bordeaux, 1 vol.

HÉRODOTE, par F. CORRÉARD, professeur agrégé d'histoire au Lycée Charlemagne, 1 volume.

PLUTARQUE, par J. DE CROZALS, doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 volume.

DÉMOSTHÈNE, par H. OUVRE, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, 1 volume.

CICÉRON, par M. PELLISSON, agrégé des Lettres, docteur ès Lettres, 1 volume.

VIRGILE, par A. COLLIGNON, professeur à la Faculté des Lettres de Nancy, 1 volume.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

DANTE, par ÉDOUARD ROD, 1 volume.

LE TASSE, par ÉMILE MELLIER, agrégé de l'Université, inspecteur d'Académie, 1 volume.

CERVANTÈS, par LUCIEN BIART, 1 volume.

SHAKESPEARE, par J. DARMESTETER, professeur au Collège de France, 1 volume.

GOËTHE, par FIRMERY, inspecteur général des Langues vivantes, docteur ès Lettres, 1 volume.

(A suivre.)

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

- 59 **MALEBRANCHE. — II. Ses idées générales...**
Émile Faguet,
de l'Académie française.
- 65 **LA CIVILISATION ATTIQUE DU V^e AU IV^e SIÈCLE.**
— Le théâtre de Sophocle.....
Alfred Croiset,
Membre de l'Institut.
- 73 **LES CATACOMBES DE ROME. — Description**
générale.....
Maurice Besnier,
Professeur à l'Université de Caen.
- 83 **LE THÉÂTRE DE MOLIÈRE. — Le Misanthrope.**
(Conférence à l'Odéon).
Henri Chantavoine,
Professeur de rhétorique au lycée
Henri IV.
- 95 **SUJETS DE DEVOIRS.....**
Université de Nancy.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1904.	
		Étranger	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième,
Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années

DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* *Revue des Cours et Conférences* : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à *bon marché* : il suffira,

REVUE HEBDOMADAIRE DES COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Malebranche

II. — Ses idées générales

Malebranche c'est Descartes outré, Descartes poussé du côté d'une métaphysique aventureuse, Descartes poussé, particulièrement, du côté d'un mysticisme panthéistique et du côté d'un déterminisme absolu. A lire Malebranche, on saisit, mieux qu'à lire Descartes, si l'on a de faibles yeux, tout ce que Descartes contenait de Spinoza, et il n'y a pas de chaînon plus net, ni aussi de fil conducteur plus sûr, entre Descartes et Spinoza, que le Père Malebranche.

Ce qui convient, pour être clair aussi, si l'on peut l'être en telles manières, c'est de regarder Malebranche là où il n'est encore qu'un pur et simple disciple de Descartes ; puis de le saisir au moment où il s'en détache, pour ainsi parler, pour bien voir le pas qu'il va faire ; puis de le suivre jusqu'au bout *et même un peu plus loin*, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans le stade où décidément, et encore qu'il affecte de ne pas le croire, il marche seul.

Tout d'abord, il semble exposer simplement le système de Descartes avec plus de développements et plus de complaisance. Il ressemble alors à Descartes quand Descartes s'amuse, au Descartes, par exemple, de la *Recherche de la vérité par les lumières naturelles*. Il reprend le *Cogito, ergo sum* ; il cite soigneusement et presque servilement les mêmes exemples à l'appui de ses idées que Descartes avait donnés ; il copie avec des développements très peu originaux le *Discours de la Méthode* dans la longue partie de son livre de la *Recherche de la Vérité* intitulée *De la Méthode*. Il

reprend l'argument de saint Anselme et de Descartes sur l'existence de Dieu prouvée, sans aller plus loin, par la seule idée qu'on en a, et il lui donne sa forme définitive, infiniment heureuse, du reste : « Si l'on pense à Dieu, il faut qu'il soit ». Il reprend l'argument du « Dieu parfait qui ne trompe pas et ne peut pas tromper » de la façon suivante qui n'est autre chose que du Descartes tout pur : le néant n'est pas visible ; donc, « si l'on pense à l'infini, il faut qu'il soit ». Tout aussi certainement, « Dieu n'est pas trompeur, parce que, *l'infini ne pouvant manquer d'aucune perfection*, Dieu ne veut pas nous séduire et même ne le peut pas, puisqu'il ne peut que ce qu'il veut ou qu'il est capable de vouloir ». Il y a donc un monde extérieur, « on ne peut pas douter qu'il y ait actuellement des corps, lorsque l'on considère que Dieu n'est pas trompeur ». — Il échappe au scepticisme subjectif, tel que je l'ai défini dans l'étude sur Descartes, de la même manière que Descartes, pour commencer, se réservant d'aller plus loin. Nous avons le droit de croire à la réalité objective des objets que nos idées nous représentent, parce que Dieu, qui ne trompe point, nous donne ces idées *avec* la croyance en la réalité de leurs objets et non point dépouillées de cette croyance, vides de cette croyance ; et donc cette croyance vient de lui comme elles, de lui qui ne trompe pas et ne peut pas tromper. Il dit cela, en avertissant que le moment viendra où il en dira plus (*Recherche de la Vérité, Deuxième partie*, chap. 1). Enfin il a le même optimisme métaphysique, si je puis ainsi dire, que Descartes, se montrant persuadé, dès les premiers mots qu'il nous dit, que tout est bien et ne peut pas n'être pas bien, étant de Dieu et étant en Dieu, et que le monde tel qu'il est, parce qu'il est de Dieu, est le meilleur qui ait pu être, le meilleur que l'Infini ait pu faire du jour où il a voulu se manifester dans du fini, le meilleur que l'imparfait ait pu faire du jour où il a voulu se manifester dans de l'imparfait.

Voilà le Malebranche pur cartésien. Mais il dépasse Descartes, ou, si l'on préfère, il en sort, en méditant sur ces principes de Descartes et en en tirant des conséquences inattendues. Pour ainsi parler, il sort de Descartes en l'approfondissant, et voici les pas essentiels qu'il fait en cette démarche.

Il est frappé tout d'abord de ce que Descartes a dit, touchant l'impuissance radicale où serait l'homme de voir « les êtres », c'est-à-dire le monde extérieur, s'il n'avait pas confiance en un Dieu qui ne trompe pas. C'est donc Dieu qui *fait voir* à l'homme le monde extérieur. Evidemment ; c'est la pensée cartésienne elle-même. Mais qu'est-ce à dire ? C'est à dire, ce semble, que c'est parce que, êtres et nous, nous sommes enveloppés en Dieu,

plongés en Dieu, que nous pouvons avoir un rapport avec les êtres et les êtres avec nous. Il ne suffit pas de dire : Dieu ne nous trompe pas et il nous fait voir le monde extérieur, donc croyons au monde extérieur ; il faut dire : si Dieu nous fait voir (expression vague qui ne satisfait point l'esprit) le monde extérieur, c'est qu'il est entre nous et le monde extérieur ; et, s'il est *entre nous et le monde extérieur* (expression fausse quand il s'agit de l'infini), c'est qu'il *embrasse* le monde extérieur et nous, et nous pénétre de lui et nous fait en lui pénétrer, pénétrant lui-même lui et nous. Nous voyons donc le monde extérieur en Dieu.

La différence entre Descartes et Malebranche, c'est que Descartes voit tout *par* Dieu, et que Malebranche voit tout *en* Dieu ; et Malebranche ne croit, en disant cela, qu'avoir donné la traduction exacte et rationnelle de la pensée de Descartes, et je suis de ceux qui pensent qu'il a parfaitement raison de le croire.

Donc nous voyons en Dieu, c'est-à-dire nous voyons tout par la présence de Dieu partout et en nous-mêmes, sans laquelle présence nous ne verrions rien. Inutile de dire que nous ne nous voyons nous-mêmes qu'en Dieu et que, « quoique nous soyons très unis avec nous-mêmes, nous sommes et nous serons intelligibles à nous-mêmes jusqu'à ce que nous nous voyions en Dieu et qu'il nous présente à nous-mêmes l'idée parfaitement intelligible qu'il a de notre être renfermé dans le sien. »

Ainsi nous voyons en Dieu toutes choses et nous-mêmes. Cela revient à dire que nous voyons tous les finis à travers l'infini, ce qui est juste le contraire de ce que le vulgaire croit, mais ce qui est très véritable. Le vulgaire s' imagine qu'il s'élève à une espèce d'infini à force de voir des objets finis et en généralisant cette vision extrêmement. C'est le contraire : c'est par l'infini que nous commençons. « Non seulement l'esprit a l'idée de l'infini ; il l'a même avant celle du fini. *Car nous concevons l'être infini de cela seul que nous concevons l'être, sans penser s'il est fini ou infini.* Mais, afin que nous concevions un être fini, il faut nécessairement que nous retranchions quelque chose de cette notion générale de l'être, laquelle par conséquent doit précéder. *Ainsi l'esprit n'aperçoit aucune chose que DANS l'idée qu'il a de l'infini* ; et tant s'en faut que cette idée soit formée de l'assemblage confus de toutes les idées des êtres particuliers, comme le pensent les philosophes, qu'au contraire toutes ces idées particulières ne sont que des participations de l'idée générale d'infini, de même que Dieu ne tient pas son être des créatures, mais toutes les créatures ne sont que des participations imparfaites de l'être divin... Voilà quelques raisons qui peuvent faire croire que *les esprits aperçoivent toutes*

choses par la présence intime de celui qui comprend tout dans la simplicité de son être. »

On voit le pas fait par Malebranche : Descartes nous disait que Dieu nous communique l'idée d'Infini à titre d'idée aussi claire que celle de notre existence ; Malebranche nous plonge dans l'infini même ; il nous le donne comme, d'une part, l'atmosphère où nous sommes enveloppés, d'autre part, le milieu à travers lequel nous voyons les choses, d'autre part encore, la substance même de notre intelligence. L'infini est notre premier sens intellectuel ; nous ne comprenons quelque chose que parce que nous comprenons Dieu ; nous comprenons en Dieu, et c'est-à-dire, car c'est exactement la même chose, que c'est Dieu qui comprend en nous.

Il va plus loin. S'il est vrai que nous ne voyons qu'en Dieu et que nous ne pouvons pas voir autrement, cela suppose peut-être qu'il n'y a que Dieu qui soit une cause, qu'il n'y a que l'infini qui soit une cause, qu'il n'y a que l'infini qui ait une force et qui soit une force ; et, s'il nous fait voir, aussi, sans doute, nous fait-il sentir, nous fait-il aimer et nous fait-il agir.

Car, remarquez, est-il rationnel de penser que l'infini puisse se communiquer à autre chose, à autre être que lui, qu'il puisse, lui, cause, n'être pas l'unique cause, qu'il puisse, lui, unique cause, *créer des causes* autres que lui-même ? Ce serait étrange : « Il n'y a qu'un seul vrai Dieu et qu'une seule cause qui soit véritablement cause... Dieu ne peut même communiquer sa puissance aux créatures ; il n'en peut pas faire de véritables causes ; il n'en peut pas faire des dieux. Et, quand il le pourrait, nous ne pouvons concevoir comment il le voudrait... »

Dieu est donc la cause vraie de tout ce que nous sentons, pensons, voulons. Comme nous voyons en lui, ou, pour mieux dire, comme il voit en nous ; nous sentons, pensons, voulons, agissons en lui, ou, pour mieux dire, il sent, pense, veut et agit en nous. « C'est l'auteur de notre être qui exécute nos volontés... Il remue même notre bras, lorsque nous nous en servons contre ses ordres. » L'erreur, qui s'applique et à nous-mêmes et à toutes choses, c'est de croire qu'en dehors de la cause infinie, il y a des causes ; il n'y en a pas. L'unique cause, c'est Dieu. Qu'une boule en pousse une autre, et voilà les hommes qui s'imaginent que la première boule est cause du mouvement de la seconde. C'est tellement absurde que ce n'a pas de sens. Ce qui pousse la seconde boule, c'est l'ordre éternel des choses, lequel *se manifeste* à l'occasion du choc de la première boule contre la seconde. Ce choc a donc été une occasion, si l'on veut, et non pas une cause ; nous

pouvons l'appeler une *cause occasionnelle* (et Malebranche a bien tort de faire cette concession ; car, par elle, il retient, il maintient dans ce qui n'est qu'un effet un peu d'idée de cause, au lieu d'en bannir cette idée radicalement ; et de cette concession et de ce mot des subtilités vaines et des obscurcissements peuvent sortir), nous pouvons l'appeler une cause occasionnelle, mais non pas une cause proprement dite, n'y ayant que l'ordre éternel des choses qui en soit une, n'y ayant que Dieu agissant éternellement d'après ses lois éternelles qui en soit une et qui puisse l'être. De même, ce n'est pas ma volonté qui soulève mon bras ; mais Dieu qui le remue à l'occasion de ma volonté. Et mon erreur, attribuable à l'infirmité de mon intellect et de ma conscience, est de me saisir comme cause et de ne pas me saisir comme effet et de prendre la cause occasionnelle que je suis pour une cause réelle, c'est-à-dire de me voir et de me sentir *détaché de Dieu* ; mais, dès que je réfléchis, n'est-il pas bien vrai qu'il est inepte de m'imaginer que j'en puisse être détaché ; et, dès que je parviens à bien me convaincre que je n'en suis détaché jamais, ne faut-il pas que je confesse qu'en moi comme partout il est cause de tout, et que je ne suis cause de rien, comme dans chaque phénomène il est cause de tout, et toute autre chose que lui n'est cause de rien, puisque, encore un coup, s'il y a une cause infinie, il ne peut pas y en avoir deux ?

Donc, « l'on ne doit pas s'imaginer que ce qui précède un effet en soit la cause », homme ou chose ; et il n'y a qu'une cause, Dieu, et, monde et homme, *in eo vivimus, movemur et sumus*, nous sommes en lui, nous agissons en lui. *Tout est en Dieu*, ce qui est élémentaire, mais ce qu'on ne comprend pleinement et ce dont on ne voit toutes les conséquences que quand on y a un peu réfléchi.

Nous dirons exactement la même chose, — car Malebranche, comme tous les grands esprits, n'a qu'une pensée ; seulement il la voit tout entière, et parce qu'il la voit tout entière, tout y rentre, — nous dirons exactement la même chose en disant que le monde et l'homme ne sont qu'une *création continuée*. Dieu a créé le monde, l'Infini a créé le fini ; voilà ce dont la plupart des philosophes conviennent. Fort bien. Mais Dieu est éternel, l'infini est éternel, n'est-il pas vrai ? Eh ! bien, pour l'éternelle temps existait-il ? Non, sans doute. Eh ! bien, si Dieu a créé le monde une fois, il le crée tous les jours, n'y ayant rien pour lui entre le premier jour et le dernier. La création n'a pas de date ; elle est d'hier, d'aujourd'hui et de demain *en même temps*, pour parler le langage humain dont nous sommes forcés d'user. Ne jugez pas de ce que

Dieu fait par ce que vous faites. Lorsque vous faites un ouvrage, il subsiste sans que vous y travailliez davantage; mais, quand Dieu fait quelque chose, ce quelque chose « existe parce que Dieu veut qu'il soit, et il continue d'être parce que Dieu continue de vouloir qu'il soit, et si Dieu cessait de vouloir qu'il fût, dès ce moment il ne serait plus. Car, si ce corps continuait d'être quoique Dieu ait cessé de vouloir qu'il fût, il serait indépendant, chose absurde. Donc, puisque le monde existe parce que Dieu veut qu'il existe, puisqu'il ne cesse pas d'exister seulement à cause que Dieu ne cesse pas de vouloir qu'il soit et puisqu'il disparaîtrait immédiatement si Dieu voulait qu'il disparût ou plutôt ne voulait plus qu'il fût, *« il est évident que la création et la conservation ne sont en Dieu qu'une seule action. »*

Conservation c'est création; la création, étant le fait d'un être éternel, est de tous les moments de la durée. Dieu crée le monde à chaque seconde.

S'il en est ainsi, appliquez, et vous serez dans la raison, à tout ce que vous voyez actuellement tout ce que vous pensez de cette création éloignée et antique que vous conceviez tout à l'heure. Vous disiez sans doute: « *Quand Dieu a créé le monde, il a donné le mouvement selon des lois aux grands corps; il a donné la vie aux plantes et aux bêtes, il a donné à l'homme le mouvement, la vie, les idées, les sentiments, les volontés, les actions.* » Dites: « *A chaque seconde et à chaque fraction de seconde de la durée, hier, aujourd'hui, demain, Dieu donne aux grands corps le mouvement, aux animaux la vie, à moi le mouvement, la vie, les idées, les sentiments, les volontés, les actions et tout.* » Dites cela, ou vous ne serez ni logiques, ni raisonnables, ni de bon sens.

En résumé: puisque Dieu n'est pas trompeur, fondement de toute la conception de Descartes, nous voyons par lui. Cela veut dire nous voyons en lui, ou il voit en nous. Borner à cela son action en nous n'aurait pas de sens. Il voit en nous, parce qu'il agit en nous; nous sommes une de ses façons d'agir. Il en a d'autres: il agit *en et par* tout ce qu'il a créé. En d'autres termes, il crée sans cesse. Le monde et l'homme sont des organes de Dieu.

Voilà toutes les grandes lignes de la pensée générale de Malebranche.

Objections qu'il a prévues:

Mais alors nous, hommes, nous ne sommes pas *libres* le moins du monde; Dieu agissant en nous et remuant notre bras même quand nous le levons ou croyons le lever contre lui, c'est l'homme

machine entre les mains de Dieu. *Non Deus ex machina ; sed Deus in machina*. Le système du Père Malebranche est le déterminisme absolu.

Non pas, répond Malebranche ; car Dieu peut permettre à l'homme d'avoir une certaine mesure de liberté et nous voyons qu'il le permet. Une cause infinie, une cause absolue, précisément parce qu'elle est infinie et absolue, peut créer un être dans lequel elle n'agit que jusqu'où elle veut ; et qu'elle lui laisse une sphère d'activité apparemment indépendante, c'est encore une manifestation, un exercice et un signe de sa volonté souveraine. Que l'homme soit libre ou se figure l'être, de telle manière qu'il soit responsable, car il suffit, pour qu'il soit responsable, qu'il se figure être libre ; et que le reste du monde soit absolument et rigoureusement *déterminé*, ce n'est pas, d'une part, une lacune de Dieu et, de l'autre, une plénitude de Dieu : ce sont deux preuves différentes et deux signes différents qu'il fait exactement tout ce qu'il veut.

Il laisse donc à l'homme une liberté apparente qui est la suivante. Si nous voulons, c'est que Dieu veut en nous. C'est le principe général. Dieu ne peut que vouloir le bien, autrement dit, il ne peut que *se* vouloir. Aussi nous voulons le bien ; nous voulons Dieu. Seulement, pour la conservation de notre corps, Dieu permet que nous aimions certains biens particuliers, que nous appelons les plaisirs et qui ne sont que des avertissements relatifs à ce qui convient à nos sens ; et que nous détestions certains maux particuliers ou prétendus maux, que nous appelons les peines et qui ne sont que des avertissements relatifs à ce qui pourrait matériellement nous détruire. Or il nous laisse *nous tromper* en cette recherche des plaisirs et en cette fuite des peines, dans la mesure où il conviendrait que nous évitassions les peines et que nous fussions en quête des plaisirs. Là nous pouvons errer : « Dieu te porte *invinciblement* à aimer le bien en général ; mais il ne te porte pas *invinciblement* à aimer les biens particuliers ; et ainsi tu es maître de ta volonté à l'égard de ces biens. »

D'où il résulte que nous ne sommes pas libres quand nous faisons le bien ; car alors c'est Dieu qui le fait en nous, *nous y portant invinciblement* ; mais nous sommes libres quand nous nous trompons dans la recherche des plaisirs et dans la fuite des peines ; c'est-à-dire quand nous faisons le mal. C'est seulement là que nous sommes libres ; c'est dans cette faiblesse, dans cette défaillance, dans cette erreur, que Malebranche place toute la liberté humaine. C'est, pour ainsi parler, comme l'a dit très spirituellement M. Pierre Janet, une « liberté déficiente ».

Remarquez cependant qu'elle suffit, comme je l'ai dit par avance, pour que l'homme soit responsable. Il n'est pas responsable de ses bonnes actions ; mais il l'est de ses mauvaises. Il n'a pas à se féliciter de ses bonnes actions et à en attendre une récompense : c'est Dieu qui les a faites ; mais il a à se reprocher ses actes mauvais et à en craindre un châtement, car il s'est trompé dans l'appréciation des vrais plaisirs, ayant en lui le moyen de les distinguer, si bien le moyen de les distinguer que Dieu lui avait donné un appétit invincible pour le vrai bien et que c'est contre cette tendance invincible, contre le fond même de sa nature, qu'il s'est rébellé pour courir à un plaisir vers lequel il n'était pas invinciblement poussé, mais porté seulement par une sorte d'infirmité et de faiblesse. Le libre arbitre humain subsiste donc dans le système de Malebranche par ce subtil stratagème de discussion ; nous aurons seulement à dire, dans nos conclusions, qu'il y subsiste comme bien faible et, pour ainsi dire, comme un étranger à qui l'on fait une place en se gênant un peu.

Du moment, cependant, que le libre arbitre subsiste dans son système, Malebranche peut avoir une morale. Il en a une, ingénieuse comme tout ce qu'il a pensé et qui tient toute en un mot : comprendre l'ordre universel et y adhérer. Il faut comprendre le dessein de Dieu, les lois qui régissent les êtres, la hiérarchie des êtres selon leur valeur morale, selon la quantité de dignité, selon la quantité de ressemblance à Dieu qui est en chacun, etc. ; et, cela compris, il faut agir en conséquence de cette conception ; il faut estimer et aimer un être vivant plus qu'un minéral, son chien plus que son bâton, un homme plus que votre chien, votre concitoyen plus qu'un homme, votre ami, que vous aurez choisi pour sa vertu, plus que votre concitoyen, Dieu plus que tout. Pour Dieu, on doit avoir un *amour d'union* ; pour les créatures, différents degrés d'*amour d'estime* ou d'*amour de bienveillance*. Toute la morale, du reste, est amour, depuis l'amour pour les choses maternelles et insensibles en tant que manifestations de la puissance de Dieu, jusqu'à l'amour pour les créatures intelligentes, reflets plus ou moins nets de la suprême intelligence, jusqu'à l'amour de Dieu qui suffirait, si on l'entendait bien et si l'on sentait nettement qu'en aimant Dieu on aime tout l'ordre de Dieu, c'est-à-dire tout, et si, en aimant Dieu, on se sentait distinctement rempli d'amour pour toutes choses.

Autre objection capitale et même terrible, qu'il a prévue :

Si *tout est en Dieu*, si Dieu fait tout, littéralement, comment y a-t-il du mal sur la terre, ce qui, acceptée la théorie, veut dire littéralement que Dieu fait le mal, que Dieu non seulement a

laissé du mal dans la création, mais qu'il crée le mal continuellement, puisqu'il crée le monde continuellement et que le monde bien tout entier n'est qu'une création continue ?

Fidèle, comme toujours, à la doctrine de Descartes et, comme toujours, la poussant d'un degré, la perfectionnant, ou, si l'on veut, l'aggravant, Malebranche répond ainsi : « Le monde présent est un ouvrage négligé ». C'est l'ouvrage de Dieu, mais c'est un « ouvrage négligé », et c'est un ouvrage négligé pour trois causes.

D'abord, parce qu'il est fini et, par conséquent, imparfait nécessairement. Pourquoi l'infini s'est-il manifesté dans et par le fini ? On ne le sait pas ; mais, du moment qu'il a voulu se manifester par le fini, il ne pouvait se manifester que par l'imparfait. Le monde est imparfait, parce que le monde n'est pas Dieu, comme le croient les détestables panthéistes, mais l'œuvre de Dieu, comme nous le croyons. Dès lors, l'imperfection lui est essentielle et nécessaire. Il ne faut pas plus s'étonner des défauts du monde que de nos défauts. Le monde a ses faiblesses, comme nous avons les nôtres. En rendre Dieu responsable, c'est vouloir que le monde soit Dieu, ce qui est aussi absurde que de nous plaindre, nous, de n'être pas Dieu même. Animez le monde, faites-en un être pensant, ce qu'il est peut-être, et voyez comme il serait ridicule s'il disait à son créateur et à son maître : « Pourquoi ne m'as-tu pas fait aussi parfait que tu l'es toi-même ? » A quoi il serait naturel qu'il lui fût répondu : « Parce que je suis moi et que tu es toi ». Au fond, du reste, la récrimination de l'homme relativement à la présence du mal sur la terre n'est qu'une plainte très personnelle. L'homme qui reproche au parfait d'avoir fait un monde imparfait, se plaint surtout d'être imparfait lui-même et surtout de n'être pas parfaitement heureux. Il généralise ses révoltes et les étend au monde entier. Il donne une voix à l'univers pour jeter au ciel la plainte de l'homme. Mais l'univers ne se plaint pas et l'homme le rend ridicule en le chargeant de le représenter comme plaignant. Le pessimisme consiste à prendre le monde pour avocat d'une mauvaise cause. Au demeurant, reprocher à Dieu d'avoir fait finis l'homme et le monde, cela fait deux doléances qui n'en sont qu'une et qui sont aussi irrationnelles l'une que l'autre.

Le monde est un ouvrage négligé, pour une seconde raison : c'est qu'il est « la demeure des pécheurs et qu'il fallait », par conséquent, « que le désordre s'y rencontrât ». Le monde était, non point parfait : il ne peut l'être, étant fini ; mais il était « plus parfait », si l'on peut ainsi dire, avant la faute de l'homme. « L'homme n'est point tel que Dieu l'a fait » et le monde non plus. « L'homme

n'est point tel que Dieu l'a fait, il fallait donc qu'il habitât des ruines et que la terre qu'il cultive ne fût que le *débris* d'un monde plus parfait. » Donc trois degrés : Dieu perfection absolue ; — un monde primitif, imparfait déjà, puisqu'il est fini ; mais très beau, très bon, *parfait relativement à l'homme* ; — après la chute, un monde moins parfait encore, un monde dégradé, un débris de monde, un monde dont *l'homme même peut apercevoir l'imperfection*. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il y ait du désordre dans le monde et que « le mal sur la terre » existe. Le mal sur la terre est le résultat de *deux* nécessités parfaitement logiques : première nécessité : imperfection nécessaire du fini par rapport à l'infini ; seconde nécessité : dégradation de l'univers consécutive à la dégradation de l'homme, monde dégradé pour servir de lieu d'épreuve à l'homme dégradé.

Le monde est un ouvrage négligé, pour une troisième raison : « *Dieu n'agit jamais par des volontés particulières.* » Ceci est un axiome de Malebranche, qu'il répète cent fois et à quoi il tient comme à un principe. Dieu agit par des lois éternelles comme lui, qu'il a établies, une fois pour toutes, pour l'éternité, et dont il ne se départ point. Il a donc fait le monde par des lois et en des lois qui ne varient pas. Ces lois étaient les meilleures possibles, exactement les meilleures possibles, et, en ce sens, il est parfaitement vrai de dire que Dieu a fait le monde parfait.

— Mais pourquoi *les meilleures possibles*, et non *bonnes absolument*, de manière à être bonnes dans tous leurs effets ? Mais, encore une fois, parce que la loi même du fini est d'être imparfait et que Dieu lui-même ne peut pas faire un fini qui soit parfait. Les lois donc, par lesquelles et dans lesquelles Dieu faisait le monde étaient et devaient être les meilleures possibles, selon l'infirmité du monde fini, et non pas bonnes absolument ; elles étaient parfaites, dans la mesure de l'imperfection de la matière ; elles étaient parfaites autant que l'imperfection de la matière permet qu'une loi s'appliquant à elle peut être parfaite, c'est-à-dire qu'elles étaient seulement le plus parfaites possibles. Identité de ces trois termes : *fini, imparfait, soumis à la loi du possible*, — n'oubliez pas cela.

Ayant donc fait le monde par les lois et dans les lois les plus parfaites possibles, et ne faisant rien par des volontés particulières, Dieu a fait un monde où il y a surtout du bien et où il y a du mauvais, comme il était logique et comme il était impossible qu'il ne fût pas. « Si Dieu agissait par des volontés particulières, comme les intelligences bornées », il est possible « qu'il ne se trouvât point de monstres dans la nature, que les pluies se répan-

dissent **plus abondamment** sur les terres ensemencées que sur les sables et dans la mer », etc. Il est possible ; seulement que serait ce Dieu-là ? Un Dieu arbitraire et capricieux comme une divinité des païens, un Dieu qui ressemblerait extrêmement à vous ou à moi, un Dieu-homme. Notre Dieu n'est point tel : c'est un Dieu-loi ; c'est un Dieu qui n'agit que par des volontés générales et éternelles ; et ces volontés universelles et éternelles, aussi bonnes qu'il est possible, donc bonnes et bienfaisantes, ont quelques effets mauvais, surtout au regard de nos faibles yeux, mais qui doivent être tenus pour bons encore, comme étant les effets inévitables de lois générales qui sont excellentes : « Il n'y a point dans les nues de divinité qui forme les orages et répande les pluies selon les besoins des laboureurs. » Laissons cela aux païens. « Tout ce monde subsiste par l'efficace et la fécondité des lois de la nature que Dieu a établies et selon lesquelles il agit sans cesse. Si les pluies rendent la terre féconde et si les grêles la ravagent ; si la gelée et le soleil brûlent les plantes et si la rosée les humecte et les rafraîchit, ne t' imagine pas que Dieu change de conduite. *Tous ces effets opposés ne sont que des suites des mêmes lois naturelles*, lois qui détruisent, qui renversent, qui dissipent, à cause de leur simplicité ; mais, en même temps, si fécondes qu'elles rétablissent ce qu'elles ont renversé ; si fécondes qu'elles couvrent de fruits et de fleurs les terres mêmes qu'elles ont ravagées par la gelée et par la grêle. »

— Il n'en est pas moins vrai, répondra-t-on, que Dieu, en établissant ces lois immuables, en a voulu tout autant les mauvais effets que les bons, ce qui le condamne. — Mais non : « Dieu n'a point établi les lois de la nature *à cause* qu'elles devaient produire de mauvais effets ; il les a établies parce que, étant extrêmement simples, elles ne laissent pas de former et composer des ouvrages admirables... *C'est la beauté et la régularité de l'ouvrage que Dieu veut positivement* : pour l'irrégularité qui s'y rencontre, il l'a prévue, comme une suite nécessaire des lois naturelles, mais il ne l'a pas voulue. Car, si les mêmes lois eussent pu faire son ouvrage plus parfait et plus régulier qu'il n'est, il les aurait certainement établies. Ainsi Dieu veut *positivement* la perfection de son ouvrage et il ne veut qu'*indirectement* l'imperfection qui s'y rencontre. Il fait le bien et *permet* le mal. Il fait le bien, parce qu'il veut que son ouvrage soit parfait ; il fait le mal, non parce que, *positivement* et *directement*, il le veut faire, mais parce qu'il veut que sa manière d'agir soit simple, régulière, uniforme et constante, parce qu'il veut que sa conduite soit digne de lui et porte visiblement le caractère de ses attributs.

En un mot, Dieu est une loi, une loi vivante, mais une loi. Comme une loi humaine, autant qu'on peut comparer ces choses, — et ceci n'est, bien entendu, qu'une lointaine analogie, — comme une loi humaine bien faite, sa volonté générale a surtout de bons effets ; à cause de sa généralité, elle en a aussi de mauvais, mais qui ne sont qu'une confirmation en quelque sorte de la grandeur, de l'universalité et même de l'excellence de cette loi ; et ceux qui préféreraient un Dieu agissant par des volontés particulières plutôt que par des lois générales ressembleraient à ceux qui aimeraient mieux être jugés par arbitres selon l'équité que par juges selon la loi, c'est-à-dire qui aimeraient à être jugés par des caprices et des velléités. C'est un retour à la barbarie que les jugements par arbitres selon l'équité ; c'est un retour au fétichisme que la conception de Dieu agissant par des volontés particulières.

Voilà la troisième raison, selon Malebranche, pourquoi le mal existe et doit exister dans le monde.

A cette troisième raison, il y a deux objections très graves, que Malebranche n'a pas manqué de prévoir. Si Dieu n'agit que par des volontés générales, il n'y a pas de miracles ; — et, si Dieu n'agit que par des volontés générales, il est inutile et il est même injurieux de le prier. C'est le christianisme qui s'écroule.

Malebranche est trop chrétien pour avoir poussé son système jusqu'à nier les miracles et jusqu'à proscrire la prière. A la vérité, il faut le dire franchement, il n'aime pas les miracles et il n'aime pas la prière qui est une sollicitation. Il ose dire ceci, qui est bien un peu effrayant ou au moins inquiétant pour le fidèle : « Si la conduite de Dieu ne devait point être uniforme et constante, pour être sage et digne de lui, quel danger y aurait-il de se jeter par les fenêtres en se confiant à sa bonté ? Mais, parce que c'est Dieu seul qui fait tout et qu'il doit agir d'une manière uniforme et constante, en suivant les lois générales qu'il s'est prescrites, *on le tente* lorsqu'on l'oblige [il devrait dire : lorsqu'on prétend l'obliger] pour conserver son ouvrage à *faire des miracles* ou [c'est-à-dire] à agir par des volontés particulières. *On oppose sa bonté à sa sagesse* ;... on augmente les *dérèglements* de la nature, s'il trouble lui-même sans raison la simplicité de ses voies. »

Je ne crois pas, quand je lis un pareil texte, trahir Malebranche en disant qu'il n'aime ni les miracles, ni la prière en tant que sollicitation. Cependant il « sauve », pour ainsi parler, les miracles et la prière de la façon suivante.

Pour Malebranche, le miracle, d'abord, est très rare ; ensuite il

a toujours, même quand il s'applique à une personne, un objet très général, et ainsi la généralité des desseins de Dieu est maintenue et se retrouve jusque dans le miracle; et, enfin, il est probable, Malebranche ne faisant qu'insinuer ou proposer cette idée, que le miracle est lui-même l'effet de lois générales supérieures aux lois générales que nous connaissons, plus lointaines et plus profondes que celles que nous connaissons, et qui se manifestent plus rarement. Dans cette hypothèse, pour continuer une comparaison instituée plus haut, Dieu serait une loi vivante, par conséquent, loi et juge, qui appliquerait constamment la loi, la loi courante; et qui, dans certains cas, appliquerait une loi supérieure de clémence par exemple ou de pardon, qu'il croirait devoir appliquer, non pas pour troubler son œuvre, mais au contraire pour la soutenir, et qui, du reste, serait une loi encore, une loi de réserve, aussi générale au fond et aussi vénérable et aussi sacrée et plus sacrée même que la loi courante.

Et, quant à la prière, d'abord elle ne doit pas être, en général, une sollicitation. Il ne faut pas prier Dieu pour le solliciter, mais pour l'adorer; il ne faut pas le prier pour lui suggérer une volonté, mais pour lui dire: « Que votre volonté soit faite »; il ne faut pas « tenter » Dieu et opposer sa bonté à sa justice. — Ensuite, la prière doit être surtout une élévation vers Dieu, un effort pour nous unir à lui et adhérer à lui; et, à ce titre, elle ne peut être que parfaitement saine et parfaitement efficace. Enfin, si elle est une sollicitation s'adressant à un être qui n'agit que par des volontés générales, elle doit être générale aussi elle-même. L'Eglise fait des « rogations », c'est-à-dire qu'elle prie Dieu de donner des pluies ou du beau temps, en d'autres termes, de déranger le cours des lois naturelles: peut-être; mais remarquez qu'elle demande cela d'une façon toute générale. Elle prie Dieu de songer au bien-être et au salut de ses créatures, et non pas de telle ou telle de ses créatures, subordonnant, du reste, toujours sa prière à la sagesse impénétrable de Dieu, de quoi elle ne se permet pas de juger. Ce qui serait injurieux, ce serait de dire: « Seigneur, faites pleuvoir sur mon champ qui est sec. » C'est cela qui serait une prière de païen, telle qu'on en trouve dans la satire de Juvénal sur les « vœux ». La prière du chrétien doit être toujours générale, doit avoir ce caractère: « Seigneur, je prie pour mes frères; Seigneur, je prie pour vos enfants, en me permettant seulement de songer un peu que j'en suis un. » Ainsi la prière rentre dans la théorie générale de Malebranche, ou, tout au moins, ne la contrarie pas trop.

A l'ensemble de la théorie de Malebranche sur « le mal ici-bas »,

il y aura toujours l'objection générale que tout le monde sent : dire que Dieu, faisant un monde qui n'était pas lui et par conséquent un monde imparfait, devait nécessairement y faire du mal, y *laisser* du mal ou y *permettre* du mal, c'est toujours *soumettre Dieu à la loi du possible* ; c'est toujours le représenter comme un artiste qui, en présence d'une matière d'art, glaise, marbre ou bronze, dit : « Avec cette matière-là, je fais le mieux possible ; je ne fais pas trop mal ; je ne fais pas parfaitement bien non plus ; mais je ne peux pas faire mieux » : c'est toujours limiter Dieu ; au fond, c'est païen encore. Les païens ne croyaient pas au Dieu créateur. Ils voyaient d'un côté une matière chaotique, d'autre part une intelligence qui l'organisait et en faisait quelque chose. Dans cette conception, l'être intelligent, l'artiste, le demiurge peut être limité par sa matière et ne la faire belle que dans la mesure où il lui est permis par la nature de le devenir. Le chrétien, comme le juif, croit que Dieu a créé de rien la matière elle-même, et puis qu'il l'a organisée. Dans cette doctrine, Dieu n'est pas limité, Dieu n'est pas arrêté, Dieu ne rencontre pas d'obstacle. Il peut faire le monde aussi parfait matériellement qu'il est spirituellement parfait lui-même, et il n'y a pas de subtils raisonnements sur l'imperfection attachée nécessairement au fini qui tiennent très fort là contre. Le monde ne sera point parfait spirituellement, soit ; il sera soumis au temps, il pourra n'être pas éternel, il pourra avoir commencé et devoir finir ; il pourra être divisible et divisé, connaître l'espace comme il connaît la durée, etc., soit encore ; et, par tout cela, il se distinguera de l'être spirituel, un, indivisible et éternel ; mais rien n'empêche qu'il ne soit parfait matériellement, c'est-à-dire qu'il soit extrêmement bien fait et extrêmement bon, qu'il ignore les pestes, les catastrophes, les tremblements de terre et la douleur. C'est une singulière manière de « justifier Dieu » que de le justifier, tout compte fait, par son impuissance. J'aime mieux les esprits plus simples, j'aime mieux les *simples*, qui disent : « Le monde est parfait. Dire qu'il n'est pas parfait, c'est accuser ou insulter Dieu. Le monde est parfait. Si nous le voyons tout autrement, c'est que nous ne le voyons pas tout entier, c'est que même nous ne le voyons quasi point du tout ; c'est que nous sommes bornés ; c'est, vérité qui est la première de toutes et la dernière dont nous voulions convenir, que nous sommes des imbéciles. »

D'autre part, entre la seconde raison que Malebranche donne du « mal sur la terre » et la troisième raison qu'il en donne encore, il y a une petite contradiction, apparente peut-être, mais encore assez sensible, dont il me semble qu'il s'est aperçu lui-même. Il

dit comme seconde raison : « Le monde est un ouvrage négligé. C'est la demeure des pécheurs ; il fallait que le désordre s'y rencontrât. L'homme n'est point tel que Dieu l'a fait, le monde non plus, pour la même cause. » Fort bien ; et j'ai remarqué que le monde est donc très imparfait, puisqu'il l'était dès la création par l'impossibilité où est la matière d'être parfaite (première raison) et qu'il a été dégradé encore par les conséquences de la chute de l'homme (seconde raison.) Fort bien ; mais voilà que ce monde deux fois imparfait, que ce monde imparfait de naissance et déchu encore de sa beauté originelle, dans sa troisième raison, Malebranche nous le donne, non pas sans doute comme parfait, mais bien comme le plus parfait des mondes possibles. Qu'est-il donc, en définitive ? Malebranche a, je crois, vu l'objection ; car il me paraît que c'est à elle qu'il répond dans le passage à la vérité le plus obscur qu'il ait écrit : le monde présent est un « débris » ; il est un monde non seulement imparfait ; mais *défait*. « Ces pointes de rochers au milieu des mers et ces côtes escarpées qui les environnent marquent assez que l'Océan inonde des terres écroulées. Il a fallu que l'irrégularité des saisons abrégât la vie de ceux qui ne pensaient plus qu'au mal et que la terre ruinée et submergée portât jusqu'à la fin des siècles des marques sensibles de la vengeance divine. Ainsi le monde présent, considéré en lui-même, n'est point un ouvrage où la sagesse de Dieu paraisse telle qu'elle est. Mais le monde présent considéré par rapport à la simplicité des voies par lesquelles Dieu le conserve, considéré par rapport aux pécheurs qu'il punit et aux justes qu'il exerce et qu'il éprouve, considéré par rapport au monde futur dont il est la figure expresse par les événements les plus considérables (?), en un mot, le monde présent considéré par rapport à toutes ses circonstances (?), est tel qu'il n'y a qu'une sagesse infinie qui en puisse comprendre toutes les beautés »

Ce qui veut peut-être dire : sans doute, tantôt je dis que ce monde est doublement imparfait, tantôt je dis qu'il est le meilleur des mondes possibles ; mais c'est que ces deux choses sont vraies, c'est qu'il y a deux points de vue, c'est que le monde a deux aspects. Regardez-le humainement, et ce qui est très humain, en ne songeant qu'à vous : il est laid et il est mauvais ; il est presque plus laid que beau, et il est presque plus mauvais que bon, ce qui est naturel et rationnel, puisqu'il est imparfait de naissance et poussé d'un degré encore vers l'imperfection depuis la chute ; — mais regardez-le « en Dieu », c'est-à-dire voyez à travers son désordre le dessein de Dieu sur lui. D'abord, il est gouverné par des lois très simples et immuables ; voilà la trace du divin. Ensuite,

s'il est mauvais, c'est une punition pour les méchants et une épreuve pour les justes, et ceci même est une trace du divin, de sorte que ce qui pourrait incriminer Dieu est précisément ce qui le justifie, et ce qui en pourrait écarter est précisément ce qui y ramène. Enfin, tout imparfait qu'il est, il figure le parfait en ce sens qu'il y tend (ici Malebranche donne la main à Renan). Il nous donne l'idée du parfait... — non, Malebranche ne dirait jamais cela... — il nous aide dans l'idée que nous avons du parfait par les traces qu'il en garde, et par je ne sais quel effort qu'on voit qu'il fait pour y revenir. Il est laid avec une tendance à la beauté, mauvais avec une tendance au bien et très imparfait comme quelque chose qui sera parfait un jour ; et là surtout est la marque profonde du divin. Concluez donc qu'il y a deux aspects de l'Univers ; que, pour l'homme qui ne voit qu'en homme, l'univers est plutôt hostile et malfaisant ; que, pour l'homme qui s'attache à entrevoir le dessein de Dieu, l'Univers, même tel qu'il est, est divin par l'ensemble de ses « circonstances », et il vaudrait mieux dire en son fond, par « les événements les plus considérables », c'est-à-dire par sa marche en avant et son ascension ; et concluez subsidiairement que je me place, tour à tour, à ces deux points de vue et que, parce que je vois de deux façons, il ne faut pas croire pour cela que je me contredis.

Tel est, en son ensemble, le système d'idées générales de Malebranche, un des plus vastes, un des plus élevés, un des plus beaux, et, malgré les objections qu'il peut soulever, un des plus solides encore qui existent.

(A suivre.)

E. FAGUET.

La civilisation attique

du V^e au IV^e siècle.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le théâtre de Sophocle.

Nous avons vu que le théâtre de Sophocle ne donne à la divinité qu'un rôle assez restreint ; c'est qu'il n'est pas ce qu'on appellerait aujourd'hui un théâtre d'idées. On pourrait peut-être donner ce nom à celui d'Eschyle, en ce sens que, lorsque nous lisons une tragédie d'Eschyle, il est impossible que quelque grand problème moral ou religieux ne surgisse du texte et ne donne à la tragédie un sens profond, une portée générale. Mais le théâtre de Sophocle est essentiellement un théâtre d'action, d'où résultent deux conséquences : l'une, c'est que l'action proprement dite, c'est-à-dire l'enchaînement des faits, des péripéties, qui d'une situation initiale donnée conduisent au dénouement, devient de plus en plus complexe ; en d'autres termes, la part du drame, du mélodrame, oserions-nous dire, devient plus importante. C'est pourquoi Aristote, pour découvrir les règles de la tragédie, s'attachera avec prédilection à la tragédie de Sophocle, et prendra par exemple comme type de tragédie *Œdipe Roi*, où il trouve le développement le plus complet de cette action qui, pour lui, est l'essence même du drame. — Mais nous ne devons pas ici nous préoccuper de ce développement nouveau donné à l'action dramatique, qui pourtant avait paru remarquable aux Athéniens eux-mêmes, et qui était une grande conquête de la technique du théâtre. Nous nous attachons ici aux choses, aux idées, au fond plus qu'à la forme ; nous voulons voir quelle image de l'humanité le poète présente à ses contemporains, et de quelle façon il agit sur eux.

Or, à côté du progrès de la technique dramatique, nous remarquons une autre conséquence de la transformation opérée par Sophocle ; le place qu'occupe dans le drame l'homme lui-même, la psychologie humaine, devient plus considérable dans ce

théâtre d'où les discussions d'idées ont disparu. Ce ne sont plus les luttes entre les idées qui tiennent le premier rang sur la scène ; quelque chose de nouveau apparaît au premier plan : c'est l'humanité même, vivante et agissante, que Sophocle avait sous les yeux. Et par là sa tragédie se rapproche de celle d'Euripide, où les idées ne sont pas toujours au premier plan, malgré certaines apparences, et où l'humanité aussi, mais une humanité toute différente de celle de Sophocle, nous est représentée. Voyons donc quelle impression devait se dégager dans l'esprit du spectateur de ce théâtre, où les contemporains pouvaient s'observer et se reconnaître.

Nous la trouvons exprimée dans ce mot, que nous avons déjà cité et que, dans sa *Poétique*, Aristote rapporte comme étant de Sophocle lui-même : « Euripide représente les hommes tels qu'ils sont, Sophocle les représente tels qu'il faut qu'ils soient ». Encore faut-il bien s'entendre sur le sens de ce mot. Si on le comprend dans un sens strictement moral, si l'on en conclut que le théâtre de Sophocle était une sorte de morale en action, on commet une erreur manifeste. Les hommes qu'il peint sont « tels qu'il faut qu'ils soient », en ce sens qu'ils ont tous une sorte de grandeur surhumaine, qu'ils sont au-dessus de l'humanité par des qualités de volonté, de force morale, d'énergie, dont les effets peuvent être bons ou mauvais, mais qui, en tout cas, s'imposent à l'attention, même à l'admiration du spectateur. C'est cette idée de grandeur, ce caractère héroïque de ses personnages, qu'il a éprouvé le besoin d'exprimer dans un passage justement fameux, qui est comme une espèce d'hymne de l'humanité.

Il est bon d'insister sur ce morceau célèbre, si caractéristique et si étrange, lorsqu'on se replace par la pensée dans le courant d'idées qui, jusque-là, avait été celui de la Grèce ancienne. Sans doute, cette idée de la grandeur de l'homme n'avait pas été tout à fait étrangère à la pensée antique, et l'on en trouve des traces dans la littérature antérieure à Sophocle. Les Grecs, à aucune époque de leur histoire, n'ont été des pessimistes, des découragés ; l'activité était une des qualités propres à leur race. Pourtant, dans la littérature des premiers âges, l'idée morale et philosophique dominante est celle-ci : les dieux sont heureux, se sont réservé la force et la félicité ; dans leur Olympe, inaccessible aux misères humaines, ils ne souffrent d'aucun besoin ; un soleil et une lumière éternels brillaient pour eux ; les hommes au contraire sont misérables, souffrent toute leur vie et meurent. Il y a bien une compensation : c'est que l'homme, par la faveur des dieux, peut s'élever à la gloire, à la puissance ; mais cette

correction n'est qu'accessoire, et l'idée dominante est celle de la félicité divine opposée à la misère humaine.

Entre les passages caractéristiques que nous pourrions citer, nous en choisisons un emprunté à l'un des prédécesseurs immédiats de Sophocle, à Eschyle, dans le *Prométhée*. Le poète célèbre la conquête du feu et l'élévation de la condition humaine. Pourtant, ce qui domine encore dans cette pièce, c'est l'idée religieuse de l'infirmité humaine : « L'homme est éphémère, l'homme est un être d'un jour », dit le poète. C'est cette idée que l'on retrouve encore dans la fameuse inscription de Delphes : « Connais-toi toi-même », c'est-à-dire : connais ta condition, ton infériorité en face des dieux forts, et ne t'élève pas au-dessus de ton rang par un orgueil imprudent et impie, ne franchis pas la limite que t'a imposée la Némésis, le partage originel. L'idée est la même encore dans le passage de Pindare si souvent cité (*Pythiques*, II, vers 95) : « L'homme est le rêve d'une ombre ». Pindare pourtant ne peut pas oublier qu'il est le chantre des gloires humaines, mais il s'entreprind de relever l'homme que par la faveur divine : « Quand un rayon de Zeus brille au travers de sa vie, alors la gloire le couronne. »

On est donc frappé de ce qu'il y a de nouveau et d'étrange même dans cet hymne par lequel, dans sa tragédie d'*Antigone*, Sophocle célèbre la grandeur de l'homme avec une force et une éloquence dont on trouve peu d'exemples aussi frappants dans toute l'œuvre du poète; nous y découvrons une conception de l'humanité qu'il serait vain de chercher trente ou quarante ans plus tôt, et qui sera déjà modifiée quarante ans plus tard : « Il y a dans le monde, dit à peu près le poète, bien des merveilles, mais aucune n'est plus merveilleuse que l'homme. » — Dès ce début, ne sommes-nous pas à une distance infinie de la pensée de Pindare? Puis, après cette idée générale, Sophocle passe à l'énumération enthousiaste des choses étonnantes que l'homme a accomplies : « Au delà de la mer blanchissante et malgré les tempêtes, il va, continuant sa route à travers le gonflement des vagues; même la première des divinités, la terre impérissable, la terre infatigable, il la dompte par son travail... Il enveloppe de ses filets les bandes d'oiseaux à la tête légère; et les peuplades des bêtes sauvages, et la race qui vit dans le sein de la mer, il les poursuit des replis de ses filets, l'homme à l'intelligence supérieure ». Voilà le mot essentiel, et que l'on attendait de ce représentant d'une poésie intellectualiste, d'une race qui met au-dessus de l'intelligence, qui fait d'elle « la reine du monde ». Et puis le poète raconte comment l'homme, par ses ruses, triomphe des ani-

maux des montagnes et dompte « le cheval à l'épaisse crinière », et le taureau infatigable. Enfin, il passe au domaine de l'esprit : « L'homme a appris aussi la parole et la pensée ailée, et les idées qui gouvernent les villes, et l'art de se garder des frimas et des tempêtes ; il va partout, et n'est désemparé contre rien de ce que l'avenir lui réserve. Il n'y a que l'Hadès auquel il ne trouve pas de moyen d'échapper ; car, pour ce qui est des maladies, il a inventé des remèdes pour les écarter. » Une réserve pourtant : cet homme si intelligent peut faire de son intelligence un mauvais emploi ; il est libre « et tantôt va vers le bien, tantôt vers le mal ; quelquefois il lui arrive de bouleverser les lois établies par son pays et par les dieux. Le chef même de la cité se met quelquefois hors de la cité, à cause de son *audace*. » Voilà le mot à retenir, qui est au fond de toute la philosophie morale de Sophocle et de son temps. Il exprime l'idée qu'on retrouve dans le portrait que fait Thucydide du peuple athénien, et résume exactement la pensée contemporaine. Sophocle ne pouvait pas, dans la tragédie où il avait représenté Créon, ne pas apporter cette correction à son éloge de la valeur humaine ; mais cette restriction même est significative, et ne détruit rien de ce qui précède. En dehors de ce conseil moral, réservé pour la fin, il y a dans tout le passage un ton enthousiaste, une foi dans l'humanité, qui est caractéristique de cette époque, de cette génération contemporaine des grands triomphes, de l'exaltation du peuple grec en face du monde barbare.

Cette conception générale de la grandeur de l'homme devra nous guider dans l'étude de détail que nous ferons de l'humanité représentée par Sophocle. Mais nous devons y joindre une réflexion préliminaire sans laquelle nous serions exposés à des erreurs d'appréciation ; c'est qu'il faut, dans cette étude de l'homme, tenir compte des distinctions naturelles, des différences dues au sexe, à l'âge, à la condition sociale ; en un mot, quand nous essayons de nous faire une idée de l'humanité, qui n'est qu'une abstraction, nous devons avoir présents à l'esprit les divers aspects de la réalité vivante, et distinguer soigneusement les types individuels.

La différence des sexes doit d'abord nous frapper, il nous faut distinguer les caractères d'hommes des caractères de femmes. Ici encore, Sophocle nous apparaît différent d'Euripide. Chez ce dernier, la femme plus que l'homme est entraînée par les passions, mue par des sentiments instinctifs, irréfléchis, comme en proie à des maladies de l'âme qui lui enlèvent le loisir de s'interroger sur les raisons de sa conduite ; et c'est là une des choses que le

public d'Euripide n'était pas encore préparé à comprendre, et dont il fut choqué.

Il n'y a rien de pareil dans Sophocle. Chez celui-ci, sans doute, la différence des sexes est marquée, mais d'une autre manière. L'homme et la femme sont également caractérisés par le poète par les traits que nous avons signalés dans sa conception générale de l'humanité : intelligence avant tout, et volonté réfléchie, raisonnée, d'autre part, — la force éclairée par l'intelligence. Il est vrai que les femmes sont, comme chez Euripide, plus passionnées que les hommes, mais en ce sens que leur volonté puise dans la passion plus de force pour arriver à son but, en employant moins de clairvoyance et de discernement dans le choix des moyens pour y atteindre. Elles sont femmes aussi par plus de tendresse, de bonté, de douceur. Par là encore, Sophocle introduit quelque chose dans la conception traditionnelle, et fait songer déjà à la psychologie d'un Platon.

Dans Homère, la femme, ainsi que nous l'avons vu dans la série de nos études sur la civilisation homérique, a presque toutes les qualités que le poète a coutume de prêter à ses héros, mais avec des tempéraments et des correctifs. Comme le héros homérique, elle est intelligente, mais plus réfléchie, plus raisonnable, — énergique, mais avec moins de violence, plus de douceur. Après Homère, nous rencontrons une veine d'inspiration toute différente, une psychologie de la femme assez peu flatteuse, et dont on trouve un curieux spécimen dans la satire de Simonide d'Amorgos, où l'auteur, peu galant et enclin à ce que nous avons appelé la gauloiserie, assimile les différents types de femmes aux diverses espèces d'animaux. Mais, en général, ce qui caractérise la psychologie de la littérature antérieure à Sophocle, c'est le peu de place qui est attribué à l'étude de la psychologie féminine, et le rôle effacé que l'on prête à la femme.

Dans Sophocle, au contraire, la femme est replacée aux côtés de l'homme, dont elle ne diffère psychologiquement que par les caractères que nous avons signalés.

A la différence des sexes se joint la différence des âges. Dans Homère déjà, elle est marquée avec précision : la jeunesse est en général, comme on peut s'y attendre, impétueuse et imprévoyante ; la vieillesse, réfléchie et prudente. Sur ce point, Sophocle se conforme simplement à la tradition.

Il aime, par exemple, dans une même pièce à opposer l'un à l'autre deux personnages qui d'ailleurs se ressemblent, mais se distinguent par la différence des âges. Ainsi, dans *Philoctète*, Ulysse est mis à côté de Néoptolème : celui-là dans la force de

l'âge, « d'âge rassis », comme disaient les Grecs, interprète de la raison, et, à l'occasion, de la raison d'Etat ; — celui-ci, au contraire, beaucoup plus jeune, avec les hésitations, les scrupules charmants d'une âme déjà capable de comprendre les raisons et la sagesse d'un autre âge, mais qui ne sait pas encore vaincre par raison ses sentiments. — De même, dans *Antigone*, nous voyons le père et le fils, Créon et Hémon, l'un représentant de la loi rigoureuse, de la raison impitoyable, — l'autre, avec beaucoup de respect filial, capable déjà d'une fermeté et d'une volonté qui font prévoir ce qu'il pourra être un jour, mais joignant à cela une fraîcheur de sentiments, une facilité à s'attendrir, un caractère de bonté et de douceur, qui rendent séduisante sa jeunesse.

C'est avec une situation du même genre que Sophocle se plait à nous montrer côte à côte les deux sœurs Electre et Chrysothémis, ou Antigone et Ismène, l'ainée plus énergique, plus impérieuse, la plus jeune avec moins d'énergie, mais plus de sentiment, de tendresse et de grâce.

Enfin la différence des conditions sociales n'est pas indifférente à la peinture des caractères. Nous avons vu que l'humanité de Sophocle n'est pas une humanité abstraite, que sa tragédie n'est pas une succession de discours et d'actions impersonnelles : il met en scène des personnages bien vivants, des êtres définis par leur âge, leur tempérament, leur genre de vie, leur condition sociale. Dans la tragédie qui porte son nom, Electre, qui est de sang royal, ne parle pas seulement au nom de la justice abstraite et du droit ; elle manifeste dans ses paroles un sentiment de fierté, un orgueil de race, qu'on sent blessé par la condition misérable où elle est réduite dans le palais. Voyez la différence entre Déjanire, femme d'Hercule, et Tecmesse, femme d'Ajag : l'une est de sang royal, et épouse légitime d'un héros ; l'autre est une captive, par conséquent déchue. Aussi la différence est-elle sensible entre le ton de l'une et de l'autre, et entre le traitement qui est réservé à chacun d'elles.

Enfin, dans l'antiquité même, on avait remarqué avec quelle finesse Sophocle avait caractérisé chacun de ses rôles d'esclaves, de soldats, de gardes, de pédagogues, variant toujours le ton ou les sentiments mêmes des personnages, suivant le rang qu'ils eussent occupé dans la vie réelle.

Ainsi, donc dans le détail, une foule de nuances précises et soigneusement marquées par le poète distinguent les personnes, les différents types de cette humanité, dont les pièces de Sophocle nous offrent la peinture poétique. Mais, cette observation faite, il

importe de reconnaître que, malgré toutes les différences individuelles, il y a un certain nombre de traits essentiels, permanents, qui, diversement accentués, donnent à cette humanité une physiologie originale et bien définie.

La première qualité générale par laquelle elle se distingue est, comme nous l'avons déjà brièvement indiqué, l'intelligence. L'intelligence apparaît dans la conduite, dans les moyens d'action des personnages, mais surtout dans le choix qu'ils font du but à atteindre, dans leurs principes d'action. Si leurs tâches sont différentes, elles sont toujours telles que l'intelligence peut essayer de les justifier par une argumentation spécieuse. Ce ne sont pas leurs instincts, ce sont des idées qui les mènent, une volonté consciente, réfléchie, et qu'ils prétendent légitimer : l'un invoque la loi divine, l'autre les lois de la cité, un autre la tradition, ou la volonté obscure des dieux. Pour celui-ci, le mobile de ses actes est le désir de la gloire, pour celui-là, l'orgueil de la naissance, ou la bienfaisance, ou l'intérêt. Dans tous les cas, c'est un motif qui peut se formuler dans une idée, se défendre par un raisonnement, se fonder sur une conception de l'intelligence.

Et ces personnages de Sophocle sont encore intelligents en ce sens qu'ils sont capables, après s'être fixés le but à atteindre, d'imaginer et de combiner avec habileté les moyens pour y parvenir ; ils ne procèdent pas alors par brusques élans, avec une activité désordonnée, mais avec réflexion, calcul, méthode.

Puis, quand ils ont agi, on les trouve toujours prêts, en dignes Grecs qu'ils sont, à justifier leur conduite par une dialectique ingénieuse. Il n'en est pas un, pris au hasard parmi les rôles d'hommes ou de femmes, qui ne soit capable d'expliquer par des raisons logiquement déduites les motifs qui l'ont fait agir ; ce sont de bons avocats, et il n'est guère de tragédie sans un conflit, sans un débat qui ne nous transporte bientôt sur l'Agora, ou au Pnyx, ou au sein des assemblées délibérantes d'Athènes.

Quand on a ainsi dégagé le caractère commun essentiel de ces personnages de Sophocle, on est frappé de voir à quel point le poète tragique se rapproche de son illustre contemporain, l'historien Thucydide, dont nous avons souvent à invoquer le témoignage. Rappelons-nous la fameuse oraison funèbre des guerriers morts pendant la première année de la guerre du Péloponnèse, prononcée par Périclès (Thucydide, II, 40,2). L'orateur, traçant le portrait de l'Athénien de son temps, signale la place considérable qui est faite dans la vie de la cité par la constitution même aux discours, à l'éloquence, à la délibération : « Nous savons juger des affaires, dit-il, ou en décider conformé-

ment à la droite raison. Nous ne considérons pas les discours comme quelque chose qui nuise à l'action (et, dans cette définition du caractère athénien, on soupçonne aisément la contre-partie, on devine la comparaison sous-entendue avec le Spartiate, plus prompt à l'action peut-être, mais moins raisonnable); mais ce que nous considérons comme un mal, c'est plutôt de n'avoir pas été instruits par la parole avant d'en venir à faire ce qu'il faut. »

Dans cet amour de l'éloquence conçue comme un utile auxiliaire de l'action, on sent l'amour de la réflexion elle-même, de la raison, puisque aussi bien le même mot désigne en grec le discours et la raison, la parole et la pensée.

Il nous faut donc constater que le psychologue historien Thucydide est, sur ce point, parfaitement d'accord avec le poète dramatique; qu'en faut-il conclure, sinon que celui-ci a justement défini, conformément à la vérité historique, le caractère essentiel de l'humanité telle qu'il l'observait autour de lui pour la représenter sur son théâtre?

M.

Les catacombes de Rome.

um une
point
imp-
ob-
v-

Cours de M. MAURICE BESNIER,

Professeur à l'Université de Caen.

III

Description générale des catacombes.

Avant d'étudier la disposition et l'histoire de quelques-unes des catacombes romaines, il faut examiner les conditions générales de leur établissement, qui leur sont communes à toutes. A quelle distance de Rome et dans quel terrain les a-t-on creusées? Comment leurs galeries ont-elles été construites et quelles formes affectent-elles? Quels aspects enfin y présentent les tombes? Emplacement des cimetières, tracé des voies souterraines, types des sépultures, voilà les trois questions dont nous aurons successivement à nous occuper.

Les catacombes sont situées en dehors de Rome, entre la limite de la cité à l'époque impériale et le troisième mille. Sur les voies antiques de l'Italie et des provinces romaines des bornes jalonnaient les distances, de mille en mille pas, c'est-à-dire tous les 1480 mètres environ. On ne trouve pas de cimetières chrétiens au-delà du troisième mille, ou du moins les quelques exemples qu'on en peut citer n'intéressent pas la communauté chrétienne de la capitale, ce sont les nécropoles des petites villes des environs, les catacombes *suburbicaires*. D'autre part, il n'y a pas de sépultures chrétiennes, datant des premiers siècles de notre ère, à l'intérieur des murs d'enceinte. Une loi très ancienne, jamais abrogée, souvent renouvelée, défendait expressément d'ensevelir les morts dans la ville. Les Romains, comme tous les peuples de l'antiquité, par un scrupule religieux que dictait peut-être un légitime souci de l'hygiène publique, ne voulaient pas qu'il y eût de tombeaux au milieu des cités. Cette interdiction est formulée déjà dans la loi des Douze Tables, aux premiers temps de l'époque républicaine. Sous l'Empire, à maintes reprises, les princes la répètent. Elle reparait jusque dans les compilations juridiques des derniers âges, le code Théodosien et le Digeste. C'est un principe fondamental du droit public. A l'origine, Rome n'avait qu'une médiocre étendue; elle ne dépassait pas d'abord le Palatin, puis la

ment à l'ensemble des sept collines groupées tout autour du Forum, le *Septimontium*, plus tard encore, la ligne, plus vaste déjà, des murailles de la ville, construites, d'après la légende, par le roi Servius Tullius. Les anciennes nécropoles étaient situées au pied du Palatin. A mesure que la cité s'agrandit, les cimetières reculent ; ils sont reportés de plus en plus loin. Dès le début de l'Empire, Rome, débordant de toutes parts au delà de ses vieux murs, comprend l'immense espace de terrain qu'enfermera, à la fin du III^e siècle, la seconde enceinte, celle d'Aurélien. Aussi ne rencontre-t-on pas de sépultures païennes de l'époque impériale à l'intérieur de ce large cercle. Les chrétiens à leur tour, bon gré mal gré, ont dû s'incliner devant la loi. Une seule fois, à notre connaissance, des chrétiens furent enterrés dans la ville : on ensevelit les saints Jean et Paul dans leur propre maison, sur la colline du Cœlius, mais l'auteur des Actes de ces martyrs prend soin de nous assurer que l'inhumation eut lieu en secret, car des peines très sévères étaient portées contre tous ceux qui se rendaient complices d'un pareil méfait. L'antique précepte des Douze Tables restait en vigueur : n'enterrez ni ne brûlez aucun mort dans la cité, *hominem mortuum in urbe ne sepelito neve urito*.

Les tombes, païennes ou chrétiennes, étaient donc rejetées dans la banlieue. Mais il fallait, du moins, que l'accès n'en fût point malaisé. Il était nécessaire de ne pas les éloigner trop et de les construire à proximité de grandes voies, qui permettaient aux cortèges funèbres de s'y rendre commodément et aux parents des défunts de continuer ensuite à y venir. On fut tout naturellement amené à les mettre sur les côtés des routes qui desservaient la ville. Ce fait n'est pas spécial à Rome ; nous le constatons aussi à Pompéi : les alentours de la route qui va de Pompéi vers Herculanium ont été déblayés ; à droite et à gauche se voient encore, en parfait état, les monuments funéraires qui bordaient le chemin. C'est la voie d'Herculanium, c'est aussi la voie des tombeaux, comme l'appellent les modernes, et le même nom conviendrait à toutes celles qui environnent Pompéi ou qui sillonnent la campagne romaine, à toutes celles enfin qui existaient aux abords de chacune des cités du monde antique. La *via Appia*, la grande route qui reliait Rome à la Campanie et à Brindisi, conserve de beaux vestiges des mausolées païens qui l'encadraient. Souvent on peut retrouver le parcours d'une voie disparue par la seule observation des monuments funéraires en ruines qui l'avoisinaient : il en est ainsi notamment de la voie Latine, auprès de Rome. Nombreuses étaient les routes qui partaient de la capitale de l'Empire ; celle-ci avait été prise, comme centre et tête de tout

le réseau de l'Italie et des provinces ; il y avait au Forum une borne magnifiquement ornée, le milliaire d'or ; de ce point initial, les distances, dans toutes les directions, étaient comptées. Les voies, tracées en ligne droite, méprisaient les obstacles, escaladaient les collines par des pentes abruptes, traversaient les fleuves sur des ponts hardiment jetés, franchissaient les marais sur des chaussées de pierres massives. Partout, dans ce qui fut jadis le monde romain, apparaissent encore les débris imposants de ces grands chemins des légions, des magistrats et des négociants ; parfois même, ils servent encore, sous un vêtement nouveau d'empierrements modernes. Une douzaine de routes principales, qui, plus tard, se ramifiaient à l'infini, sortaient des portes de Rome ; nous savons leurs noms par les bornes milliaires et par les itinéraires ou les cartes que l'antiquité nous a légués (Itinéraire d'Antonin, Itinéraire de Jérusalem, Table de Peutinger). Citons au Transtévère, sur la rive droite du Tibre, la *via Aurelia* et la *via Portuensis* ; sur la rive gauche, les *viæ Ostiensis, Ardeatina, Appia, Latina, Labicana, Tiburtina, Nomentana, Salaria nova, Salaria vetus, Flaminia*. Elles tiraient leurs appellations soit des villes vers lesquelles elles se dirigeaient (voie d'Ostie), soit des personnages de l'époque républicaine ou des empereurs qui les avaient fait construire (voie Appienne, voie Aurélienne). Auprès de chacune d'entre elles s'élevaient des sépulcres païens ; auprès de chacune d'entre elles aussi étaient creusées des catacombes chrétiennes.

Comme le montre l'inspection du terrain ou de la carte, les cimetières chrétiens des environs de Rome ne forment pas un système continu dont toutes les parties se suivent et soient reliées entre elles, une seule et immense cité des morts. Nous parlons par métaphore de la Rome souterraine ; mais les divers quartiers qui la composent sont comme autant d'îlots distincts. On a reconnu, jusqu'à présent, une cinquantaine de catacombes, d'importance inégale. Bien qu'elles ne soient pas encore complètement explorées et ne doivent probablement jamais l'être, il est prouvé, dès maintenant, qu'elles n'étaient pas rattachées les unes aux autres ; on ne pouvait passer de l'une à l'autre sans remonter à la surface du sol ; souvent même, des espaces assez vastes, vides de tombes chrétiennes, les séparaient. Comment donc et en vertu de quel principe s'est faite la répartition de ces cimetières dans la banlieue de la capitale, aux abords des routes ?

Les modernes ont longtemps cru que les chrétiens des premiers siècles s'étaient bornés à utiliser d'anciennes galeries souterraines, pratiquées par les païens dans le sous-sol de la campagne romaine

pour en extraire de la pouzzolane, du sable. Ils n'auraient donc pas fait un travail original. Le choix des emplacements leur aurait été dicté par leurs devanciers. Partout où il y avait, au préalable, une carrière de pouzzolane, il y eut ensuite une catacombe chrétienne, simple adaptation de la carrière à l'usage funéraire. En faveur de cette théorie, on alléguait quelques textes de la vie des Papes ou *Liber pontificalis* et des *Gesta martyrum romanorum*, qui donnent aux cimetières chrétiens le nom de *cryptæ arenariæ*, cimetières dans les arénaires, et l'on rappelait qu'auprès de certaines catacombes, comme celle de Priscille, par exemple, de vieilles galeries de carrières non encore aménagées confinent aux galeries funéraires. En réalité, si les textes parlent cinq ou six fois de *cryptæ arenariæ*, c'est que celles-ci étaient très rares et méritaient d'être signalées; quant aux exemples qu'on voulait prendre sur le terrain, ils se retournent contre la théorie. Les fouilles du P. Marchi au cimetière ostrien, puis de J.-B. de Rossi au cimetière de Calliste ont montré combien les catacombes et les arénaires différaient. Sans doute, les couloirs des catacombes viennent quelquefois se heurter à des arénaires : les constructeurs du cimetière chrétien de Saint-Calliste, par exemple, ont fait aboutir l'une des extrémités de leurs souterrains dans une vieille carrière de sable abandonnée, probablement pour ménager à leurs coreligionnaires, en cas de poursuite, une sortie facile et dérobée. Ailleurs, comme à Saint-Hermès, à Sainte-Priscille, d'anciennes carrières ont été, en effet, transformées tardivement en catacombes; mais il fallut de grands travaux pour y réussir; on dut soutenir les voûtes à l'aide de piliers, étayer les parois à l'aide de murs de briques. La raison en est simple : comme on le voit notamment auprès de Sainte-Agnès, l'arénaire et le cimetière chrétien ne sauraient être confondus; ils sont construits suivant des plans différents et dans des terrains géologiquement dissemblables. L'arénaire est fait pour servir à l'extraction du sable : aussi a-t-on soin d'y percer des allées fort larges et sinueuses, afin que l'enlèvement des matériaux, en char ou à dos d'homme, soit facile; ils n'a qu'un seul étage, avec des pentes douces et bien ménagées. Les catacombes, au contraire, où l'on veut faire tenir le plus de corps possible dans le plus petit espace, ont des galeries étroites, réduites au strict nécessaire; elles se coupent, s'entrecroisent à angle droit, s'enchevêtrent; pour gagner du terrain, elles sont établies sur plusieurs étages que relient des escaliers. A la rigueur, quelques arénaires ont bien pu être aménagés en cimetières, au prix de multiples efforts; mais l'immense majorité des catacombes ne sont pas d'anciennes carrières; elles ont été

faites expressément pour servir de sépultures. Comment expliquer alors les places qui leur ont été assignées ? Pourquoi y en a-t-il seulement en certains endroits et à certaines profondeurs ? La question que nous posions tout à l'heure reste entière.

Pour la résoudre, il faut recourir à des considérations d'ordre géologique. J.-B. de Rossi s'est servi, ici, des recherches et des travaux de son frère Michel ; grâce à lui, il a pu élucider ce problème. Le sol de la campagne de Rome, au-dessous de la couche plus ou moins dense de terre végétale qui le tapisse, est formé de roches d'origine volcanique. Les unes, les plus anciennes, ont été émises par des volcans sous-marins, aux temps lointains où le Latium était encore submergé sous les eaux : c'est le tuf rouge, très dur, qu'on trouve à la base des collines romaines et que l'on exploite pour la construction ; les anciens l'extrayaient déjà des carrières. Les autres, plus récentes, proviennent de volcans terrestres, à une époque où le Latium émergeait : c'est la pouzzolane, dépôts friables de sable où l'on creusait les arénaires, et le tuf granulaire, moins dur que le tuf rouge et, par conséquent, impropre à la construction, plus résistant que la pouzzolane et, par conséquent, impropre à entrer dans la composition du ciment comme le sable. Les chrétiens avaient parmi eux des architectes et des ingénieurs experts. Quelquefois, lorsqu'il le fallait, ils se sont résignés à creuser la pouzzolane ou même le tuf rouge. Presque toujours, ils n'ont fondé leurs catacombes que dans les couches de tuf granulaire. Nous comprenons très bien leur choix. Les païens recherchaient les gisements de tuf rouge, d'où ils tiraient des blocs de pierre, et ceux de pouzzolane, où ils venaient chercher la matière première de leur ciment ; ils négligeaient de parti pris le tuf granulaire, tout à fait inutilisable à leur point de vue ; en s'attaquant à celui-ci, les chrétiens étaient sûrs de n'être ni dérangés ni même aperçus. En outre, cette roche est assez tendre pour se laisser aisément travailler, assez résistante aussi pour que l'on puisse y creuser des niches dans le mur des galeries ; elle a le grand avantage d'être poreuse et, par conséquent, très saine : elle absorbe les infiltrations de l'eau, et cette considération avait son prix en des lieux destinés à voir s'accumuler tant de cadavres. Les chrétiens n'ont donc pas placé au hasard leurs catacombes ; ils cherchaient partout le tuf granulaire pour établir le réseau des voies souterraines. On s'explique par cela même que les divers cimetières soient séparés et souvent fort éloignés les uns des autres : les couches géologiques ne sont pas continues ; pouzzolane et tuf rouge viennent par intervalles se mêler au tuf granulaire et l'interrompre. La nature du sous-sol limitait l'ex-

tension de chaque catacombe. Il fallait prendre garde aussi aux nappes d'eau souterraines, qui marquaient en profondeur l'extrême limite du travail ; on devait établir les nécropoles, autant que possible, sous les bosses de terrain de la campagne romaine, largement ondulée : toute communication entre elles était impossible par le haut, en raison même de ces ondulations et de la différence des niveaux, — et, par le bas, à cause de la présence des nappes d'eau. J.-B. de Rossi n'avait pas tort d'attendre de la géologie l'éclaircissement des difficultés topographiques qui l'embarrassaient tout d'abord. L'analyse raisonnée du sous-sol de la campagne de Rome lui apprend pourquoi les catacombes ont été creusées en tels endroits et non pas en tels autres, pourquoi aussi les divers membres de la Rome souterraine étaient destinés à rester toujours épars et disjoints.

*
* *

Poussons plus avant l'étude des anciens cimetières chrétiens. Nous venons de surprendre le secret de leur position ; examinons maintenant leur structure interne, leur architecture.

Une catacombe est un ensemble complexe de galeries souterraines à différents niveaux. Il s'agissait, avant tout, d'économiser l'espace : pour y mieux parvenir, on rétrécissait les allées, on multipliait les étages. D'après de Rossi, un cimetière de grandeur moyenne, établi dans le sous-sol d'une *area* funéraire de 125 pieds carrés, sur trois étages de profondeur, donnait de 250 à 300 mètres de galeries par étage, soit un développement total de 700 à 900 mètres. De très vastes surfaces étaient ainsi disponibles pour les sépultures : dans un terrain exigu, et à peu de frais relativement, un grand nombre de fidèles défunts pouvaient trouver place. Ce travail supposait une remarquable habileté technique. Les chrétiens que leurs coreligionnaires chargeaient de tracer le plan des catacombes et de réaliser ensuite ce plan dans le sous-sol devaient être rompus à tous les exercices minutieux des *agrimensores* ou arpenteurs romains. La difficulté de leur tâche était doublée par le fait même qu'ils ne travaillaient pas à ciel ouvert ; ils avaient peine à se reconnaître dans le dédale des galeries, à éviter tout crochet inutile, toute erreur de direction, qui eût entraîné la perte d'une parcelle précieuse de terrain. L'enlèvement des matériaux n'allait pas sans embarras : il fallait un temps infini pour les faire sortir à dos d'homme et par des

couloirs étroits où l'on ne pouvait passer deux de front ; et ne risquait-on pas, en outre, d'attirer l'attention des païens en amoncelant les décombres aux alentours des cimetières ? Bien souvent, on prit le parti, surtout aux époques de persécution, de remblayer avec les terres des galeries nouvellement creusées d'anciennes galeries des premiers temps, abandonnées et toutes garnies de sépultures, — ou encore d'obstruer avec ces débris les allées qui conduisaient aux cryptes les plus célèbres, qu'on tenait à soustraire aux profanations des païens. Architectes et ouvriers ont su triompher de tous les obstacles, et l'œuvre immense qu'ils ont accomplie est un prodige de science et d'adresse, en même temps que de persévérance. On peut encore les suivre à la trace. Par endroits, on voit sur les parois des lignes marquées à la pointe : c'était l'indication des quartiers de tuf à enlever, des allées à percer ou des tombes à creuser. Plusieurs fresques représentent les ouvriers au travail, les *fossores* ou fossoyeurs abattant la terre avec leur pic.

A quel résultat tout ce labeur a-t-il conduit ?

On pénétrait dans les catacombes, à l'origine, par des entrées monumentales qui n'étaient point dissimulées et donnaient directement sur les routes romaines ; tel était le cas, par exemple, au premier siècle, pour le cimetière de Domitille, dont la façade ornée d'arcades ressemble tout à fait à celle du tombeau païen des *Nasones* et est adossée comme elle à une colline. Du dehors, les passants pouvaient apercevoir le commencement des galeries : la porte donnait accès dans un vestibule assez large d'où partaient les escaliers et les allées souterraines. Parfois, ce vestibule ou ambulacre était orné de motifs d'architecture : ainsi au cimetière de Prétextat, où l'on remarque un beau revêtement de briques et une corniche en terre cuite. Plus tard, lors des persécutions du ⁱⁱⁱe siècle, il fallut cacher les entrées ; elles donnaient dans la campagne, loin des routes ; rien au dehors n'en décelait la présence ; on descendait dans le sous-sol par un étroit escalier facile à détruire. Au ^{iv}e siècle, après la paix de l'Eglise, il n'était plus besoin de fuir les regards ; on élargit alors les ouvertures des galeries, on y ajouta de grands escaliers de pierre et des colonnades ; des chapelles furent construites, comme l'oratoire de Saint-Sixte, au-dessus des cimetières dont elles marquaient l'emplacement. A la même époque aussi, ou un peu plus tard, sous le pontificat de saint Damase, les architectes chrétiens ouvrirent de distance en distance des luminaires ou lucernaires, sortes de cheminées d'appel, rondes ou carrées, destinées à aérer le sous-sol et à y faire pénétrer quelque clarté.

Une fois que l'on avait franchi le seuil d'une catacombe, des escaliers peu commodes taillés dans le tuf conduisaient les fidèles d'étage en étage. Il y avait, au moins, trois étages superposés en profondeur, et souvent cinq. A chaque niveau les galeries s'enchevêtraient et se coupaient, formant un véritable dédale où l'on s'égare facilement. Elles se ressemblent toutes. Elles sont très étroites : aux premiers temps, elles n'avaient que 80 centimètres de largeur, et plus tard même, pour économiser encore davantage l'espace, elles eurent seulement 55 centimètres ; il est malaisé d'y circuler. Plus on se rapproche de la paix de l'Eglise et plus les galeries sont hautes et étranglées. Elles ont des parois rectilignes, des voûtes plates ou légèrement arquées ou en forme de toits à deux versants. Par intervalles, les galeries s'élargissent, se transformant en espaces plus vastes, les *cubicula*, véritables pièces ou chambres funéraires ; les galeries qui s'interposent entre ces *cubicula* les relient comme des couloirs. Ils servaient souvent de sépultures de famille ; dans les tombes des couloirs on déposait les restes des petites gens, dans les chambres funéraires les corps de tous les membres d'une même famille importante ou de tous les adhérents d'une même association. Nous lisons, sur une inscription trouvée dans un *cubiculum* du cimetière de Domitille, qu'un certain M. Antonius Restutus a fait construire cet hypogée pour lui et les siens. Aux cimetières de Calliste et de Priscille, des Eutychii et des Pelagii, c'est-à-dire des personnages appartenant aux collèges d'Eutychès et de Pelagius, ou des affranchis d'Eutychès et de Pelagius, s'étaient fait enterrer ensemble, dans les mêmes chambres. Les *cryptæ* ne sont que des *cubicula* plus vénérés, où reposent les ossements de martyrs illustres. A partir du iv^e siècle, les cryptes deviennent, comme on l'a vu, des centres de dévotion et des lieux de culte ; les fidèles s'y réunissent pour célébrer les fêtes des saints ; elles sont très richement décorées, avec un autel pour dire la messe et une chaire d'où parlent les prêtres. C'est là qu'on rencontre les plus belles peintures murales, les ornements de stuc, les inscriptions damasiennes, les *graffiti*.

L'examen minutieux des catacombes a permis d'observer les phases successives de leur développement. Un cimetière change d'aspect à mesure qu'il s'agrandit. De Rossi s'est attaché particulièrement à l'étude de la catacombe de Saint-Calliste ; il décrit sa croissance comme celle d'un être vivant, qui, d'âge en âge, se modifie. Les remarques qu'il a faites à propos de ce cimetière valent d'ailleurs pour tous les autres ; les lois de leur évolution sont partout les mêmes ; elles leur étaient imposées par les conditions du

terrain et les nécessités du moment. Chaque catacombe de la première époque a pris naissance dans le sous-sol d'une *area* funéraire, d'un domaine privé appartenant à un riche propriétaire chrétien. Elle est creusée à une faible profondeur et renferme un petit nombre de galeries, qu'il n'est pas nécessaire de rapprocher les unes des autres ni même d'utiliser tout entières : on n'a pas encore tant de morts à ensevelir, on n'est pas obligé de tant ménager l'espace. A une seconde époque, il faut serrer davantage les tombes et les galeries, sans perdre un seul pouce ; bientôt même, on ne peut se dispenser de construire des étages inférieurs partout où la nature des roches le permet. La catacombe s'étend en profondeur : un second, un troisième, quelquefois un quatrième et un cinquième étage sont tour à tour ajoutés. Les chrétiens ne s'arrêtent de creuser qu'en arrivant à proximité des nappes d'eau souterraines, et parce qu'il est impossible d'aller au delà. En même temps, la catacombe s'étend en largeur, bien en dehors des limites étroites de l'*area* primitive, à laquelle d'autres *areae* viennent maintenant s'ajouter. Le cimetière comprend, dès lors, une série de cimetières particuliers, d'abord distincts, ensuite réunis. Ainsi se constitue graduellement le groupement de constructions souterraines, juxtaposées et surperposées, que comprend chacune des grandes catacombes de la campagne romaine. De Rossi nous a donné, au tome I^{er} de sa *Roma sotterranea*, le plan d'ensemble et la coupe schématique du cimetière de Saint-Calliste. On voit sur le premier quelle vaste superficie, divisée naturellement en autant de secteurs qu'il y avait d'anciennes *areae*, occupaient les sépultures chrétiennes de cette région. La seconde nous montre en quel ordre se succédaient, à partir de la surface du sol, les étages de galeries : le premier étage est établi dans les couches supérieures, très résistantes, du tuf granulaire ; le deuxième dans les couches inférieures de la même roche, déjà moins dures et qu'il a fallu consolider artificiellement ; le troisième et le quatrième dans la pouzzolane sous-jacente, péniblement étayée à l'aide de murs en maçonnerie ; le cinquième enfin, bas et souvent inondé, dans une couche nouvelle de tuf granulaire assez médiocre ; les eaux souterraines ont empêché de descendre plus loin.

*
* *

Il nous reste à dire quelques mots des différentes sortes de tombes que l'on rencontre dans les cimetières souterrains. Elles

sont au nombre de quatre ; les chrétiens des premiers siècles se servaient de sarcophages, de *loculi*, de *loculi* en forme de table, d'*arcosolia*.

L'usage des sarcophages, coffres de pierre ou de marbre, souvent très ornés, où étaient déposés les corps des défunts, est emprunté aux païens. Il y a quelques sarcophages dans les galeries et les cryptes les plus anciennes, mais ils ne sont, en somme, qu'une exception ; les riches seuls avaient le moyen d'en faire l'emplette.

En général, les restes des chrétiens étaient déposés dans les parois des couloirs et des *cubicula* où l'on creusait des *loci* ou *loculi* ; le *locus* ou *loculus* est l'emplacement destiné à recevoir un corps ; il consiste simplement en une cavité rectangulaire, de la grandeur même du cadavre qu'on y doit mettre. Sur une même paroi, il y avait plusieurs *loculi* superposés, souvent six ou sept. Parfois les *loculi* s'embottent exactement les uns dans les autres, pour éviter toute perte d'espace. Une seule cavité pouvait recevoir au besoin deux ou trois corps : le *loculus* est dit alors *bisomus* ou *trisomus*. L'ouverture antérieure est refermée, une fois le corps mis en place, et bouchée avec de la maçonnerie, de la terre cuite ou du marbre ; on y sculptait fréquemment des emblèmes chrétiens, on y gravait des inscriptions, brèves et simples tout d'abord, indiquant seulement le nom et l'âge du défunt ou la date de son ensevelissement, plus développées par la suite avec des sentences morales ou des citations de l'Écriture ; les inscriptions étaient rédigées pendant les premiers temps en grec, langue officielle de la communauté chrétienne de Rome, plus tard en latin.

Les *loculi* en forme de table (*sepolchri a mensa*) ne sont qu'une variété des précédents ; de Rossi donne ce nom à des cavités rectangulaires d'une hauteur double ; la moitié inférieure servait seule pour la sépulture ; l'autre demeurait vide ; il fallait donc maçonner le dessus de la tombe comme sa face antérieure, et la dalle qui la recouvrait avait l'aspect d'une table, *mensa*. Ces *loculi* sont assez rares, mais il était nécessaire de les mentionner : le dernier type de sépulture des catacombes, l'*arcosolium*, en dérive directement.

Les *arcosolia* sont des *loculi* en forme de table, dont la partie supérieure, toujours vide, au lieu d'être rectangulaire, est cintrée et voûtée, comme une abside à fond plat. Le mot *arcosolium* vient des deux mots *arcus*, arc, et *solium*, baignoire de marbre, par extension, sarcophage. L'*arcosolium*, comme le *loculus* en forme de table, est un sarcophage encastré dans le mur, taillé dans le roc. Les *arcosolia* ne commencent à apparaître aux catacombes

qu'à une époque assez avancée du ^{II}^e siècle ; plus compliqués que les *loculi*, ils sont aussi plus rares. En général, on les décorait de peintures à fresque.

Cette première reconnaissance des catacombes et ces observations préliminaires sur leur position, leur structure et les tombes qu'elles contiennent, nous font déjà connaître quelques-uns des traits qui les caractérisent. Il nous est possible maintenant d'entreprendre la description particulière des cimetières les plus intéressants.

M. BESNIER.

Le théâtre de Molière.

— « Le Misanthrope ».

Conférence, à l'Odéon, de M. HENRI CHANTAVOINE,

Professeur de rhétorique au Lycée Henri IV.

MESDAMES, MESSIEURS,

On a déjà fait sur le *Misanthrope* un grand nombre de feuilletons et une quantité de conférences ; vous allez en entendre une de plus. Je n'ai pas la vanité de croire qu'elle ne ressemblera pas aux autres. La dernière que j'ai entendue était une conférence très intéressante de notre pauvre ami Larroumet. — Vous m'en voudriez, et je me ferais à moi-même un reproche, si je ne rappelais pas son nom, ici même, à l'Odéon, où il a obtenu si légitimement de très grands succès. Comme je suis sûr que ma pensée va maintenant vers lui d'une manière tout immatérielle et désintéressée, et que notre pauvre ami n'est plus là pour remercier et obliger personne, il me paraît très naturel de dire de lui une partie du bien que j'en ai toujours pensé. C'est une joie un peu triste, mais c'est une joie, quand on descend l'autre versant de la colline, de se rappeler ainsi les amis avec lesquels on l'a montée autrefois. Il faut être fidèle à leur mémoire, — surtout à leur mémoire. Larroumet nous apportait, ici, une parole charmante et limpide ; ce qu'on appelait sa facilité n'était pas autre chose que l'aisance joyeuse avec laquelle il prenait pour lui toute la peine qu'il épargnait à ses auditeurs, en ayant l'air de porter un fardeau léger, que sa bonne grâce faisait paraître moins lourd.

Je reviens maintenant au *Misanthrope*. Je n'ai pas la prétention de vous dire des choses nouvelles ; mais la pièce est assez riche et le génie de Molière assez puissant pour soutenir un conférencier et pour alimenter une causerie. Afin de ne pas m'égarer dans un sujet aussi vaste, je vous dirai très simplement et très clairement ce que je voudrais faire avec vous : non pas étudier, épuiser, mais effleurer les trois points suivants : d'abord, quels ont été, à mon avis, l'intention et le point de vue de Molière dans la comédie du *Misanthrope*, qui est de 1666 ; — puis, pour-

quoi ce point de vue a changé presque du tout au tout ; — et, enfin, pourquoi et comment c'est, malgré tout, Molière qui a raison.

Le *Misanthrope* est donc de 1666 ; et l'année d'avant, comme vous le savez, en 1665, a paru un petit livre très curieux, plein de choses, les *Maximes et Réflexions morales* du duc de La Rochefoucauld, ci-devant prince de Marcillac.

Les *Maximes* de La Rochefoucauld sont le manuel d'un désabusé, le code d'un misanthrope. La vie lui avait apporté ce qu'elle n'apporte pas à tout le monde : de l'expérience, des désillusions et des rhumatismes... — La Rochefoucauld soignait donc ses rhumatismes au coin de son feu, avec une femme de beaucoup d'esprit, qui s'appelait M^{me} de La Fayette, et qui l'aidait à les trouver moins douloureux, — ce qui ne les empêchait pas d'être périodiques.

Vous avez tous et toutes lu ou parcouru les *Maximes*, ce livre charmant, instructif et amer. La Rochefoucauld y dit des choses comme celles-ci : « L'amour-propre est le mobile de presque tous nos actes..... — Toutes nos actions se perdent dans l'intérêt..... — L'amitié n'est qu'un commerce adroit..... — De héros, il y en a peu ; d'honnêtes femmes, il n'y en a guère..... » (ce n'est pas moi qui parle, c'est La Rochefoucauld). — « Ce n'est pas toujours par va leur et par chasteté que les hommes sont vaillants et que les femmes sont chastes..... — Les hommes ne vivraient pas longtemps en société, s'ils n'étaient les dupes les uns des autres..... » Voilà, très imparfaitement, très rapidement, tout à fait à la surface, les maximes essentielles de La Rochefoucauld.

Eh ! bien, à mon avis, c'est contre cette philosophie pessimiste, amère et découragée, que ce bon et charmant Molière va réagir dans sa comédie du *Misanthrope*, qui pourrait s'appeler non seulement l'*Atrabilaire amoureux*, comme le voulait Molière, ou la comédie sur l'*Hypocrisie des Manières*, comme le proposait notre cher oncle Francisque Sarcey, mais la comédie sur la *Sociabilité*.

Ecartons d'abord un reproche inexact adressé à Molière, et une fausse interprétation de sa philosophie. Jean-Jacques Rousseau, cet autre Alceste, ce misanthrope du xviii^e siècle, dont j'aurai à vous parler tout à l'heure, a dit que Molière s'était attaqué à la vertu, en voulant rendre ridicule ce personnage du misanthrope : c'était bien loin de la pensée de Molière. Molière ne s'est pas plus attaqué à la vertu en créant Alceste, qu'il ne s'est attaqué à la religion en produisant Tartufe sur la scène. D'autre part, la philosophie d'Alceste est très loin de la philosophie gassen-

diste, épicurienne, raisonnable et indulgente de Molière. Il me paraît hors de doute — et c'est la petite démonstration à laquelle je voudrais me livrer — que Molière, tout en rendant justice à cet aspect généreux du caractère et du rôle d'Alceste, tout en reconnaissant que

..... la sincérité dont son âme se pique,
A quelque chose en soi de noble et d'héroïque,

a voulu, d'une manière très déterminée, très délibérée, le rendre ridicule :

Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appâts,
Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Partout où vous allez, donne la comédie.

Et voici, je crois, les différentes manières dont il l'a rendu ridicule. — D'abord, il lui a donné des rubans verts ; c'est « l'homme aux rubans verts » ; il l'a costumé de manière qu'il tranchât par cette singularité sur le costume de tout le monde, et cela est destiné à produire un certain effet de rire.

Ensuite, Alceste est emporté : il commet un certain nombre d'incartades, qui font sourire et même rire de lui, quoi qu'on en pense. Enfin Molière l'a rendu inconséquent ; car ce bon Alceste, qui voudrait dire sa vérité à tout le monde, et qui, comme nous le faisons tous, évite de se la dire à lui-même, sait bien par expérience qu'en ce monde il n'est pas possible d'être franc. Quand, par exemple, Philinte lui dit :

Quoi ! vous iriez dire à la vieille Emilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun ?

il répond : « Sans doute » ; mais il est bien certain qu'il ne se permettra jamais une pareille impolitesse, une pareille grossièreté, parce que, malgré tout, il est trop bien élevé pour cela. Et non seulement Molière l'a rendu ridicule par ses incartades, ses emportements et son inconséquence ; mais il l'en a puni, comme la plupart des hommes sont punis : en le rendant amoureux, et amoureux d'une coquette. Car enfin Alceste, qui doit avoir de l'expérience, pourrait choisir. Philinte lui dit :

La sincère Eliante a du penchant pour vous ;
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux.

Et il est allé choisir — si tant est que l'on choisisse en pareil cas — la dernière femme qu'il aurait dû prendre, c'est-à-dire Célémène, qui va le rendre aussi malheureux qu'il est possible de

rendre un homme malheureux. Elle lui fera tourner la tête de toutes les façons, et il aura beau s'irriter contre elle et contre lui-même, ce sera la même chose : il ne pourra pas sortir de ce guépier, dans lequel il s'est volontairement jeté. Enfin, quand il sera à bout d'emportements et de colère, quel dernier parti lui restera-t-il à prendre ? Il n'aura plus qu'une chose à faire : puisque la société est si mal faite, puisque le monde est si méchant, puisque tout y est faux, l'amitié des hommes comme l'amitié des femmes, il s'en ira dans un endroit écarté,

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Et, là encore, soyez-en sûrs, il trouvera le moyen de se disputer avec lui-même. Cet homme, qui n'a pas pu vivre au milieu de la société, va donc se condamner, comme les gens insociables, à l'isolement.

Or Molière, lui, veut que cette société, si imparfaite qu'elle soit, si pleine d'ennuis pour le philosophe et pour l'homme généreux qu'elle puisse être, Molière veut que cette société soit supportée par chacun de nous, autant qu'on peut la supporter. La Rochefoucauld disait : « Les hommes ne vivraient pas longtemps en société, s'ils n'étaient les dupes les uns des autres. » Molière ajoute, — et c'est sa vraie philosophie : « Les hommes ne vivraient pas longtemps en société, s'ils n'étaient les dupes et les amis les uns des autres. » Et c'est justement cette morale, tout à fait conforme au caractère de Molière et à sa philosophie indulgente, que le bon, le doux et l'aimable Philinte va nous prêcher.

Philinte ne trouve pas que tout aille bien en ce monde, — il est comme nous :

J'observe, comme vous, cent choses, tous les jours,
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours.

Mais, comme nous aussi, il en a pris son parti :

Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.

Etant donné que la société, que l'humanité, est une ménagerie, — je vous demande pardon, mais j'en fais partie — une ménagerie de gens relativement bien élevés, eh ! bien, il faut se faire à cette ménagerie humaine ; il faut prendre tout doucement les hommes comme ils sont ; il faut tâcher de les améliorer, et, pour cela, un bon moyen, c'est de s'améliorer soi-même. Mais se mettre

en colère contre eux tous les matins et tous les soirs, se répandre en grands gestes et pousser de grands cris, d'abord c'est inutile, et ensuite cela doit être bien fatigant.

Transposez, en effet, ces caractères d'Alceste et de Philinte dans notre société moderne. L'insociable, le bourru de tout à l'heure va devenir ce que nous appelons, nous autres, avec notre expression familière, un grincheux. Je sais bien que les grincheux ont le plus grand succès dans le monde. Ce caractère des grincheux — que nous désignons aujourd'hui d'un mot charmant, avec une élégance de terme que je vous recommande : la « rosserie », — a les plus grandes chances de réussir. Personne n'a le don de rendre autour de soi tout le monde aimable, doux, gentil, comme quelqu'un qui a mauvais caractère. Les gens qui ont un caractère facile et tolérant sont les premières dupes de leur bonté : quand il y a un courant d'air, il est pour eux. Voici, au contraire, un homme grincheux, un hérisson, comme Alceste, criant : « Ces choses-là n'arrivent qu'à moi ! » Ne fût-ce que pour éviter une scène, tout le monde est aux petits soins avec lui : on ferme la fenêtre, on clôt la porte. Quand un homme ainsi fait est de bonne humeur une fois par an — pendant les années bissextiles — chacun lui en sait un gré infini : « Mon Dieu, comme il est charmant aujourd'hui ! Est-il gentil ! » Et tout le monde lui sourit. Mais, quand un homme qui a bon caractère pendant trois cent soixante-quatre jours vient à dire, le trois cent soixante-cinquième, quelque chose de désagréable : « Qu'est-ce qu'il a donc ? s'écrie-t-on. Il est insupportable ! » Cela nous est arrivé à tous, et cela nous arrivera encore.

Eh ! bien, continuons, malgré tout, à essayer d'avoir un bon caractère, c'est-à-dire celui que nous avons et qu'il nous est assez difficile de modifier complètement. Ne nous mettons pas trop en colère, si ce n'est contre nous. Tâchons, par conséquent, au lieu d'imiter Alceste, ce bouledogue, d'imiter Philinte, l'homme de bonne société et de bonne compagnie ; tâchons de vivre au milieu des autres, en marchant le moins possible sur leurs pieds et en sauvant nos propres pieds le plus que nous pourrons. Non pas, notez-le bien, qu'il soit utile de tendre les mains à tout le monde, — on userait trop de paires de gants ; — mais ne montrons le poing, le poing fermé, que dans les occasions où, vraiment, nous ne pourrions pas faire autrement. Tel était le point de vue du xvii^e siècle.

Je vais maintenant, dans mon second quart d'heure, vous montrer comment ce point de vue a tout à fait changé au xviii^e siècle ; comment Alceste devient alors à la mode, tandis que ce pauvre

Philinte tombe, si je puis m'exprimer ainsi, — et je le puissions un théâtre — dans le sixième dessous. Au XVII^e siècle, nous étions à l'origine de la politesse, et tout le monde prenait intérêt à plaisir à être sociable. Au XVIII^e siècle, au contraire, on a souffert beaucoup même des bienfaits et des conquêtes de l'esprit de société. Et, pour vous en convaincre, je me bornerai à vous citer deux textes ; — ce seront mes deux seules lectures. L'un de ces textes est du XVII^e siècle, et son auteur est Donneau de Vizé, contemporain de Molière ; l'autre, écrit au XVIII^e siècle, est de ce misanthrope, si mécontent des autres et si content de lui-même, qui s'appelait Jean-Jacques Rousseau.

« L'ami du misanthrope, c'est-à-dire Philinte, dit Donneau de Vizé, est si raisonnable que tout le monde devrait l'imiter : il n'est ni trop ni trop peu critique ; et, ne portant les choses dans l'un ni dans l'autre excès, sa conduite doit être approuvée de tout le monde. » C'est l'opinion de Donneau de Vizé ; c'était aussi celle de Molière, n'en doutez pas. — Voici, au contraire, ce que dit Jean-Jacques-Rousseau, dans un accès de misanthropie : « Ce Philinte est le sage de la pièce ; un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des fripons ; de ces gens si doux, si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui sont toujours contents de tout le monde, parce qu'ils ne se soucient de personne ; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim ; qui, le gousset bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres ; qui, de leur maison bien fermée, verraient voler, piller, égorger, massacrer tout le genre humain sans se plaindre, attendu que Dieu les a doués d'une douceur très méritoire à supporter les malheurs d'autrui. » Cela, c'est un Philinte vu à travers les lunettes noires de Jean-Jacques, et pas du tout le vrai Philinte, ressemblant, exact, le Philinte de Molière. Mais, à ce moment-là, on a souffert de l'esprit de société, et, en face de l'homme du monde, Philinte, on a ressuscité l'homme de la nature, Alceste.

Laissons venir... — je n'ai jamais parlé politique et je ne commencerais pas aujourd'hui, — mais laissons venir la Révolution française. Alceste, là encore, va être en faveur : il sera le mécontent qui déclame et qui tonne ; ses rubans verts sont de la même couleur que la feuille verte arrachée par Camille Desmoulins à un arbre du Palais-Royal ; il sera le bon citoyen, l'homme de la Montagne, le franc... — c'est autre chose que les rubans verts, mais c'est toujours une originalité dans le costume — le franc sans-culotte. Tout à l'heure, on lui décernait un brevet de vertu ;

en colère, c'est un brevet de civisme. Philinte, lui, ce sera le modéré, le Girondin, l'homme de la Plaine — peut-être même du Marais... et l'on supposera qu'il a une âme de grenouille. Il aura tout le monde contre lui, à cette époque violente et surexcitée, tandis qu'Alceste et les autres, — Fabre d'Eglantine, par exemple, — seront tout à fait les hommes du moment.

Mais supposez encore une autre évolution, après qu'Alceste est devenu l'homme de la nature, puis l'homme de la franchise; voici que le romantisme va être tout à fait pour lui. Il est l'homme de la générosité, de la passion, de la colère, l'homme du premier mouvement. Et le bon, le doux, l'honnête Philinte? Son cas sera bien plus grave que celui d'un modéré; on le traitera purement et simplement... — et vous savez si c'est un terme de mépris pour les romantiques: j'ose à peine le dire, mais vous le diriez vous-mêmes — on le traitera de « bourgeois »! Et il sera tout prêt à entrer dans la garde nationale des gens tranquilles. Je crois que ce point de vue-là est intéressant, et je crois aussi qu'il nous éloigne de plus en plus de la conception originale et de la philosophie même de Molière. Nous étions partis, tout à l'heure, d'une certaine notion de la société où régnaient l'agrément, la politesse, le désir de faire preuve de bonnes relations; en voici une autre, toute différente, celle de Rousseau et celle de la Révolution, celle de M^{me} de Staël et celle du romantisme, où l'opinion des gens est tout à fait modifiée. C'est à ce moment-là qu'on fera ressortir ce qu'il y a d'héroïque chez Alceste, ce qu'il y a, au contraire, de concession, de bonne humeur, — prenons même le mot de Molière —, de flegme, dans le type et le caractère de Philinte.

Voulez-vous me permettre enfin de vous parler, et avec une grande discrétion, de notre point de vue d'aujourd'hui, et de vous dire pourquoi et comment il me semble que Molière, dont la philosophie est profonde, a toujours raison? Je crois qu'il devient de plus en plus difficile de vivre en bons termes les uns avec les autres, dans l'aimable société que nous traversons; et en voici la raison. Dieu me préserve de dire que la démocratie et la République, que je vénère, soient contraires à l'esprit de politesse; mais j'ai peur que ni l'une ni l'autre n'y contribuent pas beaucoup. L'égalité ayant été décrétée entre tous les hommes, et ceux-ci se croyant très volontiers égaux, la politesse, qui crée des distinctions et des privilèges, devient une espèce de préjugé, et une espèce de préjugé qui n'est plus à la mode. Et non seulement nous avons des raisons sociales, mais nous avons des raisons politiques pour être mécontents les uns des

autres, et pour nous regarder assez souvent comme chiens et chats, les uns montrant leurs griffes et les autres montrant leurs dents. Ce qu'on appelle l'individualisme s'est développé chez nous d'une manière extraordinaire ; et rien n'est contraire à la politesse, aux bonnes relations et à la bonne humeur comme l'individualisme exaspéré. Sans compter que nous sommes presque tous des mécontents, quand nous sommes — cela doit arriver une fois sur deux — dans l'opposition. Nous sommes devenus aussi un peu plus grossiers dans toutes les manifestations de notre « moi ». C'est ainsi que, à tort ou à raison, l'invective est devenue une arme courante de parti ; et il y a des partis en quantité, et des nuances de partis aussi. La grossièreté est la forme la plus ordinaire et, je dois le dire, à mon humble avis, la plus commune du talent. Entre ennemis, adversaires politiques ou littéraires, on s'éreinte le plus galamment du monde, on se déchire ; et il est entendu maintenant que, quand un homme n'est pas tout à fait de votre avis, c'est un crétin, et que, s'il proclame une autre opinion que la vôtre, c'est une canaille.

Encore ceux qui raisonnent ainsi sont-ils les vrais Alcestes, et Alceste, dans tous les partis, est devenu un pseudonyme assez employé ; mais les faux Alcestes sont encore pires. Le mécontentement, pour un certain nombre de personnes, n'est pas devenu seulement affaire de caractère et d'habitude : c'est devenu une carrière. Il est des gens qui sont mécontents exprès, pour que l'on arrive à les contenter plus vite. Ils grognent et ils grondent ; rien n'est bien... que lorsqu'on rend hommage à toutes leurs vertus et à toutes leurs qualités. L'homme mécontent des autres, l'homme en colère, l'homme hirsute — je vous le disais tout à l'heure — a infiniment plus de chances de réussir auprès des caractères un peu faibles, que celui qui se présente doucement, gentiment, modestement, avec une somme de défauts comme tout le monde, et, comme tout le monde aussi, avec la somme des petites qualités qu'il peut avoir. Or, rien, à mon avis, n'est déplaisant comme cette comédie du mécontentement de propos délibéré.

Et non seulement il y a de faux Alcestes, mais il y a aussi de faux Philintes. Ah ! pour ceux-là, Mesdames et Messieurs, je serai plus sévère que quiconque. Car cette espèce des faux Philintes représente une des variétés de l'homme la plus odieuse, peut-être, et la plus onctueuse, et la plus mielleuse, qui soit, c'est-à-dire les « bénisseurs ». Or, nous vivons dans une société qui est partagée, à tour de rôle, entre le débinage et le bénissage. Quand on béche les autres, soyez sûrs que c'est pour se cultiver soi-même ;

et, quand on arrose les autres, quand on les asperge de ses bénédictions, c'est en général pour faire éclore sa petite notoriété, sa petite réputation à soi-même. Eh ! bien, Philinte le bénisseur, je crains bien qu'il ne soit le bedeau de la grande église de Sainte-Nitouche, où Arsinoé est dame de charité et regarde « d'un œil fort doux » les enfants de chœur. Cette église de Sainte-Nitouche est une paroisse extrêmement fréquentée, et par les hommes et par les femmes. Et toutes les fois que, dans la société présente, nous rencontrerons un débiteur féroce — ou même tout à fait rosse..., — toutes les fois que nous rencontrerons, d'autre part, un bénisseur onctueux, qui gardera pour lui tout seul, soyez-en sûrs, le meilleur de son eau bénite, méfions-nous, et allons tout droit retrouver Molière. Molière nous dira ce qu'il a dit déjà aux gens de son temps : « Ne soyez pas trop durs avec les humains, qui sont vos semblables :

La parfaite raison fuit toute extrémité
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.

Il faut, parmi le monde une vertu traitable ;
A force de sagesse, on peut être blâmable.

Alceste, de notre temps, représente l'intransigeant, — qui transige de temps en temps ; — car cet homme aux rubans verts, soyez très sûrs qu'il ne crache pas sur les rubans rouges. Revenons donc à l'ancien système, à l'ancienne philosophie, bien plus humaine et bien plus accommodante ; ne nous bêchons pas, ne nous dénigrons pas ; et, d'autre part, ne prodiguons pas à tout le monde et à tout venant cette eau bénite qui, vraiment, ne sert à rien. L'intransigeance, c'est encore une des raisons que nous avons, dans la société présente, d'être en mauvais termes les uns avec les autres et mécontents de nos voisins. L'intolérance aussi. Or, Alceste est intolérant. Il a perdu un procès : tous les magistrats sont vendus... — il y a pourtant des exceptions, ou du moins il doit y en avoir ; — il est amoureux d'une coquette : toutes les femmes ne valent rien... — là, non seulement il y a beaucoup d'exceptions, mais je crois que les femmes qui ne valent rien sont l'exception mauvaise et rare ; — et, même si je pensais le contraire, je ne me permettrais pas de le dire ici.

Philinte, lui, n'est d'aucun parti, — ce qui n'est pas une situation très désagréable. Ce tolérant est un indépendant ; quand on ne pense pas de la même manière que lui dans une question politique ou dans une question religieuse, il ne dit pas de sottises aux gens : il essaye de leur donner des raisons, et il peut arriver qu'il

soit convaincu quelquefois par les raisons des autres. Il admet très bien que tout le monde n'ait pas le cerveau fait de même, et que ce qui est la vérité pour quelqu'un ne soit pas, pour un autre, la vérité tout à fait de la même façon. Il est du parti de la raison, et de la raison humaine. Il n'est pas intransigeant, il n'est pas intolérant, il n'est pas non plus sottisier. Car enfin, prenons, si vous le voulez, un exemple dans la comédie même de Molière : supposez que nous appliquions aux critiques littéraires d'aujourd'hui cette intransigeance farouche et un peu blessante que le pauvre Alceste voudrait qu'on appliquât toujours. On vient lire à Philinte de mauvais vers ; — quel est celui de nous à qui l'on n'en a jamais lu, et quel est celui de nous qui n'en a jamais fait ? Que celui-là jette à Philinte la première pierre. Mais Philinte peut être bien tranquille. — Donc, Philinte, mon Dieu, répond à cette mauvaise poésie par de la mauvaise critique : c'est tout ce que cela vaut. Il est bien inutile, pour si peu, de partir en guerre et de se gendarmiser contre l'espèce humaine : c'est un malheur assez fréquent. La sottise, l'invective, l'insulte, la mauvaise humeur, la gronderie perpétuelle, le mécontentement ne sont pas une preuve de vertu, mais simplement une preuve de mauvais caractère.

Eh ! bien, nous avons, je le répète, trop de raisons contemporaines, actuelles et quotidiennes, d'être mécontents les uns des autres, d'être irrités contre l'humanité, — qui ne sera jamais très bonne, puisqu'elle est humaine, — et contre la société, — qui sera toujours mal faite, puisque toujours on passera son temps à la refaire : c'est une affaire entendue. Au lieu de crier contre la société, que pourtant nous essayerons d'améliorer, et contre l'humanité, que nous améliorerons en nous améliorant nous-mêmes, gardons, cultivons en nous un certain nombre de qualités tout à fait naturelles dans notre pays, et auxquelles Molière, l'homme de la raison et de la logique, tenait beaucoup. Nous avions autrefois la réputation — je crois que nous ne l'avons pas perdue, mais elle est peut-être un peu en baisse — d'être le peuple de la terre le plus courtois, c'est-à-dire le plus poli, si vous aimez mieux, et, en même temps, le plus tolérant. On voulait bien nous accorder cette qualité. C'était, chez nous, affaire d'éducation et aussi affaire d'habitude. Et soyez sûrs, d'ailleurs, que cette habitude et cette éducation permettent très bien de dire ce qu'on pense, mais d'une certaine façon, non pas même en étant impertinent, soit en termes convenables, et en faisant entendre aux gens, mais en face, soit d'une manière détournée, ce qu'on a l'intention de leur dire. La bonne entente entre les hommes est une chose trop précieuse pour qu'on la gâte et pour qu'on la perde

par l'excès de sa mauvaise humeur. Ne nous croyons pas des prodiges de vertu, quand nous nous récrierons sur les vices du siècle, et songeons à nos propres imperfections, quand nous nous plaindrons des imperfections des autres. Revenons à cette bonne et aimable et française théorie de tout à l'heure. Au lieu de nous rendre ridicules par l'excès de notre intransigeance, de notre exigence et de nos emportements, montrons à presque tout le monde un visage reposé ; apportons dans la vie une philosophie souriante ; prenons pour nous, sans trop nous plaindre, tout l'effort que nous pourrions prendre ; essayons d'être ce que chacun de nous devrait être ; mécontents de nous et, dans la mesure du possible, contents des autres ; et soyez très sûrs alors que nous nous conformerons fidèlement à l'esprit de l'auteur du *Misanthrope*, lorsque, au lendemain d'un livre trop amer, il a voulu montrer aux hommes les agréments de la sociabilité.

J'aurais voulu vous faire sentir que tel était bien, en 1666, le vrai point de vue, l'intention réelle de Molière ; que son œuvre, en effet, était faite pour nous présenter un Alceste bourru et ridicule, et, au contraire, un Philinte à qui tout le monde devrait ressembler ; que si, plus tard, au XVIII^e siècle, comme au nôtre aussi, le point de vue a changé, pour des raisons politiques, sociales et de toutes sortes, qu'il serait trop long d'énumérer ici et dont j'ai énuméré les principales, cependant la nature humaine, la société humaine, ne peuvent pas changer beaucoup. Et tous, tant que nous sommes ici, dans cette salle de l'Odéon, bourgeois de France élevés à la française, au lieu de nous griffer, de nous égratigner, de nous débiter ou de nous bénir hypocritement les uns les autres, contentons-nous, quand c'est possible, de nous estimer, et essayons d'avoir les uns pour les autres l'amitié que nous méritons.

C'est la petite leçon, très simple, très modeste et très familière, que je voudrais tirer de ce *Misanthrope* que vous allez voir jouer maintenant et que, par conséquent, je ne veux ni vous résumer ni vous raconter. Certainement, Alceste vous paraîtra souvent généreux et souvent estimable ; mais demandons-nous, pour aller au fond de notre pensée, si nous voudrions passer une semaine avec cet individu. Quelle est la jeune personne de bonne volonté, ici présente, qui consentirait à épouser un homme comme celui-là ? Elle mériterait un prix de vertu ; et je crois que sa vertu lui pèserait bientôt. Quel est celui d'entre nous, dis-je, qui pourrait se résigner à passer quelques jours dans la compagnie de cet ours, sympathique, si vous voulez, mais qui est tout de même un ours, qui grogne, qui montre les griffes, et qui

parait pas tout au moins capable de rendre un intérieur très supportable ? Réfléchissez à cela, quand, tout à l'heure, vous verrez le personnage ; et appliquez à la société moderne, d'une manière encore plus nette et plus instructive que je n'ai pu le faire, les réflexions si vraies de Molière sur la société de son temps... et sur la nôtre.

Je vous remercie, Mesdames et Messieurs, de votre aimable attention, et j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Sujets de devoirs

UNIVERSITÉ DE NANCY

AGRÉGATION ET LICENCE.

Dissertation française.

Rapprochez des *Caractères* de La Bruyère les portraits esquissés par Montesquieu dans celles des *Lettres Persanes* qui sont au programme.

Version latine.

Pline l'Ancien. *Nat. hist.* L. 11,7, depuis : « Toto quippe mundo et omnibus locis... », jusqu'à... « ...juxta belbos esset. »

Dissertation française.

Licence.

Appréciez et critiquez cette opinion de M. Emile Faguet (*Le XVIII^e siècle*, Voltaire) : « Le reproche fait à Voltaire d'avoir manqué de couleur locale me touche infiniment peu : il n'y aura jamais, au théâtre, de couleur locale..... A quelque point de vue qu'on se place, il n'en faut point. »

Philosophie.

Licence.

Peut-on identifier le beau et le bien ?

Dissertation latine.*Licence.*

Rectene an perperam scripserit Quintilianus ; « In comœdia maxime claudicamus ! » (*Inst. Orat.*, X, 1, 98.)

Thème latin.*Licence.*

Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, depuis « Les conquêtes... », jusqu'à la fin du chapitre.

Thème grec.*Licence.*

C'est un vice ordinaire aux hommes de se donner entièrement au dehors et de négliger le dedans, de travailler à la montre et à l'apparence et de mépriser l'effectif et le solide, de songer souvent quels ils paraissent et de ne penser point quels ils doivent être. C'est pourquoi les vertus qui sont estimées, ce sont celles qui se mêlent d'affaires et qui entrent dans le commerce des hommes ; au contraire, les vertus cachées et intérieures, où le public n'a point de part, où tout se passe entre Dieu et l'homme, non seulement ne sont pas suivies, mais ne sont pas même entendues. Et toutefois c'est dans ce secret que consiste tout le mystère de la vertu véritable. En vain pensez-vous former un bon magistrat, si vous ne faites auparavant un homme de bien ; en vain vous considérez quelle place vous pourrez remplir dans la société civile, si vous ne méditez auparavant quel homme vous êtes en particulier. Si la société civile élève un édifice, l'architecte fait tailler premièrement une pierre, et puis on la pose dans le bâtiment. Il faut composer un homme en lui-même, avant que de méditer quel rang on lui donnera parmi les autres ; et, si l'on ne travaille sur ce fonds, toutes les autres vertus, si éclatantes qu'elles puissent être, ne seront que des vertus de parade et appliquées par le dehors, qui n'auront point de corps ni de vérité. (Bossuet, *Panégyrique de saint Joseph*, Exorde, édition 1844, tome I, pages 268-269.)

Le gérant : E. FROMANTIN.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Emile Faguet, Alfred Croiset, Jules Marthas, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M. G... F... à S... — Lorsque les titres des thèmes ou des versions ne sont qu'indiqués dans la *Revue*, nous prions instamment nos abonnés de les joindre *in extenso* aux traductions qu'ils nous adressent. Ils nous épargneront ainsi une perte de temps assez considérable et nous permettront par là de leur renvoyer plus tôt leurs devoirs corrigés.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examen. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

COLLECTION

DES

Classiques Populaires

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

D'Emile FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
PROFESSEUR A LA SORBONNE

Chaque volume in-8° cavalier de 240 pages, illustré, broché. **2 »**
LE MÊME, relié toile souple, tranches rouges. **2 75**

*Tous les ouvrages composant cette collection
ont été honorés d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.*

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT

La Série est complète en cinquante Volumes.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Moyen âge et seizième siècle.

LA POÉSIE LYRIQUE EN FRANCE ET AU MOYEN AGE,

par LÉON CLÉDAT, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, 1 volume.

LES CHRONIQUEURS, par A. DEBIDOUR, inspecteur général de
l'Enseignement général secondaire.

VILLEHARDOUIN. — JOINVILLE, 1 volume.

FROISSART. — COMMINES, 1 volume.

LE THÉÂTRE EN FRANCE AU MOYEN AGE, par LÉON
CLÉDAT, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, 1 volume.

RABELAIS, par ÉMILE GEBHART, professeur à la Sorbonne, 1 volume.

MONLUC, par CH. NORMAND, docteur ès Lettres, professeur agrégé
d'histoire au Lycée Condorcet, 1 volume.

RONSARD, par G. BIZOS, recteur de l'Académie de Bordeaux, 1 vol.

MONTAIGNE, par MAXIME LANUSSE, docteur ès Lettres, professeur
agrégé au Lycée Charlemagne, 1 volume.

Dix-septième siècle.

CORNEILLE, par EMILE FAGUET, de l'Académie française, professeur
à la Sorbonne, 1 volume.

LA ROCHEFOUCAULD, par FELIX HÉMON, inspecteur général de
l'Instruction publique, 1 volume.

CARDINAL DE RETZ, par CH. NORMAND, docteur ès Lettres, pro-
fesseur agrégé d'histoire au Lycée Condorcet, 1 volume.

LA FONTAINE, par EMILE FAGUET, de l'Académie française, profes-
seur à la Sorbonne, 1 volume.

(A suivre.)

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

- | | | |
|-----|--|---|
| 97 | MALEBRANCHE. — <i>Le moraliste ; le critique ; l'écrivain</i> | Émile Faguet,
de l'Académie française. |
| 110 | L'HISTOIRE A ROME. — <i>Velleius Paterculus</i> . | Jules Martha,
Professeur à l'Université de Paris. |
| 118 | LES PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX EN HISTOIRE. —
<i>Conditions communes à toutes les sociétés</i>
<i>(suite)</i> | Charles Seignobos,
Maître de conférences à l'Université
de Paris. |
| 127 | LA COMÉDIE ROMAINE. — <i>D'Ennius à Lucius
Lanuvius</i> | Gustave Michaut,
Professeur à l'Université de Fribourg. |
| 142 | SUJETS DE COMPOSITIONS (baccalauréat)..... | Université de Rennes. |
| 144 | SOUTENANCE DE THÈSES..... | En Sorbonne. |

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les <i>15 février</i> et <i>15 mai 1904</i> .	
		Étranger	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

**Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième,
Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années**

DE LA REVUE

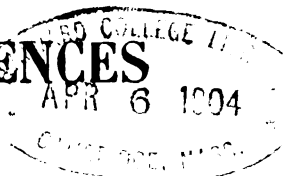
Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* **Revue des Cours et Conférences** : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à *bon marché* : il suffira

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ



Malebranche

III

Le moraliste.

Malebranche a non seulement une morale générale, que j'ai sommairement exposée dans l'article précédent ; mais il a des idées de moraliste, c'est-à-dire des observations particulières sur les caractères et les passions des hommes. Il a beaucoup étudié son âme et celle de ses contemporains.

A la vérité, — et ceci est à remarquer en passant, ne fût-ce que pour montrer une fois de plus combien Malebranche est *moderne*, combien, par exemple, les plus récentes théories sur l'inconscient sont choses qui ne lui étaient point du tout inconnues, — à la vérité, il ne se fait pas d'illusion sur l'impénétrabilité relative de l'âme humaine et sait fort bien que de la nôtre même nous ne pouvons voir que les surfaces et, comme de la mer, la frange brillante du flot : « Nous ne connaissons de notre âme que ce que nous sentons se passer en nous ; nous ne la connaissons que par conscience... Il est vrai que nous connaissons assez par notre conscience que notre âme est quelque chose de grand ;... la connaissance que nous en avons par sentiment intérieur suffit pour en démontrer l'immortalité, la spiritualité, la liberté et quelques autres attributs qu'il est nécessaire que nous sachions ;... mais il se peut faire que ce que nous en connaissons ne soit presque rien de ce qu'elle est en elle-même... *La conscience que nous avons de nous-mêmes ne nous montre peut-être que la moindre partie de notre être.* »

Toutefois, ce que nous pouvons connaître de notre âme par le sentiment intérieur ou la conscience, quoique peu considérable, est extrêmement important, parce que la morale pratique en dépend et l'on ne saurait étudier avec trop de diligence la vie de l'âme telle qu'elle se manifeste partiellement à nous : « Nous ne pouvons faire trop de réflexions sur nos sentiments et nos mouvements intérieurs, afin d'en découvrir les raisons et les rapports, ainsi que les causes naturelles ou occasionnelles qui les excitent... La connaissance de l'homme n'est qu'une science *expérimentale* ; mais elle est de toutes les sciences la plus nécessaire à notre sujet... Elle ne nous fait point connaître la *nature* des deux substances dont nous sommes composés ; mais elle nous apprend les *lois* de l'union de l'âme et du corps et elle nous sert à établir ces grands principes de morale sur lesquels nous devons régler notre conduite. »

C'est pour ces raisons que Malebranche, dès son premier livre, la *Recherche de la Vérité*, a fait tant d'études de caractères, et dans tous ses livres, ou à bien peu près, s'est étudié ou s'est divertie à voir aussi clair qu'il lui était possible dans le jeu des passions humaines.

En bon cartésien, car il l'est toujours pour commencer, Malebranche a pour première idée sur les passions qu'elles sont bonnes, qu'elles sont excellentes pour qui en sait faire bon usage. Car, premièrement, comme a dit Descartes, *elles appliquent l'esprit*, et, secondement, elles gagnent le cœur. « Or, en ce qu'elles appliquent l'esprit, elles peuvent être très utiles à la connaissance de la vérité ; car l'application produit la lumière et la lumière découvre la vérité. » En ce qu'elles gagnent le cœur, elles sont mauvaises, et c'est à les empêcher de le faire qu'il faut s'appliquer.

A quoi l'on pourrait répondre un peu tout de suite que, les passions s'occupant infiniment plus à gagner le cœur qu'à appliquer l'esprit, ce n'est pas la peine de commencer par dire qu'elles sont surtout bonnes. Mais tout cartésien, pour les raisons que j'ai dites dans mon article sur Descartes, et probablement pour d'autres que je n'ai pas vues, est partisan des passions et ne les veut pas considérer comme de simples maladies.

Aussi Malebranche assure-t-il que toutes les passions *se justifient*, savent se justifier, ce qui va sans dire, mais vraiment *se justifient* assez légitimement et « qu'il n'y a aucun objet de nos passions qui ne soit bon en un sens ». Il y a même des passions qui sont bonnes *en soi*, comme « le désir de trouver la vérité, d'acquérir assez de lumières pour se conduire, de se rendre utile au prochain et quelques autres semblables ».

A quoi l'on pourrait répondre que, si ce sont là des passions, ce qui est possible, les passions bonnes sont celles qui poussent vers un but qu'il suffit de la raison pour atteindre ; et que, par conséquent, il y a des passions mauvaises qui sont infiniment dangereuses et des passions bonnes qui sont inutiles. Je sais très bien qu'on ne fait rien sans passion et que le désir de bien faire est lui-même une passion ; mais on pourrait, en vérité, donner à celle-là un autre nom. Les passions sont les passions, ce sont les formes diverses de cette force unique qui est l'égoïsme ; la passion du vrai, du beau et du bien n'est vraiment pas une passion ; c'est la raison excitée, c'est la raison à laquelle la volonté s'est appliquée avec force ; c'est la raison à laquelle, par coups répétés de la volonté, on a donné la vigueur, l'énergie et, si vous voulez, la forme d'une passion. Un Vincent de Paul n'est rien autre qu'un homme sans passions, qu'un homme *raisonnable*, qui a trouvé la raison belle et qui, étant en même temps doué de volonté, a fait de la raison une passion ; sur quoi l'habitude intervenant, sa raison excitée de volonté et sa volonté raisonnable sont devenues en effet une passion, quelque chose qui avait tous les caractères et toutes les apparences d'un instinct ; mais une passion, qu'on s'est faite, une passion acquise qui est le produit de la raison et de la volonté, n'est pas une passion, et c'est un abus de langage que de lui donner ce nom.

Comme Descartes, Malebranche continue en disant qu'en tout cas, n'y eût-il pas de passions bonnes par elles-mêmes, on peut les détourner savamment vers un but louable, on peut en faire un bon emploi. Par exemple, « la passion pour la gloire se peut rapporter à une bonne fin, puisqu'on peut se servir pour la gloire même de Dieu et pour l'utilité des autres de la réputation que l'on a ». Tout cela est inspiré du *Traité des Passions* de Descartes, et moins vigoureusement et lumineusement exposé. Je crois remarquer cependant que Malebranche, comme plus profondément chrétien que Descartes, a moins de confiance aux passions que Descartes. Il arrive, de temps en temps, à surtout s'en défier, à surtout en avoir peur : « Tous ceux qui veulent s'appliquer sérieusement à la recherche de la vérité doivent avoir un grand soin d'éviter, autant que cela se peut, toutes les sensations très fortes, comme le grand bruit, la lumière trop vive, le plaisir, la douleur. Ils doivent veiller sans cesse à la pureté de leur imagination et empêcher qu'il ne se trace dans leur cerveau de ces vestiges profonds qui inquiètent et dissipent continuellement l'esprit. Enfin ils doivent surtout arrêter le mouvement des passions qui font dans le corps et dans l'âme des impressions si puissantes qu'il est

d'ordinaire comme impossible que l'esprit pense à d'autres choses qu'aux objets qui les excitent. » Son dernier mot sur ce point, la pensée où il s'arrêtait sans doute me paraît être celle-ci : « Comme il n'est pas possible que l'âme soit sans passion, sans sentiment ou sans quelque autre modification particulière, *il faut faire de nécessité vertu*, et tirer même de ces modifications des secours *pour se rendre attentif*. Mais il faut bien de l'adresse et de la circonspection dans l'usage de ces secours pour en tirer quelque avantage. »

En résumé, *moins* que Descartes, Malebranche croit qu'il y a des passions bonnes ; *à peu près autant* que Descartes, mais *un peu moins* encore, il croit qu'on peut tirer des passions quelque avantage.

Comme Descartes, comme Pascal, comme Bossuet, comme tous ceux qui croyaient devoir, soit en tant que chrétiens, soit en tant que philosophes, réagir contre le stoïcisme littéraire mis à la mode par Montaigne, du Vair et autres moralistes du xvi^e siècle, qui étaient en pleine vogue vers 1630-1640, Malebranche a combattu la doctrine stoïque avec une vive énergie. C'est folie de croire, d'abord, que nous puissions vaincre les passions par la volonté : nous ne pouvons les vaincre que par des passions contraires, et par exemple la peur par la vanité. Mais ce n'est pas là une victoire : « C'est changer de maître pour quelque temps ou plutôt c'est étendre son esclavage, c'est devenir sage, heureux et libre seulement en apparence, et souffrir, en effet, une dure et cruelle servitude. » — C'est folie de croire, ensuite, qu'on peut vaincre les passions sans le secours de la grâce, parce que les passions sont de Dieu, comme toutes choses, et que l'on ne peut « vaincre Dieu que par un secours particulier de Dieu même ». — C'est folie, enfin, cette « magnifique division des choses qui ne dépendent point de nous et desquelles nous ne devons pas dépendre », parce que — et c'est ici tout le système de Malebranche qui intervient — parce que précisément nous sommes unis à tout, parce que nous sommes engrenés dans l'ordre universel, de telle sorte qu'il ne faut pas que « nous nous imaginions ne point dépendre *de toutes les choses*, desquelles nous sommes naturellement esclaves » ; donc nous ne pouvons vaincre que par la grâce, vaincre Dieu-nature que par le secours de Dieu-esprit. Les stoïciens « ne connaissaient ni la nature, ni la maladie de l'esprit humain » [c'est-à-dire ni la nature de l'esprit humain, ni sa maladie]. Sa nature, c'est la faiblesse ; sa maladie, c'est la concupiscence. Et ils ont cru que l'homme pouvait vaincre la concupiscence par sa propre force !

Tels sont les principaux traits du « traité des passions » qui est disséminé dans la *Recherche de la Vérité*. Je ne dissimulerai pas qu'il me semble un peu faible, un peu flottant et très inférieur à celui de Descartes.

Comme moraliste observateur, Malebranche est au contraire infiniment original, très pénétrant, très éveillé et très amusant. Le don de voir ne lui manquait pas, ni celui de sonder les esprits et les cœurs, ni l'esprit satirique. Certains livres de Malebranche, le premier surtout, la *Recherche de la Vérité*, ressemblent très souvent aux *Lettres persanes*. S'attendrait-on à trouver dans un livre de métaphysique un article sur la mode ? Pourquoi non, si les bizarreries de la mode sont une manifestation de quelqu'une des passions humaines ? « Un ancien auteur rapporte qu'en Ethiopie les gens de cour se rendaient boiteux et difformes pour se rendre semblables à leurs princes. On avait honte de paraître avec deux yeux et de marcher droit à la suite d'un roi borgne et boiteux... Cette mode des Ethiopiens était fort bizarre et fort incommode ; mais, cependant, c'était la mode... Les relations de ceux qui ont voyagé dans le Levant nous apprennent que cette coutume se garde dans plusieurs pays ; mais il n'est pas nécessaire de passer deux fois la ligne pour voir observer religieusement des lois et des coutumes déraisonnables... Si l'on ne souffre pas tant de douleur à tenir son sein découvert pendant les rudes gelées de l'hiver qu'à se crever un œil ou à se couper un bras, on devrait souffrir davantage de confusion. La peine n'est pas si grande ; mais la raison qu'on a de l'endurer n'est pas si apparente ; ainsi il y a pour le moins une égale bizarrerie. Un Ethiopien peut dire que c'est par générosité qu'il se crève un œil ; mais que peut dire une dame chrétienne qui fait parade de ce que la pudeur et la religion l'obligent à cacher ? Que c'est la mode et rien davantage. Mais cette mode est bizarre, incommode, malhonnête, indigne en toutes manières... N'importe ; c'est la mode, c'est-à-dire une loi plus sainte et plus inviolable que celle que Dieu avait écrite de sa main sur les tables de Moïse. En vérité, je ne sais si les Français ont tout à fait tort de se moquer des Ethiopiens et des sauvages. »

Malebranche, comme il est naturel à un solitaire, a surtout observé les savants et les hommes de lettres, et il a surtout poursuivi de ses traits les faux savants et les hommes d'imagination. Les savants ont mille défauts ; mais, entre plusieurs que Malebranche relève, il s'irrite surtout contre l'esprit de système et l'esprit de nouveauté : « Ils veulent être les inventeurs de quelque opinion nouvelle, afin d'acquérir par là quelque réputation

dans le monde, et ils s'assurent qu'en disant quelque chose qui n'ait point encore été dit, ils ne manqueront pas d'admirateurs... Lorsqu'ils ont une fois imaginé un système qui a quelque vraisemblance, on ne peut plus les détromper. Ils retiennent et conservent très chèrement toutes les choses qui peuvent servir à le confirmer et ils n'aperçoivent presque pas toutes les objections qui lui sont opposées. Ils se plaisent intérieurement dans la vue de leur ouvrage et de l'estime qu'ils espèrent en recevoir. Ils ne s'appliquent qu'à considérer l'image de la vérité que portent leurs opinions vraisemblables; *ils arrêtent cette image fixe devant leurs yeux*; mais ils ne regardent jamais d'une vue arrêtée les autres faces de leurs sentiments, lesquelles leur en découvriraient la fausseté... La passion même que nous avons pour la vérité nous trompe quelquefois, lorsqu'elle est trop ardente; mais le désir de paraître savant est ce qui nous empêche le plus d'acquérir une science véritable. »

Mais il n'est aucun travers que Malebranche ait si vivement et opiniâtrément persécuté que le libertinage d'imagination. Il ne tarit pas plus sur les visionnaires que La Bruyère sur les « Pamphiles ». Nul homme, dit Voltaire, « n'a mis plus d'imagination à combattre l'imagination ». Aussi bien je crois que Malebranche sentait où le pourpoint le blessait, et, comme les hommes très attentifs et très loyaux, attaquait, pour s'en défendre, le défaut qu'il sentait qui était le sien, et, en l'attaquant, le révélait. Tant y a qu'il ne l'a pas ménagé. Voici, entre autres passages, comment il en parle : « Les fous sont visionnaires des sens, puisqu'ils ne voient pas les choses comme elles sont et qu'ils en voient souvent qui ne sont point ; mais ceux dont je parle ici sont visionnaires d'imagination, puisqu'ils *s'imaginent* des choses tout autrement qu'elles ne sont et qu'ils en imaginent même qui ne sont pas. Cependant il est évident que les visionnaires des sens et les visionnaires d'imagination ne diffèrent entre eux que du plus au moins et que l'on passe souvent de l'état des uns à celui des autres... Ces esprits sont excessifs en toutes rencontres : ils relèvent les choses basses, ils agrandissent les petites, ils approchent les éloignées. Rien ne leur paraît tel qu'il est ; s'ils sont disposés à la crainte, ils s'effraient de la moindre chose ; ils tremblent à la chute d'une feuille. Mais, s'ils ont abondance d'esprits et de sang, ce qui est le plus ordinaire, ils se repaissent de vaines espérances, et, s'abandonnant à leur imagination féconde en idées, ils bâtissent, comme on dit, des châteaux en Espagne, avec beaucoup de satisfaction et de joie. Ils sont véhéments dans leurs passions, entêtés dans leurs opinions, toujours pleins et très

satisfaits d'eux-mêmes. Quand ils se mettent dans la tête de passer pour beaux esprits et qu'ils s'érigent en auteurs, que d'extravagances, que d'emportements, que de mouvements irréguliers. Ils n'imitent jamais la nature : tout est affecté, tout est forcé, tout est guindé. Ils ne vont que par bonds, ils ne marchent qu'en cadence ; ce ne sont que figures et qu'hyperboles... »

Ces visionnaires sont, du reste, entre tous les hommes, ceux qui ont le plus d'influence sur les hommes ; car, comme devait plus tard le dire Taine, l'homme est un animal visionnaire. Les hommes donc chez qui l'imagination est dominante ont un empire extraordinaire sur l'humanité. Ils ont « une facilité de s'exprimer d'une manière forte et vive, quoiqu'elle ne soit pas naturelle ; et ils persuadent tous ceux qui se convainquent plutôt par l'air et par l'impression sensible que par la force des raisons... L'air de leur visage, le ton de leur voix et le tour de leurs paroles, animant leurs expressions, préparent ceux qui les écoutent et qui les regardent à se rendre attentifs et à recevoir machinalement l'impression de l'image qui les agite : un passionné émeut toujours. » Il faut remarquer, du reste, que ces visionnaires, qui sont ce que les hommes appellent d'ordinaire les grands orateurs, « doivent cette facilité qu'ils ont de gagner les esprits à ce qu'ils ne parlent d'ordinaire que sur des sujets faciles et qui sont de la portée des esprits du commun. Ils ne se servent que d'expressions et de termes *qui ne réveillent que les notions confuses des sens*, lesquelles sont toujours très fortes et très touchantes. Ils ne traitent des matières grandes et difficiles que d'une manière vague et par lieux communs, sans se hasarder d'entrer dans le détail et sans s'attacher aux principes. » Dans ce milieu, entre les deux difficultés et les deux choses essentielles, importantes et utiles, ils triomphent. On peut juger par là que « les dérèglements d'imagination sont extrêmement contagieux et qu'ils se glissent et se répandent dans la plupart des esprits avec beaucoup de facilité... et qu'il y a très peu de causes plus générales de nos erreurs que la communication contagieuse des dérèglements et des *maladies de l'imagination*. »

Malebranche a beaucoup de ces portraits satiriques qui sont d'autant plus piquants et probants aussi qu'ils sont involontaires et qu'ils ne sont que des exemples à l'appui d'une théorie et qu'ils sont encore tout mêlés et tout pénétrés de la théorie à l'appui, ou, tout au moins, à propos de laquelle ils sont introduits et que l'auteur ne quitte pas des yeux. C'est une manière très particulière, qui est très agréable et savoureuse... Mais il faut se hâter.

IV

MALEBRANCHE CRITIQUE

Il faut dire quelques mots de Malebranche considéré comme critique. J'ai indiqué qu'il avait peu lu ; mais il y a dans ses ouvrages quelques souvenirs de ses lectures. En général, il a des inclinations assez sensibles vers le *modernisme*. Il parle de ce « faux et lâche respect que les hommes portent aux anciens et qui produit un très grand nombre d'effets très pernicieux ». Cette tendance anime la plupart des lecteurs à une fausse science, à une « science qui enfle », comme dit saint Paul, et qui « n'édifie pas » ; elle conduit aussi, entre autres mésaventures, à ce que l'on s'engoue d'un auteur et qu'on ne veut croire que ce qu'il a dit, et qu'en présence d'une question on ne se demande pas où est la vérité, mais si Aristote a traité de cette affaire. Or « il est assez inutile à ceux qui vivent présentement de savoir s'il y a jamais eu un homme qui s'appelât Aristote, si cet homme a écrit les livres qui portent son nom, s'il en tend une telle chose ou une autre en tel endroit de ses ouvrages ; et cela ne peut faire un homme ni plus sage ni plus heureux. » Qu'en théologie on aime l'antiquité, parce que la vérité se trouve dans l'antiquité, d'accord ; mais, en philosophie, il faut se figurer, comme Pascal l'a dit, comme Perrault va le dire, comme « la raison le veut », que les anciens sont « plus ignorants que les nouveaux, puisque, dans le temps où nous vivons, le monde est plus vieux de deux mille ans et qu'il a plus d'expérience que dans le temps d'Aristote et de Platon, et puisque les nouveaux philosophes peuvent savoir toutes les vérités que les anciens nous ont laissées et en trouver encore plusieurs autres. »

Ce n'est pas qu'il ne faille point lire ; mais il faut lire d'une façon qui ne soit point passive et obéissante ; il faut lire « en méditant ce qu'on lit » et, par exemple, — méthode très originale et parfaitement judicieuse — « *en tâchant de trouver, par quelque effort d'esprit, la résolution des questions que l'on voit dans les têtes de chapitres, AVANT même que de commencer à les lire.* » Mais il faut se défier de cette nonchalance d'esprit qui porte à lire les écrits des anciens avec un respect et une superstition qui paralysent l'activité personnelle.

Il ne paraît pas que ce soit avec cette nonchalance que Malebranche ait lu ni les quelques anciens ni les quelques modernes dont il a bien voulu prendre connaissance, et il faut lui rendre

cette justice qu'il a convenablement réagi contre ses lectures. A propos de sa théorie sur les « visionnaires », il fait une petite analyse du *De Pallio* de Tertullien, qui est terriblement sarcastique, et il rudoie assez vivement cet homme savant, mais « qui avait plus de mémoire que de jugement et plus de pénétration et plus d'étendue d'imagination que de pénétration et d'étendue d'esprit. »

Sur Sénèque, il est plus dur encore : il l'attaque comme stoïcien et comme rhéteur. Comme stoïcien, il estime « qu'il y a peu d'erreurs plus dangereuses et qui se communiquent plus facilement que celles dont les livres de Sénèque sont remplis, parce que ces erreurs sont délicates, proportionnées à la vanité de l'homme et semblables à celle dans laquelle le démon engagea nos premiers parents ». — Comme rhéteur, il le définit par les paroles les plus cruelles du monde et qui malheureusement, n'était la charité, ne pourraient guère être, à très peu près, qu'approuvées : « L'imagination de Sénèque n'est quelquefois pas mieux réglée que celle de Tertullien. Ses mouvements impétueux l'emportent souvent dans des pays qui lui sont inconnus, où néanmoins il marche avec la même assurance que s'il savait où il est et où il va. Pourvu qu'il fasse de grands pas, des pas figurés et dans une juste cadence, il s'imagine qu'il avance beaucoup ; mais il ressemble à ceux qui dansent, qui finissent toujours où ils ont commencé. »

Mais il n'est pas d'homme que Malebranche ait plus vivement harcelé que Montaigne. Il sentait bien, je crois, qu'il l'aurait trop aimé, s'il n'avait pris le parti et s'il n'avait eu le parti pris de le haïr. Il sentait que, par sa psychologie affilée, par son imagination vive, par son humeur causeuse, par ses digressions spirituelles, il ne ressemblait que trop à Montaigne ; et il tremblait, à le trop aimer, d'en recevoir encore plus la contagion dangereuse : il le détestait comme un frère. — Aussi il s'est persuadé comme avec rage, comme avec une colère de dépit amoureux, de lui trouver toutes sortes de défauts, pour les haïr en soi-même, et il s'est confessé en la personne de Montaigne avec une humilité qui passe les bornes, quand, cependant, il s'agit d'un autre ; et avec une horreur de soi qui est excessive, quand on se fustige sur le corps d'autrui : « Les *Essais* de Montaigne nous peuvent aussi servir de preuve de la force que les imaginations ont les unes sur les autres ; car cet auteur a un certain air libre, il donne un ton si naturel et si vif à ses pensées qu'il est malaisé de le lire sans se laisser préoccuper... *L'air du monde et l'air cavalier*, soutenus par quelque érudition, font un effet si prodigieux sur l'es-

prit qu'on l'admire souvent, et qu'on se rend presque toujours à ce qu'il décide sans oser l'examiner et quelquefois sans l'entendre... Il est vrai qu'on ne doit pas regarder Montaigne dans ses *Essais* comme un homme qui raisonne, mais comme un homme qui se divertit, qui tâche de plaire et qui ne pense point à enseigner ; et si ceux qui le lisent ne faisaient que s'en divertir, il faut tomber d'accord que Montaigne ne serait pas un si méchant livre pour eux. Mais il est presque impossible de ne pas aimer ce qui plaît et de ne pas se nourrir de viandes qui flattent le goût... Il me semble que ses plus grands admirateurs le louent d'un certain caractère d'auteur judicieux et éloigné du pédantisme... Montaigne, tout cavalier qu'il est, ne laisse pas d'être aussi pédant qu'un autre... Il a bien travaillé à se faire l'air cavalier ; mais il n'a pas travaillé à se faire l'esprit juste, ou du moins il n'y a pas réussi. Ainsi il s'est fait plutôt un *pédant à la cavalière*, qu'il ne s'est rendu raisonnable, judicieux et honnête homme. Le livre de Montaigne contient des preuves si évidentes de la vanité et de la fierté de son auteur qu'il paraît peut-être assez inutile de s'arrêter à les faire remarquer ; car il faut être bien plein de soi-même pour s'imaginer comme lui que le monde veuille bien lire un assez gros livre pour avoir quelque connaissance de nos humeurs. Il fallait nécessairement qu'il se séparât du commun et qu'il se regardât comme un homme tout à fait extraordinaire... Si c'est un défaut de parler souvent de soi, c'est une effronterie ou plutôt une espèce de folie que de se louer à tous moments comme fait Montaigne ;... mais c'est une vanité encore plus extravagante à cet auteur de décrire ses défauts ; car, si l'on y prend garde, on verra qu'il ne découvre guère que les défauts dont on fait gloire dans le monde, ... afin que par cette franchise simulée de la confession de ses désordres on le croie plus volontiers quand il parle à son avantage... Mais il faut faire justice à tout le monde et dire de bonne foi quel était le caractère de l'esprit de Montaigne. Il avait peu de mémoire, encore moins de jugement, il est vrai ; mais ces deux qualités ne font point ensemble ce que l'on appelle ordinairement, dans le monde, beauté d'esprit. C'est la beauté, la vivacité et l'étendue de l'imagination qui font passer pour bel esprit. Le commun des hommes estime le brillant et non pas le solide, parce qu'on aime davantage ce qui touche les sens que ce qui instruit la raison. Ainsi, en prenant beauté d'imagination pour beauté d'esprit, on peut dire que Montaigne avait l'esprit beau et même extraordinaire. Ses idées sont fausses, mais belles ; ses expressions irrégulières ou hardies, mais agréables ; ses discours mal raisonnés, mais bien imaginés. On voit

dans tout son livre un *caractère d'original* qui plaît infiniment. Tout copiste qu'il est, il ne sent point son copiste, et son imagination forte et hardie donne toujours le tour d'original aux choses qu'il copie. Il a enfin ce qu'il est nécessaire d'avoir pour plaire et imposer, et je pense avoir démontré suffisamment que ce n'est point en convainquant la raison qu'il se fait admirer de tant de gens, mais en leur tournant l'esprit à son avantage par la vivacité toujours victorieuse de son imagination dominante. »

Malebranche s'est appliqué à des objets plus relevés et plus importants que la critique ; mais je permets qu'on regrette qu'il ne leur ait pas été plus souvent infidèle, pour nous donner plus souvent des pages de critique aussi incisives, lumineuses, entraînantes et éloquantes que cet article célèbre et digne de rester tel.

V

L'ÉCRIVAIN

On a déjà jugé de la manière dont Malebranche écrit. Il est tout près d'être un grand écrivain. Il est clair, facile, aisé et nombreux. Il est trop long, se répète un peu, en changeant les termes ; mais enfin il se répète, comme tous ceux qui veulent convaincre et persuader, mais encore un peu plus peut-être qu'il ne faut. On lui rend service, quand on le cite, en retranchant, de temps en temps, une phrase ou une proposition sur deux. C'est ce que j'ai fait, discrètement, dans cet article. Du reste, sans jamais chercher le trait, il a de l'éclat, des images trouvées et nouvelles et qui n'ont pas été cherchées. Le don du mouvement est chez lui naturel. Il est quelque chose comme un professeur-orateur. Ce mouvement est d'ordinaire lent, mais continu ; quelquefois, l'émotion intervenant, il se précipite un peu, et la diction s'élève et le style s'échauffe, et Malebranche devient, non seulement orateur, ce que, tout compte fait, il est toujours, mais poète, poète lyrique et très grand poète lyrique. Les prières qui terminent chacune des *Méditations chrétiennes* sont parmi les plus belles pièces d'éloquence et de poésie que nous ayons dans notre langue et sont de nos jours très inconnues. Je voudrais qu'on en fît un recueil, qui serait de cinquante pages au plus et qui serait assez bien placé à la fin d'un « livre d'heures ». Toutes sont belles ; il y en a d'admirables. Bossuet a plus de force ; a-t-il jamais eu plus d'onction et plus de grandeur de pensée que Malebranche dans la page suivante ?

« O mon unique maître, je suis convaincu que l'ordre doit être seul la règle de ma conduite et ma loi inviolable ; et je vois bien que tout ce que vous avez fait sur la terre, ç'a été pour m'en découvrir la beauté et me la rendre aimable sur toutes choses. O amour dominant de l'ordre et de la justice ; ô charité, qui seule peut me donner la vie et me rendre agréable aux yeux de Dieu, réglez dans mon cœur, détruisez tous ces amours déréglés que de fausses beautés ont fait naître en moi. Sagesse éternelle, vous êtes la lumière et la raison de l'homme ; mais, après sa chute, vous êtes encore son sauveur ; car, en cet état, il lui faut un sauveur, parce qu'il ne peut plus ni voir fixement la lumière, ni suivre constamment la raison. La vue de l'âme c'est l'amour dominant de l'ordre ; mais, si l'homme peut voir en partie la beauté de l'ordre, il ne peut sans vous la contempler avec plaisir. Il ne peut en être assez touché pour la préférer à toutes choses, si vous ne la lui rendez aimable par la douceur de votre grâce. Apprenez-moi donc, mon Sauveur, ce que je dois faire pour obtenir cette délectation intérieure, qui doit produire et entretenir la charité dans mon âme... »

Ecoutez encore le *poète*, quand il essaye de « s'unir à Dieu », d'exprimer comme il faut et autant que le peut la faiblesse humaine, cet « amour d'union » que nous devons avoir pour Dieu et pour Dieu seul : « Vous êtes donc, maintenant, ô Jésus, ma sagesse, ma raison, ma lumière, ma rédemption, ma justification, ma sanctification, ma nourriture et ma vie, ma force et ma défense ; mais vous serez encore dans l'autre vie ma perfection, ma félicité et ma récompense. Vous êtes et vous serez éternellement mon chef, mon roi, mon souverain prêtre et la sainte victime en qui mon être sera sacrifié à Dieu, consommé de Dieu et reçu de Dieu comme une victime de bonne odeur... Enfin, c'est en vous et par vous que Dieu sera tout à tous et que nous deviendrons comme des dieux par la communication la plus parfaite de l'être divin. Qui peut comprendre la grandeur de ces bienfaits ? Qui peut donc comprendre la grandeur de mon ingratitude ? Je n'ai pas fait pour vous, objet digne d'un amour infini, d'adorations continuelles, de reconnaissances éternelles ; je n'ai pas fait pour vous ce que fait un avare pour l'or, un ivrogne pour le vin, un ambitieux pour une sottise et vaine gloire. Ah ! mon Sauveur ! que je ne vous confesse point en détail mes ingratitude ; je ne puis y penser sans horreur. Anathème à celui qui ne vous aime point ! mais, ô Jésus, pardonnez à ceux qui vous aiment présentement ; pardonnez à ceux qui désirent sincèrement de connaître vos qualités et de brûler d'amour pour vous. Quelque

ingrats, stupides, insensés, misérables qu'ils aient été jusqu'à présent, Sauveur des pécheurs, oubliez leurs désordres et sauvez-les ! »

Et voici enfin, — pour qu'on voie bien le ton où s'élèvent sans effort les *Méditations chrétiennes* et beaucoup plus pour qu'on soit invité à les lire, — la dernière page de ce livre singulier et charmant, à la fois élevé et intime, où l'on trouve comme des prières à voix basse et comme des ravissements au ciel : « **LE VERBE** : ... Mais veille sans cesse ; le Fils de l'homme vient comme un voleur dans le temps qu'on n'y pense point. Ce n'est pas qu'il ait dessein de surprendre ; mais c'est qu'il ne change pas, sans raison, l'ordre de la nature qui n'attend pas pour donner la mort qu'on se soit préparé à bien mourir. Il faut donc veiller sans cesse ; mais ce que je dis à toi, je le dis à tous, il faut veiller. — **LE CHRÉTIEN** : O mon Sauveur, si la vigilance est nécessaire à ceux même qui vivent dans la retraite, quelle doit être l'inquiétude de ceux qui sont au milieu des villes et dans le commerce du grand monde, de ce monde plein de faste et d'orgueil, qui ne pense qu'à se réjouir ! Que ceux qui ont l'imagination assez ferme pour ne point être ébranlés par l'imagination de ceux qui courent à la gloire et le cœur assez pur pour n'être point corrompus par l'air et les manières contagieuses de ceux qui ne respirent que les plaisirs ; que ceux-là vivent dans les palais enchantés où se distribuent les honneurs, ou dans ces maisons de plaisir où la volupté habite. Mais que ceux qui se laissent charmer par tous ces objets sachent que ce n'est qu'une décoration de théâtre faite avec de la toile et du coton, ou plutôt de purs fantômes qui ne souffrent point la lumière et qui s'en vont en fumée dès qu'on s'approche d'eux pour les embrasser ! »

Moins puissants que ceux de Bossuet, l'éloquence religieuse, le lyrisme religieux de Malebranche ont quelque chose de plus personnel, de plus profond, en quelque manière, et de plus délicieusement et vénérablement secret ; et si, en lisant Bossuet, on le voit dans sa chaire avec son geste entraînant et dominateur, en lisant Malebranche, on croit l'entendre dans l'obscurité mystérieuse de son cabinet aux volets clos, disant lentement, doucement, avec une sorte d'effroi religieux, des paroles sacrées.

E. FAGUET.

L'histoire à Rome.

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris.

Velleius Paterculus.

Assez tolérant, au début, à l'égard des orateurs et des historiens, le gouvernement impérial passa peu à peu de l'indulgence à la sévérité. Non seulement il réprima des excès condamnables ; mais il permit encore d'appliquer aux paroles la *lex majestatis* qui ne visait que les actes portant atteinte à la dignité du peuple romain.

Ce régime de tyrannie dura près d'un siècle, des premières années de notre ère, sous le règne d'Auguste, jusqu'en l'an 96, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Domitien. Tous les genres littéraires eurent à en souffrir, mais le genre historique fut particulièrement éprouvé. Cela se comprend : l'histoire touche à la politique ; écrire l'histoire, c'est toujours s'exposer plus ou moins à blesser les susceptibilités du pouvoir. Aussi, durant cette longue période, les historiens durent-ils, sinon se taire, comme le fit Tacite pendant quinze ans, du moins écrire avec prudence, ou même envelopper leurs pensées dans une sorte de flatterie. Nous allons en avoir la preuve en étudiant les rares œuvres de l'époque qui valaient la peine d'être examinées d'un peu près, à commencer par celle de Velleius Paterculus.

Sans être comparable, évidemment, aux grands écrivains du siècle d'Auguste, Velleius Paterculus est encore un écrivain de talent. C'est un excellent écrivain de second ordre, qui connaît son métier, qui dispose d'une langue assez pure, qui a même reçu une certaine éducation oratoire. Son livre n'est donc pas dépourvu d'intérêt ; mais, avant de nous occuper de l'œuvre, disons quelques mots de l'auteur.

Les seuls renseignements — fort incomplets, du reste — que nous ayons sur la vie de Velleius Paterculus, nous sont fournis par lui-même. Il était Campanien d'origine, et sa famille jouissait d'une grande considération dans le voisinage de Naples.

Un de ses ancêtres maternels, Minutius Magius, avait joué un rôle important dans la Guerre Sociale. Inébranlablement attaché

à Rome, alors que les Italiens se révoltaient, « demandant à devenir citoyens d'une ville dont leurs armes soutenaient la puissance », il aida Sylla de tout son pouvoir, et c'est peut-être grâce à ses efforts que la Campanie resta romaine. En récompense de sa fidélité, il obtint le droit de cité par privilège spécial, et ses deux fils furent créés préteurs.

Le grand-père paternel de notre historien, Caius Velleius, s'était également signalé, mais dans d'autres circonstances. C'était au moment de la guerre de Pérouse. Un des plus chauds partisans d'Antoine, Tibérius Claudius Néron, le premier mari de Livie, le père de Tibère, avait soulevé la Campanie et retardé pendant quelque temps le succès d'Octave. Obligé enfin de céder à la force et réduit à chercher son salut dans la fuite, il avait gagné le rivage et s'était embarqué, à Naples, pour la Sicile. C'est alors que Caius Velleius entre en scène. L'amitié qui l'unissait à Néron était si forte, nous dit son petit-fils, que, chargé de veiller aux intérêts du parti et retenu d'ailleurs en Italie par son âge et ses infirmités, il ne put se résoudre à vivre éloigné de son chef et se plongea de désespoir son épée dans le cœur !

A son tour, le père de Velleius Paterculus fut en relations avec les Tibères : il servit en Germanie, sous les ordres du futur empereur, en qualité de commandant de la cavalerie.

Ces renseignements sur la famille de Velleius Paterculus permettent de se faire une idée assez exacte de l'éducation qu'il a reçue. Il dut être élevé à Rome, et dans le voisinage de la cour. En effet, Livie était devenue la femme d'Auguste ; Tibère, en attendant son adoption, vivait au palais impérial : les anciens et fidèles amis de leur famille n'eurent vraisemblablement qu'à se féliciter de leur élévation... Ce qu'il y a de sûr, c'est que, de très bonne heure, Velleius Paterculus mène l'existence des jeunes gens de haute condition : il fait ses premières armes (probablement en Thrace ou en Macédoine) non pas dans les légions, comme un simple citoyen, mais dans l'état-major de quelque prince ; il est choisi comme officier de confiance par l'un des petits-fils d'Auguste, qu'il accompagne dans une ambassade auprès du roi des Parthes ; enfin, il est attaché à la personne même de Tibère. C'est dans la suite de ce personnage que nous le trouvons, d'abord en Germanie, où il ne tarde pas à prendre la place de son père à la tête de la cavalerie, ensuite en Pannonie et en Dalmatie. De retour à Rome, après cette dernière campagne, il figure, avec son frère, à côté du char du vainqueur, dans le défilé triomphal.

Ainsi, Velleius Paterculus a, pendant longtemps, vécu dans l'entourage, sinon dans l'intimité des princes ; il a approché

Auguste déjà vieux, Livie, Tibère... Un peu plus tard, il est très en faveur auprès du consul Vinicius, auquel il dédie son *Histoire*, et auprès du ministre Séjan. Puis, tout à coup, il disparaît. Aurait-il été impliqué dans la disgrâce du célèbre favori ? C'est probable : il est à croire, en effet, que sa vie n'a pas été exempte de déboires vers la fin, et qu'il est mort assez jeune. Mais, à l'époque où il écrit son livre, c'est un homme fort bien en cour. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver en lui un historien véridique, un soldat, comme Burrhus, inhabile « à farder la vérité ».

Une fin prématurée ayant empêché Velleius Paterculus d'écrire le grand ouvrage qu'il avait conçu, et qu'il nous annonce à diverses reprises, nous n'avons à nous occuper que de son *Histoire romaine* en deux livres, dédiée au consul Vinicius. Ce n'est pas une œuvre considérable. De plus, nous ne la possédons pas en entier : une grande partie du premier livre est perdue, et le second présente quelques lacunes. Mais, telle qu'elle nous est parvenue, il est encore possible d'y retrouver le plan adopté par l'auteur.

Le premier livre, sorte de résumé de l'histoire universelle, nous fait remonter dans le passé aussi haut que les données historiques le permettaient alors : il y est question de la Syrie, de la Perse, de la Médie... De là, après avoir étudié en passant les différentes républiques de la Grèce, nous arrivons à Rome, dont l'histoire se déroule sous nos yeux jusqu'en l'an 146 avant notre ère, c'est-à-dire jusqu'à la destruction de Corinthe et de Carthage.

Le second livre comprend la suite de l'histoire romaine depuis cette date jusqu'au consulat de Vinicius (30 après J.-C.). Il est plus développé que le premier, bien qu'il embrasse un nombre de siècles moins considérable. C'est que Velleius Paterculus, comme les annalistes ses prédécesseurs, parle de préférence des événements dont il a été le témoin. Il s'étend longuement sur l'époque d'Auguste et de Tibère. Il nous fournit même sur les règnes de ces deux empereurs des détails d'un grand intérêt, d'autant plus précieux à recueillir pour nous, qu'ils ne se trouvent nulle part ailleurs. C'est grâce à lui que nous connaissons, par exemple, toute une partie importante de l'histoire d'Auguste, les conjurations, et que nous savons quelque chose de l'organisation du gouvernement à Rome, sous Tibère. Il serait donc fâcheux que son œuvre eût été perdue.

Essayons maintenant de voir de plus près les caractères de cette œuvre, en quoi elle se distingue des œuvres antérieures, quelle est en bien ou en mal son originalité.

Ce qui frappe tout d'abord, quand on lit Velleius Paterculus, c'est sa façon particulière de concevoir l'histoire. Les autres

historiens nous exposent les faits, nous en montrent les causes, les conséquences, l'enchaînement logique ; ils nous décrivent la marche générale des événements, ce qu'on pourrait appeler l'humanité en action, et, s'il leur arrive, incidemment, de s'occuper des individus, ce n'est qu'autant que les individus représentent la collectivité. S'agit-il, par exemple, des guerres Puni-ques ? Ils mettent en scène Hannibal et Scipion ; mais, avant tout, ils nous font assister à la lutte elle-même, au terrible duel entre Rome et Carthage. C'est bien ce duel, en effet, aboutissant à la prépondérance de l'une des deux villes et à la destruction de l'autre, que nous désirons connaître ; quant aux personnages qui y ont pris part, ils ne doivent nous être présentés que dans la mesure où cela peut servir à l'intelligence des événements. Les événements, voilà l'essentiel. Qu'importe que la bataille de Cannes ait été gagnée par tel ou tel général ; ce qui importe, c'est qu'elle ait été gagnée contre les Romains.

Velleius Paterculus, lui, procède d'une façon toute différente. Sans doute, il fait une place aux événements ; mais c'est aux grands hommes seuls qu'il s'intéresse. Il parle des guerres Puni-ques : peut-on dire qu'il a écrit l'histoire de ces guerres ? Non ; il s'est uniquement inquiété de retracer la vie d'Hannibal, de Scipion, et les diverses péripéties de la lutte ne lui ont paru dignes de retenir son attention que parce qu'elles étaient propres à relever la gloire de ces illustres capitaines.

Or, cette singulière méthode historique, que tout d'abord l'on pourrait croire empruntée à Cornelius Nepos, appartient en propre à notre auteur : elle s'explique par son tour d'esprit particulier, et par les circonstances dans lesquelles il a composé son ouvrage.

Velleius Paterculus est un soldat : à ce titre, il a surtout vécu dans les camps, et, s'il a passé à la cour, c'est comme officier de la maison militaire. Autour de lui, tout se faisait d'après les ordres d'un chef. Il lui est donc impossible de comprendre les événements sans une main qui les dirige. D'ailleurs, la réalité contemporaine est là pour lui donner raison. Il n'y a qu'un seul maître à Rome : c'est le prince. Le prince incarne en sa personne la nation tout entière ; Rome n'est plus qu'un instrument dans ses mains ; l'histoire de Rome se confond avec sa propre histoire, de même que notre histoire nationale se confondait, au ^{xvii}e siècle, avec celle de Louis XIV.

Pas plus que le présent, le passé ne peut lui ouvrir les yeux. Il ne le connaît pas ; né vers le commencement du règne d'Auguste, près de trente ans après la mort de César, il n'a jamais connu que le gouvernement impérial. Il en est de même des per-

sonnes qu'il peut interroger : s'il leur a été donné de voir la République, c'est au moment où Sylla, Pompée, César étaient tout-puissants comme des monarques, c'est-à-dire à une époque où la République était déjà l'Empire. Leurs souvenirs viennent donc confirmer ses impressions personnelles, et le fortifier dans sa croyance que tout, dans le monde, est mené par une volonté souveraine.

Ainsi entendue, de cette façon simple et originale, mais évidemment inexacte, l'histoire comporte naturellement des portraits. Il y en a beaucoup chez Velleius Paterculus ; il y en a même de remarquables, qui, n'étaient de petites faiblesses de style, pourraient sans trop de désavantage soutenir la comparaison avec les meilleurs de Salluste. En voici quelques-uns, pris parmi les plus frappants.

C'est d'abord Marius, « homme de basse naissance, d'un esprit rude et grossier, de mœurs austères, aussi bon capitaine que mauvais citoyen, dévoré d'ambition, insatiable et toujours remuant » ;

Mithridate, « guerrier plein d'ardeur, grand par son courage et quelque temps aussi par sa fortune, général au conseil, soldat dans l'action, *un second Hannibal par sa haine contre les Romains* » ;

César, « remarquable par sa beauté, par la vigueur et l'énergie de son caractère ; à une libéralité excessive (il avait fait plusieurs millions de dettes !), il joignait un courage qui n'avait rien d'humain ; la grandeur de ses pensées, la rapidité de ses expéditions, sa fermeté dans le péril *le faisaient ressembler à Alexandre, mais à Alexandre sobre et maître de sa colère* » ;

Pompée, « en qui l'on admirait non ces grâces qui parent la jeunesse, mais une beauté grave et majestueuse, s'alliant bien à sa haute fortune. *Sa vie était pure, ses mœurs irréprochables, son éloquence médiocre. Il était passionné pour les honneurs ; mais il voulait les recevoir comme une marque d'estime, non les usurper.* »

On pourrait aisément multiplier les exemples ; ceux que nous venons de citer suffisent pour nous faire connaître la manière de peindre de Velleius Paterculus. Il excelle à rendre vivante une physionomie, en quelques coups de pinceau.

Après cette importance considérable donnée aux grands hommes, ce qu'il faut remarquer dans l'œuvre que nous étudions, c'est la place qui y est faite à l'histoire littéraire.

Les historiens anciens passent, en général, sous silence ce qui touche à la littérature ; Velleius Paterculus, lui, prend plaisir à en parler. Certains problèmes le préoccupent. Comment expli-

quer, par exemple, ce fait que « les génies les plus excellents en tous genres, comme s'ils s'attiraient mutuellement, se rencontrent toujours dans le cercle étroit d'une même époque » ; que les grands tragiques grecs, Eschyle, Sophocle, Euripide, sont à peu près contemporains ; qu'il en est de même des poètes comiques, des philosophes, des orateurs, des peintres, des sculpteurs ? Comment expliquer aussi que c'est à Athènes, et non à Sparte ou dans telle autre ville de la Grèce, que l'on voit éclore, à un certain moment, le plus grand nombre d'œuvres remarquables ? Ces deux questions, notre historien ne parvient pas à les résoudre d'une manière satisfaisante ; il a du moins le mérite d'être le premier à les avoir posées.

Une troisième et dernière nouveauté de l'ouvrage de Velleius Paterculus, nouveauté qui, celle-là, n'est pas à son honneur, c'est l'usage immodéré qu'il y fait de la flatterie. A diverses reprises, il se donne pour un historien sincère et impartial ; il est exactement tout le contraire. Lorsqu'il parle du passé, il se tient encore dans des limites convenables ; mais, à mesure qu'il approche de l'époque contemporaine, il change de ton, et son *Histoire* devient de plus en plus dithyrambique. En particulier, Tibère le ravit ; tout ce qu'il fait est admirable ; tout ce qui a trait à sa personne prend un intérêt exceptionnel.

Le futur empereur nous est présenté : il a deux ans à peine. C'est au moment où Tiberius Claudius Néron, ne pouvant plus tenir tête à Octave, s'embarque pour la Sicile. Livie l'accompagne ; elle fuit devant les armes de son futur époux, emportant dans ses bras l'enfant qui sera, un jour, adopté par Auguste. Or, voyez de quelle profonde réflexion philosophique notre historien fait suivre le récit de cet événement : « Peut-on s'étonner assez des caprices du sort et de l'instabilité des choses humaines ? N'est-ce point sagesse à l'homme de craindre et d'espérer toujours le contraire de ce qu'il redoute et de ce qu'il attend ! »

C'est que Tibère est réservé aux plus hautes destinées : élevé à la cour, nourri des divines leçons de l'empereur, il sera non seulement un grand personnage, mais un héros, un demi-dieu, une divinité !

Il grandit ; Auguste le désigne comme successeur. Voici en quels termes Velleius Paterculus nous parle de ce jour mémorable : « La joie de cette journée, le concours de Rome entière, les vœux, les mains tendues vers le ciel, l'espérance conçue d'une sécurité perpétuelle et de l'éternité de l'empire romain : tel est le tableau dont à peine le cadre d'un plus grand ouvrage pourrait contenir l'esquisse, et que nous n'essaierons point de retracer ici.

Bornons-nous à dire que, aux yeux de tous, Tibère apparut comme le symbole du bonheur. Cette aurore éclatante bannissait l'inquiétude de tous les cœurs. Les pères ne tremblaient plus pour leurs enfants, les maris pour leurs femmes, les propriétaires pour leurs biens : tous les citoyens étaient rassurés sur leur vie, leur repos, la paix et la tranquillité publique. Jamais plus hautes espérances ne furent suivies d'un résultat plus heureux ni plus complet ! »

Le moment est enfin venu pour Auguste d'aller prendre sa place parmi les dieux ; Tibère lui succède, et Velleius Paterculus nous fait de son règne un tableau qui semble une peinture de l'âge d'or : « La bonne foi reparut au Forum, la sédition en fut exclue, comme la brigue le fut du Champ de Mars, et la discorde des assemblées du Sénat. On vit renaître dans Rome la justice, l'équité, l'industrie, qui semblaient en avoir été bannies pour toujours. Les magistrats recouvrèrent le respect qui leur était dû ; le Sénat, sa majesté ; les jugements, leur solennité. Plus de séditions au théâtre ! Tous les citoyens furent ramenés au désir ou à la nécessité de bien faire. La vertu est honorée, le vice puni ; les petits respectent les grands sans les craindre ; le supérieur marche devant l'inférieur, mais ne le méprise pas. A quelle époque le prix des choses nécessaires à la vie fut-il plus modéré ? Quand la paix a-t-elle été plus prospère ? Répandue d'un bout du monde à l'autre, de l'Occident à l'Orient, du nord au midi, cette paix auguste établit partout la plus complète sécurité. Tous les coups du sort qui viennent frapper les particuliers et les villes mêmes, la munificence du prince les répare. Des villes sont relevées en Asie, et les provinces délivrées du despotisme de leurs magistrats ; les honneurs courent au-devant du mérite ; les peines sont rares, mais au besoin elles ne se font pas attendre ; l'équité l'emporte sur la faveur, la vertu, sur la brigue : car nous vivons sous le règne d'un prince admirable, qui enseigne le bien à ses sujets en le faisant lui-même ; supérieur à tous par son autorité, mais plus grand encore par sa conduite ! »

Ce n'est pas seulement lorsqu'il parle de Tibère que Velleius Paterculus cherche ainsi à dérober la vérité ; il fait de même en parlant d'Auguste. Voici, par exemple, comment il raconte la prise de Pérouse : « César, autant par son courage que par l'ascendant de sa fortune, se rendit maître de Pérouse, et renvoya le consul sain et sauf. *Quant au traitement que les habitants éprouvèrent, il faut moins l'attribuer à la volonté du chef, qu'à la fureur du soldat...* »

S'agit-il des proscriptions ? C'est Antoine et Lépide qui ont tout

fait ; Octave est innocent : « Malgré la résistance de César, qui se trouvait seul contre deux, ils renouvelèrent, dans leur fureur, les proscriptions dont Sylla avait donné l'affreux exemple. »

Un crime, qui devait bien un peu peser à Auguste, et qu'il était impossible de taire, c'est le meurtre de Cicéron, abandonné d'un cœur léger à la vengeance d'Antoine ; notre historien, pour dissimuler son embarras, a recours à une apostrophe ridicule : « C'est en vain, Marc Antoine (je ne puis contenir mon indignation dans la forme ordinaire de ces récits) ; c'est en vain que tu as mis à prix cette tête glorieuse, et que, par l'appât d'un funeste salaire, tu as armé le bras d'un assassin contre le sauveur de la République, contre le plus éloquent de nos orateurs et le plus illustre de nos consuls !... »

C'est sur de pareilles flatteries que Velleius Paterculus termine son ouvrage, après avoir adressé une prière pleine d'enthousiasme aux dieux protecteurs de la ville, et leur avoir demandé une longue vie pour des princes qui s'entendent si bien à faire le bonheur de leurs sujets.

Voilà où en est descendue l'histoire !

R.

Les phénomènes généraux en histoire.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Maître de conférences à l'Université de Paris.

Conditions universelles communes à toutes les sociétés (Suite).

6) — *Le gouvernement représentatif.* — La forme de gouvernement la plus moderne, la plus récente, est le gouvernement représentatif. Le pouvoir appartient à l'ensemble de la nation, qui le délègue à des représentants.

A) — Le gouvernement représentatif est un produit d'évolution ; il résulte de deux procédés différents, il a deux origines : la monarchie et la démocratie. Historiquement, les exemples les plus anciens sont démocratiques : le gouvernement représentatif est apparu dans des pays où une population, habituée à voir des assemblées élues, s'est trouvée sans souverain ; cela est arrivé dans deux sortes de cas.

a) — En pays neuf où se sont établis des colons. Ce fait s'est produit dans les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, particulièrement dans la Nouvelle-Angleterre ; les colonies types sont le Connecticut et le Rhode-Island ; les habitants se sont formés en corps politique, ont rédigé des *fundamental orders*, offrant le plus ancien exemple d'un gouvernement fondé sur un contrat formel ; le peuple est tenu pour souverain et délègue le pouvoir à des représentants élus, gouverneur, assemblée ; on distingue donc déjà l'exécutif et le législatif ; ce régime est maintenu, après la Restauration, par Charles II, qui l'accepte par haine du Massachusetts. La forme républicaine, dans ces deux Etats, est si complète que, après la Révolution, on n'a besoin de ne modifier aucune institution.

b) — En pays révolutionné où le souverain a été supprimé. Alors, on a établi la république, non pas par suite d'une préférence théorique, mais par la force de la nécessité. Ce cas s'est présenté en Angleterre en 1649, en France en 1792. Il s'est présenté également dans les colonies qui ont cessé de reconnaître le pouvoir

du monarque resté en Europe : dans les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, après la Révolution, chaque colonie devient un *State* ; la forme du gouvernement est le *commonwealth* ; le cas type est celui de la Virginie, qui, dès le mois de juin 1776, publie une déclaration des droits et se donne une constitution ; on peut citer encore les colonies latines de l'Amérique centrale et méridionale, qui se déclarent indépendantes dans la première moitié du xix^e siècle. En d'autres pays, le gouvernement représentatif a été établi après la suppression d'un régime oligarchique : ce fut le cas des villes suisses et des Provinces-Unies, quand, grâce aux succès de la Révolution française, furent instituées les républiques helvétique et batave. La république batave disparut vite ; mais le régime se maintint dans les cantons suisses ; des gouvernements représentatifs y furent établis, d'abord avec des conditions de cens pour les électeurs, puis sur des bases démocratiques pour une partie des cantons en 1830, pour tous en 1848 ; et, finalement, on est arrivé à la forme de la République représentative.

L'autre mode de formation part de la monarchie limitée. Le roi est conservé, mais il perd son pouvoir dominant pratique et même son caractère théorique ; il ne garde que son titre, ses honneurs, son caractère sacré et inviolable. Le changement se fait par deux voies. Le procédé le plus ancien est une évolution insensible, dont l'Angleterre offre le type : le roi laisse gouverner ses ministres et s'habitue à les prendre parmi les membres du *Parlement* ; puis l'usage finit par se consolider en règle : le roi ne peut plus donner d'ordres directement ; tous ses actes doivent être contresignés par un ministre ; les ministres deviennent responsables et sont pris dans la majorité de la Chambre élue ; celle-ci devient maîtresse du pouvoir ; en même temps, elle devient plus élective ; de plus en plus, elle représente la masse du peuple. Alors, en fait, les ministres qui gouvernent sont une délégation de la Chambre, et la Chambre est une délégation du peuple ; par une fiction, le roi est censé représenter le peuple. C'est la monarchie parlementaire, qui diffère de la monarchie constitutionnelle par la pratique. Elle est apparue d'abord en Angleterre, mais par une évolution lente, qui a duré plus d'un siècle, avec des accidents ; elle n'existe pas encore après la révolution de 1688 ; elle commence en 1715 ; elle est arrêtée par la réaction de Georges III, instructive parce qu'elle montre combien il était facile de revenir au gouvernement personnel du roi, parce qu'elle fait saisir le point où la monarchie constitutionnelle se transforme en monarchie parlementaire. Il ne suffit pas que la Chambre vote le bud-

get et les lois : la transformation n'est achevée que quand le cabinet est pris dans la majorité de la Chambre élue ; l'évolution n'a été achevée, n'a été constatée officiellement que par la déclaration de Peel à la Chambre des Communes, en 1834. Une évolution analogue s'est accomplie en Italie, en Autriche, en Espagne, au XIX^e siècle.

L'autre procédé est une déclaration formelle du prince qui reconnaît la souveraineté du peuple ; on a alors quelque chose d'intermédiaire entre la monarchie parlementaire et la république représentative. Les types les plus nets sont la France en 1830 et la Belgique en 1831. Le caractère ambigu de cet état de choses se manifeste surtout, quand, dans ces Etats, se produisent des luttes entre les partisans de la monarchie constitutionnelle et les partisans de la monarchie parlementaire : en Espagne et en Portugal, après 1834, se forment deux partis, *moderados* et *progresistas* ; en Prusse, un conflit se produit entre le Landtag et le roi ; en Danemark, de 1877 à 1903, une lutte est survenue entre la Chambre et le roi. De tels exemples servent à montrer nettement que le refus du budget n'est nullement le procédé par lequel une assemblée peut transformer le régime de constitutionnel en parlementaire.

B) — Le caractère essentiel du régime représentatif consiste en ce que le gouvernement est dirigé par un personnel représentatif ; ce personnel est de deux espèces : on a un personnel d'action, dit exécutif, et un personnel de délibération, dit législatif. Cette distinction correspond aux mêmes besoins qui déterminent la division des pouvoirs dans le gouvernement oligarchique. Partout on retrouve un conseil et une assemblée. La division est surtout nette dans les cantons suisses : dans chaque canton, on a un petit conseil exécutif et un grand conseil délibératif. Mais, dans les autres Etats, on se trouve en présence de survivances du régime monarchique ; dans les monarchies parlementaires, la survivance est complète : on a un roi à la tête de l'Etat ; dans les républiques, la survivance n'est que symbolique : on a un président élu ; mais, dans les républiques américaines, le chef du gouvernement choisit les agents.

L'assemblée délibérante est née par évolution de l'ancienne assemblée ; un seul type en avait survécu, le Parlement anglais à deux Chambres ; ce régime fut introduit dans les colonies anglaises d'Amérique et il a été conservé par les Etats devenus indépendants, mais avec un nom nouveau pour l'une des deux Chambres, Sénat, qui devient un corps représentatif élu par un procédé spécial. Les anciennes colonies espagnoles et portugaises

ont, après que leur indépendance eut été reconnue, imité le mode de gouvernement des Etats-Unis ; de même aussi, tout récemment, les petits Etats de l'Amérique centrale. Dans d'autres pays se constituait une assemblée unique, en France, par exemple de 1789 à 1793, puis en 1848 et 1871. Mais ce régime fut abandonné pour des principes théoriques, et, aujourd'hui, on a partout, sauf dans les cantons suisses, un mode de gouvernement par deux Chambres. L'assemblée est devenue organe officiel de délibération ; ses membres sont des personnages officiels et ont le droit de porter certains insignes. Mais la fonction de membre de l'assemblée n'est pas partout considérée du même point de vue : en certains pays, on la tient pour un service public et on accorde une indemnité ; en d'autres, les membres de l'assemblée ne reçoivent rien ; on estime que c'est un service dû par les grands personnages. La conception démocratique a été adoptée par toutes les républiques ; la conception aristocratique a été conservée en Angleterre et dans quelques Etats qui l'ont imitée.

C) — Le gouvernement représentatif a toujours des règles pour le recrutement, le mode d'élection, la durée de l'assemblée, pour le partage des pouvoirs, pour la détermination des droits des sujets. En Angleterre, ces règles ont été établies par la tradition, par les précédents. Mais, dans tous les pays où le gouvernement représentatif a une origine révolutionnaire, les règles fondamentales ont été rédigées officiellement : on a une constitution qui se distingue des règles ordinaires, des lois ; pour changer la constitution, on a établi une procédure spéciale ; elle est même déclarée supérieure aux lois, par ce fait qu'aucune loi ne doit être contraire à la constitution. Ce régime, établi d'abord dans les colonies anglaises d'Amérique et maintenu après la formation des Etats-Unis, a été appliqué dans toutes les républiques. Les monarchies parlementaires ont hésité entre ce régime et le régime anglais.

Dans les assemblées, il s'est créé un ensemble de règles sur la procédure ; la question fondamentale a été celle de la convocation : l'assemblée peut-elle se réunir à date fixe, doit-elle attendre d'être convoquée par le pouvoir exécutif ? Sur ce point, deux solutions ont été adoptées : suivant la solution républicaine, adoptée d'abord en Amérique, l'assemblée se réunit de droit à une certaine date et siège pendant une durée fixe, invariable ; dans les Etats monarchiques, le souverain a conservé le droit de convoquer et de dissoudre l'assemblée ; en France, un régime mixte a été adopté : le président de la République peut dissoudre

l'assemblée, après accord avec le Sénat, ce qui, dans la pratique, équivaut à supprimer le droit de dissolution.

D) — Les pouvoirs sont partagés suivant des nécessités pratiques. Le petit conseil, les ministres, ont le pouvoir d'action ; à l'assemblée appartient le pouvoir de délibération. Primitivement, les membres de l'assemblée sont liés par les instructions données par leurs commettants, par un *mandat impératif* ; le type le plus net est celui des Etats généraux de 1789 ; mais ce régime ne s'est conservé qu'en Suisse. Tous les autres Etats ont adopté le régime anglais : les députés reçoivent un mandat tacite, indéfini, général ; ils doivent agir suivant leur conscience ; ils sont des hommes de gouvernement.

La lutte pour le partage du pouvoir existe entre l'assemblée et le pouvoir d'action ; en principe, l'assemblée vote le budget, les lois, a un droit de contrôle sur les actes de l'exécutif. La lutte porte sur le choix des ministres : l'assemblée n'a que des pouvoirs limités au règlement général ; les ministres gardent les décisions pratiques. La tendance de l'assemblée est d'acquérir un pouvoir indirect, par l'exercice de son droit de contrôle, en rendant les ministres responsables.

E) — Les moyens d'action sont de deux sortes. Le gouvernement possède d'abord les anciens moyens de la monarchie, la force matérielle, le respect que les gouvernés ont pour le pouvoir. L'assemblée n'a qu'une force morale ; or elle a besoin de se défendre contre le gouvernement, son rival naturel. Les difficultés sont tranchées par des coups de force contre l'assemblée. Celle-ci n'a aucun moyen d'action : on a cru longtemps à l'efficacité de la résistance passive, du refus de l'impôt ; les exemples historiques, conflit en Prusse 1862-1866, conflit en Danemark 1877-1892, montrent le contraire. L'histoire prouve que l'assemblée n'a pu lutter et triompher que quand elle a eu à sa disposition une force armée, quand le peuple de la capitale s'est prononcé pour elle et contre le gouvernement : ce fut le cas en Angleterre, en 1642, en France, au 14 juillet 1789, en 1830, en 1848.

F) — Le régime représentatif amène forcément la création de partis ; il devient le gouvernement par un parti. Aussi prend-il un caractère tout différent des autres régimes ; c'est une illusion d'assimiler la décision d'une assemblée, même unique, à celle d'un gouvernement collectif, encore moins à celle d'un souverain personnel, comme on l'a fait pour la Convention, dont on a qualifié le gouvernement de despotisme collectif ; il y a toujours une différence radicale : dans le régime représentatif, la décision est obtenue par un compromis ; chaque parti a cédé une portion

de sa volonté ; la solution n'est celle de personne, ou bien elle est celle du parti en majorité, qu'une portion de l'assemblée a combattue publiquement.

Le personnel n'est élu que pour un temps ; il ne peut donc pas se perpétuer en oligarchie.

G) — Le régime représentatif est encore tout jeune ; nous n'avons vu que le début de son évolution. Il commence quand le peuple est théoriquement reconnu souverain, et fait exercer son pouvoir par des délégués. Ces délégués sont à l'origine en partie fictifs ; mais ils tendent de plus en plus à devenir effectifs et dépendants de leurs commettants, car ils sont retenus par la crainte de n'être pas réélus. D'autre part, les ministres arrivent à être indirectement liés par la Chambre. Peu à peu, l'opinion publique s'impose de plus en plus au gouvernement et à l'assemblée. Dans la plupart des Etats, elle n'exerce qu'une pression morale ; dans quelques républiques, elle a une action officielle, expresse : le peuple exerce directement une part du pouvoir ; il ratifie la constitution, et même il se réserve de décider la loi par le referendum et de la proposer par l'initiative, comme dans les cantons suisses. Il semble donc que l'évolution normale tende à transformer le gouvernement représentatif en un gouvernement direct.

H) — Nous avons décrit les phénomènes généraux d'organisation des partis, et vu comment se constitue le personnel qui dirige les affaires communes de l'Etat, qui prend les décisions, le *souverain*, selon une expression usitée depuis la Renaissance. Mais ce souverain n'est pas seul ; il y a, à côté de lui, dans les Etats évolués deux sortes de personnels, d'origine différente, qui tirent leur pouvoir de deux principes inverses, qui l'exercent par des procédés inverses : 1° les *électeurs*, souverains qui délèguent leur pouvoir à des représentants ; 2° les fonctionnaires, délégués qui reçoivent leur pouvoir du souverain.

A) — L'électeur est théoriquement le possesseur du pouvoir ; mais il cesse de l'exercer, il le délègue et ne garde qu'un pouvoir d'impulsion.

a) — Le corps électoral est un phénomène exceptionnel ; il est inconnu à toutes les monarchies absolues ; il apparaît dans certaines sociétés de première formation, dans les cités antiques ; mais, là, il est confondu avec un des corps de gouvernement, l'assemblée du peuple : elle élit, comme elle fait toutes les autres opérations de gouvernement : à Athènes, dans tous les cas, le vote se fait à mains levées ; à Rome, le peuple opère dans les *comitia* divisés en sections. Mais ces institutions ont été fragiles, elles ont

disparu complètement avec l'empire romain. Le corps électoral n'a pas existé dans le monde musulman ; il a reparu au Moyen Age, mais seulement dans des corps fermés, dans les corps de villes et dans le clergé pour les élections épiscopales, et encore il a végété, est devenu une pure formalité (en Angleterre, par exemple, pour les élections épiscopales, il a fallu demander au roi un *congé d'élire* qui aboutissait à la désignation de l'évêque par le prince), ou bien les corps de ville se sont transformés en oligarchies. Le seul régime électoral vivace est sorti de l'assemblée de notables réunis pour envoyer des représentants à l'assemblée que le souverain a parfois appelée autour de lui. Les assemblées des notables ont groupé des gentilshommes, des propriétaires, des gens des bourgs : les types les plus nets se présentent en Angleterre et en Hongrie. Ainsi, le droit électoral a appartenu, partout, d'abord à des privilégiés seuls. Puis le privilège s'est élargi, le corps électoral s'est accru. Dans les colonies anglaises d'Amérique, il a été d'abord étendu à tous les colons ; puis, au XVIII^e siècle, il a été restreint. Mais, quand on a constitué un régime représentatif neuf, il a fallu adopter un principe général ; l'exemple a été donné par la France : on a d'abord suivi la conception anglaise, et réservé le droit électoral aux propriétaires ; l'Empire et la Restauration ont défini les conditions nécessaires pour être électeur, le *cens* ; ce régime est devenu général au XIX^e siècle. Puis il a été élargi de façon à comprendre tous les adultes mâles, en renonçant à la condition de cens : l'évolution s'est accomplie, parallèlement, en Suisse et aux Etats-Unis ; enfin, en France, on a posé le principe du suffrage universel, qui a été adopté par d'autres Etats à son imitation.

b) — L'organisation du régime a varié suivant le nombre des électeurs. Dans les périodes où le droit électoral a été un privilège, les électeurs se réunissent en assemblées, tenues en un même lieu, le même jour : ce fut le cas dans les cités antiques ; c'est la pratique qu'ont suivie certains Etats modernes, l'Angleterre, la Hongrie, la Pologne, les Etats de Nouvelle-Angleterre, la France pour l'élection de députés aux Etats généraux ; cette organisation a même été conservée en France par la constitution de 1791 (les assemblées primaires) et a été en vigueur sous la Restauration et la monarchie de Juillet, de 1815 à 1848. — Au XIX^e siècle, quand le droit électoral est devenu général, abstrait, on a transformé l'assemblée électorale : de réelle, elle est devenue abstraite : le vote dure un jour, les sections sont nombreuses.

c) — La procédure a suivi une évolution analogue. Il existait deux traditions différentes. L'une d'elles s'était formée dans les

élections du clergé et des villes de pays roman ; elle était sortie de la conception primitive que la décision doit se prendre par un accord unanime. Puis, la pratique montrant l'impossibilité de cet accord, on a été amené à constater les opinions par écrit, à examiner (*scrutari*) ; l'expression de l'opinion de chacun fut qualifiée *votum*, désir. Cette espèce de consultation fut transformée en opération officielle, *scrutin*, et le désir devint décision obligatoire, *vote*. Par là s'établit la règle de la *majorité* à la place de l'unanimité ; mais, la majorité n'étant pas toujours atteinte, on songea à recommencer l'opération ; ce fut le *ballottage*. — L'autre tradition s'est formée dans les assemblées de laïques ; elle semble être d'origine germanique ; le vote est public, se fait à mains levées ou par déclaration sur un registre ouvert, sans ballottage ; elle a été conservée en Angleterre jusqu'en 1832 et en Hongrie.

La France, à l'époque de la Révolution, a adopté la procédure romane, mais en l'adaptant à un corps électoral nombreux par le vote à deux degrés, par le vote indirect. Les Etats d'Europe qui ont imité la France possèdent le vote indirect, par écrit, avec ballottage. — Au xix^e siècle, il s'est engagé une lutte entre les deux régimes : la France a renoncé au vote indirect, les peuples anglais ont abandonné le vote oral. Le régime universel, aujourd'hui, est le vote direct et secret. Dans les pays anglais, le système a été perfectionné en vue d'augmenter le secret : c'est l'*australian ballot* : l'électeur reçoit une liste, est enfermé dans une cabine où il pointe sur la liste les noms de ceux pour qui il vote. Mais, il reste une distinction : dans les pays anglais, le vote a lieu à la majorité relative ; partout ailleurs, la pratique du ballottage a été adoptée. La conséquence du régime anglais est le maintien de la vieille division en deux partis ; aucun parti nouveau ne peut apparaître ; les électeurs qui portent leurs voix sur les gens qui représentent le parti nouveau, les perdent et favorisent le succès du parti adverse.

d) — L'évolution du régime électoral est courte : elle n'embrasse guère qu'un siècle ; mais le sens en est déjà très apparent. Le droit de suffrage est de moins en moins regardé comme un privilège ; de plus en plus, on le considère comme un droit. Le phénomène général a été l'extension du droit de suffrage ; dans plusieurs Etats, cette extension a abouti au suffrage universel ; dans d'autres, elle s'y achemine. L'étape suivante est le suffrage des femmes : elle a déjà été franchie dans quelques pays anglais, mais l'évolution est retardée dans les pays européens par la crainte de l'influence du clergé.

Une tendance générale est celle qui consiste à distribuer égale-

ment le pouvoir électoral entre tout le pays. Les anciennes subdivisions d'origine historique étaient très inégales ; on a cherché à les égaliser en partant du principe que le nombre des députés doit être proportionnel à la population. L'étape suivante est la représentation proportionnelle des minorités, qu'on a déjà expérimentée en Suisse et en Belgique.

L'évolution vers le vote secret part du principe qu'il faut augmenter l'égalité du droit de suffrage, en assurant l'indépendance aux électeurs qui, socialement, dépendent d'un supérieur.

Dans les Etats non monarchiques, il y a une tendance à accroître le pouvoir des électeurs en leur faisant exercer directement une partie du pouvoir souverain. D'abord, on a soumis la constitution à leur ratification : l'exemple a été donné en Nouvelle-Angleterre et suivi par tous les Etats de l'Union américaine du Nord. Le principe a été posé en France et appliqué pour la constitution de 1793 ; mais il a été déconsidéré par les plébiscites impériaux. De France, la pratique est passée en Suisse avec la constitution de 1798 ; elle s'y est consolidée : l'usage existe dans tous les cantons de faire ratifier la constitution par le peuple ; et même, dans certains cantons, l'autorité du peuple s'applique aux lois, grâce au *referendum* et à l'*initiative*.

M. T.

La comédie romaine.

Cours de M. GUSTAVE MICHAUT,

Professeur à l'Université de Fribourg.

I. D'Ennius à Luscius Lanuvinus.

Pendant que Plaute triomphait dans la comédie, charmait la foule et réussissait même à plaire aux délicats, ou bien, après que ses succès redoublés eurent définitivement fait de la représentation comique l'une des parties les plus attendues et les mieux accueillies des jeux publics, une foule d'écrivains s'efforcèrent soit de rivaliser avec lui, soit de marcher sur ses traces. Ces contemporains et ces successeurs pouvaient avoir leurs mérites. Malheureusement, même des plus fameux, les pièces ne nous sont point parvenues : entre Plaute et Térence, il y a, — sinon dans la réalité, au moins pour nous, — comme un interrègne dans l'histoire de la comédie romaine. Ennius, Plautius, Trabea, Atilius, Licinius Imbrex, Aquilius, Juventius, Luscius Lanuvinus, Cæcilius Statius surtout (qui, sans doute, méritait mieux) ne sont guère à nos yeux que des intérimaires.

Ennius, le Calabrais naturalisé romain et si fier de l'être (*Nos sumus Romani, qui fuimus ante Rudini*), le poète épique qui se vantait d'être l'Homère de la poésie latine ou même le véritable Homère revenu enfin à la forme humaine, le tragique qui a enrichi sa patrie adoptive des dépouilles d'Euripide, le poète didactique qui a fait connaître aux Romains les doctrines d'Epicharme ou d'Evhemère, l'inventeur de la *satura* non dramatique, l'imitateur enfin de la littérature badine ou libertine des Tarentins, — Ennius a écrit aussi des comédies. On dirait que cet infatigable auteur s'est piqué de ne laisser aucune forme littéraire qu'il n'ait au moins essayée : il a voulu tout ensemble entrer dans toutes les voies ouvertes avant lui, frayer toutes les voies qu'avant lui on n'avait point percées. Nous ne possédons de lui que deux titres de comédies : *Caupuncula*, la Cabaretière, imitée sans doute des *Καπηλίδες* de Théopompe, et *Pancratiastes*, l'Athlète, d'après le *Παγκρατίας* soit d'Alexis, soit de Théophile, soit de Philémon. Les trop rares fragments qui nous en restent (trois vers et demi) ne nous permettent point de porter un jugement sur ces pièces. Nous voyons seulement que, dans le *Pancratiastes*, reparaissent des

scènes ou des types communs à toutes les œuvres de la Comédie Nouvelle : une femme qui implore, mère à qui l'on a enlevé son enfant ou amoureuse séparée de celui qu'elle aime (1); un *servus currens*, qui frappe violemment à la porte, apportant quelque grave nouvelle (2); un esclave fripon, enfin châtié de ses fourberies : « Où me conduis-tu ? » demande-t-il. — Et son maître irrité de lui répondre : « Là où tu n'entendras plus que le bruit des meules (3) ». Dans l'autre pièce, la *Cabaretière*, Ennius trahissait-il quelque chose des goûts bachiques qu'Horace a malignement signalés en lui (4)? Quoi qu'il en soit, suivant la méthode inaugurée par Nævius et par Plaute, avec la même liberté dont il avait usé lui-même dans ses tragédies, il n'a pas craint de modifier ses modèles par la contamination : Térence nous en est témoin (5). Pourtant il ne semble pas qu'Ennius ait remporté dans le genre comique les mêmes succès qu'il a rencontrés dans les genres sérieux : Volcatius Sedigitus ne le place que dixième et dernier, encore par grâce, *antiquitatis causa*; les auteurs anciens, qui nous parlent si souvent et avec tant d'éloges de ses tragédies, mentionnent rarement ses comédies; et Cicéron lui-même s'en tait. Sans doute, le joyeux vieillard, qui supportait si allègrement le double poids de l'âge et de la pauvreté (6), n'avait point un genre de talent conforme à son caractère : son génie vigoureux et grave ne savait point s'exprimer en des œuvres légères et plaisantes. Sans doute aussi, l'époque était passée où le même homme pouvait également bien réussir dans les genres les plus divers : la spécialisation, remarquable déjà chez Plaute, tendait à s'imposer aussi aux autres écrivains; et, de fait, à de rares exceptions près, elle s'est imposée dès lors.

Plautius, un contemporain probable de Plaute, ne nous a, lui, rien laissé du tout. Sedigitus ne le nomme même pas; et, de très bonne heure, semble-t-il, son nom a été comme éclipsé dans l'éclat du grand nom, trop semblable, de Plaute. « Dans son livre, *Les Comédies plautiniennes*, écrit Aulu-Gelle, Varron dit qu'il y a eu un poète comique nommé Plautius, dont les comédies, ayant pour titre *Plauti fabulæ*, ont été crues plautiniennes; elles

(1) Fr. II.

(2) Fr. I.

(3) Fr. III.

(4) « Ennius ipse pater, nunquam nisi potus, ad arma prosiluit dicenda ». (Ep. I, XIX, 7). Cf. Serenus Sammonicus : « Ennius ipse pater, dum pocula siccata iniqua... » (713, sqq.)

(5) *Andria*, Prol., vers 15-21.

(6) *De Senectute*, v, 15.

n'étaient pas plautiniennes, de Plaute, mais plautianiennes, de Plautius (1). » Que devons-nous conclure de là? que Plautius n'avait pas du tout de mérite, puisqu'il a été si facilement confondu avec un quasi-homonyme? que Plautius n'était pas sans mérite, puisque ses comédies ont pu être attribuées à Plaute lui-même? C'est affaire à l'ingéniosité des critiques; mais il sera peut-être plus sage de reconnaître que l'on n'en peut rien conclure (2).

Au moins avons-nous quelques vers de Trabea et des jugements sur lui. Volcatius Sedigitus le nomme, le huitième. Varron lui accorde l'art de manier les passions : « Πᾶσι Trabea, Atilius, Cæcilius facile moverunt (3). » Cicéron le cite à plusieurs reprises dans ses œuvres philosophiques (4); et les deux passages ainsi conservés semblent montrer qu'en effet Trabea savait analyser avec finesse, représenter avec vie les sentiments de ses personnages. « Pour moi, dit quelqu'un (il parle, sans doute, à un ami qui s'attache trop passionnément à je ne sais quelle espérance), pour moi, je crois que la joie excessive est la pire des erreurs (5). » Dans l'autre fragment, un jeune amoureux, hors de lui, rêve tout éveillé, comme le Charin du *Mercator* (6); mais, lui, il est plein d'espoir, il bâtit des châteaux en Espagne, il se plaît à s'imaginer à l'avance toutes les choses propices au succès de ses amours : « La marchande d'esclaves, amorcée par mon argent, guettera mes gestes, mes volontés, mes vœux. J'arrive; je frappe à la porte; la porte s'ouvre. Aussitôt, me voyant ainsi entrer à l'improviste, Chrysis en hâte accourra vers moi, impatiente de se jeter dans mes bras. Elle se donnera à moi; et ma fortune l'emporthera sur la Fortune elle-même (7). » C'était là, sans doute, un pot au lait bien vite renversé (8).

Atilius est placé le cinquième par Sedigitus. Il avait écrit une tragédie d'*Electre* (9), mais aussi un *Misogynos*, imité sans doute du Μισογύνος de Ménandre. Nous avons de lui une courte phrase :

(1) *Nuits att.*, III, m, 10.

(2) Hertz., *De Plautio poeta ac pictore*, 1867.

(3) Varron dans Charis, II, 241, c.

(4) *Tusculanes*, IV, xv, 35; xxxi, 67; *De Fin.*, II, iv, 13.

(5) Fr. II.

(6) Acte V.

(7) Fr. I. — Il y a un jeu de mots entre « fortunæ », fortune pécuniaire, et « Fortuna », la déesse Fortune.

(8) On sait que Muret avait fabriqué du faux Trabea (six vers) pour mettre à l'épreuve la science de Jos. Scaliger, et que ce dernier s'y est laissé prendre. (Cf. Bayle, Dictionnaire, au mot *Trabea*.)

(9) Cicéron, *De Fin.*, I, II, 5; Suétone, *Cæs.*, LXXXIV.

« La joie est comme une liquéfaction de l'âme (1) » et un vers, devenu proverbial, à en juger par l'usage qu'en fait Cicéron : « A chacun sa femme, à moi, la mienne ; à chacun ses amours, à moi, les miens (2). » Cicéron l'appelle « poète très dur », *poeta durissimus* (3), soit que sa langue fût archaïque, soit que sa versification parût peu harmonieuse. Porcius Licinius porte le même jugement, atténué par un assez vif éloge : « Il est de fer, cet écrivain ; mais c'est un écrivain (4). » Et nous avons vu que Varron lui reconnaît le même mérite qu'à Trabea et à Cæcilius (5). C'est, sans doute, en raison de l'énergie avec laquelle Atilius savait manier les passions, que l'on choisit des extraits de ses œuvres tragiques pour les chanter aux funérailles de César et enflammer la colère de la foule (6). D'après ce fait et d'après le témoignage de Varron, on peut croire que la vigueur était le principal caractère de son talent.

Licinius Imbrex, le quatrième de Sedigitus, avait écrit une *Næra* (7) imitée de la *Néxipa* de Philémon ou de celle de Timoclès. On y rencontrait assurément un soldat fanfaron ; et le guerrier lui-même, ou l'un des flatteurs qui l'entouraient pour le duper, disait à Nèère : « Je ne veux plus qu'ils t'appellent Nèère, mais Nerio (femme de Mars, chez les Sabins) : car tu es devenue la femme de Mars lui-même (8). »

Aquilius n'est pas même nommé par Sedigitus. Ce silence paraît assez étonnant ; car Aquilius semble avoir été un auteur fécond et non sans mérite. Il avait écrit de nombreuses pièces, et beaucoup d'entre elles avaient été assez remarquables pour qu'on les attribuât à Plaute lui-même. Accius, dans ses *Didascalica*, avait essayé de lui rendre son bien. « Ni les *Gemini* (les Jumeaux) ; disait-il, ni les *Leones* (les Lions), ni le *Condalium* (la Bague), ni l'*Anus* (la Vieille), ne sont de Plaute ; ni non plus la *Bis compressa* (le double Viol), ni la *Bæotia* (la Béotienne) ; ni encore bien moins

(1) Fr. II.

(2) Fr. I.

(3) *Ad Attic.*, XIV, xx, 3.

(4) Cicéron, *De Fin.*, I, II, 5.

(5) Ritschl (*Parerga*, I, 196) s'est demandé s'il ne fallait pas l'identifier avec un L. Atilius (ou Hatilius) de Préneste, acteur qui joua dans les pièces de Térence. Dans ce cas, Atilius appartiendrait à une époque ultérieure, au VII^e siècle peut-être. (Cf. Dziatzko, *Rhein. Mus.*, XXI, 72.)

(6) Suétone, *Cæsar*, LXXXIV.

(7) Aulu-Gelle, *Nuits att.*, XIII, xxii, 16. — Quels rapports a-t-il avec Licinius Tegula, l'auteur de l'hymne officiel de 552 ? (Cf. Tite-Live, XXXI, xii.) Serait-ce le même et aurait-il été désigné au choix des magistrats par le succès des cantica de ses comédies ?

(8) Fr. unique.

l'ἄγροχος (le Rustre), ni les *Commorientes* (les Mourant ensemble) : elles sont de M. Aquilius. » Varron, qui cite ce passage dans son livre *Les Comédies plautiniennes*, n'admet pas l'opinion d'Accius, et Aulu-Gelle se range à ses côtés. Pour résoudre les doutes qui se sont élevés sur l'authenticité des pièces de Plaute, dit ce dernier, il ne faut pas s'en fier aux catalogues des divers savants, « mais s'en rapporter à Plaute lui-même, aux caractères de son génie et de sa langue. Nous voyons que Varron, lui aussi, a usé de ce criterium. Outre ces vingt et une comédies (que nous appelons varroniennes) qu'il met à part de toutes les autres, comme étant de Plaute sans aucun doute et du consentement universel, il en a encore authentifié quelques-unes, en se fondant sur le genre de style et de comique, tout à fait analogues à ceux de Plaute ; et, quoiqu'elles aient été auparavant mises sous le nom d'autres poètes, il les a revendiquées pour lui. C'est ainsi qu'il a fait pour la comédie intitulée *La Béotienne*, que nous lisions récemment. Bien que cette pièce ne figure pas parmi les vingt et une et qu'elle soit attribuée à Aquilius, il n'hésita pas à soutenir qu'elle était de Plaute ; et n'importe quel lecteur ordinaire de Plaute n'hésitera pas à le soutenir également : il suffit de lire ces seuls vers, extraits de cette comédie. — Je les ai retenus et je les reproduis ici, parce qu'ils sont, pour parler comme Varron, *plautiniens* au suprême degré. — C'est un parasite affamé qui parle : « Que les dieux écrasent celui qui le premier a inventé les heures, et le premier aussi qui a placé là le cadran solaire ! Maintenant, pour mon malheur, le jour est découpé en morceaux. Dans mon enfance, il n'y avait qu'un seul cadran, le ventre, bien meilleur et bien plus exact que tous ceux-là ! N'importe où, il vous rappelait l'heure du repas — sauf quand il n'y avait rien. Mais maintenant, même quand il y a de quoi, on ne mange pas, s'il ne plaît au soleil. Aussi, depuis que la ville est remplie de cadrans, les trois quarts des gens se traînent, exténués, mourant de faim (1). » — Qui a raison d'Accius ou de Varron et Aulu-Gelle ? Les preuves nous manquent pour résoudre ce problème d'une façon décisive. Pourtant Varron et Aulu-Gelle ont eu le grand tort de nous révéler le principe de leur critique : ces appréciations personnelles sur le « genre de style et de comique » sont choses bien arbitraires, étrangement variables d'un lecteur à un autre ; et il est difficile d'appuyer là-dessus un jugement valable. Au contraire, Accius, au ton dont il s'exprime, semble avoir derrière lui des documents et des preuves : si le titre de son ouvrage n'est pas trop

(1) *Nuits att.*, III, III.

mensonger, il aurait consulté les didascalies pour faire l'histoire du théâtre latin ; et ainsi il aurait chance d'avoir trouvé et de nous transmettre des renseignements exacts. Si son opinion n'est pas sûre, elle semble, du moins, la plus sûre (1).

Ce malheureux passage de la *Bæotia*, déjà tirailé entre les critiques anciens, a fait couler aussi l'encre des critiques modernes. Ritschl, dans ses *Parerga* (2), en a suspecté l'authenticité. Il y est dit, en effet, que la ville était « remplie de cadrans ». Mais, objecte Ritschl, en se référant à un passage de Pline l'Ancien (3), cela n'a pu se produire que quelques années après 590. Ces vers ne sont donc point d'Aquilius (ni de Plaute, s'il fallait lui attribuer la *Bæotia*, ni d'aucun autre auteur contemporain), mais d'un remanieur, qui aura retouché la pièce pour quelque reprise. Et, comme Varron, s'il y avait lu ces détails, n'aurait point attribué la pièce à Plaute — ou du moins y eût distingué la partie authentique des additions ultérieures, — ce remaniement doit avoir eu lieu dans le cour du VII^e siècle, pour l'une des reprises de pièces anciennes, qui se sont faites à cette époque. De tels soupçons ne semblent point justifiés. Pline nous apprend aussi que le premier cadran solaire a été établi à Rome soit vers 460, soit vers 490 ; le remanieur du VII^e siècle n'aurait donc point eu l'idée de faire dire à son parasite : « Dans mon enfance, il n'y avait qu'un seul cadran, le ventre. » D'autre part, de simples particuliers ont bien pu, pour leur usage et à leurs frais, faire installer, dès le V^e siècle, des cadrans solaires privés dont Pline n'avait point à parler ; — sans compter que l'exagération du parasite désespéré : « la ville est remplie de cadrans », ne doit pas sans doute être prise au pied de la lettre. Enfin des critiques ont supposé, avec quelque apparence de raison, que tout ce développement sur les cadrans n'a, sans doute, pas été inventé par Aquilius, mais emprunté par lui à son modèle grec (4). Ainsi, malgré Varron, Aulu-Gelle et Ritschl, nous avons, au moins provisoirement, le droit de rendre à Aquilius ses neuf vers tant contestés. La *Bæotia* était mitée de la Βοιωτία d'Antiphane ou de celle de Théognis ou enfin de celle de Ménandre.

(1) L'autre fragment de la *Bæotia* : *Ubi primum accensus clamarat meridiem...* rappelle une ancienne manière de faire connaître l'heure officielle. L'appariteur des consuls annonçait : « Midi ! » quand, de la curie, il apercevait le soleil entre les Rostres et la Grécostasis. (Pline, *H. N.*, VII, LX.)

(2) P. 208. Cf. 831, sqq. et 123, sqq.

(3) VIII, LX.

(4) Ostermayer, *De hist. fab. in com. Plaut.*, p. 57. Cf. Léo, *Plautinische Forschungen*, p. 138, et Ribbeck dans la grande édition de ses *Scænicæ romanorum poesis fragmenta*, t. II, p. 34.

De Juventius, nous ne savons à peu près rien. Festus nous a conservé le titre d'une de ses comédies, *Anagnorizomene* (la Recon nue), avec un vers unique, singulièrement plein d'insistance : « Autant que possible, silence ! cache ! dissimule ! garde le secret ! tais-toi ! pas un mot ! attends ! » (1). Varron, Aulu-Gelle, Charisius en font des citations aussi courtes. Dans l'une, un personnage fait fide la toilette : « Que mon pallium soit beau, je n'y tiens pas du tout (2). » Dans une autre, un inconnu — un amoureux sans doute — s'abandonne à des transports d'allégresse : « Non, s'écrie-t-il, quand tous les hommes mettraient en tas leurs joies, mon bonheur les surpasserait encore ! » (3). Mais c'est tout ; et, avec cela, il est bien difficile de rien dire de précis sur un auteur.

Luscius Lavinius ou Lanuvinus nous a aussi laissé peu de choses : deux vers authentiques. En revanche, les renseignements sur son compte ne nous manquent pas ; il est vrai qu'ils sont sujets à caution, puisqu'ils nous viennent, pour la plupart, de son adversaire, Térence.

Luscius était de la génération antérieure à celle de Térence, qui l'appelle « vieux poète malveillant », *malevolus vetus poeta* (4). Il eut des succès ; Térence l'avoue de mauvaise grâce, en les attribuant au mérite des acteurs plutôt qu'au talent de l'auteur, mais il l'avoue (5) ; il ne lui reproche aucun échec, comme il n'eût pas manqué de le faire, s'il en avait trouvé le plus léger prétexte ; et Volcatius Sedigitus le place — le neuvième, il est vrai — dans son canon des grands comiques latins. Luscius Lanuvinus avait des théories à lui. Il pensait que les comiques romains devaient le plus fidèlement possible reproduire, sans y rien changer, les chefs-d'œuvre des Grecs ; il se piquait de le faire ; il blâmait ses prédécesseurs, trop libres à son gré et trop enclins à gâter leurs modèles. Toute une école ou toute une coterie acceptait ses doctrines et le reconnaissait pour son chef. Vétéran du théâtre, célèbre, en relations amicales avec les magistrats qui présidaient aux fêtes et sans doute avec la plupart des écrivains connus, il semblait désigné pour être, après la mort de Cæcilius, le roi incontesté des poètes dramatiques. Il fut donc très humilié et très

(1) Fr. unique.

(2) Fr. Inc., II.

(3) Fr. Inc., I.

(4) *Andria*, *Prol.*, 6-7.

(5) « S'il pouvait comprendre que, si sa pièce, dans sa nouveauté, a réussi, elle a réussi bien plutôt par le mérite des acteurs que par le sien, il attaquerait les autres avec bien moins d'audace qu'il ne les attaque. » (*Phormi.*, *Prol.*, 9-11.)

jaloux du rapide succès de Térence. Un jeune homme de dix-huit ans prétendait supplanter un homme d'âge, d'expérience, appuyé sur tant de succès. Cet audacieux débutant n'acceptait point le rôle de disciple : soutenu par d'illustres personnages, il entendait faire sa carrière, sans offrir à son prédécesseur les hommages que cet auteur arrivé avait l'habitude de recevoir. Enfin, représentant d'une autre école, il ne tenait pas compte des théories de Luscius : comme les anciens, il affichait la prétention d'adapter librement ses modèles, au lieu de les reproduire avec servilité, il osait collaborer en quelque sorte avec les Diphile et les Ménandre. C'était plus que n'en pouvait supporter le vieillard. Grâce à ses relations dans le monde du théâtre, il commença une campagne contre son rival. Non seulement il pouvait assister aux représentations et, à l'instant même ou plus tard, censurer les défauts réels ou supposés des œuvres nouvelles ; mais encore, par la complicité ou la complaisance des magistrats, il connaissait les pièces de Térence avant les représentations, il lisait les manuscrits ou assistait aux répétitions, et, par avance, il discréditait la comédie, répandait et faisait répandre sur elle et sur l'auteur des bruits défavorables (1). Il s'indignait des « contaminations » ; et les lettrés, amoureux des comédies grecques, frémissaient de voir ces chefs-d'œuvre profanés, tandis que la foule était mise en défiance par ce terme obscur (2). Il criait au plagiat : Térence ne copiait pas seulement les Grecs, il copiait les Latins ; et l'opinion publique réprouvait ce vol coupable et la masse des spectateurs était prête à répudier ce poète qui la décevait, en lui offrant comme nouvelles des choses déjà vues (3). Il insinuait que Térence n'était qu'un prête-nom, que de grands personnages collaboraient en secret avec lui ; et l'on était disposé à rire de ce geai paré des plumes du paon (4). Il disait enfin — non sans quelque apparence de raison — que les comédies de l'Africain étaient ternes de ton et pâles de style (5) ; et voilà un auteur condamné, chez un peuple plus capable d'apprécier l'énergie ou la verve que la délicatesse ou la grâce. Naturellement, Térence se défendit ; pour mieux se défendre, il finit même par attaquer ; et c'est ainsi, par lui ou par ses commentateurs, que nous connaissons Luscius, quelques-unes de ses œuvres, tous ses défauts, — et pas une de ses qualités.

(1) *Eunuchus*, Prol., 20-25.

(2) *Andria*, Prol., 8-16 ; *Heauton*, Prol., 16-18.

(3) *Eunuchus*, Prol., 20 et seq. ; *Adelphi*, Prol., 1-14.

(4) *Heauton*, Prol., 22 et seq. ; *Adelphi*, Prol., 15 et seq.

(5) *Phormion*, Prol., 41 et seq.

Le prologue de l'*Eunuque* nous apprend que Luscius « venait de donner, *nunc nuper dedit*, le *Phasma* (l'Apparition) de Ménandre (1). » Cette pièce aurait donc paru peu avant l'année 588 ou 598(2). Il ne nous en reste pas un mot. Mais Donat, dans son commentaire de Térence, et précisément à propos des vers où est nommée la comédie de Luscius, donne l'analyse de l'œuvre grecque. Puisque Luscius se faisait un devoir de traduire le plus fidèlement possible, le *Phasma* latin reproduit, sans aucun doute, le modèle laissé par Ménandre. En voici le sujet. Un veuf, qui avait un fils adolescent, se remarie. La nouvelle épouse dissimulait un secret dans sa vie : séduite jadis par un voisin, elle avait, à l'insu de tout le monde, donné le jour à une fille, qui avait grandi, élevée en cachette dans la maison de son père naturel. Une fois mariée, cette femme ne put se résoudre à rester séparée de son enfant, et elle imagina une ruse ingénieuse. Sous prétexte d'installer une espèce d'oratoire ou d'autel, elle fit pratiquer un passage entre la maison de son mari et la maison contiguë du voisin. Les guirlandes et les fleurs dont était décoré ce sanctuaire domestique dissimulaient une porte ; par là, la mère faisait venir sa fille et s'entretenait avec elle aussi souvent qu'elle le désirait : il lui suffisait de feindre un sacrifice aux dieux. Mais, un jour, son beau-fils, conduit par un hasard ou retenu par la curiosité, aperçut la jeune fille. D'abord, frappé de sa beauté, il la prit pour une apparition divine (de là le titre de la comédie) ; mais, bientôt, il découvrit que c'était une mortelle. Saisi alors d'une ardente passion, il se consumait d'amour ; si bien qu'enfin, grâce à l'indulgence du père de famille, un heureux mariage arrangeait les choses. Comment Luscius avait-il traité ce sujet, nous l'ignorons ; mais il est remarquable que Térence n'ose pas dire que sa pièce ait été mal accueillie (3).

Immédiatement après le vers où il est question du *Phasma*, le prologue de l'*Eunuque* mentionne une seconde comédie de Luscius, le *Thensaurus* (le trésor) (4). Sans compter le *θησαυρός* de Philémon, repris par Plaute dans son *Trinummus*, nous connaissons cinq ou six pièces grecques de ce titre : d'Anaxandris, d'Archedicus, de Cratès, de Dioxippe, de Diphile et de Ménandre. Mais puisque Térence, qui vient de nommer l'auteur du *Phasma*,

(1) Vers 9.

(2) Selon que l'on adopte pour les pièces de Térence l'ordre chronologique ou l'ordre numérique des manuscrits.

(3) Car l'ingénieuse correction de Bothe : « il a gâté le *Phasma*, *Phasma nuper perdidit* », n'est pas suffisamment fondée.

(4) Vers 10.

ne désigne point l'auteur du *θησαυρός*, puisque Donat, qui à son tour a répété le premier renseignement, ne juge pas non plus nécessaire d'indiquer de quel *θησαυρός* il s'agit, cette dernière pièce est vraisemblablement, elle aussi, du même auteur, de Ménandre. Un vieillard, affligé d'un fils dissipateur et sentant sa mort prochaine, voulut protéger cet enfant contre ses propres faiblesses. Il se fit bâtir un magnifique monument funèbre et il y cacha une partie de sa fortune. Puis il mourut, ordonnant par testament à son fils de lui apporter un festin funéraire dix ans après sa mort. Comme il l'avait prévu, le patrimoine fut vite gaspillé, et tous les biens de la famille vendus. Mais, en fils pieux, le jeune homme, au bout de dix ans, se souvint des dernières volontés de son père : il envoya son esclave porter au tombeau le festin demandé. Accompagné du nouveau propriétaire, un vieil avare, l'esclave ouvre le tombeau. Ils y trouvent le trésor et une lettre. La lettre fut bien prise par l'esclave ; mais l'avare retint le trésor ; il affirmait l'avoir lui-même caché là, pendant une guerre. L'affaire est portée devant les tribunaux. Le vieillard maintient ses prétentions (1). Le jeune homme alors montre sa lettre : sans doute, le père y expliquait sa conduite et comment, dans sa prudence paternelle, il avait voulu tout à la fois ménager à son fils une dernière ressource et éprouver son amour filial. Ainsi le voleur était confondu et le jeune homme, malgré ses fautes, récompensé de sa piété.

A propos de cette pièce, Térence adresse une critique à Luscius : « Dans le *Trésor*, il a fait plaider par le défendeur que l'argent était à lui, avant d'avoir fait exposer par le demandeur comment le trésor lui appartenait et d'où venait qu'il avait été placé dans le tombeau de son père (2) ». Il y aurait là, d'après Térence, une faute grossière : a-t-on jamais vu, devant un tribunal, la partie poursuivie présenter sa défense, avant que la partie poursuivante ait soutenu son accusation ? A cela on pourrait répondre qu'il fallait qu'il en fût ainsi. La lettre est un document si décisif qu'une fois cette preuve produite, la question est tranchée, l'issue du jugement assurée, et par conséquent l'intérêt de la pièce épuisé : les spectateurs n'écouteront plus rien, certains d'avance que le bon droit triomphera des mensonges. Il faut donc que l'exhibition de la lettre soit réservée pour la fin. Mais, dira-t-on, si la faute s'explique, ce n'en est pas moins une

(1) Ici s'arrête l'analyse de Donat : la lacune est d'ailleurs facile à suppléer.

(2) *Eunuchus*, *Prol.*, vers 10-14.

faute, et l'in vraisemblance est par trop forte. Nous n'en savons rien. Térence aimerait nous le faire croire ; mais nous a-t-il tout dit ? Est-ce bien le jeune homme qui a déferé son adversaire aux tribunaux ? Le rusé vieillard, pour se donner l'avantage d'être plaignant, n'aura-t-il pas pris les devants ? N'aura-t-il pas imaginé de poursuivre le légitime héritier pour tentative de vol, pour violation de propriété ou sous d'autres prétextes ? D'autre part, le jeune homme a-t-il eu, dès le début, la lettre entre ses mains ? L'auteur de la pièce, pour le rendre plus sympathique, pour mettre en pleine lumière sa piété filiale, avait tout intérêt à le faire venir lui-même au tombeau. Il l'en a écarté ; et je verrais là volontiers une « préparation ». Peut-être l'esclave a-t-il été retenu loin de son maître par mille obstacles de hasard, ou, mieux encore, par mille intrigues de la partie adverse : peut-être, jusqu'au dernier moment, le spectateur anxieux s'est-il demandé si la lettre décisive arriverait au jeune homme ou lui arriverait à temps. Et enfin, si même il y avait là une véritable maladresse, comment Térence la peut-il reprocher à Luscius ? Il le blâme en même temps de copier servilement ses modèles grecs. Ces deux critiques s'excluent. Il n'est pas légitime — si Luscius se pique de n'être qu'un traducteur exact, et surtout quand on l'en blâme — de lui attribuer en même temps une faute de composition, imputable à l'auteur original, et à lui seul.

Les pièces de Luscius ne sont pas seulement mal bâties, selon Térence ; mais encore la réalité et les mœurs y sont ridiculement travesties. « Soyez justes, dit aux spectateurs le chef des acteurs, porte-paroles de Térence ; aidez les progrès de ceux qui travaillent à vous donner des pièces sans défauts. Quand je dis sans défauts, qu'il ne prenne pas cela pour lui, cet auteur qui, tout dernièrement, a fait ranger le peuple pour un « esclave courant ». Pourquoi servirait-on les intérêts de cet insensé ? On vous en dira plus long sur ses sottises, aux prochaines pièces, s'il ne met fin à ses injures (1). » Il est clair qu'à Rome les hommes libres ne se dérangeaient pas dans les rues pour faire place à un esclave, et Térence trouve ridicule qu'un auteur comique méconnaisse ainsi les usages. Mais « insensé » est un bien gros mot, pour une telle faute. Les plus illustres auteurs en ont commis de pareilles : les insolences des esclaves fripons que Plaute a mis en scène ne sont pas davantage dans les mœurs romaines. D'ailleurs Luscius, comme Plaute et comme Térence lui-même, a situé sa pièce en Grèce et non à Rome — et encore dans une Grèce de fantaisie.

(1) *Heauton. Prol.*, 28-33.,

Enfin, là aussi, Luscius n'a probablement fait que reproduire son modèle, en se lavant les mains des menues erreurs que ce modèle a pu commettre.

Il y a mieux, ou plutôt, il y a pis. Les comédies de Luscius ne respectent même pas la vraisemblance. « Le vieux poète, dit le prologue du *Phormion*..., s'en va répétant que les pièces de Térence, jusqu'ici, sont ternes de ton et pâles de style : et cela parce qu'il n'a jamais montré un petit jeune homme en délire, qui voit une biche lancée, une meute à sa poursuite, et cette bête versant des larmes, appelant au secours. Si l'autre comprenait que cette scène, en sa nouveauté, a réussi par le mérite des acteurs plutôt que par le sien, il aurait moins d'audace à attaquer celles qu'il attaque (1). » Ainsi, dans une pièce de Luscius, il y avait une scène d'hallucination. Un amoureux désespéré (celui du *Phasma* peut-être) se figurait sa bien-aimée comme une biche aux abois, traquée et suppliante. Térence raille cette imagination, soit qu'il trouve l'idée extravagante, soit, comme Donat nous l'explique, qu'il y voie un épisode tragique, déplacé dans une comédie. La scène était-elle réellement bonne ou mauvaise ? Difficile assurément à traiter, elle exigeait beaucoup de délicatesse et d'art pour ne paraître ni invraisemblable, ni ridicule, ni déraisonnable même. Mais ce n'est point au jugement partial de Térence que nous pouvons nous en remettre, pour affirmer que Luscius n'a su atteindre ni à cette délicatesse ni à cet art. Nous ne le saurons, sans doute, jamais. Après tout, Luscius ne manquait pas de réponses à faire — et d'assez bonnes réponses. D'abord, il pouvait dire qu'au témoignage même de son adversaire, la scène avait plu ; et l'argument est sans réplique. Il pouvait ensuite soutenir qu'il n'était pas le premier à risquer une pareille hardiesse sur la scène comique latine. Dans le *Mercator* de Plaute, Charin avait paru en proie à un délire semblable : monté sur un char de rêve, il avait cru partir pour de lointains pays à la poursuite de sa chère Pasicompsa, et son ami Eutychès avait eu grand-peine à le rappeler à la réalité (2). C'est une autorité que Plaute en matière de comédie : il faut bien croire, puisqu'il l'avait risqué, que l'épisode ne lui avait paru ni si invraisemblable ni si exclusivement tragique. Et enfin, comme toujours — « Je dis toujours la même chose, disait Pierrot à Charlotte, avec beaucoup de bon sens, parce que c'est toujours la même chose, et si ce n'était pas toujours la même chose, je ne dirais pas toujours la même chose » — Luscius pou-

(1) Vers 4-11.

(2) Acte V, scènes 1 et 2.

vait soutenir qu'en fin de compte ce n'était pas son affaire : il n'était, lui, qu'un simple traducteur.

Mais il y a traducteur et traducteur : tout dépend de la manière ; et, justement, Térence n'estime point que celle de Luscius soit la bonne. Il paraphrase à l'avance le *traduttore traditore* : « A les traduire exactement, mais à les mal écrire, avec de bonnes pièces grecques, il fait de mauvaises pièces latines (1). » Luscius est donc mauvais écrivain. Certes, Térence s'y connaît ; et, si nous pouvions croire à son impartialité, ce jugement serait grave. Faut-il croire à son impartialité ou du moins à son absolue sincérité ? Oui, dit M. Fabia, « car une pareille critique n'était pas de nature à faire grande impression sur le public romain ; Térence n'eût pas songé à l'inventer » (2). Je ne suis pas convaincu par cet argument. Une partie du public — la moindre sans doute, mais pourtant celle à qui Térence s'adressait avant tout — était très sensible à une accusation de ce genre. Quant au reste, qui n'avait assurément aucune compétence, incapable d'en vérifier la justesse, il était bien capable de s'en laisser influencer : que de bonnes gens, de nos jours, pour justifier l'admiration qu'ils portent à un feuilleton du *Petit Journal* ou à un drame de l'Ambigu, prononcent d'un air pénétré : « Et puis, c'est si bien écrit ! » et ils le croient ; et, s'ils cessaient de le croire parce qu'un homme autorisé les aurait détrompés d'un mot, leur enthousiasme en serait, de confiance, singulièrement rabattu. En somme, dès la première pièce de Térence, Luscius avait dû critiquer son style ; et Térence irrité riposte par l'argument commode « Vous en êtes un autre » ; qu'est-il possible de conclure de là ? Ce témoignage suspect écarté, il est difficile de se faire une opinion. Les grammairiens n'ont pas cité Luscius. Cette circonstance tournerait plutôt en sa faveur. Elle prouverait qu'on ne trouvait pas chez lui ces mots archaïques, néologiques, rares ou fantaisistes, ces locutions obscures, équivoques, étranges, dont les grammairiens font leur gibier de prédilection. Les auteurs ne l'ont pas cité non plus. Voilà qui est plus grave. Leur indifférence est fâcheuse pour lui : il paraît bien qu'il n'était pas un de ces artistes souverains, maîtres du langage, dont les vers s'imposent à la mémoire. Mais cette indifférence implique-t-elle nécessairement que son style fût vraiment détestable ? Ne tiendrait-elle pas aussi à une autre cause, le manque absolu d'originalité chez le poète ? Si tel était le cas, nous pourrions bien affirmer

(1) *Eunuque*, *Prolog.*, 8-9.

(2) *Les Prologues de Térence*, p. 267.

que Luscius n'était pas un grand écrivain, nous ne saurions décider s'il était un écrivain simplement médiocre ou vraiment mauvais.

Or il semble que ce soit bien le cas. Nous en arrivons ainsi au dernier reproche, au plus justifié, au seul justifié peut-être, que Térence adresse à Luscius. Je dis le « dernier » ; c'est le « premier » qu'il faudrait dire ; car il le lui a décoché dès ses débuts, dans le prologue de l'*Andrienne* : les ennemis dont il blâme « l'exactitude sans mérite », *obscuram diligentiam* (1), sont évidemment Luscius et sa coterie. Depuis Nævius, c'était l'usage chez les comiques latins d'en prendre à leur aise avec leurs modèles grecs. Ils y taillaient librement : toutes les scènes qui ne leur paraissaient pas de nature à plaire à leur public, les plus délicates sans doute, les plus fines, les plus subtiles, les plus nuancées, disparurent. Ils y ajoutaient sans scrupule : les passages du plus gros comique, les dialogues d'esclaves ou de parasites, les disputes, les injures alternées, les épisodes vaudevillesques s'enflèrent outre mesure ; les intrigues enchevêtrées, les personnages grotesques empruntés à plusieurs pièces de sujets analogues ou voisins, furent mêlés par des contaminations plus ou moins heureuses. Cette méthode réussit ; et, sans doute, à l'origine elle était nécessaire : on ne pouvait pas, d'un seul coup, offrir telle quelle aux Romains la comédie conçue et écrite pour un peuple bien plus raffiné. Mais il est clair que la pièce latine ainsi obtenue n'offrait plus rien de la perfection du modèle : ces répliques grossières ne rappelaient qu'insuffisamment l'œuvre d'art d'où elles sortaient. Une réaction devenait opportune. Seulement Luscius et les siens se portèrent d'un bond à l'excès opposé. On avait adapté sans respect de la beauté, sans goût ; au lieu de se proposer d'adapter désormais avec choix et avec art, ils ne voulurent plus que traduire : tout changement devint un crime ; toute contamination, une souillure ; toute transformation, un sacrilège. C'était aller contre son but et engager la comédie latine dans une voie funeste. On offrait aux hellénisants des copies ; ils les applaudissaient pour ce qu'elles leur rendaient de l'original ; mais, quand ils voulaient relire la pièce, ils préféraient à bon droit la relire dans la perfection du texte. Qui choisirait la photographie d'un tableau, quand il peut avoir le tableau lui-même ? On offrait à la foule une représentation grecque jusqu'en ses plus infimes détails, elle riait aux passages les plus comiques, elle faisait un accueil favorable aux scènes

(1) *Prolog.*, 20.

les plus frappantes, telles que le délire de l'amoureux ; mais, dans l'ensemble, la forme l'en dépaysait, autant que le fond l'en dépassait. Qu'on imagine un de nos vaudevilles les plus parisiens, traduit tel quel, et donné dans un petit théâtre de Londres ou de Berlin, devant un public ignorant de nos mœurs, de nos usages, de nos plaisanteries traditionnelles, des détails banaux de notre vie ou de notre organisation sociale : combien de choses lui échapperaient inévitablement ! La tentative de Luscius — même si de son temps elle parut réussir — devait à la longue échouer. Ainsi s'explique le discrédit dans lequel il est tombé, l'oubli où son nom ne surnage que grâce à la polémique de Térence. Ainsi, je pense, s'explique encore l'oubli où sont tombés ses contemporains, à l'exception de Cæcilius.

G. MICHAUT.

Sujets de compositions.

UNIVERSITÉ DE RENNES

BACCALAURÉAT

Composition française (*moderne*).

1. Esquisse d'un parallèle entre Bossuet et Voltaire.
2. M^{me} de Sévigné annonce à M^{me} de Grignan la publication des *Fables* de La Fontaine. (Elle fera connaître cette œuvre nouvelle.)
3. Expliquer et commenter cette pensée de Pascal : « Ce que peut la vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par son ordinaire. » (Montaigne avait dit : « Il faut, pour juger bien à point d'un homme, principalement contrôler ses actions communes et le surprendre en son à tous les jours. »)

Philosophie (*moderne*).

1. L'idée de progrès.
2. Principes de la philosophie évolutionniste.
3. Enumérer et définir brièvement les devoirs moraux fondamentaux.

Version allemande.

Es ist nun Zeit, dasz wir, auch den Vater unseres Helden kennen lernen. Der alte Mann hatte gleich nach dem Tode seines Vaters eine kostbare Sammlung von Gemälden, Zeichnungen, Kupfers-
tichen ins Geld gesetzt, sein Haus nach dem neuesten Geschmack von Grund aus aufgebaut und möblirt, und sein übriges Vermö-
gen auf alle Weise gelten gemacht. Einen ansehnlichen Theil davon hatte er seinem alten Freund in die Handlung gegeben der als ein thätiger Handelsmann berühmt war und dessen Specula-
tionen gewöhnlich durch das Glück begünstigt wurden. Nichts wünschte aber der alte Herr so sehr, als seinem Sohne Eigen-
schaften zu hinterlassen, die ihm selbst fehlten, und seinen Kin-

dern Güter zu hinterlassen auf deren Besitz er den grössten Werth legte.

(D'après GOETHE.)

Version espagnole.

El pueblo español siente una apatía profunda. Os hablo así, no para inspirar desaliento ni con proposito de ser aquí una nota discordante, sino porque la sinceridad, que es una variedad de la belleza, á que rindo culto, me obliga á confesaros que nuestra ayuda será una cifra negativa en la suma de vuestros esfuerzos, y que necesitamos una influencia vasta, poderosa y constante para disponer el espíritu español á cooperar en la empresa que hoy comenzais con este primer Congreso Latino.

El pueblo español posee cualidades admirables y cualidades funestas: acaso vosotros lograreis imprimir la actividad en estas cualidades buenas; acaso vosotros, con vuestro vigoroso sacudimiento, podais atraer la actividad española á la obra común: si tal cosa podeis y en tal cosa triunfais, os aseguro que ireis acompañados de excelentes camaradas: pues, vencida la apatía, vereis levantarse nuestro pueblo con el vigor qua sempre supó mostrar en sus mas grandes hazañas.

Version italienne.

Non regge l'obbiezone, che il latino sia disadatto alle idee scientifiche, se nell' età moderna, il Copernico, il Keplero, il Galileo e il Newton se ne valsero per l'astronomia, e se ha fornito molte radici per nuove parole scientifiche. Ne si opponga che il Newton, il Leibniz, lo Spinoza e altri usarono troppi neologismi, e che, ad ogni modo, non sarebbe più il latino di Cesare, di Virgilio, di Cicerone e dello stesso Livio. Si vorrebbe forse dimenticare che tutti i grandi idiomi, antichi e moderni, morti e viventi, hanno avuto più e vari gradi di evoluzione, e che si sono man mano arricchiti di vocaboli nuovi, perdendo alquanto dell' antica loro semplicità e purezza.

Rimane l'ultima osservazione degli avversari: il latino non si addice più alla vita pratica. Ma, di grazia, quale altra lingua usavano gli antichi Romani e Latini non solo per significare a voce e per iscritto i loro sentimenti, i loro pensieri, i loro bisogni, ma altresì nelle lettere famigliari, nelle conversazioni in casa e fuori, é per esprimere ciò che loro occorreva in ogni momento della vita?

Thème de langue vivante.

Heureux celui qui possède un ami. J'en avais un : la mort me l'a ôté ; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était demeurée un besoin pour mon cœur. Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre ; nous n'avions qu'une pipe à nous deux ; nous buvions dans la même coupe ; nous couchions sous la même tente, et l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie. La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre. Je l'ai vu exposé à tous les périls de la guerre. Sa mort eût été alors utile à son pays : mais le perdre en pleine paix ! Ah ! je ne m'en consolerais jamais.

Soutenance de thèses.**UNIVERSITÉ DE PARIS**

M. MARCEL BRAUNSVIG a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 9 mars.

PREMIÈRE THÈSE

L'abbé du Bos, rénovateur de la critique au XVIII^e siècle.

DEUXIÈME THÈSE

Le sentiment du beau et le sentiment poétique (Essai sur l'esthétique du vers).

OUVRAGE SIGNALÉ

Contes et causeries, par M. N.-M. BERNARDIN, *docteur ès lettres, lauréat de l'Académie française*. Librairie Ch. Delagrave, 1 vol. in-12, Paris, 1904.

Le gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Emile Faguet, Alfred Croiset, Jules Martha, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M. Y... K... à T... — L'année scolaire comprend 35 numéros, qui forment deux volumes d'environ 800 pages chacun et que nous vendons brochés, au prix de 10 fr.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

COLLECTION
DES
Classiques Populaires

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
D'Emile FAGUET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
PROFESSEUR A LA SORBONNE

Chaque volume in-8° cavalier de 240 pages, illustré, broché. . . 2 »
LE MÊME, relié toile souple, tranches rouges. 2 75

*Tous les ouvrages composant cette collection
ont été honorés d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.*

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT
La Série est complète en cinquante Volumes.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Dix-septième siècle (suite).

MOLIÈRE, par HIPPOLYTE DURAND, inspecteur général honoraire de l'Instruction publique, agrégé des Lettres, 1 volume.

PASCAL, par MAURICE SOURIAU, professeur à l'Université de Caen, 1 volume.

M^{me} DE SÉVIGNÉ, par R. VALLERY-RADOT, lauréat de l'Académie, 1 volume.

BOSSUET, par G. LANSON, professeur à la Sorbonne, 1 volume.

BOILEAU, par PAUL MORILLOT, professeur de littérature française à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 volume.

RACINE, par PAUL MONCEAUX, docteur ès Lettres, professeur de rhétorique au Lycée Henri IV, 1 volume.

LA BRUYÈRE, par M. PELLISSON, agrégé des Lettres, docteur ès Lettres, 1 volume.

FENELON, par G. BIZOS, recteur de l'Académie de Bordeaux, 1 vol.

SAINT-SIMON, par J. DE CROZALS, doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 volume.

Dix-huitième siècle.

LE SAGE, par LÉO CLARETIE, agrégé des Lettres, docteur ès Lettres, 1 volume.

MONTESQUIEU, par EDGAR ZEVORT, recteur de l'Académie de Caen, 1 volume.

VOLTAIRE, par EMILE FAGUET, de l'Académie française, professeur à la Sorbonne, 1 volume.

BUFFON, par H. LEBASTEUR, professeur agrégé des Lettres au Lycée de Lyon, 1 vol.
(A suivre.)

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

- | | |
|--|--|
| <p>Pages</p> <p>143 LES POÈTES SECONDAIRES DU XVIII^e SIÈCLE. —
Le président Hénault. — Sedaine.....</p> <p>155 L'HISTOIRE A ROME. — Volère Maxime.....</p> <p>163 LA PSYCHOLOGIE. — La méthode psychologique.....</p> <p>169 LES PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX EN HISTOIRE. —
Conditions communes à toutes les sociétés
(fin).....</p> <p>179 LE THÉÂTRE DE CORNEILLE. — Le Cid (Confé-
rence à l'Odéon).....</p> | <p>Émile Faguet,
de l'Académie française.
Jules Martha,
Professeur à l'Université de Paris.</p> <p>Victor Egger,
Professeur à l'Université de Paris.</p> <p>Charles Seignobos,
Maître de conférences à l'Université
de Paris.</p> <p>Gaston Deschamps.</p> |
|--|--|

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

13, RUE DE CLUNY, 13

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1904.	
		Étranger	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième, Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années

DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* **Revue des Cours et Conférences** : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à *bon marché* : il suffira

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes secondaires du XVIII^e siècle

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le président Hénault.

Les œuvres poétiques du président Hénault ne sont pas très nombreuses ; elles ont été réunies en un petit volume par un admirateur posthume, Sirieys. De ce volume, il suffit aux lettrés de connaître quatre ou cinq pièces, qui donnent une idée de l'habileté du versificateur et de la grâce de l'homme d'esprit. J'ajouterai, — s'il est vrai que les anciens appliquaient le mot *carmina* à une maxime bien frappée aussi bien qu'aux vers proprement dits, — j'ajouterai quelques pensées et maximes de Hénault réunies aussi par Sirieys. Voilà tout ce que je vous dirai du célèbre président.

Les vers de Hénault ont été très en vogue au commencement et au milieu du XVIII^e siècle. Ils faisaient, en même temps que l'admiration, la joie et le divertissement de la petite cour de la duchesse du Maine, de ce demi-Versailles. Pour ces salons où il était accueilli avec ravissement, Hénault fit d'abord des idylles, non à la manière de Segrais (plût à Dieu qu'il en eût été ainsi !), mais de Fontenelle. Fontenelle avait remis à la mode l'idylle : il n'y avait, du reste, introduit aucun naturel, aucun sentiment, ce qui l'aurait beaucoup embarrassé, mais de l'esprit, ce qui lui était

facile. Or une églogue, où il n'y a que de l'esprit et où il y a de plus quelques vers durs, est une triste églogue et n'a rien de commun avec cette poésie populaire qui est la source du genre. Les modernes n'ont voulu voir Théocrite qu'à travers Virgile ; ils ont même renchéri sur Virgile : ils ont fait de l'églogue quelque chose de très fade, et cela jusqu'au moment où vint un poète, qui n'est pas sans avoir gardé un peu de ce qu'il y avait de faux dans les églogues du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle, mais qui, étant remonté aux sources, nous a donné aussi ce qu'il y avait de vif et de naturel dans les églogues grecques : vous avez reconnu André Chénier.

Pour en revenir à Hénault, c'est un élève de Fontenelle, mais qui, se trémoussant moins, est moins désagréable, qui est aussi moins rude dans ses vers. Voici quelques exemples de sa manière. Delphire, aimée de Thamire, a accepté un bouquet d'Acys. Thamire fuit au loin pour cacher son désespoir. Mais ce n'était qu'un jeu de la part de Delphire, qui fuit elle aussi ses compagnes, triste à en pleurer. Bientôt Thamire la rencontre, il voit,

La houlette à ses pieds, sans ruban ni sans fleur,
Delphire, d'une main s'appuyant sur la rive,
Contempler du ruisseau la course fugitive....

Il hésite à s'approcher, et ses hésitations sont fort bien rendues par le poète :

Il s'avance, il s'éloigne, il la cherche, il l'évite ;
Son cœur, au même instant, s'attendrit et s'irrite...
Delphire, qui le voit, de l'œil suit tous ses pas,
Feint de ne le point voir, mais ne l'évite pas.

Voilà un joli trait très agréable, et digne de quelqu'un de plus fort que Fontenelle. La seconde églogue, intitulée *Ismène*, débute par une aimable peinture de l'Aurore :

Les zéphirs matineux réveillaient les oiseaux
Pour chanter le soleil prêt à sortir des eaux ;
On eût dit que la nuit, en repliant ses voiles,
Dans nos champs émaillés eût semé ses étoiles.

Je ne veux pas vous retenir longtemps sur ces églogues ; mais il en est une dont je voudrais pourtant vous lire une bonne partie. Ce n'est pas tout à fait une églogue : c'est une *héroïde* ; vous savez que les héroïdes sont des romans en vers, généralement sous la forme d'une lettre, dans laquelle une amante expose à son amant l'état de son cœur. Le président Hénault a fait une petite héroïde, *Psyché*, où Psyché écrit à l'Amour pour se justifier. Psyché, privée par sa faute de la vue du Dieu qu'elle aime, lui dit :

C'est Psyché qui t'écrit ! Sa faiblesse et son âge
Peindront mal des malheurs qu'on ne peut exprimer ;
Elle n'était point faite à ce triste langage :
Elle ne savait que t'aimer...

Dans l'excès de mes maux, je me redis sans cesse :
Un désir curieux est-il un si grand mal ?
Et qui pourrait penser qu'un excès de tendresse
Dût, un jour, m'être si fatal !...

Hélas ! Tout me trahit, tout sert mon infidèle ;
Ce ne sont plus ces vœux autrefois prévenus ;
Et l'ingrat, pour combler sa vengeance cruelle,
Me livre aux fureurs de Vénus.....

Je ne crains qu'un malheur, c'est qu'elle ne se lasse.
Hélas ! si sa pitié m'allait priver du jour !
Qu'elle se venge encore et me laisse par grâce
Et mes malheurs et mon amour.....

Nous ne sommes pas tout à fait dans le temple ; mais, véritablement, nous sommes au seuil de la poésie élégiaque. Il n'y a pas là de passion, mais il y a de la sensibilité ; la versification est ingénieuse ; et vous voyez à peu près, par là, ce que fut Hénault idyllique.

Aux rares descriptions que nous devons à Hénault, il ne manque ni la netteté du trait ni la grâce du contour. Vous connaissez, sans doute, la jolie *Matinée de Paris*, de Désaugiers ; eh ! bien, Hénault peut être, dans son *Réveil de Paris*, considéré comme le modèle de Désaugiers :

Déjà, pour arriver à la première messe,
Le bâton à la main, chaque aveugle s'empresse, etc...

et, plus loin, deux vers, qui vous feront sourire, mais qui sont tellement caractéristiques de la poétique du temps que je n'hésite pas à les citer, quoiqu'ils soient défavorables à Hénault :

Et le ministre actif de la blonde Cérès
Pétrit les dons chéris de ses riches guérets,

belle périphrase pour montrer le boulanger pétrissant son pain.

Hénault n'a presque fait que des madrigaux aux dames ; mais ils sont jolis. Voici d'abord le madrigal-épigramme qui est le vrai madrigal, c'est-à-dire qui, à la fois, est un compliment et peut être tourné en malice :

Sans crainte d'être peu sincère,
Pour les belles on exagère
Raison, vertus, grâces, esprit,

Et souvent la raison en gronde ;
 Mais, depuis qu'on flatte, on a dit
 Vos vérités à tout le monde.

Un autre madrigal de Hénault est une pièce vraiment historique. Marie Leczinska écrivait à Hénault des lettres si charmantes, à la fois fraternelles et affectueuses, des lettres d'une amitié amoureuse si délicate, que Hénault était un peu embarrassé et ne savait trop que répondre. Mais, quand un homme du xviii^e siècle est embarrassé, c'est alors qu'il a plus d'esprit que jamais. A une lettre particulièrement tendre de la reine, Hénault répondit :

Ces mots tracés par une main divine
 Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras :
 C'est trop oser si mon cœur le devine,
 C'est être ingrat de ne deviner pas.

Ainsi, entre l'impertinence qu'il y aurait eu à accepter à la lettre les amitiés de la reine et l'ingratitude qu'il y aurait eu à ne pas s'en apercevoir, Hénault trouvait à merveille le trait, la nuance de pensée qui convenaient.

Une chanson de Hénault a été très célèbre à son époque ; très courte, elle s'adresse à M^{me} de Gontaut, lors de son départ pour Forge-les-Eaux :

Quoi, vous partez, sans que rien vous arrête,
 Pour aller plaire en de nouveaux climats !
 Pourquoi voler de conquête en conquête,
 Nos cœurs soumis ne suffisaient-ils pas ?
 Quoi, vous partez sans que rien vous arrête !

Vous trouverez deux sources dans ces plaines ;
 Leurs claires eaux arrosent ce séjour ;
 Deux déités gouvernent les fontaines :
 L'une est Hébé, l'autre le tendre Amour.....
 Vous trouverez deux sources dans ces plaines.....

L'une, pour plaire, offre une eau salubre ;
 L'autre, plus pure, a le don d'enflammer.
 Ne boirez-vous qu'à celle qui fait plaire ?
 Goûtez de celle au moins qui fait aimer.
 L'une, pour plaire, offre une eau salubre.....

Nous sommes dans la pure régence ; Hénault en a conservé ce qu'elle avait de plus délicat : il en a retenu la fleur, et de la fleur le parfum.

Les maximes de Hénault ont beaucoup de sel et de piquant ; et il suffira, sans insister (les commenter serait les émousser)

de les lire. D'abord un portrait de Hénault, qui savait ce qu'il était : « Une assurance modeste fait une grande partie de la grâce. On n'est jamais mieux que quand on sent qu'on est bien. » — Une petite pensée qui vaut plutôt par l'image que par le ton : « Les coères des amants sont comme les orages d'été, qui ne font que rendre la campagne plus verte et plus belle. » — Voici qui n'est pas du même genre et qui s'applique fort bien à toutes les époques de notre histoire : « Si l'on ôtait à de certaines gens leur ridicule, il ne leur resterait plus rien. » — « Il y a des gens qui aiment la faveur pour la faveur même et qui se plaisent à entrer dans le cabinet des ministres auxquels ils n'ont rien à demander. » — Voici une maxime plus élevée, dans la grande manière de La Rochefoucauld : « La vie passe à user une passion et à en reprendre une autre. » Puis, réfléchissant sur lui-même, Hénault nous dit : « Ce n'est point assez d'être aimé, on veut l'être par les endroits par où l'on se trouve aimable ; sans cela, on ne se croit jamais véritablement aimé. » — Puis vient une pensée qui est d'un grand philosophe : « La Fortune est dans l'habitude de reprendre sur nous, par nos désirs mêmes, tout ce qu'elle nous a accordé pour les satisfaire. » — Ceci, moins difficile à comprendre, n'affectant ni l'obscurité ni la profondeur, est encore très vrai : « On commence par tout croire, c'est l'effet de l'éducation ; on passe de là à ne rien croire, et c'est la suite du libertinage ; on revient ensuite à examiner, et c'est le fruit de la réflexion. » C'est, sans doute, sa vie intellectuelle que Hénault décrit en ces termes, et c'est bien le programme que tout homme intelligent devrait se tracer. — Et maintenant, avant de finir, une ou deux épigrammes de salon : « L'ami d'un nouveau ministre le descend à la porte de la Fortune sans y entrer, et il l'attend pour le ramener : quelquefois il n'attend pas longtemps. » — « On pourrait comparer l'habitude en amour à des habits qu'on a déjà portés ; ils n'ont plus la fleur, mais ils habillent mieux. » C'est le vieil ami de M^{me} du Deffand qui a dit cela.

A quoi bon faire l'éloge de Hénault ? Il a mérité l'amitié de M^{me} du Deffand, celle de la reine de France, le cœur le plus profond et le plus pur, l'amitié continue, un peu timide, un peu respectueuse, de Voltaire. Le mot de la fin sur Hénault est ce que Voltaire lui écrivait, le 15 mai 1760 :

Votre amusement lyrique
M'a paru du meilleur ton.
Si Linus fit la musique,
Les vers sont d'Anacréon.
L'Anacréon de la Grèce

Vaut-il celui de Paris ?
 Il chanta la double ivresse
 De Silène et de Cypris ;
 Mais fit-il avec sagesse
 L'histoire de son pays ?
 Après des travaux austères,
 Dans vos doux délasséments
 Vous célébrez les chimères,....
 Nous sommes de vieux enfants ;
 Nos erreurs sont nos lisières,
 Et les vanités légères
 Nous bercent en cheveux blancs,

Il n'y a pas un mot à ajouter à ce délicieux adieu de Voltaire à Hénault, qui fut un homme d'une grande droiture et d'une grâce incontestable, représentant, en somme, de ce qu'il y avait de meilleur au XVIII^e siècle. Hénault fut un homme de salon charmant, de beaucoup de loyauté, d'un peu de talent, possédant un fond philosophique et psychologique qui indique l'homme qui a réfléchi et n'est dupe de rien. Il mérite d'être non seulement au nombre des écrivains aimables, mais des écrivains utiles.

*
* *

Sedaine nous retiendra peu ; car je ne parlerai pas de ses œuvres dramatiques. Michel-Jean Sedaine, né à Paris en 1719, était fils d'un architecte ruiné, qui le laissa dans le besoin. Sedaine se fit tailleur de pierre, et, pour nourrir sa famille, se montra tout jeune ce qu'il devait être toute sa vie : homme de grand cœur. Très intelligent, il devint maître-maçon, architecte, et, finalement, secrétaire de l'Académie d'architecture, sans avoir jamais appris la théorie de son art. Il fit paraître, en 1752, un recueil de pièces fugitives, qui ne valait rien, sauf une pièce qui eut tant de succès que Sedaine fut absolument célèbre du jour au lendemain. Paris était alors une petite ville où l'on perçait vite. Alléché par le succès, Sedaine se jeta dans la carrière dramatique : *Le Diable à quatre*, 1756 ; *L'Huttre et les Plaideurs*, 1759 ; *Le Jardinier et son seigneur*, 1762 ; *Rose et Colas*, 1763 ; *Le Déserteur*, 1769 ; *Aucassin et Nicolette*, 1780 ; *Richard Cœur-de-Lion*, 1784 ; *Guillaume Tell*, 1791.

Tous ces opéras-comiques sont d'une facilité courante, sans avoir rien que d'ordinaire. Mais, à deux fois, Sedaine s'est exercé dans le genre comique proprement dit, avec le *Philosophe sans le savoir* (1765) et la *Gageure imprévue* (1768). C'est par ces deux pièces que Sedaine est arrivé à la postérité, puisqu'on les joue

encore, avec succès. Le *Philosophe sans le savoir*, quoique venu après les pièces de Nivelles de la Chaussée et de Diderot, est le premier mélodrame qui vaille d'être cité ; à son modèle, on a fait beaucoup de drames larmoyants qui ne le valent pas. Quant à la *Gageure imprévue*, il n'y a rien, en effet, de plus imprévu : car Sedaine, qui a beaucoup de sentiment et pas du tout d'esprit, dans la *Gageure imprévue* a mis de l'esprit, et du vrai, de l'esprit à la Marivaux ; si nous en étions réduits pour l'histoire littéraire du XVIII^e siècle, à l'absence de documents où nous sommes réduits pour l'antiquité, nous attribuerions sans hésitation la *Gageure imprévue* à Marivaux. Sedaine a réussi à ressembler à Marivaux sans plagiat, sans imitation ; et, s'il y a un peu de lourdeur vers le milieu de sa pièce, elle est cependant tout entière à écouter avec agrément.

Sedaine avait un caractère très agréable ; il avait la bonté, la loyauté, et surtout la délicatesse dans la bonté. Il adopta le petit-fils de l'architecte à qui il s'était associé, et il fut récompensé de son bien fait : ce petit jeune homme devint le peintre David. Tout le monde sait l'amitié de Diderot et de Sedaine, qui a donné lieu à des mots délicieux. — Diderot s'écriait : « Ah ! mon ami, si tu n'étais pas si vieux, je te donnerais ma fille. » Une autre fois, après le *Philosophe sans le savoir*, Diderot court féliciter Sedaine de son énorme succès, et, s'abandonnant à sa sensibilité, l'embrasse, puis se met à pleurer à chaudes larmes. Alors Sedaine s'écrie : « Que vous êtes beau ! » Aussitôt Diderot de se dire : « Voilà la différence entre l'homme ordinaire et l'homme de génie ! Moi, je suis l'homme ordinaire, je m'abandonne à ma nature ; mais Sedaine, l'homme de génie, ne cesse jamais d'observer ! » — L'anecdote est intéressante. Il y a encore des mots connus sur les rapports de Sedaine avec ses confrères. Voltaire, rencontrant Sedaine à l'Académie et sachant qu'il ne savait rien, lui dit : « C'est donc vous, Monsieur Sedaine, qui ne volez rien à personne ? » — « Je n'en suis pas plus riche », répondit Sedaine. Pourtant il volait tout comme un autre. Son *Amphitryon* (1788) n'est que du Molière affaibli. Sa tragédie de *Paris sauvé*, que l'autorité interdit de jouer et même d'imprimer, n'était que le *Manlius* de La Fosse un peu arrangé. Comme il arrive à presque tous les autodidactes, ce que par hasard Sedaine avait lu lui restait dans l'esprit et finissait par devenir sien. Les ignorants sont très capables de plagiat involontaire. Sedaine, qui aimait beaucoup le théâtre, avait vu *Manlius*, et, sans s'en apercevoir, l'avait repris pour en faire une tragédie bourgeoise. La première fois que Sedaine lut Shakespeare dans la traduction de Letour-

neur, il fut enthousiasmé, et Grimm lui dit : « C'est la joie d'un fils qui retrouve son père qu'il n'avait jamais vu ». Sedaine était, à la fois, assez fier de lui et assez bon critique de ses œuvres. Comme, après le *Déserteur*, on lui conseillait des remanifments, il répondit (et, à cause de sa bonhomie, la réponse n'était pas désobligeante) : « Oh ! oui, après la centième ! » — Une autre fois : « Cette scène est trop longue », lui disait-on. « Eh ! bien, je l'allongerai », reprit-il. C'était raisonner ingénieusement : « Si le critique trouve long, c'est qu'il ne comprend pas ; et, s'il ne comprend pas, c'est que je n'ai pas assez développé. »

Je n'ai plus maintenant grand'chose à vous dire de Sedaine. Je vous citerai d'abord une chanson, qui eut de la réputation à son époque. Je vous préviens qu'elle est exécrable ; mais vous saurez ainsi ce qui, au xviii^e siècle, obtenait du succès. Le sujet de Léandre et Héro avait été traité, au xviii^e siècle, par presque tous les poètes ; Sedaine en fit comme une espèce de parodie :

Pourquoi passer à la nage ?
N'avait-il point de bateau ?
En amour qu'on est peu sage !
Pourquoi risquer ce passage,
La nuit, au milieu de l'eau ?

Dès que Héro vit Léandre,
Léandre fut son amant.
Se regarder d'un air tendre,
Soupirer, parler, s'entendre,
Fut l'ouvrage d'un moment...

Ces vers ne sont pas mauvais, sans doute, ont de la souplesse et de la vivacité ; mais ils sont fort plats, et je vais tout de suite passer à la fin : après la mort de Léandre,

Le matin, Héro tremblante
Jette les yeux tristement
Sur les bords... Sa vue errante...
Dieux quel objet d'épouvante !
Ciel, ô ciel ! C'est mon amant.

La mort seule à sa souffrance
Donna du soulagement.
Dans pareille circonstance,
Nos femmes sauraient en France
Se consoler autrement.

Ce dernier trait est impertinent sans être spirituel ; ce n'est pas bon. Des autres chansons de Sedaine, je ne vous en indiquerai qu'une : *La Bague*. Il s'agit d'une bague qu'un amant se permet d'offrir à la dame de ses pensées :

Une bague !
 Mais il extravague !
 Certes, Chevalier,
 Le trait est singulier.
 Quelle route !
 Vous croyez, sans doute,
 Être chez Raton
 Ou parler à Marton...

Mais qu'il est hardi ! Comme il vous regarde !
 Contre vous le cœur doit être en garde.
 Des présents !
 Des soins complaisants !
 Je vous la rends.
 Mais non, je la prends,
 Pour le plaisir
 De vous punir
 D'avoir osé l'offrir.

Le dernier trait n'est pas mauvais ; et l'on comprend que ces vers aient été chantonnés. Malgré tout, je me reproche presque d'être descendu jusque-là.

Je vous parlerai, enfin, de la pièce *A mon habit*, qui est gentille ; sachez donc ce qui d'un maçon faisait un homme de lettres au XVIII^e siècle :

Ah ! mon habit, que je vous remercie !
 Que je valus hier, grâce à votre valeur !
 Je me connais ; et, plus je m'apprécie,
 Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur
 Par une secrète magie
 Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
 Capable de gagner et l'esprit et le cœur...
 Cette femme à grand falbala
 Me consulta sur l'air de son visage ;
 Un blondin sur un mot d'usage ;
 Un robin sur un opéra !
 Ce que je décidai fut le *nec plus ultra*.
 On applaudit à tout, j'avais tant de génie !
 Ah ! mon habit, que je vous remercie !
 C'est vous qui me valez cela...

Voici le plus joli passage :

Mais ma surprise fut extrême :
 Je m'aperçus que sur moi-même
 Le charme sans doute opérait.
 J'entrais jadis d'un air discret ;
 Ensuite, suspendu sur le bord de ma chaise,
 J'écoutais en silence et ne me permettais
 Le moindre si, le moindre mais
 Je ne parlais que pour répondre ;

Je parlais bas ; je parlais mal...
Mais à présent, mon cher habit,
Tout est de mon ressort, les airs, la suffisance ;
Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance,
Deviennent mes tons favoris.
Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis ?...
... Chez nous (peuple aimable) où les grâces, l'esprit,
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs, sur son fruit,
On le juge sur son écorce,

Ce n'est pas de la très haute poésie ; mais c'est une jolie épître, où il y a un mouvement souple, une versification agréable et de cette malice discrète qu'on aimait tant au XVIII^e siècle. Je ne vous en dirai pas davantage de Sedaine, qui mérite en somme d'être connu surtout par le *Philosophe sans le savoir*.

P. A.

L'histoire à Rome

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris,

Valère Maxime.

Nous avons vu, dans notre dernière leçon, à quelle condition misérable le despotisme impérial avait réduit l'histoire. Velleius Paterculus était un esprit distingué, un écrivain estimable ; il eût pu nous donner une œuvre intéressante : au lieu de cela, c'est à peine s'il a osé écrire un maigre résumé, dans lequel il a recours à toutes sortes de précautions pour éviter de blesser les susceptibilités du pouvoir. Tout ce qu'Auguste et Tibère ont fait de mal, il le passe sous silence ; il admire, au contraire, d'une façon exagérée le peu de bien qu'ils ont pu faire.

Aujourd'hui, nous allons nous occuper d'un autre historien, si tant est qu'il mérite ce nom, inférieur de beaucoup à Velleius Paterculus au point de vue du talent, mais qui l'emporte sur lui par l'art et la bassesse de sa flatterie : il s'agit de Valère Maxime.

Le personnage est peu connu. Il était de condition modeste, à ce qu'il nous apprend lui-même ; mais un protecteur puissant, qu'il eut la chance de rencontrer sur sa route, lui rendit la vie facile. Ce protecteur n'est autre que le célèbre avocat Sextus Pompée, consul l'année même de la mort d'Auguste, en l'an 14 de notre ère.

Sextus Pompée jouissait à Rome d'un certain crédit ; il n'eût tenu qu'à lui d'y jouer un rôle considérable. En effet, Auguste mort, il se trouvait avec son collègue à la tête du gouvernement. Or, une question se posait : reviendrait-on à la République, ou fallait-il accepter l'Empire ? Notre consul ne semble pas avoir hésité bien longtemps : il fut le premier à aller faire acte de respectueuse soumission auprès de Tibère, donnant ainsi l'exemple de la servilité qui va éclater de partout sous le règne du nouvel empereur. Comme on voit, Valère Maxime était à bonne école.

Plus tard, envoyé comme proconsul en Asie, Sextus Pompée emmène avec lui son protégé ; de sorte que, si Valère Maxime était pauvre, il n'eut pas trop à souffrir de la pauvreté, ayant toujours

vécu près d'un homme riche et influent, qui lui portait de l'intérêt. Il faut dire à sa louange qu'il n'oublie pas ce qu'il doit à son bienfaiteur, si l'on en juge du moins par ces paroles qui se trouvent dans le chapitre *De l'Amitié* : « J'ai quelque droit de vénérer personnellement un pareil souvenir (il s'agit de l'amitié d'Alexandre et d'Ephestion), moi qui éprouvai l'inépuisable bienveillance d'un des plus illustres et des plus éloquents personnages de notre siècle. Je ne crains pas qu'il y ait de l'inconvenance à dire que mon cher Pompée fut, à mes yeux, un second Alexandre, puisque son Ephestion fut, aux siens, un autre lui-même. Je serais assurément bien coupable, si, parmi les modèles d'une constante et généreuse amitié, j'oubliais de nommer celui qui eut pour moi l'affection du père le plus tendre, et qui fit ma force dans la prospérité, ma consolation dans le malheur ; celui dont le zèle prévint jusqu'à mes désirs pour l'accroissement de ma fortune ; celui par qui je vécus plus en sûreté contre les coups du sort ; celui, enfin, dont les lumières et les encouragements m'ont dirigé, m'ont soutenu dans mes travaux. »

Voilà ce que nous savons de la vie de Valère Maxime ; étudions maintenant son ouvrage.

Cet ouvrage est intitulé *Factorum dictorumque memorabilium libri novem*. Ce n'est pas une histoire à proprement parler : c'est plutôt un recueil d'anecdotes historiques. Du reste, l'auteur nous dit lui-même dans sa *Préface* ce qu'il a voulu faire : « Les faits et les paroles mémorables que contiennent les annales de Rome et des nations étrangères étant épars dans trop d'ouvrages pour que l'on puisse s'en instruire en peu de temps, je me suis proposé d'en faire un choix d'après les plus célèbres auteurs, afin d'épargner le travail d'une longue recherche à ceux qui voudraient les connaître. »

Ainsi donc, Valère Maxime s'est proposé de composer un recueil à l'usage des personnes qui désirent puiser des renseignements dans l'histoire. Ces personnes, ce sont d'abord des écoliers, des professeurs ; ce sont ensuite des rhéteurs, des avocats : bref, tous ceux qui font de l'éloquence soit un exercice scolaire et un passe-temps, soit une profession et un métier ; et la raison en est simple.

Pour arriver à convaincre son auditoire, l'orateur dispose de deux moyens : ou bien il se sert d'arguments, c'est-à-dire de preuves qu'il tire de lui-même ; ou bien il apporte à l'appui de sa thèse des exemples, c'est-à-dire des preuves tirées de l'expérience, ce que nous appelons aujourd'hui des précédents. Les précédents ont toujours une certaine importance. L'orateur fait-il

une proposition ? La première chose à se demander, c'est si la proposition est réalisable. Or, pour prouver qu'une chose est réalisable, le plus court c'est de prouver qu'elle a été réalisée, c'est de citer des exemples... Si l'on veut se rendre compte de la place considérable que l'histoire tient dans l'éloquence, il suffit de lire un discours de Cicéron. Mais tout le monde n'est pas Cicéron ! Cicéron, qui avait beaucoup lu, beaucoup étudié dans sa jeunesse, et qui était doué d'une mémoire extraordinaire, savait à peu près tout ce qu'on pouvait savoir de son temps ; de plus, il avait à son service la riche bibliothèque de son ami Atticus. Tout le monde ne dispose pas de semblables ressources, et c'est justement pour venir en aide aux personnes moins favorisées que Cicéron, que Valère Maxime a réuni en une sorte de vaste répertoire, une foule d'anecdotes historiques.

La première et même l'unique qualité d'un ouvrage de ce genre, c'est qu'il soit bien ordonné, que le lecteur puisse facilement y trouver ce dont il a besoin. Pour cela, l'ordre chronologique ne serait d'aucun secours ; Valère Maxime a donc eu raison de l'écarter, et de grouper plutôt sous un certain nombre de titres les exemples présentant quelques analogies. Voici quelques-uns de ces titres : *Du respect de la religion* ; — *Du mépris de la religion* ; — *Des auspices* ; — *Des présages* ; — *Des cérémonies du mariage* ; — *Des institutions militaires* ; — *Du courage* ; — *De la patience* ; — *Des hommes obscurs devenus illustres* ; — *Des hommes illustres qui se sont permis des singularités dans leurs vêtements* ; — *Des pères qui ont supporté avec courage la mort de leurs enfants* ; — *De la fidélité des femmes envers leurs époux* ; — *Des vieillesse mémorables* — *Des morts extraordinaires*, etc.

Pour faciliter encore les recherches, Valère Maxime a pris soin de diviser en deux parties chacun de ces chapitres : d'un côté, il nous donne les exemples empruntés à l'histoire romaine ; de l'autre, les exemples étrangers.

Maintenant que nous savons quels sont le caractère général et le plan de l'ouvrage, demandons-nous quelle en est la valeur.

A vrai dire, cette valeur est assez mince. Valère Maxime n'a aucune des qualités qui font l'historien. Incapable de recherches personnelles, il transcrit sans choix les anecdotes qu'il rencontre chez les autres. Peu lui importe qu'elles soient vraisemblables ; il lui suffit qu'elles aient été racontées. De plus, l'exactitude est son moindre souci : il confond les personnages, brouille les dates, commet sur les événements des erreurs monstrueuses... Considéré comme écrivain, il est aussi peu estimable : l'éducation littéraire qu'il a reçue a seulement eu pour effet de développer outre

mesure ses prétentions. Il croit avoir du talent, et, pour nous faire croire qu'il en a, il abuse des figures de rhétorique, multipliant les exclamations, les interrogations, etc., ce qui nous choque d'autant plus, que tout cela est ici moins à sa place.

Et cependant Valère Maxime vaut la peine d'être étudié. Son livre, composé d'extraits d'ouvrages qui ne nous sont pas tous parvenus, relate des faits historiques dont il n'est fait mention nulle part ailleurs : pour cette raison, il restera comme source dans les bibliothèques, aussi longtemps qu'il sera question d'histoire ancienne. Ensuite, ce livre, par sa nature même et parce qu'il est l'œuvre d'un homme peu distingué, est fort propre à nous renseigner sur l'état d'esprit des Romains de la petite bourgeoisie de l'époque impériale, à nous faire connaître, par exemple, leurs idées sur la morale et sur la religion.

Valère Maxime accorde une grande importance à la religion ; il voit en elle la cause de la prospérité de Rome. « Faut-il s'étonner, s'écrie-t-il, que les dieux aient toujours veillé, avec une bonté persévérante, à la défense et à l'agrandissement d'un empire où l'on donne une attention si scrupuleuse aux moindres formalités de la religion ; où l'on ne perd jamais de vue la plus stricte observation des cérémonies du culte ! »

Cette phrase est caractéristique ; elle nous montre clairement ce qu'est la religion pour Valère Maxime et pour les gens de la classe qu'il représente. Pour eux, la religion, c'est le culte, c'est-à-dire cet ensemble de cérémonies et de rites qu'Auguste essaya de faire revivre avec le concours des poètes qu'il protégeait, Properce, Ovide et surtout Virgile. Tout ce qui est conforme au culte traditionnel, Valère Maxime l'accepte ; tout ce qui s'en écarte, il le rejette comme subversif.

Sous l'Empire, beaucoup d'Orientaux étaient venus s'établir à Rome. Ils débitaient des boniments dans les rues et parvenaient souvent, les Chaldéens en particulier, grâce à leur prétendue science de la magie, à faire des dupes parmi les gens du peuple. Valère Maxime s'en offense et parle avec indignation de ces « vils imposteurs qui, spéculant sur l'ignorance et la crédulité, à l'aide d'une fausse divination astrologique, vivent de l'aveuglement que propagent leurs mensonges ».

Il ne voulait pas des cultes étrangers et il ne voulait pas davantage des doctrines philosophiques, qu'il jugeait sans doute dangereuses. Après avoir rappelé les vertus des ancêtres, il s'exprime en ces termes : « Séjour d'Athènes, Académie, études étrangères, qu'êtes-vous au prix de cette école domestique ? »

Il va plus loin ; il s'en prend à la raison elle-même, lorsqu'il

voit qu'on la fait passer avant les croyances religieuses. Et voilà comment il se trouve amené à voir dans la défaite de Crassus, qui n'avait pas voulu tenir compte des présages, un effet de la vengeance céleste : « Ainsi s'enflamme le courroux des dieux qu'on méprise ; ainsi est châtiée la raison humaine, quand elle se préfère à la raison divine ! »

C'est que, pour Valère Maxime, mépriser la religion, ce n'est pas seulement être impie, c'est encore faire de l'opposition au gouvernement. Après Auguste, Tibère est une divinité ; puis, les dieux des ancêtres, qui ont fait la grandeur de Rome, au temps de la République, se sont déclarés en faveur de l'Empire dont ils ont assuré le triomphe. Pourquoi, en effet, après la bataille de Pharsale, alors que Pompée se préparait à continuer la lutte, ce présage funeste qui vient détruire sa dernière espérance, sinon parce que les dieux s'intéressent à la victoire définitive de César ? De même, que signifie cet avertissement envoyé à Octave, la veille de la bataille de Philippes, de prendre part, malgré l'état de sa santé, au combat du lendemain ? « Sur cet avis, nous dit Valère Maxime, César se fit transporter en litière sur le champ de bataille ; et, tandis que, avec une activité au-dessus de ses forces, il s'assurait la victoire, Brutus s'emparait de son camp. Pourrions-nous ne pas reconnaître ici la bienveillante intervention des dieux qui ne voulaient pas qu'un homme déjà destiné par eux à l'immortalité reçût de la fortune un outrage indigne d'une âme céleste. »

Naturellement, cette vieille religion romaine nous est présentée par notre auteur avec tout son attirail d'augures, de présages, etc. ; et il est même amusant de l'entendre raconter avec sérieux les histoires les plus extraordinaires. — C'est le cri d'une souris, par exemple, qui décida Fabius Maximus à abdiquer la dictature ! — Cicéron fut averti par un augure de l'approche de sa mort. Comme il était dans sa villa de Caiète, un corbeau, volant vers lui, resta attaché par le bec au pan de sa toge, jusqu'au moment où un esclave vint annoncer à l'orateur l'arrivée des soldats envoyés pour le tuer. — Tiberius Gracchus, lui aussi, fut averti : trois corbeaux volèrent à sa rencontre en croassant, et firent tomber devant lui un morceau de tuile arraché à un toit. — De même pour César : la veille du jour où il fut assassiné, il offrait un sacrifice ; or, dans le magnifique taureau immolé au pied des autels, on ne trouva point de cœur ! Ce prodige, selon la réponse de l'aruspice Spurina, menaçait César dans sa vie et sa pensée, le cœur étant le siège de l'une et de l'autre. — Pour nous, la bataille de Cannes n'est que le résultat d'une longue suite de

conflits entre Rome et Carthage ; pour Valère Maxime, c'est bien autre chose : « Le déplorable échec du consul Varron, battu par les Carthaginois à la journée de Cannes, fut attribué au ressentiment de Junon, parce que, à l'époque de son édilité, il avait, pendant la célébration des jeux du Cirque, confié à un jeune comédien d'une rare beauté la garde du temple de Jupiter ! »

Ces niaiseries, qui font sourire, n'en sont pas moins fort instructives ; car, s'il s'est trouvé un auteur pour les rapporter, c'est apparemment qu'il y avait des gens pour les lire et pour y croire.

Sa morale est aussi naïve que sa religion. Valère Maxime célèbre à chaque instant les admirables vertus des ancêtres. Il n'a pas tout à fait tort, étant donnée la corruption de son siècle ; mais il s'enthousiasme trop facilement et s'extasie devant des choses qui n'ont rien de commun avec la vertu. C'est ainsi qu'il trouve vertueux certains actes non pas seulement de sévérité, mais de férocité, presque de barbarie, qui nous révoltent. Voici un exemple : « Ignatius Métellus fit expirer son épouse sous les coups de bâton, parce qu'elle avait bu du vin ; et ce meurtre, loin de lui susciter un accusateur, ne fut pas même blâmé. Chacun trouva qu'elle avait justement expié, par une punition exemplaire, la violation des lois de la sobriété : car toute femme qui fait un usage immodéré du vin ferme son cœur à toutes les vertus et l'ouvre à tous les vices. »

On pourrait citer une foule de traits analogues ; arrêtons-nous plutôt sur un autre point.

Nous avons dit que Valère Maxime représentait assez bien les idées courantes ; or, certaines observations que l'on peut noter dans son livre nous font voir que, de son temps, les idées avaient fait quelques progrès. Autrefois, on considérait les esclaves comme des choses ; maintenant, grâce sans doute à l'influence de la philosophie stoïcienne, on arrive à les considérer comme des hommes, méprisables évidemment, mais surtout malheureux, et qui, par leurs qualités, peuvent s'élever aussi haut que les hommes libres. Cette opinion, qui ne serait pas facilement entrée dans les esprits, à l'époque du vieux Caton ou même de Cicéron, Valère Maxime la trouve répandue autour de lui et l'accepte ; il reconnaît même que les esclaves sont capables de vertu, et écrit tout un chapitre sur la *fidélité des esclaves envers leurs maîtres*.

Une autre chose digne de remarque et qui, elle aussi, indique un progrès, c'est l'importance que prennent chez notre auteur les vertus privées, domestiques, peu estimées des ancêtres. Il parle de la chasteté, notamment, avec un enthousiasme qui rappelle certains passages des premiers prédicateurs chrétiens : « O toi,

la principale sauvegarde des hommes et des femmes, sainte Chasteté, où t'adresser ma prière ?... Par toi, l'enfance garde purs ses modestes insignes ; la fleur de la jeunesse se conserve, sous ton céleste regard, dans sa fraîcheur native ; ta protection assure l'honneur des mères de famille ! »

Ailleurs, il nous raconte une histoire véritablement édifiante : « Il y avait en Etrurie, nous dit-il, un jeune homme d'une rare beauté, nommé Spurina. Voyant que les charmes de sa personne attireraient les regards de beaucoup de femmes de distinction, et le rendaient suspect à leurs maris et à leurs parents, il se fit des blessures au visage, et détruisit ainsi toute la grâce de ses traits, préférant cette difformité, généreux témoignage de sa vertu, à des attraits séducteurs capables d'allumer dans les cœurs de coupables désirs. »

Tout cela est parfait ; mais Valère Maxime, ayant eu l'idée de se demander où se trouvait le séjour de la chasteté, le place en un lieu où, certes, on ne s'attendait pas à le rencontrer, c'est-à-dire au palais des Césars, près de la couche nuptiale de la célèbre Julie !

Chez un autre écrivain, on serait tenté de voir là de la satire ; chez Valère Maxime, c'est tout le contraire, et nous avons ainsi, en finissant, à dire un mot de sa flatterie. Quelques citations suffiront pour vous édifier.

Dans la dédicace de son ouvrage à Tibère, par exemple, il s'exprime en ces termes : « O vous, en qui repose le salut de la patrie, César, j'invoque votre appui tutélaire !... Si les anciens orateurs commençaient à juste titre leurs discours par une invocation à Jupiter souverainement bon, souverainement grand ; si les plus excellents poètes ont emprunté leurs débuts de quelque divinité, je dois, dans ma faiblesse, recourir à votre auguste bienveillance, avec d'autant plus de raison que la divinité des autres dieux ne se connaît que par la pensée, au lieu que la vôtre, frappant nos sens de témoignages visibles, offre à nos regards l'aspect d'un astre semblable à ceux de votre père et de votre aïeul, astres radieux dont l'éclat a jeté sur nos cérémonies un lustre mémorable. Nous avons reçu les autres dieux ; mais nous avons donné les Césars ! »

Valère Maxime descend plus bas encore ; il met la lâcheté au service de sa flatterie. Adulateur de Séjan, au temps de la faveur de ce ministre, il l'insulte après sa mort et lui donne, peut-on dire, le coup de pied de l'âne. Faisant allusion à un prétendu complot, il l'apostrophe ainsi : « Monstre, plus cruel que la férocité même des nations barbares, tu aurais pu saisir les rênes de

l'Empire romain, les arracher à notre prince, au père de la patrie, qui les tient d'une main salulaire ? Parvenu au comble de tes vœux insensés, tu aurais maintenu le calme du monde?... Mais la céleste Providence a eu les yeux ouverts ; les astres ont déployé leur pouvoir ; les autels, les sanctuaires et les temples ont trouvé une sauvegarde dans la bienveillance des dieux ; et rien de ce qui a dû veiller pour le salut de notre auguste empereur et pour la patrie n'est resté dans l'inaction. Mais c'est surtout l'auteur et l'appui de notre sécurité qui a su, par une sagesse divine, pourvoir à la conservation de ses inappréciables bienfaits et les empêcher de s'écrouler avec tout l'univers. Ainsi la paix subsiste, les lois sont en vigueur, les mœurs publiques et particulières n'ont éprouvé aucune altération ; et celui qui, au mépris des engagements de l'amitié, cherchait à bouleverser cet ordre heureux, écrasé avec toute sa race par la puissance du peuple romain, subit encore aux Enfers, si toutefois les Enfers ont voulu le recevoir, le digne châtement de sa perversité ! »

En résumé, ce qui se dégage de cette étude, c'est que Valère Maxime a composé non pas une histoire à proprement parler, mais un simple recueil d'anecdotes historiques. Un pareil ouvrage était inoffensif ; néanmoins Valère Maxime n'a pas su garder sa dignité, et il n'est que trop souvent tombé dans le ridicule et dans la honte.

R.

La psychologie

Cours de M. VICTOR EGGER,

Professeur à l'Université de Paris.

La méthode psychologique.

J'ai commencé à traiter la question suivante : la connaissance de l'âme n'est-elle pas impossible, vu que, dans une pareille étude, l'objet connu et le sujet connaissant ne font qu'un ? Il faut croire que la difficulté n'est pas insurmontable, puisqu'elle est surmontée, en effet, dans des ouvrages nombreux. Mais comment cette science s'est-elle constituée ? Comment ce qui est à la fois objet et sujet a-t-il pu devenir un objet de science ? Comment le sujet pensant a-t-il pu cesser de s'opposer à un sujet et devenir un objet, tout en continuant à être ce qui connaît ?

Pour résoudre ce problème, j'ai proposé une distinction : celle de trois sortes de faits dans la conscience. Ces trois sortes de faits sont :

A) Des faits purs et simples, faits primaires, qui ne peuvent être que des objets de connaissance, parce que, à aucun titre, ils ne font partie du sujet connaissant, parce qu'ils n'ont pas reçu l'élaboration qui vient du sujet ;

B) Des faits de transition, faits seconds ou secondaires (images, associations d'idées, souvenirs) ;

C) Des faits-résultats, appelés ainsi parce qu'ils dérivent des faits primaires par l'intermédiaire des faits de transition. Ces derniers faits sont toujours des idées générales formées dans la conscience par l'activité intérieure à la conscience, au moyen des faits primaires, leurs matériaux, et des faits de transition ; mais ils sont conscients comme eux.

Ces faits-résultats, on ne peut les appeler des objets purs, car l'activité de la conscience, qui les a formés, c'est l'activité *intellectuelle*, qui travaille sur l'objet conscient comme elle travaille sur tous les objets. Ainsi c'est l'activité intellectuelle, c'est-à-dire le sujet pensant, qui est l'auteur de ces objets, et elle y a mis sa marque en les élaborant. Ce sont des objets, parce qu'ils résultent des faits primaires et qu'ils sont conscients, mais ce ne sont pas des objets purs.

Eh ! bien, il n'y a pas d'âme, d'âme humaine tout au moins, qui

ne contienne des faits de ce genre, et, comme ces faits-résultats sont des résultats de l'activité intellectuelle, ils constituent une science de la conscience, une connaissance de l'âme, connaissance obscure et grossière, commencement nécessaire de toute connaissance de l'âme.

La science de l'âme se fait en nous, sans nous, sans réflexion, sans que nous ayons conscience de faire de la science, c'est-à-dire en dehors de l'intelligence réfléchie, par un procédé spontané. Elle est fixée par les mots usuels qui expriment les idées générales des hommes relatives à l'âme, à la conscience. Et les psychologues n'ont jamais fait autre chose que prendre comme points de départ les idées générales du sens commun et les étudier pour les corriger, pour les critiquer au besoin, pour établir leurs rapports, découvrir leur genèse, et rattacher les faits-résultats aux faits plus simples (faits de transition et faits primaires). La réflexion du psychologue a toujours porté tout d'abord sur les faits-résultats, sur les genres psychiques : c'est par là qu'il commence ; de sorte que, si la psychologie est une science d'observation, son observation est d'un genre tout spécial : c'est une observation du général. C'est la seule science qui procède par observations générales, et c'est là un caractère paradoxal de l'observation qui lui est propre. Un savant adonné aux sciences de la nature trouvera scandaleux qu'on lui parle d'une observation générale ; il s'élève, lui, du particulier au général, alors que le psychologue descend du général au particulier. Il ne peut faire autrement, — car les faits les plus nets de sa conscience, ce sont des idées générales, lesquelles résument la conscience, — car chacune est le représentant d'une multitude de faits passés, réunis parce qu'ils sont de même nature. La généralisation se fait spontanément dans la conscience, et les résultats de cette généralisation sont des faits de conscience comme leurs matériaux. Pour un être habitué à parler, soit extérieurement à autrui, soit intérieurement à lui-même, ce sont là les faits sail-lants, évidents, de l'âme, parce que le langage est général ; ils lui masquent et rejettent dans l'ombre les faits primaires et secondaires.

L'âme apparaît donc, tout d'abord, comme une société de genres ; l'objet du psychologue n'est pas un objet pur, puisque le sujet collabore à sa genèse ; l'étude de ces objets généraux fera connaître au psychologue, s'il sait les analyser et remonter à leur source, non pas seulement l'objet de la science psychologique, la conscience, mais encore le sujet pensant, intérieur à la conscience, qui a formé dans la conscience la science de la conscience

et qui est le même sujet qui se montre apte à organiser d'autres objets, sous forme de connaissance.

Ces vues, dans la leçon précédente, m'avaient conduit à cette conclusion : la psychologie n'a jamais été une science qui découvre, comme les sciences constituées qui ont des méthodes établies. Tous les objets, tous les problèmes de la psychologie figurent dans le langage commun des hommes, et la pensée humaine commune, vulgaire, a défriché le champ de la psychologie avant les psychologues. La psychologie ne marche pas en avant ; ce qui le prouve, c'est que son langage ne contient pas de mots nouveaux, comme la physique, la chimie et les sciences progressives en ont. Elle se suffit avec le langage ordinaire, et c'est là une preuve certaine, incontestable, que, dans sa marche, elle ne découvre pas d'objets nouveaux. Cependant elle fait des progrès ; mais ces progrès consistent plutôt dans une connaissance plus profonde et plus précise de son objet éternel, qui est sien depuis Socrate, Platon et Aristote. Elle se perfectionne, elle approfondit son objet : aussi peut-on l'appeler une critique toujours recommencée de la psychologie du sens commun, de la psychologie de l'antiquité, de la psychologie des temps modernes. On peut assurément parler de découvertes en psychologie, mais elles se font dans un champ clos dont les limites sont tracées par les grands concepts et les termes qui les expriment. Tout son domaine est circonscrit par une vingtaine de termes généraux (cœur, esprit, caractère, etc.), qui existent dans toutes les langues et sont le point de départ des études des psychologues.

La psychologie est donc une critique et non une science, si l'on entend par science une étude ayant une méthode constituée, praticable par routine, sûre de sa marche et découvrant des objets et des problèmes nouveaux, pour lesquels il faut des mots nouveaux.

La psychologie est une critique plutôt qu'une science : cela ne doit être admis que sous certaines réserves et signifie qu'il y a dans l'objet de la psychologie quelque chose de spécial, qui fait que la psychologie ne peut procéder, comme font les autres sciences, de faits. Ses conditions sont spéciales, par cela seul que le général s'y offre tout d'abord à l'observation.

Il me reste à montrer que, dans ce travail critique, l'objet ne se confond pas avec le sujet. Le sujet pensant, que nous pouvons appeler le sujet critique, se distingue toujours de l'objet, comme, dans la durée, après se distingue d'avant. En effet, le psychologue d'aujourd'hui applique sa réflexion à la psychologie de ses maîtres et se demande si elle est exacte. Les psychologues de chaque génération critiquent les psychologues précédents. Leib-

nitz critique la psychologie de Locke ; Locke, celle de Descartes. Les psychologues ont toujours procédé ainsi, et les premiers en date des psychologues avaient critiqué la psychologie latente dans leur langage national. Ainsi le travail intellectuel qui s'exprime par le mot *sujet* est toujours postérieur à ce à quoi il s'applique et qui est son *objet*. Le sujet critiquant est après l'objet critiqué. Le sujet n'est pas autre chose que l'activité présente. Si mes théories d'aujourd'hui sur la conscience sont critiquées par moi plus tard, mes réflexions d'aujourd'hui seront l'objet de ma pensée, devenue sujet critique. Si ce n'est pas moi qui me critique, un psychologue, après moi, emploiera son sujet pensant à critiquer ma psychologie qui sera son objet. Le sujet est toujours un présent et il se distingue ainsi de l'objet qui est toujours un passé. Dans les sciences du monde extérieur, il semble que je sois contemporain de mon objet. Ce n'est pas tout à fait exact. Cette différence de l'avant et de l'après n'est pas, ici, aussi évidente, et pourtant on la retrouve. Un observateur qui saisit un phénomène, une étoile filante, par exemple, a son attention attirée par un phénomène qui vient de commencer. S'il est bon observateur, il saisira vite le phénomène et le suivra jusqu'à sa disparition, mais toujours la fin sera mieux observée que le commencement, le phénomène étant commencé quand il se met à l'observer. Quand le phénomène a disparu, l'observateur regarde encore à l'endroit où il a cessé. Ainsi, dans l'observation des choses du monde extérieur, on peut constater que le sujet est toujours en retard sur l'objet, d'où résulte presque toujours l'observation imparfaite du commencement et l'observation parfaite de la fin. Pour que l'observation échappe à cette difficulté, il faut enfermer les faits à observer. C'est ce que l'on fait dans les musées, dans les muséums d'histoire naturelle, dans le champ d'un microscope. L'objet ainsi parqué, l'observateur en est maître. L'observation pure et simple des faits de la nature a presque toujours les caractères de l'observation de l'étoile filante. Quand on est malade, on ne sait jamais bien comment la maladie a commencé, mais on sait bien comment elle a fini, et il en est du médecin comme du malade.

Bref, dans les objets physiques, matériels, spatiaux, nous constatons que le sujet qui observe et connaît est toujours un peu postérieur à l'objet connu. La différence est beaucoup plus marquée, quand il s'agit de l'objet conscient. Le sujet connaissant est ici, toujours, nettement postérieur à l'objet connu.

Il reste pourtant vrai qu'il y a deux objets qui résistent, pour ainsi parler, au sujet, et qui se prêtent à l'analyse : ce sont la sensa-

tion et le souvenir, la sensation pour les choses extérieures, les souvenirs pour les choses internes, la sensation, autrement dit l'espace, et le souvenir, autrement dit le passé. Lorsque l'objet à connaître est moi-même, dans la mesure où je le connais, je lui succède, je suis lié à lui d'une manière continue, mais ce qui examine c'est le moi présent et le sujet n'est pas autre chose. Cela suffit pour qu'il y ait, à la fois, science de la conscience comme objet et science du sujet par lui-même, car le sujet est devenu objet quand son activité est passée. Nous retrouverons toutes ces vues, sous un aspect nouveau, quand je parlerai du procédé principal de la psychologie (méthode des groupes naturels ou concepts). Mais, auparavant, il me faut répondre à la deuxième difficulté élevée contre la possibilité de la psychologie.

Une seule conscience étant donnée à chacun et la conscience étant incommunicable, la connaissance de la conscience est celle d'un individu. S'il n'y a de science que du général, la psychologie est impossible. Telle est l'objection. A cette objection il convient, tout d'abord, de répondre comme à la première. La psychologie est une science qui s'est constituée en dépit de cette objection. Comment donc les psychologues ont-ils tranché la difficulté ? Comme chacun de nous peut aisément la trancher.

Est-il difficile de distinguer en soi l'individuel et l'humain ? Il est peut-être plus difficile de se connaître comme individu que de se connaître comme homme. Pour se connaître comme homme, il n'y a qu'à connaître les mots qui se rapportent aux choses de l'âme. Mais, pour décrire ce que j'ai d'original, il me faudra grouper ces mots en phrases subtiles, et ce sera difficile, car je n'ai qu'un sentiment vague du groupement qui leur correspond en moi. Tout homme peut parler ainsi, et il y a plus d'un psychologue qui a fait pratiquement cette distinction. La Rochefoucauld, par exemple, a écrit un chapitre de psychologie où il a cru décrire l'âme humaine ou une partie de l'âme humaine, et, d'un autre côté, il a fait son propre portrait : il a décrit l'homme et La Rochefoucauld. Maine de Biran a écrit un journal intime où il se raconte lui-même, et une psychologie. Le psychologue, en somme, distingue sans peine en lui l'individualité et l'humanité. Il les distingue d'abord grâce au langage, parce que les termes du langage ne peuvent désigner que ce qui est général en chacun et commun à tous. De plus, en ce qui concerne l'emploi de ces termes dans des phrases, des jugements relatifs à tons, à plusieurs ou à un seul, la vie commune, la vie sociale est une comparaison perpétuelle de nous et d'autrui. Tous les jours, dans la vie ordinaire, nous comparons les hommes entre eux et les autres hommes à nous-mêmes.

Il est possible qu'on se connaisse mal, mais cela n'empêche pas qu'on se soit comparé à autrui. Dès lors, si l'on fait de la psychologie, on aura chance de ne pas tomber dans le défaut qui consiste à affirmer de tous ce qui appartient à un seul. Les lecteurs des psychologues ne s'y trompent pas. Lorsqu'on critique Locke, lui reproche-t-on de décrire Locke et non l'homme ? Non. — Locke, selon Leibnitz, a médiocrement décrit l'homme en général. Toujours les critiques des psychologues ont pensé que l'homme en général avait été mal compris d'eux ; jamais (ou rarement) ils n'ont soutenu que les psychologues qui se sont trompés avaient décrit chacun un individu, lui-même. Socrate, en lui a trouvé des genres. Il a pensé que l'âme était le lien des genres. Soutiendrons-nous que, dans sa conscience, il n'y avait ni souvenirs ni associations d'idées ? Hume a établi que l'idée de cause n'avait pas de raison d'être dans le monde externe et n'a pas vu, ce que Maine de Biran a vu longtemps après, qu'elle a pour origine l'effort intérieur. Faut-il dire qu'il n'avait pas conscience de l'effort ?

Toutefois ce genre de critique n'est pas défendu ; il est légitime d'expliquer l'erreur d'un psychologue en disant qu'il a pris un fait de sa conscience personnelle pour un fait vraiment humain ; il est légitime de dire à l'auteur d'un livre intitulé *la Parole intérieure*, qu'il y a trois espèces de langage et que, comme il ne parle que d'une, il n'a pas les autres. La critique est inexacte peut-être dans ce cas ; mais elle n'est pas illégitime. De même, on peut soutenir que La Rochefoucauld a calomnié la nature humaine dans ses *Maximes* et n'a représenté qu'une partie de l'humanité, celle dans laquelle il vivait. Donc le psychologue est exposé à se prendre pour type de l'humanité entière, alors que lui seul et quelques autres sont conformes à ses descriptions ; mais, en général, il est très aisé d'éviter ce défaut et il est presque toujours évité. Décrire ce qu'il y a d'individuel en moi, c'est une entreprise ; décrire ce qu'il y a en moi d'humain, de général, c'en est une autre. Il faut que le psychologue commence par lui-même : psychologie bien entendue commence par soi-même. Mais, avant de s'étudier soi-même, on s'est comparé à autrui. D'autre part, ce qu'il y a d'humain dans l'individu ne peut être que le constant et le général de cet individu. Le psychologue trouve donc en lui-même un critérium pour distinguer ce qu'il a d'individuel et ce qu'il a d'humain. Il devra toujours se critiquer lui-même comme il critique les autres ; mais, en fait, l'histoire de la psychologie le prouve, cette difficulté est une difficulté apparente, comme la première, car la psychologie s'est faite et continue à se faire malgré toutes les objections.

V. H.

Les phénomènes généraux en histoire.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Maître de conférences à l'Université de Paris.

Conditions universelles communes à toutes les sociétés.

(Suite et fin.)

B). — Les fonctionnaires constituent un phénomène très répandu, mais non pas, comme on le croit généralement, un phénomène universel ; on ne le retrouve même pas partout dans le monde civilisé. Il ne s'est pas produit dans les petits Etats antiques, dans la cité grecque ou romaine : les *archai* et les *magistratus* étaient des personnages investis directement du pouvoir par le peuple et l'exerçaient directement ; les véritables fonctionnaires n'étaient que des agents subalternes, exerçant presque des fonctions de domestiques : tels les archers crétois à Athènes ou les appariteurs des magistrats romains. De même, on ne saurait dire qu'il existât des fonctionnaires dans les gouvernements oligarchiques des villes du Moyen Age.

a) — La création des fonctionnaires est un phénomène des monarchies organisées, impersonnelles, des empires où le souverain a des sujets trop nombreux pour qu'il puisse les gouverner directement. Mais, comme l'organisation normale du monde a été la monarchie impersonnelle, les fonctionnaires sont apparus dans la plus grande partie des Etats civilisés. On en trouve dès les temps les plus anciens de la période historique, en Egypte, en Assyrie, en Perse ; en Chine même, Confucius est un philosophe qui cherche à devenir fonctionnaire. On a donc affaire à un phénomène des civilisations primitives spontanées. Ce phénomène est apparu spontanément, sans imitation d'un empire par l'autre ; les mêmes procédés ont partout créé les fonctionnaires : le souverain personnel a pris pour gouverner des auxiliaires dans son entourage. Il en trouve de deux catégories : 1^o ses parents, ses amis, les princes inférieurs, gens de même classe que lui, sujets grands propriétaires ; 2^o des domestiques, gens qui sociale-

ment sont inférieurs, mais que la confiance du prince élève au-dessus de tous les autres sujets. L'empire romain offre des exemples de ces deux catégories : l'empereur, pour gouverner, s'aide de sénateurs et d'affranchis ; on retrouve le même goût en France et en Angleterre : le roi donne une part de pouvoir à des seigneurs et aussi à des légistes et des secrétaires. — Ce fait est rendu très sensible dans certains cas par le scandale qu'a causé l'élévation de gens de condition sociale tout à fait inférieure.

Le souverain, qui se crée ces auxiliaires, ne leur donne qu'un pouvoir provisoire, précaire, qu'il peut leur retirer arbitrairement ; on a donc un personnel temporaire, dépendant du caprice du prince. Parfois, la formation reste rudimentaire ; il ne se constitue pas de classe permanente de fonctionnaires. Ce fut le régime de toutes les monarchies d'Orient, sauf l'Egypte et la Chine ; en Assyrie, en Perse, les fonctionnaires sont réduits à quelques seigneurs et à quelques espions, « l'œil du roi » ; il en est de même dans les empires musulmans, et il semble que cette impuissance à constituer un corps de fonctionnaires réguliers et permanents soit une caractéristique de l'empire ottoman : ainsi la tentative faite par Méhémet-Ali, en Egypte, dans ce sens, a avorté ; il en est de même aussi dans les royaumes de l'Inde, hindous ou musulmans. Tous ces Etats en sont restés au régime du vizir, dont le type le plus net est fourni par le khalifat de Bagdad. Les grands empires américains non plus ne semblent pas être arrivés à constituer un corps régulier, permanent, de fonctionnaires.

Cette création est donc un phénomène exceptionnel. On ne l'aperçoit que dans deux empires anciens : en Egypte, les *scribes* (voir le poème du scribe sur les professions, où il vante, comme étant la plus haute, la plus noble de toutes, la profession de scribe) ; en Chine, les agents de l'empereur, les *lettrés*, qu'on désigne sous le nom de *mandarins*, qui leur a été donné par les Portugais, et qu'ont imités tous les Etats de civilisation chinoise, sont de véritables fonctionnaires. Mais la formation la plus régulière s'est faite dans l'empire romain par la combinaison des fonctionnaires orientaux avec les magistrats de la cité romaine, et peut-être (on tend à le croire aujourd'hui) par l'imitation directe de l'Egypte, grâce à un intermédiaire encore mal connu, le royaume hellénique des Lagides : à l'Orient, les fonctionnaires de l'empire romain doivent leur caractère de délégué permanent du souverain ; du magistrat romain, ils ont le caractère officiel et les pouvoirs nettement délimités. Il y eut d'abord deux carrières superposées, la carrière sénatoriale, qui comprend les anciennes magistratures devenues subordonnées, et la carrière équestre, dans

laquelle rentrent toutes les fonctions créées par les empereurs, *procuratores*, *præfecti*, chefs des divers bureaux ; sous les Antonins ces diverses fonctions, données d'abord à des chevaliers, furent confiées à des affranchis. La fusion s'est faite à l'époque du Bas-Empire ; alors s'est constitué le régime des fonctionnaires avec ses deux traits essentiels : 1° on s'est habitué à grouper certaines espèces d'opérations pour les faire accomplir toujours par un même personnage, on a constitué une fonction, *officium*, permanente, regardée comme nécessaire, comme partie du mécanisme du gouvernement ; cette fonction est devenue impersonnelle : quand l'homme qui l'occupe vient à manquer, on le remplace par un autre ; ainsi s'est créé un système de fonctions, dont chacune est regardée comme perpétuelle et impersonnelle ; on a là un phénomène analogue à celui que nous avons analysé à propos de la monarchie impersonnelle ; — 2° le personnage investi d'une fonction est nommé par un acte en forme, reçoit un titre officiel ; il est regardé comme ayant un droit à occuper sa fonction dont il ne peut être écarté que par un nouvel acte en forme ; il a une qualité officielle qui le distingue du reste des sujets, qui lui donne un rang social plus élevé ; de plus, sa fonction devient pour lui un moyen d'existence, l'occupation de sa vie, elle est une profession, une carrière ; il se crée une classe de fonctionnaires.

L'évolution est complètement achevée à l'époque du Bas Empire ; et c'est là ce qui donne à cette période son intérêt, son importance au point de vue de l'enseignement. Mais le mécanisme compliqué du gouvernement par le moyen des fonctionnaires exige des habitudes régulières et de l'argent. Aussi ce mécanisme disparaît-il, ou tout au moins cesse-t-il de fonctionner ou rétrograde-t-il, dans les pays envahis par les Barbares, Germains ou Arabes. Il n'a jamais été reconstitué en pays musulman ; en pays chrétien, il a été conservé en partie par le clergé, dont l'organisation s'était moulée sur celle de l'empire romain, et rétabli très lentement depuis le xiii^e siècle ; cette évolution a été inspirée en partie par l'imitation de l'empire romain, mais elle a surtout été originale.

b) — Nous ne pouvons entrer dans les détails de l'organisation ; nous ne ferons qu'analyser le principe. Les fonctionnaires sont créés pour aider le souverain ; mais il peut y avoir trois espèces différentes d'aide. — Le procédé le plus simple consiste à prendre un lieutenant qui gouverne à la place du prince ; c'est un phénomène général, mais il est surtout apparent en Orient : le type est le vizir. On le retrouve dans les monarchies modernes, par

exemple dans l'Espagne de Philippe III et de Philippe IV, avec le *privado* ; dans la France du xviii^e siècle, avec le *premier* ministre. Dans ce cas, il y a une véritable abdication volontaire de la part du souverain. La forme la plus fréquente est la délégation restreinte à une partie du territoire, éloignée de la résidence du prince : on a alors un lieutenant local ; on en trouve des types à diverses époques historiques : les *satrapes* dans l'empire perse, les *legati Augusti* dans l'empire romain, les *stratègoi* dans l'empire byzantin, les *baillis* des souverains capétiens, les *adelantados* des rois espagnols. — Une autre forme d'aide est le *conseil* ; elle consiste à examiner les affaires, à centraliser les renseignements, à donner un avis, à réduire l'œuvre du souverain à la décision. La forme normale est de réunir plusieurs conseillers ; de là naît un *conseil*. Le phénomène est mal connu pour l'Orient antique ; on le trouve dans les monarchies musulmanes sous le nom de *divan*, en Chine sous celui de *yamen* ; à Rome, c'est le *consistorium principis*. Le conseil est une institution normale dans les monarchies modernes ; il se présente d'abord comme une réunion informelle, tenue à des moments irréguliers, sans convocation, de personnages qui sont les favoris du jour ; tel on le trouve dans les monarchies de l'Europe au Moyen Age, tel il s'est conservé dans les empires orientaux. Puis on est arrivé à fixer les époques des séances, le nombre et la qualité des membres ; il se forme un corps officiel, permanent. Mais, alors, le souverain tend à s'en délier : le conseil opère suivant des règles, suivant une tradition obligatoire, et peut gêner le prince. Celui-ci ne laisse au conseil que des opérations nettement définies, surtout la justice ; et le conseil se transforme en un organe spécial. Pour la décision des affaires du gouvernement, de celles qu'on qualifie ordinairement sous le nom d'affaires politiques, le prince se constitue un corps de conseillers plus directement dépendants, d'hommes de confiance révocables à volonté, de favoris personnels. Le conseil primitif se démembre en plusieurs corps, dont le moins régulier garde la décision politique. L'évolution dans les monarchies modernes aboutit au *cabinet* (le nom est significatif, il désigne une réunion de conseillers tenue dans la chambre du prince), groupe informel, sans règle, des principaux agents, des hommes de confiance. Dans les régimes représentatifs, le cabinet comprend des ministres officiellement désignés, mais qui gardent nominale-ment le caractère d'agents révocables. Les types se présentent en Angleterre, avec le *privy council*, le *cabinet*, l'*administration* ; en Castille, avec les *Conseils*. En France, le phénomène est très complexe : le conseil du roi s'est démembré en Parlement, Grand

conseil, Cour des Comptes, Conseil d'Etat ; le vrai conseil du gouvernement s'est divisé en *séances*, d'En Haut, des Dépêches, des Finances.

La troisième forme d'aide est le service de la personne. Il est très considéré dans les monarchies où la personne du prince est sacrée.

Dans les monarchies orientales antiques, les chefs de ces services personnels sont toujours devenus conseillers du gouvernement, directeurs de la politique. Dans l'empire romain, il y a eu conflit entre deux conceptions : la conception des cités antiques, suivant laquelle les services personnels sont méprisés, abandonnés aux esclaves, et la conception orientale. Au Moyen Age est apparue la conception germanique : les services de domesticité sont regardés comme des dignités honorables ; les offices sont recherchés par les plus grands seigneurs, et les titulaires ont la prééminence sur les fonctionnaires chargés des emplois du gouvernement. Le fait s'est perpétué : il est très apparent à l'époque de Louis XIV ; on en retrouverait encore des traces aujourd'hui en Angleterre.

c) — Le recrutement des fonctionnaires se fait par des procédés différents suivant le degré d'évolution de l'Etat. — Le procédé primitif, normal, dérivé des conditions dans lesquelles l'usage s'est créé, est le choix par le souverain, la faveur. C'est la forme universelle à l'origine ; on la retrouve dans les empires primitifs orientaux, comme dans les monarchies modernes ; et elle est restée la forme la plus générale ; c'est la seule usitée dans les monarchies musulmanes, dans les monarchies du Moyen Age. Peu à peu, le rôle de la faveur s'est restreint ; mais elle est encore, dans les monarchies absolues, le seul procédé de recrutement pour toutes les fonctions de direction générale, pour les ministres ; et même, théoriquement, dans le régime représentatif, le prince tient à avoir des hommes de son choix.

La faveur se heurte, dans les sociétés aristocratiques, à une tendance opposée, celle qui porte le titulaire d'un office à transmettre à ses enfants sa condition sociale, comme sa propriété. Le fonctionnaire travaille à se rendre viager, puis héréditaire. Une lutte s'établit entre deux tendances opposées : le prince veut maintenir le recrutement par la faveur ; les fonctionnaires cherchent à établir l'hérédité. Si l'hérédité des fonctions triomphe, la monarchie se démembre ; le fonctionnaire héréditaire devient souverain : on a la féodalité. — Mais, même si la fonction ne devient pas nettement héréditaire, il se forme une classe sociale héréditaire, où la tradition oblige à prendre les fonctionnaires.

Le fait est apparu dans l'empire carolingien ; et, au Moyen Age même, les offices de cour sont devenus héréditaires. Dans les monarchies modernes, il s'est établi un procédé intermédiaire : la survivance et, en France, la vénalité des charges. C'est un phénomène unique, dans l'histoire, mais il a dominé l'évolution politique et sociale de la France ; établi par tradition au xv^e siècle, il a été déclaré un abus jusqu'en 1614, et, à plusieurs reprises, des dispositions ont été prises pour l'interdire ; mais la vénalité s'est consolidée pour des raisons fiscales : le roi a vendu une partie de son pouvoir à des bourgeois ; Richelieu en offre un bon exemple. Dans les autres Etats, la vénalité n'est pas apparue comme une institution régulière ; mais, presque partout, on trouve une tendance à la vénalité des grades dans l'armée. On peut voir dans ce phénomène une influence de la conception de la propriété mobilière.

Dans les Etats où le corps des fonctionnaires s'est consolidé fortement, ils ont tendu à imposer au souverain un procédé particulier pour leur domination ; ils ont réclamé pour eux le droit de désigner les hommes à qui le prince confiera les fonctions savantes : c'est la *cooptation* ; d'ordinaire, le procédé est officieux. On le trouve en France au xv^e siècle, en Prusse parmi les officiers. Ce procédé est d'origine ecclésiastique.

La forme la plus élevée pour le recrutement des fonctionnaires est sortie de la cooptation. On a exigé du candidat à une fonction des connaissances spéciales, et, peu à peu, on a abouti à l'examen, puis au concours. Le phénomène est restreint à quelques groupes de sociétés ; il est inconnu de l'antiquité ; mais on retrouve deux formations indépendantes, en Chine, et dans les Etats modernes représentatifs où ce mode de choix est d'ailleurs restreint aux fonctions spéciales subalternes ; il existe surtout dans les pays démocratiques ; il a été imité récemment en pays anglais, *competition system*.

d) — Un corps de fonctionnaires organisé ne peut opérer qu'avec un système de règles. Il faut un règlement pour répartir les opérations entre les fonctionnaires, règlement d'attributions. Dans les Etats peu évolués, la répartition reste vague, dépend du caractère, de la vigueur, de l'ambition de chacun : ainsi chez les Orientaux, dans les monarchies du Moyen Age. Quand le régime devient méthodique, les fonctions se précisent et se partagent ; on opère suivant deux procédés. Ou bien on partage le territoire : c'est la forme la plus ancienne, la plus naïve, celle qui exige le moins d'effort d'esprit ; on la trouve appliquée en Espagne, en France au $xvii^e$ siècle (les secrétaires d'Etat ont chacun un quart du

royaume), en Angleterre, en Prusse pour la Silésie. Ce procédé est aujourd'hui complètement abandonné, sauf pour les colonies. Ou bien le partage se fait suivant la nature des opérations : ce procédé est plus abstrait, plus difficile à réaliser ; mais il est plus perfectionné, il rend les opérations plus régulières, plus faciles à contrôler ; il a peu à peu remplacé le système du partage territorial ; mais l'évolution a été confuse (on le voit bien en Prusse et en Autriche) et elle n'a abouti qu'au xix^e siècle. L'organisation est alors formée de plusieurs services spéciaux, chargés chacun d'une espèce d'opérations, confiés chacun à un personnel de fonctionnaires spécial.

Mais ces fonctionnaires ne peuvent faire que les opérations spéciales, administratives. Il reste un résidu d'opérations qu'aucun service ne peut faire, la décision générale, le gouvernement, la politique. Pour les accomplir, on a essayé de deux systèmes : on a organisé plusieurs conseils en plaçant chacun d'eux à la tête d'un service ; on a eu ainsi des *polysynodies*, qu'on trouve en Prusse, en Autriche ; ou bien on a formé un seul conseil en réunissant les chefs de services pour décider ensemble les affaires communes : les types sont l'Angleterre et la France. Ce dernier régime est devenu général ; la Russie seule ne l'a pas adopté. Sur la marche suivie pour passer du premier au second régime, on peut prendre la Prusse comme exemple.

Il faut un règlement pour partager le territoire entre les fonctionnaires locaux, pour déterminer les *circonscriptions*. Le phénomène est connu pour la Perse où les circonscriptions sont appelées *satrapies*, et pour l'empire romain. Nous le retrouverons en étudiant le gouvernement local.

Quand les fonctionnaires forment un corps professionnel, il s'établit, par la tradition ou par un règlement formel du prince, un système pour partager les opérations entre les gens affectés à un même service, pour distinguer ceux qui décident de ceux qui exécutent, les supérieurs des subalternes. Ainsi se crée une échelle de commandement et de subordination, une échelle de rangs, une *hiérarchie* ; et, comme conséquence, on a des règles d'avancement, qui fixent comment le fonctionnaire doit passer d'un rang à l'autre. Le type le plus net est le *tchine* russe.

Les fonctionnaires ne sont pas seulement des instruments du souverain ; ils deviennent des personnages notables, investis par délégation d'un pouvoir sur les sujets, recevant un salaire ou des droits de prélèvement qui leur donnent un revenu, un moyen d'existence. Par suite, il se forme un règlement pour définir leurs pouvoirs vis-à-vis des sujets ou des autres fonctionnaires, avec

des interdictions contre les abus, avec des sanctions spéciales. Le fait est mal connu pour les Etats antiques. On a des types frappants au Moyen Age, parce que la forme est encore naïve : voir la *Grande Charte* pour l'Angleterre et certaines *ordonnances* des rois de France ; on voit comment, par les plaintes des sujets, le roi est amené à préciser les limites des pouvoirs. — On définit aussi les devoirs des fonctionnaires envers le prince, on prend des précautions pour les empêcher de se conduire en gens revêtus d'un pouvoir indépendant (voir les précautions de Saint-Louis à l'égard de ses baillis). On fait, en outre, des règlements pour empêcher les conflits entre eux, pour définir les avantages auxquels ils ont droit, la forme de rémunération, sa nature, la manière de la prélever, pour définir leurs avantages honorifiques, leurs titres, leur rang, la fixité de leurs fonctions qu'ils conservent, sauf en cas de faute grave ; on établit une procédure pour garantir leurs droits, en fixant la façon suivant laquelle ils doivent réclamer.

Ces règlements sont très compliqués dans les Etats modernes ; pour l'enseignement, il est préférable de choisir des types simples ; dans des sociétés grossières, à formes plus naïves, plus frappantes : l'Angleterre à l'époque de la *Grande Charte*, la France du ^{xiii}e siècle, la Russie au temps de Pierre le Grand.

e) — L'évolution de l'institution des fonctionnaires ne s'est pas faite de même façon dans tous les pays. Dans la plupart des monarchies orientales, elle est restée rudimentaire, elle n'a pas abouti à un système méthodique ; elle s'est arrêtée à un régime informe et précaire. En Chine, elle a abouti à la constitution d'un corps de lettrés recrutés par le concours, mais limités aux fonctions subalternes ; le gouvernement est passé aux guerriers envahisseurs. L'évolution n'a été complète que dans les monarchies fondées à l'imitation de l'empire romain ; elle s'est accomplie depuis le ^{xvi}e siècle et elle a abouti à consolider le corps des fonctionnaires. Leur nombre a été considérablement augmenté ; ils se sont constitués en classe professionnelle ; le partage des attributions a été rigoureusement réglé, les circonscriptions sont devenues uniformes, les règles d'avancement, les garanties attribuées aux fonctionnaires et aux administrés ont été minutieusement fixées et leur ensemble a constitué le droit administratif. Les types les plus accomplis sont offerts par la France de Napoléon I^{er} et par la Prusse au ^{xix}e siècle.

L'évolution a augmenté les pouvoirs du corps des fonctionnaires, envers les administrés et envers le souverain. — 1. Envers les administrés. A l'origine, les sujets essaient de résister, prétendent n'obéir qu'au prince et non à ses délégués. Toutes les

résistances ont été brisées au xvii^e siècle : en France, par Richelieu et Mazarin, en Prusse par le Grand Electeur. Et, dès lors, les fonctionnaires ont eu à leur disposition les moyens d'action matériels et moraux du souverain ; ils deviennent maîtres absolus. Les sujets n'ont aucun moyen pratique de les empêcher de se conduire en maîtres, de gouverner à leur fantaisie, comme le souverain. Le meilleur exemple de cette autorité des fonctionnaires est fourni par la France du xviii^e siècle : les lettres de cachet sont à la disposition des agents subalternes. — 2. Envers le souverain. Le fonctionnaire s'habitue à se perpétuer dans sa fonction, et à se conduire non pas en délégué, mais en pouvoir autonome. Les fonctionnaires tendent à se couvrir les uns les autres : le souverain perd peu à peu leur direction. Ce fait se réalise par deux procédés : ou bien le prince est absorbé par la vie de cour, par l'étiquette ; il passe son temps à représenter et ne peut plus s'occuper des affaires de gouvernement qu'il doit abandonner à des subalternes ; ou bien le prince est disposé à faire son métier, mais les affaires sont compliquées, il ne peut les examiner en détail et doit confier à des fonctionnaires le soin de faire des rapports. De plus, le prince, élevé dès l'enfance dans un système de gouvernement par les fonctionnaires, n'en conçoit pas d'autres et subit la tradition. De bons exemples en sont fournis par Louis XIV que ses ministres dirigent à son insu, par le tsar autocrate.

Il se fait un déplacement pratique du pouvoir effectif. Le chef officiel, le souverain ou le ministre, conserve seul le pouvoir de donner des ordres, de prendre les décisions ; un symbole de ce pouvoir est la *signature*. Mais il n'a pas le temps ou le goût d'étudier toutes les affaires. Le propre d'un grand Etat est d'accumuler sur le souverain plus de travail qu'un seul homme n'en peut faire ; il faut nécessairement en abandonner la plus grande partie aux subalternes. Le prince se réserve la signature et charge les subalternes d'examiner les affaires, de recevoir les renseignements et réclamations, de constater les faits, de préparer la décision. Mais celui qui prépare a le pouvoir occulte ; la façon de présenter les faits emporte la décision ; le chef, toujours pressé, est obligé de décider sur une affaire qu'il ne connaît pas ; il ne peut guère qu'accepter la solution qu'on lui suggère. Ainsi, le subalterne, agent de préparation, devient agent de décision. Le pouvoir se déplace, passe du chef apparent à un subalterne obscur. Le gouvernement est dirigé par un pouvoir occulte. De ce phénomène, on n'a pris conscience qu'au xix^e siècle ; c'est le gouvernement par les bureaux, la *bureaucratie* ; mais le phénomène est universel dans les grands Etats.

Le personnel des fonctionnaires devient alors le souverain effectif ; il tend à se conduire en souverain ; les fonctionnaires usent de leurs pouvoirs pour satisfaire leurs goûts personnel, pour tyranniser les administrés ou les exploiter, pour se faire payer pour leurs actes de leurs fonctions, pour vendre leurs décisions. Ils tendent à se rendre indépendants, à agir sans prendre l'avis souverain : ils entrent en conflit avec leurs collègues et se disputent le pouvoir sans tenir compte des intérêts de l'Etat. Le conflit des pouvoirs devient un phénomène normal entre les services et, dans l'intérieur d'un même service, entre les hauts fonctionnaires revêtus d'un pouvoir officiel et les subalternes, plus directement en rapport avec le prince ou le ministre. Ainsi, au xvii^e siècle, on a des conflits entre les gouverneurs et les Parlements d'une part et les intendants d'autre part ; ainsi, de nos jours, on a des conflits entre les hauts fonctionnaires et le cabinet du ministre.

L'évolution aboutit normalement, dans tous les Etats modernes au gouvernement absolu par les fonctionnaires. Les meilleurs types sont la Russie et l'Autriche. Cette évolution se continue jusqu'au moment où elle est arrêtée par la formation d'un corps représentatif, et Stuart Mill a pu dire que les Etats contemporains avaient le choix entre la bureaucratie et le régime représentatif.

M. T.

Le théâtre de Corneille — Le « Cid ».

Conférence, à l'Odéon, de M. GASTON DESCHAMPS.

MESDAMES ET MESSIEURS,

La tragi-comédie du *Cid*, qui, tout à l'heure, sera interprétée sous vos yeux par les excellents artistes de l'Odéon, et qui fut représentée, pour la première fois, au mois de décembre 1636, est un des chefs-d'œuvre les plus incontestés de la scène française. Je n'ai donc pas à recommander ce drame à votre admiration, ni à le signaler à vos applaudissements ; et mon office préalable se réduirait à un discours très bref, si je n'avais le devoir et le dessein de vous indiquer, à propos de cette pièce, différents traits qui, peut-être, n'ont pas été mis suffisamment en lumière par quelques-uns des historiens, même les plus éminents de la littérature française. Je voudrais vous montrer que la tragi-comédie du *Cid*, bien qu'elle soit, comme l'auteur l'indique avec une modestie qui était bien le trait le plus essentiel de son caractère, imitée de l'espagnol, représente cependant le génie français, non seulement dans un certain temps, mais encore dans une série de siècles, en ce qu'il a de plus noble, de plus généreux, de plus digne d'être confié à l'admiration de la postérité.

Je vous disais que cette pièce est imitée de l'espagnol. En effet, nous savons d'une manière fort exacte dans quelles conditions elle fut composée, comment le génie de Corneille fut orienté du côté de la littérature d'au delà des Pyrénées, et quel usage il a fait des modèles que les dramaturges de l'Espagne offraient, non seulement à son imitation, mais encore et surtout à sa transposition.

Il se trouvait à Rouen, sa ville natale, quelque temps après le succès de ses premières comédies, lorsqu'il fit la connaissance d'un vieux gentilhomme, M. de Châlon, qui avait été secrétaire des commandements de la reine-mère, qui, par conséquent, dans l'entourage immédiat d'Anne d'Autriche, avait eu l'occasion de s'initier aux beautés de la littérature espagnole, et qui lui dit : « Mais, Monsieur Corneille, pourquoi ne cherchez-vous pas dans le répertoire très riche des légendes de ce pays-là et dans une

dramaturgie que, si vous voulez, je vous ferai connaître, le thème de vos pièces à venir ? » Corneille écouta les conseils de M. de Châlon, et c'est aux bons offices de ce conseiller bienveillant que nous devons, en premier lieu, la jolie comédie de l'*Illusion comique*.

Déjà, dans cette comédie, il retrace certains traits de l'héroïsme castillan. Il emprunte à la dramaturgie espagnole un personnage aux dépens duquel il veut nous faire rire, un personnage que vous connaissez bien, qui, sous des noms divers, a occupé les différentes scènes de Paris et des autres villes, et qui s'appelle, suivant les cas, le capitaine Fracasse ou le Matamore. Dans l'*Illusion comique*, il s'appelle le Matamore ; et, comme Corneille veut scrupuleusement se conformer aux lois du genre dans lequel rentre son *Illusion comique*, il a entrepris de nous faire rire aux dépens de son Matamore, c'est-à-dire aux dépens d'un héroïsme emprunté, exagéré, extravagant, toujours prêt à se mettre en scène, avec cet excès de grandiloquence que vous connaissez bien, pour avoir vu plusieurs fois, sans doute, les diverses incarnations de ce Matamore célèbre dans la tragédie et dans la comédie de tous les temps, y compris la comédie latine.

Et cependant, telle est la vocation héroïque de Corneille, telle est son incapacité de prendre uniquement en plaisanterie ce qui n'est que le masque du courage, mais qui cependant se rapporte à cette vertu pour laquelle il a tant d'admiration, telle est sa vocation vers le sublime, que, jusque dans ce rôle du Matamore, nous entendons retentir quelques-uns de ces vers magnifiques, héroïques, qui sont comme le prélude de ceux que vous entendrez tout à l'heure dans la bouche du Cid, de don Diègue et de don Gormaz. Il y a là, dans certains incidents fictifs, comme un premier rayon de ces personnages héroïques, de ces personnages toujours attirés par un infini scrupule vers le culte de leur honneur, et dont le Cid, le Cid primitivement espagnol, mais devenu français par droit de conquête, est resté une immortelle incarnation.

Cela dit, vous le verrez tout à l'heure sous les traits de don Rodrigue, ce Cid, dont le nom arabe surprit d'abord le public français, mais qui s'est peu à peu naturalisé dans notre pays, et qui est un des principaux personnages, un des principaux héros de la légende nationale des Espagnols. Toute une collection de chansons de gestes, toute une suite de romans épiques, sans compter un très grand nombre de tragédies et de comédies, ont été consacrés, au delà des Pyrénées, à la célébration des hauts faits, des exploits innombrables, des vertus parfois surhumaines et parfois aussi des faiblesses trop humaines de don Rodrigue Diaz de Bivar,

surnommé le Cid, surnommé aussi le Campéador. — Ce nom du « Cid » lui vient des Maures qu'il avait vaincus en de nombreuses batailles rangées : le Cid, Sidi, le Seigneur, le Chef, celui que les Arabes d'Espagne, non moins que les Espagnols de ce pays et de ce temps-là, reconnaissaient pour un maître incontesté en fait de bravoure. — Mais ce Cid authentique, ce personnage historique, don Rodrigue Diaz de Bivar, surnommé le Cid et aussi le Campéador, répond-il trait pour trait à l'effigie que Corneille en a retracée dans sa tragédie ? C'est ce que nous devons examiner en quelques mots.

Les historiens qui apportent parfois jusque dans les débuts de ces temps fabuleux une précision qui nous paraît souvent bien audacieuse, font naître don Rodrigue Diaz de Bivar en 1026 et le font mourir en 1099. Quoi qu'il en soit, il a certainement existé, il a beaucoup guerroyé, tantôt avec les Arabes, tantôt contre les Arabes, tantôt pour le compte du roi d'Aragon, tantôt pour celui du roi de Castille. De là lui vint ce nom de Campéador, qui, d'après les commentateurs les plus récents, indiquerait le caractère habituel de la vie d'aventures, de plein air, de grands chemins : Campéador voudrait dire le routier, celui qui chemine par monts et par vaux, et qui combat sans cesse. — Que le Cid fût brave, ce n'est pas douteux ; mais que sa bravoure eût été unie à toutes les vertus dont le charmant Rodrigue de la comédie française est un modèle si parfait, c'est ce que malheureusement il est difficile de démontrer.

Si vous voulez, Mesdames et Messieurs, avoir une idée de la popularité de ce héros sous le ciel des Espagnes, il est nécessaire que vous fassiez le voyage de Burgos. Burgos est, pour ainsi dire, la ville sainte du Cid. C'est aux environs de cette ville qu'il est né, et c'est là que se trouvent aujourd'hui ses ossements. On montre les ossements du Cid et de Chimène aux visiteurs de l'hôtel de ville de Burgos. Ces ossements sont-ils authentiques ? Je le veux bien, puisque le catalogue l'affirme ; mais l'histoire de ces ossements est presque aussi aventureuse que l'histoire même de don Rodrigue Diaz de Bivar, surnommé le Campéador. Ces ossements reposaient depuis longtemps déjà aux environs de Burgos, au monastère de Saint-Pierre de Cardena, lorsque, malheureusement pour eux, en 1809, un escadron de dragons — de dragons, qui étaient, je l'avoue, nos compatriotes — cantonna dans ce monastère. Les dragons se figurèrent que, dans le tombeau du Cid, il devait y avoir encore les bijoux appartenant à Chimène : ils ouvrirent donc le tombeau ; mais, leur capitaine étant survenu et leur ayant administré la semonce que méritait leur

téméraire audace, ils s'empressèrent de remettre les ossements dans le tombeau. Mais était-ce bien les mêmes que ceux qu'ils avaient pris ? Je n'en sais trop rien. Et le général baron Thiébault, gouverneur de la Vieille-Castille, qui raconte ce fait dans ses *Mémoires*, ne manque pas de donner à sa relation un peu de ce scepticisme qui est généralement le ton de ses récits, mais qui semble se justifier particulièrement dans l'incident auquel je fais allusion.

Cependant, ce général baron Thiébault, dont les *Mémoires*, si intéressants, sont fort injustement éclipsés par ceux du général baron Marbot, voulut honorer la mémoire du Cid pendant le temps très court où il fut gouverneur de la Vieille-Castille pour le compte de l'Empire français.

Il fit, nous dit-il dans ses *Mémoires*, transporter ses ossements chez lui, ne voulant plus qu'ils fussent exposés aux investigations des dragons, hussards et autres cavaliers qui pouvaient passer par là ; il les fit transporter dans sa chambre, dans la maison qui lui servait de logis à Burgos : « Afin d'être plus sûr que personne n'en viendrait distraire la moindre parcelle, écrit-il, je fis mettre ces reliques sous mon lit. » Pendant un certain temps, les ossements du Cid reposèrent donc sous le lit du général baron Thiébault, gouverneur de la Vieille-Castille ! « Plusieurs de mes collègues, dit-il, plusieurs de mes camarades vinrent me demander d'en prendre quelques petites parcelles, afin d'en enrichir leurs collections. Je me gardai bien — affirme-t-il — de trop prodiguer ce genre de cadeaux. J'avoue cependant que mon excellent ami le baron Denon, antiquaire et collectionneur fort éminent, me supplia à tel point de me donner un petit bout des os du Cid que je ne résistai pas à ses prières. Mais j'affirme qu'ensuite je me refusai de la façon la plus formelle à toutes les sollicitations dont je fus l'objet ; et, d'ailleurs, pour éviter que ces ossements fussent exposés davantage à s'éparpiller dans les vitrines des collectionneurs, je les fis inhumer dans un monument dédié à leur gloire. »

Et alors, non sans quelque emphase, le général baron Thiébault, qui tient, je crois, — étant homme de lettre aussi bien qu'homme de guerre, — à associer son nom à celui de Corneille, nous raconte comment il a célébré à sa façon la gloire du Cid, dans la bonne ville de Burgos, confiée à son administration. On enferma les ossements du Cid et de Chimène dans un cercueil de plomb, puis dans un autre de chêne, et une magnifique cérémonie se déroula à travers la ville de Burgos. Quatre officiers de l'armée française portaient sur leurs épaules ce cercueil illus-

tre; derrière venait le général baron Thiébaut, en grand uniforme, ayant à sa droite le corregidor de Burgos : puis les officiers de l'état-major, les fonctionnaires civils, le personnel de la trésorerie des armées rehaussaient par leur présence ce cortège, sur le passage duquel les grenadiers faisaient la haie et présentaient les armes. « Les tambours, dit Thiébaut, roulaient sourdement. Je fis jouer par la musique des airs de circonstance. » Je ne sais pas exactement ce qu'il entend par là. Toujours est-il que, après avoir ainsi défilé, « nous déposâmes le cercueil contenant les ossements du Cid et de Chimène dans une fosse creusée aux pieds du bâtiment que j'avais fait bâtir, et sur lequel je fis graver une inscription attestant que Son Excellence le général baron Thiébaut, gouverneur de la Vieille-Castille, ne voulant pas être en reste avec Corneille pour la célébration du Cid, avait fait déposer solennellement, au nom du roi Joseph, les ossements de ce héros. » Quelques discours furent prononcés par Thiébaut et par le corregidor ; — et les ossements du Cid restèrent dans ce monument jusqu'en l'année 1842.

En 1842, ils furent transportés à l'hôtel de ville de Burgos, où ils sont encore. Mais, nous dit furtivement le *Guide Bædeker*, entre temps, ces ossements célèbres allèrent se promener à Sigmaringen, en Allemagne... Je renonce à les suivre dans ce nouvel exode. Contentons-nous de constater une fois pour toutes, sur la foi du *Guide Bædeker*, qu'ils sont maintenant à Burgos, et surtout n'ayons pas la mauvaise grâce de démentir l'excellent cicerone, qui, dans ce musée municipal de Burgos, nous montre les ossements du Cid d'un air de piété bien compréhensible, et même nous raconte sur lui toutes sortes d'exploits plus ou moins héroïques.

Je serais incomplet dans cet exposé de ce qui reste à Burgos des reliques du Cid, si je ne faisais une allusion très rapide à une autre relique, qui se trouve dans la cathédrale de cette bonne ville de Burgos, dans la chapelle du *Corpus Christi*. Théophile Gautier, dans son fameux livre sur l'Espagne, a décrit cette relique : c'est une espèce de malle, cerclée de fer, et, comme le dit spirituellement Théophile Gautier, c'est sans doute la doyenne des malles que l'on puisse contempler dans le monde entier. Elle servait de coffre-fort à don Rodrigue Diaz de Bivar, surnommé le Cid. Et vraiment, bien que je doive me garder d'apporter ici ce qui pourrait sembler avoir trait à des actualités trop récentes, je suis obligé, voulant être un historiographe exact, de faire une allusion très rapide à ce que me disait le bedeau de la cathédrale de Burgos en me montrant ce coffre-fort illustre : « Voilà, me

disait-il, le coffre-fort du Cid. On raconte bien des choses à ce sujet ; mais je vais vous dire ce qui me semble, à moi, le plus intéressant parmi toutes les légendes qui se rapportent à cette valise. Le Cid, partant pour faire la guerre contre les Maures, avait besoin d'argent ; et il emprunta une grosse somme à des prêteurs bénévoles de la ville de Burgos, gens qui gagnaient habituellement beaucoup sur les prêts qu'ils faisaient à ceux qui avaient besoin de quelques subsides. « Voilà, leur dit-il en leur remettant le coffre-fort bien cadenassé, voilà un coffre-fort qui contient les bijoux de Chimène. Je vous le laisse en gage. Si je ne vous rends pas l'argent que vous m'avez prêté, vous garderez ce coffre-fort, avec les objets précieux qu'il contient, et par là vous rentrerez très largement dans vos dépenses ». Les prêteurs, — le Cid étant allé très loin, selon son habitude, — attendirent son retour pendant des années et des années. Finalement, ils firent forcer ce coffre-fort par un serrurier ; et, à la place des diamants de Chimène, ils ne trouvèrent que des sacs de sable. Eh ! bien, — me disait toujours le bedeau de la cathédrale de Burgos, fort informé de ce qui concerne l'histoire des coffres-forts, même dans les temps modernes, — vous voyez qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil..... et que, dans ces derniers temps, on n'a fait que reproduire un ingénieux stratagème auquel avait eu déjà recours le Cid Campéador, notre grand héros. »

Malgré tout, le Cid fut, en effet, un grand guerrier et un grand homme ; et je ne voudrais pas vous le représenter seulement sous la figure un peu trop moderne que lui donnait le bedeau de la cathédrale de Burgos. Du moment qu'il a eu la gloire d'attirer l'attention de Corneille, c'est que vraiment, par sa bravoure, par ses aventures épiques, il méritait un si grand honneur. Ses aventures sont relatées dans diverses chansons de gestes semblables à celles qui, chez nous, célèbrent les exploits de Roland, d'Olivier et des douze Pairs de France. Mais le fait particulier sur lequel Corneille exerça son génie, c'est-à-dire la querelle survenue entre don Diègue, père de Rodrigue, et don Gormas, père de Chimène, n'apparaît guère dans les romanceros espagnols que vers le ^{xiii}e siècle. Et c'est à une tragédie jouée quelques années avant le *Cid* et signée par Guilhen de Castro, que Corneille emprunte le fond du drame qui sera, tout à l'heure, représenté sous vos yeux. Guilhen de Castro, dont l'œuvre se trouve résumée dans toutes les éditions possibles du *Cid*, doit à l'imitation de Corneille et à l'adaptation géniale qu'il fit de son drame un lustre dont, réduit à ses propres forces, il eût été, je

crois, fort incapable de se parer. Il suffit de jeter les yeux sur ce drame de Guilhen de Castro, divisé en journées, et sur le drame de Corneille, divisé en cinq actes et ramassé en de vigoureux raccourcis, pour voir qu'il y a un abîme entre la pièce espagnole et la pièce française, et qu'il a fallu vraiment toute la bonhomie charmante de Corneille pour qu'il fasse allusion au modèle obscur dont il a entouré le nom d'un si grand prestige et d'un pareil éclat.

En réalité, le *Cid* n'est plus à Guilhen de Castro, ni aux auteurs anonymes des romanceros épiques qui racontent ses exploits : le *Cid* appartient à notre Corneille, parce qu'il y a mis quelque chose de particulier à son temps et de particulier à sa personne, — quelque chose que nous allons essayer de définir.

C'est, vous disais-je, au mois de décembre 1636 qu'eut lieu la première représentation du *Cid*. Il n'y a pas, dans l'histoire du théâtre français, un autre exemple d'un succès supérieur à celui qu'obtint le *Cid*, dans cette mémorable soirée de décembre 1636, où les habitués du théâtre du Marais, les auditeurs ordinaires du célèbre acteur Mondory, acclamèrent ce qui s'est appelé depuis dans l'histoire « la merveille du *Cid* ». Sur ce succès, nous avons de très nombreux témoignages, et, pour commencer, une lettre que le principal acteur de la troupe, Mondory lui-même, adressait, au mois de janvier 1637, au célèbre écrivain Guez de Balzac, — lequel, vous le savez, fut considéré à ce moment comme l'un des juges les plus infaillibles du bon goût, et l'un des maîtres de l'éloquence française, tout au moins de l'éloquence écrite : « Je voudrais que vous fussiez ici, dit Mondory à Guez de Balzac, pour voir l'unanimité d'approbation que rencontre la tragi-comédie du *Cid* de M. Corneille. Jamais notre modeste théâtre — ce théâtre était simplement installé dans un jeu de paume, rue Vieille-du-Temple — jamais notre modeste théâtre n'a été couru de cette façon-là : les carrosses abondent dans la rue Vieille-du-Temple, et encombrent tout le quartier ; on assiège nos portes longtemps avant leur ouverture ; nous ne savons où donner de la tête ; et les petites niches qui servent habituellement aux gens qui se fauflent entre les rangs des spectateurs sont maintenant brigüées par les plus grands personnages, et même par des chevaliers de l'ordre. Enfin, dit-il, — faisant allusion à l'usage qui donnait à certaines personnes privilégiées le droit de se mettre à droite et à gauche de la scène pendant la représentation, — enfin, autour de nos tragédiens, on voit s'asseoir, sur de simples banquettes, des personnages qui ne siègent habituellement que sous les lambris dorés de la Grande Chambre du Parlement et sur des

fauteuils ornés de fleurs de lys. » — Un autre témoignage pourrait être allégué : celui de Pellisson, l'historien de l'Académie française, disant que non seulement ce théâtre fut assiégé par le grand concours de peuple auquel faisait tout à l'heure allusion le principal acteur, Mondory, mais encore que dans les compagnies on récitait les tirades du *Cid*, que dans les familles on en faisait apprendre de longs passages aux jeunes gens et aux enfants, qu'enfin tout le monde voulait voir « la merveille du *Cid* », que la Cour s'en émut, qu'on représenta la pièce au Louvre, et qu'un proverbe bientôt passa de la Cour et de la Ville dans la province : « Beau comme le *Cid*. »

Eh ! bien, un succès pareil, — que d'ailleurs Corneille paya, quelque temps après, par ces menues persécutions et ces graves malices qui sont habituellement la rançon du génie et du triomphe mérité, — un succès obtenu de cette manière, pour ainsi dire, foudroyante, ne peut s'expliquer que d'une seule façon : pour être ainsi applaudi et acclamé par le public tout entier, il faut que celui qu'on applaudit et qu'on acclame soit orateur, poète ou dramaturge, parle, en quelque sorte, non pas en son nom propre, mais au nom de ceux qui l'écoutent. C'est seulement en disant aux gens ce qui est au fond de leurs pensées, en les révélant, pour ainsi dire, à eux-mêmes, qu'on obtient d'habitude une pareille unanimité d'applaudissements. Nous sommes donc amenés, par la suite même de notre sujet, à essayer de nous représenter ce qu'était ce public pour lequel a travaillé Corneille, ce que pouvaient être ces spectateurs qui, dans cette soirée de décembre 1636, acclamèrent « la merveille du *Cid* », et applaudirent si fort, qu'il nous semble, en vérité, entendre encore l'écho de leurs applaudissements.

Bien que nous n'ayons pas de relations très détaillées sur cette soirée en particulier, il nous est facile cependant d'induire du tableau général de la société à cette époque l'état d'âme, comme on dit aujourd'hui, de ceux qui, dans cette soirée, applaudirent les paroles de Rodrigue et les scrupules de Chimène, et se laissèrent gagner par cette atmosphère d'héroïsme à laquelle on ne résiste pas. Quelle pouvait être la lecture coutumière de ces premiers spectateurs du *Cid* ? Dans quel état d'esprit se trouvaient-ils ? La réponse à ces questions va nous amener à chercher et à trouver peut-être dans le *Cid* précisément ces caractères trop peu souvent mis en lumière, auxquels je faisais allusion tout à l'heure au commencement de ce discours. Eh ! bien, à toutes les époques du développement de l'esprit français et de la sentimentalité française, ou, si vous voulez, de la sensibilité française, nous

voyons qu'il y a un livre prédominant, un roman parfois, un poème souvent, un drame en d'autres circonstances, dont tout le monde subit l'influence, dont les auteurs, les lecteurs et les spectateurs sont, pour ainsi dire, imprégnés, et dont la lecture habituelle détermine dans un sens ou dans l'autre la direction du goût public. Or, quel est le livre dominant en 1636 ? Quel est celui auquel toutes les âmes nobles et généreuses qui assistent à la première représentation du *Cid* songent involontairement ? C'est un livre aujourd'hui fort oublié : *habent*, dit un proverbe latin, *sua fata libelli*, les petits livres ont leurs destinées ; et ils vont tantôt vers un haut sommet de gloire, tantôt vers les degrés inférieurs de l'oubli et de l'humilité. On pourrait appliquer également ce proverbe aux grands livres ; car il y en a peu dans nos bibliothèques qui soient aussi gros que ce roman, auquel pensaient involontairement tous les admirateurs et toutes les admiratrices de Corneille, et qui est intitulé l'*Astrée*, par le sieur d'Urfé.

Oui, pour bien comprendre le *Cid*, et aussi un très grand nombre de tragédies qui furent jouées en même temps que celle-là, il faudrait lire d'un bout à l'autre — je ne crains pas de le dire — le roman de l'*Astrée*, c'est-à-dire cinq volumes de mille pages in-octavo chacun. En ce temps-là, les lecteurs et les lectrices étaient armés d'une patience infatigable. Les auteurs eux-mêmes ne se pressaient pas. C'est, si je ne me trompe, en 1610 que le sieur d'Urfé a donné le premier volume de l'*Astrée* ; et, sans crainte de faire languir sa clientèle et même de perdre patience lui-même, il attendit de longues et de longues années avant de donner la suite de son roman ; si bien que le premier volume est dédié au roi Henri IV, le deuxième au roi Louis XIII, et ainsi de suite. Le dernier volume n'a même pas été publié par le sieur d'Urfé : c'est son secrétaire et légataire universel qui se chargea de cet office, révélant aux multitudes un dénouement que le sieur d'Urfé avait fait attendre pendant plus de vingt-cinq ans.

Quel est donc ce roman de l'*Astrée* ? Je ne vous résumerai pas toutes les aventures qui s'y trouvent contées ; mais je ne saurais trop vous engager, quand vous serez de loisir, — comme on disait dans le langage de ce temps-là, — à faire un pèlerinage dans nos bibliothèques nationales vers ce gros livre si touchant, d'une si vénérable et si charmante antiquité. Ouvrez-le au hasard sans vous donner la peine de le lire ligne par ligne, étant donné qu'en notre vie d'aujourd'hui, toujours pressée et haletante, on n'a guère le temps, entre deux courses d'automobile, de lire cinq volumes de mille pages in-octavo chacun... Mais feuillotez l'ou-

vrage, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. On peut le faire d'autant mieux que les histoires qui y sont contées sont extrêmement multiples, extrêmement nombreuses : tel personnage prend la parole, et se met à raconter un roman qui s'insère dans le roman primitif et l'augmente d'autant. Cependant, je le répète, faites ce pèlerinage ; allez contempler le sieur d'Urfé au frontispice de ses œuvres. Vous verrez la figure de ce brave homme, avec sa moustache de mousquetaire, sa barbiche à la royale, dans un costume qui ne manque pas d'une certaine prétention. Il est représenté, cet homme si adoré des dames, avec une peau de lion sur les épaules. A côté de lui sont les portraits de ses deux héros : d'un côté la bergère Astrée, avec un collier de perles au cou, la coiffure tirée en arrière et frisée à la mode des dames de l'hôtel de Rambouillet ; et, de l'autre côté, faisant les yeux doux à l'incomparable Astrée, on voit le portrait du parfait amant, de l'illustre modèle sur lequel tous les contemporains, émules du *Cid* cornélien, avaient résolu de se conformer : l'incomparable Céladon lui-même.

Astrée et Céladon : voilà les deux personnages principaux du roman, dont les événements se déroulent dans un décor charmant, en pleine province du Forez, sur les rives du Lignon, qui depuis est resté célèbre en raison même du parfum de poésie que le sieur d'Urfé avait répandu sur ses bords. Dans une préface touchante, il prévient lui-même, que s'il a mis les scènes de son roman sur les bords du Lignon, c'est en souvenir d'une passion dont il ne veut pas révéler l'objet, mais d'une passion incomparablement idéale, qui a été la raison d'être de sa vie. Il a vu flotter sur les rives du Lignon l'image d'une personne dont la volonté, dit-il, était la sienne, et dont les pensées gouvernaient toutes ses idées, tous ses sentiments et toutes ses actions. Le roman dans lequel Astrée et Céladon s'aiment, et où ils éprouvent, précisément en raison de leur amour, toutes sortes de tribulations, se passait donc sur les rives du Lignon, dans la province du Forez. Il se trouve, par toutes sortes de circonstances que l'auteur explique très longuement et dans le récit desquelles je n'entrerai pas, que cette province a échappé à la conquête de la Gaule par les Romains ; et alors une tribu particulière s'y est maintenue, « d'autant plus digne de mémoire que les représentants en sont plus rares », dit l'auteur : la tribu des Parfaits Amants. Et ils vivent tous là comme des bergers et des bergères, — non pas qu'ils soient obligés par leur condition à faire paître des troupeaux : c'est simplement par goût de la simplicité, du plein air et de la poésie, que tous ces indigènes des rives du Lignon se livrent à la

vie pastorale. Ce royaume est gouverné par une femme, la reine Amasis ; et, dans le royaume de l'*Astrée*, tous les hommes sont absolument et complètement soumis à la domination des femmes ; ils n'ont pas le droit de leur désobéir ; et, précisément, tous les maux du berger Céladon viennent de ce qu'il a eu, une seule fois, une petite velléité de désobéir à l'incomparable Astrée.

Ce qui rapproche l'*Astrée* de la tragi-comédie du *Cid*, c'est précisément que la situation d'Astrée et de Céladon offre plus d'une ressemblance avec la situation du *Cid* et de Chimène.

Ce sont, les uns et les autres, de parfaits amants, qui s'aiment et qui ne vivent que pour un seul sentiment. Chimène et Astrée pensent toujours, l'une à Céladon, l'autre à Rodrigue ; Céladon et Rodrigue pensent toujours, l'un à Astrée, l'autre à Chimène. Mais il se trouve qu'une querelle domestique, une dissension survenue entre les parents les empêche de s'unir : la ressemblance est absolue, sauf dans les détails particuliers, entre la situation réciproque d'Astrée et de Céladon d'une part, et de Chimène et de Rodrigue d'autre part. Ce roman de l'*Astrée* est le répertoire de tous ces grands sentiments dont le *Cid* va nous donner tout à l'heure l'expression définitive. Là, on aime d'une façon absolue : l'amour est une sorte de religion en douze commandements, auxquels les bergers et les bergères se soumettent sans jamais récriminer. — Je n'entrerai pas même dans le résumé sommaire des traverses qui s'opposent à l'union d'Astrée et de Céladon. Pour vous rassurer, toutefois, je vous dirai qu'après toutes sortes d'aventures, dans lesquelles Céladon risque de se noyer au fond du Lignon, dans lesquelles Astrée risque d'être tuée par de méchants traîtres, tout finit pour le mieux. Toutes les nymphes et Céladon et les bergers du royaume d'Amasis vont contempler leur visage dans la fontaine de Vérité. Dans ces eaux miraculeuses, on est sûr de voir, à côté du reflet de sa propre image, l'image de la bien-aimée, si on l'a aimée comme elle doit l'être, si jamais on n'a péché contre son culte. Or, dans le dernier chapitre de l'*Astrée*, tous les bergers voient, à côté d'eux, l'image de leur bergère ; et, sous la bénédiction d'un vieux druide, tout finit par un mariage général.

Eh ! bien, c'est de cette poésie qu'étaient imprégnées les âmes des spectateurs qui assistèrent à la première représentation du *Cid* ; et nous savons cela d'une façon très précise : nous le savons, parce qu'il se trouvait justement à Paris, à ce moment-là même, une société polie, une élite de seigneurs et de dames, qui entreprirent de faire revivre, sinon tout à fait dans les actions, du moins dans le langage, ce raffinement de sentimentalité qui avait fait

du roman de l'*Astrée* un livre particulièrement chéri des dames. Cette société polie, cette élite qui vécut dans la méditation des préceptes de l'*Astrée* et qui essaya souvent, par manière d'ingénieux passe-temps, d'en représenter les principales scènes, c'est la société qui fréquentait l'hôtel de Rambouillet. L'hôtel de Rambouillet, vous le savez, Mesdames et Messieurs, était situé en un lieu où vous allez assez souvent, vous surtout, Mesdames : sur l'emplacement des grands magasins du Louvre ; c'est là que se trouvait, dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre, cet hôtel célèbre, reconstruit par la marquise de Rambouillet, qui réunissait régulièrement dans sa chambre bleue, non seulement les beaux esprits, mais les belles âmes, les âmes raffinées du Paris de ce temps-là. Corneille a fréquenté l'hôtel de Rambouillet ; il a même collaboré à cette fameuse *guirlande de Julie*, que M. de Montausier offrit en présent à la dame de ses pensées, laquelle n'était autre que la fille de la maîtresse du logis : « l'incomparable » Julie d'Angennes.

Or, ces sentiments que nous verrons tout à l'heure dans l'âme de Rodrigue et de Chimène, et, en particulier, cette maîtrise de soi-même qui fait que l'on veut être capable de résister même à une passion très chère, ces sentiments, ces scrupules étaient fort prisés à l'hôtel de Rambouillet ; à tel point que M. de Montausier, ce galant seigneur qui offrit en cadeau à sa fiancée la *guirlande de Julie*, c'est-à-dire une série de fleurs poétiques dues aux principaux poètes de son temps, ce fiancé, ce héros de roman réel, lorsqu'il eut demandé et obtenu la main de Julie d'Angennes, fut obligé d'attendre encore pendant quatorze ans... Et il attendit sans récriminer, sans murmurer, comme ferait don Rodrigue, le Cid cornélien, si Chimène lui ordonnait de subir quatorze ans d'attente, au lieu de l'année de stage qu'elle imposait à sa vertu.

Vous voyez donc, Mesdames et Messieurs, — et, si le temps ne me pressait, j'aimerais à y insister davantage, — vous voyez dans quel rapport étroit la tragi-comédie du *Cid* se trouve avec le goût général de ce temps-là, avec les œuvres aujourd'hui oubliées qui dominaient l'esprit du public, avec les mœurs de son entourage, avec le langage familier à ceux qui déterminaient alors le succès ou l'échec d'une œuvre dramatique. Corneille a été l'interprète de tous ceux et de toutes celles qui l'écoutaient et qui l'admiraient ; il a parlé en leur nom ; il a fait parvenir jusqu'à nous l'écho de leur langage ; il n'a même pas été l'ennemi de ce goût des feintes et des « concettis », de cet amour des antithèses, dont l'œuvre des poètes familiers à l'hôtel de Rambouillet offre tant d'exemples.

Mais a-t-il été simplement l'interprète de son temps ? Non pas : car, s'il avait été seulement l'interprète d'un temps, l'esclave d'une mode, certes il n'aurait pas traversé si triomphalement plus de deux siècles, pour venir jusqu'à nous avec cette inaltérable fraîcheur qui en renouvelle sans cesse la beauté. C'est ici que nous voyons un des traits particuliers des œuvres d'art durables : « Une œuvre d'art, a dit un critique célèbre, c'est un homme ajouté à la nature — *homo additus naturæ* ; — mais c'est aussi un homme ajouté à une société, à ce qu'il y avait de sentiments épars, d'idées confuses et obscures dans le public auquel il s'adressait. » Corneille ajoute un facteur inappréciable, et, pour ainsi dire, le coefficient de sa propre personnalité, de son âme à lui, à l'âme de tous ceux auxquels il s'adressait. Et quelle est cette âme, Mesdames et Messieurs ? Une âme si noble, si pure, une âme si incapable d'être définie, que la langue française, se reconnaissant impuissante à qualifier celui qui a été un de ses interprètes les plus immortels, a été obligée de créer un mot à son usage, et que l'adjectif « cornélien » s'applique à tout ce qui est sorti de cette âme si rare et si haute, qui a établi vraiment sur la scène française une école de magnanimité.

Vous savez ce qu'était l'auteur du *Cid* et de *Polyeucte* ; et je voudrais vous laisser, comme dernière impression, la vision de son image. Mon Dieu, sa figure extérieure ne semblait pas refléter son génie : tous ceux qui l'ont connu nous affirment qu'il était plutôt gauche et embarrassé dans la vie ordinaire ; que, tout en ayant une figure noble, avec des traits marqués, comme dit Fontenelle, des traits faits pour être perpétués dans le relief d'une médaille, cependant il ne tirait pas parti de ces avantages extérieurs : emprunté, gêné, volontiers silencieux, il semble qu'il ait renfermé en lui-même tout ce qu'il y avait de sentiments nobles, de généreuses et de hautes pensées dans son cœur, et qu'il ait renoncé pour son propre compte à parler directement à ses contemporains et à la postérité. Il a chargé ses héros, les enfants de son âme, les fils et les filles de son cœur, d'apporter à tous les siècles les confidences de ce qu'il y avait en lui de scrupules infinis, de délicatesses charmantes, de sincérité et de candeur.

Oui, Mesdames et Messieurs, une conférence sur Corneille ne peut s'achever que par une déclaration d'admiration affectueuse, pour ainsi dire, à l'égard de ce grand génie. A de pareilles hauteurs, un poète, un auteur dramatique n'est plus seulement un homme de lettres : il est, lui aussi, à sa façon, une sorte de héros. Il est, en tout cas, un instituteur public, un de ceux qui font partie de notre histoire nationale, un de ceux qui nous permettent,

à certains moments où la morale publique semble fléchir et décroître, de montrer le *Cid* et la Chimène de Corneille comme les représentants éternels de l'idéalisme invincible des Français. C'est là le bienfait d'une telle littérature : c'est qu'elle constitue, à l'actif d'une nation, un titre de noblesse que rien ne peut altérer, un droit que rien ne saurait prescrire. Oui, quel que soit l'avenir que, dans les siècles éloignés, l'histoire future réserve à notre nation, il y aura toujours pour plaider en notre faveur, il y aura toujours, pour porter dans le lointain des âges le souvenir de ce que nous avons été et de ce que nous avons valu, des poèmes comme le *Cid* ; des poèmes qui font partie du répertoire même et du trésor de la nation ; des poèmes qui conservent, comme des tabernacles, ce qu'il y a de plus précieux dans l'âme humaine : l'amour, l'honneur, la générosité, le sentiment du devoir ; et certainement l'humanité nous sera toujours reconnaissante de ce que, dans un poème comme le *Cid*, lui a donné notre patrie.

OUVRAGE SIGNALÉ

Paradoxes et truismes d'un ancien doyen, par M. PAUL STAPFER, professeur à l'Université de Bordeaux, doyen honoraire de la Faculté des Lettres, librairie Fischbacher, Paris, 1904, 1 vol. in-12.

Le gérant : E. FROMANTIN.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Émile Faguet, Alfred Croiset, Jules Martha, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M^{me} A... B... à C... — Nous publions une *Table des Matières* à la fin de chaque volume et à la fin de chaque année scolaire. Vous trouverez à la Librairie la *Table des Matières des dix premières années* au prix d'un franc.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^o
PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

COLLECTION
DES
Classiques Populaires

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
D'Emile FAGUET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
PROFESSEUR A LA SORBONNE

Chaque volume in-8° cavalier de 240 pages, illustré, broché. 2 »
LE MÊME, relié toile souple, tranches rouges. 2 75

*Tous les ouvrages composant cette collection
ont été honorés d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.*

CHACQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT
La Série est complète en cinquante Volumes.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Dix-huitième siècle (suite).

J.-J. ROUSSEAU, par L. DUCROS, doyen et professeur de littérature française à la Faculté des Lettres d'Aix, 1 volume.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par A. DE LESCURE, 1 volume.

FLORIAN, par LÉO CLARETIE, agrégé des Lettres, docteur ès Lettres, 1 volume.

ANDRÉ CHENIER, par PAUL MORILLOT, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 volume.

Dix-neuvième siècle.

CHATEAUBRIAND, par A. BARDOU, membre de l'Institut, 1 vol.

BERANGER, par CH. CAUSERET, agrégé de l'Université, docteur ès Lettres, inspecteur d'Académie, 1 volume.

GUIZOT, par J. DE CROZALS, doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 volume.

LAMARTINE, par EDOUARD ROD, 1 volume.

AUGUSTIN THIERRY, par F. VALENTIN, agrégé de l'Université, professeur au Lycée Buffon, 1 volume.

THIERS, par EDGAR ZEVORT, recteur de l'Académie de Caen, 1 vol.

MICHELET, par F. CORNÉARD, professeur agrégé d'histoire au Lycée Charlemagne, 1 volume.

VICTOR HUGO, par E. DUPUY, inspecteur général de l'Instruction publique, 1 volume.

A. DE MUSSET, par A. CLAVEAU, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, 1 volume.

EMILE AUGIER, par H. PARIGOT, docteur ès Lettres, professeur de rhétorique au Lycée Condorcet, 1 volume.

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

193 LES POÈTES SECONDAIRES DU XVIII^e SIÈCLE. —
Le chevalier de Boufflers.....

Émile Faguet,
de l'Académie française.

203 LES PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX EN HISTOIRE. —
Le gouvernement local.....

Charles Seignobos,
*Maître de conférences à l'Université
de Paris.*

214 LA FONTAINE FABULISTE. — *Conclusion*.....

Augustin Gazier,
Professeur à l'Université de Paris.

225 LES CATACOMBES DE ROME. — *Les souvenirs
de saint Paul et de saint Pierre*.....

Maurice Besnier,
Professeur à l'Université de Caen.

227 SUJETS DE LEÇONS.....

Université de Paris.
Université de Caen.

228 SUJETS DE DEVOIRS.....

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1904.	
		Étranger	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

**Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième,
Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années**

DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée **Revue des Cours et Conférences** : estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre : il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à bon marché : il suffira

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes secondaires du XVIII^e siècle

Cours de M. ÉMILE FAGUET

Professeur à l'Université de Paris

Le chevalier de Boufflers.

Nous allons entrer aujourd'hui dans l'examen de la vie, du caractère et des œuvres du chevalier de Boufflers, connu plus tard sous le nom de comte de Boufflers. Nos entretiens ont une double utilité. Ils tirent, d'abord, de l'oubli certains noms qui y sont injustement tombés et restés : c'est ainsi que nous avons pris plaisir à remarquer que Brébœuf, si maltraité par Boileau, avait souvent été tout simplement un grand poète, et que nous n'avons pas été fâchés non plus de tirer d'un injuste oubli le poète distingué qu'était Colardeau. — L'autre utilité de ces cours — utilité plus triste ! — c'est de replonger dans le néant certains auteurs dont la réputation nous paraît usurpée.

Le chevalier de Boufflers appartient plutôt à cette seconde catégorie. Une étude sans parti pris nous montrera, en effet, qu'il a été placé beaucoup trop haut dans l'estime générale : c'est un homme d'esprit, mais de mince étoffe et de petite substance. S'il a eu de la réputation, c'est qu'il était très charmant, très agréable de sa personne, très excellent homme, même dans sa jeunesse : en outre, il était à la fois romancier, poète, assez bon musicien et

aussi assez bon peintre. Enfin il était — quoique de la main gauche — d'une assez bonne famille.

I

Stanislas de Boufflers, né à Nancy le 31 mai 1737, mort seulement le 18 janvier 1815, était fils de Catherine de Beauvau, marquise de Boufflers, filleul et protégé du roi Stanislas. Par suite de cette affinité auguste, il fut pourvu très jeune d'un bénéfice de 40.000 livres de rente, et destiné à l'Eglise : on voulait le dissimuler dans les fonctions ecclésiastiques, plutôt que de l'étaler dans les charges militaires. Il fut placé à Saint-Sulpice, à dix-sept ans. Sa mère était l'une des femmes les plus belles et les plus intelligentes du xviii^e siècle. Philosophe, comme M^{me} du Deffand, libre penseuse, elle affirmait hautement son athéisme : « Dieu ! s'écriait-elle un jour, oh ! non, je sens que je ne l'aimerai jamais ! — Ne jurez de rien, lui répondit son impertinent de « fil ; s'il se faisait homme une seconde fois, vous l'aimeriez tout « comme un autre. » Voltaire, qui l'avait bien connue, l'estimait pour les qualités de son esprit, et n'avait pas pour elle tout le respect qu'il témoignait à M^{me} du Deffand. Il ne lui a adressé que peu de lettres, mais elles valent la peine d'être citées au moins partiellement.

Il lui écrit, notamment, le 15 décembre 1764 :

« J'aurais été bien aise de ne pas mourir sans avoir eu « l'honneur de faire encore ma cour à M^{me} sa mère (1). Tout « vieux que je suis, j'ai encore des sentiments ; je me mets à ses « pieds, et, si elle veut me le permettre, aux pieds du roi. J'aurais « préféré les Vosges aux Alpes ; mais Dieu et les dévots n'ont pas « voulu que je fusse votre voisin.

« Goûtez, Madame, la sorte de bonheur que vous pouvez avoir, « ayez tout autant de plaisir que vous le pourrez ; vous savez « qu'il n'y a que cela de bon, de sage et d'honnête. Conservez- « moi un peu de bonté, et agréez mon sincère respect. »

Il était temps, tout de même, que le mot respect arrivât !

Voici une autre lettre, un peu moins à demi impertinente ; elle est du 21 janvier 1767 : « Madame, non seulement je voudrais faire « ma cour à M^{me} la princesse de Beauvau ; mais, assurément, je « voudrais venir, à la suite, me mettre à vos pieds dans les beaux « climats où vous êtes (2) ; et croyez que ce n'est pas pour le cli- « mat, c'est pour vous, s'il vous plaît, Madame.

(1) Les lignes précédentes concernaient le chevalier.

(2) La marquise de Boufflers était alors en Italie.

« M. le chevalier de Boufflers, qui a ragailardi mes vieux jours, sait que je ne voulais pas les finir sans avoir eu la consolation de passer avec vous quelques moments. Il est fort difficile actuellement que j'aie cet honneur : trente pieds de neige sur nos montagnes, dix dans nos plaines, des rhumatismes, des soldats et de la misère forment la belle situation où je me trouve. Nous faisons la guerre à Genève : il vaudrait mieux la faire aux loups, qui viennent manger les petits garçons. Nous avons bloqué Genève de façon que cette ville est dans la plus grande abondance et nous dans la plus effroyable disette. Pour moi, quoi que je n'aie plus de dents, je me rendrai à discrétion à qui-conque voudra me fournir des poulardes. J'ai fait bâtir un assez joli château et je compte y mettre le feu incessamment pour me chauffer. J'ajoute à tous les avantages dont je jouis que je suis borgne et presque aveugle, grâce à mes montagnes de neige et de glace. Promenez-vous, Madame, sous des berceaux d'oliviers et d'orangers, et je pardonnerai tout à la nature.

« Je ne suis point étonné que M. de Sudre ne soit pas premier capitoul, car c'est lui qui mérite le mieux cette place. Je vous remercie de votre bonne volonté pour lui. Permettez-moi de présenter mon respect à M. le prince de Beauvau et à M^{me} la princesse de Beauvau, et agréez celui que je vous ai voué pour le peu de temps que j'ai à vivre.

« Je ne sais sur quel horizon est actuellement M. le chevalier de Boufflers; mais, quelque part où il soit, il n'y aura jamais rien de plus singulier ni de plus aimable que lui. »

Singulier et aimable, c'est bien le chevalier : un peu d'excentricité servant de ragoût à son amabilité, et lui ôtant ce qu'elle pouvait avoir de fadeur.

Encore quelques mots sur la marquise : à côté de Stanislas, elle avait une espèce de cour, où l'on voyait le duc de Grammont, Saint-Lambert, qui sera plus tard si célèbre, et que Voltaire y a connu ; parfois aussi, le président Hénault, non moins aimable à Lunéville qu'à Versailles ; puis le comte Devaux, homme de lettres à demi bouffon, dont on s'amuse et qu'on appelle « Pampan » ; M^{me} de Graffigny, femme de lettres assez besogneuse, assez ridicule ; puis le bon abbé Porquet, le premier professeur du jeune Boufflers et le précepteur des enfants du roi, assez ridicule, lui aussi : il scandalisa, un jour, Stanislas, parce que, prié, en l'absence de l'aumônier, de réciter le *Benedicite*, il fut incapable de s'en tirer.

Tel était le monde où fut élevé le chevalier de Boufflers. Il ne resta que deux ans à Saint-Sulpice : il était peu dévot ; il était

même tout le contraire d'un dévot. On le pria doucement de « tirer de l'autre côté », comme on disait alors, et, à dix-neuf ans, il renonça pour toujours à toutes fonctions et intentions ecclésiastiques et se transforma en capitaine de hussards. « J'aurais pu — c'est lui même qui parle, — d'après l'avis des sots, quitter mon état et en prendre un autre. Les sots m'ont dit qu'il fallait absolument avoir un état dans la société ; je leur ai proposé de prendre celui d'homme de lettres : ils m'ont répondu que j'avais trop d'esprit et que j'étais de trop bonne maison pour cela. Je me suis souvenu que les gentilshommes allaient à la guerre et que j'étais gentilhomme. Là-dessus je me suis fait faire un habit bleu, j'ai pris la croix de Malte et je suis parti sans réplique. »

Le voilà donc chevalier de Malte — sans doute pour conserver son bénéfice. Aussi peu ecclésiastique que possible, il se jette dans la vie belliqueuse et fait la campagne de Hanovre (1756-1762). Il s'y distingue comme excellent militaire ; il est très promptement appelé à des grades élevés. En 1762, il est maréchal de camp. Le talent militaire et le courage furent pour beaucoup dans cet avancement, à côté de la naissance et de la fortune. Dans l'intervalle de ses campagnes, il fait en Suisse un voyage amusant et pittoresque : il cache son nom et se donne comme peintre ; il lui arrive une aventure « qui », écrit-il à sa mère, « tiendrait sa place dans le meilleur roman. J'ai été chez une femme qu'on m'avait indiquée pour lui demander de vouloir bien me procurer de l'ouvrage ; son mari l'a engagée, quoique vieille, à se faire peindre ; j'ai parfaitement réussi. Ce matin, quand j'ai donné les derniers coups à l'ouvrage, le mari m'a dit : « Monsieur, voilà un portrait parfait : il ne me reste plus qu'à vous satisfaire et à vous demander votre prix. » — Je lui ai dit : « Monsieur, on ne se juge jamais bien soi-même : le grand mérite se voit en petit, et le petit se voit en grand ; personne ne s'apprécie, et il est plus raisonnable de se laisser juger par les autres ; nos yeux ne nous sont pas donnés pour nous regarder. » — « Monsieur, m'a-t-il dit, votre façon de parler m'embarrasse autant que la bonté de votre portrait. Je trouve que, quelque chose que vous me demandiez, vous ne sauriez me demander trop. » — « Et moi, Monsieur, quelque peu que vous me donniez, je ne trouverai point que ce soit trop peu ; je vous prie de n'avoir de ce côté-là aucune honte, et de compter pour beaucoup les bons traitements que j'ai reçus de vous, dont je suis plus content que je ne le serai de quelque argent que je reçoive. » — « Monsieur, je vous devais au delà des poli-

« tesses que je vous ai faites, mais je vous dois encore infiniment
 « pour le plaisir que vous m'avez fait. » — « Monsieur, si j'avais
 « l'honneur d'être plus connu de vous, je hasarderais de vous en
 « faire présent, et ce n'est que pour vous obéir que je recevrai
 « le prix que vous voudrez bien y mettre ; mais conformez-vous,
 « s'il vous plait, aux circonstances du pays, qui n'est pas riche,
 « et du peintre, qui est plus reconnaissant qu'intéressé. »
 — « Monsieur, puisque vous ne voulez rien dire, je vais hasarder
 « d'acquitter en partie ce que je vous dois. » A l'instant, le pauvre
 « homme va à son bureau, et revient la main pleine d'argent,
 « me disant : « Monsieur, c'est en tâtonnant que je cherche à
 « satisfaire ma dette », et, en même temps, il me remet trente-six
 « francs. — « Monsieur, lui dis-je, souffrez que je vous représente
 « que c'est trop pour un ouvrage de cinq heures au plus, fait
 « en aussi bonne compagnie que la vôtre. Permettez que je vous
 « en remette les deux tiers, et qu'en échange je donne à madame
 « votre portrait en pur don. » Le pauvre homme et la pauvre
 « femme tombèrent des nues : j'ai ajouté beaucoup de choses
 « honnêtes, et je m'en suis allé, emportant leurs bénédictions et
 « leurs douze livres, que je leur rendrai à mon départ. »

C'est ainsi, en artiste un peu fantaisiste, un peu bohème, que Boufflers parcourut la Suisse. Il alla voir les personnages importants qui s'y trouvaient, M. Haller, physicien, archéologue, naturaliste, homme aux idées élevées, qu'il eut vite fait de juger : « M. Haller, dit-il, n'est pas assez jaloux de M. de Voltaire. »

A Genève, il vit les Crammer, éditeurs de Voltaire, et se mit très bien avec M^{me} Crammer. Enfin, il fut reçu à Ferney, comme on le voit par le début de la première des lettres de Voltaire que nous avons citées : « J'ai l'honneur, Madame, d'avoir actuellement
 « dans mon taudis le peintre que vous protégez. Vous avez bien
 « raison d'aimer ce jeune homme : il peint à merveille les ridicules de ce monde et il n'en a point ; on dit qu'il ressemble
 « en cela à madame sa mère. Je crois qu'il ira loin. J'ai vu des
 « jeunes gens de Paris et de Versailles, mais ils n'étaient que des
 « barbouilleurs auprès de lui. Je ne doute pas qu'il n'aille exercer
 « ses talents à Lunéville. Je suis persuadé que vous ne pourrez
 « vous empêcher de l'aimer de tout votre cœur, quand vous le
 « connaîtrez... S'il va à Lunéville, comme il le dit, je vous
 « assure, Madame, que je suis bien fâché de ne pas l'y suivre. »

Après cette visite, le chevalier fit en Italie un voyage dont on trouve quelques traces dans ses écrits : il était toujours en voyage. Un jour, le comte de Tressan l'aperçoit de son carrosse, sur une route, abominablement crotté ; il s'arrête et va à lui :

« Je vous ai reconnu, lui dit-il, et je suis enchanté de vous rencontrer chez vous. »

Le chevalier de Boufflers fit également la campagne de 1772 à 1784 : cependant il vieillissait, et avec une grande réputation militaire, sans que jamais cependant il fût question de le pousser jusqu'aux plus hauts grades. Peut-être voyait-on en lui un très bon colonel, très aimé de ses soldats, mais que sa légèreté d'esprit empêchait d'aller plus haut. Toujours est-il que sa carrière militaire s'arrête en 1784 : à partir de cette date, il ne figure plus parmi les noms en vedette.

En 1777, cet étrange capricieux avait été « fixé » par M^{me} de Sabran, dont le mari, alors très âgé, était l'une des gloires de la marine militaire. Elle fut sa maîtresse et l'épousa secrètement, une fois veuve. Il a tracé d'elle un portrait d'amoureux, sans doute, mais tout à fait agréable : « Une âme noble, plutôt qu'une beauté... » ; et pourtant « des cheveux dont le blond argenté « contraste si agréablement avec la couleur des sourcils et des « paupières..., une bouche expressive qui a parlé avant de s'ouvrir ; des yeux couleur de pensée, d'où il sort plus de rayons « qu'ils n'en reçoivent ; un nez qui, par sa forme, sa finesse, par « je ne sais quelle physionomie qui n'appartient qu'à lui, devient « comme le point de réunion de tous les charmes du visage... « un corps, enfin, aérien, où la nature n'a employé de matière « que ce qu'il en faut pour montrer la grâce et loger l'esprit. »

Comme on le voit, Boufflers a un joli talent de mondain, qu'il décrive, qu'il conte ou qu'il badine ; mais le poète est chez lui très inférieur. En tout cas, le voilà parfaitement fêru de M^{me} de Sabran, et les lettres qu'il lui écrivit plus tard sont vraiment touchantes : on y trouve un grain de sentiment et rien de déclamatoire.

Aux approches de la vieillesse, l'état de sa fortune complètement en déroute, — car le bénéfice des quarante mille livres était loin, — et peut-être quelques indiscretions et sottises firent que, sans le disgracier, on voulut l'éloigner : on lui offrit — ou il demanda — le gouvernement du Sénégal (1785).

Cet éloignement dut lui être douloureux, car il lui fallait quitter la cour et M^{me} de Sabran ; mais, au point de vue des revenus, c'était un très beau poste. Il paraît qu'il se montra excellent gouverneur et financier fort habile, sans perdre d'ailleurs ses qualités d'aménité et de bonne grâce : aussi fut-il très regretté, lorsque, en 1788, voyant ses affaires rétablies et aussi souffrant de son isolement, il demanda à être rappelé en France. A son retour, il se présenta à l'Académie française et fut élu d'un commun

accord. En 1789, il est député de la noblesse de l'Île de France : il joue à la Constituante un rôle assez effacé ; en 92, vous pensez bien qu'il émigre. Revenu avec le Consulat, il vit sous l'Empire dans la familiarité de la princesse Elise et de Jérôme, fréquente le salon de Sophie Gay, mère de M^{me} de Girardin ; enfin, pour que sa vieillesse fût décente, on le nomma conservateur de la Bibliothèque Mazarine.

L'opinion des contemporains lui est, en somme, très favorable. Voici encore une pièce de Voltaire (1768) qui montre bien ce qu'il pense, au fond, du chevalier :

Plût au ciel qu'en effet j'eusse été votre père !
 Cet honneur n'appartient qu'aux habitants des cieux,
 Non pas à tous encore : il est des demi-dieux,
 Assez sots et très ennuyeux,
 Indignes d'aimer et de plaire.
 Le dieu des beaux esprits, le dieu qui nous éclaire,
 Ce dieu des beaux vers et du jour
 Est celui qui fit l'amour
 A madame votre mère.
 Vous tenez de tous deux : ce mélange est fort beau.
 Vous avez (comme ont dit les saintes Ecritures)
 Une personne et deux natures :
 De l'Apollon et du Beauvau.

Telle n'est pas pourtant la façon de penser du sévère Jean-Jacques Rousseau :

« Il a beaucoup de demi-talents en tous genres, dit-il dans les *Confessions*, et c'est tout ce qu'il faut dans le grand monde où il veut briller. Il fait très bien de petits vers, écrit très bien de petites lettres, va gouaillant du sistre et barbouillant un peu de peinture au pastel. » — Rigueur à part, le portrait est assez juste. Saint-Lambert l'appelle « Voisenon le Grand ». Enfin Rivarol a trouvé la formule aiguë, sévère, mais fort jolie : « Abbé libertin, militaire philosophe, émigré patriote, républicain courtisan ».

C'est Boufflers qui reçut l'abbé Barthélemy à l'Académie : il prononça, en cette circonstance, un discours intéressant, dont nous reparlerons. Rœderer l'avait proposé à Bonaparte comme inspecteur des études ; mais Bonaparte trouva qu'il n'était pas fait pour ces fonctions sévères. Sainte-Beuve a dit de lui : « Dans son voyage en Suisse, Boufflers est disciple de Rousseau ». Pour une fois, nous ne serons pas de l'avis de Sainte-Beuve.

II

Nous arrivons maintenant à l'examen des œuvres de M. de Boufflers.

Nous nous occuperons, d'abord, de ses œuvres en prose, et nous commencerons par ses *Discours académiques*.

Il avait quelque mauvais goût, lorsqu'il se trouvait dans une compagnie gourmée comme l'était alors — comme l'est encore — l'Académie française. Le jour où il y fut reçu, il crut devoir se guinder sur le grand ton, et faire son petit Buffon. Aussi la moitié de son discours traita-t-elle du style ; elle nous donne une idée du ton de M. de Boufflers lorsqu'il veut être sérieux : « Je crois
« donc, Messieurs, rendre encore un hommage à la mémoire de
« M. l'archevêque de Lyon (1) en vous soumettant quelques
« réflexions sur la clarté du style, sur cet attribut distinctif qui
« m'a frappé dans tous ses écrits et qui me paraît leur avoir
« imprimé le sceau de la perfection. La clarté du style est le
« premier indice et le plus sûr garant de celle de l'esprit ; sem-
« blable à la lumière du jour qui se compose de plusieurs rayons,
« elle dépend non seulement de la propriété des expressions,
« mais du choix des images, de la justesse des tours et surtout
« de l'ordre des idées. »

A quoi bon répéter ce qu'avait dit Buffon, et le répéter d'une façon moins forte ? Il n'est pas de maladresse académique plus grande.

« Il y a dans tous les genres, depuis le plus grave jusqu'au
« plus frivole, depuis l'épopée jusqu'à l'idylle, depuis la sublime
« philosophie jusqu'à la plaisanterie la plus légère, une marche
« constante, une dépendance successive, un enchaînement inva-
« riable et presque une filiation de causes et d'effets, de prin-
« cipes et de conséquences, qui, observée ou méconnue, produit
« la lumière ou l'obscurité... Rendre fidèlement son idée, c'est à
« la fois le but et le secret de l'art d'écrire : en imitant ainsi, on
« est sûr d'être original et, dans ce genre, plus on est exact et
« moins on est servile. »

M. de Boufflers savait bien écrire un discours de distribution de prix, mais ce n'était ni le lieu ni le moment.

La fin du discours est un éloge de 1789 ; à cette époque, tout le monde adhérait à la Révolution commençante : « Mais la scène
« s'ouvre, et que vois-je ? C'est, comme dit le chantre de Caton,
« c'est l'auguste image de la patrie, ou plutôt c'est la patrie en
« personne ; c'est cette multitude immense, inconnue, pour ainsi
« dire, à elle-même depuis tant de générations, c'est la France
« enfin éclairée par l'étude, par les discussions, par de sages con-
« seils et par de longues souffrances ; ses maux ont touché le

(1) Son prédécesseur.

« cœur vertueux et sensible de son roi : il en médite la guérison ;
« il rappelle à son aide un génie qu'elle invoquait ; il l'appelle
« elle-même comme un excellent père appellerait une famille
« adulte pour délibérer sur les intérêts communs. Non, une bonté
« si profonde, des vœux aussi purs, d'aussi généreux projets ne
« seront point trompés : il les verra payés de plus de gloire que
« jamais un roi n'en acquit, de plus de bonheur que jamais un roi
« n'en donna. »

Relativement au goût du temps ; tout cela est plutôt sobre.

Vous me direz peut-être qu'il est question de tout dans ce discours, sauf du prédécesseur de Boufflers : toute la première partie en est consacrée à l'éloge de M. de Montazet, archevêque de Lyon ; mais vous ne tenez sans doute pas à l'entendre. Ce que je vous citerai plutôt, en finissant, c'est un passage du discours à l'abbé Barthélemy, que Boufflers reçut à l'Académie quelques mois après, le 25 août 1789. Il fait l'éloge du prédécesseur de Barthélemy, le célèbre grammairien de Beauzée.

« L'utile académicien que vous remplacez, Monsieur, n'a plus
« besoin d'éloges : le premier juge en fait de monuments vient de
« lui en élever un immortel. Tout ce que j'oserais dire après vous
« serait à peine entendu ; et, quand vous avez fini de parler, c'est
« encore vous que l'on écoute. Ce n'est donc point pour rien
« ajouter à l'honneur de M. de Beauzée, mais pour satisfaire à
« mon devoir, que j'essaierai de fixer, encore un moment, l'atten-
« tion sur cet homme estimable qui la méritait si bien, qui l'am-
« bitionnait si peu.

« S'il est, comme dit Horace, une récompense assurée, à la
« vertu discrète, comment la refuser (et surtout dans des temps
« où cette vertu devient si rare), comment la refuser, dis-je, à un
« homme simple, droit, et toujours semblable à lui-même ; qui,
« dans la guerre éternelle des passions, des opinions, des cabales,
« des intrigues, a su conserver sa franchise et sa neutralité ; qui,
« libre de soins, insensible à l'éclat, indifférent pour la richesse,
« préférerait à tout l'étude, la paix, l'amitié, la vertu, et s'occu-
« pait en silence, non du bien qu'il pouvait acquérir, mais du bien
« qu'il pouvait faire ?

« Tel fut le caractère de M. de Beauzée. La fortune lui avait tout
« refusé, mais il ne lui demanda rien ; et, pendant qu'il se conten-
« tait du modique fruit de ses travaux littéraires, il vit au moins
« que ses amis ne partageaient point pour lui sa résignation.
« Beaucoup de secours lui furent offerts ; presque tous ont été re-
« fusés. En vain essayait-on d'exiger son secret pour obtenir son
« aveu. S'il accepta quelquefois le service, il refusa toujours la

« condition. Il voulut honorer ceux qu'il avait choisis pour ses
« bienfaiteurs en s'honorant de leurs bienfaits ; et, dans sa ma-
« nière de leur devoir, il leur disputa le prix de la générosité. Du
« reste, plaçant tous ses plaisirs dans la satisfaction intérieure,
« et sa gloire dans l'estime de ses amis, on l'a, dans tous les
« temps, vu, tranquille au milieu du tumulte qu'il fuyait, isolé du
« milieu du monde qu'il aimait, étendre ses idées, borner ses
« vœux, trouver le bonheur en lui-même et joindre à chaque in-
« stant son consentement à sa destinée. » — Ce morceau est vrai-
ment un modèle du genre.

A. B.

Les phénomènes généraux en histoire.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Maître de conférences à l'Université de Paris.

Le gouvernement local.

Dans tous les grands Etats, le gouvernement ne consiste pas uniquement en un personnel central aidé de fonctionnaires spéciaux et d'électeurs ; dans tout Etat possesseur d'un grand territoire, il y a plusieurs groupes de personnel de gouvernement, chacun établi dans un centre subalterne, chargé d'un pouvoir non pas spécial, mais général, sur une portion du pays. Ces personnels sont subordonnés au personnel central. Au-dessous du gouvernement général souverain unique, opèrent plusieurs gouvernements locaux, souvent même superposés. Le mécanisme du gouvernement, pris dans son ensemble, a la forme d'une pyramide d'étages superposés aboutissant à une pointe unique.

Ces sous-gouvernements ont été établis par deux procédés inverses qui ont produit deux régimes différents : 1° Le gouvernement central les a créés pour qu'ils lui servent d'instrument ; c'est le régime d'*administration locale subordonnée*. 2° Plusieurs gouvernements souverains établis chacun dans un petit Etat se sont entendus pour former un gouvernement commun ; ils ont créé un souverain nouveau, ils lui ont donné une partie des pouvoirs, ils ont gardé leur souveraineté, mais en la limitant ; c'est le régime de *souveraineté locale limitée* et de *pouvoir fédéral*. Nous étudierons séparément ces deux régimes.

I. — Le régime d'administration locale subordonnée est le plus fréquent, le plus normal, le plus facile à établir ; il est le seul employé dans les monarchies ; on le trouve à toutes les périodes de l'évolution, dans tous les grands Etats, dès les monarchies antiques d'Orient ; il s'est formé spontanément, sans imitation directe, dans toutes les régions du monde.

1. — Il est créé par des procédés employés parallèlement à des moments très différents de l'évolution, dans les monarchies primitives comme dans les nouveaux Etats créés sur les empires décomposés. Ces procédés sont de trois espèces.

a) — Le plus simple, probablement le plus ancien, consiste, après avoir conquis un Etat souverain et annexé son territoire, à conserver le personnel qui gouvernait ce territoire, mais en le subordonnant. Ce phénomène est très général ; il est frappant dans les empires antiques, dans le monde hindou et chinois ; on en retrouve l'analogie dans les deux empires d'Amérique. Les types les plus nets sont fournis par l'Assyrie, la Perse, l'empire d'Alexandre, l'empire romain ; dans les monarchies modernes, la monarchie espagnole, avec les vice-rois, la France avec les Parlements, l'Autriche, en offrent des exemples.

Ce procédé s'applique aux petits gouvernements, quelle que soit leur forme, et, comme la forme la plus répandue est la monarchie, il s'applique surtout à de petites monarchies. Le prince local devient un subordonné du souverain. La subordination se marque par des formules et des signes extérieurs : le prince conquérant s'intitule *roi des rois* ; le prince soumis se prosterne, apporte des présents (Assyrie, empires mongols : les tsars de Moscovie et le khan de la Horde d'or), ou bien fait hommage (empire franc). Parfois aussi des gouvernements oligarchiques se trouvent réduits à cette condition subordonnée ; alors le conseil souverain devient subordonné : cités phéniciennes et grecques dans l'empire perse, républiques de Novgorod et de Kief dans l'empire de Moscovie ; le type le plus frappant est l'empire romain : Rome laisse subsister toutes les cités avec leurs gouvernements ; ces cités sont placées dans des conditions différentes, *fœderatæ, liberæ, dedititiæ* ; mais, en réalité, elles sont toutes subordonnées, leurs organes de gouvernement ne sont que des pouvoirs d'administration locale, la *curia* est un sénat dégradé. Même des gouvernements démocratiques peuvent devenir subordonnés ; mais l'état de choses est alors difficile à conserver. — Dans les pays où existe un personnel de fonctionnaires, quand le petit Etat est incorporé, la machine est conservée, mais elle devient subordonnée à la machine du gouvernement souverain : en France, les domaines des divers princes gardent leurs corps administratifs, quand ils sont annexés au domaine royal ; la monarchie autrichienne est un agrégat de royaumes et de *Länder*.

b) — Un procédé, probablement aussi ancien, est la *délégation*. Le souverain, ne pouvant plus gouverner directement les nouveaux territoires, délègue son pouvoir à des lieutenants. Ce procédé est plus perfectionné que le précédent ; il met le gouvernement local dans une dépendance plus étroite du souverain. On y est amené naturellement dans tous les cas où la lutte a été vive pour soumettre le pays, quand le conquérant n'a pas con-

fiance dans l'ancien souverain, ou quand l'ancien souverain et sa famille ont disparu. Les types les plus anciens sont l'Égypte, l'Assyrie, la Perse (les satrapes sont d'ordinaire des seigneurs perses), les royaumes helléniques (celui des Séleucides en particulier). D'abord, on conserve l'ancien territoire, on se borne à remplacer le souverain local par un agent envoyé du centre, puis on remanie les territoires. Quand le gouvernement a, pendant plusieurs générations, envoyé des agents au même centre, en leur attribuant un même territoire, il se forme des centres permanents, des circonscriptions permanentes. Le type le plus net est l'empire romain, qui crée des centres et des divisions, et place à la tête de chacun des groupes un lieutenant du peuple romain, le *proconsul*, appelé plus tard *legatus Augusti*; la circonscription s'appelle *provincia*, nom qui a subsisté. Ce régime a disparu avec l'empire : sur le même principe, mais avec des formes moins régulières et des districts plus petits, les rois barbares ont établi un régime analogue : on a eu les *comites* francs, les *duces* lombards, les *carls* saxons. Les monarchies ont organisé des régimes analogues, avec les *baillis*, les *shérifs*, les *vice-rois*, et, dans les colonies anglaises, les *governors*.

Normalement, le souverain prend ses lieutenants dans le personnel du gouvernement central ; ce sont des agents envoyés pour maintenir le pays dans la dépendance. Dans les systèmes perfectionnés, ces agents sont temporaires et révocables (*proconsuls* romains, *legati Augusti*, *baillis*). Mais, dans des conditions exceptionnelles, une pratique différente est apparue : le souverain a pris pour délégués des hommes originaires du pays qu'il leur donnait à administrer ; il a agi de cette façon pour deux raisons différentes : 1° parce qu'il ne se sent pas assez fort pour se faire obéir en envoyant un étranger ; il choisit un homme du pays qui possède déjà une autorité locale (empires franc et germanique) ; le résultat normal de cette pratique est la décomposition du territoire en petites principautés ; parfois cet usage est stipulé par le contrat de réunion (Espagne, Prusse, Etat autrichien, pays scandinaves) : on a ce qu'on appelle une *union personnelle* ; 2° parce que le souverain trouve plus économique de faire accomplir le travail gratis par les notables (en pays anglais, les *shérifs*, les *justices of peace*, les *deputy-governors* et les *councils* des colonies ; en France, les assemblées provinciales à la veille de la Révolution) ; on a appelé cette pratique le *self-government*, mais le nom est impropre : ces notables sont désignés par le souverain.

c) — Un procédé beaucoup plus récent consiste à créer un corps de gouvernement local en chargeant les gens du pays de désigner

eux-mêmes le personnel. Il est inconnu aux empires antiques et aux monarchies absolues ; il est produit sous l'influence de conceptions récentes : l'avantage de faire participer les habitants à l'administration et le droit des citoyens de s'occuper de leurs affaires. Ce procédé a d'abord été appliqué dans les pays éloignés du centre (colonies anglaises) ; puis, par imitation des petits gouvernements locaux des villes semi-souveraines du Moyen-Age, on a créé pour de petits groupes ruraux des assemblées élues, *conseils municipaux*. Cette organisation est devenue méthodique et universelle en France, à l'époque de la Révolution, sans distinguer entre les villes et les campagnes ; elle a été imitée par d'autres Etats qui ont maintenu des différences entre les villes et les campagnes. Elle a abouti à l'autonomie locale, à la remise d'une partie de l'administration à un personnel qui ne dépend plus du centre, qui émane de l'élection.

Une forme exceptionnelle de la superposition des pouvoirs a été imaginée dans les pays où le souverain supérieur a voulu ménager la susceptibilité des gens du pays qu'il subordonnait. C'est le régime du *protectorat*. Le souverain devenu subordonné garde son titre, les apparences du pouvoir ; le supérieur le subordonne en fait, en lui adjoignant un délégué qui dirige tout, avec un titre humble, *résident*.

2. — L'organisation du régime d'administration subordonnée diffère suivant l'origine ; mais les différences tendent à s'effacer ; de plus en plus, les anciennes souverainetés subordonnées sont remplacées par des délégués. Une seule différence subsiste, dans le mode de recrutement, entre la délégation et l'élection.

Le recrutement du personnel se fait d'abord par la délégation ; les agents sont pris dans l'entourage du gouvernement central, parmi les compagnons du prince dans les Etats où l'organisation est restée rudimentaire, parmi les fonctionnaires dans les Etats bureaucratiques. Le procédé qui consiste à prendre les agents parmi les hommes du pays, né d'une idée d'économie, est devenu un régime conscient ; il s'applique rarement à un chef unique, mais le plus souvent aux assemblées locales de délibération et de contrôle, aux assemblées électives. Il y a des cas exceptionnels, mixtes, où le chef exécutif lui-même est élu ; ainsi, en France, le maire ; en Prusse, le *landrath*.

Le gouvernement, en organisant le personnel d'administration, a été amené à déterminer pour chacun son ressort d'action. Ces ressorts, devenus permanents, ont formé un système de circonscriptions ; elles ont été très variées, parce qu'on a tenu compte des habitudes antérieures. Le fait normal est la conservation de

divisions anciennes : les districts sont d'anciens petits Etats souverains, remaniés, fondus ou découpés pour des motifs pratiques locaux (même l'empire romain en offre un exemple) ; aussi la division d'un territoire en circonscriptions n'est-elle intelligible que si l'on en connaît l'histoire. Cette division, suivant des motifs rationnels, exige des habitudes ou des besoins de régularité qui sont modernes. Elle a été esquissée d'abord dans des pays neufs, où il n'y avait pas de traditions antérieures ; on a procédé en s'inspirant du modèle fourni par les organismes historiques, mais les divisions ont été plus régulières (dans les pays slaves germanisés, *dorf* et *amt* ; dans les colonies anglaises, *county* et *parish*). Une division purement rationnelle a été réalisée pour la première fois en France, en 1791 : les départements ont été constitués d'accord avec les populations. L'exemple de la France a été suivi par d'autres Etats.

Les divers procédés employés pour le partage du territoire en circonscriptions, ont abouti à des systèmes de complexité différente. Le plus simple est une division en territoires juxtaposés, dont chacun dépend directement du centre ; mais il est rare qu'on n'ait qu'un étage de circonscriptions ; même dans les régimes les plus rudimentaires, on a au moins deux étages de fonctionnaires, le gouverneur de pays, le chef de village (Egypte, empire romain avec la *provincia* et la *civitas*, Angleterre avec le *county* et le *borough* ou *parish*). Dans la plupart des Etats civilisés, le régime a été plus compliqué ; des divisions intermédiaires ont été imaginées : en France, à l'époque de la Révolution, le canton et le district ; en Prusse, l'*amt*, le *kreis*, la *Regierung*, même en Angleterre, l'*union de paroisses*, mais cette union est volontaire, variable, elle n'est pas la même pour les différentes opérations. Ainsi on est arrivé à une construction à plusieurs étages, où un groupe de districts de chaque degré est recouvert par un district unique du degré supérieur. Par là, le régime redevient simple, non plus de cette simplicité rudimentaire qui tient au petit nombre de divisions, mais d'une simplicité rationnelle qui résulte de ce qu'un plan uniforme et simple a été appliqué sur un vaste territoire. Pourtant, de l'ancien régime, une pratique générale subsiste : les deux divisions essentielles, reconnues comme personnes civiles, sont les divisions extrêmes, la province et la commune ; là sont les assemblées principales.

3. — Tout régime d'administration locale exige un règlement qui fixe les pouvoirs du personnel, qui partage les fonctions avec celles du pouvoir souverain, et qui les répartisse entre les divers membres.

a) — Le partage avec le souverain s'est fait spontanément dans tous les Etats, à peu près sur un même principe, suivant des motifs généraux communs à tous les hommes. Le souverain se réserve ce qui satisfait le goût de dominer et donne le pouvoir de direction suprême et de décision : le droit de régler les relations avec l'étranger, la décision des affaires générales, politiques, la force armée, la justice politique, le droit de lever de l'argent : il garde presque toujours aussi ce qui satisfait le goût de briller, les honneurs, les insignes, les titres. On trouve une exception contemporaine, dans les États où le souverain est un gouvernement collectif évolué, qui veut ménager par le régime du protectorat la vanité des populations indigènes. — Le souverain abandonne au personnel local tout ce qui exige du travail et de l'argent, tout ce qui ne donne qu'un pouvoir de détail : la levée de l'argent et des recrues, les travaux publics, la justice locale, la police d'ordre, l'exécution des ordres. Le principe de partage est le même dans les empires perse, romain, arabe, et en Angleterre. On peut donc dire que c'est le régime spontané normal ; plus tard seulement, le principe est dévié par la tendance de la bureaucratie centrale à augmenter son action.

b) — Entre les membres du personnel d'un même centre local, le partage du travail se fait par une évolution qui rappelle celle que nous avons indiquée pour le gouvernement central. Le régime primitif est la concentration de tous les pouvoirs sur un même agent (satrape, comte) ; puis le souverain est amené à séparer les fonctions ; la séparation la plus naturelle, qui s'est produite partout, spontanément, sans imitation directe d'un pays par un autre, consiste à détacher des fonctions du gouverneur le soin des affaires d'argent : on a ainsi, dans l'empire romain, le *legatus* et le *procurator* ; dans l'empire arabe, le *gouverneur* et le *collecteur*. Puis on enlève au gouverneur la fonction de juge, et on place à côté de lui le *præses* dans l'empire romain, le *lieutenant civil* et le *lieutenant criminel* en France. Peu à peu s'établit une division en services publics, qui correspondent à ceux du pouvoir central.

4. — Les moyens d'action du personnel subordonné sont les mêmes que ceux du personnel souverain. Les agents reçoivent du souverain le pouvoir de commander à sa place, et d'ordinaire disposent d'argent et d'une force matérielle. Mais, le plus souvent, les anciens pouvoirs gardent leurs anciens droits, réduits il est vrai. Le personnel subordonné n'a pas directement le droit de commander ; il ne possède qu'un prestige dérivé ; il n'a qu'une fraction de la force du souverain. Par suite, il n'est obéi qu'autant que

les sujets pensent qu'il est soutenu par le souverain, croient que le souverain interviendra personnellement pour faire exécuter les ordres et, au besoin, enverra sa force armée. Le fait n'est réalisé que dans les Etats fortement organisés, dans l'empire romain et dans les Etats modernes ; il n'est possible que là où les communications sont faciles de là, les routes et les courriers dans l'empire perse, dans l'empire romain]. D'autre part, comme le souverain a l'habitude de soutenir les pouvoirs locaux, les sujets prennent l'habitude d'obéir. Le mécanisme est très apparent quand un régime s'organise ; les peuples, non encore habitués à l'obéissance, résistent et se soulèvent (révoltes qui marquent le début de l'empire romain), — ou bien encore quand les sujets croient le gouvernement central occupé ailleurs et le personnel local réduit à ses seules forces (révoltes dans les empires franc, germanique, arabe, révolte générale dans la monarchie espagnole, 1640) ; ces faits montrent bien que la puissance du personnel local réside dans l'imagination des sujets. Le pouvoir local est mieux obéi, quand il est regardé comme représentant du pays ; la France, en 1789, en offre un exemple frappant : on cesse d'obéir aux intendants, on exécute les ordres des pouvoirs élus.

5. — L'évolution de l'administration locale a été différente suivant les conditions générales. La tendance générale est l'existence d'un conflit entre le personnel central et le personnel local ; tant que le gouvernement souverain reste organisé, le conflit tourne à l'avantage du personnel souverain ; il profite de sa supériorité pour augmenter ses pouvoirs et diminuer ceux du personnel local. Ce fait s'accomplit par deux procédés : remplacement des anciens souverains par des délégués (empire de Charlemagne, monarchie espagnole), diminution du champ d'action du personnel local. La tendance est de plus en plus forte, à mesure que la bureaucratie se fortifie : le nombre des fonctionnaires augmente, et, en même temps, nombre des gens à pourvoir de places ; par suite, on est amené à enlever des attributions au pouvoir local pour les donner au pouvoir central, qui intervient ainsi dans des opérations de détail. Cette tendance se combine avec le goût de l'ordre, de la régularité. Ainsi se forme un régime de centralisation et de tutelle. Les types les plus nets sont la France, la Prusse, l'Autriche sous Joseph II.

Cette tendance est contrariée dans les Etats où le gouvernement central se désorganise, devient plus faible, plus pauvre, est moins obéi. L'évolution inverse se produit : le personnel local devient plus autonome ; le gouvernement central est obligé de prendre des agents forts par eux mêmes, qui augmentent leur

champ d'action. Si l'évolution continue, elle aboutit à la dislocation, au démembrement (empire romain avec les chefs militaires barbares, empire franc, empire du Grand Mogol). Même dans les états qui se conservent, l'évolution vers l'accroissement des pouvoirs du personnel central n'est pas continue ; on a des alternatives de centralisation et d'accroissement des pouvoirs locaux ; elles sont marquées en France par le ^{xiii}e siècle, la guerre de cent ans, le ^{xv}e et une partie du ^{xvi}e siècle, les guerres de religion, la période de Richelieu, la Fronde.

Dans l'ensemble, les Etats organisés tendent vers l'accroissement indéfini du pouvoir et de l'action du personnel central ; le terme normal est la *monarchie bureaucratique*. Mais, avec le ^{xix}e siècle, a commencé une évolution en sens inverse. Dans les Etats représentatifs, sous l'action évidente des habitudes de représentation élective. Le personnel dirigeant ne cherche plus à accroître indéfiniment ses pouvoirs, à détruire les corps autonomes ; au contraire, il travaille à limiter ses pouvoirs, à créer de nouveaux corps autonomes. Dans l'ancien Etat, on crée des corps locaux, conseils municipaux ou provinciaux ; la France a donné l'exemple pendant la Révolution, mais la tentative a été arrêtée par la réaction sous Napoléon : puis l'exemple a été suivi par les autres Etats européens, qui ont adopté des bases plus larges que celles conservées par Napoléon, moins larges que celles imaginées par la Révolution (Prusse, Belgique qui est devenue, à son tour, un modèle). — Dans les colonies, on crée des gouvernements autonomes qu'on laisse opérer comme des gouvernements souverains ; l'exemple est donné par l'Angleterre : les whigs donnent un gouvernement autonome au Canada, après la révolte de 1840, en invoquant des principes rationnels ; le régime a été adopté pour les autres colonies anglaises. On a là le type le plus complet du gouvernement subordonné autonome ; la marque de la subordination est réduite à la présence d'un *governor* délégué par le pouvoir central. C'est un phénomène nouveau, conscient et volontaire, qui fait le pendant de la création des assemblées élues et souveraines ; il résulte d'une conception théorique, la valeur de la liberté et de l'initiative.

II. — L'autre régime, exceptionnel et récent, est la souveraineté locale, limitée par un gouvernement fédéral. Il n'est apparu que dans quelques pays placés dans des conditions exceptionnelles.

1. — Il se forme par le rapprochement d'Etats souverains trop petits pour résister à l'ennemi et qui se coalisent pour la défense commune, forment une ligue permanente. Ces ligues apparaissent déjà dans la période de formation spontanée ; ce sont les sym-

machies. En Grèce, on a eu les ligues sous la direction de Sparte et d'Athènes ; en Italie, il y a eu peut-être des ligues entre les peuples samnites ; mais le type le plus perfectionné est fourni par les ligues achéenne et étolienne. Des ligues semblables ont même existé en Amérique : ligue entre les cinq nations des Iroquois. Mais aucune de ces ligues n'a abouti à un type de gouvernement ; elles étaient trop difficiles à conserver et, le danger passé, les membres de la ligue tendent à s'en détacher, à reprendre leur indépendance, ou bien le membre le plus fort cherche à dominer complètement les autres ; en Grèce, on a eu les empires d'Athènes, de Thèbes ; Rome a transformé le *fœdus* en domination.

La ligue de défense reparait à la fin du Moyen Age dans les pays à petits Etats pratiquement souverains. En Italie et en Allemagne surtout, toutes ont disparu sauf une, les *eidgenossen*, unie à deux autres ligues locales, les Grisons et le Valais. L'histoire de ces ligues, au xiv^e siècle, est caractéristique ; la ligue est une alliance jurée (*eid*), perpétuelle ; chacun des membres a le droit de solliciter, *mahnen*, le secours armé des autres ; mais chacun reste un Etat souverain et garde même le droit de s'allier au dehors. — Une autre ligue est née, pendant les guerres de religion, entre les provinces septentrionales des Pays-Bas, révoltées contre leur prince, *nadere Unie* ; le souvenir de l'alliance est gardé dans le titre pris par ces provinces, *Provinces-Unies*, après leur déclaration d'indépendance ; cette ligue, constituée par la nécessité de la défense commune, offre un bon exemple de la difficulté de créer et maintenir l'alliance. — En Amérique du Nord, s'est formée, sous la nécessité de se défendre contre le gouvernement anglais, une ligue entre les 13 colonies. Enfin, un cas spécial s'offre en 1815 : l'empire allemand est dissous ; mais les princes, devenus souverains, forment un *Bund*, pour rétablir entre eux les liens historiques et pour se défendre contre l'ennemi commun, la France, pour l'empêcher de reprendre sa politique de conquête.

De ces quatre confédérations perpétuelles, celle des Provinces-Unies a été agitée par le conflit permanent entre les Etats souverains, surtout par le conflit entre la province de Hollande et leur allié, le prince d'Orange ; le conflit s'est terminé par la destruction du régime, par son remplacement par une république unitaire, puis par la monarchie de la famille d'Orange. Les trois autres se sont transformées en un *Etat fédéral* : la confédération des Etats-Unis, ébauchée en 1774, organisée en 1781, a eu une évolution assez rapide, sous l'influence de nécessités économiques, et, en 1787-88, l'Etat fédéral a été définitivement créé par

une opération volontaire ; la confédération suisse, régularisée par l'intervention de la France, a été agitée par un conflit politique, suivi d'une guerre (Sonderbund), puis, par une série de révisions de la constitution, transformée en un État fédéral, analogue aux États-Unis ; le *Bund* allemand s'est dissous et a été remplacé par un Bundesstaat, caractérisé par ce fait que le plus puissant des princes a la direction du gouvernement fédéral.

Le type d'État fédéral, créé aux États-Unis, a été introduit par imitation directe, dans les pays neufs, dans les colonies européennes. Il l'a d'abord été dans les anciennes colonies d'Espagne, dont le régime antérieur était unitaire ; on a adopté ce régime, parce qu'il semblait le meilleur ; on a transformé des provinces en États semi-souverains ; cette transformation s'est accomplie au Mexique, dans l'Argentine, en Colombie, puis au Brésil. Dans l'Argentine, la lutte a été longue entre la capitale et les provinces, pour savoir où serait le siège du gouvernement.

L'Angleterre a appliqué ce régime dans les pays où elle possédait plusieurs colonies voisines ; elle y a créé un État fédéral non souverain, au Canada d'abord, en Australie tout récemment.

2. — L'organisation n'est pas la même dans la confédération et l'État fédéral. Dans la confédération, les États seuls ont un appareil de gouvernement souverain ; ils n'abandonnent que le minimum de pouvoir indispensable à la défense commune ; ils font eux-mêmes les principales opérations (la Hollande et la Zélande avaient chacune leur armée, leur flotte, leurs diplomates) ; pour le gouvernement général, les États envoient des délégués temporaires, simples ambassadeurs, liés par leurs instructions. Et le gouvernement central n'a pas de force propre ; un seul État peut le tenir en échec (voir l'histoire de la Confédération suisse).

Le régime fédéral est créé après l'expérience des lacunes du régime de la confédération ; on commence par créer un gouvernement fédéral, avec un personnel indépendant, pourvu d'un pouvoir propre ; on lui donne une force armée, un droit de réquisition, des finances. Le type, réalisé d'abord aux États-Unis, a servi de modèle.

3. — Le régime comporte forcément un règlement de partage des pouvoirs. Dans la confédération, le principe est que tous les pouvoirs appartiennent normalement aux États souverains ; la confédération n'a d'autres pouvoirs que ceux que les États lui ont formellement reconnus. Un cas frappant est fourni par la confédération des États-Unis : *Each state retain its sovereignty...* excepté

expressly delegated ; de même en Suisse. — Dans l'État fédéral, le partage est fait officiellement par la constitution ; le principe du partage n'est pas le même partout. Dans les pays à grands États, on laisse davantage aux États subordonnés. Mais, partout, le gouvernement fédéral a au moins la politique étrangère, l'armée, le commerce, les monnaies ; les États gardent la justice, la police, les travaux publics, l'enseignement. De plus, on constate dans les États fédéraux une tendance à établir des principes communs de gouvernement dans tous les États confédérés ; l'État n'accepte dans l'union que des États qui se gouvernent suivant certaines règles : ce principe est formulé dans la constitution suisse. Par suite, le gouvernement fédéral est amené à intervenir dans les affaires intérieures des États fédérés, pour les défendre contre un soulèvement, pour les obliger à se conformer aux règles communes.

Le règlement fixe les procédés pour modifier le régime, pour la revision. Les conditions sont si difficiles aux États-Unis que la constitution n'a pu être modifiée qu'une fois, après la guerre de sécession ; il fixe également la procédure à suivre en cas de conflit entre les différents États.

4. — Le régime fédéral est très récent ; pourtant il semble que l'évolution se fasse partout dans le même sens : le gouvernement fédéral augmente son action, les gouvernements particuliers perdent leur indépendance et leur originalité. Les États-Unis en offrent un exemple avec la lutte entre partisans de la *broad* et partisans de la *strict construction*. Les premiers ont fait prévaloir leur solution ; le pouvoir fédéral a accru son personnel et ses fonctions. Le conflit tourne toujours au profit du gouvernement fédéral : la Suisse, l'Allemagne le montrent.

Ainsi, dans les États contemporains, les deux régimes d'origine opposée sont amenés, par une évolution en sens inverse, à se rapprocher de plus en plus. Les pouvoirs locaux subordonnés, nés de la volonté du gouvernement central, deviennent de plus en plus autonomes ; les pouvoirs souverains, qui ont créé le gouvernement fédéral, deviennent de plus en plus limités.

M. T.

La Fontaine fabuliste.

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

Conclusion.

Nous sommes arrivés au terme de nos études sur La Fontaine. Il est temps de jeter un coup d'œil en arrière, de résumer brièvement les résultats acquis et de présenter une conclusion générale.

Certes, nous n'avons pas eu la prétention de révéler un La Fontaine inconnu ; notre ambition a été tout au plus de compléter et de renouveler, dans une certaine mesure, les travaux de nos devanciers. Aussi nous sommes-nous interdit, par exemple, de raconter à nouveau la vie de La Fontaine ; nous n'avons pas voulu dispenser nos auditeurs de lire l'admirable notice que M. Paul Mesnard a écrite en tête de son édition. Nous l'avons supposée connue, pour insister sur quelques détails caractéristiques, qui nous ont permis de mieux comprendre et de mieux estimer notre auteur ; enfin nous n'avons rien fait qu'on ne puisse tenter de refaire après nous, et que nous n'ayons eu le droit de faire après d'autres.

Nous sommes allés droit aux *Fables*, et nous avons vu ce qu'avait été la fable avec Esope et avec Phèdre. Puis nous avons recherché ce qu'avait été la fable en France avant La Fontaine, puis avec lui et autour de lui ; enfin nous avons tâché de découvrir ce que valent, comparativement à lui, ceux qui ont cru pouvoir marcher sur ses traces.

Pour ce qui est de La Fontaine lui-même, nous n'avons pas prétendu étudier ses *Fables* dans le détail, mais nous les avons groupées en chapitres sous des titres généraux pour les étudier à grands traits. Nous avons vu comment La Fontaine compose, comment il imite, — de quelle façon il représente la nature, les animaux, les hommes. Nous avons été ainsi amenés à considérer La Fontaine comme moraliste, comme philosophe (au sens ancien du mot), comme poète et versificateur, enfin comme écrivain. Et nous avons vu que, si La Fontaine n'avait pas été, suivant un mot

fameux, l'Homère de la France, il en avait été d'une certaine façon le Lucrèce.

Il ne nous reste qu'à rechercher quelle peut être, au juste, sa place dans l'ensemble de la littérature française. Et, pour cela, quelques comparaisons seront indispensables. Nous n'aurons garde d'énumérer les différentes catégories d'écrivains et de renouveler pour chacune d'elles la comparaison, tombant dans le ridicule de ce panégyriste ennuyeux qui, se demandant s'il devait placer son saint parmi les docteurs, ou parmi les confesseurs, ou parmi les martyrs, etc., etc., se vit interrompre par un auditeur agacé : « Mettez-le donc à ma place, je m'en vais ». Nous comparerons La Fontaine avec lui-même, avec quelques-uns de ses contemporains, en nous rappelant la place qu'il occupe au-dessus de tous ceux qui ont écrit des fables avant ou après lui.

Il semble d'abord que les hommes de génie soient tout d'une pièce. Et pourtant, si l'on y prend garde, quelle variété dans le seul recueil des *Fables* de La Fontaine ! On n'y trouve pas moins que des petits drames, des tableaux, des élégies, des discours, des dissertations... Mais encore les *Fables* constituent à peine le quart de l'œuvre de La Fontaine. Jugerons-nous des trois autres quarts de cette œuvre par la partie que nous avons étudiée ? C'est une méthode dangereuse, et qui nous exposerait à bien des déconvenues. On peut s'en assurer par maint exemple fameux. Corneille, auteur d'*Horace*, *Cinna*, *Polyeucte* et du *Cid*, n'est-il pas le roi des poètes tragiques ? Mais Corneille n'a-t-il pas fait, outre ces quatre chefs-d'œuvre, un nombre bien plus considérable de pièces simplement passables, ou même médiocres, ou franchement mauvaises, de *Pertharite* à *Suréna* ? Comme si, suivant un mot fameux, quelque lutin malicieux fût venu lui dicter, à de certains jours, ses chefs-d'œuvre, puis l'eût abandonné soudain pour voir comment il s'en tirerait tout seul. — Lesage est à tout jamais célèbre grâce à *Turcaret* et à *Gil Blas*. Mais, à côté de ces deux chefs-d'œuvre, combien de pièces de théâtre aujourd'hui complètement ignorées ! L'abbé Prévost a fait *Manon Lescaut*, qu'on admire, et peut-être 200 volumes d'œuvres qu'on ne lit pas. Bernardin de Saint-Pierre n'est connu que par *Paul et Virginie*, et l'on sait à peine que Lamartine a fait le *Conseiller du peuple* et l'*Histoire de la Turquie*. Ne trouverons-nous pas chez La Fontaine la même disproportion ? Pour nous en assurer, nous nous dispenserons de considérer les œuvres qu'il fit à l'imitation de Boccace et de l'Arioste ; nous nous en tiendrons là-dessus au jugement sévère du marquis d'Argens : « La Fontaine dut regretter ses *Contes* comme chrétien, comme citoyen et comme honnête homme. » Mais il est d'autres œuvres

de La Fontaine qui peuvent être mises en parallèle avec ses *Fables*. Par exemple, les petits poèmes parus dans l'édition de 1694 : *Les Filles de Minée*, *Belphégor*, *Philémon et Baucis*, ou le roman mi-prose mi-vers de *Psyché*. La comparaison sera particulièrement significative, si nous considérons dans deux œuvres différentes La Fontaine comme imitateur. Or, nous avons vu que, dans les *Fables*, toute imitation lui réussit ; il s'attache à Esope et à Phèdre, mais garde vis-à-vis d'eux son indépendance ; en les imitant, il les juge et les refait. Or, dans une œuvre qui fait pour ainsi dire corps avec ses *Fables*, dans *Philémon et Baucis*, il reste inférieur à son modèle. Et ce modèle est Ovide, de qui Voltaire disait :

J'étais pour Ovide à vingt ans ;
Je suis pour Horace à quarante.

Voici comment le poète latin raconte la fable, au livre VIII de ses *Métamorphoses* :

« Jupiter visita ces lieux sous les traits d'un mortel ; le dieu du caducée accompagna son père, après avoir déposé ses ailes. Ils vont en cent maisons demander l'hospitalité ; cent maisons se ferment devant eux ; une seule s'ouvre pour les recevoir, humble cabane couverte de chaume et de roseaux. C'est là que la pieuse Baucis, alors chargée d'ans, et Philémon, qui était du même âge qu'elle, s'unirent dans leur jeunesse ; c'est là qu'ils ont vieilli ensemble. Pauvres et résignés, leur humilité avait allégé pour eux le fardeau de l'indigence. Ne cherchez dans cette demeure ni maîtres ni serviteurs : seuls, ils composent toute leur maison ; le même commande et obéit. A peine les habitants des cieux eurent-ils franchi le seuil de l'étroite demeure, en se courbant sous l'humble porte, que Philémon les invite à se reposer et leur présente des sièges que Baucis attentive couvre d'un rustique tapis ; elle écarte ensuite du foyer les cendres encore tièdes, et cherche à ranimer le feu de la veille en y jetant pour aliment des feuilles et de l'écorce d'arbre, qui s'enflamment au souffle haletant de son haleine ; elle y ajoute des sarments et des branches de bois sec, qu'elle arrache du toit de la cabane et rompt en morceaux ; puis elle approche de la flamme un petit vase d'airain. Pendant qu'elle dépouille de leurs feuilles les légumes cueillis par son époux dans le jardin qu'arrose une source, le vieillard détache à l'aide d'une fourche un morceau de lard suspendu depuis longtemps aux solives enfumées ; il en coupe une mince tranche et la plonge dans l'eau bouillante qui domptera sa crudité. Cependant, pour tromper l'ennui de l'attente et abrégér le temps de ce long apprêt,

ils s'entretiennent avec leurs hôtes. Il y avait une aiguière de hêtre que son anse recourbée retenait pendante au clou de la muraille : remplie d'eau tiède, elle sert à réchauffer les pieds des voyageurs. Au milieu de la cabane s'élevait, couvert d'une molle natte de mousse, un lit dont le corps et les pieds étaient en saule. On le couvrait d'un tapis qui ne sert qu'aux fêtes solennelles ; c'était pourtant un lambeau d'étoffe grossière et usée, digne ornement d'une couche de saule. Les dieux y prennent place ; la tremblante et active ménagère dresse devant eux la table dont elle égalise les pieds chancelants avec les débris d'un vase d'argile. puis elle l'essuie et la parfume avec des feuilles de menthe. Elle sert alors la baie que la chaste Minerve fait mûrir sous deux couleurs différentes ; le fruit du cornouiller, conservé dès l'automne dans la lie de vin ; des laitues, des raves, du laitage frais et des œufs cuits à la tiède chaleur de la cendre : le tout sur des plats de terre. Elle apporte ensuite un grand vase de la même matière rempli de vin, avec des coupes de hêtre, dont l'intérieur est enduit de cire. Bientôt arrivent les mets apprêtés sur la flamme et le vin qui n'a pas eu le temps de vieillir, que Baucis écarte un peu pour faire place aux mets du second service. On voit paraître dans des corbeilles des noix et des figues mêlées aux fruits ridés du palmier, des prunes, des pommes parfumées ; et des grappes cueillies sur les tiges vermeilles de la vigne ; placé au milieu de la table, un blanc rayon de miel couronne le banquet. Le repas fut assaisonné par ces manières affables et cette bonne volonté qui donne du prix à toutes choses. Cependant, le vase se remplissait de lui-même à mesure qu'on le vidait ; le vin allait augmentant au lieu de diminuer. A la vue de ce prodige, frappés d'étonnement et de crainte, Philémon et Baucis lèvent au ciel leurs mains suppliantes et conjurent les dieux d'excuser les modiques apprêts d'un si pauvre repas. Il leur restait encore une oie, garde unique de leur humble cabane : ils veulent l'immoler à leurs divins hôtes, l'oiseau rapide fatigue à sa poursuite leurs pas appesantis par l'âge et leur échappe longtemps ; enfin, il cherche un asile entre les pieds des immortels, qui défendent de le tuer. « Oui, nous sommes des dieux, disent-ils... »

On voit que, pour une fois, le spirituel Ovide a su rester simple et naturel, comme l'exigeait son sujet.

Mais voici l'imitation de La Fontaine. Nous passons les très beaux vers du début sur la vie du sage, pour arriver au récit lui-même.

Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps.

Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
Clothon prenait plaisir à filer cette trame.

(Déjà l'érudition mythologique et la phraséologie amoureuse en un sujet si simple !)

Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls, ils composaient toute leur république,

(N'est-ce pas là une traduction bien ambitieuse du « *tota domus duo sunt* » ?)

Heureux de ne devoir à pas un domestique,
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient.
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient,
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encore se produire.
Ils habitaient un bourg...

(Voilà la faute qu'Ovide n'a pas commise : ne valait-il pas mieux nous présenter d'abord les méchantes gens du voisinage, pour faire valoir ensuite par le contraste la vertueuse simplicité des deux vieillards ?)

Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance :
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence ;
Tous deux, en pèlerins, vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.

(Quelle faible traduction du « *mille domos* !... »)

Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :

(Il n'était pas besoin de discours : Ovide n'en a point fait).

« Vous me semblez tous deux fatigués du voyage.
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons.
L'aide des dieux a fait que nous le conservons.
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois.
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde.
Encore que le pouvoir au désir ne réponde,

Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.
 Quelques restes de feu, sous la cendre épanus,
 D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent.....
 L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
 Philémon les pria d'excuser ces longueurs,
 Et pour tromper l'ennui d'une attente impatiente,
 Il entretient les dieux, non point sur la fortune,
 Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
 Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
 Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
 Cependant, par Baucis, le festin se prépare.
 La table où l'on servit le champêtre repas
 Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
 Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
 Qu'en un de ses supports, le temps l'avait rompue ;
 Baucis en égala les appuis chancelants
 Des débris d'un vieux vase, autre injure des ans.

« *Testa parem fecit* », dit le poète latin, qui garde ici encore le mérite de la simplicité.

Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
 Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
 Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
 D'un peu de lait, de fruits et des dons de Cérés.
 Les divins voyageurs, altérés de leur course,
 Mélaient au vin grossier le cristal d'une source.
 Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.
 Philémon reconnut ce miracle évident ;
 Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent ;
 A ce signe, d'abord, leurs yeux se dessillèrent.
 Jupiter leur parut avec ses noirs sourcils
 Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
 « Grands dieux, dit Philémon, excusez notre faute :
 Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte ? »

Passons le petit discours du vieillard.

Baucis sort, à ces mots, pour réparer l'erreur.
 Dans le verger courait une perdrix privée,
 Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;
 Elle en veut faire un mets et la poursuit en vain ;
 La volatile échappe à sa tremblante main ;
 Entre les pieds des dieux, elle cherche un asile.
 Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
 Jupiter intercède. — Et déjà les vallons
 Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.

La comparaison s'établit d'elle-même, et, sauf quelques très beaux vers, elle n'est pas à l'avantage de La Fontaine. Le récit dans Ovide est plus naturel, les caractères mieux observés, le style plus simple et plus expressif.

Nos observations seraient à peu près les mêmes si nous voulions étudier *Psyché*, où, à côté de milles choses charmantes, on trouve bien des longueurs. Quant aux *Épîtres* et poésies diverses, les unes sont assez médiocres, quelques autres fort belles, en particulier l'*Épître à Huet*, qui contient toute la poétique de La Fontaine, avec ces vers que tout le monde connaît :

Mon imitation n'est point un esclavage ;
Je pris certain auteur autrefois pour mon guide :
Il pensa me gâter.

Ne citons que pour mémoire ses œuvres diverses, comme son poème sur le *Quinquina*. De son théâtre, enfin, peu de choses à dire. La comédie de l'*Eunuque* ne fut, sans doute, jamais représentée ; *Climène*, qui ne le fut pas davantage, et ne pouvait pas l'être, contient quelques théories littéraires, et le vers fameux :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Daphné, *Le Florentin*, *La Coupe enchantée*, etc., ne valent pas davantage.

Tout cela, comédies, tragédies, ballets n'est que médiocre. Nous ne dirons pas que La Fontaine y est inférieur à Molière ou à Regnard ; il l'est même à Dancourt, à Montfleury et à huit ou dix autres auteurs secondaires de son temps. Il n'était pas doué pour le théâtre, et avait conscience lui-même de n'y pas réussir. On sait que, pendant la représentation d'une de ses pièces, comme on s'empressait à la fin de l'acte pour féliciter l'auteur, on ne le trouva plus : il s'était ennuyé de lui-même, et était allé se distraire au cabaret voisin.

Il ne pouvait se mouvoir sur la grande scène tragique ou comique ; il n'était pas possible à ce grand paresseux, à ce flâneur de génie, d'agencer une pièce en cinq actes, d'ordonner une action, de soutenir des caractères. Et, pourtant, nous avons vu que la plupart de ses fables ont une grande valeur dramatique. C'est qu'il y a des différences essentielles entre la scène de l'apologue et la scène du théâtre. Là, c'est, si l'on veut, le théâtre libre ; peu ou point de règles ; deux unités sur trois sont supprimées ; seule, l'unité d'action est à considérer. Le dialogue même n'est pas obligatoire ; de plus, les genres y sont mêlés librement, tragédie, comédie de caractères, de mœurs ou d'intrigue ; la farce même y a part. Enfin, l'auteur a l'avantage inappréciable de pouvoir parler en son nom. Tout ceci explique que La Fontaine ait pu être inimitable dans la composition de ces petits drames que sont les *Fables*, et qu'il ait été inférieur à lui-même, quand il a abordé les grands genres.

Il y a donc, pour ainsi dire, deux hommes en lui : d'une part, un génie d'une puissance extraordinaire ; de l'autre, un talent moyen qui descend quelquefois jusqu'au médiocre, en cet art où, selon le mot de Boileau,

Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

La Fontaine restera donc pour nous l'auteur des *Fables*, et ce titre suffit à sa gloire. Afin de nous rendre compte de sa supériorité dans ce genre, nous le comparerons brièvement à quelques-uns de ses contemporains.

A qui de préférence ? Si nous pensons à Corneille, Racine, Molière, il ne semble pas d'abord que le modeste La Fontaine puisse entrer en lutte avec ces hommes, dont l'œuvre est par son étendue si disproportionnée avec la sienne. Mais est-il besoin de remarquer qu'un petit tableau vaut mieux souvent que les toiles immenses au milieu desquelles il se perd ? De même, si nous comparons le petit recueil des *Fables* avec des œuvres plus imposantes, nous verrons qu'il soutient la comparaison avec les plus belles. La Fontaine nous apparaîtra au premier rang comme penseur et comme observateur, comme artiste doué du talent de la composition, des qualités de l'écrivain et du poète.

Nous avons vu qu'il sait créer ou reproduire des personnages de toute sorte, beaux et séduisants, méchants et pervers, quelques sages entre beaucoup de sots, des ridicules surtout, toujours observés avec un soin minutieux. Sans doute, La Fontaine n'est pas un savant qui applique à son étude les lois de l'observation scientifique ; il n'est pas un Buffon ; il connaît assez mal, nous l'avons vu, l'histoire naturelle ; ses animaux sont souvent de convention. Mais qu'importe, si l'animal qu'il représente toujours est « celui qu'on appelle homme » ? On songe à Molière, « le contemplateur », quand on lit ces chefs-d'œuvre d'observation morale : *La Jeune veuve*, — *Le Savetier et le Financier*, — *La Fille*, — *Le Jardinier et son Seigneur*. La Fontaine n'a pas moins de profondeur, il a quelquefois plus de vérité que Molière, parce qu'il n'est pas gêné par l'optique de la scène, qui oblige à fausser certains traits pour les faire mieux paraître.

Dans la composition, il atteint à une perfection désespérante. Or il lui était plus difficile, en cela, de braver la critique avec ses petites pièces de 20 ou 30 vers, qu'à Corneille ou à Racine, avec leurs grandes tragédies. Les défauts sont plus visibles, donc plus choquants, dans une œuvre de faible étendue, et les qualités ne peuvent s'y épanouir et s'y montrer dans tout leur jour.

Si nous passons à la langue et au style, notre fabuliste nous

paraît plus admirable encore. Voltaire a pu, dans le *Siècle de Louis XIV*, lui reprocher par esprit de dénigrement sa vulgarité, sa trivialité, ce que nous appellerions sans doute son réalisme. La-martine ne lui pardonnait pas ses « vers boiteux ». Mais personne n'eût osé lui reprocher « le jargon et le barbarisme ». Jamais on n'a pu dire de lui, comme Fénelon l'a dit de Molière, « qu'il écrivait moins mal en prose qu'en vers ». Il savait travailler son style, « faire difficilement des vers faciles », trouver de ces « vers faits de génie, quoique travaillés avec art ». Plus grand écrivain que Boileau, Corneille ou Molière, Racine seul peut, à ce point de vue, lui être égalé.

Mais surtout nous trouvons chez La Fontaine ce qu'on rencontre à peine chez les autres : de la véritable poésie. Corneille, atteint souvent à une éloquence admirable ; il est bien rarement poète. C'est, sans doute, que l'auteur dramatique ne peut parler en son nom ; il n'intervient pas personnellement dans ses drames ; ses personnages expriment des idées ou des sentiments, des passions violentes, ils représentent des passions ou des vices, qui ne prêtent pas au développement poétique. Seul peut-être Racine a pu faire œuvre de poète dans une partie de son théâtre. C'est qu'il avait à son service toute l'antiquité, la poésie des Grecs pour plusieurs de ses pièces, celle de Virgile dans *Andromaque*, les splendeurs de l'Orient dans *Bajazet*, la *Bible* dans *Esther* et *Athalie*. Il était plus à l'aise pour introduire la poésie sur la scène, et il ne perdit pas l'occasion, dans ses deux tragédies religieuses, de faire revivre les chœurs antiques.

La Fontaine, lui, pouvait être poète à tout propos. Poète lyrique, quand il interrompt son récit pour laisser échapper ces beaux vers, qui sont dans toutes les mémoires :

Qu'un ami véritable est une douce chose !

ou :

J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste.....

ou :

Je voudrais inspirer l'amour de la retraite, etc...

Nous n'avons parlé que des auteurs dramatiques, laissant de côté Boileau. Lui, au moins, pouvait être personnel, et, par suite prétendre au lyrisme, c'est-à-dire, pour peu qu'il fût doué, à la véritable poésie. Ce serait donc lui qu'on pourrait le plus juste-

ment comparer à La Fontaine. Mais Boileau n'était pas doué ; l'inspiration le trahissait, la rime le fuyait ; il était trop raisonnable :

Aimez donc la *raison* : que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

Or Platon ne dit-il pas que l'inspiration poétique est aussi un délire ? Boileau ne put être, suivant le mot si juste de Joubert, « qu'un grand poète dans la demi-poésie ». Il est parfait dans cette demi-poésie des *Epttres*, qui rappelle celle d'Horace ; mais la grande poésie lui est interdite. Son chef-d'œuvre même, le *Lutrin*, n'est qu'une agréable plaisanterie ; on n'y trouve guère qu'une poésie livresque, d'imitation : dans la grande bataille de chez Barbin, les livres tombent dru comme la grêle qui, dans un grand jardin,

Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.

On ne sent pas dans ces vers la spontanéité de l'inspiration, l'imagination vraie et poétique que nous admirons dans les *Fables*. L'Académie avait raison, malgré Louis XIV, de vouloir préférer La Fontaine à Boileau.

En résumé, l'auteur des *Fables* est donc au premier rang de ses contemporains comme écrivain, et l'on peut presque dire qu'il a sur eux tous l'avantage d'être poète. Nous ne dirions pas de lui ce que Boileau disait de Molière dans l'*Epttre à Racine* :

(Molière) peut-être de son art eût remporté le prix.

Du moins, nous supprimerions le « peut-être ». La Fontaine, par les *Fables*, a mérité d'être rangé parmi les plus grands écrivains de son siècle. Mais on ne peut guère, entre de si grands génies, établir des préférences et assigner des rangs. Aussi, s'il fallait les classer, le plus sage serait sans doute de substituer simplement à l'ordre de mérite l'ordre alphabétique, plus sûrement impartial, et de nommer ensemble Corneille, La Fontaine, Molière et Racine, pour mettre au second rang, mais encore à une place d'honneur, Boileau.

Encore n'est-ce pas assez de comparer La Fontaine aux seuls poètes. Sans doute, puisqu'après tout il a voulu faire œuvre de morale, il serait possible de le mettre en parallèle avec les moralistes : Pascal et La Rochefoucauld, Nicole et Malebranche. Mais, à ce compte, ne faudrait-il pas aller jusqu'à le rapprocher parfois des moralistes-prédicateurs eux-mêmes, Bourdaloue et Bossuet ?

La Fontaine eût été confondu de cet excès d'honneur. Aussi n'irons-nous pas jusque-là. Nous dirons seulement que, pour tout ce qui touche au don de l'observation ou au talent de la composition, il ne leur est nullement inférieur.

En somme, sa place dans l'ensemble de la littérature française est désormais facile à déterminer. Ce tout petit volume de *Fables* a suffi pour mettre son auteur au premier rang des grands écrivains. Et La Fontaine a de plus cet avantage que, grâce à son originalité et au genre qu'il a choisi, personne ne peut véritablement lui être comparé ni chez les anciens ni chez les modernes. Il a surpassé, sans conteste, tous ceux à qui il a fait l'honneur de les imiter, et il n'a jamais été égalé ni en France ni à l'étranger par aucun de ceux qui ont pensé être ses rivaux.

M.

Les catacombes de Rome.

Cours de M. MAURICE BESNIER,

Professeur à l'Université de Caen.

IV

Les souvenirs de saint Paul et de saint Pierre.

Nous ne pourrions, dans ces leçons, nous occuper tour à tour des quarante et quelques cimetières chrétiens des premiers siècles que l'on a jusqu'ici fouillés ou reconnus aux environs de Rome. Il sera nécessaire de nous limiter à un petit nombre d'exemples essentiels et caractéristiques. Quelle disposition adopter pour cette revue rapide ? Les étrangers qui visitent Rome sont bien obligés de s'astreindre à suivre un ordre topographique ; ils se rendent successivement sur chacune des grandes voies antiques qui rayonnent autour de la ville et que bordent les nécropoles. Il nous est permis à distance d'agir plus librement et de nous conformer à l'ordre chronologique. L'histoire même des progrès du christianisme nous tracera notre cadre. Nous commencerons par les catacombes les plus anciennes et nous finirons par les plus récentes.

..

On ne sait ni par qui ni à quelle date le christianisme fut introduit dans Rome ; il est certain toutefois qu'il y pénétra de très bonne heure. Suétone mentionne la présence des chrétiens dans la capitale de l'Empire dès l'année 49-50 : à ce moment, dit-il, l'empereur Claude chassa de la cité les Juifs qui, à l'instigation de Chrestus, causaient des troubles incessants (*Vie de Claude*, chap. 25). Suétone, peu au courant des croyances juives et chrétiennes, prend le nom du Christ pour celui d'un Juif auteur des désordres ; son témoignage nous prouve du moins que, dès le règne de Claude, il y avait des chrétiens à Rome et que les premiers adeptes de la religion nouvelle en cette ville appartenaient à la très nombreuse colonie hébraïque fixée sur les bords du Tibre.

En l'année 58, saint Paul, l'apôtre des Gentils, qui venait d'évangéliser tout l'Orient, écrit aux *Romains* une *Épître* où il vante

leur foi, « célèbre dans tout l'univers », et annonce sa prochaine arrivée parmi eux : arrêté à Jérusalem sur la dénonciation des Juifs et traduit devant les magistrats romains, il a demandé et obtenu, en sa qualité de citoyen romain lui-même, d'être jugé dans la capitale, où on le conduit sous escorte. Saint Paul fit son entrée à Rome en l'année 60, après un voyage long et mouvementé que les Actes des apôtres racontent en détail. Il y resta jusqu'en l'année 63, prisonnier il est vrai, mais soumis à un régime très doux. Il était dans l'état de *custodia militaris*, c'est-à-dire confié à la garde d'un soldat des cohortes prétoriennes et sous sa surveillance. Il vivait chez son geôlier, probablement dans le quartier où les prétoriens avaient leur caserne, *Castra prætoria*. On le laissait aller et venir, recevoir et faire des visites, écrire et prêcher. Les Actes des apôtres nous assurent qu'il profita de cette demi-liberté pour entrer en relations avec la communauté chrétienne de la ville, qui l'attendait impatiemment, avec les Juifs, et même avec les païens, dont beaucoup se convertirent. Plusieurs de ses *Épîtres* datent de cette époque. Quant à la prétendue correspondance qu'il aurait entretenue avec le philosophe Sénèque, ancien précepteur de Néron et homme politique très influent, elle est apocryphe. A partir de l'année 63, on perd la trace de saint Paul. Le récit des Actes des apôtres s'interrompt brusquement. Paul a dû être traduit finalement en justice devant l'empereur Néron ou devant le préfet du prétoire qui le représentait. Il est très vraisemblable qu'il fut acquitté, comme précédemment à Corinthe, à Jérusalem, à Césarée ; la loi romaine ne voyait encore rien de répréhensible dans sa prédication ; les chrétiens n'étaient, aux yeux des magistrats, qu'une secte juive, et leurs différends avec les Juifs ne pouvaient intéresser l'Empire. On a tout lieu de croire qu' aussitôt libre saint Paul partit pour l'Espagne ; l'*Épître aux Romains* atteste qu'il avait l'intention d'évangéliser ce pays ; un texte du ^{II}^e siècle, connu sous le nom de *Fragment de Muratori*, nous dit expressément qu'il s'y est rendu ; un passage de la première *Épître aux Corinthiens*, de saint Clément Romain, à la même époque, parle du voyage qu'il a fait « jusqu'aux extrémités du couchant ». En tout cas, il revint à Rome vers l'année 64, au moment de la première persécution, dont l'incendie de la capitale fut le prétexte. Néron accusait les chrétiens, enfin distingués des Juifs, d'avoir mis le feu à la ville et, pour les châtier, il fit périr dans les supplices tous ceux qu'on put saisir. Saint Clément Romain cite saint Paul et saint Pierre parmi les victimes de cette persécution, soit qu'ils aient été mis à mort dès l'année même de l'incendie, soit qu'ils n'aient été exécutés qu'un peu plus tard.

Saint Jérôme (*De viris illustribus*, 12) indique pour la date de leur mort la troisième année après celle de Sénèque, c'est-à-dire l'an 67. L'édit de persécution rendu par Néron à l'occasion de l'incendie de Rome n'était pas fait pour un jour seulement ; il devait avoir des effets durables ; il défendait aux chrétiens d'exister, *christianos esse non licet* : c'est ainsi, croit-on, qu'il devait être rédigé (Cf. G. Boissier, *Revue archéologique*, t. XXXI, année 1876, p. 119) ; le christianisme était regardé comme inconciliable avec le paganisme officiel gréco-romain ; pendant les dernières années du règne de Néron, on aura sans doute appliqué sévèrement l'édit impérial : saint Paul et saint Pierre, entre autres, en furent encore victimes après tous les martyrs livrés aux bêtes, mis en croix ou brûlés dès l'année 64 dans les jardins du Vatican. Selon saint Clément Romain, Paul fut mis à mort après un jugement régulier ; citoyen romain, il subit le supplice réservé aux citoyens : il eut la tête tranchée, comme le rapportent d'ailleurs maints auteurs des siècles suivants.

Voilà tout ce que l'on sait par les textes du rôle joué par saint Paul à Rome. Quels monuments conservent sa mémoire ? Écartons d'abord les souvenirs suspects ou trop vagues. On a prétendu parfois que Paul avait été incarcéré dans l'église de *Santa-Maria in via lata*, sur le Corso ; mais les murs antiques que l'on voit dans le sous-sol de cet édifice appartenaient à un édifice bien connu des environs, les *Sæpta Julia*, et non à une prison ; le portrait de saint Paul qui existe dans l'église est d'une époque postérieure et sans aucun rapport avec la captivité de l'apôtre. Celui-ci dû résider entre 50 et 63 aux environs des *Castra prætorioria* ; cela résulte du fait même qu'il était remis à la garde d'un soldat prétorien et d'un passage d'une de ses *Épîtres* où il déclare prêcher dans le prétoire ; mais on ne peut rien dire de plus précis. Les Actes des saintes Potentienne et Praxède, au 19 mai, prétendent qu'il aurait converti le sénateur Pudens et sa famille, dont la maison au Viminal devint ensuite l'église de Sainte-Pudentienne : légende tardive, imaginée pour rattacher aux apôtres la fondation de cette église et provoquée d'une part par la présence du nom d'un certain Pudens parmi les chrétiens de Rome auxquels saint Paul à la fin de l'*Épître aux Romains* envoie son salut, d'autre part par l'existence auprès de l'église de Sainte-Pudentienne d'inscriptions païennes mentionnant un personnage consulaire du III^e siècle appelé Pudens ; on aura à dessein rapproché et confondu toutes ces indications ; les conclusions qu'on en a tirées n'ont pas de valeur.

Restent alors quelques souvenirs plus précis.

D'après la tradition, consignée dans les Actes apocryphes des saints Pierre et Paul, la correspondance de saint Grégoire le Grand et les *Itinéraires du Moyen Age*, saint Paul aurait été martyrisé sur la voie d'Ostie, à cinq kilomètres de Rome, au lieu dit *Ad Aquas Salvias*, les Eaux Salviennes ; des fouilles faites en ce lieu (1869) ont ramené à la lumière d'anciennes inscriptions chrétiennes provenant d'un cimetière souterrain. Les Actes nous donnent des détails minutieux sur le supplice de Paul : il fut décapité et sa tête bondit à trois reprises sur le sol, faisant jaillir chaque fois une fontaine. A cet endroit s'élève maintenant l'abbaye de Saint-Paul-trois-fontaines ; une église marque la place de l'exécution ; on y montre les trois sources et la colonne à laquelle fut, dit-on, attaché le saint. Laissons de côté les détails légendaires et merveilleux auxquels se sont plu, à la fin du v^e siècle, les rédacteurs des *Actes* apocryphes. Nous savons, du moins, que dans la société chrétienne de Rome, dès la fin du v^e siècle, c'est là qu'on fixait la décollation de Paul ; cette donnée topographique a son prix.

Sur la même voie d'Ostie, mais plus près de Rome, la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs est construite sur le très ancien cimetière chrétien où fut enseveli l'apôtre et conserve encore son tombeau. Les Actes apocryphes et les martyrologes rapportent qu'on enterra Paul auprès de la voie d'Ostie, dans une *area* funéraire, propriété privée d'une matrone appelée Lucine, celle peut-être qui a donné son nom aussi aux plus anciennes cryptes du cimetière de Calliste. Il ne faut pas s'étonner de voir les chrétiens recueillir les corps des martyrs et les garder sur leurs domaines. Le *Digeste* reconnaît qu'il est permis d'ensevelir les corps des suppliciés où l'on veut et comme on veut. La propriété de Lucine était, à l'origine, un cimetière en plein air et non une catacombe ; on a retrouvé dans ce quartier des fragments de sarcophages et des inscriptions, notamment deux des plus anciennement datées que l'on connaisse, l'une de l'année 107, l'autre de l'année 111. Dès la fin du premier siècle, le pape Anaclel éleva un oratoire au-dessus de la tombe de saint Paul. Constantin, en 324, le remplaça par une basilique, qui avait sa façade du même côté que l'abside de l'église actuelle ; au monument de Constantin succéda, en 386, une basilique nouvelle et beaucoup plus grande, magnifiquement décorée, commencée par Valentinien, continuée par Théodose, achevée par Honorius ; elle a duré jusqu'en l'année 1823 et fut détruite alors par un incendie ; on l'a reconstruite, au cours du xix^e siècle, avec encore plus d'éclat et de luxe qu'autrefois. Sous la table de l'autel majeur est déposé le sarcophage qui contient

les restes de Paul ; la pierre sépulcrale porte l'inscription : *Paulo apostolo mart.*, en caractères de l'époque constantinienne ; le tombeau n'a pas changé de place depuis Constantin : Valentinien, en reconstruisant la basilique, s'est abstenu de toucher à la confession. La plaque de marbre sur laquelle on a gravé l'inscription est percée de deux trous rectangulaires et d'un trou circulaire : par là les prêtres, aux jours de fête, faisaient descendre jusque dans la tombe de l'encens et des linges que le contact des reliques sanctifiait et qu'ils distribuaient ensuite aux fidèles.

Le corps de saint Paul n'est pas resté toujours à la basilique hors-les-murs. En 258, il fut transféré momentanément, avec celui de saint Pierre, dans un cimetière de la voie Appienne appelé la *Platonia* : les Actes des saints Pierre et Paul, le martyrologe hiéronymien, le calendrier de Philocalus, une inscription de saint Damase, une lettre de Grégoire le Grand en témoignent. Cette translation eut lieu au moment de la violente persécution de Valérien et pour soustraire les reliques aux profanations. Les corps des deux apôtres paraissent avoir été rapportés l'un sur la voie d'Ostie, l'autre au Vatican dès l'année suivante, sous Gallien, mieux disposé pour les chrétiens. La *Platonia* prit, à partir de cette époque, le nom de Catacombes, *locus ad catacumbas*, *in loco qui dicitur ad catacumbas*. L'étymologie du mot est obscure ; d'après de Rossi, il serait formé du grec *κατα* et du latin *cubitorium* ou *accubitorium*, tombeau ; il voudrait dire « cimetière » : c'était le cimetière par excellence, parce que seul, pendant quelque temps, il avait renfermé le corps des deux apôtres à la fois. Il fut toujours l'objet d'une grande vénération. Dans la crypte provisoire qui abrite les restes de saint Paul et de saint Pierre, on voit un autel et sous cet autel un tombeau divisé en deux parties. Aux environs s'était développé un petit cimetière. Saint Damase y éleva une basilique, dite des Saints-Apôtres, et appelée plus tard Saint-Sébastien. Les pèlerins du Moyen-Age continuèrent toujours à visiter Saint-Sébastien et le lieu des Catacombes, même après qu'on eut oublié les autres nécropoles chrétiennes : Aussi le nom générique de catacombes fut-il, au temps de la Renaissance, étendu à tous les cimetières souterrains.

*
* *

La question du séjour et de la prédication de saint Pierre à Rome soulève des problèmes délicats.

Saint Pierre est-il venu à Rome ? On l'a nié : l'Eglise romaine prétendrait, à tort, saluer en lui son premier chef, et tous les

monuments de la ville qui le rappellent seraient d'invention tardive et mensongers. Contre cette théorie négative et radicale, nous pouvons faire valoir qu'en dehors même des souvenirs archéologiques, des documents littéraires, dont quelques-uns sont très anciens, affirment nettement que l'apôtre a prêché à Rome et y est mort. Saint Clément Romain, à la fin du premier siècle, le compte, avec saint Paul, au nombre des victimes de la persécution de Néron. Saint Ignace à la même époque, dans son *Epître aux Romains* ; au deuxième siècle, saint Denys de Corinthe, dans une lettre que cite Eusèbe ; au début du troisième, le prêtre romain Caius, cité aussi par Eusèbe, puis Tertullien, Origène, etc., confirment cette assertion. Une découverte, faite en 1900 parmi les papyrus égyptiens de la collection Amherst, a permis d'ajouter à tous ces textes un témoignage nouveau : on connaissait depuis 1896 une version éthiopienne d'un document du premier siècle appelé *Ascensio Isaïe* ; le texte grec plus complet trouvé en 1900 contient, à propos de l'Antéchrist et de la persécution de Néron, cette phrase décisive : « Et l'un des Douze tombera entre leurs mains. » L'apôtre ainsi désigné ne peut être que saint Pierre. Victime de la persécution de Néron après l'incendie de Rome, il fut supplicié, comme saint Paul, en 64, ou plutôt, ainsi que l'indique saint Jérôme, en 67, par suite de l'application méthodiquement poursuivie et prolongée de l'arrêt rendu contre les chrétiens. On a sous le nom de saint Pierre une Epître aux Eglises d'Asie, écrite de Babylone, c'est-à-dire de Rome, dont c'était le nom symbolique chez les chrétiens, et faisant allusion à la persécution néronienne ; si elle est authentique, on doit admettre qu'il a survécu au début des exécutions. Les Actes apocryphes sont d'accord avec les textes authentiques pour affirmer qu'il fut crucifié ; il n'était pas citoyen romain : on lui infligea le supplice des esclaves et des étrangers. Origène ajoute que, par humilité et pour ne pas périr comme le Christ, il pria qu'on le crucifiât la tête en bas.

Il nous semble donc établi que saint Pierre est venu à Rome, qu'il y a prêché, qu'il y fut mis à mort. Mais à quelle date y est-il arrivé et combien de temps y est-il resté ? De Rossi suppose qu'il est entré à Rome pour la première fois dès l'année 42, dix-huit ans avant la prédication de saint Paul. Les Actes des apôtres déclarent qu'emprisonné à Jérusalem vers l'an 41, il fut délivré miraculeusement et s'en alla en autre lieu ; cet autre lieu ne serait-il pas Rome ? D'après Eusèbe, saint Jérôme, le catalogue de 334 et les listes épiscopales postérieures, il aurait été vingt-cinq ans évêque de Rome ; supplicié en 67, il serait donc arrivé dès 42. Sans doute, on le retrouve en 50 à Jérusalem, où il préside

en synode des apôtres, et saint Paul écrivant aux Romains en 58 le le nomme pas parmi les fidèles de la capitale. Mais ne pourrait-on pas supposer qu'il fut chassé de Rome en 49, en même temps que les Juifs expulsés par Claude, et qu'il revint à la veille seulement de la persécution néronienne ? Cette théorie de J.-B. de Rossi est séduisante, mais elle ne s'appuie sur aucun texte. Il n'y a rien à tirer en sa faveur des monuments archéologiques : que Pierre soit venu à Rome une ou deux fois, dans tous les cas leur valeur est la même. Il n'y a rien à tirer non plus du passage des Actes des apôtres relatif à l'emprisonnement de saint Pierre et à sa délivrance : les termes de cette phrase sont trop vagues. Quant à la tradition des vingt-cinq années de l'épiscopat romain, elle n'est mentionnée que par des auteurs d'une époque assez avancée, du IV^e siècle au plus tôt, et en termes obscurs et peu concordants. Tous les documents plus anciens ne parlent que de la présence de Pierre à Rome au moment de la persécution de Néron. Avec ceux que nous avons déjà énumérés, il convient d'en rappeler encore un, dont M. Harnack a fait ressortir tout récemment l'importance : c'est un passage de l'*Apokritikos* de Macarius Magnes, ouvrage écrit vers l'année 400, mais où se trouvent reproduits ou utilisés constamment les opinions et les écrits du néoplatonicien Porphyre, adversaire décidé du christianisme, qui vivait dans la deuxième moitié du III^e siècle. Porphyre ne met pas en doute le séjour de saint Pierre à Rome, mais il en parle comme n'ayant duré « qu'un petit nombre de mois ». Si l'on adopte pour la date de la mort de l'apôtre l'année 64 ou l'année 67, il est impossible d'admettre les vingt-cinq années de son épiscopat et son arrivée en 42.

Parmi les souvenirs archéologiques qui concernent saint Pierre, quelques-uns sont très suspects et n'ont qu'une valeur légendaire ; les plus sûrs sont ceux que nous ont conservés les catacombes elles-mêmes.

Rappelons pour mémoire la célèbre statue de bronze du Vatican. Elle n'est pas contemporaine de l'apôtre ; elle représente du moins ses traits, tels que se les figuraient les chrétiens des premiers siècles. Il est assis, les doigts de la main droite levés pour bénir, les clefs dans la main gauche, symbolisant son autorité. Ce n'est pas, comme on l'a dit, un Jupiter Capitolin transformé en docteur chrétien ; c'est bien l'évêque de Rome, présidant aux cérémonies du culte. A quelle époque cette image a-t-elle été exécutée ? On a voulu la faire remonter jusqu'au III^e et même au II^e siècle ; elle serait contemporaine de la belle statue assise de saint Hippolyte, en marbre, trouvée en 1551 sur

la voie Tiburtine. M. Wickhoff, au contraire, la reporte au ^{xiii}^e siècle, en plein Moyen Age. Mieux vaut s'en tenir à l'opinion intermédiaire, et très vraisemblable, du P. Grisar : d'après le costume et la technique, il attribue cette œuvre au ^v^e ou au ^{vi}^e siècle, vers le temps du pape Symmaque (498-514). — Dans l'abside de la basilique vaticane, on garde précieusement la chaire où saint Pierre se serait assis. Le pape Alexandre VII au ^{xvii}^e siècle fit enfermer ce siège antique dans une chaire monumentale en bronze, œuvre du Bernin, seule visible depuis lors ; on ne l'a ouverte qu'une seule fois, en 1867 ; à ce moment, de Rossi put étudier la relique ; nous ne la connaissons que par ses dessins et ses notes. La chaire comprend une charpente très ancienne en bois de chêne, avec des anneaux, qui paraît avoir servi de siège portatif, *sedia gestatoria*, et, en outre, des revêtements plus récents en bois d'acacia, et six plaques d'ivoire, de travail païen, représentant les travaux d'Hercule, avec des applications de lamelles d'or. D'autres ivoires, sculptés en relief, décorent le meuble ; ils datent du Moyen-Age ; on y voit des scènes de chasse et un empereur, peut-être Charlemagne. La charpente de chêne est-elle réellement cette *cathedra Petri* si souvent mentionnée dans les textes depuis le ⁱⁱⁱ^e siècle et que les pèlerins venaient visiter ? Provient-elle du siège même de l'apôtre ? La tradition l'affirme ; il est actuellement impossible de la contrôler.

Trois monuments de Rome ou des environs, en dehors des catacombes, rappellent le séjour de saint Pierre.

L'apôtre aurait prêché au Viminal, dans la maison du sénateur Pudens converti par saint Paul ; il se serait servi de la chaise curule du sénateur, dont la maison, en mémoire de son passage, serait devenue par la suite une église, sous le nom de sainte Pudentielle, fille de Pudens. Les Actes légendaires qui nous rapportent ces faits ne méritent pas créance ; ils sont de basse époque et rédigés avec le parti pris évident de rattacher les origines de sainte Pudentielle à l'âge apostolique, en même temps que d'expliquer l'existence de la *cathedra Petri* du Vatican.

Hors de Rome, sur la voie Appienne, à douze cents mètres de la porte Saint-Sébastien, s'élève la petite chapelle ronde du *Domine quo vadis*, qui doit son nom à une légende relatée par les Actes apocryphes : saint Pierre, au début de la persécution de Néron, prit la fuite et sortit de Rome par la voie Appienne ; il rencontra le Christ à cette place et lui dit : « *Domine, quo vadis ?* Seigneur, où allez-vous ? » — « Je vais de nouveau me faire crucifier, *venio iterum crucifigi* », répondit Jésus. Eclairé aussitôt, Pierre revint sur ses pas et affronta courageusement la mort. Il n'est pas sans

intérêt de remarquer que, tout près de la chapelle de *quo vadis*, se trouve le temple païen du dieu *Rediculus*, divinité du retour ou du recul, construit, disait-on, par les Romains à l'endroit où Annibal s'était arrêté dans sa marche victorieuse sur Rome : ce point de la voie Appienne marque donc, en quelque sorte, la limite extrême de la ville, au delà de laquelle les envahisseurs ne pouvaient s'avancer ni les chrétiens s'enfuir.

Saint Pierre passe pour avoir été enfermé avant son supplice dans la prison Mamertine sur le Forum romain, au-dessous de l'église actuelle de *San-Pietro in carcere*. Cette prison avait été construite, d'après les anciens, par le roi Ancus Martius ; il est certain qu'elle remonte à une haute antiquité ; elle se compose d'une cellule creusée dans le roc au pied du Capitole et, à l'étage inférieur, d'un cachot souterrain ; cellule et cachot sont reliés l'un à l'autre par un trou d'où l'on précipitait les condamnés, et desservis par une citerne, le *Tullianum*. Les assassins des Gracques, les complices de Catilina, Jugurtha, Vercingétorix y furent incarcérés. Saint Pierre y a-t-il été emprisonné ? Le premier document qui l'affirme est le texte des Actes de saint Processus et de saint Martinien, du ^{vi}^e siècle seulement.

Nous savons déjà qu'en 258 les reliques de saint Pierre ont été un instant déposées à la Platonie, *ad Catacumbas*. D'autre part, nous rencontrons au Vatican le lieu du supplice de l'apôtre et son tombeau, aux cimetières de l'Ostrianum et de Priscille la trace de sa prédication.

Une tradition récente place le crucifiement de saint Pierre sur la colline du Janicule ; l'église de *San-Pietro in Montorio* en marquerait l'endroit. L'architecte Bramante, aux dernières années du ^{xv}^e siècle, construisit une petite chapelle ronde au-dessus du trou, encore visible, dans lequel le pied de la croix aurait été enfoncé. En réalité, cette tradition doit son origine à un mot mal compris des Actes apocryphes de saint Pierre et de saint Paul ; il est dit dans ce texte que saint Pierre fut mis à mort *in monte*, c'est à dire, en a-t-on conclu, sur la colline du Janicule ; mais tout le reste du passage s'oppose à cette interprétation : par *mons* il faut entendre ici, tout simplement, une butte de terrain dans le quartier du Vatican. Les indications topographiques données par les Actes et confirmées par le *Liber pontificalis* sont très nettes : saint Pierre fut crucifié au Vatican, près du palais de Néron, de l'obélisque, de la naumachie, sur le territoire de la voie Triomphale, et on l'enterra tout auprès. Or nous savons que, sur la rive droite du Tibre, dans la région dite du Vatican, traversée par deux grandes routes, la *via Cornelia* et la *via Triumphalis*, Néron avait

en effet un palais, un cirque (auquel appartenait l'obélisque et les deux bornes dont parlent les Actes), une naumachie pour les représentations de batailles navales et de vastes jardins, — ceux-là même où périrent dans des supplices atroces les chrétiens victimes de la persécution en l'an 64. Nous sommes donc en présence d'une tradition précise et claire : il n'y a pas de doute à avoir sur le lieu du supplice. Le lieu de la sépulture était voisin : il faut le chercher dans la basilique vaticane, placée sous le vocable de saint Pierre. D'après le *Liber pontificalis*, dès la fin du premier siècle, Anaclet, troisième pape de Rome, éleva à cet endroit un monument commémoratif, *construxit memoriam sancti Petri*. A la *memoria* succéda au IV^e siècle une vaste basilique, contemporaine de celle de Saint-Paul-hors-les-murs. Plusieurs fois remaniée, elle fut rebâtie à la Renaissance sur un plan immense et splendide. Mais le tombeau de saint Pierre, comme celui de saint Paul, n'a pas été changé de place ; il est situé dans la crypte ou chapelle souterraine, en avant du maître-autel ; la pierre sépulcrale est brisée en partie, sans doute depuis l'invasion sarrasine de 846 ; on assure cependant que la tombe est restée intacte depuis l'origine, sauf la translation temporaire de 258 au cimetière des catacombes. Les premiers papes, jusqu'au début du III^e siècle, furent enterrés près de saint Pierre ; il y avait donc, là aussi, comme sur la voie d'Ostie, un antique cimetière ; les fouilles faites au XVII^e siècle dans les anciennes cryptes vaticanes, dont la construction de la basilique agrandie et transformée avait amené la ruine, ont permis d'en retrouver quelques vestiges, débris de squelettes et fragments d'inscriptions ; sur l'un de ceux-ci, on a cru pouvoir lire les premières lettres du nom de Linus, le successeur de saint Pierre.

Depuis le premier siècle, on vénère au Vatican la tombe de l'apôtre. De nos jours seulement, de Rossi et M. Marucchi ont rattaché à la prédication de saint Pierre l'un la catacombe del'Ostrianum sur la voie Nomentane, l'autre la catacombe de Priscille sur la voie Salaria, situées d'ailleurs toutes les deux dans la même région de la campagne romaine.

L'étymologie du nom de l'Ostrianum est incertaine. De Rossi dérive l'expression *cæmeterium ostrianum* de la *gens Ostoria*, dont cette catacombe aurait été au début la propriété privée. M. Marucchi la fait venir du mot *ostrya*, lequel, d'après Pline, désignait un arbre qui poussait surtout dans les terrains très humides : or précisément les alentours des voies Nomentane et Salaria sont traversés de nombreux ruisseaux et baignés par des nappes d'eau souterraines. La partie du cimetière ostrien que de Rossi

a fouillée date seulement des ^{III}^e et ^{IV}^e siècles, mais elle paraît n'être que le développement d'une *area* beaucoup plus ancienne. On y a déblayé en 1876 une crypte où était ensevelie sainte Emerentienne martyre, du ^{III}^e siècle, avec une inscription contenant le nom de saint Pierre et une sorte de siège ou de chaire creusée dans le tuf. De Rossi n'hésita pas à identifier le cimetière ostrien avec une catacombe mentionnée dans plusieurs textes du Moyen-Age (Papyrus de Monza, *Sylloge* de Verdun, etc.) et où Pierre aurait prêché et baptisé : on voyait aux abords de la voie Nomentane, nous disent ces textes, le cimetière appelé *ad Nymphas*, ou *cæmeterium fontis sancti Petri* et la *sedes ubi prior sedit sanctus Peter : ibi Petrus baptizavit*.

L'hypothèse de J.-B. de Rossi fut généralement adoptée. Mais, en 1901, M. Marucchi, faisant des fouilles dans la catacombe de Priscille sur la voie Salaria, y découvrit un antique baptistère qui lui parut mieux répondre à la destination attribuée d'abord au cimetière ostrien. A l'Ostrianum, en somme, on n'a retrouvé qu'une crypte du ^{III}^e siècle et rien qui remonte à l'âge apostolique. La catacombe de Priscille est beaucoup plus ancienne ; c'est le plus vieux cimetière chrétien de la campagne romaine ; elle renferme des sépultures du ^I^e siècle et du temps même de saint Clément Romain ; elle était creusée dans la propriété des Acilii, dont de Rossi a reconnu l'hypogée : l'un d'eux, le consulaire M. Acilius Glabrio, fut victime de la persécution de Domitien. Reprenant un à un tous les textes invoqués pour localiser au cimetière ostrien la prédication de saint Pierre, M. Marucchi affirme qu'ils s'appliquent bien plutôt au cimetière de Priscille ; ou, pour mieux dire, ils concernent d'une manière générale et peu précise l'ensemble de la région située entre les deux voies Nomentane et Salaria ; les trouvailles archéologiques invitent à opter pour la seconde et le cimetière de Priscille. Il se peut d'ailleurs qu'aux deux catacombes et à tous leurs environs se fût attaché pareillement le souvenir de Pierre ; mais celle de Priscille seulement renferme des monuments non équivoques. Nous devons noter enfin que le Martyrologe hiéronymien fixe à la même date, le 18 janvier, la fête de sainte Prisca, cérémonie locale particulière au cimetière de Priscille, et la fête de la chaire de saint Pierre où il siegea d'abord à Rome, *cathedra Petri qua primum Roma sedit*.

L'argumentation de M. Marucchi n'a pas convaincu tous ses confrères en archéologie chrétienne : le P. Bonavenia tient encore pour le cimetière ostrien et Mgr Duchesne a fait d'expresses réserves. Inutile d'entrer ici dans le détail d'une controverse encore

pendante. Il faut attendre des fouilles plus complètes aux deux endroits et un examen plus approfondi encore des textes en litige.

La théorie de M. Marucchi, exposée par lui dans le *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana* de 1901, de 1902 et de 1903, a eu l'avantage de rappeler l'attention sur la catacombe de Priscille et sur le rôle qu'elle a joué à l'époque apostolique. Mgr Duchesne, dans la même revue, en 1901, a présenté sur ce sujet d'intéressantes observations. De nos jours, le centre de l'administration de l'Eglise romaine, la résidence du pape, évêque de Rome, la *domus Ecclesiae*, c'est le palais du Vatican ; au Moyen-Age, c'était, depuis le règne de Constantin, le palais du Latran ; l'un et l'autre sont situés dans l'intérieur de Rome. A l'origine, la *domus Ecclesiae* se trouvait en dehors de la ville : on peut poser en règle générale que le cimetière suburbain est antérieur à la cathédrale urbaine. Au III^e siècle, le principal établissement de l'Eglise de Rome et le centre de son administration était au cimetière de Calliste. Mgr Duchesne suppose avec beaucoup de vraisemblance qu'auparavant la catacombe de Priscille avait le caractère dont celle de Calliste hérita ensuite. Pendant les deux premiers siècles, il n'y avait en dehors d'elle que des nécropoles peu importantes ; aucune ne peut soutenir la comparaison ni comme antiquité ni comme développement ; son extension nous prouve qu'elle n'était pas seulement l'*area* funéraire d'une famille mais bien le cimetière de la communauté des fidèles presque tout entière : on est donc autorisé à y rapporter le siège de la *domus Ecclesiae*, et l'on comprend que le souvenir de saint Pierre, des baptêmes qu'il opérait, de la chaire où il prêchait, y ait été localisé.

M. BESNIER.

Sujets de leçons.

UNIVERSITÉ DE PARIS

AGRÉGATION D'HISTOIRE

Le développement colonial de la France, de l'Angleterre et de la Hollande, aux ^{xvi}^e, ^{xvii}^e, et ^{xviii}^e siècles.

1. Colonisation de la Virginie.
 2. Colonisation de New-England.
 3. Les colonies anglaises de l'Amérique du Nord (1640-1660).
 4. Les conflits intérieurs dans les colonies anglaises (1640-1688).
 5. Transformations du gouvernement des colonies anglaises de l'Amérique du Nord, au ^{xviii}^e siècle.
 6. Création des établissements français du Canada.
 7. Conflit entre les colonies anglaises et françaises de l'Amérique du Nord.
 8. Colonisation française aux Antilles.
 9. La Compagnie hollandaise des Indes.
 10. Le Cap sous le régime hollandais.
 11. La compagnie française des Indes.
 12. Dupleix.
 13. La Compagnie anglaise des Indes.
-

Les Hohenstaufen.

1. Origine des Staufén.
 2. Gouvernement de Frédéric Barberousse en Allemagne.
 3. Frédéric Barberousse et les villes italiennes.
 4. Frédéric Barberousse et les papes (1154-1159).
 5. Henri VI.
 6. Philippe de Souabe et Otton de Brunswick.
 7. Gouvernement de Frédéric II en Allemagne.
 8. Frédéric II et la papauté.
-

Sujets de devoirs.

UNIVERSITÉ DE CAEN

Philosophie.

Les phénomènes psychologiques inconscients sont-ils analogues aux phénomènes conscients ? S'ils en diffèrent, quelles sont les différences essentielles ?

Histoire.

Comment les relations de Charles II et de Jacques II avec la France ont-elles contribué à amener la révolution de 1688 ?

Géographie.

Le Caucase.

Composition française.

Licence.

Que pensez-vous de cette théorie de La Bruyère : « On a dû faire du style ce qu'on a fait de l'architecture ; on a entièrement abandonné... surpasser les anciens que par leur imitation » chapitre des *Ouvrages de l'esprit*).

Agrégation.

A propos du *Paysan du Danube*, étudier l'influence de l'Espagne sur La Fontaine.

Littérature grecque.

1° Comparer les plaidoyers d'Eschine et de Démosthène, *De Corona*.

2° Étudier l'*Œdipe Roi*.

Philologie grecque.

- 1° Etudier Démosthène, *Couronne*, 60, 61, 62.
- 2° Etudier Euripide, *Oreste*, 1246-1310.

Philologie latine.

- 1° Etudier Tacite, *Annales*, XIV, 14.
- 2° Etudier Horace, *Épîtres*, II, 1, 139-207.

Thème grec.

- 1° Fénelon, *Lettre à l'Académie*, VIII : « Le point le plus nécessaire... », jusqu'à : « ... pauvreté des anciens Romains. »
- 2° Fénelon, *Fables*, *L'Abeille et la Mouche*.

Composition latine.

Quantum Augusti consiliis Virgilii et Horatii opera conduxerint, ita ut poetæ regni instrumenta facti sint.

Thème latin.

Mettre en latin une page d'une traduction d'un auteur classique ou bien : La Bruyère, *De l'Homme* : « Le stoïcisme est un jeu d'esprit... »

Version latine.

Tacite, *Annales*, XIV, §§ 42 à 45 inclusivement, ou un texte *ad libitum* tiré des programmes d'agrégation.

Littérature romaine.

Tacite, *Des mœurs des Germains*.

ANGLAIS**Version.**

Byron, *don Juan*, canto II, the Shipwreck 'twas twilight...
24 vers.

Thème.

Balzac, *Le Père Goriot* : « La façade de la pension... », jusqu'à :
« ... sous peine de pestilence. »

Dissertation française.

V. Hugo critique de Shakspeare (*agrégation et certificat*).

Dissertation anglaise.

George Eliot psychologue, d'après tel de ses ouvrages que vous choisirez (*agrégation*).

Keats, poète lyrique (*licence*.)

ALLEMAND**Thème.**

La mère de Coriolan : « Elle prit sa belle-fille... », Amyot (*Portraits et Récits extraits des prosateurs du XVI^e siècle*, Huguet, p. 302).

Version.

Drückende Luft-Dehmel (choix, p. 41.)

Dissertation.

Agrégation.

Patriotisme et politique dans la poésie allemande du XIX^e siècle.

Dissertation.

Licence.

Diderot's Einfluss auf Lessings Theater.

Dissertation.

Certificat.

L'armée de Frédéric II.

Le gérant : E. FROMANTIN.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Emile Faguet, Alfred Croiset, Jules Martha, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M. G... P... à S... — Nous ne signalons dans la *Revue* que les ouvrages dont on nous fait parvenir au moins un exemplaire, et nous n'analysons que ceux qui nous paraissent particulièrement intéressants pour nos lecteurs.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

ÉMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En lisant
Nietzsche

Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

- 241 LES POÈTES SECONDAIRES DU XVIII^e SIÈCLE. —
Le chevalier de Boufflers. II......
Émile Faguet,
de l'Académie française.
- 255 LA CIVILISATION ATTIQUE DU V^e AU IV^e SIÈCLE.
— *L'humanité dans le théâtre de Sophocle.*
Alfred Croiset,
Membre de l'Institut.
- 264 LA PSYCHOLOGIE. — *La méthode psychologique (suite).*.....
Victor Egger,
Professeur à l'Université de Paris.
- 270 BOSSUET ORATEUR. — *L'homme.*.....
Augustin Gazier,
Professeur à l'Université de Paris.
- 278 LES PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX EN HISTOIRE. —
Les agents du culte......
Charles Seignobos,
Professeur à l'Université de Paris.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
 ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1904.	
		Étranger	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième,
Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années

DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* *Revue des Cours et Conférences* : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à *bon marché* : il suffira

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes secondaires du XVIII^e siècle.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le chevalier de Boufflers. — II.

Nous avons à peine commencé l'examen des œuvres du chevalier de Boufflers : il nous occupera encore pendant toute cette conférence.

Pour vous donner une idée du Boufflers académique qui se surveille et vise au grand style, je vous ai lu quelques passages de son discours de réception à l'Académie, et nous y avons remarqué un éloge assez brillant, sinon très profond, de l'ère nouvelle qui s'ouvrait alors ; nous avons lu aussi une partie du discours qu'il prononça en recevant Barthélemy. Voici un autre passage qui vous donnera une idée de la véritable éloquence de Boufflers. Il est d'un beau style, moins délicat peut-être et moins gracieux que l'éloge de M. Bauzée, mais fort agréable encore et d'une belle venue :

« Mais quel autre Orphée, quelle voix harmonieuse a rappelé
« sur ces coteaux dépouillés les arbres majestueux qui les cou-
« ronnaient, et rendu à ces lieux incultes l'ornement de leurs
« bocages frais, de leurs vertes prairies et de leurs ondoyantes
« moissons ? Quels puissants accords ont de nouveau rassemblé
« les pierres éparses de ces murs autrefois bâtis par les dieux ?

« Tous les édifices sont relevés sur leurs fondements, toutes les colonnes sur leurs bases, toutes les statues sur leurs piédestaux ; chaque chose a repris sa forme, son lustre et sa place ; et, dans cette création récente, le plus aimable des peuples a retrouvé ses cités, ses demeures, ses lois, ses usages, ses intérêts, ses travaux, ses occupations et ses fêtes. C'est vous, Monsieur, qui opérez tous ces prodiges ; vous parlez, aussitôt la nuit de vingt siècles fait place à une lumière soudaine, et laisse éclore à nos yeux le magnifique spectacle de la Grèce entière au plus haut degré de son ancienne splendeur. Argos, Thèbes, Corinthe, Sparte, Athènes et mille autres villes disparues sont repeuplées. Vous nous montrez, vous ouvrez les temples, les gymnases, les académies, les édifices publics, les maisons particulières, les réduits les plus intérieurs. Admis, sous vos auspices, dans leurs assemblées, dans leurs camps, à leurs écoles, à leurs cercles, à leurs repas, nous voilà mêlés dans tous les jeux, spectateurs de toutes les cérémonies, témoins de toutes les délibérations, associés à tous les intérêts, initiés à tous les mystères, confidents de toutes les pensées ; et jamais les Grecs n'ont aussi bien connu la Grèce, jamais ils ne se sont si bien connus entre eux que votre Anacharsis nous les a fait connaître. »

La page, qui commençait mal — il eût fallu glisser cet éloge dans une incise spirituelle et badine, et non le jeter ainsi avec solennité, — est un très beau résumé oratoire. Elevant encore le ton, ou plutôt cherchant à élever la pensée, M. de Boufflers veut tirer du *Voyage du jeune Anacharsis* la leçon morale, civique, sociale, qu'il contient ; il le fait avec adresse et non sans éloquence :

« Il vous appartient, Monsieur, plus qu'à personne, de converser avec ces hommes étonnants de leur législation, de leur religion, de leurs sciences, de leur morale, de leur histoire, de leur politique. S'agit-il de leurs arts, quel pinceau pouvait mieux retracer l'élégance de leurs chefs-d'œuvre ? Quand vous faites parler leurs orateurs et leurs poètes, votre style rappelle toute l'harmonie de leur langue. Exposez vous les dogmes faux ou vrais de leurs philosophes ? C'est en donnant à la vérité tous les caractères qui la font triompher ; c'est en prêtant à l'erreur tous les prestiges qui excusent ses partisans. Enfin est-il question de la première et de la plus noble passion des Grecs, de leur patriotisme ? En nous les offrant pour modèles, vous nous rendez leurs émules. Mais que dis-je ? En fait de patriotisme, les exemples des Grecs nous seraient-ils nécessaires ? Non, non ; ce feu sacré, trop longtemps couvert, mais jamais éteint, n'at-

« tendait ici qu'un souffle d'en haut pour tout embraser : la patrie a parlé, ses enfants l'ont entendue ; déjà un même esprit nous vivifie, un même sentiment nous élève, une même raison nous dirige, un même titre nous enorgueillit, et ce titre, c'est celui de Français. Nous savons, comme les Grecs, qu'il n'est de véritable existence qu'avec la liberté, sans laquelle on n'est point homme, et qu'avec la loi, sans laquelle on n'est point libre. Nous savons, comme eux, qu'au milieu des inégalités nécessaires des dons de la nature et de la fortune, tous les citoyens sont du moins égaux aux yeux de la loi, et que nulle préférence ne vaut cette précieuse égalité, qui seule peut sauver du malheur de haïr ou d'être haï. Nous savons, comme eux, qu'avant d'être à soi-même on est à son pays, et que tout citoyen lui doit le tribut de son bien, de son courage, de ses talents, de ses veilles, comme l'arbre doit le tribut de son ombre et de ses fruits aux lieux où il a pris racine. »

Ce n'est pas l'éloquence enflammée d'un Mirabeau ; mais M. de Boufflers, ce fils de roi, s'était fort bien pénétré de l'esprit du temps, et savait lui donner une très belle forme.

Boufflers eut à louer encore Barthélemy dans une autre circonstance ; il le fit avec plus de sensibilité et d'émotion : c'était en 1806. Barthélemy était mort en 1795, à une époque où l'Institut de France n'existait plus. Lorsqu'il fut rétabli, aux premières années de l'Empire, on songea aux morts, et on en fit une série d'éloges plus longs et plus étendus qu'en temps ordinaire. Sans doute, par souvenir de la façon dont il l'avait reçu à l'Académie, Boufflers fut chargé de l'éloge de Barthélemy, qu'il prononça le 13 août 1806. C'est une véritable étude, plutôt qu'un discours. La fin surtout en est très soignée ; et c'est là qu'il a jeté ces traits de sensibilité dont je vous parlais tout à l'heure. Jamais M. de Boufflers n'a eu plus pleinement conscience de son talent, qui n'est pas supérieur, mais très distingué, ni de son style, qui est sinon celui, d'un grand écrivain, du moins celui d'un écrivain tout à fait remarquable.

« Ils sont arrivés trop tôt ces jours d'égarément et de tumulte où, semblable à un maniaque acharné à briser tout ce qu'il y a de plus précieux, la France, déchainée contre elle-même, paraissait avoir résolu de n'épargner ni grandeurs, ni talents, ni vertus ! M. Barthélemy, comme les autres, perd à la fois ses revenus, ses places, ses pensions. Il aurait pu vivre sur ses épargnes, si sa générosité lui en avait laissé. Voilà donc qu'il connaît l'adversité : mais que peut l'adversité contre un tel homme ? Le philosophe privé de ses biens ressemble à l'athlète

« dépouillé pour le combat. On va plus loin : des forcenés l'arrachent à son humble retraite et l'emmènent en prison. A l'arrivée de ce nouveau captif, tous les infortunés qui attendaient leur arrêt dans ce vestibule du temple de la mort, oublient qu'ils y sont, et ne s'étonnent que d'y voir M. Barthélemy ; triomphe d'un nouveau genre, mais qui ne dura guère. Bientôt, semblable à l'ange de l'amitié descendu du haut des cieux dans ce lieu d'horreur, M. de Choiseul accourt et annonce à son ami qu'il est libre. Jusqu'aux satellites mêmes chargés de ces absurdes forfaits, comme frappés d'une lumière imprévue, et pareils aux lions qui lèchent les pieds de Daniel, passent de l'offense à l'excuse, de l'insulte à l'hommage. A peine M. Barthélemy est-il ramené dans ses foyers, qu'en réparation du sacrilège la direction en chef de la Bibliothèque nationale lui est offerte par le ministre Paré, avec une politesse qu'on eût applaudie même dans d'autres temps. M. Barthélemy refuse, content de chercher ses distractions dans l'étude et son repos dans l'obscurité.

« Hélas ! cette même philosophie, qui offre à l'homme tant de ressources contre son propre malheur, est bien loin de s'affermir de même contre le malheur des autres. L'âme de notre confrère, ébranlée par toutes les secousses de la France, ne peut supporter l'aspect de cette terre souillée de carnage, et ses yeux n'ont point assez de larmes pour les pertes successives de tant d'amis si chers, de tant d'illustres personnages que leur innocence, que leur richesse, que leur vertu menaient tous les jours à l'échafaud. C'est en vain qu'il cherche des diversions dans le travail ; son corps, plus faible que son esprit, succombe par degrés à la fatigue de la tristesse, et va mourir des maux de sa patrie.

« Ce n'est pas qu'avant sa fin il n'ait pu entrevoir pour la France une première aurore de jours moins malheureux : l'orage n'était plus dans toute sa violence ; la pluie de sang avait cessé au dedans, la guerre avait pris au dehors un aspect moins farouche ; si l'on n'était pas las de combattre, on l'était de haïr ; on recommençait à voir dans ses ennemis des hommes, et bientôt les traités de Bâle prouvèrent que nous pouvions avoir des amis. L'abbé Barthélemy vivait encore, quand cette première bonne nouvelle vint ranimer l'espoir des hommes de bien ; et ce qui la rendait encore plus consolante, c'est qu'on la devait à son neveu, son élève sans doute.

« C'est lui qui, joignant à ses talents politiques la modération, la sagesse, l'aménité de son oncle, ramenait alors à la France

« l'estime de tous les peuples, en leur prouvant mieux que
 « personne qu'il y avait toujours des Français. Hélas ! ils ne
 « l'étaient point encore assez, et celui qui les avait si bien servis,
 « rejeté par eux au delà de l'Océan, devait acquérir un nouveau
 « droit à leur estime par le calme qu'il opposerait à leur ingra-
 « titude.

« Mais les jours de cet homme regrettable sont écoulés ; il ne
 « lui reste plus que des heures ; celles-là même ne seront pas
 « oisives ; ses regards, pour qui tout va disparaître, s'arrêtent une
 « dernière fois sur une page d'Horace, peut-être à ces paroles
 « qui convenaient si bien au moment : « Je ne mourrai pas tout
 « entier » ; et le livre tombe de ses mains défaillantes...

« C'est dans ces moments de silence et de mystère, où le corps
 « fait un dernier et vain effort pour arrêter l'âme prête à rompre
 « ses liens ; c'est alors, dit-on, que la pensée, tout à coup rani-
 « mée et semblable au dernier éclair d'une lampe tarie, inonde
 « la mémoire d'une lumière plus vive, et présente à l'homme le
 « tableau soudain de sa vie entière. Ah ! s'il en est ainsi, puisse
 « M. Barthélemy avoir une fois contemplé toute la sienne ! Et
 « sans doute, à la vue des travaux et des exemples qu'il laissait
 « après lui, à la vue de cette longue suite d'années si pleines et
 « dont pas un moment n'a été perdu pour le bien, il avait plus de
 « droit que personne de dire en mourant : j'ai vécu. »

Ce très beau discours est tout à fait à la gloire de M. de Boufflers.

Tel est le Boufflers académique, qui, on le voit, ne fait pas trop mauvaise figure.

Boufflers a traduit des *Métamorphoses* d'Ovide l'épisode de Célyx et d'Alcyone et celui de Biblis ; nous lui devons aussi une très mauvaise traduction de l'*Hippolyte* de Sénèque, qui fait regretter l'adaptation de Robert Garnier.

Comme romancier et nouvelliste, son petit bagage se compose de : *Aline, reine de Golconde*, nouvelle très courte ;

Le Derviche, malheureusement moins court ;

et *Ah ! si...* nouvelle allemande imitée de Sterne.

Il faut bien feuilleter *Aline*, puisque c'est le titre de gloire de Boufflers. Vous verrez sur quoi était fondée une réputation au XVIII^e siècle. Ce petit volume n'est pas sans mérite ; mais le mérite en est si frêle, si mince, qu'on ne peut s'empêcher de trouver une disproportion entre la gloire acquise par lui et sa véritable valeur.

L'auteur y parle en son nom. A l'âge de seize ans, étant à la chasse, à la campagne, il a rencontré une bergère qui, naturel-

lement, était charmante : ils se sont très bien entendus, un peu trop bien même ; il a fait le malheur de la petite bergère, mais ne nous attristons point sur son sort : elle était de celles qui se consolent. Quatre ans après, « sortant un jour de l'Opéra, je me
« trouvai par hasard à côté d'une jolie femme qui attendait
« son carrosse : après m'avoir regardé avec attention, elle me
« demanda si je la reconnaissais. Je lui répondis que j'avais le
« bonheur de la voir pour la première fois. — Regardez-moi
« bien, dit-elle. — L'ordre n'est pas dur, lui dis-je, et votre
« visage saura bien vous faire obéir ; mais plus je vous regarde,
« plus je trouve de différence entre tout ce que j'ai vu jusqu'à
« présent et tout ce que je vois à cette heure. — Puisque mes
« traits ne me rappellent point à votre souvenir, dit-elle, peut-
« être que mes mains seront plus heureuses. Alors, ôtant son
« gant, elle me montra l'anneau que j'avais jadis donné à la
« petite Aline ; l'étonnement m'ôta la parole ; son carrosse arriva,
« elle me dit d'y monter avec elle, je la suivis ; voici son histoire.
« Vous vous souvenez peut-être encore de mon pot au lait et de
« tout ce que je perdis avec lui. Vous ne saviez ce que vous faisiez,
« ni moi non plus : mais je sus bientôt que c'était un enfant ; ma
« mère s'en aperçut aussi et me chassa de la maison : je m'en allai
« demandant l'aumône à la ville voisine, où une vieille femme
« me retira. Elle me servait de mère et je lui servais de nièce,
« elle eut soin de me parer et de me produire : je répétais souvent
« par son ordre les leçons que vous m'aviez données, et, comme
« vous aviez eu pour successeur immédiat le curé du lieu, votre
« fils lui échut en partage. Il en a fait depuis un très joli enfant de
« chœur. Ma tante, espérant que ma beauté lui serait encore plus
« utile dans une grande ville, me mena à Paris, où, après avoir
« passé dans plusieurs mains différentes, je tombai dans celles
« d'un vieux président ; une des premières personnes de l'Etat
« pour la dignité était une des dernières pour l'amour, et il se
« trouvait réduit à bien peu de chose, quand il était dépouillé de sa
« perruque, de sa simarre et de son portefeuille. Cependant le peu
« qui en restait m'aima à la folie, et nous combla, ma tante et moi,
« d'argent et de pierreries. Ma tante mourut ; j'en héritai : j'avais
« environ vingt mille livres de rente et beaucoup d'argent comp-
« tant : je trouvais le métier que j'avais fait jusqu'alors ennuyeux,
« je voulus faire celui d'honnête femme, qui a aussi son ennui.
« Pour quelques louis que je donnai à un généalogiste, je fus une
« fille d'assez bonne maison. Quelques liaisons que je formai avec
« des gens de lettres me valurent la réputation d'esprit, peut-être
« même un peu d'esprit. Enfin un homme de naissance, riche de

« plus de cent mille livres de rente, crut faiblement payer ma vertu en m'épousant ; et la pauvre Aline est à présent pour le public la marquise de Castelmont ; mais, pour vous, la marquise de Castelmont veut toujours être Aline. »

Quinze ans après, l'auteur est au fond de l'Asie : il s'arrête en Golconde : « C'était alors l'Etat le plus florissant de l'Asie. Le peuple était heureux sous l'empire d'une femme qui gouvernait le roi par sa beauté et le royaume par sa sagesse. Les coffres des particuliers et ceux de l'Etat étaient également pleins. Le paysan cultivait sa terre pour lui, ce qui est rare, et les trésoriers ne recevaient point les revenus de l'Etat pour eux, ce qui est plus rare encore. Les villes ornées d'édifices superbes, et plus embellies encore par les délices qui y étaient rassemblées, étaient pleines d'heureux citoyens, fiers de les habiter ; les gens de la campagne y étaient retenus par l'abondance et la liberté qui y régnaient, et par les honneurs que le gouvernement rendait à l'agriculture ; les grands enfin étaient enchantés à la cour par les beaux yeux de leur reine, qui avait l'art de récompenser leur fidélité sans épuiser les trésors publics, art infailible et charmant, dont les reines usent trop peu à mon gré, et dont le roi son époux ignorait qu'elle se servît. J'arrivai à cette cour, et j'y fus reçu avec tout l'agrément possible. »

Il n'est pas besoin de vous dire que cette reine, c'est encore la petite Aline, et qu'elle renoue encore une fois avec lui ; un jour, il est obligé de sortir de son royaume par la fenêtre de sa chambre à coucher. Il erre encore longtemps par le monde, puis il fait une rencontre, que voici :

« Mon lecteur a peut-être cru, jusqu'à présent, que c'était à lui que je contais cette histoire ; mais, comme il ne m'en a point prié, il trouvera bon que ce récit s'adresse à une petite vieille vêtue de feuilles de palmier, ancienne habitante du désert où je suis retiré, et qui m'avait demandé de lui conter mes aventures les plus intéressantes. Elles ont pu ennuyer ceux qui les ont lues ; mais elles furent écoutées de la vieille avec une attention singulière : elle n'en perdit pas une parole, et, quand j'eus fini, elle me dit : « Ce qui me plaît le plus dans votre histoire, c'est qu'il n'y a pas un mot qui ne soit vrai. — Qu'en savez-vous, lui dis-je ; peut-être que je vous ai menti d'un bout à l'autre ? — Je suis sûre du contraire, me dit-elle. — Madame se mêle donc un peu de magie ? repris-je. — Pas tout à fait, répliqua-t-elle, mais j'ai un anneau qui me fait juger de la vérité de tout ce que vous m'avez dit. — Je ne connais, lui dis-je, que l'anneau de Salomon

« qui puisse avoir cette vertu. — Connaissez-vous celui d'Aline ?
 « dit-elle en souriant et en me montrant sa main ; Aline que vous
 « avez fait monter sur le trône de Golconde et que vous en avez
 « fait descendre ; qui, fugitive et proscrite, est venue chercher
 « dans des lieux éloignés un asile contre la colère de son mari, à
 « laquelle vous échappâtes en sautant par la fenêtre. »

« Quoi ! c'est encore vous ? m'écriai-je : je suis donc bien vieux,
 « car j'ai, si je m'en souviens, un an de plus que vous ; mais il est
 « impossible d'avoir un an de plus que votre visage. — Qu'im-
 « porte, dit-elle d'un ton grave, notre âge et notre figure ? Nous
 « étions autrefois jeunes et jolis ; soyons sages à présent : nous
 « serons plus heureux. Dans l'âge de l'amour, nous avons dissipé
 « au lieu de jouir ; nous voici dans celui de l'amitié : jouissons,
 « au lieu de regretter. Il n'est que des moments pour le plaisir,
 « et le bonheur peut remplir toute la vie ; ce bonheur si désiré et
 « si méconnu n'est que le plaisir fixé. L'un ressemble à la goutte
 « d'eau, et l'autre au diamant. Tous deux brillent du même éclat ;
 « mais le moindre souffle fait évanouir l'un, et l'autre résiste aux
 « efforts de l'acier. L'un emprunte son éclat de la lumière, l'autre
 « porte la lumière dans son sein et la répand dans les ténèbres ;
 « ainsi tout dissipe le plaisir, rien n'altère le bonheur. »

Elle parle très bien, cette vieille : on voit qu'elle a été à la cour de Louis XV, et qu'elle n'en a rien oublié dans son royaume de Golconde.

« Je tombai aux pieds de la divine Aline, pénétré d'admiration
 « pour elle et de mépris pour moi ; nous nous aimâmes plus que
 « jamais et nous devînmes l'un pour l'autre notre univers. J'ai
 « déjà passé ici plusieurs années délicieuses avec cette sage com-
 « pagne ; j'ai laissé toutes mes folles passions et tous mes pré-
 « jugés dans le monde que j'ai quitté, mes bras sont devenus plus
 « laborieux, mon esprit plus profond, mon cœur plus sensible.
 « Aline m'a appris à trouver des charmes dans un léger travail,
 « de douces réflexions et de tendres sentiments ; et ce n'est qu'à
 « la fin de mes jours que j'ai commencé à vivre. »

Ce n'est pas très fort ; mais c'est gentil et écrit d'une plume alerte. Ce conte a été, au XVIII^e siècle, considéré comme un chef-d'œuvre, et admiré comme Lamartine et Hugo au siècle dernier. Vous comprenez que je n'avais pas tout à fait tort en vous disant que c'était-là une réputation surfaite.

Boufflers voulut aussi faire son petit *Voyage sentimental*. Voici le début de *Ah ! si...* nouvelle allemande, imitée très probablement de Sterne :

« Halte, halte, morbleu ! halte, halte donc misérable, ou je te

« brûle la cervelle. Telles étaient les paroles qu'un jeune voyageur prononçait, d'un côté, avec une voix de tonnerre, en les accompagnant de tout ce que la langue allemande fournit de plus énergique ; du côté opposé, c'étaient deux petites voix de femmes criant, autant qu'elles le pouvaient : arrêtez, arrêtez ; eh ! mon Dieu, arrêtez donc, postillon, vous allez tout briser. »

« — On aurait facilement distingué l'accent de la colère d'un côté, et celui de la peur de l'autre. Cependant les voix s'approchent, les halte ! halte ! redoublent de force ; les arrêtez ! arrêtez donc ! continuent sur un ton aussi clair ; tout cela partait de deux voitures courant, la nuit, à toutes jambes à la rencontre l'une de l'autre sur le mauvais pavé de Flussenstat. La nuit était noire, la ville sans lanternes, la rue étroite, les postillons ivres... et voilà, tout à coup, qu'au plus fort de la course tout s'arrête avec un fracas épouvantable : les voitures se joignent, les roues s'engagent, les trains se brisent, les essieux cassent, les ressorts volent en pièces et les caisses, prêtes à tomber, n'ont plus de soutien que l'une sur l'autre. Dans cet état de choses, une tête d'homme et une tête de femme, sorties à la fois par l'ouverture des deux glaces voisines, se sont rencontrées, mais par bonheur, un peu moins rudement que les voitures, et, de part et d'autre, on en fut à peu près quitte pour un baiser auquel on ne s'attendait pas. Ah ! grand Dieu ! Madame, ne vous aurais-je pas fait de mal ? dit le cavalier. — Non, Monsieur, mais vous-même ? — Ah ! Madame, bien au contraire, le hasard ne pouvait pas m'offrir une manière plus agréable de vous être présenté. »

C'est un peu du style de chroniqueur, d'un homme habile à conter ses aventures avec quelque chose d'un peu gascon : il en est ainsi d'un bout à l'autre de cette nouvelle. M. de Boufflers est un homme d'esprit, et n'est que cela.

Un mot encore, au sujet de cette phrase de Sainte-Beuve, que nous avons déjà citée : « Dans le voyage en Suisse, il y a quelque chose de J.-J. Rousseau. » — Pour moi, je n'y ai rien trouvé. Voyons, par exemple, la peinture du lac, dans la *Lettre III* ; elle est très agréable, mais dans la manière brève, sèche et point du tout sentimentale des hommes qui ont précédé Jean-Jacques.

« Me voici dans le charmant pays de Vaud : je suis au bord du lac de Genève, bordé d'un côté par les montagnes du Valais et de Savoie, et de l'autre par de superbes vignobles, dont on fait à cette heure la vendange. Les raisins sont énormes et excellents : ils croissent depuis le bord du lac jusqu'au sommet du mont Jura ; en sorte que, d'un même coup d'œil, je vois des

« vendangeurs les pieds dans l'eau, et d'autres perchés sur des
« rochers à perte de vue. C'est une belle chose que le lac de
« Genève. Il semble que l'Océan ait voulu donner à la Suisse son
« portrait en miniature. Imaginez une jatte de quarante lieues
« de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais
« bue, qui baigne d'un côté les châtaigniers de la Savoie, et de
« l'autre les raisins du pays de Vaud. Du côté de la Savoie, la na-
« ture étale toutes ses horreurs, et de l'autre toutes ses beautés.
« Le mont Jura est couvert de villes et de villages dont la vigne
« couvre les toits, et dont le lac mouille les murs ; enfin tout ce
« que je vois me cause une surprise qui dure encore pour les gens
« du pays. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la simplicité
« des mœurs de la ville de Vevey ; on ne m'y connaît que comme
« peintre, et j'y suis traité partout comme à Nancy. Je vais dans
« toutes les sociétés : j'y suis écouté et admiré de beaucoup de
« gens qui ont plus de sens que moi, et j'y reçois des politesses
« que j'aurais tout au plus pu attendre de la Lorraine. L'âge d'or
« dure encore pour ces gens-là. Ce n'est pas la peine d'être
« grand seigneur pour se présenter chez eux ; il suffit d'être
« homme. L'humanité est pour ce bon peuple-ci tout ce que la
« parenté serait pour un autre. »

C'est là, sans doute, une page très agréable : nous y trouvons de la justesse de style et de couleur ; mais, pour ce qui est de la sensibilité toute frémissante de Rousseau en face des beautés de la nature, il n'y en a pas un grain, et c'est tout ce que les lettres de Boufflers nous offrent de plus pittoresque. Ce qui est tout à fait dans la manière que nous attendons de lui, ce sont les lettres écrites de Ferney : nous n'en citerons que quelques passages, et, de préférence, ceux qui contiennent des pièces de poésie.

« Enfin me voici chez le roi de Garbe ; car, jusqu'à présent, j'ai
« voyagé comme la fiancée. Ce n'est qu'en le voyant que je me
« suis reproché le temps que j'ai passé sans le voir : il m'a reçu
« comme votre fils, et il m'a fait une partie des amitiés qu'il
« voudrait vous faire. Il se souvient de vous comme s'il venait
« de vous voir, et il vous aime comme s'il vous voyait. Vous ne
« pouvez vous faire d'idée de la dépense et du bien qu'il fait. Il
« est le roi et le père du pays qu'il habite ; il fait le bonheur de
« ce qui l'entoure, et il est aussi bon père de famille que bon
« poète. Si on le partageait en deux, et que je visse d'un côté
« l'homme que j'ai lu, et de l'autre celui que j'entends, je ne
« sais auquel je courrais. Les imprimeurs auront beau faire, il
« sera toujours la meilleure édition de ses livres.

« Il y a ici M^{me} Denis et M^{me} Dupuis, née Corneille. Toutes deux me paraissent aimer leur oncle. La première est bonne de la bonté qu'on aime : la seconde est remarquable par ses grands yeux noirs et un teint brun. Elle me paraît tenir plus de la corneille que du Corneille.

« Au reste la maison est charmante, la situation superbe, la chère délicate, mon appartement délicieux ; il ne lui manque que d'être à côté du vôtre ; car j'ai beau vous fuir, je vous aime, et j'aurai beau revenir à vous, je vous aimerai toujours.

« Voltaire m'a beaucoup parlé de Pampan, et comme j'aime qu'on en parle. Il a beaucoup recherché dans sa mémoire l'abbé Porquet, qu'il a connu autrefois ; mais il n'a jamais pu le retrouver : les petits bijoux sont sujets à se perdre.

« Adieu, ma belle, ma bonne, ma chère mère ; aimez-moi toujours beaucoup plus que je ne mérite, ce sera encore beaucoup moins que je ne vous aime. »

Et plus loin :

« Voici un impromptu que j'ai fait dernièrement. J'arrivai chez une belle dame, crotté et mouillé ; elle me proposa de me faire donner des souliers de son mari :

De votre mari, belle Iris,
Je n'accepte point la chaussure ;
Si je lui donne une coiffure,
Je veux la lui donner gratis. »

La *Lettre IX* contient une pièce de Voltaire, et la réponse que crut devoir y faire Boufflers ; c'était ou de la sottise ou le comble de l'humilité chrétienne.

« Je vois qu'il faudra bientôt que je retourne à Lunéville pour vous aider à m'écrire. Enfin, j'ai rompu le vœu que j'avais fait de ne point faire des vers chez Voltaire : il m'en a fait de si jolis que cela est devenu pour moi une affaire de reconnaissance. Les dieux ont récompensé la pureté de mes intentions, et, pour la première fois de ma vie, j'ai fait quelques vers de suite sans être mécontent de moi. Voilà ses vers :

Croyez qu'un vieillard cacochyme,
Chargé de soixante et dix ans,
Doit mettre, s'il a quelque sens,
Son corps et son âme au régime.
Dieu fit la douce illusion,
Pour les heureux fous du bel âge ;
Pour les vieux fous, l'ambition ;
Et la retraite, pour le sage.
Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même et saint Hilaire

Tiraient encor quelque chanson
 De leur cervelle octogénaire :
 Mais ces exemples sont trompeurs,
 Et quand les derniers jours d'automne
 Laissent éclore quelques fleurs,
 On ne leur voit point les couleurs
 Et l'éclat que le printemps donne ;
 Les bergères et les pasteurs
 N'en forment point une couronne.
 La Parque, de ses vilains doigts,
 Marquait d'un sept suivi d'un trois
 La tête froide et peu pensante
 De Fleury qui donna des lois
 A notre France languissante.
 Il porta le sceptre des rois,
 Et le garda jusqu'à nonante.
 Régner est un amusement
 Pour un vieillard triste et pensant,
 De tout autre chose incapable ;
 Mais vieux poète, vieil amant,
 Vieux chanteur est insupportable.
 C'est à vous, ô jeune Boufflers,
 A vous, dont notre Suisse admire
 Le crayon, la prose, les vers
 Et les petits contes pour rire ;
 C'est à vous à chanter Thémire
 Et de briller dans un festin,
 Animé du triple délire
 Des vers, de l'amour et du vin. »

— Oublions un moment ces vers, de peur d'être trop dur pour ceux de Boufflers, que voici :

Je fus dans mon printemps, guidé par la folie,
 Dupe de mes désirs et bourreau de mes sens :
 Mais, s'il en était encor temps,
 Je voudrais bien changer de vie :
 Soyez mon directeur, donnez-moi vos avis,
 Convertissez-moi, je vous prie.
 Vous en avez tant pervertis !
 Sur mes fautes je suis sincère,
 Et j'aime presque autant les dire que les faire.
 Je demande grâce aux Amours :
 Vingt beautés à la fois trahies
 Et toutes assez bien servies
 En beaux moments, hélas ! ont changé mes beaux jours
 J'aimais alors toutes les femmes ;
 Toujours brûlé de feux nouveaux,
 Je prétendais d'Hercule égaler les travaux,
 Et sans cesse auprès de ces dames
 Être l'heureux rival de cent heureux rivaux.
 Je regrette, aujourd'hui, mes petits madrigaux ;

Je regrette les airs que j'ai faits pour mes belles :
 Je regrette vingt bons chevaux
 Qu'en courant par monts et par vaux
 J'ai, comme moi, crevés pour elles ;
 Et je regrette encore plus
 Les utiles moments qu'en courant j'ai perdus.

— Il y a, dans ces vers, une certaine câlinerie, mais aussi un fond de fatuité qui est bien lourd : je doute que la pièce ait beaucoup plu à Voltaire.

Les neuf Muses ne suivent guère
 Ceux qui suivent l'Amour ; dans le métier galant,
 Le corps est longtemps vieux, l'esprit longtemps enfant.
 Mon esprit et mon corps, chacun pour son affaire,
 Viennent chez vous sans compliment,
 L'esprit pour se former, le corps pour se refaire :
 Je viens dans ce château voir mon oncle et mon père.
 Jadis les chevaliers errants,
 Sur terre après avoir longtemps cherché fortune,
 Allaient chercher dans la lune
 Un petit flacon de bon sens :
 Mais je vous en demande une bouteille entière ;
 Car Dieu mit en dépôt chez vous
 L'esprit dont il priva tous les sots de la terre,
 Et toute la raison qui manque à tous les fous.

— Ce n'est même pas du Chaulieu, c'est du sous-Chaulieu !
 Voilà ce qu'il faut connaître de Boufflers.

Je vous lirais encore le *Rat bibliothécaire*, que cela ne vous en apprendrait pas beaucoup plus.

Quelques madrigaux, pour finir ; et d'abord le plus célèbre, qui n'est pas mauvais :

A une dame qui faisait le portrait de l'auteur.

D'un procédé sûr et nouveau
 Vous vous servez, ma jeune Apelle ;
 Pour animer votre tableau,
 Vous enflamez votre modèle.

Vous prenez cent tons différents,
 Du plus sombre jusqu'au plus tendre ;
 Pour vous peindre ce que je sens,
 Quel est celui que je dois prendre ?

De mon secret votre talent
 Vous instruira bientôt lui-même ;
 Quand mon portrait sera parlant,
 Il vous dira que je vous aime.

Voici, maintenant, la réponse à une question posée dans un jeu de société : *Lequel rend plus heureux, de l'esprit ou du cœur ?*

Ne demandez-vous pas qui des deux au bonheur
Mène plus sûrement de l'esprit ou du cœur ?

En qualité de bon apôtre,

Je réponds : Ni l'un, ni l'autre.

Dans ce chemin glissant, qu'à toute heure, avec soin,
Pour nous faire tomber; sous nos pas le temps fauche,
C'est la seule raison dont nous avons besoin :

Car l'esprit mènerait trop loin,

Et le cœur mènerait à gauche.

Citons encore ce quatrain, intitulé *Amour et Jalousie* :

L'amour, par ses douceurs et ses fureurs étranges,
Offre aux amants le ciel et l'enfer tour à tour.

La jalousie est la sœur de l'amour,

Comme le diable est le frère des anges.

Voici, enfin, un logogriphe, dont je vous laisse le plaisir de
trouver la solution et qui achèvera de vous donner une idée de
d'homme d'esprit que fut le chevalier de Boufflers :

Quoique muet, je parle, et qui me voit m'entend ;

Je trompe quelquefois, mais je trompe galement :

Aux amants je sers d'interprète ;

Je suis une monnaie assez en cours chez eux ;

La prude en est avare, au lieu que la coquette

En fait des charités à plus d'un malheureux.

Ce fut peut-être à moi que Vénus dut la pomme ;

Mais, lecteur, en détail si tu veux me saisir,

Ma première partie est une faible somme

Et ma seconde un grand plaisir.

A. B.

La civilisation attique du V^e au IV^e siècle.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

L'humanité dans le théâtre de Sophocle.

Nous avons énuméré les caractères généraux qui distinguent l'humanité telle que nous la présente le théâtre de Sophocle, et nous avons vu comment, malgré les différences d'âge, de sexe, de condition sociale, certains traits fondamentaux se retrouvent partout, diversement accentués, mais donnant comme un air de famille à tous ces personnages divers.

Au premier rang l'intelligence, le don de voir nettement le but à atteindre et les moyens d'y parvenir, intelligence dialectique qui permet à ces personnages de discuter avec une subtilité de raisonnement et une puissance d'argumentation qui en font souvent d'habiles orateurs. Ce premier trait, véritablement caractéristique de la race grecque, l'est au même degré des personnages de Sophocle. Ce sont des êtres raisonnables, rationalistes en un certain sens, pour qui la vie ne se compose pas d'actes impulsifs, mais qui réfléchissent et agissent conformément à une fin déterminée, et s'efforcent de la réaliser par des moyens préalablement étudiés. Ce seul trait suffirait à distinguer ces personnages de ceux d'Euripide, chez qui la nature intelligente est, en même temps, une nature passionnée.

Quelle est donc la place de la passion, de la sensibilité, de l'émotion en général, dans cette psychologie de Sophocle ? En remarquant, tout d'abord que cette place paraît peu considérable, il faut faire une distinction capitale. Si, par là, on entend que les personnages sophocléens sont des êtres abstraits, des intelligences qui s'observent, des volontés qui s'opposent, des machines à arguments, on fait une erreur complète. La vérité, c'est qu'ils ont des émotions, des passions ; mais on ne trouve pas chez eux ce qui est si fréquent chez ceux d'Euripide : la passion, la passion proprement dite, qui est une maladie et une manie, qui

entraîne l'être humain en lui ôtant la conscience du but qu'il s'était proposé. C'est un état d'âme que les Grecs ont, de bonne heure, reconnu et décrit : on connaît les vers si souvent cités et si souvent imités de Sapho sur l'amour, maladie divine qui trouble la raison, brise la volonté et bouleverse l'âme tout entière. Cette sorte de passion, que les Grecs ont bien connue et que les Latins appelaient « furor », est étrangère au théâtre de Sophocle. Du type de la Médée de Sénèque, qui prononce le mot fameux : « Je vois le bien, je l'approuve et m'abandonne au mal », — *Video meliora proboque : deteriora sequor*, — de ce laisser-aller, de cet abandon de soi-même, de cette faiblesse de l'esprit et de la volonté devant la tyrannie du sentiment, Sophocle n'a pas donné d'exemple sur son théâtre.

Ce qu'on trouve chez ses personnages, c'est au contraire une sorte de passion qui tend à pousser l'intelligence vers l'action, qui rend pratique la dialectique et transforme le raisonnement en activité. Ici, pas de conflit tragique entre des passions violentes ; la sensibilité est tout entière liée à la volonté, à une volonté intelligente et tenace. Or ce caractère est des plus intéressants au point de vue de la psychologie de l'Athénien de ce temps-là. En effet, si, comme nous l'avons vu, le théâtre de Sophocle a trouvé dans les âmes de ses contemporains un écho si retentissant, c'est que ses personnages représentaient à souhait l'image idéale que les Grecs d'alors se plaisaient à reconnaître d'eux-mêmes, c'est qu'ils avaient de la passion la conception même que nous découvrons dans les œuvres du poète.

Puisqu'il est vrai que la volonté, que cette volonté intelligente domine jusque dans les choses du cœur, cherchons à voir de quelle manière elle s'exerce, par quels caractères ou par quelles nuances elle s'exprime.

Souvent elle est si forte qu'elle va jusqu'à l'héroïsme. Lorsqu'il s'est proposé une fin noble et belle, — juste ou injuste au point de vue absolu, peu importe, — mais qu'il juge noble et belle, le héros sophocléen se dévoue à la recherche de ce qu'il a désiré avec un enthousiasme qui peut aller jusqu'au sacrifice de sa vie. Le sacrifice peut être inutile ; il est du moins une noble et suprême affirmation de la volonté héroïque.

Mais, comme il arrive aussi chez les gens à volonté forte, cette énergie devient quelquefois de la rudesse. Les personnages de ce théâtre ne sont pas toujours indulgents, pas toujours doux à ceux qui les entourent ; ils sont souvent durs envers leurs ennemis, et vont jusqu'à l'être envers leurs amis mêmes, quand ils trouvent à leurs sentiments quelque indignité. Rien ne saurait

mieux faire comprendre leur attitude que de considérer, par exemple, dans notre théâtre français, Polyeucte, qui devient sévère même pour Pauline, quand il pressent en son amour et en sa vertu même un obstacle à la réalisation de son idéal. C'est ainsi que, de par leur volonté, les héros de Sophocle sont parfois impitoyables aux autres comme à eux-mêmes. Et pourtant, même dans leurs excès, ils conservent un grand caractère de noblesse et de dignité. Il se peut que nous ne les approuvions pas toujours; comme le voulait Aristote lui-même, ils ne sont pas toujours parfaits et se trompent sur le but même de leurs actions; mais, lors même qu'ils se trompent, ils restent conséquents avec eux-mêmes et se trompent raisonnablement.

Nous devons signaler encore un autre caractère, presque contradictoire en apparence avec ceux que nous avons précédemment déterminés; mais cette contradiction est profondément vraie et humaine. Ces personnages à la volonté si forte et quelquefois si rude sont souvent capables de bonté, de la bonté qu'on dit ressembler à la faiblesse. Chez la plupart des héros de Sophocle, même chez les plus rudes, chez ceux dont la supériorité nous accable ou dont la violence nous repousse, nous trouvons quelque chose de bon, d'indulgent, d'humain. Cette qualité ne se rencontre pas au même degré chez tous, mais il n'est pas un des personnages de premier plan chez qui l'on n'en surprenne les marques. Or, d'autre part, on sait que les Grecs d'alors tiraient avantage de cette qualité, dont ils prétendaient avoir l'apanage, en la refusant aux Barbares. Si, à distance et vus à la lumière du progrès moderne, ces hommes nous paraissent durs et violents, non seulement dans leurs guerres extérieures, mais aussi et surtout peut-être dans leurs discordes civiles; si nous voyons se multiplier dans leur histoire proscriptions et meurtres, mauvais traitements de cité à cité, de parti à parti; si l'impression qu'ils nous donnent souvent de leurs mœurs est celle de rudesse, de violence, il ne faut pour les absoudre que les comparer à leurs contemporains barbares des empires asiatiques. On comprend alors la supériorité de l'esprit grec, et de l'esprit athénien en particulier (puisque, suivant le mot déjà cité, Athènes était comme la Grèce de la Grèce), non seulement au point de vue de l'intelligence, de la faculté artistique, mais aussi sous le rapport de l'humanité, de ce que les Grecs appelaient *φιλανθρωπία*. Sans doute, à chaque instant, le Grec athénien paraissait oublier cette qualité dont il se glorifiait pourtant; mais aussi, au milieu même des discordes, des querelles politiques, des cruautés et des injustices, quelque acte inspiré par un esprit de bonté et d'humanité

rachetait les violences accumulées : telle, après l'expulsion des Trente Tyrans, l'amnistie qui supprima toute discorde civile jusqu'à la fin de l'indépendance d'Athènes.

C'était là une des qualités que les Grecs aimaient le plus à célébrer et à se reconnaître à eux-mêmes ; et, par l'attribution que Sophocle en fait à ses personnages, il les rapproche davantage de l'idéal que chaque Athénien semblait destiné à réaliser.

Il nous reste maintenant à justifier ces appréciations générales et abstraites par quelques exemples précis empruntés à diverses pièces de Sophocle et à diverses catégories de personnages. Sans doute, il serait encore nécessaire, après cela, d'entrer dans quelques détails, d'étudier les sentiments de famille, les sentiments civiques, etc., et d'examiner comment, à tous les points de vue, le poète conforme ses créations au sentiment de son temps, ou comment il propose à la conscience de ses contemporains quelque nouvel idéal. Mais, pour l'instant, nous nous en tiendrons à la psychologie la plus générale : tout en étudiant diverses sortes de personnages, pères, fils, parents, amis, citoyens, hommes d'Etat, en chacun d'eux nous ne considérerons que l'homme, et, par trois ou quatre exemples simples et frappants, nous essayerons de montrer comment l'humanité que nous voulons étudier se présente à nous avec ses traits essentiels, persistants sous la diversité des caractères individuels et des circonstances variables.

Dans *Philoctète*, deux personnages s'offrent à notre étude, intéressants parce qu'en s'opposant l'un à l'autre ils se complètent l'un l'autre : ce sont Néoptolème et Ulysse. Abandonné par les Grecs dans l'île de Lemnos alors déserte, parce qu'il souffrait d'une blessure incommode pour ses compagnons de voyage, Philoctète a gardé l'arc et les flèches qu'il a jadis reçus d'Héraclès, son ami. Mais un oracle a dit que Troie ne serait prise qu'avec le secours des armes de Philoctète : il faut donc aller chercher le héros abandonné et le ramener de gré ou de force. On choisit comme ambassadeur pour cette mission difficile Ulysse, l'homme habile qui est de toutes les entreprises artificieuses, et Néoptolème, qui est plus jeune et trouvera mieux que son rusé compagnon le chemin du cœur, qui est fils d'Achille et pourra toucher le vieil ami de son père. Il est bien inutile d'agir par persuasion ; il n'y a pour déterminer Philoctète que la ruse ou la force : c'est ce que déclare Ulysse dès le début de la pièce ; et déjà se dessine l'opposition entre les caractères d'Ulysse et de Néoptolème ; celui-ci a bien toutes les qualités ordinaires de sa race, mais elles se tempèrent d'une certaine bonté, de quelque

humanité, qu'il doit sans doute à sa jeunesse, et de quelque générosité, qu'il a dû hériter de son père.

C'est naturellement Ulysse qui expose au jeune homme le plan de l'entreprise : « Il faut imaginer par artifice de quelle façon tu deviendras voleur de l'arc et des flèches de Philoctète. » Pas de détours ; le mot est brutal, car Ulysse est sans scrupules ; il n'a pas la gêne d'obéir à un sentiment ou à un ressentiment personnel ; il n'a pas lui-même de passion ; il ne considère que l'ordre de Zeus et l'avantage des Grecs : il parle et agit au nom de la raison d'Etat (*Philoctète*, vers 76 et seq.). A ces mots, Néoptolème se révolte : « Les discours que j'ai de la peine à entendre, ô fils de Laërte, s'écrie-t-il, j'ai aussi horreur de les mettre en pratique. Mon caractère est de ne rien faire au moyen d'un artifice blâmable, pas plus moi-même que celui auquel je dois le jour. Je suis tout prêt à enlever l'homme par la force, mais non par la ruse. » Ainsi Néoptolème, tout comme Ulysse, admet la raison d'Etat, et se déclare prêt à agir au nom de l'utilité par la violence même, mais en tout cas avec franchise. Il ne recule que devant le mensonge. Il est, en somme, ce qu'Ulysse a pu être autrefois : « O fils d'un père généreux, lui répond en effet le fils de Laërte, moi aussi autrefois, quand j'étais jeune, j'avais la langue paresseuse et la main prompte. » On voit ici le soin de Sophocle, que nous avons précédemment signalé, à distinguer les âges et à en marquer les différences psychologiques. C'est le progrès des ans qui a formé Ulysse : « Maintenant, dit-il, que j'ai fait l'épreuve de la vie, je sais que pour les mortels c'est la parole, bien plutôt que les actes, qui mène à toutes choses. » Et comme Néoptolème hésite : « Je te dis de prendre Philoctète par ruse. » Le jeune homme résiste, se défend et finit par s'indigner : « Comment un homme qui voit le jour peut-il oser dire des choses pareilles ! » A quoi Ulysse répond par sa maxime cynique : « Quand on fait quelque chose pour l'utilité, il ne convient pas d'hésiter. » Cependant il faut entendre dans le sens grec cette maxime inquiétante ; l'utilité, pour Ulysse, est l'utilité raisonnable, l'avantage de l'Etat, le bien commun qui peut justifier les moyens hardis. Aussi Néoptolème finit-il par se laisser convaincre : « Soit, je le ferai, laissant là toute honte. » C'est qu'entre les deux la différence tient surtout à l'âge : Néoptolème est un Ulysse plus jeune, Ulysse un Néoptolème vieilli. Il ne faut pas longtemps pour que ce généreux et naïf jeune homme en arrive à suivre les avis de son aîné, en se persuadant que le nouveau but proposé à son activité est le plus raisonnable, et, par conséquent, le plus digne d'être atteint, le plus légitime.

Puis ce sont d'autres traits de caractère qui les distinguent : voici que Néoptolème (*Philoctète*, vers 222 et seq.), avec cette facilité d'imagination et ce goût du mensonge qui distinguent sa race, raconte à Philoctète de belles histoires fausses sur le séjour des Grecs à Troie. Puisqu'il a décidé de jouer son nouveau rôle, il s'y applique avec ardeur, il fait croire à Philoctète que, comme lui, il a été chassé par les Grecs, et qu'il partage aujourd'hui sa haine contre eux : le héros misérable se laisse prendre à ces mensonges et se confie au fils d'Achille. Mais alors se produit en celui-ci un revirement, un beau mouvement de franchise, qui fait voir ce qui, sous cette apparence de rudesse et de froideur, se cache de bonté et de pitié. Philoctète venait d'être repris d'une nouvelle atteinte de son mal et éclatait en gémissements : c'est alors que Néoptolème se sent pris de pitié, et pousse une exclamation de douleur : « Hélas ! que faire ? » Philoctète ne comprend pas : « Qu'est-ce, ô mon enfant ? — Je ne sais que faire, je ne sais que dire. » — Puis, sur l'insistance de Philoctète, le jeune homme s'explique peu à peu : « Tout est difficile, lorsque quelqu'un, abandonnant sa propre nature, fait ce qu'il ne lui convient pas de faire. — Mais tu ne fais rien que de conforme à la nature généreuse de ton père ? — Je ne te cacherai plus rien : il faut que tu reviennes à Troie, vers les Grecs, vers l'armée des Atrides. »

Ainsi la bonté du jeune héros se révèle justement quand il a remporté une victoire avec sa volonté, quand il a déjà partie gagnée ; vainqueur dans la lutte artificieuse qu'il a soutenue, il voit devant lui un homme faible, malade, désarmé ; la pitié lui vient, et, pour satisfaire sa conscience, il renonce au succès de sa ruse, au résultat conquis à grand'peine.

A ce brusque revirement, Philoctète entre dans une violente colère, pour avoir été trompé. Seulement son emportement ne dure pas : il est trop intelligent, en bon personnage de Sophocle, pour ne pas comprendre et justifier la conduite de Néoptolème, pour ne pas éprouver même une véritable sympathie pour celui qui a voulu le tromper dans une bonne intention et par un habile calcul de politique. Aussi, quand le jeune héros se lamente à son tour, c'est Philoctète qui l'encourage : « Sois tranquille, tu n'es pas méchant, toi ; mais, ayant reçu les leçons d'un homme qui était méchant, tu as failli aller jusqu'au mal. Et maintenant reprends ta navigation, rends-moi mes flèches, et laisse-moi. » Plus loin encore, il répétera à Ulysse : « Lui (Néoptolème), je ne lui en veux pas. » (Vers 1008.) Il est visible que le poète prend plaisir à insister sur ces quelques

traits de bonté et d'indulgence, par lesquels le trompeur mérite le pardon de sa victime.

De son côté, Néoptolème, une fois qu'il s'est affermi dans son nouveau dessein, retrouve toute son énergie et toute sa force de volonté. Il ne cède plus devant Ulysse ; seulement, il n'a pas l'entêtement des hommes faibles : quand il voit que c'est la force qui va triompher, il se retourne vers Philoctète avec amitié : « Obéis à la force ; je ne veux pas te tromper, mais la force est plus grande chez tes ennemis que chez toi... Ne résiste pas : ce ne serait bien ni pour toi ni pour moi. » C'est ainsi que les héros de Sophocle savent plier leur volonté aux circonstances, légitimant toujours leur changement de conduite, soit par des raisons nouvelles, soit par des motifs de sentiment, par bonté, par pitié, par humanité, toujours par raison ou du moins par raisonnement.

Ulysse lui-même sait ne pas se raidir toujours dans une volonté inflexible ; lui qui n'écoute, comme nous dirions aujourd'hui, que la raison d'Etat, comprend, à un certain moment, la nécessité de céder : c'est quand il voit que Philoctète est décidé à la résistance, et qu'il pourra se défendre ou se laisser tuer. Alors le rusé fils de Laërte abandonne la place et avoue son insuccès, avec la bonne foi d'un homme intelligent. Il faudra alors, pour conclure la pièce, que le dieu lui-même apparaisse et décide Philoctète à céder. Mais Ulysse, avec ses qualités d'intelligence et de volonté, n'est pas seulement modeste quand il le faut ; il est accessible aussi quelquefois aux sentiments de douceur, d'indulgence, de pardon, à cette φιλανθρωπία à laquelle nous devons reconnaître une place si importante dans le théâtre de Sophocle. Du reste, ce trait de son caractère s'explique, si l'on considère que, toujours préoccupé de l'utilité publique, il n'est jamais guidé par un intérêt personnel, par une considération basement intéressée, par une passion. Il peut avoir des ennemis ou plutôt des adversaires, mais il est sans haine personnelle, il n'est pas poussé par un mauvais instinct. Que les circonstances changent, que les motifs raisonnables qui l'ont d'abord poussé disparaissent, alors le calcul, la ruse, peuvent faire place à la bonté, à la générosité, qui sont dans la logique de son caractère et dans l'esprit du théâtre de Sophocle.

Nous le retrouvons encore, avec ces mêmes qualités, dans une autre pièce de Sophocle, *Ajax*. Ulysse est devenu l'adversaire irréconciliable d'Ajax, surtout depuis la mort d'Achille, depuis le jugement par lequel il s'est vu attribuer les armes du héros. On connaît la légende reprise par Sophocle de la folie furieuse d'Ajax, de ses exploits héroï-comiques et de sa mort. Sans entrer dans

le détail de l'action et de l'étude des caractères, quelques beaux vers empruntés à la pièce nous serviront à ajouter quelques traits au caractère si intéressant d'Ulysse et à justifier, par son exemple, quelques-unes des observations générales que nous avons présentées à propos du théâtre de Sophocle.

Après le malheureux exploit d'Ajax, qui a assouvi son ressentiment sur les troupeaux, lorsqu'il s'est donné la mort à lui-même, les chefs des Grecs délibèrent au sujet du héros mort et déshonoré : faut-il l'ensevelir avec les honneurs dus aux morts ? doit-on lui refuser la sépulture ? Comme il est naturel, Agamemnon, le grand chef, s'affirmant comme le représentant et le défenseur de l'honneur de l'armée grecque, penche pour la sévérité. Que va faire Ulysse, l'implacable adversaire d'Ajax, lui dont le triomphe a causé le déshonneur et la mort du héros ? Il parle pour lui ; et, pour s'expliquer sa conduite, il faut considérer qu'il n'a pas de haine véritable, pas de haine personnelle, contre celui qui a été son rival.

Comme nous l'avons vu, dans *Philoctète*, céder sans obstination à une nécessité nouvelle ; de même, ici, devant son adversaire mort, quand les motifs de la rivalité ont disparu, l'inimitié apparente fait place chez lui à des sentiments de pitié, de générosité et de pardon. Agamemnon s'étonne et s'irrite presque de voir abandonner ainsi une haine qu'il juge légitime (*Ajax*, vers 1332) : « Ecoute-moi donc, lui répond Ulysse. Ne souffre pas, au nom des dieux, que cet homme gise sans sépulture, et n'éprouve pas ta pitié. Que la violence ne triomphe pas dans ton âme et ne t'emporte pas au point de te faire fouler aux pieds la justice. J'ai été, moi, son ennemi, mais non au point de vouloir le déshonorer. » Mais ce n'est pas par un vague sentiment de pitié, par un instinct de bonté naturelle que le malin Ulysse incline à l'indulgence ; sa vertu est raisonnable : il sait d'abord qu'il ne faut pas encourir la colère des dieux forts. Comme Antigone, en présence du persécuteur de son frère, fait appel de la dureté humaine devant la justice supérieure des dieux infernaux, de même Ulysse rappelle l'impitoyable Agamemnon au respect des lois divines : « Je haïssais cet homme, reprend-il, (et le mot « haïr » ne traduit qu'imparfaitement, avec une fâcheuse nuance péjorative, le terme grec *μισέω*), je le haïssais au temps où le haïr était beau. » Donc la haine a son temps, où elle est raisonnable et légitime ; mais l'indulgence aussi est une vertu, et elle ne doit pas perdre ses droits en face même des calculs de vengeance personnelle, d'intérêt, d'amour-propre, qui, pour être légitimes, doivent être raisonnables. Agamemnon n'est pas judi-

cieux dans sa violence, donc il n'est pas vertueux ; son action n'est pas belle, n'est pas noble, et il est piquant de voir que c'est Ulysse qui le lui fait observer : « Ne prends pas plaisir, ô fils d'Atrée, continue-t-il, à des gains (c'est-à-dire à des motifs intéressés) qui ne sont pas nobles. » Et, comme Agamemnon s'étonne toujours de l'insistance d'Ulysse, celui-ci s'explique : « Cet homme était mon ennemi, mais il était généreux. » Et, enfin, vient ce mot admirable d'un homme sincèrement et modestement vertueux : « Si j'agis ainsi, c'est que la vertu a sur moi bien plus d'empire que la haine. »

Encore pourrait-on objecter que c'est là une simple disposition à la vertu, dont le fondement raisonnable n'apparaît pas. Pourtant, la générosité d'Ulysse n'est pas fondée sur une sentimentalité vague ; il s'y mêle de la raison, et, nous allons le voir, quelque calcul. « Oui, je veux qu'on l'enterre, poursuit-il, car moi aussi j'en viendrai, un jour, à être là où il est. » Or c'est une conception essentiellement grecque que celle de cette humanité fondée sur l'égalité des hommes devant le sort commun, devant la mort. C'est assez de la misère de notre condition pour nous rappeler que l'orgueil peut nous perdre, et, devant le malheur d'un autre, nous devons penser à celui qui peut-être nous attend. L'égalité des mortels devant le sort que les dieux leur ont fait doit suffire à effacer entre eux les haines. La haine n'est pas seulement injuste, elle est déraisonnable, et c'est pourquoi Ulysse, le héros intelligent, n'a pas de haine : ce n'est pas par passion qu'il est artificieux ou malfaisant, c'est au nom d'une utilité supérieure. De même, ce n'est pas par instinct, par impulsion, qu'il est vertueux ; cette qualité que nous avons surprise en lui, la φιλοφροσύνη, est encore une qualité raisonnable, et, par là, conforme au caractère général de la race grecque.

M.

La psychologie.

Cours de M. VICTOR EGGER,
Professeur à l'Université de Paris.

La méthode psychologique (suite).

J'ai établi que la psychologie n'est pas impossible, en réfutant les deux objections principales à la possibilité de sa constitution. J'ai ainsi préparé l'exposition de la méthode en psychologie.

A parler rigoureusement, il convient de dire que la psychologie pure est une science sans méthode. Il y a, en effet, trois méthodes seulement qui soient constituées. Ce sont les méthodes mathématique, expérimentale et historique. La psychologie ne se sert d'aucune d'elles ; aucune d'elles ne lui convient. Il n'y a pas de méthode spéciale à la psychologie, adaptée à son objet. La science physique et chimique et la méthode expérimentale sont étroitement liées l'une à l'autre ; de même, la méthode des sciences mathématiques et leur objet ; de même, la méthode historique et les sciences historiques. La psychologie se fait cependant par des procédés qu'il est possible de décrire et de définir. Ces procédés constituent ce qu'on peut appeler sa méthode, au sens large du mot. A parler généralement, si j'ose ainsi dire, la psychologie a une méthode que je vais exposer.

Les différents procédés de la psychologie pure ont tous un caractère commun. Stuart Mill a dit que, pour les faits de conscience, l'observation est l'observation du passé. Il répondait ainsi à une objection banale, qui consiste à dire que l'on ne peut être à la fois acteur et témoin. On ne peut, en effet, observer son état présent, car l'attention de l'observateur trouble l'activité normale de la conscience, ou bien l'activité de la conscience exclut l'énergie de l'attention qu'il faudrait lui appliquer pour la connaître. Mais, si l'acte de conscience est passé, si l'énergie nécessaire pour accomplir cet acte a été dépensée, un moment après, elle peut s'appliquer, sous forme d'attention, à l'acte fait.

Stuart Mill a fait incidemment cette remarque juste sans la développer et sans en tirer grand parti. Il reste à préciser cette vue, à distinguer les différents procédés par lesquels la conscience s'analyse après coup. C'est là la méthode intérieure, car tous les procédés dans lesquels intervient la sensation ou l'observation des choses extérieures doivent rentrer sous le titre général de méthode extérieure.

Il y a trois procédés de la méthode intérieure ; on peut même

dire trois méthodes, car je rappelle que la méthode expérimentale, telle que Stuart Mill l'a exposée, a quatre procédés qui, dans l'usage, sont appelés des méthodes. Il est plus rigoureux de dire : procédés ; mais c'est l'usage de dire : méthodes.

Ces trois procédés, je les appellerai :

1^o Méthode des groupes naturels.

2^o Méthode des exceptions.

3^o Méthode des exemples.

La première est la plus importante, et j'en ai déjà parlé, en me plaçant à un autre point de vue, dans les deux dernières leçons. Mais il ne s'agit plus maintenant, comme alors, de réfuter ; il s'agit d'exposer.

La méthode des groupes naturels consiste à évoquer les genres psychiques préformés en nous, et à les observer analytiquement, une fois qu'ils sont évoqués et présents à la conscience. Les genres psychiques, ce sont ces faits appelés par moi faits-résultats, ces faits de conscience qui résultent, sous forme d'idées générales, du groupement de faits de conscience plus simples, réunis parce qu'ils sont de même nature. Toute conscience adulte et même toute conscience d'adolescent est pleine de tels genres psychiques. Le sens commun de tous les hommes contient ces genres, et, lorsque le langage commun emploie les termes qui les désignent, tous les hommes les comprennent. Il y a donc des genres psychiques préformés dans les consciences et ce sont les mêmes dans toutes les consciences. Un esprit peut les évoquer et se demander ce qu'ils contiennent, se rendre compte de leur compréhension et de leur extension et chercher les rapports qu'ils ont entre eux. La connaissance analytique du contenu de ces genres conduit à des définitions. Si, par exemple, on analyse le concept de désir, on obtient la définition du désir. Ensuite, on cherche les rapports entre le désir et la joie, entre le désir et l'amour, etc. On obtient ainsi les lois qui relient les uns aux autres les genres psychiques.

Les genres psychiques sont dans tous les esprits. Tous les psychologues qui s'étudient eux-mêmes les trouvent en eux et les reconnaissent. De plus, puisqu'ils savent ces genres exprimés par des mots usuels, que ces mots ont été fréquemment employés, ils savent que le genre psychique qui est en eux est aussi dans la conscience de tous leurs semblables.

Non seulement les genres sont dans toutes les consciences ; mais les rapports entre eux sont reconnus par toutes les consciences. Dans toute conscience on a, par exemple, le sentiment, non toujours exprimé, mais toujours senti, du rapport entre le

désir et le plaisir, entre le désir et l'amour. Le psychologue applique donc son esprit analytique aux genres psychiques qui sont en lui, mais qu'il sait être chez les autres avec des différences négligeables. Si ces différences n'étaient pas négligeables, les hommes ne pourraient s'entendre, lorsqu'ils parlent des choses de l'âme.

Le psychologue peut donc ainsi commencer sa tâche ; mais, si le premier en date des psychologues a procédé de cette manière, s'appliquant à sa conscience en tant que contenant des genres psychiques et au groupe ethnique qui avait le même langage que lui et les mêmes genres psychiques, s'il a pu faire porter directement son analyse sur les genres psychiques, sur les siens et sur ceux de ses semblables, aucun autre après lui n'a pu procéder ainsi, en ignorant systématiquement ce qu'avaient pensé ses prédécesseurs. Le premier qui se soit occupé des genres psychiques, c'est Socrate, et, comme il n'y avait eu aucun psychologue avant lui, il n'a travaillé que sur les genres psychiques qu'il trouvait en lui et sur ceux des gens qui l'entouraient. Socrate a donc fourni la méthode dont nous parlons, mais n'en a pas vu la portée exacte, puisqu'il en a voulu faire la méthode de la morale et de la métaphysique. C'est la même méthode qu'ont suivie ses successeurs, Platon et Aristote, mais avec un sentiment plus juste de ce qu'elle peut donner. Mais déjà nous sommes arrivés à des psychologues qui ne peuvent prendre simplement pour objet les genres psychiques qui sont en eux et chez les autres hommes. Platon faisait porter sa réflexion sur ce que Socrate avait dit avant lui des genres psychiques ; à plus forte raison, Aristote ; à plus forte raison, les modernes. Un psychologue quelconque des temps modernes, lorsqu'il pratique cette méthode, a devant lui un objet à trois faces, pour ainsi dire :

- 1° Les genres psychiques, tels qu'ils sont dans sa conscience ;
- 2° Les genres psychiques, tels qu'ils sont dans le sens commun, dont le langage est l'expression ;
- 3° Les genres psychiques, tels qu'ils ont été analysés, décrits et réunis sous forme de lois chez les psychologues antérieurs à eux.

C'est pour cela que la psychologie est une critique en même temps qu'une observation. Elle est une critique, j'ai dit pourquoi, et je n'y insiste plus. — Elle est une observation, mais une observation étrange, paradoxale, puisque c'est une observation du général ; c'est pourtant une observation, puisque les genres psychiques sont conscients. Ces genres sont des faits de conscience formés par le groupement de faits de conscience passés. En observant le genre évoqué, directement, on observe indirectement tous les faits antérieurs dont il est la synthèse. Si, par

exemple, j'analyse le concept de joie, j'observe ce concept ; mais, en même temps, j'observe, indirectement et implicitement, les faits de joie que j'ai éprouvés.

Pourtant sur le général, on peut dire que cette observation ne porte pas sur des faits, car un fait, c'est quelque chose d'individuel, de passager ; un fait, c'est une joie d'un certain jour, née dans telles ou telles circonstances. Eh ! bien, il est très remarquable que la psychologie traditionnelle ne contient pas de faits. En partant de Socrate pour arriver aux psychologues contemporains, on ne trouve pas, dans les ouvrages de tous ces penseurs, une douzaine de faits. Chez Platon, on trouverait des exemples inventés pour expliquer la théorie ; il a voulu, par exemple, illustrer par un fait la description générale du désir. Mais de faits véritables, observés et non inventés, il n'y en a peut-être pas, chez tous les psychologues, une douzaine. Les psychologues contemporains des grands observateurs de la nature, auraient dû vouloir faire autre chose que la perpétuelle analyse des genres psychiques, mais ils n'en ont rien fait. Dans Jouffroy, qui définit la psychologie, « la science des faits de conscience », il n'y a pas un fait ; il n'y en a pas dans Albert Lemoine ; sa trouvaille célèbre sur l'habitude (le premier fait commence l'habitude), est la conclusion d'une déduction bien faite. La plupart du temps, les psychologues dont je parle ne déduisent pas ; mais ils ont l'air de logiciens, parce qu'ils se meuvent dans des généralités qu'ils comparent les unes aux autres.

Voilà la méthode des groupes naturels. J'appelle ces groupes *naturels*, parce qu'ils se font en nous spontanément. Cette méthode pourrait s'appeler aussi *conceptualiste*, parce qu'elle suppose vraie la théorie conceptualiste des idées générales. Elle suppose qu'il y a en nous de véritables idées générales formées par des associations de ressemblance ; ni la théorie réaliste ni la théorie nominaliste ne concordent avec cette méthode, telle que nous venons de l'exposer.

Telle est la méthode par laquelle la psychologie, telle qu'elle est, a été faite. Cette méthode a donc fait ses preuves ; mais, de sa nature même, il résulte qu'elle ne peut s'exercer que sur ce qui dans l'âme est normal, constant, régulier, banal. Ce sont les faits ordinaires de l'âme qui peuvent se réunir et former des concepts usuels pour l'individu et les sociétés. Les hommes ne s'entendent que sur ce qui est commun à tous et commun en chacun. Avec cette méthode, on pourra tracer les grandes lignes de la psychologie, mais on restera confiné dans le courant régulier de la vie psychique.

Tout autre est la méthode des exceptions. Cette méthode exige, pour pouvoir s'appliquer, des faits un peu étranges, anormaux, plus ou moins exceptionnels. La méthode des exceptions est une vraie méthode d'observation ; c'est celle par laquelle nous observons de vrais faits, passagers, individuels. Un fait s'étant passé en moi, je le remarque après coup, je me le décris, je le trouve intéressant et j'en prends note. Mais, pour qu'un fait de conscience soit ainsi suivi de son observation, il faut qu'il ait été un peu étonnant. Cela seul qui n'est pas commun se fera observer. Dans ce cas seulement, le fait une fois accompli, le souvenir qu'il a laissé sera l'objet d'une attention analytique. C'est là la véritable méthode d'observation des faits de conscience. Il y a, parmi les faits de conscience, un objet qui convient particulièrement à cette méthode : le rêve. Les rêves sont toujours étranges, parce qu'ils sont toujours absurdes. De plus, ils sont toujours oubliés à mesure, c'est-à-dire que leur souvenir ne demeure que très peu dans la conscience.

Par suite, ils ne forment pas des groupes naturels dans la conscience. Les faits qui ne sont pas oubliés à mesure forment des genres, tandis que les rêves ne forment pas de genres ; il n'en reste rien. Mais, après le rêve, on s'éveille et il reste un souvenir fugitif du rêve sur lequel l'attention peut se poser. Si l'on est de loisir, on peut porter son attention sur le rêve qui vient de finir et l'observer. Voilà l'objet auquel la méthode des exceptions convient le mieux ; mais tous les faits anormaux de l'état de veille se prêtent aussi à cette observation. Tels sont les faits de distraction et les erreurs d'appréciation dans les sensations ; on se trompe sur la forme ou la distance d'objets éloignés ; l'erreur, une fois reconnue, peut être matière à observation. Les associations d'idées, d'autre part, sont parfois si étranges, qu'on les remarque aussitôt après. Si l'on prend goût à ce genre d'observation, son domaine s'étend. L'observation pourra arriver à observer des faits médiocrement extraordinaires. On pourra, par exemple, en observant les erreurs relatives à l'appréciation de la profondeur, arriver à saisir les erreurs les plus légères et les plus vite corrigées, et ainsi constater qu'on en commet deux ou trois par jour, mais cette observation ne sera possible que si elle est progressive. Néanmoins, quand bien même un psychologue s'attacherait à cette méthode et étendrait son domaine aussi loin que possible, elle mériterait toujours le nom de *méthode des exceptions*, elle est incapable de saisir le cours normal de la vie psychique. Elle a le grand avantage de toucher les faits primaires, l'objet pur ; elle touche aussi les faits de transition et

ressemble aux méthodes de l'observation externe, parce qu'elle saisit des faits.

Mais il faut remarquer que l'observation des faits psychiques anormaux exige que le fait soit terminé, tandis que, dans les sciences extérieures, il suffit que l'observation suive le fait de très près, avec un léger retard, à mesure qu'il se produit. Cette observation peut porter sur un souvenir non immédiat, mais après intervalle ; toutefois elle risque alors d'être imparfaite. Elle n'a toute sa précision que si elle porte sur un fait qui vient de se passer.

La troisième méthode est celle des exemples. C'est une méthode mixte, la synthèse des précédentes. Supposez, en effet, qu'un psychologue, après avoir évoqué un genre psychique, non content de sa généralité, veuille préciser son observation par un exemple réel, tiré de ses souvenirs ; si, par exemple, l'analyse de l'idée générale de joie ne lui suffit pas, il cherche et trouve un fait de joie dans son passé, il pratiquera la méthode des exemples. Inversement, si, après une émotion extraordinaire, qui a causé de la surprise et s'est fait remarquer, l'observateur se dit que c'est là un cas exceptionnel d'un fait fréquent qui a un nom, il passe de l'exception au genre et pratique la méthode des exemples.

Cette méthode est évidemment la méthode parfaite ; c'est l'union de l'observation synthétique du général et de l'observation du particulier, de l'individuel. Mais, si le domaine de la méthode des genres, c'est le fait banal, et celui de la méthode des exceptions le fait extraordinaire, le domaine de la méthode des exemples est un domaine intermédiaire. L'objet de cette méthode sera toujours un cas quelque peu exceptionnel d'un fait ordinaire. Mais alors, on ne touche pas au banal de la vie psychique ; car le banal ne comporte rien d'extraordinaire.

D'autre part, ce qui est le plus étrange, dans la vie psychique, ce sont les rêves, toujours absurdes, mais les rêves ne forment pas de groupes naturels. En conséquence, ils restent à l'état d'exceptions ; faute d'un groupement naturel de rêves, un rêve ne sera jamais un exemple de rêve.

Ces trois méthodes ont ce caractère commun de porter toutes sur le passé.

La méthode des exceptions, c'est l'observation du fait qui vient de se passer, celle des groupes naturels est l'analyse d'un groupe de faits passés ; en conséquence, la méthode des exemples, synthèse des deux précédentes, porte, elle aussi, sur le passé.

V. H.

Bossuet orateur

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

L'homme.

Lorsqu'on étudie Bossuet, lorsqu'on considère ses qualités d'esprit, ses dons naturels et son caractère, on découvre en lui tout ce qu'il fallait pour devenir un véritable orateur. Admirablement doué, d'une intelligence supérieure, d'une imagination brillante, d'une mémoire heureuse, il a cultivé avec soin et développé par un travail acharné ces dons naturels. Le jeune écolier de Navarre s'était, dès longtemps, préparé au rôle qu'il pouvait être appelé à jouer plus tard dans le monde. — Logicien de premier ordre, il considère avec les anciens, avec Cicéron, auteur du *Brutus*, la dialectique comme une éloquence en raccourci, l'éloquence comme une dialectique développée. D'autre part, il estime qu'il faut à l'orateur un fond solide : en lisant son charmant opuscule sur la « lecture pour former un orateur », on voit qu'il recommande de s'occuper des choses d'abord, et puis du style. Nous savons qu'il lisait et méditait l'Écriture et les Pères de l'Église, saint Augustin et saint Chrysostome. Quant à la forme, il sait admirablement le latin, et il est un de ceux qui croient que cette connaissance aide à celle du français, en vertu de la parenté, du génie des deux langues.

Il connaît les procédés de la rhétorique ordinaire, et se fait à lui-même une rhétorique personnelle. Il pouvait aisément devenir — ne disons pas un déclamateur fleuri, — mais un orateur disert, quelque chose comme un Isocrate français.

Mais l'éloquence, pour être parfaite, réclame autre chose de plus important que tout cela. Si nous ne pouvons exiger de l'orateur qu'il soit un modèle de vertu, nous voulons au moins qu'il ne soit pas uniquement un artiste, un virtuose de la parole, une voix harmonieuse ; il faut qu'il soit un homme, dans toute la force du terme, qu'il ait de l'esprit et du cœur ; il faut que l'on sente en lui un tempérament, qu'on lui découvre des sentiments personnels, et même des passions. Enfin, il lui faut de la sincérité.

« Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez », dit-on au poète tragique. Or, comme le poète tragique, l'orateur a besoin de nous émouvoir pour nous persuader; il prétend nous conduire à sa guise, nous convaincre par la force irrésistible de ses arguments, lutter avec nous et remporter sur nous une victoire dialectique. Il exerce sur ses auditeurs la tyrannie de la parole, il attente à leur liberté; il faut donc pour qu'on accepte son triomphe ou qu'il soit tout-puissant sur notre esprit, ou qu'il séduise notre cœur.

Il nous faut donc connaître Bossuet comme homme, et apprécier son caractère, dont les traits apparaissent même au travers de sa vie intellectuelle. En faisant l'histoire, si l'on peut dire, de l'institution oratoire de Bossuet, on est invinciblement amené à tracer un portrait du personnage et à faire l'histoire de sa vocation : nous y trouverons des indications précieuses pour la juste intelligence de son œuvre et de son génie.

Tonsuré à 8 ans, chanoine de Metz à 13, sous-diacre à Langres en 1648, ce n'est qu'à 21 ans qu'il s'engage irrévocablement dans le sacerdoce, librement, sans pression ni de la part de ses amis, ni de la part de sa famille. A ce moment, il veut être prêtre, par choix, par vocation, et il veut être prêtre séculier. Dès l'âge de 16 ans, à Dijon, il avait pu résister aux sollicitations, aux tentatives de séduction des jésuites ses maîtres, qui voulaient le faire entrer dans leur Compagnie. On connaît le mot énergique de son oncle : « Il ne sera pas à eux ; ils ne l'auront pas. » Pourquoi, dans cette lutte qui fut vive, Bossuet n'a-t-il pas cédé, tout au contraire du jeune Bourdaloue qui, à quelques années de là, s'enfuit de la maison paternelle pour se rendre aux jésuites ? Cela tient à son caractère : Bossuet hésite à prononcer un vœu d'obéissance passive ; il ne se sent pas fait pour obéir selon la maxime des jésuites : *perinde ac cadaver, perinde ac senis baculus*. Il accepte l'obéissance, puisqu'il s'engage dans une milice, naturellement soumise à une discipline ; mais il aime une obéissance raisonnable, raisonnée. Il n'est donc pas tenté, comme La Fontaine lui-même, son aîné de cinq ans, d'entrer dans l'Oratoire ; il n'est pas séduit non plus par l'idée de devenir un lazariste, un prêtre de la Mission, un prédicateur ; et le grand saint Vincent de Paul, qui a pourtant exercé sur lui une influence heureuse, n'a pas déterminé sa vocation. Il ne s'adonne ni à la vie contemplative, ni à la vie studieuse, ni à la prédication même, malgré les qualités qui pouvaient l'y prédisposer ; il veut être prêtre, prêtre séculier.

Or on pouvait bien, au xvii^e siècle, rentrer dans la carrière ecclésiastique avec des vues humaines, par ambition, par cupi-

dité même (l'Eglise était alors un fief où les rentes enviables ne manquaient pas). Or que pouvait alors convoiter un ambitieux porté vers l'Eglise ? Demandons-le à Bossuet lui-même, auteur d'un sermon sur l'ambition : c'est d'abord la puissance, la faculté de pouvoir ce qu'on veut, *posse quid velis* ; c'est aussi les honneurs, la richesse, l'estime des hommes, la réputation, la gloire sous toutes ses formes.

Mais que pouvait espérer Bossuet de tout cela ? A quoi pouvait prétendre le petit chanoine de Metz ? Il pouvait devenir un dignitaire de quelque importance, et il a été, en fait, archidiaque, grand archidiaque, grand doyen du chapitre. Mais les chanoines de la cathédrale sont toujours sous la dépendance de l'évêque, dont ils ne sont que le conseil ; ils n'ont de pouvoir que quand le siège devient vacant ; c'est un pouvoir provisoire et impersonnel.

S'il était possible alors à un homme d'Eglise de satisfaire son ambition, il fallait qu'il eût « commencé par se donner la peine de naître ». Aux cadets de noblesse, aux grands personnages, aux grands noms, les grands évêchés : Richelieu, Gondi, Bouillon, Noailles. Mais Bossuet, malgré son anoblissement qui datait authentiquement de François 1^{er}, est trop peu de chose pour pouvoir devenir évêque ou cardinal. Il ne peut pas supposer, au moment où il s'engage irrévocablement, que des circonstances exceptionnelles, comme la conversion d'un Turenne, pourront faire de lui un prince de l'Eglise. L'auteur du *Sermon sur l'ambition* ne pouvait pas alors être ambitieux.

Le voici prêtre, et docteur de Sorbonne avec grand succès ; il va exercer à Metz ses modestes fonctions, il reste au chapitre de la cathédrale jusqu'en 1669, sans jamais solliciter l'honneur de prêcher et ne cédant qu'aux sollicitations instantes, pourtant très apprécié et gagnant vite une brillante réputation. Il reste donc simple chanoine de province, jusqu'au moment où il devient précepteur et évêque, méritant son évêché par son préceptorat. Il n'avait pas sollicité : il n'était pas sur la liste des 103 candidats appuyés par de hautes relations ; mais le roi voulait que le précepteur de son fils eût la dignité épiscopale. Bossuet ne dissimula pas à Louis XIV l'embarras où on le jetait. Le premier devoir d'un évêque est de résider dans son diocèse, et Condom est à plus de cent lieues de Paris. Mais, d'autre part, un précepteur doit s'attacher à son élève ; il fallait donc bien que Bossuet renonçât à Condom pour Paris, Versailles ou Saint-Germain. Bossuet fit part au roi de ses scrupules : « Commencez par vous faire sacrer, lui fut-il répondu ; vous verrez

ensuite ce que votre conscience vous commandera de faire. » Il dut accepter, et, après avoir pris possession de son évêché, il s'empressa d'abandonner ce siège, qui valait soixante mille livres de rente, pour son préceptorat, qui n'en valait pas dix mille : il fut, jusqu'en 1681, Monsieur l'évêque ancien de Condom.

En 1679, il pouvait obtenir un bel avancement : l'évêché de Beauvais était vacant et le siège était demandé pour Bossuet par son élève lui-même, désireux peut-être de s'émanciper d'une tutelle étroite tout en témoignant sa reconnaissance à un maître qu'il aimait. Le roi fit à Bossuet la proposition, mais en y joignant ses conditions : Bossuet devait faire preuve d'intolérance envers des gens qui déplaisaient au roi, « écraser » (le mot est historique) les jansénistes qui étaient nombreux dans ce diocèse. Au reste, le siège rapportait cinquante mille livres de rente, l'évêché était une comté-pairie, qui faisait du titulaire un puissant seigneur temporel et spirituel. Bossuet fut d'avis qu'il y a des choses que la conscience ne permet pas de faire, et Louis XIV fut réduit au choix d'un indigne remplaçant.

Une autre fois, il est question de l'archevêché de Paris. Bossuet pensait là-dessus comme ce confident hardi qui disait à l'archevêque de Paris : « Monseigneur, vous seriez plus grand, si, au lieu de mettre ce chapeau sur votre tête, vous le mettiez vous-même sous vos pieds. » — « Quel besoin a Trophime d'être cardinal ? » dira La Bruyère. C'était aussi l'avis de Bossuet.

Ainsi donc, loin de rechercher la puissance et les honneurs, il hésitait à les accepter : comment a-t-on pu l'accuser de flatter honteusement Louis XIV ? Lamartine ne dit-il pas qu'il avait l'âme adulatrice, et Chateaubriand, qu'il s'était chargé de réconcilier le roi avec Madame de Montespan ? Comment eût-il pu s'abaisser à des flatteries dont il eût renoncé lui-même à tirer profit ?

Si nous examinons sa conduite à l'égard des biens de fortune, nous voyons qu'il ne fut jamais riche, et qu'il ne fit jamais rien pour le devenir. Il était même véritablement incapable d'administrer une fortune, de diriger les finances de son diocèse, comme de régler son budget privé. Il laissait à sa mort un passif assez lourd, et son neveu fut en peine de calmer ses créanciers. On pense involontairement à Fénelon, qui savait si admirablement équilibrer son budget que, au dire de Saint-Simon, il ne laissa à sa mort ni un sou d'économies ni un sou de dettes. Bossuet donnait, donnait sans compter, et, chose plus grave, sans consulter son intendant. En 1682, il se porte caution pour Made-moiselle de Mauléon, qui empruntait 45.000 francs, et est

réduit à payer lui-même les intérêts. D'où la malignité de Voltaire a beau jeu de conclure au « mariage de Bossuet », à ses fameuses « conventions et reprises matrimoniales ». Il faut lire la lettre que Bossuet écrit en 1672 au maréchal de Bellefonds, à qui il s'explique avec sincérité sur ses affaires temporelles : « Je n'ai aucun attachement aux richesses, dit-il, et je puis peut-être me passer de beaucoup de commodités ; mais je ne me sens pas encore assez habile pour trouver tout le nécessaire, si je n'avais que le nécessaire, et je perdrais mon esprit si je me trouvais à l'étroit dans mon domestique ».

Reste l'amour de la gloire. Le brillant orateur de l'Hôtel de Rambouillet eût été un peu excusable de se laisser égarer par les louanges ; mais il ne céda pas à l'entraînement du succès. On a dit joliment que, pour acquérir de la réputation, il suffit « d'un peu de savoir, avec beaucoup de savoir-vivre, avec énormément de savoir-faire ». Or Bossuet n'a jamais songé à la « réclame » ; il n'a pas été le trompette de sa propre renommée. Dès avant 1669, il avait prononcé des oraisons funèbres qu'on avait admirées ; celle du P. Bourgoïn, général de l'Oratoire, celle du grand-maître de Navarre, celle d'Anne d'Autriche. Aucune n'a jamais été imprimée par ses soins. L'une fut publiée sans son aveu, et si mal qu'il s'y reconnut à peine : il ne s'inquiéta pas d'en donner une réédition corrigée. Au moins conservait-il avec soin ses *Sermons*, et nous connaissons par Ledieu « l'armoire aux Sermons » ; mais il n'y tenait qu'à cause des points de doctrine qui y étaient développés et qu'il pouvait faire passer, à l'occasion, dans quelque traité dogmatique. Ils constituaient, aux yeux de Bossuet lui-même, son plus beau titre de gloire, et pourtant, sauf une exception, aucun n'a vu le jour du vivant de l'auteur, qui n'a même jamais rien fait pour en faciliter l'impression.

De tous ses autres ouvrages aucun n'a été, si l'on peut dire, lancé, proposé au public, sauf peut-être le traité de l'*Exposition de la doctrine catholique*, qui était une œuvre d'action, destinée à convertir les protestants. Si l'on considère ses ouvrages les plus considérables, le *Discours sur l'Histoire universelle*, par exemple, on constate généralement qu'ils n'ont pas eu, en 25 ans, plus de deux ou trois éditions. Qu'on se reporte aux attestations de Ledieu. On ne peut donc pas dire que Bossuet ait été de ceux que raillent Molière et Boileau, qui n'ont d'ambition que de se voir « imprimés et reliés en veau ».

Les considérations purement humaines ne furent donc pour rien dans la détermination de sa vocation. Il se sentait appelé au sacerdoce par une préférence irrésistible, par un goût sincère, et

c'est là un trait de caractère sur lequel nous aurons à insister dans le cours de cette étude.

Il fut prêtre par amour du sacerdoce, pour lui-même et pour son prochain. Veut-on que ce soit là encore une sorte d'ambition ? En tout cas, c'est celle d'un Polyencte :

Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle.

C'est une ambition qui va plus loin que cette terre d'exil, et, pour Bossuet, le meilleur moyen de la satisfaire est de travailler à sa propre sanctification et à celle d'autrui. C'est encore là, si l'on veut, une forme de l'amour de soi, à laquelle La Rochefoucauld ne songeait pas lorsqu'il cherchait partout l'égoïsme. En tout cas, Bossuet n'eût pas désavoué cet amour-propre-là. Il se compare lui-même à un usurier ; la charité lui apparaît comme un moyen proposé à tous d'assurer ses biens et de les multiplier par une véritable usure ; l'hôpital de la Salpêtrière, avec tous les dévouements qu'il renferme, est pour lui « une banque du ciel ». Il est un apôtre en même temps qu'un orateur, et rappelle beaucoup le Pascal des *Pensées*. Comme Pascal, il fonde sa charité sur une foi robuste. « Que pensez-vous de la religion ? » lui demandait un grand seigneur qui l'avait appelé à son lit de mort. Et Bossuet, sans se laisser déconcerter : « Qu'elle est vraie, répondit-il, et que je n'en'ai jamais douté un seul instant. » Avec cela, un immense et profond amour du prochain, qui le poussait à sauver, coûte que coûte, ceux qu'il voyait exposés à périr. Il veut augmenter le nombre des élus, par tous les moyens ; c'est le *compelle intrare* de l'apostolat. Tous les deux, Bossuet et Pascal, mettant toute leur véhémence, l'un dans la parole, l'autre dans ses écrits, nous apparaissent non comme des apologistes qui veulent, en prêchant la vérité, la montrer séduisante ; ils vont au secours des pécheurs, comme on va au secours des noyés ; c'est entre le sermonnaire et l'auditeur une véritable lutte où celui-ci doit céder à son tyrannique sauveur, et l'on comprend que ceux qui n'aimaient pas être « régentés si fièrement » se soient révoltés, à l'exemple du roi lui-même, qui disait : « Je veux bien prendre ma part d'un sermon, mais je ne veux pas qu'on me la fasse. » Avec de tels adversaires, un Voltaire affecte de ne point discuter ; il se dérobe, ou pose la question préalable ; il décline leur compétence, et leur refuse le droit de s'ériger en juges. « Je vous assure sur l'honneur qu'il était de très mauvaise foi », dit-il en manière de conclusion. Voilà pour Bossuet. Et voici pour Pascal : « C'était un fou, on ne discute pas avec les fous. »

Avec le tempérament que nous lui avons reconnu, Bossuet devait être un militant, « se battant avec son auditoire », pour employer un mot célèbre. Mais, avec de pareilles dispositions, on risque d'être peu tolérant; le prosélytisme touche bientôt au fanatisme. Aussi nous ne demanderons pas à Bossuet la tolérance, telle que nous la comprenons depuis Voltaire et depuis la Révolution française; ce grand batailleur est un grand chrétien, et les textes sacrés lui disent : *Interficite errores, diligite homines*. Or, comment exterminer les erreurs sans molester les hommes? comment aussi chérir les hommes sans chercher à combattre les erreurs qui les perdent? Contradiction embarrassante, à laquelle on n'a souvent trouvé d'autre solution que l'intolérance.

N'y aurait-il pas cependant pour Bossuet des circonstances atténuantes? Voyons-le plutôt agir. En 1694, il entend parler d'une *Apologie du théâtre* publiée par un ecclésiastique. Il est pressé d'intervenir, mais il le fait sans brusquerie, sans éclat; il écrit d'abord à l'auteur supposé de cet écrit : « C'est à vous, mon Révérend Père, que j'adresse d'abord en secret entre vous et moi, selon le principe de l'Evangile, mes plaintes contre une lettre qu'on vous attribue constamment... Si vous en êtes l'auteur, je vous en fais mes plaintes, comme un chrétien à un chrétien, comme un frère à un frère... Si vous ne m'écoutez pas... » Vient alors la menace d'en appeler à des juges ecclésiastiques et à l'Eglise elle-même, mais ce n'est qu'après avoir tenté toutes les voies de la douceur. Et, quand l'auteur s'est humblement rétracté, Bossuet se garde de publier sa lettre; il la développe seulement sous une forme impersonnelle, et en fait les *Maximes sur la comédie*.

On cite aussi sa lutte avec Fénelon? Sans entrer dans le détail de cette querelle fameuse, demandons-nous seulement si, au début, Fénelon n'a pas été traité comme l'auteur de l'*Apologie du théâtre*. Rappelons-nous aussi que, au cours même de la lutte, Bossuet a souvent défendu, poussé son adversaire, et l'on sait que Louis XIV le lui a reproché amèrement. Il avait d'abord reçu en secret d'humbles réponses, des promesses, des protestations, dont Fénelon lui-même disait : « Cela vaut un serment. » C'est quand l'archevêque de Cambrai, devenu duc et pair, se dresse tout-puissant devant le pauvre suffragant de l'archevêque de Paris, que Bossuet voit qu'il a été joué, et laisse échapper, un jour, dans l'intimité cette parole terrible : « Il a été toute sa vie un parfait hypocrite. » On sait, du reste, l'âpreté que Bossuet apporte dans cette lutte à outrance, et comme Louis XIV lui demandait, un jour : « Qu'eussiez-vous fait, si j'avais été contre vous? — J'aurais crié cent fois plus fort, » aurait répondu Bossuet.

Citera-t-on aussi la révocation de l'Edit de Nantes ? Comme la plupart de ses contemporains, comme le bon La Fontaine lui-même, Bossuet a applaudi à cet acte criminel, dont il ne discernait pas l'irréparable erreur. Mais nul n'a, plus que lui, préconisé les mesures de douceur. Pensons à la déclaration de l'intendant de Soissons : « L'évêque est trop sévère ; il empêche les conversions au lieu d'y aider. » Des protestants sont jugés et condamnés, à la suite d'une émeute : Bossuet obtient sursis un à leur peine, puis leur grâce entière.

Si nous voulons conclure, en résumant ces quelques traits du caractère de Bossuet, rappelons que, également éloigné de l'ambition et des convoitises communes, insoucieux de la gloire et de la puissance temporelle, il trouve ses principaux mobiles d'action et la raison même de sa vocation dans la sincérité de sa foi, d'une « foi qui agit » suivant la forte expression de Racine, et dans un profond amour du prochain. Il joignait à de précieux dons naturels, aux plus solides qualités de l'esprit et du cœur un instinct de combattivité, une impétuosité qui devait faire de lui autre chose qu'un orateur vulgaire, qu'un banal déclamateur. Son éloquence devait être vivante, c'est-à-dire accommodée à son auditoire, et, par suite, essentiellement variée, c'est ce que nous aurons l'occasion d'étudier en passant en revue les différentes phases de la carrière de Bossuet orateur.

M.

Les phénomènes généraux en histoire.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Maître de conférences à l'Université de Paris.

Les agents du culte.

Nous avons décrit les phénomènes généraux que l'étude de l'histoire des diverses sociétés révèle comme les phénomènes habituels du gouvernement pris dans son ensemble, c'est-à-dire l'organisation et la direction générale de la société. Mais les opérations spéciales sont faites par des personnels spéciaux, dont chacun est chargé d'une espèce d'opérations ; ce sont les *services*. La division des opérations du gouvernement entre des services correspond au phénomène économique de la division du travail. Elle a pour but de rendre ces opérations plus faciles et plus rapides, d'augmenter la quantité des actes accomplis par le gouvernement. Il faut donc étudier les différents services ; nous les prendrons dans leur ordre de formation, en commençant par ceux qui sont les plus anciens et les plus nettement séparés.

Le corps des agents du culte est le plus anciennement constitué, le plus entièrement séparé, à tel point qu'on pourrait hésiter à le regarder comme un corps de gouvernement, si l'histoire ne le montrait comme un démembrement du gouvernement général dans certaines civilisations. Nous rechercherons comment il s'est formé et s'est organisé, quelles relations il a avec le reste de la société, et quelle a été son évolution.

1. — Le personnel du culte a été créé par des procédés différents, qui apparaissent l'un après l'autre, à des moments successifs, dans l'évolution des religions ; il faut les classer en une série successive.

1. — Le personnel spécial de religion se forme spontanément dans les sociétés primitives ; mais sa formation est antérieure à l'histoire, car il apparaît tout formé dans les sociétés antiques, aussi loin que nous puissions les connaître : on trouve des prêtres en Egypte et en Chaldée. Mais on le voit se former dans les sociétés sauvages contemporaines et par des procédés analogues à ceux qui ont amené sa formation dans les sociétés antiques ; car ce sont des procédés qui tiennent à la structure de l'esprit humain

(cf. Spencer, *Principes de sociologie*). Partout, dans les sociétés malaises, nègres, peaux-rouges, on trouve des hommes regardés comme doués de pouvoirs exceptionnels, considérés comme étant en relations avec des êtres surnaturels, qui tendent à se faire une profession de leurs pouvoirs ; en s'établissant les intermédiaires entre le reste des hommes et ces forces ou ces êtres surnaturels, en accomplissant pour le compte d'autrui les opérations par lesquelles des relations s'établissent avec ces êtres. Parfois, le même homme accomplit toutes ces opérations ; mais souvent un partage se fait, des spécialités se créent. La division la plus ordinaire aboutit à trois catégories :

a) Le sorcier-médecin qui chasse ou envoie des maux de tout genre (guerre, sécheresse, inondation, mauvaise récolte, maladies). Ce sont les *chamans* des peuples jaunes, les *mages* de Chaldée ; la profession est toujours restée une spécialité de certains peuples (Chaldéens, Thrace) ; la religion chrétienne en a conservé quelque chose dans la pratique de l'*exorcisme*. Et, même encore aujourd'hui, on trouve des sorciers dans les couches les moins civilisées des peuples européens.

b) Le devin qui prédit l'avenir, soit par inspiration directe (c'est la *mantis* des Grecs), soit par des procédés organisés en une science (*haruspices* étrusques et romains, *nécromans* d'origine probablement sémitique) ; soit par examen des astres (astrologie inventée par les Chaldéens). Plusieurs de ces procédés sont encore usités aujourd'hui ; c'est le médium spirite ; c'est la chiromancie, qui repose sur cette idée que des signes astrologiques sont reproduits dans les mains.

c) L'homme qui fait les cérémonies, qui accomplit les actes par lesquels on espère gagner l'aide des dieux ou écarter leur colère. Le type le plus net est le *hiereus* grec. Cette catégorie devient la plus importante chez les peuples civilisés ; elle l'est déjà dans l'Égypte historique ; elle écarte ou absorbe les autres, les réduit à n'être plus qu'une industrie privée ; elle arrive à se constituer en personnel officiel, régulier.

2. — Au degré suivant de l'évolution, les gens qui accomplissent les cérémonies sont reconnus par le personnel souverain comme un corps officiel, dont les opérations sont nécessaires à la société ; le gouvernement les soutient et les subventionne, d'ordinaire, par des donations. Ce moment de l'évolution est déjà atteint dans les plus anciens empires d'Orient, en Égypte et en Chaldée. Il se crée un corps de fonctionnaires spéciaux pour les opérations du culte. Le phénomène est général dans les monarchies d'Orient, Égypte, Assyrie, Mèdes (mages), Chine, Japon :

dans l'Inde, ce corps est si nombreux qu'il se constitue en caste fermée, les *brahmanes*. Chez les peuples organisés en cités, il est au contraire peu nombreux. Chez les peuples nomades, chez les peuples dont l'organisation n'est pas encore fixée, le chef de guerre reste chef du culte, il n'existe pas de personnel spécial : les types sont les rois homériques, les patriarches juifs, les chefs arabes avant Mahomet ; on en trouve un débris à Rome, où le prêtre est le citoyen magistrat. La création d'un personnel spécial est amenée par la création de grands sanctuaires qui ont fourni des moyens d'existence à ce personnel ; mais la formation reste rudimentaire : on trouve quelques prêtres spéciaux chez les peuples sémitiques, chez les Grecs ; chez les peuples du Nord, on ne peut guère mentionner que les Gaulois avec les druides.

Un trait commun à ce degré d'évolution, c'est que le personnel se borne à l'exécution des actes du culte ; il n'essaie pas d'enseigner une doctrine, de diriger la conduite générale des fidèles.

3. — Une conception nouvelle apparaît peu à peu, probablement dans les pays d'Orient, en Egypte et en Syrie. Il y a là deux formations parallèles qui aboutissent aux mystères, aux fêtes secrètes, avec une initiation, une doctrine, une direction, des cérémonies spéciales de purification, par lesquelles le fidèle est appelé à une vie nouvelle, se sent mis en relation personnelle avec la divinité. Les types sont les mystères égyptiens [Isis], syriens [Adonis], grecs [Eleusis] ; ces derniers sont peut-être d'origine thrace, et par suite orientale. En Judée, la vieille institution du voyant, *nabi*, prend une action sur la religion officielle ; elle apparaît d'abord sous forme d'opposition révolutionnaire avec les prophètes, puis elle finit par imposer une doctrine ; le personnel juif prend un caractère mixte : il est à la fois sacrificateur et docteur.

L'évolution fait un pas décisif, quand un novateur, rejetant la religion officielle, en crée une nouvelle ; alors se forme un personnel nouveau : c'est une formation révolutionnaire. Le phénomène est rare ; l'histoire n'en présente que trois cas, mais de très grande importance, car ils ont abouti à l'établissement des trois religions qui ont conquis le monde, le bouddhisme, le christianisme, l'islamisme (et encore l'islamisme a-t-il été influencé par le christianisme). Le caractère nouveau de ce personnel, c'est d'être avant tout un personnel d'enseignement, chargé de révéler une doctrine ; le culte n'est plus pour lui que l'accessoire. Mais deux de ces religions, le bouddhisme en Chine, le christianisme dans le

monde antique, ont reconstitué un cérémonial du culte, avec des opérations absorbantes pour les prêtres ; un personnel spécial s'est à nouveau formé. Dans le christianisme, par exemple, jusqu'au ⁱⁱⁱ^e siècle, les évêques ont été des propagandistes qui vivaient d'un autre métier, puis ils sont devenus des agents du culte. Le personnel spécial est resté beaucoup moins nombreux dans l'islam.

Dans deux religions, une formation spéciale est apparue ; certains hommes se retirent du monde pour s'occuper exclusivement de pratiques de dévotion ; ils vivent d'abord en solitaires, puis ils se groupent, mais restent éloignés du monde ; peu à peu, le groupe organisé reprend contact avec le monde et aspire à le diriger. On en connaît deux types indépendants : dans le bouddhisme, avec les *solitaires*, qui finissent par se grouper et qui se sont rendus maîtres de la société au Thibet ; dans le christianisme, avec les *moines*, les *anachorètes* ; eux aussi se groupent, deviennent des *cénobites*, et, dans l'empire byzantin, ont une grande action sur la société ; les types les plus complets sont fournis par l'Eglise catholique avec les *ordres* (Bénédictins, Mendiants, Jésuites).

4. — Une dernière forme de l'évolution est propre aux peuples qui ont adopté une religion à doctrine, avec un personnel organisé. Des novateurs rejettent une partie de la doctrine ou refusent l'obéissance au personnel ; ils créent une hérésie ou un schisme, ils organisent un personnel spécial entièrement séparé. Dans le christianisme, des sectes séparées apparaissent dès le ^{iv}^e siècle (nestoriens, monophysites) ; puis on a les sectes de la fin du Moyen Age, et les religions réformées du ^{xvi}^e siècle. Dans l'islam, les chiites s'organisent en secte séparée.

II. — L'organisation du corps des agents du culte est différente, suivant les conditions générales de la société.

1. — Le recrutement est moins varié que pour le personnel de gouvernement, car il est subordonné à une condition spéciale, à une conception mystique : on ne peut choisir comme agents que des hommes qui plairont aux êtres divins. Le procédé de l'élection est très exceptionnel : on le trouve à Rome, où les *pontifices* sont élus, mais il faut remarquer que le pontificat fut la dernière magistrature ouverte aux plébéiens ; on a essayé de l'établir en France, pendant la Révolution, avec la constitution civile du clergé. Le procédé normal, dans les religions de formation spontanée, est l'hérédité ; presque tous les sacerdoces sont héréditaires (le type le plus net est fourni par les brahmanes) ; mais la tendance à la cooptation s'y joint peu à peu. Dans les religions nouvelles,

la cooptation devient le procédé normal, même quand le clergé est marié ; il ne faut pas se laisser tromper par la formule du Moyen Age qui dit que l'évêque est élu *a clero et populo*, car l'élection par le *populus* n'est qu'une simple approbation du choix fait par les clercs ; cette pratique s'est conservée dans les Eglises hérétiques. Mais, dans les Etats où le souverain est devenu puissant, il a agi sur le recrutement du clergé, il a nommé lui-même les chefs du personnel (empires byzantin, carolingien, arabes, Russie), ou bien il a désigné le candidat (les rois d'Angleterre au Moyen Age ont donné l'exemple qui a été suivi par tous les Etats modernes).

2. — Les opérations dont ce personnel est chargé varient suivant le caractère de la religion. Dans les religions anciennes, les opérations sont les actes agréables aux dieux ; partout on voit une tendance à rendre ces opérations immuables, à les transformer en rites ; elles deviennent des pratiques établies dans l'intérêt soit de la société (culte officiel et cérémonies publiques), soit des individus (sacrifices particuliers, solennités privées établies pour célébrer des actes décisifs de la vie). — Dans les religions à doctrine, il se joint aux opérations du culte d'autres opérations, prédication, lecture. Chez les peuples chrétiens, il y a une tendance à donner un caractère particulier à certains actes de la vie, à les célébrer par des solennités religieuses, et, comme annexe de cette pratique, s'est créée une classe d'opérations spéciales, l'enregistrement de ces actes ; ce fut l'origine de l'état civil qui, sauf en France, est resté confié au clergé jusqu'au xix^e siècle.

Le personnel du culte est ainsi devenu un corps officiel. On a été amené à établir un système de relations et un partage d'attributions entre ses membres. Plusieurs systèmes ont été adoptés.

a) Dans les religions spontanées antiques, les sacerdoces sont indépendants, juxtaposés, parallèles, sans autorité les uns sur les autres, sans autorité commune pour les diriger. Type : les brahmanes.

b) Dans quelques Etats plus fortement centralisés, se sont constitués des groupes d'agents indépendants les uns des autres, mais placés sous une autorité commune. Types : peut-être l'Egypte, Rome, l'islam, Chine.

c) Un régime plus récent est la *hiérarchie* : le corps unique est divisé en degrés superposés et subordonnés l'un à l'autre. Types : peut-être l'Egypte après la 18^e dynastie, la Judée après la restauration du Temple ; avant tout, l'Eglise chrétienne, par imitation de l'organisation du gouvernement romain, et le bouddhisme thibétain avec le *Dalai-Lama*.

Dans l'Eglise chrétienne et dans les sectes qui s'en sont détachées, on a fait, aux différentes périodes, des expériences d'organisation qui diffèrent surtout par le degré de la hiérarchie auquel est confié le pouvoir pratique, qui décide de la doctrine et du culte, qui donne des ordres. Une série de solutions ont été tour à tour réalisées : solution oligarchique épiscopale, dès le 1^{er} siècle ; le pouvoir appartient au chef du diocèse et à l'assemblée des évêques ; — solution monarchique pontificale, depuis le Moyen Age ; — solution épiscopalienne anglaise et luthérienne, avec la haute main donnée au gouvernement ; — solution presbytérienne ; le pouvoir est donné à l'assemblée des prêtres, c'est la démocratie des agents inférieurs ; — solution congrégationaliste : c'est la démocratie des fidèles, c'est la solution des *Indépendants* en pays anglais.

3. — Les agents du culte ont des moyens d'action très caractéristiques. D'abord les moyens d'action mystiques, par l'intermédiaire des êtres divins : c'est la *malédiction*, en Grèce (voir l'*Illiade*, où le prêtre Chrysès maudit les gens), à Rome, avec la formule *sacer esto*, en Judée, dans le monde brahmanique (suicide du brahmane à la porte de la maison de celui qu'il veut maudire) ; ce sont des promesses de faveurs, que l'individu obtiendra des dieux moyennant l'accomplissement de certains actes (de là, le culte des reliques et les pèlerinages au Moyen Age). Par là, le prêtre s'assure des ressources matérielles et peut même contraindre des récalcitrants à l'obéissance. — Ensuite des moyens d'action matériels. Les agents du culte ont la force directement à leur service, quand ils sont riches (bandes de serviteurs armés autour des prêtres égyptiens, des évêques du haut Moyen Age) ; mais, le plus souvent, la force est mise à leur service par le chef du gouvernement : on en trouve des exemples déjà dans le monde antique, mais le phénomène est plus apparent dans les Eglises récentes, dans les empires musulmans, et surtout dans les pays chrétiens (empire romain au 1^{er} siècle, empire byzantin, royaumes barbares, empire de Charlemagne ; puis le procédé se perfectionne et s'exprime par la théorie du *bras séculier*). — Enfin, un moyen d'action mixte consiste à retrancher un individu du groupe des fidèles : il a été pratiqué chez les Juifs, chez les Gaulois par les druides ; c'est l'excommunication de l'Eglise catholique ; et les papes du Moyen Age ont imaginé l'excommunication collective de toute une catégorie d'individus pour agir sur leur chef : c'est l'interdit.

4. — Quand le corps est complètement organisé, il a des règles établies par la tradition, puis par des ordonnances des chefs. Il

se forme une coutume et une législation religieuse, parallèles à celles du gouvernement. Elles portent sur les rites et sur la doctrine dans les religions récentes ; elles règlent la *discipline*, c'est-à-dire la vie des agents du culte, l'éducation qu'ils doivent recevoir. On admet qu'ils doivent se distinguer du reste des hommes par le costume, les mœurs (de là, des règles de pureté et d'abstinence qui aboutissent à la virginité). La discipline règle un plus ou moins grand nombre d'actes : dans les religions antiques, elle ne vise que la pratique du culte, l'attitude extérieure du prêtre. Dans les religions de nouvelle formation, qui ont une doctrine, la discipline s'étend à un nombre d'actes beaucoup plus considérable. Et même, pour certaines catégories d'individus, pour les moines par exemple, elle règle tous les actes de la vie. On est arrivé naturellement à chercher un moyen pour former les prêtres : de là, le *séminaire*, organisé par le concile de Trente. Le futur prêtre est isolé du monde et occupé seulement de culte et de pratiques.

Des règles s'établissent aussi pour la procédure des décisions. Elles sont restées rudimentaires dans les sociétés antiques ; la procédure ne s'est entièrement constituée que dans les églises chrétiennes, en partie par l'imitation du gouvernement. Le personnel du culte a hérité des règles et des pouvoirs créés par l'Etat romain.

III. — Les corps d'agents du culte, une fois constitués, ont eu à régler leurs relations avec l'ensemble de la société. N'ayant pas reçu leurs pouvoirs directement du gouvernement, ils ont dû les établir et les déterminer. Ce fut le résultat d'une longue évolution.

1. — Partout on retrouve l'idée que les agents ont un caractère sacré, qui oblige les sujets au respect ; par là, ils sont placés dans une condition spéciale : égaux des agents du gouvernement, ils ont sur eux une préséance d'honneur ; seulement, les deux corps d'agents ont intérêt à s'entendre pour agir de concert sur les sujets ; s'il y a lutte entre eux, chacun des deux corps tend à éliminer l'autre ; mais, le plus souvent, la lutte se termine par un compromis.

Le personnel religieux a été amené à réaliser quatre systèmes de relations.

a) Le plus ancien, le plus normal consiste dans ce fait, que les agents du culte vivent au milieu de la société en se bornant à servir d'intermédiaires aux autres hommes pour leurs actes religieux, et à réclamer des égards, par suite de leur caractère sacré, pour leurs personnes et leurs résidences ; ils ne s'occupent nullement de diriger la conduite des autres hommes. Ce régime

est celui des cités antiques, de la Syrie, de la Judée : le prêtre n'est que le sacrificateur et l'intendant du dieu ; le caractère sacré de sa résidence se marque bien dans ce fait que les temples sont lieu d'asile. Ce régime existe encore aujourd'hui avec les *marabouts*, dans le monde islamique.

b) Un autre régime consiste en ce que le personnel religieux vit au milieu de la société en cherchant à la diriger. On le trouve en Egypte après la 18^e dynastie, en Assyrie avec les Mages, dans la Perse sassanide, en Gaule avec les druides ; mais il caractérise surtout le bouddhisme et le christianisme.

c) Parfois le personnel religieux vit hors du monde, sans prétendre y exercer aucune action. C'est le cas des *fakirs* de l'Inde, de certains religieux bouddhistes.

d) Dans d'autres cas, le personnel religieux, tout en vivant hors du monde, prétend diriger la société : ainsi les religieux du Thibet, les ordres mendiants et les Jésuites.

2. — Le règlement des relations entre le gouvernement et le personnel religieux a été radicalement différent, suivant qu'il s'est constitué ou non un clergé. Dans les Etats antiques, sauf en quelques pays d'Orient, il n'y a pas de classe sacerdotale ; le gouvernement nomme les prêtres comme des agents nécessaires pour certaines opérations, et il les aide au même titre que les autres agents officiels ; à Rome même, la confusion des pouvoirs civil et religieux résulte d'une façon évidente pour nous des inscriptions qui nous font connaître le *cursus honorum* de certains individus : on y voit, par exemple, que le même personnage a pu être, consul et pontife, questeur et augure. Des conditions analogues se retrouvent en pays musulmans : les ulémas, les imams représentent une profession plutôt qu'un corps. Dans ce cas, le souverain aide les prêtres dans la mesure où ils accomplissent des opérations regardées comme affaires publiques. Là où un corps sacerdotal s'est constitué, existent deux corps de gouvernement ayant les mêmes sujets ; ils sont amenés à régler leurs pouvoirs, à partager les décisions, à distinguer deux domaines, le spirituel et le temporel. La distinction s'est faite surtout dans les pays chrétiens. Mais la question s'est posée ailleurs, en Ethiopie, en Assyrie, en Gaule, au Thibet ; les solutions qui y furent données dans tous ces pays sont mal connues. L'exemple le plus commode est fourni par les églises chrétiennes. Le règlement des pouvoirs est dominé par une question préjudicielle, de la solution de laquelle dépend le caractère du règlement : en cas de désaccord sur les limites des deux domaines, lequel des deux corps l'emportera, aura le pouvoir de faire le règlement ? On a abouti à quatre régimes.

a) Le pouvoir religieux est indépendant, ne reçoit pas d'ordres ; il peut alors régler son organisation intérieure et délimiter son domaine ; mais, comme les chefs du gouvernement temporel lui sont soumis au point de vue religieux, il a sur eux un pouvoir de contrainte. Tel fut le régime de l'Eglise chrétienne au Moyen Age, quand fut réalisée la *societas perfecta* ; deux excellents types sont fournis par les papes Grégoire VII et Innocent III ; ils agissent sur les princes contemporains en les excommuniant, en frappant leurs Etats d'interdit, en déliant leurs sujets de la fidélité, en prêchant la croisade. Le régime se rencontre aussi dans les Etats presbytériens, à Genève, en Ecosse, mais dans les villes seulement, car les nobles de la campagne refusent de reconnaître l'autorité du clergé, dans les petites colonies anglaises congrégationalistes de l'Amérique du Nord. Cette situation est tout à fait exceptionnelle et précaire, car le clergé ne possède qu'une force morale.

b) Les gouvernements religieux et civil sont d'accord, mais le gouvernement religieux est subordonné. Alors le souverain civil règle les domaines ; presque toujours, il en profite pour régler également l'organisation intérieure, pour agir sur le choix des agents principaux. C'est le régime normal de l'Orient antique ; c'est le régime du christianisme dans l'empire romain et dans les Etats nés de son démembrement, c'est ce qu'on appelle le *césaropapisme* ; on le retrouve dans toutes les grandes monarchies catholiques, en pays anglicans, en pays luthériens. Dans certains Etats, il a pris la forme d'un contrat, le *Concordat*.

c) Le gouvernement civil ne donne aucun appui matériel au pouvoir religieux, mais il le reconnaît et l'aide à subsister. C'est le régime de la plus grande partie de l'Europe contemporaine. Le gouvernement civil est encore supérieur, peut intervenir dans les affaires ecclésiastiques ; les agents du culte sont des fonctionnaires, revêtus d'un caractère officiel, mais sans aucune autorité matérielle : c'est un régime de transition.

d) Le personnel religieux n'est plus reconnu officiellement par le gouvernement civil, qui cesse de lui venir en aide, mais, par contre, ne garde aucun pouvoir spécial. Les églises sont assimilées à des associations privées. C'est le régime qualifié de *séparation de l'Eglise et de l'Etat* ; il existe aux Etats-Unis ; il a existé en France sous la Convention, mais comme expédient.

Quant au régime de l'*Eglise libre dans l'Etat libre*, il n'a été réalisé nulle part ; il aboutirait à reconnaître deux pouvoirs souverains indépendants en face l'un de l'autre.

3. — Les rapports du personnel religieux avec les sujets dépen-

dent des rapports avec le gouvernement, des pouvoirs que le gouvernement reconnaît à ce personnel sur les sujets. On a cru que la théocratie était la forme primitive, habituelle, des sociétés humaines ; c'est une idée répandue par Voltaire ; on pensait que les prêtres établissaient leur autorité complète par des moyens religieux, devenaient maîtres du peuple. En fait, la théocratie est un phénomène très rare : elle n'apparaît que dans des sociétés déjà très évoluées, où les cadres ont été créés par un gouvernement civil : elle a peut-être été réalisée en Egypte après la 18^e dynastie, dans l'empire mède ; on ne la trouve de façon certaine que sur les débris de l'empire romain avec les papes du Moyen Age, et au Thibet. Partout ailleurs, le chef suprême est le chef de gouvernement, et, s'il exerce des fonctions du culte, ce rôle de prêtre n'est guère qu'accessoire ; avant tout, il est chef de guerre ; le fait est vrai pour l'Egypte, pour l'Assyrie, même pour les Etats musulmans.

IV. — L'évolution du personnel religieux s'est faite dans des sens contradictoires, qui ont produit des crises violentes et abouti à une longue période de conflits.

1. — L'évolution commune à tous les corps est le relâchement des règles ; le phénomène est apparent surtout dans les corps où les règles, plus strictes, plus contraires à la nature, sont plus difficiles à observer. Le fait est mal connu pour les Etats antiques ; il est nettement marqué dans le christianisme et dans le bouddhisme et rendu frappant par les tentatives de réforme (tentatives sous les Carolingiens, au xi^e siècle avec Cluny, aux xiv^e et xv^e siècles par les conciles). Le relâchement des règles revêt deux formes d'ordinaire simultanées : le clergé cesse d'observer la discipline, les prescriptions relatives au genre de vie, au costume, à l'abstinence : c'est la *corruption* des mœurs ; le clergé emploie ses fonctions pour exploiter les fidèles : c'est la *simonie*. Les réformateurs créent un personnel de surveillance, édictent des défenses, centralisent le commandement ; puis le concile de Trente institue les séminaires pour dresser le personnel.

2. — Le personnel religieux est soumis à une évolution commune à tout corps de fonctionnaires : il travaille à accroître ses pouvoirs. D'abord, ses pouvoirs économiques : il cherche à augmenter ses domaines et ses revenus ; dans certains cas, il fait créer un impôt (la dime, par exemple). Ensuite, ses pouvoirs politiques : il impose les pratiques de sa religion à tous les sujets. On n'en connaît pas d'exemple dans l'antiquité ; les religions antiques n'ont pas de doctrines ; elles professent une telle indifférence à l'égard des dogmes qu'on en est arrivé au *syncrétisme* ;

mais le fait est très apparent dans toutes les religions à doctrine; chez les musulmans, la tendance à l'unification est combattue par une raison économique, puisque les infidèles paient une taxe spéciale, le *kharadj*; la tendance est au contraire normale dans les églises chrétiennes, où elle aboutit à la persécution, à la création de procédés spéciaux pour découvrir les délinquants (l'Inquisition), à la croisade et aux guerres de religion. Le fait se retrouve même dans les églises dissidentes; poursuites dirigées contre les calixtins en Bohême, contre le raskol en Russie, contre les non-conformistes en Angleterre. Les poursuites sont plus sévères que celles dirigées contre les criminels par l'autorité laïque, car les agents du culte regardent l'offense à la religion comme une faute très grave; les peines sont beaucoup plus dures.

3. — L'évolution, en resserrant l'autorité, amène des conflits avec le gouvernement civil. Dans certains pays, ils ont abouti à la dislocation du pouvoir ecclésiastique (dans les pays luthériens, anglicans); les diverses églises sont affaiblies par la lutte et l'idée de tolérance peut naître. Dans les pays catholiques, le résultat a été l'affaiblissement du pouvoir ecclésiastique et l'accroissement du pouvoir du gouvernement; aussi le personnel ecclésiastique a-t-il déclaré la guerre à la conception moderne : le *Syllabus* en est la preuve.

M. T.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Emile Fagnet, Alfred Croiset, Jules Martha, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M. P... L... D... à L... Nous tâcherons de vous satisfaire dans la plus large mesure; mais vous pensez bien que la reproduction *in extenso* de tous les sujets de devoirs demanderait un trop grand nombre de pages et réduirait d'autant la partie enseignante de la *Revue*. — Il n'y a pas de délai pour la remise des devoirs.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

*Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.*

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

EMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En lisant

Nietzsche

Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS ET

CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

- | | | |
|-----|--|--|
| 289 | LA CIVILISATION ATTIQUE DU V ^e AU IV ^e SIÈCLE.
— <i>Un personnage de Sophocle: Electre...</i> | Alfred Croiset,
<i>Membre de l'Institut.</i> |
| 299 | LES POÈTES SECONDAIRES DU XVIII ^e SIÈCLE. —
<i>Le cardinal de Bernis.</i> | Émile Faguet,
<i>de l'Académie française.</i> |
| 305 | LES PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX EN HISTOIRE. —
<i>Les agents de guerre.</i> | Charles Seignobos,
<i>Maître de conférences à l'Université de Paris.</i> |
| 316 | L'IDÉE DE TEMPS. | Emmanuel Joyau,
<i>Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.</i> |
| 333 | SUJETS DE DEVOIRS | Universités de Besançon et de Nancy. |
| 336 | SOUTENANCE DE THÈSES. | En Sorbonne. |

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1904.	
		Étranger	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

**Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième,
Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années**

DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* **Revue des Cours et Conférences** : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à *bon marché* : il suffira

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La civilisation attique
du V^e au IV^e siècle.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Un personnage de Sophocle : — Electre.

Nous nous proposons, aujourd'hui, d'étudier dans un caractère de femme l'humanité telle que Sophocle la conçoit. Nous choisirons pour cette étude le personnage d'Electre, parce que, de tous ceux que Sophocle a mis à la scène, elle est un de ceux qui sont le plus indépendants des sentiments ordinaires de famille, de patrie, de religion, et parce que l'humanité est représentée en elle dans ses traits les plus généraux.

La légende à laquelle se rapporte le personnage d'Electre avait été traitée avant Sophocle par son prédécesseur et son maître, par Eschyle. Il est donc indispensable de rappeler, à l'occasion de notre étude, la différence absolue des points de vue de l'un et de l'autre poète s'appliquant au même sujet. Parmi les terribles légendes de l'antiquité grecque, celle qui leur a fourni ce sujet de tragédie est une des plus épouvantables : c'est la série de crimes que la fatalité avait faits héréditaires dans la famille des Atrides. On sait comment, dans les trois pièces de la trilogie d'Eschyle, dans l'*Orestie*, cette succession, cet enchaînement de crimes, est

dramatiquement développé : dans *Agamemnon*, le poète nous représente le meurtre du roi d'Argos par sa femme Clytemnestre aidée d'Egisthe ; les *Choéphores* ont pour sujet le meurtre des meurtriers eux-mêmes par les enfants de Clytemnestre, Oreste et Electre ; enfin, dans les *Euménides*, nous assistons à la poursuite d'Oreste par les Furies vengeresses, et à son acquittement devant l'Aréopage. Eschyle représente la légende dans toute son horreur, et traduit sur la scène, sans atténuation, l'antique loi de la Némésis, qui imposa à l'humanité l'expiation du sang par le sang. Aussi peut-on se demander comment ce poète, qui est en même temps un penseur, qui est contemporain de Pindare et de cette génération qui cherchait déjà à corriger et à purifier les antiques légendes, comment un auteur qui écrit pour le peuple athénien du ^ve siècle, a su trouver dans cette ancienne forme de la légende, dont il n'atténue pas l'horreur primitive, un intérêt moral si réel qu'après des siècles il se présente encore à nous avec tant de puissance ? C'est en faisant apparaître dans son drame une idée toute religieuse, théologique, pourrait-on dire : le poète a montré comment cette loi terrible de la Némésis, dont les effets ont ensanglanté la scène dans les deux premières parties de la trilogie, s'adoucit dans la troisième tragédie et aboutit à une conciliation rationnelle, par l'intervention de la déesse intelligente, et par conséquent indulgente, Athéna, protectrice de la cité d'Athènes. C'est donc une solution de ce mystérieux problème de la Némésis, transmis par les âges anciens, que le poète apporte sur le théâtre, et qui, pour nous, donne un sens profond à la trilogie.

Mais il est évident que, dans un drame ainsi conçu, la personne humaine est peu de chose, les caractères sont subordonnés à l'action, et c'est là, en effet, un des traits qui distinguent en général le théâtre d'Eschyle.

La force agissante dans ce drame est la puissance mystérieuse de la Némésis ; c'est la volonté supérieure de la divinité, dont les personnes humaines ne sont que les instruments.

Ce caractère est surtout frappant dans la deuxième des pièces de la trilogie d'Eschyle, et c'est aussi celle qui nous intéresse particulièrement, puisqu'elle nous présente le personnage d'Electre, qui a dû servir de prototype à l'Electre de Sophocle. Le sujet de cette pièce des *Choéphores* est la vengeance d'Agamemnon, le meurtre de Clytemnestre et d'Egisthe par Oreste et sa sœur Electre ; c'est le sujet même de la tragédie correspondante de Sophocle. Mais, chez Eschyle, les personnages, en vertu de la loi que nous avons indiquée, sont subordonnés à l'action d'une

force divine supérieure qui agit en eux et par eux. Oreste est l'instrument conscient sans doute, mais passif, de la volonté divine. Il est poussé vers le meurtre, moins par sa volonté réfléchie que par la notion obscure qu'un dieu lui commande, et qu'il faut accomplir les oracles. Ici, l'analyse psychologique n'a pas de place, tant le rôle des personnages est restreint et subordonné. L'exemple d'Electre est, à ce point de vue, particulièrement frappant : à quoi se borne son rôle dans la pièce d'Eschyle ? — Il est remarquable, d'abord, qu'elle ne paraît que dans la première partie du drame, avant l'acte décisif, avant le meurtre ; or cette première partie, qui comprend cinq cents vers, ne constitue que la moitié de la pièce. Et encore qu'y trouvons-nous par rapport au caractère des personnages ? Des délibérations où ils s'interrogent sur les mobiles de leurs actes, des hésitations ou des scrupules de conscience, l'expression de la haine ou du désir de la vengeance ? Rien de semblable, mais des prières et des lamentations. C'est Electre qui se lamente en rappelant avec le chœur les misères qui ont fondu sur la maison d'Atrée ; c'est l'angoisse de ce que réserve l'avenir, de ce que les dieux ordonnent, l'inquiétude de ce mystère de la destinée humaine ; et chacun des personnages croit entendre la voix du dieu qui lui crie : il faut frapper ; c'est la loi de la Némésis : il faut que la vengeance ait son cours. D'où l'impression de terreur qui se dégage de ce début des *Choéphores*. Electre est comme le porte-parole de la divinité plutôt que l'agent conscient et énergique qui prépare le dénouement : ce qui le prouve avec évidence, c'est qu'au moment où l'action s'accomplit Electre disparaît : elle devient inutile, puisque Oreste se fait l'instrument de la vengeance. — C'est là une conception d'une grandeur tragique qui est encore saisissante pour un lecteur moderne. Il y a, dans cet effroi, dans cette terreur religieuse, quelque chose de communicatif ; sous une forme mythique et légendaire, nous sentons la grandeur de ces forces impulsives et mystérieuses, contre lesquelles l'être humain se défend mal, et qui gouvernent obscurément sa vie.

Tel est le sujet, mais non pas l'idée, que Sophocle a repris. Il y a apporté ses préoccupations psychologiques, son souci de mettre l'humanité au premier plan, et de montrer non pas tant les forces divines agissant sur l'être humain, que ce qui se passe dans l'âme humaine à l'occasion des grands événements.

La différence des points de vue se marque dans les titres mêmes des pièces : Eschyle intitule sa tragédie les *Choéphores*, du nom des femmes qui composent le chœur, les porteuses de libations. Au contraire, Sophocle donne pour titre à la sienne *Electre*, de

sorte que le principal personnage est dès l'abord annoncé, et qu'au lieu du développement d'une idée religieuse nous attendons la mise en scène d'un personnage : c'est une volonté consciente qui remplace ici l'ancienne fatalité ; c'est une femme qui va mener les événements, faisant ce qu'elle veut et ce qu'elle croit devoir faire.

Mais, alors, un problème se pose : comment, étant donné un pareil sujet, Sophocle va-t-il pouvoir nous intéresser à son principal personnage, c'est-à-dire, suivant la formule d'Aristote, nous inspirer, indépendamment de la terreur et de la pitié, ce sentiment de sympathie qui doit accompagner l'émotion tragique ? Aristote ne dit-il pas dans sa *Poétique* que, pour qu'un personnage de tragédie nous inspire un véritable intérêt, il faut qu'il ne soit ni tout à fait bon ni tout à fait mauvais ? Dans un cas, en effet, il est trop au-dessus de nous, inaccessible à notre sympathie, et, dans l'autre, la haine ou le mépris nous éloignent de lui. Comment donc, étant donné son sujet, Sophocle pouvait-il nous rendre sympathique son personnage, nous présenter une humanité où nous puissions nous reconnaître ? Quand ce sont, comme dans Eschyle, les dieux qui sont les véritables acteurs du drame, nous pouvons nous émouvoir, saisis de cet effroi religieux qui remplit le drame eschyléen. Mais le problème est plus délicat quand il s'agit, comme dans l'*Electre* de Sophocle, de gens conscients d'eux-mêmes et qui se font les auteurs d'un crime abominable, d'un parricide. Comment donc l'auteur va-t-il leur gagner notre sympathie ? Sans parler de l'habileté technique, dont Aristote reconnaît que Sophocle a donné le modèle, et qui pourrait faire le sujet d'une comparaison instructive entre les deux pièces que nous considérons, observons seulement la manière dont va nous être présenté ce personnage dans l'accomplissement de son crime. Examinons, en d'autres termes, comment il répondra au mot bien connu qu'Aristote attribue à Sophocle lui-même : « Je représente les hommes tels qu'ils devraient être », c'est-à-dire : je leur donne une grandeur et une beauté idéales, je fais de chacun d'eux un type idéal d'humanité.

Le personnage d'*Electre* conserve ce caractère de grandeur et même de beauté morale, malgré l'horreur du crime, par la soumission volontaire à une idée supérieure de justice, bien ou mal comprise, parfois interprétée avec quelque raideur, en tout cas à une idée haute et noble à laquelle l'héroïne va se dévouer, va tout sacrifier, en la prenant pour loi suprême de sa conduite. Cette idée est conçue et exprimée à la manière de Sophocle, c'est-à-dire avec la netteté, la clarté parfaite qui caractérise l'es-

prit de ses héros ; c'est la notion claire d'une loi, d'une obligation réfléchie, et non pas une impulsion instinctive et aveugle.

Il n'empêche qu'avec cette notion précise du but à atteindre, on découvre dans l'âme d'Electre quelques traces d'un sentiment qui paraît devoir y faire obstacle : la jeune femme se rend compte parfois de ce qu'il peut y avoir d'excessif dans la raideur inflexible de sa volonté. Le poète n'a pas créé un personnage tout d'une pièce, inflexible, qui eût été moins humain, qui eût moins intéressé notre sympathie ; en même temps qu'elle s'impose l'obligation de la vengeance, Electre reconnaît qu'il y a dans sa résolution quelque raideur, dans sa passion de la justice quelque emportement ; et, si elle ne cède pas à des sentiments plus doux, plus humains, c'est qu'elle ne se sent pas libre, c'est qu'elle se sent obligée par la grandeur du crime ; mais, en définitive, par ces brefs retours sur elle-même et ces aveux, elle se rapproche de nous et se concilie notre sympathie.

Et même, dans cette âme raisonnable, dans cette nature volontaire et énergique, nous surprenons quelquefois un mouvement de tendresse et de pitié ; or ce trait est d'autant plus remarquable que d'abord nous sommes en Grèce, et que, dans la littérature grecque, la tendresse, ou, si l'on veut, la sentimentalité avec ses effusions occupe bien peu de place ; — qu'ensuite il s'agit de Sophocle et non d'Euripide, et que le premier n'a pas comme l'autre tiré parti de la sensibilité dans son théâtre. Au reste, il faut bien dire que même, dans Electre, ces accès de sensibilité sont rares et fugitifs et qu'ils n'enlèvent pas au personnage le caractère que lui donnent ses qualités d'intelligence et de volonté.

Voilà donc comment le personnage est conçu dans ses traits essentiels : nature avant tout raisonnable et volontaire, Electre se dévoue à une tâche très haute et très noble selon sa conscience ; avec cela, elle est accessible à quelque tendresse, à quelque douceur, qui corrige parfois la raideur de son énergie ; et ainsi ce personnage réunit en lui les principales qualités que Sophocle pouvait voir rassemblées d'une manière si intéressante chez ses contemporains.

Pour justifier ces affirmations générales, il nous suffira de faire appel directement à Sophocle, et nous nous bornerons pour l'interroger à suivre d'un peu près le texte de sa tragédie. Puis nous essayerons de découvrir, en terminant, quelle impression ce personnage d'Electre devait faire sur le public d'Athènes, sur les contemporains du poète, et quelle impression aussi il fait sur nous modernes.

La première apparition d'Electre, dans la tragédie de Sophocle, a lieu dès le début, et ce sont ses lamentations qui occupent la première scène : elle pleure sur sa situation présente dans le palais, depuis le crime de sa mère, et déjà elle fait pressentir au milieu de ses plaintes la nécessité de la vengeance. Au vers 86 commence un long monologue en anapestes qui va jusqu'au vers 120, et qui mérite d'être étudié du point de vue particulier qui nous occupe ; nous en donnerons les idées essentielles en analysant ou traduisant les passages principaux. Dans cette lamentation, analogue à celles qui remplissent certaines tragédies d'Eschyle, il faudrait admirer la beauté lyrique de la poésie ; mais ce que nous voulons surtout remarquer, dans cette suite de plaintes, c'est le retour d'une même idée dont l'expression revient comme le refrain d'un chant de douleur, l'idée de la justice nécessaire, de la vengeance qui s'impose, non pas comme la satisfaction d'une rancune personnelle, mais comme un devoir, comme un ordre supérieur. Et déjà la grandeur et la beauté du rôle nous apparaîtront jusque dans l'horreur de la résolution criminelle que va prendre la jeune femme. Elle atteste d'abord sa douleur par des lamentations dont la forme était familière à l'esprit des Grecs : elle invoque la lumière du jour et les ténèbres de la nuit, qui sont témoins de sa douleur incessante : « O pure lumière, ô ténèbres, que de lamentations funèbres, que de coups violemment frappés sur ma poitrine ensanglantée dont vous avez été témoin, quand la nuit sombre arrive et pendant la nuit entière..., que de larmes je répands sur mon père misérable qui n'a pas été tué par Arès sur une terre étrangère, mais qui est tombé dans son propre palais ! » Mais voici que déjà apparaît, dans la lamentation d'Electre, cette double idée, qui va inspirer sa conduite, d'une injustice qu'il faut venger et de la pitié à laquelle il faut obéir : « Toutes ces misères que tu as subies, personne que moi n'en a pitié, alors que tu es mort d'une façon si *injuste* et si *misérable*. » Au plus fort même de la lamentation et au milieu des pleurs, l'idée nette qui va guider la conduite d'Electre se fait jour, et les deux mots juxtaposés « injuste » et « misérable » doivent rester présents à notre esprit, pour nous faire comprendre le caractère et la conduite du principal personnage. Car il ne faut point s'y tromper : il n'y a pas dans l'âme d'Electre de tendresse pour ce père mort, elle ne pense pas à lui avec attendrissement ; il n'y a en elle rien de comparable à ce que ressent l'Iphigénie d'Euripide ni à ce qu'exprime Racine :

. C'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père.

Cette tendresse de la femme, de la fille qui se fait petit enfant en pensant à son père, est tout à fait absente du drame de Sophocle, et l'on ne trouve chez Electre, comme nous le verrons, d'affection véritable, attendrie, que pour son frère Oreste. Ce qui domine en elle, c'est l'idée abstraite de la justice absolue, et l'idée aussi de la pitié qui est due à toute misère humaine. Elle continue de gémir et de maudire : « Je ne cesserai jamais mes lamentations funèbres et ces gémissements odieux... » On peut encore remarquer, ici, que les mots employés par le poète ne désignent que les lamentations dans leur forme, pour ainsi dire, rituelle et telles qu'on les doit à un mort, mais qu'il évite de marquer dans l'expression de cette douleur aucun sentiment trop personnel, ou qui du moins fasse penser à la tendresse filiale que nous cherchons en vain. Ce n'est pas ainsi qu'une héroïne d'Euripide pleurerait son père mort ; Electre obéit comme à un devoir en se lamentant ; elle ne cessera de venir pleurer chaque jour devant la porte de ce palais où elle est comme une étrangère, et elle appellera de tous ses vœux la vengeance en invoquant les dieux : « O demeures d'Hadès et de Perséphone, ô demeures d'Hermès souterrain, ô divine malédiction ! Et vous Erinnyes vénérables entre toutes les déesses, vous qui jetez les yeux sur ceux qui meurent *injustement* (c'est déjà la deuxième fois en quelques vers que reviennent le mot et l'idée), envoyez-moi mon frère... »

Quand de l'idée de la vengeance Electre passe de nouveau à l'expression de sa douleur, cette douleur, reste encore, pour ainsi dire, impersonnelle et abstraite : dans un de ces chants alternés conformes aux habitudes de la tragédie grecque et qui rappellent les morceaux lyriques d'Eschyle, Electre répond aux paroles du chœur : « Elle plait à mon cœur, cette gémissante Philomèle qui pleure sans cesse sur Ithys... ; et toi aussi, Niobé, qui as tant souffert, je te considère comme une déesse, toi qui dans ta tombe de pierre pleures éternellement. » C'est là une plainte émouvante, mais trop poétique et sur un ton trop impersonnel pour traduire une douleur attendrie.

S'il y a place dans le cœur d'Electre pour des sentiments personnels, ce sont moins des sentiments d'affection que des préoccupations intéressées : elle souffre à la pensée du sort horrible de son père, mais elle souffre aussi de sa propre misère et de l'indignité de sa condition présente. On la traite dans le palais comme une étrangère, comme une esclave, elle, la fille des rois. C'est là un sentiment accessoire, mais qu'il faut pourtant signaler, et qui est caractéristique de l'esprit grec ; l'idée du devoir dans la conscience d'un Grec est rarement une idée pure ; il se mêle

ordinairement à la conception du juste et de l'injuste quelques considérations personnelles. On ne discute guère la justice d'une résolution, sans se demander si elle est avantageuse ou nuisible. Des poètes aux moralistes, d'Homère à Xénophon, nous rencontrons partout cette originale interprétation du devoir : « Me voici dans la demeure de mon père, dit Electre (vers 192 et suiv.), sous ces vêtements misérables qui ne conviennent pas à ma dignité... Je suis rejetée parmi les esclaves, je ne me s'assoierai plus avec honneur à la table paternelle. » Et voilà un mobile de plus qui poussera la jeune fille dans la voie de la vengeance.

Avec ces préoccupations égoïstes, nous avons signalé aussi dans le caractère d'Electre quelque dureté, quelque violence : le chœur, qui, comme à l'ordinaire, représente la sagesse et la modération, en fait un reproche à Electre ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elle-même reconnaît qu'il y a quelque excès dans sa soif de vengeance (vers 218 et suiv.) : « Pourquoi, lui dit le chœur, fais-tu naître les maux des maux passés ? Pourquoi ton âme difficile enfante-t-elle sans cesse de nouvelles guerres ? » — « C'est que j'ai été poussée par de terribles, de terribles choses ; mais ma violence ne m'échappe pas. »

Voilà la claire conscience de soi-même qui, même dans les moments passionnés, caractérise les personnages de Sophocle.

Dans un autre passage encore (vers 616), la même idée revient ; Electre répond cette fois à un reproche de Clytemnestre : « J'en ai honte, bien que tu ne le croies pas. Je comprends que je fais des choses hors de raison et qui ne conviennent pas à ma dignité... Mais les choses honteuses enseignent la honte. » C'est ainsi que, chaque fois, dans la conscience même du crime qu'elle projette, Electre trouve une justification de sa conduite et un encouragement.

Son attitude, à cet égard, est encore plus nette, quand elle se trouve en face de sa sœur Chrysothémis ; celle-ci, plus douce et plus faible, regrette sans doute son père et déteste les meurtriers, mais voudrait surtout, « chez une femme, plus de résignation et de réserve. » Cette fois, Electre répond avec dureté, et va jusqu'à accuser sa sœur « dont la haine, dit-elle, est en paroles, et qui se fait la complice des meurtriers ». Voilà l'héroïsme brutal.

Mais voici l'héroïsme raisonnable, qui le corrige. Le chœur explique à Chrysothémis comment sa sœur est poussée par la passion de la justice et de la raison, et, à ce mot de justice, la jeune fille se rend, tant est puissante sur un esprit grec l'idée abstraite du devoir raisonnable.

Un autre mobile, non moins puissant, et que nous sommes moins

habitué à rencontrer dans la conception du devoir, est le désir de la gloire, qui tenait une si grande place dans les considérations morales de ce temps : « Associe-toi à mon entreprise, dit Electre à sa sœur Chrysothémis (vers 973), et, quand nous aurons vengé notre père, songe à ce qu'on dira de nous dans la Grèce entière... On dira, en nous voyant passer : « Regardez, amis, ces deux sœurs qui ont sauvé la maison paternelle, qui ont entrepris l'œuvre de vengeance, au risque de leur vie, contre des meurtriers prospères. »

Enfin, si les motifs de sentiment paraissent étrangers à l'esprit d'Electre, si nous ne trouvons nulle part, par exemple, l'expression d'un regret attendri à l'égard de son père, sa tendresse se reporte sur son frère Oreste, et Sophocle l'exprime dans quelques vers admirables. Elle croit son frère mort, et tient dans ses mains l'urne qu'elle suppose contenir ses cendres : alors la pensée de ce frère qu'elle aimait, et aussi peut-être le désespoir d'avoir perdu celui qui pouvait être l'instrument de la vengeance, la conduit à l'attendrissement : « O souvenir de l'homme qui me fut le plus cher de tous, toi qui subsistes seul de ce que fut Oreste, comme tu es différent de ce qu'imaginaient mes espérances ! Je te porte entre mes mains, et tu n'es plus rien. O enfant, je t'ai vu sortir de la maison tout brillant de vie... » Et puis elle se reporte aux souvenirs de leur enfance, quand elle était la véritable mère de ce frère plus jeune : « Je me souviens que je fus malheureuse dans ces soins que je te prodiguais avec des peines qui m'étaient douces. C'est moi qui étais véritablement ta nourrice, et, sans cesse, tu m'appelais « ma sœur ».

A côté de cette douceur, nous sommes choqués peut-être par le cri terrible d'Electre dans la scène du meurtre, quand elle encourage son frère : « Frappe, frappe encore une fois, si tu en as la force ! » Mais ce mot doit nous rappeler que le reste n'est que l'accessoire, et que l'essentiel du caractère d'Electre est cette volonté qui, par sa seule force et sans l'effet d'aucune impulsion divine, la conduit à l'excès de l'héroïsme ; le mot « frappe encore ! » était dans la logique du rôle, et comme la conclusion dramatique de tous les efforts par lesquels Electre a sciemment et délibérément préparé le meurtre.

Nous avons suivi jusqu'au bout ce personnage si caractéristique du théâtre de Sophocle ; il nous reste à nous demander quelle impression il devait faire sur l'esprit d'un Athénien du ^v^e siècle, de la génération contemporaine de Sophocle.

Nous sommes loin, nous modernes, de l'horreur de ces légendes antiques, et nous avons quelque peine à les concevoir. Mais re-

présentons-nous qu'un Athénien du ^ve siècle en était encore tout pénétré, que son esprit était sans cesse tourné vers elles par les récits des poètes et par la tradition orale. La vieille croyance à la loi de la Némésis et de la fatalité lui était toujours familière, et ce qui lui restait encore de la dureté primitive de la race lui donnait une assurance que nous n'avons plus devant toutes ces horreurs et tout ce sang versé. Enfin, il considérait la vengeance et, pourrait-on dire, la « vendetta », comme un devoir sacré, auquel les faibles peuvent renoncer, mais qu'une âme forte doit accepter avec héroïsme.

Ces considérations nous aident à comprendre l'impression qui doit, en définitive, ressortir du drame de Sophocle : nous y trouvons, dans le personnage essentiel qui mène l'action, la clarté d'intelligence qui voit le devoir, la force de volonté qui l'accomplit, et, avec quelque excès dans l'héroïsme, une certaine douceur qui le tempère. Dès lors, nous pouvons nous représenter l'enthousiasme des contemporains et la faveur avec laquelle ils accueillirent le poète qui leur donnait de l'humanité l'image la plus conforme à leur idéal présent.

M.

Les poètes secondaires du XVIII^e siècle

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le cardinal de Bernis.

Le cardinal de Bernis est un des hommes les plus illustres du XVIII^e siècle ; il l'est autant, sinon plus, par sa carrière diplomatique, que par sa carrière littéraire. Sa carrière diplomatique, commencée de bonne heure comme sa carrière littéraire, s'est continuée jusqu'après l'ancien régime. Mais Bernis aura avec nous ce désavantage, que ce n'est pas sous son aspect le plus intéressant que nous le considérerons. Aux yeux d'un historien, il paraîtrait un des hommes les plus probes et les plus distingués du XVIII^e siècle. Comme littérateur, il a simplement quelque valeur : ce n'est ni un de ces hommes qui ont été un peu surfaits, ni un de ceux qui ont été oubliés. Il a été bien placé ; on l'a estimé ; on a dit de lui qu'il avait une plume agréable, et c'est ce qu'on en devait dire.

François-Joachim de Pierres de Bernis, né à Saint-Marcel-d'Ardeche, le 22 mai 1715, mourut à Rome le 1^{er} novembre 1794. Le jeune Bernis, d'assez bonne et riche famille, fit ses études à Louis-le-Grand, puis à Saint-Sulpice. Il était probablement cadet. Il resta à Saint-Sulpice jusqu'à dix-neuf ans et n'en sortit pas prêtre : il est de ceux qui, sous l'ancien régime, furent cardinaux avant d'être prêtres : on l'appelait abbé, non qu'il eût les ordres, mais simplement parce qu'il avait été à Saint-Sulpice. Il fréquenta la bonne société du temps, quoique très pauvre, à cette époque, par suite de difficultés avec sa famille. Il lui arrivait souvent, après avoir, la veille, soupé chez M^{me} Dupin, de dîner pour six sous : c'est du moins ce que rapporte une tradition orale reçue par Sainte-Beuve des Didot, chez qui le jeune Bernis avait été correcteur. Par M^{me} Dupin, Bernis entra dans le monde, connut Voltaire, Buffon. C'était alors un petit abbé déjà rondelet, gras, poupin, fleuri, très aimable, faisant de petits vers, très bien accueilli partout. Pendant quelques années, il supporta courageusement la situation où il se trouvait. Duclos, son ami, l'un de ceux qui ont

le mieux parlé de lui, a dit : « De la naissance, une figure aimable, une physionomie de candeur, beaucoup d'esprit, un jugement sain et un caractère sûr le firent rechercher par toutes les sociétés ». Marmontel, moins aimable que Duclos, et avec moins de nuances, déclare : « L'abbé de Bernis, échappé du séminaire de Saint-Sulpice où il avait mal réussi, était un poète galant, bien joufflu, bien frais, bien poupin, et qui, avec le Gentil-Bernard, amusait de ses jolis vers les joyeux soupers de Paris. » Cependant Bernis, ambitieux comme lorsqu'on se sait de l'esprit, de la grâce et beaucoup d'entregent, sentit de bonne heure sa vocation et entra dans la diplomatie, par la petite porte d'abord. Il fit sa cour au cardinal Fleury, qui, je ne sais pourquoi, ne l'aimait pas et avec un peu de brutalité lui dit : « Tant que je vivrai, vous ne serez rien. » — « J'attendrai, Monseigneur, » fut la réponse de Bernis, et c'est le mot le plus méchant qui lui ait jamais échappé.

Enfin M^{me} de Pompadour arriva au pouvoir, et Bernis lui plut beaucoup : sa fortune était faite. Il fut de ce monde, charmant d'ailleurs et assez distingué : car M^{me} de Pompadour n'était pas M^{me} du Barry, et il n'y avait pas de déshonneur à être remarqué dans son salon. M^{me} de Pompadour poussa si vivement Bernis, qu'il fut élu académicien à trente-neuf ans, sans avoir rien écrit que quelques *bouquets à Chloris*. Académicien, bien en cour, pensionné, logé aux Tuileries, sa fortune était déjà complète, quand s'offrit en 1752 un poste très beau : l'ambassade de Venise, où Bernis s'ennuya prodigieusement. Il était fait pour vivre à Paris ou dans une ville semblable à Paris. A Venise, dans cette république en décadence, il s'ennuya. Mais, resté en correspondance avec M^{me} de Pompadour, il fut rappelé comme sous-secrétaire d'Etat en 1756 : là, il fut une sorte de ministre confidentiel, un agent diplomatique qui, en dehors du ministère, préparait de très grands actes, l'alliance de 1757 avec l'impératrice d'Allemagne, par exemple. Cette alliance est diversement jugée par les historiens ; pour moi, c'était une chose excellente, à condition qu'on ne la poussât pas trop loin. En 1757, Bernis est nommé effectivement ministre des affaires étrangères. A ce propos, le président Hénault, qui ne l'aimait pas beaucoup, disait : « Et, de chimère en chimère, il réalisa cette rêverie... » (de devenir ministre). L'année 1757-1758 est pleine d'événements. Bernis conclut l'alliance avec Marie-Thérèse ; il est cardinal en 1758 : on dit partout que sa nomination est d'octobre 1758 ; mais Voltaire le félicite du cardinalat le 19 août 1758, et peut-être la date habituellement donnée est-elle à rectifier ; peut-être aussi Voltaire félicite-t-il Bernis par avance. La nomination de Bernis comme cardinal

avait été obtenue par la cour de France pour compenser une disgrâce. Il y avait divergence, en effet, à ce moment, entre M^{me} de Pompadour et Bernis. D'accord jusque-là, ils avaient tous deux voulu l'alliance autrichienne; mais M^{me} de Pompadour ne répugnait pas à aller jusqu'à la guerre à outrance contre la Prusse, dont Bernis ne voulait pas. Bernis tomba en novembre 1758; remplacé par Choiseul, il fut exilé dans ses terres de Vic-sur-Aisne, près de Soissons.

Il vécut, avec cent mille livres de rentes, d'une existence très douce et très charmante; après quelques années de retraite et de repos laborieux, il prit les ordres (1761), ce qui lui permit de devenir archevêque d'Albi (1764). Il n'y resta pas longtemps. En 1769, on le nommait enfin (c'était son ambition depuis une dizaine d'années) ambassadeur à Rome. Il prit une grande part à l'élection de Clément XIV: il s'en défend; mais on voit par ses lettres qu'il avait été nommé ambassadeur en vue du conclave, dans les débats duquel il joua un rôle important. Sous Clément XIV, il se passe beaucoup d'événements, et notamment l'expulsion des jésuites; toujours Bernis se montre très habile, très adroit; il est un des conseillers les plus écoutés du pape. En 1775, il est un des agents les plus influents de l'élection de Pie VI. Dès lors, il est une manière de grand seigneur de premier ordre, de prince au plein sens du mot, dans cette grande capitale de Rome, rendez-vous des grands personnages, terrain où la diplomatie européenne se rencontrait et se livrait à des négociations très compliquées. Bernis menait un train magnifique, avait sur le Corso un beau palais décoré d'objets d'art. Très fatigué et mangeant à peine, il donnait des soupers fameux. Il possédait une villa à Albano, dont Clément XIV l'avait nommé évêque. Cette très belle et somptueuse existence, il la mena jusqu'après l'ancien régime, jusqu'en 1791.

Nous avons des témoignages très intéressants sur le Bernis de ces derniers temps, un peu avant la Révolution. Ainsi nous savons que, quand il voulait excuser cette grandeur de représentation: « Je tiens, disait-il, l'auberge de la France dans un carrefour de l'Europe. » — « Il a, disait de lui le président Dupaty, l'accueil le plus facile, le commerce le plus uni. » M^{me} de Genlis, qui visita Rome en ces années et qui accompagnait la duchesse de Chartres, s'étend beaucoup sur la réception que fit l'ambassadeur de France à cette princesse: « Le cardinal de Bernis nous reçut avec une grâce dont rien ne peut donner l'idée...; il y avait en lui un mélange de bonhomie et de finesse, de noblesse et de simplicité, qui le rendait l'homme le plus aimable que j'aie jamais connu; je n'ai point vu de magnificence surpasser la sienne... » Voici mainte-

nant un passage d'une lettre que Roland, le futur ministre girondin, adressait de Rome à M^{lle} Phlipon ; il est sous le charme, comme tous les autres, et même il les surpasse par son expression presque enthousiaste : « Il n'y a guère que la table du ministre de France qui donne l'idée des possibles. L'homme revêtu de ce caractère en soutient la dignité de la manière la plus éclatante... Grand par lui-même, il est, en outre, magnifique dans ses représentations : tenant table ouverte, donnant à tout le monde, ne recevant de personne, et toujours au-dessus de toute comparaison dans les fêtes, dans les cérémonies, dans les illuminations publiques. » — De tous ces témoignages, il ressort que Bernis tenait à Rome un très grand état et jouissait d'une très grande réputation.

Les premiers ministres révolutionnaires n'osèrent pas toucher à lui ; mais il vit l'opulence où il vivait depuis près de vingt ans lui échapper. Il est vrai qu'il ne connut pas le triste désespoir qui suit ordinairement l'appauvrissement, puisqu'il disait : « A soixante-seize ans révolus, on ne doit pas craindre la misère. » Après la constitution civile du clergé, Bernis ne refusa point le serment constitutionnel. Ce diplomate et ce patriote aurait été, si on y avait mis quelque complaisance, un « jureur ». Il voulait simplement faire quelques restrictions : « Si l'on veut tout détruire et faire une religion nouvelle, on y rencontrera des difficultés plus grandes qu'on ne croit. On n'arrache pas facilement des cœurs et des esprits d'un grand royaume les racines profondes de la religion. » Le 5 janvier 1791, mis en demeure de prêter le serment, il l'envoya en y joignant une clause interprétative et restrictive. Averti que l'Assemblée nationale n'en voulait pas et qu'il s'exposait à être rappelé, il répondait le 22 février : « La conscience et l'honneur n'ont pu me permettre de signer sans modification un serment qui oblige de défendre la nouvelle Constitution, dont la destruction de l'ancienne discipline de l'Eglise fait une partie essentielle. » C'était un refus complet. Aussi le rappel de Bernis fut-il prononcé en mars 1791. Il cessa d'être ambassadeur et resta jusqu'à sa mort dans une gêne véritable.

Nous allons étudier maintenant cet excellent et digne personnage dans ses œuvres, qui, certainement, ne sont pas ce qu'il a fait de mieux ; je commence par les œuvres en prose destinées au public ; je prendrai ensuite la correspondance avec Voltaire ; je finirai par les vers.

Les œuvres en prose de Bernis sont ses *Discours académiques* et un *Discours sur les passions* qui ne vaut rien. Son discours de réception à l'Académie n'a rien d'extraordinaire ; en voici le

commencement : « Messieurs, c'est au besoin mutuel que les hommes ont de s'éclairer qu'il faut rapporter l'établissement de toute société littéraire, et c'est au sage établissement de ces mêmes sociétés qu'on doit fixer, dans toutes les nations, l'époque la plus certaine des progrès de l'esprit humain. » Et Bernis continue par une rapide histoire de l'esprit humain en Europe. L'extrême fin de son discours est agréable et piquante; car il sait admirablement badiner : « Vous m'avez choisi pour succéder à cet homme célèbre (l'abbé Gédoin)... En m'associant à votre gloire, vous avez moins prétendu couronner mes faibles talents que les encourager. Ma jeunesse, qui me rend plus capable de profiter de vos leçons, loin de me nuire, a parlé en ma faveur. Vous vouliez, sans doute, faire asseoir parmi vous, dans le même jour, un des maîtres de la langue française (l'abbé Girard) et adopter un élève. Je pénètre vos intentions. Vous marquez par vos bienfaits les tributs que vous exigez de ma reconnaissance. Je connais déjà le genre d'ouvrages auquel vous me destinez. Je vois le héros que je dois célébrer. Vos vœux seront remplis. Oui, Messieurs, à votre exemple, je consacre dès aujourd'hui toutes mes veilles, tous mes travaux, au défenseur des rois, au père du peuple, au héros de la guerre, à l'ange de la paix. » Il n'y a pas de fin de discours qui soit plus académique. — Mais c'est surtout le discours de Bernis recevant son grand ami Duclos qui est intéressant. Bernis est vraiment ému, et deux ou trois couplets où il parle de son amitié avec Duclos sont du genre lyrique ou élégiaque : « Quel heureux moment pour vous et pour moi ! Je n'ai point à craindre de vous trop louer ; vous n'aurez point à rougir de mes louanges. L'éloge d'un ami est toujours exempt de flatterie. L'homme indifférent peut, à son gré, dissimuler les défauts, exagérer les bonnes qualités, supposer les vertus ; mais l'ami ne suppose rien dans son ami ; il sent tout ce qu'il exprime, et, s'il se trompe quelquefois sur l'étendue du mérite, il ignore toujours qu'il se soit trompé ; plus il est sensible, plus il est susceptible de prévention ; l'illusion qu'il séduit le charme en même temps qu'elle l'égare. » C'est d'un sentiment et d'un ton qui sont tout à fait proches de la poésie familière. — Laissez-moi encore vous citer un passage sur une petite compétition entre Duclos et Paulmy d'Argenson : « Je dois rappeler, pour la gloire des lettres, ce temps à peine écoulé, où l'honneur d'être assis parmi vous excita l'ambition d'une foule de concurrents estimables... Jamais deux émules ne s'estimèrent d'aussi bonne foi et ne se firent la guerre avec tant de probité. Ils combattaient sans crainte, persuadés que le vainqueur deviendrait l'ami le plus zélé de son rival, au moment qu'il serait nommé

son juge. » Et, parlant à nouveau de l'amitié qui le lie à Duclos, Bernis dit : « Pardonnez-moi, Monsieur, de m'occuper si longtemps de vous. Peut-être, un jour, placé où je suis, verrez-vous entrer dans ce sanctuaire des Muses un ami ; vous sentirez alors combien il est doux de pouvoir le louer publiquement et combien il est difficile d'abrégier son éloge. »

Comme je l'ai dit, Bernis a eu le malheur de faire un *Discours sur les passions* et particulièrement sur les passions amoureuses. Ce discours est assez faible ; puis il était dangereux de faire un discours sur l'amour, quand Pascal en a déjà fait un. Bernis, il est vrai, ignorait qu'il eût un aussi illustre rival ; mais tout rival, en cette occurrence, lui aurait été supérieur. De son ouvrage il n'y a à retenir qu'une espèce de dédicace dans laquelle il s'adresse à une femme : « Vous voulez savoir, Madame, ce que je pense de l'amour ; c'est vous exposer à entendre tout ce que vous faites sentir. Pourquoi demandez-vous à être éclairée sur votre ouvrage ? Ne vous siérait-il pas mieux de deviner mes sentiments que de me forcer à les développer ? N'importe, je ne vous refuserai pas le malin plaisir que vous cherchez... Je souhaite que mes réflexions soient dignes de vous, de l'amour et de moi, et que, dans cent ans et plus, nous nous retrouvions tous trois ensemble. » C'est tout à fait le genre de Fontenelle : il y a de Fontenelle certains petits badinages sous forme de lettres où il parle exactement de ce ton. J'ajouterai enfin, pour mémoire, que ce discours n'est pas le seul ouvrage de morale de Bernis : il a fait encore une *Métromanie* qui ne vaut rien, qui n'est qu'une gaminerie spirituelle et sans intérêt.

P. A.

Les phénomènes généraux en histoire.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Maître de conférences à l'Université de Paris.

Les agents de guerre.

Après le corps des agents du culte, le personnel spécial le plus nettement, le plus anciennement séparé, est le corps des agents de guerre, le service de la force armée. Nous verrons : 1^o comment il s'est formé ; 2^o comment il s'est organisé ; 3^o quelle a été son évolution.

I. — Le personnel armé s'est formé par une série de transformations, qui, pour les empires les plus anciennement civilisés, commence avant l'histoire, mais qui, pour plusieurs peuples antiques, nous est connue complètement. Elle aboutit à un régime spécial, celui de l'empire romain, qui est lié à tout un régime politique, économique et social. Ce régime disparaît avec l'empire romain ; mais, sur les débris de cet empire, recommence une nouvelle évolution qui reproduit à peu près les mêmes phases, avec une étape de plus. Nous exposerons les deux évolutions successives, en examinant parallèlement la série de leurs phases.

1. — Le point de départ, qu'on peut saisir dans les sociétés primitives antiques, est un Etat dont on retrouve les caractères chez les peuples sauvages contemporains. Il n'y a pas encore de personnel de guerre spécialisé ; tous les hommes en état de porter les armes sont guerriers en même temps que membres du groupe. On n'a pas affaire là à un phénomène universel, mais à un phénomène très général qu'on observe chez les peuples chasseurs, pasteurs, faiblement agriculteurs, chez les Peaux-Rouges, chez les nègres, chez les Malais d'aujourd'hui, et, dans l'antiquité, parmi les peuples à langue aryenne ou sémitique comme parmi les barbares. Les types sont les Grecs de l'*Odyssée*, les Italiotes, les Ibères, les Celtes, les Scandinaves, les Arabes, les Turcs et les Mongols ; le phénomène reparait à la deuxième période de l'évolution sur les débris de l'empire romain ; dans les villes du Moyen Age, on a la milice ; on la retrouve encore beaucoup plus tard chez les colons anglais de l'Amérique du Nord, chez les

colons hollandais de l'Afrique du Sud. On pourrait qualifier cet état de phase où le peuple entier est un peuple de guerriers.

2. — Une deuxième phase se produit chez des peuples plus évolués. Là, un groupe d'hommes s'occupe plus spécialement de faire la guerre et s'y prépare ; il se spécialise dans les opérations de guerre. Il se détache de la masse ; une classe de guerriers se constitue. Cette formation se fait par deux procédés différents, qu'on retrouve parfois tous deux chez un même peuple.

a) La vie de guerrier paraît plus agréable et plus noble ; la partie la plus puissante de la population se réserve le droit de mener la vie de guerrier. Cette classe privilégiée comprend les gens investis d'un pouvoir supérieur, les fonctionnaires au service du chef, et surtout les riches, les propriétaires. L'évolution est produite ou activée par le perfectionnement des armes. Seuls, les riches peuvent alors se procurer l'armement complet. Le fait s'est produit déjà dans les cités antiques, à Athènes et à Rome ; mais il est beaucoup plus apparent dans la deuxième période ; un bon type pour l'enseignement est fourni par la transformation de l'armée franque : à l'origine, elle est composée de fantassins ; puis les fantassins disparaissent et la force principale de l'armée est constituée par la cavalerie ; le changement de sens du mot *miles* est caractéristique à cet égard ; il arrive à désigner seulement le cavalier couvert d'une armure ; ces cavaliers sont les propriétaires assez riches pour se procurer l'armure ; ils sont suivis de leurs vassaux, *dienslmänner*, de leurs domestiques armés, *knechte*, *écuyers*, *armigeri* ; et tous ces hommes arrivent à constituer la classe des guerriers. On observe une évolution analogue chez les pirates scandinaves, dans les empires musulmans, au Japon (la classe des *samurai*).

b) Un peuple, une bande, envahit un pays, soumet les habitants, se superpose à eux ; il cesse alors d'être un peuple, devient une classe qui se réserve le droit de porter les armes ; il garde des usages et même un nom qui marque la différence avec les sujets : le fait s'est produit peut-être chez les Assyriens, très certainement dans l'empire perse (les Perses sont une armée professionnelle, forment la garde du roi) ; on le constate en Amérique, dans les Antilles avec les Caraïbes. Les types les plus nets dans l'antiquité sont fournis par les Spartiates et par les Thessaliens. Après la chute de l'empire romain, on peut citer encore comme exemples les Arabes de Syrie à Cordoue, les Turcs en Asie, les Mandchoux en Chine, les Normands en Angleterre. A. Thierry, trompé par ce cas, a cru avoir trouvé une loi historique ; il explique la formation des aristocraties par une conquête.

3. — Dans les empires à gouvernement central fort, on a une étape nouvelle : le souverain cherche à avoir la force armée à son service exclusif ; il crée un corps spécial en choisissant des hommes qui se consacrent à la guerre. Mais, dans ce cas, on n'a pas une classe de guerriers ; on a des gens qui font de la guerre une profession. Le type le plus ancien qui nous soit connu est fourni par l'Egypte : il existait là des soldats et des officiers de profession, qui n'étaient probablement pas des volontaires, qui peut-être même étaient héréditaires. On connaît un fait analogue dans l'empire des Incas. Mais le procédé le plus ordinaire est la constitution de bandes de volontaires qui font de la guerre un métier, qui se mettent au service d'un souverain, souvent étranger à leur patrie d'origine : tels, les mercenaires européens en Egypte, les soldats grecs du 1^{er} siècle avant Jésus-Christ ; ce procédé se retrouve chez les Samnites, à Carthage, à Rome après la réforme de Marius. Il reparait dans les Etats qui se constituent sur les débris de l'empire romain : l'empire byzantin a à son service des mercenaires Varègues ; les khalifes de Cordoue enrôlent des mercenaires chrétiens, Navarrais et Léonais (le Cid en est un type) ; dans les monarchies d'Occident, apparaissent au 11^e siècle les *milites solidarii*, les *routiers*, et, à partir du 14^e siècle, le fait est général avec les *soudards*, les *condottiere*, les *soldiers*, les *lands-knechte*. Le nom même indique que la solde est l'élément principal, fondamental, de l'armée.

4. — Les corps ne sont d'abord créés que pour un besoin temporaire, pour une guerre, à la suite de laquelle ils sont dissous, et les hommes qui les composent vont chercher du service ailleurs. Mais, quand le gouvernement est assez riche, il cherche à garder à son service d'une façon permanente son corps armé. On a déjà des embryons d'armée permanente dans les empires de l'Orient antique, en Egypte, en Assyrie, en Perse, avec la garde du roi, — dans les Etats grecs gouvernés par des tyrans, avec les *doruphoroi* ; — l'armée permanente est complètement créée à Rome par l'Empire ; elle est composée de volontaires devenus professionnels. — Ainsi se forme l'armée permanente, dernier terme de l'évolution du personnel guerrier pendant l'antiquité ; elle reparait dans la deuxième évolution, mais après une beaucoup plus longue période de transition, due à ce que les Etats n'ont pas assez d'argent. Des embryons d'armée permanente se montrent au 16^e siècle, en France (compagnies d'ordonnance) et en Espagne ; mais ce sont encore des choses exceptionnelles, et, pendant les guerres de religion, pendant la guerre de Trente Ans, on ne voit que des armées levées pour la durée d'une campagne.

L'armée permanente n'apparaît véritablement qu'au ^{xvii}^e siècle, parallèlement en Hollande, en France, en Brandebourg, en Russie (strélitz). En Angleterre, on a un phénomène inverse : une armée de mercenaires, rendue permanente, le *nouveau modèle*, donne l'horreur du régime, parce que cette armée a eu un caractère politique et religieux, parce qu'elle a été employée à faire une révolution. — Les armées permanentes, d'abord peu nombreuses, vont en augmentant pendant tout le cours du ^{xviii}^e siècle.

5. — La quatrième étape n'a pas été dépassée dans le monde antique ; l'empire romain n'a connu que le régime de l'armée permanente recrutée par des volontaires ; cette armée s'est désorganisée à partir du ⁱⁱⁱ^e siècle, peut-être par suite d'une crise économique ; et, alors, on assiste à une régression, à un retour à une phase antérieure, au régime des mercenaires temporaires, des bandes de guerriers. Une même régression s'est produite dans les empires arabes et orientaux (Chine, Japon). — Mais, dans les monarchies modernes, s'est produite une étape nouvelle, qui est récente et exclusivement européenne. Le gouvernement, augmentant le nombre de ses soldats, n'a pu trouver assez de volontaires ; il a dû compléter les effectifs avec des recrues, pour qui le service a été obligatoire ; il a pris ces recrues dans la partie non guerrière de la population, et, comme c'était une charge onéreuse, il a restreint le choix aux classes sacrifiées. Le premier exemple est fourni par le monde musulman, avec les janissaires, recrutés parmi les jeunes chrétiens, pour qui le service est considéré comme un impôt. Les souverains chrétiens ont pris les recrues parmi les nationaux pauvres ; les types sont l'armée de Gustave-Adolphe, les milices en France, les *cantoniste* en Prusse. Longtemps, ce procédé ne fut qu'un expédient ; puis, les besoins augmentant, on a fait appel à tous les hommes valides : l'exemple a été donné par la France en 1793 (la *réquisition*) ; la Prusse a été la première à le suivre, mais des conditions spéciales l'ont obligée à faire l'expérience du service court. Depuis 1870, les Etats européens ont adopté les principes prussiens, le service militaire obligatoire et universel. On semble donc être revenu au régime primitif, au type du peuple de guerriers. Mais la ressemblance entre ce régime et le régime actuel de la *nation armée* n'est que superficielle ; dans un peuple de guerriers, il n'y a pas de spécialisation, la force armée n'est pas distincte de la nation ; dans le régime prussien, au contraire, tous les hommes valides deviennent des professionnels pendant un temps plus ou moins long, ils sont des janissaires à court terme ; les chefs

permanents restent des volontaires, se détachent de l'ensemble de la nation et forment un corps complètement spécialisé.

Telle est la marche générale de l'évolution qui a amené la création des diverses formes du personnel de guerre. Mais, dans beaucoup de pays, on trouve ensemble des phases différentes, qu'on ait affaire à des survivances, ou à des créations destinées à répondre à des besoins d'un type plus arriéré : sous l'ancien régime, en France, on trouve, à côté des routiers et des soldats, l'*arrière-ban* ; en Angleterre, coexistent l'armée permanente et les milices des comtés ; en Hollande, l'armée des Etats-généraux et les gardes urbaines.

II. — Le personnel armé est toujours très nombreux, car il doit constituer une force matérielle énorme. La plus grande partie, les soldats, sont, dans une armée régulière, analogues à des ouvriers ; les officiers seuls forment un corps de fonctionnaires.

1. — Le recrutement se fait par des procédés différents suivant les moments de l'évolution. Dans une nation de guerriers, tous les jeunes gens entrent dans le corps des guerriers, quand ils ont atteint l'âge de porter les armes ; souvent, cette entrée s'accomplit par une cérémonie (serment prêté par les jeunes Athéniens). — Quand les guerriers forment une classe, le recrutement se fait, comme dans toute aristocratie, par hérédité et admission (Sparte, chevaliers du Moyen Age). — Pour une armée au service d'un souverain, on recrute quelquefois par achat d'esclaves (Egypte antique, Mameluks), ou par levée obligatoire, ou par enrôlement d'aventuriers isolés et, le plus souvent, par enrôlement de bandes : il est plus facile de traiter avec des entrepreneurs, chefs de bandes formées de gens d'une même nation ou de gens appartenant à des nations différentes ; ce dernier cas est le plus fréquent : on a des exemples pour l'antiquité (mercenaires grecs au service de l'Egypte, de la Perse, barbares au service de l'empire romain) et pour les Etats modernes (capitaines amenant leurs compagnies, généraux traitant pour leurs armées : grandes compagnies dans la France du *xiv^e* siècle, Wallenstein pendant la guerre de Trente Ans). — Dans les armées composées de volontaires, l'enrôlement est le procédé ordinaire ; mais l'enrôlement est individuel, fait par des racoleurs (France, Prusse, aux *xvii^e* et *xviii^e* siècles). — Dans le régime de la nation armée, l'enrôlement individuel et volontaire est le procédé de recrutement pour les officiers ; pour les soldats, le recrutement redevient universel et obligatoire.

2. — Le personnel armé étant très nombreux et ayant besoin, à certains moments, d'agir avec une grande unité, il est amené à

adopter une méthode de commandement qui permette de faire exécuter promptement un ordre donné ; on aboutit nécessairement à la formation d'un cadre permanent de chefs subordonnés les uns aux autres, d'une hiérarchie. Mais ce système n'est pas inhérent à toute force armée : il semble avoir été inconnu des peuples de guerriers : on voit chez eux des bandes ayant chacune son chef, opérant les uns à côté des autres, sous un chef de guerre temporaire, choisi pour une campagne : tels les guerriers de l'*Iliade*, telles les bandes de la première croisade (pour la bataille d'Antioche, on prend un chef commun, Boémond). Dans les armées spécialisées, l'expérience conduit vite à la création d'une hiérarchie d'officiers : pour l'antiquité, le type le plus net est Sparte. A Rome, on eut un système original : les officiers supérieurs sont des magistrats ; le seul cadre permanent est constitué par les centurions, qui, sortis du rang, sont plutôt des sous-officiers que des officiers ; mais il semble bien que les centurions aient fait la force de l'armée romaine, car cette armée se disloque avec la suppression des centurions.

Dans la deuxième évolution, le régime se reforme par le groupement des chefs de bandes sous un supérieur, *colonel*, *oberst*, puis *général* ; il se forme une hiérarchie de subdivisions emboîtées les unes dans les autres ; le nombre de ces subdivisions varie d'une armée à l'autre ; mais le régime, dans l'ensemble, est analogue dans toutes les armées perfectionnées, ce qui prouve qu'il répond à des nécessités pratiques, générales. Partout on a des divisions correspondant à l'escouade, à la compagnie, au régiment. C'est à Sparte l'*énomotie*, la *more*, le *lochos* ; c'est, à Rome, la *centurie*, la *cohorte*. Le régiment comprenait d'abord 1.000 hommes ; il était l'unité tactique ; puis il est arrivé à se grossir jusqu'à 3 et 4.000 hommes, mais il s'est subdivisé en bataillons. La brigade, qui correspond à la légion, est l'unité stratégique. Enfin, tout récemment, dans les grandes armées, on a eu la division et le corps d'armée.

3. — Les procédés d'action ont, pour le personnel armé, une importance beaucoup plus considérable que pour les autres personnels. Ces procédés se divisent nécessairement en deux catégories : procédés individuels (armes), procédés collectifs (fortifications et artillerie). Pour ces deux catégories de procédés, l'évolution a été très lente : dès les plus anciennes époques historiquement connues, on trouve les procédés qui ont duré jusqu'au *xvii^e* siècle, sans autres modifications que des modifications de détail. On n'a qu'à considérer les bas-reliefs

assyriens représentant des opérations de guerre, pour y retrouver toutes les armes, fortifications et machines qui vont se transmettre jusqu'à la fin du Moyen Age. Nous analyserons les deux groupes de procédés, en distinguant dans chacun ce qui sert à l'offensive et à la défensive.

Les armes principales sont les armes défensives, ce qui se comprend, le guerrier tenant avant tout à se préserver. Partout elles sont constituées de trois pièces, couvrant les trois parties du corps, casque, cuirasse, jambières ; de plus, le guerrier porte à la main un bouclier. On retrouve toutes ces armes chez les Assyriens grecs, chez les légionnaires romains, chez les Parthes ; parmi les barbares, ceux qui peuvent se les procurer s'en revêtent ; et, dans l'antiquité, ces armes défensives sont si bien considérées comme les armes habituelles, que les historiens notent le fait que les Gaulois ne les ont pas (c'est probablement ainsi qu'il faut comprendre cette assertion que les Gaulois vont nus au combat). La seule différence consiste dans la forme qu'elles prennent et dans la matière dont elles sont faites ; elles sont plus lourdes dans les pays d'Occident, plus légères chez les Arabes. Le seul perfectionnement important a consisté à remplacer les plaques de métal par un tissu de mailles de fer, invention introduite dès l'antiquité ; au ^x^e siècle, on a eu le haubert, rattaché au casque ; puis, au ^{xvi}^e siècle, la chemise de mailles a été remplacée par des plaques emboîtées les unes dans les autres, ce qui aboutit à l'*armure de plate*, que portent les combattants de Rocroy.

Les armes offensives se divisent en armes de corps à corps, ou *armes de hast*, et en armes de jet. Parmi les premières, sont la lance, l'épée, la masse ; les secondes sont le javelot, l'arc, la fronde. Elle étaient connues des Assyriens, et elles se sont transmises avec quelque perfectionnement : la lance a été allongée jusqu'à devenir la sarisse des Macédoniens et la pique du lansquenet ; l'épée est devenue plus longue, elle a été transformée d'*arme de taille* en *arme d'estoc* ; le javelot est devenu le *pilum* romain ; à l'arc a été substituée l'arbalète, à une époque inconnue, mais antérieure au ^{xi}^e siècle, ou bien est devenue le grand arc des archers anglais de la guerre de Cent Ans. Certains peuples ont eu des armes nationales ; mais ils les ont abandonnées, quand ils sont entrés en contact avec d'autres peuples mieux armés ; telle la *francisque*, hache de jet des peuples du Nord, et la grande hache à deux tranchants des Normands, des Varègues, et que portait encore Harold à Senlac. Les guerriers improvisés ont eu parfois des armes improvisées, qui ne sont que des outils de

paysans transformés : les fléaux des Hussites, les faux des Polonais.

Il existe deux façons de combattre : à pied et à cheval. Le cheval, ou sa variante, le char de guerre, n'est chez les peuples antiques qu'un procédé accessoire ; la force de l'armée consiste dans l'infanterie. Rome est un excellent exemple : elle n'eut pas de cavalerie nationale, mais fit appel à des Numides, à des Arabes, à des Parthes, à des Gaulois et surtout à des Germains. Au contraire, la cavalerie devient la partie la plus nombreuse des armées après la chute de l'empire romain, et elle l'est restée chez les peuples arabes, turcs et mongols. Les peuples du Nord seuls restent fantassins : Francs, Saxons, Scandinaves ; mais, chez eux, quand une classe de guerriers se sépare du reste de la nation, elle est constituée par des cavaliers. Les Normands sont restés la dernière infanterie du Moyen Age. L'infanterie reparaît avec les montagnards suisses, qui ont servi de modèle aux lansquenets allemands et aux fantassins des autres peuples, et avec les janissaires, de création récente.

Les fortifications sont de deux sortes, fixes ou volantes. Pour les fortifications fixes, on retrouve les principales chez les Assyriens : elles consistent en une enceinte de hautes murailles, entourée d'un chemin de ronde, flanquée de tours carrées, percée de portes, défendue en avant par un fossé, ou bâtie sur un escarpement. Quelques modifications de détail y ont été apportées : tours rondes, ponts-levis, herses. — Les fortifications volantes sont des ouvrages improvisés pour abriter l'armée en marche ; le type est fourni par les *castra* romains : parfois on se borne à ranger en cercle les chariots de l'armée, système usité chez les Cimbres, les Goths, les Huns, les Hussites.

Pour détruire les murailles, on emploie des machines de trois sortes : le *bélier* qui bat le pied du mur, la *tour roulante*, la *baliste* qui lance des pierres ou des traits. On les voit employées chez les Assyriens, chez les Grecs, chez les Romains, et pendant tout le Moyen Age. On y joint la mine souterraine.

Un tel système d'armement oblige les guerriers à être accompagnés de valets et de bêtes de somme. Rome est une exception : les soldats portent eux-mêmes leur bagage.

Ce système a été transformé à partir du *xvi^e* siècle, parce que des armes nouvelles ont fini par rendre les procédés défensifs, armures et fortifications, illusoires ; mais la transformation a été très lente : on porte encore des armures à Rocroy, on construit beaucoup de fortifications durant le *xvi^e* siècle. La poudre amène un renversement complet dans l'importance des divers

procédés : elle rend les armes défensives inutiles, elle oblige à y renoncer. Les armes offensives prennent une importance plus grande ; mais le rôle des *armes de hast* est réduit ; elles finissent par disparaître, sauf le sabre-baïonnette, combiné avec le fusil ; l'*arme de jet* devient l'arme essentielle grâce à un perfectionnement très lent (arquebuse à mèche, puis à rouet, mousquet, fusil à pierre, puis à piston, et enfin fusil se chargeant par la culasse). La cavalerie redevient accessoire ; l'infanterie prend une place prépondérante. Une révolution s'opère dans le système des fortifications : la muraille de pierre dominante cède la place aux ouvrages en terre invisibles, aux fortifications *rasantes* ; puis, au xix^e siècle, l'enceinte continue est remplacée par les forts détachés. Pour l'artillerie, toutes les anciennes machines sont abandonnées ; elles sont remplacées par les canons lançant d'abord des boulets, puis des bombes et des obus ; une dernière révolution a été accomplie par la poudre brisante et sans fumée.

4. — Dans une armée, des règles se créent, par la coutume, par des ordres formels. Partout, elles portent à peu près sur les mêmes points, ce qui tient à des conditions générales, à des nécessités communes à tout personnel de guerre. — Avant tout, il faut régler les relations des guerriers entre eux et avec leurs chefs : c'est la *discipline*. L'obéissance aux ordres est absolument nécessaire pour la marche, pour la bataille ; alors le chef est un véritable monarque absolu ; mais cette obéissance peut être obtenue par des procédés différents et, en dehors des moments d'action, l'armée peut, comme une société, vivre sous des régimes différents. Il y a donc plusieurs types de discipline. Chez les peuples ou dans les classes de guerriers, la discipline est volontaire ; les hommes obéissent au chef par attachement (compagnons germaniques, *ambacts*, clans), ou par dévouement religieux (musulmans) ; l'obéissance est alors limitée par la coutume : le chef ne doit ordonner que des actes compatibles avec la dignité de ceux à qui il commande, ne leur faire accomplir qu'une tâche guerrière. Dans les armées de volontaires professionnels, on trouve une discipline démocratique : les chefs élus expliquent leurs commandements, discutent avec leurs subordonnés : ce fut le cas chez les mercenaires grecs (les *Dix Mille* en fournissent un bon exemple) ; ce fut peut-être le cas des Francs, des Scandinaves ; parfois les obligations sont limitées par le contrat d'engagement : ainsi les mercenaires suisses ne devaient pas être commandés pour les assauts ; les Espagnols ne devaient pas être employés à des travaux de terrassements. Dans les armées permanentes se crée une discipline absolutiste : les exemples les mieux connus

sont ceux de l'armée romaine (le chef possède l'*imperium*, qui se manifeste par des signes extérieurs, hache dans les faisceaux, qui lui donne le droit de *décimer* les troupes qui se sont mal conduites), des armées ottomanes qui ont peut-être servi de modèle pour les autres armées européennes; ce type de discipline s'est peu à peu établi dans les armées modernes à la fin du xvii^e siècle : l'exemple le meilleur est fourni par l'armée prussienne; il a été transporté aux armées qui reposent sur la base du service universel.

D'autres règles apparaissent qui fixent les droits du personnel, la solde, le butin, les fournitures, les hommes, qui établissent une procédure pour régler les contestations et les infractions, une justice de guerre spéciale, plus sommaire et plus rapide.

Il faut régler aussi la manière de vivre des soldats en temps de paix, leur distribution sur le pays. La question ne se pose ni pour les nations ni pour les classes de guerriers (ils rentrent chez eux, la campagne terminée) ni pour les armées de professionnels non permanentes, (ils sont licenciés à la paix). Pour les armées permanentes deux systèmes ont été adoptés : dans l'empire romain, qui a peut-être imité l'Egypte, les soldats sont répartis dans des camps sur les frontières, et aujourd'hui dans des garnisons; dans l'empire ottoman, les soldats vivent groupés comme aujourd'hui dans des casernes.

Des règles fixent les relations des soldats avec le reste de la population; avant tout, il faut empêcher le personnel guerrier d'abuser de sa force pour piller ou maltraiter les habitants.

Enfin, des règles indiquent la méthode pour apprendre le métier de la guerre : ce sont des coutumes chez les peuples guerriers; elles sont surtout développées au Moyen Age (apprentissage de la chevalerie); mais les règles ne deviennent obligatoires que dans les armées professionnelles permanentes (empire romain, janissaires turcs, armées des Etats modernes); pour les officiers, on arrive à créer des écoles spéciales. D'autres règles indiquent des procédés pour vérifier le nombre, l'équipement des hommes d'un corps : on a la *montre* de la fin du Moyen Age, la *parade* instituée en Prusse, et imitée partout.

III. — Le personnel de guerre, une fois constitué, évolue dans des sens différents, suivant les conditions générales. Mais certaines évolutions reparaissent si souvent qu'elles semblent tenir à des causes habituelles, qu'elles semblent être des évolutions normales.

1. — Il se détache de la masse de la population pour former un corps dont les membres prennent des sentiments spéciaux; ce corps se crée une morale, une conception de la vie différente

de la morale ordinaire. Les hommes de guerre se sentent unis entre eux par une solidarité spéciale qui les sépare des civils ; et même cette solidarité s'étend aux guerriers ennemis : un excellent type est fourni par les condottieri italiens.

Les hommes de guerre sont liés à leurs chefs et à leurs camarades, ils deviennent indifférents pour le reste de la nation ; le loyalisme, le respect des droits se restreint au clan des guerriers ; il ne s'étend plus aux civils ni aux lois ni au régime politique (les *vétérans* romains). Ils ont un idéal spécial : la qualité regardée comme essentielle pour la profession, la bravoure, devient la règle de la vie ; le point d'honneur professionnel consiste à montrer une grande bravoure. Le fait est net surtout dans les classes de guerriers (Spartiates, Gaulois) ; il est moins apparent à Rome ; il est très frappant chez les Barbares entrés dans l'empire romain ; chez les chevaliers du Moyen Age, il aboutit au sentiment de l'honneur, dans le sens européen.

2. — Cette indifférence à l'égard des non guerriers détermine la formation d'un ensemble de pratiques très générales. Possédant la force, se conduisant en vertu d'une morale restreinte à leurs pareils, les gens de guerre sont normalement portés à ne pas observer les coutumes et les règles ordinaires. Ils pillent le pays, ils maltraitent les habitants, ils les torturent pour s'amuser ou se procurer de l'argent. De telles pratiques apparaissent à toutes les époques, dans les armées antiques, dans celles du Moyen Age et des temps modernes : les types sont les écorcheurs, les grandes compagnies, les routiers, les soldats du temps de la Ligue et de la guerre de Trente Ans. La transformation de la discipline et du recrutement a modifié la conduite des gens de guerre dans la période récente.

De même, les armées de professionnels n'ont pas fait montre d'une grande discipline à l'égard du gouvernement : désertions, refus d'obéissance, séditions, massacres des généraux, y ont été ordinaires, surtout quand la solde n'était pas régulièrement payée. La discipline était mieux observée dans le cas contraire. Les armées des Provinces-Unies faisaient l'admiration des contemporains par leur obéissance aux ordres des Etats généraux.

3. — L'évolution a amené la formation d'un ensemble de règles, qui, se transmettant, ont constitué l'art militaire. Ce furent d'abord des maximes, puis une méthode. Le travail a été ébauché par les Grecs, qui lui ont donné des noms : *tactique* et *stratégie* ; au Moyen Age, tout cet ensemble de règles a disparu ; il s'est reformé depuis la Renaissance.

M. T.

L'idée de temps.

Cours de M. EMMANUEL JOYAU,

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

I. — Il n'est guère de mot qui produise sur notre imagination une impression plus forte que le mot de temps (1) ; il n'est guère d'idée qui tienne plus de place dans nos pensées, car il n'est pas un ordre de faits où le temps n'intervienne et ne joue un rôle considérable. Ne devons-nous donc pas le regarder comme une des grandes forces de la nature, la plus grande peut-être, puisque rien ne se produit sans lui et que rien ne lui résiste ? N'est-il que la condition indispensable de toute évolution, de tout progrès ? N'en est-il pas plutôt la cause efficiente ? Tout ce que nous voyons est l'œuvre du temps, et des choses qui existent il n'en est pas que le temps ne doive tôt ou tard détruire, dans l'ordre social tout comme dans le monde matériel. La main lente du temps aplanit les montagnes, a dit Voltaire, et il n'est empire si puissant dont il ne finisse par avoir raison (2). Ce ne sont pas seulement les poètes qui personnifient le temps : bien des religions l'ont adoré comme une divinité puissante et redoutable ; et l'un des philosophes les plus pénétrants du XIX^e siècle, M. Renan, disait encore : « Le temps me semble de plus en plus le facteur universel, le grand coefficient de l'éternel devenir. »

Le temps est la condition de la production de tous les phénomènes sans exception. Dire qu'une chose devient, c'est dire qu'elle est dans le temps ; l'idée de temps est inséparable de l'idée de mouvement, de changement. Il ne semble pas, en effet, que les forces de la nature s'exercent d'une manière absolument continue et constante ; il en résulterait une immutabilité parfaite de l'univers.

(1) VOLTAIRE, *Zadig*, XXI. Quelle est de toutes les choses du monde la plus longue et la plus courte, la plus prompte et la plus lente, la plus divisible et la plus étendue, la plus négligée et la plus regrettée, sans quoi rien ne se peut faire, qui dévore tout ce qui est petit et qui vivifie tout ce qui est grand ? — *Zadig* dit que c'était le temps : rien n'est plus long, puisqu'il est la mesure de l'éternité ; rien n'est plus court, puisqu'il manque à tous nos projets ; rien n'est plus lent pour qui attend ; rien de plus rapide pour qui jouit ; il s'étend jusqu'à l'infini en grand ; il se divise jusque dans l'infini en petit. Tous les hommes le négligent, tous en regrettent la perte. Rien ne se fait sans lui. Il fait oublier tout ce qui est indigne de la postérité et il immortalise les grandes choses.

(2) *Roman de la Rose*, vers 361 et sq.

Celles-ci sont plus énergiques, celles-là plus faibles ; l'action des unes est plus rapide, celle des autres est plus lente. Une des hypothèses capitales sur lesquelles repose le système de l'évolution, qui compte tant de partisans au xix^e siècle et au xx^e, c'est que la forme essentielle du fonctionnement de toutes les forces, c'est la loi du rythme, c'est-à-dire de l'alternance de la tension et du relâchement, comme nous en voyons des exemples dans les vibrations ondulatoires par lesquelles on explique la production des sons, de la lumière, de l'électricité. Par l'effet de ces changements rythmiques, les actions et les résistances se combinent de façons infiniment variées et produisent toutes les sortes de mouvements. Des mouvements, les uns s'accomplissent dans un sens rectiligne et poursuivent leur course indéfiniment ; les autres sont périodiques, c'est-à-dire reviennent sur eux-mêmes suivant une courbe fermée et recommencent à se produire selon le même ordre, la même série. Tous se manifestent dans le temps, ils ont entre eux des rapports de simultanéité et de succession, ils durent plus ou moins, ils apparaissent et disparaissent plus ou moins vite. Les phénomènes de la nature ne forment pas un système de séquences unilinéaires, mais un tissu extrêmement complexe ; aucun ne résulte d'un seul ordre de causes, mais en réalité de toutes les causes, dont l'action, bien entendu, se fait sentir d'une manière inégalement intense, mais toujours efficace. Cette action est tantôt positive, tantôt négative ; parmi les forces de la nature, il y en a qui sont antagonistes ; l'énergie de l'une diminue ou même annule l'énergie de l'autre, de sorte que si la première n'intervient pas, la seconde s'exerce sans entrave et détermine un tout autre résultat. Ainsi chaque fait qui se produit à un instant donné est étroitement lié à tous les faits simultanés, il résulte de tout le passé et contribue à l'élaboration de l'avenir. Aucun phénomène ne peut surgir à l'être qu'à condition d'être non seulement accompagné, mais encore précédé et préparé par une succession plus ou moins longue d'autres phénomènes. Il faut du temps pour que les actions mécaniques, pour que les combinaisons chimiques s'accomplissent, pour que la température s'élève ou s'abaisse. Cette loi devient encore plus manifeste si nous considérons les êtres vivants : c'est avec le temps que les végétaux croissent, que les fruits mûrissent, que les animaux se développent.

II. — La même loi régit aussi tous les événements de notre vie intellectuelle et morale et comme nous avons de ces faits une connaissance directe et immédiate, nous constatons les rapports de simultanéité, d'antériorité et de postériorité qui les unissent : la connaissance de ces rapports est l'origine de l'idée de temps.

Celle-ci ne peut exister que dans une intelligence capable d'exécuter la synthèse de plusieurs phénomènes de conscience qu'elle compare, entre lesquels elle établit une liaison de coexistence, de succession ou de durée. Elle ne peut s'inscrire sur une table rase ; si l'esprit humain était semblable à la statue de Condillac, il posséderait tous les éléments nécessaires pour former l'idée de temps, mais il ne la formerait pas. C'est parce que la pensée est au contraire une activité synthétique, parce qu'elle ne conçoit jamais une seule idée, que dans toutes ses opérations l'analyse découvre comme éléments essentiels certaines déterminations temporelles. Il nous est impossible de concevoir un événement autrement que comme se produisant à un certain moment et durant plus ou moins ; mais, si le temps est la condition de toute pensée, c'est qu'il est la condition de toute existence.

L'observation attentive des enfants et des vieillards a fait faire de grands progrès à la psychologie : on a constaté comment toutes nos facultés se développent peu à peu et quelquefois aussi s'affaiblissent et dégénèrent ; toutes les opérations intellectuelles demandent du temps ; certaines idées ne peuvent être conçues, certaines découvertes ne peuvent être faites qu'à la suite de certaines autres ; il y a des choses que l'on ne peut comprendre, des études que l'on ne peut faire qu'à un certain âge ; ici, comme en toutes choses, nous ne pouvons nous passer du concours du temps ; on compromet tous les résultats quand on veut précipiter.

L'influence du temps n'est pas moins manifeste dans notre vie morale. Quoi qu'en dise M. Bergson, dont le livre sur les « Données immédiates de la Conscience » a eu un retentissement bien mérité, il y a entre les sentiments des différences non seulement de qualité, mais aussi de quantité, c'est-à-dire d'intensité, et l'un des principaux éléments de ces différences, comme le remarquait déjà Aristote, c'est la durée. Le plaisir, la douleur affectent tout autrement notre conscience, s'ils ne durent qu'un instant ou s'ils se prolongent. L'action du temps (c'est une remarque que tout le monde a eu l'occasion de faire) ne s'exerce pas toujours dans le même sens ; tout d'abord la prolongation, la répétition des plaisirs en augmentent la vivacité et le charme ; puis la satiété vient et traîne à sa suite la lassitude : que d'impressions, d'abord délicieuses, deviennent indifférentes et même insupportables ! Réciproquement il n'est guère de souffrances, de chagrins que le temps ne rende tolérables. Cette remarque n'est pas pour nous embarrasser : tant qu'un fait attire, absorbe notre attention, le sentiment qu'il fait naître est éprouvé avec une grande intensité ; les plaisirs et les douleurs que nous ressentons se peuvent même

additionner. Mais des événements de toute sorte se produisent, qui sollicitent notre esprit de divers côtés ; nous ne pouvons maintenir notre attention fixée sur un point qu'à condition de leur résister ; nos forces sont bornées ; nous sommes tous (les uns plus, les autres moins) incapables de soutenir indéfiniment la lutte. A mesure que notre attention se porte sur d'autres points, le plaisir et la douleur ont bientôt fait de perdre leur force : Pascal a décrit en termes inoubliables la puissance de la distraction pour calmer les plus profondes douleurs. Si, d'un autre côté, la prolongation du plaisir peut devenir importune et même pénible, c'est à partir du moment où, l'esprit voulant se porter et se fixer sur autre chose, une excitation à laquelle il ne peut se soustraire l'en empêche et lui fait obstacle. Dans tous les cas, le phénomène que nous observons en nous a une cause précise, facile à déterminer, et cette cause n'est pas le temps.

III. — Les temps sont bien changés ! nous arrive-t-il parfois de dire ; expression des plus impropres, car il est évident que le temps ne saurait changer, quels que puissent être les changements de son contenu et que les différentes parties du temps sont absolument identiques les unes aux autres.

On répète souvent que le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs (1). Encore une fois, le temps ne change rien ; mais rien ne demeure immuable dans la nature, pas plus nos sentiments, nos humeurs, nos caractères que les autres réalités, de quelque ordre qu'elles soient. On se rappelle les expressions du vieil Héraclite : « Tout coule : on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve ! » Les faits innombrables qui se succèdent avec une extrême diversité excitent en nous des impressions nouvelles, et, pendant ce temps, nous changeons nous aussi, nous ne sommes plus les mêmes. Nous nous modifions quelquefois d'une manière brusque et considérable, plus souvent d'une façon lente, continue et graduelle, de sorte que nous ne nous en apercevons pas, à moins que quelque événement extraordinaire ne nous amène à comparer deux moments suffisamment éloignés. La pensée est sans cesse en mouvement ; toutes sortes d'associations et de raisonnements suscitent dans notre esprit de nouvelles idées qui à leur tour influent sur nos sentiments ; en même temps par le cours de l'âge, par le développement ou le dépérissement de nos organes, par la manière dont s'accomplissent en nous les fonctions vitales, par suite de l'état de notre santé, nous éprouvons des sentiments tout différents en présence de causes analogues.

(1) V. Voltaire, *Les deux Consolés*.

IV. — Il n'entre pas dans notre intention d'examiner la question au point de vue moral. Il est certain que le temps ne vaut que par l'emploi que nous en faisons ; il est indifférent au bien et au mal ; ce n'est pas lui, c'est notre volonté que nous appliquons à l'un ou à l'autre. Notre existence s'écoule dans le temps ; nous sommes nés à un certain moment ; notre vie est constituée par une série plus ou moins longue d'événements qui aura nécessairement une fin. C'est bien ici le cas de rappeler la célèbre distinction établie par les Stoïciens entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas. Il nous est impossible de modifier la marche du temps, de l'arrêter, d'en accélérer ou d'en ralentir la course à notre gré, de même que de revenir en arrière, de rattraper, comme on dit, le temps perdu. Que faut-il entendre par là ? Notre existence est intimement liée à celle de la nature entière ; nous sommes emportés dans le tourbillon commun ; chacun de nous n'est qu'un des êtres innombrables qui peuplent la terre, notre terre une des moindres planètes qui gravitent dans l'espace ; les phénomènes qui se produisent en nous sont pour la plupart les effets des causes extérieures, à la puissance desquelles nous ne pouvons nous soustraire et dont l'action se poursuit constamment. Mais nous possédons une activité personnelle, dont il ne tient qu'à nous de faire plus ou moins d'usage : voilà pourquoi, dans la même heure, dans la même journée, dans le même nombre d'années, les différents hommes trouvent le temps d'accomplir un travail si inégal. Quelques-uns sont morts à la fleur de l'âge, léguant à l'admiration de la postérité une œuvre considérable, Duns Scot, Pascal, Virgile, Raphaël, Mozart ; d'autres, en plus grand nombre, atteignent les limites extrêmes de la vieillesse sans presque avoir agi. « Le temps, dit Franklin, est l'étoffe dont la vie est faite » ; c'est à nous de savoir en tirer parti. Qu'est-ce donc que perdre son temps ? C'est ne point exercer son activité avec une énergie suffisante, c'est n'être capable que d'un effort intermittent, c'est s'abandonner à la paresse ; bien employer son temps, en connaître le prix, c'est ne pas ménager sa peine, être attentif à faire le plus possible et à profiter des occasions. Les poètes gnomiques grecs ont beaucoup insisté sur l'importance du *καιρὸς* ; l'économie politique nous enseigne que, pour réussir dans toutes les entreprises, il ne suffit pas de travailler beaucoup, il faut encore travailler au bon moment ; l'exemple le plus clair est celui des opérations de l'agriculture. Mais, quand nous disons que nous profitons du moment, cela veut dire que nous profitons d'une rencontre momentanée de circonstances et que nous nous appliquons à exécuter ce qu'il y a lieu de faire pour que

la combinaison de notre action propre avec celle des événements simultanés produise telle résultante utile ou nous préserve de tel accident.

Les Italiens disent que le temps est galant homme ; il arrange bien des choses, il aplanit des difficultés qui semblaient insurmontables, il apaise les colères et les passions d'abord soulevées, il amène un concours d'événements tel qu'il rend facile ce qui paraissait impossible. C'est fort souvent un grand point que de gagner du temps : les gens auxquels on a affaire ne sont plus irrités, on a le loisir de terminer un ouvrage qu'on n'avait pu achever, on se dérobe à un danger pressant ou bien on voit enfin se produire des conjonctures favorables (1). Quelquefois il nous semble que le temps nous échappe, qu'il nous manque pour ce que nous avons à faire ; c'est ou bien que nous sommes trop lents, que nous ne savons pas accélérer nos actions en rapport avec les événements auxquels elles doivent correspondre, ou bien qu'aveuglés par nos passions, par notre avarice ou notre ambition, nous avons entrepris plus de travaux qu'on n'en peut raisonnablement exécuter en un temps donné.

V. — Le temps n'est donc pas une chose qu'il puisse nous être permis de percevoir ; ce n'est pas non plus une qualité des objets ; c'est uniquement une quantité, une durée ; en d'autres termes, le temps n'est pas un absolu, l'idée en est essentiellement relative. Il n'y a pas de temps long ni de temps court ; cela dépend du terme de comparaison auquel nous le rapportons : qu'est-ce qu'un jour ? Est-ce 24 fois 60 minutes ou bien $\frac{1}{365}$ d'année ? C'est précisément parce que, selon le cours de nos réflexions et surtout selon les variations de nos sentiments, l'instrument de mesure change continuellement, que le même intervalle de temps nous paraît de longueur très inégale. Et encore que voulons-nous dire quand nous parlons d'un même intervalle de temps ? M. Poincaré démontre clairement que nous n'avons pas l'intuition directe de l'égalité de deux intervalles de temps ; nous ne la percevons pas, nous y croyons d'après le témoignage de certains instruments, ainsi que nous l'expliquerons tout à l'heure. Nous comparons les uns aux autres les événements de notre vie et ils y tiennent une place plus ou moins grande ; ou plutôt il y en a un certain nombre qui, pour une raison ou pour une autre, prennent à nos yeux une importance prépondérante : ils nous servent de termes de comparaison et de points de repère.

(1) Le temps perdu est souvent du temps gagné, dit spirituellement un auteur contemporain. (Pailleron, *Le Monde où l'on s'ennuie*.)

Les langues des peuples civilisés ont un grand nombre de mots pour exprimer les nuances du passé et de l'avenir ; il n'en est pas de même chez les peuples barbares ; nous voyons que nos enfants parviennent lentement à comprendre ces distinctions subtiles ; il ne leur suffit pas, pour cela, des leçons de l'expérience ; il faut qu'ils deviennent capables de réflexion et d'analyse. Nous sommes tout naturellement amenés à adopter comme mesure la durée moyenne et normale de la vie humaine ; on a souvent montré, et de la manière la plus spirituelle, que, pour des êtres dont la vie serait plus courte ou plus longue que la nôtre, le temps paraîtrait marcher d'un tout autre pas ; que les Ephémères des bords de l'Hipanis, les habitants de Saturne ou de Sirius porteraient des jugements bien différents des nôtres (1). Mais ces jugements humains eux-mêmes, quelle confiance peuvent-ils nous inspirer ?

De la durée moyenne et normale de la vie humaine nous ne pouvons nous faire qu'une idée vague et approximative, qui ne comporte aucune précision. On dit quelquefois que le présent n'est qu'un instant insaisissable : cela n'est pas rigoureusement exact ; le présent seul, au contraire, est directement et immédiatement perçu par la conscience ; mais la conscience du présent ne suffit pas pour donner naissance à l'idée du temps ; il faut que ce présent soit relié par un acte de synthèse intellectuelle à un avant et à un après ; le passé ne nous est conservé que par la mémoire, tandis que l'imagination anticipe sur un avenir plus ou moins lointain. Que de causes modifient sans cesse les témoignages de la mémoire ou de l'imagination et nous em-

(1) VON BAER ap. JAMES, *Psychology*, 1.639. Si nous étions capables de noter distinctement 10.000 événements en une seconde au lieu de 10, comme nous le faisons actuellement en moyenne, et si notre vie devait contenir le même nombre d'impressions, elle pourrait être 1000 fois plus courte. Nous pourrions vivre moins d'un mois et personnellement ne rien connaître du changement des saisons. Si nous étions nés en hiver, nous croirions à l'été comme nous croyons maintenant aux chaleurs de l'époque carbonifère. Les mouvements des êtres organisés seraient si lents pour nos sens qu'ils seraient inférés, non perçus. Le soleil se tiendrait immobile dans le ciel, la lune presque sans changements et ainsi de suite. Mais renversons l'hypothèse et supposons un être qui ne puisse avoir que la millième partie des sensations que nous éprouvons dans un temps donné. Les étés et les hivers seraient pour lui comme des quarts d'heure. Les champignons et les plantes à croissance rapide viendraient si vite à l'existence qu'ils lui paraîtraient des créations instantanées ; les mouvements des animaux seraient aussi invisibles que le sont pour nous ceux des boulets de canon. Le soleil traverserait le ciel comme un rapide météore, laissant derrière lui une brillante trace de feu, et ainsi de suite.

pèchent de faire fond sur leurs estimations ! M. P. Janet a fort ingénieusement étudié ces illusions d'optique interne (1) et expliqué que nous apprécions tout autrement la même période de temps, selon qu'elle fait partie du passé ou de l'avenir, selon que nous sommes nous-mêmes jeunes ou vieux. Quand nous repassons dans notre esprit les épisodes heureux ou malheureux de notre vie, les événements dont nous avons été les acteurs ou les témoins, les années sont loin d'avoir à nos yeux une valeur égale ; les termes naguère et jadis, qui ont au point de vue subjectif une signification profonde, n'ont aucun sens objectif ; que de fois nous appliquons le premier mot à des faits plus éloignés, le second à des faits plus rapprochés de nous ! Le sentiment de la succession n'est pas la forme nécessaire et constante du témoignage de la conscience : nous avons parfois conscience de plusieurs phénomènes simultanés que nous distinguons fort bien ; mais, d'ordinaire, ils n'occupent pas le même plan et ne présentent pas une égale intensité ; c'est ainsi qu'une joie superficielle peut être contemporaine d'une douleur foncière qui ne disparaît pas.

VI. — L'expérience a, de bonne heure, amené les hommes à reconnaître que pour un grand nombre d'usages de la vie il leur était utile de mesurer exactement le cours du temps et que, sur ce point, ils ne pouvaient s'en rapporter à leur propre jugement ; ils cherchèrent donc au dehors des termes de comparaison plus fixes. Parmi les phénomènes extérieurs qui ne sauraient manquer d'attirer l'attention et de frapper l'imagination, quelques-uns présentent manifestement le caractère de la régularité et de la périodicité : par exemple, la marche des astres pendant la nuit, le cours du soleil pendant le jour et le déplacement des ombres projetées par tous les coups éclairés. Le jour et la nuit divisent la durée en deux périodes bien tranchées, qui ont une importance capitale au point de vue de toutes les occupations, de tous les travaux, des alternatives d'activité et de repos ; d'autre part, ces périodes ne sont pas trop longues pour pouvoir sans effort être embrassées dans une seule pensée, et le souvenir de l'une se conserve pendant tout le cours de l'autre. Mais la durée des jours et des nuits est loin d'être constante ; elle varie considérablement selon les saisons ; quant à la régularité du cours des astres, est-elle aussi réelle qu'apparente ? Nous le croyons, mais nous n'en sommes pas sûrs.

On a très bien exposé que, si, par une cause quelconque, la résis-

(1) *Revue philosophique*, III, 497.

lance de l'éther, par exemple, ou le frottement des marées, le mouvement de rotation de la terre était graduellement accéléré ou ralenti, tous nos jugements sur le cours du temps se trouveraient faussés. De plus, l'observation du ciel n'est pas facile dans tous les climats ni par tous les temps ; elle ne permet pas une mesure commode des petits intervalles. On a donc inventé des machines de plus en plus perfectionnées, clepsydras, sabliers, horloges à poids et à balancier, montres, afin de produire des mouvements réguliers, manifestés par des phénomènes aisément perceptibles et susceptibles de divisions exactes ; on a même construit des chronographes qui marquent des fractions de durée tellement petites qu'elles échappent à la perception directe et qui permettent l'observation et l'analyse de phénomènes trop rapides pour que nous en prenions conscience. Mais ne nous y trompons pas : les indications fournies par les instruments ne sont que des signes ; elles n'ont de sens et de valeur que grâce aux idées et aux sentiments qu'elles éveillent en nous. Qu'est-ce qu'un jour, une heure, une minute ? Des mots, des mots ; il n'est pas deux moments de notre existence où ils nous disent la même chose ; il n'est pas deux personnes qui les entendent de même (1). Une heure est d'une longueur insupportable si nous assistons à un sermon assommant, à une conversation insipide ; un entretien spirituel ou instructif, une lecture intéressante, une réflexion sérieuse nous la font paraître courte.

VII. — Nous ne percevons pas le temps ; la notion de temps implique une liaison établie entre deux ou plusieurs phénomènes, la connaissance d'un changement. Ce n'est pas, ainsi que le remarque Kant, un élément matériel, mais un élément formel de la connaissance. Voilà pourquoi souvent nous ne nous apercevons pas de la fuite du temps, nous n'avons aucune idée du temps écoulé. C'est que notre attention est tout entière absorbée par le contenu de notre expérience actuelle, par le plaisir ou la douleur que nous ressentons, par l'intérêt des réflexions dans lesquelles nous sommes plongés, de ce que nous entendons ou de ce que nous lisons, par l'effort que nous faisons pour réussir un certain ouvrage. Mais, le plus souvent, l'absorption n'est pas complète : la conscience du présent ne remplit pas tout l'esprit, elle laisse une place plus ou moins grande au souvenir du moment immédiatement antérieur et des moments qui ont précédé celui-ci. Notre

(1) SHAKESPEARE : Le temps voyage d'une allure différente avec les différentes personnes. Je vous dirai avec qui le temps va à l'amble, avec qui au trot, avec qui au galop et avec qui il s'arrête.

pensée, à chaque instant, est le total d'une conscience actuelle et d'un nombre plus ou moins considérable de souvenirs ; si chacun de ces souvenirs est peu de chose par lui-même, il en faut beaucoup pour remplir le vide de l'esprit, et c'est cette multiplicité indéterminée que nous trouvons en nous, qui nous donne l'idée de la longueur du temps. Nous ne pouvons rester un instant sans penser ; mais nous pensons tantôt à une seule chose, tantôt à un petit, tantôt à un grand nombre. Il est des esprits plus vifs, d'autres plus lents ; il en est dont l'attention est plus facilement prise et retenue par le moindre objet, il en est de légers et de distraits. La notion du temps vient toujours de l'accumulation des impressions successives que nous trouvons en nous. Cette opinion peut sembler bien paradoxale : les moments où le temps nous paraît le plus long ne sont-ils pas précisément les plus vides ? Oui certes ; mais tâchons de pénétrer ce que cela veut dire. A tous les moments, sans exception, un nombre immense de causes extérieures agissent sur tous nos sens et nous donnent autant d'impressions généralement faibles et confuses qui éveillent par association toutes sortes d'idées ; ces impressions se combinent les unes avec les autres et tendent à s'affaiblir réciproquement, de sorte que nulle d'entre elles ne peut être fortement perçue. Notre esprit ne reste jamais vide ; mais, parfois, nous n'avons sous les yeux qu'une grisaille monotone ; rien de net, rien de tranché dans les contours ni dans les nuances. Il n'en est pas toujours ainsi, soit qu'un objet du dehors, un accident produise sur nous une impression plus forte, soit que nous fassions nous-même un effort pour fixer et arrêter notre pensée sur quelque objet, et alors nous cessons de voir, d'entendre une foule de choses qui frappent incontestablement nos sens, nous n'avons plus la perception de la température, de la dureté, de l'incommodité des meubles où nous sommes assis. Ces impressions ne sont évidemment pas anéanties, mais elles sont reléguées à un état de subconscience tel qu'on les pourrait presque dire inconscientes ; ou plutôt cet affaiblissement n'est que relatif, il comporte un nombre infini de degrés et les phénomènes rejetés dans l'ombre manifestent leur réalité en influant sur le ton du phénomène total de conscience. Leibnitz remarquait déjà le rôle des infiniment petites perceptions. La conscience globale est une somme d'éléments tantôt homogènes, tantôt hétérogènes, combinés en proportions diverses. D'où vient donc qu'à certains jours, à certaines heures le temps nous paraît voler si vite ? Nous sommes tout entiers au plaisir dont nous jouissons, un sujet occupe et retient fortement notre attention ; nous ne pensons pas à autre chose et nous n'ob-

servons pas tous les phénomènes simultanés dont les changements et la succession nous avertiraient de la fuite continue du temps ; de sorte que, quand nous sortons de cet état de monoïdéisme, soit par la cessation des circonstances qui l'avaient produit, soit par l'effet de notre propre fatigue, nous nous trouvons brusquement en face d'un changement énorme qui nous fait remarquer qu'un temps plus ou moins long s'est écoulé à notre insu. Mais, lorsque nous n'avons rien pour occuper notre esprit, nous n'opposons aucune résistance à tous ces phénomènes ; aucun ne nous échappe, aucun ne nous est épargné et leur agglomération, qui produit un total considérable, nous donne l'impression d'un temps très long.

Les aiguilles d'une pendule tournent d'un mouvement parfaitement régulier ; dirons-nous qu'elles marchent vite ou lentement ? Cela n'aurait aucun sens. Si entre deux regards que nous avons dirigés de ce côté nous avons été pris par quelque travail ou par quelque spectacle intéressant, nous voyons qu'elles se sont déplacées d'un angle plus ou moins grand ; mais, si nous restons les yeux fixés sur elles, il nous semble qu'elles ne changent pas, parce que leur mouvement étant sensiblement continu comme celui de notre vie même, nous n'avons pas de points de repère ni de termes de comparaison pour apprécier le changement.

VIII. — L'attente surtout nous fait paraître le temps long et encore faut-il distinguer deux cas. Ou bien nous savons à quelle heure, à quelle date, un événement doit se produire et l'intervalle qui nous en sépare nous paraît extrêmement long, ou bien nous ne savons pas quand il doit arriver et il nous tarde de le voir venir, par exemple de recevoir une nouvelle. Dans les deux cas, l'explication du phénomène est la même. Nous sommes hors d'état de penser à autre chose, de fixer notre attention, de nous livrer à un travail quelconque ; rien, par conséquent, ne nous arrache à la multitude des petites impressions dont nous parlions tout à l'heure ou bien à l'obsession d'une réminiscence, et le nombre rapidement croissant de ces impressions nous accable ; nous tâchons de nous y soustraire par toutes sortes de stratagèmes, en chantant, en lisant les affiches ou le journal, en comptant les pavés dans un sens, puis dans l'autre ; et nous n'y parvenons pas, parce que rien de tout cela ne nous intéresse. C'est ce que Romanes a montré par un exemple heureusement choisi. Nous attendons pendant une heure dans une gare de chemin de fer un train qui a du retard ; cette heure nous paraît interminable. Enfin le train arrive, apportant un ami que nous n'avons pas vu

depuis longtemps ; ou bien nous y montons et nous voyageons dans un pays magnifique, la seconde heure passe comme un instant.

Rien ne modifie plus manifestement notre manière d'apprécier la marche du temps que nos sentiments, nos humeurs, nos passions ; les passions, en effet, exercent l'influence la plus puissante sur le cours de nos pensées et surtout sur notre attention. Le plaisir nous semble ne durer qu'un moment : c'est que nous nous pliquons à en jouir sans en rien perdre et que nous ne songeons à nulle autre chose ; la douleur, au contraire, est importune, nous cherchons à lui échapper, nous luttons contre elle, nous sommes impatients d'en voir la fin. De plus les passions ne se contentent pas du présent ; elles anticipent sur l'avenir et l'appellent avec une ardeur fiévreuse. C'est une vertu bien précieuse que la patience, puisque nous ne pouvons réussir dans nos entreprises qu'avec le temps et la persévérance ; c'est une des conditions les plus essentielles du bonheur, car elle nous affranchit des maux que fait souffrir l'impatience ; elle assure l'égalité d'humeur, elle rend plus faciles et plus agréables les rapports que nous avons sans cesse avec nos semblables. Mais c'est une vertu complexe. Être patient, c'est tout d'abord être maître de soi-même, être exempt de ces passions violentes qui agitent l'âme et la tourmentent de l'attente anxieuse de l'avenir ; c'est aussi être capable d'une certaine concentration d'esprit qui fait que la pensée ne se sent jamais vide et ne s'aperçoit pas du temps qui passe.

On admire souvent la patience des paysans et celle des Orientaux ; ne vient-elle pas de ce que chez eux la vie intellectuelle est prodigieusement pauvre et lente, de sorte qu'une seule idée suffit à remplir longtemps toute la capacité de leur esprit et que rien ne leur fait apercevoir la marche du temps ? D'autre part, une préoccupation domine toute leur pensée et règle tous leurs travaux, celle des productions de la terre qui ne se développent qu'avec une grande lenteur, nécessitant le retour des saisons et ce que le poète appelle la fuite utile des jours. Au contraire, l'impatience malade trépidante des Occidentaux, surtout dans notre siècle, tient à ce que leur existence est infiniment plus compliquée, leurs besoins plus nombreux, leurs habitudes plus exigeantes, leurs passions plus diverses et qu'à chaque instant un nombre immense de phénomènes différents se produisent autour d'eux et se succèdent avec une merveilleuse rapidité, entraînant presque fatalement une extrême instabilité intellectuelle. Si nous nous ennuyons dans une petite ville, ce n'est pas que le temps y coule plus lentement qu'ailleurs (la preuve,

c'est que d'autres que nous y vivent fort heureux) ; mais il ne s'y passe pas assez d'événements ou des événements assez importants pour occuper notre esprit ; rien ne nous attire au point de maintenir notre attention.

IX. — Les Allemands donnent à l'ennui le nom significatif de *langweile*. L'ennui est un phénomène très curieux : ce n'est pas une douleur précise, c'est un état de malaise ; ce qui le caractérise c'est qu'il n'a pas, à proprement parler, une cause, mais bien plutôt une non-cause ; c'est un phénomène négatif, aussi différent des douleurs positives que des plaisirs positifs. Nous nous ennuyons lorsque notre esprit ne peut se fixer, s'arrêter sur rien, lorsque nous n'éprouvons aucune émotion vive, mais une série prolongée d'impressions monotones ou incohérentes. Il ya des gens qui s'ennuient partout et toujours, parce qu'ils sont incapables de sentir fortement, de faire attention à quoi que ce soit, de se livrer à un travail sérieux et soutenu. Deux sortes de personnes ne s'ennuient jamais, les unes parce qu'elles se suffisent à elles-mêmes, et que rien ne les distrait de leurs réflexions, les autres, au contraire, parce que tout les amuse et les intéresse. La plupart des hommes sont dans une condition intermédiaire ; ils s'ennuient plus ou moins souvent, plus ou moins facilement, lorsqu'ils se trouvent désœuvrés. Le désœuvrement n'est pas la même chose que le repos et le loisir. Le *far niente*, si cher à M^{me} de Sévigné, est le fait d'une imagination active qui s'exerce en pleine liberté, sûre de ne se heurter à aucune contrainte ; de même le repos est plein de charme pour ceux qui, après avoir été astreints pendant un certain temps à un travail, à une fonction imposée, peuvent se livrer aux occupations de leur goût ou bien s'abandonner aux joies de la vie de famille : au milieu de ces plaisirs, le temps passe vite. Dans le désœuvrement, au contraire, on ne sait que faire, où aller, à quoi s'occuper, à quoi penser ; on s'ennuie et on trouve le temps d'une lenteur désespérante. Tel est le cas des paresseux.

X. — La thèse que nous soutenons n'est-elle pas contradictoire ? Nous avons dit que nous avons conscience non pas du temps, mais des phénomènes qui s'accomplissent dans le temps ; et pourtant, s'il est des heures, des journées, des années qui nous semblent courtes, qui paraissent s'évanouir comme des rêves, ce sont celles où nous avons le plus vécu, les plus riches en pensées, en sentiments, en actions ; les autres, au contraire, sont jugées d'autant plus longues qu'elles sont plus vides, comme un appartement nous paraît plus vaste quand il est débarrassé des meubles qui le garnissaient. C'est une apparence dont il est aisé

de ne pas être dupe si on se rappelle la distinction que nous avons établie entre le contenu de la conscience et les conditions formelles de son exercice. L'attention, qui soustrait son objet aux conditions de l'espace, puisque nous le considérons comme s'il existait seul et n'entretenait avec aucun autre des rapports d'étendue et de situation, l'attention l'affranchit aussi des conditions du temps, puisque tant qu'elle se maintient nous ne nous sentons pas durer. C'est en tant que phénomènes que la pensée, le sentiment, l'action sont soumis à la loi du temps : ce n'est plus le cas pour leur objet. La vérité est éternelle ; il en est de même du beau et du bien. Certes il faut toujours du temps à l'homme pour découvrir le vrai, pour créer le beau, pour accomplir le bien ; mais, comme dit Alceste, le temps ne fait rien à l'affaire ; il n'entre pas en ligne de compte et n'influe pas sur notre appréciation. Ainsi l'intensité de la pensée et du sentiment a pour premier effet de nous dérober la conscience du temps ; on peut même dire que cette condition de la successivité temporaire n'appartient pas à la nature propre de la pensée et du sentiment. Mais nous ne sommes pas de purs esprits ; la complexité des circonstances au milieu desquelles s'accomplit notre vie et s'exerce notre intelligence nous oblige sans cesse à remarquer une foule de phénomènes successifs et nous rappelle au sentiment du temps. Parmi les fonctions de la vie physiologique, plusieurs se produisent d'une façon manifestement rythmique et avec une intensité bien perceptible, comme la respiration, la circulation du sang, le battement des artères. D'ordinaire, nous n'y faisons pas attention ; mais nous ne pouvons pas tenir notre esprit toujours occupé et il est impossible que nous ne les remarquions pas fréquemment ; d'autant plus que les circonstances leur donnent parfois une violence exceptionnelle. Par suite de l'accomplissement régulier de ces fonctions, certains besoins se manifestent périodiquement, la faim, la soif, le sommeil ; sans doute, nous pouvons considérablement diminuer la force et les exigences de ces besoins, mais nous sommes incapables de nous y soustraire complètement. Tous ces phénomènes physiologiques nous servent, sans que nous nous en rendions bien compte, à apprécier le cours du temps, et selon la place plus ou moins grande qu'ils tiennent dans nos pensées, ils nous peuvent conduire à le mesurer plus ou moins exactement. C'est pour cela que l'on a remarqué que chez les idiots et les faibles d'esprit le sentiment du temps écoulé, le discernement de l'heure qu'il est, présente souvent plus d'exactitude que chez les hommes d'étude et de réflexion. On dit même que plusieurs animaux le possèdent à un degré remarquable. Dans le rêve, au con-

traire, le temps nous semble fuir avec une vitesse extraordinaire, ou plutôt nous croyons avoir, au milieu de tant d'événements, vécu bien des heures, des jours, des années même, parce que nous sommes alors privés de nos points de repère, de nos termes de mesure familiers.

XI. — Faut-il donc nous ranger à l'opinion de Bossuet et de Fénelon et croire que l'idée de temps est la négation d'une idée antérieure et toute positive, l'idée d'éternité ? Non pas ; nous acquérons immédiatement et directement l'idée de temps successif par la conscience que nous avons de notre existence et de toutes nos opérations ; c'est un élément constant, dont nous observons la présence dans tous les phénomènes de notre vie presque sans exception ; et, dans ces cas-là, si l'intérêt exceptionnel que présente le contenu de la conscience nous empêche de remarquer les conditions formelles du phénomène, il n'y a conception d'aucune détermination temporelle, voilà tout. Rien n'intervient qui puisse nous fournir une idée contraire. Nous ne croyons même pas que l'intelligence humaine puisse concevoir l'idée positive et réelle de l'éternité, non plus que celle d'un infini quelconque. Si nous nous rendons compte que l'idée que nous avons du temps vient des conditions de notre existence finie et bornée à tous les points de vue, nous pouvons nous faire une certaine idée d'une existence affranchie de ces conditions, et, par conséquent, du temps ; mais cette idée est nécessairement toute négative ; autre chose est croire à l'existence d'un être infini, parfait, éternel, autre chose savoir ce que c'est que l'infinitude, la perfection, l'éternité ; cela dépasse la portée de notre intelligence. Oui, il nous est impossible de concevoir des limites au temps : si loin que nous nous reportions par la pensée, nous concevons toujours un avant et un après. Il en est du temps comme de l'espace : l'imagination, dit Pascal, se lasse de concevoir plus tôt que la nature de fournir ; mais c'est là une marque d'impuissance, non de puissance ; et, puisque cela tient aux lois formelles de notre pensée, il n'en résulte rien qui puisse nous donner l'idée d'un objet, d'un temps réellement infini.

Les poètes ont souvent gémi sur l'effrayante indifférence du temps en présence de nos joies les plus délicieuses, de nos douleurs les plus cruelles. Certes l'implacable régularité avec laquelle se poursuit le tic tac de la pendule ou la sonnerie périodique des horloges, tandis que nous voudrions jouir sans interruption du bonheur que nous goûtons, ou obtenir le terme de nos souffrances, ou voir se produire un événement impatientement at-

tendu, cette impassibilité fait sur notre imagination, sur notre cœur, une impression poignante et dramatique de désespoir et d'irritation. Il n'est donc pas surprenant que nous en venions à personnifier le temps, à le considérer comme une divinité très puissante dont la grandeur nous écrase. Si nous en croyons les pessimistes, le temps n'est pas seulement indifférent à tout ce qui nous arrive, c'est le plus redoutable de nos ennemis : il n'est pas de bien qu'il ne vienne à bout de nous enlever ; il finira par nous ravir même la vie. Mais il ne faut pas que la passion nous aveugle au point que nous ne regardions les choses que d'un côté ; si nous nous en prenons au temps de notre mort, c'est à lui également que nous sommes redevables de la vie ; s'il nous dérobe tous les biens, c'est qu'il nous les avait d'abord amenés ; s'il nous apporte une foule de maux, il en détermine aussi la fin. Encore une fois, rendons-nous compte de ce que nous sommes et des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons placés ; débarrassons-nous de cette illusion, si naturelle, qui est la cause d'une foule d'erreurs : ne nous imaginons pas que nous sommes le centre de tout, que tout gravite autour de nous, que les choses n'ont d'autre fin et d'autre raison d'être que la satisfaction de nos besoins. Ce faux jugement a les conséquences les plus graves au point de vue de nos passions et de notre caractère.

XII. — Il n'est rien de plus pénible pour nous, dit-on encore, que de sentir passer le temps ; nous devons à toute force nous délivrer de cette sensation ; il nous faut tuer le temps, sinon c'est lui qui nous tue (1). Nous avons vu ce qu'il faut entendre par là, comment l'oisiveté est impitoyablement punie par l'ennui et comment nous pouvons échapper à l'ennui en nous créant une occupation quelconque. Certes les moyens que les différents hommes imaginent pour atteindre ce but sont de dignité et de valeur très inégale au point de vue intellectuel et moral, mais nous n'envisageons point la question de ce côté et nous devons reconnaître que dans tous les cas le résultat est le même. S'il est cruel pour la plupart des hommes de se sentir vieillir, n'en accusons pas la longueur du temps passé, ni la brièveté du temps qu'il leur reste à vivre. Sans doute, les uns sont fatigués, ils en ont assez de la vie ; les autres, au contraire, sont effrayés de voir la mort si proche : aux premiers les années ont apporté

(1) « Tuer le temps ! Montrez-nous donc le butin que vous avez fait sur lui !... Insensés, c'est lui qui vous a tués et qui vous tue ; car c'est lui qui porte en triomphe toutes ces richesses qu'il vous enlève, votre intelligence et vos vertus, votre force, vos lumières, votre esprit. » — *Saint-Martin* (le philosophe inconnu).

une longue série de travaux, de douleurs et de déceptions ; les seconds sont engagés dans des entreprises qui ne seront pas achevées de sitôt, ils ont des devoirs, une tâche à remplir, ils subissent l'empire de leurs passions ; dans tous les cas, ce n'est pas au temps lui-même qu'ils doivent en faire remonter la responsabilité, mais aux événements qui s'écoulent dans le temps ; ce n'est pas du temps que les hommes demandent avec avidité, c'est toujours quelque bien, quelque plaisir, que le temps leur doit assurer. De même, quand nous regrettons amèrement le passé, ce n'est pas la fuite des jours et des années qui cause notre chagrin, ce n'est pas elle qui nous remplit de joie quand nous touchons à la délivrance de nos maux ou à la satisfaction de nos espérances. N'accusons pas le temps, mais nos passions, de l'horrible angoisse où nous plongent les mots « pas encore » et surtout « jamais plus » (1).

En résumé, le temps n'est ni quelqu'un, ni quelque chose. C'est une entité métaphysique, c'est-à-dire une abstraction réalisée, une construction de l'esprit ; il n'est jamais cause de quoi que ce soit. Nous ne disons pas que nous aimons le temps ; il n'est point de temps heureux ou malheureux, bon ou mauvais, faste ou néfaste ; les journées, les heures qui ont été pour nous pleines des plus grandes joies sont apporté à beaucoup d'hommes les plus cuisantes douleurs. Ne nous laissons donc pas abuser par les rêves où se platt notre imagination, ne souffrons pas que nos passions nous égarent ; continuons de parler comme tout le monde, car certaines expressions sont non seulement naturelles, mais d'une commodité incontestable et rendent de réels services dans la pratique ; mais soyons convaincus que le temps n'existe pas et tâchons de comprendre ce que nous disons chaque fois que nous prononçons ce mot.

E. JOYAU.

(1) V. Edg. Poe, *Le Corbeau*.

Sujets de devoirs.

I

UNIVERSITÉ DE BESANÇON

Composition française.

Expliquer et ordonner la pensée de La Bruyère dans le chapitre du *Mérite personnel* (peu de citations ou point ; indiquer seulement par leurs numéros mis entre parenthèses les réflexions de La Bruyère que l'on vise ou que l'on éclaire). — Apprécier l'art du peintre dans les portraits dudit chapitre.

Thème grec.

Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis* : Introduction, seconde partie, section II : « Telle fut la fin de la guerre de Xerxès... qui venaient de recouvrer leur liberté. »

Grammaire.

1° Génitif et accusatif absolus en grec. Ablatif absolu en latin.

2° *Iliade*, 24, 349-359 :

a) Etudier, dans ce passage, toutes les formes verbales et la syntaxe.

b) Scander ces vers.

Composition latine.

Philippica secunda quam artificiose ad commovendos animos sit composita.

Thème latin.

M^{me} de Staël, *Corinne*, XI, 4 : « Pompeia est la ruine la plus curieuse... »

Philosophie.

Quelle méthode convient-il d'employer pour déterminer la loi morale ?

ALLEMAND.

Thème.La Fontaine, *Le Chêne et le Roseau*.**Version.**Schiller, *Das Ideal und das Leben*.**Composition.**

Die deutsche Ballade.

II

UNIVERSITÉ DE NANCY

AGRÉGATION ET LICENCE.

Dissertation française.*Agrégation de Grammaire.*

La convention dans le théâtre de Victor Hugo, notamment dans *Ruy-Blas*.

Version latine.*Agrégation de Grammaire.*

Properce, L. III, *Élégie*. I. du vers 1 au vers 34. Depuis : « Callimachi manes, et cui sacra Philetæ... », jusqu'à : « Posteritate suum crescere sensit opus. »

Dissertation française.*Licence.*

Diderot a dit (*De la Poésie dramatique*) : « Quelquefois j'ai pensé qu'on discuterait au théâtre les points de morale les plus importants, et cela sans nuire à la marche violente et rapide de l'action. . C'est ainsi qu'un poète agiterait la question du suicide, de l'honneur,

du *duel*, de la *fortune*, des *dignités*, et cent autres. Nos poèmes en prendraient une gravité qu'ils n'ont pas. » — Vous commenterez et discuterez cette opinion, et vous rechercherez si le théâtre, après Diderot, a fait son évolution dans ce sens.

Philosophie.

Licence.

Valeur logique et métaphysique du principe d'identité.

Dissertation latine.

Licence.

Disseretis de his Senecae verbis : « Graecorum iste morbus fuit quaerere... prior scripta esset *Ilias vel Odyssea*, praeterea an ejusdem esset auctoris ». *De brevitae Vitae*, XIII.

Thème latin.

Licence.

Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, chap. iv, depuis : « Carthage, qui faisait la guerre... », jusqu'à et y compris : « ... une paix qu'elle n'aurait point imposée ».

Thème grec.

Licence.

La Bruyère, portrait de *Giton* : « Giton a le teint frais... », jusqu'à : « Il est riche ».

Soutenance de thèses.

UNIVERSITÉ DE PARIS

M. ALBERT MATHIEZ a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 23 mars.

PREMIÈRE THÈSE

Les origines des cultes révolutionnaires (1789-1792).

DEUXIÈME THÈSE

La théophilanthropie et le culte décadaire (1796-1801).

Ouvrages signalés.

L'Œuvre de l'Université, par JULIEN SIMYAN, député. A la Société Française d'Éditions d'Art, 9, rue Bonaparte.

Ce livre paraît au moment opportun, alors que les questions relatives à l'instruction passionnent l'opinion. L'auteur, avec un rare talent d'écrivain, dit l'œuvre de l'Université, depuis la création de l'enseignement gratuit laïque et obligatoire. Il note les efforts du Gouvernement de la République et ses créations tant dans l'enseignement supérieur que dans l'enseignement secondaire et primaire. Il indique ce qu'il reste à faire pour compléter l'œuvre déjà si avancée de l'Université Nationale.

Le Positivisme (*Les philosophes*), par M. G. CANTECOR, agrégé de philosophie, professeur au lycée de Reims, librairie P. Delaplane, Paris, 1904 ; 1 vol. in-18 raisin, broché 0, 80.

Le gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Emile Faguet, Alfred Croiset, Jules Martha, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M. J... G... à R... Pour éviter tout retard, il est toujours préférable de joindre le texte *in extenso* à la copie.

M^{me} L... K... à T... Nous avons bien reçu votre mandat, et vous pouvez, dès maintenant, souscrire pour la prochaine année scolaire.

M. F... M... à M... Nous nous chargeons également de la correction des devoirs d'espagnol.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints *in extenso* à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

EMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En lisant

Nietzsche

Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

- | | | |
|-----|--|---|
| 237 | LES POÈTES SECONDAIRES DU XVIII ^e SIÈCLE. —
<i>Le cardinal de Bernis</i> | Émile Faguet,
de l'Académie française. |
| 245 | L'HISTOIRE A ROME. — <i>Quintus-Curce</i> | Jules Martha,
Professeur à l'Université de Paris. |
| 252 | LA PSYCHOLOGIE. — <i>L'expérimentation</i> | Victor Egger,
Professeur à l'Université de Paris. |
| 258 | BOSSUET ORATEUR. — <i>Les débuts</i> | Augustin Gazier,
Professeur à l'Université de Paris. |
| 266 | LES PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX EN HISTOIRE.... | Charles Seignobos,
Maître de conférences à l'Université
de Paris. |
| 276 | SUJETS DE DEVOIRS (licence, agrégation)..... | Université de Rennes. |

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}
15, RUE DE CLUNY, 15

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1904.	
		Étranger	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième, Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années

DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre : il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes secondaires du XVIII^e siècle.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

II

Le cardinal de Bernis.

Nous allons examiner la partie des œuvres de Bernis qui paraît la plus importante et, en tout cas, la plus intéressante : sa correspondance avec Voltaire. Les premières lettres datent de l'élévation de Bernis au cardinalat. Pourtant les deux hommes se connaissaient depuis longtemps, puisqu'ils s'étaient vus dans les salons de M^{me} de Pompadour et que, sans doute, ils s'étaient aussi rencontrés chez M^{me} Dupin. Cette correspondance, telle que nous la possédons, commence en 1757 par quelques billets assez courts ; elle ne s'établit d'une façon réelle qu'à partir de la retraite de Bernis du ministère ; elle finit en 1777, quelques semaines avant la mort de Voltaire. Elle est quelquefois historique, presque littéraire. Voltaire parle surtout de lui, mais avec esprit et délicatesse. Il consulte Bernis sur ses œuvres presque autant que M^{me} et M. d'Argental, lui envoie ses poésies, lui communique ses œuvres dramatiques ; tandis qu'il consulte d'Argental au point de vue du théâtre proprement dit, avec Bernis il parle plutôt du fond, de la composition, de la cons-

truction de la tragédie. Si j'ose dire, avec Bernis, Voltaire est dans le temple des Muses; avec d'Argental, dans le tripot.

Si nous faisons un cours suivi sur les lettres de Voltaire et de Bernis, nous serions obligés de les classer. Quoique je n'aime pas beaucoup ce genre d'exercice, je vous dirai cependant qu'on pourrait distinguer trois périodes dans la correspondance de Voltaire et de Bernis. La première irait de 1758 à 1763, au moment où Bernis est nommé archevêque d'Albi; la seconde de 1764 jusqu'en 1769, époque où Bernis est envoyé comme ambassadeur à Rome; enfin la dernière de 1769 à 1777. La première serait intitulée: « Lettres au cardinal et Lettres du cardinal »; la seconde: « Lettres à l'archevêque »; la troisième: « Lettres à l'ambassadeur. » Cette division chronologique serait également rationnelle; dans les lettres au cardinal, il y a beaucoup plus de familiarité que dans les autres; il y a presque un ton d'égalité, comme entre deux confrères de l'Académie française; le cardinal est en disgrâce et n'a aucune autorité, pour le moment, en France. Cela crée, entre Voltaire et lui, une espèce d'égalité dont on s'aperçoit fort bien. Les lettres à l'archevêque sont celles d'un homme de lettres à un prince de l'Eglise, à un homme qui est grand juge, grand administrateur, qui, à beaucoup de points de vue, est comme un gouverneur de province. Aussi y a-t-il, de la part de Voltaire, plus de contention et, de la part de Bernis, une sorte de réserve indiquant à Voltaire qu'il doit observer une certaine retenue. Sur tel ou tel sujet Bernis, avec des réticences adorables, recommande un peu de discrétion. Une fois Bernis devenu ambassadeur, le ton change encore; il ne change pas beaucoup; mais, enfin, il y a quelques nuances nouvelles. Bernis, désormais, est un homme important d'Europe; mais il est loin: représentant la France à l'étranger, il a plus de liberté, plus d'allure; dans sa correspondance avec Voltaire le ton revient à l'égalité première; il y a entre eux plus d'aisance recouvrée. J'ajouterai que cette troisième partie de la correspondance comprend moins de lettres que les deux premières. La distance empêche les rapports fréquents. Les lettres n'en sont pas moins intéressantes par les grandes affaires auxquelles elles font allusion et par une foule de petites affaires politico-religieuses, de Voltaire, qui voudrait, dans tel cas, obtenir la protection du pape. Ainsi, voilà la classification que je vous avais annoncée; voilà les caractères généraux des trois phases de la correspondance de Voltaire avec Bernis.

Je vous lis d'abord les deux premières lettres de quelque importance. Elles commencent une série où nous trouverons une

familiarité relative, mais très agréable. Voltaire ne s'y départit pas de son habitude de parler autant de celui à qui il s'adresse que de lui-même ; il ne manque à cette règle que pour d'Argental, son ami intime, qui lui demande seulement de l'entretenir de son théâtre ; pour Thieriot, un camarade de basoche ; pour l'abbé Mussinot, son trésorier. Quand il écrit à Bernis, Voltaire fait exactement les parts : il parle beaucoup de Voltaire et beaucoup de Bernis.

Le 7 octobre 1761, Voltaire écrit de Ferney : « Monseigneur, béni soit Dieu de ce qu'il vous fait aimer toujours les lettres ! Avec ce goût-là, un estomac qui digère, deux cent mille livres de rentes et un chapeau rouge, on est au-dessus de tous les souverains... Votre réflexion, Monseigneur, sur la dédicace de l'Académie est très juste ; mais figurez-vous que l'Académie, loin de vouloir que j'adoucis le tableau des injustices qu'essuya Pierre, veut que je le charge... » Voltaire écrivait, à ce moment, son *Commentaire sur Corneille*, et était en correspondance continue avec le secrétaire de l'Académie pour savoir comment traiter la Compagnie à propos de la *Critique du Cid*. Il terminait sa lettre à Bernis par ces lignes : « Ne bâtissez-vous point ? Ne plantez-vous point ? Avez-vous une *Épître* de moi sur l'*agriculture* ? Bâtissez, Monseigneur, plantez, et vous goûterez les joies du Paradis. Mille tendres et profonds respects. » Bernis répondait de Saint-Marcel, le 13 octobre : « J'ai toujours senti et avoué que les lettres m'avaient été plus utiles que les hasards les plus heureux de la vie... Quand les circonstances m'ont poussé comme malgré moi sur le grand théâtre, les lettres ont fait dire à tout le monde : au moins celui-là sait lire et écrire. Je les ai quittées pour les affaires sans les avoir oubliées, et je les retrouve avec plaisir... Envoyez-moi votre *Épître sur l'agriculture* ; je ne bâtis point ; mais je répare mon vieux château de Vic-sur-Aisne ; je plante mon jardin et les bords de mes prés ; voilà toutes les dépenses que l'état de mes revenus me permet... ; je ne suis pas fâché d'être le plus pauvre des cardinaux français, parce que personne n'ignore qu'il n'a tenu qu'à moi d'être le plus riche. Je suis content, mon cher confrère, parce que j'ai beaucoup réfléchi et comparé, et que, lorsqu'à la première dignité de son état on joint le nécessaire, une santé passable et une âme douce et courageuse, on n'a plus que des grâces à rendre à la Providence. »

La correspondance continue. Le 26 octobre 1761, Voltaire envoie à Bernis son *Épître sur l'agriculture* : « Tenez, Monseigneur, lisez et labourez... M. de Villars a lu une tragédie que j'ai faite en six jours... Je sais bien que l'*ouvrage de six jours* trouva des contra-

dicteurs en ce siècle pervers et que mon démon trouvera aussi des siffleurs ; mais, en vérité, deux cent cinquante mauvais vers par jour, quand on est possédé, est-ce trop ? » Et, pendant quelque temps, Voltaire parlera surtout de cette tragédie d'*Olympie* qu'il appelle pour le moment *Cassandra*, parce que Cassandra en est le personnage principal et qui, fort mauvaise, roule sur la religion et le fanatisme des anciens. Il dit à Bernis : « Cette pièce est toute faite pour vous ; ce n'est pas que vous soyez possédé aussi, car vous ne faites plus de vers... » Ici, une remarque est nécessaire : dans toute sa correspondance, Voltaire croit que Bernis a renoncé à la poésie ; et c'est, en effet, ce que répète depuis longtemps le cardinal lui-même ; mais, si Bernis ne publie pas de vers, il rime un très grand poème sur la *Religion*, qui ne paraîtra qu'en 1787 et que n'a jamais connu Voltaire. Revenons à ce que dit Voltaire de sa tragédie : « La pièce est toute faite pour un cardinal ; la scène est dans une église ; il y a une absolution générale, une confession, une rechute, une religieuse, un évêque ;... figurez-vous que ce sont les mystères de la bonne déesse, la veuve et la fille d'Alexandre retirées dans le temple... »

La réponse de Bernis est de Montélimar, du 17 novembre. Vous allez y voir le goût de Bernis ; il est exquis. Vous connaissez l'*Épître sur l'agriculture*, qui est bien faite, mais un peu tirée au cordeau ; voici ce qu'en dit Bernis : « J'ai lu avec grand plaisir votre *Épître sur l'agriculture* ; mais, dans ces sortes d'ouvrages, il est bon d'imiter Montaigne, qui laisse aller son imagination sans se soucier du titre que porte le chapitre qu'il traite... » C'est du style académico-pontifical, pour ainsi dire : « Mon ami, votre ouvrage est bien fait ; mais comme je voudrais bien qu'il fût en digressions au lieu d'être tout didactique ! »

Nouvelle lettre de Voltaire qui envoie à Bernis sa tragédie de *Cassandra* : « C'est à vous à m'apprendre si, après avoir passé six jours à créer, je dois dire : *pœnituit fecisse*. A qui m'adresserai-je, sinon à vous ? Vous pouvez avoir perdu le goût de vous amuser à faire les vers du monde les plus agréables ; mais, sûrement, vous n'avez pas perdu ce goût fin que je vous ai connu, qui vous en faisait si bien juger... Je crois que, pendant que vous étiez dans le ministère, vous n'avez jamais reçu de projet de nos têtes chimériques plus extraordinaire que le plan de cette tragédie... Que je suis fâché que vous n'ayez point de terre vers le pays de Gex ! J'ai un théâtre charmant et une jolie église ; vous présideriez à tout cela ; vous donneriez votre bénédiction à nos plaisirs honnêtes... » Et les dernières lignes de la lettre sont à citer tout entières : « Le cardinal de Richelieu n'avait point

de goût ; mais, mon Dieu ! était-il un aussi grand homme qu'on le dit ? J'ai peut-être dans le fond de mon cœur l'insolence de... ; mais je n'ose pas... ; je suis plein de respect et d'estime pour vous ; et si... ; mais... » C'est très amusant, cette fin de lettre, entre gens qui comprennent à demi-mot ; et Voltaire ne pouvait mieux faire sentir qu'il n'était pas loin de mettre le cardinal de Bernis au-dessus du cardinal de Richelieu.

La réponse de Bernis vaut la peine d'être citée : c'est une critique complète de *Cassandre*, et je me suis demandé si, pour vous la rendre claire, je ne devais pas vous lire *Cassandre* même. Mais, s'il faut aimer la clarté, il faut aussi avoir de la bienveillance et de la pitié, et je manquerais à la compassion si je vous lisais cette tragédie. Je vous dirai simplement que toutes les critiques de Bernis sont fondées ; vous n'aurez à juger que de la façon dont il les présente : « Je vous envoie, mon cher confrère, votre ouvrage de six jours ; je crois que, quand vous en aurez employé six autres à soigner un peu le style de cette pièce, à mettre, à la place des premières expressions qui se sont présentées dans le feu de la composition, des expressions plus propres ou moins générales, cet ouvrage sera digne de vous et de l'amour que vous aurez pour lui... » Ces gens ont des manières charmantes de se dire des choses désagréables, que nous ne savons nous dire, nous, que d'une façon beaucoup plus grosse ; et la critique de Bernis, très juste, pourrait s'étendre à tout le théâtre de Voltaire gâté par une phraséologie continuelle.

Cinq jours après, le 13 décembre 1761, Voltaire répond à Bernis : « Je suis de votre avis dans tout ce que vous dites, excepté dans la critique du poignard qu'on jette au nez d'Antigone ; ce drôle-là ne le ramassera pas, quelque sot qu'il soit. Ce n'est pas un homme à se tuer pour des filles... Savez-vous bien que j'ai passé la nuit à faire usage de toutes vos remarques ? Il me paraît que vous ne vous souciez guère des grands mystères et des initiations. Cela n'est pas bien... Le spectacle est auguste et fournit des idées neuves ; tout cela nous amusera sur notre petit théâtre. Je voudrais jouer devant Votre Eminence, *recreatus præsentiali*... » — Voltaire n'admet pas la critique de Bernis sur le poignard ; et les voilà qui vont se quereller, et tout de bon, avec esprit et vivacité : « Je ne comprends pas, écrit Bernis le 23 décembre, pourquoi vous êtes si attaché à ce poignard jeté au nez d'Antigone. Vous conviendrez que, si cette action n'est pas ridicule, elle est au moins inutile, et que toute action inutile doit être rejetée du théâtre... » Puis Bernis passe à d'autres idées : « Vous dites que le cardinal de Richelieu faisait de la théologie à Luçon. Je suis tenté bien sou-

vent de la réduire à ses véritables bornes, d'enseigner l'art d'éteindre toutes ces disputes d'école, qui ont été et seront la source des plus grands troubles et des plus grands crimes. » Voici maintenant qui est intéressant au point de vue du caractère : « J'étais trop sensible aux maux publics, quand le public avait droit de m'en demander la guérison : mes devoirs faisaient la mesure de ma sensibilité : plus ils ont été multipliés, moins j'ai été heureux. » Et Bernis termine : « Adieu, mon cher confrère, je vous souhaite les bonnes fêtes et la bonne année. Envoyez-moi *Les Anes et les Chevaux*, s'il est convenable de me les envoyer. » Ce trait de méfiance est à noter : Bernis craint que la dernière satire de Voltaire n'aille pas à sa dignité.

La réponse de Voltaire est curieuse : c'est la première fois que Voltaire sort un peu de la stricte bienséance et même des règles du bon goût. Bernis saura le lui faire remarquer. Voltaire se laisse aller à quelques plaisanteries doucement antireligieuses, et Bernis le rappellera à l'ordre. Tout cela est un joli combat d'escrime, qu'il vous plaira, je crois, de suivre : « Monseigneur, *Les Chevaux et les Anes* étaient une petite plaisanterie. Ce qui m'en plaisait surtout, c'est que le théatin Boyer était au rang des ânes. Voyez, je vous prie, si je suis un âne dans l'examen de *Rodogune*. Vous me trouverez bien sévère ; mais ma vocation est de dire ce que je pense, *fari quæ sentiam*... ; je travaille jour et nuit à rapterasser mon *Cassandre*, et je pourrai même vous sacrifier ce poignard qu'on jette au nez des gens... » Ainsi, Bernis remporte une petite victoire. Mais là-dessus Voltaire s'émancipe, et va trop loin : « Quoi ! sérieusement, vous voulez rendre la théologie raisonnable... J'ai deux cents volumes sur cette matière, et, qui pis est, je les ai lus. C'est faire un cours de Petites Maisons. » Monseigneur va être forcé, au moins pour les convenances, de froncer les sourcils. Voltaire continue : « Voilà l'Europe en guerre pour dix ou douze ans. C'est vous, par parenthèse, qui avez attaché le grelot. Vous me fîtes alors un plaisir infini. Je ne croyais point que le sanglier que vous mettiez à la broche fût d'une si dure digestion. C'est, je crois, la faute de vos marmitons... » Le sanglier, c'est Frédéric II, et les marmitons les gouvernants français. Voltaire se félicite, quelques lignes plus loin, d'avoir contribué à rendre irréciliables la France et la Prusse ; en réalité, il n'a jamais été dans ses diverses missions qu'un diplomate fort brouillon, comme il résulte des travaux de M. de Broglie.

Cette lettre de Voltaire ne reçut pas de réponse immédiate : c'est un des moyens par lesquels Bernis témoigne son mécontentement. En outre, Bernis a des réticences éloquentes et des silences

qui crient très haut. Il répond sur *Rodogune*, sur le grelot attaché par lui, mais rien sur la théologie : « Toutes les fautes que vous avez relevées, soit dans ce qui concerne l'art du théâtre, la diction ou les règles grammaticales, sont saisies avec justesse ; mais, malgré l'équité de vos arrêts, *Rodogune* restera au théâtre, et il n'y a qu'un homme de génie qui puisse imaginer, créer et qui ose hasarder le cinquième acte de cette tragédie. » Et, en effet, toutes les critiques de Voltaire sont exactes ; mais il en est une dans le sens favorable, qui n'a pas été faite et que fait Bernis : dans *Rodogune* nous trouvons le sens théâtral, l'inspiration théâtrale, et cela est bien vrai, puisque nous-mêmes, tout récemment, nous avons applaudi avec émotion *Rodogune*, à laquelle nous croyions d'abord devoir assister simplement avec respect. Bernis, après avoir parlé à Voltaire de *Rodogune*, lui réclame son *Cassandre*, puis lui dit : « Vous avez tous les caractères d'un homme supérieur : vous faites bien, vous faites vite et vous êtes docile. » C'est tout à fait juste : Voltaire, tout en querellant toujours sur les observations qu'on lui fait, est admirable de docilité ; il ne croit jamais être au-dessus des remarques d'un Bernis ou même d'un d'Argental. Il mérite l'éloge de Bernis, qui finit sa lettre en disant ce qu'il croit être la vérité sur la guerre de Sept Ans : « J'ai connu un architecte à qui on a dit : « Vous ferez le plan de cette maison ; mais, bien entendu que, l'ouvrage commencé, les piqueurs ni les maçons ni les manœuvres ne seront point sous votre direction et s'écarteront de votre plan autant qu'il leur conviendra de le faire. » Le pauvre architecte jeta là son plan et s'en alla planter ses choux. » Bernis nous apprend par là qu'il voulait l'alliance autrichienne sans la guerre et qu'il se retira parce qu'on voulait lui imposer la guerre. Mais pas un mot sur la théologie. Voltaire qui, en homme d'esprit, savait entendre les silences, comprit parfaitement, et je ne crois pas qu'il y soit revenu une seule fois.

Je prends maintenant une lettre de Voltaire, du 10 février 1762. Voltaire envoie à Bernis son *Commentaire sur Cinna*, déclare que *Cassandre* lui donne beaucoup de mal, qu'il faut *fari quæ sentias*, qu'il a fait une perte dans l'impératrice de Russie (Elisabeth, qui venait de mourir, avait souscrit pour deux cents exemplaires à l'édition du *Théâtre de Corneille*). Bernis répond presque aussitôt. Il fait encore quelques critiques sur *Cassandre*, puis s'occupe de *Cinna* : « A l'égard de vos remarques sur *Cinna*, je les adopte toutes ; vous pouviez même pousser la sévérité plus loin ; en disant que *Cinna* est « plutôt un bel ouvrage qu'une bonne tragédie », vous avez tout dit ». Bernis entend par tragédie une œuvre homogène, qui aille tout droit d'un point de départ à un point

d'arrivée, d'un principe à une conclusion. Ce n'est pas du tout le fait de *Cinna*, où il n'y a pas d'évolution progressive, logique, du commencement à la fin. *Horace*, *Cinna* sont des histoires épiques arrangées pour la scène, sans trop d'unité. Corneille, qui avait le goût beaucoup plus large que les critiques du xviii^e siècle, entendait qu'un bel ouvrage disposé sur la scène était une belle tragédie. Il n'avait pas tout à fait tort... Mais n'oublions pas Bernis, qui maintenant entretient Voltaire de lui-même : « Vous êtes en peine de mon âme ; avouez que vous me croyez ambitieux comme tous mes pareils. » Bernis ne déteste pas un peu de satire ecclésiastique ; de temps en temps, il lance une pointe ; puis il revient au sérieux : « Une main invisible m'a conduit des montagnes du Vivarais au faite des honneurs. Laissons-la faire ; elle saura me conduire à un état honorable et tranquille ; et puis, pour mes menus plaisirs, je dois être l'électeur de trois ou quatre papes et revoir souvent cette partie du monde qui a été le berceau de tous les arts. N'en voilà-t-il pas assez pour bercer cet enfant que vous appelez la vie?... Je suis comme M^{lle} de Scudéry ; je ne voudrais pas vivre éternellement, si mes amis n'étaient éternels comme moi. »

P. A.

L'histoire à Rome.

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris.

Quinte-Curce.

L'exemple de Velleius Paterculus et de Valère Maxime, les deux auteurs que nous venons d'étudier, a servi à nous montrer combien il était difficile d'écrire l'histoire sous l'Empire, alors que le gouvernement, armé de la loi de majesté depuis la fin du règne d'Auguste, pouvait réprimer les écarts et jusqu'aux simples imprudences de langage. Nous avons pu voir, en effet, à quelles réticences, à quels subterfuges, à quels mensonges même et à quelles basses adulations s'étaient trouvés condamnés les rares historiens de cette époque.

Pour échapper au danger, il n'y avait qu'un moyen : s'interdire absolument de toucher à l'histoire romaine, en particulier à l'histoire des guerres civiles. C'est le parti qu'a pris un écrivain dont l'œuvre, malheureusement mutilée, tient une place importante dans nos programmes : Quinte-Curce.

A propos de Quinte-Curce, il y a une question préliminaire à résoudre. Avons-nous le droit d'en parler, ici, après Velleius Paterculus et Valère Maxime ? Appartient-il à la période où nous en sommes arrivés ? La question, tout d'abord, peut paraître singulière ; en réalité, elle ne l'est pas. Nul parmi les auteurs de l'antiquité, parmi ceux du moins dont les ouvrages nous sont parvenus, ne fait mention de Quinte-Curce ; et comme, d'autre part, nous n'avons pas sa préface, c'est-à-dire la partie de son livre où, à l'exemple des autres historiens, il avait sans doute consigné sur lui-même quelques renseignements biographiques, nous ne savons à peu près rien de sa personne et de sa vie. L'unique passage de son histoire qui nous fournisse une indication, passage qui est comme un acte de reconnaissance à l'égard d'un prince, nous apprend seulement qu'il a vécu sous l'Empire.

Mais l'Empire a duré quatre siècles ; il y a eu, à Rome, une longue suite d'empereurs : quel est celui auquel il est fait allusion dans le passage qui nous occupe ? Depuis le ^{xvi}e siècle, les savants se

le sont bien des fois demandé, sans parvenir à s'entendre. Comme il y avait de la marge, ils en ont profité. Tandis que les uns font vivre Quinte-Curce à la fin de l'Empire, sous Théodose, les autres le font vivre au commencement, sous Auguste. Ce n'est pas tout : entre ces limites extrêmes, on s'est donné libre carrière, à tel point que l'on peut dire justement que toutes les solutions possibles ont été proposées. Nous ne pouvons nous accommoder de cette incertitude ; du moment que nous étudions l'évolution de l'histoire à Rome, il nous faut, de toute nécessité, savoir où placer un des principaux historiens latins. Aussi, devons-nous voir ensemble comment la science contemporaine a pu résoudre le problème.

Le point de départ de la discussion se trouve dans une lettre de Sénèque. Parlant des flatteurs et de l'abus que certains, les courtisans d'Alexandre notamment, ont fait de la flatterie, Sénèque est amené à nous conter l'anecdote suivante : « Au temps où Alexandre courait l'Inde et portait la désolation chez des peuples peu connus même de leurs voisins, ce monarque fut blessé d'une flèche, au siège d'une ville, tandis qu'il en faisait le tour et cherchait le côté faible des remparts. Il n'en resta pas moins à cheval, et continua sa route. Mais bientôt le sang s'arrête ; la plaie, en se séchant, devient plus douloureuse, et la jambe suspendue s'engourdit ; il ne peut aller plus loin, et s'écrie : « Tout le monde m'assure que je suis fils de Jupiter, mais cette blessure me crie que je ne suis qu'un homme ! » (*Lettres à Lucilius*, LIX.)

Or, cette anecdote est racontée par Quinte-Curce en des termes à peu près identiques : les quelques différences que l'on pourrait signaler entre les deux récits tiennent uniquement à ce que l'un a été inséré par un philosophe dans une dissertation sur la flatterie, tandis que l'autre, plus circonstancié, est l'œuvre d'un historien. Ainsi, pour nous expliquer pourquoi Alexandre a fait cette exploration, au cours de laquelle il a été blessé, Quinte-Curce nous apprend que le siège de la ville dont il s'agit présentait des difficultés particulières ; que cette ville était défendue par des rochers, par des précipices ; qu'il n'est donc pas étonnant que le général en chef ait tenu à se rendre compte par lui-même des dispositions à prendre pour s'en emparer. Tous ces détails, Sénèque les néglige, parce qu'il n'en a que faire ; de même, il se borne à nous dire qu'Alexandre a été blessé à la jambe, alors que nous savons par Quinte-Curce, plus précis, que c'est au gras de la jambe qu'il a été blessé. Le mot de la fin est également cité par nos deux auteurs avec de légères variantes : l'un ne manque pas de le tourner à la façon stoïcienne ; l'autre, tenant bien plus à

l'idée qu'au mot lui-même, nous rapporte ainsi les paroles d'Alexandre : « On m'appelle fils de Jupiter ; je n'en sens pas moins les souffrances d'un corps malade. » (*Vie d'Alexandre*, VIII, 10.)

Mais la parenté des deux récits n'en est pas moins évidente, et cette parenté est d'autant plus significative et digne d'attirer l'attention, que le même fait ne se trouve raconté nulle part ailleurs. Cependant, le siège de la petite ville de l'Inde près de laquelle s'est passé l'événement est décrit tout au long par Justin, l'abréviateur de Trogue Pompée, et par Aulu-Gelle ; il est même question chez ces historiens d'une aventure, mais d'une aventure dont Alexandre ne fut pas la victime.

Pendant qu'Alexandre inspectait les abords de la place, cherchant un point faible par où il pourrait donner l'assaut, son cheval vint à être blessé. Or, ce cheval n'était autre que le cheval fidèle de la légende, le fameux Bucéphale ; il devait à sa réputation de faire, en cette circonstance, quelque chose d'extraordinaire. Quoique mortellement atteint, il resta debout, portant toujours son cavalier ; et, comme son maître était pressé par l'ennemi, il fit un effort suprême, l'arracha au danger et ne tomba qu'après l'avoir déposé en lieu sûr.

Telle est la version ordinaire des historiens officiels d'Alexandre ; elle diffère entièrement de celle adoptée par Quinte-Curce et par Sénèque.

Que conclure de tout cela ? Faut-il dire que Quinte-Curce et Sénèque, chacun de leur côté, ont trouvé dans une histoire antérieure l'anecdote qu'ils racontent ? Mais, dans ce cas, des gens comme Aulu-Gelle auraient connu cette anecdote et l'auraient certainement rapportée. Nous devons donc recourir à une seconde hypothèse, et nous demander si l'un de nos deux auteurs n'aurait pas mis l'autre à contribution. C'est assez vraisemblable, et il est vraisemblable également que ce n'est pas Quinte-Curce qui a copié Sénèque, mais bien Sénèque qui a copié Quinte-Curce. En effet, comment un historien, ayant à sa disposition une foule d'ouvrages historiques sur Alexandre, serait-il allé puiser des renseignements dans les livres d'un philosophe ? Le contraire est plus naturel. Sénèque est une sorte d'écrivain amateur ; c'est un homme de cour, qui n'a pas le temps de faire des recherches approfondies ; il lit beaucoup, un peu tout ce qui lui tombe sous la main, et, rencontrant dans ses lectures un trait qu'il est facile d'appliquer à la doctrine stoïcienne, il s'empresse de le noter. Ce qui contribue encore à nous affermir dans cette opinion, c'est qu'il y a dans Quinte-Curce des détails techniques qui ne sont pas dans Sénèque.

Ainsi donc, c'est Quinte-Curce qui a fourni à Sénèque l'anecdote citée dans une des *Lettres à Lucilius*; et, comme les *Lettres à Lucilius* ont été publiées du vivant de leur auteur, c'est-à-dire au plus tard en l'an 65 de notre ère, il s'ensuit que l'histoire de Quinte-Curce ne saurait être postérieure à cette date.

Mais on peut aller plus loin et délimiter plus exactement la carrière de Quinte-Curce, grâce à un discours qu'il a inséré dans son ouvrage. Voici en quelle circonstance ce discours, qui est un discours fictif, aurait été prononcé.

Un jeune officier, Philotas, avait formé un complot contre Alexandre. Le complot est découvert; Philotas est arrêté, jugé, condamné. Après son exécution, on recherche ses complices. On s'en prend à ses meilleurs amis, entre autres à Amyntas, qui est traduit devant un conseil de guerre. Amyntas présente sa défense. Sans doute, il a été l'ami de Philotas; mais qui pourrait le lui reprocher? Philotas avait des qualités personnelles; de plus, il était le fils de Parménion, le protégé d'Alexandre. Il y avait donc d'excellentes raisons pour désirer son amitié. Quant au complot, Amyntas en ignorait même l'existence...

Ce discours d'Amyntas serait assez insignifiant, s'il n'offrait des analogies frappantes avec un autre discours, rapporté diversement par Tacite et par Dion Cassius, et qui aurait été prononcé devant le Sénat, sous Tibère, par un certain M. Terentius, chevalier romain, accusé lui aussi de complicité avec son ami, le célèbre ministre Séjan. Ce sont, de part et d'autre, les mêmes arguments, disposés dans le même ordre, et amenant la même conclusion. La ressemblance est telle qu'elle a été remarquée, dès le xvi^e siècle, par plusieurs savants, en particulier par Juste Lipse.

D'où vient cette ressemblance? Comment l'expliquer?

Tout d'abord, on pourrait croire que Quinte-Curce a servi de modèle, puisqu'il a écrit, comme nous l'avons vu, antérieurement à l'an 65 de notre ère, par conséquent avant Tacite et Dion Cassius; mais des détails très précis, que l'on trouve chez ces derniers et qui ne sont pas chez lui, s'y opposent absolument. Pour la même raison, il est permis d'affirmer que Tacite et Dion Cassius sont indépendants l'un de l'autre. C'est donc que ces trois auteurs en ont copié un quatrième, quelque historien du temps de Tibère, qui, vraisemblablement après la mort de ce prince, avait raconté le procès de Séjan et les événements qui en furent la conséquence. Or, Tibère mourut en l'an 37 après Jésus-Christ; d'où il résulte que l'histoire de Quinte-Curce, antérieure à l'an 65, doit être postérieure à l'an 37.

Mais, de 37 à 65, trois empereurs ont régné à Rome : Caligula,

Claude et Néron ; sous lequel de ces empereurs Quinte-Curce a-t-il composé son ouvrage ? Quel est celui auquel il fait allusion dans le passage, d'ailleurs obscur, mentionné précédemment ? Voilà ce qu'il est nécessaire de nous demander.

Après avoir raconté la mort d'Alexandre et les troubles qui suivirent, notre historien s'exprime ainsi : « C'est donc avec une juste reconnaissance que le peuple romain proclame hautement pour son sauveur le prince qui est venu, comme un astre nouveau, briller au milieu de cette nuit qui faillit être pour nous une nuit éternelle. Oui, c'est lui, et non pas le soleil, qui s'est levé pour rendre la lumière au monde, plongé dans les ténèbres, au temps où les membres de l'Empire, privés de leur chef et déchirés en lambeaux, étaient tous palpitants. Que de torches ardentes il a éteintes alors ! Que d'épées il a fait rentrer dans le fourreau ! Quelle tempête il a dissipée par une soudaine sérénité ! Aussi l'Empire ne renaît-il pas seulement à la vie, il est déjà florissant. Et, si le destin nous épargne ses rigueurs, les siècles qui succéderont au nôtre verront cette même maison se perpétuer dans une longue, sinon dans une éternelle postérité. » (*Vie d'Alexandre*, x, 9.)

Ces quelques lignes, qu'il importe de lire avec soin, nous apprennent que, peu de temps avant l'époque où Quinte-Curce a écrit, Rome a traversé une crise terrible au cours de laquelle l'Empire a failli sombrer ; qu'il y a eu des épées tirées hors du fourreau, et un orage politique en perspective ; que l'événement qui a mis Rome dans cette situation et celui qui l'en a fait sortir se sont, l'un et l'autre, passés pendant la nuit ; enfin, qu'un astre, c'est-à-dire un prince, est apparu, qui a tout remis en ordre par sa présence...

Le fait seul que tout cela vient à la suite du récit de la mort d'Alexandre indique clairement qu'il est ici question de la mort d'un empereur. Mais l'historien ne nomme personne : de quel empereur s'agit-il ?

Néron n'étant mort qu'en l'an 68, il faut immédiatement l'écarter. Nous pouvons écarter aussi Claude, dont la mort ne donna lieu à aucun désordre. Il mourut le plus tranquillement du monde ; il avait mangé d'un plat de champignons dans lequel on avait mis du poison, et s'était trouvé mal à l'aise ; des soins habiles, qui lui furent prodigués, le firent tout doucement passer de vie à trépas. Mais on annonce seulement qu'il est malade ; on continue à lui administrer des remèdes ; on le couvre contre le froid devant témoins, de sorte que les consuls, le Sénat, le peuple se réunissent au pied des autels et font des vœux pour sa santé. Ce

n'est que lorsque tout est prêt pour l'avènement de Néron, que l'on fait connaître la vérité. Agrippine, alors, peut dire au nouvel empereur :

On vit Claude; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort...

Reste Caligula; nous allons voir que les détails donnés par Quinte-Curce conviennent admirablement à la mort de ce prince, survenue en l'an 41.

En 41, en effet, la situation à Rome est assez critique. Pour la première fois, se pose la grave question de la succession à l'Empire. Auguste, quelques années avant de mourir, avait adopté son beau-fils Tibère et l'avait associé au gouvernement. A son tour, Tibère avait adopté Caligula; mais Caligula, assassiné à vingt-neuf ans, après quatre ans de règne, n'avait pas d'héritier direct, et n'avait pas eu le temps de désigner un successeur!

A la vérité, la famille de Caligula n'était pas complètement éteinte : il y avait Claude; mais Claude ne comptait pas. D'abord, il n'était pas du sang d'Auguste; et, comme personne ne l'avait adopté, ses droits à l'Empire pouvaient sembler contestables. Puis, Claude était faible d'esprit et de corps, ce qui faisait dire à sa mère qu'il n'était qu'une ébauche, et à Sénèque, qu'à cinquante ans il n'avait pas achevé de naître! Il était à tel point ridicule, que Tibère lui interdisait de paraître dans la loge impériale, pendant les jeux du cirque. On ne l'avait jamais appelé à aucune fonction; mais, abreuvé d'affronts et tenu à l'écart, il avait passé une grande partie de sa vie en Campanie, dans la société de gens de bas étage, uniquement occupé à bien boire, à bien manger, et à jouer aux dés. Comment d'un homme pareil faire un empereur!

D'après cela, il est facile de comprendre qu'il y ait eu, à Rome, un moment d'effarement, à la nouvelle subite de la mort de Caligula. Allait-on revenir à l'époque des guerres civiles, assister de nouveau à la lutte des ambitions et des partis? Des troubles étaient d'autant plus à craindre, que l'on ne s'entendait pas. D'un côté, aux portes de la ville, se tenaient les prétoriens qui, pour venger l'injure faite au tribun Chéréa, avaient assassiné l'empereur; de l'autre, à l'intérieur des murs, les cohortes urbaines rassemblées à la hâte pour leur tenir tête, au cas où ils marcheraient sur Rome. Le peuple demandait un empereur; au Sénat, les avis étaient partagés. D'ailleurs, on n'avait pas d'empereur sous la main, et la fin de la journée se passa, ainsi que la plus grande partie de la nuit, sans que la situation se fût modifiée.

Or, c'est pendant cette nuit mémorable, où tout semblait perdu, que tout allait être sauvé. Voici comment.

Au moment où, par sa mort, Caligula plongeait le monde dans les ténèbres (noter en passant la ressemblance entre le nom de *Caligula* et le mot *caliganti* dont se sert l'historien), Claude se trouvait dans le voisinage du palais. Il entend du bruit, il voit des gens qui se précipitent; lui-même il accourt en simple curieux. Mais le coup avait été fait très vite, et déjà les assassins en armes écartaient violemment la foule. Tous se sauvent, Claude un des premiers; il va se réfugier au jardin.

Bientôt, le bruit se répand que Caligula vient d'être tué, et Claude en est averti. Pris de peur, il se cache dans une espèce de pavillon : c'est là qu'un hasard le fait découvrir. Il est reconnu, mis sur une litière et emporté au camp des meurtriers.

La nuit se passe en négociations, qui demeurent sans résultat. Le lendemain, au petit jour, les prétoriens entrent dans Rome, ayant avec eux un empereur. Cet empereur, c'est Claude, c'est l'astre dont le lever va sauver tout au moins le principe impérial, puisque la question de succession se trouve résolue pour le moment, et même pour l'avenir. Claude, en effet, apportait comme don de joyeux avènement deux filles et la promesse d'un troisième enfant, qui naquit quelques jours plus tard et fut Britannicus.

Ainsi, tout s'explique naturellement, si l'on voit dans la nuit historique dont parle Quinte-Curce la nuit qui suivit la mort de Caligula et précéda l'arrivée de Claude au pouvoir. Or, ces événements eurent lieu en l'an 41 de notre ère. Donc Quinte-Curce a écrit entre 41 et 65, et probablement dans les années voisines de 41, comme certains détails du passage cité plus haut paraissent nous l'indiquer.

Voilà pour la date de l'histoire de Quinte-Curce; de Quinte-Curce lui-même, nous ne savons absolument rien. Il y eut, à cette époque, deux personnages de ce nom : l'un nous est signalé dans l'index des rhéteurs de Suétone; l'autre, cité par Tacite et par Pline le Jeune, fut le héros d'une aventure de fantôme. Se trouvant en Afrique, au temps de sa jeunesse, une femme lui apparut, qui lui prédit qu'il reviendrait, un jour, dans cette province, comme proconsul. La prédiction s'accomplit. C'était un homme intelligent, mais peu recommandable. Obligés de choisir entre ces deux personnages, notre embarras est assez grand : tantôt nous sommes portés à voir dans Quinte-Curce le rhéteur de Suétone; tantôt l'habileté de notre historien dans l'art de la flatterie nous fait pencher, au contraire, pour le Curtius de Tacite. Il faut attendre que de nouvelles découvertes viennent nous renseigner!

R.

La psychologie.

Cours de M. VICTOR EGGER,

Professeur à l'Université de Paris.

L'expérimentation.

Je veux établir que l'expérimentation, en psychologie pure, n'est qu'un procédé accessoire et d'une valeur contestable.

On a tort d'opposer, comme on le fait d'ordinaire, l'expérimentation et l'observation. L'expérimentation n'est, à vrai dire, qu'un perfectionnement de l'observation, et il n'y a pas de méthode expérimentale qui soit une méthode distincte de la méthode d'observation.

Cela est un problème de méthodologie, sur lequel j'aurais tort de m'étendre ; j'en dirai seulement ce qui est nécessaire pour faire comprendre la méthode de la psychologie pure. L'expérimentateur a observé lui-même ou tient compte des observations d'autrui, avant d'entreprendre une expérimentation : c'est l'observation qui suggère l'hypothèse. Au cours du travail expérimental, il observe constamment ; l'expérience en train, il continue à observer ; l'expérience achevée, il observe avec soin, pour constater ses résultats. Ainsi l'expérimentation est une addition à l'observation, et on trouve l'observation, compliquée et allongée, mais l'observation, tout le long de l'expérimentation.

Entre l'expérimentation et l'observation, il y a donc une sorte de continuité, et cela ne veut pas dire que l'expérimentation fasse suite à l'observation et que l'on passe insensiblement de l'une à l'autre. Par continuité, je veux dire que, de l'observation proprement dite à l'expérimentation proprement dite, il y a une infinité d'intermédiaires. Pour bien comprendre cette continuité, il faut, tout d'abord, se rendre bien compte que l'observation n'est pas purement passive, tandis que l'expérimentation serait active. L'observation est une attention intense apportée à certains faits à l'exclusion des faits concomitants. L'observateur est donc actif, actif de l'esprit et non de ses mains ; ou, du moins, pour qu'il y ait observation, il suffit d'une activité intérieure : l'attention. L'observateur pourra, de plus, être actif de ses muscles, pour aller mettre ses sens à la portée des objets spéciaux qu'il veut observer.

L'astronome observateur se sert d'instruments très compliqués pour faire ses observations. Ainsi il y a des observations où l'activité n'est pas seulement mentale, où il y a une activité musculaire, locomotrice ou manuelle. Mais ce ne sont là que des perfectionnements de l'observation proprement dite ; pour qu'il y ait observation, il suffit qu'il y ait activité intérieure, mentale.

Quel est le critérium de l'expérimentation ? Qu'est-ce qui distingue au juste l'expérimentation, même rattachée à l'observation ? Le problème n'est pas facile à résoudre et les solutions des auteurs les plus compétents ne sont pas, sur cette question, exemptes de difficultés.

L'expérimentateur est actif, de l'esprit assurément, par ses hypothèses, et par son attention et parce qu'il imagine ses instruments ; et il est actif de ses mains. Il se fait ouvrier ou emploie des ouvriers. Il est actif de ses mains, non seulement pour amener les phénomènes à portée de ses sens, comme l'observateur astronome, ou le naturaliste qui observe des animaux très petits sous le verre d'un microscope, mais encore pour déterminer les phénomènes dans un certain sens, pour les modifier, pour qu'ils arrivent à ses sens, tels, qu'il y ait du profit à les observer. Dans ce but, l'expérimentateur est actif, musculairement.

Voilà le double critérium de l'expérimentation, qui me paraît répondre à la question posée. L'observateur est actif de l'esprit et accessoirement de son corps, de ses muscles, mais non nécessairement. L'expérimentateur est toujours actif de l'esprit et des muscles, spécialement des mains, et son industrie s'emploie toujours, non seulement à amener les phénomènes à portée des sens pour observer, mais à amener les phénomènes modifiés de telle façon que l'observation en soit fructueuse pour la science.

Ai-je indiqué dans cette formule un critérium complet de l'expérimentation ? Je n'en suis pas sûr. Un des profits de l'expérimentation n'est-il pas, en effet, que l'expérimentation peut être vérifiée par d'autres ? L'expérimentation n'a-t-elle pas un caractère social, tandis qu'une observation peut rester la propriété d'un observateur : « J'étais là, telle chose m'advint. » L'observation demande la foi au témoignage, tandis que l'expérimentation a quelque chose de commun à tous ceux qui expérimentent ou assistent aux expérimentations. Il n'y a pas d'expérimentation qui appartienne en propre à l'expérimentateur : c'est là la vertu principale de l'expérimentation. C'est ce qui fait que la vérité, qui est impersonnelle, s'accroît en proportion des progrès de l'expérimentation. Voilà au complet maintenant la distinction que l'on peut faire entre l'observation

et l'expérimentation, en ce qui concerne les faits de la nature extérieure.

Cette distinction est loin d'être aussi nette pour les faits de conscience. Là il semble que l'observation et l'expérimentation se pénètrent. C'est du moins ce qui me semble résulter de deux remarques. Je rappelle d'abord la méthode des exceptions. Elle donne des faits de conscience; mais, pour obtenir de tels faits, il faut un observateur, et, pour avoir un observateur, il faut une sorte de culture de la faculté d'observer; il faut créer en soi une curiosité latente qui se réveille de temps à autre au cours d'une vie psychique normale et par suite matière à observations utiles.

Si l'on a une vie psychique anormale, il est peu utile de se faire observateur de ses faits de conscience; mais, si l'on a une existence intérieure très normale, les faits que l'on constatera en soi pourront être considérés comme communs à tous et, par suite, comme des matériaux de la science psychologique.

Cette curiosité suscitée par les faits légèrement anormaux d'une conscience n'est pas normale. Il n'est pas naturel, lorsqu'on a fait une erreur, de s'arrêter pour se rendre compte de ce qui vient d'arriver. Il est naturel, alors, de passer outre. Donc cette curiosité doit être créée artificiellement dans l'âme de l'observateur, et créer cette curiosité, c'est faire quelque chose d'analogue à ce que fait l'expérimentateur dans son laboratoire lorsqu'il dispose des appareils. Donc, dans la méthode des exceptions, il y a comme condition une création qui ressemble fort à l'expérimentation.

Voilà pour la méthode des exceptions. Je passe à la méthode des groupes naturels.

Pour avoir présents à la conscience de tels groupes, il faut les évoquer. Ils sont à l'état latent; il faut les faire venir au seuil de la conscience. Les évoquer, les faire naître à la conscience claire, n'est-ce pas quelque chose d'analogue à l'expérimentation? Et ensuite, les analyser, n'est-ce pas quelque chose d'analogue à ce que les physiiciens ont appelé la nature mise à la torture? C'est ainsi que Socrate « accouchait » les esprits. Il faisait à ses interlocuteurs une douce violence, mais c'était une violence. J'emprunte à ce sujet aux *Principes de psychologie* de M. Janet un exemple typique et très simple. Je veux, dit-il, savoir si l'idée de couleur est inséparable de l'idée d'étendue: j'évoque l'idée d'une couleur. Evoquer l'idée du rouge, par exemple, c'est une sorte d'expérimentation, et l'on peut essayer d'avoir cette idée sans avoir l'idée d'étendue, — ou, inversement, d'avoir l'image d'une étendue sans couleur. Le résultat de cette évocation, c'est

que la couleur ne peut être imaginée sans étendue et l'étendue sans couleur. Le résultat est négatif. C'est donc une expérimentation et une expérimentation instructive.

Ainsi la méthode des groupes présente quelques-uns des caractères de l'expérimentation. D'autre part, la même observation peut s'appliquer à la méthode des exemples. Evoquer des faits n'est pas impossible. La mémoire sera alors mise à la question, car on ne se tiendra pour satisfait que quand elle aura fourni un fait authentique du genre de ceux que l'on étudie.

Mais ce que l'on provoque ainsi, c'est toujours l'arrivée, devant la conscience attentive, ou d'un fait, ou d'un groupe de faits psychiques. On dédouble ainsi le moi en acteur et spectateur. En faisant appel à la mémoire, on a pris les précautions à la fois nécessaires et suffisantes pour que l'action ne soit pas modifiée par le fait de l'évoquer. Lorsque le groupe de faits ou le fait est observé, il ne dépend plus de l'observateur. Alors même qu'il y aurait quelque effort pour amener le fait à la conscience, le fait est passé quand l'effort analytique est présent. Et c'est pour cela que cette méthode n'inspire au psychologue aucune méfiance. Il y a dans les laboratoires des instruments très délicats, influencés trop aisément par la chaleur humaine. Ces instruments, il faut les interroger à la dérobée, avec une lunette. On voit que, pour faire une bonne observation, même externe, il faut s'arranger pour que l'observateur ne soit pour rien dans l'observation. C'est ainsi que fait le psychologue, en n'observant que des faits passés, accomplis, achevés.

Les choses se passent tout autrement, si l'on a la prétention d'observer son présent. Alors, de trois choses l'une : ou bien la conscience, au point de vue de son contenu psychique, s'appauvrit, ou elle s'enrichit, ou elle est déviée, c'est-à-dire que les faits qu'elle contient sont autres que si on l'avait laissée à elle-même. Si un homme en colère s'observe dans sa colère, ou bien le fait d'observer atténue la colère, ou bien il l'exalte ; c'est ainsi que Napoléon I^{er} avait, dit-on, des colères de tragédien ; cela faisait partie de sa politique. Le troisième cas est celui où le cours naturel de la conscience est dévié, matériellement changé, dans sa nature, par l'observation ; il peut arriver qu'un homme prêt à se mettre en colère substitue extérieurement, et même intérieurement, à la colère commencée, un état tout différent ; c'est de l'hypocrisie, ou c'est de la maîtrise de soi. Ainsi, plus on s'observe, moins on observe son naturel. Mais, quand on observe, on veut connaître la *nature* et on veut la connaître non seulement dans son propre qualificatif, mais aussi dans son degré normal. Donc, si l'on ob-

serve au moment présent, on change, soit en nature, soit en degré, le fait que l'on observe. Mais c'est qu'aussi ce n'est pas là observer ; s'observer soi-même tout en agissant, ce n'est pas observer. Le vrai nom de l'acte de tension intérieure qui a lieu alors, c'est *réflexion*. Dans l'attention, il y a un sujet actif et un objet, et l'activité du sujet ne doit exercer aucune influence sur le degré et la nature de l'objet. Dans la réflexion, l'activité du sujet détermine pour une part l'activité de l'objet, absolument, la dirige et la modifie, sans la créer. Observer, c'est être attentif ; réfléchir, ce n'est pas observer. Dans l'observation du présent, les deux activités se mêlent ; l'attention tourne, malgré nous, à la réflexion.

Voilà comment se justifie, en matière de conscience, l'observation pure et simple. Mais ne faisons-nous pas implicitement une part à l'expérimentation en parlant ainsi de la réflexion ? L'observation du présent, avons-nous dit, est toujours, en matière de conscience, une expérimentation. L'activité est, en effet, une force dont le champ n'est pas limité. L'acteur modifie son jeu sous l'influence du spectateur. Ainsi, évidemment, les objections à l'observation de la conscience présente portent sur l'expérimentation intérieure. Est-ce à dire que cette expérimentation soit absolument condamnée par là ?

Examinons ses prétentions. Ne faut-il pas lui faire une part ? N'a-t-on pas employé l'expérimentation surtout pour étudier la volonté ?

Je veux vouloir, donc je veux ; je me prouve ainsi ma volonté et qu'elle est toujours prête. Telle est l'expérimentation qui occupe le plus de place dans les psychologies d'autrefois. Mais je ne veux jamais à vide. Je veux toujours quelque chose. L'exemple consacré dans les psychologies de la première partie du XIX^e siècle, c'est celui de vouloir mouvoir le bras. Quand on veut mouvoir son bras, on le veut. On étudie alors la volonté motrice. Mais on peut étudier ainsi une des variétés de la volonté mentale. Qu'arrive-t-il alors ? Ces faits, une fois voulus, seront plus précis, plus vigoureux, plus prolongés que s'ils étaient spontanés. La volonté les renforce ; toute la conscience leur appartient ; de sorte que l'expérimentation, en psychologie, consiste surtout à faire l'épreuve de nos forces dans un domaine ou dans un autre.

Donc elle est possible et légitime quand on veut savoir, par exemple, jusqu'à quelle limite de temps on peut maintenir un fait de conscience et jusqu'à quel degré d'intensité on peut l'amener. Elle donne des maxima. Un des premiers observateurs des maladies mentales, le Dr Baillager, étudiant des hallucinations chez des malades, avait cru bon de se donner à lui-même une halluci-

nation familière. Il connaissait un abbé dont il s'était fixé l'image dans la mémoire et il avait à volonté l'hallucination de cette image. Il avait ainsi obtenu le maximum de la faculté d'hallucination dans un esprit d'ailleurs sain. De même, on a dit avec raison que le mystique expérimente ; en effet, il cherche jusqu'où peut aller dans une âme le détachement des choses terrestres.

Ainsi l'expérimentation, par cela même qu'elle produit des maxima, donne des résultats fort intéressants, mais ne donne et ne donnera jamais du naturel.

Or, le naturel, c'est ce qu'il y a de commun à tous les hommes, et la psychologie doit d'abord considérer ce qui est commun à tous les hommes. Savoir jusqu'où l'on peut arriver dans tel ou tel ordre de faits est intéressant, mais, en définitive, secondaire.

Ainsi l'observation de la conscience par la mémoire, c'est le procédé le plus sûr et le plus fécond ; et l'introspection, en fait, est surtout rétrospective. Néanmoins, l'observation volontaire de l'état présent n'est pas impossible et est légitime. Cette observation a plusieurs des caractères de l'expérimentation, mais l'expérimentation, quand l'objet étudié est le même être que le sujet qui étudie, est toujours trompeuse, car elle modifie l'objet. Elle peut être le procédé principal de la psychophysique et de la psychophysiologie ; mais, là même, son emploi est délicat, parce que les faits à susciter sont, en partie, psychiques ; l'expérimentateur doit toujours se demander si le sujet n'a pas modifié le fait étudié en lui, parce qu'il y était préparé. En psychologie pure, l'expérimentation a une place, un rôle, un domaine, mais un domaine très restreint. On ne peut étudier en soi que la volonté et ses différentes formes. L'expérimentateur constatera, par exemple, que l'attention intérieure, simple, a pour effet de prolonger la durée des faits de conscience et d'augmenter leur intensité. Mais ce résultat peut être aussi bien obtenu par l'observation du passé, et l'expérimentation ne nous apprend pas sur le naturel et le spontané de la vie psychique ce qui est le plus important à connaître. De plus, les lois fondamentales de l'âme et ses éléments constitutifs ne dépendent en rien de la volonté ; par conséquent, l'objet principal de la curiosité psychologique ne tombe pas sous les prises de l'expérimentation, et cela est heureux, parce que cela serait dangereux.

Ainsi l'expérimentation est un procédé accessoire en psychologie pure, à employer quand il y a lieu, mais auquel il ne faudra jamais demander que les caractères et les résultats de la volonté et les maxima auxquels, en toute matière, la conscience peut atteindre par la volonté.

V. H.

Bossuet orateur.

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

Ses débuts.

Doué comme il l'était sous le rapport de l'intelligence et du caractère, Bossuet ne pouvait pas être un orateur vulgaire. Mais nous avons vu aussi qu'il ne paraissait pas prédestiné à devenir un prédicateur. Prêtre séculier, chanoine dans sa province, il n'était appelé à prêcher que pour les besoins de son ministère, et ne semblait pas devoir choisir la voie de la prédication. Etudiant en théologie, il n'aspirait qu'au grade de docteur, que les plus illustres prédicateurs n'ont pas eu : ni le jésuite Bourdaloue, ni Fléchier, ni Massillon, ni Mascaron, ni Fénelon lui-même. Il semblait même qu'il y eût une sorte d'incompatibilité entre l'aridité de la théologie scolastique et la richesse de parole qu'il faut à un orateur de profession. Pourtant, dira-t-on, Bossuet ne prêchait-il pas dès l'âge de quinze ans ? Sans doute, mais l'abbé de Rancé aussi, qui ne devint pas un prédicateur, et d'autres encore, plus précoces, tels que l'abbé d'Harcourt, qui faisait à douze ans son premier sermon. La fameuse prédication de l'Hôtel de Rambouillet ne tire donc pas à conséquence. Et même elle pouvait bien avoir pour effet de détourner Bossuet de la prédication. Nous savons, en effet, que l'expérience de l'hôtel de Rambouillet fut recommencée à l'hôtel de Vendôme, résidence de l'évêque de Lisieux, personnage grave et austère, et moins accessible qu'un Voiture aux admirations enthousiastes. Il entendit le sermon et en fut tellement charmé qu'il songea à présenter le jeune prédicateur à la reine mère. Mais aux éloges il mêla des critiques réservant l'avenir ; et il parait bien avoir recommandé à Bossuet de se défier des prédications prématurées.

Malgré ces quelques succès oratoires, Bossuet se consacrait tout entier aux études théologiques, et c'est l'étudiant en théologie, l'écolier de la maison et société de Navarre, que nous voulons étudier aujourd'hui. Nous verrons que, durant ces dix années de travail fécond, l'orateur ne pouvait apparaître que par échap-

pées, avec « ces bouffées d'éloquence » dont parle M^{me} de Sévigné.

Cicéron et Quintilien nous disent la longue et pénible préparation qu'il faut pour se former à l'éloquence. L'auteur du *Brutus*, qui nous a fait les confidences de l'apprenti orateur, nous parle des heures, des jours passés à écouter les maîtres de l'art, dans les écoles de rhétorique, devant les tribunaux, sur la place publique, dans les délibérations politiques. Il nous parle aussi du temps employé aux exercices de la composition méthodique, de la déclamation savante. Pour Bossuet, écolier au Collège de Navarre et sans cesse occupé par les examens obligatoires, une telle préparation devait être impossible.

Suivons donc le cours de ses études pendant ces longues années qui correspondent au début du règne de Louis XIV, de 1643 à 1652 environ. Gravissons la pente de la montagne Sainte-Genève par l'une de ces rues tortueuses qui abritent une population grouillante, et pénétrons dans l'enceinte du vieux Collège de Navarre. C'est un collège de plein exercice, avec une nombreuse population d'écoliers, depuis les enfants de huitième jusqu'aux élèves de philosophie. Voici, dans un quartier séparé, les anciens élèves de la maison, gardés à titre d'étudiants en théologie et pour qui le collège devient comme une école préparatoire et un séminaire. La vie y est réglée, c'est une communauté de futurs ecclésiastiques, et le grand maître, Nicolas Cornet, est un homme de la plus rare distinction. Ici pas d'étudiants « amateurs » ; toujours un travail acharné ; les examens y guettent sans cesse maîtres et élèves. Car l'honneur même de la maison est un jeu : le Collège de Navarre est l'émule de la Sorbonne elle-même.

On sait, en effet, qu'il y avait sous l'ancien régime trois catégories d'étudiants en théologie : les Sorbonistes, les Navarrais et les Ubiquistes, ces derniers étrangers et à la Sorbonne et à la maison de Navarre. La maison et société de Navarre était plus jeune que la Sorbonne d'une cinquantaine d'années ; sa fondation ne remontait qu'à 1304. Elle était aussi moins fréquentée : la Sorbonne avait six professeurs de théologie ; Navarre n'en avait que quatre. De plus, le prestige de la maison de Navarre était battu en brèche depuis que Richelieu, provisionneur de Sorbonne, avait logé la Faculté de théologie dans un véritable palais. Aussi était-on soucieux au collège de défendre une réputation trois fois séculaire. Or le moyen de soutenir la lutte n'était pas pour les Navarrais de prêcher avec éclat et de rechercher les succès mondains, même à l'hôtel de Rambouillet. C'était, avant tout, de passer de bons examens, de conquérir

dans ces examens transformés en concours les premières places, « les premiers lieux », comme on disait. Et quelle série imposante d'examens !

On était d'abord maître ès arts, grade correspondant à peu près à notre baccalauréat ès lettres et qui exigeait deux années d'études, employées à refaire la rhétorique et la philosophie. Bossuet devint maître ès arts le 6 août 1644, après deux examens subis l'un au Collège de Navarre, l'autre à la Sorbonne, devant un jury de cinq membres. Ce grade permettait de devenir médecin, jurisconsulte, théologien... Pour Bossuet, il lui fallait ensuite devenir bachelier en théologie ; or, d'après des règlements impitoyables, on ne pouvait obtenir ce grade qu'après avoir étudié trois années dans une école de théologie, à Navarre, chez les Jacobins ou en Sorbonne ; il fallait avoir subi deux examens sur la philosophie et la théologie, avoir répondu sur cinq traités différents et proposé une thèse qu'on appelait la « tentative » et qui exigeait une soutenance de quatre heures et demie. La soutenance de Bossuet, du 24 janvier 1648, fut des plus brillantes ; parmi les assistants on remarquait le prince de Condé en personne, qui, après Rocroi, Fribourg et Nordlingen, allait être bientôt le vainqueur de Lens. La thèse lui était dédiée ; il montra sa bienveillance envers son jeune protégé en l'encourageant de sa présence, prit goût à la discussion en latin, et eût volontiers argumenté avec le nouveau bachelier.

Après deux nouvelles années d'études, le bachelier pouvait songer à « entrer en licence » ; mais il fallait, pour cela, subir avec succès deux examens sur des traités de scolastique, sur l'étude des sacrements, de l'Écriture, de l'histoire ecclésiastique, et soutenir trois thèses ; *major, minor, ordinaria*, — la majeure, la mineure et l'ordinaire, sans compter la plus importante, la sorbonnique, qui n'exigeait pas moins de douze heures de discussion.

Enfin, après un dernier examen, qui, celui-là, n'exigeait que l'après-midi, la « vespérie », le licencié devenait docteur, et c'était seulement après la soutenance de la thèse « aulique », dans la grande salle des actes, qu'il prenait officiellement le bonnet de docteur. — Ce n'était pas la fin : six ans après, c'était encore presque une obligation de présenter une thèse qui était comme le résumé de toutes les études antérieures, la *resumpta*.

Bossuet avait donc eu, dans ces années d'études, à passer six examens et à soutenir six thèses successives. Le moyen, avec cela, de songer à l'éloquence ? Pourtant son examen de doctorat lui fournit une occasion imprévue de montrer son talent d'orateur.

Les deux maisons de Navarre et de Sorbonne ne vivaient pas en parfaite intelligence. La Sorbonne, riche, protégée, honorée, se flattait d'opprimer sa jeune concurrente, qui luttait fièrement dans son indépendance et sa pauvreté. La Sorbonne, entre autres exigences, prétendait que la thèse sorbonique, conformément à son nom même, devait être soutenue en Sorbonne, que les thèses des candidats étrangers à la Sorbonne devaient être soumises à l'autorité compétente, c'est-à-dire au prier, qu'il fallait traiter avec la plus grande déférence. Bien que ce prier ne fût souvent qu'un simple bachelier, on prétendait qu'il eût le droit d'argumenter, le bonnet sur la tête, devant le candidat qui se présentait tête nue, et qu'on lui donnât le titre de *dignissime domine Prior*. Quarante ans auparavant, certain bachelier de Navarre s'était refusé à prononcer le *dignissime*. Il avait dû capituler ; la thèse avait été annulée, une nouvelle soutenance exigée, et le bachelier avait fini par venir argumenter tête nue en articulant le *dignissime*. — Le 9 novembre 1650, jour de la soutenance de Bossuet pour la sorbonique, la maison de Navarre, justement fière de son candidat, saisit l'occasion de faire acte d'indépendance ; Bossuet se présenta à la Sorbonne avec simplicité et modestie ; mais, sur l'ordre formel de ses maîtres, il refusa de donner au prier le titre de *dignissimus*. Là-dessus grand scandale et beau tapage. Les Sorbonistes furieux admonestent le candidat, invectivent ses maîtres présents ; on s'attaque et l'on riposte avec cette richesse de vocabulaire qu'on pouvait dire alors commune aux latinistes et aux harençères. En fin de compte, les Navarrais quittent la salle, entraînant leur candidat avec sa thèse, et vont à quelques pas de là chez les Jacobins, qui, eux aussi, tenaient école de théologie. La soutenance continue ; mais les Sorbonistes, quittant leurs habits de Sorbonne, s'en vont faire irruption chez les Jacobins, accompagnés d'un huisier, qui interpelle le candidat et lui signifie la nullité de sa thèse. Ils se retirent enfin, les autres restent en séance et la discussion continue ; la soutenance est brillante, et Bossuet en sort avec un beau succès. — La scène est comique, et digne du *Lutrin*. Il n'empêche que cette querelle de mots fut l'origine d'un procès qui dura six mois. Il fut plaidé au Parlement à huis clos et à grand renfort d'éloquence. L'avocat général était le célèbre Omer Talon : la Sorbonne avait pris pour avocat Montholon, et les docteurs de Navarre, Martinet. On disserta, on pérorà, lorsqu'en fin de séance le jeune Bossuet demanda humblement la permission de se défendre lui-même. Mais, comme il était théologien et universitaire, il dut plaider en latin. Il latinisa donc et charma son auditoire :

on peut dire qu'il gagna sa cause en la perdant ; car, si d'une part les docteurs de Navarre étaient déboutés de leurs prétentions et se voyaient obligés de témoigner désormais au prieur tout le respect exigible, en revanche, la soutenance de Bossuet fut considérée comme régulière, et son titre de docteur légitime.

Nous n'avons pas son plaidoyer, qu'il eût été intéressant de connaître pour voir Bossuet avocat et plaçant *pro domo sua*. Mais le fait lui-même est important, puisqu'il nous montre que, malgré les exigences de ses études théologiques, le jeune Bossuet ne se laissait pas absorber par ses travaux d'écolier, et devait, à ses moments perdus, s'adonner aux exercices de la parole : c'est donc comme orateur que nous pourrions le considérer maintenant pendant son séjour au Collège de Navarre, jusqu'au moment où, docteur et prêtre, il part pour son canonicat.

Or, nous voyons qu'il ne reste pas longtemps perdu dans la foule des étudiants en théologie. Il est bientôt procureur de la communauté des bacheliers de la maison, puis directeur de la Confrérie du Rosaire (1648) et, à ce titre, obligé maintes fois de prendre la parole pour des conférences, pour des allocutions à ses camarades ou à ses maîtres. Voilà les débuts de l'orateur, qu'il peut être intéressant d'étudier au même titre que les premières œuvres de Corneille avant *Le Cid*, comme les débuts de Racine jusqu'à *Andromaque*, comme les premières comédies de Molière avant *Les Précieuses*. Il est utile de suivre ainsi, pas à pas, le progrès des grands génies, dont les défauts peuvent être graves à l'origine, mais dont les qualités font déjà prévoir les chefs-d'œuvre futurs. Cette étude a été faite de façon remarquable pour les débuts de Bossuet par Eug. Gandar dans son très beau livre : *Bossuet orateur*. Il suffira souvent d'y renvoyer, ou de résumer les conclusions de l'auteur, tout en gardant l'indépendance nécessaire.

L'édition complète des œuvres de Bossuet contient dix ou onze compositions ou fragments se rapportant aux dix années d'études au Collège de Navarre : l'exorde d'un sermon sur le jugement dernier, un sermon résumé sur le péché d'habitude, — sur la félicité des saints, le panégyrique de saint Gorgon, des allocutions et des fragments de sermons pour des fêtes de la Vierge. C'est là, à peu près, tout le bagage oratoire de Bossuet pensionnaire de Navarre. — Parmi ces ébauches ou ces fragments, on peut faire un triage : voici d'abord un simple exorde, qui est le plus ancien des autographes de Bossuet, et qui peut-être est le début du sermon qu'il prononça devant l'évêque de Lisieux. Mais son importance est négligeable et son attribution incertaine.

— Puis c'est un résumé de sermon, qui nous jette dans l'embarras. Nous connaissons les sermons de Bossuet par les autographes conservés à la Bibliothèque Nationale, et qui sont quelquefois des brouillons informes ; or, en tête de cet autographe, sont écrits de la main de Bossuet ces mots : « M. de Sarlat. » Il y a lieu de croire que Bossuet s'est livré là à un de ces exercices que recommande Cicéron dans le *Brutus* : il était allé, sans doute, entendre un prédicateur en renom, l'évêque de Sarlat, et, rentré au collège, s'était mis à écrire de mémoire le sermon qui l'avait frappé. Nous ne pouvons donc pas savoir si c'est bien là du Bossuet que nous lisons. — Restent un sermon pour la fête de la Toussaint (1649) et des allocutions ou fragments de sermons pour des fêtes de la Vierge. Il n'est pas nécessaire de les étudier ici dans le détail ; ils ont été bien jugés par Gandar : « Les essais de la jeunesse de Bossuet, dit-il, sont très loin d'être des chefs-d'œuvre. On y rencontre des beautés qui en font pressentir d'autres plus éclatantes ; elles sont mêlées à bien des imperfections. L'auteur a eu beau faire, il est de son temps par certains côtés, et il a gardé quelque chose des défauts qui avaient cours ; il a des défauts de son âge, il en a qui tiennent à la constitution même du genre dans lequel il s'exerce... »

Aux remarques d'Eug. Gandar, nous ajouterons deux observations. En lisant ces discours, on ne peut s'empêcher de remarquer l'ingéniosité du prédicateur : c'est un docteur subtil, rompu déjà à toutes les difficultés et à toutes les finesses, et qui sait tirer des textes tout ce qu'on en peut tirer : voyez son interprétation des paroles de l'Evangile : « *Mulier, ecce filius tuus ; deinde discipulo : ecce mater tua* ».

D'autre part, on est frappé du ton « parisien » de cette éloquence. Nous sommes en 1648 ou 1650, avant les *Provinciales* qui ont régénéré la prose française ; — les *Remarques* de Vaugelas viennent seulement de paraître ; or, en lisant les sermons que Bossuet écrivait à cette date, on ne trouve rien qui paraisse choquant à qui connaît la littérature de cette époque. M. Gandar note des expressions vieillies, des latinismes, dont les théologiens ont eu quelque peine à se dégager, « un style assez pédantesque, et une familiarité qui est quelquefois presque triviale. » Mais ce sont là les défauts de son temps ; on les rencontre chez tous ses contemporains et chez ses modèles, Balzac et Voiture exceptés. On trouverait dans les sermons inédits de cette époque, dans ceux de M. de Sarlat, par exemple, de nombreux exemples de ces archaïsmes ou de ces familiarités reprochés à Bossuet. Un prédicateur, dans un sermon de 1646, commente le mot fameux qui

sera repris plus tard par Bossuet lui-même : « Vous jouez votre salut pour un peut-être », et n'hésite pas à se servir d'exemples volontairement familiers, comme du risque que l'on court quand on achète un cheval, ou une étoffe, ou qu'on cherche une fille à épouser.

Mais les défauts comme les qualités de Bossuet s'expliquent surtout par l'extraordinaire souplesse de son génie et son don d'assimilation. Ses auditeurs au collège étaient des jeunes gens instruits comme lui, ses camarades d'étude, ses maîtres dont il connaissait l'esprit et la méthode. Il n'avait pas à se mettre pour eux en frais d'éloquence. La rhétorique, ici, perdait ses droits ; un discours fleuri eût été un objet de moqueries pour ses camarades. Il adopte donc le ton de la conférence, et parle comme chacun d'eux pouvait parler.

De ces compositions du Collège de Navarre on peut rapprocher le panégyrique de saint Gorgon, qui fut prononcé à Metz, mais en 1649 (date établie avec précision par M. Gandar), c'est-à-dire alors que Bossuet était encore pensionnaire de la maison de Navarre. Les différences sont si sensibles qu'un lecteur non prévenu aurait peine à croire que ce sont des ouvrages du même temps et d'un même homme. Nous trouvons là des fautes de goût choquantes, un réalisme qui eût fait scandale à l'hôtel de Rambouillet. Ecoutez le récit du supplice de saint Gorgon : « L'horrible spectacle que celui du saint étendu sur un lit de charbons ardents, fondant et nourrissant de ses entrailles une flamme pâle qui le dévorait ! » Et voici le texte d'un premier brouillon : « Au milieu de ces exhalaisons infectes, qui sortaient de la graisse de son corps rôti... ses prières changeaient cette fumée noire en encens. » En se corrigeant, Bossuet n'efface pas tout le réalisme, et parle encore de « cette fumée noire que le tyran humait pour contenter son avidité ».

C'est que, à propos de Bossuet, il faut toujours considérer l'influence du milieu. Le jeune orateur prêchait, cette fois, dans une grande paroisse, à Metz, et le jour de la fête patronale ; les reliques étaient exposées, les bannières tirées de leurs gaines, les statues polychromes en évidence, et les paroissiens de Saint-Gorgon voulaient un bon discours en harmonie avec tout cet appareil. Bossuet a voulu trop bien faire en ce sens : le mieux a été pour lui l'ennemi du bien.

Du reste, ce panégyrique n'est qu'un accident dans la carrière oratoire de Bossuet, et, pour en corriger l'impression, nous devons parler d'une composition d'un genre tout différent, la méditation sur la brièveté de la vie. Onction, poésie, profondeur de senti-

ments et beauté du style, tout s'y trouve. « Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus... ; que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans !... Je ne suis venu que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne se serait pas moins bien jouée, si j'étais demeuré derrière le théâtre. » Cette œuvre, de 1648, est tout à fait comparable pour la perfection aux plus belles des œuvres postérieures de Bossuet, et, n'était le témoignage irréfutable de l'autographe, on pourrait croire à une erreur d'attribution.

Comment expliquer cette différence avec les compositions de la même époque que nous avons étudiées ? — Par une application nouvelle de la théorie qui nous guide dans cette série d'études : l'éloquence de Bossuet se modifie en raison directe du caractère de ses auditeurs, ou de ceux à qui il songe en écrivant. Quand il compose cette méditation, il est en retraite à Langres. Dans le silence de la méditation, seul en face de lui-même, il se dédouble, pour ainsi dire ; c'est pour lui-même qu'il écrit ; avec lui-même qu'il parle, et il compose un monologue admirable. Après cette œuvre, Bossuet n'a plus de progrès à faire pour la langue et pour le style : il a atteint la perfection. Voilà enfin la véritable éloquence, et l'auteur y atteint, quand il n'est pas distrait de lui-même par la préoccupation de son public.

Et pourtant, quand Bossuet, dès cette époque, prêtre et docteur, retourne à Metz pour s'y fixer, ni la maison de Navarre ni la Sorbonne ne soupçonnent que ce jeune prêtre est destiné à devenir un grand orateur, et pourra être appelé un jour « le plus éloquent de tous les hommes ». Pour nous, qui avons apprécié ses débuts dans l'éloquence, c'est à Metz qu'il nous faut le suivre désormais.

M.

Les phénomènes généraux en histoire.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Maître de conférences à l'Université de Paris.

Le personnel fiscal.

Après les personnels religieux et guerrier, le personnel le plus anciennement séparé est le personnel fiscal. Mais, par *service fiscal*, nous entendons le service destiné à procurer au gouvernement toute espèce de ressources matérielles, en argent ou en nature. Nous verrons comment il s'est formé, comment il s'est organisé, comment il a évolué.

I. — Le service fiscal n'est pas un phénomène universel ; on connaît, dans l'histoire et dans le présent, des sociétés où ce service n'existe pas : alors, les actes du gouvernement étant exécutés aux frais de ceux qui les font, le gouvernement n'a pas besoin de ressources publiques ; il n'existe ni finances ni personnel fiscal ; le personnel de gouvernement vit de ses domaines privés. Ce régime se retrouve dans deux phases correspondantes des deux grandes périodes d'évolution que nous avons distinguées, dans la phase primitive antique (Sparte, par exemple, n'a pas de trésor de guerre) et dans la période de reconstitution d'Etats sur les débris de l'empire romain (les types les plus nets sont l'empire carolingien et le royaume des Ottons).

Le service fiscal ne se forme que lorsque le gouvernement est assez évolué, c'est-à-dire assez compliqué et régulier pour avoir créé un système de ressources permanentes ; il doit alors organiser un personnel pour remplir et surveiller son trésor. Nous examinerons la série des systèmes imaginés dans l'ordre de leur évolution. Mais il faut noter d'abord que l'essentiel ici n'est plus, comme pour les services religieux et guerrier, le personnel ; c'est le système, qui est établi par le personnel de gouvernement ; le personnel fiscal n'est que l'accessoire ; il est réduit au rôle d'instrument ; il ne se crée pas lui-même, il n'a pas de force propre ; accomplissant un service ennuyeux et sans prestige, il se recrute parmi des gens de condition inférieure, sur qui les chefs supérieurs de gouvernement se déchargent d'une tâche qu'ils ne veulent pas faire eux-mêmes.

1. — La création d'un système fiscal commence dans les plus anciens empires, Egypte et Assyrie, sous deux formes probablement contemporaines, et recommence de même dans les Etats de seconde formation, qui apparaissent sur les débris de l'empire romain. On trouve à la fois le *tribut* et les *redevances*. — Le tribut est la forme la plus ancienne; il est imposé par le vainqueur au vaincu; c'est une rançon périodique, une opération de brigandage régularisée; il repose sur la force; ceux qui l'établissent ne songent nullement à rendre service à ceux qui le payent. Le tribut a existé dans tous les empires conquérants : les bas-reliefs assyriens représentent souvent le paiement du tribut; pour la Perse, Hérodote décrit les divers objets qu'apportent les sujets pour payer le tribut, étoffes, esclaves, bétail, métaux; on sait aussi qu'un roi de Perse donna comme revenus à Thémistocle le tribut payé par plusieurs villes. Il a existé dans l'empire romain, dans les empires hindous et mongols : les princes russes payaient tribut au Khan de la Horde d'or; les Saxons donnaient à Charlemagne du bétail. Dans la même catégorie, on peut faire rentrer les présents donnés au roi, qui sont une coutume des empires perse, carolingien, américains (empires des Incas et des Aztèques), mongols.

Les redevances reposent sur ce fait, que le chef du gouvernement est un propriétaire. Le prince a des domaines dont il perçoit les revenus; les gens qui habitent ces domaines sont des tenanciers. Mais les domaines ne sont pas seulement des terres; le souverain se réserve, comme étant sa propriété, des choses dont il n'autorise l'usage que moyennant redevance, ainsi les mines, les marchés, les ports, les rivières, les routes, les mesures. Les rois d'Egypte se considéraient comme propriétaires de la plus grande partie des terres; dans l'empire romain, le *fisc*, qui est peut-être une imitation de l'Egypte, est alimenté par le revenu des domaines du prince. Dans les Etats de formation secondaire, le phénomène est général; dans tous les Etats du Moyen Age, le domaine constitue le revenu normal du prince; il est organisé comme une maison privée, ce que marque nettement le nom du fonctionnaire préposé à son administration, le *camerarius* (de *camera*, chambre où l'on serre les provisions); mais le domaine comprend toutes sortes de redevances (voir la liste des *regalia* dressée par Frédéric Barberousse à la diète de Roncaglia).

Le tribut et les redevances ont pour fondement la conquête et le droit de propriété. Ils n'impliquent aucune notion de l'intérêt des gens qui les paient, et, par suite, ne leur accordent aucun droit de contrôle; ils n'y ont, à aucun titre, le caractère de

service public. — Une forme plus évoluée, fondée sur une conception nouvelle, est la cotisation, la contribution ; elle est réclamée pour subvenir aux frais du gouvernement. Elle est inconnue dans les empires primitifs ; elle n'apparaît que dans les Etats où les sujets sont citoyens, ont part au gouvernement, à Athènes, où Solon donne à chacun des citoyens une part au gouvernement proportionnelle aux contributions qu'il paye, à Rome avec le *tributum*. A Athènes, il y a eu une évolution : la contribution payée par les cités alliées, pour les frais de la guerre contre les Perses, a été conservée, une fois la guerre finie ; mais le caractère en a changé, fait qui est bien marqué par le transfert du trésor fédéral de Délos à Athènes. La cotisation reparait dans les villes du Moyen Age, pour subvenir aux dépenses des fortifications et de l'armement (des exemples en sont fournis par les cités d'Italie et d'Allemagne) ; on la retrouve aussi dans les colonies anglaises d'Amérique pour les dépenses locales. Mais on peut dire que, sous sa forme normale, elle n'apparaît guère que dans de petits Etats, analogues à une association.

La forme correspondante dans les empires est la contribution forcée, destinée le plus souvent à subvenir à des dépenses militaires. Elle existait probablement déjà dans les empires d'Orient, surtout dans les empires helléniques ; elle a été organisée dans l'empire romain, qui d'abord a peut-être conservé un régime antérieur, puisque les premières provinces où on la trouve, l'Asie et la Sicile, sont des pays habités par des Grecs, et qui l'a étendue peu à peu à toutes les autres provinces ; le nom de cette contribution, *stipendiaria*, marque bien son affectation à des dépenses militaires (*stipendium*, solde). Elle a été conservée dans l'empire arabe ; mais, comme le *kharadj* ne pèse que sur les infidèles, la contribution a pris le caractère d'un tribut ; de là, elle s'est transmise aux empires musulmans et aux empires absolus d'Orient, empires mongols, hindous, ottoman, russe ; elle est restée la seule forme d'impôt connue de l'Orient.

Dans les Etats européens de seconde formation a commencé, au ^{xiii}e siècle, une évolution qui produit des formes nouvelles successives. Le prince, avec son revenu normal, ne peut subvenir aux dépenses, surtout aux dépenses de guerre ; il demande *aide* (*auxilium*, *subside*) à ses sujets. Cette aide est présentée comme un expédient temporaire et est *consentie*. Les meilleurs exemples sont fournis par l'Angleterre au ^{xiii}e siècle, la France au ^{xiv}e (aides de 1355 et 1356), les royaumes d'Espagne, les Etats allemands. Le principe est que l'aide est une concession volon-

taire, exceptionnelle, provisoire : en France, aux Etats généraux de 1404, elle est opposée sous le nom de *revenus extraordinaires* aux revenus ordinaires, ceux du domaine ; destinée à aider le gouvernement dans un moment de gêne, elle doit être discutée ; le fait le plus caractéristique, à cet égard, est fourni par les royaumes d'Aragon, où, au xvi^e siècle, le roi renonce à demander l'aide pour n'avoir pas à la discuter avec les Cortès. — Le régime de l'aide est resté, en théorie, le régime pour le clergé ; en fait, ce corps a été soumis à la décime obligatoire.

Peu à peu, le subside change de caractère ; le prince prend l'habitude de le réclamer régulièrement ; puis il arrive à le lever sans demander leur consentement aux délégués de la nation. Le subside devient l'impôt perpétuel, obligatoire. La transformation s'opère en France au xvi^e siècle.

Mais les plus anciennes formes ne disparaissent pas toutes ; le domaine se conserve. On a ainsi deux systèmes parallèles qui restent distincts : les domaines, les impositions. Le fait est très apparent en France, où jusqu'à François I^{er} existent deux caisses, dans les Etats allemands jusqu'au xviii^e siècle (en Prusse, on a la caisse des domaines et la caisse de guerre).

Les impôts eux-mêmes sont établis suivant plusieurs procédés, qui forment dans un même Etat des systèmes simultanés.

a) On a les *taxes directes*, qui portent sur les personnes ou les biens (surtout terres et maisons). C'est la *capitation* payée par le chef de famille, dans l'antiquité, dans les Etats musulmans et orientaux. C'est la *taille*, dans les Etats d'Occident, établie probablement à l'imitation des redevances domaniales. Un caractère commun de ces taxes directes est le fait qu'elles sont regardées comme déshonorantes, et, par conséquent, comme ne devant peser que sur les basses classes : les cas typiques sont fournis par la France, l'Aragon (elles ne sont payées que par les Juifs ; les Aragonais déclarent qu'ils ne doivent être astreints qu'à l'impôt du sang), la Pologne, la Hongrie (là encore, en 1832, les nobles refusent de payer le péage sur le pont de Pest). L'impôt sur les terres existe dès la plus haute antiquité : on le rencontre en Egypte ; dans l'empire romain, il prend une forme régulière grâce à l'institution d'un cadastre ; puis le régime est désorganisé dans les Etats barbares, où les registres cessent d'être tenus en règle, mais l'impôt continue à être perçu (anecdote de Frédégonde, qui croit que la maladie de ses enfants est causée par la colère de Dieu, mécontent de la voir lever des impôts). A partir du xiv^e siècle, cet impôt est définitivement assis dans les Etats occidentaux : impôts du *dirzième* et du *quinzième* en An-

gleterre, *taille réelle* en France. Une forme récente est l'impôt sur le revenu, imaginé en Angleterre au ^{xviii}^e siècle, l'*income-tax*, et imité en Allemagne et en France, le *vingtième*.

b) On a les *taxes indirectes*, qui frappent la vente des objets de consommation. Elles semblent n'avoir existé qu'à l'état embryonnaire dans la période antique ; elles n'apparaissent bien organisées qu'au Moyen Age, d'abord dans les villes, sous forme de droits sur l'entrée et la vente au détail des boissons et des objets servant à la nourriture. Puis les gouvernements ont imité les villes : on a eu, en France, les *aides* ; en Castille, l'*alcavala* ; en Hollande et en Prusse, l'*accise*.

c) On a les *monopoles* établis pour les objets de consommation faciles à centraliser. Les empires antiques montrent des essais de monopoles, surtout l'empire byzantin (le mot monopole est d'origine grecque). Mais la pratique des monopoles s'est développée surtout à partir du ^{xvii}^e siècle, en Angleterre sous Jacques I^{er}, en Prusse sous Frédéric II.

d) On a les droits d'entrée ou de sortie dans les ports et au passage des frontières, les *droits de douane*. Ils existent déjà dans la période antique, à Athènes, à Rome (*portoria*) ; ils ont été conservés dans les empires byzantins et musulmans et organisés sur leur modèle dans les villes méditerranéennes du Moyen Age. La *dogana* italienne a été adoptée par les gouvernements comme un procédé fiscal ; les droits dans certains pays, en Castille par exemple, n'ont été perçus qu'à la sortie des marchandises ; plus tard seulement, on a songé à en faire un procédé de protection pour les industries indigènes.

e) On a les *taxes de transfert* sur les héritages et les ventes. Elles existent déjà dans l'antiquité (*vigesima hæreditatum*, *centesima rerum venalium*, créées par Auguste). On les retrouve au Moyen Age sous forme de droits seigneuriaux, *lods* et *ventes*, mainmorte ; puis les gouvernements les ont adoptées.

f) On a des droits perçus un échange de services : timbre, postes, péages.

Outre les sommes prélevées par l'impôt, les gouvernements ont été amenés à se procurer de l'argent comme débiteurs. Les exemples sont rares pour l'antiquité ; peut-être le *tributum* romain est-il, à l'origine, un emprunt forcé. L'emprunt est un phénomène moderne et occidental ; il fut d'abord provisoire et souvent contraint (tels les emprunts sous Philippe le Bel) ; puis il a été consolidé en rentes perpétuelles (rentes sur l'hôtel de ville de Paris, émises par les rois du ^{xvi}^e siècle). L'emprunt est devenu général dans les États modernes ; il constitue la ressource normale pour la guerre.

Dans quelques Etats modernes, le gouvernement a eu recours à des expédients, dont les principaux ont été les ventes de titres de noblesse et les ventes de fonctions. Ce dernier procédé est devenu si habituel en France, au *xvi^e* siècle, qu'on créa une administration spéciale, les *parties casuelles*. Parfois le gouvernement recourt aux retenues des salaires des fonctionnaires (France de l'ancien régime, Portugal au *xix^e* siècle).

2. — La création d'un système fiscal a amené le gouvernement à organiser un personnel. — Ce personnel est encore très rudimentaire, tant que la seule forme de l'impôt est le tribut ; il suffit qu'il y ait des gens pour le réunir et le garder. Le personnel est plus nombreux pour percevoir les redevances des domaines, surtout quand ils sont étendus ; en Egypte, c'était la fonction principale des *scribes* ; le régime égyptien semble avoir été conservé par l'empire romain. Au Moyen Age, l'organisation est à peu près celle qui existait dans les domaines romains : on a le *præpositus*, le *villicus*, dans les divers domaines ; le *camerarius* est chargé de la centralisation.

Quand on organise la contribution payée par les citoyens ou les sujets, on crée un personnel, non pas tant pour la répartition et la levée que pour la centralisation des fonds. La tendance normale, en effet, semble être de charger les sujets de répartir et de lever ; le gouvernement y trouve plusieurs avantages : d'abord les sujets sont solidairement responsables ; il n'a que la peine de recevoir l'argent et connaît d'avance la recette. Tel a été le régime des empires antiques, de l'empire romain (la *curia* de chaque cité est responsable, charge lourde pour les *curiales*, qui cherchent par tous les moyens possibles à s'y soustraire). Ce régime reparait dans les Etats modernes : la France, jusqu'au *xviii^e* siècle, a eu les *collecteurs*. Il suffit alors d'instituer un personnel spécial pour centraliser les fonds, personnel qui peut être fort peu nombreux : à Athènes, le *tamias* ; à Rome, sous la République le *questeur*, et sous l'empire les *procurateurs* ; en Angleterre, l'*exchequer* ; en France, les *receveurs* et les *trésoriers*.

Quand le subsidie s'est transformé en impôt, quand les espèces d'impôts sont devenues plus nombreuses, le gouvernement est amené à créer un personnel plus développé, par divers procédés : ou bien il crée des fonctionnaires chargés des diverses opérations, ou bien il afferme à des entrepreneurs le droit de lever l'impôt moyennant une redevance. Le système du fermage a été connu de l'antiquité : *publicains*, à Rome ; il a été conservé dans les empires musulmans et dans l'Inde ; il a reparu dans les Etats modernes pour les impôts indirects : *fermiers*, en France. Un autre procédé consiste à déléguer le droit de lever l'impôt à des

habitants du pays qui n'en sont chargés que pour un temps : en France, les *collecteurs*. Le personnel fiscal peut être tenté de garder l'argent levé ; pour parer à ce danger, le gouvernement crée un personnel chargé de la surveillance des opérations et du contrôle de la comptabilité. C'est le personnel chargé du contrôle de la comptabilité qui a été organisé le premier : *Chambres des comptes*, au Moyen Age. Puis le gouvernement tend à remplace la *ferme* par la *régie* ; le personnel est alors distribué sur tout le territoire pour la levée des taxes directes et indirectes ; aux frontières, on organise un personnel spécial pour les droits de douanes ; on développe aussi le personnel d'encaissement et de contrôle. Ainsi le personnel fiscal arrive à être le plus nombreux de tous les personnels spéciaux.

II. — L'organisation du personnel fiscal a varié beaucoup, suivant le régime fiscal adopté.

1. — Pour le recrutement, on peut discerner un trait commun : en principe, le personnel fiscal est subordonné ; il n'a pas d'initiative, et les fonctions ne sont pas honorifiques : aussi les nobles ne les recherchent-ils pas. A Rome, les procureurs sont des *chevaliers* et non des *sénateurs* ; dans les Etats modernes, les agents fiscaux sont toujours des non-nobles. Mais on a deux catégories d'agents, les *intendants* et les *fermiers*. La ferme n'est applicable que pour la perception ; elle est le procédé préféré par les gouvernements peu compliqués ; on la trouve à Rome, où les magistrats annuels ne peuvent guère s'occuper de lever les impôts ; on la retrouve dans les Etats modernes qui l'appliquent à la perception des impôts les plus difficiles à faire rentrer ; c'est le système en vigueur dans les Etats d'Orient. La levée par l'intendant est le seul régime possible pour les opérations où la confiance est nécessaire : encaissement, dépenses, contrôle ; normalement, l'intendant est révocable ; en France, pour des circonstances particulières, l'office de *trésorier* a été vendu et est devenu héréditaire. L'évolution moderne a fait disparaître les fermiers ; toutes les opérations ont été faites par des fonctionnaires, nommés en principe par le gouvernement, recrutés en fait par cooptation, à la suite d'examen et de concours, parce que la charge comporte une partie technique ; seuls, les titulaires des emplois supérieurs sont nommés par le gouvernement.

2. — L'organisation du personnel s'est faite pour des motifs pratiques, suivant les régimes fiscaux adoptés. La tendance générale a consisté à établir, pour chaque espèce d'opérations, un personnel spécial, qui se constitue en service distinct, avec une hiérarchie particulière ; ces divers personnels opèrent séparément, sans relations les uns avec les autres. Pour les impôts indirects,

on a eu, à l'origine, des fermes pour chaque espèce d'impôts; puis, quand le régime de la régie a été appliqué à ces impôts, on a créé des services particuliers: l'organisation atteint son maximum de complexité dans la France du xix^e siècle. De même, pour les impôts directs, on a organisé des services spéciaux pour chacune des opérations successives: répartition, perception, encaissement, débours. Et, par-dessus tous ces services, on a établi un personnel de contrôle spécial pour chaque espèce d'opérations et pour la comptabilité. L'exemple le plus net est celui de la France, où le mécanisme a été complètement régularisé par Napoléon I^{er}.

3. — Le personnel fiscal a besoin de moyens d'action pour obliger la population à donner une partie de ses revenus au gouvernement. Il n'a pas de moyen moral, car il manque de prestige personnel: il ne peut opérer que si les sujets savent qu'il est soutenu par le gouvernement central. Il a par lui-même peu de force; mais, le plus souvent, il opère contre des individus isolés et de condition inférieure; par contre, il est désarmé et court de grands dangers, s'il a affaire à un groupe décidé à résister, ce qui arrive souvent: la plupart des révoltes ont été causées par des motifs fiscaux. De même, le personnel fiscal est sans force contre un individu puissant; d'ordinaire, ceux-ci sont exemptés de toute charge financière. — Les sujets ne paient l'impôt que s'ils croient les agents soutenus par le gouvernement central; le fait est très net, quand le cas extrême se produit, quand le prince vient en personne exiger l'impôt; on a alors une véritable opération militaire (empereurs allemands et villes d'Italie au Moyen Age; deys d'Alger; sultans du Maroc). Les procédés qu'emploie le personnel fiscal pour contraindre les sujets sont ceux employés pour une réquisition en pays ennemi, soldats et police *gabellous* de la France du xvii^e siècle).

4. — L'organisation du personnel fiscal comporte un ensemble de règles pour fixer la séparation des attributions, la hiérarchie des agents, leurs droits et leurs devoirs. Comme ils sont en conflit d'intérêts permanent avec les sujets, il faut une procédure qui précise en détail la façon d'opérer. Le soin de fixer ce que les agents exigeront des sujets appartient au gouvernement central, qui décide d'après les renseignements fournis et les conseils donnés par le personnel: un bon exemple est fourni par le *brevet de la taille*, dans la monarchie française. Normalement, il y a pour chaque impôt une portion fixe et une portion variable. Ce qui est fixe, c'est la forme de l'impôt, c'est la proportion que chaque habitant doit payer; cette proportion est établie à la suite d'une enquête longue, qu'on ne peut refaire souvent, et dont les

résultats sont consignés dans des documents qui servent pour une période étendue; ce fait existe déjà dans les régimes antiques; en Egypte, il y a un cadastre des terres, et l'exemple de l'Egypte a été imité par d'autres Etats, notamment par l'empire romain; au Moyen Age, un bon exemple est fourni par le *Domesday-Book*; dans tous les Etats modernes, sont dressées des listes indiquant le revenu des habitants. Ce qui est variable, c'est la quantité de l'impôt à lever; mais, en général, cette quantité est établie suivant une proportion fixée à l'avance: en Angleterre, dès le Moyen Age, elle est fixée au *dixième* ou au *quinzième*; en Allemagne, elle s'appelle le *römermonat*; le souverain demande plusieurs dixièmes ou plusieurs *römermonats*.

Il s'établit à la longue une procédure d'exécution, qui prévoit la série des opérations, assiette, répartition, levée des impôts, paiement des dépenses. Peu à peu, on est arrivé au régime qui consiste à centraliser les écritures en laissant l'argent dans les caisses locales; et celles-ci soldent les dépenses faites sur le vu d'un mandat. Pour la surveillance et le contrôle, on a imaginé la comptabilité double, la surveillance des écritures.

III. — Le régime fiscal a subi des évolutions en sens divers, suivant les conditions générales de chaque société.

1. — La tendance universelle de tout personnel fiscal, comme d'ailleurs de tout corps de fonctionnaires, est d'augmenter son action, c'est-à-dire le nombre des agents et des opérations qu'ils accomplissent et les revenus. Normalement, il doit rencontrer une résistance croissante; le nombre des conflits avec les sujets augmente. Le phénomène est surtout apparent dans les personnels de fermiers entrepreneurs: la révolte de l'Asie contre la domination romaine a été causée par les publicains, très impopulaires; la France du Moyen Age et moderne en offre de nombreux exemples. La résistance prend la forme de résistance ouverte, à l'occasion de l'établissement de tout nouvel impôt; mais surtout d'un impôt indirect: en Angleterre, quand Walpole veut établir l'*accise*; aux Etats-Unis, quand on taxe la distillation. Mais, normalement, le personnel fiscal est soutenu par le gouvernement qui a la force, qui tient à accroître son revenu; la résistance est le plus souvent écrasée, et l'impôt consolidé. Une fois l'impôt établi, les sujets ne peuvent plus que résister secrètement; on a alors la fraude, les fausses déclarations, parfois avec la connivence des agents (en France, au XVIII^e siècle, pour le *vingtième*), la contrebande (les faux-sauniers du XVII^e siècle, en France, les contrebandiers de Boston). Quand l'évolution continue, parce que le gouvernement est fort, elle aboutit à accroître les charges jusqu'à

appauvrir les sujets : dans l'empire romain, dans les empires hindous et musulmans ; parfois cet appauvrissement est contrebalancé par l'augmentation de la richesse.

2. — Normalement, le personnel fiscal tend à accroître sa part personnelle, à transformer sa fonction de lever l'impôt en un procédé pour exploiter les habitants. Il fait payer plus qu'il n'est dû (fermiers, *zémindars* du Bengale) ; il garde le plus possible, il transmet le moins d'argent qu'il peut au gouvernement ; ou bien il garde directement l'argent, ou bien il profite des embarras du gouvernement pour lui faire des avances onéreuses (traitants, partisans de la France des *xvii^e* et *xviii^e* siècles). Cette tendance est contrebalancée par la résistance du gouvernement, qui améliore sa surveillance. Si le personnel l'emporte, le gouvernement se disloque : ce fut le cas de nombreux Etats en Orient ; mais, le plus souvent, le gouvernement triomphe et on aboutit à un mécanisme perfectionné, formé de fonctionnaires (Prusse).

3. — La dernière phase de l'évolution s'est produite dans les Etats à régime représentatif. Les représentants votent l'impôt et établissent un contrôle d'une espèce nouvelle, avec d'autres personnes que les agents fiscaux. Ce contrôle est difficile à organiser : en France, les Etats de 1336 établissent des *généraux* et des *élus* ; en Allemagne, on a la *caisse des Etats*. En France, la réforme a avorté, parce que le roi a mis la main sur le mécanisme et s'en est servi dans son intérêt ; en Allemagne, les deux administrations se sont fusionnées sous le personnel du prince, le pouvoir des Etats a été réduit à une pure formalité, le vote de l'impôt. Un Etat, l'Angleterre, a trouvé une solution pratique : à partir de 1689, les représentants n'ont voté l'impôt que pour un an. Par suite, le gouvernement a dû présenter à la Chambre ses prévisions des dépenses, et la Chambre a eu ainsi un moyen de contrôle ; une autre conséquence a été la suppression des exemptions, l'établissement du principe que l'impôt est égal pour tous, principe qui a été adopté par tous les Etats modernes.

Ainsi ont été créés le budget voté par l'assemblée et obligatoire pour les agents, et le contrôle politique. Des pays anglais, ces institutions ont passé d'abord en France, puis dans les autres Etats à régime représentatif. Par là a été établi, à côté du contrôle du personnel fiscal par un personnel qui dépend du gouvernement et empêche de voler, un contrôle par les représentants des contribuables pour veiller à ce qu'ils ne soient pas surchargés et à ce que le produit des impôts soit affecté à des dépenses d'intérêt public.

M. T.

Sujets de devoirs.

UNIVERSITÉ DE RENNES

Dissertation française.

1. Montrer ce qu'il y avait de national dans la réforme préconisée par du Bellay et Ronsard. (Licence de novembre 1903.)
2. Sujet sur *Maître Guérin*, donné à la session de Licence de novembre 1903.
3. Le héros romantique, d'après le personnage de Ruy Blas.

Littérature latine.

Dissertation.

Num jure ac merito scripsit Horatius : « Dicar... Princeps Aetnium carmen ad Italos deduxisse modos? »

Version.

Verg., *Ecl.* IV, 1-23.

Thème.

La Bruyère, ch. I, *Des Ouvrages de l'esprit*, depuis : « *Il y a des artisans ou des habiles...* », jusqu'à : « *... et exceller dans le médiocre* », inclusivement.

Dissertation.

Quid interest inter Plautinam scribendi rationem et Terentianam?

Version.

Verg., *Ecl.* VI, 1-23.

Thème.

Taine, *Essai sur Tite-Live*, 1^{re} partie, ch. III, depuis : « *L'histoire du droit public, dit-il quelque part...* », jusqu'à : « *...et les retraites* »

de la plèbe ne sont que la séparation de deux nations unies, non confondues », inclusivement.

Dissertation.

Plinium Juniorem, perlectis epistulis, depinges.

Version.

Verg., *Ecl.* X, 9-33.

Thème.

La Bruyère, ch. XII, « de la Chaire », depuis : « *La fonction de l'avocat...* », jusqu'à : « *J'ose dire qu'il est, dans son genre, ce qu'étaient dans le leur les premiers hommes apostoliques* », inclusivement.

Philosophie.

1. La perception du poids et de la résistance.
2. Analyse des phénomènes psychologiques qui se produisent dans le cas de mouvements passifs imprimés à nos membres et dans le cas de mouvements volontaires.
3. La perception de la profondeur (ou distance) par le toucher et par la vue.

Histoire de la philosophie.

Kant et Hume.

La théorie de l'espace et du temps chez Leibnitz et chez Kant.

Qu'est-ce qu'une catégorie d'après Kant ?

L'idéalisme transcendantal.

Origines du positivisme.

Géographie.

1. Le réseau navigable de l'Allemagne.
2. Les régions naturelles de la Péninsule ibérique.
3. Le Chili.

Histoire moderne.

1. Luther.
2. La France et l'Angleterre pendant la guerre de Sept Ans.
3. Louis XIV et les protestants.

Langue et littérature allemandes.**1. AGRÉGATION.***Thème.*

La Bruyère, *Des Grands* : « Si les grands ont les occasions... et ils sont peuple. »

Version.

Goethe, *Prometheus*.

Dissertation.

Hauptmann als Dramatiker.

LICENCE ET CERTIFICAT D'APTITUDE.

Même thème et même version que l'agrégation.

Dissertation.

La *Chanson de Roland* und das *Nibelungenlied*; ein Vergleich.

2. AGRÉGATION.*Thème.*

La Bruyère, *Des Grands* : « Qui dit le peuple... quand ils sont morts. »

Version.

Goethe, *Mahomet*.

Dissertation.

Der moderne Naturalismus.

LICENCE ET CERTIFICAT D'APTITUDE.

Même thème et même version que pour l'agrégation.

Dissertation.

Lessing's Kritik der französischen Tragödie.

3. AGRÉGATION.

Thème.

La Bruyère, *Du Souverain ou de la République* : « Quand l'on parcourt... par où le calme peut en sortir. »

Version.

Goethe, *Der Fischer*. — *Der Sänger*.

Dissertation.

Der moderne Symbolismus.

LICENCE ET CERTIFICAT D'APTITUDE.

Même thème et même version que pour l'agrégation.

Dissertation.

Klopstock als Metriker.

Littérature anglaise.

1. *Dissertation.*

Thomas Gray.

LICENCE.

Version.

Voir Agrégation.

Dissertation.

Bacon's Essays.

CERTIFICAT D'APTITUDE.

Version.

Voir Agrégation.

Composition anglaise.

« If a thought can be properly expressed in five words, there is a waste of strength in employing ten » (Bain).

2. AGRÉGATION.

Thème.

Le Bourgeois Gentilhomme, I, 1. Depuis : « Il est vrai : nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux... », jusqu'à la fin de la scène.

Dissertation.

Quelle est la valeur de Green comme historien ?

LICENCE.

Thème.

Voir Agrégation.

Dissertation.

Shakspeare's Historical Dramas.

CERTIFICAT D'APTITUDE.

Thème.

Voir Agrégation.

Composition anglaise.

Write a *Short Analysis* of *David Copperfield*.

1. AGRÉGATION.

Version.

Obedient to the light
That shone within his soul, he went, pursuing
The windings of the dell. The rivulet,
Wanton and wild, through many a green ravine
Beneath the forest flowed. Sometimes it fell
Among the moss, with hollow harmony
Dark and profound. Now on the polished stones
It danced : like childhood, laughing as it went :
Then, through the plain in tranquil wanderings crept,
Reflecting every herb and drooping bud

That overhang its quietness. — « O stream,
Whose source is inaccessibly profound,
Whither do thy mysterious waters tend ?
Thou imagest my life. Thy darksome stillness,
Thy dazzling waves, thy loud and hollow gulfs,
Thy searchless fountain and invisible course,
Have each their type in me. And the wide sky
And measureless ocean may declare as soon
What oozy cavern or what wandering cloud
Contains thy waters as the universe
Tell where these living thoughts reside, when, stretched
Upon thy flowers, my bloodless limbs shall waste
I' the passing wind ! »

Beside the grassy shore
Of the small stream he went ; he did impress
On the green moss his tremulous step, that caught
Strong shuddering from his burning limbs. As one
Roused by some joyous madness from the couch
Of fever, he did move ; yet not (like him)
Forgetful of the grave, where, when the flame
Of his frail exultation shall be spent,
He must descend. With rapid steps he went
Beneath the shade of trees, beside the flow
Of the wild babbling rivulet ; and now
The forest's solemn canopies were changed
For the uniform and lightsome evening sky.
Grey rocks did peep from the spare moss, and stemmed
The struggling brook ; tall spires of windlestrae
Threw their thin shadows down the rugged slope ;
And nought but gnarled roots of ancient pines,
Branchless and blasted, clenched with grasping roots
The unwilling soil. A gradual change was here,
Yet ghastly. For, as fast years flow away,
The smooth brow gathers, and the hair grows thin
And white, and, where irradiate dewy eyes
Had shone, gleam stony orbs ; so from his steps
Bright flowers departed, and the beautiful shade
Of the green groves, with all their odorous winds
And musical motions. Calm he still pursued
The stream, that with a larger volume now
Rolled through the labyrinthine dell, and there
Fretted a path through, its descending curves
With its wintry speed. (SHELLEY.)

3. AGRÉGATION.

Version.

THE SUNBOWS.

Spray of song that springs in April, light of love that laughs through
 [May,
 Live and die and live for ever : nought of all things far less fair
 Keeps a surer life than these that seem to pass like fire away.
 In the souls they live which are but all the brighter that they were ;
 In the hearts that kindle, thinking what delight of old was there.
 Wind that shapes and lifts and shifts them bids perpetual memory
 [play
 Over dreams and in and out of deeds and thoughts which seem to
 [wear
 Light that leaps and runs and revels through the springing flames
 [of spray.
 Dawn is wild upon the waters where we drink of dawn to-day :
 Wide, from wave to wave rekindling in rebound through radiant
 [air,
 Flash the fires unwoven and woven again of wind that works in
 [play,
 Working wonders more than heart may note or sight may well-
 nigh dare,
 Wefts of rarer light that colours rain from heaven, though this be
 [rare.
 Arch on arch unbuilt in building, reared and ruined ray by ray,
 Breaks and brightens, laughs and lessens, even till eyes may hard-
 [ly bear
 Light that leaps and runs and revels through the springing flames
 [of spray.
 Year on year sheds light and music rolled and flashed from bay
 [to bay
 Round the summer capes of time and winter headlands keen and
 [bare
 Whence the soul keeps watch, and bids her vassal memory
 [watch and pray,
 If perchance the dawn may quicken, or perchance the midnight
 [spare.
 Silence quells not music, darkness takes not sunlight in her
 [snare ;
 Shall not joys endure that perish ? Yea, saith dawn, though night
 [say nay :

Life on life goes out, but very life enkindles everywhere
 Light that leaps and runs and revels through the springing flames
 [of spray.
 Friend, were life no more than this is, well would yet the living
 [fare.
 All aflower and all afire and all flung heavenward, who shall say
 Such a flash of life were worthless? This is worth a world of care —
 Light that leaps and runs and revels through the springing flames
 [of spray.
 (SWINBURNE.)

3. *Dissertation.*

Les poésies d'Edgar Poë.

LICENCE

Version.

Voir Agrégation.

Dissertation.

The English Novel in the XVIIIth Century.

CERTIFICAT D'APTITUDE.

Version.

Voir Agrégation.

Composition anglaise.

• Smooth waters run deep. •

Thèmes grecs.

1. Il est extraordinaire que celui qui prétend connaître la science de bien dire et qui se fait fort d'instruire les autres, s'il a des notes ou un livre, peut faire montre de son savoir, et, s'il n'en a pas, n'est en rien supérieur aux ignorants ; si on lui donne du temps, il peut produire un discours, et, à l'improviste, sur le sujet proposé, il est plus muet qu'un simple particulier ; il fait profession de l'art des discours, et il ne montre pas en lui le moindre talent de parole. En effet, la pratique d'écrire produit une grande difficulté pour dire. Quand on prend l'habitude de tra-

vailler ses écrits dans le détail, de composer les phrases avec soin et rythme, et de réaliser l'expression en suivant le mouvement lent de la pensée, il arrive nécessairement que, lorsque l'on en vient aux discours improvisés, comme on se trouve faire le contraire de ce dont on a l'habitude, on ait l'esprit plein d'embarras et de trouble, qu'on voit des difficultés partout et qu'on ne diffère nullement d'un orateur qui bégaye.

2. La Bruyère, *Discours à l'Académie*, préface : « Je veux en convenir — m'attirer les moindres reproches ? »

Ouvrage signalé

Choses d'Allemagne, par TH. JORAN (un volume in-18 de 262 pages, avec 27 illustrations hors texte), chez de Rudeval, éditeur, rue Antoine-Dubois, Paris, 1904.

Voici un original et savant itinéraire, écrit par un homme d'esprit, de cœur et de goût, qui sait voyager, juger, admirer, critiquer, instruire et amuser tout ensemble. L'auteur, *directeur de l'École d'Assas* et *rédacteur en chef de la Revue idéaliste*, a, par métier, le regard pénétrant et juste, et, par don de nature, l'expression pittoresque, le style alerte et primesautier. Journaliste, conférencier, professeur, parisien surtout, il a vu l'Allemagne telle qu'elle est et telle qu'un Français la doit voir aujourd'hui, sans rancune, mais sans partialité. Ce livre sera un guide sûr et charmant pour tous nos explorateurs d'outre-Rhin.

A. P.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Emile Faguet, Alfred Croiset, Jules Marthas, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M. A... G... à T... S'il nous reste encore une collection complète de la *Revue* (1892-1904), il doit sûrement manquer certains numéros des premières années. Vous auriez peut-être la ressource de les faire copier; nous vous faciliterions volontiers la tâche.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints *in extenso* à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

ÉMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En lisant

Nietzsche

Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

- | | |
|---|--|
| 385 UN NOUVEAU LIVRE SUR SCARRON..... | N.-M. Bernardin,
Docteur ès lettres. |
| 398 LES CATACOMBES DE ROME. — <i>Souvenirs de la persécution de Domitien</i> | Maurice Besnier,
Professeur à l'Université de Caen. |
| 408 LA COMÉDIE ROMAINE. — <i>L'interrègne entre Plaute et Térence. — Cæcilius Statius</i> ... | Gustave Michaut,
Professeur à l'Université de Fribourg. |
| 427 SUJETS DE DEVOIRS (Certificat, licence, agrégation)..... | Universités de Paris, Besançon et Caen.
En Sorbonne. |
| 432 SOUTENANCE DE THÈSES..... | |

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1904.	
		Étranger	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième,
Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années

DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est unique en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à bon marché : il suffira

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

MAY 17 1904

CH. DECE. MASS.

Un nouveau livre sur Scarron ⁽¹⁾

Au XVII^e siècle, la province du Maine occupe dans l'histoire de notre littérature une place presque aussi importante que la province de Normandie. Des grands seigneurs, qui s'intéressaient au théâtre, soit à cause des poètes dramatiques, soit à cause des jolies comédiennes qui interprétaient leurs œuvres, y avaient développé le goût des arts et des lettres ; et autour du comte de Belin et des Lavardins s'étaient groupés des écrivains qui, s'ils ne furent pas les plus grands du siècle, rivalisèrent parfois du moins avec les plus grands.

Depuis de longues années un érudit, chercheur infatigable et sagace, qui avait, à l'Ecole des Chartes, appris tout ce que l'on peut tirer des vieux registres paroissiaux comme des actes enfouis dans les études de notaires, M. Henri Chardon, ancien conseiller général de la Sarthe, s'est attaché à faire revivre cette société brillante ; et les documents nombreux qu'il a exhumés et produits au jour dans de savants ouvrages, comme la *Vie de Rotrou mieux connue* et *Nouveaux Documents sur la vie de Molière*, ont, par surcroît, répandu de la lumière sur la question encore assez obscure de la querelle du *Cid*, et modifié du tout au tout l'opinion que nous avions sur ce M. de Modène, qui fut l'amant de Madeleine Béjart et, peut-être, le père de la Molière (2).

(1) Henri Chardon, *Scarron inconnu et les types des personnages du Roman comique*, 1904, chez Champion, 9, quai Voltaire, 2 v. gr. in-8°, ouvrage couronné par l'Académie française.

(2) Voir le *Mariage de Molière* dans notre livre intitulé *Hommes et mœurs au XVII^e siècle*, Société française d'imprimerie et de librairie, 15, rue de Cluny.

C'est à Scarron, lequel fut, on le sait, chanoine du Mans, qu'est consacré le nouvel ouvrage de M. Henri Chardon. Depuis longtemps promis, il était impatiemment attendu par tous ceux qui, vu la perspicacité prudente et la sûre méthode de l'auteur, s'attendaient à de curieuses et instructives révélations.

Ce qui dans Scarron a tout particulièrement intéressé M. Henri Chardon, c'est, comme on le pouvait prévoir, son *Roman comique*, ce *Roman comique* qui se déroule dans le Maine, et sur lequel les Manceaux conservent jalousement dans leur Musée une suite de vingt-sept toiles, commandées au peintre Jean de Coulom par le maréchal de Tessé, fils d'une Lavardin (1). Puisque Scarron a déclaré son roman rempli d'aventures « très véridiques », c'était chose tentante pour un érudit, si au courant de l'histoire locale, de rechercher quels pouvaient bien être les personnages que Scarron y avait peints de couleurs flatteuses, et ceux, beaucoup plus nombreux, qu'il y avait ridiculisés et travestis. Cette enquête, M. Henri Chardon l'avait déjà commencée avec succès dans sa *Troupe du Roman comique dévoilée* ; il l'a continuée avec une admirable patience, et nous en trouvons les résultats complets dans le second volume de son nouvel ouvrage.

Assurément le procédé de l'élimination, qu'il a souvent employé, exigeant de nombreuses et longues démonstrations, risquerait parfois, avec un érudit moins discret que M. Henri Chardon, de fatiguer et de rebuter le lecteur ; mais aussi il donne une certitude presque absolue. Lorsque, après avoir pris un à un et suivi jusqu'à la fin de leur carrière tous les personnages en qui l'on a cru jadis retrouver ou en qui l'on pourrait espérer retrouver un des modèles de Scarron, M. Henri Chardon, nous donnant le résumé de toutes ses investigations, a établi péremptoirement, par une ou deux raisons décisives, que l'on a suivi jusqu'ici ou que l'on suivrait de mauvaises pistes, comment lui refuser notre pleine confiance quand il nous présente enfin un dernier personnage, dont tout concourt à prouver l'identité avec le héros de Scarron, et qu'il nous dit : « Le voilà ! C'est lui ! »

Il existe deux clefs du *Roman comique*, l'une au Mans, l'autre à la bibliothèque de l'Arsenal. Toutes deux sont fausses, comme M. Henri Chardon n'a pas de peine à le démontrer ; mais, chose curieuse, pour deux des principaux personnages du *Roman comique*, le petit Ragotin et la grosse M^{me} Bouvillon, si les deux

(1) M. Henri Chardon en a fait reproduire par la phototypie un certain nombre ; malheureusement ces reproductions sont, pour la plupart, assez confuses.

clefs se trompent sur la personne, elles ne se trompent pas sur la famille. Il y avait donc là une tradition, qui se trouve confirmée en même temps que rectifiée par les découvertes de M. Henri Chardon.

Qui ne se rappelle ce ridicule Ragotin, auquel il est joué de si nombreux tours dans le *Roman comique*, ce « petit homme veuf, avocat de profession », qui menaçait « le clergé de la province de se faire prêtre », ce « godenot » mal bâti, hargneux et querelleur, débauché et chauve, « plus glorieux à lui seul que tous les barbiers du royaume », et qui se croit poète parce que sa mère était filleule du poète Garnier ? Les clefs nommaient à tort deux membres de la famille Denisot. M. Henri Chardon prouve qu'elles les ont confondus avec un troisième, Ambrois Denisot, secrétaire de l'évêque du Mans au temps même que Scarron était domestique de ce prélat. Quand Scarron l'a connu, Ambrois était veuf d'Anne Esnault, auprès de laquelle il demandera d'être enterré. Il était licencié en droit et avocat, comme on le voit par son acte de mariage. Très peu de temps après la mort de sa femme, il réalisa sa menace d'entrer dans les ordres. Dans les inventaires de sa maison du Mans et de son domaine de la Bazinière, que publie M. Henri Chardon, figurent de nombreuses armes : arquebuse à ressort, canon de carabine, espadon, épée en bâton, hallebarde, pistolet de reitre, pistolet à rouet, arbalète, etc., qui devaient dater du temps de sa jeunesse tapageuse. De plus, Ambrois Denisot faisait des vers, et M. Henri Chardon en apporte comme preuves d'abord une inscription latine qu'il a relevée sur la fontaine de la Bazinière, ensuite deux pièces de vers latins signées *Ambrosius Denisot*. Enfin la femme du poète Garnier était effectivement alliée à la famille Denisot. Resterait à nous édifier sur les mœurs du personnage qui a servi de modèle à Scarron pour son Ragotin ; sur ce point, naturellement, les actes sont muets ; mais les neuf enfants légitimes de ce Denisot montrent du moins qu'il pratiquait le précepte de l'Évangile : « Croissez et multipliez ! » Comment donc ne point approuver M. Henri Chardon, quand il conclut : « Que tous jugent à leur tour et essaient le masque de Ragotin sur la figure d'Ambrois Denisot ; ils verront, je l'espère, qu'il s'y adapte parfaitement. »

Quant à M^{me} Bouvillon, la « grosse sensuelle », qui s'efforçait vainement de renvoyer et de dissimuler sous ses deux aisselles le trop plein de son opulent corsage, et qui joue dans le *Roman comique* avec le comédien Destin la même scène que joue dans la *Bible* avec Joseph l'entreprenante M^{me} Putiphar, elle s'appe-

lait, en réalité, Marguerite le Divin ; c'était la fille d'un conseiller au Parlement de Bretagne. Elle était entrée par son mariage dans une famille de gens d'esprit, qu'avait rendus un peu ridicules la façon fâcheuse dont Marie de Médicis, avec sa prononciation italienne, défigurait leur nom de Bautru. L'énorme veuve avait cinquante et un ans, quand Scarron l'introduit dans son roman, au moment où se célèbre le mariage de son fils Jacques Bautru, conseiller au Parlement de Rouen, avec Marie Marest, fille d'un président au présidial du Mans, qui appartenait à une famille de Laval. Tous les détails, qu'a rassemblés M. Henri Chardon sur elle, sur son fils, sur sa bru, sur la famille et sur le tuteur de celle-ci, concourent à démontrer que la « non pareille Bouvillon » était bien une Bautru, si ce n'était ni l'une ni l'autre de celles qu'indiquent les clefs. Pourquoi maintenant l'écrivain a-t-il prêté une chaleur de cœur si persistante à celle qu'à son décès les registres de sa paroisse qualifiaient pourtant de « très honnête et très pieuse damoiselle ? » M. Henri Chardon n'est pas éloigné d'y voir l'effet d'une vieille rancune et le souvenir d'une aventure personnelle ; et, à l'appui de son opinion, il signale ce fait que, en 1634, dans un baptême, le jeune Scarron s'était vu avec ennui donner pour commère l'adipeuse et sentimentale Marguerite le Divin, qui aurait pu, par l'âge, être sa mère.

De même, ce serait par une sorte de jalousie pour sa réputation mancelle de rieur que le rieur Scarron aurait fait un si vilain portrait, sous le nom suggestif de la Rappinière, du lieutenant en la maréchaussée du Maine François Noury, sieur de Vauseillon, qu'une des clefs a confondu avec son prévôt Neveu. Scarron ne se contente pas de le rendre ridicule, lui et sa femme, Elisabeth du Mans, si sèche et si maigre qu'elle n'eût jamais mouché de chandelle avec ses doigts, de crainte que le feu n'y prit ; il nous l'a représenté comme un tire-laine et comme un spadassin, aussi digne d'être arrêté que les voleurs qu'il arrêtaient et méritant la potence au moins autant que les coquins qu'il y faisait accrocher. Les détails que les pièces retrouvées par M. Henri Chardon nous révèlent sur Vauseillon et sur sa femme, sur leur parenté, sur la stérilité de leur union, permettent de les identifier avec La Rappinière et avec sa moitié (le mot est-il encore juste, quand il s'agit d'une personne aussi exceptionnellement mince ?) ; mais il y a plus, cette fois : les nombreux actes, que M. de Vauseillon a passés à Paris après avoir quitté le Mans, témoignent « des opérations véreuses auxquelles il se livrait pour s'enrichir », et il en sort « comme une odeur d'usure, d'avarice, comme un parfum d'homme d'affaires, avide et sans entrailles ». Ils semblent,

ces actes, établir que la figure de la Rappinière n'est pas, dans le *Roman comique*, tout à fait une caricature.

On savait déjà que s'appelait Claire Nau cette abbesse d'Etival, qui, revenant du Mans avec son directeur et quatre religieuses, rencontre Ragotin sans vêtements et s'empresse de faire « tourner le dos en haie à ses religieuses, le voile baissé et le visage tourné vers la campagne. » Mais M. Henri Chardon nous fait comprendre pourquoi Scarron s'est amusé ainsi aux dépens de la vieille abbesse. Claire Nau, qui était une très pieuse et très sainte femme, avait entrepris de réformer l'abbaye d'Etival et d'y faire observer une règle plus sévère. Les religieuses, pour la plupart de grande famille, s'insurgèrent contre cette abbesse bourgeoise et austère, qui prétendait leur interdire les chemises de toile et leur imposer une robe en forme de sac avec des manches étroites; et l'une d'elles, Charlotte d'Etampes, alla jusqu'à vouloir prendre possession de l'abbaye d'Etival, comme « vacante par l'incapacité, irrégularité et simonie de sœur Claire Nau ». Toutes ces discordes durent avoir un grand retentissement à l'évêché du Mans, où l'abbesse venait souvent porter ses doléances; et c'est évidemment là ce qui donna à Scarron l'idée de faire faire à la pauvre Mère, sur la route du Mans, une rencontre si scandalisante pour elle et pour le révérend père Giffiot, « directeur discret de l'abbaye ».

D'eux, sans doute, Scarron avait ri avec son ami M. de la Garouffière, ce jeune conseiller au Parlement de Rennes, qui est dans le *Roman comique* un de ses héros de prédilection. Ce nom de la Garouffière, M. Henri Chardon en a aisément retrouvé l'origine : c'est tout simplement celui de ces « coteaux de l'ancienne paroisse de Sainte-Croix, qui dominent le Mans », et qu'on a depuis appelés Gazonfière. Mais quel était le bel esprit que Scarron a caché sous ce nom, ce bel esprit proche parent du tuteur de la jeune Madame Bautru, « un peu parent aussi de la femme de la Rappinière », sur lequel les clefs sont muettes ? Nous savons maintenant qu'il s'appelait Jacques Chouet, sieur de la Gandie. Il était, en effet, allié à la famille Le Vayer, dont faisait partie probablement le tuteur de Marie Marest, et un peu apparenté avec la maigre Elisabeth du Mans. Scarron ne reproche à la Garouffière qu'un petit défaut : « Il ne se croyait point homme de province en aucune manière, venant d'ordinaire hors de son semestre manger quelque argent dans les auberges de Paris, et prenant le deuil quand la cour le prenait ; ce qui, bien vérifié et enregistré, devait être une lettre non pas de noblesse tout à fait, mais de non-bourgeoisie, si j'ose ainsi parler. » Et jus-

tement dans ses actes, ce qui achève l'identification du personnage, Jacques Chouet prend toujours la qualité de noble, bien qu'elle lui fût contestée, comme le prouve un procès qu'il dut soutenir à ce sujet en 1649.

Voilà donc retrouvés avec certitude les personnages qui ont servi de modèles à Scarron pour plusieurs des types de son *Roman comique*, Ragotin, M^{me} Bouvillon et ses enfants, la Rapi-nière et sa femme, l'abbesse d'Etival et la Garouffière. Déjà M. Henri Chardon avait identifié le marquis d'Orsé avec François Fautoas d'Averton, comte de Belin, et Léandre et Angélique avec le comédien Filandre et sa femme Angélique Meusnier, sur lesquels il nous apporte encore aujourd'hui de nouveaux documents. Si nous ajoutons que M. Henri Chardon a retrouvé également Ambroise Le Rées, le curé de Domfront du *Roman comique*, non pas, comme on croyait, de Domfront-en-Champagne, mais de Domfront-en-Passais ; si nous disons qu'il a fait l'histoire de ce tripot de *la Biche*, où les comédiens jouent la *Mariamne* de Tristan l'Hermitte, et qu'il nous présente même, en la personne de Françoise Boutevin, veuve de Gabriel Despins, la patronne du tripot, qui, dit Scarron, « aimait la comédie plus que sermon ni vêpres » ; si nous signalons cette découverte curieuse que Scarron avait tenu sur les fonts, précisément avec Marguerite le Divin, un fils de Bottu et de Louise le Roux, les patrons de cette auberge *A l'Image saint Jacques*, où, dans le fameux pugilat nocturne, l'hôtesse « aux cheveux courts » mordit cruellement Destin ; si nous mentionnons enfin que le second volume du nouvel ouvrage de M. Henri Chardon renferme, avec des hypothèses ingénieuses sur les autres héros de Scarron, comme le poète Roquebrune et l'opérateur Ferdinando Ferdinandi, Vénitien de Normandie, une foule de détails sur la topographie du *Roman comique* et sur les personnages que Scarron y a nommés de leurs véritables noms, les Neveu et les Portail, le partisan Samuel Gaudon de la Raillière et le sénéchal Tanneguy de Lombon des Essarts : on verra tout de suite quel intérêt nouveau va présenter une promenade à travers le roman de Scarron sous la conduite d'un pareil guide.

Ah ! si d'autres travaux ne l'occupaient en ce moment, quelle édition du *Roman comique* nous donnerait M. Henri Chardon ! D'autant plus qu'il a porté également ses recherches sur cette suite du *Roman comique*, qui a été publiée, sans nom d'auteur, à Lyon, en 1678, et que, grâce à sa méthode d'investigation, il peut maintenant, avec une certitude à peu près complète, en attribuer la paternité non plus à Filandre, comme il avait fait

d'abord, mais à un secrétaire de Ménage, Jean Girault, celui-là même auquel Scarron résigna en 1632, pour la somme de 3.000 livres, son canonicat du Mans.

Seulement, si je ne craignais de contrister M. Henri Chardon, qui croit, à tort, que, en dehors du Maine, les noms de tous les héros du *Roman comique* « sont devenus des noms types, comme celui de Tartuffe », je dirais que ces découvertes, pour curieuses qu'elles soient et révélatrices de la méthode de travail de Scarron, me paraissent pourtant de nature à intéresser surtout les Manceaux, et n'ajoutent pas grand'chose en définitive au mérite littéraire du *Roman comique*. Combien j'aurais préféré, pour ma part, à tous ces documents sur la jeunesse inconnue de Scarron, quelques pièces éclairant d'un nouveau jour la figure mieux connue du railleur cul-de-jatte ou nous révélant des particularités encore insoupçonnées sur la dernière partie de sa vie, sur son mariage surtout ; car pour la postérité, Scarron, malgré tout son esprit, sera toujours moins l'auteur du *Roman comique* que le mari de M^{me} Scarron ; toujours ce qui attirera d'abord sur lui l'attention, ce sera d'avoir été le premier mari de la seconde femme de Louis XIV.

Or, dans ces deux gros volumes, si nourris et si pleins de faits, je trouve encore bien des renseignements inédits, aussi précis qu'abondants, sur ce que j'appellerai les entours de Scarron : sur ses parents ; sur ses alliés ; sur l'amant de sa sœur Françoise, le duc de Tresmes, gouverneur du Maine ; sur la maison du Livroir, habitée au Mans par le poète ; sur tous ses amis manceaux : Rosteau, secrétaire du duc de Tresmes, Boisrobert, qui fut aussi chanoine du Mans, son frère d'Ouille, leur neveu le chanoine Leprince, Costar, l'avocat Mathurin Louis, commentateur de la *Coutume du Maine*, Le Vayer de Boutigny, auteur de *Tarsis et Zélie*, le médecin Cureau de la Chambre, de l'Académie française, et les frères Fréart de Chantelou, amis du Poussin ; sur ses joyeux convives de Paris, la Mesnardière, Desbarreaux, Villeserain, Pinchesne, enfin sur le paresseux et négligent éditeur de ses *Œuvres posthumes*, cet Alexandre d'Elbène, qui fut le premier amant de Ninon, qu'on avait surnommé *Milord protecteur* au temps qu'il protégeait toutes les demoiselles galantes du Marais, et qui mourra en 1679 à l'hôpital, absous par l'abbé Gobelin, que lui avait envoyé M^{me} de Maintenon.

Mais, sur Scarron lui-même et sur sa femme, M. Henri Chardon a été, me semble-t-il, moins heureux dans ses recherches qu'à l'ordinaire, et ne nous apporte pas une aussi riche moisson que pour le reste de son enquête. De vrai, M. Benjamin Fillon nous

avait déjà, dans son travail sur *Un cousin de Paul Scarron*, renseignés sur la famille maternelle du poète burlesque ; et, dans ces dernières années, tandis que M. Henri Chardon poursuivait ses recherches sur Scarron lui-même, M. de Boislisle a publié sur le poète une magistrale étude dans la *Revue des questions historiques*. Il ne restait donc plus qu'à glaner après eux ; de sorte que, comme l'avait prévu M. Paul Morillot dans sa remarquable thèse sur *Scarron et le genre burlesque*, les renseignements nouveaux que produit aujourd'hui M. Henri Chardon d'après les registres de l'état civil, les Insinuations ecclésiastiques et les délibérations du Chapitre de la cathédrale du Mans, ne modifient pas beaucoup l'idée que nous avons déjà du personnage. Du moins, éclairant certains passages des œuvres de Scarron, nous permettent-ils de rectifier quelques menus détails dans sa biographie et nous font-ils un peu mieux comprendre son caractère, les causes de son *mariage blanc*, si surprenant au premier abord, et, après sa mort, l'attitude de sa jeune veuve.

Ainsi, nous savons maintenant avec certitude que Scarron vint au Mans beaucoup plus tôt qu'on ne le croyait jusqu'ici. Neveu de l'évêque de Grenoble, le jeune Scarron, ensoutané à l'âge de dix-neuf ans, vers 1629, fut sans doute attaché presque aussitôt à la personne de Charles de Beaumanoir, évêque du Mans ; car il devait habiter depuis quelque temps déjà le Maine pour y avoir été demandé comme parrain en 1634. Il accompagna son maître à Rome en 1635, et, l'année suivante, une vacance se produisait dans le chapitre de Saint-Julien, grâce à laquelle l'évêque put enfin s'acquitter de la promesse qu'il avait faite à son protégé d'un canonicat. Il le lui donna le jour même qu'il était devenu vacant, le 18 décembre 1636, et aussitôt, au son de la cloche, le nouveau chanoine fut mis par le chapitre en possession de tous ses droits. Il les conserva, malgré un procès que lui intenta le neveu du précédent titulaire, et qui ne finit que le 14 janvier 1640.

Depuis deux ans déjà, Scarron avait senti les premières atteintes de la cruelle maladie, qui allait changer en un affreux cul-de-jatte le brillant et spirituel abbé d'antan, si recherché dans la société mancelle pour sa jolie tournure, l'élégance de ses chapeaux et de ses canons,

Sa grâce à danser et chanter,
Peindre, jouer du luth, sauter,
Tirer des armes, etc.

De cette horrible paralysie quelle fut la cause ? M. Henri Chardon n'a pas de peine à détruire la fameuse légende de la mascarade

et du bain froid dans l'Huisne, créée par la Beaumelle d'après le *Roman comique* et les aventures de Ragotin; il ne croit pas beaucoup non plus, malgré le témoignage conforme de deux amis de Scarron, Girault et Cabart de Villermont, aux pilules qui auraient été données par La Mesnardière à Scarron indisposé, et qui l'aurait, par suite d'une « contraction de nerfs », à jamais rendu infirme; et la raison de sa défiance est que Scarron resta jusqu'à la fin dans les meilleurs termes avec son prétendu bourreau. Maintenant Scarron fut-il atteint de polyarthrite déformante, d'ataxie locomotrice, ou, comme pense M. le docteur Brissaud, d'un « rhumatisme déformant à marche rapide, compliqué d'atrophie musculaire avec arthropathie et complication traumatique sur les articulations cervicales? » Epouvanté de ces grands mots barbares et sentant douloureusement son incapacité scientifique, M. Henri Chardon n'ose point se prononcer; mais il remarque cependant que le mal, suite sans doute de quelque débauche, ne fit point des progrès si rapides que l'on dit, puisque, frappé dès 1638, Scarron pouvait, jusqu'à son départ du Mans en 1641, aller réchauffer presque quotidiennement ses membres frileux sous la grande cheminée de M^{me} de Hautefort.

Passons vite sur un voyage fait au Mans, en 1646, par le chanoine Scarron, après le succès de sa comédie de *Jodelet*, sans doute pour accomplir enfin cette « rigoureuse résidence », qui était de trente-deux semaines consécutives, et sans laquelle il n'avait pas droit à tous les revenus de son canonical; et arrivons à l'époque, autrement intéressante, de son mariage.

Sortons de Paris, en 1650, avec M. Henri Chardon, par la porte Saint-Michel; pénétrons dans le faubourg et montons la rue d'Enfer jusqu'au Luxembourg, jusqu'à l'hôtel de Troyes, qui se dresse à l'endroit même où jaillira deux siècles plus tard le jet d'eau de la place Médicis. Ce vaste hôtel est divisé en plusieurs « portions ». Dans l'une d'elles Scarron a fait dresser son petit lit de damas jaune. Dans une autre, loge un petit-fils du jurisconsulte André Tiraqueau, qui offre l'hospitalité à sa sœur, la comtesse de Neuillan, femme du gouverneur de Niort, quand elle vient passer l'hiver à Paris pour voir ses deux filles, demoiselles d'honneur de la reine mère. Elle a, cette fois, amené avec elle, montée sur un des chevaux de sa litière, une filleule de sa fille Suzanne, une parente éloignée, toute jeune et très pauvre, Françoise d'Aubigné.

Tout va concourir à rapprocher le malheureux infirme et cette fillette d'une éblouissante beauté, qui semblaient si peu faits pour s'unir, tout : le voisinage, les connaissances communes du

poète et de M^{me} de Neuillan, d'anciennes relations entre la famille de Scarron et le père de Françoise, Constant d'Aubigné, la perte d'un procès que Scarron avait avec ses parents, enfin et surtout sa maladie même.

Il est probable que ce fut lui qui pria M^{me} de Neuillan de lui amener M^{lle} d'Aubigné. Un commensal de Scarron, qu'on a cru longtemps avoir été le chevalier de Méré et qui était en réalité le jeune Cabart de Villermont, lui avait souvent conté la guérison surprenante du commandeur de Poincy, qui, arrivé absolument perclus à la Martinique, avait, grâce à ce climat merveilleux, recouvré toute sa souplesse, au point de pouvoir jouer à la paume, monter à cheval, aller tous les jours à la chasse. A l'appui de son dire, Cabart offrit à Scarron le témoignage de M^{lle} d'Aubigné, qu'il avait connue enfant et qu'il avait retrouvée à la Martinique et à Saint-Christophe, chez le commandeur de Poincy, alors qu'elle était allée avec sa mère aux Indes occidentales chercher Constant d'Aubigné, un moment gouverneur nominal de Marie-Galante. Les d'Aubigné n'étaient pas des inconnus pour Scarron : ils étaient du même pays que sa mère, et, dans son enfance, le poète avait ouï narrer comment Constant d'Aubigné avait pris pension à Paris chez son père, Paul Scarron, et comment il avait, en partant, oublié de régler sa note. L'infirme voulut voir « la jeune Indienne ». Elle l'intéressa par sa beauté, par son intelligence, par ses malheurs ; et l'on dit que, afin de l'arracher à sa dure et hautaine protectrice, il songea d'abord à lui donner la dot nécessaire pour entrer dans un couvent.

Cependant on était en pleine Fronde. Abandonnée de ses Mécènes courts d'argent eux-mêmes, la race famélique des poètes songeait à s'expatrier. Comme je l'ai montré ailleurs (1), enviant Bourdelot, Saumaise, Bochart, Huet, Naudé, Beys, que, après Descartes, venait d'appeler à Stockholm la jeune reine de Suède, Ménage, Scudéry, Gilbert, Chevreau, Tristan l'Hermite, rimaient alors à qui mieux mieux en l'honneur de Christine, et Le Pelletier va écrire à M. de Bois-Morant : « Toutes les Muses seront désormais contraintes de chercher des climats éloignés du nôtre. »

Les événements politiques achevèrent de décider Scarron à partir pour la Martinique ; et, tout naturellement, il eut l'idée de prendre pour guide « la jeune Indienne ». Pour cela, il fallait qu'elle portât son nom. Il le lui offrit. N'ayant pas d'autre espérance que le couvent, Françoise accepta sans dégoût un mariage

(1) *Un Précurseur de Racine, Tristan l'Hermite*, p. 287, Alph. Picard, éd., 82, rue Bonaparte.

qui faisait d'elle, à la vérité, une garde-malade, mais pour un temps seulement peut-être, et qui, dans tous les cas, assurait son indépendance et la délivrait de ce supplice : manger le pain amer de la charité. Quand elle revint en Poitou, elle demanda le consentement de M^{me} d'Aubigné ; et, quelques mois après, habillée « d'une grisette de serge jaune », portant dans un panier des œufs durs et du pain bis, la future femme de Louis XIV rentrait à Paris par le coche. Cabart de Villermont, qui l'attendait, l'amena d'abord à Scarron, puis la conduisit aux Ursulines de la rue Saint-Jacques, où elle devait demeurer jusqu'à son mariage.

Les fiançailles furent tenues secrètes : d'abord le railleur Scarron redoutait les railleries qui venaient d'accueillir les noces du vieux gazetier Renaudot avec une toute jeune fille ; et puis il craignait que sa famille n'apportât des obstacles à son mariage. Depuis six ans, il plaidait pour le partage de la succession paternelle contre son frère et ses deux beaux-frères. Une transaction venait de se faire, le 20 août 1650 : le malade avait abandonné sa part à ses parents contre une rente viagère, que ceux-ci espéraient bien ne point avoir à payer longtemps ; il est vrai que la donation était révocable en cas de mariage du donateur ; mais comment supposer que le pauvre cul-de-jatte pût jamais trouver femme et qu'il fît la folie de renoncer, pour la seule vue d'un joli visage, aux revenus de son canonicat ? L'idée de jouer un bon tour à ses parents avarés était entrée pour beaucoup dans la résolution que Scarron avait prise de se marier ; mais il fallait qu'ils n'entendissent parler du mariage que lorsqu'il aurait été célébré. Le poète annonça donc hautement qu'il allait partir pour l'Amérique avec une compagne dévouée, mais il s'arrangea pour faire croire qu'il s'agissait de sœur Céleste, M^{lle} de Palaiseau, à laquelle il avait offert un refuge chez lui, après la ruine de son couvent ; et, en janvier 1652, il résigna si discrètement son canonicat du Mans à Girault que — détail curieux révélé par M. Henri Chardon — il put, sans que nul soupçonnât la supercherie, prendre encore, le 2 juin, le titre, qui ne lui appartenait plus, de chanoine du Mans dans un acte d'acquiescement à la transaction de 1650. Les parents étaient bien roulés, car, deux mois auparavant, le 4 avril, dans la « portion » de l'hôtel de Troyes où logeait M. Tiraqueau, en présence de Cabart de Villermont représentant M^{me} d'Aubigné, avait été signé le contrat de mariage de la jeune Françoise et de l'ex-chanoine Scarron.

Cependant Scarron s'était mis « pour mille écus dans la nouvelle compagnie des Indes », qui allait « faire une colonie... sur les bords de l'Orénoque... » Devaient partir avec lui, nous dit Loret,

sept cents hommes et sept douzaines de filles, sans compter sa grande amie, la fameuse Ninon de Lenclos. Mais un des chefs de l'expédition, l'abbé de Marivault, se noya avant même que son bateau fût arrivé devant Chaillot ! Il est probable que cet accident refroidit l'ardeur de Scarron ; car, changeant l'itinéraire de son voyage de noces, il se contenta de mener sa jeune femme en Touraine, dans la métairie des Fougerais, près d'Amboise, en possession de laquelle son mariage, rompant la donation, venait de le faire rentrer.

Quelle fut la vie de Françoise d'Aubigné durant les huit années qu'elle passa à Paris dans le logis de Scarron, dont elle était, suivant un joli mot de la reine Christine relevé par M. Henri Chardon dans le manuscrit de Rosteau, « le meuble le plus inutile ? » Sa reconnaissance, son affection pour un malade que la souffrance rendait parfois injuste, le sentiment du devoir, sa froideur naturelle, sa grande piété, ce désir d'être estimée qui, disait-elle à son confesseur, la mettait en garde contre toutes ses passions, lui assurèrent, dans un milieu très libre, tant de considération qu'elle était respectée, dit l'intendant Basville, « comme l'aurait été la reine ». Mot prophétique, qui revient plusieurs fois sous la plume des contemporains. Mais M. Henri Chardon ne nous apprend presque rien de plus sur sa vie à cette époque : décidément M^{me} Scarron n'a pas d'histoire. Elle était de celles dont on ne parle pas ; et c'était, on le sait, le plus grand éloge que Louis XIV crût pouvoir faire d'une femme.

Quand Scarron mourut, le 7 octobre 1660, Françoise d'Aubigné montra également dans son veuvage beaucoup de dignité. Elle pleura sincèrement celui qui avait été pour elle un bienfaiteur plus qu'un mari ; elle voulut même, contrairement à l'usage, assister à ses funérailles, et conduire le pauvre Scarron jusqu'aux charniers de Saint-Gervais, où, pour la première fois depuis de longues années, il allait enfin goûter la douceur du sommeil.

A peine Scarron avait-il fermé les yeux que sa veuve s'était empressée de faire apposer les scellés.

Elle n'avait certes pas l'espoir d'entrer en possession du douaire de 1.000 livres et du préciput de 3.000 livres que lui attribuait son contrat de mariage ; mais elle se voulait couvrir contre les nombreux créanciers de son mari : ses parents d'abord ; puis ses amis, Rosteau, d'Elbène, l'abbé de Sainte-Croix, le maréchal d'Albret, les conseillers Potel et de Villers ; ensuite ses fournisseurs, l'apothicaire, l'épicier, le tailleur, le potier, le marchand de bois ; enfin ses domestiques, le valet de chambre et les trois filles de service. Depuis quelque temps, le malheureux Scarron s'était mis

en tête que l'or potable pourrait le guérir, et, par suite, écrit sa veuve, « il mangeait tout ce qu'il avait de liquide sur l'espérance de la pierre philosophale ». Aussi mourait-il dans la plus grande gêne, ayant même donné pour nantissement, quelques jours avant son décès, ce qui lui restait de sa vaisselle d'argent.

La jeune veuve de vingt-cinq ans, dont la détresse était grande, se réfugia dans un couvent voisin, à la Charité Notre-Dame, chez les Hospitalières de la place Royale. Elle n'espérait pas, dit-elle, retirer de la succession de son mari, après beaucoup de procès, plus de « quatre ou cinq mille francs ». Mais Scarron, dans son *Testament burlesque*, lui avait laissé

Pouvoir de se remarier.

Elle devait en profiter. Quelques semaines auparavant, M^{me} Scarron avait vu passer la reine Marie-Thérèse faisant son entrée triomphale dans sa bonne ville de Paris, et, le lendemain, elle écrivait à une amie : « La reine dut se coucher hier soir assez contente du mari qu'elle a choisi. » Qui lui eût prédit alors que, vingt-quatre ans plus tard, elle épouserait à son tour Louis-le-Grand ? Du moins, dans sa fortune royale n'oublia-t-elle point les mauvais jours, et, se souvenant que Scarron avait jadis prêté 4.000 livres à son frère, Charles d'Aubigné, M^{me} de Maintenon s'occupa longtemps des trois enfants qu'avait laissés une nièce de son premier mari, M^{me} de la Harteloire.

Si notre insatiable curiosité eût souhaité rencontrer encore plus de documents inédits dans cette partie, la plus attrayante pour nous, des deux nouveaux volumes publiés par M. Henri Chardon, ils n'en sont pas moins, comme on a pu voir, de la plus grande nouveauté dans leur ensemble, et, comme les précédents livres du même auteur, ils offrent un très vif intérêt pour notre histoire littéraire. Je remercie donc M. N. Filoz de m'avoir laissé dire dans la *Revue des Cours et Conférences* tout le bien que je pense de ce savant ouvrage.

Seulement M. N. Filoz voit maintenant qu'il se va trouver contraint, de par MM. de Boislisle et Henri Chardon, de remplacer le vieux chevalier de Méré par le jeune Cabart de Villermont dans la comédie adroite, spirituelle et très documentée, qu'il a écrite dernièrement sur le mariage de Scarron (1).

N.-M. BERNARDIN,
Docteur ès lettres.

(1) *L'Amour travesti*, comédie en un acte, à la Société française d'Imprimerie et de Librairie, 15, rue de Cluny, 1903.

Les catacombes de Rome.

Cours de M. MAURICE BESNIER,

Professeur à l'Université de Caen.

V

Les souvenirs de la persécution de Domitien.

Après la mort de Néron, l'édit de proscription que cet empereur avait rendu contre les chrétiens cessa d'être appliqué. La religion nouvelle jouit alors d'une tolérance de fait dont elle profita pour étendre ses conquêtes. Les crises politiques des années 69-70 détournèrent sur d'autres objets l'attention des Romains païens. D'ailleurs, les premiers princes de la dynastie des Flaviens, qui succédèrent aux Césars, n'avaient ni la même humeur autoritaire ni le même penchant à la cruauté que leurs prédécesseurs immédiats. Pendant plus de vingt ans, la communauté chrétienne de Rome n'a pas d'histoire ; elle progresse en paix et sans entraves. Mais, vers 95, le dernier des Flaviens, Domitien, devient aussi tyrannique que l'avait été Néron lui-même, — on le surnommait le Néron chauve, — et à son tour il sévit. La seconde persécution, moins longue et moins violente que la première, a fait d'illustres victimes, jusque dans la famille du prince. Les catacombes renferment quelques monuments qui la rappellent. Il nous faudra retourner au cimetière de Priscille, sur la *via Salaria* ; M. Marucchi croit y avoir découvert, nous l'avons vu, la piscine où baptisa saint Pierre ; J.-B. de Rossi y a retrouvé les tombeaux souterrains de la famille des *Acilii Glabrones*, à laquelle appartenait un consul de l'an 91, mis à mort par Domitien pour cause de christianisme. Nous nous transporterons ensuite sur la voie Ardeatine, au cimetière de Domitille, qui doit son nom même à une chrétienne parente de l'empereur Domitien.

* *

La catacombe de Priscille est l'une des plus célèbres de Rome. Très grande, comprenant un nombre considérable de galeries et

de chapelles superposées sur plusieurs étages, elle a fourni une abondante récolte d'inscriptions anciennes et très instructives. A trois reprises, elle fut le théâtre de découvertes retentissantes : en 1867, lorsque de Rossi explora la chapelle grecque ; en 1884, quand il reconnut la sépulture des Acilii ; en 1901, quand M. Marucchi a fouillé le baptistère supposé de saint Pierre. Elle est souvent mentionnée dans les documents chrétiens des premiers temps et les textes du Moyen Age (catalogue libérien, *Liber pontificalis*, Itinéraires). On sait par eux quelles tombes elle renfermait et en quelle vénération elle était tenue. On y conservait, à l'origine, les reliques d'Aquila et de sa femme Prisca, juifs convertis chassés de Rome sous Claude, que saint Paul rencontra à Corinthe et qu'il retrouva ensuite dans la capitale, où ils étaient rentrés pendant le règne de Néron ; une tradition suspecte fait venir de Prisca le nom de la catacombe de Priscille, comme celui de l'église de Sainte-Prisque sur l'Aventin. Elle contenait aussi les tombes de sainte Pudentienne, de sainte Praxède et d'autres parents de ce sénateur Pudens, converti et baptisé par saint Pierre et saint Paul, dont la maison du Viminal devint plus tard l'église de Sainte-Pudentienne. La catacombe de Priscille remonterait donc au premier siècle, à l'âge apostolique. Bien avant les découvertes de M. Marucchi, les fouilles de J.-B. de Rossi avaient prouvé qu'il fallait attribuer sa fondation à une époque très reculée. Une partie des inscriptions qu'on y a recueillies datent, d'après la forme de leurs lettres et le libellé de leur rédaction, du 1^{er} siècle ou même de la fin du premier ; elles sont souvent peintes en vermillon, comme un grand nombre de celles de Pompéï, et rédigées en grec, qui était à l'origine la langue officielle de l'église chrétienne de Rome ; elles contiennent des noms caractéristiques : *Petrus*, *Paulus*, *Flavius*, *Flavia*, et des formules usitées seulement aux premiers temps, comme la brève salutation : *pax tecum* ; on y voit représenté fréquemment le symbole de l'ancre, l'un de ceux que l'art chrétien a connus et employés le plus anciennement. Au 3^e siècle, la catacombe de Priscille continue à s'agrandir, mais elle n'est plus à Rome la première en dignité : la prééminence passe alors au cimetière de Calliste. Au début du 4^e siècle, sous Dioclétien, le cimetière de Calliste est confisqué par le pouvoir civil ; on ne peut plus y enterrer les chefs de l'église romaine ; c'est à la catacombe de Priscille qu'on dépose les corps des papes Marcellin, Marcel, Sylvestre, Libère, Sirice, Célestin 1^{er}, Virgile ; pendant quelque temps, la *via Salaria*, après le Vatican et la voie Appienne, posséda à son tour les sépultures pontificales, à côté des vieux tom-

beaux d'Aquila et de Prisca, de Pudentienne et de Praxède. Jusqu'au ix^e siècle et même après que Léon IV eut enlevé les restes des martyrs qu'on y avait placés, la catacombe de Priscille ne cessa pas d'être visitée ; elle fut l'une des dernières que l'on abandonnât au Moyen Age et l'une des premières aussi que dans les temps modernes Bosio ait identifiées et reconnues.

La chapelle grecque, fouillée par de Rossi en 1867, est située dans l'une des parties les plus vieilles du cimetière ; elle formait certainement un des noyaux primitifs dont la réunion ultérieure et l'extension en tous sens constituèrent la catacombe même. La chapelle et les galeries qui l'entourent sont très soigneusement et très régulièrement bâties ; elles ne renferment pas de *loculi*, de tombeaux creusés dans le tuf ; elles ne devaient contenir que des sarcophages, comme c'était l'usage le plus général au début de l'Empire. Ce mode d'ensevelissement et le soin apporté à la construction sont encore une preuve d'ancienneté. D'autres galeries, qui font suite aux précédentes, ont été établies en partie dans d'anciennes allées d'arénaires ; on y voit combien il fallait de travail pour adapter les carrières de sable à une destination funéraire. La chapelle a l'aspect d'une véritable église souterraine, divisée en deux par une arcade ; un banc circulaire en fait le tour. Elle doit son nom moderne à des épitaphes en langue grecque qu'on lit sur ses murs. Elle est remarquable par l'élégance de sa décoration. Des stucs très finement dessinés sont appliqués aux voûtes. Des peintures recouvrent toutes les surfaces disponibles ; d'un style tout à fait classique, elles ont été faites au II^e siècle, si ce n'est même à la fin du premier. Les sujets qu'elles représentent sont fort intéressants ; elles forment un ensemble dogmatique et symbolique ; chaque épisode de l'Ancien ou du Nouveau Testament a un sens doctrinal et comporte un enseignement : par exemple, l'Épiphanie, image de la manifestation de la vérité aux infidèles ; le paralytique, allusion à la pénitence, etc. La scène la plus curieuse est celle où Mgr Wilpert a reconnu récemment la *fractio panis*, l'Eucharistie ; le prêtre brise le pain, et il a devant lui le calice. La chapelle grecque devait contenir quelque tombe célèbre et servir aux réunions liturgiques ; une inscription funéraire nous apprend qu'un chrétien a été enterré là près des martyrs, *cum marturibus*. De Rossi se demande si ce n'est pas à cette place qu'étaient les corps d'Aquila et de Prisca, de Praxède et de Pudentienne ; on ne pouvait pas les y retrouver de nos jours ; nous savons qu'ils furent transportés, au Moyen Age, dans des églises de Rome, où ils sont encore.

En une autre région de la même catacombe, de Rossi, en 1884,

a déblayé une seconde crypte. Elle était d'abord en dehors du cimetière et ne lui fut rattachée que plus tard ; on y pénétrait par un escalier distinct, au débouché duquel fut bâtie, après la paix de l'Eglise, la basilique de Saint-Sylvestre. Cette crypte avait été saccagée dès le ^{xvi}^e siècle, à la suite de fouilles maladroites. Des fragments de marbre et de stuc et quelques vestiges de peintures murales attestent, du moins, qu'elle était très richement ornée dans l'antiquité. Des inscriptions grecques et latines, entières ou mutilées, font connaître les noms des défunts qu'on avait enterrés en ce lieu. C'étaient les membres d'une famille ancienne et illustre de Rome, les *Acilii Glabriones* ; l'un d'eux avait remporté la victoire des Thermopyles en 191 avant Jésus-Christ ; ils avaient élevé le temple de la Piété au Forum Holitorium et possédaient des jardins sur le Pincio. Une inscription est ainsi conçue : « A Acilius Glabrio, fils de... », *Acilio Glabrioni filio...* ; on lit sur une autre : « M. Acilius V... et Priscilla, personnages très illustres », *M. Acilius V... c(larissimus) v(ir) [et] Priscilla, c(larissima) [f(emina)]*. Une inscription de Pesaro nous rapporte que M. Acilius Glabrio, consul en 153 après Jésus-Christ, avait épousé Vera Priscilla ; l'Acilius et la Priscilla que mentionne le texte épigraphique de la catacombe étaient précisément le fils et la fille de ce consul de 153, appelés, conformément aux règles de l'onomas-tique latine, M. Acilius V[erus] et Acilia Priscilla. Il est intéressant de trouver le nom de Priscille dans ce cimetière. D'autant plus que nous sommes en mesure d'affirmer que ces Acilii étaient chrétiens. A côté des épitaphes précédentes, il y en a d'autres, en langue grecque, concernant des affranchis de la même famille ; voici le texte de l'une d'entre elles : « Acilius Rufinus, puisses-tu vivre en Dieu, ΑΚΕΙΑΙΟΣ ΡΟΥΦΙΝΟΣ ΖΗΣΗΣ ΕΝ ΘΕΩ. » L'invocation est chrétienne. Acilius Rufinus nous fait penser à Acilius Rufus, consul en 106, patron peut-être de cet affranchi. Selon toute vraisemblance, le cimetière doit son appellation à Acilia Priscilla, fille du consul de 153. Comme il est certainement beaucoup plus ancien que la seconde moitié du deuxième siècle, il faut bien admettre qu'on le désignait précédemment sous un autre nom ; M. Marucchi serait disposé à reconnaître en lui l'*Ostrianum*, si souvent cité dans les documents chrétiens et que de Rossi avait voulu identifier avec une catacombe voisine de celle de Sainte-Agnès. L'*Ostrianum* aurait pris le titre de cimetière de Priscille, quand, après l'an 150, l'hypogée des Acilii s'y fut ajouté.

Depuis la fin du premier siècle il y avait des chrétiens parmi les Acilii. En effet, l'un d'entre eux fut mis à mort par Domitien, et les termes dont se servent les historiens patens pour

relater son procès permettent de croire qu'il professait la foi nouvelle. Dion Cassius (LXVII, 4), après avoir raconté que l'empereur, en 93, fit périr Flavius Clemens et Flavia Domitilla à cause de leur athéisme et de l'adoption de coutumes juives, ajoute qu'alors aussi mourut Glabrio, convaincu du même crime. Suétone (*Vie de Domitien*, chap. 10) appelle Civicus Cerealis, Salvidienus Orfitus, et Acilius Glabrio fauteurs d'innovations, *molitores novarum rerum* ; on les poursuivait de ce chef. Ainsi donc Acilius Glabrio, qui avait été consul en 91, était inculpé d'athéisme, de mœurs juives, de désir de nouveautés. Sous ces termes vagues se cachait sans doute, en réalité, l'accusation de christianisme : les chrétiens étaient des athées aux yeux des Romains, puisqu'ils refusaient d'adorer les dieux du paganisme et la personne sacrée des empereurs ; ils étaient pour la plupart des non-juifs d'origine qui adoptaient les mœurs et la manière de vivre des Juifs, crime prévu et réprimé par la loi ; enfin ils blâmaient les désordres du monde où ils vivaient et désiraient l'avènement d'une ère de justice et de paix, innovation dangereuse, aspiration détestable... Flavius Clemens et Flavia Domitilla étaient chrétiens. Glabrio, qui fut persécuté en même temps qu'eux, l'était aussi. De Rossi n'est pas éloigné de croire que l'ancien sépulcre des Acilii dans la catacombe de Priscille contenait la tombe même du consul de 91. En tout cas, le Glabrio dont parlent Dion et Suétone n'a pas dû être enterré loin de là, puisque c'est à cette place que ses descendants immédiats se sont fait ensevelir. Cette crypte paraît avoir été de très bonne heure considérée et visitée ; toutes les galeries souterraines des alentours y venaient converger.

*
* *

Le cimetière de Domitille est le plus vaste des environs de Rome, plus grand même que ceux de Priscille et de Calliste ; il est situé à un mille et demi de la ville, deux kilomètres environ, sur la voie Ardéatine, qui se détache de la voie Appienne sur la droite, et se trouve à peu près à la hauteur des cimetières de Calliste et de Prétextat. On le connaissait dès le XVII^e siècle, mais Bosio y voyait, à tort, une partie de la catacombe de Calliste, qu'il plaçait elle-même fausement au point occupé, en réalité, par la catacombe de Prétextat. On doit à de Rossi l'identification exacte de cette nécropole et son premier déblaiement, commencé en 1865, repris très activement en 1874-1875. Depuis la mort de J.-B. de Rossi, la commission d'archéologie sacrée a continué ses tra-

vaux ; la description complète et définitive du cimetière de Domitille sera donnée dans le quatrième volume de la *Roma Sotterranea*.

Pour reconnaître l'emplacement de la catacombe et raconter son histoire primitive, de Rossi s'est servi à la fois, suivant son habitude, des documents chrétiens et des textes païens. Une première indication lui était fournie par les Itinéraires et le *Liber pontificalis*, qui placent le cimetière de Domitille sur la voie Ardéatine et disent qu'on y voyait la basilique des saints Nérée et Achillée et de sainte Pétronille. Sur cette même route, au lieu dit « Tor Marancia », deux inscriptions païennes trouvées l'une à la fin du ^{xviii}^e siècle, l'autre au début du ^{xix}^e, mentionnent une Flavia Domitilla, nièce de l'empereur Vespasien, qui possédait un terrain à cet endroit ; la première donne la mesure d'une *area* funéraire concédée à un certain Sergius Cornelius Julianus, *ex indulgentia Flaviæ Domitillæ* ; la seconde parle d'une autre *area* funéraire concédée *Flaviæ Domitillæ Vespasiani neptis beneficio*. La catacombe de Domitille, citée dans les Itinéraires, était donc bien auprès de la voie Ardéatine et devait son appellation à la Flavia Domitilla des inscriptions païennes ou à l'une de ses proches parentes qui portait le même nom.

Que pouvons-nous savoir de cette Domitille, des saints Nérée et Achillée et de sainte Pétronille enterrés dans sa propriété ? Ici interviennent de nouveau les textes païens. Il est nécessaire de rappeler l'histoire et la généalogie de la famille impériale des Flaviens. Le premier d'entre eux, le fondateur de la dynastie, Vespasien, s'appelait Titus Flavius Vespasianus, fils de Titus Flavius Sabinus et petit-fils de Titus Flavius Petro. Il avait pour frère aîné Titus Flavius Sabinus, deuxième du nom, qui fut préfet de Rome en 64, au moment de la persécution de Néron, et en 69, au moment des révolutions qui provoquèrent finalement l'avènement de Vespasien. Ce Sabinus joua un grand rôle dans les circonstances tragiques qui suivirent la mort de Néron, et il servit très utilement les intérêts de son frère. Il est à noter qu'il connaissait les chrétiens : il les poursuivit comme préfet en 64. Peut-être leur était-il devenu favorable à la fin de sa vie : au témoignage de Tacite, on l'accusait alors de mollesse. Vespasien eut des filles et deux fils, les empereurs Titus et Domitien, tous deux sans enfants. Sabinus eut plusieurs fils ou filles, dont un seul, Titus Flavius Clemens, eut des enfants. Flavius Clemens, sous le règne de Domitien, était au premier rang dans l'Etat après l'empereur, son cousin germain ; il revêtit le consulat au début de 95 ; ses fils devaient recueillir l'héritage de leur oncle

et lui succéder au trône ; ils reçurent les noms prédestinés de Vespasien le Jeune et de Domitien le Jeune ; on leur donna pour précepteur un écrivain très réputé, Quintilien. Or — et nous sommes ainsi ramenés, par un détour imprévu, à cette catacombe de Domitille dont nous avons paru nous éloigner — la femme de Flavius Clemens, la mère de Vespasien le Jeune et de Domitien le Jeune, s'appelait Flavia Domitilla ; fille d'une sœur de Domitien, elle était la cousine de son mari. C'est cette Flavia Domitilla que nomment les inscriptions païennes de Tor Marancia ; c'est elle qui était propriétaire du sol où fut creusée la catacombe de Domitille ; c'est elle, par conséquent, très vraisemblablement, qui a donné son nom à la catacombe même.

N'a-t-on pas le droit de supposer qu'elle était chrétienne ? Les seuls textes des historiens païens nous autorisent à émettre cette hypothèse. Suétone et Dion Cassius déclarent qu'en l'an née 95 Flavius Clemens, à sa sortie du consulat, et sa femme Domitille furent accusés par leur cousin Domitien de mœurs juives et d'athéisme ; on reprochait, en outre, à Clemens, d'après Suétone, son indolence, *inertia* ; ces griefs étaient habituellement adressés aux chrétiens, qui vivaient *more judaico*, refusaient d'adorer les dieux de l'Etat et montraient peu de goût pour la vie publique et les institutions païennes. Clemens fut mis à mort, Domitille reléguée dans l'île de Pandataria, en face de Naples. On les poursuivait, en réalité, à cause de leur religion, de leur conversion au christianisme. Les auteurs chrétiens le confirment. Eusèbe parle d'une Domitille, nièce de Clemens et chrétienne, reléguée dans l'île de Pontia, où saint Jérôme assure qu'on venait visiter sa demeure. Les Actes des saints Nérée et Achillée racontent l'histoire de ces deux personnages ; ils étaient soldats dans les cohortes prétoriennes et chargés de sévir contre les chrétiens ; convertis et baptisés par saint Pierre, ils furent attachés au service de Domitille, nièce de Clemens ; quand celle-ci fut exilée à Pontia, ils l'accompagnèrent en cette île et subirent la mort avec elle à Terracine, sous Trajan ; tandis que le corps de la sainte demeurait à Terracine, leurs reliques étaient transférées à Rome et ensevelies dans le cimetière de Domitille auprès de la tombe de sainte Pétronille. D'après ces documents, la Domitille, nièce de Clemens, exilée à Pontia, martyrisée à Terracine, serait distincte de la Domitille, femme de Clemens, exilée à Pandataria. De Rossi l'admet. Cependant aucun texte ne parle à la fois des deux Domitille. Eusèbe et saint Jérôme sont des auteurs très tardifs ; les Actes des saints Nérée et Achillée, rédigés aussi à une basse époque, sont peu sûrs ; une confusion a pu se pro-

duire ; on aura écrit, comme l'imagine M. Gsell, dans son *Essai sur le règne de Domitien* : Domitille, nièce de Clemens, au lieu de : Domitille, femme de Clemens, nièce de Domitien. Quant à l'indication de Pontia au lieu de Pandataria, elle s'explique sans peine, ces deux îlots étant situés tout à côté l'un de l'autre et servant également à la déportation.

Contrairement à l'opinion de J.-B. de Rossi, nous croyons donc qu'il n'y eut qu'une seule Domitille, exilée comme chrétienne, mise à mort et enterrée à Terracine. Les saints Nérée et Achillée, dont les corps furent déposés dans la catacombe creusée sur la propriété de Domitille, étaient des soldats prétoriens, serviteurs de la femme de Clemens. Sainte Pétronille avait été ensevelie précédemment au même endroit ; elle était, elle aussi, une parente de Flaviens. D'après la légende et le récit des Actes, elle aurait été baptisée par saint Pierre, et de là viendrait son nom. En fait, les règles de l'onomastique latine expliquent autrement cette appellation. Pétronille veut dire : fille d'une Petronia, c'est-à-dire d'une fille d'un nommé Petro. Précisément Vespasien et Sabinus avaient pour grand-père Titus Flavius Petro. Pétronille était une cousine de Domitille. La catacombe de la voie Ardéatine renfermait la sépulture familiale des Flaviens chrétiens. Ces constatations certaines et les déductions qu'elles permettent éclairent singulièrement l'histoire du christianisme naissant à Rome. De très bonne heure, il avait gagné l'aristocratie. Non seulement des consulaires, comme Acilius Glabrio, mais encore des parents très proches des empereurs s'étaient convertis. Si Domitien, à la fin de sa vie, n'avait pas poursuivi les chrétiens, fait périr Clemens, exilé Domitille, il aurait eu pour successeurs Vespasien le Jeune et Domitien le Jeune, fils de Clemens et de Domitille, chrétiens sans doute comme leurs parents. Les persécutions des ^{II}e et ^{III}e siècles n'auraient pas eu lieu et le christianisme eût fait, dès avant l'année 100, sa paix avec l'Empire. Ajoutons, d'ailleurs, que les mesures de violence prises par Domitien ont provoqué sa propre perte. Le 18 septembre 96, un an après la seconde persécution, il était assassiné — par un affranchi de Domitille, Stephanus (Suétone, *Vie de Domitien*, chap. xvii), un chrétien peut-être, exaspéré par les exécutions de l'année précédente et résolu à venger ses maîtres d'un coup de poignard.

Revenons maintenant à la catacombe de Domitille, dont nous connaissons par les auteurs païens et chrétiens les propriétaires, les premières sépultures et l'histoire. Les galeries explorées forment trois régions. La plus ancienne date de la fin du ^Ier siècle

et du ⁱⁱe, à en juger par les monuments qu'elle renferme, les inscriptions et les peintures qui la décorent. La seconde est du ⁱⁱⁱe siècle ; elle contient de remarquables peintures. La dernière est du ^{iv}e siècle ; de Rossi croyait qu'on y devait retrouver la tombe des saints Marc et Marcellien, victimes de la persécution de Dioclétien, et celle du pape saint Damase ; Mgr Wilpert vient de les découvrir en un autre point de la campagne romaine, entre les voies Ardéatine et Appienne, auprès du cimetière de Calliste. (*Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*, 1903.)

La première région est de beaucoup la plus intéressante. Une grande entrée monumentale, construite à flanc de coteau, comme celle du tombeau païen des Scipions *Nasones*, et à demi-souterraine, donnait de plain-pied sur la voie Ardéatine. Les galeries qui partaient de là étaient éclairées à leur ouverture par la lumière du jour et l'on pouvait les voir du dehors. Les inscriptions qu'on y a recueillies sont gravées en caractères de la belle époque et colorées en rouge. La disposition même de ce vestibule apparent et facilement accessible atteste son antiquité ; il n'a pu être construit qu'à une époque de paix, où le christianisme était toléré, c'est-à-dire dans l'intervalle qui sépare la persécution de Néron et celle de Domitien. Selon l'usage des premiers temps, on ne déposait d'abord dans ces galeries que des sarcophages, au lieu d'y creuser des *loculi* ; on voit cependant comment s'est fait le passage du sarcophage au *loculus* ; les premiers *loculi* sont décorés de revêtements en stuc destinés à leur donner encore l'apparence de sarcophages de pierre. Une inscription au fronton de l'entrée devait indiquer le nom des personnages enterrés dans ces galeries. Elle a disparu. C'étaient assurément des Flavii, puisque le terrain était la propriété de Domitille et que les inscriptions trouvées aux alentours répètent le nom de famille Flavius. Il se pourrait, d'après de Rossi, que Flavius Clemens eût été enseveli à cette place. — Un peu plus loin, de Rossi a fouillé la basilique des saints Nérée et Achillée et de sainte Pétronille ; elle est mentionnée par les Itinéraires, qui reproduisent quelques-unes de ses inscriptions ; le jour où l'on a retrouvé dans le sous-sol les fragments de l'une d'entre elles, l'identification du lieu n'a plus été douteuse. Nous sommes toujours dans le cimetière de Flavii ; une inscription mutilée en témoigne : [*sepulc*] *rum Flavi-* (*orum*), et le symbole de l'ancre. Une petite colonne représente le martyr d'Achillée, avec le nom du saint ; une seconde colonne, figurant de la même façon le martyr de son compagnon Nérée, devait lui faire pendant. Une peinture murale, accompagnée d'une inscription damasienne, nous montre l'image de sainte

Pétronille et d'une autre martyre, Veneranda. Colonne et peinture ne datent que du iv^e siècle : la basilique souterraine fut élevée seulement à cette époque, mais elle est située sur l'emplacement des cryptes du i^{er} siècle, où l'on avait enterré saint Nérée, saint Achillée et sainte Pétronille. — Une autre crypte du i^{er} siècle ou du début du ii^e est encore très bien conservée ; elle abritait les restes d'un martyr appelé Ampliatus ; on s'est demandé si ce n'était pas l'Ampliatus que nomme saint Paul parmi les chrétiens de la capitale à la fin de son Épître aux Romains. Ce nom n'était porté que par des esclaves ou des affranchis. Pour qu'un personnage de si petite extraction ait été déposé avec tant de soins et d'égards dans une crypte particulière, il fallait qu'il eût une grande réputation parmi ses coreligionnaires ; n'était-il pas l'un des premiers convertis de Rome, en rapport avec les Apôtres ? Le style des peintures qui ornent la chapelle d'Ampliatus nous invite, en effet, à leur assigner une date très reculée : elles sont tout à fait du même genre que les peintures décoratives pompéiennes et présentent le même aspect.

Ainsi, par ses galeries et cryptes les plus anciennement construites, la catacombe de Domitille, comme celle de Priscille, nous reporte au temps de la deuxième persécution et nous en transmet le témoignage archéologique.

M. BESNIER.

La comédie romaine. — L'interrègne entre Plaute et Térence.

Cours de M. GUSTAVE MICHAUT,

Professeur à l'Université de Fribourg.

II. — Cæcilius Statius.

Cæcilius, en réalité, n'est guère pour nous qu'un nom. Aucune de ses pièces ne nous est parvenue en entier ; peu de ses sujets nous sont connus d'une façon détaillée ; il ne nous en a été transmis aucun fragment de quelque étendue, à l'aide duquel nous puissions vraiment nous faire sur lui une opinion personnelle. Son nom, offusqué par les grands noms dont il se trouve entouré, semble éclipsé par leur éclat : c'est presque faire preuve d'érudition que de dire : Plaute, Cæcilius et Térence, au lieu de dire tout simplement : Plaute et Térence.

Pourtant, si l'on examine d'un peu plus près les renseignements que les anciens nous ont laissés sur sa vie et sur ses œuvres, comme les jugements qu'ils ont portés sur lui, cette situation effacée semble imméritée et notre oubli injuste. Auteur moins abondant sans doute que Plaute, mais singulièrement plus fécond que Térence, c'est lui qui, entre l'un et l'autre, a véritablement été le maître de la scène comique. Discuté à ses débuts, il a fini par triompher des préventions, et ses nombreuses pièces ont eu du succès. Cicéron — parfois sévère par lui (1) — prend néanmoins plaisir à le citer en de multiples ouvrages (2) ; expliquant dans le *De optimo genere oratorum* (3) que le divers genres d'orateurs ne diffèrent pas entre eux comme les divers genres de poètes et qu'on ne les juge pas de la même façon, il écrit : « On a le droit de dire, si l'on est de cet avis, qu'Ennius est le premier poète épique, Pacuvius, le premier tragique, et Cæcilius peut-être, le premier comique. » Et, par ce que nous connaissons de son opinion sur les deux autres, il est clair qu'une telle appréciation, portée sur Cæcilius, ne lui paraît pas dénuée de fondement.

(1) *Brutus*, 74 ; *Ad Attic.* VII, 3.

(2) *De Senectute*, 7, 8, 11 ; *de Amicitia*, 26 ; *de Orat.*, II, 10 ; *de Fin.*, II, 7 ; *de Natura Deor.*, I, 6, III, 29 ; *Tuscul.*, I, 14, III, 29, IV, 32 ; *Pro Roscio Am.*, 16 ; *Pro Cælio*, 16 ; *ad Fam.*, II, 9 ; *ad Attic.*, VIII, 3.

(3) I, 2.

Varron reconnaît qu'il manie heureusement les passions : Πάθη *Trabea, Atilius, Cæcilius facile moverunt* (1) : pour la manière de traiter ses sujets, il ne lui trouve point de rival : *In argumentis, Cæcilius poscit palmam* (2). Au témoignage d'Horace, les amateurs de l'antiquité le plaçaient au premier rang pour la force : *Dicitur... Vincere Cæcilius gravitate* (3). Du temps de Quintilien, ils continuaient à le combler de louanges ; et si Quintilien proteste, c'est parce que tout le théâtre comique latin lui semble exister à peine (4). Enfin, nous avons vu Volcatius Sedigitus lui donner résolument la première place. Un tel accord ne saurait s'expliquer, si Cæcilius ne possédait, en effet, des qualités remarquables.

Cæcilius n'était pas un Romain de naissance — ni même un homme libre, comme l'avaient été Nævius, Plaute et Ennius. La littérature n'attirait point encore les héritiers légitimes des vieilles traditions ; ou peut-être s'en cachaient-ils encore : ils ne s'enhardiront que quelques années plus tard, à l'époque de Térence. Peut-être aussi l'art dramatique — et plus particulièrement la comédie — se heurtait-elle, plus que tout autre genre littéraire, à de multiples préventions. Un poète comique — bien que ses œuvres eussent leur place dans les fêtes officielles et les cérémonies religieuses — n'était en somme qu'un amuseur ; il était contraint, par sa profession même, à vivre en relations avec des comédiens, « fâcheux animaux » de tous les temps, selon Molière, mais plus particulièrement décriés à cette époque, esclaves méprisés, ou affranchis suspects, exclus de l'armée et privés de tout droit politique ; enfin et surtout, vendant ses écrits à des entrepreneurs de spectacles ou bien aux édiles, il était un manœuvre de lettres, un ouvrier ou — à mettre les choses au mieux — un marchand, plutôt qu'un artiste. Il n'y avait pas là de quoi tenter les nobles, ou les chevaliers, ou même les plébéiens aisés. Ils abandonnaient volontiers ce rôle ou ce métier à leurs protégés comme Ennius, aux gens obscurs comme Plaute, aux affranchis comme Cæcilius.

C'était, nous dit-on, un gaulois cisalpin, du peuple des Insubres et peut-être Milanais (5). Il vint, sans doute, à Rome comme pri-

(1) Charis., II, 241.

(2) Nonius., V, poscere.

(3) *Ep.* II, I, 59.

(4) *Inst. Or.*, X, I, 99.

(5) Saint Jérôme, *Chron.*, 1838, ann. 575-179 : « Statius Cæcilius comœdiarum scriptor clarus habetur, natione Insuber Gallus, et Ennii primum contubernalis, quidam Mediolanensem ferunt... »

sonnier de guerre, vers l'an 200, en ces années où les Romains, délivrés d'Hannibal, continuaient la conquête de l'Italie du Nord. et soumettaient les Cisalpins, Boïes, insubres et Ligures (1). C'est alors qu'il dut recevoir de son maître le nom de Statius : car c'est un nom d'esclave. « Statius, dit Aulu-Gelle, était un nom d'esclave ; et chez les anciens, il y eut beaucoup d'esclaves ainsi appelés. Cæcilius, l'illustre poète comique, était de condition servile et c'est ainsi qu'il porta le nom de Statius. Mais, plus tard, on en fit un surnom et il fut appelé Cæcilius Statius (2). » Ce changement eut lieu, sans doute, au moment où il fut affranchi ; il est infiniment probable que, selon les usages, son nouveau nom — son nom de citoyen — était celui de son ancien maître (3).

De sa vie, nous savons très peu de choses. Une fois libre, et sans doute pour vivre, il songea au théâtre. Il avait pu voir le succès des pièces de Plaute (le *Truculentus* et le *Pseudolus* ont été certainement donnés après son arrivée à Rome) ; connaissant le grec, lié intimement avec Ennius qui le prit avec lui dans son logement du mont Aventin et l'introduisit dans le cercle des gens de lettres, il risqua ses premières comédies. Il commença par des échecs. Heureusement, l'illustre directeur de troupe, Ambivius Turpio, eut confiance en son mérite, et fit enfin réussir ses pièces (4). Sa carrière ne continua, sans autre incident connu, jusqu'à sa mort. Une légende assez curieuse fait de lui le protecteur de Térence. « Térence écrivit six comédies, dit Suétone. Il donna la première, l'*Andrienne*, aux édiles, qui l'invitèrent à l'aller lire à Cæcilius. Il le trouva à dîner. On raconte que d'abord, vêtu qu'il était d'une manière assez modeste, il lut le commencement de sa pièce, assis sur un petit tabouret, près du lit de repas ; mais qu'après quelques vers, il fut invité par Cæcilius à y prendre place et à dîner avec lui ; et qu'ensuite il acheva sa lecture, à la grande admiration de Cæcilius (5). » Les faits, en eux-mêmes, n'ont rien d'impossible : Luscius semble bien avoir été consulté sur les pièces de Térence (6) ; et nous voyons ailleurs que certains personnages ont rempli les fonctions de lecteurs des pièces proposées aux magistrats (7). Mais il y a bien

(1) Cf. Mommsen, *Hist. Rom.* III, vii.

(2) IV, xx, 13. — Statius : « a stando, dit Voss (*Etym. ling. lat.*) quia servus adstat domino... »

(3) Les auteurs anciens l'appellent Cæcilius Statius ou Cæcilius tout court, jamais Statius seul. Ce nom leur aurait-il paru trop méprisant ?

(4) *Hécyre*, *Deuxième prologue*.

(5) *Vita Terenti*.

(6) *Eunuque*, *Prolog.*, 21.

(7) Cicéron, *ad Fam.*, vii, 1 ; Horace, *Sat.* I, x, 38 ; *A. P.*, 387.

là aussi une de ces légendes un peu symboliques, auxquelles l'imagination des critiques anciens se complaisait : trait d'union entre Plaute et Térence, ils auront aimé se représenter Cæcilius admirateur de la carrière finissante du premier, protecteur des débuts du second. Et cette seule raison rendrait déjà le récit un peu suspect. Mais il y a contre elle un texte. A l'an 575-179 de sa *Chronique*, saint Jérôme dit : « Staius Cæcilius, poète comique, est illustre... il mourut l'année après Ennius (*anno post mortem Ennii*) et fut enseveli près du Janicule (1). » Ennius étant mort en 169, Cæcilius serait mort en 168 : il n'aurait donc pas pu recommander l'*Andrienne*, jouée seulement en 166. La difficulté sans doute est supprimée, si l'on admet la correction de Ritschl, et qu'on lise : « Il mourut trois ans après Ennius, *anno post mortem Ennii* » [III]. Mais cette correction elle-même n'a d'autre fondement que la légende ; et je ne sais s'il est d'une bonne critique de les accepter ainsi toutes deux en bloc, l'une portant l'autre. L'aveu de notre incertitude serait assurément plus prudent.

La date de la naissance de Cæcilius nous est également inconnue. Il est permis de supposer qu'il était jeune, mais déjà capable de porter les armes, quand il fut fait prisonnier de guerre vers l'an 200. Il serait donc né vers 220. Cette date — toute approximative — trouve ailleurs sa confirmation. Ritschl a remarqué que les anciens ne nous ont jamais dit que Cæcilius eût atteint un âge avancé (2) ; Cicéron, si désireux de citer, dans son *de Senectute*, des écrivains sexagénaires, ne le nomme pas. Mort avant 60 ans, soit en 168, soit en 166, il serait donc bien né aux environs de l'an 220.

Une question plus importante serait de savoir quand il a commencé à écrire pour le théâtre ; mais, puisque nous ignorons et la date de son affranchissement et s'il a débuté dans la comédie

(1) Ritschl, outre la correction qui est discutée plus loin, en fait encore une autre dans ce texte. Au lieu de *juxta Janiculum sepultus*, il lit *juxta eum (Ennius) in Janiculo sepultus*. Mais si l'on admet le témoignage de Serenus Sammonicus, Ennius aurait été enseveli sur la voie Appia, dans le monument des Scipions : « *Sepultusque in Scipionis monumento, via Appia, intra primum ab urbe miliarium* » ; alors la correction de Ritschl est inacceptable. Serenus ajoute, il est vrai : « *Quidem ossa ejus (Ennius) Rudiam ex Janiculo translata adfirmant*. » Dans ce cas, Ennius n'aurait pas été admis au tombeau des Scipions et il ne serait pas matériellement impossible que Cæcilius eût reposé assez près de lui. Mais cette seconde affirmation est présentée par Serenus comme bien plus douteuse que la première. Et puis, qu'à un an (à plus forte raison à trois ans) de distance, Cæcilius ait pris soin d'être enseveli aux côtés de son ami, cela suppose entre eux un degré de tendresse bien rare et peut-être assez peu vraisemblable.

(2) *Parerga*, 183.

tout de suite ou quelques années après avoir reconquis sa liberté, nous ne pouvons malheureusement pas établir les deux dates extrêmes de sa carrière dramatique.

En tout cas, cette carrière a été féconde. On ne s'entend pas sur le nombre de ses pièces — ou du moins de celles de ses pièces dont les anciens nous ont fait mention. Certains critiques y voient autant de comédies qu'il y a de titres cités ; d'autres en réduisent le nombre, en admettant des titres doubles.

Mais qu'on en accepte 45 avec Bothe (1), ou 37 avec Spengel (2), ou 42 avec Ribbeck (3), on arrive toujours à ce chiffre approximatif d'une quarantaine, — qui est un chiffre fort honorable. Ce sont *Æthrio* ou *Ætherio* (nom : peut-être nom de Jupiter), *Andria* ou *Andrea*, l'Andrienne ou la Courageuse (ou un nom : *Andrea* ou *Andreas*), *Androgynos*, l'Androgyné ou l'Efféminé, *Asotus*, le Débauché, *Chalcia*, la Chalcéenne, *Chrysiôn*, le Trésor (ou nom de courtisane), *Dardanus*, le Troyen, *Davos* (nom d'esclave), *Demandati*, les Enfants (?) confiés, *Ephesius* ou *Ephesio*, l'Ephésien (ou nom d'esclave), *Epicleros*, l'Héritière, *Epistathmos*, l'Officier d'étape, *Epistula*, la Lettre, *Ex hautu hestos*. l'Homme qui ne dépend que de lui, le stoïcien (?) (Ἐξ αὐτοῦ ἑστώς), *Exul*, l'Exilé, *Fallacia*, la Tromperie, *Gamos*, le Mariage, *Harpazomene*, le Rapt, *Hymnis* (nom de femme), puis quatre titres : *Hypobolimæus* sive *subditivos*, le fils supposé, *Hypobolimæus Chærestratus*, Chærestrate fils supposé, *Hypobolimæus rastraria*, le Fils supposé [dans la pièce du] Râteau, *Hypobolimæus Æschinus*, Eschine fils supposé, qui ne doivent pas désigner une même pièce, puisque les grammairiens anciens ont eu soin d'ajouter un second nom pour désigner de quel *Hypobolimæus* il s'agit, mais qui ne doivent guère en désigner plus de deux, car les trois premiers groupes de fragments s'accordent sans difficulté, puis *Imbrii*, les Imbriens, *Karine*, la Pleureuse, *Meretrix*, la Courtisane, *Nauclerus*, le Capitaine de vaisseau marchand, *Nothus Nicasio*, Nicasio bâtard, *Obolostates* ou *Fuenerator*, l'Usurier, *Pausimachus* (nom d'homme), *Philumena* (nom de femme), *Plocium*, le Collier, *Polumeni*, les Captifs vendus à l'encan, *Portitor*, le Douanier, *Progamos*, les Fêtes avant le mariage, *Pugil*, le Boxeur, *Symbolum*, le Festin, *Synaristosæ*, le Dîner de femmes, *Synephebi*, les Camarades, *Syracusii*, les Syracusiens, *Titthe*, la Nourrice, *Triumphus*, le Triomphe. Une telle liste fait honneur à Cæcilius. Puisqu'il est venu à Rome vers 200 et qu'il

(1) *Poetæ scenici latinorum* (1823).

(2) *C. Cæcili Statii.. fragmenta* (1829).

(3) *Comicorum latinorum reliquiæ* (3^e édition, 1898).

est mort, au plus tard, en 166, il lui a fallu écrire plus d'une pièce par an; et même, pour peu qu'il ait dû attendre sa liberté, nous arriverions sans trop de peine (en tenant compte des pièces perdues) à supputer qu'il a donné en moyenne deux pièces au moins par année.

Ritschl, en examinant cette liste, a été conduit à faire une ingénieuse hypothèse (1). Il y a distingué trois espèces de titres : les titres tout latins (*Fallacia*), tels que Plaute les choisissait, les titres doubles, en latin et en grec (*Obolostates* ou *Fœnerator*), et enfin les titres tout grecs (*Gamos*), tels que les emploient Térence ou Turpilius. La dernière classe est de beaucoup la plus nombreuse. Ritschl en a conclu que Cæcilius, sans doute, a commencé par suivre les exemples de Plaute, par être le plus latin possible; puis, que petit à petit il a changé de méthode, qu'il s'est émancipé de son prédécesseur et rapproché au contraire de ses modèles; qu'enfin, de plus en plus, il a tendu à être semi-grec comme Térence, sinon tout grec comme Luscius Lanuvinus. L'hypothèse est jolie, et cette courbe imaginée dans l'évolution de Cæcilius est séduisante. Mais n'y a-t-il pas là beaucoup d'arbitraire? Nous ne possédons aucun renseignement sur la date des diverses pièces. Supposer que les premières avaient en général le titre latin, que les quelques comédies à titre mixtes sont venues après, et qu'enfin celles qui ont le titre exclusivement grec ont paru les dernières, c'est se rendre facile la « construction » à priori de cette carrière dramatique; mais la facilité qu'offre cette hypothèse aux spéculations ou à la logique de l'historien littéraire, n'est pas un criterium de sa vérité. Les faits ne semblent pas contredire celle-là. Plaute n'avait point de prétentions littéraires : être marchand de pièces, tirer de ce commerce nouveau les profits que le négoce maritime ne lui avait point donnés, c'était son seul but. Mais Ennius a de tout autres ambitions : l'argent ne lui suffit pas; il veut la gloire et il se pique de faire honneur aux lettres de son pays adoptif. Il introduit donc dans la littérature romaine le souci de l'art. Le Collège des poètes, dont il était le membre le plus illustre, devait partager ses tendances. Et son jeune disciple, son intime ami, son compagnon de logement, ne pouvait ni les ignorer ni les rejeter. A ses débuts, n'est-il donc pas tout naturel que Cæcilius, pénétré des doctrines d'Ennius, ait tenté de les appliquer, que, formé par ses leçons à mieux comprendre les beautés des modèles grecs, il ait visé à les reproduire, que, témoin enfin des succès de Plaute et désespérant d'égaler dans son genre

(1) *Parerga*, 144.

même cet auteur applaudi, il ait essayé de réussir en donnant à ses spectateurs du nouveau ? D'autre part, relisons le témoignage d'Ambivius Turpio. Il demande au public de l'*Hecyre* d'écouter une seconde fois cette pièce méconnue : « Je viens à vous comme orateur de la troupe, en costume de Prologue. Laissez-moi vous convaincre ; laissez-moi, dans ma vieillesse, un droit que vous m'avez laissé lorsque j'étais plus jeune, quand j'ai fait rester sur la scène les pièces nouvelles mal accueillies, afin que l'auteur ne mourût pas avec l'auteur. Les premières fois que j'ai donné dans leur nouveauté les comédies de Cæcilius, ou bien j'ai échoué tout à fait, ou bien j'ai eu grand'peine à aller jusqu'au bout. Mais, je savais qu'au théâtre la fortune est changeante : j'ai vu les chances incertaines, et la peine certaine et pourtant je me la suis imposée. Pour avoir du même auteur des pièces inédites, j'ai repris les premières, avec grand soin, afin de ne point le décevoir de son travail. J'ai réussi à les faire entendre ; une fois connues, elles ont plu. Ainsi, j'ai remis en son rang un poète que l'injustice de ses adversaires avait déjà presque détourné de ses études, de son travail et de l'art dramatique. Si, à ce moment-là, j'avais dédaigné l'écrivain, si j'avais voulu travailler à le décourager, lui dire de rester tranquille plutôt que de se donner tant de peine, je l'aurais facilement amené à ne plus rien écrire (1). » Il a donc fallu qu'un homme compétent sût apprécier le mérite de Cæcilius, et le public d'abord s'y était trompé. Mais, si Plaute avait la faveur populaire, il n'exerçait cependant pas une sorte de monopole. D'autres écrivains, en même temps que lui, ou peu après lui, ont fait applaudir leurs comédies. Cæcilius — dont le talent est incontestable — aurait dû réussir comme les autres et mieux que les autres. Si ses pièces avaient été conçues et écrites selon la méthode admise, elles auraient obtenu sans peine au moins un succès d'estime. Elles sont tombées à plat, pour réussir une fois mieux connues : *ubi sunt cognitæ*. N'est-ce point que le public a été dépaycé par un nouveau genre de comédie ? N'est-ce point, par conséquent, qu'elles ne ressemblaient pas à celles de Plaute ? La classification que Ritschl a faite des titres de Cæcilius reste juste ; mais les conséquences qu'il en tire, suspectes. Légitimement — puisque la succession chronologique en est inconnue — on ne peut les considérer qu'en bloc et l'on n'en peut tirer qu'une seule conclusion : dans l'ensemble de son œuvre, Cæcilius n'est point resté aussi indépendant que Plaute de ses modèles ; il semble plutôt, comme Térence

(1) *Hecyre*, Deuxième prologue, 1-27.

quelques années après, avoir cherché à les suivre d'aussi près que le permettent les goûts du public romain.

Ces modèles, Cæcilius paraît les avoir choisis avec beaucoup de goût. Seize de ses pièces ont été certainement, ou probablement imitées de Ménandre : *Andria* (si l'on ne trouve pas trop invraisemblable que Térence ait osé reprendre une pièce traitée par Cæcilius, et plus invraisemblable encore que Luscius Lanuvinus l'ait impunément laissé la reprendre), *Androgynos*, *Calchia*, *Dardanus*, *Ephesio*, *Hymnis*, *Hypobolimæus*, *Imbrii*, *Karine* (quoi qu'il y ait sous le même titre une pièce d'Antiphane), *Nauclerus*, *Plocium*, *Polumeni*, *Progamos*, *Synaristosæ*, *Synephebi*, *Titthe* (quoique E^{des} bule et Alexis aient écrit des pièces sous le même titre). Quant à (9) ; autres, *Æthrio* est peut-être imitée d'Apollodore, *Asotus*, d'Antiphane, d'Eutychès ou de Timostate, *Chrysion*, d'Antiphane, *Epicleros*, d'Antiphane, d'Alexis, de Diodore ou de Diphile, *Epistathmos*, de Posidippe, *Epistula*, d'Alexis, *Exul*, de Philémon ou d'Alexis, *Fallacia*, d'Alexis, de Philémon ou de Ménandre Sosipater, *Gamos*, de Philémon, de Diphile ou d'Antiphane, *Harpazomene*, de Philémon, *Nothus*, de Philémon, *Pugil*, de Timoclès ou de Timothée, *Syracusii*, d'Alexis. La prédominance marquée des pièces de Ménandre semble indiquer que Cæcilius ne prenait pas ses modèles au hasard et de toutes mains, mais qu'il préférerait ou les pièces les plus parfaites, ou les mieux adaptées à son talent.

D'après cela, il est clair que les sujets de Cæcilius ne présentent aucune originalité. Événements, intrigues, personnages, conditions, métiers, peintures, plaisanteries, sentences : tout cela, c'est ce qu'on trouve dans les fragments de la Comédie Nouvelle des Grecs, et dans les pièces de Plaute ou de Térence. *Æschrio* paraît une sorte de réplique de l'*Amphitryon* : il y est question de Mercure (1), et c'est sans doute Sosie — ou son pareil — qui tremblant de peur s'écrie : « Hélas, je suis mort ! qui est-ce qui vient là justement ? Fuis à la maison (2) ! » Dans l'*Asotus*, un jeune homme fait ses frasques : pour mieux cacher sa maîtresse, il a eu l'idée audacieuse de l'amener pendant la nuit dans la maison paternelle : qui irait l'y chercher (3) ? Pour ses festins, on « ravage le marché (4) » ; autour de lui tournent des parasites, et l'un d'eux pousse ce cri du cœur : « N'y a-t-il rien, n'y a-t-il rien chez toi, à manger (5) ? » ; enfin peut-être est-ce le père lui-

(1) Fr. IV.

(2) Fr. II, cf. fr. I et III.

(3) Fr. I.

(4) Fr. III.

(5) Fr. VI.

même qui, victime d'une tromperie semblable à celle du *Pseudolus*, fournit l'argent nécessaire au rachat de la jeune fille, ou à sa dot, lorsqu'elle est reconnue libre (1). Dans la *Calchia*, paraît un vieillard amoureux : « Non, disait l'original grec, on ne peut rien trouver de plus malheureux qu'un vieillard amoureux, si ce n'est un autre vieillard amoureux. Car celui qui veut jouir des biens dont il est privé par les années, comment ne serait-il pas malheureux (2) ? » Et le vieillard de Cæcilius le disait, sans doute, à son tour. Dans *Chrysis*, un de ces cuisiniers insolents, que met en scène la Comédie Nouvelle, disait à celui qui l'emploie : « Je viens ici parce que tu me loues et me paies ; mais ne t'imagines pas que je sois pour cela à ta discrétion : si tu me dis des injures, j'auras des injures (3). » Dans *Dardanus*, un homme prudent philosophe : « Je ne m'en fie pas à l'espérance : c'est elle qui laisse les affaires s'embrouiller (4) ». Le *Davos* roule sur une séduction de jeune fille (5). Un vieillard d'*Ephesio* se désole : « Ce qu'il y a de pire dans la vieillesse, à mon avis, c'est de sentir que par elle on devient odieux à tout le monde (6) ». Mille intrigues étaient sans doute ourdies autour de l'héritière de l'*Epicleros* ; un de ses amis s'indignait d'une trahison qu'il n'eût point crue possible (7) ; un donneur d'avis se faisait rabrouer : « Crois-tu que quand tu n'es pas là, tout va de travers (8) ? » L'*Ex hautu hestos* devait présenter le caractère original d'un stoïcien qui se pique d'être indifférent aux événements extérieurs et à l'opinion publique (9) ; il n'avait point d'illusions sur la société : « C'est tout à fait, disait-il, une troupe de gladiateurs : l'ami y frappe son ami (10) ? » Était-ce une espèce d'Alceste, et faut-il croire que Cæcilius ait tenté la comédie de caractère ? Dans la *Fallaçia*, de jeunes gens, durement élevés, se hâtent sans doute de gaspiller leur fortune (11) : « Je suis perdu, dit l'un d'eux, entouré de fripons ou de courtisanes, si je ne me hâte de perdre tout mon bien (12). » De sages amis ont l'air d'espérer que la pauvreté les

(1) Fr. II, cf. Horace, *A. P.* 238.

(2) Ménandre, *χαλκεία*, fr. III.

(3) Fr. unique.

(4) Fr. unique.

(5) Fr. unique.

(6) Fr. unique.

(7) Fr. I.

(8) Fr. II.

(9) Cicéron, *Tusc.* V, XII, 36.

(10) Fr. unique. — L'allitération y est curieuse : *suum sibi alius socius socium sauciat*.

(11) Fr. I.

(12) Fr. III.

ramènera à la raison (1); et c'est aussi un sage, celui qui dresse cette échelle des maux : « Je puis facilement supporter le malheur, si l'injustice ne s'y joint ; et même l'injustice, si l'outrage ne s'y ajoute pas (2) ». On s'injurie dans l'*Harpazomene*, et l'on s'y appelle : « barbare aux mœurs sauvages, illettré et sans lois (3) », ou « abîme de stupidité (4) ». *Hymnis* met en scène un jeune amoureux. On n'en peut plus rien tirer que par les caresses, tant son amour lui a enlevé toute énergie (5) ; il se désespère et songe à la mort : « J'ai assez de six mois de vie, je donne le septième à Pluton (6) », il injurie les confidents qui lui répondent par de bons conseils (7), et appelle bavards les donneurs d'avis : « Laisse ces bavards cracher leurs dents, laisse les gauler pour abattre des noix (8) » ; il injurie son père et prévoit son gâtisme imminent (9) ; et le père, pour en finir, veut acheter la courtisane pour la marier à l'esclave d'un ami : « Tu as Milétis ; je la marierai avec lui et ainsi barrerai la route à mon fils (10) ». Mais la Providence des comédies et des amoureux ne l'a sans doute point permis. Certains détails de l'*Hypobolimæus* nous sont connus par une allusion de Cicéron (11) : un vieillard avait deux fils ; l'un d'eux, Eutychus, vivait à la campagne, « habitant une pauvre petite cabane (12) », l'autre, Chœrestrate, demeurait à la ville auprès de son père ; mais malgré l'apparence, le fils paysan n'était pas le moins aimé (13). Que se passait-il ensuite ? Se laissaient-ils aller tous deux à faire des sottises, l'un malgré la brillante éducation qu'il avait reçue, l'autre malgré la bonne influence de la vie rurale ? Contre qui et pourquoi le père s'irritait-il au point qu'un ami dût le calmer (14) ? Quel raisonneur faisait cette sage remarque : « Les pires ennemis sont ceux qui ont la gaieté au front et l'amertume au cœur : vous ne savez s'il faut les saisir ou les lâcher (15) ? » Nous l'ignorons. Dans les *Imbriens*, une jeune fille

(1) Fr. II.

(2) Fr. IV.

(3) Fr. IV.

(4) Fr. V.

(5) Fr. II.

(6) Fr. IV.

(7) Fr. III.

(8) Fr. VI.

(9) Fr. VII.

(10) Fr. I.

(11) *Pro Roscio Amerino*, XVI, 46. — Cf. Quintilien, I, x, 18.

(12) Fr. VII.

(13) *Scoliasta Gronovianus*, p. 429.

(14) Fr. IV.

(15) Fr. V.

a été séduite et ne peut plus cacher les suites de sa faute (1); deux frères bien différents y paraissent : l'un s'enivre (2) et roue quelque rival ou quelque esclave : « Le malheureux allait grondant, la bouche en sang (3) » ; l'autre, plus sage, s'effraye à cette vue : « Je crains bien que mon frère, dans son ivresse, n'ait fait du dégât à la maison (4) », dit-il au premier coup d'œil et sans rien savoir ; et il s'efforce sans doute de réparer le mal. S'agit-il dans la *Karine* d'une affaire d'héritage ? du moins un personnage s'occupe de dégager l'or et les habits que sa mère avant de mourir avait mis en gage pour lui (5) ; et sans doute c'est d'un insidieux adversaire qu'on donne plus loin le portrait : « Il se fait doux, gai, aimable, plein de bienveillance et de dispositions conciliantes... pourvu qu'il ait ce qu'il demande (6). » La *Meretrix* est probablement une courtisane de naissance libre, car elle semble introduite dans une maison où elle se reconnaît : « Là, je m'en souviens, brûlait un candélabre de bois (7). » Dans le *Nauclerus*, la fille d'un homme riche a dû être enlevée par un pirate (8), qui a pillé la maison (9). Un collier, sans doute, est l'instrument d'une reconnaissance dans le *Nothus* : « Tu l'as, dit-on au fils perdu, je te l'ai donné ; il est à ton cou ; prends garde de le perdre (10). » L'*Obolestates* met en scène un jeune homme au désespoir : « il a perdu la vie, il est mort (11) » ; nul ne trouvera de remède à sa perte (12) ; tantôt il supplie son esclave de l'assister (12), tantôt il se révolte de son abaissement (14), tantôt enfin il le remercie avec effusion de ses services : « Quand j'aurais dix langues, Lachès, j'aurais à peine de quoi te louer (15). » La courtisane du *Pausimachus* a un amant généreux : « Il y a longtemps, s'écrie-t-elle, que je serais libre, si j'avais eu des amoureux de ce caractère-là (16) » ; mais, soit à prix d'argent, soit en faisant appel

(1) Fr. II.

(2) Fr. III.

(3) Fr. VIII.

(4) Fr. VII.

(5) Fr. I et II.

(6) Fr. III.

(7) Fr. II.

(8) Fr. I.

(9) Fr. III.

(10) Fr. I.

(11) Fr. II.

(12) Fr. I.

(13) Fr. III.

(14) Fr. VII.

(15) Fr. V.

(16) Fr. II.

à ses bons sentiments, un père essaye de séparer de son fils cette Dame aux camélias (1). L'ivrogne des *Polumeni* ne se laisse point tromper : « Par Pollux, ce n'est ni la fleur ni la lie que je veux : je veux du vin (2) » ; et l'esclave du *Symbolum* ne s'en laisse point imposer : « Quand des inconnus me donnent des ordres, je les écoute, je ne leur obéis pas (3) ». Les femmes des *Synaristosæ* faisaient sans doute bombance en l'absence d'un mari ; mais il revient subitement, et le guetteur posté en sentinelle sur le toit l'annonce de loin, en déployant un drapeau rouge (4). C'est une idylle que les *Synephebi* ; tout le monde y est parfait : le vieillard « plante des arbres pour ombrager ses arrière-neveux (5) » ; les courtisanes y refusent de l'argent : « Au nom des dieux, s'écrie plaisamment un témoin, citoyens ! jeunes gens ! entendez-moi ! je vous appelle ! je vous conjure ! je vous implore ! je vous prie et vous supplie ! Il se passe ici des choses affreuses ! Une courtisane ne veut pas accepter les écus de son amoureux (6) ! » ; et les pères y sont si délicieux, qu'ils en gâtent vraiment le métier de fils : « C'est un plaisir, dit l'un des jeunes gens, quand on est au comble de l'amour et au comble de la détresse, que d'avoir un père avare, désagréable, difficile pour ses enfants, qui n'ait pour eux ni amour ni souci. Vous le volez par quelque fourberie, vous lui soutirez quelque créance par une fausse lettre, vous lui arrachez de l'argent en l'épouvantant avec le concours d'un esclave ; enfin, tout ce que vous avez conquis sur son économie, quelle joie de le gaspiller !... Mais le mien, comment le tromper ? Que lui prendre ? Quelle ruse ou quelle intrigue machiner ? Je ne sais pas, tant mes ruses, mes fourberies, mes artifices sont d'avance annihilés par sa complaisance (7) ! » Dans les *Syracusi*, encore des amours (8) ; une jeune fille séduite, à la faveur de mystères nocturnes (9), dans *Titthe* ; et dans *Triumphus*, un esclave fripon, dévôt à la déesse Fourberie : « C'est maintenant, ô Fourberie ! qu'il faut venir à la rescousse de ma canaillerie (10). » Ailleurs encore, ce sont des pères irrités contre leur fils : « Oh ! maintenant, mon âme bout, s'écrie l'un, mon cœur est gonflé de

(1) Fr. IV.

(2) Fr. I.

(3) Fr. II.

(4) Fr. unique.

(5) Fr. II.

(6) Fr. III.

(7) Fr. I.

(8) Fr. III.

(9) Fr. III.

(10) Fr. II.

colère (1) » et l'autre adresse à son enfant de véhéments reproches : « Malheureux ! scélérat !... que dire ? que vouloir ? Tes honteuses actions me rendent incapable de rien vouloir... Pourquoi t'être établi dans le voisinage d'une courtisane ? pourquoi sa perfidie connue, ne t'en es-tu pas éloigné ?... pourquoi t'être lié à une étrangère ?... Prodigue et gaspille, je le veux bien !... Une fois dans la misère, c'est toi qui en souffriras. Pour moi j'ai encore de quoi vivre à l'aise, ce qui me reste à vivre (2) ! » Ou bien ils se fâchent contre leurs esclaves fripons : « Aujourd'hui, tu m'as dupé et berné plus que ne le furent jamais les sots vieillards des comédies (3). » Ce sont des éloges de l'Amour : « Qui ne voit en l'amour le plus grand des dieux est un insensé, à mon avis, ou bien il n'y connaît rien : un dieu qui, à son gré, rend fou ou sage, bien portant ou malade, repoussé ou au contraire aimé, désiré, demandé (4) ! » C'est une sortie curieuse contre les affranchis : « Silence ! qu'est-ce que ces cris ? d'où vient cette insolence à ceux qui n'ont ni père ni mère ? déposez cet orgueil (5) ! » Ce sont enfin des maximes morales : « Souvent, un sale petit manteau couvre un homme sage (6) », ou « l'homme est un dieu pour l'homme, s'il connaît son devoir (7). »

Mais c'est le *Plocium* dont le sujet est le mieux connu. Deux vieillards sont amis et voisins. L'un d'eux est riche ; mais il n'en est pas plus heureux, car sa femme, laide, « aux yeux chassieux et aux dents noires » (8), jalouse (9) et tyrannique grâce à sa dot, lui rend la vie amère (10). L'autre est pauvre, et, quoiqu'il ne paraisse pas avoir été mieux loti en ménage, — sa femme « n'a commencé à lui plaire vraiment que du jour où elle est morte » (11), — du moins sa femme est morte. Le riche avait un fils ; le pauvre, une fille ; et ils s'étaient entendus pour marier leurs enfants : la noce se préparait. Mais voici que le fidèle esclave de la jeune fille entend les cris de sa maîtresse : devenue grosse à l'insu de tout le monde, elle était prise des premières douleurs. Le brave homme est rempli de chagrin : il se désole (12) ;

(1) Inc. Inc. fr. i.

(2) Inc. Inc. fr. ii.

(3) Inc. Inc. fr. iii.

(4) Inc. Inc. fr. xv.

(5) Inc. Inc. fr. iv.

(6) Inc. Inc. fr. xviii.

(7) Inc. Inc. fr. xvii.

(8) Inc. Inc., xx.

(9) Fr. i.

(10) Fr. ii.

(11) Fr. iii.

(12) Fr. viii.

il cherche à deviner quel peut être le coupable ; il soupçonne le jeune voisin ; puis il renonce à ces soupçons, en se rappelant que le jeune homme est, depuis dix mois, parti pour la ville (1). Continuant son enquête, interrogeant la jeune fille, malgré sa honte (2), il apprend enfin qu'au milieu d'un de ces dangereux mystères nocturnes (3), un inconnu lui a fait violence (4). Le fiancé, à son tour, connaît la nouvelle ; il rompt naturellement son mariage (5), bien que, pour éviter les mauvais bruits, il ait la bienveillance d'inventer d'autres prétextes (6) et que, contre sa propre mère, il prenne la défense de l'infortunée (7). Quant au malheureux père, on peut juger de sa peine : « O vieillesse ! s'écrie-t-il, quand tu ne nous apporterais avec toi aucun autre mal, celui-là suffirait que vivre longtemps, c'est voir bien des choses qu'on n'eût pas voulu voir ! » (8) ; c'est en vain qu'il fait appel à la philosophie et se dit : « Vis comme tu peux, puisque tu ne peux vivre comme tu veux » (9), ou bien : « Supporte ce que les dieux te donnent, puisqu'ils ne donnent pas ce que tu souhaites (10) » ; c'est en vain aussi qu'un ami l'excite à recourir aux tribunaux (11), puisqu'il ne sait qui accuser. Enfin, par je ne sais quel hasard, un collier que la jeune fille tenait de son inconnu tombe sous les yeux du jeune homme : il le reconnaît ; c'est lui-même qui l'a perdu à la fête nocturne où il était venu de la ville : l'enfant est donc le sien. Tout s'arrange et le fidèle serviteur reçoit sa liberté ! (12).

La plupart des fragments conservés du *Plocium* nous viennent d'Aulu-Gelle. Et il les accompagne de précieux renseignements qui nous apprennent comment Cæcilius imitait ses modèles. Au chapitre xvi de son livre III, il recherche combien dure la grossesse de la femme. « L'opinion la plus répandue, dit-il..., est que la femme accouche rarement au septième, jamais au huitième, souvent au neuvième, assez souvent au dixième mois ; que le dixième mois, non pas commencé mais accompli, est le dernier terme de la naissance des hommes. Plaute, notre ancien poète, le dit dans sa *Cistellaria*..... C'est aussi ce que rapporte Ménan-

(1) Fr. IV.

(2) Fr. v.

(3) Fr. VII.

(4) Fr. VI.

(5) Fr. XII et XIII.

(6) Fr. XIV.

(7) Fr. XV.

(8) Fr. IX.

(9) Fr. XI.

(10) Fr. X.

(11) Fr. XVI, XVII.

(12) Fr. XIX.

dre, poète plus ancien, et très au courant des connaissances humaines; voici son vers de sa comédie Πλόκιον : « La femme enfante au dixième mois. » Mais Cæcilius, notre compatriote, écrivant une comédie sous le même titre et sur le même sujet, et dont il a pris la plus grande partie à Ménandre, n'oublie pas, parmi les mois où la femme peut accoucher, le huitième, que Ménandre n'avait point nommé. « La femme, dit-il dans ses vers, enfante-t-elle au dixième mois? — Par Pollux, au neuvième aussi et même au septième et au huitième. » Cæcilius n'a pas dit cela au hasard, et il ne s'est pas écarté sans raison de l'opinion soutenue par Ménandre et par beaucoup d'autres, si nous en croyons Varron... »

Plus détaillé encore et bien plus important pour nous est son chapitre xxiii du II^e livre : *Examen et comparaison de plusieurs passages du « Plocium », comédie de Ménandre et de Cæcilius*. Il est tout entier à connaître.

« Souvent nous lisons des comédies de nos poètes, prises et traduites des Grecs, de Ménandre, de Posidippe, d'Apollodore, d'Alexis et de plusieurs autres comiques. Quand nous les lisons, bien loin certes de nous déplaire, elles nous paraissent écrites avec tant de finesse et de grâce, que nous ne croirions pas possible qu'on puisse faire mieux. Mais, si on les compare et qu'on les confronte aux pièces grecques d'où elles sont tirées, si on les en rapproche dans le détail, avec attention et rigueur, les lisant ensemble et les lisant l'une après l'autre, combien les pièces latines sont écrasées et éclipsées : tant les effacent l'esprit et la beauté des pièces grecques, qu'elles n'ont pu égaler. Justement, nous venons d'en faire l'expérience. Nous lisions le *Plocium* de Cæcilius ; et nous y trouvions plaisir, mes compagnons et moi. L'envie nous prit de lire aussi le Πλόκιον de Ménandre, son modèle. Mais nous n'eûmes pas plus tôt Ménandre entre les mains, que, dès le début, tout de suite, grands dieux ! comme Cæcilius nous parut lourd et froid, et quel changement avec Ménandre ! Les œuvres de Diomède et celles de Glaucus n'étaient pas plus différentes ! Nous en arrivâmes à la scène où le vieux mari tempête contre sa femme riche et laide, qui l'a forcé à vendre sa servante, jeune, entendue au service, aimable à voir, parce qu'elle la soupçonnait d'être sa maîtresse. Je ne dirai pas quelle est la différence : j'ai fait copier les vers des deux poètes, et je laisse le lecteur en juger. Voici Ménandre : « Elle va dormir sur les deux oreilles, la riche héritière, après ce grand et mémorable exploit ! Elle a chassé de la maison celle qui lui faisait ombrage, et qu'elle voulait chasser ; afin que maintenant tous se retournent et con-

templent sa figure triomphante, à elle, Crobyle ! Car on la connaît bien, ma femme ou plutôt mon maître, et la beauté qu'elle a reçue en partage : un âne parmi les singes ! Mais à quoi bon ces plaintes ? Ne parlons pas de cette nuit, source de tous mes malheurs. Hélas ! quelle idée de prendre Crobyle, avec ses dix talents : un bout de femme, haute d'une coudée et d'une morgue, d'une insolence — par Jupiter et par Athéné, absolument insupportable ! Renvoyer ma petite servante, qui m'obéissait plus vite que la parole ! Ah ! qui me la rendra ? » Et voici Cæcilius : « En vérité, on est bien malheureux, quand on ne peut cacher aux autres son chagrin ! Telle est la beauté et tel est le caractère de ma femme que, si je taisais ce qu'elle me fait souffrir, on le verrait tout de même. Elle a — sa dot à part — tout ce qu'un mari ne voudrait pas. Que je serve de leçon aux gens sages ! Citoyen libre, dont la ville et la citadelle sont intactes, je suis comme prisonnier des ennemis et réduit en esclavage. Je soupire après sa mort, mais moi-même, je vis comme un mort au milieu des vivants. Et pourquoi désirerais-je conserver celle qui me prive de tout ce qui me plaît ? Elle dit que j'ai en cachette des relations avec ma servante ; elle m'en accuse ; elle pleure, elle prie, elle presse, elle reproche, tant et si bien qu'à la longue elle me force à la vendre. Et maintenant, sans doute, au milieu de ses amies et de ses parentes, elle péroré : « Qui de vous, au plus beau de sa jeunesse, eut obtenu de son mari, ce que moi, à mon âge, j'ai obtenu : qu'il renonce à sa maîtresse ? » Il y en aura, de ces conciliabules, aujourd'hui ! Comme les langues vont me déchirer ! »

La grâce des idées et du style est loin d'être la même dans les deux pièces ; mais voici qui me frappe encore davantage : il y a des passages de Ménandre pleins de goût, d'à-propos et de comique, que Cæcilius — même là où il le pouvait, — n'a point essayé de conserver. Il les néglige, comme s'il ne les trouvait pas heureux, et, à la place, il met je ne sais quelles bouffonneries. Voici un passage de Ménandre, une peinture de la vie ordinaire, simple, vraie, charmante, qu'il laisse de côté, je ne vois pas pourquoi. Le même mari s'entretient avec un autre vieillard, son voisin ; il maudit l'orgueil de sa riche femme et dit : « J'ai épousé une héritière : un croque-mitaine ! Ne te l'ai-je pas dit déjà ? C'est d'elle que j'ai la maison et les champs, et tout ; mais je l'ai par-dessus le marché ; et c'est le pire de tout. Elle n'est pas seulement insupportable pour moi, mais pour tout le monde, pour son fils, et bien plus encore pour sa fille. — Ton mal est sans remède. — Je le sais bien. » Cæcilius en cet endroit a mieux aimé faire rire que de prêter à ses personnages le langage approprié et convenable.

Voici comme *il gâte le passage* : « Ta femme, dis-moi, est donc bien pénible ? — Elle ! Peux-tu le demander ? — Mais en quoi ? — J'ai honte à le dire. Quand je rentre, à peine assis, elle vient m'embrasser pour m'empoisonner de sa mauvaise haleine. — Rien à dire de ce baiser : elle veut te faire rendre ce que tu as bu dehors. »

On ne peut pas hésiter non plus sur la scène suivante des deux comédies. Voici quel en est le sujet : la fille d'un homme pauvre a été déshonorée dans une fête nocturne. Son père ignorait sa honte et nul ne s'en doutait. Devenue enceinte, elle arrive à son terme et accouche. Un honnête et fidèle esclave, arrêté à la porte de la maison (il ne savait rien de ses couches et ne connaissait même passon malheur) entend les gémissements et les lamentations de la jeune fille en travail. La crainte, la colère, le soupçon, la pitié, le chagrin, l'agitent tour à tour. Ces divers sentiments et toutes ces passions sont rendues dans la pièce grecque avec une force et une vérité admirables ; dans Cæcilius, au contraire, tout cela est lourd, sans convenance et sans grâce. Puis, quand l'esclave, à force de s'informer, a tout découvert, il s'exprime ainsi, dans Ménandre : « Oh ! trois fois malheureux, l'homme pauvre qui se marie et devient père ! Qu'il est insensé ! Il ne peut rien garder des biens les plus nécessaires, et s'il lui survient un de ces malheurs trop communs dans la vie, il ne peut dissimuler son infortune sous ses richesses. Sa vie est à découvert, malheureuse, en butte à tous les vents ; il a beau lutter, il a sa part de tous les maux et il n'a sa part d'aucun bien. Il s'agit là de mon maître seul ; mais quelle leçon pour les autres ! » Voyons maintenant si Cæcilius a cherché à reproduire la pureté et le naturel de ce passage. Voici ses vers, où des lambeaux de Ménandre sont confondus avec quelques grands mots de tragédie : « Vraiment, il est malheureux, l'homme pauvre qui élève ses enfants pour la misère. Ses affaires et sa vie sont du premier coup d'œil connues pour ce qu'elles sont, tandis que le riche peut sans peine cacher sa honte sous ses trésors. »

Comme je l'ai dit plus haut, lus séparément, ces vers de Cæcilius ne me paraissent dépourvus ni d'agrément ni de grâce ; mais, si je les rapproche du grec et que je les compare, je trouve que Cæcilius n'aurait pas dû imiter un modèle qu'il ne pouvait atteindre.

Ces deux textes d'Aulu-Gelle ont une grande importance, non seulement pour l'étude de Cæcilius (cela va sans dire), mais même pour toute l'histoire de la comédie romaine. Aulu-Gelle, en effet, emploie des termes très précis qu'emploient également les au-

teurs qui nous ont parlé des comiques romains ; il dit : les comédies « dont il a pris la plus grande partie à Ménandre, *pleraque a Menandro sumeret* », ou des « pièces des poètes latins prises et traduites des Grecs, *comœdias nostrorum poetarum sumptas ac versas de Græcis*. » Mais on voit, par ses exemples et ses remarques mêmes, dans quel sens il faut entendre ces mots : il ne s'agit pas de traductions littérales, mais libres, où l'imitateur, gardant le sens général et le mouvement du morceau, se réserve cependant la liberté de corriger, d'ajouter, de supprimer, de transformer, d'adapter en un mot. Ainsi une certaine originalité — bien atténuée, j'en conviens, et bien timide — doit donc être reconnue tant à Cæcilius qu'aux autres comiques — à l'exception de Luscius Lanuvinus et de son école d'imitateurs serviles.

Quant au jugement d'Aulu-Gelle sur Cæcilius, il paraît en somme assez fondé. Il est clair que la traduction, en général, ne vaut pas le modèle. Assez heureuse peut-être à la fin du premier morceau, là où l'infortuné mari se représente sa femme célébrant sa victoire au milieu d'un cercle de commères, elle offre dans le second des images peu séduisantes et des plaisanteries assez grossières ; elle est dans le troisième bien terne et bien sèche. Mais la faute en est-elle toute à Cæcilius ? Un récent historien de la littérature latine (1) remarque que la première citation de Ménandre s'arrête — trop habilement — juste avant quelques vers, d'allure un peu vulgaire eux aussi : « Maintenant, je n'ai plus pour me servir qu'un esclave que j'avais mis de côté, parce qu'il ne se peignait pas et que, sale comme il l'était, il se grattait de telle façon en me donnant à boire, que, de dégoût, je ne buvais plus. » Le public des théâtres athéniens, lui non plus, n'était pas toujours d'une délicatesse très raffinée, et Ménandre lui-même lui a fait quelques sacrifices. Quels sacrifices, bien plus grands, Cæcilius ne devait-il pas faire à son public, bien inférieur ? Et puis Aulu-Gelle est un lettré ; il se pique de n'avalier point sans discernement les mets qu'on lui présente, mais de les choisir avec goût, « comme le rat du bon Horace » ; il se reporte à l'original, il confronte et compare ; il sait d'ailleurs qu'un homme bien élevé, qu'un érudit se doit à lui-même de préférer l'élégance des Grecs à la rudesse latine : rien d'étonnant à ce qu'il préfère Ménandre. Mais enfin, quand il lit Cæcilius seul, il nous avoue qu'il y prend plaisir : « Bien loin certes de nous déplaire, ces comédies nous paraissent écrites avec tant de finesse et de grâce que nous ne croirions pas possible qu'on puisse faire

(1) Clovis Lamarre, *Histoire de la Litt. lat.*, Delagrave, II, p. 16.

mieux... Nous y trouvions plaisir, mes compagnons et moi... Lus séparément, ces vers ne me paraissent dépourvus ni d'agrément ni de grâce. » Que devait-il en être alors d'un public bien plus grossier, qui ne prétendait ni au goût ni à l'érudition, qui ne lisait pas le texte grec ou qui, s'il l'avait lu, n'aurait pas su en apprécier les mérites ? Et ne devait-il point, ce public-là, être surtout frappé des qualités que notre critique reconnaît à Cæcilius ?

Seulement le suffrage du public — surtout en matière de théâtre et plus encore en matière de théâtre ancien, quand l'imprimerie n'existait pas — le suffrage du public ne vaut que pour un temps. Une fois passée la nouveauté des pièces, ce sont les critiques que l'on écoute et c'est leur point de vue qui triomphe. Prises du Grec pour le fond du sujet, pour la conduite de l'intrigue, pour les détails mêmes du développement et des scènes, les comédies de Cæcilius ne pouvaient se maintenir en honneur que par un seul mérite qui leur fût propre : le mérite du style ; et c'est celui-là qui leur manquait le plus. Les témoignages des anciens là-dessus sont formels. Horace reproche un peu à Cæcilius ses mots forgés (1). Cicéron — et ceci est plus grave, la partialité de Cicéron étant inverse de celle d'Horace — est encore plus dur : Cæcilius, écrit-il à Atticus, « est une mauvaise autorité en fait de langue latine (2), *malus latinitatis auctor* » ; et ailleurs : « Cæcilius et Pacuvius sont de mauvais écrivains, *Cæcilium et Pacuvium male locutos videmus* » (3). Sans doute, cet Insubre, venu homme à Rome, n'avait pu atteindre à cette pureté de diction que Cicéron envie aux « heureux temps des Lælius et des Scipions » et qu'un Térence, élevé tout enfant dans la ville, seul pourra acquérir. Et, s'il est vrai que « les ouvrages bien écrits soient les seuls qui passent à la postérité », c'est sans doute pour n'avoir pas été « bien écrites » que les comédies de Cæcilius ne nous sont point parvenues.

G. MICHAUT.

(1) *A. P.*, 45.

(2) *Ad. Attic.*, VII, III.

(3) *Brutus*, LXIV.

Sujets de devoirs.

I

UNIVERSITÉ DE PARIS

Conférences d'anglais

(4^e série.)

AGRÉGATION, LICENCE, CERTIFICAT

Version.

Edgar Allan Poe. — *Poems*. — To Helen, jusqu'à : "How fathomless a capacity for love !"

Leçon en français.

L'œuvre poétique de E. A. Poe.

Thème.

Lamartine. — *Jocelyn*. (9^e époque.)

De : « Mon père, pardonnez, reprit la même voix... », à : « Dieu me regardera, puisque j'en fus aimée. »

Lesson in English.

Analyse and criticise Poe's paper on the *Philosophy of composition*.

English Essay.

Criticise Thackeray's estimate of Goldsmith's literary merits.

II

UNIVERSITÉ DE BESANÇON

LICENCE ÈS LETTRES

Composition française.

- 1^o Description d'un site vu pendant les vacances.
- 2^o Compte rendu d'une lecture littéraire faite pendant les vacances (l'ouvrage sera pris hors des programmes scolaires).
- 3^o Vous étudierez votre esprit, dont vous analyserez les qualités et les défauts.

Thème latin.

Bossuet: *Discours sur l'Histoire universelle*, III : « Darius, qui régnait en Perse de son temps... »

Dissertation philosophique.

Origine et limites du droit de légitime défense pour l'individu et la société.

ALLEMAND.

Composition allemande.

Goethe als Lyriker.

Thème

G. Sand, *Lélia* ; p. 132, à partir de : « Lélia ! s'écria le poète frappé de superstition... », jusqu'à : « Vous voyez loin, Stenio ».

Version

Gottfried Keller, *Waldlied*.

LICENCE

Composition française.

Etude sur Vigny poète, d'après les pièces portées au programme.

Thème latin.

Racine, seconde préface de *Britannicus* : « A la vérité, j'avais travaillé... »

PHILOSOPHIE

Dissertation.

Exposer en la justifiant une théorie des passions.

Composition latine.

Cur et quantum ab imitatione Virgilii Lucanus recesserit.

ALLEMAND

Thème.

G. Sand, *Lélia*, fin du chap. xxix, à partir de : « Savoir, ce n'est pas pouvoir... »

Version.

Goethe, *Zueignung*.

Composition.

Die Sturmer und Dranger und das deutsche Theater.

Thème grec.

Bossuet : *Hist. Univ.*, 3^e partie, ch. iii : « Les villes grecques ne voulaient la domination... d'un prince gâté par la flatterie ».

III

UNIVERSITÉ DE CAEN

Philosophie.

1° De l'influence de la volonté sur le jugement. Cette influence est-elle réelle ? Si elle est réelle, comment peut-on la concevoir et comment s'exerce-t-elle ?

2° De l'influence des sentiments sur le jugement.

Histoire.

La colonisation macédonienne.

Géographie.

L'île de la Réunion.

Littérature française.*Agrégation.*

Qu'est-ce que G. Sand a apporté de nouveau dans l'évolution de la pastorale, avec la *Petite Fadette* ?

Licence.

1° Que pensez-vous, au point de vue de l'éducation des enfants, de cette théorie : « Mieux vaut taire une vérité que de la donner sans douceur et de mauvaise grâce ? »

2° Tallemant des Réaux a dit que Voiture était « le père de l'ingénieuse badinerie ». Que pensez-vous de ce jugement ?

Littérature grecque.

1° Evolution de la poésie lyrique grecque.

2° Etudier l'*Œdipe à Colone*.

3° L'invective dans le *Pro Corona*.

Grammaire grecque.

- 1° Les mots composés dans le ix^e chant de l'*Iliade*.
- 2° Les prépositions et les adverbes dans le même chant.
- 3° Etudier complètement le xx^e chapitre de *Pro Corona*.

Métrique grecque.

Des formes lyriques d'Alcée, de Sapho et d'Archiloque. — Montrer ce qu'elles deviennent chez Horace.

Grammaire latine.

Etudier Tacite, *Histoires*, iv, 64.

Métrique latine.

Etudier Lucrèce, *De Natura rerum*, I, 353-376.

Thème grec ou latin.

- 1° La Fontaine, Préface: « Je pense avoir justifié... », jusqu'à : « ... même les plus sérieux ».
- 2° *Phebus et Borée*, *Fables*, vi, 3.

Version latine.

- 1° Lucrèce, I, 351-376.
- 2° Tacite, *Histoires*, iv, 64.

Dissertation latine.

Racinianum de Tacito verbum : « Le plus grand peintre de l'antiquité » explicabis et exemplis illustrabis.

Littérature romaine.

Les mœurs romaines d'après le livre de Martial intitulé *Les Spectacles*.

Soutenance de thèses

UNIVERSITÉ DE PARIS.

M. RENÉ CANAT a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 27 avril.

THÈSE LATINE

Quæ de Græcis M^{ms} de Staël scripserit et num hinc esthetica quædam pendeat.

THÈSE FRANÇAISE

Une forme du mal du siècle. Du sentiment de la solitude morale chez les Romantiques et les Parnassiens,

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Emile Faguet, Alfred Croiset, Jules Martha, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M. J... K... à R... En effet, les deux premières années de la *Revue* sont complètement épuisées; c'est à peine s'il nous en reste quelques numéros séparés.— Nous vous inscrivons dès maintenant pour l'an prochain : comme vous le dites, la *Revue* constitue, dans son ensemble, une histoire de la littérature incomparable et qui ne fera que s'enrichir d'année en année.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, Rue de Chuny — PARIS

EMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En lisant Nietzsche

Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

En lisant Nietzsche avec M. Faguet, on ne trouvera pas une étude définitive sur ce philosophe, mais on aimera à suivre la marche qu'en cheminant sur les traces de Nietzsche et en cherchant à les reconnaître, la pensée alerte et vigoureuse de M. Faguet a parcourue. Les lecteurs dérouleront avec curiosité le plan un peu lâche en apparence, au fond rigoureux et serré, que M. Faguet a adopté pour lire Nietzsche, non plus au hasard de la rencontre, mais avec méthode.

Il a su dégager en Nietzsche non pas un philosophe très original, mais un dilettante, un artiste « intelligent, aigu, dissolvant avec maîtrise et reconstruteur avec une audace et une ardeur de conviction violente et sombre, qui fait penser et qui est efficace et féconde, au moins en cela ». *Faire penser*, voilà bien à quoi tend de plus en plus la critique de M. Faguet, dont l'esprit pénétrant se joue à aborder tour à tour les sujets les plus variés : littérature pure, morale, questions politiques et sociales, avec une curiosité infatigable et une égale maîtrise.

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

433 LES POÈTES SECONDAIRES DU XVIII^e SIÈCLE. —
Le cardinal de Bernis (suite.).....

Émile Faguet,
de l'Académie française.

442 LA CIVILISATION ATTIQUE DU V^e AU IV^e SIÈCLE.
L'Antigone de Sophocle.....

Alfred Croiset,
Membre de l'Institut.

451 BOSSUET ORATEUR. — *L'époque de Metz*....

Augustin Gazier,
Professeur à l'Université de Paris.

459 LES PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX EN HISTOIRE. —
Le service de la justice.....

Charles Seignobos,
Maître de conférences à l'Université de Paris.

469 LES CATACOMBES DE ROME. — *Les II^e et III^e siècles.* — *La catacombe de Calliste*.....

Maurice Besnier,
Professeur à l'Université de Caen,
En Sorbonne.

480 SOUTENANCE DE THÈSES.....

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1904.	
		Étranger	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième, Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années

DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* **Revue des Cours et Conférences** : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre : il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à *bon marché* : il suffira

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes secondaires du XVIII^e siècle

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le cardinal de Bernis (suite).

Nous continuerons, aujourd'hui, l'examen de la correspondance du cardinal de Bernis et de Voltaire, sur laquelle je m'étais promis de passer rapidement ; mais votre attention m'invite à y insister, puisqu'il m'a semblé que vous la trouviez intéressante. Les événements politiques y sont décrits et examinés par des témoins qui se placent à divers points de vue. Vous savez avec quelle attention Voltaire suivait tous les événements du siècle dans un dessein que vous connaissez ; Bernis les suivait, lui aussi, mais dans un dessein contraire. Au point de vue littéraire, la correspondance qui nous occupe est aussi très curieuse : deux hommes qui ne sont pas tout à fait destinés à s'entendre, mais qui s'estiment (je n'ajoute pas d'adverbe), qui ont chacun sa manière de voir et ses principes personnels, s'écrivent pour se dire des douceurs et en s'observant scrupuleusement. Tout cela, en dehors même de la politique et de la littérature, est très intéressant à suivre. Bernis dit à Voltaire des choses très sincères ; mais il ne lui dit pas tout ; il dissimule dans le vrai sens du mot, il cache des secrets. Voltaire nulle part, sinon dans sa correspondance avec M^{me} du Deffand, n'est plus poli, plus courtois, de meilleure compagnie (et Voltaire n'a pas toujours été de bonne compagnie : ses

lettres à d'Alembert le prouvent. Voltaire, qui était un homme de cour exquis, un courtisan *in partibus*, toutes les fois qu'il n'était pas entraîné par la passion, savait, lorsqu'il écrivait à des personnages distingués, être de bon ton et de bon goût. Ce qu'il y a de plus distingué dans sa correspondance, ce sont ses lettres à M^{me} du Deffand, qui n'aime ni ses idées religieuses ni ses idées politiques, ni parfois même ses idées littéraires, mais qui est une femme charmante, que Voltaire a connue à son époque la plus brillante, et qu'il a beaucoup admirée ; il a eu pour son intelligence, qui était supérieure, une estime infinie ; et il tient à rester dans ses bonnes grâces, malgré tout ce qui le sépare d'elle, c'est-à-dire à peu près tout. Aussi n'est-il jamais plus distingué ni plus élevé dans ses sentiments que lorsqu'il lui écrit. D'Alembert qui, pour les raisons que vous connaissez, déteste M^{me} du Deffand, a beau dire sur elle à Voltaire les choses les plus odieuses, Voltaire ne répond rien et ne cesse pas de correspondre avec la marquise. Nous avons, dans les lettres à Bernis, quelque chose de presque aussi délicat, de presque aussi charmant.

Je continue, sans autre préambule. Nous en étions à l'époque qui a précédé de très peu l'élévation de Bernis à l'archiépiscopat : Bernis n'est encore que cardinal, si je puis m'exprimer ainsi ; il est exilé, de cette façon charmante qui était celle de l'ancien régime, exilé dans ses terres, avec des bénéfices qui s'élèvent à quatre-vingt mille livres de rentes. Voilà le moment où nous allons le reprendre.

Je commence par une lettre de Voltaire qui suit de près la dernière que je vous ai lue : il y est question de *Tancrède*, de *Cinna*, d'une foule de questions littéraires. Je passerai rapidement, sauf sur un petit fragment qui rappelle une jolie anecdote. La lettre commence par une allusion à un mot que je vous ai cité : « Oui, Monseigneur, ceux qui disaient, quand vous fûtes ministre pour trop peu de temps : « Celui-là, du moins, sait lire et écrire », avaient bien raison. Votre Eminence daigne se souvenir de *Cassandre*, et me donne un excellent conseil. Vous jugez encore mieux *Cinna* ; rien n'est mieux dit : *c'est plutôt un bel ouvrage qu'une belle tragédie*. Je souscris à ce jugement. » — Voici le fragment sur lequel je veux attirer votre attention : « Vous savez peut-être ce qui arriva à *Tancrède* ; je ne dis pas que ce *Tancrède* arrache l'âme ; ce n'est pas cela dont il s'agit ; il y a des vers ainsi tournés :

On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage ;
C'est le sort d'un héros d'être persécuté.

Tout le monde battit des mains, on cria : *Broglie, Broglie*, et les battements recommencèrent ; ce fut un bruit dont les échos retentirent jusqu'au château où les deux frères vont faire du cidre. Si les voix des gens qui pensent étaient entendues, les échos de Montélimar feraient aussi du bruit. Je fais une réflexion en qualité d'historiographe : c'est que, pendant quarante ans, depuis l'aventure du marquis de Vardes, Louis XIV n'exila aucun homme de sa cour. Pour vous, vous avez un grand *ombrello* d'écarlate qui vous mettra toujours à couvert de la pluie... etc. » A cette lettre, Bernis répond par une des plus spirituelles qu'il ait écrites, du genre badin, je ne dirai pas burlesque, mais de ce genre demi-burlesque, dont La Fontaine a donné d'admirables exemples. Je vous en lis le début : « Les hommes et les femmes n'ont aujourd'hui dans la tête que de gouverner l'Etat. C'est une dissertation continuelle et ennuyeuse ; rien n'est plus plat qu'une politique superficielle. » Cela est très joli de la part d'un ancien ministre, et qui était digne de l'être. Il reprend ensuite : « Rien n'est plus ridicule que cette foule de petits Atlas qui croient porter le monde sur leurs épaules, et qui se chargent de toutes les sollicitudes d'un ministre principal. A propos de ministre, ajoutez à vos réflexions d'historiographe que, depuis la disgrâce de M. Fouquet, au commencement du règne de Louis XIV, ce prince n'a renvoyé que le seul marquis de Pomponne, qu'il rappela peu de temps après dans son conseil. » A historiographe, historiographe et demi : à Fouquet et de Vardes, Bernis conseille à Voltaire d'ajouter Pomponne. Mais arrivons à la partie amusante de la lettre : « Ce que vous me dites du grand *ombrello* d'écarlate m'a rappelé un propos que je tins, le jour que je reçus la barrette en cérémonie. Une foule de courtisans de tout ordre m'accompagnait chez moi ; l'un d'eux me dit : « Monsieur le Cardinal, voilà un beau jour. — Dites plutôt, lui répondis-je en riant, *que voilà un bon parapluie*. » Ce mot fut trouvé bon quelques jours après. » — Ici, il faut lire entre les lignes : Bernis fut nommé cardinal comme on décore quelquefois les gens, avant leur retraite, parce qu'on s'appretait à le déposer. Nommé cardinal en octobre 1758, il devait être destitué en novembre 1758. Il le savait parfaitement, et son bon mot ne fut pas une galéjade.

Dans les lettres qui vont suivre, un élément nouveau d'intérêt interviendra. L'affaire de Calas vient d'éclater ; et Voltaire essaie d'y intéresser le cardinal de Bernis, comme, plus tard, à celle de Sirven. Je ne vais pas vous refaire l'histoire de Calas ; si vous voulez la connaître à fond et non pas seulement en entendant une seule des parties, lisez un livre que je voudrais voir en beaucoup

de mains : la *Législation criminelle dans les œuvres de Voltaire*, thèse de doctorat en droit de M. Ernest Mascontey, publiée en 1901. Là vous trouverez exposé, malheureusement d'une façon trop sommaire, tout un tableau de la législation criminelle au XVIII^e siècle et des choses généralement excellentes que Voltaire a dites à ce propos, des réformes qu'il y a proposées. Vous verrez que Beccaria, avant d'être le maître de Voltaire, a été son élève. Vous pourrez enfin étudier les affaires des Calas et des Sirven ; et vous saurez qu'on a eu tort de rouer les Calas, mais non pas pour les raisons données par Voltaire. Si vous voulez avoir mon opinion là-dessus, je crois, après avoir lu le livre de M. Mascontey, que ce que Voltaire a toujours soutenu, à savoir que le fils Calas s'était suicidé, est matériellement impossible. De là, il ne fallait pas évidemment conclure que Calas était mort assassiné par son père ; mais les magistrats de Toulouse avaient au moins une raison de le supposer : le fils s'étant fait catholique, le père devait lui servir une rente. Quant à déduire de là que le père avait supprimé le fils, les juges n'en avaient pas le droit ; il n'en est pas moins vrai que Voltaire exagérait en les traitant d'idiots. Pour les Sirven, il n'y a aucun doute sur leur innocence. Il y avait évidemment des apparences contre eux ; ils avaient fait disparaître le cadavre de leur fille ; or ce recel de cadavre s'explique par des motifs religieux. Mais, enfin, laissons là ces questions et revenons aux efforts de Voltaire pour intéresser Bernis à Calas, puis à Sirven. Bernis leur est favorable ; mais il n'ose pas trop s'avancer ; il ne prend pas parti d'une façon marquée : il se borne à appuyer par ses lettres la thèse de Voltaire.

Je vous lis la première des lettres de Voltaire où il est question de Calas : « Je profite de tous vos conseils ; je me donne du bon temps, peut-être un peu trop, car il ne m'appartient pas de donner à souper à deux cents personnes. J'ai eu cette insolence. *Nota bene* que nous avons deux belles loges grillées. Nous avons combattu à Arques. Où était le brave Crillon ? Pourquoi était-il à Montélimar ? » Traduisez : nous avons donné une belle tragédie à Ferney et vous étiez à Montélimar. « Voulez-vous, quand vous voudrez vous amuser, que je vous envoie le *Droit du Seigneur* ? Cela est gai et honnête ; on peut envoyer cette misère à un cardinal. Je ne dis pas à tous les cardinaux, Dieu m'en garde !... Oserai-je supplier Votre Eminence de vouloir bien me dire ce que je dois penser de l'aventure affreuse de ce Calas roué à Toulouse pour avoir pendu son fils ? C'est qu'on prétend ici qu'il est innocent et qu'il en a pris Dieu à témoin en expirant. On prétend que trois juges ont protesté contre l'arrêt. Cette affaire me

tient au cœur. Elle m'attriste dans mes plaisirs; elle les corrompt. » — Bernis répond par une lettre dont je passe le commencement : « Mon frère, qui est à Toulouse, n'a pu approfondir l'aventure de Calas. Je ne crois pas un protestant plus capable d'un crime atroce que les catholiques ; mais je ne crois pas aussi (sans des preuves démonstratives) que des magistrats s'entendent pour faire une horrible injustice... Rien dans le monde ne me satisferait davantage que de vous voir un moment ; mais je suis obligé de retenir jusqu'à ma respiration pour éviter les tracasseries. Mes pareils n'ont cherché dans ma position que les moyens d'en sortir et de faire parler d'eux. Je ne cherche que le repos et l'obscurité. Dès que je n'ai pu faire le bonheur et la gloire de la France, il ne me reste qu'à rendre ma famille heureuse et à adoucir le sort de mes vassaux. » Voilà qui nous prouve qu'il faut, dans cette correspondance, faire attention autant à ce qu'on ne dit pas qu'à ce qu'on dit. Bernis n'a jamais dit un mot à Voltaire des efforts qu'il faisait pour se remettre en faveur et revenir au pouvoir d'une façon ou de l'autre ; c'était partie réservée, quand le cardinal écrivait à ce bavard de Voltaire.

A M. le cardinal de Bernis le 26 mai 1762. — Quelques mots d'abord sur des malheurs de famille du cardinal, qui, en quelques jours, venait de perdre sa nièce, puis sa sœur : « ...Je vous exhorte à joindre à votre philosophie l'amour des lettres. Vous me paraissez faire trop peu de cas du génie aimable avec lequel vous êtes né. N'ayez jamais cette ingratitude. Vous joignez à ce génie un goût fin et cultivé, qui est presque aussi rare que le génie même ; et je sens que les lettres font la plus grande consolation de la vieillesse, après celle qu'on reçoit de l'amitié. Je vous avouerai qu'elles sont chez moi une passion. Vous allez vous moquer de moi ; mais je vous demande la permission de vous envoyer mon ouvrage de six jours, auquel vous m'aviez bien dit qu'il fallait travailler six mois. » — Ainsi Voltaire revient à son *Olympie* ; c'est qu'il en use avec ses œuvres d'une manière excellente : il les laisse quelque temps de côté, pour permettre à l'enthousiasme de la composition de se refroidir. L'auteur, pendant qu'il écrit, doit s'abandonner à sa verve ; ce n'est que longtemps après que le critique peut renaître en lui. Quoi qu'il en soit, Voltaire n'insiste pas beaucoup sur *Olympie* ; il passe à un autre sujet : « On n'est pas content de notre dictionnaire : on le trouve sec, décharné, incomplet. » Voltaire s'intéresse beaucoup aux questions de langue et s'y entend très bien ; il fait notamment la guerre à tous les mauvais néologismes. C'est ainsi qu'il a combattu avec beaucoup d'esprit l'emploi de « fixer quelqu'un » dans le sens de « regarder fixe-

ment ». Ici, il demande conseil à Bernis : « Oserai-je vous prier de me dire si vous approuvez cette expression : donner de la croyance à quelque chose ? Le papier me manque pour vous dire à quel point j'aime et je respecte Votre Eminence. » — La réponse de Bernis ne contient rien qui concerne *Olympie*, mais est très intéressante : « Vous regrettez mes petits talents ; pour moi, je vous avoue que je ne les aurais pas abandonnés, si l'opinion de la cour et du monde ne les avait pas rendus incompatibles avec les emplois que j'ai exercés. J'ai connu, de bonne heure, l'empire du ridicule, et j'ai toujours craint le pouvoir qu'il a en France. Dans les pays étrangers où j'ai vécu, on trouvait un mérite de plus à un ministre de savoir écrire des vers faciles... Je n'aime point du tout la phrase *donner de la croyance à quelque chose*. »

De la lettre de Voltaire du 26 juin 1762 je ne dirai rien ; il n'y a que banalités élogieuses et spirituelles, si ce n'est un mot, à la fin : « Je suis sûr que ma tragédie forme un très beau spectacle. Je l'ai fait exécuter trois fois sur mon théâtre à Ferney ; rien n'était plus auguste. Mais une tragédie ne doit pas plaire seulement aux yeux ; je m'adresse à votre cœur et à vos oreilles ; voyez surtout si vous êtes touché ; amusez-vous, je vous en supplie, à me dire mes fautes ».

Dans la lettre de Bernis du 10 juillet 1762, il y a toute une partie consacrée à *Cassandre*, que je ne vous lirai pas et qui résume l'ensemble des critiques de Bernis sur la pièce. Une ligne suffira à vous donner l'impression générale de Bernis : « J'ai trouvé votre tragédie si fort changée en bien que je ne l'ai presque pas reconnue... » Aussitôt après, le 19 juillet, Voltaire remerciera Bernis de sa critique. Mais je n'insiste pas, et je passe à une autre lettre très curieuse de Bernis : « Vous ferez de moi la mouche du coche ; vous voulez bien déférer à mes conseils, et vous me prouvez qu'ils sont bons, par les corrections heureuses que vous faites... Je suis tout glorieux d'être votre confrère et le confident de vos ouvrages. Qui est-ce qui vous a dit que je voulais être archevêque ? » Nous y voilà : jamais Bernis n'a parlé à Voltaire des ambitions qu'il a toujours eues et entretenues ; mais Voltaire, par une autre voie, a eu vent que l'ambition de Bernis allait être couronnée et il lui en a fait part : « Qui est-ce qui vous a dit que j'allais être archevêque ? Mes amis du clergé le désirent ; en général, on pense que ce serait convenable ; pour moi, je n'aspire qu'à me bien porter et à vivre avec mes amis ». Ainsi Bernis avoue ; quand on dit à quelqu'un : « Vous allez devenir ministre », il répond généralement : « J'en doute ; je n'y tiens pas ; mais

mes amis le désirent et mes partisans l'espèrent. » C'est une manière délicate de répondre affirmativement. Voici, maintenant, des détails très importants sur les mœurs du temps, qui sont analysées avec beaucoup de délicatesse par Bernis : « A l'égard de Paris, je ne désire d'y habiter que lorsque la conversation y sera meilleure, moins passionnée, moins politique. Vous avez vu de notre temps que toutes les femmes avaient leur *bel esprit*, ensuite leur *géomètre*, puis leur *abbé Nollet* (un physicien) ; aujourd'hui, on prétend qu'elles ont toutes leur *homme d'Etat*, leur *politique*, leur *agriculteur*, leur *duc de Sulli*. » Nous sommes, en effet, en 1760, à l'époque des hommes politiques, des réformateurs, des physiocrates, des économistes, du marquis de Mirabeau, de l'abbé Galiani, qui se fait une réputation immense en France et, par conséquent, en Europe, par des *Dialogues sur les Blés*. « Vous sentez, dit Bernis, combien tout cela est ennuyeux et inutile... »

Nous passons à la lettre du 7 octobre 1762, qui a quelque intérêt littéraire et où le nom de Calas revient : « Vous n'avez peut-être pas été content, Monseigneur, des derniers mémoires que j'ai envoyés à Votre Eminence sur les Ca'as. Vous avez pu croire que toutes ces brochures étaient des pièces inutiles. Cependant j'ai tant fait que l'affaire est au Conseil d'Etat... Je ne vous ai point envoyé *Olympie*, parce que je l'ai fait jouer, et que, l'ayant vue, je n'ai point été du tout content. Je refais donc les trois derniers actes ; car je persiste à croire qu'il faut se corriger jusqu'à ce que la mort nous empêche de mieux faire. » Bernis envoie une réponse où il se déclare avec prudence, mais enfin se déclare sur l'affaire des Calas : « J'ai eu tort de ne pas vous dire que le dernier mémoire des Calas m'a fait mal à force de me faire impression. Je vous loue beaucoup d'avoir tendu la main à une famille malheureuse. L'oppression de l'innocence est le plus grand des crimes... » Maintenant, ce sont des questions littéraires ; puis il s'agit des qualités de Voltaire : « Vous êtes le premier homme de l'Europe par les talents, et le seul aujourd'hui, parmi les Français, qui ayez la représentation d'un grand seigneur. » Cela est très important à bien des égards : Voltaire, qui a fait beaucoup d'imprudences et quelques sottises, est un homme très adroit, et presque tout ce qu'il a fait a été calculé. Quand il est devenu grand propriétaire, on s'est demandé quelle était son intention. Je crois qu'il voulait, une fois de plus, justifier sa prétention à être universel ; il voulait montrer qu'il était agriculteur, économiste, créateur de colonies, fondateur de villes et de provinces. Il y avait aussi dans son fait ce goût d'activité qui était le fond de sa

nature, infiniment vibrante et enflammée. Enfin Voltaire ne s'est pas dissimulé que, de son temps, avec les préjugés qui régnaient, avec les idées courantes, en tenant compte aussi de quelques mésaventures arrivées à M. de Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi de France et secrétaire du roi de Prusse, il fallait se donner les allures d'un grand seigneur pour faire rejaillir la considération et le respect sur l'homme de lettres. Il a cru qu'un écrivain, même célèbre, restait toujours pour le grand monde un petit garçon ; il a voulu être un vrai seigneur, le prince d'une province, et il n'a pas eu tort ; car voici Bernis, qui n'est pas du tout dédaigneux ni contempteur, mais qui a les idées du temps, et qui lui fait un compliment formel « d'avoir la représentation d'un grand seigneur ». Voltaire a dû lire ce mot avec beaucoup de plaisir et se dire que son calcul était juste.

Après cette lettre, il y a une longue interruption dans la correspondance. Je ne vois pas quelle en fut la cause. Il semble bien qu'il n'y ait rien eu, comme nous disons, entre Voltaire et Bernis. Bernis aurait-il été offusqué par certains ouvrages antireligieux de Voltaire ? En 1763, je n'en vois aucun de tel. En tout cas, voici le début de la lettre par où reprend la correspondance. Voltaire donne une raison de son silence ; mais je n'en tiens pas compte, parce qu'il a cessé pendant six mois d'écrire à Bernis, mais non à ses autres correspondants : « Ferney, le 25 février 1763. Une des raisons qui font que je n'ai eu, depuis longtemps, l'honneur d'écrire à Votre Eminence n'est pas que je sois fier ou négligent avec les cardinaux et les plus beaux esprits de l'Europe ; mais le fait est que je deviens aveugle... Je me suis mêlé, ces jours-ci, des affaires d'un autre aveugle, petit garçon fort aimable, inconnu sans doute aux princes de l'Eglise romaine, mais avec lequel on ne laisse pas de jouer avant qu'on ne soit prince. » C'est un rébus où l'aveugle n'est autre que l'amour, comme l'expliquent les lignes suivantes : « J'ai marié M^{lle} Corneille à un jeune gentilhomme, officier de dragons, estimé et aimé dans son corps. Je regarde comme un devoir de vous donner part à ce mariage, comme à un des protecteurs du nom de Corneille... Je cherchais un descendant à Racine pour ressusciter le théâtre ; mais, n'en ayant point trouvé, j'ai pris un officier de dragons... » Voltaire revient à Calas, et termine ainsi : « Voulez-vous vous amuser avec l'*Héraclius* de Calderon et la *Conspiration contre César* de Shakspeare ? J'ai traduit ces deux pièces, et elles sont imprimées, l'une après *Cinna*, l'autre après l'*Héraclius* de Corneille, comme objets de comparaison... » Je passe quelques lettres peu intéressantes et j'arrive à celle de Bernis du 10 mars 1763 :

« Puisque vous, successeur de Corneille, qui avez su l'imiter et le corriger, n'épousez pas sa petite-nièce, je trouve que vous avez bien fait de lui choisir pour mari un capitaine de dragons... Je consens très volontiers que mon nom soit au bas du contrat ; je n'en connais aucun en Europe qui ne soit honoré d'être à côté du vôtre. » Et là-dessus, un petit résumé très précis et très net des raisons qu'on a d'estimer et d'aimer Voltaire : « Si vous n'aviez fait que de belles tragédies et le seul poème épique qu'on lise avec plaisir dans notre langue ; si vous n'étiez qu'un historien élégant et philosophe, qu'un homme du monde facile dans son style, piquant et agréable dans ses plaisanteries, vous ne laisseriez pas que d'être le premier homme de lettres de votre siècle ; mais, outre les talents de l'esprit et les ressources du génie, vous avez de l'humanité dans le cœur, vous faites du bien aux malheureux : voilà ce qui vous met au-dessus des autres hommes ; la bienfaisance est la première des vertus... Puisque vous êtes arrivé à soixante-dix ans avec la machine frêle que je vous ai connue, je vous promets une vie aussi longue que celle de la maréchale de Villars, qui s'est défendue dans son lit comme le maréchal à Malplaquet. » Cette maréchale de Villars, femme de l'illustre homme de guerre, restée veuve depuis 1734, était une des femmes les plus belles et les plus aimées de la fin du ^{xvii}^e siècle ; distinguée par Louis XIV, elle avait été l'amie de M^{me} de Maintenon. Ce fut elle qui, en 1717, reçut Pierre le Grand dans son hôtel. Elle avait un salon très aristocratique, dont on n'a pas assez parlé, et qui n'était guère fréquenté que par des étrangers. Son fils, le marquis de Villars, aimait beaucoup les lettres et les arts, et était l'ami et le protecteur de Voltaire. Bernis avait donc des raisons de parler de la marquise à Voltaire. Il continue : « L'affaire de Calas, après avoir intéressé le public, commence à intéresser les juges. Le conseil a demandé au Parlement de Toulouse les pièces du procès. J'ai été fort aise de la réception de notre abbé de Voisenon à l'Académie. Mais, grand Dieu ! quand est-ce donc qu'on dispensera les nouveaux académiciens de remplir, dans leur discours de réception, un vieux bout-rimé qui désole celui qui le fait et ennuie celui qui le lit ? » Si cette critique renferme quelque vérité de nos jours, elle était plus juste encore au ^{xviii}^e siècle, où il était de rite statutaire de faire l'éloge de Richelieu, de Louis XIV, de Séguier, où, par conséquent, on remplissait un véritable bout-rimé.

P. A.

La civilisation attique

du V^e au IV^e siècle.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

L'Antigone de Sophocle.

A côté d'Electre, nous trouvons, dans le théâtre de Sophocle, une autre figure de femme, très voisine d'elle par son rôle héroïque et non moins caractéristique, en qui tous les principaux traits de l'humanité sophocléenne, telle que nous avons essayé précédemment de la définir, apparaissent avec une clarté et un relief saisissants : c'est le personnage d'Antigone, qui nous paraît mériter, dans la série de nos études, une attention particulière.

Antigone est plus connue et plus généralement admirée qu'Electre, parce que l'héroïsme, chez elle, ne se mêle pas aux détails de ces légendes horribles qui étaient comme un reste de la barbarie des vieux âges, et qui, malgré nous, détournent parfois des héros notre admiration et surtout notre sympathie. Chez Antigone aussi, peut-être, l'héroïsme garde-t-il encore quelque raideur, quelque rudesse; mais, pourtant, la beauté morale du personnage reste pure de tout mélange et nous apparaît en pleine lumière dans le drame de Sophocle. Au reste, le personnage est particulièrement familier à un public français, depuis qu'une traduction ou une adaptation encore récente de la pièce d'*Antigone* a obtenu un succès éclatant sur la scène du Théâtre-Français. Le prestige de la représentation et le mérite des acteurs aidant, des spectateurs français du XIX^e siècle se sont trouvés tout préparés à sentir la beauté de ce personnage sophocléen, si naturellement et si magnifiquement héroïque.

Que le personnage et le drame soient connus, c'est sans doute une difficulté de plus pour en reprendre l'étude. Mais il est difficile et imprudent peut-être, quand les circonstances nous ramènent en présence des belles choses, de négliger l'occasion offerte; et, du reste, ces créations des grands poètes sont si riches, si complexes, que, rappelant la nature elle-même

par leur multiple vérité, elles offrent toujours quelque nouveau caractère à étudier, quelque nouvel aspect à mettre en lumière.

Il en est ainsi de l'Antigone de Sophocle. Ce personnage porte, en effet, la marque originale de l'esprit de l'auteur et, par là, appartient bien à la génération de 430, à cette période dans les limites de laquelle nous nous sommes enfermés.

Ce que nous trouvons de plus frappant à signaler dans ce personnage de jeune fille, du moins au premier coup d'œil, c'est l'amour fraternel qui inspire son héroïsme. Antigone se sacrifie pour rendre à son frère Polynice, mort dans sa querelle fratricide, les honneurs de la sépulture, tandis que Créon, devenu roi de Thèbes par la mort des deux frères, s'oppose à cet acte de piété au nom des lois de la cité. Pourtant nous négligerons cet aspect du caractère d'Antigone, car nous aurons, un jour, l'occasion d'y revenir en étudiant les sentiments de famille dans la société athénienne ; et, du reste, si cet amour fraternel est le mobile de l'héroïsme d'Antigone, on ne peut pas dire qu'il tienne dans son âme une place proportionnée à la grandeur de cet héroïsme ; c'est un sentiment qui garde, malgré la noblesse des actes qu'il inspire, quelque chose d'abstrait, de général : c'est pour le frère plutôt que pour Polynice qu'elle se sacrifie. La tendresse véritable avait quelque chose de plus personnel et, par là, de plus touchant dans ce personnage même d'Electre, en qui pourtant nous avons reconnu quelque rudesse et quelque dureté ; il n'y a pas, dans le rôle d'Antigone, de ces mots profondément touchants, comme nous en trouvons dans le monologue d'Electre, quand elle tient dans ses mains l'urne qu'elle croit contenir les cendres de son frère, et rappelle le temps passé où elle avait été pour lui plus qu'une sœur, une véritable mère. Ce sont là des trouvailles de sentiment, qui nous émeuvent plus sûrement que l'amour fraternel d'Antigone, dans lequel elle trouve la raison de sa conduite héroïque, mais qui n'a pas, au point de vue psychologique, toute la valeur qu'on serait tenté de lui attribuer. En un mot, si c'eût été Etéocle au lieu de Polynice qui se fût trouvé dans les mêmes conditions, privé des honneurs de la sépulture, rien apparemment n'eût été changé dans l'âme d'Antigone ni dans sa conduite ; ce qu'elle voit en Polynice, c'est un frère malheureux jusque dans la mort, et qui demande la pitié des vivants.

Quel sera donc le véritable objet de notre étude à propos d'Antigone, ou, en d'autres termes, quelle est, en définitive, l'originalité de ce caractère ?

Antigone est avant tout, comme Electre et comme la plupart des

personnages essentiels du théâtre de Sophocle, une nature intelligente et volontaire, par qui le devoir est envisagé avec cette lucidité, cette clarté d'intelligence, que nous avons maintes fois signalée, et exécuté avec une force de volonté, une obstination réfléchie qui va jusqu'à l'héroïsme du sacrifice ; c'est là, comme nous l'avons vu, un des traits saillants de cette humanité idéale que nous représente Sophocle.

Mais à ces caractères fondamentaux s'ajoutent plusieurs autres traits qu'il importe de signaler, pour faire comprendre l'ensemble du caractère et faire ressortir son originalité.

D'abord cette volonté n'est pas seulement, comme à l'ordinaire, une volonté énergique et consciente d'elle-même, réfléchie et raisonnée : Antigone est saisie parfois d'une sorte d'enthousiasme ; l'ardeur de sa passion fait souvent que, dans la poursuite de cette fin noble qu'elle s'est proposée, elle va jusqu'à une certaine rudesse, jusqu'à un excès d'héroïsme, et fait penser alors à l'enthousiasme religieux d'un Polyeucte (c'est, en effet, toujours Corneille qui se présente à nous, chaque fois que nous cherchons une comparaison avec Sophocle). Et, à côté de cela, on rencontre chez ce même personnage une douceur de cœur, des accès de sensibilité, qui, s'harmonisant d'ailleurs avec les qualités héroïques du personnage, lui donnent un caractère conforme à l'esprit même du théâtre de Sophocle.

Mais quelque chose qui précède et prépare l'épanouissement de cet héroïsme mérite avant tout d'être signalé, pour mettre en lumière un aspect particulier du caractère que nous étudions. On sait quelle est l'occasion du dévouement d'Antigone ; il suffit de se rappeler le sujet bien connu de la tragédie. Polynice mort est privé des honneurs de la sépulture, parce qu'il a succombé en portant les armes contre sa patrie ; c'était là, selon les croyances religieuses des Grecs, le comble de l'infamie et comme une sorte d'excommunication posthume ; privé des honneurs funèbres, l'homme ne peut plus jamais obtenir le repos auquel ce qui reste de lui après la mort pouvait avoir droit. Mais c'est par la voix de Créon, chef de la cité, c'est-à-dire au nom des lois mêmes qui gouvernent la société, que l'interdiction est prononcée. Voici donc quel va être l'intérêt capital de la pièce de Sophocle : la révolte d'un individu, d'un membre de la cité, qui ici n'est qu'une faible femme, contre le droit de la cité. En face de ce droit qui la condamne avec toutes les apparences de la légalité et de la légitimité, quel principe va invoquer Antigone ? C'est un autre droit, une autre loi, mais une loi supérieure, celle de la conscience.

Mais il est remarquable que c'est encore sous une forme traditionnelle, sous une forme religieuse, que se manifeste cet esprit de révolte. Antigone, en effet, invoque la loi des divinités d'en-bas, la loi des morts, contre celle des divinités supérieures, la loi qui gouverne la cité, la loi des vivants. C'est au nom du droit absolu, du droit non écrit qui est l'expression d'une volonté divine, qu'elle se met en rébellion contre la loi écrite, contre la légalité, contre la loi humaine.

Cette attitude, indépendamment de l'intérêt dramatique qu'elle peut présenter, mérite plus particulièrement d'attirer notre attention, par ce qu'elle nous révèle de tout à fait nouveau au point de vue de l'histoire et de l'évolution des idées morales dans la Grèce ancienne.

Le problème qui se pose, dans le drame de Sophocle, ne nous paraît plus aujourd'hui ni aussi dramatique ni aussi captivant, après tant de siècles où l'on nous a habitués à distinguer entre la conscience et la loi, entre le domaine de l'esprit et le domaine de la réalité; les civilisations successives ont eu leurs martyrs de la science, leurs martyrs de la religion, et ce dualisme entre la loi intérieure et la loi formelle n'a plus rien pour nous de nouveau ni d'original. Mais, pour un Athénien de cette génération de 440, le problème ne s'était pas encore posé avec netteté : c'est Sophocle qui nous en révèle la première apparition, dans la littérature grecque et, par conséquent, dans la civilisation du monde occidental qui nous a formés, de ce conflit, de cette opposition irréductible entre le droit de la conscience et le droit de la société.

Pourquoi n'en avons-nous pas d'exemples antérieurement ? C'est que le progrès des idées et de la civilisation n'avait pu y conduire l'esprit grec. Dans le monde primitif que nous montre l'épopée homérique, l'individu existe à peine ; la conscience de chacun est modelée par les traditions, par les croyances communes ; la pensée individuelle est si peu développée que celle de l'un n'est guère différente de celle de l'autre ; les individus sont différenciés surtout par leurs passions, par leur tempérament. Il peut donc y avoir alors des conflits de passions, de volontés, mais non pas des conflits d'idées ; on ne peut trouver dans une conscience cette opposition absolue entre deux conceptions, entre deux lois, qui s'imposent contradictoirement avec la même force.

Même dans la période qui précède immédiatement Sophocle, dans ce qu'on peut appeler l'« âge des cités », où les sociétés s'organisent, où l'on se fait une idée plus nette des lois qui les régissent et où la morale se constitue et se développe peu à peu

par des progrès ininterrompus, on ne trouve rien de pareil. La littérature, la langue elle-même, qui, témoin inconscient, nous permet de suivre à la trace ce progrès dans ses modifications successives et nous en fait comme l'histoire synthétique, nous révèlent bien les différentes étapes par lesquelles passent, pour se préciser, l'idée de la loi et la connaissance des motifs qu'on a de s'y soumettre ; mais ce qu'on ne trouve alors nulle part, et ce qu'on ne peut pas trouver, c'est l'idée de cette autonomie d'une conscience individuelle qui se met en révolte contre la loi de la cité, au nom d'une loi nouvelle qu'elle juge supérieure. On comprend de mieux en mieux la loi de la cité, mais on n'a pas encore l'idée de l'opposition qu'elle peut rencontrer dans la conscience de ceux mêmes qui l'ont, jusqu'alors, acceptée. Pour emprunter une expression au langage de la psychologie moderne, les individus ne sont pas encore différenciés. La vie intense est la vie de la cité, la vie collective, dans laquelle semble se fondre la vie propre des individus. De là vient que nous voyons fleurir en Grèce, pendant ces deux siècles, la poésie collective, qu'on a vainement tenté de faire revivre chez les modernes, celle qui exprime par le chant, par le lyrisme, non pas une passion individuelle, mais les idées, les sentiments, l'âme de tout un peuple. Une foule d'individus communient, pour ainsi dire, dans une même inspiration, et il est naturel que la poésie, qui exprime l'âme de tout le monde, devienne la poésie du siècle. Le lyrisme d'un Pindare, d'un Bacchylide, d'un Simonide, est celui d'une époque où le poète parle moins en son nom qu'au nom de tous ceux qui l'entendent, et où la collectivité éprouve le besoin d'entendre exprimer par une voix autorisée les sentiments de toute une génération, de toute une civilisation. Comment donc va naître, dans cette cité une et harmonieusement constituée au point de vue moral, le conflit dont nous avons un exemple dramatique dans le théâtre de Sophocle ? Il ne faut, pour le comprendre, que considérer le progrès de la pensée grecque, vers le temps même où Sophocle compose ses chefs-d'œuvre.

Depuis le ^{vi}^e siècle, la philosophie est née et a commencé à se développer, donnant l'essor à la pensée individuelle. En dehors de la philosophie indépendante, dans le sein même de la religion, les mystères constituent comme de petites chapelles où l'on se fait une loi de penser et de croire hors de la tradition commune. On se sépare par certains côtés de la collectivité ; l'individualisme se dessine, la pensée indépendante se fortifie ; chacun s'habitue à ne plus raisonner nécessairement comme ceux qui l'entourent, quelques-uns osent prendre le contre-pied des idées reçues, et

alors on voit apparaître, pour la première fois, un certain nombre de problèmes moraux qui n'avaient pas été posés jusque-là, et qui n'avaient pu l'être. Et même il est piquant de remarquer que cette opposition, ce conflit psychologique, que nous étudions dans Sophocle était devenu un des lieux communs de la sophistique de ce temps-là. C'est qu'en effet les sophistes du ^v^e siècle, par le progrès naturel de la pensée philosophique et par l'exercice de leur propre réflexion, en arrivaient déjà à se mettre en opposition avec la pensée commune de leurs contemporains. Ils en venaient à choquer le sens moral de la majorité, et sur les points les plus graves. Et ce conflit, ils l'exprimaient déjà dans les termes mêmes où le pose Sophocle, le ramenant en général à une opposition entre la loi écrite, la loi collective de la cité d'une part, et, d'autre part, la loi non écrite, le droit de la conscience individuelle.

On comprend donc que le personnage d'Antigone est tel qu'il ne pouvait pas être conçu en Grèce à une époque notablement antérieure à celle où nous le rencontrons ; on voit aussi que c'est pour Sophocle une gloire singulière d'avoir créé ce personnage d'une nouveauté si originale, ou, si l'on veut, d'avoir mis à la scène avec tant de netteté ce conflit qui deviendra plus tard un des lieux communs les plus féconds de la morale et de la littérature. Du reste, bientôt l'histoire même va en fournir un exemple vivant, celui de Socrate. Le problème qui se posait, en effet, à l'esprit de Socrate se ramenait à cette opposition, à ce dualisme moral et psychologique. D'une part, la voix impérieuse de la conscience, ou de ce que Socrate appelait son génie ; d'autre part, l'obligation d'obéir aux lois de la cité. La conception même de ce « génie » indique assez que c'est encore sous une forme religieuse que se présente le problème à l'esprit de Socrate comme à la conscience du personnage de Sophocle, et il n'importe que la croyance de celui-là s'accompagne d'un sourire et d'un semblant d'ironie. Il faut obéir aux lois de la cité, pense Socrate, sauf quand la voix de la conscience est irrésistible. Si la cité le frappe quand il a désobéi, elle est dans son droit, et c'est pourquoi Socrate accepte simplement la mort. Et il met un héroïsme admirable jusque dans sa dialectique ingénieuse : « Quand même vous me laisseriez vivre, dit-il en somme aux juges, je ne pourrais cesser de faire ce pour quoi vous allez me faire mourir. Je pourrais, sans doute, aller dans une autre cité ; mais j'y ferais encore la même chose, et quelle apparence que des gens qui ne sont pas mes concitoyens soient plus doux que vous. Restons donc fidèles, vous et moi, à notre tâche : je suis

obligé, moi de vous faire la leçon, et vous de me faire mourir : faites-moi mourir. Peut-être est-ce ce qu'il y a de mieux pour moi. »

Voilà le personnage dont nous avons comme un prototype dans Antigone. Et, à défaut de l'ironie sublime de Socrate, nous trouverons dans cette âme de jeune fille la douceur qui nous rendra son héroïsme plus touchant.

Pour confirmer ces observations générales et nous rendre aussi un compte plus exact de l'originalité de Sophocle, il est indispensable de suivre attentivement le texte même du poète, en choisissant les passages du rôle d'Antigone les plus caractéristiques au point de vue qui nous occupe.

La grandeur du personnage apparaît dès le début de la pièce, dans l'opposition nettement indiquée entre Antigone, la sœur aînée, déjà pleine de la pensée du sacrifice, et Ismène, la sœur cadette, plus douce et plus faible, parlant au nom de la raison et de la prudence. Ce n'est pas que l'auteur, par simple amour du contraste, exalte l'une des sœurs aux dépens de l'autre. Ismène ne manque pas d'un certain courage : elle aime sa sœur, et, jusqu'à la fin, même quand celle-ci va périr, elle veut partager son sort ; mais elle est moins enthousiaste, plus raisonnable, dit-elle, et ne cherche qu'à prévenir Antigone contre une exaltation peut-être irréflectie.

Dans la première scène, les deux jeunes femmes gémissent sur les malheurs héréditaires dans la famille des Labdacides. Puis, avec cette brusquerie impérieuse qui est un des traits de son caractère, Antigone met sa sœur en présence de son devoir : « Je t'ai appelée hors du palais, pour que tu entendes seule ce que j'ai à te dire... » Et, quand elle lui a exposé la situation : « Voilà où en sont les choses ; maintenant tu vas nous montrer si tu es véritablement d'un sang noble, ou si, fille de parents généreux, tu n'es toi-même qu'une lâche. » Devant cette déclaration, Ismène a peine à garder son attitude conciliante, et sa seule ressource est de jouer la surprise, feignant de ne pas comprendre. Mais Antigone la presse : « Vois si tu es prête à t'associer à mon entreprise. — Quelle est donc ta pensée ? Qu'oses-tu entreprendre ? — Vois si, avec l'aide de ma main, tu voudras enlever le mort ? — Songes-tu donc à l'ensevelir, malgré la défense publique ? — Oui, j'ensevelirai mon frère, qui est aussi le tien, quand même tu ne le voudrais pas. Jamais on ne m'accusera, moi, de l'avoir trahi. » Voilà le mot lâché : c'est pour Antigone une trahison de n'être pas héroïque. « Quoi, malheureuse, malgré la défense de Créon ? — Créon n'a pas le pou-

voir de me séparer des miens. » Là-dessus Ismène, à force de paroles, plaide la cause de la résignation et de la faiblesse. « Hélas, ma sœur, songe que notre malheureux père est mort dans l'exécution et l'opprobre ... ; puis celle qu'une double calamité fit sa mère et son épouse mit fin à sa vie par un lacet fatal ; enfin mes deux frères..., etc. Et nous deux, maintenant restées seules, considère combien notre fin sera plus misérable, si, au mépris de la loi, nous bravons les ordres et l'autorité de nos maîtres. D'ailleurs, il faut songer d'abord que nous sommes de faibles femmes, incapables de lutter contre les hommes, et ensuite, puisque nous dépendons de plus puissants que nous, nous sommes destinées à subir ces lois, et de plus dures encore. Pour moi donc, priant les morts de me pardonner si je cède à la violence, j'obéirai à ceux qui possèdent le pouvoir. » Avant d'en arriver à cette conclusion, Ismène a donné tous les arguments raisonnables, et elle n'a plus, pour se justifier, qu'à faire appel à cette maxime de la sagesse traditionnelle : « Vouloir faire des choses excessives, cela n'a pas de raison. »

Comme il est naturel, chaque fois qu'Ismène apporte ces maximes de sagesse, de douceur, de modération, l'héroïsme d'Antigone s'exaspère, et, dans l'ardeur du sacrifice, la sœur aînée se laisse emporter à des paroles dures et injustes : « Eh ! bien, je ne te le demande pas, et même, si tu voulais le faire, tu ne me ferais pas plaisir en accomplissant ton devoir avec moi ; je ne veux pas que tu sois mon alliée. » La jeune fille veut être héroïque, et veut l'être seule, jalouse de sa gloire, et évitant de la compromettre en la faisant partager. « Sois ce que tu veux être ; mais, quant à moi, je l'ensevelirai : il sera beau pour moi de mourir en faisant cela. » Il sera beau de mourir... — voilà le sentiment qui inspire Antigone, et c'est du reste le sentiment moral le plus puissant sur l'esprit d'un Grec. Il ne faut pas négliger ce qui est bon ; c'est un devoir d'en tenir compte ; mais ce qui est bon, c'est pour un Grec, à peu de chose près, ce qui est avantageux, ce qui est profitable. Au-dessus de ce qui est bon, il y a ce qui est beau, — nous disons : ce qui est bien. Cette confusion significative des deux notions du beau et du bien, attestée par le langage, caractérise à merveille la morale de ce peuple, chez qui le sentiment et l'imagination ont la même part dans la formation et le développement des idées morales. « Il sera beau de mourir ainsi, dit Antigone, et je serai étendue, aimante, à côté de celui que j'aime, ayant commis un crime, mais un crime sacré. » Voilà le mot décisif, le mot qui éclaire la situation et qui explique l'état d'âme de la jeune héroïne ; le seul rapprochement des deux mots « crime

sacré » résume toute la thèse de l'Antigone, en même temps qu'il a une grande valeur psychologique. Nous voyons que, comme Electre, l'autre héroïne sophocléenne, Antigone a la notion nette de ce qu'elle veut faire, et, même au fort de son enthousiasme, juge clairement son acte, mais qu'en même temps elle conçoit aussi clairement les raisons de l'accomplir, usant de son intelligence pour diriger sa volonté, non pour la combattre.

Après cette explosion d'enthousiasme où nous l'avons vue montrer quelque dureté à l'égard de sa sœur, Antigone s'apaise et termine par quelques paroles d'une mélancolie touchante, mais aussi d'une philosophie consolante, invoquant la mort et le repos éternel, et, en même temps, cherchant auprès des dieux d'en-bas un soutien, et leur demandant une raison d'agir contre la volonté des hommes : « J'ai à plaire aux morts qui sont en-bas plus longtemps qu'aux vivants qui sont sur la terre. Car c'est avec eux que je serai gisante à jamais. Quant à toi, si tel est ton sentiment, méprise les lois saintes des dieux. » Voilà comment l'individu en révolte contre les lois humaines en appelle aux lois divines. Ismène, au contraire, hésite entre les ordres contradictoires de la loi de la cité et du devoir : « Je ne méprise point la volonté des dieux, mais je n'ai pas la force de lutter contre la volonté d'une ville entière. » Le conflit est nettement posé, la solution n'est que dans une faiblesse coupable, mais conforme au respect traditionnel des lois écrites, ou dans l'héroïsme dangereux et le sacrifice qu'Antigone accepte avec enthousiasme : « Couvre-toi de ce prétexte ; pour moi, je vais élever un tombeau à mon frère bien-aimé. »

M.

Bossuet orateur.

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

L'époque de Metz.

Comme nous l'avons constaté, les débuts oratoires de Bossuet furent, en somme, assez modestes.

Il ne s'était pas exercé d'une manière particulière à l'éloquence ; à Navarre, simple bachelier ou docteur, il était dans la catégorie des *théologiens*, et c'est aux études théologiques, vastes et abstraites, qu'il s'adonnait avec ardeur, en compagnie de condisciples qui ne se sont jamais consacrés à la prédication. Aussi, ses premiers essais de parole publique, dans la chapelle du collège où en diverses circonstances il prononça des harangues, dans une paroisse de Metz, pendant un séjour qu'il y fit en 1649, sont-ils très loin d'être des chefs-d'œuvre : moins que la célèbre *Méditation sur la brièveté de la vie*, écrite dans le silence et la retraite, ils pouvaient donner à penser que notre jeune orateur serait, un jour, une sorte de « passe-Cicéron ».

En 1652, Bossuet dit adieu à ses maîtres. Il quitte Paris sans idée de retour, semble-t-il, puisque, malgré les succès qu'il y avait remportés, il sera quatre années entières sans y revenir. Il s'en va à Metz, sa seconde patrie, prendre possession du canonicat dont il avait été pourvu à la cathédrale dès l'âge de treize ans. C'est là, au sein de sa famille, près de son vieux père, conseiller au Parlement, près de sa mère souffrante et de ses deux sœurs, qu'il vivra désormais ; c'est là qu'il connaîtra vraiment son premier auditoire.

Mais, avant d'étudier Bossuet orateur exclusivement provincial et messin, essayons de voir ce qu'était cette ville où il venait s'établir.

Bien que fortement éprouvée par le siège soutenu, en 1552, contre Charles-Quint, Metz était encore, parmi les villes de second ordre, une des plus belles et des plus agréables du royaume. C'était surtout une place de guerre importante : on l'appelait Metz-la-Pucelle ; on l'estimait imprenable.

Les habitants, patriotes ardents, exaltés même, comme il convient aux troupes d'avant-garde, destinées à voir le feu les premières, étaient pour la plupart de bons catholiques, s'il faut en juger par le nombre relativement considérable d'églises et de chapelles qu'ils pouvaient fréquenter, de couvents et d'associations religieuses qu'ils faisaient vivre. Le reste de la population se composait de protestants et de juifs.

Les protestants étaient assez nombreux : ils appartenaient en général à la noblesse, à la haute bourgeoisie, au grand commerce ; quelques-uns exerçaient des professions libérales. On les admettait sans difficulté aux emplois publics, et l'édit de Nantes leur garantissait le droit de pratiquer librement leur religion. Ils n'étaient pas dangereux ; on les laissait faire. « Le petit troupeau broute de mauvaises herbes, disait Mazarin ; du moins, il ne s'écarte pas. »

Les juifs étaient traités avec moins d'égards. Il avait été question, un moment, de les expulser : ils conjurèrent l'orage en s'engageant à payer au gouvernement une forte contribution annuelle. Dès lors, on ne les inquiéta plus ; mais ils restèrent soumis à d'humiliantes obligations.

Ils vivaient parqués dans un quartier spécial, le quartier Saint-Féroy, où se trouvait leur synagogue. Là seulement, ils étaient autorisés à construire, de sorte que leurs maisons, constamment surélevées, comptaient souvent de cinq à six étages. Leurs différends avec les chrétiens étaient jugés par les tribunaux ordinaires ; les différends qui s'élevaient entre eux étaient jugés par leurs rabbins, qu'ils avaient la précaution de faire venir du dehors, pour être plus sûrs de leur impartialité. Ils étaient astreints à porter un chapeau jaune, qui permit de les distinguer, et aussi à venir, certains jours, dans les églises catholiques écouter des sermons faits exprès pour eux.

Ces quelques détails sur la situation à Metz vers l'année 1652, en même temps qu'ils nous sont d'un grand secours pour arriver à connaître les auditeurs de Bossuet, nous fournissent des indications utiles sur ce que dut être alors sa prédication. Disons un mot de l'histoire même de cette prédication.

Chanoine de la cathédrale, et non missionnaire apostolique, Bossuet devait assister aux offices capitulaires, aider pour sa part à l'administration du diocèse ; mais rien ne l'obligeait à prêcher. Un chanoine n'est pas nécessairement un prédicateur ; de plus, il y avait à la cathédrale un personnage, Monsieur le Théologal, comme on l'appelait, spécialement chargé de donner les sermons. Et cependant Bossuet a beaucoup prêché à Metz ! On ne

s'en douterait pas, si l'on se bornait à consulter sur ce point ses premiers biographes. Ils avaient appris par la gazette rimée de Loret que notre jeune orateur avait parlé une fois, en 1657, devant la reine mère Anne d'Autriche ; ils n'en savaient pas davantage. Ce n'est que plus tard, après la publication des œuvres complètes de Bossuet (éd. Déforis, 1772-1788), après surtout que de longues et minutieuses recherches eurent permis de dater avec certitude la plupart de ses sermons, que l'on put voir combien cette époque de Metz avait été féconde.

Il ne nous reste pas moins de cinquante discours de Bossuet, prononcés de 1652 à 1659 : ce sont des sermons pour les grandes fêtes liturgiques, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Toussaint, Noël ; des sermons pour les fêtes de la Vierge ; des sermons pour des vêtues ou professions de religieuses ; enfin des panégyriques et des oraisons funèbres. Ne faut-il voir là que des discours isolés, ou bien peut-on conjecturer, comme quelques-uns l'ont fait, que Bossuet avait prêché à cette époque de véritables stations, un Avent, peut-être un Carême ? La question est difficile à résoudre : tout ce qu'on peut dire, c'est que les sermons qui nous sont parvenus ne présentent aucune suite régulière, ne renferment ni un corps de doctrine qui se lie, ni un cours complet de théologie dogmatique ou morale.

Si nous nous demandons maintenant comment se composaient les différents auditoires devant lesquels ces discours furent prononcés, nous verrons, d'après ce qui a été dit plus haut, qu'il devait y avoir au pied de la chaire de Bossuet beaucoup plus de gens du peuple que de bourgeois, rarement de grands personnages, exception faite pour le maréchal de Schomberg, gouverneur de la ville, quelquefois des protestants ou même des juifs.

Que Bossuet ait parlé devant des protestants, c'est ce qui ne semble pas douteux : certaines allusions qu'il lui arrive de faire ne se comprendraient pas sans cela. Et il est également probable qu'il a parlé devant des juifs : rappelons-nous l'histoire de ces deux frères Veil, qu'il convertit, qui firent leurs études théologiques, furent même ordonnés prêtres, et qui, par la suite, apostasièrent, donnant à prévoir par leurs abjurations successives qu'ils feraient, comme dit Bayle, « le tour du zodiaque ».

Or, tout bon orateur doit tenir compte de la nature de son auditoire, de ses besoins et de ses aptitudes, tant pour le choix des sujets qu'il traite, que pour la manière de les traiter : soyons sûrs que Bossuet n'y manquera pas.

Ce n'est pas alors, en effet, qu'il prêche sur *l'Ambition*, sur *l'Honneur du monde*, sur *l'Impénitence finale*, sur *la Mort* : de

pareils sujets ne conviendraient pas aux bonnes gens qui viennent l'écouter; les aborder devant eux, ce serait vouloir qu'on pût leur appliquer le mot de Pascal : « Il y a des gens qui entendent le sermon comme ils entendent vêpres », c'est-à-dire qui ne comprennent pas mieux le sermon en français que les vêpres en latin!... Pour les auditeurs de Bossuet, le sermon doit être une sorte de catéchisme supérieur, faisant partie de l'office auquel ils assistent. Aussi, lorsqu'il n'a pas à leur expliquer quelque mystère à l'occasion d'une fête, il leur fait de véritables dissertations sur des points de doctrine : il leur parle sur *la Bonté et la rigueur de Dieu envers les pécheurs*, sur *la Loi de Dieu*, sur *Jésus-Christ objet de scandale*, sur *le Caractère des deux Alliances*, sur *les Démon*s, sur *la Réconciliation*...

Tels sont les sujets traités par Bossuet dans ses discours de Metz : il a les traités simplement, s'interdisant les grands effets oratoires qui seraient là inutiles et déplacés, se contentant d'appliquer les règles de la rhétorique sacrée, qu'il tenait de ses maîtres, et qu'ils tenaient eux-mêmes de saint François de Sales.

Si l'on examine d'un peu près ces discours, on n'est pas longtemps sans y remarquer la prédominance du dogme sur la morale, et l'on y trouve des démonstrations serrées, avec une tendance marquée à l'apologétique et à la controverse. Aussi, l'on a pu dire avec raison qu'ils contenaient en germe plusieurs des grands ouvrages postérieurs de Bossuet : la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, le *Discours sur l'histoire universelle*, l'*Histoire des variations des Églises protestantes*, l'*Exposition de la doctrine catholique*... C'est que les catholiques de Metz vivaient entourés de protestants et de juifs : il n'était donc pas inutile de leur fournir des arguments dont ils pourraient au besoin faire usage.

Un autre caractère des discours prononcés à Metz, c'est le ton familier, très familier même, qu'on peut y signaler, pour ainsi dire, à chaque page. Les comparaisons dont se sert l'orateur sont empruntées à la vie de tous les jours, aux occupations des ouvriers, aux travaux de la campagne. Quant à la langue, elle est bien telle qu'il la fallait pour que les auditeurs pussent l'entendre. C'est la langue de Metz, c'est-à-dire le français parlé à Metz par des gens qui se piquent d'imiter Paris, mais qui sont en retard d'un demi-siècle, comme pour les modes. C'est une langue mêlée d'archaïsmes, d'expressions locales, et si particulière qu'à défaut d'autres indications (allusions aux événements contemporains, format des manuscrits, etc.) elle suffirait, à elle seule, pour nous permettre de reconnaître les œuvres de cette époque. Ovide nous dit quelque part qu'il se fait à lui-même l'effet d'avoir désappris

le latin ; on pourrait dire avec autant de vérité de Bossuet qu'il a volontairement oublié le français !

Mais ne restons pas dans les généralités, et, sans vouloir refaire ici le chapitre que M Gandar, dans son beau livre sur *Bossuet orateur*, a consacré aux discours de Metz, apportons cependant à l'appui de nos affirmations quelques exemples caractéristiques, choisis parmi les plus propres à nous montrer comment Bossuet savait se mettre toujours à la portée de son auditoire.

S'adressant principalement, comme nous l'avons vu, aux gens de la classe moyenne, ou même aux gens du peuple, artisans, manouvriers, pour la plupart illettrés, qu'il rencontrait dans les paroisses, il fait en sorte que son éloquence se moque de l'éloquence : « Laissons, nous dit-il, dans le *Panégyrique de saint François d'Assise*, laissons, s'il vous plaît, aux orateurs du monde la pompe et la majesté du style panégyrique ; ils ne se mettent point en peine que l'on les entende, pourvu qu'ils reconnaissent que l'on les admire. Pour nous qui sommes ici dans la chaire du Sauveur Jésus, ornons notre discours de la simplicité de son Evangile, et repaissons nos âmes de vérités solides et intelligibles. »

Telle est la théorie. Si nous voulons en voir l'application, nous n'aurons pas à chercher bien loin : il nous suffira de lire l'exorde du sermon *sur la Loi de Dieu*. Bossuet suppose qu'à l'exemple de saint Cyprien il se trouve tout à coup porté au sommet d'une haute montagne, d'où il découvre la terre et les mers, et tout ce qui se fait dans le monde. « Elevé donc sur cette montagne, je vois du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles, les unes barbares et sauvages, les autres polies et civilisées. Et comment pourrais-je vous rapporter une pareille variété de coutumes et d'inclinations ? Après, descendant plus exactement au détail de la vie humaine, je contemple les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent. O Dieu éternel, quel tracas ! quel mélange de choses ! quelle étrange confusion ! Je jette les yeux sur les villes, et je ne sais où arrêter la vue, tant j'y vois de diversité. *Celui-ci s'échauffe dans un barreau ; cet autre songe aux affaires publiques ; les autres dans leurs boutiques débitent plus de mensonges que de marchandises.* Je ne puis considérer sans étonnement tant d'arts et tant de métiers avec leurs ouvrages divers, et cette quantité innombrable de machines et d'instruments que l'on emploie en tant de manières. Cette diversité confond mon esprit. Si l'expérience ne me la faisait voir, il me serait impossible de m'imaginer que l'invention humaine fût si abondante.

« D'autre part, je regarde que la campagne n'est pas moins

occupée. Personne n'y est de loisir, chacun y est en action et en exercice, qui à bâtir, qui à faire remuer la terre, qui à l'agriculture, qui dans les jardins; celui-ci y travaille pour l'ornement et pour les délices, celui-là pour la nécessité ou pour le ménage. Et qu'est-il nécessaire que je vous fasse une longue énumération de toutes les occupations de la vie rustique? La mer même, que la nature semblait n'avoir destinée que pour être l'empire des vents et la demeure des poissons, la mer est habitée par les hommes; la terre lui envoie dans des villes flottantes comme des colonies de peuples errants qui, sans autre rempart que du bois fragile, osent se commettre à la fureur des tempêtes sur le plus perfide des éléments. Et là que ne vois-je pas? que de divers spectacles! que de durs exercices! que de différentes observations! Il n'y a point de lieu où paraisse davantage l'audace tout ensemble et l'industrie de l'esprit humain. »

Un autre exemple, également remarquable, nous est fourni par ce passage du *Panégérique de saint François d'Assise* : « Le voyez-vous, chrétiens, François, ce riche marchand d'Assise, que son père a envoyé à Rome pour les affaires de son négoce, le voyez-vous qui s'entretient avec un pauvre au milieu des rues? Eh! Dieu, qu'a de commun le négoce avec cette sorte de gens? Quel marché veut-il faire avec ce pauvre homme? Ah! l'admirable trafic, le riche et précieux échange! Il veut avoir l'habit de ce pauvre, et, pour cela, il lui donne le sien; et après, ravi d'avoir fait un si bel échange d'un habit honnête contre un autre tout déchiré, il paraît tout joyeux habillé en pauvre, pendant que le pauvre a peine à se reconnaître sous son habit de bourgeois.

« Jésus, mon Sauveur, qui dites que l'on vous habille quand on couvre la nudité de vos pauvres, pourrais-je bien ici exprimer combien cette action vous fut agréable? L'histoire ecclésiastique m'apprend que saint Martin, votre serviteur, ayant donné la moitié de son manteau à un pauvre qui lui demandait l'aumône, vous lui apparûtes la nuit dans une vision merveilleuse, paré superbement de cette moitié de manteau, vous glorifiant en la présence de vos saints anges que Martin, encore catéchumène, vous avait donné cet habit. Me permettez-vous, ô mon Maître, une parole familière, que j'ose ici avancer en suite de ce que vous dites vous-même? S'il est vrai que vous estimiez qu'on vous donne lorsqu'on fait largesse à vos pauvres, combien vous glorifierez-vous du don que vous fait François! Ce n'est pas de son manteau seulement qu'il se dépouille pour l'amour de vous : il veut vous revêtir tout entier; il vous fait présent d'un habit complet. Bien plus, ayant appris de votre Evangile que, lorsque

vous étiez sur la terre, vous vous étiez toujours plu dans la pauvreté, non content de vous avoir habillé, il semble vous demander à son tour que vous l'habilliez à votre façon : il se couvre d'un habit de pauvre, afin d'être semblable à vous. »

Voilà, n'est-il pas vrai ? de l'éloquence populaire. Tout l'art de l'orateur consiste, ici, à toucher les cœurs, et il sait admirablement se faire petit avec les petits.

Nous avons déjà vu que, si Bossuet songeait aux gens de condition moyenne, il songeait également aux protestants et aux juifs. Il leur témoigne même une grande charité, aux protestants tout au moins, qu'il ménage, qu'il évite de blesser ; car, pour les juifs, il se montre parfois un peu dur à leur égard, comme on en peut juger par ce passage du sermon *sur la Bonté et la rigueur de Dieu*, qui a fait accuser Bossuet de fanatisme : « Après avoir exécuté sur les juifs l'arrêt de mort que leurs propres prophètes leur avaient, il y avait si longtemps, prononcé, Dieu les a épandus ça et là parmi le monde, portant de toutes parts imprimée sur eux la marque de sa vengeance ; peuple monstrueux, qui n'a ni feu ni lieu, sans pays, et de tout pays ; autrefois le plus heureux du monde, maintenant la fable et la haine de tout le monde ; misérable sans être plaint de qui que ce soit ; devenu, dans sa misère, par une certaine malédiction, la risée des plus modérés. Ne croyez pas toutefois que ce soit mon intention d'insulter à leur infortune : non ; à Dieu ne plaise que j'oublie jusques à ce point la gravité de cette chaire ; mais j'ai cru que, mon évangile nous ayant présenté cet exemple, le Fils de Dieu nous invitait à y faire quelque réflexion. »

On peut dire à l'excuse de Bossuet que l'Eglise elle-même ne prie jamais pour les juifs, sauf une fois, le Vendredi saint, à l'office du matin, et non sans les qualifier encore de « perfides » : *Oremus et pro perfidis Judaeis*... Puis, il ne faut pas demander à un homme du ^{xvii}^e siècle la tolérance de Voltaire, fondée sur l'indifférence religieuse, sinon sur le mépris de toute religion. Comme les catholiques de son temps, Bossuet se croit en possession de la vérité, et il est parfaitement dans son rôle en prenant énergiquement la défense de l'Eglise contre ceux qui l'attaquent. Mais, pour l'ordinaire, la guerre qu'il leur fait est plus courtoise. Voici, pour nous en convaincre, ce qu'il dit dans un sermon *pour la vêtue d'une nouvelle catholique* : « Si, parlant aujourd'hui de nos frères, qui, à notre grande douleur, se sont séparés d'avec nous, j'appelle leur église une église de ténèbres, je les prie de ne croire pas que, pour condamner leur erreur, je m'aigrisse contre leurs personnes. Certes, je puis dire d'eux avec

vérité ce que l'Apôtre disait aux juifs, que le plus tendre désir de mon cœur, et la plus ardente prière que je présente tous les jours à mon Dieu, est pour leur salut. Je ne puis voir sans une extrême douleur les entrailles de la sainte Eglise si cruellement déchirées; et, pour parler plus humainement, je suis touché au vif quand je considère tant d'honnêtes gens que je chéris, comme Dieu le sait, marcher dans la voie des ténèbres. Mais, afin qu'il ne semble pas que je veuille faire aujourd'hui une invective inutile, je vous proposerai une doctrine solide, et conduirai ce discours, si Dieu le permet, avec une telle modération, que, sans les charger d'injures, je les presserai par de vives raisons tirées des Ecritures divines, et des Pères, leurs interprètes fidèles. »

Ces paroles, si empreintes de douceur, sont bien celles que l'on s'attend à trouver dans la bouche de notre orateur. Et pourtant, la lutte est particulièrement vive à Metz. Bossuet, jeune et plein d'ardeur, a en face de lui un adversaire redoutable, le *Chrysostome* des protestants, que seconde son jeune émule David Ancillon. En 1655, Bossuet publie sa *Réfutation du Catéchisme de Paul Ferry*; mais les liens de charité, on a pu dire d'amitié, qui les unissent, ne sont pas rompus, et plus tard nous verrons Bossuet se faire le protecteur du bon vieillard, qui, grâce à son intervention, obtiendra l'avancement qu'il désire, et viendra mourir à Paris, comme ministre du célèbre prêche de Charenton.

Enfin, disons en finissant que Bossuet, à Metz, n'a pas seulement prêché à la cathédrale ou dans les paroisses, où ses auditeurs ordinaires étaient des gens du peuple; il a encore prêché ailleurs, dans des couvents, par exemple, et il lui est arrivé plusieurs fois de parler devant de grands personnages. Indépendamment du maréchal de Schomberg, gouverneur de Metz, dont il a déjà été question, il faut citer la maréchale, cette belle et vertueuse Marie de Hautefort, l'amie la plus loyale de la reine-mère, Anne d'Autriche, et Anne d'Autriche elle-même, qui, lors d'un voyage que le jeune Louis XIV faisait dans l'Est, pour visiter les places fortes, assista, le 15 octobre 1637, au *Panégynque de sainte Thérèse*.

Ce panégynque est intéressant à étudier. L'orateur n'y admet plus ni expressions familières, ni archaïsmes, ni provincialismes : il y parle la plus pure langue de l'Hôtel de Rambouillet. C'est le discours le plus académique de l'époque de Metz. Désormais, Bossuet est connu; sa réputation s'étend au loin; on le presse de venir se faire entendre, et les sermons qu'il prononcera hors de sa ville, de 1656 à 1659, ont une telle importance, qu'il est nécessaire de les étudier à part.

R.

Les phénomènes généraux en histoire.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,
Maître de conférences à l'Université de Paris.

Le service de justice.

Nous étudierons successivement : 1^o la formation de ce service ; 2^o les phénomènes ordinaires d'organisation ; 3^o l'évolution. Nous indiquerons les occasions, que fournit l'enseignement, de faire apercevoir ces phénomènes et les exemples les plus commodes pour faire comprendre le caractère et l'évolution de la conception de la justice et des procédés judiciaires.

I. — Pour comprendre comment s'est créé le personnel judiciaire, il faut voir comment s'est formée la notion des opérations spéciales de justice, car le personnel n'a été créé que pour accomplir ces opérations ; la formation des idées de justice a précédé la formation du personnel.

Le service de justice apparaît plus tard que les autres services spéciaux ; on en connaît historiquement toute l'évolution. Nous atteignons la plupart des sociétés anciennes à une époque où ce service n'est pas encore constitué ; nous les connaissons dans un état analogue à celui où se trouvent la plupart des sociétés non civilisées que nous pouvons observer actuellement. — Cette évolution nous apparaît dans les deux grandes périodes de l'histoire du monde, dans les sociétés antiques, dans cette période qui va de la barbarie primitive jusqu'à la fin de l'empire romain, et dans les sociétés qui se sont formées sur les débris de cet empire, avec la forme la plus évoluée réalisée aux Etats-Unis et la forme restée rudimentaire dans le monde oriental musulman.

1. — Le point de départ universel est un état de confusion, où l'on ne distingue pas encore le pouvoir de juger du pouvoir de commander ; les hommes ne sont pas arrivés à abstraire la notion de justice, ne se sont pas élevés jusqu'à des règles générales qu'on applique aux cas particuliers ; il ne peut alors exister de personnel spécial de justice. Pour chaque cas nouveau, il faut une décision, qui est à la fois particulière et générale ; un bon exemple est fourni par les *thémistès* que nous montre Homère. Le chef prend la décision, soit seul, soit aidé du conseil ordinaire de gouvernement. La justice est encore une opération de gouvernement ; le droit de rendre la justice appartient au *basileus* ou au *rex*.

L'expérience amène à reconnaître que des cas analogues se présentent, sur lesquels il faut prendre une décision, et qu'on décide de la même façon ; on acquiert ainsi les notions d'*espèce*, c'est-à-dire de cas type, et de *précédent* ; la décision prise la première fois est appliquée aux cas analogues. Le meilleur exemple est donné par l'Angleterre au XII^e siècle, avec la *common law*, qui a été à l'origine une *case-law*, qui est une loi née des précédents. De ces cas analogues, on arrive à abstraire la règle applicable à tous les cas, règle qui est encore particulière, qui prend la forme d'une *maxime*. Ces règles peuvent être rédigées ; on en a des exemples dans les cités antiques, à Athènes avec Solon, à Rome avec la loi des Douze Tables, à Locres.

L'évolution est très lente, car le nombre des opérations reste longtemps très restreint ; le jugement est un acte exceptionnel, rare ; le souverain n'opère que dans les cas regardés comme graves, pour empêcher les actes considérés comme dangereux ; pendant longtemps, la justice n'est qu'une mesure de défense. Les exemples abondent pour les deux périodes de l'évolution ; dans les sociétés antiques, à Athènes, par exemple, la législation de Dracon ne vise que le meurtre, l'Aréopage ne juge que les cas qui entraînent une souillure pour la cité ; pour les autres contestations, il n'y a pas de jugement véritable. De même, chez les Germains, les seuls véritables crimes sont d'ordre militaire ou religieux. Dans les Etats nés sur les débris de l'empire romain, on a des faits analogues : dans le royaume franc, les contestations entre particuliers restent affaires privées, le gouvernement n'intervient que pour arrêter une guerre privée, par la *composition* et le *wergeld*. A cet état de l'évolution, le régime normal est la *vendetta* : le nom est corse, parce que le fait a survécu en Corse ; mais on le trouve dans les sociétés antiques et pendant tout le Moyen Age. Le champ des opérations de justice reste très limité ; on n'éprouve pas, par conséquent, le besoin d'un personnel ordinaire de gouvernement. On a un cas aberrant : chez les Celtes, la justice appartient à un personnel religieux, les Druides ; mais leur compétence semble avoir été fort restreinte.

2. — L'évolution amène, dans les sociétés plus civilisées, trois transformations parallèles, qui augmentent beaucoup le nombre des opérations.

a) On arrive à penser que la société a intérêt à intervenir dans les cas où une violence a été commise contre un particulier, que le gouvernement doit rendre justice aux sujets dans tous les cas, se charger de décider toutes les contestations qui s'élèvent entre eux. L'histoire d'Athènes, de Charlemagne, en offrent des exem-

ples : l'*Héliée*, à Athènes, juge de nombreuses affaires aux v^e et iv^e siècles ; Charlemagne veille à la répression des crimes commis par les particuliers. L'Etat considère comme son devoir essentiel de protéger les sujets et comme son droit d'assurer le maintien de l'ordre. Le changement de conception est surtout marqué là où survivent les anciennes formes pour le jugement des affaires qui, dans la période précédente, intéressaient seules le gouvernement : à Athènes, l'Aréopage subsiste en face de l'*Héliée*. Par ce moyen, l'action du gouvernement est fort étendue, — en théorie.

b) — La société devenant plus riche, plus nombreuse, plus variée, le nombre des contestations s'accroît beaucoup, et l'action du gouvernement se trouve ainsi étendue en fait.

c) — Les maximes et les règles qui indiquent la décision à prendre pour une espèce apparaissent fort incommodes ; par la réflexion, on arrive à abstraire des principes plus généraux qui résument le principe, jusque-là inconscient, sur lequel a reposé la décision des cas particuliers ; de ces principes, on peut tirer des décisions pour des cas un peu différents. Ainsi se constitue un système de règles reliées ensemble par des idées générales, un corps de droit qui peut s'enseigner ; des spécialistes, des gens qui connaissent le droit apparaissent alors : pour Athènes, le fait est mal connu ; mais, à Rome, on a les *jurisprudentes*, et au Moyen Age, aux xii^e et xiii^e siècles, les *légistes*.

Quand les affaires à juger deviennent plus nombreuses, le personnel de gouvernement ne suffit plus à les décider ; il est amené à confier les opérations de justice à un personnel spécial, permanent ou temporaire. La forme la plus ancienne est le personnel temporaire : à Athènes, l'*Héliée* ; à Rome, les *quaestiones* ; dans la France du Moyen Age, les *échevins*, les *pairs* des cours féodales et des cours de bourgeois. Le personnel permanent, qui devient la forme définitive, apparaît dès le xii^e siècle en Angleterre, avec les *justitiiarii*, à la même époque en Italie et, par l'intermédiaire des villes du Midi, en France.

On a donc une différence entre l'évolution antique et l'évolution moderne ; l'antiquité n'a pas connu les juges de carrière ; le droit de juger était uni à d'autres fonctions : à Athènes, à Rome, il appartient à des magistrats élus pour un temps ; de même, sous l'empire, le *legatus Augusti* n'est pas seulement un juge, ni non plus le *præses*, à l'époque du Bas Empire. Dans les états du Moyen Age et de l'époque moderne, le prince est un juge (sa fonction principale est d'assurer *pax et justitia*), resté source de toute justice (saint Louis à Vincennes réforme des jugements prononcés devant lui) ; mais, en fait, il délègue son pouvoir de juger à des hommes spé-

ciaux, qui forment un personnel permanent; il se crée une carrière judiciaire. Ce personnel se constitue suivant deux systèmes.

a) On a un juge unique, un lieutenant qui juge à la place du prince : c'est le régime anglais, le régime de l'Orient musulman avec le *cadi*.

b) Le juge est assisté d'un conseil qui finit par rester seul : c'est le régime français, qui a été adopté par presque tous les Etats civilisés.

Ainsi se forme un personnel judiciaire; mais il ne fait pas tout le travail; son rôle se borne à la décision. Pour préparer l'affaire, il se crée un personnel d'auxiliaires; il ne tire pas son origine d'une délégation du gouvernement; les particuliers venus pour demander justice se font aider pour réunir les preuves favorables et présenter l'affaire. On a, à Athènes, les *logographes* qui composent le discours que prononcera la personne intéressée devant le tribunal; à Rome, le *causidicus* qui parle lui-même au nom de son client. Mais ce personnel d'auxiliaires se développe surtout dans les Etats modernes; puis il se divise en deux groupes, procureurs et avocats, *attorney* et *barrister*. Ce régime est exclusivement occidental; dans tout l'Orient, on est resté à la justice expéditive du *cadi*.

Le prince lui-même a des intérêts à défendre; il est amené à prendre un procureur et un avocat chargés l'un des affaires fiscales, l'autre des affaires criminelles; ces personnages deviennent peu à peu des fonctionnaires, et ils gardent une trace de leur origine, de leur caractère d'agents de préparation, et non d'agents de jugement, en ce qu'ils restent révocables.

Ce personnel permanent, une fois organisé, entre en concurrence avec le personnel temporaire et finit par l'éliminer. A Athènes, cette évolution a été arrêtée par la conquête macédonienne et romaine; à Rome, les *questiones* disparaissent : au Moyen Age, le jugement par les pairs disparaît dans tous les tribunaux où il existe un juge professionnel : il faut remarquer d'ailleurs que ce jugement par les pairs n'a jamais existé en Angleterre; on ne le trouve plus en France à partir du XIII^e siècle; il dure plus longtemps dans les pays du Nord; en Allemagne, les *Schoffen* ne sont attaqués qu'à partir de la fin du XV^e siècle, lors de la réception du droit romain; ils disparaissent alors, et la justice est remise à un personnel spécialisé.

L'évolution bifurque alors suivant deux systèmes :

a) Le système normal, adopté par presque tous les Etats, consiste à laisser aux juges réunis en corps tout le pouvoir judiciaire; ils disposent souverainement du sort des particuliers. C'est le système de tous les Etats modernes sauf un, et de l'Orient.

b) Un système anormal, spécial, d'origine française, implanté par la conquête en Angleterre où il s'est conservé, est l'*Enquête*, l'*Inquisitio*. Le juge est chargé d'examiner l'affaire. — Ce système a abouti à deux institutions analogues, mais donnant des résultats bien différents. D'une part, on a les commissions d'église, l'*Inquisitio hereticæ pravitatis*, avec la procédure absolument secrète; d'autre part, on a l'*Inquisitio patriæ*, l'*Inquest of the country* : le juge fait une enquête publique auprès des gens du pays, qui donnent leurs renseignements, *verdictum*, et garde la sentence; un tel procédé n'a donc absolument rien de commun avec le jugement par les pairs. C'est le jury, qui, par évolution, devient un corps de décision; mais alors il se scinde, et on a, en Angleterre, le *grand jury* qui décide s'il y a lieu de poursuivre, et le *petit jury* qui décide s'il y a lieu de condamner. Ce système a été transporté dans tous les pays anglais, et a été imité par la France, mais avec des restrictions : il n'y a qu'un jury et seulement pour les affaires criminelles. De France, le système est passé dans presque tous les Etats d'Europe.

3. — Dans les pays antiques et en Orient, l'évolution s'est arrêtée à la seconde étape; partout, sauf dans l'empire romain, on a eu des juges peu nombreux. Mais, dans les pays modernes, le système s'est compliqué par deux procédés.

a) Pour certaines affaires, on a reconnu l'avantage d'avoir un personnel spécial, on a créé des tribunaux spéciaux. — Pour les affaires de commerce, les marchands ont besoin des jugements rapides, d'après des règles spéciales; le *jus mercatorum* apparaît dès le xii^e siècle dans les pays du Midi, appliqué par les *consules mercatorum*, les *judges consulaires*; ce système, adopté par la France, s'est généralisé à partir du xvii^e siècle; seuls, les pays anglais ne l'ont pas adopté. — Pour les affaires de justice entre l'Etat et les particuliers, on a créé la *justice administrative*; elle s'est constituée peu à peu à partir du xiv^e siècle; elle n'existe pas en pays anglais; le mécanisme a été complet en France, avec les Tribunaux des élus, les Cours des aides, le Conseil d'Etat; il a été complètement réorganisé par Napoléon I^{er}. — On a séparé la justice criminelle de la justice civile; en France, le bailli a eu deux lieutenants, lieutenant criminel et lieutenant civil, et dans chaque Parlement a été organisée une chambre criminelle.

b) Le gouvernement a tendu à se réserver certaines affaires qui intéressent particulièrement le personnel. Pour les procès criminels politiques, c'est-à-dire pour la décision contre ses adversaires, le prince a repris son droit de juger et l'a donné à des agents choisis exprès (commissions exécutives organisées par Richelieu) ou

bien aux agents mêmes du gouvernement (*Chambre étoilée*, sous Jacques I^{er} et Charles I^{er}) ; parfois la justice a été confiée, dans ce cas, à un corps spécial (Tribunal révolutionnaire) ; on a une assemblée politique, qui fait alors fonction de Haute Cour (c'est la Chambre haute, le Sénat, quand il y a deux assemblées). — Pour les procès où sont engagés des personnages d'une condition sociale élevée, les membres des classes privilégiées, les fonctionnaires, les officiers, des tribunaux spéciaux ont été organisés : tribunaux pour le clergé (le privilège de *clergie* a donné naissance à beaucoup d'abus : les faux tonsurés), cours des pairs, conseils de guerre ; souvent le personnage est enlevé à ses juges naturels pour être traduit devant une juridiction à laquelle il n'a pas droit (*lettres de committimus*).

En même temps que le personnel se complique par la juxtaposition de tribunaux spéciaux, il se complète par la superposition de divers degrés de juridiction. Le régime primitif normal est le jugement définitif par une seule opération ; il n'existe qu'un degré de juridiction (Athènes, Rome, échevins au Moyen Age) ; on ne connaît pas l'*appel*, ou plutôt l'appel a un sens différent du sens actuel : il consiste à *fausser le jugement*, et alors le condamné provoque en duel tous ses juges. Mais, quand le souverain a créé des juges délégués, il garde le droit de réformer les jugements prononcés par ses délégués : ainsi se forme l'appel. Le système a été ébauché dans l'empire romain ; il n'existe pas en Orient ; il a été organisé et s'est compliqué dans les monarchies européennes : en France, un embryon existe déjà avec le *comes palatinus* ; il est complet quand le Parlement peut reviser les sentences prononcées par les baillis ; puis, quand le roi eut soumis des pays où un appareil judiciaire existait déjà, le nombre des *instances* s'est augmenté. Pour les questions de droit, le Conseil du roi tranche souverainement ; de là l'idée de maintenir l'unité de droit, en établissant un tribunal spécial, la Cour de cassation.

4. — Le personnel chargé de la fonction importante et honorifique de juger devient rapidement une classe très considérée ; il a des marques d'honneur, des insignes spéciaux. L'idée naît qu'il doit être traité avec égard, même par le souverain qui l'a créé, qu'il ne doit pas être assimilé aux agents des autres services, qu'il ne peut être révoqué à volonté, qu'il doit être traité à peu près comme un personnel religieux. On estime qu'il ne faut prendre pour le composer que des hommes considérés, sachant le droit, et qu'il faut les laisser en place. Le personnel tend à devenir inamovible, en fait d'abord, puis en droit ; l'inamovibilité est

accordée aux juges en Angleterre par l'*Act of settlement* de 1700 ; en France, elle est demandée dès le xv^e siècle et activée par la vénalité des charges. Elle a été admise officiellement dans tous les Etats révolutionnés par la France.

Le personnel prend un vieux nom romain détourné de son sens primitif, *magistrature* ; il est conçu comme indépendant du personnel de gouvernement. Cette conception est définitivement formulée par Montesquieu, qui complète la théorie de la séparation des pouvoirs en créant le pouvoir judiciaire. La théorie se combine aux Etats-Unis avec une habitude spéciale : la colonie est soumise au gouvernement anglais ; les actes du gouvernement colonial sont donc justiciables d'une autorité extérieure ; de là une création originale, un pouvoir judiciaire en quelque sorte coordonné : le tribunal fédéral peut juger les actes du gouvernement, déclarer nulle une loi votée par le corps législatif. Cette institution est spéciale aux Etats-Unis.

II. — L'organisation du service judiciaire diffère suivant le degré d'évolution, suivant le rôle laissé au personnel temporaire, suivant qu'on a le régime du juge unique ou le régime du juge collectif.

1. — Le recrutement est radicalement différent pour les trois catégories, juges de profession, juges temporaires, auxiliaires. — Les juges temporaires sont pris parmi les notables ; seuls les citoyens d'Athènes composent l'*Héliée* ; les *quæstiones* sont disputées par les sénateurs et les chevaliers ; les échevins, appartiennent à la haute bourgeoisie. — Les juges de profession sont des délégués pris par le souverain dans son entourage ; mais il faut un apprentissage, ce qui écarte presque tous les nobles et amène la création d'un personnel de légistes ; ils se recrutent dans les hautes classes moyennes. Le régime a été transformé en France par l'introduction de la vénalité ; dès lors, il est impossible d'exiger une vraie préparation ; l'examen devient une pure formalité ; au xviii^e siècle, on essaie d'arrêter la vénalité en demandant au futur juge le serment qu'il n'a pas acheté sa charge ; c'est lui imposer un parjure. Puis, en France, on en est arrivé au choix inamovible. — Aux Etats-Unis, pour des raisons historiques, on a établi un régime rationnel : les juges, sauf ceux du tribunal fédéral, comme tous les fonctionnaires du gouvernement, sont élus. Ce régime a été imité en France sous la Révolution, mais bientôt abandonné. — Les auxiliaires sont d'abord de simples entrepreneurs de procès ; puis, en France, on constitue en charges toutes ces professions, procureur, greffier, notaire, huissiers ; ces charges sont vendues au profit du prince et deviennent propriété de l'acqué-

reur; seule, la profession d'avocat reste libre. Partout ailleurs, les professions restent industrie privée. Il s'établit un lien entre ces professions et celle de juge: on tend à recruter les juges parmi les avocats.

2. — Le personnel judiciaire a des moyens d'action de deux sortes; il possède une force morale, le pouvoir de juger, qui est rendue apparente par des formes destinées à imposer le respect: attitude solennelle, sentence exprimée dans une langue solennelle, costume à demi sacerdotal (seuls les juges des États-Unis y ont renoncé); de tous les agents spéciaux, les juges sont les plus respectés: ils ont d'ailleurs le pouvoir de contraindre les individus au respect extérieur, par leur droit de prononcer, séance tenante, une peine contre quiconque les insulte. Le personnel judiciaire possède également une force matérielle; d'abord, il dispose d'agents subalternes, licteurs, sergents, huissiers; ensuite et surtout, il a derrière lui la force armée du gouvernement, pour supprimer toute résistance. Les résistances sont d'ailleurs rares; les individus arrivent isolés devant le juge; elles ne sont possibles que si l'opinion se soulève en faveur des individus traduits en justice, ou si ces individus ont à leur disposition une force armée. Ce dernier cas est fréquent dans les sociétés aristocratiques: les privilégiés en armes refusent de comparaître ou de laisser exécuter la sentence prononcée contre eux; les exemples abondent en France depuis le *x^e* jusqu'au *xvii^e* siècle; un des meilleurs pour l'enseignement est celui des *Grands Jours* d'Auvergne.

3. — Quand le personnel est constitué, il se forme un ensemble compliqué de règles. On les distingue en deux branches: le *droit*, qui donne les principes de la décision à prendre; la *procédure*, qui fixe les procédés pour conduire la discussion et arriver à la décision. Dans les sociétés primitives, tout est confondu; puis la distinction se fait peu à peu.

a) Le droit se présente sous des formes différentes et avec une nature intérieure différente suivant le moment de l'évolution, qui passe par des phases analogues dans les deux grandes périodes de l'histoire du monde. — Le droit a d'abord pour principe la tradition, peut-être la tradition religieuse; il prend la forme de règles non écrites, de coutumes traditionnelles. Puis la coutume est rédigée, devient loi (législations de Dracon, de Silon, loi des Douze Tables); et la loi arrive à être établie par décision du souverain (*lex*, *ordonnances*, *édits*, *statuts*). En même temps, les professionnels tirent des règles antérieures de nouvelles applications, qui constituent la *jurisprudence* (édit du prêteur à Rome,

Common law en Angleterre) ; dans ces règles nouvelles, apparaissent des idées abstraites d'amélioration, un idéal d'équité (à Rome, *jus gentium* ; en Angleterre, *equity*). Puis, quand la masse des coutumes, des lois, quand la jurisprudence, sont devenues énormes, des particuliers composent des manuels pratiques ; et, pour faciliter la tâche des juges, on réunit le tout en un seul livre officiel. Et la masse du droit augmentant, on distingue plusieurs branches : dans les lois primitives, tout est pêle-mêle ; on sépare d'abord le droit civil du droit pénal ; puis le droit commercial se détache. L'évolution est restée incomplète pour le droit romain ; elle est achevée en France au *xvii^e* siècle.

Le contenu du droit a évolué parallèlement aux formes. Tant que le droit est fondé sur la coutume, les règles ne sont que d'anciennes coutumes rigides ; chacun doit faire comme ont fait ses ancêtres ; tout est réglé sans tenir compte ni de la volonté ni de l'avantage de l'individu. A mesure que le droit devient le produit d'une décision réfléchie du gouvernement, de considérations d'équité, les règles se fondent de plus en plus sur l'utilité de la société, la liberté, la justice ; elles laissent à chacun plus de latitude pour choisir ses actes. Cette évolution très nette dans le droit romain se reproduit à partir du *xii^e* siècle. De même pour le droit criminel, on part du droit barbare (peine pour apaiser les dieux, talion, ou rachat du crime par la composition) ; puis on apprécie les conditions du crime avec l'idée encore mystique de l'expiation, et on arrive à l'idée moderne d'exemple, et à l'idée moderne de rendre inoffensif et d'améliorer le coupable. Le système des peines évolue parallèlement. Dans l'antiquité, les peines sont très dures, mort ou amende, et dans les sociétés orientales, mutilations, supplices lents ; avec l'empire romain apparaît une nouvelle peine, l'esclavage pénal (mines) et un supplice particulier (exposition dans l'amphithéâtre). Au Moyen Age, l'évolution recommence ; les laïques ne connaissent que la mort ou l'amende ; mais l'Eglise a gardé la prison, que la société laïque lui emprunte, puis réapparaît l'esclavage pénal (galères). L'adoucissement ne commence qu'avec le développement des idées philosophiques ; les idées religieuses n'y ont été pour rien ; on tend à abolir les souffrances, on restreint le nombre des condamnations à mort, on y substitue la détention, l'esclavage public.

b) La procédure, elle aussi, a évolué. A l'origine, elle est formaliste (les parties doivent employer les formes traditionnelles), symbolique, orale et publique : au Moyen Age, elle consiste essentiellement dans le serment, l'aveu, le gage, le duel. Le jugement ne fait guère que constater laquelle des deux parties a observé

les formes, il ne porte pas sur le fond, il ne vise pas à indiquer qui a raison. Puis, peu à peu, on renonce à juger d'après les formes ; le juge étudie le fond ; alors on admet les preuves écrites ; et on arrive ainsi à un système où les formes ne sont plus qu'une garantie, la garantie que l'affaire a été examinée régulièrement ; le juge prononce sur des actes écrits et sur les plaidoyers. La procédure change alors de caractère ; elle devient réaliste, abstraite, écrite. — La procédure pénale évolue de même, mais va plus loin : à l'origine, il faut ou une preuve formelle ou un aveu ; quand la preuve manque, on cherche à obtenir l'aveu : de là, la torture ; la procédure est secrète, seul le prononcé du jugement est public. Ce régime a été aboli par la Révolution française, qui a adopté le système anglais : et le régime français a été imité en beaucoup de pays.

III.— L'évolution du système judiciaire varie suivant les conditions générales des sociétés.

1. — Normalement, le personnel tend à s'augmenter et à accroître la quantité de ses opérations. Ce double fait est évident jusqu'au XVIII^e siècle : le personnel de juges et surtout le personnel d'auxiliaires est énorme en France. Depuis la Révolution, cette tendance est contrebalancée par une tendance contraire, la simplification des opérations pour l'avantage du public ; le personnel représentatif prend des mesures pour abrégier la procédure.

2. — Le personnel judiciaire tend à abuser de son pouvoir pour opprimer les justiciables ; mais, constituant une classe supérieure, il épargne ceux qui occupent un rang élevé dans la société.

3. — En même temps, il use de son pouvoir pour s'enrichir. Les plaintes sont universelles en Orient contre les juges qui vendent la justice ; elles sont fréquentes en Occident. Le mal a été accru en France par la vénalité des charges : le juge veut rentrer dans ses frais (de là, les *épices*). La Révolution a aboli la vénalité pour les charges de juges ; mais elle subsiste pour les auxiliaires, sauf pour les avocats ; les auxiliaires ont, par suite, la tendance à faire naître des procès, à les allonger en compliquant la procédure. Le souverain cherche à y remédier. La Révolution crée les justices de paix ; de leur côté, les particuliers recourent à une justice d'arbitrage.

4. — Souvent les juges sont en conflit avec le souverain. Celui-ci les laisse faire ou bien impose sa volonté en recourant à des justices d'exception, en suspendant l'inamovibilité, en changeant le personnel. La justice ne peut constituer une garantie durable contre le pouvoir absolu.

M. T.

Les catacombes de Rome.

Cours de M. MAURICE BESNIER,

Professeur à l'Université de Caen.

VI

Les II^e et III^e siècles. — La catacombe de Calliste.

Les Antonins, qui gouvernèrent l'empire romain au II^e siècle, jouissent d'une réputation méritée d'intelligence et de modération. Quelques-uns d'entre eux ont donné l'exemple des plus hautes vertus privées. Marc-Aurèle était un philosophe et s'efforçait toujours de conformer ses actes à ses convictions. Le christianisme eût été en droit, semble-t-il, d'espérer de ces princes quelque répit. Il n'en fut rien. Les *Acta sanctorum* attribuent au II^e siècle un grand nombre de martyrs; il y aurait eu alors, d'après la tradition, deux persécutions générales, l'une sous Trajan, l'autre sous Marc-Aurèle, sans parler de nombreuses exécutions isolées. Des textes païens, des documents officiels émanés des empereurs eux-mêmes, comme la lettre de Trajan à Pline le Jeune au sujet des chrétiens de Bithynie et le rescrit d'Hadrien au proconsul d'Asie Minucius Fundanus, nous attestent que les mesures de rigueur n'ont pas cessé. Les Antonins fixèrent la procédure à suivre dans la poursuite et la punition des chrétiens; ils dirent en quelles circonstances, sous quelles conditions, dans quelles formes il fallait intenter et instruire leur procès. Mais ils n'ont pas révoqué l'édit de proscription rendu par Néron, renouvelé par Domitien. Ils ne le pouvaient pas. Le christianisme est une religion qui n'admet pas le partage, qui déteste les cultes païens et qui vise à les détruire. Or le paganisme est dans l'Etat romain l'une des bases essentielles de toute l'organisation politique et sociale; l'attaquer, c'est ébranler l'empire; les princes, même les meilleurs, ne sauraient le permettre; ils sont nécessairement les défenseurs de l'ordre de choses établi et, par suite, les adversaires irréductibles de la foi nouvelle.

Pendant tout le cours du II^e siècle les catacombes de l'époque précédente continuent d'être utilisées et fréquentées. En même

temps, comme le christianisme se propage et gagne encore des adhérents, malgré les ordonnances des princes, de nouvelles catacombes sont creusées. Deux d'entre elles ont été explorées de nos jours.

La première est celle de saint Alexandre sur la voie Nomentane, à sept milles de Rome (10 kilomètres environ), très loin donc de la ville; c'est moins un cimetière urbain qu'un cimetière suburbicain. D'après les Gestes des martyrs, on y aurait enterré le pape Alexandre. Ces textes confondent le pape Alexandre, qui vivait sous Hadrien, et un martyr du même nom, mis à mort sous Trajan; ce dernier est appelé *episcopus*, mais ce n'est pas un pape, évêque de Rome, c'est un évêque d'une cité voisine, sans doute de Nomentum. On sait par le *Liber pontificalis* que les corps de tous les successeurs de saint Pierre jusqu'au III^e siècle ont été déposés auprès de celui de l'apôtre, au Vatican; il en fut du pape Alexandre comme des autres. D'ailleurs, si le martyrologe hiéronymien place sur la voie Nomentane la tombe d'un personnage nommé Alexandre, rien n'y indique que celui-ci ait été pape. De Rossi a fouillé cette catacombe. Les galeries anciennes ont été très remaniées au IV^e siècle. Une basilique fut élevée à cette époque au-dessus du tombeau du saint.

L'autre catacombe du II^e siècle que nous ayons à mentionner est celle de Prétextat, sur la voie Appienne, en face de Saint-Calliste. Les Actes des saints et les Martyrologes rapportent qu'on y avait enterré saint Janvier, le fils aîné de sainte Félicité, mis à mort sous Marc-Aurèle, en 162, avec sa mère et ses six frères. On avait déposé aussi à cette place plusieurs saints dont l'histoire est liée à celle de sainte Cécile, ensevelie elle-même dans le cimetière de Calliste. Le nom de la catacombe de Prétextat lui vient probablement d'un de ses propriétaires, peut-être parent de sainte Cécile : une inscription grecque du cimetière de Calliste nomme un Prætextatos Cæcilianos. Elle est d'une construction très soignée, qui indique une époque assez ancienne. On entrait par un ambulacre ou vestibule large de deux mètres, soutenu par des arceaux en briques et décoré d'une corniche en terre cuite; on l'a déblayé en 1863; il donnait accès à la crypte, *spelunca magna*, où reposait le sarcophage de saint Janvier, vaste chambre recouverte d'une voûte cintrée avec des revêtements de marbres grecs sur ses murs. Des inscriptions découvertes dans les fouilles, notamment l'épithaphe rédigée par saint Damase au IV^e siècle, permettent d'identifier à coup sûr la sépulture. De très belles peintures, représentant les quatre saisons, ornent la voûte.

*
* *

Nous arrivons aux cimetières du ^{III}^e siècle et, pour visiter le principal d'entre eux, celui de Calliste, nous n'avons pas à quitter la voie Appienne.

Comme l'a fait remarquer Renan dans les dernières pages de son livre sur Marc-Aurèle, « l'intérêt des catacombes se rapporte surtout au ^{III}^e siècle ». Alors ont lieu des persécutions terribles : celles de Septime Sévère, de Maximin, de Dèce, de Valérien, d'Aurélien ; les mesures répressives se multiplient ; les empereurs veulent exterminer en masse tous les chrétiens ; ils les font rechercher d'office, au lieu d'attendre, comme au siècle précédent, qu'on les dénonce au pouvoir ; leurs livres religieux et leurs biens collectifs sont saisis ; pour la première fois, l'Etat, sous Valérien, confisque les cimetières. Un duel à mort s'engage et se poursuit entre l'empire et l'Eglise. Mais alors aussi la communauté chrétienne de Rome fait les plus grands progrès, obtient le plus de conversions et s'organise définitivement. Le nombre des catacombes s'augmente ; elles deviennent la propriété commune de l'*Ecclesia fratrum*, du corps des fidèles. L'Eglise, au moment même où les empereurs semblent lui porter les derniers coups, s'enracine plus profondément que jamais dans la société romaine. Peu à peu se prépare sa victoire future.

L'organisation de la propriété ecclésiastique et du service des sépultures est l'œuvre d'un homme, Calliste, qui vécut à la fin du ^{II}^e siècle et au début du ^{III}^e et fut pape de 217 à 222. C'est l'une des figures les plus curieuses et les plus attachantes de cette époque. Sous le règne de Septime Sévère, aux environs de l'année 200, le pape Zéphyrin fit venir Calliste d'Antium à Rome, le nomma premier diacre et lui confia l'administration du cimetière, τοῦ κοιμητηρίου ; à la mort de Zéphyrin, Calliste lui succéda. On connaît ces événements par le *Liber pontificalis*, qui nous en a transmis l'essentiel, et par un pamphlet contemporain en langue grecque, le libelle anonyme des *Philosophoumena*, qui entre en plus de détails (IX, 12). Les *Philosophoumena* ne se bornent pas à dire quand et comment Calliste fut chargé de l'administration du cimetière ; ils racontent sa vie antérieure, qui aurait été peu édifiante, s'il faut les en croire ; mais leur auteur est partial : il hait Calliste et le charge de méfaits peut-être imaginaires. Celui-ci, pendant son pontificat, a combattu énergiquement les doctrines hérétiques, qui faisaient courir de graves dangers à l'unité de la foi chrétienne ; le rédacteur du pamphlet appartenait à l'une de ces sectes ; il apprécie avec passion et injustice tous les actes du

pontife qui l'a combattu. Dans le roman qu'il nous raconte, il y a cependant un fond de vérité. On n'aurait pu à Rome même, sous les yeux de gens qui avaient connu Calliste, inventer de toutes pièces l'histoire de ses aventures. Voici les faits, tels qu'ils nous sont relatés. Calliste était un esclave chrétien de Carphopore, affranchi de Marc-Aurèle et de Commode, chrétien lui-même. Chargé par son maître de gérer une entreprise financière, il fit de mauvaises affaires et essaya de s'enfuir ; il fut saisi et condamné au supplice de la roue ; l'intervention de ses coreligionnaires lui valut sa grâce. Il se rend un peu plus tard à la synagogue, peut-être pour traiter de quelque affaire avec les Juifs, parmi lesquels il avait des débiteurs. Les Juifs l'accusent devant le préfet de la ville d'avoir troublé l'exercice de leur culte : il est condamné au supplice des mines, qu'il subira en Sardaigne. Tandis qu'il travaille dans son bagne, Marcia, maîtresse de l'empereur Commode, qui était φιλόθεος, c'est-à-dire sinon chrétienne, du moins très favorable aux chrétiens, aimant Dieu, demande au pape Victor la liste des victimes de la persécution de Marc-Aurèle retenues aux mines de Sardaigne ; le prêtre Hyacinthe est envoyé dans l'île pour les délivrer. Victor n'avait pas voulu inscrire Calliste parmi ceux qu'il fallait remettre en liberté, « sachant ses crimes », nous dit-on. Mais Calliste se jette aux genoux d'Hyacinthe, et celui-ci, invoquant le nom de Marcia, obtient de l'emmener avec les autres. C'est ainsi que le futur pape rentra en Italie, et, quelques années plus tard, il obtenait de Zéphyrin un poste de confiance. Pendant son pontificat, d'après les *Philosophoumena*, il devint hérésiarque et simoniaque... Si l'on fait la part des exagérations et des calomnies, il reste établi que Calliste, intelligent et habile, dès le début de sa carrière apparaît comme un homme d'affaires, rompu au maniement des intérêts temporels ; l'auteur du pamphlet avoue qu'il séduisait tout le monde. Son expérience le fait choisir comme diacre, de même qu'ensuite le succès de sa gestion recommande cet ancien esclave aux suffrages des chrétiens et les décide à le nommer pape. Dans cette haute dignité, il eut à faire face à de multiples difficultés et s'en tira adroitement, sans manquer en rien à la tradition, mais en tenant compte aussi des besoins de son temps. Sa vie mouvementée, ses très humbles commencements, le rôle qu'il joua dans les circonstances auxquelles il se trouva mêlé, les qualités enfin dont il fit preuve, le rendent, quoi que fasse et que dise son détracteur, intéressant et sympathique.

Le pape Zéphyrin avait confié au diacre Calliste le soin d'administrer τὸ κοιμητήριον, le lieu de repos où dorment les morts en

attendant le jour de la résurrection. Ce cimetière ne peut être que celui dont nous parlent, sous le nom précisément de catacombe de saint Calliste, les Actes des martyrs et les Itinéraires du Moyen Age. Tous ces textes s'accordent à le placer sur la voie Appienne; ils donnent la liste des principaux martyrs qu'on y avait enterrés : sainte Cécile, saint Eusèbe, saint Calocerus, saint Parthenius, auxquels ils ajoutent plusieurs papes du ^{III}^e siècle : on cesse alors d'ensevelir les évêques de Rome au Vatican. Pourquoi le nom de « cimetière » est-il pris absolument, sans aucun qualificatif ? La catacombe confiée au diacre Calliste n'avait pas besoin d'appellation particulière. A l'origine elle était vraiment la catacombe par excellence, celle qui appartenait au corps des chrétiens de Rome, celle qu'un fonctionnaire de la communauté gérait au nom de tous, celle où l'on inhumait les chefs de l'Eglise. Les cimetières chrétiens du premier et du deuxième siècle avaient été construits dans des propriétés privées et portaient le nom des propriétaires mêmes : Domitille, Priscille, Prétextat. La catacombe de la voie Appienne est le bien commun des fidèles. A la faveur des lois sur les associations, ingénieusement interprétées, les chrétiens ont pu se constituer un domaine collectif. Calliste a contribué, plus que personne, à rendre possible sa formation et à faciliter sa croissance. Avec justice, on donna ensuite à ce cimetière le nom de celui qui le premier s'était chargé de veiller sur lui. Le pape Calliste ne devait cependant pas y être enseveli; il fut tué au Transtévère, au cours d'une émeute populaire, et l'on déposa son corps dans la catacombe la plus voisine, celle de Calépode.

De Rossi est le premier qui ait identifié avec exactitude l'emplacement du cimetière de Calliste. Ses devanciers avaient tous fait sur ce point de fortes erreurs. Ils savaient seulement que cette catacombe était située sur la *via Appia*, non loin de la *via Ardeatina*. La voie Appienne est la plus célèbre de toutes celles qui partent de Rome ; elle reliait la capitale à la Campanie et de là au port de Brindisi, sur la côte de l'Adriatique, où l'on s'embarquait pour l'Orient. Elle était bordée à droite et à gauche de monuments funéraires païens ; mieux qu'aucune autre, elle donne encore à l'heure présente l'impression de ce qu'étaient aux abords des villes les grandes routes de l'antiquité, véritables voies des Tombeaux. Des cimetières chrétiens avaient été creusés aussi dans ses environs. Les trois principaux sont celui des Catacombes ou de saint Sébastien, celui de Prétextat, celui de Calliste. Dès le ^{XVII}^e siècle, on avait reconnu l'existence de trois groupes de ruines importantes aux abords de la route, mais les noms qu'on

leur assignait étaient distribués arbitrairement : on appelait cimetière de Calliste ce qui était en réalité celui des Catacombes, et cimetière de Prétextat celui de Calliste. En 1849, une trouvaille fortuite vint éclairer de Rossi. Près de l'endroit où l'on plaçait avant lui la catacombe de Prétextat, il recueillit un fragment d'inscription avec les mots : NELIVS MARTYR ; il y vit aussitôt l'épithaphe de saint Corneille, pape et martyr, enterré, d'après les documents du Moyen Age, dans une crypte particulière de la catacombe de Calliste avec vingt-trois autres martyrs ; les actes nommaient deux de ses compagnons de sépulture, Cerealis et Sallustia. Près du lieu de la découverte était un ancien lucernaire éboulé ; de Rossi fouilla ses ruines et ramassa en 1852, dans une crypte décorée de peintures byzantines, deux nouveaux fragments qui complétaient celui de 1849, en même temps qu'un morceau d'une inscription métrique de saint Damase. Le texte complet de l'épithaphe : *Cornelius martyr ep(iscopus)* nous était rendu ; cette crypte est bien celle de saint Corneille ; un graffiti sur le mur rappelle les martyrs ensevelis avec lui : *Cerealis et Sallustia cum XVI*. Un peu plus loin de Rossi, déblaya une autre crypte particulière, celle de saint Eusèbe. On savait par les Itinéraires que ce pape, comme saint Corneille, avait été enseveli à part : les fouilles ont confirmé cette assertion. Les onze autres papes déposés au III^e siècle dans le cimetière de Calliste se trouvaient tous, selon le *Liber pontificalis*, dans une seule et même crypte et tout auprès était la tombe de sainte Cécile, admise par le pape Urbain à reposer parmi les évêques de Rome, *inter episcopos*. Bientôt de Rossi put explorer cette crypte papale, avec les débris du grand escalier monumental construit au IV^e siècle pour y conduire ; il y rencontrait les épithaphes en langue grecque de quatre papes et de nombreux graffiti nommant un cinquième d'entre eux, saint Sixte, arrêté le 6 août 258 dans la catacombe et mis à mort avec ses diacres à cette même place ; parmi les débris extraits du sous-sol, de Rossi faisait mettre à part cent vingt-cinq morceaux d'une grande inscription brisée, qu'à force de patience et d'ingéniosité il arrivait bientôt à reconstituer tout entière : c'était le poème composé par saint Damase en l'honneur du tombeau des papes et dont les pèlerins du Moyen Age nous avaient transmis la copie. Un étroit couloir obstrué de terre partait du fond de la crypte papale ; de Rossi s'y engagea à plat ventre et parvint ainsi dans une autre chambre funéraire, celle de sainte Cécile, contiguë aux tombes des pontifes romains ; une peinture byzantine représente la martyre, une autre le pape Urbain, qui prit soin de sa sépulture ; le nom *sanctus Urbanus* est écrit en

toutes lettres. Ces découvertes heureuses, si méthodiquement préparées, si bien conduites et enchaînées, étaient dues à la connaissance approfondie que de Rossi avait des textes, en même temps qu'à sa merveilleuse et divinatoire perspicacité. Elles auraient suffi à illustrer son nom. Il les a exposées tout au long, avec de minutieuses descriptions et de nombreuses planches, dans les trois volumes parus de la *Roma sotterranea*. La catacombe de Calliste est celle maintenant que l'on connaît le mieux et qu'il est le plus facile d'étudier, celle aussi où les visiteurs se rendent en plus grand nombre, comme jadis les pèlerins.

La réputation de ce cimetière et l'attrait qu'il exerce sont parfaitement fondés. Sans doute, ce n'est ni le plus grand, ni le plus ancien, ni le plus richement décoré, ni celui auquel se rattachent les souvenirs les plus vénérables. Mais il est, en quelque sorte, plus représentatif que tous les autres. Il comprend des galeries et des cryptes de toutes les époques. On peut y suivre, pour ainsi dire, l'histoire entière des catacombes romaines. Il nous présente en abrégé le tableau complet de leur évolution. Les parties les plus vieilles sont du premier et du II^e siècle ; elles remontent peut-être jusqu'à l'âge apostolique. Le reste date du III^e siècle, dont il conserve d'importants monuments. Au IV^e siècle, cette catacombe fut l'objet de restaurations et d'embellissements considérables dus au pape Damase ; quand on l'a parcourue, on possède déjà de toute la Rome souterraine une idée assez complète et très exacte.

De Rossi a dressé un plan général du cimetière, qui permet d'en saisir d'un coup d'œil la complexité et d'en distinguer en même temps les diverses sections. Le noyau primitif, ce sont les cryptes de Lucine, du II^e ou du I^{er} siècle, au-dessous du monument païen des Pomponii sur le bord de la voie Appienne ; saint Corneille y fut enterré au III^e siècle. Un second centre de sépultures chrétiennes, entièrement distinct du précédent à l'origine, est formé par l'*area* de Calliste proprement dite, avec la crypte des papes et celle de sainte Cécile, qui paraissent avoir été construites vers la fin du II^e siècle dans un terrain appartenant à la *gens* Cæcilia. Dans la première moitié du III^e siècle, l'*area* de Calliste s'étendit du côté des cryptes de Lucine, qu'elle finit par rejoindre. Puis, au milieu du même siècle, se développa, à côté de la région précédente, l'*area* de saint Eusèbe, des saints Parthenius et Calocerus. L'*area* de saint Soter, dans la direction du cimetière des Catacombes, est de la fin du III^e siècle. Vers le Nord s'étendent la région dite libérienne et la région de sainte Balbine, non encore entièrement explorées, du III^e et du IV^e siècle. Pour bien

comprendre la disposition de la catacombe, il faut joindre à ce plan des coupes et des élévations qui montrent comment les étages s'y superposent, changeant d'aspect avec les terrains mêmes dans lesquels ils sont creusés.

A la surface du sol existent, outre d'anciens tombeaux païens en ruines, plusieurs monuments chrétiens. Après la paix de l'Eglise, on éleva des basiliques en l'honneur des martyrs au-dessus de l'emplacement de leurs tombes souterraines. On sait par les Itinéraires que saint Sixte, saint Soter, saint Corneille avaient ainsi des oratoires auprès de la voie Appienne ; de ces trois chapelles les deux premières ont été conservées ; l'oratoire de saint Sixte, en forme d'église à trois absides, est devenu de nos jours un musée ; on y a déposé des inscriptions et des sculptures trouvées dans les catacombes. — D'autre part, à la même époque, les chrétiens cessèrent de se faire enterrer dans les galeries des anciens cimetières ; il y eut désormais des cimetières apparents, en plein air, autour des basiliques et des chapelles ; plusieurs tombes du iv^e siècle ont été découvertes sur les côtés de l'oratoire de saint Sixte.

*
* * *

Il ne peut être question de décrire en détail chacune des régions de la catacombe de Calliste ; ce serait s'exposer à de fastidieuses énumérations et à d'inutiles redites. Mieux vaut se borner à l'examen de deux points particulièrement importants : les cryptes de Lucine, qui furent le premier centre du cimetière, et la région de sainte Cécile et des papes, où sont les chambres funéraires les plus illustres et les plus vénérées.

La première *area* du cimetière de Calliste a de très modestes proportions : 230 pieds de long sur 100 de large. Elle est encadrée et limitée de deux côtés par d'anciens hypogées païens. Nous avons là sous les yeux une catacombe très ancienne, creusée dans la propriété funéraire d'une grande famille, au-dessous d'un mausolée dont les ruines sont encore visibles. A qui donc appartenait le terrain ? De Rossi a fait à ce sujet une hypothèse ingénieuse et très vraisemblable. Cette partie du cimetière de Calliste est appelée région de Lucine ; on la désignait évidemment sous le nom de la propriétaire du sol, de celle qui fit établir à cet endroit les premières sépultures chrétiennes. Mais ce nom est symbolique ; il dérive de *lux*, lumière ; dans le langage mystique des fidèles aux premiers siècles, il fait allusion à l'illumination produite dans les âmes par le baptême. Le véritable *nomen gentilicium* de Lucine

nous sera révélé par les inscriptions funéraires du cimetière. Les chrétiens qu'on enterrait dans cette catacombe appartenaient à de grandes familles : Cæcilius Faustus, Faustinus Atticus, Annia Faustina, Attica Cæciliana, etc., tous parents de la famille des Cæcillii et de celle des Pomponii. Ces deux *gentes* étaient alliées : Pomponius Atticus, l'ami de Cicéron, avait été adopté par son oncle, Quintus Cæcilius. Outre la branche des Pomponii Attici, il y avait celle des Pomponii Bassi ; Annia Faustina, petite-fille de Marc-Aurèle, était la femme d'un Pomponius Bassus ; l'Annia Faustina mentionnée dans la catacombe devait lui être apparentée. Les personnages que citent les inscriptions sont bien des membres de l'aristocratie, et non des affranchis portant le *nomen gentilicium* de leurs anciens maîtres ; leur haute qualité est toujours indiquée ; ils sont dits *vir clarissimus*, *clarissima femina*. Il n'est pas surprenant qu'on rencontre sur la voie Appienne les tombes de Cæcillii et de leurs alliés ; sainte Cécile, ensevelie au cimetière de Calliste, était de la même *gens* ; déjà Cicéron nous apprend dans ses *Tusculanes* que les Cæcillii possédaient des terrains funéraires sur cette route ; le fameux mausolée de Cæcilia Metella fut élevé plus tard en l'honneur d'une de leurs parentes. Parmi les matériaux utilisés dans les cryptes de Lucine pour fermer les sépultures, on a recueilli deux fragments d'épithaphes païennes nommant l'un un Pomponius, l'autre un Pomponius Bassus : la tombe familiale des Pomponii païens devait se trouver dans le voisinage. Du rapprochement de tous ces faits, de Rossi a conclu que les cryptes de Lucine étaient le tombeau de famille des Pomponii chrétiens.

Tacite (*Annales*, livre XIII, chap. xxxii) raconte qu'en 57, sous Néron, Pomponia Græcina, femme d'Aulus Plautius, le conquérant de la Bretagne, fut accusée de superstition étrangère ; on lui reprochait d'être toujours vêtue de deuil et de vivre dans la tristesse. N'est-ce pas, en réalité, sa foi chrétienne qu'on incriminait ? Le reproche de tristesse, d'aversion pour les fêtes et cérémonies publiques des païens, est un de ceux, nous l'avons déjà vu, qu'on adressait le plus fréquemment aux chrétiens. De Rossi suppose donc que Pomponia Græcina était chrétienne en l'année 57, convertie l'une des premières à Rome aux doctrines nouvelles. Ce serait la propriétaire du tombeau des Pomponii chrétiens, la Lucine de la tradition : le noyau primitif du cimetière de Calliste lui devrait son nom et daterait du premier siècle. — Si hardie que soit l'hypothèse, elle n'a rien d'in vraisemblable. La construction des cryptes de Lucine remonte certainement à une haute antiquité : l'aspect même des galeries en témoigne. On a d'autres exemples de grands personnages convertis au christianisme dès

le premier siècle. Enfin, depuis le moment où J.-B. de Rossi a énoncé, sous toutes réserves, sa théorie, en 1864, deux découvertes sont venues lui donner encore plus de probabilité. On a retrouvé au cimetière de Calliste deux inscriptions chrétiennes, l'une grecque, l'autre latine, d'un Pomponius Bassus, et les fragments d'une inscription grecque du III^e siècle concernant un Pomponius Græcinus. Ainsi toutes les branches de la *gens* Pomponia ont eu des membres chrétiens, enterrés dans cette catacombe, et parmi eux il y avait un descendant de Pomponia Græcina elle-même. N'a-t-on pas le droit de conclure avec de Rossi que Lucine était bien la Pomponia Græcina de Tacite et que les cryptes qui portent son nom furent construites sous l'*area* funéraire des Pomponii ? Le mausolée à la surface du sol serait un ancien tombeau païen de cette famille.

Reste à savoir pourquoi, au III^e siècle, le pape Corneille a été enseveli précisément dans les cryptes de Lucine et non pas dans la chapelle papale avec les autres évêques de Rome. On en devine la raison : il appartenait lui-même à une grande famille patricienne, alliée à celle des Cæcili et par conséquent aussi à celle des Pomponii ; de très anciennes inscriptions païennes associent le nom des Corneli à celui des Maximi Cæcili. C'est peut-être par attachement aux vieilles traditions chères à cette *gens* que l'épithaphe de Corneille, le premier pape qui ait été de si haute naissance, est rédigée en latin, alors que celles de ses prédécesseurs sont toutes écrites en grec.

La seconde *area* du cimetière de Calliste, celle qui renferme la crypte papale et la chapelle de sainte Cécile, a la même origine que la première et provient comme elle d'une libéralité faite par une grande famille convertie au christianisme. Les cryptes de Lucine étaient la propriété des Pomponii. Le terrain où furent creusées les cryptes de sainte Cécile et des papes était primitivement la propriété des Cæcili, parents des Pomponii. Selon les Actes des martyrs, le pape Urbain aurait fait à sainte Cécile l'insigne faveur de l'inhumer parmi les évêques de Rome ; la crypte des papes serait plus ancienne que la sépulture de la sainte. En réalité, on a voulu à tort identifier cet Urbain dont parlent les *Gesta martyrum* avec le pape du même nom, qui régna de 224 à 231. Sainte Cécile fut martyrisée sous Marc-Aurèle, en 177 ; les détails rapportés par les Actes l'attestent et le Martyrologe d'Adon l'affirme formellement. Il y eut deux personnages du nom d'Urbain, tous deux évêques et tous deux enterrés aux catacombes : le pape contemporain d'Alexandre Sévère, qui a son tombeau dans le cimetière de Calliste, et un évêque d'une commu-

nauté chrétienne des environs de Rome, contemporain de Marc-Aurèle, qui a son tombeau dans le cimetière de Prétextat. Sainte Cécile fut mise à mort et déposée dans l'*area* funéraire de sa famille, avant que la propriété ecclésiastique eût été constituée et que l'on commençât à ensevelir les papes sur la voie Appienne. Un peu plus tard, les Cæcilii chrétiens firent don à l'Eglise de Rome du terrain qu'ils possédaient auprès des cryptes de Lucine ; par la réunion des deux domaines, dont le pape Zéphyrin remit l'administration au diacre Calliste, se forma le premier cimetière possédé par les chrétiens en nom collectif. On commença alors à y enterrer les papes. Les évêques de Rome n'ont pas admis par privilège la tombe de sainte Cécile parmi leurs sépultures ; mais, tout au contraire, les Cæcilii cédèrent à l'Eglise leur *area* et accueillirent les papes sur leur propriété. Il est très possible même que la sainte ait été déposée d'abord dans la chapelle où l'on mit ensuite les papes et qu'on ait déplacé sa tombe à ce moment pour lui creuser, tout à côté, une chapelle plus modeste.

On devait toucher encore une fois aux reliques de sainte Cécile pendant le Moyen Age. En 821, le pape Pascal I^{er} voulut les retirer des catacombes et les transporter au Transtévère, sur l'emplacement de l'antique maison des Cæcilii. Sainte Cécile avait été suppliciée dans la demeure de ses parents. Elle était condamnée à être asphyxiée dans sa salle de bains ; pour hâter sa mort, on lui trancha la tête. En souvenir de son martyre, la maison des Cæcilii devint plus tard une église, sous le vocable de Sainte-Cécile-au-Transtévère. Pascal I^{er} tenait à amener de la campagne dans la ville les restes de la sainte. Il fit des fouilles au cimetière de Calliste pour les retrouver. Conformément aux indications données par les *Acta sanctorum*, il les cherchait dans la crypte papale. Ses efforts étaient vains. Sainte Cécile, d'après la légende, lui apparut en songe et lui révéla la situation véritable de son tombeau : « Tu étais tout près de moi, lui dit-elle, et tu ne m'as pas rencontrée. » Pascal renouvela sa tentative et explora les alentours de la chapelle des papes. Cette fois, il fut plus heureux : il découvrit enfin la tombe ; le corps de Cécile y était intact ; son aspect, ses blessures répondaient trait pour trait aux détails précis relatés par les Actes. Les reliques furent emportées à Rome. Elles sont encore au Transtévère. En 1599, le cardinal Sfondrati, du titre de Sainte-Cécile, fit exécuter de grands travaux dans cette église et ouvrit de nouveau la sépulture de la sainte ; sous les étoffes précieuses dont Pascal I^{er} l'avait enveloppé, le cadavre apparut dans le même état qu'au moment de la translation de 821, à peine altéré par la mort ; le cardinal Baronius, l'auteur des *Annales ecclésiastiques*, et Bosio, le

premier explorateur des catacombes, l'ont vu et affirment son étonnante conservation. La statue sculptée à ce moment par Maderna pour l'église du Transtévère reproduit fidèlement l'attitude du corps et l'expression du visage. En 1899, sur l'initiative du cardinal Rampolla, on a entrepris à Sainte-Cécile-au-Transtévère de nouvelles fouilles; elles ont ramené à la lumière d'importants vestiges de l'antique demeure des Cæcilii.

On voit combien est grand l'intérêt que présente le cimetière de Calliste. C'est la première propriété collective de la communauté chrétienne de Rome et le lieu officiel de la sépulture des papes du III^e siècle, au moment des grandes persécutions. Le souvenir de la fondatrice de sa première *area*, Lucine ou Pomponia Græcina, nous ramène aux débuts du christianisme à Rome sous Néron. Celui de sainte Cécile, enterrée auprès des papes, nous fait descendre, par une suite de gracieuses légendes, depuis la persécution de Marc-Aurèle jusqu'aux derniers jours du XVI^e siècle.

M. BESNIER.

Soutenance de thèses.

UNIVERSITÉ DE PARIS

M. Albert LÉVY a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 30 avril.

PREMIÈRE THÈSE

Stirner et Nietzsche.

DEUXIÈME THÈSE

La philosophie de Feuerbach et son influence sur la littérature allemande.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Émile Faguet, Alfred Croiset, Jules Martha, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

Mme J... F... à R... Tous les ans, la *Revue* paraît de novembre à juillet ; chaque année scolaire comprend *trente-cinq* numéros et forme deux volumes de huit cents pages, qui se vendent brochés au prix de dix francs l'un.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

EMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En lisant Nietzsche

Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

En lisant Nietzsche avec M. Faguet, on ne trouvera pas une étude définitive sur ce philosophe, mais on aimera à suivre la marche qu'en cheminant sur les traces de Nietzsche et en cherchant à les reconnaître, la pensée alerte et vigoureuse de M. Faguet a parcourue. Les lecteurs dérouleront avec curiosité le plan un peu lâche en apparence, au fond rigoureux et serré, que M. Faguet a adopté pour lire Nietzsche, non plus au hasard de la rencontre, mais avec méthode.

Il a su dégager en Nietzsche non pas un philosophe très original, mais un dilettante, un artiste « intelligent, aigu, dissolvant avec maîtrise et reconstituteur avec une audace et une ardeur de conviction violente et sombre, qui fait penser et qui est efficace et féconde, au moins en cela ». *Faire penser*, voilà bien à quoi tend de plus en plus la critique de M. Faguet, dont l'esprit pénétrant se joue à aborder tour à tour les sujets les plus variés : littérature pure, morale, questions politiques et sociales, avec une curiosité infatigable et une égale maîtrise.

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

- | | | |
|-----|--|--|
| 481 | LE POSITIVISME D'A. COMTE..... | Emile Boutroux,
<i>Membre de l'Institut.</i> |
| 494 | LES POÈTES SECONDAIRES DU XVIII ^e SIÈCLE. —
<i>Le cardinal de Bernis (suite.).....</i> | Émile Faguet,
<i>de l'Académie française.</i> |
| 503 | L'HISTOIRE A ROME. — <i>Quinte-Curce (suite).</i> | Jules Martha,
<i>Professeur à l'Université de Paris.</i> |
| 511 | LA PSYCHOLOGIE. — <i>La méthode psychologique : procédés complémentaires.....</i> | Victor Egger,
<i>Professeur à l'Université de Paris.</i> |
| 516 | LES PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX EN HISTOIRE. —
<i>La division en classes.....</i> | Charles Seignobos,
<i>Maître de conférences à l'Université de Paris.</i> |
| 527 | SOUTENANCES DE THÈSES..... | En Sorbonne. |

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1904.	
		Étranger	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième,
Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années
DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* **Revue des Cours et Conférences** : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre : il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à *bon marché* : il suffira

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Le positivisme d'Auguste Comte ⁽¹⁾

Conférence de M. EMILE BOUTROUX,

Membre de l'Institut.

MESSIEURS,

Vous avez bien voulu m'inviter à traiter devant vous un sujet philosophique, et j'ai accepté avec empressement, consultant moins mes forces que mon désir d'entrer en relations avec votre société, dont j'ai entendu dire tant de bien. Aussi serai-je heureux, si la conférence que je vais faire donne à quelques-uns d'entre vous l'occasion d'exposer leurs idées sur la question. Le plus grand plaisir que procure la recherche philosophique, c'est la communication qu'elle établit entre les esprits et les cœurs.

Je me propose de vous parler du positivisme d'Auguste Comte. La raison qui m'a déterminé à choisir ce sujet est la suivante. J'ai souvent entendu dire que l'avènement du positivisme avait définitivement condamné à périr toute espèce de doctrine religieuse ou métaphysique, attendu qu'il y a incompatibilité absolue entre l'un et l'autre point de vue, et que le point de vue positif est incontestablement destiné à devenir le point de vue universel de l'esprit humain. Et de cette révolution intellectuelle on fait honneur à Auguste Comte, comme au fondateur officiel du positivisme. Je ne rechercherai pas si telle ou telle forme actuelle

(1) Conférence faite en anglais à l'Union des Etudiants, à Glasgow (Ecosse).

du positivisme n'exclut pas, en effet, de façon absolue, toute spéculation métaphysique et tout état d'âme religieux ; mais je me demanderai s'il est vrai que le positivisme de Comte lui-même aboutisse, en fait et en droit, à cette conséquence. Et si, comme je le crois, il y a sur ce point une différence importante entre la doctrine du fondateur et celle des disciples, on pourra penser que les vicissitudes historiques du comtisme vérifient une fois de plus cette pénétrante observation de Pascal : « Les mêmes pensées poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur. »

I

Il peut paraître étrange que l'on mette en question le point de savoir si Auguste Comte a bien réellement voulu éliminer toute religion et toute métaphysique. N'est-ce pas le premier mot de sa doctrine, que l'esprit humain passe naturellement et nécessairement par trois états, l'état théologique, l'état métaphysique, l'état positif, et que le troisième état, exclusif des deux précédents, doit finalement s'y substituer pour toutes nos connaissances sans exception.

Mais il ne suffit pas de constater que Comte prononce la condamnation de la religion traditionnelle et de la métaphysique, il faut voir comment il définit ces deux termes, c'est-à-dire à quelles doctrines précisément s'applique cette condamnation.

Voici la voie qu'il suit pour poser ses définitions.

L'esprit humain, dit-il, en vertu de sa constitution et de ses besoins, cherche à s'expliquer les phénomènes qu'il observe. Or cette explication peut être poursuivie de deux manières bien différentes. On peut rapporter la production des phénomènes à l'action de volontés individuelles et arbitraires, plus ou moins analogues à la volonté humaine. On peut, d'autre part, rendre compte des faits donnés, non plus par l'intervention de puissances extérieures à ces faits et transcendantes, mais par la liaison, définie et constante, des phénomènes entre eux. Le premier mode d'explication est l'explication théologique ; le second, l'explication scientifique ou positive.

Entre ces deux modes s'intercale, comme transition plus ou moins nécessaire, l'explication dite métaphysique, consistant à faire dépendre les phénomènes d'unités abstraites : substances, causes, forces, fins, encore transcendantes comme les puissances théologiques, mais déjà douées de généralité et de fixité, comme les lois de la science positive.

Ce sont les explications théologiques et métaphysiques ainsi dé-

finies que Comte juge destinées à disparaître devant l'explication scientifique ou positive.

Or ces définitions sont-elles nécessaires, évidentes, universelles? Épuisent-elles l'idée que les hommes se sont faite, ou se font, aujourd'hui encore, de la religion et de la métaphysique?

Je remarque d'abord qu'elles sont construites *à priori*, bien plus que dégagées de l'observation des faits. Comte se demande, étant donné le besoin d'expliquer les phénomènes, combien de modes d'explication sont concevables, et dans quel ordre ils doivent se succéder entre eux. Et c'est par un raisonnement déductif qu'il arrive à sa définition de la métaphysique.

De plus, il ne pose pas d'autre problème que celui-ci : comment expliquer les phénomènes? Mais est-il évident que, pour l'âme humaine, il n'existe pas d'autre question. Cette question est proprement celle que considère la science positive : s'ensuit-il que ce soit aussi celle qu'ont en vue la religion ou la métaphysique?

C'est donc par rapport à la science, par analogie avec elle, que la religion et la métaphysique sont ici définies. On leur demande si elles remplissent aussi bien que la science l'office propre de la science, et on les convainc, à cet égard, d'infériorité. Mais on commet une pétition de principe tant qu'on n'a pas démontré que le besoin scientifique est le seul que ressente, en effet, l'esprit humain, le seul qu'il cherche à satisfaire dans la religion et la métaphysique elles-mêmes.

En fait, les âmes religieuses et les esprits versés dans la métaphysique ne peuvent guère reconnaître la religion et la métaphysique réelles dans le portrait qu'en a tracé Comte.

Les puissances divines dont l'admission caractérise, selon Comte, l'état théologique — et il faut remarquer qu'il dit constamment : théologique, et non : religieux — sont des êtres posés hors de nous, extérieurs aux phénomènes comme une chose matérielle est extérieure à une autre chose matérielle, et produisant ces phénomènes comme un ouvrier produit un objet d'art. Mais comment retrouver dans cette conception la caractéristique de la religion, telle que le christianisme, par exemple, nous a habitués à la concevoir. La religion peut, certes, se traduire par des représentations destinées à faire concourir à sa fin les sens et l'imagination. Mais, en elle-même, elle n'est pas la représentation d'une chose énorme et très puissante : elle est l'union des âmes en Dieu, en un Dieu spirituel, lequel n'est ni dans les phénomènes, ni hors des phénomènes, puisque ces appellations supposent l'espace et que l'esprit n'est pas une chose située dans l'espace; en

un Dieu personne, qui n'est ni transcendant ni immanent, parce que ces termes supposent un genre de dualité ou d'unité qui ne convient qu'à des choses envisagées d'un point de vue purement objectif.

Et l'objet de la religion proprement dite n'est nullement d'expliquer le détail des phénomènes et de faire concurrence à la science. « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait », est-il dit dans l'Évangile, et cette perfection signifie la pureté du cœur, puisqu'il est dit ailleurs : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ! »

Comme la religion, de même la métaphysique que nous offre l'histoire effective de l'esprit humain est très différente de la doctrine ainsi nommée, que construit et renverse Aug. Comte. D'une manière générale, la métaphysique ne fut pas, chez les grands penseurs, une science bâtarde, mi-partie théologique, mi-partie positive, tendant à expliquer la production des phénomènes. La métaphysique historique se présente à nous comme ayant un autre objet que la science, et coexistant avec elle sur un autre plan. Chez Parménide, elle distingue le réel de l'apparent. Avec Platon et Aristote, elle distingue les raisons intelligibles des choses de leurs simples conditions d'existence. Descartes, Malebranche, Berkeley eussent été surpris qu'on les accusât d'expliquer les choses par des généralités abstraites, eux qui reprochaient précisément aux dialecticiens de l'Ecole de partir de concepts et d'abstractions, et faisaient profession de ne raisonner que sur des choses concrètes et singulières. C'est bien plutôt le métaphysicien de Molière, exposant que l'opium fait dormir, parce qu'il possède une vertu dormitive, qui se serait reconnu dans le portrait tracé par A. Comte. Peut-on dire que Leibnitz, que Kant assignent à la métaphysique la tâche même qui incombe à la science, alors que, pour chacun d'eux, la science, dans l'ordre du temps et de la recherche, précède la métaphysique, et ne conduit à cette dernière que si on en veut approfondir les principes ? Kant dit expressément, dans ses *Prolégomènes à toute métaphysique*, que, si l'on n'éprouve d'autre besoin que de considérer la science comme certaine en son domaine, on n'a que faire de la Critique et de la philosophie transcendente, car la science, comme connaissance des lois des phénomènes, se suffit. Ce n'est que pour savoir si la métaphysique comme connaissance des choses telles qu'elles sont en elles-mêmes est possible et légitime, que l'on est amené, suivant lui, à philosopher sur la science, c'est-à-dire à rechercher comment, étant donné qu'elle existe, elle est possible rationnellement.

Et ainsi l'on ne peut, pour savoir si le positivisme d'Auguste Comte élimine effectivement toute religion et toute métaphysique, s'en tenir à la forme de religion ou de métaphysique que lui-même considère. Cette forme rejetée, il se peut que la religion et la métaphysique, prises dans leurs éléments essentiels, ne soient pas atteintes.

II

Pour conduire cet examen avec sûreté, une définition universellement admise de la religion et de la métaphysique serait nécessaire, et il est clair que nul ne peut affirmer qu'il possède une telle définition. On aura d'autant plus de chances de ne point soulever d'objections que l'on s'en tiendra à une définition plus simple et moins systématique. Or, ne semble-t-il pas qu'il soit permis d'appeler religion, d'une manière générale, la croyance à un perfectionnement possible de l'âme humaine par son union avec une essence suprasensible et supérieure, ainsi que l'effort de l'âme pour réaliser une telle union ? Et courra-t-on risque d'être contredit si, avec un savant philosophe contemporain, Wilhelm Wundt, on appelle métaphysique toute doctrine qui attribue à quelque rapport empiriquement donné une valeur dépassant toute expérience possible, *welche irgend ein empirisch gegebenes Verhältniss über alle Grenzen der Erfahrung hinaus erweitert*.

Si nous appliquons à l'œuvre d'Auguste Comte ce double critérium, à quel résultat arrivons-nous ?

Le métaphysique et la religion étant entendues, non plus au sens plus ou moins conventionnel que leur assigne Auguste Comte, mais en un sens humain et historique, nous trouvons que le positivisme comtien, loin de s'être dégagé de tout élément religieux et métaphysique, en a retenu de fort importants, qui jouent dans le système un rôle essentiel.

Si l'on considère d'abord la philosophie comtienne proprement dite, le système de philosophie positive, on trouve que, de plus en plus nettement, Comte a dirigé cette philosophie contre le monisme mécaniste, qui fait de la science mathématique la génératrice et le type unique de toutes les sciences. La tendance à expliquer toutes choses mathématiquement, c'est-à-dire en allant uniquement du simple au composé, est proprement celle de la science ; et la mission même que s'attribue Auguste Comte est de dénoncer l'orgueil funeste qui se cache dans cette prétention. Livrée à elle-même, la science vise à tout identifier, et cela, en fai-

sant de la matière pure et simple le type de toute réalité. Elle cherche l'homogène dans les choses elles-mêmes, et considère, en ce sens, le matérialisme comme le dernier mot de la philosophie. Mais la matière proprement dite, avec ses propriétés purement géométriques, n'explique que les propriétés les plus générales des choses ; et ce n'est pas dans les objets, mais seulement dans notre manière de les connaître et de les coordonner, que l'homogénéité peut se réaliser.

De plus, les savants dont les travaux ne sont pas soumis à une discipline supérieure s'enferment volontiers chacun dans ses recherches spéciales, et s'ignorent les uns les autres. Loin d'être capable de procurer l'unité des intelligences, la science, livrée à elle-même, ne peut qu'entretenir ou même créer l'anarchie intellectuelle et morale. De plus en plus, Comte considéra les savants qui ne seraient que savants, ou qui se refuseraient à reconnaître l'autorité d'un pouvoir spirituel supérieur, comme les pires ennemis de la société.

C'est pourquoi il vit dans la philosophie, non un simple prolongement des sciences, mais une théorie autonome, qui, sans doute, a sa matière dans les sciences, mais qui a sa forme et ses principes dans la nature humaine, comme dans la réalité la plus immédiatement donnée et la plus haute que nous connaissions. La science doit donc être subordonnée à la philosophie, et celle-ci, qui place sa base d'opérations dans la sociologie, a pour premier principe de faire prédominer les ensembles sur les détails, de considérer les faits humains, malgré leur infinie complexité et mobilité, comme plus immédiatement et sûrement connaissables, comme plus réels et fondamentaux que les phénomènes, relativement simples et stables, de la nature matérielle.

Ainsi le comtisme n'est nullement un naturalisme, au sens d'une réduction de l'homme à la nature inférieure. C'est, au contraire, l'affirmation de l'originalité irréductible et de l'autonomie de l'humanité, comme principe et norme de la connaissance de la nature entière.

Or peut-on admettre que cette conception du rapport de la science et de la philosophie, de la nature et de l'homme, soit donnée dans l'expérience ? N'est-il pas clair qu'elle implique une initiative de l'esprit qui, pour n'être pas analysée par Comte comme elle le serait par un Leibnitz ou un Kant, n'en relève pas moins de la métaphysique ? Attribuer plus de réalité aux ensembles qu'aux détails, considérer l'humanité passée, présente et à venir comme une unité vivante et éternelle, c'est évidemment admettre que l'expérience, au sens ordinaire du mot, n'est pas

la mesure de l'être et de la vérité, ou encore c'est admettre une expérience supérieure, essentiellement synthétique et subjective, qu'il n'est que juste de rapprocher du mode de connaissance dit métaphysique.

Toute la philosophie de Comte est ainsi dominée par la préoccupation d'un objet qui n'est ni ne peut être donné par les faits. Et c'est ce qui paraît dans la manière dont se forme et se développe le système. On y voit à l'œuvre, d'un bout à l'autre, une même idée directrice : l'idée d'organisation, de cohérence, de systématisation, de synthèse. Qu'est-ce que cette idée ? C'est, dit Comte, la conscience d'un besoin intellectuel et moral de la raison humaine. Tout le progrès humain est déterminé par ce besoin. C'est pour réaliser de mieux en mieux la cohérence où nous aspirons que, des sciences particulières nous nous élevons à la philosophie, ou systématisation sociologique des connaissances, et que de la sociologie nous nous élevons à la religion, ou réalisation de l'union des âmes passées, présentes et futures, au sein de l'humanité éternelle. Conformément à ce besoin de notre raison, nous affirmons, comme dogmes destinés à s'imposer à toutes les intelligences, qu'il y a des lois dans la nature, que l'état positif est l'état final où doit nécessairement parvenir l'esprit humain, que l'esprit d'ensemble est le guide nécessaire de l'esprit de détail, que l'intelligence doit en venir à se subordonner au sentiment.

Comment Comte prouve-t-il ces anticipations de l'avenir ? Comment arrive-t-il à donner à ses inductions la valeur de dogmes et de principes ? Est-ce en considérant historiquement la marche de l'humanité, en traçant empiriquement la courbe de son progrès ? Une telle méthode ne pourrait conduire à de tels résultats. On n'a pas le droit de prolonger à l'infini une courbe empirique, si longue soit-elle : car on ne sait jamais si, en un certain point de son développement, la courbe qui représente la marche des phénomènes réels ne changera pas de direction. C'est, dit Comte quelque part, un fait d'observation, que les hommes, à mesure qu'ils sont plus civilisés, mangent de moins en moins. A-t-on le droit d'en conclure qu'un jour viendra où ils ne mangeront plus du tout ? De même, dirons-nous, en admettant que les esprits se soient, en fait, de moins en moins nourris de métaphysique, cela suffit-il à prouver qu'un jour viendra où ils s'en passeront tout à fait ? Lorsque Comte l'affirme, il est clair qu'il voit dans l'histoire ce qu'il y met.

Il y a donc un élément métaphysique dans la doctrine de Comte ; et cet élément est, en dernière analyse, la forme de

liaison, de cohérence, de systématisation, d'harmonie, imposée *à priori* aux phénomènes, aux esprits et aux âmes ; c'est l'affirmation de la possibilité et de la légitimité de la philosophie, comme synthèse originale, irréalisable par les sciences particulières, et de la religion, comme synthèse également originale, irréalisable par la philosophie même.

Mais ce que Comte appelle religion a-t-il, en effet, quelque caractère religieux, ou n'est-il ainsi désigné que par un abus de langage ?

Sans doute, Comte fait profession de supprimer toute réalité surnaturelle. Il écarte toute divinité qui habiterait en dehors de notre monde et exercerait sur celui-ci une influence. Il semble qu'il ait de nouveau solidifié notre voûte céleste et qu'il nous ait dit : « Tout ce qui existe en deçà est humain et vous concerne : au delà il n'y a rien, rien du moins qui existe pour vous. » Comte a exproprié Dieu, et mis en sa place l'humanité. Mais en quel sens ?

Il se fût révolté (et ses disciples fidèles maintiennent énergiquement son point de vue), si l'on eût traité d'accessoire ou d'illusion sa religion de l'humanité, en laquelle il voyait l'achèvement, le fruit, la raison d'être de tout son système, et à laquelle il réservait proprement le nom de positivisme. Or, sans invoquer les détails du culte qu'il a essayé de fonder, et qui ne fourniraient pas une démonstration décisive (car il serait bien téméraire d'identifier culte et religion) ; si l'on considère l'idée que Comte s'est faite de l'Humanité en soi et le rôle qu'il lui a attribué, il est difficile de ne pas reconnaître que, dans le système, subsistent des éléments véritablement religieux.

Nous avons vu la philosophie comtienne répudier le naturalisme, en faisant de l'homme, par rapport à la nature, un être supérieur et irréductible. Or Comte ne s'en tient pas à une notion générale et une de la nature humaine. Il distingue, et cela de plus en plus radicalement, entre l'individu et l'humanité. Si l'individu prétend se suffire, s'il se prend lui-même comme fin de ses actions, il ne remplit pas sa destinée d'homme, il est un instrument de désordre et d'anarchie, un obstacle au progrès. Il faut, s'il veut tendre au but où l'appelle sa nature, qu'il vive, non pour soi, mais pour autrui. Pour le déterminer à orienter ainsi sa volonté, la connaissance pure, la science, l'intelligence sont insuffisantes. Mais, dans son cœur, il trouve un penchant au dévouement, un instinct altruiste, qui supplée, en quelque manière, à l'insuffisance de son intelligence.

Ainsi, dans sa nature même, l'homme trouve un point d'appui

pour marcher à sa fin ; mais qui le déterminera à préférer le penchant altruiste au penchant égoïste ? Celui-ci est, quant à sa manifestation, le premier en date, et, d'ordinaire, le plus fort. Est-ce de nous-même que peut venir la force de nous vaincre et de nous dépasser ? Si nous n'étions que des individus, isolés les uns des autres, nous ne pourrions atteindre au dévouement. Mais au-dessus de nous, et en même temps en nous si nous le voulons, il y a l'Humanité, faite de toutes les grandes pensées et de toutes les actions généreuses qu'ont engendrées les hommes passés. Ce trésor de richesses immatérielles n'est pas une métaphore, ou une idée pure, c'est une réalité, c'est une force vive à laquelle il nous est loisible de participer par la foi et par l'obéissance. Si les hommes ne conçoivent l'altruisme que comme une relation d'individu à individu, ils ne pourront pratiquement le réaliser ; mais, s'ils prennent à tâche de se chercher et de s'aimer en l'Humanité, la vertu de ce grand être descendra en eux, et ils entreront vraiment en communion les uns avec les autres.

Le moyen essentiel dont nous disposons pour nous fortifier et nous grandir ainsi au contact de l'Humanité spirituelle et éternelle est la commémoration des morts, et l'on conçoit quel sens sérieux et vivant prennent chez Comte des paroles telles que celles-ci, où il résume en quelque sorte les conclusions de son système : « Des chimères, jadis consolantes, mais aujourd'hui dégradantes, ne détourneront plus chacun de se lier autant que possible au *Grand-Etre* dont il aspire à faire partie. Le système de commémoration sera surtout destiné à développer chez tous le désir naturel d'éterniser notre existence par l'unique voie qui nous appartienne réellement... La noble émulation excitée par la glorification continue de nos divers prédécesseurs, poussera chacun à mériter aussi cette irrévocable incorporation à l'être immense et éternel qui se compose beaucoup plus de morts que de vivants (1) ! »

Telle est la doctrine de Comte : il n'est pas difficile d'y retrouver une transposition de celle de l'Evangile. L'altruisme de Comte rappelle, en effet, le précepte le plus immédiat que Jésus donne à ses disciples : Aimez-vous les uns les autres ! Mais Jésus enseignait que ce précepte dépasse en réalité les forces de l'homme, et que, pour qu'il devienne réalisable, il faut le considérer comme semblable à cet autre précepte : Aimez Dieu par-dessus toutes choses et aimez-vous en Dieu. C'est de l'amour de Dieu, selon l'Evangile, que découlera en nous l'amour du prochain. Auguste Comte, d'une manière tout à fait analogue, prescrit aux individus de

(1) Comte, *Système de politique positive*, t. I (1851), p. 346.

chercher dans l'union avec l'Humanité, comme être immense et éternel, la force et en quelque sorte la grâce qui leur permettra de vaincre leur égoïsme et de se dévouer à autrui. L'Humanité, telle qu'il la conçoit, est vraiment pour les hommes de bien, le dieu dont saint Paul disait : « *In illo vivimus, movemur et sumus* ».

Si donc Comte déplace le divin et le réalise sous une autre forme que les religions traditionnelles, on ne saurait dire qu'il abolisse toute religion. Il conserve des éléments visiblement religieux et même chrétiens : il croit à des réalités invisibles, à leur excellence, à leur efficacité. Il prescrit à l'homme de s'y réunir dès cette vie et de tendre à y subsister après la mort.

III

Ainsi le positivisme de Comte n'est nullement dépouillé de tout élément métaphysique ou religieux : il n'est pas difficile, tout au contraire, d'y signaler maint élément qui participe de la métaphysique et de la religion, ces mots étant pris dans leur sens historique et vrai.

Mais n'y a-t-il pas néanmoins, dans le comtisme, une doctrine essentielle qui réduit invinciblement la valeur de ces parties métaphysiques ou religieuses, et les fait apparaître comme un résidu des anciennes croyances, bien plutôt que comme des organes vivaces et susceptibles de développement ? Si l'humanité est le principe et la fin du système, n'en est-elle pas, par là même, le terme et la limite infranchissable ? Or, qu'est-ce qu'une métaphysique, qu'est-ce qu'une religion, qui nous enferme dans le fini et l'imparfait, ce fini fût-il élevé au-dessus de tous les autres êtres de la nature ? Il semble qu'il faille à la métaphysique et à la religion, pour être vraiment elles-mêmes, des perspectives ouvertes sur l'absolu et sur le parfait. Et ainsi, bien que le positivisme de Comte recèle encore maint élément métaphysique ou religieux, ne semble-t-il pas que l'évolution logique du système doive conduire à rejeter ces éléments, au lieu de les conserver et de les enrichir ?

Il paraît bien qu'une telle appréciation de l'orientation et de la destinée du comtisme repose sur une pétition de principe. Est-il évident qu'aboutir à l'homme, ce soit se trouver en face d'une muraille rigide, fermée et infranchissable ?

Les stoïciens ont fait de l'homme l'arbitre de son propre bonheur, de sa vertu et de sa dignité. Le sage stoïcien va jusqu'à dire dédaigneusement de Jupiter :

Det vitam, d et opes, virtutem mi ipse parabo.

Mais ces mêmes stoïciens, se demandant d'où pouvait bien venir à l'homme cette puissance de s'élever au-dessus du destin, concluèrent qu'il y a en l'homme un dieu inconnu :

Quis deus incertum est, habitat deus.

Et, au sein même du monde chrétien, un esprit à coup sûr très religieux, Pascal, voit, lui aussi, toutes nos spéculations aboutir à l'homme, comme à leur sujet et à leur fin. Mais il montre que l'homme ne fournit une solution que pour redevenir lui-même un problème. Qu'est-ce que l'homme ? Que vaut-il ? Que peut-il ? Quelle est sa fonction et sa destinée ? On ne saurait dire que l'on coupe court à toute spéculation sur l'infini et le parfait en posant l'homme comme terme de nos pensées, puisque c'est précisément dans la réflexion de l'homme sur lui-même que ces spéculations prennent naissance. La métaphysique et la religion ne seraient privées de leur fondement que si la science faisait rentrer l'homme tout entier, l'homme moral comme l'homme physique, dans la nature brute et matérielle. Mais la philosophie de Comte a précisément pour objet d'établir que la science elle-même suppose l'originalité et la suprématie de la nature humaine. Elle pose donc de nouveaux problèmes, au moment même où elle résout ceux qu'elle avait en vue. Elle ne peut nous interdire, elle nous sollicite, au contraire, d'approfondir cette nature humaine, à laquelle elle a suspendu tout le reste. Et c'est ce dont Comte lui-même a eu l'intuition, et ce qui l'a déterminé à superposer à sa philosophie proprement dite une doctrine morale et une doctrine religieuse.

Or, l'homme semble bien être, ainsi que l'a proclamé Pascal, une nature ambiguë. Il peut, il est vrai, limiter ses pensées et ses vœux aux choses sensibles, et s'absorber dans le monde extérieur, où il plonge par sa vie physique. Mais il peut aussi apercevoir et développer en lui des besoins et des facultés qui l'amènent à dépasser la nature et à se dépasser lui-même. La nature lui est un moyen de s'élever au-dessus de la nature. L'éminent professeur Caird cite volontiers ces vers :

Nature is made better by no mean
But nature makes that mean.

On n'a pas nécessairement éliminé le surnaturel, parce que l'on a tout ramené à l'homme, car il se peut que l'homme soit précisément un milieu entre la nature et le surnaturel, entre la matière et l'esprit.

Partir de l'homme pour fonder la morale et la religion n'est

pas une méthode inconnue, c'est au contraire une méthode classique en philosophie depuis le *Γνωθι σεαυτόν* de Socrate, et inaugurée en religion par saint Paul lui-même, lorsqu'il a dit aux Athéniens : « En regardant vos divinités, j'ai trouvé un autel sur lequel il y avait cette inscription : au Dieu inconnu. Celui que vous honorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce. » C'est dans l'homme même, dans les contradictions et les aspirations de sa nature, que Pascal trouve les racines mêmes de la foi et de l'amour du chrétien.

Cette méthode n'est pas seulement possible : c'est la méthode naturelle, et c'est la méthode vraiment métaphysique et religieuse. Prendre pour matière de ses spéculations les phénomènes extérieurs et chercher à en faire la synthèse la plus parfaite possible, c'est rester placé au point de vue des sciences positives proprement dites, car c'est l'œuvre de la science de démêler, dans le chaos des choses données, des phénomènes relativement uns et fixes, et de les lier les uns aux autres, du dehors, synthétiquement. La systématisation totale des phénomènes est une chimère, comme l'a montré Kant ; et, si l'on n'assigne d'autre objet à la métaphysique que cette tâche impossible, on en nie d'avance la légitimité. Si la métaphysique existe véritablement, ce n'est pas comme synthèse des phénomènes ou même comme synthèse des sciences, c'est comme effort pour trouver dans l'esprit lui-même, en l'approfondissant, une réalité vivante et active, où les formes qui apparaissent discrètes et irréductibles dans le monde des phénomènes se pénètrent et se fondent en une intime harmonie. L'Un que cherche le métaphysicien ne saurait être une collection, un nombre, une synthèse, au sens propre du mot. Il faut le concevoir comme un principe à la fois riche et simple, qui ne se différenciera qu'en s'objectivant dans l'espace. Loin donc que l'on mette fin aux recherches métaphysiques en faisant de l'homme le centre du monde, on fournit à ces recherches leur véritable point de départ.

Il en est de même de la religion. Quelles divinités trouverons-nous dans les cieus matériels qui nous entourent ? Des puissances, matérielles elles-mêmes, sous la domination desquelles nous tremblerons comme des esclaves. Ce n'est qu'en rentrant en nous-mêmes que nous pourrions nous sentir unis à un Dieu père, tel que l'enseignent les Évangiles. Ainsi que l'a dit Goethe dans des vers célèbres de son Faust : « Hélas ! hélas ! tu l'as brisé de ton poing puissant, le monde merveilleux des divinités extérieures ! Il s'écroule, il tombe en ruines. O toi, puissant entre les enfants de la terre, rebâtis-le, plus beau encore,

le monde divin ; fais-le surgir au fond de ton cœur » (1).

Ne croit-on pas lire ici un commentaire du mot de l'Evangile : « Le royaume de Dieu est au dedans de vous » ? Et n'est-ce pas dans le même esprit que saint Augustin, rapportant son dernier entretien avec Monique, sa mère, disait : « *Et ascendebamus adhuc interius cogitando ?* »

Non seulement donc le positivisme de Comte contient encore des éléments métaphysiques ; mais, en plaçant dans la nature humaine la norme de toute science, il soulève des questions qui peuvent logiquement aboutir, soit à un effort pour achever l'élimination de la métaphysique, soit à l'inauguration de recherches métaphysiques nouvelles.

Une distinction seulement est, ici, nécessaire. Le comtisme tend évidemment à l'abandon d'une métaphysique qui chercherait derrière les choses des substances conçues elles-mêmes comme des choses extérieures à l'esprit. La seule métaphysique qui soit compatible avec les résultats du comtisme, c'est celle qui cherche son objet au dedans et non en dehors de l'esprit, c'est-à-dire une métaphysique, non plus démonstrative et dogmatique, mais réflexive et proprement spiritualiste. Mais une pareille modification du concept de métaphysique n'a rien d'inattendu après l'œuvre de la critique kantienne. En développant le comtisme dans ce sens, on le rapprocherait, quant à la direction générale, des grands systèmes métaphysiques modernes. Et, sans doute, en optant pour ce prolongement de son système, on se conformerait mieux à la tendance de Comte qu'en optant pour le prolongement en sens contraire ; car lui-même appelait son système le nouveau spiritualisme.

Il est donc illégitime de confondre le positivisme de Comte avec ce que, de nos jours, on appelle d'ordinaire positivisme. La doctrine purement phénoméniste qui a usurpé ce nom exclut, il est vrai, toute métaphysique et toute religion ; mais le positivisme de Comte, par l'idée qu'il se fait de l'homme, auquel il aboutit, maintient un fonds métaphysique et religieux, qui, logiquement, comporte des développements ultérieurs.

EMILE BOUTROUX.

(1) Weh ! Weh !

Du hast si zerstört,
Die schöne Welt,
Mit mächtiger Faust;
Sie stürzt, sie zerfällt !

Mächtiger
Der Erdensöhne,
Prächtiger
Baue sie wieder,
In deinem Busen baue sie auf !

Les poètes secondaires du XVIII^e siècle.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le Cardinal de Bernis (suite et fin).

Quand on a l'honneur d'assister à la conversation de deux hommes d'esprit, qui sont tous deux d'assez grande bonne foi, et qui, du reste, se trouvent mêlés aux affaires les plus importantes du temps, on prolongerait volontiers l'entretien. Mais, quoique la correspondance de Bernis et de Voltaire m'intéresse et que vous-mêmes la trouviez curieuse et agréable, nous ne devons pas nous éterniser sur elle. N'est-elle pas, d'ailleurs, en dehors d'un cours de littérature poétique, et Bernis poète ne nous appelle-t-il pas ? C'est donc aujourd'hui même que je me propose d'en finir avec la correspondance de Bernis.

Dans notre rapide examen, nous étions arrivés à l'époque où Bernis va être nommé archevêque. — A ce propos, je vous signale une erreur que j'avais commise : par étourderie, je n'avais pas retrouvé la lettre où Voltaire dit à Bernis qu'il va être archevêque. J'en avais laissé de côté le *post-scriptum* ; et, dans les lettres de Voltaire, il faut bien prendre garde au *post-scriptum*. — Ainsi Bernis va devenir archevêque. Déjà Voltaire lui en a dit quelques mots, et Bernis a répondu par un demi-aveu. Nous arriverons bientôt aux lettres où le grand événement est signalé de façon définitive ; en attendant, Bernis est rappelé d'exil, et rentre en faveur. Voltaire écrit, le 6 janvier 1764 : « Mes fluxions sur les yeux ont si fort augmenté, que je suis devenu un petit Tirésias ou un petit Tobie. Le Vieux de la Montagne ne sera pas longtemps le Vieux de la Montagne. » — Bernis avait donné ce sobriquet à Voltaire, et c'était un prêté pour un rendu. Quand Bernis n'était encore qu'un jeune poète poupin et aimable, Voltaire l'avait surnommé Babet la Bouquetière. Voltaire l'entendait de la façon suivante : « J'ai lu les *Saisons* de M. de Bernis. Que cela est plein de verdure, de roses, de lis, de pivoines ! Cet homme est Babet la Bouquetière. » De même, Bernis avait écrit à Voltaire : « Vous ne serez jamais le Vieux de la Montagne », et Voltaire prit de bonne grâce ce sobriquet qu'on lui donnait négativement. — « Je me

suis mis à faire des contes et à les dicter ; il y en a un qu'on a imprimé à Paris aussi mal que les *Quatre Saisons*. » Ce poème de Bernis venait, en effet, d'être réimprimé, à la grande colère du cardinal, qui ne tenait pas à ce que ses vers de jeunesse fussent remis au jour et surtout publiés dans des éditions tout à fait fautives. « Je ne peux et ne dois vous parler que de belles lettres. » Cette phrase peut et doit avoir deux sens : « Puisque vous me défendez de parler de l'élévation de M. de Bernis à l'archiépiscopat, je n'en parlerai pas » ; c'est un premier sens. Mais, d'autre part, rappelons-nous que 1764, 1765 et 1766 sont pour Voltaire des années de guerre et de bataille ; c'est alors que paraissent le *Dictionnaire philosophique*, toujours renié par Voltaire, mais qu'on savait être de lui, la *Conversation de Lucien*, *Erasme et Rabelais*, les *Questions sur les Miracles*, la *Déclaration du 23 Août*, qui est une déclaration d'impiété. Bref, ces trois années sont caractéristiques pour Voltaire polémiste anticatholique et même antireligieux.

Ces explications préventives vous feront comprendre et ce que dit Voltaire dans cette lettre et, dans la suite, bien des réticences. « On m'envoie de Paris une *lettre d'un honnête quaker* à un frère du célèbre *M. de Pompignan* ; c'est une réponse très courte à un gros ouvrage. » Et Voltaire ne dit pas que cette réponse est de lui. Il termine sa lettre par un de ses airs habituels sur le *Commentaire de Corneille*.

La réponse de Bernis est importante, parce qu'elle annonce la fin de l'exil et le retour en grâce : « Le roi m'a donné pour mes étrennes le premier de tous les biens, la liberté, et la permission de lui faire ma cour. J'ai été reçu à Versailles avec toute sorte de bonté. Le public à Paris a marqué de la joie... Envoyez-moi vos contes *honnêtes*, et, comme il est très raisonnable que je vous prêche un peu, je vous prie de quitter quelquefois la lyre et le luth pour toucher la harpe. C'est un genre sublime, où je suis sûr que vous serez plus élevé et plus touchant qu'aucun de vos anciens. » J'en suis moins sûr que Bernis, et lui-même n'en est peut-être pas aussi sûr qu'il le dit ; mais il juge opportun de détourner Voltaire de son goût pour un genre d'écrits un peu libres et même un peu bas.

La lettre de Voltaire, du 18 février 1764, ne présente pas grand intérêt ; mais elle est jolie : « Il y a longtemps, Monseigneur, que j'hésite à vous envoyer ce petit conte. Mais, comme il m'a paru un des plus propres et des plus *honnêtes*, je passe enfin par-dessus mes scrupules... On m'a dit que vous pourriez bien être berger d'un grand troupeau : si cela est, adieu les belles lettres !

Je ne combattrai pas l'idée de vous voir une houlette à la main ; au contraire, je féliciterai vos ouailles, et je suis bien sûr que vos pastorales seront d'un autre goût que celles du Puy-en-Velay ; mais j'avoue qu'au fond de mon cœur j'aimerais mieux vous voir la plume que la houlette à la main... Mais faites comme il vous plaira ; il faut que chacun suive sa vocation. Je n'en ai aucune pour jouer de la harpe dont vous m'avez parlé : cet instrument ne me va pas ; j'en jouerais trop mal... » — La réponse de Bernis fut celle d'un archevêque : « Vos lettres et vos contes sont venus à propos pour dissiper la mélancolie d'un rhume mêlé de goutte... Vos *trois manières* sont toutes fort bonnes... Les trois contes sont, comme vous dites, assez *propres* et pleins de ces vers heureux, qui ont le sens juste des proverbes et qui se gravent aisément et profondément dans la mémoire... Mon cœur est vivement affligé. M^{me} de Pompadour, mon amie depuis vingt-trois ans, est atteinte d'une maladie dangereuse. Que la vie a peu d'instantanés heureux ! Les lettres ! Les arts ! Il n'y a que cela qui console dans l'affliction. Adieu, mon cher confrère ! Conservez votre santé ; elle est utile à la mienne ; ie vous regarde comme le meilleur médecin d'Europe. »

Voltaire écrit à Bernis, dès qu'il apprend la mort de M^{me} de Pompadour : « Je crois, Monseigneur, que vous avez fait une vraie perte. M^{me} de Pompadour était sincèrement votre amie, et, s'il m'est permis d'aller plus loin, je crois que le roi éprouve une grande privation... Peut-être cet événement vous rendra-t-il encore plus philosophe ; peut-être en aimerez-vous encore mieux les lettres... Je ne sais si vous avez lu quelque chose des *Commentaires sur Corneille*. » Mais de cela, Voltaire a assez parlé, et nous pouvons passer.

Le 23 juin 1764, Voltaire a reçu la nouvelle officielle de l'élévation de Bernis à l'archiépiscopat. Il en fait son compliment avec beaucoup de bonne grâce et avec sincérité ; mais aussi il sent bien qu'il perd quelque chose à l'élévation du cardinal, que le cardinal cessera d'être le premier des hommes de lettres, qu'il aura d'autres occupations : « Monseigneur, il faut que vous me permettiez encore cette petite importunité. Je vais respecter vos occupations ; mais il y a une bagatelle très importante pour moi, pour laquelle je vous implore : elle n'est ni sacerdotale, ni épiscopale ; elle est académique. On va jouer une tragédie où Votre Eminence n'ira pas et où je voudrais qu'elle pût aller. C'est ce *Triumvirat* sur quoi je vous consultai l'année passée, quand vous aviez du loisir... Je vous avouerai, toute réflexion faite, que, malgré mon extrême envie de vous voir uniquement à la tête des

lettres, vivant en philosophe, cependant je vous pardonne d'être archevêque. Je ne trouve qu'une bonne chose dans le *Testament* attribué au cardinal de Richelieu : c'est qu'il faut qu'un évêque soit homme d'état plutôt que théologien. Le métier est bien triste pour qui s'en tient aux fonctions épiscopales. Mais un grand seigneur archevêque peut, dans les occasions, tenir lieu de gouverneur, d'intendant, de juge, et tant vaut l'homme, tant vaut son église. Si vous aviez siégé à Toulouse, l'horrible affaire de Calas ne serait pas arrivée. »

Bernis est maintenant archevêque avoué. Il va prendre ses fonctions et annonce qu'il se prépare à partir pour Albi : « J'espère que vous me donnerez régulièrement de vos nouvelles et que vous me ferez part de tous les petits ouvrages qu'il sera convenable d'envoyer à un cardinal archevêque. » Ainsi Bernis prend, une fois de plus et plus que jamais, des précautions contre les indiscretions d'envoi que pourrait commettre Voltaire. Puis la correspondance reste interrompue pendant près d'un an (21 juillet 1764-11 mai 1765). Je ne sais s'il y a des lettres perdues ; mais en tout cas, à certains mots de Voltaire, il est évident que la correspondance a, durant cet intervalle, au moins diminué d'activité. Certaines précautions que prend Bernis ou qu'il a pu prendre dans des lettres manquantes, intimident sans doute Voltaire, qui ne sait trop dans quels termes écrire à Bernis. Aussi ses lettres sont-elles maintenant peu intéressantes au point de vue de l'aisance, des compliments aimables. Il faut cependant vous en donner une idée : voici une lettre de Voltaire à Bernis du 15 mai 1765, écrite dix mois environ après la précédente. Les premiers mots de Voltaire indiquent qu'il y a eu un ralentissement : « J'avais résolu, dans ma timide profanerie, de ne point écrire à Monseigneur l'Archevêque ; mais j'apprends que Votre Eminence fait autant de bien que je lui ai connu d'esprit et de grâce !

Omnis Aristippum decuit color et status et res...

Il y a une famille plus infortunée que celle des Calas et qui doit, comme les Calas, ses malheurs à l'horrible fanatisme du peuple, qui séduit quelquefois jusqu'aux magistrats (c'est l'affaire Sirven, bien entendu). Nos avocats ont besoin de la copie de l'arrêt de Toulouse, qui confirme la sentence des premiers juges. Vous pourriez aisément charger, sans vous compromettre, quelque homme de confiance de procurer cette copie... »

Voici quelque chose qui me paraît intéressant et que je vous avoue ne pas comprendre très bien. Mais le mystère ne nous

rend-t-il pas tout plus attachant ? La réponse de Bernis est la lettre la plus dure qu'il ait écrite à Voltaire. Bernis, qui n'aime pas à se compromettre, est-il mécontent que Voltaire l'ait engagé à s'occuper de l'affaire Sirven, qui est de son département, en tant qu'œuvre de bien, mais non de son diocèse ? C'est possible. Bernis est-il fâché que Voltaire soit resté dix mois sans lui écrire et ne lui ait écrit ensuite que pour une affaire ? C'est probable. Enfin, comme c'est l'année où Voltaire se lance à plein corps dans la polémique, Bernis est-il vexé par les œuvres anticatholiques de Voltaire ? Cela se peut : « Je ne voulais vous répondre qu'en vous envoyant ce que vous m'avez demandé : je n'ai pu réussir. Le marquis de Créquy prétend qu'il sera plus heureux que moi ; cela doit être : il est plus jeune. » Et c'est tout sur les Sirven. Puis : « Vous avez beau être profane ; je vous aime toujours, et je me réserve pour votre conversion. » Ce petit trait est une allusion aux ouvrages de Voltaire qui ne plaisaient pas à Bernis. Bernis continue : « Je ne veux pas croire que votre projet soit de bannir la religion de la surface de la terre ; vous avez toujours été l'ennemi du fanatisme et vous pensez sûrement que, si le fanatisme qui s'arme en faveur de la religion est dangereux, celui qui s'élève pour la détruire n'est pas moins funeste. » Voilà qui est habilement envoyée ; c'est du reste ce que Bernis a jamais dit de plus sévère à son ami Voltaire : « Quand on vous a mandé que je m'occupais ici à rendre heureuses deux cent mille ouailles, on ne vous a pas trompé. Cette occupation me satisfait plus que le ministère... Aimez-moi toujours quoique archevêque, et ne passez pas un an sans m'écrire. Vous savez que je vous admire ; mais peut-être ne savez-vous pas assez combien je vous aime. » Ainsi, d'après cette lettre, les trois explications que je vous donnais tout à l'heure, auraient chacune quelque chose de vrai.

Suit un certain nombre de lettres que je voudrais vous lire ; mais il faut que j'arrive à la troisième série, qui a un caractère particulier, mais n'est pas très intéressante pour nous. Ces lettres sont seulement beaucoup plus aisées et agréables, beaucoup moins gênées que lorsque Bernis était archevêque ; mais elles sont courtes. Le plus souvent, ce sont des lettres d'affaires, auxquelles se mêlent des compliments, mais enfin des lettres d'affaires : Voltaire recommande quelqu'un à Bernis, cherche à intéresser Bernis à ses propres intérêts ; ou bien, ce qui est amusant et indique à quel point ces deux grands personnages se regardaient comme égaux, Bernis recommande quelqu'un à Voltaire. Je vous lirai quelques-unes de ces lettres

pour vous donner une idée de ces deux grands personnages, prince des lettres et prince de l'Eglise, conversant ensemble avec égalité, mais sur un ton de familiarité plus étroite. Cette dernière couleur, si je puis dire, des lettres de Voltaire et de Bernis, je voudrais vous l'indiquer par quelques citations. C'est d'abord un simple billet d'amitié de Voltaire du 9 février 1770 : « Vous me tenez rigueur, Monseigneur ; mais permettez-moi de vous dire que Votre Eminence a tort ; tout fâché que je suis contre vous, je ne laisse pas de vous donner ma bénédiction : recevez-la avec autant de cordialité que je vous la donne. Si vous êtes cardinal, je suis capucin. Le général qui est à Rome m'en a envoyé la patente. Je me fais faire une robe de capucin assez jolie. Il est vrai que la robe ne fait pas le moine. » C'était très exact : Voltaire, par des achats de propriété dans son pays, avait acquis le rôle de protecteur d'un couvent de capucins ; il s'en amusa beaucoup et remplit, dès lors, ses lettres de capucinades. Pour comprendre la suite de sa lettre, il faut se rappeler qu'à ce moment Voltaire s'occupait des *Guèbres*, détestable tragédie, qui portait sur la tolérance. Mais Voltaire avait mis *Athalie* à la mode vers 1720 et, depuis lors, n'avait cessé de crier que c'était le chef-d'œuvre de la scène. Faisant les *Guèbres*, il s'imagine que son œuvre va être plus belle qu'*Athalie*, qu'il songe alors à déprécier : « A l'égard de Joad, vous pensez comme moi ; mais vous ne devez pas me le dire ; aussi ne me le dites-vous pas... »

La réponse, qui est intéressante, est du 28 février : « J'ai tort, je l'avoue ; mais je ne savais pas que vous étiez capucin. Le général a bien fait de vous en envoyer la patente. Cela prouve que l'ordre séraphique rend justice aux grands talents. Le bon abbé de Saint-Pierre dit dans ses prophéties : *Un jour viendra que les capucins auront plus d'esprit que les jésuites*. Ce jour est venu. » Bonne plaisanterie et joli compliment ! Voltaire sera d'autant plus content que Bernis est de son avis sur *Athalie* ; « *Athalie* ne m'a jamais paru un ouvrage supérieur que par le style. »

Les lettres de cette époque, vous le voyez, sont très courtes, mais aussi familières et écrites avec autant de bonne grâce que celles que Voltaire adressait au cardinal exilé ou qu'il recevait de lui ; mais les deux amis s'écrivent moins souvent. Je vous citerai encore quelques échantillons de cette correspondance. En voici un de 1771 : c'est une année où les affaires de France ne sont pas très brillantes. Il paraît certain qu'on a songé à rappeler Bernis de Rome pour en faire un ministre ; « Ferney, le 13 février 1771.

Un garçon bleu (1), qui a de bons yeux et de bonnes oreilles, prétend qu'il a entendu un familier dire au maître : « Il n'y a que le cardinal de B... qui puisse vous tirer d'affaire, » et que le maître a répondu par un sourire tout à fait agréable, sans dire un mot. Je me hâte, Monseigneur, de vous mander cette nouvelle. » — Voici ce que répond Bernis : « Les garçons bleus et les esprits familiers ne sont pas infaillibles... Votre prophétie s'est accomplie en partie. Le public m'a désiré. Ma bonne fortune sauvera ma tranquillité. » — Il y a donc eu quelque chose ! Le public, c'est Versailles et un peu de Paris, c'est le monde politique ; il y a eu donc des gens pour espérer que Bernis serait rappelé de Rome et nommé premier ministre. Comme Fénelon à Cambrai, Bernis à Rome a eu ses partisans qui l'attendaient. Il semble, d'ailleurs, que Bernis ne tienne pas à devenir ministre : la situation est trop difficile : « Vous savez qu'il est plus difficile et moins glorieux de réparer le mal que de faire le bien. Tenez-vous-en à cette maxime et ne faites plus pour moi de vœux indiscrets. »

Je voudrais maintenant vous raconter une petite histoire assez amusante, celle de Florian : c'est une anecdote qui vaut la peine qu'on en parle, d'abord parce qu'il s'agit de Florian, puis parce qu'elle montre le fond d'étourderie de Voltaire. Vous allez voir ce que Voltaire a l'aplomb de demander à Bernis : « Il s'agit d'acquiescer une jolie sujette au roi et d'empêcher un ancien officier du roi de se damner. Je ne sais si Florian a l'honneur d'être connu de Votre Eminence ; il dit qu'il a celui d'être allié de votre maison. Il a ci-devant épousé une de mes nièces, et, après la mort de sa femme, il est venu passer quelques mois dans mon ermitage. Lucrèce-Angélique a essuyé ses larmes ; tous deux, et moi troisième, nous demandons votre protection, sans quoi Philippe et Lucrèce sont exposés à des péchés mortels qui font trembler... » A la lettre est annexé un petit mémoire qui l'éclaircit : en somme, une jeune femme, honnête certainement, mais protestante et divorcée, voulait, sans être instruite de la religion, être catholiquement mariée par un prêtre. La réponse de Bernis fut courte et sèche : « Rome, le 25 février 1772. J'aurais fortement désiré de rendre service à M. de Florian, qui est allié de mon beau-frère et votre parent. Mais l'affaire ne peut réussir ; elle ne peut pas même être proposée ici... » C'est tout là-dessus : l'affaire est enterrée et de main de cardinal.

Mais je veux vous donner encore un exemple de ce qu'avec un certain manque de tact Voltaire demandait à Bernis. Je vous lirai

(1) Un valet de la maison du roi.

la réponse de Bernis à certaines propositions de Voltaire vraiment un peu trop commerciales : « J'ai fait ce que j'ai pu pour établir ici pour vos horlogers la branche de commerce que vous m'aviez proposée. Cela n'est pas possible. Vous sentez que je ne veux pas et que je ne dois pas répondre de la bonne foi des correspondants... Il y a un siècle que je n'ai reçu de vos nouvelles. On m'a envoyé une épître au roi de la Chine pleine de fautes, un testament que vous n'avez écrit ni dicté, et quelques brochures. Le bon goût se perd. Vos écrits le soutiennent... » D'autre part, Bernis fait quelquefois des recommandations pour certaines gens à Voltaire. Il y a un très aimable échange de lettres à propos de deux jeunes Suédois, amis de Bernis, qui voulaient passer par Ferney : « Rome, le 24 avril 1775. Je ne saurais refuser cette lettre à deux jeunes officiers suédois, qui ont fait le voyage d'Italie avec beaucoup d'intelligence, mais qui croiraient n'avoir rien vu, si, en retournant dans leur patrie, ils n'avaient pu, au moins un moment, voir et entendre le grand homme de notre siècle... » La réponse de Voltaire est courte et aimable ; elle contient de jolis vers : « J'étais dans un bien triste état, lorsque j'ai reçu vos deux gentilshommes suédois. Mais j'ai oublié tous mes maux en les entendant parler de vous :

Ils disent que Votre Éminence,
 Au pays des processions,
 Fait à toutes les nations
 Aimer et respecter la France.
 Ils disent que votre entretien,
 Cher aux beaux esprits comme aux belles,
 Enchanter le Norvégien
 Et le voisin des Dardanelles,
 Tout autant que l'Italien ;
 Comme, en sa première harangue,
 Le chef du collège chrétien
 Plaisait à chacun en sa langue.

Voilà comme vous étiez à Paris, ou en Languedoc et partout... Je suis extasié, en mon particulier, des bontés que vous conservez pour moi ; elles me consolent et m'encouragent, *per l'estreme giornate di mia vita*, comme dit Pétrarque, l'un de vos prédécesseurs en talent et en grâces. Hélas ! Vous êtes aujourd'hui le seul Pétrarque qui soit à Rome. »

Les deux dernières lettres de Voltaire et de Bernis ne sont pas tout à fait de la dernière année de la vie de Voltaire ; mais il s'en faut de peu. La dernière lettre de Voltaire est du 27 septembre 1776 : « Votre Eminence croit peut-être que je suis mort : en ce cas elle ne se trompe guère ; mais, pour le peu de vie qui me

reste, j'ai la hardiesse de vous présenter un jeune huguenot, mon ami..... ». Bernis répond à Voltaire, pour la dernière fois, le 26 février 1777 : « Votre jeune huguenot m'a remis la lettre dont vous m'avez honoré le 27 septembre de l'année dernière... Je ferai toujours honneur à vos recommandations. J'ai cru que vous m'aimiez moins, puisque vous m'aviez retranché ces petites lettres qui, de temps en temps, me font voir que le goût et les grâces ne sont pas totalement perdus pour nous... Vivez encore longtemps pour l'honneur de la France et pour la satisfaction de vos serviteurs et de vos amis. »

Voltaire devait vivre encore quatorze mois ; mais il n'y a plus de lettres, ou, du moins, on ne les a pas conservées. Ainsi finit cette correspondance intéressante à tous égards. Ne l'est-elle pas surtout, parce que l'on voit deux hommes, qui n'avaient ni mêmes idées ni même caractère ni mêmes tendances, s'écrire pendant plus de trente ans, sans qu'il y ait entre eux un seul nuage sérieux, et donner ainsi un remarquable exemple de cette tolérance que le XVIII^e siècle avait inventée, mais qu'il ne savait pas toujours pratiquer ?

P. A.

ERRATUM

C'est par erreur que nous avons dit, dans une précédente leçon, que le chevalier de Boufflers était né à Nancy ; en réalité, il est né à Lunéville.

L'histoire à Rome.

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris.

Quinte-Curce (suite).

Nous avons vu, dans notre dernière leçon, à la suite de quelles observations méthodiques, de quelles comparaisons, de quelles recherches, on était arrivé à déterminer, à quelques années près, l'époque où Quinte-Curce a vécu et composé son ouvrage ; aujourd'hui, examinons cet ouvrage lui-même et tâchons d'en reconnaître les principaux caractères.

Quand on étudie une histoire, on peut se placer à un double point de vue : au point de vue scientifique, ou bien au point de vue littéraire. Dans le premier cas, il faut se demander sur quels documents l'auteur a travaillé ; comment il les a recueillis, classés ; quel usage, heureux ou malheureux, il en a fait. Cette étude des sources, déjà très délicate lorsqu'il s'agit d'un historien moderne, l'est, à plus forte raison, quand on s'occupe d'un historien ancien, surtout d'un historien comme Quinte-Curce. D'abord, l'œuvre de Quinte-Curce ne nous est parvenue que mutilée, et la partie qui manque, la préface et les deux premiers livres, est justement celle où il nous fournissait peut-être quelques renseignements utiles ; ensuite, contrairement à ce que fait Tite-Live, qui nous indique assez souvent les auteurs qu'il a consultés, Quinte-Curce ne cite jamais personne ; enfin, et ceci est encore plus grave, lors même que nous pourrions faire des suppositions sur les historiens grecs d'Alexandre qu'il a certainement imités, il nous serait impossible de vérifier ces suppositions, les ouvrages de ces historiens ayant complètement disparu. Laissons donc de côté cette question des sources de Quinte-Curce, que l'on n'a fait qu'embrouiller en cherchant à la résoudre, et bornons-nous à étudier son histoire au point de vue littéraire.

Cette histoire étant une histoire d'Alexandre, il est naturel de voir, en premier lieu, comment Quinte-Curce réussit à nous faire comprendre les exploits merveilleux de ce grand capitaine. En effet, voilà une armée relativement peu nombreuse qui part des environs du Bosphore, traverse l'Asie-Mineure, soumet la Syrie, l'Égypte, puis, reprenant sa marche vers l'Est, finit par arriver jusqu'à l'Inde : il est bien évident que le hasard, à lui seul, ne

saurait expliquer une pareille expédition, et que le succès en revient, pour une large part, aux éminentes qualités du général. Ce sont ces qualités que l'historien devrait mettre en lumière : il devrait nous montrer, notamment, avec quelle prodigieuse habileté Alexandre a dirigé son armée à travers tout un monde inconnu ; comment il s'y est pris pour ravitailler cette armée ; par quelles manœuvres savantes il a forcé l'ennemi à accepter le combat sur le terrain avantageux qu'il avait su choisir.

Or, sur ces points comme sur beaucoup d'autres, Quinte-Curce ne satisfait pas notre curiosité. Ce qu'on pourrait appeler le côté militaire de son œuvre est extrêmement faible. Il dit bien, à diverses reprises, que c'est moins à la fortune qu'au génie d'Alexandre qu'il est juste d'attribuer ses victoires ; mais il ne le prouve pas. Les renseignements faisaient-ils défaut dans les auteurs qu'il a mis à contribution ? C'est possible. Il se peut aussi qu'il ait voulu épargner des détails trop techniques aux lecteurs romains de son temps, dont le goût pour les choses de la guerre avait considérablement diminué.

Quoi qu'il en soit, Quinte-Curce ne rapporte pas les événements à la façon d'un véritable historien. Il a beau multiplier les indications, il ne parvient pas à être précis. Ses batailles, en particulier, laissent, quand on les analyse, une impression de vague et de confusion. Elles font penser aux batailles d'Homère, dans l'*Iliade* ; ce sont des batailles d'épopée, dans lesquelles on voit seulement des masses d'hommes qui se ruent les uns contre les autres, des chars armés de faux qui passent, des guerriers qui tombent. Voici, par exemple, la bataille d'Issus :

« Il fallut donc engager de près le combat, et les épées furent vaillamment tirées. Des flots de sang coulèrent alors ; car les deux armées se touchaient de si près, que les armes se croisaient et que les coups ne pouvaient s'adresser qu'au visage. Le timide et le lâche n'avaient point là le pouvoir de reculer : pied contre pied, et, comme en un combat singulier, ils restaient attachés à la même place, jusqu'à ce qu'ils se fussent ouvert un passage par la victoire. Ils ne faisaient un pas en avant que sur le corps d'un ennemi terrassé ; mais fatigués, ils trouvaient un nouvel adversaire, et il était impossible de retirer, comme on le fait toujours, les blessés de la mêlée : devant, ils avaient l'ennemi ; derrière, ils étaient poussés par leurs compagnons. » (Q.-C., III, 11.)

Après la bataille d'Issus, voici la bataille d'Arbèles :

« Cependant les chars, après avoir jeté le désordre dans les premiers rangs de l'armée, avaient été poussés contre la phalange. Les Macédoniens, avec un ferme courage, ouvrirent leurs

rangs pour les recevoir. Leurs bataillons offraient l'image d'un mur : de leurs piques étroitement serrées ils perçaient, des deux côtés, les flancs des chevaux qui se lançaient au hasard ; bientôt ils investirent les chars et en précipitèrent les assaillants.

« Les chevaux et les conducteurs, confondus en un même carnage, encombraient le champ de bataille ; les hommes ne pouvaient plus conduire leurs coursiers effarouchés. Ceux-ci, à force de secouer la tête, non seulement s'étaient séparés du joug, mais avaient même renversé les chariots : blessés, ils ne traînaient plus que des morts, et l'effroi les empêchait de s'arrêter, la faiblesse, de se porter en avant. Il y eut pourtant quelques chars qui pénétrèrent jusqu'aux derniers rangs ; et ceux qu'ils trouvèrent sur leur passage périrent misérablement : la terre était jonchée de leurs membres coupés ; et, comme leurs blessures, encore toutes récentes, étaient sans douleur, quoique faibles et mutilés, ils n'abandonnaient pas leurs armes, jusqu'à ce que, épuisés par la perte de leur sang, ils tombassent sans vie. »

Et un peu plus loin :

« Comment se figurer tous les jeux cruels de la fortune, le massacre confus des chefs et de leurs bataillons, la fuite des vaincus, les désastres de tous et de chacun en particulier ? Comment trouver des mots pour les peindre ? La fortune sembla vouloir accumuler dans cette journée les événements de tout un siècle. Les uns gagnaient le chemin le plus court qui se trouvait devant eux, les autres se jetaient dans des bois écartés et des sentiers inconnus à l'ennemi qui les poursuivait. N'ayant plus de chefs, cavaliers et fantassins, armés ou désarmés, blessés ou sans blessures, se confondaient les uns parmi les autres.

« La compassion faisant ensuite place à la crainte, ceux qui ne pouvaient suivre étaient abandonnés au milieu des gémissements d'une douleur mutuelle. La soif était le principal tourment de ces malheureux, épuisés par la fatigue et par les blessures : on les voyait ça et là, le long des ruisseaux, avaler d'une bouche avide l'eau à son passage. Mais comme, dans leur précipitation, ils la buvaient trouble, leurs entrailles se gonflaient bientôt par la vase qui les remplissait, et leurs membres affaiblis se laissaient engourdir jusqu'au moment où survenait l'ennemi pour les réveiller par de nouvelles blessures. » (Q.-C., iv, 15 et 16.)

Ce sont là, comme on peut le voir, de simples récits d'école, sans rien de spécial à un combat entre des Macédoniens et des Perses, à la bataille d'Issus ou à la bataille d'Arbeles. Puis, au lieu de faire ressortir ce qui est important, essentiel ; au lieu de faire connaître la manœuvre qui a décidé de la victoire, l'historien s'étend avec

complaisance sur des détails qui ne sont d'aucune utilité. Le dernier des passages cités plus haut est particulièrement remarquable à cet égard : Quinte-Curce oublie la déroute générale de l'armée perse pour s'occuper des blessés qui ont à souffrir de la soif ! Des traits de ce genre abondent dans notre auteur, et, comme ils ne sont pas chez lui seulement par hasard, mais qu'ils tiennent à sa manière ordinaire de raconter, nous sommes amenés, après avoir montré le peu de précision avec lequel il rapporte les choses militaires, à signaler le caractère épisodique ou anecdotique de son œuvre.

Toutes les fois que Quinte-Curce a l'occasion d'insérer dans son récit un épisode curieux, une anecdote piquante, il s'empresse de la saisir. Nous avons déjà vu qu'il s'intéressait aux chars ; ailleurs, dans les batailles avec les Indiens, il s'intéresse aux éléphants. Ce n'est pas tout : Alexandre faisant traverser à son armée des pays nouveaux et extraordinaires, Quinte-Curce ne manque pas de peindre des paysages. Voici, par exemple, le fleuve Marsyas :

« Dans les murs de cette ville (Célènes) passait alors le fleuve Marsyas, célèbre par les chants fabuleux des Grecs. Sa source, descendant de la cime d'une montagne, tombe avec grand fracas sur un roc qui se trouve au-dessous ; de là, étendant son cours, il va arroser les campagnes environnantes, toujours limpide et n'ayant d'autres eaux que les siennes : aussi sa couleur, semblable à celle d'une mer calme, a-t-elle prêté aux mensonges des poètes, et l'on raconte que des nymphes, éprises d'amour pour les belles eaux du fleuve, ont fixé leur séjour sur ce rocher. Tant qu'il coule dans l'enceinte de la ville, il garde son nom ; mais, une fois sorti des murailles, roulant ses eaux avec plus d'impétuosité et d'abondance, il prend celui de Lycus. » (Q.-C., III, 1.)

Plus loin, rencontrant le fleuve Médus, Quinte-Curce s'arrête également à le décrire :

« Nul fleuve n'est plus favorable que celui-là à faire croître le gazon : il revêt de fleurs toutes les terres qu'il arrose. Des platanes et des peupliers couvrent aussi ses rives ; et, à voir de loin les forêts qui le bordent, on les prendrait pour la suite de celles des montagnes. Le Médus, en effet, coule dans un lit profondément encaissé, et, par-dessus les arbres qui l'ombragent, s'élèvent encore des collines, couronnées elles-mêmes d'une riche verdure, qu'elles doivent à la fraîcheur des eaux qui pénètrent leur base. Il n'est pas, dans toute l'Asie, de pays plus salubre... » (Q.-C., V, 4.)

Puis, à propos d'une marche difficile, c'est la description d'un pays de ravins :

« A l'endroit où la pente de la montagne va insensiblement en s'abaissant, un ravin profond, que des torrents avaient creusé en y amassant leurs eaux, coupait le chemin. Avec cela, les branches des arbres, entrelacées les unes dans les autres, et serrées étroitement, opposaient comme une haie sans fin. » (Q.-C., v, 4.)

C'est surtout lorsque l'armée d'Alexandre arrive dans des pays exotiques, que Quinte-Curce s'en donne à cœur joie. Voici les déserts de l'Egypte :

« Il fallait s'avancer dans des chemins à peine praticables pour une troupe peu nombreuse et sans équipages : la terre, pas plus que le ciel, n'y fournit d'eau ; partout s'étendent des sables stériles, qui, échauffés par les feux du soleil, rendent le sol brûlant pour les pieds du voyageur, et causent une chaleur insupportable. Ce n'est pas seulement contre les ardeurs et la sécheresse du pays, que l'on trouve à combattre ; il faut lutter encore contre un sable épais, qui, dans son extrême profondeur, se dérochant sous les pieds, ne permet qu'à grand'peine de se frayer un chemin. » (Q.-C., iv, 7.)

Voici une oasis :

« Enfin l'on arriva au temple du dieu Ammon. Chose incroyable ! Ce temple, situé au milieu de déserts immenses, est caché par des arbres qui l'environnent de toutes parts, et dont l'ombre touffue laisse à peine un passage aux rayons du soleil. Des sources nombreuses y répandent de côté et d'autre leurs eaux vives, qui nourrissent la fraîcheur des bois. La température de l'air y est aussi admirable ; c'est la douce tiédeur du printemps régnant dans toutes les parties de l'année avec une salubrité toujours la même. » (Q.-C., iv, 7.)

Voici les forêts de l'Inde, toutes différentes de celles que connaissaient les Macédoniens :

« Des forêts s'étendaient à une distance presque infinie, et répandaient les ombrages de leurs grands arbres, élevés à une hauteur prodigieuse. La plupart des branches, grosses comme des troncs, descendaient jusqu'à terre, où elles se courbaient et se redressaient ensuite, offrant à l'œil le spectacle, non plus d'une branche qui se relève, mais d'un arbre qui sort de ses racines. L'air y est fort sain, l'épaisseur des ombrages tempère l'ardeur du soleil, et des sources y répandent l'eau en abondance. Ces bois étaient aussi pleins de serpents, dont les écailles avaient tout l'éclat de l'or. Il n'en est point dont le venin soit plus dangereux ; la mort suivait immédiatement leur morsure, jusqu'au moment où un remède fut indiqué par les habitants. De là, en traversant

des déserts, on arriva sur les bords du fleuve Hyarotès ; une forêt plantée d'arbres autre part inconnus, et remplie de paons sauvages, touchait au fleuve. » (Q.-C., ix, 1.)

Ce sont là autant de petits tableaux bien faits, jolis même, et, à ce que disent les voyageurs, généralement exacts ; mais ils sont inutiles. Il suffisait à l'historien de nous fournir les détails topographiques nécessaires à l'intelligence des événements.

A côté de ces épisodes de batailles et de paysages, nous avons encore ce qu'on pourrait appeler des épisodes de costumes. Quinte-Curce rencontre-t-il sur sa route quelque chose d'un peu intéressant à ce dernier point de vue ? Il a grand soin de nous en faire part. C'est ainsi qu'il nous décrit longuement l'armée de Darius en ordre de marche :

« Voici quel était l'ordre de cette marche. En tête, sur des autels d'argent massif, était porté le feu que ces peuples appelaient éternel et sacré ; les mages, placés auprès, chantaient des hymnes nationaux. Derrière eux s'avançaient trois cent soixante-cinq jeunes gens vêtus de robes de pourpre, figurant par leur nombre celui des jours de l'année ; car les Perses ont aussi divisé leur année de cette manière. Venait ensuite un char consacré à Jupiter, traîné par des chevaux blancs, et que suivait un coursier d'une grandeur extraordinaire, que l'on appelait le coursier du soleil ; des houssines d'or et des vêtements blancs distinguaient les conducteurs de ces chevaux. A peu de distance étaient dix chariots richement incrustés d'or et d'argent, et, à leur suite, était réunie la cavalerie de douze nations, d'armures et de mœurs toutes différentes... » — Puis vient le char du roi : « Le roi lui-même se tenait sur son char à une majestueuse hauteur. Les deux côtés du char étaient décorés d'images des dieux, figurées en or et en argent. Le joug était parsemé de pierreries et surmonté de deux statues d'or, hautes d'une coudée ; l'une représentait Ninus, et l'autre Bélus. Au milieu, un aigle d'or, les ailes déployées, était placé comme un emblème sacré. La parure de Darius effaçait tout le reste en magnificence : sa tunique de pourpre était, dans le milieu, relevée par une broderie blanche ; son manteau, où l'or élinçelait, était orné de deux éperviers du même métal, qui semblaient fondre l'un sur l'autre à coups de bec ; enfin, de sa ceinture d'or, semblable à celle d'une femme, pendait un cimenterre, dont le fourreau était tout entier de pierres précieuses. Le diadème des rois s'appelle, chez les Perses, *cidaris* : celui de Darius était un bandeau de couleur bleue mêlée de blanc. Derrière le char marchaient dix mille soldats armés de piques enrichies d'argent et garnies de pointes d'or... » (Q.-C., III, 3.)

Encore une fois, tout cela est inutile. Quinte-Curce pouvait, en quelques lignes, nous donner une idée de l'armée perse, sans entrer dans ces détails qui n'aident pas à comprendre l'expédition d'Alexandre.

Mais ce que Quinte-Curce développe avec le plus de plaisir, ce sont les petites anecdotes qu'un historien sérieux ne prendrait pas la peine de consigner. La plupart sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rapporter ici ; rappelons-en seulement quelques-unes. C'est, par exemple, la fameuse histoire du nœud gordien ; — le bain d'Alexandre dans les eaux glacées du Cydnus ; — la scène entre Alexandre et son médecin Philippe ; — l'aventure d'Abdalonime, ce pauvre jardinier, descendant des anciens rois de Tyr, qu'Alexandre rétablit sur le trône de ses ancêtres ; — la visite d'Alexandre à la femme et aux enfants de Darius, faits prisonniers après la bataille d'Issus ; — l'entrevue d'Alexandre et de Porus, un des rois de l'Inde.

Les anecdotes de ce genre sont si nombreuses dans Quinte-Curce, qu'elles constituent, à elles seules, une bonne moitié de son ouvrage. Elles donnent à cet ouvrage de la variété, et aussi une certaine couleur romanesque ; surtout, comme elles sont fort édifiantes, elles en font une sorte de morale en action.

Non seulement l'histoire d'Alexandre, prise dans son ensemble, est une grande leçon de sagesse, puisque nous y voyons ce héros devenir peu à peu un modèle de toutes les vertus, jusqu'au moment où, grisé par ses succès, il s'abandonne à ses mauvais instincts ; mais la moindre partie de cette histoire renferme également une leçon que Quinte-Curce s'efforce de mettre en lumière. S'il s'arrête à nous décrire les armées perse et macédonienne, c'est pour nous montrer que la valeur des soldats réside moins dans la parure et la richesse, que dans des habitudes de discipline et d'endurance. De même, il se sert de l'exemple d'Abdalonime pour nous prêcher la modestie et la simplicité. Il n'est pas jusqu'au récit de la mort de Darius qui ne comporte son enseignement : l'auteur le destine à nous apprendre, ce que nous savons déjà, que les hommes sont des monstres d'ingratitude.

Après la bataille d'Arbèles, Darius fut assassiné par un de ses satrapes. Il venait d'expirer, lorsque Alexandre le rejoignit :

« En apprenant la fin misérable de ce puissant monarque, Alexandre répandit d'abondantes larmes, se dépouilla de sa chlamyde pour en couvrir le corps de Darius, et le fit partir en grande pompe vers sa famille, pour qu'il y reçût les honneurs de la sépulture royale chez les Perses, et fût placé dans le monument où

reposaient ses ancêtres. Cette ingratitude des hommes, qui payait tant de bienfaits par une mort cruelle, est sans doute en elle-même bien digne d'horreur et d'exécration ; mais il est une circonstance qui la couvre d'une infamie plus noire encore aux yeux de la postérité : c'est la fidélité merveilleuse d'un chien, qui, seul, resta près de Darius délaissé de tous ses serviteurs, et qui lui garda, au moment de sa mort, le même attachement qu'il lui avait témoigné pendant sa vie. » (Q.-C., v, 13.)

Quinte-Curce est si préoccupé de donner des leçons de morale, qu'il ne laisse passer aucune occasion de glisser dans son récit des sentences, des maximes. Il nous dit, par exemple, que « la fortune gâte souvent le meilleur naturel » ; qu'il est « plus grand de refuser un royaume que de l'accepter » ; que « les hommes, quelque brillante que soit leur prospérité, sont toujours plus enviés qu'heureux ».

Ces sortes d'aphorismes étaient à la mode de son temps. On en trouve partout, jusque dans Pétrone et dans la bouche de cet amphitryon grotesque, Trimalcion, qui, au milieu de son fameux festin, fait apporter un squelette sur la table, et s'écrie, en s'adressant à ses invités : « Voilà l'homme ! Et dire que nous ne vivons pas aussi longtemps que les bons vins ! »

Un dernier caractère de l'ouvrage de Quinte-Curce, caractère sur lequel, après ce que nous avons vu, il n'est pas besoin d'insister, c'est la forme oratoire du style. Si Quinte-Curce n'était pas lui-même un rhéteur, il était du moins un excellent élève des rhéteurs. D'abord, il tourne ses récits d'une façon déclamatoire ; puis, les discours sont en abondance dans son livre. Tout le monde y parle, à tout propos, dans les circonstances les plus invraisemblables, et tout le monde y parle fort bien, d'après les règles de la meilleure rhétorique. Il est vrai que la matière y prêtait, et nous trouvons dans les *Suasoriae* de Sénèque le père, un certain nombre de discours se rapportant à l'histoire d'Alexandre. Nous trouvons même dans ce recueil des sujets que Quinte-Curce a traités.

Ainsi donc, les principaux caractères de l'ouvrage de Quinte-Curce sont : le manque de précision dans l'exposé des choses militaires ; une place considérable faite dans le récit aux épisodes et aux anecdotes ; un souci constant de l'auteur de faire de la morale ; enfin, un style oratoire. Il résulte de là que cet ouvrage ne saurait être une véritable histoire. Si ce n'est pas un roman, comme l'ont prétendu quelques critiques, il faut reconnaître que cela y ressemble singulièrement.

R.

La psychologie.

Cours de M. VICTOR EGGER,

Professeur à l'Université de Paris.

La méthode psychologique : procédés complémentaires.

Au point où nous en sommes, un retour en arrière est utile.

Trois procédés, en définitive, servent à faire de la psychologie pure. Le premier, c'est la méthode des groupes naturels ou méthode conceptualiste. On se meut, avec ce procédé, dans les généralités ; il réclame un esprit philosophique et ne fournit pas de véritables faits. La méthode des exceptions (observation de faits passés et surtout de faits récents) fournit, au contraire, des faits ; et l'expérimentation, inséparable de l'observation du présent, fournit des faits. Je ne parle plus de la méthode des exemples : elle n'est que la synthèse des deux premières.

Tels sont les trois procédés légitimes de la psychologie pure. Comment se fait-il que ce premier qui, pourtant, ne donne pas des faits, ait été le plus employé ?

C'est que l'expérimentation psychologique n'est pas conforme au type idéal de l'expérimentation. La psychologie mixte, celle qui étudie à la fois l'âme et le corps, peut se servir de la même expérimentation que les sciences de la nature. Mais, si l'expérimentation retrouve alors ses conditions ordinaires (appareils, etc.), cela n'est pas d'un très grand profit pour la psychologie pure. Que veut, en effet, la psychologie mixte ? Tantôt elle est une science de rapports, des rapports de l'âme et du corps, et alors ce qu'elle vise ce n'est pas la psychologie pure, mais les rapports de l'âme et du corps ; tantôt elle vise à provoquer, par une action sur le corps, des faits de conscience, pour étudier ceux-ci. Mais tous les défauts de l'expérimentation sur soi-même se retrouvent dans le fait psychique suscité de cette manière : il n'est pas sincère ; le naturel de l'âme n'est pas, ainsi, révélé. Les illusions et les dangers de l'expérimentation ainsi entendue n'échappent nullement à ceux qui l'emploient ; néanmoins, ils essayent d'y échapper et croient pouvoir apporter ainsi une précieuse contribution à la psychologie pure. Leur méthode étant un procédé de perfectionnement de l'observation, ils croient pouvoir, par son moyen, apporter à la psychologie le même secours que la méthode expérimentale apporte

aux sciences de la nature extérieure. Mais, puisque, dans ce cas, l'expérimentation a de tels défauts, ne devrait-on pas s'attarder longtemps dans l'emploi de la méthode des exceptions avant de demander à la méthode expérimentale ce qu'elle peut donner ?

On ne le fait pas ; pourquoi ?

Tout simplement, parce que l'expérimentation est une occupation, tandis que l'observation psychologique n'en est pas une. L'observateur est un curieux, un amateur. L'observation peut avoir de très heureux résultats ; mais, en fait, la plupart des observations, n'étant pas faites par un Newton ou un Galilée, ne profitent pas beaucoup à la science. Comment font, dira-t-on, les observateurs de métier, les astronomes, les naturalistes ? Ils s'arrangent pour que les phénomènes à observer soient toujours à leur portée. Mais ce sont là des observateurs de métier ; les phénomènes qui ne peuvent être parqués, les phénomènes imprévus, on ne peut les observer. L'observateur rejoint l'expérimentateur, s'il peut, à toute heure, recueillir des observations ; mais celui qui, selon l'expression de Royer-Collard, « attend de l'imprévu », ne peut faire un métier de l'observation. Voilà pourquoi la méthode des exceptions a donné peu de résultats : elle est peu employée. J'en parle à bon escient, car j'ai fait beaucoup de ces observations ; mais j'en ai fait peu, si je compare leur nombre à la richesse de la matière, et j'en ai fait peu, parce que les résultats en étaient peu intéressants pour un philosophe, parce que, surtout, ce n'était pas là une occupation. On ne peut être professeur de philosophie et curieux. Il y a donc des difficultés de fait, qui tiennent tout simplement aux conditions normales de la vie pratique des hommes, qui empêchent de faire fructifier cette méthode. Elle est pourtant à la base de la psychologie.

Ainsi, les deux procédés de la psychologie pure qui donnent des faits ont tous deux des inconvénients. Le premier, l'observation, a contre lui qu'il n'est pas une occupation ; le deuxième, l'expérimentation, ne donne que des faits toujours contestables. C'est pour cela que la psychologie se fait surtout par réflexion critique, c'est-à-dire par la méthode des groupes naturels.

J'ai à parler maintenant d'un second procédé auxiliaire de la psychologie pure ; c'est l'inférence des faits subconscients. Nous rentrons (le mot l'indique) dans la psychologie critique et par conséquent philosophique. Mais, du moment que l'on dit : fait subconscient, il importe de distinguer les faits ainsi appelés des faits inconscients avec lesquels on les a souvent confondus. Cette distinction résultera, d'ailleurs, des considérations successives que je vais exposer.

Tout d'abord, toute inférence de l'inconscient est illégitime. Si la psychologie est la science de la conscience, les faits vraiment inconscients, au sens rigoureux du mot, sont étrangers à l'objet de la psychologie. Si un phénomène nerveux non accompagné d'un état de conscience peut être appelé, à ce titre, inconscient pour le distinguer d'un phénomène nerveux accompagné d'un état de conscience, lui donner le nom du phénomène conscient qui pourrait l'accompagner, mais ne l'accompagne pas, ce ne sera jamais aussi qu'une métaphore, et une métaphore trompeuse. Au fond, il n'y a aucune raison d'introduire dans la psychologie un pareil fait : c'est faire une inférence illégitime.

Le même raisonnement doit être fait au sujet des conditions permanentes et inconscientes des phénomènes passagers. Je veux dire que, sous les mots de facultés, tendances, habitudes, il n'y a pas de faits de conscience ; il y a des idées dont l'objet est la condition permanente, mais en dehors de la conscience, de certains faits de conscience qui apparaissent à intervalles irréguliers et semblables. Il est presque impossible de faire de la psychologie sans employer de pareils mots ; mais il n'y a pas là autre chose que des symboles. Les facultés, dont on a tant abusé, ne sont pas conscientes ; ce sont des idées générales qui symbolisent la présence plus ou moins fréquente, dans la conscience, de faits semblables. On parle aujourd'hui de tendances, mais quelle différence entre les tendances d'aujourd'hui et les facultés d'autrefois ? Facultés, tendances, habitudes, ce sont là des symboles. Toutes les habitudes sont inconscientes et n'ont, en dehors de la conscience, aucune réalité. Il en est de ces idées comme des fluides de l'ancienne physique : ce sont de purs et simples symboles.

Je passe maintenant à une autre inférence, qui n'est pas moins illégitime que celle de l'inconscient. On a dit que toute conscience claire suppose la conscience obscure de ses éléments. Est-il légitime de passer du fait clairement conscient à son élément subconscient ? Cette théorie est de Leibnitz, mais le raisonnement de ce grand philosophe me paraît fautif. Le texte de Leibnitz se trouve dans l'Avant-Propos des *Nouveaux Essais* (p. 130 de l'éd. Boutroux) ; Leibnitz compare même les perceptions (page 135) à des atomes. Dans le texte de la page 130, Leibnitz mêle deux faits. Il s'agit du bruit de la mer. De loin, le mugissement paraît continu, parce qu'il y a toujours une vague qui se brise. Si l'on est au bord du rivage et non loin, alors on entend les vagues se briser l'une après l'autre ; chacun de ces bruits distincts implique l'audition subconsciente du bruit que font une infinité de gouttes d'eau en frappant le sol.

C'est là un raisonnement célèbre, répété souvent depuis ; Taine l'a repris à propos de la roue de Savart. Néanmoins, nous ne pouvons l'accepter. Le fait de conscience n'est pas divisible jusqu'à des éléments indivisibles. Pourquoi le bruit paraît-il un ? Parce qu'il est homogène. Au nom de quoi, ensuite, se fait la division ? Parce qu'on a l'idée d'une cause extérieure multiple du fait de conscience simple.

Il y a deux contradictions dans la thèse de Leibnitz. D'abord cette thèse revient à dire que le fait de conscience est en même temps ce qu'il paraît et ce qu'il ne paraît pas ; ce qu'il paraît, c'est-à-dire un état fort, un état homogène ; ce qu'il ne paraît pas, c'est-à-dire une multiplicité d'états faibles identiques et indiscernables. La conscience se trompant, la réflexion doit l'éclairer, mais peut-on récuser le témoignage de la conscience ?

Voici l'autre contradiction. L'objet est multiple en soi ; la subconscience le saisit dans sa multiplicité. La conscience claire le voit, mais n'en voit pas les éléments que voit la subconscience ; la conscience obscure serait donc plus adéquate à la réalité que la conscience claire. Plus spécieux serait l'exemple d'un paysage, dont on perçoit en même temps l'ensemble et les détails, inséparables. Mais, dans ce cas, beaucoup de détails ou d'éléments ne sont pas distinctement perçus. Il y a fort longtemps j'habitais à Paris très haut, et de ma fenêtre je voyais ce qu'on peut appeler un paysage parisien. Je le contemplais souvent et, quand je le contemplais, j'en détachais inévitablement certains éléments. Un jour, un ami vint me voir. Je lui fis admirer mon paysage, et soudain il me dit : « Tiens, voilà la flèche des Invalides. » Il me la révélait ; je ne l'avais jamais vue. Un leibnitzien me dira : vous l'aviez vue. Je soutiens, moi, que je ne l'avais pas vue. Cette ligne d'or, elle contribuait, pour sa part, à la beauté spéciale du paysage aérien ; mais je ne l'avais jamais vue, puisque je ne l'avais jamais détachée de l'ensemble.

Que penser donc de l'unité ? L'unité n'est pas objective ; elle est subjective. Elle va du sujet à l'objet. Lorsque nous sommes en présence d'un paysage, ce paysage est un, et, en même temps, nous avons l'idée d'une division possible, qui devient réelle, si nous détachons un élément ; nous lui conférons alors une unité qui ne lui appartenait pas. L'unité résulte d'un acte conscient qui sépare, dans le tout donné, un objet, puis un autre. Chevreul disait : un fait est une abstraction. C'est vrai, surtout en tant que *un*. Dire qu'un fait est un, c'est un acte du sujet, et, dans cet acte, il y a de l'arbitraire. L'unité peut être conférée à tout ; elle est

soufflée capricieusement par l'esprit, tantôt sur des touts, tantôt sur des parties.

Il était important de réfuter l'argumentation très spécieuse et très célèbre de Leibnitz. Les états de conscience subconscients ne sont pas les éléments irréductibles des états de conscience claire ni des conditions cachées de ces états. Ce sont des états de conscience autres que les clairs et qui les accompagnent ou les suivent ou les précèdent. C'est à l'aide des états clairs qu'on les aperçoit. Mais, pour que l'inférence des faits subconscients soit légitime, il faut qu'il y en ait, il faut qu'il soit sûr qu'on en a vu. Eh ! bien, lorsqu'on emploie les méthodes de la psychologie pure, on voit des faits subconscients mêlés aux observations de faits de conscience. Si midi vient de sonner pendant que nous étions distraits et si, à midi 3, quelqu'un nous dit que midi a sonné, nous pouvons dire : « Ah ! c'est vrai, je l'ai entendu. » A quelle méthode se rapporte cet exemple de Leibnitz (p. 130, éd. Boutroux) ? A la méthode des exceptions. Ainsi il y a des faits de conscience subconscients dont nous avons conscience tôt ou tard. Nous savons, d'ailleurs, que des états de conscience répétés perdent de leur intensité et deviennent de plus en plus faibles. Il y a donc une base solide au raisonnement par lequel nous pouvons inférer des faits subconscients, quand ils sont disparus. Il arrive assez fréquemment qu'un psychologue suppose un état de conscience subconscient comme condition nécessaire d'un état de conscience claire. Un psychologue amateur, très intelligent, signale le fait suivant : il y a quelques années, il se promenait dans une rue de New-York, lorsqu'il se mit à se rappeler un souvenir qu'il croyait disparu, celui des îles Sandwich. Une autre fois, dans la même rue, le même souvenir lui revint. Il retourna dans la rue pour savoir pourquoi : il passait devant une maison où habitaient des Chinois. Or, les Chinois dégagent une odeur particulière, et aux îles Sandwich, qu'il avait habitées, il y en a beaucoup. C'est là une inférence légitime ; mais, pour faire de telles inférences, il faut être prudent. C'est pour cela que l'inférence du subconscient fait partie de la psychologie critique. Récuser de telles inférences, c'est couper les ailes de la psychologie. Presque toutes les théories générales de la psychologie impliquent cette inférence, et, pour ma part, je l'emploierai.

Ainsi la méthode de la psychologie pure comprend, outre ses trois procédés principaux, deux procédés supplémentaires : la méthode de l'effort ou expérimentation sur soi-même, et celle de l'inférence du subconscient ; mais, par ces procédés, nous ne sortons pas de l'individu, et cette méthode, par suite, mérite le nom de méthode intérieure.

V. H.

Les phénomènes généraux en histoire.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Maître de conférences à l'Université de Paris.

La division en classes.

Nous avons étudié les phénomènes habituels de formation, d'organisation et d'évolution des services spéciaux les plus généraux et les plus anciens ; pour être complet, il faudrait examiner les services spéciaux plus récents, qui n'existent que dans les Etats modernes, travaux publics, organisation économique, assistance, enseignement, et ce résidu d'opérations multiples de police et d'administration qui est laissé aux pouvoirs locaux. Mais ce sont des phénomènes restreints à une période très courte de l'histoire, dont l'évolution est à peine commencée, et, d'ailleurs, nous les retrouverons à propos de la vie économique et intellectuelle.

Nous aborderons d'abord l'analyse des phénomènes relatifs à l'organisation du gouvernement, au fonctionnement de la vie politique, intérieure et extérieure ; ce sont les conflits entre les Etats, les conflits entre les partis. Mais on ne peut les comprendre qu'en étudiant d'abord un phénomène étroitement lié à la vie politique, produit en partie par l'organisation et réagissant ensuite sur cette organisation : c'est la division de la société en classes. Nous en verrons aujourd'hui la formation, les caractères généraux, l'évolution.

I. La division de la société en classes n'est pas un phénomène universel ; elle n'existe pas chez les peuples sauvages actuellement connus : là, tous les membres, même le chef héréditaire, mènent la même vie et se regardent comme égaux. Une évolution est nécessaire pour que la société arrive à se diviser en classes ; mais cette évolution se produit chez tous les peuples civilisés ; elle est ou une condition ou une conséquence de la civilisation. La division apparaît chez tous les peuples connus historiquement ; au moment où nous commençons à les connaître, on aperçoit ou, tout au moins, on devine une division en classes parfois seulement à ses débuts. Ce n'est donc pas un phénomène primitif, puisqu'on le saisit dans sa formation. On le trouve s'accomplissant parallèlement chez plusieurs peuples, sans qu'on puisse parler d'imitation de l'un par l'autre ; il existe dans

l'Inde, en Chine, au Japon, dans les empires d'Orient, chez les peuples sémitiques et européens, et même dans les empires d'Amérique.

Dans toutes ces sociétés, les individus ne forment pas une seule masse ; ils sont divisés en groupes fixes, distingués par des noms. La division se fait suivant deux procédés : on a soit des sections regardées comme égales entre elles, juxtaposées, coordonnées, soit des classes inégales, superposées, subordonnées. Pour emprunter une comparaison au monde matériel, on peut dire que la division en sections correspond à une maison divisée en plusieurs pièces, tandis que la division en classes correspond à une maison à plusieurs étages. Les deux régimes se combinent dans les sociétés compliquées.

1. La division en sections est peu importante dans la vie d'un peuple. Nous nous bornerons à indiquer les procédés suivant lesquels une société se sectionne. On a des groupes formés de familles, qui descendent ou croient descendre d'un même ancêtre, qui ont une même origine physiologique ; le phénomène est très mal connu dans les empires d'Orient ; on le saisit surtout chez les petits peuples sémites et méditerranéens, la *tribu* d'Israël, le *genos* grec, la *gens* romaine ; ces groupes ne sont d'ailleurs probablement que les restes d'une ancienne division, et disparaissent quand le peuple est définitivement constitué. Une autre forme de groupement réunit les hommes qui exercent ensemble un même droit, la *phylé* grecque, par exemple ; on a cru que ce groupement était d'origine naturelle, qu'il rapprochait des familles ; en réalité, il n'apparaît que chez des peuples fortement constitués et avec un caractère symétrique (trois tribus chez les Doriens, quatre chez les Ioniens), qui indique qu'on a affaire probablement à un sectionnement d'origine politique. Le sectionnement le plus général, le plus durable, est celui qui groupe des hommes ayant le même genre de vie, la même profession ; chaque homme transmet son métier à son fils ; le fait se rencontre en Egypte ; il est surtout net dans l'Inde, où les gens de même métier forment des castes ; il reparait au Moyen Âge. Dans les sociétés plus évoluées, le changement de genre de travail devient plus facile d'une génération à l'autre, le métier devient individuel, cesse de former une division héréditaire ; mais il reste un principe de division pratique, les gens exerçant une même profession ayant nécessairement des intérêts communs qui les rapprochent.

2. La division en classes superposées est un phénomène beaucoup plus important dans la vie des sociétés. Elle est un produit

d'évolution, lent à se créer, mais très tenace une fois qu'il est créé; c'est un phénomène beaucoup plus durable que l'évolution politique. Dans chacun des pays civilisés s'est créée, dans la période antique, une société à étages, et cette division s'est perpétuée, tantôt se contractant, tantôt s'accroissant par des subdivisions nouvelles, jusqu'au xix^e siècle; elle n'a pas été détruite par la décomposition de l'organisation politique, elle a survécu à la dissolution de l'empire romain, à l'invasion barbare; sans doute elle a été modifiée, sans doute les personnes ont changé, mais le cadre est resté.

La division en classes apparaît chez tous les peuples antiques civilisés dès le moment où chacun d'eux est connu par des documents: on la trouve en Egypte, dès les premières dynasties, en Assyrie, dans l'Inde, en Chine, dans toutes les cités antiques, chez les peuples Celtes (cf. César), chez les peuples Germains (cf. Tacite), chez les peuples Slaves. On en a conclu que c'était le régime primitif, normal, de l'humanité, que, dès l'origine, les peuples avaient été organisés en familles patriarcales aristocratiques, *gentes*, *genè*, dont le rapprochement aurait constitué le peuple, la cité. Ce fut la théorie de l'école *historique* de Niebuhr; elle a été systématisée par Sumner Maine, par Fustel de Coulanges, qui étaient dominés à leur insu par la tradition de la Bible (elle montre, en effet, les patriarches à l'origine de l'humanité) et surtout par leur opposition à l'école révolutionnaire du droit naturel, de l'égalité primitive, du contrat social; ce fut la théorie classique de presque tout le xix^e siècle. — Elle a été ébranlée par la comparaison avec les peuples sauvages actuels; elle a été abandonnée par les historiens récents de l'antiquité, Beloch, Ed. Meyer, par les économistes, Schmoller, qui ont adopté la théorie inverse: les peuples ont été d'abord formés de gens égaux entre eux; l'inégalité, la division en classes sont apparues par suite de la vie en cités. Cette théorie s'appuie sur des raisons historiques et des raisons logiques; les peuples les plus aristocratiques sont les plus évolués (Ioniens, Doriens, Etrusques, Latins); au contraire, les peuples les moins évolués ont conservé longtemps une organisation égalitaire (peuples montagnards de la Grèce occidentale, Etoliens, Acarnaniens, Epirotes), et en Italie (peuples Sabeliens); de plus, les mêmes peuples semblent avoir eu cette organisation égalitaire aux plus anciennes périodes de leur histoire: ainsi nous apparaissent les Grecs de l'époque homérique. Les raisons logiques sont l'analogie avec les peuples sauvages actuels et l'impossibilité de comprendre comment une division en classes peut exister chez un peuple encore sauvage.

La division en classes s'est faite par deux procédés différents en principe, mais qui ont agi simultanément. Ou bien une société homogène de gens égaux entre eux s'est différenciée, ou bien des étrangers se sont introduits dans une société déjà existante et y sont entrés en conservant une condition différente de celle des membres antérieurs.

a) La différenciation dans une société homogène est le procédé le plus général ; elle s'accomplit de deux façons.

La plus habituelle est la différenciation par en haut : de la masse des gens jusque-là égaux se détachent des individus ou des groupes qui deviennent supérieurs au reste. La supériorité résulte des diverses conditions. Elle est créée par les fonctions de gouvernement : le prince et sa famille dans les empires, les anciens magistrats dans les cités antiques (à Rome, les *patricii*, les *nobiles*) ; les *comités*, à l'époque mérovingienne, en sont des exemples. Elle résulte des fonctions de religion (Egypte, Inde avec les brahmanes, Moyen Age avec le clergé). Les fonctions de guerre donnent également la supériorité à ceux qui les exercent (Inde, Egypte, Israël, Amérique, cités grecques, Sparte surtout). Mais la principale condition est la richesse, à l'origine la propriété terrienne, plus tard le commerce ; le fait est mal connu pour l'Orient ; il apparaît nettement dans les cités antiques, pour lesquelles Aristote le relève déjà : les Eupatrides, à Athènes, semblent bien avoir été des propriétaires ; de même, à Rome, la richesse conduit à distinguer des classes sociales ; on retrouve le fait chez les Etrusques, chez les Gaulois. De plus, la richesse se combine avec les fonctions de guerre ; il faut être riche pour acheter une armure complète.

Une autre forme de différenciation est la différenciation par en bas : de la masse des égaux se détachent des inférieurs ; mais il semble que ce procédé soit anormal. Deviennent inférieurs les gens qui, pour une raison ou pour une autre, ne peuvent remplir les conditions nécessaires de l'égalité : *ὑπομεινονες* de Sparte, *ἀτιμοί* d'Athènes, *coloni* de Rome, *parias* de l'Inde ; le phénomène se produit surtout dans les sociétés en proie au désordre, à l'anarchie : à l'époque carolingienne, par exemple, tous les hommes libres, pour assurer leur sécurité, sont obligés de se recommander à des gens puissants.

b) L'autre procédé est l'introduction d'étrangers ; elle se produit également par deux procédés inverses, par en haut et par en bas. — Des étrangers viennent s'établir comme supérieurs, par conquête ou colonisation ; mais, le plus souvent, les colons sont en même temps conquérants (colons grecs, croisés en

Orient). Colons ou conquérants, ces étrangers constituent une classe supérieure à la masse de la population : le fait est mal connu pour l'Orient, sauf pour l'Inde et la Chine avec les Mandchoux ; il s'est peut-être produit dans l'empire des Incas ; mais il est surtout frappant chez les peuples antiques, Doriens en Laconie, Thessaliens, Phéniciens à Carthage, citoyens romains et Italiens dans les pays soumis à Rome, Arabes dans tous leurs empires, *conquistadores* espagnols. Les exemples d'aristocraties fondées sur la conquête ont entraîné A. Thierry à cette théorie, que toute société à classes privilégiées est le produit d'une conquête ; cette généralisation est excessive, et même le cas sur lequel Thierry s'est appuyé, la société anglaise du ^{xii}^e siècle, n'est pas favorable à la théorie ; cette société à classes privilégiées n'est pas vraiment le produit de la conquête normande ; les Normands ont bien conquis l'Angleterre mais n'ont pas créé la hiérarchie ; elle existait avant leur arrivée, ils n'ont fait qu'entrer dans une société aristocratique, ils ont simplement remplacé dans la plus grande partie du pays les nobles (*thanes*) saxons et peut-être activé l'évolution dans la partie danoise de la contrée. L'introduction d'étrangers par en haut dans une société n'est donc qu'un des procédés de formation d'une classe privilégiée, et non pas le plus actif.

L'introduction d'étrangers par en bas est un phénomène beaucoup moins apparent. D'ordinaire, elle se fait par individus isolés ou au plus par petits groupes ; dans une société d'indigènes libres et égaux, on amène par force des étrangers comme inférieurs ; dans les anciens empires d'Orient, les captifs sont réduits en esclavage, en Egypte, en Assyrie (un roi d'Assyrie transplante même en bloc tout un petit peuple, les Juifs) ; chez les peuples méditerranéens, les esclaves sont des prisonniers de guerre ou des gens capturés par les pirates : on le voit déjà dans les poèmes homériques, mais le nombre des esclaves apparaît encore fort restreint. Le fait est devenu habituel dans tous les États grecs à partir du ^{vi}^e siècle (la tradition attribue l'origine de l'esclavage aux Eginètes, ce qui est possible ; les Eginètes s'adonnent au commerce) et il atteint son maximum d'extension à Rome. L'esclavage a été conservé par les peuples d'Orient, par les musulmans, et, à partir du ^{xvi}^e siècle, il a été augmenté par la piraterie chez les peuples méditerranéens, chrétiens aussi bien que musulmans. Dans les colonies européennes tropicales, il a été développé pour des raisons économiques ; la traite y a constitué toute une classe inférieure nègre. Il faut noter que l'esclavage tend à produire une division en trois classes et non pas seulement en deux : on a les hommes libres, les esclaves, les affranchis. — Parfois aussi, les

étrangers inférieurs s'introduisent volontairement dans une société qui les tolère : *métèques* à Athènes, pérégrins à Rome.

3. Par ces procédés simultanés s'est créée chez les peuples civilisés une superposition de groupes de condition différente ; elle est consolidée ensuite par la tradition et l'hérédité ; chaque famille est fixée dans la condition de son ancêtre. On a ainsi des classes hiérarchisées. Dans l'Inde, les classes sont si bien fixées qu'elles constituent des castes, au nombre de quatre, deux castes supérieures, une inférieure, une moyenne. Le phénomène est général dans tout le monde méditerranéen, avant la constitution de l'empire romain ; et le système est unifié par cet empire : on a alors cinq ou six classes, deux supérieures, *nobilitas* et *ordo equestris*, une classe moyenne, *cives* ou *plebs*, une ou deux classes de *peregrini* et *libertini*, une classe inférieure, *servi*. Le régime est simplifié par la fusion des deux classes supérieures en une seule, l'*ordo senatorius* et des *peregrini*, *libertini* et *cives* ; on n'a plus alors que trois étages. La division ne disparaît pas après les invasions barbares ; la hiérarchie de l'empire romain se conserve, mais en se combinant avec la hiérarchie des peuples germaniques, à deux classes seulement : serfs et libres. La classe supérieure augmente en nombre par suite de l'introduction des guerriers devenus propriétaires et des fonctionnaires, *optimates* ; la classe inférieure est renforcée par les serfs. On a ainsi trois classes : *servi*, hommes libres, *optimates*. La classe des hommes libres est rongée par les deux bords : les propriétaires sont renforcés par les vassaux guerriers, et ainsi se constitue la classe des *milites* ; les hommes libres qui cessent d'être propriétaires deviennent des *coloni*. Au ^{xii}^e siècle, la hiérarchie est contractée en deux classes, à la campagne : classe inférieure, *villani*, classe supérieure qui se divise en deux sections égales en dignité, *milites*, *clerici*.

Les peuples d'Europe restés hors de l'empire ont eu la même évolution, et, au ^{xii}^e siècle, on trouve la même hiérarchie partout. Dans les régions conquises par les musulmans, les guerriers musulmans constituent une classe supérieure, superposée à l'ancienne hiérarchie où la noblesse a disparu ; la société est dominée par une démocratie d'égaux, qui redevient en fait une noblesse : le phénomène est bien marqué dans les pays des Balkans. Au Japon, on a deux classes de guerriers : les *samurai*, guerriers, les *daimios*, gouverneurs.

En Europe, une évolution spéciale se produit dans les villes. Dans le Midi, on a, dès l'origine, deux classes, *chevaliers* et *bourgeois* ; dans les villes nouvelles, les habitants sont d'abord tous égaux en principe, sauf les *servi* des seigneurs ; puis, la richesse

augmentant par le commerce, la masse des bourgeois se différencie ; il s'en détache d'abord une noblesse de fonctions, *patrizier*, *lignages*, qui, en Italie, se fond avec les *milites* ; parmi les gens de métiers, on a peu à peu deux classes : les gens qui ont ces métiers les plus lucratifs et les plus considérés, ceux qui n'exigent pas de travail manuel ou nécessitent des études spéciales (médecins, légistes, clercs), les *honoratiore*s, les *bourgeois* proprement dits en France, et les gens qui ont des métiers moins lucratifs, où le travail manuel est plus nécessaire ; c'est la distinction italienne des *arts majeurs* et des *arts mineurs* ; puis les professions deviennent pratiquement héréditaires, et on arrive à distinguer les *maîtres des métiers* et les *compagnons ou garçons*.

A la campagne, les tenanciers se différencient d'abord par leur condition légale en serfs et francs, puis par la nature et l'étendue de leur tenure : on a ainsi en Allemagne le *vollbauer*, le *halbauer*, le *kossat*.

Le résultat est, au xvii^e siècle, une société très hiérarchisée, avec un grand nombre de classes, avec au moins huit ou dix étages (cf. Loyseau, *Traité des ordres et dignités*). C'est l'ancienne hiérarchie romaine renouvelée et complétée, à des époques différentes suivant les pays. Elle est moins complète dans les pays d'Europe orientale récemment civilisés, Pologne, Hongrie, Russie, où la division en classes ne commence à se former qu'après l'expulsion des Tartares. En Angleterre, le nombre des classes est également très restreint : *francs-tenants*, *gentry*, *lords* (ces derniers constituant une noblesse officielle peu nombreuse).

II. L'organisation des classes diffère suivant les sociétés ; mais les classes étant peu nombreuses, le nombre des variétés possibles est limité. On a deux classes, une qui est soumise et exploitée, l'autre qui est dominante : *Eupatrides* et *Thètes* en Grèce, *milites* et *villani* au Moyen Age, *musulmans* et *raïas* ; on a trois classes, exploitée, dominante, indépendante : à Sparte, *Spartiates*, *Ilotes* et *Périèques* ; à Athènes, *citoyens*, *esclaves*, *métèques* ; au xii^e siècle, *nobiles*, *servi*, *burgenses* ; on a quatre classes : Europe des xiv^e et xv^e siècles, par suite de la division des *burgenses* en deux classes ; on a cinq classes : empire romain.

1. Quels sont les caractères habituels des classes les plus générales ?

a) La classe inférieure est formée normalement de la masse des travailleurs manuels, paysans et artisans. Elle prend une condition légale ou coutumière, dont les formes se succèdent suivant une évolution continue. Dans les cités antiques, elle est constituée par une clientèle indigène, au-dessus de laquelle se

trouvent les propriétaires ; on a un phénomène correspondant chez les peuples d'Orient. Puis, avec la civilisation commence l'esclavage, dont le type le plus net se présente à Rome, avec les phénomènes les plus frappants : absence de tout droit, vente, mobilité très grande de la population inférieure ; ces esclaves sont à la fois cultivateurs ; *familia rustica*, domestiques et ouvriers, *familia urbana*. L'esclavage est continué entre chrétiens et non chrétiens : le mot même vient de *Sclaven*, Slaves, réduits en esclavage par les chrétiens. En certains pays, il se transforme en *servage*, dans les sociétés agricoles : le serf est un cultivateur fixé, héréditaire, chargé de redevances et de corvées ; les meilleurs types sont les *Ilotes*, les *servi* des Germains, les *servi* du Moyen Âge qui sont d'anciens esclaves devenus tout à fait semblables aux *coloni* ; le servage a été introduit dans les pays slaves germanisés, et on retrouve quelque chose d'analogue dans les pays conquis par les Espagnols, avec les *repartimientos*. Le serf est dépendant, taillable et corvéable à merci, soumis à la mainmorte. Par une évolution lente, on arrive à la tenure libre dont les charges sont fixées par contrat, abonnement, pour laquelle la mainmorte n'existe plus. Au dernier terme de l'évolution, on a le fermier, l'ouvrier, libre de ses actes, indépendant légalement, mais dépendant économiquement, puisque l'instrument de son travail ne lui appartient pas ; c'est le *fermage*, le *salariat*, c'est la classe des *prolétaires*, le *vierzige Stand* des Allemands. Cet état est caractérisé surtout dans les pays d'Europe où le paysan a été affranchi sans qu'on lui donne de terres, en Prusse et en Pologne. — La Russie présente une évolution aberrante du xvi^e au xix^e siècle : le paysan est d'abord libre, puis il est fixé à la terre et devient serf, puis il est vendu avec la terre et devient esclave ; en même temps, on retrouve, comme à Rome, les deux *familles* ; cette évolution est due à ce fait que le paysan n'a pas de garantie pour son sort.

b) La classe moyenne est constituée par les hommes libres, qui ne sont ni inférieurs ni privilégiés. L'exemple le plus net est fourni par Rome : la classe moyenne est constituée par les *cives*, qui sont intermédiaires entre les deux noblesses et les esclaves ; en même temps, elle se recrute parmi les affranchis. Dans une société troublée, cette classe se maintient difficilement ; elle disparaît par en haut, par ascension vers la classe supérieure, et par en bas, par chute dans les classes inférieures : ainsi les hommes libres disparaissent à l'époque carolingienne ; en Allemagne, les *freie* sont si rares que *frei* devient synonyme d'*edel*, de *noble*. Elle se reforme surtout dans les villes et par l'action des

villes sur les classes rurales. L'importance de la classe moyenne est proportionnelle à l'importance des villes ; cette classe moyenne est essentiellement un phénomène de civilisation ; chez un peuple peu civilisé, elle tend toujours à disparaître.

c) La classe supérieure est constituée par les riches et par les nobles : en Grèce, ce sont les Eupatrides ; à Rome, il y a deux noblesses, distinguées par la richesse, la *nobilitas* et l'*ordo equestris*, qui, au III^e siècle après Jésus-Christ, se fondent en une seule, l'*ordo senatorius*. — Normalement, la noblesse tend à être formée des riches ; tout riche est noble. Le fait est net dans les sociétés encore barbares, à Athènes à l'origine, dans les royaumes mérovingiens jusqu'au X^e siècle. — Pour qu'il se forme une classe riche non noble, il faut une noblesse assez fortement consolidée pour que les nouveaux riches ne puissent y entrer : à Rome, jusqu'au I^{er} siècle avant Jésus-Christ (Cicéron est *homo novus*), à la fin du Moyen Age (on écarte les roturiers usurpateurs de titres de noblesse). Mais le cas est rare ; une classe noble ne peut résister : les notables riches deviennent nobles avec l'aide du prince ou par usurpation. Le caractère essentiel de la noblesse est donc la richesse. Il s'y joint des caractères accessoires : religieux (patriciens), gouvernemental (*ordo senatorius*), guerrier (*milites* du Moyen Age). Mais la richesse est l'essentiel ; par suite, les nobles mènent une vie oisive : Aristote le remarquait déjà, et *vivre noblement* est synonyme de vivre sans travailler. Un petit nombre d'occupations seulement n'entraînent pas *dérégence*, la politique, la guerre, le gouvernement ; travail, surtout travail économique, et noblesse sont choses contradictoires ; on ne fait guère exception que pour le grand commerce et la spéculation, et encore étaient-ce choses interdites à Rome aux sénateurs ; dans quelques villes de commerce seulement, Venise, Florence, au Moyen Age, le travail est permis à la noblesse sans entraîner pour elle de dégradation. Mais il y a contradiction entre noblesse et pauvreté ; d'où une difficulté pratique : comment faire vivre les nobles ? Pour cela, on recourt à des expédients : les nobles prennent des occupations qui ne sont pas réputées travail : guerre, domesticité des grands et du roi.

2. Les classes se recrutent surtout par l'hérédité : le type le plus achevé est présenté par l'Inde. Les classes inférieures se recrutent parfois par la vente : d'où l'instabilité de la population dans les sociétés à esclaves ; parfois aussi par l'introduction de travailleurs étrangers venus de pays moins riches, par l'émigration, qui est un phénomène universel, qui aboutit à transformer les populations. Les classes supérieures, outre la naissance et

la superposition de conquérants, se recrutent par la montée d'individus appartenant aux classes moyennes, par une infiltration ; le phénomène a existé dans toutes les cités grecques, sauf à Sparte, à Rome, en Angleterre ; mais les classes se conservent, et les nouveaux membres s'assimilent complètement aux anciens. Les classes moyennes se recrutent surtout par une montée des individus appartenant aux classes inférieures.

3. La relation normale entre les classes est la séparation, marquée surtout par une vie à part les unes des autres, par l'interdiction de se marier entre gens de classes différentes, sous peine d'une mésalliance pour la personne appartenant à la classe supérieure. L'Inde offre le cas extrême de cette séparation : les gens de classes différentes ne doivent pas manger ensemble. Les classes ne se mêlent pas ; elles n'ont pas les mêmes fêtes, et, au théâtre et dans les lieux publics, les nobles ont des places à part.

La séparation est produite par la coutume et se conserve par la coutume ; les membres des classes privilégiées sont parfois assez forts pour obliger ceux des autres classes à l'observer. Parfois même, le gouvernement établit des règlements officiels : à Rome, Auguste fait des lois relatives aux mariages ; dans l'Europe du xvi^e siècle, les princes édictent des règlements sur le costume.

Les classes sont souvent en conflit les unes avec les autres. Des conflits d'ordre politique se produisent entre les classes supérieures et moyennes, à Rome entre les *patres* et la *plebs*, en Europe entre la noblesse d'épée et la noblesse de robe ; ils durent jusqu'à ce que la classe supérieure ait admis la classe inférieure au partage de ses privilèges. Des conflits d'ordre économique naissent des rapports avec les classes inférieures ; ils portent sur les redevances et le salaire. Ces conflits prennent un caractère mixte au xix^e siècle ; ils sont à la fois sociaux et politiques : les classes inférieures veulent conquérir le pouvoir pour améliorer leur condition ; on a alors ce qu'on appelle la *lutte de classes*, qui est proclamée alors que les classes légales ont disparu.

III. L'évolution de la hiérarchie en classes a différé selon les conditions générales des sociétés.

1. Dans les sociétés civilisées monarchiques ou oligarchiques, la hiérarchie s'est consolidée, en se compliquant ou en se simplifiant ; mais l'écart a augmenté entre les classes, et l'empire romain du iv^e siècle nous offre cet écart à son maximum ; les échelons sont complètement rompus, il est impossible de passer d'une classe à l'autre.

2. Les classes supérieures arrivent à ne plus se recruter suffisamment par l'hérédité ; les familles s'éteignent, la classe

s'épuise, sans qu'on puisse saisir la cause de ce phénomène général. Il faut alors introduire des hommes nouveaux ; cette introduction est parfois violente (entrée de conquérants), mais le plus souvent lente : la classe supérieure se renouvelle par la poussée pacifique des classes inférieures ; des individus isolés y pénètrent par le mariage, par le fait qu'ils sont titulaires d'une fonction, mais ils s'assimilent complètement. Cette poussée est souvent aidée par le gouvernement, qui a besoin des riches, qui se défie des anciens nobles.

3. Au XVIII^e siècle, s'est produite une évolution inverse, propre aux peuples européens. Partout, quand une noblesse s'est effondrée ou épuisée, elle a été remplacée par de nouveaux individus qui entrent dans la situation privilégiée ; en Europe, une noblesse détruite n'a pas été remplacée. La différence entre les classes, au lieu d'augmenter, a constamment diminué par l'accroissement de la classe moyenne des villes ; cette classe a attaqué les privilèges des classes supérieures et a été aidée par le gouvernement.

En pays neufs, dans les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, des colons tous égaux ont créé une société démocratique civilisée, fait sans exemple dans l'histoire du monde ; au XVIII^e siècle, commençait à se former une aristocratie, mais l'évolution a été arrêtée par la Révolution et par la création d'Etats nouveaux. Ainsi s'est constituée une société civilisée non hiérarchisée, par un acte volontaire : la noblesse a été interdite.

Cette conception, réalisée en Amérique, est devenue théorie en Europe, et la Déclaration des Droits de 1789 a stipulé nettement que tous les hommes sont égaux en droits. Cette conception a triomphé dans presque toute l'Europe au XIX^e siècle ; elle a conduit à l'abolition de toutes les charges légales pesant sur les inférieurs, à la suppression de tous les privilèges légaux réservés aux supérieurs. On a eu ainsi des sociétés civilisées sans hiérarchie de classes.

M. T.

Soutenances de thèses.

M. THÉODORE RUYSSSEN a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat, devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 6 mai.

THÈSE LATINE

Quid de natura et origine mali senserit Kantius.

THÈSE FRANÇAISE

Essai sur l'évolution psychologique du jugement.

..

M. EMMANUEL BARAT a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat, devant la Faculté des Lettres, de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 9 mai.

THÈSE LATINE

De Vanierii genere dicendi poetico.

THÈSE FRANÇAISE

Le style poétique et la révolution romantique.

..

M. GIULIO PANCONCELLI-CALZIA a soutenu sa thèse pour le doctorat d'Université devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, le 11 mai.

THÈSE FRANÇAISE

De la nasalité en italien.

*
* *

M^{lle} JOURDAIN soutiendra sa thèse pour le doctorat d'Université devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, le 14 mai.

THÈSE FRANÇAISE

Le symbolisme dans la Divine Comédie de Dante.

Ouvrage signalé.

FÉLIX PÉCAUT (*Les grands Educateurs*), par M. GABRIEL COMPAYRÉ, recteur de l'Académie de Lyon, librairie P. Delaplane, Paris 1904, 1 volume in-18 raisin, broché, 0 fr. 90.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Émile Faguet, Alfred Croiset, Jules Martha, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M. K... G... à F... Pour l'étranger, les abonnements se payent d'avance et en une fois. Il nous est impossible de vous fournir les deux premières années de la *Revue* qui sont complètement épuisées. Nous en sommes nous-mêmes acheteurs.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la Revue, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

LIVRES

DE

DISTRIBUTIONS DE PRIX

Tous les ouvrages sont illustrés de nombreuses gravures

320 VOLUMES en 15 séries

Nous envoyons franco sur demande :

Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
ENSEIGNEMENT SECONDAIRE,

Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

Nous envoyons également franco sur demande :

LE LIVRE DES VACANCES, plaquette illustrée, renfermant plus de 300 analyses d'ouvrages de lecture et de prix pour Ecoles primaires et Ecoles primaires Supérieures, à toutes les personnes désireuses de faire un choix de livres pour les prochaines distributions de prix. Pour recevoir cette brochure, il suffit d'adresser une carte de visite sous bande, timbrée à un centime, à M. l'Administrateur de la Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 15, rue de Cluny, PARIS.

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

- 539 LA PSYCHOLOGIE. — *Méthode extérieure...* Victor Egger,
Professeur à l'Université de Paris.
- 536 BOSSUET ORATEUR. — *Epoque de Metz. II...* Augustin Gazier,
Professeur à l'Université de Paris.
- 544 LES PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX EN HISTOIRE. —
La guerre..... Charles Seignobos,
Maître de conférences à l'Université
de Paris.
- 556 LES POÈTES ROMANTIQUES. — *Antony Des-*
champs ; Auguste Barbier..... Emmanuel des Essarts,
Professeur à l'Université de Clermont-
Ferrand.
- 563 LES CATACOMBES DE ROME. — *Les dernières*
catacombes des III^e et IV^e siècles..... Maurice Besnier,
Professeur à l'Université de Caen.
- 574 SUJETS DE DEVOIRS..... Université de Nancy.
- 575 OUVRAGE SIGNALÉ.
- 576 SOUTENANCE DE THÈSES..... En Sorbonne.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1904.	
		Étranger	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

**Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième,
Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années**

DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* **Revue des Cours et Conférences** : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à *bon marché* : il suffira

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La psychologie.

Cours de M. VICTOR EGGER,

Professeur à l'Université de Paris.

Méthode extérieure.

En psychologie, la méthode intérieure est logiquement la première ; elle est aussi la principale, étant la plus sûre et la plus féconde.

Aujourd'hui, je parlerai de la méthode extérieure, et cela me conduira à parler des *sciences psychologiques*, qui se rattachent à la psychologie philosophique, car elles se constituent par la méthode extérieure.

Avec la méthode extérieure, nous sortirons de ce que j'ai appelé la caverne de la conscience personnelle, où, jusqu'ici, nous sommes restés enfermés. La méthode intérieure, c'est l'observation de nous-mêmes ; la méthode extérieure, c'est l'observation d'autrui. Observation est, ici, un terme provisoire, quelque peu inexact : j'expliquerai en quoi consiste précisément la méthode extérieure.

Une conscience, en effet, ne peut, à vrai dire, observer qu'elle-même ; les faits de conscience sont incommunicables. C'est là un fait universel, mais on ne peut dire : un fait nécessaire. Les consciences sont fermées les unes aux autres ; les monades n'ont pas de fenêtres ; mais y aurait-il contradiction à supposer des faits de

conscience qui appartiendraient à plusieurs consciences ? Non. — Que chaque conscience soit un système de faits successifs qui sont donnés à eux-mêmes et à eux seuls, c'est là une vérité synthétique, une loi : la *loi des consciences closes*. De là le sens précis, ferme et net du mot : je, moi. Je, moi, c'est une succession continue donnée à elle-même, et à elle seule. Puisque les autres consciences ne me sont pas données, je ne les connais pas directement et certainement ; je les infère, et je n'infère pas seulement des faits de conscience étrangers à ma conscience, mais je suppose des consciences autres que moi, qui sont continues et closes comme la mienne et pour lesquelles, je suis, moi, une inférence. Mon inférence des autres, c'est donc une construction. Je suppose et je construis les autres consciences en me prenant pour type. Je pense la conscience d'autrui, comme conscience de faits analogues aux miens et régis par les mêmes lois, avec tant de solidité, que je construis le système des consciences, le monde des âmes, dans lequel je ne suis plus qu'un individu semblable et égal aux autres qui, pourtant, sont mes œuvres. A mon avis, chaque conscience est un *je* pour elle-même et pour elle seule ; je dis à toute conscience : tu es un moi. Et toute conscience supposée par moi étant supposée analogue à moi, mon hypothèse implique que, comme moi, elle construit la société des consciences et s'y fait une place. J'arrive ainsi à considérer la pluralité des consciences comme vraie en me plaçant à un point de vue objectif. Je pose ainsi l'objet de la psychologie comme science. La psychologie comme science a pour objet l'âme en général ou ce qu'il y a de commun entre les âmes. Je pars de moi, car je ne puis faire autrement, et c'est là la méthode intérieure ; mais, mes semblables une fois posés, je les compare à moi et les uns aux autres, afin de dégager le général, objet de science. On voit ainsi que les deux méthodes sont toutes les deux nécessaires et que la première doit, logiquement, précéder la seconde. Elles se supposent l'une l'autre. La méthode extérieure est le complément indispensable de la méthode intérieure.

Sur quoi est fondée l'inférence qui consiste à affirmer des consciences autres que moi ? Elle revient à supposer de la conscience qui, n'étant pas mienne, m'est, à proprement parler, inconsciente. Je vais donc du conscient à l'inconscient, pour proclamer conscient ce qui, pour moi, est inconscient. Ce raisonnement, considéré d'une manière générale, repose sur l'idée de *signe*. Le signe, et son corrélatif le *signifié*, c'est un certain rapport de l'âme et du corps, ou, plus précisément, de faits de l'âme et de faits du corps. Je sais que certains faits de ma conscience sont accompagnés ou

suivis de certains faits de mon corps, que je connais par des sensations (c'est-à-dire par des faits de conscience d'un ordre spécial). Dans l'ensemble de mes sensations, je connais des faits corporels semblables aux miens, bien qu'ils ne dépendent pas de moi, et je suppose que ces faits sont des concomitants ou des conséquents de faits de conscience analogues aux miens, mais dont, moi, je n'ai pas conscience. Je suppose qu'il y a le même lien entre la conscience et la sensation en dehors de moi et en moi. J'appelle signes ces faits corporels qui me paraissent révéler des états de conscience qui me sont inconscients. L'acte de la méthode extérieure, c'est l'interprétation des signes, et cette interprétation tire toute sa force de ce que, une fois les consciences supposées, au nom des signes, il y a certains de ces signes qui me paraissent signifier que ces consciences interprètent mes faits corporels comme moi j'interprète les leurs. Ces consciences supposées sont donc semblables à moi en ce fait spécial qu'elles m'infèrent comme je les infère. Cette seconde application de la méthode des signes justifie la première.

Voilà comment je pénètre, par un procédé très indirect, mais qui se perfectionne de plus en plus à mesure qu'on l'emploie, des consciences qui me sont fermées parce qu'elles ne sont pas moi. J'observe des signes, sensations externes, et j'infère des signifiés, les faits de conscience non miens et les consciences non moi.

On a dit que, par la méthode dont je viens de dire les principes, on fait de la psychologie intérieure indirectement, puisque toutes les suppositions faites ainsi au nom de signes sont des suppositions de consciences et de faits conscients. Cette formule est assez juste, mais il y a des distinctions à faire. La méthode extérieure a deux emplois. Si on l'emploie à profiter des recherches des psychologues contemporains ou antérieurs, faites par la méthode intérieure, alors la méthode est extérieure assurément, mais c'est aussi, et rigoureusement, un emploi indirect de la méthode intérieure; c'est une extension de la méthode intérieure par le moyen de la méthode extérieure; la subtilité, ici, n'est qu'apparente. Tout autre est l'emploi de la méthode extérieure, quand elle sert à inférer des états de conscience qui n'ont pas été étudiés par une réflexion de psychologue. Ce n'est pas appliquer vraiment la méthode extérieure que s'assimiler la psychologie déjà faite par la méthode intérieure; mais, si le psychologue fait une œuvre nouvelle avec des matériaux nouveaux, obtenus en interprétant des signes, alors, et alors seulement, il emploie la méthode extérieure.

Pour bien comprendre les variétés de la méthode extérieure,

il importe de reconnaître différentes sortes de signes. Il y en a trois : 1° les signes primaires, immédiats, fugitifs, comme un mouvement, un cri ; d'un seul mot, ce sont les *actes* ; 2° les signes secondaires, la trace laissée sur une matière solide par un acte ; ce sont des *œuvres*, œuvres d'art ou œuvres d'industrie ; 3° les systèmes de signes, systèmes de signes fugitifs, consistant en séries d'actes, ou durables, consistant en des œuvres complexes. Le principal de ces derniers signes, c'est la parole, un autre c'est la mimique. Ce sont là des systèmes d'actes. L'écriture est une œuvre, puisqu'elle reste. Il y a trois sortes d'écritures : l'écriture *analogique* ou idéographique (chiffres romains) ; l'écriture *directe*, qui ne figure pas son objet, mais où un rapport habituel et arbitraire unit le signe à l'idée : telle est l'écriture chinoise ; tel est aussi le système restreint des chiffres arabes : leur signification est conventionnelle et ils parlent directement à l'esprit ; — enfin, notre écriture habituelle est *phonétique* ; elle traduit notre parole et exprime immédiatement la pensée en traduisant la parole.

Telles sont les différentes sortes de signes. Les signes sont plus ou moins adéquats à ce qu'ils expriment. Pour cela, il faut qu'ils soient successifs comme la conscience et analytiques. Les œuvres ne sont ni analytiques ni successives ; les actes sont successifs, mais ce sont des signes synthétiques. Un ancien monument, tel que la cathédrale de Paris, est un signe de l'état d'âme du peuple qui l'a édifiée, mais c'est un signe obscur, parce qu'il est synthétique et qu'il n'est pas successif. Les signes analytiques sont les plus précis et les *plus* clairs de tous. Les systèmes de signes qui sont successifs ont, à l'extrême, cette qualité, et encore faut-il, pour cela, qu'ils aient été enrichis, afflinés, assouplis par une longue élaboration. Cette richesse et cette souplesse manquent aux écritures primitives, aux langues sauvages et, à plus forte raison, aux signes primaires et secondaires. La richesse et la souplesse sont le privilège du langage oral des peuples civilisés. Ces langages seuls permettent de pénétrer dans l'intimité de la conscience d'autrui ; ils sont successifs comme elle et analytiques, d'où résulte qu'ils peuvent la suivre dans sa complexité et ses détails. Ainsi, en conséquence, la méthode extérieure pourra nous faire connaître, tant bien que mal, mais plutôt mal que bien, toutes les consciences. Mais elle ne pourra nous faire bien connaître que l'homme, et encore l'homme parlant avec facilité et abondance. Qu'est-ce, en effet, que la méthode extérieure peut nous faire connaître des animaux ? Des actes et des œuvres. Elle nous révélera leurs mœurs, leurs instincts ; mais ces signes n'ont rien d'analytique. Qui donc n'a regretté que son chien ne puisse

lui parler ? La psychologie animale est réduite à la divination des causes cachées des actions et des œuvres. De même, nous connaissons fort mal la conscience du jeune enfant : elle se fait connaître à nous à mesure qu'il parle davantage. Le tout premier âge, avant la parole, serait pourtant une époque bien intéressante à connaître, car c'est alors, peut-être, que l'âme se forme. En pénétrant l'âme du jeune enfant, on pourrait peut-être résoudre le problème de l'origine des idées. Quand l'enfant parle, nous pouvons connaître ce qui se passe en lui, mais il est trop tard pour connaître les éléments premiers de ses idées et les lois de leur formation : elles sont déjà constituées. Pour des raisons analogues, la conscience du sauvage, homme inférieur, et plus encore celle de l'homme primitif, préhistorique, sont difficilement pénétrables ; nous n'avons de ces consciences que des signes pauvres et dont l'interprétation est sujette à beaucoup d'erreurs. Il n'en est pas de même pour nos contemporains ; on aura beau faire, on aura beau essayer des psychologies nouvelles, aussi intéressantes que malaisées (psychologie de l'enfant, psychologie ethnique, psychologie animale), l'objet du psychologue, c'est l'âme humaine, et l'homme du psychologue, c'est l'adulte contemporain, l'Européen, tel qu'est le psychologue lui-même, son semblable, dans toute la force du terme. Ce qui le signifie le révèle, parce que de tels semblables échangent des signes équivalents. La divination des signes dans les psychologies citées est très digne de considération, mais il ne faut pas se faire d'illusions sur sa valeur.

Tâchons, maintenant, d'énumérer les différents services rendus à la psychologie scientifique par la méthode extérieure.

1° Elle permet de contrôler les résultats de la méthode intérieure, de manière à ne pas confondre le général et l'individuel, dans la mesure où ces deux éléments pourraient être confondus par le psychologue. En deux mots, la connaissance que j'ai de mes semblables me permet de distinguer ce qui, en moi, est individuel et ce qui est général. Je ne parle pas, ici, du commerce du psychologue avec les autres psychologues ; assurément, c'est par la conversation et la lecture que ce contrôle de la psychologie par elle-même se fait, mais ceci est une partie de la méthode intérieure. Le commerce de l'homme avec ses semblables, dont je parle ici, résulte de la vie sociale vulgaire.

2° La méthode extérieure est utile au psychologue en lui permettant de confirmer et de développer la psychologie savante par des témoignages empruntés à la littérature (poésie, romans, mémoires, biographies). Ce sont là des témoignages parfois vagues,

parfois trop individuels : le psychologue aura à les indiquer comme tels et à les préciser.

3° Un autre usage de la méthode extérieure, c'est l'étude scientifique du langage. « Les langues sont les miroirs de l'esprit humain » (Leibnitz), et l'évolution du sens des mots, c'est l'évolution des concepts. On appelle, aujourd'hui, cette étude la *sémantique*, et le fait est qu'elle peut donner des renseignements précieux à la psychologie. Il en est de même de la *syntaxe comparée*, presque entièrement à faire et qui pourra apporter des lumières nouvelles à la psychologie de l'intelligence, pourvu qu'elle soit faite dans un esprit critique.

4° On peut demander à la méthode extérieure de nous faire connaître l'histoire de l'âme par la psychologie des enfants, de nous faire connaître quels sont ses éléments primitifs, comment ils agissent les uns sur les autres, comment ils se groupent, comment ils évoluent. Le psychologue doit s'attacher à cette étude, mais l'étude de la première enfance résoudra-t-elle les problèmes les plus importants de la psychologie scientifique ? Les problèmes signalés tout à l'heure, ce sont les problèmes centraux de la psychologie et l'étude de la psychologie de l'enfant ne les résoudra jamais ; l'âme du tout jeune enfant est trop fermée à nos regards. Pour les résoudre, il faut employer la méthode critique, la méthode des groupes naturels ; il faut faire les hypothèses les plus vraisemblables, les peser et les mettre en face des faits. Lorsque le psychologue critique aborde le problème de l'origine des idées, et celui des sentiments primitifs, il se demande en réalité ce qui s'est passé pendant les deux premières années de sa vie consciente ; mais il est réduit à employer la méthode critique, parce que la méthode extérieure ne lui fournit aucun résultat. Ajoutons que l'évolution de l'âme humaine dans l'espèce est encore plus malaisée à connaître que son évolution dans l'individu : l'homme primitif n'est plus sous nos yeux et les signes qu'il a laissés sont encore plus obscurs que les signes de la vie consciente du tout jeune enfant ; quant au sauvage, c'est un représentant très contestable de l'homme primitif.

5° La cinquième et dernière utilité de la méthode extérieure, c'est l'extension aux consciences inférieures de la psychologie humaine. Ce qui est affirmé de la conscience humaine est souvent d'une telle généralité qu'on ne peut s'empêcher de l'affirmer des autres consciences. Beaucoup de thèses de la psychologie humaine peuvent être appliquées à la psychologie animale : les animaux peuvent-ils être des êtres conscients, s'ils n'ont ni mémoire ni prévision ? Il me semble que cela est impossible. Mais

d'où vient ce raisonnement? De la méthode critique. Cette méthode, la principale, a plus de ressources que toutes les méthodes spéciales. La méthode extérieure peut seulement me guider dans de pareilles extensions, et c'est elle, du reste, qui me révèle les mouvements des corps vivants, desquels j'infère les consciences des animaux. Le passage de la psychologie humaine à la psychologie générale, synthèse des psychologies animales et de la psychologie de l'homme, est facilité par la méthode extérieure; mais cette méthode ne suffit pas à résoudre les problèmes qu'elle pose.

V. H.

Bossuet orateur.

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

Professeur à l'Université de Paris.

Epoque de Metz : discours prononcés hors de Metz.

En 1652, comme nous l'avons vu, Bossuet, prêtre et docteur, quitte Paris sans idée de retour et vient s'établir à Metz. Là, au sein de sa famille, dans la société de quelques amis, sans ambition, sans cupidité, sans passion d'aucune sorte, il mène une existence heureuse. Il poursuit ses chères études théologiques, et se met à lire assidûment les Pères. Chanoine de la cathédrale, il assiste aux offices capitulaires et participe, dans une certaine mesure, à l'administration du diocèse. Rien ne l'oblige à prêcher ; il prêche cependant ici ou là, dans les églises, dans les chapelles, et sa réputation ne tarde pas à s'étendre. Mais, comme il ne quitte jamais sa ville, sauf sans doute pour aller à Toul, où son père, conseiller au Parlement, avait sa résidence habituelle, on peut dire que Bossuet, déjà célèbre à Metz, est partout ailleurs à peu près inconnu.

Vers le commencement de l'année 1656, Bossuet s'absente pour la première fois. Nous le trouvons à Paris, où il s'est empressé d'accourir à la nouvelle que son protecteur, le maréchal de Schomberg, était à la dernière extrémité, et où ses obligations de docteur de Sorbonne le retiennent. Il fait dans la capitale un séjour d'environ dix-sept mois, coupé seulement par quelques voyages à Dijon et peut-être à Metz. Ce sont les discours prononcés durant ce séjour à Paris, et à Dijon, au cours de ces voyages, que nous allons étudier aujourd'hui. Jetons, tout d'abord, un regard sur les auditeurs auxquels ils furent adressés.

Au pied de la chaire de Bossuet, au lieu des paroissiens de Metz qu'il connaissait si bien, des religieuses qu'il dirigeait, des protestants et des Juifs qu'il voulait convertir, on voit maintenant de riches bourgeois, de belles dames, quelquefois même de grands personnages. Un jour, c'est devant le duc d'Epéron que Bossuet prend la parole ; dans une autre circonstance, il prêche devant un cardinal et vingt-deux évêques. De pareils auditeurs étaient difficiles à satisfaire ; aussi, notre jeune orateur va-t-il déployer tout l'art dont il est capable, et nous aurons à nous demander, en nous occupant des discours de cette époque, quelle en est la valeur littéraire.

Mais une question se pose : est-il légitime de considérer un sermon comme une œuvre littéraire ? Un sermon, n'est-ce pas, avant tout et uniquement, une œuvre d'édification ?

Il y a lieu de distinguer : le sermon proprement dit n'est pas le prône. Tandis que le prône, discours familier, a sa place dans un office d'obligation, la messe ; le sermon, lui, n'est qu'un accessoire de certaines cérémonies plus ou moins solennelles, auxquelles personne n'est tenu d'assister. Fait pour attirer les indifférents et pour les retenir, tout en étant un moyen d'édification, il doit être aussi un discours étudié, donc une œuvre littéraire. C'est ainsi que le comprenaient, au commencement du *xviii^e* siècle, les grands réformateurs de l'éloquence de la chaire, François de Sales, Senault, les deux Lingendes ; c'est ainsi que le comprend Bossuet, à ce moment du moins, car nous verrons l'idée qu'il se fera plus tard de la prédication.

Or, considéré comme une œuvre littéraire, le sermon n'est autre chose qu'une dissertation oratoire sur un sujet de dogme, de morale évangélique, d'histoire religieuse. Il y faut un texte, emprunté à l'Écriture ou aux Pères ; une idée maîtresse, développée en un certain nombre — deux et plus souvent trois — de parties ou points ; enfin, un style approprié.

Le texte, en même temps qu'il indique la vérité à mettre en lumière, avertit les auditeurs que ce n'est pas un discours profane, mais la parole même de Dieu qu'ils vont entendre. Grâce à lui, le prédicateur semble n'être plus qu'un mandataire, qu'une voix, et l'on pourrait fort justement comparer le texte à ces lettres d'introduction nécessaires aux ambassadeurs pour les accréditer auprès des souverains. L'utilité du texte n'a jamais été contestée.

La division des sermons en deux ou trois points a été, au contraire, l'objet d'interminables querelles : Fénelon n'en voulait pas, ni La Bruyère, ni Voltaire ; mais nous n'avons pas à examiner leurs raisons, puisque Bossuet, là comme ailleurs, se conforme à l'usage. A la fin de son avant-propos, en effet, après la récitation de l'*Ave Maria*, substitué au *Pater* en manière de protestation contre les réformés (voy. le début du *Panégérique de saint Bernard*), il ne manque pas de nous annoncer sa division, et il prend soin de relier entre elles les différentes parties de son discours par des transitions apparentes.

Quant au style des sermons, il doit être noble toujours, quelquefois sublime ; en tout cas, c'est le style qui convient aux belles œuvres littéraires. Le prédicateur veut faire aimer la parole de Dieu : il n'a donc pas le droit d'ennuyer. S'il fait de l'apologétique, qu'il suive l'exemple de Pascal, jugeant à propos d'introduire

dans ses démonstrations d'une rigueur mathématique des dialogues, des lettres, c'est-à-dire des ornements.

Revenons maintenant à Bossuet, et voyons ce qu'il faut penser des discours qu'il a prononcés hors de Metz, de 1656 à 1659.

Deux sermons nous fourniront nos exemples : l'un, prêché à Dijon, en la Sainte-Chapelle, est le sermon sur la *Providence*, le *Mundus gaudebit*, comme il est d'usage de le désigner, d'après les premiers mots du texte ; l'autre, prêché à Paris, est le sermon sur l'*Eminente dignité des pauvres dans l'Eglise*.

L'histoire du *Mundus gaudebit* est intéressante ; elle servira à nous montrer l'utilité d'une méthode rigoureuse dans les recherches historiques, et les trouvailles importantes qu'un modeste érudit peut être amené à faire.

Comme les autres sermons de Bossuet, le *Mundus gaudebit* parut pour la première fois dans l'édition des Bénédictins. Il était précédé de cette brève indication qui se trouve dans le manuscrit : *prêché à Dijon devant M. le Prince, le troisième dimanche après Pâques*. Déforis et, après lui, les éditeurs de Versailles n'en demandèrent pas davantage ; mais, en 1851, un jeune ecclésiastique, l'abbé Vaillant, dans une thèse de Sorbonne sur les sermons de Bossuet, essaya de préciser. D'après lui, M. le Prince ne serait autre que le grand Condé, gouverneur de Bourgogne, et notre sermon aurait été prêché après la brillante campagne de Franche-Comté, en 1668.

Quelques années plus tard, un ancien magistrat, M. Floquet, que les explications, en apparence assez plausibles pourtant, fournies par l'abbé Vaillant ne parvenaient pas à convaincre, étudia à nouveau la question. Il relit attentivement les paroles adressées par Bossuet, vers la fin de son avant-propos, au grand personnage que le manuscrit ne nomme pas, et il a bien vite fait de voir que ces paroles ne peuvent s'appliquer au prince de Condé ; elles conviennent admirablement, au contraire, au duc Bernard d'Epéron, qui fut, lui aussi, gouverneur de la province de Bourgogne, et qui fit, le lundi 8 mai 1656, dans la capitale de son gouvernement, l'entrée solennelle que le prédicateur annonce pour le lendemain.

Cette argumentation de M. Floquet, reproduite par M. Gandar, est un modèle du genre ; elle nous permet de replacer l'œuvre à sa vraie date, et de porter sur elle un jugement équitable.

Nous avons de Bossuet un autre sermon sur la *Providence*, prêché au Louvre, devant Louis XIV, en 1662 : nous en parlerons quand le moment sera venu ; contentons-nous, aujourd'hui, d'étudier en littérateurs le sermon du 7 mai 1656, le premier prêché hors de Metz, pendant la période de Metz.

Dès l'exorde, il est facile de voir que l'orateur, jeune et ardent, est encore inexpérimenté. Il étale son érudition profane, ce qu'il s'interdira dans la suite ; il parle des épicuriens, des stoïciens, et cite Sénèque le Philosophe ; puis, il annonce la division de son discours : « Par conséquent, ô homme de bien, si parmi tes afflictions il t'arrive de jeter les yeux sur la prospérité des méchants, que ton cœur n'en murmure point, parce qu'elle ne mérite pas d'être désirée ; c'est la première vérité de notre Evangile. Si cependant les misères croissent, si le fardeau des malheurs s'augmente, ne te laisse pas accabler, et reconnais dans la douleur qui te presse l'opération du médecin qui te guérit, *vos autem contristabimini* : c'est le second point. Enfin, si tes forces se diminuent, soutiens ton courage abattu par l'attente du bien que l'on te propose, qui est une santé éternelle dans la bienheureuse immortalité, *tristitia vestra vertetur in gaudium* : c'est par où je finirai ce discours. »

Ainsi donc, Bossuet se propose de traiter son sujet en trois points ; en réalité, les divisions qu'il établit ne sont pas si nettes, et, si nous suivions la marche du discours, nous verrions qu'il se trouve même obligé de fondre en une seule deux parties entre lesquelles il n'y a pas assez de différence.

Arrivons au premier point : tout de suite l'orateur s'emporte, emploie de grands mots, tombe dans la déclamation. « Pour entrer d'abord en matière, dit-il, je commence mon raisonnement par cette proposition *infaillible*, qu'il n'est rien de mieux ordonné que les événements des choses humaines... Qu'il n'y ait rien de mieux ordonné, il m'est aisé de le faire voir par ce raisonnement *invincible*... » Puis, sans compter que ces libertins auxquels il s'adresse sont vraiment bien accommodants (ce n'est pas le Voltaire du poème sur le *Désastre de Lisbonne* qui serait d'aussi bonne composition !), Bossuet se fait encore la part trop belle par la manière dont il traite son sujet. Il veut prouver la Providence : attendez, dit-il en substance à ses auditeurs, attendez le dernier jour, et vous verrez !

Il y a plus : à partir du second point, l'orateur oublie qu'il est question de la Providence, et se met à nous parler de l'utilité des disgrâces, des avantages de la souffrance ; de sorte que son discours manque complètement d'unité, ce qui n'est pas moins choquant dans un sermon que, dans une pièce de théâtre, le manque d'unité d'action.

On pourrait signaler encore bien d'autres taches dans le *Mundus gaudebit*, des fautes de goût, des archaïsmes, etc. ; mais celles que nous venons de relever suffisent amplement à nous donner

la preuve que ce sermon de 1656, malgré les qualités brillantes qui y éclatent, malgré les beaux endroits qui n'y sont pas rares, est une œuvre de la jeunesse de Bossuet, de l'époque dite de Metz, quelque chose dans la carrière de notre prédicateur comme les pièces de Corneille avant le *Cid*, comme celles de Racine avant *Andromaque*.

Le sermon sur l'*Eminente dignité des pauvres dans l'Eglise* date de trois ans plus tard. Il fut prêché à Paris, en 1659, probablement en février, et probablement aussi au séminaire des Filles de la Providence, près du Val-de-Grâce. C'est un *sermon de charité* dans toute la force du terme, c'est-à-dire destiné à précéder un « appel de fonds ».

Au XVII^e siècle, l'assistance aux pauvres n'était pas organisée comme aujourd'hui. C'était une institution privée, et non un service public, ayant une administration centrale, des bureaux répandus de tous côtés, un personnel, des ressources. Il n'y avait pas de droits prélevés sur la vente des terrains dans les cimetières, sur les recettes des théâtres, encore moins sur les opérations du pari mutuel. On donnait dans la rue : la charité parisienne a de tout temps été proverbiale ; on se faisait un plaisir de gravir l'escalier du pauvre. D'autre part, le clergé était chargé de distribuer des secours ; mais, pour avoir des secours à distribuer, il fallait en recueillir : comment s'y prenait-on ? Ce n'est pas au XVII^e siècle que l'on eût imaginé de faire des souscriptions, des quêtes dont les quêteurs sont grassement payés, des ventes dans des bazars ou ailleurs, surtout de donner des fêtes, des bals, des concerts, des spectacles, c'est-à-dire de s'amuser et de s'adresser à la coquetterie, à l'amour du plaisir, à d'autres sentiments moins avouables encore, pour venir en aide aux déshérités de la fortune ! Quand on faisait alors une « assemblée de charité », c'était dans une église ; là, un prédicateur venait exposer les besoins de telle ou telle œuvre, et faire comprendre aux gens leur devoir. Ainsi faisait saint Vincent de Paul.

Dans ces conditions, que pouvait être le sermon prêché par Bossuet ? M. Gandar a très bien vu le caractère particulier de cet admirable discours. L'orateur aurait cru s'abaisser en tendant humblement la main, en faisant servir les séductions de son éloquence à apitoyer son auditoire par la peinture des misères à soulager. Ce n'est pas ainsi que l'on parle, quand on demande pour les pauvres, et Bossuet a une manière hardie, originale, heureuse de prêcher la charité.

On pourrait dire que ce sermon pour les pauvres est surtout un sermon en faveur des riches. Le titre tout d'abord est à remarquer,

et le texte choisi (*erunt novissimi primi, et primi novissimi*) ne l'est pas moins. C'est le triomphe de l'antithèse.

La division est simple ; néanmoins l'orateur la reprend sous deux ou trois formes différentes, pour mieux la graver dans l'esprit des auditeurs : « Cette cité merveilleuse (l'Eglise), dont Dieu même a jeté les fondements, a ses lois et sa police, par laquelle elle est gouvernée. Mais, comme Jésus-Christ, son instituteur, est venu au monde pour renverser l'ordre que l'orgueil y a établi, de là vient que sa politique est directement opposée à celle du siècle, et je remarque cette opposition principalement en trois choses. Premièrement, dans le monde les riches ont tout l'avantage et tiennent les premiers rangs ; dans le royaume de Jésus-Christ, la prééminence appartient aux pauvres, qui sont les premiers-nés de l'Eglise et ses véritables enfants. Secondement, dans le monde les pauvres sont soumis aux riches et ne semblent nés que pour les servir ; au contraire, dans la sainte Eglise, les riches n'y sont admis qu'à la condition de servir les pauvres. Troisièmement, dans le monde les grâces et les privilèges sont pour les puissants et les riches, les pauvres n'y ont de part que par leur appui ; au lieu que dans l'Eglise de Jésus-Christ les grâces et les bénédictions sont pour les pauvres, et les riches n'ont de privilèges que par leur moyen. Ainsi cette parole de l'Evangile que j'ai choisie pour mon texte s'accomplit déjà dès la vie présente : « Les derniers sont les premiers, et les premiers sont les derniers », puisque les pauvres, qui sont les derniers dans le monde, sont les premiers dans l'Eglise ; puisque les riches, qui s'imaginent que tout leur est dû, et qui foulent aux pieds les pauvres, ne sont dans l'Eglise que pour les servir ; puisque les grâces du Nouveau Testament appartiennent de droit aux pauvres et que les riches ne les reçoivent que par leurs mains. Vérités certainement importantes, et qui vous doivent apprendre, ô riches du siècle, ce que vous devez faire à l'égard des pauvres, c'est-à-dire honorer leur condition, soulager leurs nécessités, prendre part à leurs privilèges. C'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce. »

Ainsi, les riches doivent avoir pour les pauvres le respect qui est dû aux grands ; ils doivent les servir avec humilité ; ils doivent soulager leurs besoins, pour avoir part à leurs prérogatives, car ce sont les pauvres les plus favorisés. Tout cela est dit avec une simplicité vraie, avec une autorité extraordinaire.

Plus loin, Bossuet nous prouve, en développant le précepte de l'apôtre : *Alter alterius onera portate*, qu'il comprend parfaitement les nécessités du monde moderne. « Quelle injustice, mes

frères, que les pauvres portent le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules ! S'ils s'en plaignent et s'ils en murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec quelque couleur de justice ; car, étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi verrons-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence ; et, de l'autre, la tristesse, et le désespoir, et l'extrême nécessité, et encore le mépris et la servitude ? Pourquoi cet homme si fortuné vivrait-il dans une telle abondance et pourrait-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étudiée, pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille, ni soulager la faim qui le presse ? Dans cette étrange inégalité, pourrait-on justifier la Providence de mal ménager les trésors que Dieu met entre des égaux, si, par un autre moyen, elle n'avait pourvu au besoin des pauvres et remis quelque égalité entre les hommes ? C'est pour cela, chrétiens, qu'il a établi son Eglise, où il reçoit les riches, mais à condition de servir les pauvres ; où il ordonne que l'abondance supplée au défaut, et donne des assignations aux nécessiteux sur le superflu des opulents. Entrez, mes frères, dans cette pensée : si vous ne portez le fardeau des pauvres, le vôtre vous accablera ; le poids de vos richesses mal dispensées vous fera tomber dans l'abîme ; au lieu que, si vous partagez avec les pauvres le poids de leur pauvreté, en prenant part à leur misère, vous mériterez tout ensemble de participer à leurs privilèges. »

Ce passage, en même temps qu'il est très éloquent, fournit une transition habile du second au troisième point.

Il faut le reconnaître, l'auteur d'un semblable discours n'est plus un apprenti ; c'est un maître qui n'a désormais de leçons à recevoir de personne. Mais nous sommes en 1659 ! A cette date, la réputation de Bossuet est solidement établie. Il était déjà célèbre hors de Metz dès 1657, grâce à une autre forme de l'éloquence religieuse, le panégyrique.

Qu'est-ce qu'un panégyrique ? C'est un sermon d'un caractère particulier, quelque chose d'intermédiaire entre le sermon proprement dit et l'oraison funèbre. C'est, si l'on veut, l'oraison funèbre d'un saint, comme l'oraison funèbre est le panégyrique d'un homme qui ne sera probablement jamais canonisé.

Ce genre de discours était jugé très difficile par les contemporains de Bossuet. Le P. Senault, général de l'Oratoire, ne craint pas de proclamer le panégyrique le « dernier effort » et le « chef-d'œuvre » de l'éloquence : « L'orateur, dit-il, fait son éloge toutes

les fois qu'il réussit en faisant celui des autres ». Cinquante ans plus tard, ce sera également l'opinion du judicieux Fleury.

Souvent invité à prendre la parole pour des fêtes patronales, Bossuet a prêché un certain nombre de panégyriques ; en 1637, en particulier, il en a prêché plusieurs : ce sont les *Panégyriques de saint Thomas d'Aquin*, le 7 mars ; de *saint Joseph*, le 19 du même mois ; de *saint Victor*, le 21 juillet, et, peut-être aussi, de *saint Paul*.

Chacun de ces discours eut un succès retentissant ; il est facile d'en trouver la preuve dans la *Muse historique* de Loret.

Il y aurait donc lieu de s'y arrêter, et d'analyser notamment l'admirable *Panégyrique de saint Paul*, dont un passage, relatif à l'éloquence du grand Apôtre, est connu de tous ; mais le temps nous fait défaut. D'ailleurs, nous ne saurions mieux faire que de nous reporter au beau livre de M. Gandar, auquel nous allons emprunter quelques lignes, en finissant, pour clore cette première partie de nos études sur Bossuet orateur, et pour conclure ce que nous avons dit des discours de l'époque de Metz.

« En quittant Metz, dit M. Gandar, Bossuet emportait avec lui les maximes de sa *Politique*, le dessein de l'*Histoire des Variations*, quelques-unes des idées les plus neuves, sinon les plus vraies, du *Discours sur l'Histoire universelle*. Il emportait le fond de doctrine qui en a fait l'arbitre et l'oracle de l'Eglise gallicane, l'esprit de mesure et de fermeté qui l'a tenu éloigné de tous les excès dans les bruyantes querelles qui agitèrent les consciences pendant la seconde moitié du xvii^e siècle. Enfin, il emportait les ressources d'une éloquence, tachée encore par moments d'un reste de subtilité, d'exubérance ou de rudesse, mais puissante, originale, et déjà voisine de la perfection, soutenue par une dialectique nerveuse, relevée par l'éclat des images et de la véhémence de la passion, souvent emportée d'un bond par l'impétueux élan du génie à des hauteurs où nul encore n'avait pu atteindre, et que lui seul pouvait dépasser » (*Bossuet orateur*, p. 242-3).

R.

Les phénomènes généraux en histoire.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,
Maître de conférences à l'Université de Paris.

La guerre.

Nous avons décrit les phénomènes généraux qui constituent l'organisation permanente des sociétés et des Etats : nous avons vu quelles sont les opérations habituelles régulières du personnel, le fonctionnement permanent, les *institutions*. Mais il reste des actes de la vie publique non réglementés, imprévus, qui se produisent à des intervalles irréguliers : guerres, annexions, divisions en partis, révoltes, révolutions. On ne peut les classer dans les institutions, on ne les étudie dans aucune branche spéciale de l'histoire ; ils forment le domaine exclusif de l'histoire générale, où on les étudie un à un, isolément. Pourtant, il est possible de comparer entre eux ces phénomènes, quand même ils appartiennent à des époques et à des pays différents : il y a certainement entre eux des ressemblances, puisqu'ils portent le même nom. On peut essayer de voir s'ils ont des conditions communes qui permettraient de les classer et de suivre l'évolution générale.

Nous commencerons par l'espèce la plus frappante, la plus générale, les phénomènes de guerre. Ils ont été étudiés au point de vue technique par Delbrück, du *Perserkriegen und die Burgunderkriege*, et par Jähres, *Kriegswissenschaft* et au point de vue moral par Laurent, *Etudes sur l'histoire de l'humanité*, et par Lacombe, *La Guerre*. — C'est le phénomène qui tient le plus de place dans l'enseignement secondaire, et, si les élèves n'en ont pas une idée précise, la faute en est au professeur, car c'est le phénomène social le plus facile à faire comprendre : il se compose d'actes matériels apparents et pittoresques, et les exemples types abondent. — Nous chercherons à dégager les phénomènes les plus importants sur lesquels on doit le plus insister dans l'enseignement secondaire : 1^o les motifs, 2^o les opérations ; 3^o les règles morales, le droit des gens ; 4^o l'action de la guerre.

I. — La guerre est une opération inverse des actions habituelles des hommes ; elle est une opération de destruction. Mais les causes de la guerre sont des états intérieurs, des motifs, des

phénomènes psychologiques, et de la nature des motifs dépend le caractère de la guerre ; il faut donc essayer d'analyser les diverses espèces de motifs. On peut les classer en deux groupes, personnels ou individuels et collectifs.

1. Les motifs personnels sont ceux des chefs qui décident la guerre et des guerriers. — Le motif qui apparaît comme le plus ordinaire chez les peuples sauvages, c'est un instinct direct, le goût de la guerre ; il y a des hommes qui aiment à se battre ; leur nombre varie dans les différents peuples, et les peuples belliqueux sont ceux où il y a une forte proportion d'hommes belliqueux. Suivant que cette proportion est plus ou moins considérable, la conduite des peuples diffère : certaines peuplades sauvages ont des armes dont elles ne se servent que pour la chasse, et ne se défendent même pas contre une agression ; d'autres, au contraire, ne vivent que pour la guerre ; dans les périodes où les armées se recrutent par enrôlements volontaires, les volontaires sont beaucoup plus nombreux dans certains pays que dans d'autres ; enfin, en dehors de la guerre, le goût de se battre se satisfait par les rixes, rixes entre gens de villages différents, rixes entre gens de professions diverses ; on a là un phénomène général, mais qui se manifeste plus ou moins selon les pays. Dans le monde antique, les Assyriens, les Perses, et surtout les peuples barbares du Nord, Gaulois et Germains, étaient belliqueux, et Grecs et Romains en avaient fait la remarque ; au Moyen-Age, les Scandinaves, les Belges et les Allemands étaient parmi les peuples les plus guerriers. Dans l'ensemble, les peuples belliqueux semblent être les peuples pasteurs, Sémites et Aryas, puis les Turcs ; ils se sont superposés à des peuples agricoles plus pacifiques, et tous les peuples civilisés sont nés de ce mélange. En Amérique, les Aztèques, les Caraïbes, les Peaux-Rouges du Nord, semblent avoir eu au plus haut degré l'amour de la guerre. Les peuples belliqueux font la guerre d'une façon continue, entre eux d'abord et, s'ils trouvent des chefs, au dehors. Les meilleurs exemples pour l'enseignement, ce sont les Assyriens, les peuples sémites, les Barbares gaulois ou germains, les cavaliers jaunes.

Un autre motif, aussi général et primitif, est le désir de s'enrichir. L'homme ou le groupe belliqueux se bat à la fois pour le plaisir de donner des coups et pour s'approprier les choses qu'il convoite, récoltes, troupeaux, esclaves, richesses de toutes sortes. Le phénomène est général dans le monde antique : on le trouve en Egypte, en Israël, chez les Grecs, chez les Romains ; c'est la *razzia* des Arabes ; mais l'exemple le plus net est fourni par les Romains :

ils ont régularisé l'opération, qu'ils appellent la *praeda* ; on le retrouve chez les peuples barbares entrés dans le monde romain (expédition de Thierry en Auvergne, pendant laquelle les Francs enlèvent tout, *præter terram*), chez tous les peuples envahisseurs du Moyen-Age, Huns, Magyars, Mongols, Arabes, Turcs. Ce motif détermine aussi des guerres chez les peuples chrétiens au Moyen-Age (cf. la *Chanson des Loherains*). Puis la pratique se continue et se perfectionne, elle devient le *pillage* dans les armées de profession, chez les routiers, les compagnies, les écorcheurs du Moyen-Age ; elle se retrouve dans les armées de la guerre de Trente Ans ; elle existe encore à l'époque de Napoléon I^{er} : les généraux s'enrichissent par le pillage. La guerre devient une industrie ; souvent, il est difficile de distinguer le guerrier du brigand ; au IX^e siècle, par exemple, les Scandinaves pillent les bords des fleuves et se font acheter leur retraite ; le *Danegeld* est un impôt levé en Angleterre dans ce but.

Un autre motif personnel est le désir de gloire, la satisfaction de la vanité individuelle pour le chef et pour les guerriers. D'ordinaire, ce motif est mêlé aux autres et apparaît comme accessoire ; mais, parfois, il est dominant. L'exemple type est Alexandre qui veut imiter Achille ; on peut en montrer une caricature dans Caligula, avec son expédition sur le Rhin et les faux prisonniers. A Rome, le désir du *triomphe* a souvent été une cause de guerre. Ce motif a occasionné souvent des guerres chez les peuples barbares ; au Moyen-Age, les chevaliers font une *emprise* pour acquérir de la réputation. Dans les Etats modernes, on a les guerres de *munificence*, guerres de François I^{er}, guerre de Louis XIV contre la Hollande, guerres de Napoléon.

Un dernier motif personnel, mais propre au chef, est le désir d'agrandir sa propre domination. Il existe chez les rois d'Assyrie et de Perse, chez les rois helléniques, chez les princes barbares (Clovis, Charlemagne), chez les princes musulmans et mongols ; on le voit encore apparaître au XVI^e siècle avec les guerres d'Italie.

2. — L'autre classe de motifs comprend les motifs collectifs : le gouvernement entreprend une guerre dans l'intérêt, non plus des individus particuliers, mais d'un groupe durable, en vue d'obtenir un résultat permanent.

Le plus rudimentaire des motifs collectifs, le plus voisin de l'intérêt personnel du prince, est le motif de famille ; il n'est pas toujours facile de le distinguer du désir particulier du prince d'accroître sa propre domination ; il apparaît nettement, quand il s'agit de pourvoir un fils cadet ou une fille : au Moyen-Age,

Robert le Pieux conquiert la Bourgogne pour son fils ; Louis XIV accepte la succession d'Espagne ; Louis XV s'engage dans la guerre de succession d'Autriche en faveur de son gendre.

Un motif, de nature plus abstraite, est l'intérêt d'une classe ; on l'aperçoit surtout dans les oligarchies, à Sparte, à Rome, à Venise ; il détermine la conduite des officiers suédois au ^{xvi}^e siècle.

Plus abstrait encore est le motif religieux. Les guerres de religion sont rares dans les périodes antiques, alors que la religion est nationale ; le motif religieux s'ajoute à l'antagonisme national. On ne connaît dans l'antiquité qu'un seul cas net de guerre religieuse, les guerres *sacrées*, entreprises pour la défense d'un sanctuaire. Les guerres de religion deviennent fréquentes depuis l'établissement de religions universelles : dans le monde musulman, c'est la guerre sainte pour propager l'islam ; dans le monde chrétien, ce sont d'abord les croisades, puis les luttes contre les hérétiques, et, au ^{xvi}^e siècle, les guerres de religion entreprises au nom d'un gouvernement. Elles ont disparu dans le monde chrétien : la guerre de Trente Ans, religieuse dans son principe, est devenue guerre politique ; mais elles se sont conservées dans le monde musulman (le *Mahdi*, vers 1880).

Un autre motif encore plus abstrait est l'intérêt économique, sous forme de rivalité de commerce. Ce motif apparaît mélangé à d'autres dans le monde antique, à Corinthe, Rhodes, Carthage ; il est plus net au Moyen-Âge, et on a de vraies guerres commerciales entre les villes d'Italie, Pise, Gênes, Venise, entre la Hanse et le Danemark ; et, depuis le ^{xvii}^e siècle, on a eu les luttes entre Hollande et Portugal, Angleterre et Espagne, le blocus continental, les guerres pour la possession d'un marché, d'une route, d'un pays à exploiter, et les guerres coloniales.

Le motif dominant est un motif collectif général, l'intérêt d'un groupe où plusieurs points de vue se confondent, intérêt de l'Etat, désir d'accroître la puissance, le territoire, la richesse, le prestige. Il a, dans l'antiquité, inspiré les guerres des Etats les plus fortement organisés, d'Athènes au ^v^e siècle, de Rome, de Carthage ; il reparaît chez quelques Etats musulmans, surtout chez les Turcs, au ^{xvii}^e siècle dans les Etats chrétiens (Henri IV, Richelieu, Gustave-Adolphe), au ^{xix}^e siècle en Russie. Un bon type est fourni par Frédéric II, qui n'aime pas la guerre, mais la fait dans l'intérêt de la Prusse.

Le motif le plus évolué est l'intérêt de la nation ; mais on a surtout alors des guerres défensives. On trouve déjà des guerres causées par ce motif dans l'antiquité : telles les résistances na-

tionales qui intéressent tout un peuple : lutte des Juifs contre les Assyriens, guerres médiques, révolte de Samos contre Athènes, luttes de Mantinée et de Thèbes contre Sparte, révoltes de tous les peuples conquis par Rome ; on en trouve aussi au Moyen-Age, dans les luttes des cantons suisses ; mais les guerres faites dans l'intérêt de la nation apparaissent surtout depuis la fin du XVIII^e siècle : luttes de la Révolution française contre les coalitions, luttes de l'Europe contre Napoléon. Ces guerres sont des guerres défensives ; mais, au XIX^e siècle, on a eu un cas spécial, la guerre nationale offensive, entreprise pour détruire les dominations qui empêchent la nation de se constituer en Etat (guerres pour l'unité italienne, pour l'unité allemande).

En dehors de tous les classements, reste la guerre d'invasion, amenée par la migration d'un peuple ; tous les motifs y sont réunis : c'est un phénomène mixte. Il est mal connu pour les périodes antiques ; il apparaît un peu plus net avec les Barbares qui entrent dans l'empire romain, et les cavaliers jaunes.

D'ordinaire, plusieurs motifs se combinent ; mais il semble que les guerres causées par les motifs individuels ou par les motifs collectifs les plus rudimentaires deviennent de plus en plus rares, à mesure qu'un peuple se civilise ; chez les peuples les plus évolués, les guerres ne sont causées que par les motifs collectifs supérieurs, et on n'a plus que des guerres commerciales, des guerres amenées par l'intérêt de l'Etat ou des guerres nationales.

II. — Les opérations de guerre sont très nombreuses ; elles suffisent à fournir la matière d'une science technique. Nous n'étudierons que les conditions générales.

Il faut distinguer deux catégories de guerres : les guerres de dévastation et les guerres d'opérations. La dévastation est le but des guerres primitives ; il s'agit à la fois de s'enrichir et de ruiner et de détruire l'ennemi ; et par ennemi, on entend non pas seulement les belligérants, mais le peuple entier. On procède par ravages systématiques. Telles ont été les guerres des Assyriens, des Grecs, des Romains, au Moyen-Age, des Mongols, des Russes dans les provinces baltiques. Les manifestations frappantes de ce genre de guerres ne manquent pas : pyramides de têtes coupées ; destructions complètes de villes (Thèbes par Alexandre, Numance et Carthage par les Romains, Liège par Charles le Téméraire) ; ce procédé de destruction totale a disparu chez tous les peuples civilisés, ou bien il est réduit à une opération défensive ; on ravage le pays pour empêcher l'ennemi d'y vivre (ravages de la Provence, 1336, du Palatinat sur l'ordre de Lou-

vois); mais, même ainsi réduit, le ravage complet est aujourd'hui réprouvé.

La guerre d'opérations a pour but de forcer les combattants ennemis à céder le terrain. Elle se fait non plus contre toute la population, mais seulement contre les belligérants. Elle a des buts, des *objectifs*, divers. On cherche à se rendre maître d'une région limitée, disputée entre les deux armées; c'est une guerre de frontières; on essaie d'amener l'ennemi à céder en occupant le siège du gouvernement, de la vie politique: c'est une guerre d'invasion; cette dernière sorte de guerre suppose une inégalité de force, au moins morale, et d'initiative; c'est la guerre de tous les peuples belliqueux, de tous les généraux énergiques (Cyrus, Agésilas, Alexandre, Annibal; Scipion, César, Trajan; Gustave-Adolphe, Turenne, Napoléon, les alliés de 1813-14); le principe a été formulé nettement par Napoléon: il faut détruire la principale force de l'ennemi.

Il faut distinguer trois séries d'opérations: celles faites pour amener les forces jusqu'en présence de l'adversaire, la *stratégie*; celles faites contre une place forte, la *poliorcétique*; celles faites contre l'armée ennemie, la *tactique*.

a) La stratégie est la partie la moins dramatique, la moins apparente dans tous les récits; elle est le plus souvent négligée dans les récits sommaires; et, dans l'enseignement, on ne la montre guère aux élèves, pour qui toute guerre se résume dans quelques batailles et quelques sièges, marqués par des noms de lieux et de généraux. Il faudrait, au contraire, montrer que la plus grande partie d'une guerre se passe à manœuvrer et non à combattre; toute étude d'une guerre devrait consister dans la description des opérations faites pour amener les armées en présence l'une de l'autre; il faudrait faire remarquer aux élèves les difficultés auxquelles ils ne pensent pas et qui occupent la plus grande partie de l'attention du général. Le procédé pratique est de prendre une campagne qui a échoué, parce qu'une opération a été manquée, ou inversement.

Une première difficulté de la stratégie consiste à déterminer où on ira chercher l'ennemi, où on l'attendra, où on ira se poster. Il faut montrer les raisons pratiques du choix (Thermopyles, Platée, Issus, Cannes, guerres de Frédéric II et de Napoléon I^{er}), et faire comprendre que le choix de ce lieu est le principal mérite du général. Le principe directeur consiste à amener sur un point donné une force supérieure à celle de l'ennemi. Le procédé est frappant surtout, quand un général, disposant d'une armée inférieure en nombre à celle de son

adversaire, réussit à amener sur le champ de bataille une force plus considérable que celle en présence de laquelle il se trouve.

Une seconde difficulté : marche et transport des troupes. — L'élève n'y pense jamais. Pour transporter les hommes et les engins de guerre, il faut des chemins. Or, le plus souvent, ils manquent ou sont défoncés. Les hommes sont gênés par la fatigue, la chaleur, le froid, la pluie, ou bien arrêtés par des obstacles qui tiennent à la nature du pays, montagnes, fleuves, forêts, marais ; ou bien encore ils s'égarent. On fait comprendre cette difficulté aux élèves en leur montrant, soit des cas où le général a pu en triompher (Dix Mille, Alexandre, Annibal, Napoléon en Italie), soit des cas où les difficultés n'ont pu être surmontées (Darius en Scythie, Crassus contre les Parthes, Varus, les croisades, Napoléon en Russie).

Troisième difficulté : il faut nourrir l'armée. Le pays où se fait la guerre ne peut fournir des vivres en quantité suffisante ; il faut alors que l'armée en emporte avec elle, emmène des équipages pour lesquels des routes sont nécessaires. La difficulté de nourrir les troupes pousse quelquefois le général à livrer bataille dans des conditions défavorables (César à Pharsale) ou occasionne des échecs (les croisades).

Une quatrième difficulté vient de la nécessité de maintenir l'armée en bonne santé. Or, la marche, les intempéries, les privations, la seule réunion d'un grand nombre d'hommes sur un faible espace, produisent des maladies qui détruisent l'armée. Le fait est fréquent dans toutes les armées barbares, de Sennachérib à Alaric ; on a de bons exemples dans les expéditions des empereurs allemands en Italie, dans l'invasion anglaise sous Charles V, dans les armées russes du XVIII^e siècle.

Enfin, il faut que les hommes aient le courage d'opérer ; le général doit maintenir la santé morale. Or les causes de démoralisation sont nombreuses : défiance à l'égard des chefs, crainte de l'ennemi, ennui de la campagne. Bien des expéditions ont été manquées par suite de cette démoralisation (les Athéniens en Sicile, Alexandre dans l'Inde). La plus grande force morale fait la supériorité des armées de vétérans.

Une chose essentielle à faire comprendre aux élèves, c'est que la force d'une armée ne s'évalue pas par le nombre d'hommes. Alexandre avait peu de soldats ; les armées suédoises du XVII^e et du XVIII^e siècle étaient faibles ; Cortez avec 180 compagnons a triomphé des Mexicains. — Il faut également leur montrer qu'une armée court toujours le risque de se laisser surprendre, que l'usage de se garder ne s'est établi que très tard, et que sou-

vent on l'oublie. Les Romains ont été surpris à Trasimène ; quelquefois même la surprise est réciproque : la bataille de Solferino a été engagée sans qu'aucun des deux adversaires s'y fût attendu.

b) La poliorcétique est l'ensemble des opérations entreprises pour enlever une place forte. Elle revêt deux formes : le blocus et le siège. — Dans le blocus, on cherche à réduire l'ennemi par la famine ; les ouvrages n'ont d'autre but que de l'enfermer dans la ville ; on a de bons types d'enseignement : Platées, La Rochelle. Dans le siège, on se propose de détruire les défenses sur un point donné et d'entrer de vive force ; de là, deux parties : l'approche et l'assaut. Pour l'approche, on a employé deux procédés différents selon les deux systèmes de fortifications qui se sont succédé. Avec les fortifications dominantes, on a eu recours au bélier qui défonce les murs, à la mine qui les sape, aux tours roulantes qui placent les assiégeants au même niveau que les assiégés ; contre les fortifications rasantes, on emploie les tranchées et les parallèles abritées qui permettent de s'approcher assez pour l'assaut final, et le bombardement pour démoraliser l'assiégé. Comme types du premier genre, on peut prendre les sièges de Syracuse, de Château-Gaillard, de Saint-Quentin en 1557 ; pour le deuxième genre, les sièges de Leyde, Namur, Sébastopol.

c) La tactique est la façon de conduire la bataille, quand les deux armées sont en face l'une de l'autre, soit en rase campagne, soit derrière des abris improvisés. Elle a évolué ; nous verrons quelle a été la série des formes en partant de la plus rudimentaire.

La bataille a d'abord consisté en une série de combats isolés entre les chefs et leurs compagnons ; le chef tué ou pris, ses compagnons s'enfuient : combats d'Homère, combats des bandes barbares.

Elle a été, plus tard, un duel entre deux masses compactes, chacune cherchant à rompre l'autre : c'est la tactique des hoplites et de la phalange chez les Grecs, des Romains jusqu'à Marius, des chevaliers du Moyen-Age. On vise surtout à produire un effet moral, on cherche à rester maître du champ de bataille, ce que le vainqueur exprime sous une forme matérielle, en élevant le trophée. Parfois, la masse vaincue se replie sans être poursuivie ; parfois, au contraire, elle se débande, et le vainqueur poursuit en massacrant les fuyards : de là, une grande différence dans le nombre des morts (Platée, Arbèles, Cannes).

Puis la bataille a été livrée en vue d'obtenir un résultat stratégique, pour forcer un passage, pour dégager une ville assiégée,

pour surprendre une armée en marche. Comme l'élève a une tendance à concevoir la bataille à la façon des Grecs, sous forme de duels isolés, il faut expliquer en quoi consiste la victoire (César à Alésia et à Pharsale, Turenne en Alsace, Napoléon à Ulm).

La forme la plus évoluée est exprimée par la formule : « chercher la force principale de l'ennemi pour l'anéantir » : Napoléon en 1806 ; les alliés en 1813 ; les Prussiens en 1866.

Malgré les différences de tactique produites par les transformations des armes, il a subsisté des conditions communes, psychologiques, humaines, par suite universelles. De tout temps, l'attaque a été supérieure à la défense, au moins en rase campagne : celui qui attaque a pour lui qu'il choisit son moment, qu'il a la force morale ; l'adversaire est, au contraire, démoralisé par l'attente. Pour lancer une troupe à l'attaque, il faut qu'elle ait pour elle la force morale. Au contraire, jusqu'au xvii^e siècle, les places sont restées imprenables autrement que par la famine.

De tout temps, l'armée s'est divisée en trois sections, un centre et deux ailes, celles-ci ayant pour but de prendre l'ennemi en flanc et de protéger le centre contre une attaque de flanc ; toujours aussi, une armée a compris une première ligne pour engager l'attaque et une réserve pour soutenir. Cette division s'explique par des raisons psychologiques ; une troupe ne marche bien que si elle se sent soutenue par derrière et assurée contre une attaque de flanc ; toute armée attaquée à l'improviste sur ses derrières ou sur ses flancs a été aussitôt démoralisée. Les exemples les plus comodes pour l'enseignement sont les batailles du Moyen-Age : l'action de l'effet moral y est plus apparente (Hastings, Dorylée, Bouvines, Crécy).

L'invention des armes à feu n'a pas suffi pour transformer la tactique ; dans les batailles livrées par les Suisses du xv^e siècle, elle est la même qu'à l'époque des guerres médiques : c'est la tactique de la phalange ; on la retrouve à Dreux et même à Rocroy. La tactique des masses profondes a persisté même après l'invention du fusil, pour des raisons d'effet moral ; il a fallu les perfectionnements récents des armes à feu pour faire adopter l'ordre dispersé.

III. — Les belligérants adoptent des règles de conduite ; c'est la morale de la guerre, qui a été très lente à se former.

1. — L'état primitif universel est l'absence de tout frein ; les belligérants font tout ce qui leur plaît en pays ennemi ; ils détruisent, massacrent, emmènent les habitants : telle est la guerre homérique, biblique, grecque, chez les Peaux-Rouges ; chez certains peuples, la guerre prend la forme du cannibalisme ; ailleurs, on

fait des sacrifices humains. Puis, l'idée vient d'épargner les habitants pour les vendre : la guerre a été une des sources de l'esclavage ; l'exemple le plus net est fourni par les Romains, qui n'ont fait certaines guerres, en Ligurie, en Espagne, que pour se procurer des esclaves. S'abstenir de réduire en esclavage les femmes du vaincu a été considéré comme un trait de vertu (Alexandre, Scipion).

L'exploitation des habitants a changé de forme, quand a disparu l'usage de l'esclavage. Chez les peuples chrétiens est apparue la pratique de la rançon, du rachat collectif ; elle s'est développée avec les armées de profession ; c'est ce que Froissart appelle *appatisser* ; elle a atteint son maximum pendant la guerre de Trente Ans. Mais la forme de guerre primitive s'est perpétuée entre peuples de religions différentes : pendant les croisades, on massacre les femmes, on vend des esclaves ; les Mongols et les Turcs, dans leurs razzias, détruisent et massacrent. Puis, l'idée naît que les violences doivent être restreintes aux belligérants : elle prend d'abord la forme d'une protestation contre les routiers qui pillent même le pays ami ; et, lentement, on arrive à réprouver ceux qui maltraitent les non-combattants. Mais on conserve la pratique de vivre sur le pays, et, en cas d'assaut, on continue à massacrer et à piller. Avec la formation d'armées permanentes approvisionnées, s'établit la règle que le soldat ne doit pas piller ; elle est admise en principe dès le ^{xvii}^e siècle ; elle a été abandonnée par les armées de la Révolution, qui sont forcées de vivre sur le pays par la réquisition. Au ^{xix}^e siècle, la pratique a été définitivement régularisée : le principe a été posé qu'on doit épargner les non-combattants.

2. — A l'égard des combattants, les restrictions ont été plus lentes à se former ; pendant longtemps a survécu le droit de massacrer tout combattant, même prisonnier, sauf en cas de promesse spéciale ; ainsi les Syracusains massacrèrent les Athéniens lors de l'expédition de Sicile. Tous les moyens pouvaient être employés à l'égard des combattants ennemis ; on ne connaissait guère qu'une seule restriction, apportée pour des raisons religieuses : on concluait des *σπονδαι* pour enterrer les morts, et encore cette pratique n'existait-elle pas dans les guerres sacrées. La morale entre combattants semble s'être formée entre les chevaliers ; ils se traitent en camarades, et le droit du vainqueur s'atténue peu à peu ; le captif n'est plus réduit en esclavage, il est mis à rançon ; mais cette pratique fut longtemps restreinte aux chevaliers nobles, les fantassins étaient toujours massacrés. De même, la garnison de toute ville prise d'assaut était pendue ; au

xvi^e siècle, cette loi de la guerre ne fut plus appliquée qu'aux garnisons des places jugées trop faibles pour arrêter l'armée assiégeante. Puis l'usage de faire des prisonniers s'étendit aux fantassins, avec cette exception qu'on les massacre, quand on ne peut les garder : les soldats de l'Armada faits prisonniers en Irlande sont massacrés. La transformation du droit de la guerre devient complète aux xvii^e et xviii^e siècles ; dès lors, la morale de la guerre réprouve toute tuerie inutile ; Grotius essaie de formuler le droit nouveau ; au xix^e siècle, on le codifie, et certains moyens (empoisonnements, balles explosives) sont déclarés criminels par des conventions internationales.

3. — Pour la guerre de mer, l'évolution fut plus lente ; on a continué, pendant longtemps, à massacrer les équipages et à piller tout. Jusqu'à la fin du xviii^e siècle, la propriété privée a été considérée comme de bonne prise, et les guerres maritimes commençaient toujours par la course. La restriction du droit de guerre s'est appliquée d'abord aux propriétés des neutres ; on a admis la règle que le pavillon couvre la marchandise, règle formulée contre l'Angleterre en 1780 ; puis les conventions de 1856 ont interdit la course ; mais la morale de la guerre maritime est restée incomplète.

IV. — L'action de la guerre sur la vie publique est très forte. Elle décide de l'existence des peuples, de leur groupement en Etats ; elle agit profondément sur l'organisation intérieure.

1. — La guerre décide de l'existence même des peuples, elle les détruit ou les transforme en conquérants. On part de cette doctrine mystique, que la guerre est une manifestation de la volonté divine ; puis elle a été assimilée à la lutte pour la vie et considérée comme un procédé de sélection qui décide la survie des peuples supérieurs ; mais c'est une simple métaphore : la sélection physiologique se fait par la lutte entre les individus, et le survivant peut transmettre à ses descendants ses qualités individuelles ; au contraire, la guerre se fait entre des masses et la victoire dépend d'une organisation artificielle et d'un état moral passager, qui ne peuvent se transmettre par hérédité. Pourtant, il y a dans cette notion confuse une idée juste : le succès, dans la guerre, dépend d'une supériorité, d'ordre inférieur sans doute, mais réelle, la supériorité dans l'organisation, dans la force d'initiative et de travail du personnel ; la guerre est un contrôle pratique de cette supériorité. Or, dans les régimes absolutistes et oligarchiques, aucune organisation n'est soumise à un contrôle sincère ; toutes les organisations peuvent dégénérer, sans que le souverain s'en aperçoive ; la guerre est un contrôle pratique, elle

exige qu'on s'adapte à des réalités, elle rappelle au respect de la réalité : les chevaliers sont battus à Courtrai, à Crécy, à Nicopolis; les armées européennes de la fin du ^{xviii}^e siècle sont battues par celles de la Révolution : la croyance dans la force de la Russie disparaît avec la guerre de Crimée. La guerre amène la disparition des Etats trop dégénérés.

2. — La guerre brouille les rangs des peuples; elle fait passer au premier plan des peuples moins civilisés, restés plus énergiques, Perses, Romains, Barbares, Arabes. Elle décide le groupement des peuples en Etats, elle détruit les petits peuples, elle les agglomère en empires. Elle est le procédé le plus énergique pour créer de grands Etats et par suite de grandes nations.

3. — La guerre agit sur l'organisation intérieure des Etats. Elle agit sur le gouvernement : la défaite affaiblit le personnel dirigeant, elle amène à le changer, à donner des places à des hommes nouveaux; le succès fortifie surtout le personnel de guerre, accroît son influence sur le gouvernement. Elle agit aussi sur la société : elle détruit les aristocraties, elle les oblige à se recruter dans les classes inférieures ou étrangères, admises d'abord dans l'armée, puis dans les classes supérieures : ainsi les Thètes à Athènes; l'évolution de la société romaine a été déterminée par l'armée; la guerre a conduit à la formation de noblesses nouvelles, chevaliers au Moyen-Age, noblesse de Napoléon. Elle rompt les conventions aristocratiques, elle élève des hommes uniquement par leurs qualités personnelles, elle établit l'égalité entre les combattants. Mais, en sens inverse, elle sépare complètement les gens de guerre des non-combattants; égalitaire dans un sens, elle crée des aristocraties : ainsi la société musulmane se compose d'une aristocratie de guerriers tous égaux, superposée à la masse des infidèles.

M. T.

Les poètes romantiques.

Cours de M. EMMANUEL DES ESSARTS,

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

Antony Deschamps. — Auguste Barbier.

I

Quand on a longuement parlé d'Emile Deschamps, qui fut aussi célèbre de son vivant que Sainte-Beuve et qu'Alfred de Vigny, il me semblerait injuste de ne pas consacrer une notice sommaire à son frère Antony, qui jouit à son heure d'une renommée peut-être excessive, mais réelle. En effet, Théophile Gautier, dans une de ses poésies de jeunesse, évoquant les chers novateurs, place Antony Deschamps à côté d'Alfred de Musset et de Victor Hugo. Plus jeune qu'Emile, car il était né en 1800, Antony, vers 1827, entra dans la littérature et fut accueilli comme un compagnon d'armes par les amis de son père, qui n'étaient autres que les premiers romantiques et qu'il rencontrait dans la maison paternelle. Il nous a fait d'une manière touchante le tableau de son printemps de poésie. Une strophe de Sainte-Beuve, dans sa pièce du *Cénacle*, dénote ce que l'on attendait d'Antony Deschamps :

Mais un jeune homme écoute, à la tête pensive,
Au regard triste et doux, silencieux convive
 Debout dans ces festins.
Il est poète aussi ; de sa palette ardente
Vont renaître en nos temps Michel-Ange avec Dante
 Et les vieux Florentins.

De bonne heure, Antony Deschamps avait été attiré, fasciné, on pourrait presque dire, si le mot était de l'époque, hypnotisé par l'Italie sous toutes ses formes, paysage, poésie, peinture, musique. Une traduction ou plutôt une adaptation de vingt chants de Dante mit Antony Deschamps en relief. C'est un ouvrage de grand mérite, mais, à la même date, bien surpassé par des études en vers sur l'Italie. Elles renferment plusieurs morceaux d'un pittoresque sobre, mais net et saisissant, d'une beauté sévère, qui créaient au voyageur poète une originalité formelle. Cinq ou six

pièces pourraient revendiquer leur place dans les anthologies. Nous devons nous limiter à un fragment de la première, qui vraiment a beaucoup d'allure :

Le jour des Moccoli, lorsque Rome la sainte
Laisse errer la Folie en sa bruyante enceinte,
Ceux de Castel Gandolfo et ceux de Tivoli
Portent au pied la boucle en argent mal poli ;
Les filles de Nettune au corset d'écarlate
Ornent de médaillons leur sein où l'or éclate
Et dans un réseau vert enferment leurs cheveux,
Et celles de Lorette où l'on fait tant de vœux,
Celles de Frascati dont les beaux yeux sans voile
Luisent sous le panno comme une double étoile,
Hommes, femmes, enfants, s'avancent d'un pas lent
Vers la nocturne fête le Corfo brûlant.

Naples n'est pas moins bien saisie dans son mouvement et sa couleur. On peut encore citer une belle ode sur la destinée du poète. Il faut signaler de même, à la louange d'Antony Deschamps, des imitations du *Roi Lear* très enlevées, avec une vraie sonorité de rimes, un vif éclat d'expression.

Tels furent les remarquables commencements d'Antony Deschamps. S'il avait persisté dans cette voie, il eût été l'un de nos premiers poètes, tandis qu'il reste d'ordre secondaire. Malheureusement pour lui, son existence poétique est coupée en deux. Au lieu d'évoluer après 1830, comme ses voisins de Cénacle, il s'arrêta, que dis-je ! il recula. Sauf rares exceptions, il ne fit plus que des vers médiocres. Un mal étrange qui vint fondre sur lui fut peut-être la cause de cette diminution intellectuelle, de cet amoindrissement littéraire. Sans qu'il y ait eu de malheur dans sa vie, il fut pris d'humeurs noires qui confinaient à la folie et qui le forcèrent jusqu'à sa mort, en 1869, d'aller chaque année se cloîtrer quelques semaines dans une maison de santé. La crise passée, il revenait dans le monde ; car il était homme de société, brillant causeur, plein d'idées, de feu, de verve, animant la conversation par des citations, des anecdotes, des traits spirituels. Son cas aurait pu faire croire à un certain affaîssement d'esprit. Cependant il ne cessa pas d'être un penseur grave et élevé : ce fut l'artiste qui disparut en lui. Je croirais plutôt qu'Antony Deschamps a été victime surtout d'un faux système. Après 1830, avec son ami et confrère Brizeux, il se mit à rechercher ce qu'il appelait le naïf dans l'art, c'est-à-dire une simplicité outrée qui touche à la platitude ou pour le moins au prosaïsme. A partir de ce moment, Antony Deschamps renonça pour toujours à la rime riche, il restreignit son élan et se limita dans les *Dernières*

Paroles et Résignation à des poésies très brèves, de huit à vingt vers, petits tableaux, comme le François Coppée des *Humbles* en a mis dans ses *Promenades* et *Intérieurs*, mais sans le fini d'exécution, la finesse d'émotion, qu'y introduit Coppée. Quelques-uns de ces tableaux pourraient être détachés, mais bien peu, comme celui-ci par exemple, qui se tient dans un parfait équilibre :

Je suis la mort, le roi des épouvantements.
Je marche avec la peur et les frissonnements ;
Quand je viens à passer au sein d'une tempête,
Les autres rois du monde inclinent tous la tête
Et de tous les côtés les timides humains
Se mettent à genoux et me tendent les mains.
Et moi, sans écouter leurs vœux et leur prière,
Sur mon pâle cheval je poursuis ma carrière,
Et parmi ces troupeaux à ma voix rassemblés
Je vais comme la faux au milieu des grands blés.

L'ensemble de ces deux recueils est décidément médiocre. On en peut dire autant de ses satires. A part la première, qui vaut l'exorde de *Don Paez*, elles n'égaleront point celles de Barthélemy, d'Auguste Barbier, ni même d'Amédée Pommier.

Ajoutons qu'Antony Deschamps a voulu mettre en vers l'actualité, non pas l'événement éclatant qui emporte le poète, comme pour Alfred de Musset le défi du Germain Becker, auquel il répond : « Nous l'avons eu votre Rhin allemand », ni le retour des cendres de Napoléon pour Victor Hugo, mais le fait quotidien, souvent banal et fatalement prosaïque, une fête de famille, une audition de piano, une réflexion sur les figurants de *Lucrece Borgia*. Tout cela n'est que de la prose rimée. C'est bien pis lorsque Antony met en vers les incidents de la politique. On peut dire alors que c'étaient des *Premiers Paris* versifiés. Il fallait les laisser aux journalistes.

Bref, tout est sec, languissant, antipoétique, dans la seconde partie de l'œuvre d'Antony Deschamps, bien inférieure à la première. Soit, mais l'homme qui a traduit Dante parfois avec bonheur et fait les *Italiennes*, reste digne par cette première partie de son œuvre de laisser son nom à la postérité. Ce n'est pas au nombre des flèches sorties du carquois que l'on mesure l'archer, mais à la certitude, au bonheur, à l'adresse ailée de celles qui ont atteint le but.

II

Au lendemain de 1830, il y eut non seulement évolution chez les aînés du romantisme, mais éclosion chez les nouveaux venus.

C'est ainsi qu'on vit dans les premiers jours du règne de Louis-Philippe, en 1831, paraître un volume de vers, les *Iambes*, signé d'un nom inconnu, Auguste Barbier. La veille, l'auteur était un simple étudiant en droit, un clerc de notaire, d'honorable famille, aisé, mais sans relations littéraires, causant avec quelques amis de littérature et d'art. Avec ces poèmes, une étoile de plus apparut à notre ciel poétique.

Auguste Barbier, né à Paris en 1808, avait préludé par des vers comme ceux qu'il a faits pendant les trois quarts de sa vie, pâles et faibles, prosaïques en un mot. Pendant quelques années, il en fit d'admirables, marqués pour la postérité, vraiment immortels, laissant derrière eux une traînée de flamme. La révolution de Juillet n'y fut pas étrangère. Inspiratrice populaire, Muse des barricades, elle remplit le jeune versificateur de sa fièvre et de ses frémissements, emportant avec elle, comme la Centauresse du sculpteur Courtlet, l'éphèbe sur son dos bondissant. Auguste Barbier fut tantôt saisi d'un transport d'indignation, tantôt d'enthousiasme, et l'enthousiasme comme l'indignation crée les poètes lyriques. Il emprunta son rythme et son titre à notre André Chénier. L'iambe, le mètre dans lequel il coula ses poésies comme dans le bronze ou l'airain, était une combinaison lyrique renouvelée de la Grèce initiatrice. Figurez-vous un distique composé d'un grand vers suivi d'un plus petit. Au ^{vi}^e siècle, Archiloque et Simonide d'Amorgos l'avaient appliqué à leurs passions. C'est une légende poétique consacrée par Horace :

Archilochum proprio rabies armavit iambo.

Chez les modernes, André Chénier reprit ce rythme pour y jeter, comme dans une coupe, le vin fumant de son courroux et de son indignation aussi, quand, victime des démagogues, martyr de la raison et de la liberté, dans la prison de Saint-Lazare, sous le couperet de la guillotine, il flétrissait les « bourreaux barbouilleurs de lois », réprouvait le tribunal révolutionnaire et s'écriait avec la conviction de son patriotisme et de son innocence :

Toi, vertu, pleure si je meurs !

Auguste Barbier n'eut pas à flétrir la Terreur, à maudire les bourreaux ; mais il avait vu sous ses yeux attristés de jeune patriote, de républicain à toute épreuve, futur partisan du général Cavaignac, passer les scandales qui se reproduisent à toutes les époques de l'histoire sous le couvert de l'intrigue ou le masque de l'exagération :

...Les vulgaires abois
De tous les charlatans qui donnent de la voix,
Les marchands de pathos et les faiseurs d'emphase
Et tous les baladins qui dansent sur la phrase.

En effet, au lendemain de la lutte héroïque où Farcy était tombé sous les balles des Suisses, il avait vu défiler les « coureurs d'emplois et de galons », les ambitieux et les parasites de toute espèce, disputant les places et les honneurs, en un mot les éternels politiciens. Il eut devant les yeux l'image hardie du sanglier déchiré par la meute, lacéré, partagé comme une proie, et il fit *La Curée* ! Il eut la vision du peuple insurgé, flatté par tous dans sa majesté fauve, bientôt après muselé, comprimé dans ses vœux de guerre libératrice des nations, repoussé de la frontière où il voulait prendre la revanche de Waterloo, et il fit *Le Lion*. Il compara ce qu'il crut à tort ou à raison la mollesse du temps présent, la capitulation devant l'étranger, à l'audace guerrière de nos aïeux, et il fit *Quatre-vingt-treize*. Il vit le hideux spectacle de la populace pillant l'archevêché et réclamant les têtes des ministres de Charles X, et il fit *L'Emeute* :

Et l'Emeute paraît, l'Emeute au pied rebelle,
Poussant avec sa main le peuple devant elle,
L'Emeute aux mille fronts, aux cris tumultueux.

Il eut sous les yeux les vicissitudes de la faveur populaire, la bassesse des démagogues courtisant la foule et l'excitant à la haine des classes et au vol, sous prétexte de revendications sociales, et il fit *La Popularité*. Il eut à contempler les excès du théâtre, et il fit *Melpomène*. Il compta les suicides créés par les déceptions et il fit *La Cuve*. Il dénombra les hontes du journalisme calomniateur, et il fit *La Reine du Monde*. Il eut l'écho des douleurs et des ruines de la Pologne et il fit *Varsovie*.

Il fit surtout *L'Idole*, son chef-d'œuvre, devant le spectacle de la popularité renaissante, de l'apothéose universelle de Napoléon qu'il jugeait fatale pour l'avenir de la liberté. Il eut ce pressentiment, cette intuition, avec le seul Lamartine. Leur crainte ne les trompait pas. Une fois de plus, les poètes étaient prophètes. On doit leur savoir gré de leur courage, de leur fermeté de jugement, de leur dédain de l'opinion, tout en se rendant compte, comme nous l'avons fait pour Victor Hugo, de l'état des esprits et des cœurs en France à cette époque. Cette apothéose de Napoléon signifiait une réponse à l'étranger vainqueur dans les plaines de Belgique, un défi réel à la coalition toujours menaçante, une revanche de 1813. Ce Napoléon, que glorifiait la génération de

1830, ce n'était pas le tyran, le conquérant aveugle, affolé, mais le prisonnier de la Sainte Alliance, le captif de l'Angleterre, le soldat couronné de la Révolution.

Le jour où il a lancé cette pièce d'un souffle si puissant, et *La Curée* et *La Popularité*, Auguste Barbier a été aussi grand que Lamartine et que Victor Hugo. L'iambe, tel qu'il l'a créé, me semble une des productions les plus spontanées, les plus jaillissantes du jardin des Muses. Ce n'est pas le laurier delphique ni l'olivier attique des autres maîtres, c'est l'aloès, la plante qui met longtemps à croître, mais qui soudain éclate avec un bruit tumultueux et un grondement de foudre retentissante.

Il sied de faire remarquer, à propos des *Iambes*, qu'Auguste Barbier n'a pas seulement en partage le vers impétueux et fort, robuste jusqu'à la brutalité, mais aussi des vers tendres et florissants, qui ont la grâce antique et l'allure latine, comme ont su le voir Charles Baudelaire et Leconte de Lisle. Tels ses vers sur la mer, sur la tragédie grecque, « fille d'Euripide à la blanche tunique ». On peut surtout s'en convaincre en lisant son deuxième recueil lyrique : *Le Pianto*. C'est peut-être là qu'il rejoint les plus grand poètes.

Auguste Barbier fit un voyage en Italie et de ce voyage sont sorties des pièces descriptives et philosophiques, parfois encore inégales, mais le plus souvent d'une tonalité grave et sévère, qui fait penser, plus encore que chez Antony Deschamps, à Dante et à Michel-Ange. Les beautés abondent dans ce recueil. Ce sont d'abord les peintures d'Orcagna dans le Campo Santo de Pise déroulant le contraste de la vie heureuse, de la joie de la Renaissance avec l'imprévu de la mort dominatrice du monde. C'est ensuite le paysage du Campo Vaccino dans son austérité, puis le dialogue du pêcheur et de Salvator Rosa sur les misères de l'Italie. C'est, enfin, l'apparition de Venise avec l'ombre de Bianca Capello poétiquement opposée à la Venise, alors captive des Autrichiens.

Tels sont les quatre grands poèmes sur Pise, Rome, Naples, Venise, qui partagent le recueil inspiré par une vision rayonnante de l'Italie et par une sincère affection pour cette terre d'art et de beauté. Ces poèmes, où partout éclatent des morceaux de premier ordre, sont coupés par des sonnets d'une haute maîtrise. Ils n'offrent pas encore la perfection qu'atteindra J.-M. de Hérédia, mais ils sont d'un relief puissant et d'une intensité de sentiment pénétrante. Les sonnets sur Raphaël, le Corrège, Cimabosa, Titien, seraient pareillement à louer, mais celui sur Michel-Ange affronte toute comparaison et me paraît un des chefs-d'œuvre du genre.

Après *Le Pianto*, qui compte parmi les monuments du siècle, Auguste Barbier, dans sa vie qui fut longue, a multiplié les recueils de vers. Le plus connu, le plus proche des chefs-d'œuvre précédents, est *Lazare*, produit d'un voyage en Angleterre. Le sentiment est excellent et la marche plus d'une fois éloquente. Barbier plaint avec énergie les Irlandais, les mineurs de Newcastle, toutes les victimes de la dureté britannique, mais alors ses vers sont pour la plupart du temps prosaïques, mal rimés, tout, excepté de bons vers. Il en est de même pour ses recueils ultérieurs, malgré des beautés intermittentes, semblables à des éclairs qui déchirent la nue. Il y a de la grandeur dans *Erostrate*, de l'invention dans *Pot-de-vin*, de la noblesse dans les *Chants civils et religieux* et dans les *Sylves*, mais partout désormais il manque l'harmonie fréquente et l'éclat solide que, pendant des pages entières, décelaient et les *Iambes* et *Le Pianto*.

Comment un si grand poète a-t-il pu faire succéder des vers si négligés et même si ternes à des vers personnels, étincelants, d'autres fois si robustes et si nerveux ? Comment a-t-il perdu le sens de l'art et le souci du style ? C'est un mystère que je m'expliquerais ainsi par une fausse direction littéraire. A partir de *Lazare*, Auguste Barbier a voulu donner dans sa poésie la priorité à la morale et à l'enseignement sur sa beauté. Or, la fonction du vers n'est pas celle de la prose. Dans l'œuvre poétique, la morale est une résultante et non une dominante ; elle doit s'en dégager comme un son ou un parfum. L'erreur de Barbier consistait à vouloir devenir pédagogue et prédicateur, au lieu de rester poète et grand poète. Il en fut puni par la perte de son génie ; mais il avait eu, il avait déployé du génie, ce qui n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes. Bien peu, comme Hugo, peuvent se dire de la race des aigles, mais bien peu, comme Auguste Barbier, appartiennent à la famille des lions.

EMMANUEL DES ESSARTS.

Les catacombes de Rome.

Cours de M. MAURICE BESNIER,

Professeur à l'Université de Caen.

VII

Les dernières catacombes des III^e et IV^e siècles.

La propriété ecclésiastique se fonde à Rome dès le commencement du III^e siècle, au moment où le pape Zéphyrin charge le diacre Calliste d'administrer la grande nécropole commune située sur la voie Appienne. Le *Liber pontificalis* nous apprend qu'en 236 le pape Fabien répartit entre ses diacres les régions de la ville et le soin des monuments que renfermaient les cimetières suburbains. L'Eglise s'établit à demeure dans la capitale de l'Empire et met ses propres institutions en harmonie avec les cadres pré-existants de la vie municipale. Cependant les progrès du christianisme ne pouvaient rester inaperçus. Les païens s'en effrayèrent. Ils crurent qu'en multipliant les mesures répressives ils pourraient les enrayer. Pour la première fois, ils s'inquiétèrent du développement qu'avaient pris les sépultures chrétiennes : non seulement les chrétiens vivent à l'écart, s'abstiennent de paraître aux fêtes officielles, délaissent même les fonctions publiques, mais encore ils s'isolent jusque dans la tombe ; ils se font enterrer ensemble et uniquement entre coreligionnaires ; leur exclusivisme jaloux les suit après la mort. On essaie de réagir. En l'année 203 éclate en Afrique une émeute au sujet des cimetières, *de areis sepulchralium nostrarum*, déclare Tertullien. Les craintes que faisait naître l'accroissement constant des domaines funéraires possédés à titre collectif par les églises ne sont pas étrangères au redoublement de violences qui se produisit dans la seconde moitié du III^e siècle et au début du IV^e.

L'empereur Dèce en 250, pour en finir décidément avec les chrétiens, rend contre eux un édit de proscription plus formel et plus sévère que toutes les ordonnances antérieures : à jour fixe, dans chaque ville et dans chaque village, les suspects, ceux que l'on soupçonne de pratiquer le culte défendu, devront compa-

raitre devant les magistrats, sacrifier aux dieux de l'Etat et renier le Christ. S'ils refusent, ils seront emprisonnés et on leur fera un procès qui entraînera, en cas de condamnation, l'exil, la déportation ou la mort, avec la confiscation des biens. S'ils obéissent, on leur délivrera un certificat attestant leur soumission à la loi ; nous avons plusieurs de ces textes curieux, retrouvés en Egypte. Il y eut beaucoup d'apostats, pas assez cependant pour que le prince pût se vanter d'avoir détruit à jamais le christianisme. Aussi, sept ans plus tard, a lieu une nouvelle persécution, ordonnée par l'empereur Valérien. Cette fois, on s'en prend moins aux personnes considérées individuellement qu'aux associations formées malgré la loi ou en tournant ses dispositions ; les biens collectifs des églises, les lieux de culte et les cimetières, sont saisis ; tous ceux qui s'efforcent d'y pénétrer et de reconstituer les collèges dissous encourent la peine capitale. L'Etat romain n'avait pas encore osé toucher aux sépultures : l'attachement traditionnel au culte des morts et le respect de la propriété privée l'en empêchaient. Il le fait désormais : les chrétiens ne partagent aucune des croyances païennes ; ils ne méritent donc pas qu'au nom de ces croyances mêmes on garde avec eux quelques ménagements ; d'autre part, au III^e siècle, les catacombes ne sont plus que par exception propriétés privées ; elles appartiennent à des associations religieuses interdites ; on n'hésite plus à s'en emparer. Le but qu'on se proposait ne fut pas atteint. Dès 260, Gallien, plus tolérant, restitua aux chrétiens les biens qui leur avaient été enlevés. Dans les années qui suivirent, il n'est plus question des cimetières. Mais, en 303, lors de la dixième et dernière persécution, la plus terrible, celle de Dioclétien, une seconde fois ils sont confisqués. Comme jadis Dèce et Valérien, Dioclétien fit un grand effort pour extirper de l'Empire le christianisme et les chrétiens : procès contre les personnes, mainmise sur les biens, destruction des archives et des livres de piété, rien ne fut épargné. A son tour, Dioclétien échoua. Maxence, en 306, rendit les biens confisqués. Sept ans s'écoulèrent encore et l'édit de Milan vint reconnaître enfin au christianisme le droit d'exister ; après deux cent cinquante ans de lutte, il réconciliait l'Eglise et l'Etat.

On voit combien était précaire, au III^e siècle, la condition des cimetières chrétiens. Ils furent alors le théâtre de scènes tragiques, que racontent les Vies des Papes et les Gestes des Martyrs. Les païens connaissaient l'emplacement des principales catacombes ; ils savaient à quels moments les fidèles se réunissaient dans les cryptes souterraines. On était exposé à ce que les cérémonies du culte fussent interrompues subitement par l'irruption de la police

romaine, qui s'emparait des assistants pour les conduire en prison et de là au supplice. « Tous les jours, écrivait déjà Tertullien en Afrique aux premières années de ce siècle, nous sommes assiégés, nous sommes trahis et pris à l'improviste, quand nous nous assemblons pour prier. » Ailleurs, il dit aux païens : « Vous connaissez les jours de nos réunions ; aussi nous sommes assiégés, pris au piège et souvent arrêtés au milieu de nos assemblées les plus secrètes. » A Rome, sous Valérien, le pape Sixte II fut surpris pendant un office religieux qu'il célébrait dans le cimetière de Calliste ; arrêté avec ses diacres, parmi lesquels se trouvait saint Laurent, il fut traduit aussitôt en justice et subit la peine capitale au lieu où on l'avait découvert. A la même époque, les saints Chrysanthé et Daria furent mis à mort après jugement dans un arénaire de la *via Salaria*, où ils étaient venus prendre part à quelque cérémonie chrétienne. L'année suivante, au jour anniversaire de leur supplice, un certain nombre de leurs coreligionnaires assistèrent à une messe dite à cet endroit même, sur la tombe des martyrs. Mais la police avait été avertie ; pendant l'office, elle mura promptement l'entrée du souterrain ; les chrétiens enfermés moururent tous de faim. Au iv^e siècle, le pape saint Damase retrouva la crypte dans l'état où elle était au moment de la persécution, avec les squelettes blanchis des morts et les vases sacrés intacts ; il laissa toutes choses en place, fit boucher de nouveau l'entrée, en y ménageant seulement une étroite fenêtre par où l'on apercevait du dehors l'intérieur de l'arénaire ; saint Grégoire de Tours, au vi^e siècle, put voir encore l'étrange spectacle qu'il présentait.

Les morts eux-mêmes n'étaient plus en sûreté dans les catacombes. En 258, les chrétiens durent enlever le corps de saint Pierre du Vatican et celui de saint Paul de l'*area* de Lucine sur la voie d'Ostie pour les transférer momentanément près de la voie Apennine, à la Platonie, devenue dès lors le cimetière *ad catacumbas* ; celle-ci, moins connue des païens, avait chance d'échapper à leurs recherches, et, en effet, elle ne fut pas profanée. Sous Dioclétien, on n'osait plus enterrer les papes dans la même crypte que leurs prédécesseurs au cimetière de Calliste ; il fallut les déposer dans la catacombe plus ancienne de Priscille, où l'on pensait que les païens n'auraient pas l'idée de les chercher. Pour mettre les tombes à l'abri, il était nécessaire de transformer l'aspect extérieur des catacombes et de rendre leur accès impossible aux non-initiés. On s'y appliqua. Désormais il n'y a plus nulle part de monuments apparents à la surface du sol, d'entrées donnant sur les routes, comme au cimetière de Domitille ; les ouvertures se cachent dans la campagne ; des escaliers dérobés relient les di-

vers étages ; au besoin on les coupe pour que toute poursuite soit impossible. Enfin, suprême ressource, on se décide à combler de terre les galeries et les chambres qui renferment les reliques les plus précieuses. La crypte des saints Protus et Hyacinthe à Saint-Hermès, sur la *via Salaria*, celle des papes et celle de sainte Cécile au cimetière de Calliste, furent ainsi rendues inabornables. Le pape Damase, à la fin du 1^{re} siècle, et J.-B. de Rossi, de nos jours, eurent fort à faire pour les déblayer. Le temps des dernières persécutions est une époque de rudes épreuves ; c'est l'âge héroïque des catacombes.

* *

Parmi les principaux personnages de la communauté chrétienne de Rome au 3^e siècle figure en première ligne saint Hippolyte, prêtre et docteur, contemporain de saint Calliste, auteur de plusieurs traités polémiques ou dogmatiques et peut-être aussi du pamphlet des *Philosophoumena*. Un cimetière porte son nom. Les textes du Moyen-Age le placent sur la voie Tiburtine. A gauche de cette route, on a découvert, au 17^e siècle, une très belle statue de marbre représentant un personnage assis, âgé et barbu ; sur le piédestal est gravée la liste des écrits d'Hippolyte, avec la date de la première année du règne d'Alexandre Sévère (222). De 1881 à 1883, des fouilles ont été faites au même endroit. On a déblayé quelques galeries de la catacombe et une petite basilique souterraine divisée en trois parties : la nef éclairée par un lucernaire, le chœur surélevé de deux marches et l'abside. Des inscriptions rappellent les travaux de restauration effectués dans ce cimetière par le pape Damase et au 6^e siècle par le pape Vigile ; sur les murs, des pèlerins ont tracé à la pointe de nombreux graffites, comme ils le faisaient toujours aux abords des cryptes historiques. Hippolyte était certainement enterré à cette place. Le poète Prudence, à la fin du 4^e siècle, décrit la basilique et les cérémonies qu'on y célébrait de son temps ; les détails qu'il donne correspondent exactement à la disposition actuelle des ruines : « A peu de distance des murs de la ville, au milieu de vergers bien entretenus, s'ouvre une sombre et profonde crypte. Un escalier tournant, raide et difficile, conduit, au milieu des ténèbres, dans ses secrets replis. La lumière, entrant par la porte ouverte, éclaire l'intérieur du portique, mais, à mesure qu'on avance dans le dédale de la caverne, la nuit devient plus épaisse, quoique de temps en temps les ouvertures pratiquées dans la voûte y fassent pénétrer un brillant rayon de soleil... » A quel moment saint Hippolyte avait-il été mis à mort ? Le pape Damase lui avait consacré une inscription métrique, dont il

n'existe plus que quelques fragments insérés dans le pavé de Saint-Jean de Latran, mais que l'on connaît par une copie faite au Moyen-Age et retrouvée par de Rossi dans un manuscrit de Pétersbourg. D'après ce document, Hippolyte aurait été d'abord schismatique, partisan des doctrines hétérodoxes des Novatiens ; puis, après son retour à l'orthodoxie, il aurait été martyrisé sous Valérien. Mais saint Damase n'est pas très sûr de ces faits : *hæc audita refert*, dit-il, sans prendre la responsabilité de ce qu'il a entendu dire. En réalité, il y eut, semble-t-il, à la même époque, trois martyrs du nom d'Hippolyte, dont plus tard on confondit les légendes : le docteur et polémiste, un évêque de Porto auquel une basilique était dédiée dans l'île que forme le Tibre à son embouchure, un soldat que saint Laurent avait converti. Ce n'est probablement pas le docteur qui fut victime de la persécution de Valérien. D'après le Catalogue philocalien, il aurait été exilé en Sardaigne, avec le pape Pontien, en 235 ; Pontien mourut en exil et son corps fut ramené dans la catacombe de Calliste au temps du pape Fabien. Hippolyte dut mourir aussi en Sardaigne. On le ramena sur la voie Tiburtine. Comme il n'avait pas été pape, le *Liber pontificalis* ne dit rien du retour de ses reliques à Rome. Mais au ^{iv}e siècle, la fête de saint Pontien et celle de saint Hippolyte sont célébrées le même jour : preuve certaine que les deux translations ont eu lieu simultanément.

La chronologie des persécutions est souvent très obscure. Il est malaisé d'assigner aux différents martyres des dates précises et certaines. L'histoire de sainte Agnès présente les mêmes difficultés que celle de saint Hippolyte. D'après la tradition, sainte Agnès aurait été suppliciée au temps de Dioclétien. Peut-être cependant n'a-t-on placé sa mort au début du ^{iv}e siècle qu'en raison du développement de son culte à partir de cette époque. On peut tirer du texte des Actes qui la concernent, bien qu'ils aient été rédigés très tard, au ^{vi}e siècle seulement, une autre indication chronologique, empruntée sans doute par leur auteur à des documents plus anciens. Le préfet de Rome qui aurait prononcé la condamnation d'Agnès se serait appelé Aspasius Pater-nus. Or saint Cyprien, martyrisé sous Valérien, cite un magistrat romain de ce nom, qui reparait en 264 sur les listes officielles des préfets. Il est probable que sainte Agnès mourut, elle aussi, au temps de Valérien. Il n'est pas impossible qu'Aspasius, alors employé en sous-ordre de la préfecture urbaine, ait joué un rôle dans son procès. Nous ignorons le nom véritable de la sainte ; celui d'Agnès n'est sans doute qu'un surnom mystique, comme celui de Lucine ; il fait allusion à la chasteté virginale de la jeune

filles, aussi pure que l'agneau. D'après quelques inscriptions de la partie la plus ancienne de sa catacombe, de Rossi se demande si elle n'appartenait pas à la *gens Clodia*. Sa légende est bien connue. A l'âge de treize ans, elle refuse d'épouser le fils du préfet de Rome pour se consacrer au Seigneur ; le préfet irrité l'expose dans un lieu infâme, mais un ange la protège et la préserve de toute souillure ; elle est finalement décapitée et on l'enterre dans une propriété de sa famille, *prædiolum*, sur la voie Nomentane. Constantina, fille de Constantin, lui fit élever ensuite une basilique au même endroit. On voit encore sur cette route la basilique et la catacombe. Agnès fut, de bonne heure, l'une des saintes romaines les plus populaires. Un hymne de Prudence et une longue inscription damasienne, retrouvée presque entière à l'entrée de son cimetière, célèbrent ses louanges. Saint Jérôme assure que son culte était partout répandu. On en trouve la trace en Gaule dès le *v^e* siècle. Il est à remarquer cependant qu'on ne possède aucune peinture murale reproduisant ses traits ; sa catacombe est la seule jusqu'à présent où l'on n'ait pas découvert de fresques. En revanche, Agnès est souvent figurée sur les vases dorés fabriqués au *iv^e* siècle ; quelquefois elle y paraît seule, quelquefois on l'associe à d'autres saints, à la Vierge, à l'image symbolique de l'Eglise romaine.

Le cimetière de Sainte-Agnès fut très tôt connu et exploré, grâce aux indications des textes et à l'existence de la basilique. Le Père Marchi y fit des fouilles, ainsi que dans la catacombe voisine appelée maintenant l'Ostrianum ; mais il ne les distinguait pas l'un de l'autre ; à l'exemple de Bosio, il croyait qu'ils ne formaient qu'un seul ensemble, auquel il donnait le nom commun de Sainte-Agnès. Les fouilles plus complètes qu'on a faites ensuite ont montré qu'il y avait là deux nécropoles distinctes, quoique contiguës et reliées peut-être à un certain moment par des galeries de communication. Malgré la pauvreté de sa décoration intérieure et l'absence de toute peinture, le cimetière de Sainte-Agnès est l'un des mieux conservés et des plus intéressants à visiter. On y distingue trois régions. La première, la plus ancienne, est probablement antérieure à la persécution de Valérien ; une inscription y mentionne une affranchie impériale nommée Flavia Agrippina. La deuxième, assez petite, est celle où l'on déposa le corps de la martyre ; elle fut creusée, selon toute apparence, dans la seconde moitié du *iii^e* siècle et en partie détruite au *iv^e*, lors de la construction de la basilique. La troisième est située un peu plus loin, dans la direction de l'Ostrianum ; elle date du *iv^e* siècle, et même en partie du *v^e* ;

elle comprend deux groupes de galeries : l'un d'eux aboutit à un antique arénaire utilisé tardivement comme lieu de sépulture ; l'autre se termine dans un *columbarium* païen, tombeau collectif où se faisaient enterrer les membres d'une association de Pœanistes, c'est-à-dire d'adorateurs d'Apollon Pœan ; on a recueilli à cet endroit les fragments d'une inscription impériale accordant au collège des privilèges importants.

Après la paix de l'Eglise, les fidèles bâtirent des basiliques auprès des tombes des martyrs ; celles-ci ne furent pas déplacées ; l'abside des églises nouvelles était mise exactement au-dessus des sépultures : l'édification de ces basiliques entraîna de grands travaux et, souvent même, la démolition d'une partie des galeries primitives. Celle de Sainte-Agnès est établie à la hauteur du deuxième étage de sa catacombe. Le 7 octobre 1605, le cardinal Sfondrati fit ouvrir la tombe et dresser le procès-verbal de la reconnaissance des reliques, qui reposent encore sous l'autel. A peu de distance de la basilique et du cimetière se trouve un édifice du IV^e siècle, longtemps appelé Temple de Bacchus à cause des scènes de vendanges figurées sur les peintures de la voûte ; c'est un monument funéraire, le mausolée de Sainte-Constance ; le grand sarcophage en porphyre du musée du Vatican qui fait pendant à celui de sainte Hélène en provient. Les Actes, on l'a vu, associent le nom de Constantina, fille de Constantin, à celui de sainte Agnès : elle aurait eu un culte particulier pour la vierge martyre. Nous savons par ailleurs que cette Constantina ou Constance, femme d'abord de Gallus, puis d'Hannibaliën, morte en 354, mena une vie assez agitée et peu religieuse. Ce n'est pas la dévotion à sainte Agnès qui décida Constantina à se faire bâtir un tombeau à côté de la catacombe, mais bien plutôt le voisinage de ce tombeau impérial, construit dans une propriété de la famille de Constantin, attira de plus en plus l'attention sur le petit hypogée tout proche et accrut sa renommée.

Le martyre de sainte Agnès nous ramène au cimetière dit de l'Ostrianum, où déjà nous avons trouvé quelques souvenirs de la prédication de saint Pierre. Les Actes d'Agnès racontent que, tandis qu'on l'entraînait au supplice, sa sœur de lait, Emérentienne, sans doute une affranchie de sa famille, la suivit fidèlement ; elle vint ensuite prier sur la tombe ; les païens la firent périr aussitôt à coups de pierres, et elle fut ensevelie « sur les confins du petit domaine de la très sainte Agnès, *in confinis agelli beatissimæ Agnetis* ». De Rossi entreprit des fouilles dans le cimetière de la voie Nomentane, appelé à tort depuis Bosio le cimetière de Sainte-Agnès ; il propose de lui restituer le nom de *cœmeterium Ostria-*

num, en s'appuyant sur les actes du pape Libère, d'après lesquels ce pontife, fuyant la persécution, se réfugia dans l'Ostrianum, « non loin de la catacombe de Novella », qui est située elle-même sur la voie Nomentane. M. Marucchi, nous le savons, inclinerait plutôt à croire que le terme d'Ostrianum est simplement le titre primitif du cimetière de Priscille. Plusieurs découvertes intéressantes ont été faites à cet endroit. Une peinture du iv^e siècle représenterait, d'après de Rossi, la Vierge et l'enfant Jésus, d'après d'autres érudits une orante ; c'est une femme revêtue de riches vêtements, avec un enfant devant elle ; à droite et à gauche est figuré le monogramme constantinien, les deux premières lettres croisées du nom du Christ en grec. Une basilique souterraine, du iii^e siècle, est divisée en deux parties, l'une pour les hommes, contenant l'autel, la chaire du prêtre et un arc triomphal, l'autre, plus petite, pour les femmes ; des niches sur les côtés sont comme l'ébauche des futures chapelles latérales de l'église chrétienne. Un peu plus loin, une crypte historique renfermait les reliques de plusieurs martyrs et celles notamment de saint Emérentienne ; elle a la forme d'une petite chapelle : il se pourrait que ce fût la crypte avec abside, ornée de stucs et de lettres rouges, que Bosio déclare avoir aperçue près de la voie Nomentane, mais qu'il n'avait pas explorée. Au fond est un *arcosolium* sur lequel étaient peintes en lettres rouges en effet des inscriptions maintenant effacées, encore visibles en partie lors des fouilles : SANC PET, [san] CEMERENTIAN. Le doute n'est donc pas possible : la sœur de lait de sainte Agnès reposait bien à cette place. En avant de l'*arcosolium*, on aperçoit une chaire creusée dans le tuf, où se plaçait le prêtre pour adresser la parole aux fidèles ; des deux côtés, dans les murs, des *loculi* sont ménagés : d'autres chrétiens avaient leur sépulture auprès de celle de la sainte. D'après les Itinéraires du Moyen-Age, il faudrait chercher dans le même cimetière, non loin de la chapelle de sainte Emérentienne, les tombes de saint Alexandre et des saints Papias et Maurus.

* *

Sainte Agnès et sainte Emérentienne ont été martyrisées sous Valérien. A la persécution de Dioclétien se rapportent, entre autres, le cimetière des saints Pierre et Marcellin et celui de Générosa.

Le premier est sur la voie Labicane, au deuxième mille, auprès de la nécropole païenne des *equites singulares*, cavaliers de la garde impériale, et du mausolée de sainte Hélène, mère de

Constantin, à Tor Pignattara, où se trouvait primitivement l'un des sarcophages en porphyre du musée du Vatican. Constantin possédait un domaine et une villa dans cette région, dite *ad duas lauros* ; le même nom est donné à la catacombe ; elle est appelée aussi : *ad sanctam Helenam, sub Augusto in comitatu* ; toutes ces désignations sont tirées des localités qui l'environnaient. Dans ce cimetière étaient ensevelis saint Pierre, exorciste, saint Marcellin, prêtre, et, en outre, d'après les Itinéraires et les Martyrologes, une quarantaine d'autres martyrs du temps de Dioclétien, notamment saint Tiburce, fils d'un préfet de Rome, saint Gorgon, mis à mort à Nicomédie, et les saints Quatre Couronnés. L'histoire de ceux-ci, que racontent des Actes rédigés au *vi^e* siècle, est obscure et incertaine. Il est question d'abord de quatre marbriers de Pannonie, exécutés pour avoir refusé de sculpter une statue d'Esculape, puis de quatre soldats mis à mort deux ans plus tard par Dioclétien pour avoir refusé d'adorer la statue d'Esculape dans les thermes de Trajan à Rome, et auxquels, ne sachant leurs noms, on donna ceux justement des marbriers pannoniens, Clemens, Sempronianus, Claudius, Nicotratius. L'auteur des *Gesta martyrum* a fait quelque confusion et utilisé dans son récit des documents relatifs à deux épisodes tout à fait distincts de la même persécution. La partie jusqu'à présent explorée de ce cimetière comprend une série de galeries et de cryptes assez bien conservées, dont plusieurs ont pu être identifiées. On a déblayé la petite église des saints Pierre et Marcellin, dont la tombe même avait été transformée en autel, et plusieurs autres chapelles. Des lucernaires furent percés de distance en distance au *iv^e* siècle pour éclairer le sous-sol. De nombreuses inscriptions, fragments d'épithaphes damasiennes, graffites de pèlerins, textes datés par les noms des consuls, etc., proviennent de ces fouilles. L'une des plus curieuses nous a conservé le souvenir d'un certain Aurelius Théophilus, originaire de Carrha en Arabie, chrétien, venu à Rome vers la fin du *iv^e* siècle : on voit par là quel prestige les catacombes exerçaient après la paix de l'Eglise sur les fidèles de tout l'Empire, qui pieusement les visitaient. Le cimetière contient enfin quelques peintures en assez bon état et fort instructives. Les unes datent de l'époque byzantine : sur la voûte d'une des cryptes on voit représentés le Christ avec saint Pierre et saint Paul, puis l'Agneau mystique et les quatre fleuves symboliques, entourés des saints Gorgon, Pierre, Marcellin, Tiburce, dont les noms sont écrits tout au long. D'autres remontent à une époque plus reculée : ainsi une Adoration des Mages et une scène de Banquet mystique ; au-dessus

de cette dernière, de Rossi a déchiffré les noms de Pomponius Letus et de ses amis de l'Académie romaine, ces érudits de la Renaissance qui se réunissaient dans les vieux cimetières chrétiens pour y chanter les louanges de l'antiquité païenne.

Il nous reste à parler de la catacombe de Generosa, sur la voie de Porto, à cinq milles de Rome. Les Actes des martyrs rapportent que sous Dioclétien deux frères, Simplicius et Faustinianus, furent mis à mort et jetés dans le Tibre; leur sœur Béatrice recueillit les corps entraînés par le courant et les enterra en un lieu appelé *ad sextum Philippi*; elle-même fut plus tard martyrisée et on l'ensevelit au même endroit. Les reliques de ces trois saints et d'un quatrième nommé Rufinianus ont été transférées à Rome dans l'église de Sainte-Bibiane en 682; l'inscription du sarcophage qui les renferme rappelle qu'elles se trouvaient d'abord dans le cimetière de Generosa, près du territoire dit de Philippe: *in cimiterium Generosæ, super Philippi*. Au xvi^e siècle, dans la vallée du Tibre, en aval de Rome, à quelque distance du fleuve, on recueillit d'importantes inscriptions antiques concernant la corporation religieuse païenne des Arvales. La création de ce collège remontait aux origines de la cité; il fut restauré sous l'Empire et très florissant jusqu'au iii^e siècle. Les Arvales étaient au nombre de neuf, tous appartenant aux premières familles de l'aristocratie; les empereurs et leurs plus proches parents tenaient à honneur de se faire admettre parmi eux. Ils adoraient en commun, dans un bois de la campagne romaine, une vieille divinité mystérieuse, Dea Dia; tous les ans, au mois de mai, ils célébraient une grande fête pour attirer la protection des dieux sur les récoltes; ils offraient des sacrifices aux jours anniversaires des empereurs et à l'occasion de tous les événements importants qui se passaient dans le monde romain. Leurs inscriptions nous donnent, pour chaque année, les noms des consuls, les noms des Arvales nouvellement reçus et le détail des cérémonies du collège. En 1868, un érudit allemand, Henzen, faisant des fouilles dans le bois des Arvales, trouva quelques fragments de colonnes, de chapiteaux et d'architraves de facture chrétienne et quelques lettres ayant appartenu sans aucun doute à une épitaphe métrique du pape Damase. Les fouilles furent poussées plus avant et firent découvrir une petite catacombe, établie d'abord dans un arénaire à côté du bois, assez pauvre, comme toutes celles qui sont un peu loin de Rome, et rappelant par là celle de Saint-Alexandre. Dans une galerie souterraine, on voit une image du Bon Pasteur. Plus loin, dans un *cubiculum*, une basilique du iv^e siècle est ornée de l'image de quatre saints; les noms de deux

d'entre eux sont encore lisibles : *s (an) c (tu) s Faustinianus, s (an) c (tu) s Rufinianus* ; d'un troisième nom il ne reste que quelques lettres..... TRIS, pour [*s (an) c (t) a Via*] *trix*, comme en témoigne un fragment d'inscription damasienne, *Viatricis*, ramassé au même endroit ; *Viatrice*, celle qui conduit dans la voie du ciel, est une adaptation mystique de *Beatrix* ; le quatrième saint ne peut être que *Simplicius*. Sur la peinture, *Rufinianus*, dont on ne savait rien par les Actes, est vêtu d'un costume militaire : il était officier ou soldat dans l'armée impériale. Il est curieux de constater qu'un cimetière chrétien s'est ainsi installé au début du iv^e siècle dans le bois sacré des Arvales. Les textes épigraphiques concernant le collège font connaître son histoire depuis les premiers Césars jusqu'à Gordien ; la dernière mention qu'on en ait par ailleurs, dans un passage de *Minucius Felix*, se place précisément au temps de Gordien : la corporation a dû se dissoudre à ce moment et les chrétiens plus tard ont pris possession sans encombre du terrain jadis consacré à *Dea Dia*.

Avec les martyres de Pierre et de Marcellin, de *Faustinianus* et de *Simplicius* nous atteignons le iv^e siècle, à la veille de la paix de l'Eglise. Nous ne pousserons pas plus loin l'examen particulier des divers cimetières. Il est temps maintenant d'étudier l'art chrétien primitif, tel qu'il se manifeste aux catacombes.

M. BESNIER.

Sujets de devoirs.

UNIVERSITÉ DE NANCY

Dissertation française.

Agrégation de grammaire.

Saint-Evremond rapproché de Montaigne et de Voltaire.

Version latine.

Agrégation de grammaire.

Cicéron à Trébonius : *Ad Familiares* ; livre XV, lettre 21, depuis :
« Et epistolam tuam legi libenter... », jusqu'à : « De ingenio
ejus valde existimavi bene. »

Dissertation française.

Licence.

A propos des *Femmes savantes*, vous analyserez et caractériserez le rôle des servantes dans les comédies de Molière.

En trouve-t-on d'équivalent dans la comédie antique ?

Philosophie.

Licence.

L'idée de force. Etude psychologique et métaphysique.

Dissertation latine.*Licence.*

Quæritur quid vere Romanum ac Vergilianum dici possit in sexto *Æneïdo* libro ubi non pauca ab Homero et a Græcis philosophis Vergilium mutuatum esse constat.

Thème latin.*Licence.*

Montesquieu : *Grandeur et décadence des Romains*, Chap. II, depuis le commencement : « Les Romains se destinant à la guerre... », jusqu'à exclusivement : « pour qu'ils pussent avoir des armes. »

Thème grec.*Licence.*

La Bruyère : portrait de Phédon.

Ouvrage signalé

La comtesse Diane (*Articles, Conférences, Hommages et Souvenirs*), par M. G. REBIÈRE, librairie A. Picard, Paris, 1904; 1 vol. 6 fr.

Soutenance de thèses.

M. J. DRESCH a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 20 mai :

THÈSE ALLEMANDE

Die deutsche revue von Karl Gutzkow und Ludolf Wienbarg (1835).

THÈSE FRANÇAISE

Gutzkow et la jeune Allemagne

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Emile Faguet, Alfred Croiset, Jules Martha, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M. V... D... O... S... à A... Vous avez dû recevoir déjà le numéro qui vous manquait. Nous aurions volontiers publié le cours que vous nous indiquez; mais quelle difficulté pour la correction des épreuves qui doivent toujours, et surtout pour la philologie, passer sous les yeux de l'auteur!

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

*Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.*

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

LIVRES

DE

DISTRIBUTIONS DE PRIX

Tous les ouvrages sont illustrés de nombreuses gravures

320 VOLUMES en 15 séries

Nous envoyons franco sur demande :

Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
ENSEIGNEMENT SECONDAIRE,

Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

Nous envoyons également franco sur demande :

LE LIVRE DES VACANCES, plaquette illustrée, renfermant plus de 300 analyses d'ouvrages de lecture et de prix pour Ecoles primaires et Ecoles primaires Supérieures, à toutes les personnes désireuses de faire un choix de livres pour les prochaines distributions de prix. Pour recevoir cette brochure, il suffit d'adresser une carte de visite sous bande, timbrée à un centime, à M. l'Administrateur de la Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 15, rue de Cluny, PARIS.

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

577 LES POÈTES SECONDAIRES DU XVIII^e SIÈCLE. —
Le cardinal de Bernis (suite.).....586 GEORGE SAND. — (*Conférence à l'Odéon*)....599 LES PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX EN HISTOIRE. —
Les relations entre les Etats.....610 LA COMTESSE DIANE (*Pierre Loti, Carmen*
Sylva, Hélène Vacaresco, Van Hamel.)622 SUJETS DE DEVOIRS (*agrégation, licence,*
certificat).....

Émile Faguet,
de l'Académie française.
N.-M. Bernardin,
Docteur ès lettres.

Charles Seignobos,
Maître de conférences à l'Université
de Paris.

G. Rebière.

Universités de Paris et de
Caen.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1904.	
		Étranger	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

**Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième,
Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années**

DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* **Revue des Cours et Conférences** : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre : il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à *bon marché* : il suffira

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes secondaires du XVIII^e siècle

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Le cardinal de Bernis (Suite).

Nous allons, aujourd'hui, examiner de Bernis poète, qui a d'ailleurs une assez faible valeur. Dans Bernis, l'homme est très respectable, le prosateur souvent délicieux ; quant au poète, comme il arrive quelquefois, il s'est complètement trompé sur sa vocation. Les regrets qu'il lui est arrivé d'exprimer sur ses premières occupations littéraires ne sont pas injustifiés ; mais il n'en reste pas moins que Bernis a commis la double erreur de faire des vers de vingt à trente-deux ans et d'en écrire encore bien plus tard, — avec une discrétion, il est vrai, et dans un silence qui ne furent rompus qu'en 1787.

Les vers de Bernis sont de différentes sortes : poésies morales, légères et badines, religieuses. En somme, Bernis renfermerait en lui, s'il était bon poète, le Boileau des épîtres et des satires morales, un Chaulieu (il a beaucoup pensé à Chaulieu) et un Racine le fils ; malheureusement, il est inférieur aux trois.

Ses vers de philosophie morale sont des dissertations sur l'indépendance, le patriotisme et le goût du foyer. Ces trois pièces, qui ne sont pas absolument méprisables, s'intitulent : *Épître sur l'Indépendance* ; *Épître sur l'Amour de la Patrie* ; *Épître à mes Dieux Pénates*. Pour le dire tout de suite, la troisième est

la meilleure. Le goût de l'indépendance, qui n'a jamais été très dominant chez Bernis et qui ne pouvait lui mettre dans l'esprit que des lieux communs et des banalités, lui a fait écrire cent cinquante vers environ, dont je vous citerai les premiers pour vous donner une idée du genre. Ils ne méritent ni compliment ni critique. Ce sont les vers d'un Boileau inférieur, qui ne manque pas de facilité et qui connaît son métier :

Qui foule aux pieds l'orgueil, le luxe et l'abondance,
 Qui vit content de peu, connaît l'indépendance ;
 Au-dessus de la crainte, au-dessus de l'espoir,
 La règle de son cœur est la loi du devoir.
 Juge sans passion, censeur sans amertume,
 Aux fureurs des partis il ne vend point sa plume ;
 Trop fier, trop vertueux pour adorer les grands,
 Il pèse avec sagesse et les noms et les rangs ;
 Son esprit éclairé craint qu'on ne le soupçonne
 De confondre à la fois le titre et la personne.
 Il n'est rien dans les cours qu'il adore ou qu'il brave ;
 Outrager est d'un fou, flatter est d'un esclave.
 Il faut bannir l'audace et non la liberté...,
 Et, respectant toujours le pontife et les rois,
 Nous taire, mais oser faire parler les lois.

Voilà des vers élégants et assez aimables ; c'est tout ce qu'on en peut dire. Ils sont sensés, judicieux ; mais il n'y a là aucune poésie vraie. Il y a un peu plus de sentiment et d'agrément, un peu plus de sensibilité, que je crois sincère, dans l'*Epttre sur l'Amour du pays*. Bernis a bien pris le joint, si j'ose dire. Il a vu qu'à propos du patriotisme on tombe facilement dans la déclamation, si l'on ne prend un des partis suivants : le premier consiste à faire une pièce historique, à chanter les gloires de sa patrie, comme a fait Pindare ; le deuxième parti consiste à faire une description, à la condition que ce soit un tableau très vivant : c'est ce qui a si bien réussi à André Chénier ; enfin on peut prendre le sentiment patriotique à sa racine à la fois profonde et frêle, à savoir l'amour du pays qui nous a vus naître et grandir : ainsi Joachim du Bellay se rappelait, à Rome, la France sans doute (et il l'a chantée admirablement), mais aussi et surtout son pays natal, son petit Liré ; et vous savez quels accents véritablement émus il trouve pour célébrer le petit coin de terre qui lui tient plus à cœur que tout autre. Ce troisième parti est celui que prend de Bernis, et ses vers sont agréables :

Je vous salue, ô terre où le ciel m'a fait naître,
 Lieux où le jour pour moi commença de paraître,
 Quand l'astre du berger, brillant d'un feu nouveau,
 De ses premiers rayons éclaira mon berceau.

Je revois cette plaine où des arbres antiques
 Couronnent les dehors de nos maisons rustiques...
 Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres
 Qui forment devant moi de longs amphithéâtres,
 Où l'hiver règne encor quand la blonde Cérès
 De l'or de ses cheveux couronne nos guérets !...
 Chaque objet frappe, éveille et satisfait mes sens ;
 Je reconnais les dieux au plaisir que je sens.

Ainsi, de temps en temps, un vers agréable caresse l'esprit et le cœur. La petite *Epttre aux Dieux Pénates* en vers plus légers, plus familiers et plus badins, serait à la rigueur à lire tout entière ; mais je me hâte, et, en vérité, j'ai affaire à un poète avec qui il est permis de se hâter :

Protecteurs de mon toit rustique,
 C'est à vous qu'aujourd'hui j'écris.
 Vous qui, sous ce foyer antique,
 Bravez le faste de Paris
 Et la noblesse asiatique
 Des alcôves et des lambris,
 Soyez les seuls dépositaires
 De mes vers sérieux ou fous ;
 Que mes ouvrages solitaires,
 Se dérobaient aux yeux vulgaires,
 Ne soient connus que de vous...
 Inspirez-moi, divins Pénates ;
 Vous-mêmes, guidez mes travaux,
 Versez sur ces rimes ingrates
 Un feu vainqueur de mes rivaux ;
 Et que mes chants toujours nouveaux
 Mêlent la raison des Socrates
 Au badinage des Saphos...

Vous remarquez là quelques qualités de douceur, de flexibilité, et aussi une certaine mollesse.

Je passe sur les poésies badines de Bernis : elles sont lourdement badines. Des madrigaux quelques-uns sont d'un homme d'esprit ; mais on y trouve rarement cet ambiguité entre l'épigramme et le madrigal, qui est la caractéristique du bon madrigal : « M. de B... à qui une dame, connue par sa beauté et par son mérite, avait demandé une définition de l'amour, lui répondit par ces vers :

L'amour ? C'est un enfant, mon maître,
 Et qui l'est, belle Iris, du berger et du roi :
 Il est fait comme vous ; il pense comme moi,
 Mais il est plus hardi peut-être.

C'est gentil ; mais c'est de l'esprit mêlé à un grain de sentiment, comme tout le monde presque en avait à cette époque et comme, dans un pareil milieu, il était facile d'en avoir.

Et maintenant, n'allez pas croire que j'en veuille à Bernis ; mais, quoique j'en rougisse à l'avance, il faut bien que je vous lise la pièce des *Petits Trous*, puisqu'elle est historique, puisque, si Bernis a été cardinal, ministre, ambassadeur, c'est peut-être à cette petite pièce qu'il le doit : elle lui a valu et la faveur de M^{me} de Pompadour et l'estime du public. Mais ne vous étonnez pas si c'est presque à regret que je la cite :

Ainsi qu'Hébé, la jeune Pompadour
 A deux jolis trous sur la joue ;
 Deux trous charmants où le plaisir se joue,
 Qui furent faits par la main de l'Amour.
 L'enfant ailé, sous un rideau de gaze,
 La vit dormir et la prit pour Psyché.
 Qu'elle était belle ! A l'instant, il s'embrase.
 Sur ses appas il demeure attaché :
 Plus il la voit, plus son délire augmente ;
 Et, pénétré d'une si douce erreur,
 Il veut mourir sur sa bouche charmante ;
 Heureux encor de mourir en vainqueur !
 Enchanté des roses nouvelles
 D'un teint dont l'éclat éblouit,
 Il les touche du doigt ; elles en sont plus belles ;
 Chaque fleur, sous sa main, s'ouvre et s'épamouit.
 Pompadour se réveille et l'amour en soupire :
 Il perd tout son bonheur en perdant son délire :
 L'empreinte de son doigt forma ce joli trou,
 Séjour aimable du sourire,
 Dont le plus sage serait fou.

C'est d'une platitude absolue ; et cependant si grand était, à côté de qualités éminentes et distinguées, le mauvais goût d'alors que cette pièce fut considérée comme un chef-d'œuvre.

Il y a de Bernis un poème d'un caractère léger, mais aimable et gracieux quoiqu'avec mollesse : ce sont les *Quatre Parties du Jour*, dont l'idée est jolie. Bernis présente les quatre moments de la journée avec une description pour commencer et une anecdote pour finir : c'est d'un goût très fin ; mais les vers sont faibles. Je ne vois guère, pour vous en donner une idée, que le commencement de la quatrième pièce, la *Nuit*, à vous lire :

Les ombres, du haut des montagnes,
 Se répandent sur les coteaux ;
 On voit fumer dans les campagnes
 Les toits rustiques des hameaux ;
 Sous la cabane solitaire
 De Philémon et de Baucis
 Brûle une lampe héréditaire,
 Dont la flamme incertaine éclaire
 La table où les dieux se sont assis...
 Le front tout couronné d'étoiles,

La nuit s'avance lentement,
 Et l'obscurité de ses voiles
 Brunit l'azur du firmament...
 O toi, si longtemps redoutée,
 Déesse paisible des airs,
 O Lune, embellis l'univers,
 Et de ta lumière argentée
 Blanchis la surface des mers.
 L'Amour implore ta puissance :
 Triste victime de l'absence,
 Léandre, aimé sans être heureux,
 Frémit de la barrière immense
 Que Neptune oppose à ses vœux...

Et, par cette transition facile, aisée et souple, le poète en vient à raconter les amours de Léandre et d'Héro ; mais les vers sont nonchalants jusqu'à en être mous.

Les *Quatre Saisons* furent inspirées à Bernis par le succès des *Quatre Parties du Jour*. Les anecdotes, les épisodes y sont plus courts ; la description y tient plus de place. Voici l'*Hiver* symbolisé par une veillée de paysans :

La sœur aimable de l'Amour
 Appelle, sur la fin du jour,
 Nos bergères à la veillée...
 C'est là que nos longues soirées
 S'écoulent comme des moments.
 Nos fêtes, dans ces lieux charmants,
 Naissent sans être préparées.
 La romance, le fabliau
 Nous content leurs douces sornettes :
 Ici, les fastes de Cléo
 Sont des recueils de chansonnettes...
 Un soir, dans ce sénat champêtre,
 Eglé, bergère de vingt ans,
 Nous dit...

Ici, un petit épisode d'une trentaine de vers. Le tout est galant, joli ; mais on se passerait facilement des vers en ce monde, s'ils étaient tous comme ceux-là.

J'arrive à la maturité de Bernis. Il écrit un poème en dix chants intitulé la *Religion vengée*. Des poèmes sur la religion, il y en a depuis le *xvii^e* siècle : au *xviii^e*, Racine fils écrit un poème sur la *Religion*, et nous avons de plus l'*Anti-Lucrèce* demi-philosophique, demi-religieux, du cardinal de Polignac. Pour rivaliser peut-être avec cet autre cardinal, Bernis a consacré les loisirs de sa disgrâce, puis, mais moins sans doute, ceux de son archi-épiscopat, à un poème très soigné qui est une apologie de la religion. Une remarque s'impose ici : Pascal, au *xvii^e* siècle, entreprend l'apologie de la religion, — vous savez avec quelle puissance psy-

chologique et quelle profondeur morale. Louis Racine, qui est faible, mais qui est intelligent et avisé, commence par prendre Pascal et Bossuet, par s'en pénétrer, et, les parties les plus importantes de son dessein, il ne les traite qu'en s'appuyant sur eux et en mettant souvent leurs pensées en vers, parfois très beaux. Avec Bernis cette tradition est perdue : Bernis ne se sert ni des Pères ni de ces autres Pères de l'Eglise que sont Pascal et Bossuet ; je ne vois chez lui aucun souvenir des hommes qui auraient dû être ses guides naturels. Je vois des raisonnements assez bien poussés, mais qui sont de Bernis, qui pourraient être des prédicateurs de son époque (ces prédicateurs, auxquels on ne fait pas assez attention, ne sont pas, il est vrai, des gens négligeables), et qui, en somme, ont quelque chose de sec et de superficiel, quoiqu'ils soient justes et judicieux.

Le poème sur la *Religion vengée* est composé de la façon suivante. Les deux premiers chants forment une espèce de prologue. Voici l'argument du premier d'après Bernis : « L'orgueil et la volupté, auteurs de l'irrégion. Naissance de l'orgueil à l'instant de la création. Son caractère. Il séduit les anges. Il est précipité avec eux. Il quitte le séjour de l'enfer après la création de l'homme. Il le corrompt. Il introduit successivement sur la terre les différentes erreurs combattues dans le poème. » — Dans le deuxième chant, il n'y a pas encore d'apologie, de discussion démonstrative ; j'en donne encore l'argument d'après Bernis : « Paradis terrestre. L'orgueil, séducteur des anges, séduit le premier homme. Meurtre d'Abel. Portrait de l'orgueil dans le cœur de l'homme. Corruption générale. Déluge universel. L'orgueil et la volupté établissent le polythéisme. L'idolâtrie conduit à l'athéisme. » — Le troisième livre réfute l'athéisme ; le quatrième, le matérialisme d'Epicure ; le cinquième, le spinosisme ; le sixième, le déisme ; le septième, le pyrrhonisme ; le huitième expose d'une façon satirique les diverses hérésies. Arrivé là, l'auteur, comme il avait commencé par un prologue en deux chants, finit par un épilogue en deux chants. Le neuvième montre « la religion gardienne des mœurs sous le règne de Louis XIV. L'orgueil et la volupté corrompent les mœurs sous la régence. L'imprimerie est la source principale de l'incrédulité. Rien à gagner et tout à perdre en détruisant la religion. Le christianisme, vainement attaqué par l'impiété, triomphe enfin de l'orgueil ». — Le dixième chant pourrait être soudé au neuvième dont il est la suite immédiate : il est une conclusion à la fois historique et rationnelle en faveur de la religion.

Le poème est bien composé et bien conduit par un esprit sensé

et net ; il est intelligent ; il est d'un rationalisme chrétien qui ne manque pas de distinction ; mais il est froid. Je vous en donnerai quelques exemples, choisis, selon mon habitude, parmi ce qu'il y a de mieux : d'abord, un passage sur l'union nécessaire de la religion et de la monarchie et les services réciproques qu'elles se rendent :

J'entreprends de venger les droits de l'Immortel ;
Louis, c'est te servir ; ton trône est sur l'autel.
Le pouvoir légitime émane de Dieu même :
Si le maître des rois, le créateur suprême,
Perd l'empire absolu qu'il a sur nos esprits,
Si sa loi pure et sainte est en butte aux mépris,
Et si l'impunité consacre un tel exemple,
Les rois n'ont plus de trône où Dieu n'a plus de temple.

C'est une tirade qui voudrait être éloquente, qui est du moins bien posée, bien assise, où il y a parfois un vers éloquent et bien frappé.

Je vous citerais encore, si j'avais plus de temps, un assez élégant passage sur la création ; mais je le critique tout en le louant : dans une peinture de la création, ce n'était pas de l'élégance qu'il fallait, mais de la grandeur.

Le début du V^e chant a une certaine largeur, une certaine ampleur ; il est à la manière de Virgile, et surtout de l'Arioste (dans un ton plus sérieux et plus élevé). Bernis se permet un peu de poésie personnelle. Il se revoit dans des lieux où il a réfléchi sur la question religieuse. De même, Virgile parle de Naples, où il a goûté un repos charmant et à qui il doit peut-être ses vers les meilleurs :

Enfin, je vous revois, bois antique et sauvage,
Lieu sombre, lieu désert, qui dérobez le sage
Au luxe des cités, à la pompe des cours ;
Où, quand la raison parle, elle convainc toujours ;
Où l'âme, reprenant l'autorité suprême,
Dans le sein de la paix s'envisage elle-même :
Esclave dans Paris, ici je deviens roi ;
Cette grotte où je pense est un Louvre pour moi.
La sagesse est mon guide et l'univers mon livre ;
J'apprends à réfléchir, pour commencer à vivre.
C'est ici que la saine et profonde raison
De mon esprit captif élargit la prison,
Quand, armé du flambeau de la philosophie,
Je démasquai l'erreur, que l'orgueil déifie,
Que toléra longtemps le Batave séduit,
Et que jusqu'en nos murs le mensonge conduit.

Ce passage pourrait figurer dans les poésies philosophiques de Voltaire ; il a la facilité solide et élégante du Voltaire moyen, des *Discours sur l'Homme*. Il faut reconnaître que, lorsque la diffé-

culté excite l'esprit de Bernis, elle l'aiguise et lui inspire quelque chose qui n'est pas précisément poétique, mais qui a de la vigueur.

Dans le livre V se trouve encore une réfutation du spinozisme, qui a été remarquée et qui a une allure imposante. C'est sous la forme d'une allégorie, d'un symbole, que Bernis présente son exposé-réfutation du spinozisme :

... Je vis sortir des débris de la terre
Un énorme géant, que dis-je ? un monde entier,
Un colosse infini, mais pourtant régulier ;
Sa tête est, à mes yeux, une montagne horrible ;
Ses cheveux, des forêts ; son œil sombre et terrible,
Une fournaise ardente, un abîme enflammé ;
Je crus voir l'univers en un corps transformé.

Bernis aussi accomplit une transformation qui n'est pas mauvaise : il change une idée en un être vivant ; il montre par là qu'il a quelque sentiment de la poésie philosophique, qui doit être de la philosophie traduite en images :

Dans ses moindres vaisseaux serpentent les fontaines ;
Le profond océan écume dans ses veines ;
La robe qui le couvre est le voile des airs ;
Sa tête touche aux cieux et ses pieds aux enfers...
Il m'adresse ces mots d'une voix foudroyante :
Cesse de méditer dans ce sauvage lieu ;
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu !
Spinoza, le premier, prouva mon existence ;
Je suis l'être complet et l'unique substance ;
La matière et l'esprit en sont les attributs ;
Si je n'embrassais tout, je n'existerais plus...
Les membres différents de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout, dont les modes divers
Dans les airs, dans les cieux, sur la terre et sur l'onde,
Embellissent entre eux le théâtre du monde...
Ma grande âme circule, agit dans tous les corps,
Et selon leur structure anime leurs ressorts...
Mon corps est le monceau de toute lamatière,
L'union des esprits forme mon âme entière.

Cette exposition, qui, par suite de sa nature poétique, ne peut entrer dans le détail, n'en est pas moins singulièrement précise, d'autant plus qu'il s'agit là d'un système qui n'est pas facile à embrasser. Après avoir exposé, Bernis réfute :

Tout est Dieu, m'a-t-on dit. L'ai-je bien entendu ?
Le vice le plus bas, la plus noble vertu,
Auraient le même auteur et la même naissance !
Dieu pourrait réunir le crime et l'innocence,
Et, poussant le contraste au degré le plus haut,
Remplir tout à la fois le trône et l'échafaud !
Tout est bien dans un siècle où la misère abonde,
Où l'orgueil, la folie, ont envahi le monde,

Où la chute est toujours voisine du succès,
 Où l'excès est sans cesse à côté de l'excès.
 Tout est Dieu, disons-nous, et le siècle où nous sommes,
 A peine a-t-il produit, non des dieux, mais des hommes !

Comme réfutation éloquente, poétique, il y a là de l'animation, du mouvement, de la passion. C'est un beau sermon en vers, et cela suffit à classer de Bernis à un rang un peu inférieur sans doute, mais enfin à le classer dans la liste de nos poètes philosophiques. On a dénié bien souvent à la France d'avoir eu de grands poètes philosophiques ; mais, depuis Jean de Meung, qui, à ses heures, est un vrai poète philosophe et qui est, en tout cas, un grand esprit ; depuis Marot, qui a fait sur la mort un des plus beaux sermons en vers que je connaisse ; depuis Brébœuf, depuis Boileau qu'il faut citer au moins comme moraliste, depuis ces grands poètes du *xvii^e* siècle, à travers le *xviii^e* siècle qui compte un écrivain comme Voltaire pour représenter la grande poésie philosophique, nous arrivons à nos grands poètes philosophes du *xix^e* siècle, à Lamartine, à Vigny, à Hugo même qui est plutôt un poète orateur, enfin à M. Sully-Prudhomme. Lorsque nous avons de tels noms, n'a-t-on pas tort de dire que la poésie philosophique n'existe en France que depuis le *xix^e* siècle et qu'à l'imitation de l'étranger ?

Pour en revenir à Bernis, je voudrais encore vous indiquer quelques lectures à faire : au chant *viii*, un portrait de Mahomet ; au chant *ix*, un portrait du cardinal de Fleury ; dans ce même chant, un portrait du régent qui n'est pas mauvais du tout, une description du système de Law :

D'un billet circulant l'amorce enchanteresse
 Fit préférer à l'or une fausse richesse,
 Qui, haussant sans mesure et baissant sans degrés,
 Elevait, renversait les mortels égarés ;
 Jamais du sort trompeur la fatale injustice
 N'avait tant exercé ses jeux et son caprice.
 La banque, dont la cour réglait le balancier,
 Utile au débiteur, funeste au créancier.
 Du luxe et de l'orgueil exaltant l'arrogance,
 Acheva de corrompre et d'énervier la France.

Et ce fut une des causes de toutes ces erreurs, de tous ces défauts, que Bernis en vers assez ingénieux et assez agréables continue à flageller.

Vous connaissez maintenant cet homme distingué, agréable, de qui l'on peut dire quelquefois : « Que n'écrit-il en prose ? » et qui nous répond en écrivant, en effet, en prose d'une façon charmante, spirituelle et ingénieuse.

P. A.

George Sand.

**Causerie faite aux Samedis de l'Odéon,
à l'occasion du centenaire,
PAR M. N.-M. BERNARDIN, DOCTEUR ÈS-LETTRES.**

MESDAMES ET MESSIEURS,

Aujourd'hui la poésie, qui, grâce à M. Ginisty, a, durant les longues semaines sombres de l'hiver, illuminé vos Samedis de son sourire, cède, au cinq heures de l'Odéon, sa place à la prose, à une prose d'ailleurs si belle dans sa modestie naïve et dans sa sincérité passionnée, qu'elle ne va pas vous paraître moins séduisante que sa sœur, la poésie.

C'est que, avant deux mois, ceux qui, dans leurs lectures, se complaisent à se laisser entraîner aux rêves vagabonds d'une imagination inépuisablement féconde ou bien à suivre la marche d'une pensée généreuse, tour à tour s'élevant vers les sommets et se penchant vers les humbles, et ceux aussi qui aiment à respirer, entre les pages d'un livre, tous les parfums de la nature, comme toutes les fleurs de l'Hymette se retrouvent dans le rayon de miel qu'en a tiré l'abeille attique, tous ceux-là s'apprêtent à célébrer, dans une vénération et dans une reconnaissance communes, le centenaire de la femme de génie et de la femme de cœur que l'admiration de l'Europe appelait « George Sand » et l'affection de ses chers paysans berrichons « la bonne dame de Nohant ». Avant deux mois, sous les ombrages du Luxembourg, sous ces branches vertes dont le balancement harmonieux stimulait sa pensée créatrice, au milieu des oiseaux qu'elle aimait peut-être plus encore que les fleurs, va se dresser, toute blanche, la statue de George Sand.

Mais, en juillet, l'Odéon sera fermé, ses laborieux artistes goûteront un repos que vous savez bien gagné; et cependant l'Odéon se pouvait-il désintéresser de cette fête des lettres? Pouvait-il ne pas apporter, lui aussi, sa gerbe de fleurs aux pieds de celle à qui jadis il a dû tant de succès, et dont le nom sur cette scène même fut tant de fois acclamé? Voilà pourquoi, avant d'honorer autrement George Sand, par la reprise d'une de ses comédies et par une exposition de portraits, d'autographes et de souvenirs d'elle, M. Ginisty a voulu, devant l'heure du centenaire, consacrer déjà un Samedi à la romancière, tout comme à un poète.

Voilà pourquoi je vais avoir l'honneur et le grand plaisir de vous rappeler, avec ce que les lettres françaises doivent à George Sand, ce qu'a été George Sand elle-même. Car, en vérité, jamais il ne fut moins possible qu'ici de séparer l'écrivain de la personne. Vous vous souvenez du cri de Pascal, ravi par l'esprit prime-sautier et par le style naturel de notre vieux Montaigne : « Je m'attendais de voir un auteur, et je trouve un homme ! » Or, en lisant George Sand, nous trouvons — permettez-moi de nous le dire, Messieurs — quelque chose qui est plus personnel encore et plus soi-même qu'un homme, une femme, mais une femme qui, par un privilège bien rare, joint toute la puissance d'une intelligence virile à l'exquise sensibilité d'un cœur tout maternel, d'un cœur qui s'associe à toutes les émotions de la Mère Nature, et qui, comme un écho sonore, en redit les chansons et les plaintes.

Cette production sentimentale et le plus souvent comme instinctive, qui est la surprenante caractéristique de George Sand et qui l'a fait parfois comparer au vieil Homère, Alexandre Dumas fils, un de ses amis les plus chers et les plus fidèles, l'a montrée admirablement dans ce médaillon au relief vigoureusement accusé, merveilleux portrait d'auteur dramatique (1) :

« Il est midi, l'heure où l'on voit tout ! Regardez cette femme qui descend les marches de son perron. Elle a les cheveux grisonnants sous son petit chapeau de paille ; elle est toute seule, elle se promène au soleil, doucement ; elle contemple son horizon vulgaire ; elle écoute les bruits vagues de la nature ; elle s'amuse à suivre de l'œil les nuées... Elle cause avec le jardinier ; elle se penche pour respirer ses fleurs, qu'elle se garde bien de cueillir ; elle s'arrête, elle écoute ! Quoi ? Elle n'en sait rien elle-même ! Quelque chose qui n'est pas encore et qui sera un jour. Elle s'assied sur son banc de pierre. Elle ne bouge plus. La voilà fondue dans l'immensité, la voilà plante, étoile, brise, océan, âme ! Elle se souvient ! Elle devine ! Tout ce que l'on entend au milieu des flots, elle l'entend sous son dôme de lilas, et les oiseaux, et les tempêtes, et tout ce qui chante, et tout ce qui pleure, et tout ce qui rit. Elle va errer, regarder, écouter ainsi, sans bien savoir ce qu'elle accomplit, somnambule de jour, et, à mesure que l'ombre gagnera la plaine — comme ces plantes qui se sont imprégnées du matin au soir de rosée et de rayons, de pluie et de soleil, et qui ne s'ouvrent et n'exhalent leurs parfums que la nuit — la nuit, cette femme restituera au monde de l'âme et de l'esprit tout ce qu'elle a reçu du monde matériel et

(1) *Préface du Fils naturel.*

visible; car, cette femme, elle pense comme Montaigne, elle rêve comme Ossian, elle écrit comme Jean-Jacques. »

Gardantice portait devant les yeux de votre esprit, vous suivrez avec plus d'intérêt ce que je vais vous dire.

A Paris, le 1^{er} juillet 1804 (1), « l'an dernier de la République, l'an premier de l'Empire », M. Maurice Dupin avait organisé chez lui, pour les fiançailles de sa belle-sœur, une petite fête de famille. Tandis qu'il jouait sur son violon de Crémone une contredanse de sa façon, sa femme, qui était vêtue d'une jolie robe couleur de rose, dansait. Brusquement, entre deux figures, elle rentra dans sa chambre, et la contredanse n'était pas finie que la petite danseuse rose avait donné au violoniste une fille : « Elle est née en musique et dans le rose, dit la fiancée ; elle aura du bonheur. » Prédiction qui ne devait qu'à moitié se réaliser, comme d'ailleurs tant de prédictions, même météorologiques, même électorales.

La généalogie de la petite Aurore Dupin était singulière. Par son arrière-grand-père, le maréchal Maurice de Saxe, le héros de Fontenoy, elle descendait du roi de Pologne Auguste II et de la belle et savante Aurore de Königsmarck ; sa grand'mère, Marie-Aurore de Saxe, avait épousé Dupin de Francueil, fils d'un fermier général, un vieillard de l'ancien régime, beau, élégant, soigné, gracieux, parfumé, enjoué, aimable, affectueux, sans égoïsme, avec lequel elle vécut, malgré une grande différence d'âge, dans la plus parfaite union, et avec lequel elle mangea, en souriant et sans rien perdre de sa belle humeur, une fortune qui se montait à plus de 500.000 livres de rente. Leur fils unique, Maurice Dupin, le père de George Sand, était un hussard, poète et artiste, à l'âme héroïque, à la tête un peu folle, charmant par ses défauts bien français autant que par ses qualités.

Ils étaient irrésistibles, les hussards de Bonaparte. Je ne veux pas dire, Messieurs, que ceux d'aujourd'hui soient moins séduisants ; mais les statistiques officielles établissent, par des chiffres, qu'à notre époque la vertu féminine est en progrès, comme tout d'ailleurs. Parmi celles qu'avait fascinées le beau Maurice Dupin était une jolie et gracieuse Parisienne, Sophie-Victoire Delaborde, dont le père, après avoir tenu un petit estaminet avec billard, s'était mis à vendre des serins et des linottes sur le quai des Oiseaux. La jolie oiselière était bien vraiment une fille du peuple de Paris ; elle en avait la vivacité, l'activité, l'adresse industrielle,

(1) C'est par une erreur de calcul que George Sand se croyait née le 5 juillet.

l'intelligence, le goût artiste, le sentiment du ridicule et la moquerie aiguisée, mais aussi l'ignorance, les caprices, les violences, suivies de regrets passionnés. Petite tête aussi légère que les linottes paternelles, elle devait traverser en chantant la vie et mourir en souriant à son miroir. La fille de Maurice Dupin et de Sophie Delaborde réunira presque entièrement leurs deux natures en sa petite personne, dans les veines de laquelle coulaient donc quelques gouttes de sang royal mêlées au flot large et vigoureux d'un sang plébéien.

Sa naissance fut déjà un chapitre de roman : Maurice Dupin, faisant une mésalliance, s'était marié secrètement. Pour adoucir le ressentiment de sa mère, il lui envoya sa fillette par l'intermédiaire de la concierge, qui la présenta comme sa propre petite-fille. On ne trompe pas une mère. M^{me} Dupin reconnut dans la petite Aurore les traits du fils coupable, et tout d'abord la repoussa ; mais l'enfant, effrayée, se prit à pleurer. Vous voyez d'ici la situation ; c'est à peu près celle pour laquelle Victor Hugo a voulu rimer ce drame exquis : *La Grand'Mère*, représenté ici même pour son centenaire. L'aïeule couvrit de baisers l'enfant, et mit dans sa menotte, pour sa mère, la bague du pardon.

Au roman de la naissance va succéder celui de l'enfance. A quatre ans, la petite Aurore part avec sa mère pour l'Espagne, où son père combat sous les ordres de Murat. Elle arrive à Madrid dans le Palais du prince de la Paix ; pour l'amuser, on lui donne les joujoux abandonnés par les infants d'Espagne, et elle-même, par sa naïveté, fait l'amusement de Murat. Une grande intimité s'établit entre eux : elle l'appelle son prince Fanfarinet, et lui, il la nomme son aide de camp ; comme telle, elle se promène gravement avec lui, sabre au côté, vêtue d'un dolman et d'une pelisse de casimir blanc, d'un pantalon de casimir amarante et de bottes de maroquin rouge. Est-ce là ce qui, plus tard, lui donnera l'idée de prendre ce costume masculin, qu'à une certaine époque on lui a tant reproché ?

Et brusquement, le 8 septembre 1808, un coup de foudre éclatait, qui détruisait le bonheur de la petite Aurore, et démentait cruellement la prédiction faite à sa naissance. Son père, le brillant Maurice, mourait d'une chute de cheval.

Dès lors, l'enfant va être partagée entre deux affections rivales, entre sa grand'mère et sa mère, la grande dame et la femme du peuple, que tout sépare et qui ne peuvent s'entendre. Son cœur va être le prix d'une lutte sans trêve et sans merci ; et cette lutte où, des deux côtés, elle recevra des blessures douloureuses, lui donnera une précoce expérience des passions humaines.

Avec ses yeux et ses cheveux noirs, son teint pâle, son nez et son menton bien faits, elle n'était ni belle, ni laide. Mais, comme elle vivait déjà d'une vie intérieure et que l'habitude de la rêverie la rendait distraite et absente, elle avait « l'air bête », c'est elle-même qui nous le dit ; et cet air bête désolait sa grand'mère, comme son horreur des gants, comme son mépris des belles manières et des grâces apprises. La bonne châtelaine de Nohant levait les bras au ciel, quand la révoltée demandait si l'on voulait faire d'elle un chien savant, marchant sur les pieds de derrière et donnant la patte. Que faire contre ces poussées de sang peuple ?

On confia Aurore au brave Deschartres, le précepteur de son père, un héros et un cuistre, capable des dévouements les plus sublimes et les rendant ridicules par sa vanité, soignant avec une bonté admirable tous les malades de la paroisse, et, quand ils venaient lui apporter, à titre de remerciements, des canards ou des dindons, les leur jetant à la tête, sous couleur qu'ils voulaient par des cadeaux s'affranchir du joug de ses bienfaits. Deschartres apprit à la jeune fille le latin, et presque rien de plus ; mais c'était déjà quelque chose.

Un couvent fut chargé de compléter son éducation : ce fut plutôt elle qui instruisit ses maîtresses, car elle révéla Molière aux bonnes religieuses, qui n'avaient jamais tant ri. Du moins, ce joyeux « boute-en-train », comme on l'appelait, sortit du couvent avec une piété solide, et cette piété sans superstition, mais profondément enracinée, devait soutenir Aurore dans les nombreuses épreuves de sa vie.

Elle était dans cette disposition d'esprit, quand elle lut enfin ce Jean-Jacques dont elle avait tant ouï parler, et qui avait été à Chenonceaux le secrétaire de son arrière-grand'mère. Vous devinez aisément quel fut son enthousiasme. Rousseau la marqua pour la vie de son empreinte : elle fut pénétrée pour toujours de son idéalisme et de son libéralisme, et elle va reporter dorénavant sur tous les opprimés et sur tous les souffrants ce besoin d'aimer que, dans sa jeunesse tracassée, elle n'avait pu pleinement satisfaire.

Le mariage ne donna point à ce cœur aimant le bonheur qu'il cherchait. Après la mort de sa grand'mère, Aurore Dupin épousa, en septembre 1822, le fils d'un colonel de l'Empire, M. Dudevant. Malgré la naissance de deux enfants, l'affection ne grandit point entre les époux. Ils ne se querellaient jamais ; mais leurs caractères ne se pénétraient pas mutuellement : ils ne se comprenaient pas.

M^{me} Dudevant demanda à son mari l'autorisation de venir passer à Paris, avec sa fille, « deux fois trois mois par an avec deux cent cinquante francs par mois d'absence », et elle l'obtint sans difficulté. Elle avait alors vingt-sept ans.

Elle loua pour trois cents francs par an, sur le quai Saint-Michel, « une des mansardes de la grande maison qui fait le coin de la place, au bout du pont, en face de la Morgue ». Cela lui parut tout à fait gai, non pas particulièrement à cause de la Morgue, mais parce que de sa chambre elle voyait « du ciel, de l'eau, de l'air, des hirondelles, de la verdure sur les toits », un de ces paysages parisiens dont goûtait déjà tant le charme très spécial cette autre Parisienne, cette autre élève de Jean-Jacques, M^{me} Roland.

Une fois installée, le problème pour M^{me} Dudevant fut de gagner sa vie pour assurer son indépendance. Elle essaie des traductions, de la couture, des portraits au crayon, des fleurs peintes sur de petits objets en bois de Spa. Beaucoup de travail ; rémunération dérisoire.

Delaunoy alors lui veut faire faire du journalisme ; mais elle n'a rien de ce qu'il faut pour cela. Cette femme si intelligente, et qui allait se révéler femme de génie, manquait d'esprit. C'est ce qui arrive parfois à ceux qui sont très bons, et il est bien rare, en effet, qu'il n'y ait pas un petit grain de méchanceté dans l'esprit, même chez les journalistes. Lorsque George Sand écrivit le *Marquis de Villemer*, cette délicieuse comédie, qui est demeurée au répertoire de la Comédie-Française, elle l'envoya à son ami Dumas, en le priant d'y mettre un peu d'esprit. En père prodigue, Alexandre Dumas en sema à pleines mains dans le premier acte, et renvoya la pièce à George Sand, avec cette note : « Voilà comment il faut faire ». C'était facile à dire ! George Sand n'essaya même point ; mais, en mère économe, elle retira du premier acte les trois quarts des mots qu'y avait mis Dumas, et les répartit également dans les trois autres actes de sa comédie. Je ne connais dans toutes ses œuvres qu'un mot mordant, et il lui a été inspiré, naturellement, par ses sentiments pour sa belle-mère : « M^{me} Dudevant eût été méchante, si elle eût eu de l'esprit. » Ce mot-là est d'une jolie roserie, bien féminine. Il étonne dans l'œuvre de George Sand, qui fut vraiment la femme telle que la rêvait J.-J. Rousseau, la femme sortie bonne des mains de la nature et non déformée par l'éducation.

C'est dans ces moments de gêne que M^{me} Dudevant, effrayée de voir en deux jours ses fines bottines craquer et ses petits chapeaux de velours se transformer en éponges sous les gouttières pari-

siennes, se rappela son joli uniforme d'aide de camp de Murat, ses chasses en blouse et en guêtres à Nohant, et eut l'idée de reprendre, par économie, l'habit d'homme. Elle se fit donc faire une ample redingote-guêrite en gros drap gris, un pantalon et un gilet pareils, et acheta un chapeau gris, une grosse cravate de laine, des bottes ferrées. Sous ce costume dénué de toute coquetterie, ravie de passer partout inaperçue, comme un étudiant, et de pouvoir s'offrir à bon marché une place au parterre, elle allait volontiers, avec un petit bataillon d'amis berrichons, à la Comédie-Française ; et elle riait de toutes ses dents et de tout son cœur quand, au retour, le plus joyeux de toute la bande, Pyat, déclarait qu'il voulait donner une sérénade aux infortunées victimes des romantiques, aux épiciers, et « allait de boutique en boutique, chantant à pleine voix : « Un épicier, c'est une rose ! »

Cependant la jeune femme était trop intelligente pour ne pas comprendre vite que le journalisme ne la mènerait point à la fortune. Mais pourquoi n'essaierait-elle pas d'écrire un roman ?

Il est des vocations qui se révèlent dès l'enfance. Le plus grand de nos musiciens français modernes, Saint-Saëns, dès qu'il sut marcher, venait devant le feu pour écouter, rêveur, la bouillotte chanter sa cantilène. Afin de faire tenir la petite Aurore tranquille, sa mère l'enfermait entre quatre chaises de paille, avec une chaufferette vide pour siège ; et, dans cette prison, la recluse charmait sa solitude en se contant à voix haute d'interminables contes, à dénouements toujours heureux. Déjà se manifestait la bonté de son âme. Son premier auditeur avait été un lapin blanc trouvé à Madrid dans le salon de Murat, en compagnie de plusieurs autres d'ailleurs. Le bel animal écoutait les histoires de sa petite amie avec une complaisance d'autant plus grande qu'il s'endormait tout de suite sur ses genoux. Depuis, Aurore n'avait jamais cessé de causer en elle-même avec des personnages fictifs, dont elle se plaisait à imaginer la vie traversée, et c'était alors qu'on la trouvait rêveuse et distraite, et qu'elle avait l'air bête. M^{me} Dudevant écrivit un de ces romans dont sa tête était pleine, tout d'un jet, sans aucun plan, sans savoir elle-même comment elle le conduirait, pour ainsi dire, sous la brusque et impérieuse dictée de ses personnages, que, par une sorte d'hallucination, elle voyait penchés sur son papier blanc.

Elle soumit ce roman à Jules Sandeau, qui le refit en entier, et tous deux le publièrent sous le pseudonyme commun de Jules Sand, formé par Delatouche avec le nom de Jules Sandeau, d'une part, et, de l'autre, avec celui de Karl Sand, un étudiant allemand, qui venait d'assassiner Kotzebue. Elle voulut publier sous ce

même pseudonyme un second roman, qu'elle avait fait seule, *Indiana*. Mais Sandeau, par modestie et par dignité, s'y refusa. C'est alors qu'elle prit ce nom de George Sand, qu'elle allait rendre immortel, et que nous fêtons aujourd'hui.

Le succès d'*Indiana* avait été immédiat, complet, décisif. La *Revue des Deux Mondes* appelait à elle la jeune romancière ; son avenir était assuré. En 1836, une séparation judiciaire dénoua légalement le lien qui l'attachait à M. Dudevant.

Vous n'attendez pas que je vous fasse ici l'histoire des romans, très nombreux, de George Sand, car elle en a écrit une centaine, donnant, durant une quarantaine d'années, avec cette belle régularité des terres fortes, qui produisent annuellement deux récoltes, deux livres par an. Ils n'éclairent point l'histoire de sa vie ; car, de même que dans *Indiana* elle ne s'était point racontée, aucun de ses autres romans n'est rempli de ses propres aventures. Mais ils nous font lire dans sa pensée ; ils nous permettent de pénétrer dans son cœur. Ils nous montrent que, comme le grand poète allemand Schiller, elle a dû d'abord traverser la région des tempêtes pour s'élever jusqu'aux hauteurs sereines et paisibles, et que, comme lui, elle aurait pu prendre pour devise : « Toujours plus tranquille ! »

Au début, la double influence de Jean-Jacques et des romantiques exaltant ses sentiments personnels, elle n'a rêvé qu'affranchissement et délivrance : elle a déclaré la guerre aux institutions, à l'opinion, au mariage, et, dans *Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, *Jacques*, préconisé, un peu déclamatoirement, comme on parlait alors, l'essence divine et la sainteté de la passion, devant les droits sacrés de laquelle se doivent incliner les conventions mondaines et les lois sociales. Les personnages de ses premiers romans sont bien de la même génération que les héros de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas père, Hernani, Ruy Blas, Antony.

Mais voici que Michel de Bourges, l'avocat qui a plaidé pour elle dans son procès contre son mari, la met en relation avec des hommes politiques, d'opinions avancées, comme Godefroy Cavaignac et Ledru-Rollin, avec des socialistes mystiques, comme Pierre Leroux, Barbès, Lamennais, et ce rêveur de génie, qui s'appelait Jean Reynaud. Toujours tourmentée des choses divines, elle fut reconnaissante à ces derniers de la défendre contre l'horreur du doute et de l'élever avec eux vers Dieu, reconnaissante à tous de leurs doctrines généreuses, de leur compassion pour les déshérités de ce monde, dont les peines faisaient saigner son cœur sensible. C'est à ce moment, — je révèle ici un fait connu de peu de personnes, et peut-être ignoré des siens mêmes, — c'est à

ce moment, que, pauvre encore, elle abandonnait généreusement ses droits d'auteur, sur le roman qu'elle composait, à une inconnue, qui du fond d'un cachot avait fait appel à sa bonté. Persuadée avec ses amis que l'humanité tend à se niveler, qu'elle le veut, qu'elle le doit et qu'elle le fera, avec l'aide de Dieu, George Sand a voulu travailler pour sa part, avec sa plume, à cette grande œuvre de régénération sociale. Aux malheurs de l'humanité souffrante elle a vu généreusement un remède dans la fraternité enseignée par Dieu aux hommes; elle a montré la guérison des maux qui déshonorent la société dans la fusion des classes, et son cœur de femme n'a pas douté un moment que l'amour ne suffît pour opérer ce miracle. En une comédie et deux romans, comme en un tour de main, c'est fait : Victorine épouse le fils du patron, une bourgeoise le meunier d'Angibault, une grande dame le bandit Mauprat, et voilà la société réformée et transformée. Vous voyez que c'est très simple ! Simple, oui, pour une âme simple et droite comme celle de George Sand. Mais, dans son généreux optimisme, elle se berçait volontiers d'illusions, et son socialisme naïf est le socialisme de l'âge d'or.

Entre deux romans, il lui arrivait de faire quelque beau voyage pour enrichir et féconder son imagination par des impressions nouvelles. Le voyage d'Italie fut pour elle un enchantement ; Venise surtout, Venise chère aux romantiques et joie toujours nouvelle des peintres, Venise la ravit en extase. Elle n'en remarqua ni les tares, ni les odeurs, ni la malpropreté — toulonnaise — qui arrachait un jour à son vieux gondolier ce cri énergique d'indignation : « Porco ! » ; elle ne vit que les merveilles de l'art, la splendeur féerique des soleils couchants, le scintillement des étoiles qui se reflétait dans la mer ; et les belles nuits de Venise lui ont inspiré une de ses plus poétiques, une de ses plus magiques descriptions, celle d'une symphonie sur les lagunes.

Mais, au fond, à Venise même elle préférerait Nohant. A peine y fut-elle revenue pour s'y fixer définitivement que son cher Berry la reprit tout entière. Est-il donc si beau, ce pays de Nohant ? Je l'ai fort mal vu. Le jour que j'entrepris ce pèlerinage, il se mit à tomber une pluie si droite et si dense que des canards mêmes, descendus dans une caisse à claire-voie devant la petite gare de Nohant, se prirent avec des cris désespérés à réclamer un parapluie. Instruit par leur expérience, je restai dans le wagon et ne contemplai donc que par la portière un paysage, qui me parut en somme assez nu et pauvre : sillons de terres brunes, desquels émergeaient de gros noyers tout ronds. Mais je ne le vis que par mes yeux, tandis que George Sand le voyait par son cœur,

par tous ces souvenirs d'enfance, si puissants et si doux, qui lui faisaient trouver ce pays médiocre le plus beau du monde, celui où il faisait bon vivre, et où il ferait bon mourir.

Elle se plaisait à errer par ces *traines* du Berry, par ces chemins creux et verts, dont elle a fait une si délicieuse description, écoutant avec ravissement monter dans l'air pur « la classique et solennelle cantilène des laboureurs », écoutant surtout, dans les buissons tout fleuris d'aubépine, la printanière chanson des nids. George Sand a toujours aimé les bêtes, parce qu'elles étaient, comme elle, près de la nature ; pas toutes les bêtes cependant, car elle n'a jamais pu comprendre une de ses servantes qui avait la passion des cochons, et qui s'évanouissait de douleur quand le boucher les venait chercher ; mais elle a eu des chiens, naturellement, un petit faon, que lui avait donné Murat et qui dormait dans ses bras, un cri-cri familial, qu'elle nourrissait, sur sa copie même, de pains à cacheter blancs, et surtout des oiseaux, toute sorte d'oiseaux, un rouge-gorge, un milan royal, une grive, « compagne belle, bonne, gaie, intelligente, instruite », qu'elle avait payée cinq sous, un sou par qualité, ce qui n'est pas cher ; et, comme sa mère, elle était toujours suivie dans le jardin « de pierrots effrontés, de fauvettes agiles et de pinsons babilards. » Ils aimaient la fille et la petite-fille de l'oiselier, parce qu'ils s'en sentaient aimés.

Ce paysage morne et mélancolique du Berry, sur lequel, dès que se sont tues les voix de la nature, plane, le soir, un silence grave et comme religieux, George Sand va le décrire avec émotion, avec amour, et, comme elle voit tout en beau, l'idéaliser, mais sans en déformer les contours et sans en altérer la vérité. Il restera le principal personnage de ses tableaux rustiques, *La Petite Fadette*, *François le Champi*, *La Mare au Diable*, où l'homme parfois ne semble introduit, comme dans *L'Angelus* de Millet, que pour mieux préciser l'impression que doit donner le paysage : pages merveilleuses, que l'auteur était seul à ne pas pleinement admirer, pages uniques dans notre littérature, qui ne sont pas seulement écrites par un coloriste sûr de ses effets, mais où sont rendues des sensations que les mots semblaient impuissants à rendre, où monte vraiment aux narines la bonne senteur de la terre mouillée par la pluie, que rafraîchit vraiment le murmure de l'eau courante, que parfume vraiment la brise qui a passé sur les fleurs, et dans lesquelles enfin vit et palpite l'âme même du Berry.

On lui a reproché d'avoir, dans son optimisme foncier, peint ses paysans trop en beau. Mais les connaissons-nous comme elle,

les paysans ? Avons-nous, comme elle, vécu de leur vie ? Avons-nous, comme elle, par notre chaude et dévouée sympathie su gagner leur confiance ? Nous sommes-nous, comme elle, penchés sur eux avec affection pour ouvrir, délicatement et sans les froisser, les pétales de leur cœur fermé par la timidité ? Pourquoi alors ne pas admettre, avec elle, qu'il existe encore au fond de ces campagnes où n'ont pénétré ni les cyclistes, ni les automobilistes, qu'il y a, tout près du sol, des êtres simples et bons, qui ne sont conduits que par le cœur, qui vont, d'instinct, au bien, comme on va d'instinct à ce qui est beau, en qui l'ignorance a maintenu l'innocence primitive, et qui vivent sur la terre un peu plus vêtus, mais aussi purement qu'ils auraient vécu dans le Paradis terrestre ? Que si c'est un rêve, c'est du moins un délicieux, un exquis rêve de poète, et il ne pouvait naître que dans le cœur de celle qui refusait de croire à l'égoïsme, dans la pensée de celle qui, condamnant par avance tous les paysans de l'école réaliste, écrivait : « Il n'y a qu'une vérité dans l'art, le beau. »

Ils sont d'ailleurs vrais, les paysans de George Sand, autrement que parce qu'ils sont beaux, tant l'écrivain observateur a su rendre avec une exactitude piquante leurs gestes et leurs attitudes, ces attitudes et ces gestes, qui sont bien souvent le langage muet, mais expressif, de ceux dont le vocabulaire est restreint ; tant les mots patois, placés avec un art sobre et discret, relèvent la saveur d'un dialogue déjà charmant par son naturel et par sa naïveté. C'est, dirait-on, une page empruntée à l'*Hermann et Dorothee* de Goethe que la naissance des *bessons* de la mère Barbeau et la consultation donnée doctoralement sur ce cas rare par la vieille sage-femme du village ; et l'idylle berrichonne, que vous entendrez tout à l'heure, a la simplicité grave et profonde de l'*Oaristys* de Théocrite.

Cependant les années passaient dans la vie calme de Nohant et dans la régulière production des chefs-d'œuvre ; les années passaient, et les hivers avaient neigé sur la tête noire de George Sand. Maintenant elle ne monte plus à cheval, elle ne « poste » plus, comme disent les Berrichons, par les routes du pays, elle les suit lentement d'un pas un peu alourdi ; et ces enfants, qui, autour d'elle, cueillent des fleurs ou poursuivent un vol de papillons, ce ne sont plus Maurice et Solange, ce ne sont plus son fils et sa fille, ce sont les filles de son fils. Insensiblement, elle est devenue l'aïeule, l'adorable aïeule, qui, tandis que Victor Hugo écrit l'*Art d'être grand-père*, vit, elle, l'art d'être grand-mère, l'aïeule, dont le buste souriant se dresse au-dessus du grand escalier de l'Odéon.

Regardez-le tout à l'heure, en sortant, ce buste. On dit parfois d'une femme, que l'expression de ses yeux rend attrayante malgré l'irrégularité de ses traits : « Elle n'est pas jolie, mais elle est pire ! » Vous penserez de George Sand vieille qu'elle n'était pas jolie, mais qu'elle était mieux ; car elle avait cette séduction irrésistible et souveraine de la bonté, qu'elle a prêtée à l'une de ses héroïnes : « C'est parce qu'elle est bonne qu'elle est belle ; c'est parce qu'elle est bonne qu'elle a tant de grâce et de charme. »

Afin d'instruire, en les amusant, les petites, l'aïeule a pour elles un théâtre de marionnettes, dont elle compose le répertoire ; ou bien elle leur conte les vieilles légendes, émanées de l'âme berri-chonne, et ces contes de la veillée, pleins de lutins et de farfadets, dont les paysans avaient émerveillé sa propre enfance. Et la nuit, quand elle a bordé les chéries dans leurs petits lits blancs, elle écrit, pour ces grands enfants que nous sommes, de belles histoires d'amour, du temps présent ou du temps passé, un peu prolixes parfois, comme celles du vieux Nestor, mais toujours nobles et touchantes.

Et puis un jour, le 8 juin 1876, sa plume cessa de courir sur le papier, sa voix se tut... Et ce fut une grande douleur dans le cœur de tous ceux qui l'aimaient, c'est-à-dire de tous ceux qui l'avaient lue.

Je me souviens encore de l'émotion profonde avec laquelle un prince, qui avait voulu suivre jusqu'au champ du repos le corps de sa vieille amie, me contait au retour ces funérailles d'une simplicité et d'une beauté antiques, avec un je ne sais quoi d'auguste qu'y ajoutait le christianisme : par les traînes fleuries de chèvre-feuille, où les oiseaux chantaient sur leurs nids, elle avait fait une dernière fois sa promenade coutumière, la bonne dame de Nohaut, portée sur les épaules robustes, mais secouées par les sanglots, de ses chers paysans ; et c'étaient leurs mains pieuses qui l'avaient descendue dans cette terre du Berry, à laquelle la mort allait plus étroitement encore l'unir, et dont son œuvre est pour nous comme la floraison merveilleuse.

Notre époque, où l'on vit si vite, où la presse et la réclame font éclore si rapidement tant de renommées souvent éphémères, s'était laissé un peu distraire du culte de George Sand. La cérémonie du centenaire vient à propos rappeler que cette femme de génie, qui a écrit simplement avec son cœur, a produit des œuvres plus durables que celles travaillées par les plus habiles stylistes. Parmi les plus grands noms du siècle passé restera celui de cette créature d'élite, qui a voulu terminer l'histoire de sa vie par le mot divin de charité, et qui n'a cessé de se diriger vers cel

idéal, où il semble, à certains indices, à certains tressaillements, que le monde ému veuille enfin la suivre, vers la bonté !

Gloire donc à George Sand ! Et que maintenant les excellents artistes de l'Odéon viennent déposer à ses pieds, en guise de palmes, des fleurs fraîches et parfumées cueillies au jardin de son œuvre immortelle !

N.-M. BERNARDIN.

Les phénomènes généraux en histoire.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Maître de conférences à l'Université de Paris.

Les relations entre les États.

Nous avons vu quels étaient les phénomènes habituels de la guerre, c'est-à-dire du choc violent qui se produit entre deux peuples ; nous allons étudier maintenant les phénomènes généraux de contact par les procédés officiels non belliqueux, les relations entre les gouvernements. Nous étudierons les procédés de relations officielles, la diplomatie, les changements dans la distribution des territoires entre les États et l'action de ces changements.

I. — Les peuples organisés en États distincts, établis chacun sur un territoire, ne vivent pas isolés et n'entrent pas en contact seulement par la guerre. Entre individus d'États différents, il y a des relations de commerce ; les gouvernements eux-mêmes nouent des relations, relations personnelles entre les chefs et leurs familles, relations collectives entre les gouvernements pour régler les affaires communes, surtout les relations de commerce entre les sujets et la distribution des territoires.

1. — La forme la plus générale et la plus ancienne est la négociation entre les chefs. Dès l'antiquité, des traités sont conclus entre les souverains d'Orient ; de même, entre les chefs des peuples sauvages actuels. Le phénomène est universel, parce qu'il répond à un besoin universel, au besoin de décider par une convention quels seront les rapports entre deux groupes d'hommes ; il n'est même pas nécessaire que ces groupes soient permanents. Le trait fondamental universel est la convention, le traité. Il peut porter sur des objets très différents ; mais, par la nature même des relations normales entre les États, il porte presque toujours sur ces trois objets : mettre fin à une guerre, traité de paix ; s'entendre pour faire une guerre en commun, traité d'alliance ; régler les rapports commerciaux entre les sujets, traité de commerce. Au ^{xix}^e siècle, on a eu des conventions spéciales pour établir des moyens de communication, ou pour faciliter les opérations juridiques. Mais des objets différents peuvent être réunis dans un même traité.

L'espèce la plus ancienne est la convention de paix ; elle est la conséquence normale de la guerre : pour y mettre fin, on éprouve le besoin d'un acte en forme. Cet acte peut prendre deux formes différentes, *trêve* et *paix perpétuelle*. Comme exemples de trêve, on peut prendre la paix de Nicias, les traités entre chrétiens et Turcs ; comme exemples de paix perpétuelle, le traité entre Rome et Carthage, que Polybe fait connaître, mais qu'on ne peut dater. Cette sorte de convention a des formes analogues dans tous les pays ; le phénomène est si grosier qu'il n'a pas évolué ; on ne trouve guère de changements que dans les procédés qui garantissent que la convention sera exécutée : on a d'abord recouru à une sanction religieuse, à un serment : chacun des deux adversaires invoque ses dieux (paix de Nicias), trêves entre chrétiens et musulmans ; puis on a employé des moyens matériels, remises d'otages ; ce phénomène est général, on le retrouve chez tous les peuples antiques, au Moyen Age, et même en 1526, lors du traité de Madrid. L'évolution a surtout consisté à reconnaître l'inutilité de ces garanties et à y renoncer.

Le traité de paix est négatif ; il n'a d'autre but que de faire cesser la guerre. Il présente une variété dans le traité de neutralité, conclu pour empêcher de commencer la guerre ; on en a des exemples déjà dans l'antiquité, entre les royaumes helléniques.

Une espèce aussi ancienne est le traité positif d'alliance ; les États promettent d'agir de concert et par la force dans un cas donné, *casus fœderis*. On distingue les alliances offensives et défensives ; mais souvent elles sont réunies. L'alliance défensive reste une virtualité quand aucun des alliés n'est attaqué ; elle semble avoir été rare dans l'antiquité et au Moyen Age. La forme la plus ordinaire est l'alliance offensive, combinée en vue d'une guerre : il s'agit d'opérer de concert contre un ennemi commun. On connaît des alliances offensives entre les Assyriens et les Egyptiens, dans le monde grec, les *συνυγίαι* (dont le nom est bien caractéristique) d'Athènes et de Sparte, les alliances entre les cités grecques et la Macédoine ; Rome a eu des alliés et a vu se former contre elle des coalitions. Le phénomène est général et universel. L'alliance conclue entre des États disparates en montre bien la raison, le désir d'agir en commun contre un même ennemi : alliances entre chrétiens et musulmans d'Espagne, entre François I^{er} et Soliman, coalitions contre Louis XIV, contre Napoléon. Le phénomène tient à des conditions si générales qu'il a fort peu évolué. On a essayé de garantir la durée de l'alliance par une clause : en vertu de laquelle les alliés s'engagent à ne pas traiter séparément ; mais, le plus souvent, elle est violée (Hollandais au traité de

Westphalie, 1648, à Nimègue, 1678). En fait, l'alliance n'est qu'un procédé pour concerter des opérations de guerre, pour décider où et quand on attaquera ; elle reste toujours subordonné aux intérêts de chaque gouvernement. Dans les temps modernes, on a vu une variante du traité d'alliance : l'un des États s'engage seulement à fournir de l'argent ; c'est le traité de subsides. L'antiquité paraît en donner un exemple, avec les alliés d'Athènes ; mais il n'y a pas véritablement subsides, c'est un rachat de l'obligation de prendre part à la guerre. — Le caractère précaire des traités d'alliance est bien marqué dans le cas où des conditions nouvelles changent la position des États et modifient leurs intérêts : ainsi les alliés de Sparte après la défaite d'Athènes, les Provinces-Unies en 1648, l'Angleterre après l'élection de Charles d'Autriche comme empereur, 1711. Parfois, il suffit que le personnel de gouvernement change (l'avènement de Pierre III, 1760, modifie complètement le système d'alliances de la Russie), ou même seulement l'influence sur le chef du gouvernement (attitude de Charles II à l'égard de la Hollande, en 1672, 1674, 1678).

Le traité de commerce règle la situation des sujets d'un État sur les domaines d'un autre État ; ils obtiennent l'autorisation de débarquer, de commercer, d'acquérir. On en trouve dès l'antiquité : traités entre Grecs et Égyptiens, entre Rome et Carthage ; au Moyen Âge, traités entre les villes et les princes, même entre chrétiens et musulmans. Souvent, les traités de commerce sont joints à des traités politiques : traité entre Angleterre et Portugal, 1704 ; entre Angleterre et France, 1786 ; traités qui ouvrent la Chine et le Japon aux Européens, 1860. Avec l'évolution du commerce, les traités deviennent plus détaillés, mais le fond reste le même : il s'agit de permettre aux nationaux des États de s'établir sur des territoires et d'y faire le commerce.

Les traités se font par deux procédés différents. Le plus ancien, le plus universel, est la négociation séparée entre les États ; même quand il s'agit de constituer une coalition, les États traitent deux à deux, ou bien deux États s'allient et les autres accèdent. Ce fut le seul procédé en usage jusqu'au ^{xvii}^e siècle ; et même encore les coalitions contre Louis XIV, les alliances *ouvertes* du ^{xviii}^e siècle ont été conclues dans ces conditions. — Un procédé perfectionné est la négociation d'ensemble, le *congrès* : des envoyés se réunissent en un même lieu pour régler des questions communes à plusieurs États. Ce procédé n'a pas été inconnu des anciens ; il était d'ailleurs facilité par les fêtes religieuses communes aux Grecs ; il a disparu avec l'établissement de la domination romaine. Au Moyen Âge, les papes ont convoqué, depuis le

xiii^e siècle, des conférences pour décider des croisades. Mais les congrès n'apparaissent véritablement qu'avec les guerres entre les coalitions: congrès de Westphalie, Nimègue, Utrecht, Vienne, Paris, Berlin. Metternich et Napoléon III essayèrent d'en faire une institution périodique; ils échouèrent.

2. — Les relations entre les gouvernements amènent à organiser un personnel permanent d'agents de relations, les diplomates. — Le phénomène n'est pas universel; il est inconnu du monde antique et des monarchies d'Orient. En Grèce, on a un embryon de diplomatie avec les *proxènes*; mais le proxène n'est pas un agent national, il est un étranger protecteur. Le procédé normal est l'envoyé extraordinaire, temporaire, chargé d'une seule négociation: Antalcidas, Démosthène, Popilius. On regarde comme exceptionnelle une mission sans but précis, on en parle comme d'un hommage dont celui à qui elle est adressée tire vanité. Même le gouvernement byzantin qui a une diplomatie organisée, des agents chargés de recevoir les princes barbares, n'a pas d'agents permanents en pays étrangers.

Le personnel permanent est institué d'abord pour les relations de commerce; le phénomène est restreint au monde occidental: il ne s'est produit qu'une fois dans le monde et il n'a eu qu'une seule évolution; elle commence au Moyen Age. Les villes de commerce italiennes ont établi dans les villes chrétiennes du Levant, dans les États latins, puis dans les États musulmans, des agents permanents, dont le nom est bien caractéristique, les *consuls*. L'institution s'explique par les conditions du commerce en pays semi-barbares. Le marchand se défie des indigènes, ne se sent en sécurité que s'il a des moyens de défense; les marchands d'un même pays forment un groupe organisé pour se défendre, fondent des *comptoirs*. Le phénomène s'est produit dans l'antiquité; il y avait un quartier tyrien à Memphis, un quartier grec à Naucratis. Au Moyen Age, Gênes, Pise, Venise, avaient dans les villes de Syrie des quartiers qui sont de petites villes fortifiées, séparées de la ville indigène; à Saint-Jean d'Acre, il existait un quartier vénitien et un quartier génois en lutte perpétuelle l'un contre l'autre. La colonie a un chef, le consul; il est, avant tout, un juge pour les contestations. Quand la colonie est assurée de la protection du souverain du pays où elle est fondée, le chef consul devient le représentant officiel auprès de ce souverain non seulement de la colonie, mais du gouvernement du pays d'où viennent les marchands; il se transforme donc, et de maire et juge de la colonie, il devient représentant commercial du gouvernement de son pays d'origine. Ce caractère mixte est très apparent

en Orient : le consul y est à la fois représentant de son gouvernement, gouverneur et même juge de ses nationaux. Le régime créé dans le Levant a été étendu à tous les États civilisés ; mais le gouvernement n'admet pas que le consul conserve la juridiction. On a alors, dans certains pays, des consuls qui sont chefs et juges de la colonie, dans d'autres des consuls qui sont seulement agents de commerce et d'administration. Le Japon présente un cas frappant : il alléguait qu'il était devenu un État civilisé à l'européenne et réclama l'abolition du régime oriental qui lui avait été imposé.

Une autre espèce de personnel a été créée plus tard pour les relations politiques, le *personnel diplomatique* au sens étroit de ce mot. Venise en a donné l'exemple, parce qu'elle se trouvait dans des conditions exceptionnelles ; État petit, commerçant, Venise avait besoin d'avoir des renseignements exacts et de négocier souvent avec beaucoup de princes ; elle envoya des ambassadeurs à poste fixe, qui adressaient au gouvernement des dépêches. Ce régime fut peu à peu adopté au cours du x^v^e siècle par tous les autres États ; d'abord ils envoyèrent des ambassadeurs en mission prolongée dans quelques cours seulement, et, pendant longtemps, encore au temps de Richelieu, le rappel de l'ambassadeur n'équivalait pas à une déclaration de guerre. Puis chaque État arriva à établir auprès de tous les gouvernements des ambassadeurs perpétuels ; quand un agent disparaît, il est remplacé par un autre. Ainsi se constitua un réseau complet d'ambassades et de légations. L'évolution a été achevée au xix^e siècle, et la diplomatie est devenue carrière fermée ; mais le phénomène est resté spécial au monde européen, et le personnel est peu nombreux.

Représentant politique du souverain, l'ambassadeur a un caractère solennel. De là, quelques caractères exceptionnels du personnel : il est recruté dans les classes supérieures pour pouvoir traiter d'égal à égal avec les plus hauts personnages du pays où il est envoyé, et être reçu à la cour ; il est obligé à une tenue solennelle, à une grande réserve, car ses actes peuvent engager le prince qui l'envoie ; il est traité comme le prince, donc inviolable (on en est arrivé à une fiction : la maison de l'ambassadeur est considérée comme pays étranger ; c'est le principe de l'*exterritorialité*) ; ce privilège est surtout visible quand il amène des conflits (affaire de Créquy à Rome, 1662), ou quand le pays d'où vient l'ambassadeur est trop détesté pour que la population respecte sa personne : les agents du Long Parlement d'Angleterre sont insultés à La Haye, massacrés en Espagne ; Bernadotte ne peut arborer le drapeau tricolore à Vienne ; les consuls ont été

souvent massacrés à Salonique, et, à la Mecque, ils ne peuvent sortir de chez eux.

3. — Quand ce personnel permanent est créé, il est amené à faire d'autres opérations que des négociations. Représentant du souverain, il remplit des fonctions de représentation officielle; il accomplit, à la place du prince, des actes de cérémonial, visites de condoléances, félicitations, remise et réception de cadeaux; il assiste aux réceptions de cour; de là naissent des difficultés de préséance quand plusieurs agents de gouvernements différents se trouvent réunis (difficultés entre les ambassadeurs français et espagnols lors des mariages de 1614; dispute entre les ambassadeurs de France et d'Espagne à Londres en 1661). Mais surtout le personnel prend l'habitude de pratiques secrètes qui deviennent habituelles aux *xvii^e* et *xviii^e* siècles. Il cherche à acheter les agents, les parents du prince pour les décider à trahir les intérêts de leur gouvernement; c'est devenu un système sous Louis XIV. L'usage des cadeaux en argent se raffine lentement; encore au *xviii^e* siècle, on trouve des pensions: Fleury refuse d'engager des négociations avec la Russie, parce qu'elles coûtent trop cher. On achète aussi les personnages notables des assemblées; Louis XIV pensionne des membres du Parlement anglais, de la Diète en Pologne, des Etats en Suède. Le personnel diplomatique cherche à découvrir les secrets du gouvernement auprès duquel il est accrédité. En sens inverse, le gouvernement cherche à savoir ce que l'agent écrit; les dépêches diplomatiques sont en principe inviolables, mais on les vole, on les ouvre, on les *perlustre*; pour parer à ce danger, l'ambassadeur écrit en langage convenu, a un *chiffre* (les ambassadeurs vénitiens recourent déjà à cette pratique); le gouvernement cherche à connaître ce chiffre, à *déchiffrer* les dépêches. Le personnel diplomatique entre en relations avec les ennemis intérieurs du gouvernement; il leur fournit de l'argent et leur procure des secours. Cette pratique est en usage dès le *xvi^e* siècle (Elisabeth, Philippe II); Louis XIV se vante d'avoir agi ainsi même à l'égard des gouvernements amis. Quelquefois même, l'ambassadeur conspire (Cellamare pendant la minorité de Louis XV).

Une morale diplomatique spéciale se forme. Un certain nombre des actes qu'accomplit le personnel diplomatique sont condamnés par la morale de l'honnêteté humaine, mais excusés par la morale diplomatique, qui se fonde sur la raison d'état, sur le patriotisme. On en arrive à l'égoïsme d'Etat, au machiavélisme. La morale internationale est flottante, rudimentaire. Les conventions, les traités conclus par intérêt ne sont observés qu'autant que

l'intérêt reste le même ; quand il change, le gouvernement n'hésite pas à rompre ses promesses ; les traités ne représentent que les intérêts du moment : ce sont des contrats sans aucune garantie morale. Et tout cela est recouvert de formules morales purement conventionnelles dont on se moque. Le mensonge est normal en diplomatie ; il est si habituel que Bismarck n'est pas cru, quand il annonce nettement ce qu'il a l'intention de faire. Un cas extrême du mensonge diplomatique est fourni par l'histoire du premier partage de la Pologne.

II. Le résultat principal des guerres et des négociations est le changement dans la distribution des territoires. C'est un phénomène universel ; il tient la plus grande place dans l'enseignement traditionnel et dans l'enseignement secondaire. Il est très apparent, facile à faire constater : on n'a qu'à faire dresser aux élèves la carte des modifications territoriales. — On peut l'étudier aux deux points de vue de l'accroissement et de la diminution des États.

1. — D'ordinaire, on se place au point de vue de l'État en accroissement. Mais, le plus souvent, le phénomène est mal présenté ; on indique les accroissements par fragments, après chaque guerre ; il vaut mieux prendre d'ensemble toute l'évolution territoriale, pour en montrer les caractères généraux, la durée, la continuité, les arrêts, les reculs. Nous nous bornerons à analyser les procédés les plus ordinaires d'accroissement.

a) L'absorption graduelle. — Plusieurs États indépendants s'associent, deviennent de plus en plus indépendants jusqu'à former un État unique ; s'ils sont égaux, on a un *État fédéral* ; dans le cas contraire, le plus puissant finit par absorber les autres et on arrive à un empire : Athènes transforme en un empire la confédération des cités groupées pour lutter contre la Perse ; Rome transforme ses alliés en sujets grâce au *fœdus iniquum* ; l'empire anglais des Indes a commencé par un traité avec le Nizam (1796). Comment l'État souverain à l'origine devient-il sujet ? Il ne se désarme pas ; il conserve son armée, sa flotte (Samos, les Numides, les princes de l'Inde), mais il s'engage à avoir les mêmes amis, les mêmes ennemis que l'État le plus puissant, il renonce à avoir une diplomatie séparée ; or, l'indépendance d'un État ne résulte pas du fait qu'il a une force militaire, mais du fait qu'il peut s'en servir à sa guise et selon ses intérêts, du fait qu'il est maître de ses relations. Quand l'État absorbé veut se révolter, il commence toujours par nouer des relations avec d'autres États, sans l'aveu de son allié (Rhodes négocie en cachette de Rome, la Birmanie à l'insu de l'Angleterre, en 1884).

b) La conquête totale. — L'État vainqueur détruit l'État vaincu, abolit son gouvernement souverain, rend ainsi le territoire vacant et le prend. Le procédé est normal dans l'antiquité ; il se manifeste par l'extermination des vaincus : on le trouve en Assyrie, en Perse, en Grèce (Messénie, Egine) ; Rome l'organise avec la formule de la *deditio*, elle détruit le gouvernement ou le rend subalterne (cités *stipendiaries*) et réorganise le territoire en *provinces*. Le procédé est resté normal dans tout l'Orient, avec les Arabes, les Mongols, les Ottomans, dans l'Inde, en Chine. Il est, au contraire, devenu exceptionnel dans l'Occident : on ne peut guère citer comme exemples que la conquête de l'Espagne sur les Maures, les conquêtes de la Russie et de Napoléon I^{er}.

c) La conquête partielle. — L'État vainqueur force l'État vaincu à céder une portion de son territoire : l'opération prend la forme diplomatique ; un traité est conclu entre les deux gouvernements. Le procédé est rare dans le monde antique ; comme exemples, on n'a que les traités de Rome avec Carthage après les deux premières guerres puniques et avec les Parthes. Il est devenu général dès qu'ont été fondés des royaumes barbares sur les débris de l'Empire romain ; les rois sont toujours en guerre les uns contre les autres pour s'enlever des provinces. La guerre pour conquérir un morceau d'État est l'état chronique de l'Orient et de l'Europe jusqu'au xix^e siècle. D'ordinaire, elle est colorée par une réclamation de forme juridique, du moins entre les États chrétiens ; on juge qu'il n'en est pas besoin à l'égard des États musulmans, et on s'appuie seulement sur le droit de conquête. Au xviii^e siècle, on renonce à chercher des prétextes, on invente la théorie de la *compensation*, appliquée d'abord à la Pologne ; puis on invoque la théorie de l'*équilibre* et celle des *indemnités*, appliquée en Allemagne (1803) ; au xix^e siècle, on cesse d'invoquer tout motif (agrandissements de la Prusse en 1866). — La cession d'un territoire à un autre État se fait comme un transfert de domaines entre des propriétaires ; elle est un acte conclu entre les souverains seuls ; les sujets ne sont pas consultés. Cet usage général est particulièrement frappant dans les États modernes (règlements de 1735, de 1815 avec la commission de statistique). Une évolution récente a été l'application du principe de la souveraineté du peuple : elle a conduit à la consultation par plébiscite ; on en a eu une ébauche avec les annexions de la Révolution ; elle a été appliquée méthodiquement pour la formation de l'unité italienne.

d) Le transfert légal dans une forme juridique, par mariage, héritage, achat, gage. — Il est anormal dans le monde antique : la donation faite par Antoine aux enfants de Cléopâtre a été un

scandale. Il est rare dans le monde musulman et dans le monde oriental. Il est très fréquent dans les États d'Europe depuis les royaumes barbares, et surtout dans le régime féodal. La formation territoriale de la France offre des exemples de tous les procédés : acquisition de la Bretagne en dot, de la Provence par héritage, du Dauphiné par testament, de Bourges par achat, de Toulouse et du Bourbonnais par confiscation. L'histoire de la maison d'Autriche présente un cas très frappant. Le procédé est encore en usage au xviii^e siècle : testament de Charles II, échange de la Toscane contre la Lorraine. Il disparaît au xix^e siècle avec la constitution d'États immuables.

e) L'occupation d'un territoire vacant, sans gouvernement, la colonisation. — Le fait n'est pas restreint au cas où des colons s'établissent en pays désert pour le cultiver ; il s'étend à la prise de possession d'un pays déjà peuplé pour l'exploiter. Mais il ne faut pas parler de colonisation pour toutes sortes d'établissements ; il n'y a pas colonisation, quand un peuple entier émigre, quand un peuple barbare envahit un pays civilisé ; il n'y a vraiment colonisation qu'au cas où les nouveaux arrivants sont réputés plus civilisés que les indigènes. L'antiquité en offre des exemples avec les colonies grecques et romaines ; au Moyen Âge, on a eu l'extension des Allemands en pays slave, et, dans les temps modernes, des Russes en Sibérie, des colons de la côte vers l'intérieur aux États-Unis. Les types sont nombreux : colonies militaires (Rome, *marches* du Moyen Âge) ; comptoirs (Phéniciens, Portugais) ; établissements où des colons directeurs exploitent les travailleurs indigènes (colonies grecques, colonies européennes dans les pays chauds depuis le xv^e siècle) ; colonies de peuplement où les colons travaillent seuls ou mêlés aux indigènes (Sicile, Grande-Grèce, Chalcidique, quelques colonies anglaises et françaises) ; certaines se détachent complètement de la métropole, d'autres lui restent subordonnées.

2. — La diminution du territoire est un phénomène moins apparent que l'accroissement, parce qu'il atteint des États petits ou en décadence et qu'on se place d'ordinaire au point de vue du grand État en croissance.

Quelquefois la diminution va jusqu'à la disparition complète : ainsi ont disparu les États absorbés dans les empires perse, romain, arabe ; d'autres fois, la diminution n'est que partielle (Carthage après les deux premières guerres puniques, Espagne au xvn^e siècle). La diminution prend parfois une forme inverse de la colonisation ; on abandonne un territoire difficile à garder (abandon de la Dacie, de la Bretagne par l'Empire romain). Elle

résulte aussi parfois de la renonciation à un pays où s'est formé un gouvernement indépendant (Provinces-Unies, États-Unis, Belgique, pays des Balkans).

Une forme de diminution inverse de l'absorption est le démembrement ; il est un phénomène de gouvernement intérieur. Un grand État unique se divise en plusieurs États plus petits, entre lesquels s'établissent des relations internationales.

Ainsi se sont démembrés l'empire d'Alexandre, l'Empire romain, les empires arabes. Le démembrement prend parfois une forme juridique ; il résulte d'un partage ; il est alors limité aux pays où l'État est traité comme un domaine ; les exemples en sont nombreux depuis les invasions barbares jusqu'au moment où le domaine est devenu inaliénable, entre le ^{xiv}^e et le ^{xvii}^e siècle. Le cas est frappant, quand le partage dépèce un peuple ou un État constitués, ou bien est contradictoire avec l'œuvre du souverain qui partage.

III. — Quelle est l'action des changements dans la répartition des territoires sur les gouvernements, sur les habitants ?

1. — Le gouvernement est amené à établir des relations avec les nouveaux territoires ; on a employé une série de procédés que nous prendrons successivement, en partant de celui qui établit l'intimité la moins profonde entre les territoires.

a) L'union nominale. — L'État est agrandi, sa force est augmentée, au moins en apparence ; mais on a toujours deux gouvernements et deux princes. On la trouve dans les empires d'Assyrie et de Perse, dans l'empire germanique, dans l'empire du Grand Mogol.

b) L'union personnelle. — Le nouveau territoire garde son gouvernement ; mais on n'a qu'un prince, d'où unité de représentation au dehors, dans la politique extérieure, la diplomatie. Ainsi ont été unis la Castille et l'Aragon, l'Angleterre et l'Ecosse, la Suède et la Norvège ; ainsi ont été rattachées à la Russie la Pologne et la Finlande à la Russie, en 1815.

c) L'annexion avec une administration séparée. — On a alors un pays autonome. On en trouve des exemples dans l'empire perse, dans les royaumes helléniques, dans l'Empire romain ; le fait est général au Moyen Âge et s'est conservé jusqu'au ^{xviii}^e siècle, en France, en Espagne, en Autriche.

d) La fusion avec une même administration et un même droit. — Elle n'est pratiquée que dans les États centralisés, dans l'Empire romain après le ⁱ^e siècle, et surtout à l'époque moderne. Elle amène parfois des résistances, des révoltes : oppositions de l'Aragon à Philippe II au nom des *fueros*, soulèvements de la Pologne.

L'accroissement de territoire n'est pas nécessairement un accroissement de forces. Quand l'union n'est que nominale, elle augmente les charges de la défense : l'empire germanique en offre un bon exemple ; de même, les conquêtes françaises en Italie au xvi^e siècle. Mais l'effet normal est l'accroissement de la puissance de l'État : les recettes, la force militaire sont augmentées ; l'État se transforme en empire. La conséquence est l'accroissement du pouvoir sur les sujets ; le personnel de gouvernement est fortifié, le pouvoir est concentré.

2. — L'action sur les habitants n'est pas la même pour ceux de l'État annexant et pour ceux du pays annexé.

a) Dans l'État agrandi, le nombre, la force, la richesse du personnel de gouvernement sont augmentés ; l'accroissement de territoire active la création de classes dominantes (Sparte, Rome, empire franc, Inde anglaise).

b) Dans l'État annexé, l'action dépend de la nature du lien. Si l'union n'est que nominale, les conditions restent à peu près les mêmes, sauf au point de vue économique ; l'argent est drainé hors du pays. Avec l'union personnelle, les relations deviennent plus fréquentes entre les sujets. Dans le régime du gouvernement commun et de l'autonomie administrative, les populations prennent des précautions pour que les fonctions ne soient pas données à des étrangers (Aragon, Pays-Bas, Hongrie). La fusion produit une action profonde ; des fonctionnaires viennent du dehors, apportent des habitudes nouvelles, des règlements nouveaux, quelquefois une langue nouvelle. L'action est rendue apparente par les résistances : toute conquête de Rome a été suivie d'une révolte ; des révoltes se sont produites dans l'empire anglais, en Algérie, en Pologne ; parfois la résistance se borne à la protestation (Lombards contre l'Autriche, Alsaciens et habitants du Slesvig contre la Prusse). Quand la résistance cesse, on arrive à l'unification de tous les habitants en un seul peuple.

M. T.

La comtesse Diane.

Notre collaborateur, M. G. Rebière, publie à la librairie Picard un volume sur la comtesse Diane, que ses *Maximes* et ses *Glanes de la Vie* ont placée au tout premier rang de nos femmes moralistes. MM. Sully Prudhomme, Pierre Loti, Jean Aicard, Van Hamel, professeur à l'Université de Groningue, etc..., Carmen Sylva (on sait que sous ce pseudonyme se cache S. M. la reine Elisabeth de Roumanie), M^{lle} Hélène Vacaresco, etc..., qui l'ont beaucoup connue et beaucoup aimée ont écrit spécialement pour ce volume des études du plus haut intérêt ; nous sommes heureux de pouvoir en reproduire quelques-unes.

N. D. L. R.

..

La comtesse Diane.

A M. G. Rebière.

Son souvenir est intimement lié pour moi à des impressions d'automne, la saison où je recevais d'habitude sa visite. Des roses de novembre emplissant les vases ; au dehors, les premières bourrasques du Golfe de Gascogne, et la chute des feuilles des platanes : l'aimable fantôme de la comtesse est toujours mêlé à tout cela. Chaque année, au retour de ses voyages d'été en Allemagne, en Suisse, en Italie ou ailleurs, et, avant d'aller s'enfermer à Paris pour l'hiver, elle avait coutume d'arriver discrètement chez moi, au Pays Basque, pour une semaine ou deux, qui me semblaient toujours courtes. Elle ne manquait jamais d'apporter pour ses hôtes quelque gentil bibelot rare, du vieux temps, déniché en route chez les antiquaires étrangers qu'elle connaissait tous ; et puis elle s'installait, avec son petit chien, dans sa même chambre de l'automne précédent, ce qui continuait la tradition de sa présence. Et elle était la visiteuse d'humeur toujours égale, spirituelle tout le temps sans effort, pleine de tact et d'indulgence, trouvant tout bien, et regrettée chaque fois qu'elle s'en allait.

« On ne se connaît vraiment que lorsqu'on a un peu habité les uns chez les autres », me disait autrefois mon grand ami Alphonse

Daudet. Et c'est si vrai ! On a beau causer en de longues visites intimes, s'écrire les plus confiantes lettres, non, rien ne dévoile comme de vivre quelque temps sous le même toit, — et chaque saison qui nous ramenait la bonne comtesse nous la rendait plus amie ; car, pour employer une expression bien vulgarisée, elle était au premier rang de celles qui « gagnent à être connues ». Quand on avait passé par-dessus quelques petites singularités extérieures, faites à point pour tenir à distance le gros de l'humanité, on était d'abord amusé et charmé par l'imprévu de sa conversation, et puis on se sentait conquis peu à peu par sa lumineuse intelligence et son cœur délicat, on s'attachait à elle pour ne plus se séparer.

Jadis une très douloureuse histoire (où il serait impossible du reste de lui attribuer l'ombre d'une faute) l'avait laissée de bonne heure déçue, libre et seule, lui avait donné dans la vie ce droit de haute indépendance dont elle usait depuis de longues années à son gré.

Elle était restée romanesque à la façon dont l'étaient les femmes de son monde, au temps de sa jeunesse, et elle avait gardé, en littérature et en art, toute l'ardente fraîcheur de ses premiers enthousiasmes. Son esprit, toujours étincelant, savait être irrésistiblement drôle dans la moquerie légère, sans jamais blesser, ni seulement effleurer un point sensible. Elle excusait tout chez tout le monde, pourvu que l'on ne touchât pas à ses amis ; quant à ces derniers, elle les défendait aveuglément, même s'ils avaient mille fois tort, ne se permettant jamais de les juger, ni seulement de leur dire un mot qui eût l'apparence d'un blâme. Elle ne se décidait jamais à donner un conseil avant qu'on le lui eût formellement demandé, mais ce conseil alors était net, courageux, élégant et juste. Et d'ailleurs, si on allait au fond de tous ses actes, même de ceux qui pouvaient prêter à la critique des non initiés, on découvrait toujours qu'elle avait agi avec générosité et droiture...

Dans la hâte d'un départ pour l'Orient, j'écris ces quelques mots, et je suis confus de les écourter ainsi, car la mémoire de la chère comtesse méritait mieux cent fois... Ceux qu'elle a honorés de son amitié doivent tous comprendre cette phrase de ses *Pensées*, qui semble orgueilleuse, au premier abord, mais qu'elle avait le droit de prononcer, et qu'il aurait fallu graver sur sa pierre : « Je ne crains pas Dieu, s'il sait tout. »

Pierre LOTI.

Hendaye, août 1903.

L'éternel : Te souviens-tu ?*A M. G. Rebière.*

La France est le pays gracieux et aimable entre tous. Nous le savons si bien que le cœur de chaque maîtresse de maison bondit de joie, lorsqu'un Français ou une Française vient apporter la vie dans son salon. De plus, il n'y a pas de vieille femme en France, mais des dames encore plus charmantes que les autres par la richesse de leurs souvenirs et l'indulgence de leur jugement.

C'est ainsi que m'est apparue cette comtesse Diane, dont les *pensées* m'avaient ravie, avant de la connaître, ces *pensées* gracieuses et profondes à la fois, cette expérience large et riche qui remplit tout mon salon d'êtres vivants à la place des livres. Avec elle, Lamartine, Sully-Prudhomme et tous ceux qui furent entre Lamartine et Sully-Prudhomme entrèrent chez moi et s'assirent à ma table pour toujours. La conversation était inextinguible comme un ruisseau de montagne, tantôt coulant entre des myosotis, tantôt bondissant de roche en roche et scintillant en cascades de feux d'artifice.

Nous abordions tous les sujets, tous les souvenirs, tous les regrets, tous les passés. La chère comtesse se plaignait que le salon, ce joyau des siècles, allait s'éteindre en France, grâce au trop de travail ardu et fatigant de ces messieurs et au trop de musique arboré par ces dames. Il faudrait un petit orchestre discret, caché quelque part, disait-elle, pour animer la conversation, sans jamais imposer le silence dû aux jouissances artistiques. « On ne cause plus, on parle. Il n'y a plus d'échange d'idées, puisqu'on écoute. Il n'y a plus de mots d'esprit, puisqu'on se tait. » Et elle aimait la musique, elle en faisait elle-même, mais à ses heures. Elle l'aimait même trop pour en faire un bouche-trou, à la place d'un feu roulant d'intelligence. Elle luttait pour son cher salon, où elle apportait le premier élément nécessaire, la fidélité. Sans un grand cœur, pas de grand esprit; sans beaucoup d'affection, pas de vrai rire; sans une vaste indulgence, pas de joyeuseté.

Notre cher poète Alecsandri me racontait qu'il avait été assis auprès d'une vieille dame dans son salon, à Paris. Quelqu'un se mit à jouer une valse, et la jeunesse à danser, et avec un léger soupir la conversation roulait sur des choses regrettables dans nos mœurs et sur la légèreté attristante de notre société. Tout à coup, la vieille dame eut un fin sourire et lui dit : « Qui n'a pas eu une valse dans sa vie ? »

Les mots charmants étaient fréquents dans la bouche de la comtesse Diane, et, quand elle devenait méchante, c'était par bonté ; car elle savait s'indigner contre la perfidie. Elle vous regardait de ses grands yeux qui comprenaient, et, sans mettre ses doigts dans la plaie, elle apportait le baume exquis de sa sympathie. On n'avait pas besoin d'expliquer, on indiquait et elle savait. Avec elle, on osait effleurer les épines et côtoyer les abîmes ; avec son tact exquis, elle ne disait pas un mot de plus qu'il ne fallait ; son amitié, comme un bâton de route, ne vous laissait pas glisser où la douleur vous guettait. Oh ! la charmante femme et l'excellente amie ! Elle pouvait bien former le lien entre des esprits qui n'étaient séparés que par des distances terrestres ; elle pouvait rapprocher ceux qui étaient faits pour se comprendre.

Tous les chers poètes qu'elle a amenés chez moi demeurent, et elle-même est restée vivante parmi nous. C'est un peu pour cela que j'aime des salons à boiseries. Il me semble que le bois vivant retient les échos de tout ce qui s'est dit et chanté. Mon salon de musique à Sinaïa est tout en bois de noyer, et je vous assure qu'il parle, qu'il a des résonances infinies, particulières, subtiles, toujours vibrantes pour des oreilles fines et pour des cœurs qui n'oublient pas.

Sinaïa, le 20 juillet 1903.

CARMEN SYLVA.

..

La Comtesse Diane en Roumanie

LA COMTESSE DIANE CHEZ CARMEN SYLVA

A. M. G. Rebière.

Un soir que nous parlions de notre pays à M^{me} de Beausacq, elle me dit : « Dans ma jeunesse, j'ai vu la Roumanie de loin en descendant le Danube pour me rendre à Constantinople. Beaucoup de gens ne savent d'elle que les montagnes et les plaines solitaires qui bordent le fleuve barbare. Maintenant, depuis que je vous connais, le désir m'a saisie de me rendre chez vous, à la campagne ». O Madame, venez, venez, nous vous montrerons des villages et des villes si peu pareilles à celles d'Occident ! Vous verriez notre Reine et son château couronné de cimes, bercé au bruissement des sapins. Venez. » — Mais, malgré la ferveur de cette invitation, nous craignons toujours que M^{me} de Beausacq ne se laissât aller à reprendre les routes familières, le chemin

d'Aix-les-Bains ou de quelque plage où se resserrerait autour d'elle le cercle de ses amis qu'elle ne quittait point volontiers. Donc, un jour, lorsqu'une lettre tomba au milieu de nous comme un aérolithe avec ces simples mots : « J'arrive ; je serai dans quatre jours à la frontière de Roumanie », surprise et joie se disputèrent en nous. Elle ne s'arrêta point à Bucarest ; mais, impatiente de se reposer dans la nouveauté d'une vie à la fois calme et bordée de paysages inconnus, elle vint tout droit à notre demeure d'été.

Le long voyage n'avait point abattu sa curiosité. Dès le premier jour, il fallut la suivre à travers champs, lui servir d'interprète, car elle arrêta à tout moment les paysans au passage et les chariots qui portaient les moissons. Elle interrogeait d'une façon si nette et si impérieuse que ces naïfs la comprenaient à travers la barrière des langages différents. Tout de suite, elle décida que nos matrones agrestes ressemblaient aux femmes de Samarie, que nos campagnes aux lignes déliées et longues rappelaient les horizons galiléens aux endroits où ils s'élargissent et laissent voir entre des coteaux recourbés de la verdure à l'infini. Tout de suite, vis-à-vis des simples, comme à Paris vis-à-vis des chercheurs, des poètes et des raffinés, elle avait pris l'attitude d'âme qui les poussait davantage à se révéler, et bientôt les portes des cabanes s'ouvrirent devant cette étrangère plus facilement que devant nous ; les gens du peuple gardent jalousement leur seuil, leurs chansons, le secret des coutumes transmises par les aïeux. Il leur semble qu'en se révélant ils se dépouillent d'un mystère sacré, qu'ils profanent un héritage lorsqu'ils donnent leur pensée. Ceci frappait particulièrement M^{me} de Beausacq et cependant, avec elle, les plus taciturnes devenaient éloquents et bientôt on lui donna une appellation qui l'enchantait : on l'appela dans les quatre villages : « Celle qui veut savoir. » Pour leur plaire, elle mettait par-dessus sa robe de laine française les colliers de verreries chatoyantes que les jeunes filles portent à la danse, le dimanche. Elle les regardait tourner sous les arbres aux cadences rudes des violons tziganes et des flûtes de Pan. « Mais ce sont les vieilles danses grecques, qu'ils dansent là ! s'écriait-elle, celles dont parle Homère et où celui qui frappait le plus fort le sol du talon et de l'orteil dansait le mieux. » — Septembre venait à nous chargé de tiédeur splendide. Alors les longues courses en voiture, au galop insensé de petits chevaux nerveux, la ravirent plus encore que les promenades aux forêts du maïs en fleur. Nous lui montrâmes ainsi une des grandes foires qui se tient, tous les ans, aux abords d'un village peu éloigné de nous. Le bariolage

des costumes, la stridence des cris, des couleurs et des arômes ; le grouillement radieux des haillons aux tons vifs, toute cette folie de soleil et de joie qui éclatait là transporta M^{me} de Beusacq au point de lui faire exprimer le désir de passer l'après-midi entière au milieu de cette foule. Fatigués du bruit et du resplendissement, nous nous étions réfugiés sous une tente et maintenant elle se frayait un passage à travers les chars rustiques attelés de quatre bœufs et les files de chevaux sans selle montés par des tziganes rieurs et déguenillés.

Soudain, à notre vive terreur, nous la vîmes lier conversation avec une femme appartenant à ces tribus nomades redoutables par leur ruse, leur cruauté sournoise et leur rapacité. La singulière amazone que M^{me} de Beusacq interpellait à grands gestes était juchée à la cime d'un paquet de roseaux posé au dos d'une haridelle lamentable dont la crinière lui servait de frein ; ses jambes nues dès les genoux dépassaient sa robe verte où des loques orange s'incrustaient. Un semblant de chemise voilait ses épaules et la moitié de ses bras ; sa poitrine noire aspirait à pleins pores le soleil et ses cheveux traversés de perles rouges coulaient à flots épais le long de ses joues. Ma mère me fit un signe vif, et je rejoignis notre amie imprudente. La Bohémienne avait saisi l'un des roseaux qui lui servaient de selle et lui montrait le lointain tout au bout de la tige vacillante : — « Chère amie, faites donc attention, ne suivez pas cette femme ; c'est une voleuse ; il y a même du péril à l'écouter, elle vous prendra vos bagues, votre ombrelle, avant que vous ayez le temps de vous en apercevoir. — Laissez-moi, laissez-moi, il faut que je l'entende ; elle va me montrer un coquillage, et j'ai compris qu'elle écoute la voix de l'avenir dans le bourdonnement de cette nacre creuse. »

Et M^{me} de Beusacq m'entraîna à la suite de la magicienne. Un terrain vague enveloppait le champ de foire... Quelques bœufs dételés y rumaient à l'aise sous des abris feuillus construits avec des rameaux de pampre tressé et de tremble ; sous l'un de ces hangars, la Bohémienne s'arrêta et, d'un coup de pied violent, congédia sa monture qui se joignit aux bœufs rassemblés à l'ombre, puis elle s'assit brusquement sur ses jambes croisées et commença à dérouler une incantation aiguë et lente que scandait le claquement de ses doigts osseux qu'elle nouait derrière son cou et choquait entre eux à intervalles réguliers. « Redites-moi mot à mot ce qu'elle dit », suppliait M^{me} de Beusacq ; mais les paroles roulaient vagues et intraduisibles, invoquant le feu sous la forme d'un serpent et l'air sous la forme d'une flûte trouée.

Peu à peu, la mélopée diminua et s'évanouit, et la Bohémienne posa le coquillage contre son oreille ; alors elle murmura : « J'entends : j'entends le bruit des fleuves que vous avez traversés pour venir jusques à nous », et la comtesse Diane s'émerveillait de sa clairvoyance ; la magicienne alors déclara que le charme du sortilège était rompu et n'en voulut pas dire davantage ; « à moins, dit-elle, de renouer la chaîne avec une petite pièce d'or, la chaîne est brisée. » Cette pièce d'or, M^{me} de Beausacq la lui eût donnée volontiers, mais je l'arrêtai en l'assurant que la chaîne se briserait bien des fois encore, si elle consentait à la réparer de cette façon-là.

« Maintenant que vous avez vu nos campagnes et nos villages, ne voulez-vous point voir la reine ? Nul ne s'arrête en Roumanie sans souhaiter de la connaître. » Et M^{me} de Beausacq nous accompagna à Sinaïa, où Leurs Majestés l'accueillirent avec une bienveillance particulière. Pour la reine, elle possédait ce prestige de vivre au centre d'une société intelligente, dont Carmen Sylva appréciait de loin le raffinement et la culture. L'amie de Sully-Prudhomme et de Pierre Loti devint vite l'amie de la reine, qui depuis entretenait avec elle une correspondance confiante et active. Le roi goûta un plaisir véritable à découvrir en cette Parisienne rompue aux exercices de l'esprit une éclairée connaissante des choses de l'art. Ils échangèrent, en face des bibelots et des tableaux précieux qui ornent sa demeure, des discussions où tous deux admiraient la science mutuelle acquise aux ventes et dans les musées. La reine et M^{me} de Beausacq s'aimèrent sur l'heure et ne cessèrent jamais de s'aimer. La distance ne se marqua jamais, qui séparait la souveraine de la femme du monde, souveraine elle aussi au royaume de l'intelligence et de la bonté, et M^{me} de Beausacq n'oublia jamais le Castel Pelesh. L'auguste et tendre poète vêtue de tuniques blanches et couronnée de voiles ténus s'empara de son admiration tout entière, et lors du dernier déplacement qui l'amena loin de ce cher appartement de la rue d'Amsterdam où elle revint mourir, ce fut à un appel de la reine qu'elle répondait. Carmen Sylva désirait à tout prix la revoir, lui parler des choses d'autrefois, et la lettre que je reçus alors de M^{me} de Beausacq me prouvait que l'amitié et le bon accueil de LL. MM. ne lui avaient pas plus manqué entre les cimes des Alpes qu'aux sommets des Carpathes. « La reine était si heureuse de me retrouver, m'écrivit-elle au lendemain de sa première visite à Ragatz, qu'elle ne se lassait de tenir mes mains dans les siennes, de m'écouter et de m'interroger. Sa Majesté pleurait de l'émotion que lui donnait

« cette rencontre, car nous ne nous étions plus vues depuis bien des années. »

De Bucarest M^{me} de Beausacq emporta un souvenir confus, car elle y passa une demi-semaine à peine, et son âme se balançait entre la douceur éclose en nos villages agrestes et la vision romantique du château royal et de la reine enchantresse. Avant de dire adieu à notre parc et aux vastes plaines qu'il domine, elle voulut laisser un écho d'elle à ces avenues qu'elle préférerait. — « Nous avons dit tant de choses délicieusement fraîches à l'âme, nous avons échangé tant de pensées fraternelles sous ces ombrages ! Je veux donner un nom à chacune de ces allées. » Et depuis, le moindre sentier de notre parc désigne, selon son vœu, la teinte des moments où nous les avons traversés avec elle. Ici l'*Allée des Vaines Tendresses*, là le *Chemin des Regrets perdus* et plus loin, pour rencontrer l'*Allée de Carmen Sylva*, l'*Avenue de la comtesse Diane*. Je me souviens que de Sinaïa elle retourna à Vacaresci encore. Elle avait une façon d'appuyer sur la dernière syllabe de ce mot qui nous amusait beaucoup. Mais la saveur des souffles et des paysages, la profondeur de la lumière où les contours se noyaient, les haltes, le soir, au bord des puits, la rumeur des flûtes taillées dans les roseaux, le papillotement des ors et des argents vermeils sous la lune, quand les paysans dansaient à nouveau devant elle leurs danses saccadées, rien de ce qui lui avait plu passionnément ne touchait à présent son attention portée ailleurs ; elle se revoyait dans les chambres du palais sombre qui dresse ses tours au milieu des sapins fuselés. Elle décrivait à merveille l'émotion de sa présentation à la reine, et puis, moi-même, je lui rappelais un incident de ces journées indicibles. La reine l'avait questionnée en tout sens sur les habitudes d'esprit qu'on avait à Paris, et les réponses colorées de M^{me} de Beausacq, son enjouement tranquille qui s'empanachait de mots brusquement drôles et joyeux, éveillaient des éclats de gaieté juvénile sur les lèvres de la souveraine ; ainsi la première heure se passa, puis tout à coup la reine lui dit : « Madame, une grâce à vous demander. — Un ordre plutôt que Votre Majesté va me donner, répondit la comtesse. — Eh ! bien, je veux que vous me lisiez celles de vos maximes que vous aimez le mieux. Moi, j'ai déjà mes favorites ; il me faut connaître les vôtres. » Un peu confuse, la comtesse feuilleta le mignon volume. Dans son trouble, elle se mit à lire au hasard, et quand elle prononça ces paroles : « La senteur d'une églantine fait revivre tous nos printemps », la Reine, d'un mouvement familier, mit ses deux mains sur le livre et l'abattit tout ouvert sur les

genoux de son auteur surprise et même effrayée. M^{me} de Beausacq leva la tête. Une brume légère dansait aux yeux clairs de Carmen Sylva : « On m'appelait Eglantine là-bas, dans notre château, au bord du Rhin ; pour moi plus que pour tout autre, le parfum de cette fleur est une résurrection de mes printemps. » Quelques mois après, M^{me} de Beausacq envoyait à la reine une image où s'enlaçaient autour des églantines les paroles de cette maxime évocatrice. Ainsi le passage de M^{me} de Beausacq traça en Roumanie un sillage de grâce vive et de tendresse.

La mémoire de « celle qui voulait savoir » s'allume encore au bout de nos avenues avec les couchants, et nous ne voyons jamais passer nos paysannes qui filent en chantant, sans nous rappeler le geste dont elle les arrêtait, pour savoir le secret de leur race et de leurs chansons. — Elle s'est inclinée un instant au bord de nos fontaines, elle y a bu l'eau fraîche agréable au voyageur. Elle a imprimé la forme de ses pas, dans ce pays lumineux et grave, sur ce sol que tant de peuples ont foulé. Le vent qui roule aux sables du désert ne souffle pas ici ; et, dans nos cœurs, comme sur les routes, les plaines et les chemins de nos jardins, le reflet de son ombre tremble encore.

Hélène VACARESCO.

*
* *

La comtesse Diane à l'étranger.

A M. G. Rebière.

Le goût des voyages, plus spécialement le goût des congrès scientifiques et littéraires (elle manquait rarement aux réunions annuelles de l'Association littéraire et artistique internationale), poussait assez souvent la comtesse Diane à franchir, à l'Est ou au Nord, une fois même au Sud, la frontière française.

Ce fut dans un de ces festivals littéraires, celui de 1883, tenu à Amsterdam, que j'eus l'honneur de lui être présenté. Comme je faisais, à cette époque, des études philologiques à Paris, cette présentation amena quelques invitations, que suivit bientôt l'admission aux « petits vendredis ». Pendant seize ans, M^{me} de Beausacq m'a honoré de son amitié, pendant seize ans, chacune des fréquentes visites que je faisais à Paris comprenait, comme un très grand attrait, quelques heures charmantes passées à sa table et dans son salon.

Les pays étrangers qu'elle visitait l'accueillaient comme une amie. Sa curiosité toujours en éveil, sa prévenance simple et franche, laissaient deviner aussitôt chez elle une sympathie sin-

cère et désintéressée pour le peuple qu'elle désirait connaître de près, pour ses institutions et ses usages. On saluait avec une cordialité respectueuse cette Française spirituelle et aimable, dont la parole sentencieuse, dépourvue de malice, commandait l'attention et inspirait la confiance, et que son parisianisme très fin et très pur n'empêchait pas de choisir quelques nouveaux amis parmi les hommes politiques ou les lettrés qu'elle rencontrait ailleurs qu'en France, ni d'admettre quelque jolie étrangère dans l'intimité de son entourage.

La simplicité de ses habitudes rendait très facile l'accueil que M^{me} de Beusacq venait demander de temps à autre à l'étranger. Cette Française de haute naissance se pliait sans contrainte et sans la moindre réserve aux usages des Suisses ou des Scandinaves, des Italiens ou des Russes. On la voyait s'asseoir, au milieu des congressistes, sur les banquettes d'une brasserie allemande, d'une taverne ou d'un estaminet belges, entrer dans la boutique d'un antiquaire de Leuwarden ou de Delft, pour surprendre un coin de vie saxonne, havoise ou flamande, pour enrichir de quelque faïence ancienne ou de quelque bibelot démodé son joli musée de la rue d'Amsterdam.

Cette diversité, cette espèce de cosmopolitisme — un cosmopolitisme qui n'avait rien de banal — qu'elle admettait dans ses relations était, pour M^{me} de Beusacq, une façon très personnelle d'affirmer la complète indépendance de ses goûts, l'absence absolue de partis pris ou de visées intéressées dans l'amitié qu'elle offrait et qu'elle sollicitait en retour. Et l'accueil que ses vieux amis parisiens, les fidèles de son salon, réservaient aux amis étrangers qu'elle leur amenait était une consécration de son choix dont les nouveaux venus étaient très fiers, mais que la maîtresse de maison trouvait toute naturelle et qu'elle n'avait jamais commandée ou sollicitée d'avance.

Lorsque les voyages de la comtesse Diane à l'étranger commencèrent à se faire plus rares, elle envoya ses livres la remplacer. Je connais plus d'une étrangère à qui son mari, ou même son fiancé, a offert pour étrennes, ou comme cadeau de fête, ces deux petits volumes dont la couverture seule — le papier blanc, l'encadrement et les lettres rouges et noires — suffisait à mettre une note de distinction féminine dans la bibliothèque de salon qu'ils devaient enrichir, et dont les titres convenaient si bien au caractère sérieux et délicat du contenu.

La lectrice étrangère, en feuilletant les *Maximes de la Vie* ou les *Glanes de la Vie*, essayait de se représenter l'auteur inconnu, de deviner les traits sérieux, le regard calme et serein, la parole

brève, simple, élégante dont le nom poétique de « comtesse Diane », dont l'austérité du premier de ces deux titres, la préciosité et la douce mélancolie du second lui suggéraient l'image. Plus d'une de ces réflexions si longuement méditées et rédigées avec un si grand souci de la forme littéraire a trouvé sa place sur les feuillets des calendriers que, dans certains pays, la mère de famille attache au mur de son salon et que la jeune fille suspend, en guise de bénitier, au chevet de son lit, pour y trouver chaque matin, en arrachant une nouvelle feuille, une réflexion rassurante ou suggestive sur la vie et ses droits, sur l'amour, ses promesses et ses déceptions.

Cherchant des sujets de conférences pour le public littéraire de mon pays, j'ai été amené, plus d'une fois, à parler de ces deux recueils, qui prolongeaient avec tant de succès la tradition des La Rochefoucauld et des Vauvenargues qui initiaient si bien l'étranger à un genre éminemment français, la philosophie morale sérieuse de fond et mondaine de forme, l'observation psychologique rendue par une formule précise et précieuse à la fois.

Il y avait, pour le conférencier, un vrai plaisir à établir ainsi un parallèle entre les réflexions désenchantées et cruelles du grand seigneur du xvii^e siècle et les critiques indulgentes, les maximes doublées de rêverie de la grande dame du xix^e. L'auditeur étranger, vivement intéressé par ces deux manifestations, assez pareilles et pourtant si différentes, de la pensée française, se réjouissait de voir ce courant qui commence par l'œuvre du duc, un peu glaciale de sagesse hautaine, aboutir à l'impartialité austère, mais très généreuse et très poétique, de la comtesse Diane.

Pourtant, si franc qu'ait été à l'étranger — je parle spécialement de la Hollande — le succès de ces deux petits volumes de *Pensées*, il a été dépassé par celui du *Livre d'or de la comtesse Diane*. Une conférence, que j'eus l'idée de consacrer à ce livre au moment où il venait de paraître, en faisant précéder mes citations d'une causerie sur le salon de M^{me} de Beausacq et sur le jeu des petits papiers (1), fut particulièrement goûtée. Je vois encore la curiosité tendue, l'attention vibrante, très gaie, un peu nerveuse, avec laquelle cet auditoire étranger écoutait la lecture des questions que j'avais choisies dans le nombre, et guettait, parfois en les pressentant, les réponses que je ne donnais qu'après quelques secondes de silence. Il y en avait bien quelques-unes parmi ces réponses, dont la finesse lui échappait. Mais la plupart étaient

(1) Cette conférence a paru dans *De Gids*, 1889, n^o 1.

soulignées par des braves intelligents ou accueillies par le même bon rire qui en avait salué la première lecture dans le salon de la comtesse. Je vois encore les regards jeunes, vifs, légèrement sceptiques fixés sur le conférencier lorsqu'il eut lancé la question qui, dans la corbeille de M^{me} de Beausacq, avait porté l'adresse de M. Marbeau : « Où trouve-t-on les heureux ? » Et j'entends encore les marques d'admiration autant que d'assentiment et de satisfaction qui accueillirent la réponse si simple, si profonde et si éloquente de notre illustre ami : « Ensemble. »

Dans quelques milieux lettrés, on ne se contenta pas de feuilleter le *Livre d'or*, on voulut l'imiter. Des réunions de professeurs et d'élèves, de jeunes gens et de jeunes filles, adoptèrent le jeu des petits papiers comme le grand divertissement de la soirée. Et, s'il n'est jamais sorti un *Livre d'or* hollandais de ces échanges, un peu maladroits parfois, de questions et de réponses, la bonne foi avec laquelle on s'était mis à l'œuvre était, après tout, un hommage rendu à l'esprit de la comtesse Diane et de ses amis. L'attrait exercé par leur livre avait trompé le public étranger sur les difficultés de la composition.

Si, de nos jours, il est, malheureusement des écrivains français qui semblent prendre plaisir à faire à leur pays une réputation de légèreté et même de corruption, il en est d'autres qui font aimer la France pour son fond d'honnêteté et de sagesse qu'illuminent une grâce exquise et une finesse inimitable. La comtesse Diane était du nombre. Mais, si elle a, sans s'en douter peut-être, contribué au bon renom de la France à l'étranger, ce n'est pas seulement comme moraliste et comme écrivain, par des livres d'or et des tissus soyeux de pensées philosophiques. C'est aussi, c'est surtout comme femme française, par la simplicité de ses manières et la franchise de ses procédés, par la sûreté de son commerce, par la fidélité et la bonne grâce de son amitié.

A-G. VAN HAMEL.

Groningue.

Sujets de devoirs.

UNIVERSITÉ DE PARIS

CONFÉRENCES D'ANGLAIS

(5^e série.)

Agrégation, Licence, Certificat.

VERSION

J.-R. Green. — *History of the English people*, p. 466. — Ch. VIII.
« Even in the still calm beauty of life... » — « ... by the terrible reality of invisible things. »

THÈME

Boutmy. — *Le développement de la constitution et de la société politique en Angleterre*, p. 146.

« Qu'une société si avancée politiquement... » — « ... à discipliner par degrés un personnel nouveau. »

Leçon en français.

Etudier, d'après Green, l'évolution et les effets du puritanisme en Angleterre de 1603 à 1660.

Lesson in English.

A study of the influence of Puritanism on Milton's prose diction.

English Essay.

The character of Cordelia.

UNIVERSITÉ DE CAEN

Philosophie.

Exposer la théorie de la volonté dans la psychologie de Descartes.

Histoire.

Comparer les institutions administratives de la Normandie, à la fin du Moyen Age et à la fin de l'ancien régime.

Géographie.

Sibérie, Mandchourie ; — Corée, Japon.

Dissertation française.

Agrégation.

L'ironie dans Saint-Evremond.

Licéence.

De Voiture et de Balzac, lequel des deux a le moins vieilli ?

Littérature grecque.

1° Ce que l'*Iliade* nous permet de conjecturer sur la poésie préhellénique.

2° Archiloque.

3° Le *Phèdre* de Platon.

Grammaire grecque.

1° Etudier Thucydide, I, 77.

2° Etudier Démosthène, *Couronne*, XXX.

Métrique grecque.

Etudier l'hexamètre de Théocrite dans le *Cyclope* (*Idylle* XI).

Grammaire latine.

Etudier Tacite, *Histoires*, IV, 12, et *Annales*, XIV, 16. — On indiquera les corrections de texte qui paraîtront nécessaires.

Métrique latine.

Etudier Horace, *Epodes*, VII et XVI.

Thème grec.

1° Bossuet, *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre* : « Nous mourons tous... », jusqu'à : « La princesse dont je parle... »

2° Voltaire, *Essai sur les Mœurs* : « Il a fallu peut-être plus de temps... », jusqu'à : « ...une compagnie de loups qu'une société d'hommes. »

3° Victor Hugo, *William Shakespeare* : « Homère, c'est la guerre... », jusqu'à : « La génération du réel dans l'idéal... »

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Emile Faguet, Alfred Croiset, Jules Martha, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M^{me} J... P... à R... Nous vous inscrivons dès maintenant, pour l'année prochaine; merci de votre mandat.

M. A. E. V. B. Il faut que vous fassiez vous-même la démarche auprès du professeur en question, et cela dans votre intérêt. Notre intervention, en effet, ne s'expliquerait pas. Mais vous pouvez être assuré que votre sujet sera accepté, s'il est traité *littérairement*. Nous nous tenons, du reste, à votre disposition pour tous les renseignements qui pourraient vous être utiles.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

LIVRES

DE

DISTRIBUTIONS DE PRIX

Tous les ouvrages sont illustrés de nombreuses gravures

320 VOLUMES en 15 séries

Nous envoyons franco sur demande :

Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
ENSEIGNEMENT SECONDAIRE,

Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

Nous envoyons également franco sur demande :

LE LIVRE DES VACANCES, plaquette illustrée, renfermant plus de 300 analyses d'ouvrages de lecture et de prix pour Ecoles primaires et Ecoles primaires Supérieures, à toutes les personnes désireuses de faire un choix de livres pour les prochaines distributions de prix. Pour recevoir cette brochure, il suffit d'adresser une carte de visite sous bande, timbrée à un centime, à M. l'Administrateur de la Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 15, rue de Cluny, PARIS.

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS ET

CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

- | | |
|--|--|
| 625 LES POÈTES SECONDAIRES DU XVIII ^e SIÈCLE. —
<i>Lefranc de Pompignan</i> | Émile Faguet,
<i>de l'Académie française.</i> |
| 635 LA CIVILISATION ATTIQUE DU V ^e AU IV ^e SIÈCLE. —
<i>L'Antigone de Sophocle (suite.)</i> | Alfred Croiset,
<i>Membre de l'Institut.</i> |
| 645 LA PSYCHOLOGIE. — <i>Les sciences psychologiques</i> | Victor Egger,
<i>Professeur à l'Université de Paris.</i> |
| 652 LES PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX EN HISTOIRE. —
<i>La division en partis</i> | Charles Seignobos,
<i>Membre de conférences à l'Université de Paris.</i> |
| 662 LES CATACOMBES DE ROME. — <i>Les peintures ; caractères généraux</i> | Maurice Besnier,
<i>Professeur à l'Université de Caen.</i> |

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1904.	
		Étranger	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième,
Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années

DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très estimée *Revue des Cours et Conférences* : estimée, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à *bon marché* : il suffira

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes secondaires du XVIII^e siècle.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,*Professeur à l'Université de Paris.*

Lefranc de Pompignan ; sa vie, ses œuvres.

Je vais m'occuper d'un poète lyrique (ce qui est bien rare au XVIII^e siècle), qui a eu une grande réputation de ridicule, qui ne la méritait qu'à moitié, et qui, par conséquent, n'était pas plus ridicule que tel autre. Vous avez deviné que je veux parler de Lefranc de Pompignan. Il avait, en vérité, un talent de deuxième ordre, mais très distingué, et qui s'est élevé une fois ou deux tout près du sublime. Mais c'était un homme du Midi et qui avait quelques-uns des défauts qu'on reproche, d'ordinaire, aux gens du Midi.

Jean-Jacques Lefranc, marquis de Pompignan, né à Montauban, le 10 août 1709, mourut le 1^{er} novembre 1784. Il était de famille riche, ce qui a été pour quelque chose dans l'animosité qu'il a excitée et dans quelques autres circonstances de sa vie. Il fut élève au lycée Louis-le-Grand, où son principal professeur fut le fameux professeur de Voltaire, le P. Porée, le professeur le plus illustre du XVIII^e siècle. La carrière de Pompignan était d'avance indiquée par les traditions de sa famille, où l'on était homme d'épée, homme de robe ou homme d'Eglise. Pompignan fut, assez jeune, premier président à la Cour des aides de Montauban ; mais

il était surtout homme de lettres, amateur de littérature et d'érudition. Il avait un goût très vif pour la poésie. Il se démit de bonne heure de sa charge, entre trente et trente-cinq ans ; mais il resta toujours M. le Président de Pompignan et fit toujours partie de la magistrature, à titre honoraire, si l'on peut dire. Il se mit à écrire, avec des ambitions véritablement littéraires, vers 1735. Il donna, en 1734, une tragédie de *Didon* qui eut peu de succès. Vous en trouverez l'analyse dans le *Cours de Littérature* de La Harpe. C'est une tragédie traditionnelle sans rien de ce qui a fait l'originalité de Du Belloy, qui a composé une tragédie nationale, ou de Voltaire, qui a essayé de la tragédie nationale et de la tragédie philosophique. En plus de sa *Didon*, Pompignan a écrit une autre tragédie absolument inconnue, je crois, et qui n'a sans doute jamais été imprimée : *Zoraïde*. On ne la connaît guère que par ce qu'en dit Voltaire dans le *Pauvre Diable*. Voltaire la critique, et met en note : « *Zoraïde* était une tragédie africaine de Pompignan. Les comédiens le prièrent de leur faire une seconde lecture pour y corriger quelque chose ; il leur écrivit cette lettre : « Je suis fort surpris, Messieurs, que vous exigiez une seconde lecture d'une tragédie telle que *Zoraïde*. Si vous ne vous connaissez pas en mérite, je me connais en procédés, et je me souviendrai assez longtemps des vôtres pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on distingue si peu les personnes et les talents. Je suis, Messieurs, autant que vous méritez que je le sois, votre... » — Remarquons bien que Voltaire attribue cette lettre à Pompignan, au moment où il le poursuit comme un chien ferait sa proie ; il me semble même reconnaître la main et, si je puis dire, la griffe de Voltaire. Mais il faut bien avouer, d'autre part, que Pompignan avait une vanité extraordinaire et qu'il manquait tout à fait de cette manière de tact qui s'appelle la modestie.

Vers 1749, Lefranc de Pompignan fit un voyage dans le Midi, dans le Languedoc et en Provence, et s'amusa à écrire une imitation du *Voyage de Chapelle et Bachaumont* ; ce petit badinage n'était pas sans mérite. Enfin, depuis 1735, Lefranc, de temps en temps, écrivait des pièces de vers de circonstance, parmi lesquelles l'*Ode sur la Mort de J.-B. Rousseau*, qui est de 1741 et qui, à sa naissance, passa presque inaperçue. Avancé en âge, Pompignan s'adonna à la poésie sacrée, à ce genre usité en France depuis Marot, qui consiste à traduire, commenter, paraphraser, accommoder les livres sacrés. Lefranc paraphrasa les *Psaumes* en poèmes suffisamment originaux, intitulés *Poésies sacrées*, qui parurent en deux fois, en 1751 et en 1755. Il était célèbre, d'une célébrité modeste, peu contestée, mais discrète ; il était bien en cour,

bien en noblesse, bien en aristocratie, favorablement reçu dans les salons. D'un homme comme celui-là on fait facilement, au XVIII^e siècle, un membre de l'Académie : Pompignan fut élu en 1759. Personne ne s'en étonna. Mais, à partir de ce moment, il eut une renommée qu'il n'avait jamais cherchée.

Lefranc avait ses idées, et il n'était pas partisan de l'*Encyclopédie*. Or il fut nommé académicien en 1759, et reçu en 1760; 1759 est précisément la date de l'apparition de l'*Encyclopédie* qui, à sa naissance, fait un grand bruit : on sent que l'armée philosophique a désormais une place de guerre, une forteresse. L'année 1759 est encore l'année de la rétractation de Gresset, qui fit sensation et irrita les philosophes, surtout Voltaire. Gresset, après avoir fait des poésies badines et surtout une comédie célèbre, fut pris de scrupules religieux et revint aux idées et aux habitudes d'esprit de sa jeunesse; il avait été, en effet, novice chez les Jésuites. Mais il fit une rétractation assez bruyante, trop même, et fâcha les philosophes. L'année 1760 est la date de la comédie des *Philosophes* de Palissot, qui était dirigée contre tous les philosophes, sauf Voltaire que Palissot voulait ménager. Cette comédie, soutenue par quelques salons, parut peu de temps après le discours de Lefranc de Pompignan. Nous avons encore à noter contre les philosophes le pamphlet de Nicolas Moreau, les *Kakouak*, 1757. Dès 1757, les philosophes très unis, cherchant à former une armée disciplinée, furent attaqués avec la dernière violence et beaucoup d'esprit par Nicolas Moreau, magistrat, bibliothécaire de la reine, du petit clan de la reine et des sœurs du roi, clan qui était très austère par opposition à la fois contre les philosophes et contre le relâchement des mœurs à la cour. Ainsi, de 1756 à 1760, nous sommes au fort de la lutte entre le parti du passé et le parti de l'avenir, il se livre une première bataille chaude et vigoureuse. C'est en 1760 que M. le Marquis Président de Pompignan prononce un discours de réception tout à fait maladroit : c'est un discours religieux (à cela les philosophes n'auraient rien retrouvé à redire), mais plein de jactance, avec des diatribes très déplacées et très discourtoises contre les philosophes. Du jour au lendemain, Lefranc devint plus célèbre qu'il ne l'avait souhaité, et Voltaire d'une part, d'Alembert, de l'autre, se mirent contre lui dans une colère épouvantable; ils le poursuivirent de leurs épiigrammes et de leurs satires.

La première protestation de Voltaire est intitulée les *Quand* : C'était un court article, une chronique qui fut d'abord répandue à la main, puis imprimée. Voltaire intitule ses vers les *Quand*, parce que Pompignan avait commencé nombre de ses phrases par

cette conjonction : « *Les Quand*, notes utiles sur un discours prononcé devant l'Académie française, le 10 mars 1760. — *Quand* on a l'honneur d'être reçu dans une compagnie respectable d'hommes de lettres, il ne faut pas que la harangue de réception soit une satire contre les gens de lettres : c'est insulter la compagnie et le public. — *Quand*, par hasard, on est riche, il ne faut pas avoir la basse cruauté de reprocher aux gens de lettres leur pauvreté dans un discours académique, et dire avec orgueil qu'ils déclament contre les richesses, et qu'ils portent envie en secret aux riches : 1^o parce que le récipiendaire ne peut savoir ce que ses confrères moins opulents que lui pensent en secret ; 2^o parce qu'aucun d'eux ne porte envie au récipiendaire. — *Quand* on est à peine homme de lettres et nullement philosophe, il ne sied pas de dire que notre nation n'a qu'une fausse littérature et une vaine philosophie. — *Quand* on harangue en France une Académie, il ne faut pas s'emporter contre les philosophes qu'a produits l'Angleterre ; il faudrait plutôt les étudier. — *Quand* on est admis dans un corps respectable, il faut dans sa harangue cacher sous le voile de la modestie l'insolent orgueil qui est le partage des têtes chaudes et des talents médiocres. » Ce factum, le premier en date, mit le feu aux poudres et mit en feu Pompignan lui-même, qui crut devoir répliquer dans une sorte de préface à son discours. Le pauvre homme, décidément aussi maladroit que peut l'être un poète lyrique, laissa échapper des phrases où il déclarait que le roi lui avait fait les plus grands éloges. Ce ne fut plus avec une sorte d'irritation et de colère magistrales, comme dans les *Quand*, que Voltaire et les autres répliquèrent à Pompignan : ils le prirent comme cible et ne virent plus en lui une matière à épigrammes. Alors une foule de factums en prose et en vers parurent à l'imitation des *Quand* de Voltaire. Ce furent les *Car*, les *Pour*, les *Qui*, les *Que*, les *Quoi*. Morellet et Marmontel furent les auteurs de quelques-uns de ces factums ; mais c'est surtout ce que Voltaire apporta dans cette affaire d'animosité et de satire amusante qu'il est intéressant de rappeler.

Commençons par les petites pièces ; elles débutent par une épigramme isolée, qui est la plus jolie :

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Lefranc le traduirait.

Voici les *Pour* :

Pour vivre en paix joyeusement,
Croyez-moi, n'offensez personne :

C'est un petit avis qu'on donne
Au sieur Lefranc de Pompignan.

Pour plaire, il faut que l'agrément
Tous vos préceptes assaisonne :
Le sieur Lefranc de Pompignan
Pense-t-il donc être en Sorbonne ?

Pour instruire, il faut qu'on raisonne
Sans déclamer insolemment ;
Sans quoi plus d'un sifflet fredonne
Aux oreilles d'un Pompignan.

Pour prix d'un discours impudent,
Digne des bords de la Garonne,
Paris offre cette couronne
Au sieur Lefranc de Pompignan.

Cela, c'est la petite guerre. La guerre un peu plus solennelle, c'est celle que Voltaire fit, la même année, en enchâssant ce pauvre Lefranc dans deux satires que vous connaissez. Dans la satire sur la *Vanité*, c'est au commencement que Voltaire, tout à fait à la manière de Boileau, a cité en exemple Lefranc de Pompignan : de même Boileau commence quelque part par un exemple, et cet exemple est Perrault. Voici le début de la satire sur la *Vanité* :

Qu'as-tu, petit bourgeois d'une petite ville ?
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A sur ton large front répandu la rougeur ?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur ?
Réponds donc. — L'Univers doit venger mes injures :
L'univers me contemple, et les races futures
Contre mes ennemis déposeront pour moi.
— L'Univers, mon ami, ne pense point à toi,
L'avenir encor moins : conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, sois tranquille, sois sage...
— Non, je n'y puis tenir, de brocards on m'assomme,
Les *quand*, les *qui*, les *quoi*, pleuvent de tous côtés,
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.
On méprise à Paris mes chansons judaïques,
Et mon *Pater* anglais, et mes rimes tragiques,
Et ma prose aux quarante. Un tel renversement
D'un Etat policé détruit le fondement.
Pour trouver bons mes vers, il faut faire une loi,
Et de ce même pas je vais parler au roi ».
Ainsi, nouveau venu sur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même, un pauvre énergomène
De son plaisant délire amusait les passants...

Là-dessus une petite dissertation sur la vanité ; puis une conclusion qui, toujours à la manière de Boileau, est destinée à amener une épigramme :

Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renversé,
Avec sa ville entière a péri dispersé.
César n'a point d'asile où son ombre repose,
Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !

La deuxième attaque sérieuse est celle du *Pauvre Diable*, qui contient une vingtaine de vers dirigés contre Pompignan. La première édition du *Pauvre Diable* est de 1758 ; mais Voltaire s'empresse, dès 1760, d'y loger Lefranc de Pompignan. Le *Pauvre Diable* est l'entretien d'un malchanceux qui vient demander l'aumône à Voltaire et lui raconte sa misérable odyssée : il a essayé d'être courtisan, soldat, etc. ; puis il est allé trouver Fréron, qui l'a dupé ; enfin il est allé chez Lefranc !

Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver Lefranc de Pompignan,
Ainsi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phrase
Sur la Didon qui fut de Métastase.
Je lui contai tous les tours du croquant :
« Mon cher pays, secourez-moi, lui dis-je ;
Fréron me vole et pauvreté m'afflige.
— De ce borbier vos pas seront tirés,
Dit Pompignan ; votre dur cas me touche :
Tenez, prenez mes cantiques sacrés :
Sacrés ils sont, car personne n'y touche ;
Avec le temps, un jour vous les vendrez :
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De Zoraïd ; la scène est en Afrique :
A la Clairon vous le présenterez !
C'est un trésor ; allez et prospérez. »
Tout ranimé par son ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers où maint auteur pelé
Vend mainte scène à maint acteur sifflé.
J'entre ; je lis d'une voix fausse et grêle
Le triste drame écrit pour la Denèle.
Dieu paternel, quels dédains ! quel accueil !...

Telles furent les principales phases de la guerre entre Pompignan et les Encyclopédistes, de la guerre de deux ans, comme on pourrait l'appeler.

Pompignan comprit que les rieurs ne seraient pas de son côté, et retourna en Languedoc, d'où il ne revint plus à Paris.

Les œuvres de Pompignan comprennent donc son *Voyage en Provence*, ses deux tragédies, dont une ne fut pas imprimée, des pièces de circonstance et les *Poésies sacrées*. Lefranc était instruit et connaissait bien l'hébreu. Il avait, dans sa province, une grande réputation de charité et de bonté. Son frère, Jean-

Georges Lefranc de Pompignan, fut archevêque et laissa des œuvres d'apologétique. C'est ce même frère qui fit l'oraison funèbre de Marie Leczinska.

J'entre maintenant dans l'examen des œuvres, et je commence par le *Voyage en Languedoc*, qui est de 1747. C'est le récit d'un voyage que Lefranc fit avec son frère, le futur archevêque. Le voyage de Pompignan est un peu meilleur que celui de Chapelle. Je ferai, du reste, quelques petits rapprochements, par où vous verrez des différences qui tiennent au progrès des temps et aussi à la valeur des hommes. Des détails, qui ont échappé à Chapelle et à Bachaumont, sont saisis par Lefranc de Pompignan : il sait comprendre les œuvres d'art et les œuvres de la nature. Au fond Chapelle et Bachaumont ont surtout songé aux excellents mets qu'ils avaient dégustés dans le Midi et à en remercier leurs hôtes. Eh ! bien, le voyage de Pompignan est souvent une protestation contre celui de Chapelle : « Narbonne, dit Pompignan, méritait un peu plus d'égards que n'en ont eu les deux célèbres voyageurs. Nous pouvons attester qu'il n'y plut ni n'y tonna pendant plus de quatre heures, et que jamais le ciel ne fut plus serein que lorsque nous en partîmes :

Mais, vu le local enterré
De la cité primatiale,
Nous croyons, tout considéré,
Que quand la saison pluviale,
Au milieu du champ labouré,
Ferme la bouche à la cigale,
Toutes les eaux ont conjuré
D'environner, bon gré, mal gré,
La ville archiépiscopale :
Ce qui rend ce lieu révérend
Un cloaque beaucoup trop sale,
De quoi Chapelle a murmuré,
Mais d'un ton si peu mesuré
Qu'il en résulte un grand scandale.
Au point qu'un prébendier lettré
De l'Eglise collégiale
Nous dit d'un air très assuré
Que ce voyage célébré
N'était, au fond, qu'œuvre de balle ;
Et que Narbonne, qu'il ravale,
Ne l'avait jamais admiré.

Ce sont de gentils vers, où la critique se dissimule en même temps qu'elle se fait jour. Il y a là de l'esprit, et de l'esprit facile, dans une langue très souple et d'un joli abandon. Pour ce qui est

de Nîmes, l'avantage reste encore à Pompignan. Laissez-moi vous rappeler d'abord l'impression que Nîmes avait faite sur Châpelle :

Ces grands et fameux bâtiments
Du pont du Gard et des Arènes,
Qui nous restent pour monuments
Des magnificences romaines,
... Sont plus entiers et plus sains
Que tant d'autres restes si rares,
Echappés aux brutales mains
De ce déluge de Barbares
Qui fut le fléau des humains.

L'admiration n'a pas grande part dans cette relation. En revanche, voyons ce que dit Pompignan : « Nous courûmes à Nîmes pour y admirer ces ouvrages si supérieurs aux ouvrages modernes, si dignes de la poésie la plus majestueuse. Les arènes s'aperçoivent d'aussi loin que la ville même :

Monument qui transmet à la postérité
Et leur magnificence et leur férocité.
Par des degrés obscurs, sous des voûtes antiques,
Nous montons avec peine au sommet des portiques.
Là nos yeux étonnés promènent leurs regards
Sur les restes pompeux du faste des Césars.
Nous contemplons l'enceinte où l'arène souillée
Par tout le sang humain dont elle fut mouillée,
Vit tant de fois le peuple ordonner le trépas
Du combattant vaincu qui lui tendait les bras.
« Quoi ! dis-je ! c'est ici, sur cette même pierre,
Qu'ont épargnée les ans, la vengeance et la guerre,
Que ce sexe, si cher au reste des mortels,
Ornement adoré de ces jeux criminels,
Venait, d'un front serein et de meurtres avide,
Savourer à loisir un spectacle homicide !
C'est dans ce triste lieu qu'une jeune beauté,
Ne respirant ailleurs qu'amour et volupté,
Par le geste fatal de sa main renversée,
Déclarait sans pitié sa barbare pensée,
Et conduisait de l'œil le poignard suspendu
Dans le flanc du captif à ses pieds étendu !

« J'avoue, Madame, que la tirade est un peu sérieuse. Je vous en demande pardon. La vue d'un amphithéâtre romain a réveillé en moi des idées tragiques. » Ce sont là des vers solides, vigoureux, mais peu pittoresques, en somme.

Le pont du Gard a moins bien inspiré Lefranc ; mais il a su en dire quelque chose de précis, de net et d'assez vigoureux : « Ici,

Madame, l'admiration épuisée fait place à une surprise mêlée d'effroi. Il nous fallut plusieurs heures pour considérer ce merveilleux ouvrage. Imaginez deux montagnes séparées par une rivière et réunies par ce triple pont, où la hardiesse le dispute à la solidité. Nous grimpâmes jusque sur l'aqueduc,

Offrant un culte romanesque
A ces lieux dérobés aux coups
De la barbarie arabesque,
Et même échappés au courroux
De ce pourfendeur gigantesque
Qui des Romains fut si jaloux
Que sa fureur détruisit presque
Ce que le temps laissait pour nous :
Examinant à deux genoux
Un débris de peinture à fresque,
Et d'un œil anglais ou tudesque
Dévorant jusques aux cailloux.»

Voilà qui n'est pas du tout éloquent, et j'en féliciterais plutôt les deux frères. Il y a là un certain souci de rapporter la première impression, de décrire l'aspect général des lieux, de rappeler tous les détails, l'escalade de la colline, la visite de la fontaine. Tout cela est vivant, précis, et nous ne nous étonnons pas que les voyageurs « quittent à regret, quoi qu'avec une sorte de confusion », un monument qui les a ainsi frappés. Cela me fait penser à Stendhal, dont j'ai l'habitude de dire que c'est un homme du XVIII^e siècle fourvoyé au XIX^e. Prenez ses *Mémoires d'un Touriste*, il n'y déclame jamais, il redoute d'avoir l'air d'un romantique ; mais se montrer soi-même dans les endroits qu'il traverse, noter tout ce qu'il a vu dans les lieux où il est passé, voilà sa manière, dont les deux ou trois pages de Lefranc de Pompignan, que je vous ai lues, vous donnent une idée.

Avant de laisser là le *Voyage* de Lefranc de Pompignan, je voudrais vous amuser un peu avec une galéjade tout à fait marseillaise sur le château d'If. Ce n'est d'ailleurs qu'un amusement sans qualité littéraire, comme vous allez voir :

Nous fûmes donc au château d'If.
C'est un lieu peu récréatif
Défendu par le fer oisif
De plus d'un soldat maladif
Qui de guerrier jadis actif
Est devenu garde passif.
Sur ce roc taillé dans le vif

Par bon ordre on retient captif
Dans l'enceinte d'un mur massif,
Esprit libertin, cœur rétif,
Au salubre correctif
D'un parent peu persuasif.

Le pauvre prisonnier pensif
A la triste lueur du suif,
Jouit, pour seul soporatif,
Du murmure non bénitif
Dont l'élément rébarbatif
Frappe son organe attentif.
Or, pour être mémoratif
De ce domicile afflictif,
Je jurai d'un ton expressif
De vous le peindre de rime en if.
Ce fait, du roc désolatif
Nous sortimes d'un pas hâtif,
Et rentrâmes dans notre esquif
En répétant d'un ton plaintif :
« Dieu nous garde du château d'If! »

P. A.

La civilisation attique du V^e au IV^e siècle.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

L'Antigone de Sophocle (suite).

Après avoir cherché, dans le théâtre de Sophocle, un type d'humanité tel que pouvait le créer un poète du V^e siècle et tel qu'il pouvait se rencontrer dans la réalité contemporaine, nous avons trouvé dans Antigone, à un degré supérieur, les traits les plus caractéristiques de cette humanité, et nous avons, par quelques citations empruntées au drame sophocléen, esquissé un portrait de la jeune héroïne. Il est indispensable, pour bien saisir la nature de ses sentiments, la raison de ses actes, sa notion de l'idéal moral, de suivre pas à pas le texte de Sophocle en commentant les passages qui se rapportent plus particulièrement à l'objet de notre étude.

Dès le début de la première scène, nous avons vu le poète nous présenter ces deux personnages de femme, Antigone et sa sœur Ismène, si habilement opposés l'un à l'autre : toutes deux, unies d'abord dans un même sentiment, se répandent en lamentations sur les malheurs qui ont frappé la famille des Labdacides. Puis, avec la brusquerie que nous avons déjà signalée, Antigone découvre tout à coup son dessein à la tremblante Ismène. Celle-ci comprend à peine cet héroïsme pour lequel elle n'est pas faite, et craint aussitôt pour sa sœur qu'elle aime. Ainsi, dès les premiers vers du drame, nous voyons exprimée dramatiquement l'attitude des deux sœurs ; ce n'est pas que le poète, par un goût banal de l'antithèse, les oppose artificiellement l'une à l'autre. Toutes les deux ont d'abord notre sympathie : toutes les deux nobles, généreuses, aimantes, elles sont également attachées au souvenir du mort, mais cet attachement s'exprime différemment : à Antigone, il inspire un dévouement absolu, qui la conduit à l'héroïsme et jusqu'au sacrifice de la vie ; chez Ismène, au contraire, le sentiment du devoir, tout fort qu'il est, est sinon dénaturé, du moins affaibli par des considérations dues à sa faiblesse naturelle, ou empruntées à la raison et à la prudence.

Au point où nous en sommes, Antigone vient, pour la deuxième ou la troisième fois, d'exprimer sa résolution bien arrêtée d'ensevelir le mort, et d'accomplir cet acte d'héroïsme au grand jour, dût-elle risquer sa vie. En des termes qui trahissent son ardeur et l'exaltation de son âme, elle s'emporte contre sa sœur, et devient injuste dans son héroïsme : « Tu te sers d'un prétexte; mais moi je vais élever un tombeau à mon frère que j'aime. » Sur Ismène la colère n'a pas plus de prise que l'enthousiasme, et, loin de se fâcher contre sa jeune sœur, elle ne pense qu'au danger au-devant duquel court l'insensée : « O infortunée, comme je tremble pour toi ! » Dans toute cette scène, il serait intéressant de prendre chaque réplique, chaque mot en particulier, et de voir comme le moindre vers, la moindre parole est pleine de sens et de sentiment; mais nous ne voulons nous attacher qu'à ce qui regarde particulièrement le caractère d'Antigone, par rapport au point de vue auquel nous nous sommes placés.

Nous avons vu plus haut qu'à chacune des plaintes ou des hésitations d'Ismène, l'enthousiasme d'Antigone redoublait, comme exaspéré par les moindres obstacles. Ici, c'est un nouvel argument que vient de lui opposer sa sœur, l'argument de la pitié, et aussi de la raison qui doit envisager les conséquences du sacrifice. Il va être intéressant de considérer la science, l'habileté avec laquelle, par un artifice très simple et fondé sur une observation vraie de la réalité, le poète, à mesure que la scène avance, accumule les obstacles contre la résolution d'Antigone. Mais, pas plus que par les arguments de la prudence, la jeune fille n'est arrêtée par l'affection craintive de sa sœur. Plus les difficultés augmentent, plus son caractère se manifeste dans la plénitude et la beauté, mais aussi dans la violence de son héroïsme. Antigone feint d'interpréter dans le sens d'une lâcheté l'expression de l'inquiétude généreuse d'Ismène : « Ne crains pas pour moi, dit-elle; songe seulement à arranger ton propre sort. » On sent déjà en elle cette hauteur et ce noble dédain du martyr pour celui qui ne le comprend point et qui refuse le sacrifice. C'est le même sentiment (s'il est permis de reprendre une comparaison que nous avons déjà indiquée, et qui s'impose au lecteur de Sophocle) qui inspire à Polyeucte sa sainte indignation contre la faiblesse affectueuse d'un ami.

NÉARQUE

Ce zèle est trop ardent; souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE

On n'en peut trop avoir pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE

Et si ce cœur s'ébranle ?

POLYEUCTE

Il sera mon appui.

NÉARQUE

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE

Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

NÉARQUE

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

Ici comme là, l'ardeur du sacrifice s'exalte par l'opposition qu'elle rencontre et arrive à son paroxysme, quand elle ne trouve presque plus d'argument pour se justifier. Au moins y a-t-il dans Sophocle cette atténuation que, à la violence de l'héroïsme, à la rudesse même, se mêle quelque douceur, cette bonté, cette tendresse qui est aussi dans l'idéal moral de l'humanité contemporaine.

Cependant rien de pareil ne se trouve encore dans la scène que nous étudions. Ismène, dont la sollicitude ne se décourage pas, reprend encore : « Mais, du moins, ne proclame à l'avance ton acte à personne, garde le secret, et, si tu fais ainsi, je serai avec toi. » Ce n'est pas là l'attitude que peut accepter une héroïne, et Antigone répond durement à sa sœur : « Au contraire, dénonce-le hautement ; car tu seras encore bien plus mon ennemie, si tu ne proclames pas comme un héraut mon acte à tout le monde. » C'est ainsi que Polyeucte ne veut pas seulement renverser les idoles ; mais il veut qu'on le sache et qu'on le voie, il veut un éclat qui rende son héroïsme plus méritoire :

. Je les veux renverser
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.
Allons, mon cher Néarque, allons *aux yeux des hommes*
Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes.

Et Néarque lui-même, pris de cet enthousiasme communicatif, s'écrie à son tour :

Allons faire éclater sa gloire *aux yeux de tous*,
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

Du reste, il n'est pas nécessaire de chercher dans la littérature des exemples de tels sentiments ; il ne faut que considérer l'histoire des martyrs. Cette ardeur du sacrifice, qui ressemble parfois à l'amour du scandale, se rencontre à chaque page des martyrologes, et cette attitude des martyrs était si fréquente qu'elle parut, à de certaines époques, contraire à l'esprit même du sacrifice et dut être l'objet de défenses ecclésiastiques : il ne paraissait pas conforme à la modestie d'un héros de la foi de courir ainsi au danger, de s'exposer à la torture avec cette exaltation insensée et de rechercher le martyre comme une éclatante protestation, ou comme un glorieux scandale. Au moins, Antigone ne va pas jusqu'à ces excès de l'héroïsme chrétien ; elle reste raisonnable et clairvoyante jusque dans son exaltation.

Sa sœur, à bout d'arguments, ne sait plus que protester doucement avec des réflexions générales et des plaintes inutiles : « Tu montres un cœur rude en des choses qui exigeraient la froideur de la raison. » Antigone ne répond pas directement ; mais elle fait appel au sentiment qui la domine, à l'amour, ou plutôt au dévouement (car nous l'avons vue plus accessible aux idées morales, abstraites, qu'aux sentiments personnels) qu'elle vient témoigner à son frère mort. « Je sais du moins, dit-elle, que je plais ainsi à ceux à qui je dois plaire par-dessus tout. » — « Si toutefois tu peux réussir ; mais tu entreprends l'impossible. » A ce dernier défi de la tendresse fraternelle, Antigone ne répond que par une simple protestation, en termes les plus simples du monde, et les seuls qui pouvaient donner l'apparence de quelque modération à cet héroïsme obstiné. « Eh ! bien, je m'arrêterai quand je n'aurai plus de force. » En réalité, c'est là le dernier degré de l'obstination, l'expression d'une volonté invincible, puisqu'elle remet au moment d'agir le soin de songer aux obstacles. Aussi la pauvre Ismène n'a-t-elle plus qu'à répéter ses vaines objurgations : « Mais il faut commencer par ne pas poursuivre l'impossible, » — jusqu'à ce que sa sœur, dans un dernier éclat, la force à céder enfin et lui enlève tout espoir : « Si tu me parles ainsi, tu seras mon ennemie, mais bien plus encore l'ennemie de ceux qui sont morts. Laisse ma folie courir au-devant de ce danger dont tu me menaces. Car je ne subirai pas de supplice si affreux qu'il me prive d'une belle mort. » Encore une fois, voici cette idée de la beauté de son action que

nous avons déjà précédemment signalée dans l'esprit d'Antigone. A cet endroit de la scène, et dans la bouche de la jeune fille, le mot est particulièrement significatif ; d'abord par rapport au caractère même du personnage, et non moins d'une façon générale au point de vue de l'histoire des idées morales dans la Grèce ancienne. Il est toujours étonnant de voir comment les Grecs ont communément confondu les deux idées de « bien moral » et de « beauté ». L'excellence de l'intention était pour eux inséparable de la gloire qui accompagne une belle action, et cette union qui se fait dans la pensée se manifeste dans la langue elle-même. Renan a dit que l'une des grandes découvertes de la Grèce ancienne avait été de reconnaître la puissance du sentiment de la gloire. On ne peut songer à contester son influence profonde sur la moralité de tous les temps ; mais la Grèce ancienne paraît, en effet, l'avoir cultivé avec prédilection et en avoir tiré une grande force morale, tout en le subissant parfois jusqu'à l'excès. C'était un mobile des plus puissants pour pousser à l'action, mais il pouvait avoir aussi une fâcheuse influence sur la qualité même de l'action, en la faisant dépendre de considérations un peu vaines ou basement intéressées. Mais, chez Antigone, ce sentiment a encore sa noblesse, et Sophocle l'a du reste subordonné au sentiment plus désintéressé du devoir religieux et de l'obligation morale. Aussi le dernier mot d'Antigone n'est pas déplacé ici ; il a pour nous l'avantage de caractériser plus nettement son état d'esprit et de mieux définir son héroïsme.

Antigone a dit tout ce que pouvait lui inspirer la passion du devoir ; il ne reste plus à Ismène qu'à céder devant cette volonté qu'irritent les obstacles ; elle renonce donc à contredire et doucement, humblement, avec une tristesse affectueuse, elle s'avoue vaincue : « Eh ! bien, va donc, si tu le veux ; mais sache ceci : que, si tu n'es pas tout à fait raisonnable dans ta conduite, tu es justement chère à tes amis. »

Deux choses sont à remarquer dans cette dernière phrase, qui est comme la conclusion de la scène. D'abord, ce n'est qu'en apparence qu'Ismène modifie son attitude ; malgré sa faiblesse, elle ne cède pas : elle tient toujours pour la raison et déclare encore que la conduite de sa sœur est insensée ; seulement elle se sent dominée par cette volonté indomptable, et reconnaît la lutte inutile : « Va donc, si tu le veux. » En tout cas, si pour elle la raison prudente est tout, si l'éclat de la gloire n'a aucune séduction, elle est riche de sentiment, et c'est au nom du sentiment qu'elle se montre indulgente pour la folie héroïque de sa sœur. Elle atteste que sa tendresse et son affection restent entières, malgré les dures

paroles d'Antigone, et, en même temps, elle désigne heureusement l'héroïne à notre sympathie, que trop de violence et de rudesse pouvait lui aliéner. C'est sur cette parole conciliante et apaisante que se termine la scène.

Suit un chœur qui, après cette exposition dramatique, après ce que nous appellerions le premier acte, interrompt un instant l'action. De nouveau, nous avons une suite de lamentations sur les malheurs de la famille des Labdacides. Puis l'action se précipite ; car la pièce, par la succession rapide des événements, rappelle plutôt le procédé des modernes que celui des tragiques anciens.

Voici que parait, pendant le chant du chœur, Créon, que les événements ont fait roi de la contrée ; il a convoqué l'assemblée des vieillards, et c'est devant eux qu'il proclame dans un violent discours sa volonté de punir le rebelle jusque dans la mort. « Je vous ai par mes messagers convoqués entre tous, parce que je sais que vous avez de tout temps appuyé le trône de Laios... Or, depuis que les fils d'Œdipe, par un destin commun, périrent en un même jour, mutuellement frappés de leur main fratricide, je possède l'autorité et le trône... Étéocle, qui est mort en combattant pour nos foyers, après avoir signalé sa vaillance, peut reposer dans un tombeau... ; mais, pour son frère Polynice..., je fais proclamer dans la ville la défense de lui donner un tombeau ou de le pleurer, et l'ordre de le laisser sans sépulture. » Puis il annonce qu'il a fait placer des gardes auprès du cadavre pour veiller à l'exécution de ses ordres. C'est à ce moment même qu'arrive un messenger, un des gardes, qui, tout effaré, vient annoncer la violation de la loi. Nous ne nous attacherons pas à considérer la forme de son discours, très intéressant au point de vue de l'art et du style dramatiques ; car on y voit comment, malgré la noblesse obligatoire du langage tragique, le poète a pu donner à cet homme du peuple, à ce soldat, un langage qui rappelle sa condition : « Je veux te dire d'abord ce qui me concerne : je n'ai ni fait la chose, ni vu qui l'a faite ; et il ne serait pas juste qu'il m'en arrivât malheur. — Ne parleras-tu pas enfin... ? — Eh ! bien, je vais parler : quelqu'un tout à l'heure a enseveli le mort. »

Sans doute, ce n'était qu'une simulation de sépulture : le cadavre était seulement recouvert d'un peu de terre, mais au regard de la loi religieuse le mort était enseveli, honoré comme il convenait, le rite accompli et l'ordre royal enfreint. Créon, qui avait déjà fait des menaces avant la découverte du crime, entre dans une colère terrible : « Sache-le bien, dit-il au chef du chœur, je te le dis avec serment, si vous ne découvrez l'auteur de cet ensevelissement et si vous ne l'amenez devant mes yeux, la mort seule

ne suffira pas pour votre châtement, et vous serez d'abord pendus tout vifs. »

Il était utile de faire connaître par ces quelques traits le caractère et l'état d'esprit de Créon, pour mieux apprécier l'attitude d'Antigone quand elle va être amenée devant lui. En effet, voici bientôt le garde qui revient, amenant cette fois la jeune fille, qu'on a surprise auprès du cadavre de son frère. Les gardes avaient enlevé la terre qui recouvrait le mort, lorsqu'un orage était survenu avec un grand vent ; alors la jeune fille, craignant sans doute que le cadavre ne fût mis à nu, était revenue pour recommencer le rite de la sépulture. « A cette vue, dit le garde, nous courons à l'instant et la saisissons, sans qu'elle montre aucun trouble. Nous l'interrogeons sur ce qui a précédé et sur ce que nous avons vu : elle n'a rien nié. »

Voilà donc Antigone devant Créon : alors se déroule la scène la plus célèbre de la pièce de Sophocle, celle où nous voyons les deux personnages essentiels en face l'un de l'autre, l'un représentant de la loi inflexible, avec sa dureté de cœur et son orgueil brutal ; l'autre avec son héroïsme simple, et qui, à mesure que le châtement devient plus certain, prend de plus en plus conscience de son droit. Antigone est, en effet, de plus en plus soucieuse d'expliquer son acte ; et cette attitude justifie ce que nous avons avancé d'une façon générale sur la nature de cet héroïsme et sur la nouveauté du personnage, qui caractérise cette génération de 440 et ne pouvait être conçu antérieurement tel que nous le trouvons dans Sophocle. Ce n'est pas qu'on ne pût trouver dans les vieilles légendes de la Grèce quelque histoire analogue d'une sœur violant un ordre donné pour l'amour d'un frère ou d'un parent mort. Mais ce qui ne pouvait être alors qu'un dévouement aveugle, qu'un sentiment plus instinctif que réfléchi, devient chez Sophocle un héroïsme conscient de lui-même, qui se rend compte des raisons qui l'inspirent et des mobiles qui lui donnent sa force, qui s'explique enfin par tout un ensemble d'idées morales, au fond desquelles nous trouvons la conception d'un conflit entre deux lois également impératives, la position d'un problème moral et psychologique. Le drame de Sophocle oppose nettement et sous une forme dramatique la loi divine qui s'impose à la conscience, à la loi humaine, établie par la force. Ce qui est nouveau, ce n'est peut-être pas la donnée, mais le sens moral qu'y ajoute Sophocle.

La scène capitale où ces deux lois s'opposent et se heurtent, comme personnifiées par les deux personnages de Créon et d'Antigone, mérite d'être attentivement analysée. Créon, après avoir écouté impatiemment le discours, — disons plus simplement le

rapport du garde, — se tourne brusquement vers Antigone et l'interpelle ainsi : « Toi, oui, toi qui te tiens les yeux baissés vers la terre, avoues-tu ou nies-tu ? » Dès le début de cet interrogatoire, l'auteur a soin d'exprimer par l'indication d'un jeu de scène l'attitude que va prendre Antigone devant son juge. La jeune fille se tient debout, la tête baissée : ce n'est pas une attitude humiliée et repentante, mais bien plutôt celle de l'obstination et de la fermeté, celle du lutteur qui ramasse ses forces pour résister sûrement, aussi éloignée de l'intimidation que de l'arrogance. Ce détail plastique a donc véritablement un sens psychologique, et la valeur de tout un commentaire qui nous expliquerait l'état d'esprit de la jeune héroïne. Antigone répond simplement, en un vers, sans provocation inutile, mais sans trouble. Dès ce premier vers, nous voyons se préciser le ton, et, si l'on peut dire, le rythme de cette scène importante. Nous avons, dès le début, comme les préliminaires de la lutte, les premiers coups portés, le heurt de deux volontés ennemies : violence d'un côté, calme dédaigneux de l'autre. Puis le rythme change, et le mouvement du style suit le mouvement de la pensée : le ton oratoire succède au ton plus particulièrement dramatique ; c'est le moment où chacun des deux adversaires expose sa thèse, avec la vivacité que comporte la situation, mais aussi avec l'abondance oratoire que les tragiques grecs aiment à prêter à leurs personnages. — Enfin, dans la dernière partie de la scène, la lutte reprend, vive, acharnée ; les vers s'entrechoquent, s'opposant un à un, avec cette symétrie voulue qui reproduit la vivacité de la dispute. De plus en plus, à la place des idées abstraites, c'est le sentiment, colère d'une part et exaltation de l'autre, qui occupe l'âme des personnages, jusqu'à ce que, comme la scène que nous avons précédemment étudiée, celle-ci finisse par une parole apaisante, où le sentiment dépouille la violence de la passion, nous révélant dans le caractère d'Antigone cette douceur, cette bonté, cette puissance d'aimer, qui fait aussi partie de l'idéal sophocléen.

La scène commence donc comme un tragique interrogatoire : « Avoues-tu, ou nies-tu ? »

ANTIGONE

— Oui, j'avoue, et je ne prétends pas nier.

CRÉON

— Réponds vite et en peu de mots : connaissais-tu la défense que j'ai fait proclamer ?

ANTIGONE

— Je la connaissais : pouvais-je ne pas la connaître ? Elle était assez publique.

CRÉON

— Et pourtant tu as osé enfreindre cette loi ? »

Et voilà que Créon, dans sa colère aveugle, donne à Antigone l'occasion de proclamer le fond même de sa pensée, dans ce discours que tout le monde connaît. On y trouve l'affirmation hardie de ces lois supérieures de la conscience, qui sont les volontés héroïques, et puis quelque mélancolie dans la résignation qu'il faut pour subir la violence des lois humaines, avec un retour de l'autre Antigone, de l'Antigone violente et dédaigneuse, en face de ce représentant misérable des lois qu'elle a violées : « Ces lois n'ont été proclamées ni par Zeus, ni par la Justice qui habite avec les divinités infernales, ... s'écrie-t-elle, et je ne pensais pas que les décrets d'un mortel, comme toi, eussent assez de force pour prévaloir contre les lois non écrites, œuvres immuables des dieux. » Voilà la nouveauté du conflit exprimé par Sophocle : elle est dans la proclamation de ces lois non écrites, c'est-à-dire dans l'affirmation de l'individualisme naissant, qui, en se présentant sous une forme religieuse, se met apparemment en harmonie avec la tradition elle-même ; « car ces lois-là, continue Antigone, ne sont ni d'aujourd'hui ni d'hier ; toujours vivantes, nul ne sait leur origine. Devais-je, en les oubliant par crainte des menaces d'un homme, encourir la vengeance des dieux ? Je savais qu'il me faudrait mourir ; eh ! ne l'eût-il pas fallu même sans ton décret ? »

Après cette parole, où l'on sent, en même temps que l'arrogance du défi, la résignation réfléchie au sort inévitable, et qui rappelle de si près les réponses sublimes de Socrate à ses juges, voici une considération plus humaine peut-être et plus pratique, tout à fait en rapport avec la conception morale de la majorité des Grecs : « Si j'avance l'instant de ma mort, j'y trouve un précieux *bénéfice*. Pour quiconque a vécu comme moi dans le malheur, comment la mort ne serait-elle pas un *bienfait* ? » Ces mots de « *bénéfice* », de « *bienfait* », qui ne traduisent qu'imparfaitement les mots grecs correspondants, nous rappellent, une fois de plus, quelle place tenait dans la théorie comme dans la pratique de la morale chez les Grecs la considération de l'utile, des motifs intéressés. Chez les philosophes les plus idéalistes, chez un Platon même, c'est toujours la recherche du bonheur personnel qui est reçue comme le mobile principal des actions humaines et comme le principe même de la morale la plus élevée. Il va sans dire, du reste, que ce sentiment de l'intérêt, entendu d'une certaine façon, peut, en s'idéalisant, conduire jusqu'au dévouement et au sacrifice même

de la vie, ce qui prouve seulement que, pour une âme noble, le principe est à peu près indifférent et ne modifie guère le caractère des belles actions.

Antigone ne garde pas longtemps ce calme qui lui permet de se livrer à cette sorte de dialectique morale, et finit par un retour offensif contre Créon : « Si ma conduite te paraît insensée, je pourrais dire que c'est un fou qui m'accuse de folie. » Ce dernier mot est du reste parfaitement conforme à la donnée même de la pièce et à la conception que Sophocle veut qu'on se fasse du rôle de son personnage : c'est l'héroïsme qui est la véritable raison, la véritable sagesse.

Créon, à son tour, va affirmer son droit et expliquer sa conduite ; mais la valeur des idées qu'il exprime, sur lesquelles nous aurons peut-être l'occasion de revenir, est à peu près indifférente à l'étude que nous faisons actuellement du caractère d'Antigone.

Après ces deux discours, après l'exposition des deux thèses qui font l'objet du conflit, la succession rapide des répliques alternées exprime de nouveau la passion de chacun des personnages, déchainée chez Créon, et encore contenue chez Antigone : « Tu veux donc faire quelque chose de plus que me tuer ? — Rien de plus, cela me suffit. — Que tardes-tu donc ?... » Et comme Créon tente d'attirer la jeune fille dans une subtile dispute où il pense la convaincre d'injustice criminelle, en tirant argument du sort d'Étéocle, l'autre frère, et de l'indignité de Polynice, le vrai coupable : « Hadès, dit Antigone, impose des lois égales pour tous.

CRÉON

— Mais l'homme de bien et le méchant ne doivent pas obtenir un égal traitement.

ANTIGONE

— Qui sait si aux Enfers de telles maximes sont irréprochables ?

CRÉON

— Certes, jamais un ennemi, même après sa mort, ne devient ami.

ANTIGONE

— La nature m'a faite pour partager l'amour, et non la haine. »

C'est sur ce mot qu'Antigone finit, mot sublime comme expression générale d'un noble sentiment, et caractéristique par rapport à notre étude, parce qu'il complète heureusement le portrait de la jeune fille par un trait tout à fait conforme à l'idéal sophocléen, et qu'un poète du v^e siècle pouvait emprunter à l'humanité même qu'il avait sous les yeux.

M.

La psychologie.

Cours de M. VICTOR EGGER,

Professeur à l'Université de Paris.

Les sciences psychologiques.

J'ai achevé les considérations préliminaires relatives à la psychologie pure, que je croyais devoir présenter. La psychologie pure se constitue par la méthode des groupes naturels, méthode fondamentale ; cette méthode est contrôlée et complétée par des méthodes diverses : la méthode des exceptions, la méthode des exemples, l'expérimentation intérieure, l'inférence du subconscient oublié et enfin la méthode extérieure (interprétation des signes qui révèlent d'autres consciences).

Tels sont les instruments de la psychologie pure ; mais il y a d'autres psychologies : il y a des sciences psychologiques, qui ne sont pas la psychologie pure.

Je vais esquisser un tableau général de ces sciences, les classer et montrer leurs rapports avec la psychologie pure.

La première catégorie des sciences psychologiques comprend toutes les sciences qui peuvent être groupées sous le titre de psychologies spéciales. C'est par elles que je commence, car elles se constituent par la méthode extérieure (interprétation des signes). Ces sciences ont pour objet, non la conscience en général, non le genre conscience, mais les espèces de ce genre. La psychologie philosophique est, avant tout, la psychologie humaine : c'est l'homme qui la fait, et il commence par lui-même ; mais la conscience humaine paraît bien être un cas privilégié de la conscience en général, et les thèses les plus générales de la psychologie humaine peuvent devenir des thèses de psychologie générale. Ce qui a été affirmé à juste titre de la conscience humaine vaut, à ce qu'il semble, pour toutes les autres consciences, pour celle du ver de terre comme pour celle de l'ange. La psychologie humaine est le substitut de la psychologie générale et elle se transforme, au prix de quelques modifications, en psychologie générale.

Du moment que la psychologie humaine et la psychologie générale se confondent en une seule science, on comprendra que la première des psychologies spéciales ce soit la psychologie

animale. La psychologie animale distingue, par leurs caractères propres, les consciences de tous les groupes distincts d'animaux. Il n'y a pas une psychologie animale : il y en a beaucoup. L'animal, pour cette science, n'existe pas, ni même l'oiseau ou l'insecte. Les objets de la psychologie animale sont, par exemple, l'abeille, le tigre, etc., des âmes assez distinctes des autres pour pouvoir être la matière d'une définition ou d'une description qui ne puisse déborder sur les objets voisins.

La psychologie animale fera donc, tout simplement, les monographies psychologiques du chat, du bœuf, etc. Dans les espèces animales, tous les individus se ressemblent ; ce sont des individus dépourvus d'individualité. Ce que l'on aura observé sur un individu pourra être affirmé de l'espèce. De là il résulte que la psychologie animale diffère peu de ce que l'on appelle, en parlant de l'homme, la science des caractères. Buffon est le La Bruyère des animaux. On distingue, par exemple, le chevreuil et le cerf, en disant que le chevreuil est bon père et bon époux, tandis que le cerf est égoïste ; la différence bien connue entre le chien et le chat est aussi une différence de caractère.

Dans l'humanité, on peut diviser le tout de bien des façons. La première division est celle des âges. Cette division est artificielle, car il y a continuité entre les différents âges. Le point de vue des âges est donc, à certains égards, inexact. Mais si, par exemple dans la période qui correspond à la jeunesse, on se borne à la période moyenne, alors on peut juger le concept du jeune homme et en faire la description psychologique. Aristote a fait cette œuvre : il a fait les portraits du jeune homme, de l'homme mûr et du vieillard. Aristote n'a pas fait le portrait de l'enfant, mais il est évident que, pour le faire, on prendrait pour type, non l'enfant grandi, non le nouveau-né, mais l'enfant moyen. Ainsi on peut éviter l'obstacle logique de la continuité et définir les caractères de l'homme selon l'âge.

Voilà, certes, une science, restreinte d'ailleurs, qui est possible et a sa place dans la série des psychologies spéciales. Mais, une fois son objet posé, il faut reconnaître qu'il est infiniment plus intéressant pour le psychologue de se placer au point de vue de l'évolution, en se dégageant du point de vue statique, abstrait et artificiel. Rien de plus intéressant pour le psychologue que de se rendre compte de la genèse de l'âme adulte. L'homme adulte, qui parle et peut s'étudier lui-même par réflexion, qui peut se connaître, est un résultat, le produit d'une évolution. Le déclin de l'âme humaine a aussi son intérêt. La vieillesse est le règne des souvenirs et des habitudes. Mais cela ne se rattache-t-il pas

étroitement aux lois de l'âme qui portent sur l'habitude, sur le souvenir, sur l'initiative et l'invention, et qui les montrent dans leur conflit ?

Ainsi l'étude des différents âges dans leur continuité a une portée très grande pour la psychologie générale. Le point de vue statique, qui est celui de la psychologie spéciale, n'a qu'un intérêt restreint.

Une troisième psychologie spéciale considérera la succession des différents états de l'âme humaine à travers les âges. Ce sera la psychologie historique, l'histoire de la conscience humaine à travers les temps. L'homme primitif, l'homme sauvage, l'homme civilisé et enfin, peut-être, l'homme des civilisations de décadence seront définis, et ces définitions seront analogues à celle de l'enfant, de l'homme fait, du vieillard. On se place alors encore à un point de vue statique. L'histoire de la conscience humaine à travers les âges, considérée au point de vue de son évolution, serait plus intéressante : et aurait une véritable portée pour la psychologie pure. D'autre part, cette étude de la succession des états psychologiques à travers les temps, soit qu'on la fasse au point de vue statique, artificiel et contestable, soit qu'on la fasse au point de vue de l'évolution, présente les plus grandes difficultés. L'homme primitif est inconnu et le sauvage n'est pas facile à connaître. Bref, cette psychologie spéciale, je la fais figurer à sa place, mais c'est un cadre dans lequel figurent peu de thèses bien fondées.

Une autre division de l'humanité est celle des sexes. Les moralistes, les romanciers ont fait bien souvent la psychologie spéciale de l'homme et celle de la femme.

Une autre psychologie spéciale serait celle des races. On peut tenter de définir l'âme du Slave, l'âme du Sémite, l'âme du Jaune. Ce serait là la psychologie ethnique ; mais, quand on essaie de définir le concept de la race, sa précision disparaît sous la critique. Les races ne sont guère que des apparences. Des mélanges se sont produits, il y a longtemps, entre les races primitives, et, aujourd'hui, il n'y a pas de races pures ; il n'en reste que des traces, plus ou moins vagues. La psychologie des races est donc un idéal. Subsidiairement, on peut faire la psychologie des nations. Alors on n'étudie pas les peuples dans les rapports qu'y ont les individus entre eux (sociologie) ; il s'agit de faire leur psychologie au point de vue des caractères communs qu'y ont les individus, ces caractères ayant des causes historiques, physiologiques ou autres. En d'autres termes, il s'agit des caractères psychologiques communs, en dehors de la vie sociale, à tous les individus d'un peuple, quelles que soient leurs causes.

En laissant de côté les animaux, on peut donc distinguer, au moins théoriquement, les divisions de l'humanité par âge individuel, époques historiques, sexes, races ou nations.

Une cinquième division du genre humain sera la division par caractères. Les caractères sont des genres constitués en dehors de toutes les divisions précédentes. Un caractère, ce sera, par exemple, l'ambitieux; un autre, le diplomate. Les biographies ou psychologies des individus ne sont que des matériaux pour la science des caractères. La psychologie des individus n'est pas une science : c'est de l'histoire. Elle peut servir de matière pour les sciences psychologiques et, tout spécialement, pour la science des caractères.

Une sixième division sera la psychologie morbide. J'entends ce terme dans le sens le plus large. Tout accident qui aura mis l'âme dans une situation anormale doit être considéré comme une maladie ou quelque chose d'analogue. Il y a une psychologie de l'aveugle, du sourd-muet, du paralytique. Ces infirmités non seulement privent celui qui en souffre d'une certaine catégorie de faits primaires, mais aussi engendrent certains caractères. De même, je range dans la psychologie morbide l'étude psychologique du criminel, de l'exilé, du prisonnier. Une troisième série de psychologies morbides portera sur des maladies nerveuses déterminées : la neurasthénie et l'hystérie exigent deux chapitres distincts d'études psychologiques. Il y aura encore la psychologie de l'alcoolique, celle du buveur d'opium et celle du fumeur d'opium. Si, dans ce genre de psychologie, on procède par monographies de cas remarquables, on observe une méthode excellente. Ces monographies sont autant de biographies psychologiques; ce sont des matériaux précieux pour établir les définitions des différents types morbides.

J'ai dit, à propos de la psychologie animale, qu'elle ressemble fort à l'étude des caractères. On peut en dire autant de toutes les psychologies spéciales relatives à l'homme.

A certains égards, la science du caractère embrasse toutes les divisions indiquées. Un caractère, c'est un certain groupement de dispositions psychologiques; un caractère est propre à tel genre d'individus, suivant qu'il est de tel ou tel sexe, selon qu'il a tel ou tel âge, etc. En dehors des effets sur le caractère qui viennent de là, il y en a qui ne viennent pas de ces causes, et c'est la matière spéciale de la science des caractères. *Ethologie* a un sens restreint et un sens large; tous les deux, on le voit, sont légitimes.

Les psychologies spéciales ont une valeur par elles-mêmes.

Elles sont légitimes, alors même qu'elles sont difficiles à constituer.

Mais elles se font par une méthode de division. Il est inévitable, ici, de partir des genres psychiques, et l'on cherche à déterminer chacun de ces genres de façon à définir une espèce d'âme spéciale. Quelle est la volonté chez le jeune homme, le sourd-muet, l'ambitieux, le mystique ? Telles sont les questions posées en psychologie spéciale, et la réponse se trouvera dans des modalités spéciales de la volonté. Ce que je dis de la volonté peut être dit de la prudence, du désir, du courage, etc., en un mot, de tous les genres psychiques. Ainsi les psychologies spéciales supposent préalablement la psychologie réfléchie et critique, dont nous avons fait la théorie. Elles vont du genre conscient aux espèces de ce genre ; au besoin, la psychologie grossière du sens commun, impliquée par le langage, remplacera, pour cette étude, la psychologie savante.

On peut admettre, toutefois, que, par la suite, par une sorte de choc en retour, les vues de la psychologie spéciale pourront éclairer la psychologie générale, à peu près comme la découverte de cygnes noirs a réfuté le préjugé de la blancheur essentielle et nécessaire du cygne.

Tout autres que ces psychologies spéciales sont deux sciences psychologiques, la psychophysiologie et la psychophysique ; ce sont des sciences à demi psychologiques, et le terme de psychologies *mixtes* leur convient parfaitement. En effet, elles ont pour objet des rapports entre les faits de conscience et d'autres faits. La psychophysiologie a pour objet les rapports entre les faits de conscience et les phénomènes nerveux. Comme le corps n'est en rapport avec la conscience que par le système nerveux, la psychophysiologie correspond à ce que l'on appelait autrefois les rapports de l'âme et du corps ; elle est plus importante que la psychophysique. Son importance, pour la psychologie, serait en effet très grande, s'il est vrai qu'on ne peut connaître un ordre de faits sans savoir quels sont les ordres de faits avec lesquels il est lié directement. L'objet de la psychophysiologie résulte de ce fait que les phénomènes conscients ont des antécédents et des concomitants d'ordre physiologique. Le système nerveux, les centres et les nerfs sont matière à anatomie, comme les autres organes.

Outre les nerfs, il y a le fonctionnement des nerfs, c'est-à-dire leur activité, qu'on suppose être une variété de mouvement. La matière du phénomène nerveux est d'essence problématique. L'antécédent et le concomitant de la conscience, c'est donc le système nerveux et son fonctionnement. Il n'y a pas conscience, s'il n'y a pas, préalablement, de système nerveux. Ensuite, une fois

formés, les nerfs en activité sont les concomitants de la conscience. Réciproquement, il ne semble pas y avoir de nerfs vivants sans conscience et sans des signes de cette conscience : voilà ce que dit l'observation des faits, et c'est là une grande loi de la nature. Mais quelle est la portée de cette loi? C'est là une question de métaphysique. Disons seulement que la naissance de la conscience au cours de l'évolution, la matière s'organisant elle-même, puis prenant l'organisation nerveuse, devenant consciente, c'est là quelque chose d'inintelligible et d'incompréhensible. Pour le matérialisme évolutionniste, il y a là une difficulté insoluble. Le passage de la matière, même nerveuse, en fonction, c'est-à-dire en mouvement, à la conscience, est un passage qui ne peut être compris. Cela a été dit et redit : il est inutile d'y insister. Mais il faut remarquer que cette irréductibilité de la conscience au mouvement est une question étrangère à la science positive, parce qu'elle la dépasse. Quel est donc l'objet de cette science positive, qui cherche les rapports du système nerveux et de la conscience? Cette science cherche à préciser, à décomposer, à détailler, la grande loi dont je viens de parler. Tel est le but de la psychophysiologie ; c'est une science de rapports, donc une science mixte. Théoriquement, elle suppose connues les deux séries de termes qu'elle cherche à unir, mais il y en a une qui est mal connue. On connaît anatomiquement le système nerveux, mais l'idée de fonction est très obscure en ce qui le concerne, et, provisoirement, on emploie des termes tautologiques, tels qu'influx nerveux, pour la désigner. L'autre série est très connue et justement le fait de conscience semble venir à point pour remplacer le fait nerveux. Or, le fait de conscience ne peut être un mouvement ; on ne peut le figurer comme l'organe en fonction, en mouvement.

Quand on dit : le cerveau pense, on ne peut imaginer le cerveau actif, faisant de la pensée. Tandis que, en physiologie, une fonction c'est l'organe en fonction, ici, entre l'organe et sa prétendue fonction, il n'y a aucun rapport. Le fait psychologique est donc le substitut provisoire de la fonction nerveuse inconnue, et l'on parle de la fonction nerveuse au moyen d'artifices provisoires. La psychologie cérébrale et nerveuse, qui tâtonne provisoirement, se dégagera peu à peu, se précisera, et alors, les deux sciences, confondues aujourd'hui, se sépareront. Il y aura une physiologie des nerfs d'une part, et d'autre part une psychologie des nerfs, une névrophysiologie et une névropsychologie. De cette critique nous pouvons conclure ceci : la physiologie des nerfs fait actuellement des emprunts à la psychologie, parce qu'elle tâtonne encore et ne possède pas bien son objet propre. *A fortiori*, la psychophysiolo-

gie, qui suppose théoriquement la psychologie, restera tributaire de la psychologie, quand son autre fondement sera établi.

La psychophysique est une science rigoureuse dont le domaine est très restreint. De plus, elle a un caractère paradoxal ; car, entre le fait physique, excitant, et le fait de conscience, il y a un intermédiaire, le fait physiologique, dont on fait abstraction, parce qu'on le connaît mal, ce qui est illégitime.

Ces deux psychologies mixtes sont-elles philosophiques ? Elles le sont selon l'esprit de celui qui s'y adonne. Les philosophes et les savants peuvent s'y adonner. La psychophysologie peut conduire à des vues d'une généralité philosophique ; mais elle peut aussi s'attarder dans des études très restreintes. Bref, ces psychologies sont ou ne sont pas philosophiques, ce qui les distingue de la psychologie pure, essentiellement philosophique, et des psychologies spéciales, qui particularisent par division l'objet de la psychologie pure. Le point de vue du psychophysiologue est d'ailleurs celui de Spencer et d'A. Comte. Alors même que chaque étape nouvelle de la série des phénomènes se caractérise par un principe nouveau, on peut chercher les rapports des séries, mais alors le psychophysiologiste ne peut considérer la conscience comme un commencement absolu, puisqu'il cherche à la relier aux phénomènes vitaux. Tout autre est le point de vue de la psychologie pure, pour laquelle la conscience est le point de départ.

Je ne parle pas, ici, de certaines sciences dont j'ai dit quelques mots dans les leçons du commencement de cette année, de la sociologie, et des sciences pratiques qui supposent la psychologie. Ces sciences sont psychologiques, parce qu'elles supposent la psychologie ; mais elles sont distinctes des psychologies spéciales et des psychologies mixtes. En résumé, les sciences psychologiques, c'est-à-dire celles qui reposent sur les données de la psychologie, sont les psychologies spéciales, les psychologies mixtes (psychophysologie et psychophysique), la sociologie et les sciences pratiques.

V. H.

Les phénomènes généraux en histoire

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Maître de conférences à l'Université de Paris.

La division en partis.

Nous passons maintenant à l'étude des phénomènes de relations dans l'intérieur des Etats, aux luttes intérieures ; elles forment le fond de l'histoire intérieure ; elles sont les phénomènes caractéristiques des sociétés civilisées, elles ont eu une action très forte sur l'évolution de ces sociétés ; celles qui n'ont pas connu ces luttes intérieures ont très peu évolué. Ces phénomènes doivent tenir dans l'enseignement une place proportionnée à celle qu'ils ont dans l'évolution de l'humanité civilisée ; pendant longtemps, on les avait négligés par crainte d'attirer l'attention des élèves sur la vie publique, pour ne pas leur donner une éducation politique : ce motif a, aujourd'hui, disparu.

Les luttes intérieures sont liées d'ordinaire à la division en partis ; il faut donc commencer par étudier les partis, voir comment se forment les divisions entre les hommes, comment les hommes se groupent en partis et comment les partis s'organisent. Nous étudierons l'action des partis avec les phénomènes d'agitation, avec les révolutions.

I. — Le phénomène fondamental des partis et des luttes intérieures est la division entre les hommes d'une même société. Pour la comprendre, il faut remonter aux motifs de cette division ; ces motifs sont de deux espèces : des motifs personnels, les rivalités ; des motifs théoriques, les oppositions entre des conceptions de vie.

1. La rivalité est un phénomène universel qui se produit dans toute société, même avant la formation de l'Etat, dans tout groupe, même en dehors de la vie politique. Elle apparaît sous deux formes : rivalité personnelle, entre des individus, et rivalité collective, entre des groupes. Elle tient à la condition même de la vie : les êtres vivants ont le besoin ou le désir de posséder les choses, d'exercer leur pouvoir sur les objets ; or, un même objet ne peut être possédé à la fois par deux êtres ; et, s'il est désiré par

deux êtres, un conflit, une rivalité se produit entre eux. Ce phénomène apparaît déjà dans le monde animal : rivalité entre deux mâles pour la possession d'une femelle, rivalité entre deux troupes, entre deux bandes de carnassiers pour le pâturage ou la chasse. On le retrouve chez les hommes, entre les individus et entre les groupes ; mais il s'y joint un motif de conflit psychologique, une rivalité de vanité : deux hommes ne peuvent attirer à la fois l'attention d'un même spectateur. Le conflit pour la domination résulte du mélange des deux motifs : deux hommes ne peuvent diriger à la fois la même bande ou recevoir les mêmes hommages ; le conflit d'ambition est un conflit combiné de possession et de vanité.

Ces conflits amènent les rivalités entre individus d'un même groupe. Quand, dans un groupe, plusieurs individus prétendent être chefs, les aspirants deviennent rivaux. Ce fait est très apparent dans les tribus sauvages, dans les groupes d'enfants. Il devient très intense dans les sociétés où la vie est très concentrée, dans les cités antiques ; l'histoire intérieure d'Athènes résulte des rivalités entre Thémistocle et Aristide, Cimon et Ephialte, Périclès et Thucydide, Nicias et Cléon ; à Rome, on a les luttes entre Marius et Sylla, César et Pompée. Il est également très intense entre chefs de deux groupes, entre les rois d'Orient, entre François I^{er} et Charles-Quint ; dans les Etats modernes, des rivalités se produisent entre les ministres d'un même souverain (ministres de Charles II d'Angleterre, Colbert et Louvois), entre les grands personnages d'une assemblée. La rivalité personnelle est donc un phénomène très général, mais aussi très uniforme, qui n'a guère évolué.

Des rivalités s'établissent aussi entre des groupes ; ces rivalités collectives sont de diverses espèces. — Rivalités de familles, qui se produisent surtout dans les sociétés peu évoluées, où les membres des diverses familles sont très solidaires entre eux (à Athènes, rivalité entre les Alcéméonides et les Philaïdes) ; à Rome, luttes entre les *gentes* ; dans l'Italie du Moyen Age, à Vérone, les Capulet et les Montaigu ; à Florence, les Alberi et les Médicis). — Rivalités de corporations, qui sont frappantes surtout quand ces corporations se proposent un même but : telles les rivalités entre Clairvaux et Cluny, entre Dominicains et Franciscains, entre l'Université et le clergé. — Rivalités entre serviteurs d'un même pouvoir, entre le Parlement et le Grand Conseil sous la monarchie française, entre les divers services, entre les diverses branches d'un même service. — Rivalités de classes, qui expliquent l'histoire d'Athènes, de Rome. — On a parfois des rivalités qu'on peut

appeler régionales, entre gens de cantons différents dans un même Etat, entre gens de quartiers différents dans une même ville : telles les rivalités entre gens du Pirée et de l'Attique ; telles celles entre Latini et Itali, devenus citoyens, dans l'Italie romaine ; telles, au Moyen Age, les luttes entre gens des quartiers de Milan ; pendant longtemps, on a vu ces rixes entre conscrits de communes différentes le jour du tirage au sort, et, journellement on voit des rixes entre gamins de deux quartiers. Ces rivalités régionales prennent aussi la forme de compétition entre plusieurs villes qui veulent devenir capitales de l'Etat : on en a des exemples aux Etats-Unis, dans l'Italie contemporaine.

Les rivalités sont la forme normale des divisions intérieures, et remplissent l'histoire intérieure de tous les pays ; dans beaucoup d'Etats, elles restent la seule forme de division, le seul motif de lutte.

2. L'autre catégorie de motifs est l'opposition entre des conceptions de vie qui paraissent ne pas pouvoir être réalisées à la fois. Les hommes se divisent sur la direction à donner à la société. On n'a plus seulement un conflit de pouvoir concret, pouvant s'exprimer par les noms des individus ou des groupes rivaux ; on a un conflit entre des idées, qui peut se traduire en formules. Il se forme des opinions opposées. Ainsi commence l'opinion publique ; ce n'est pas un phénomène universel ; elle n'existe pas chez les peuples barbares qui n'ont qu'une coutume, et la suivent sans réflexion, c'est-à-dire sans opinion consciente ; elle n'existe pas non plus dans les couches peu cultivées des nations civilisées, chez les paysans, chez les femmes.

On peut classer les oppositions d'idées d'après la nature des faits sur lesquels porte le désaccord, donc d'après la nature des formules. Nous les prendrons dans l'ordre de leur évolution.

L'opposition la plus rudimentaire, la plus voisine d'une simple rivalité, est l'opposition entre deux coutumes : elle naît quand des hommes sont mis en contact avec d'autres hommes qui pratiquent des coutumes différentes, avec des étrangers ; les premiers sont amenés à comparer, à prendre conscience de leur préférence. On arrive à l'antagonisme national, en partie mêlé à la rivalité entre deux pays ; ils'en distingue pourtant, en ce qu'il y entre un embryon de réflexion sur la valeur des coutumes en présence ; ordinairement, chacun préfère sa coutume qui lui paraît la forme normale de la vie humaine. Le phénomène universel est la tendance à mépriser la coutume de l'étranger. Ainsi commence le patriotisme : on en a des exemples à Sparte, Rome, Carthage, au Moyen Age pendant les croisades (opposition entre Welches et

Allemands); au ^{xii}^e siècle, quand les Aquitains viennent à la cour, les gens du Nord les détestent. Cet antagonisme fondé sur une différence de coutumes se manifeste surtout par la haine contre les peuples étrangers, et devient cause de guerre; mais, dans les grands Etats, où plusieurs peuples de coutumes différentes se trouvent unis sous un même gouvernement, il devient principe de division intérieure: à Sparte, hostilité des Périèques contre les Doriens; à Rome, hostilité des Samnites; dans les Etats modernes, questions catalane, irlandaise, polonaise, magyare, tchèque, etc.

Une deuxième espèce est l'opposition entre les opinions religieuses. Chez des peuples différents, elle rend plus violent l'antagonisme national (chrétiens et musulmans); dans un même peuple, elle devient principe de division. Elle est faible dans les sociétés où le gouvernement laisse aux sujets leur culte national, dans presque toutes les sociétés antiques; on ne voit guère qu'à Athènes quelques cas, et encore bien rares, de persécution religieuse, contre Socrate par exemple. Elle devient, au contraire, violente, quand le gouvernement organise une religion obligatoire pour tous les sujets. L'empire romain fournit un exemple frappant du changement dans la position de la question, par suite de son changement de politique en matière religieuse; d'abord tous les cultes nationaux sont tolérés, puis un conflit se produit avec le christianisme à propos des cérémonies d'Etat, auxquelles les chrétiens refusent de prendre part; la lutte devient violente contre les païens, quand le gouvernement a admis la religion chrétienne dogmatique et voulu la rendre obligatoire. Les divisions religieuses se produisent avec l'établissement des religions dogmatiques; on les trouve chez les Juifs, les chrétiens, très violentes surtout entre les sectes chrétiennes, chez les musulmans, chez les bouddhistes.

Une troisième espèce est l'opposition entre les opinions politiques. Elle commence par le conflit sur la façon d'appliquer la coutume en matière politique. Les hommes qui gouvernent s'attribuent plus de pouvoir que les sujets ne leur en reconnaissent; chez les sujets se forme l'opinion que les gouvernants outrepassent leurs droits, et ils qualifient leurs actes d'abus de pouvoir, de déni de justice. Au Moyen Age, on réclame les *libertates*, la justice, c'est-à-dire le respect des droits établis, de la coutume; on réclame les *bonnes coutumes*, on repousse les *novellets*: lutte des barons anglais contre Jean Sans-Terre, qui aboutit à la Grande Charte; Etats généraux de 1355. C'est là la forme la plus générale de l'opposition politique, la seule connue dans le monde antique (sauf à Athènes), dans les Etats de l'Orient musulman, hindou,

chinois. On en a une preuve frappante dans l'embarras des novateurs dans l'empire ottoman : la charte de Gulhané (1839) est présentée comme un retour aux anciennes coutumes. — La réflexion sur les divers régimes de gouvernement, la préférence pour une certaine forme en vertu de raisons théoriques, est un phénomène exceptionnel ; il n'apparaît dans le monde antique qu'après une longue évolution : chez les Grecs, c'est la lutte entre oligarques et démocrates ; à Rome, on ne trouve d'opposition fondée sur une divergence d'opinions politiques qu'avec les Gracques ; le phénomène disparaît pendant l'empire romain, et ne reparait qu'au ^{xiv}^e siècle, sous forme de reproduction des doctrines antiques ; le conflit ne se produit dans la pratique que pendant les luttes de religion, avec les calvinistes en France et en Écosse, avec les Indépendants en Angleterre. C'est, avant tout, un phénomène du monde européen contemporain.

La forme la plus récente est l'opposition entre les opinions sociales. On n'a pas affaire à une rivalité personnelle entre les classes, mais à la division consciente, théorique entre les partisans de deux conceptions opposées relatives à l'organisation économique de la société, à la distribution de la richesse. C'est un phénomène récent, qui s'est manifesté d'abord au cours des conflits entre les partis politiques.

3. Il existe donc entre les hommes deux espèces de motifs de division. Les rivalités ne suffisent pas à constituer un parti au sens actuel du mot ; elles ne produisent que des factions, des coteries, phénomène qu'on retrouve dans toutes les monarchies absolues : coterie formée autour des femmes, des favoris, des parents du prince.

Pourtant ces rivalités contribuent à former les partis. Les rivaux, individus ou groupes, créent une division personnelle, sur laquelle il est facile de superposer une opposition d'opinions. Les rivaux sont naturellement portés à adopter des opinions opposées. Et, comme les rivalités existent dans toutes les sociétés, il est difficile que les partis, quand ils se créent, ne se combinent pas avec des rivalités : même si les gens d'un parti adoptent une opinion pour des motifs purement théoriques, ils entrent dans le parti en y apportant leurs rivalités antérieures, ce qui pousse leurs rivaux à adopter l'opinion opposée. Le phénomène est apparent dans les petites villes, où les opinions politiques, par exemple, sont souvent dictées par des raisons de sympathie ou d'antipathie envers tel ou tel. Les partis religieux du ^{xvi}^e siècle sont formés sur des oppositions d'intérêt ou d'ambition. La conséquence est que les partis ont un caractère mixte, combinent les

rivalités avec les oppositions théoriques ; il n'est pas facile de déterminer lequel des deux motifs domine, de dire si l'opposition d'opinions est le motif profond de la division ou une simple couverture de la rivalité. L'analyse des motifs est faite de façon différente par les membres d'un parti et par leurs adversaires ; les membres du parti mettent en avant les motifs d'opinion et cachent les motifs de rivalité ; les adversaires, au contraire, déclarent que les motifs d'opinion ne sont qu'un prétexte, que le vrai motif est la rivalité des chefs, une opposition d'intérêts matériels ; c'est la théorie moderne des *meneurs*, de *l'assiette au beurre*. De cette attitude réciproque de deux partis l'un à l'égard de l'autre, les exemples abondent : à Athènes, Aristophane attaque les démagogues ; au xvi^e siècle, dans la guerre du Bien public, les adversaires s'accusent réciproquement de ne songer qu'à leurs intérêts personnels ; les Cavaliers ne voient dans Cromwell qu'un ambitieux ; Metternich considère les chefs révolutionnaires comme des gens uniquement préoccupés d'eux-mêmes et de leurs fortunes.

II. Les divisions produites par les rivalités et les oppositions entre des opinions sont le point de départ de la formation des partis ; mais, pour que les partis soient formés, il faut que les adversaires se groupent en grandes masses.

1. Il n'est pas nécessaire que tous les membres de la société se partagent entre les partis ; généralement, au moins dans les grands Etats, la masse reste en dehors de la lutte ; dans les petits Etats, l'indifférence est plus difficile, tout le monde se trouve entraîné ; les villes italiennes en offrent un bon exemple : pour assurer une bonne justice aux habitants, il a fallu établir des podestats étrangers.

En général, on a deux partis, et cela pour une raison pratique. Quand un parti se forme, c'est à la suite d'un désaccord pratique sur la façon d'appliquer le régime, d'une opposition entre ceux qui veulent conserver les institutions, les pratiques existantes, et ceux qui veulent les modifier, entre les conservateurs et les novateurs. Mais il faut considérer que les novateurs peuvent se réclamer d'une coutume plus ancienne ; les barons anglais en 1213 demandent la charte de Henri 1^{er} ; les réformés du xvi^e siècle réclament le retour à la primitive Eglise ; mais ils sont bien novateurs, ils veulent modifier les pratiques suivies de leur temps. Les hommes se répartissent entre les deux tendances, suivant des motifs généraux qui sont de deux sortes : motifs intérieurs, tenant au tempérament, aux tendances, donc motifs individuels ; motifs extérieurs, tenant à la place que chacun occupe dans la

société. On a donc des conservateurs et des novateurs à la fois par nature et position.

En général, sont conservateurs par nature les gens craintifs, d'activité faible, les gens âgés, fatigués, peu instruits, habitués à suivre la coutume, vivant d'une vie monotone, loin des centres d'excitation intellectuelle, par conséquent les paysans, les vieillards, les femmes, les gens ignorants ; sont conservateurs par position, les gens qui profitent du régime établi, membres du gouvernement, fonctionnaires, membres des classes privilégiées. Donc sont conservateurs, les gens qui se trouvent aux deux extrémités de la société, les gens qui dirigent et les gens qui sont le plus dirigés.

Sont novateurs par nature, les gens qui ont besoin d'agir et de s'agiter, les gens instruits, capables de critique, vivant d'une vie variée, sans coutume fixe, dans les centres d'excitation, les jeunes gens, les habitants des villes, les névrosés et les aliénés ; sont novateurs par position ceux qui supportent les charges d'un régime et n'en ont pas le respect, les gens des nations opprimées, les gens exclus du gouvernement ou des privilèges économiques, les gens persécutés ou tenus en dehors de la société, les membres des classes inférieures, les ouvriers, les dissidents, les aventuriers et les criminels. Les centres d'agitation ont toujours été les grandes villes, le Pirée dans la république athénienne, Rome, les villes d'Orient au ^{iv}^e siècle, et, depuis le ^{xvi}^e siècle, les capitales ; aux Etats-Unis, Boston donne le signal du soulèvement contre l'Angleterre.

Les conservateurs et les novateurs tendent d'abord à former chacun un parti, et entraînent derrière eux les moins concertés. A Athènes, on a ainsi les oligarques et les démocrates ; à Rome, les *patres* et la *plebs*, puis les *optimates* et les *populares* ; au ^{xvi}^e siècle, les catholiques et les réformés ; dans les colonies anglaises d'Amérique révoltées contre la métropole, les *loyalistes* et les *patriotes* ; en France, pendant la Révolution, les aristocrates et les patriotes ; en Espagne, les *serviles* et les *liberales*.

Les partis se forment normalement sur l'antagonisme qui intéresse le plus fortement les hommes dans chaque société ; ils prennent des formes différentes suivant l'espèce de conception pour laquelle on se passionne le plus fortement. Dans les cités antiques, on voit des partis nationaux là où plusieurs nations sont réunies sous un même gouvernement, à Sparte, à Rome où les Italiens s'opposent aux citoyens ; mais, surtout, on a des partis politiques, qui se divisent sur la question de savoir quel régime on établira, à quelle partie de la population on donnera la prépon-

dérance ; et, sous cette opposition politique, existe une rivalité de classes qui ne se fonde pas sur une théorie, une rivalité entre les propriétaires et les pauvres.

Avec la domination du christianisme, sous le Bas-Empire, apparaissent les partis religieux ; ils disparaissent après l'écrasement des hérésies. Et, pendant une longue période, la société est trop barbare pour que des partis se forment. La division en partis ne reparait que dans l'Europe chrétienne ; les différentes espèces de partis se succèdent suivant une évolution qui n'est complète que dans l'Europe occidentale ; dans l'Europe orientale, les dernières formes manquent. On a d'abord des partis nationaux, en Suisse, en Ecosse et en Irlande ; puis des partis religieux apparaissent aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles, en France, en Allemagne, en Angleterre et en Ecosse ; les partis politiques sortent des partis religieux : en France, les *politiques* ; dans les Provinces-Unies, les *gomariens* et les *arminiens*, qui sont en même temps orangistes ou républicains ; en Angleterre, les whigs et les tories, qui se divisent sur l'exclusion de Jacques d'York ; ces partis deviennent exclusivement politiques : aux Etats-Unis, la division se fonde sur l'application de la constitution ; en France, sur le régime de gouvernement à établir ; puis des partis politiques apparaissent dans tous les autres Etats. Les derniers venus sont les partis sociaux, qui sortent d'un parti politique, du parti démocratique, dont ils ont gardé le nom en Allemagne, *Sozialdemocrate* ; c'est un phénomène du *xix^e* siècle. Dans l'Europe orientale, on n'a que des partis nationaux ; en Autriche, les gens les plus évolués, les Allemands, commencent à former des partis religieux et politiques.

2. La division en deux partis s'est compliquée dans la plupart des Etats contemporains ; l'évolution a amené la formation de nouvelles divisions, par deux procédés.

a) Quand une révolution victorieuse a chassé du pouvoir l'ancien parti de gouvernement, ce parti subsiste, mais se transforme en parti d'opposition, et le nouveau parti de gouvernement se coupe en conservateurs et novateurs : en Angleterre, on a eu ainsi les Jacobites, les tories, les whigs ; en France, pendant la Révolution, les Feuillants, les Girondins, les Montagnards, et, depuis 1825, les ultras, les royalistes et les libéraux ; puis, après chaque révolution, il est resté un nouveau parti ; en Espagne, les *moderados*, les *progresistas* et les carlistes, et, à partir de 1872, les républicains. Quand il y a ainsi plus de deux partis, les partis extrêmes exercent une action sur le parti intermédiaire ; le centre se scinde ainsi en deux fractions qui inclinent chacune vers un des deux partis extrêmes ; la division du centre a commencé en

France : il s'est partagé en *centre droit* et en *centre gauche*; l'Italie, l'Allemagne ont imité la France.

b) A côté des partis politiques se conservent d'anciens partis nationaux ou religieux.

Le nombre des partis peut ainsi s'accroître à chaque annexion de territoire, à chaque changement de régime. Normalement, il existe donc plus de deux partis ; les faits sont contraires à la théorie du gouvernement par l'alternance entre deux partis ; l'existence de deux partis seulement paraît être un phénomène exceptionnel dans un Etat à vie politique ancienne. Seuls, les pays anglais en sont restés à ce régime rudimentaire, par suite d'une condition exceptionnelle, l'élection des députés au premier tour, sans ballottage ; cette pratique exige la concentration en grandes masses.

III. Les partis, une fois formés, sont amenés à s'organiser. On a là un phénomène analogue à la création d'un gouvernement, mais moins compliqué. Un parti est formé d'une masse d'individus qui opèrent dans un même sens ; il a besoin d'un chef, d'un personnel dirigeant.

1. Ce personnel, analogue au personnel de gouvernement, se forme par le même procédé que le personnel de gouvernement dans une société primitive. Des chefs apparaissent, à qui la masse obéit, parce qu'elle sait que l'obéissance est nécessaire. Quand plusieurs personnages aspirent à devenir chefs d'un même parti, des rivalités éclatent entre eux.

Les chefs sont des hommes qui font accepter leur direction par une supériorité quelconque. La plus grossière et la plus générale est celle qu'on pourrait qualifier de *régionale* : le chef du parti est le chef déchu d'un gouvernement, le personnel dirigeant est l'ancien personnel de gouvernement d'un pays soumis ; le fait est fréquent dans les partis nationaux. D'autres fois, le chef d'un parti possède une supériorité sociale ; c'est un homme d'une grande famille (les exemples abondent à Athènes, à Rome, dans les villes italiennes, pendant la Fronde), ou un membre de la famille souveraine (calvinistes français, orangistes, carlistes). On a vu aussi des hommes devenir chefs de parti, parce qu'ils ont un pouvoir religieux (les pasteurs en Ecosse, les curés en Espagne), ou parce qu'ils sont déjà investis d'un pouvoir officiel (à Rome, les tribuns, les généraux, les gouverneurs des provinces). Souvent aussi, les chefs sont simplement des hommes qui s'imposent par leurs qualités personnelles, surtout des orateurs, des politiques ou des soldats, Pym, Cromwell, Mirabeau, Danton, Cavour, Bismarck ; ou qui se présentent au nom d'une mission divine : le cas se présente surtout dans le monde musulman.

Les chefs constituent le noyau autour duquel s'organise le parti ; ils attirent à eux les opposants, souvent gens de diverses catégories : ainsi les *populares* qui se groupent autour des Gracques ; ainsi les réformés sous François 1^{er} ; ainsi les adversaires de la royauté pendant la Fronde. Dans les régimes où le gouvernement dépend d'une assemblée nombreuse, les chefs servent de centre de ralliement aux députés ; le fait est très apparent, quand la doctrine est contraire à la division en partis, et quand les députés sont entraînés à se grouper malgré la doctrine, dans les assemblées de la Révolution, par exemple.

Dans la plupart des pays et tant que le parti est de formation récente, le personnel dirigeant reste rudimentaire, se réduit à quelques chefs suivis par la masse. Dans les pays où la division est ancienne, une évolution se produit qui aboutit à la création d'une organisation assez compliquée. Quand des membres du parti sont élus membres d'un corps officiel, gouvernement ou assemblée, ils deviennent chefs, et le parti emprunte ses cadres au régime officiel : le phénomène est général dans les Etats contemporains où existent des assemblées politiques. Les membres élus sont eux-mêmes amenés à s'organiser, et arrivent à former le comité du parti. Le personnel se constitue sur le modèle des gouvernements : il se forme un pouvoir délibérant, constitué par l'ensemble des élus, et un pouvoir d'action chargé de faire les opérations pratiques, de préparer le travail, de surveiller les événements. On en a des exemples chez les protestants français et allemands, assemblées des huguenots, Direktorium de l'Union, Defensores en Bohême ; dans les parlements anglais du XVIII^e siècle, avec les leaders et les whips ; et surtout aux Etats-Unis, avec les *conventions* et les *caucus*. Dans ce dernier pays, l'évolution est allée plus loin : on a fait élire les chefs des partis directement par les membres du parti réunis en assemblées, et on a eu ainsi l'assemblée *primary*, la convention nationale, le comité exécutif. En Angleterre, le parti libéral a imité ce procédé, mais incomplètement ; les partis socialistes se sont organisés de même. L'évolution la plus complète se trouve aux Etats-Unis ; chaque parti a une organisation officielle analogue à un gouvernement, la *machine* ; cette organisation a été assez solide pour se conserver même depuis que l'opposition de principes d'où était née la division a disparu.

Normalement, l'organisation ne va pas très loin ; un parti n'a besoin que d'une direction générale, il a peu d'opérations techniques à accomplir, en dehors des élections.

2. Un parti se recrute par deux procédés, l'hérédité et l'enrô-

lement. Normalement, la qualité de membre d'un parti est héréditaire dans les familles : on le voit à Athènes, à Rome, en France, en Angleterre (où chacun des deux partis a son Université), aux Etats-Unis. L'enrôlement est le procédé par lequel se recrutent les partis nouveaux ; il s'opère sur la masse restée indifférente, sur les jeunes gens qui échappent aux traditions de famille ; il est analogue à la conversion religieuse, se fait par les mêmes procédés, porte le même nom, *propagande*. Cette propagande est individuelle ou collective, se fait par la parole ou par les livres et les journaux ; nous l'étudierons en même temps que les moyens d'action des partis.

M. T.

Les catacombes de Rome

Cours de M. MAURICE BESNIER,

Professeur à l'Université de Caen.

VIII

Les peintures des Catacombes ; caractères généraux.

Les catacombes de Rome ne sont pas seulement intéressantes par le témoignage qu'elles nous apportent sur l'histoire du christianisme naissant. Elles renferment, en outre, des œuvres d'art d'une haute valeur et qu'il n'est pas permis de négliger. Nous avons eu l'occasion déjà de remarquer que les cimetières souterrains, pris en eux-mêmes et examinés au seul point de vue de la construction, sont des prodiges d'habileté technique et d'adaptation de la science architecturale aux conditions matérielles les plus difficiles et les plus défavorables. Il y a plus : les galeries de sous-sol de la campagne romaine ont été décorées de peintures, de sculptures, de petits objets divers, qui sont les premiers monuments de l'art chrétien. On doit étudier ces documents précieux et les comparer à la fois aux œuvres païennes contemporaines, dont ils procèdent et aux œuvres du Moyen Age, qu'ils annoncent. Classique par son point de départ et ses procédés, novateur par son inspiration et ses tendances, l'art des catacombes fait la transition, pour

ainsi dire, entre l'art de Pompeï et l'art byzantin et roman; il explique, dans une certaine mesure, le passage de l'un à l'autre.

Il est surprenant, au premier abord, que cet art des catacombes ait pu même naître et se former. Les chrétiens de Rome furent en butte, pendant les trois premiers siècles, aux persécutions de l'Etat romain; la foi chrétienne n'était pas reconnue dans l'Empire; ses adeptes vivaient sous la menace constante des rigueurs du pouvoir, qui, par intervalles, se déchaînaient contre eux avec la dernière violence; avaient-ils le temps et le goût de songer à la pratique désintéressée des arts, qui exige avant tout le calme et la sécurité? Notons d'ailleurs que la religion nouvelle est issue du judaïsme et que la loi de Moïse défend la représentation des êtres vivants; comme le dit Renan dans son livre sur *Marc-Aurèle*, « par son origine première, le christianisme était aussi contraire au développement des arts plastiques que l'a été l'Islam. » Qui ne sait enfin que les premiers chrétiens eux-mêmes ont publiquement témoigné, à maintes reprises, de leur aversion pour toutes les productions artistiques du passé, quelles qu'elles fussent? Saint Paul à Athènes s'indigne de voir partout les images des dieux païens. Les Pères de l'Eglise les condamnent et les méprisent comme de pures idoles: Tertulien nous apprend que les peintres qui se convertissaient étaient mal vus: on leur reprochait d'avoir jadis détourné vers de vains simulacres les hommages dus seulement au Créateur. Les représentations de Dieu le Père et du Christ excitaient l'appréhension: les fidèles ne seraient-ils pas tentés de leur adresser leurs prières, à la façon des païens? Eusèbe, en racontant que l'hémorroïsse guérie par le Christ avait fait exécuter, pour rappeler ce miracle, un bas-relief où Jésus figurait, croit nécessaire de l'en excuser: un reste d'habitudes païennes l'entraînait. Le même historien déclare ailleurs qu'il ne convient pas à un chrétien de souhaiter voir un portrait de Jésus. Le concile d'Elvire, tenu en Espagne sous le règne de Dioclétien, défend de placer des tableaux dans les églises et de peindre sur les murailles ce qui est vénéré et adoré.

Et cependant, malgré tant d'obstacles et de préventions, il y eut dans les catacombes, dès le ^{II}^e siècle et à la fin même du ^I^{er}, une peinture, une sculpture, un mobilier funéraire chrétiens; selon le mot de Renan, « transporté chez des peuples amis de l'art, le christianisme devint une religion artistique ». Comme leurs ancêtres et leurs contemporains païens, les Romains convertis à la foi du Christ ne purent se dispenser d'incarner leurs croyances et leurs idées en des formes concrètes. Le sentiment

populaire fut plus puissant que tous les antécédents judaïques et tous les raisonnements des théologiens ; au milieu des plus redoutables persécutions, les chrétiens ornèrent les sépultures de leurs morts. De tout temps, en Italie, on avait éprouvé le besoin de donner aux tombes une riche décoration, de peindre des fresques sur les parois des chambres funéraires, de sculpter les faces extérieures des sarcophages, de déposer auprès des défunts des vases et des bijoux. C'est ainsi que faisaient déjà les Etrusques ; l'exploration de leurs nécropoles nous a rendu d'admirables peintures et de nombreux objets de prix ; les fouilles de Cornéto-Tarquiniées sont justement célèbres. La même mode fut de bonne heure adoptée par les Romains. On peut se faire une idée de ce qu'était leur art funéraire à la belle époque, au premier siècle de l'Empire, en visitant à Rome les hypogées païens de la voie Latine ; ce sont d'anciennes sépultures creusées dans le sous-sol, à peu de profondeur ; des peintures et des stucs recouvrent les murs et les voûtes ; on y retrouve les mêmes procédés et le même esprit qu'à Pompeï. Quand les chrétiens, se conformant eux aussi à l'usage traditionnel, cherchèrent à embellir et à enjoliver l'intérieur de leurs galeries souterraines, ils n'oublièrent pas les modèles que leur donnaient les païens.

L'ornementation des catacombes est très variée ; elle diffère d'une époque à une autre, et d'un cimetière à un autre cimetière. Mais nulle part, à aucun moment, les chrétiens n'y ont renoncé ; il leur paraissait indispensable d'introduire quelque élément artistique dans leurs cryptes sombres et leurs étroits couloirs. Parfois, ils se sont bornés à tailler en cordons, le long des voûtes, le tuf même dans lequel ils creusaient ; ils sculptaient dans la roche des pilastres massifs supportant des chapiteaux, ébauche rudimentaire de décor sculptural assez fréquemment usitée au III^e et au IV^e siècle. Au cimetière de Prétextat, qui date du III^e siècle, ils ont employé la brique et la terre cuite pour revêtir les murs d'un ambulacre et le surmonter d'une corniche élégante. Ils savaient se servir habilement des stucs ; dans la chapelle grecque du cimetière de Priscille, bâtie au temps des Antonins, courent des festons et des rinceaux ; dans le cimetière de Domitille, la voûte d'une galerie du IV^e siècle est formée de caissons de stuc. Le marbre est utilisé souvent comme élément décoratif ; la crypte papale à Saint-Calliste ne renfermait aucune peinture, mais le sol et les murs étaient revêtus de plaques de marbre ; il en était de même dans la crypte des saints Felices et Agapetus au cimetière de Prétextat. Les inscriptions contribuaient à embellir les chapelles et les galeries ; elles met-

taient de la variété dans la monotonie des surfaces : inscriptions funéraires grecques ou latines bouchant les *loculi*, longues épitaphes métriques du pape Damase au *iv^e* siècle, graffites tracés à la pointe par les visiteurs ou les pèlerins. Les inscriptions sont quelquefois accompagnées de dessins au trait, fort simples, qui figurent des signes symboliques, des emblèmes chrétiens, ou de purs motifs ornementaux dépourvus de toute acception mystique. La sculpture ne jouait qu'un rôle médiocre et subalterne. La mosaïque, si répandue à Pompeï et qui devait prendre une si grande extension par la suite dans l'art chrétien lui-même, lors de la construction des basiliques après la paix de l'Eglise, à Rome, à Ravenne, à Byzance, apparaît à peine dans les catacombes. L'une des rares mosaïques qu'on y ait rencontrées, le portrait d'une femme nommée Simplicia Rustica, comme l'apprend une inscription, provient du cimetière de Cyriaque.

Si la sculpture et la mosaïque n'ont, dans les cimetières souterrains, qu'une importance secondaire, la peinture au contraire y tient la première place. Les chrétiens ont partout multiplié les fresques. Nous en connaissons, dès à présent, un nombre considérable, et, chaque année, les fouilles nouvelles en ramènent encore à la lumière. Beaucoup ont péri depuis leur découverte, soit par la faute des hommes, qui ont négligé de les mettre à l'abri des dégradations ou qui même les ont détruites, soit par l'effet du temps, de l'air et de la lumière, qui attaquent et effacent les vieilles couleurs. Bosio avait fait une étude particulière des peintures cimétiérales ; les planches gravées de sa *Rome souterraine* en donnent des reproductions ; quels que soient les défauts des images qu'il nous a ainsi transmises, très approximatives et infidèles, elles rendent encore de grands services : plusieurs des fresques dessinées par Bosio ayant disparu depuis le *xvii^e* siècle, on est bien forcé, en ce qui les concerne, de s'en rapporter à son témoignage. De 1851 à 1855 furent publiés à Paris six grands volumes in-folio, dus à L. Perret, édités aux frais de l'Etat français sous le contrôle d'une commission composée d'artistes, de critiques d'art et d'archéologues, Ampère, Ingres, Mérimée, Vitet. Les planches des trois premiers tomes sont consacrées à l'architecture et aux peintures murales des catacombes, celles du quatrième aux lampes et aux verres, celles du cinquième aux inscriptions ; le sixième tome contient le commentaire de toutes ces illustrations, dont beaucoup sont en couleur. Perret avait préparé son ouvrage à Rome même, où il passa cinq années, surveillant le levé des plans de galeries et la confection des calques et des copies de toutes les peintures et inscriptions alors acces-

sibles ; il avait eu pour principal collaborateur dans cette tâche délicate Savinien Petit. Il faut rendre hommage à son zèle et à sa patience, mais l'œuvre qu'il entreprenait était prématurée. De Rossi n'avait pas commencé ses fouilles au moment où Perret se trouvait à Rome, et l'on ne pouvait pas encore dire que l'on connût vraiment les catacombes et leur art. D'autre part, les procédés de reproduction auxquels on recourait vers 1850 étaient insuffisants ; dans les années qui suivirent, l'application de la photographie à l'étude des monuments figurés fit faire à celle-ci des progrès immenses et inattendus ; la photographie saisit l'image brute, telle qu'elle est, sans y rien changer ; un dessinateur ou un copiste, quoi qu'il fasse, interprète forcément ce qu'il a sous les yeux. D'ailleurs, les auxiliaires de Perret et Perret lui-même ne prétendaient pas faire œuvre d'archéologues ; ils voulaient seulement révéler les catacombes au public français, qui les ignorait ; ils n'avaient pas les scrupules d'exactitude minutieuse que doit posséder un vrai savant. Leurs prétendues copies des fresques murales sont singulièrement éloignées des originaux. Le contour général et la disposition d'ensemble ont été respectés ; mais l'expression des physionomies, le tracé des draperies, sans parler de la nuance même des couleurs, ne ressemblent guère aux modèles. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer ces planches à de simples photographies : le contraste est frappant. La tentative de Perret eut, malgré tout, un bon résultat : elle piqua au vif la jalousie des Romains et stimula leur zèle ; ils regrettèrent qu'une tâche aussi considérable eût été menée à bien par un étranger ; ils mirent leur point d'honneur à faciliter les premiers travaux de J.-B. de Rossi, pour qu'il pût faire mieux que son devancier. Nous n'en sommes plus réduits maintenant à nous servir uniquement des recueils si imparfaits de Bosio et de Perret. Les volumes parus de la *Roma sotterranea* de J.-B. de Rossi contiennent des planches en couleur, suffisamment exactes, bien qu'on n'ait pu y rendre tout à fait l'aspect des fresques avec les cassures de la superficie. Les planches des deux in-folio consacrés par Roller aux catacombes de Rome ont l'avantage d'être des héliogravures ; elles ne donnent pas les couleurs, mais, comme elles sont faites d'après des photographies, par des procédés mécaniques, elles ont la sincérité absolue qu'on doit exiger avant tout en ces matières. Tout récemment (1903), un érudit allemand, disciple de J.-B. de Rossi, Mgr Wilpert, a fait paraître un ouvrage considérable sur les peintures des catacombes ; Mgr Wilpert, qui habite Rome depuis de longues années, s'est spécialisé dans ces études ; on peut attendre de lui la plus rigoureuse

exactitude et les appréciations les plus compétentes ; pour l'établissement de ses planches en couleur, il a profité de tous les perfectionnements réalisés depuis le temps même où de Rossi publiait ses livres.

C'est à l'aide de tous ces secours qu'il nous est possible d'aborder l'examen de l'art chrétien primitif. Essayons d'abord de dégager les caractères généraux des peintures murales.

..

Il convient de se demander, en premier lieu, comment ces peintures sont exécutées, d'après quels procédés, et quelle en est la technique. Comme à Pompéï, nous nous trouvons ici, presque partout, en présence de fresques : les couleurs sont étendues au pinceau et à l'eau sur l'enduit frais des murs. L'architecte païen Vitruve donne des indications très précises sur la façon de préparer les surfaces. Quelquefois la fresque est terminée à la détrempe : les couleurs sont délayées dans une substance liante (gomme, lait, œufs ou colle) et l'on applique au mur une préparation analogue, sur laquelle on étend ensuite les couleurs. A Pompéï et aux catacombes la détrempe n'est usitée qu'exceptionnellement. Les artistes chrétiens, à l'imitation des païens, apportaient tous leurs soins à recouvrir d'un enduit les murs qu'ils se proposaient de peindre à la fresque. L'examen de la composition même de cet enduit permet souvent de dater les œuvres qu'il supporte ; il est d'autant plus fin et mieux fait que les peintures sont plus anciennes. Aux deux premiers siècles, il comprend trois couches superposées, d'un millimètre d'épaisseur chacune : la première en tuf broyé, la deuxième en sable fin, la dernière en poussière de marbre. A partir du III^e siècle, sa fabrication est beaucoup plus négligée ; il n'y a plus qu'une seule couche, en tuf broyé. Pour appliquer les peintures sur l'enduit, on commence par tracer le contour des figures, soit avec une pointe métallique, soit au trait avec un pinceau. La technique des fresques, aussi bien que la préparation de l'enduit, varie selon les époques. A l'origine, les couleurs sont diverses et bien nuancées ; les personnages et les accessoires se détachent en vert, rouge et jaune sur un fond clair ; les chairs sont légèrement indiquées, les ombres bien portées, la lumière également répandue. Le mérite des artistes est d'autant plus grand qu'ils travaillaient dans l'obscurité, à l'intérieur de galeries et de cryptes fort mal éclairées, où le soleil ne pénétrait jamais. Plus on va et plus la facture est imparfaite ; les couleurs ne s'harmonisent plus, les chairs sont lourdes et jau-

nâtres ; la même décadence atteint l'art païen des III^e et IV^e siècles et l'art chrétien contemporain.

Nous aimerions à connaître les artistes des catacombes, à savoir leurs noms et leur histoire. Malheureusement, nous n'avons plus que leurs œuvres ; faute de textes épigraphiques ou littéraires, leur personnalité nous échappe. Quelques-uns d'entre eux, surtout dans les premiers siècles, devaient être singulièrement habiles et bien exercés, formés à la meilleure école. Ils ressemblaient très certainement aux artistes et artisans de Pompeï. Il n'y avait point parmi eux de grands maîtres, de créateurs géniaux imaginant des genres ou des sujets nouveaux. Mais ils étaient tous ou presque tous des techniciens habiles, rompus à la pratique de leur métier, capables de mettre en valeur le plus heureusement possible les éléments artistiques qu'il leur était permis d'utiliser. Leur invention est pauvre. Ils ne puisent qu'à deux sources : l'art païen et l'enseignement ecclésiastique. Ils représentent toujours les mêmes sujets, et presque toujours de la même façon. Si les détails varient, la disposition générale reste identique. L'histoire de Jonas, les scènes de banquets, les images d'Orantes sont multipliées à profusion. On observe à Pompeï une pareille monotonie, une constante réapparition des sujets, des motifs et des types une fois adoptés. En revanche, et comme à Pompeï toujours, ces peintres se recommandent par des qualités remarquables d'exécution. Il ne faut pas leur demander, assurément, de rendre avec perfection l'harmonie des formes, d'achever leurs tableaux, où les incorrections de dessin ne sont pas rares. Presque jamais ils ne sont en état de produire sur nous une impression de profonde et sereine beauté. Ils travaillent vite et s'attachent surtout aux effets d'ensemble. Leur art est essentiellement décoratif. Du moins, dans ces limites, les artistes chrétiens font preuve d'une rare souplesse et d'une merveilleuse ingéniosité. Peignant dans le sous-sol et avec un éclairage des plus défectueux, décorant des murs inégaux et sans cesse interrompus par les niches mortuaires, ils ont su malgré tout tirer parti à merveille de ces irrégularités mêmes ; les tombes sont encadrées d'ornements ; les voûtes se transforment en berceaux de feuillages, s'égaient d'architectures légères ou de paysages, qu'entourent des guirlandes. Les murs et les plafonds de la chambre d'Ampliatius et de la chapelle grecque au cimetière de Priscille rappellent tout à fait les fresques de la maison de Livie au Palatin et de tant de maisons pompéiennes. Ils sont divisés en compartiments par des lignes droites ou courbes qui se coupent ; les sujets particuliers, panneaux ou tableaux, prennent place au milieu d'un en-

semble ornemental très développé et très varié ; ces panneaux ont souvent une forme rectangulaire ou carrée, mais ceux qui sont situés dans le renforcement des *arcosolia* sont nécessairement demi-circulaires. C'est peut-être dans la décoration des voûtes et plafonds des cryptes historiques que les peintres chrétiens font preuve de la plus grande habileté. Ils ont tout un système, une formule à laquelle ils restent fidèles et qu'ils reproduisent presque partout ; les différences tiennent seulement à l'état variable des surfaces ou aux nécessités des sujets. Au centre de la voûte est un médaillon, encadré d'un cercle, d'un carré ou d'un octogone, avec, tout alentour, de petites compositions, limitées elles-mêmes par un second cercle plus large ; dans les espaces vides, aux angles, sont disposés d'autres sujets, des figures, des oiseaux, des dessins géométriques.

Les rapports qui unissent l'art chrétien des catacombes à l'art païen des mêmes temps sont nombreux et étroits. En passant de Pompeï aux cimetières de la campagne romaine, nous ne changeons pas de milieu ; de part et d'autre, nous rencontrons la même technique, les mêmes procédés, le même style. Tout au plus, la décoration classique s'est-elle simplifiée aux catacombes, pour mieux s'adapter au milieu et à l'éclairage. Evidemment les peintres chrétiens ont appris des païens leur métier et se sont leurs héritiers, leurs continuateurs directs. Ce sont les païens qui leur ont montré à traduire en quelques traits simples et expressifs les attitudes et les mouvements, à disposer légèrement sur les corps de leurs personnages de souples vêtements bien drapés, à composer enfin leurs tableaux avec élégance et sobriété. Les scènes qu'ils représentent sont toujours limitées à quelques personnages ; l'étroitesse des salles, l'impossibilité du recul, l'insuffisance de la lumière empêchaient qu'on se risquât davantage. Le costume est partout le même, copié sur celui que portaient les Romains de l'époque impériale, et attribué indistinctement à tous les personnages. Mais les artistes des catacombes ne s'inspirent pas seulement des procédés généraux des païens ; ils leur empruntent encore certains motifs. Les ornements des plafonds et des murs, on l'a vu, sont de pur style pompeïen : ces arabesques, ces oiseaux, ces fleurs, ces bucranes et ces masques, ces Saisons n'ont rien qui choque la foi chrétienne et ne sont que d'agréables images plaisant aux yeux. Lorsqu'il ne s'agissait plus de simples ornements, mais de scènes véritables, il fallait bien, en représentant des motifs bibliques ou chrétiens, imiter les types créés auparavant par les païens. Un art ne s'improvise pas. Instinctivement, on se souvenait des figures qu'on

avait pu voir retracées ailleurs. Des éléments empruntés à l'art profane antérieur ou contemporain pénètrent jusque dans les œuvres les plus religieuses par le sujet et la tendance. Parfois ce sont simplement des détails : l'arche de Noé rappelle le coffre de Danaé des peintures pompeïennes ; la baleine qui engloutit Jonas n'est autre que le monstre d'Andromède ; le char qui entraîne Elie au ciel est celui de Phaëton ; le tombeau où reposait Lazare a l'aspect d'un mausolée romain. Ailleurs, les chrétiens adoptent une figure même de l'art païen, mais en lui donnant un sens nouveau, allégorique et mystique ; l'image conventionnelle de l'Orante dérive du type de la Pietas antique ; le Bon Pasteur portant une brebis sur ses épaules est inspiré de l'Hermès cryophore ; le Christ qui attire à lui les âmes apparaît sous les traits d'Orphée charmant les animaux.

Puisque l'art des catacombes doit tant à l'art profane de l'époque impériale, il est tout naturel que le développement chronologique, l'histoire et les transformations de l'un et de l'autre aient été pareils. On a souvent beaucoup de peine à dater les fresques des cimetières souterrains ; il faut examiner de près leur technique, le détail des physionomies et des draperies, la nuance des couleurs et la composition de l'enduit sur lequel elles sont appliquées. Certaines particularités sont caractéristiques : le monogramme constantinien n'apparaît qu'après la paix de l'Eglise, en 313 ; la tête du Christ et des saints n'est entourée du nimbe qu'au iv^e siècle. En tenant compte de tous ces indices, on peut grouper les fresques des catacombes en quatre catégories, correspondant à quatre époques distinctes. Dans la première (i^{er} et ii^e siècle), l'art chrétien est encore tout voisin de l'art païen de la belle époque ; il s'applique à peu près exclusivement à la décoration ornementale ; la facture est très soignée, le style sobre et pur ; à ce temps remontent, avec les stucs de la chapelle grecque, les peintures de la chambre d'Ampliatius et du vestibule des Flaviens, les plafonds des cryptes de Lucine. Dans la deuxième phase, au iii^e siècle, les peintres reproduisent certains sujets païens, dont ils changent la signification, et composent des ensembles importants qui ont une valeur doctrinale et dogmatique ; alors on imagine le type de l'Orante ; les chambres dites des Sacrements au cimetière de Calliste sont le chef-d'œuvre de cette période ; malheureusement, la technique est alors en décadence et l'exécution souvent plus faible qu'à l'âge précédent ; on se ressent de l'affaiblissement général de l'art, même païen, sous les Sévères et pendant l'anarchie militaire. La troisième phase, le iv^e siècle, est marquée par une renaissance véritable,

dont Constantin est le promoteur : l'exécution s'améliore ; les sujets tirés de la vie réelle s'ajoutent aux simples motifs ornementaux et aux ensembles dogmatiques : on voit, sur certaines fresques, des intérieurs d'ateliers, des étalages de marchands. A partir du v^e siècle, l'art se fige, devient hiératique et conventionnel : il annonce le style de la peinture byzantine. D'ailleurs, pendant la domination byzantine elle-même et jusqu'au ix^e siècle, en plein Moyen Age on peint encore des fresques nouvelles dans les catacombes.

Si grande qu'ait été l'influence exercée par l'art païen sur l'art chrétien à sa naissance, elle ne doit pas nous faire méconnaître la très réelle originalité de celui-ci. On a souvent exagéré les rapprochements et forcé les comparaisons. Raoul Rochette, vers 1830, prétendait que tout aux catacombes était païen et que les peintures les plus chrétiennes en apparence dérivait uniquement de modèles profanes. Les découvertes et les travaux ultérieurs ont donné un éclatant démenti à ces théories excessives et téméraires. On a même prouvé qu'un hypogée dont les peintures avaient fourni à Raoul Rochette l'un de ses arguments les plus forts n'était pas chrétien mais mithriaque : il abritait les restes de païens sectateurs du dieu solaire des Perses ; il n'est donc pas étonnant que les sujets figurés sur ses murs n'aient rien de chrétien. En réalité, si l'on veut bien comprendre l'art des catacombes, il faut faire place, à côté de l'influence des ateliers païens, à l'influence aussi de l'enseignement ecclésiastique. Les artistes qui travaillaient dans les cimetières souterrains ont étudié leur métier au dehors, mais ils sont chrétiens, profondément pénétrés des doctrines nouvelles et attachés à leur foi. Ne fallait-il, pas une véritable abnégation pour peindre ces fresques que jamais la pleine lumière du jour ne devait éclairer ? Lorsque les modèles profanes ne les guidaient plus, c'est à la direction de leurs prêtres et de leurs prédicateurs qu'ils s'en remettaient. Tous les sujets traités aux catacombes ne sont pas d'origine païenne, et ceux-là même qui viennent des païens ont été modifiés et interprétés dans le sens chrétien : Orphée, au lieu d'être entouré de nombreux animaux, n'a plus à ses côtés que deux brebis et tend à se confondre avec le Bon Pasteur. Les autres sujets, d'abord des signes symboliques, la colombe, le poisson, l'ancre, la lyre, puis des épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament, furent suggérés aux artistes par l'enseignement de l'Eglise. On s'est demandé quelquefois pourquoi certains thèmes étaient choisis à l'exclusion de tous les autres, pourquoi certaines scènes sont répétées indéfiniment, alors que certaines autres ne reviennent qu'à de rares

intervalles : les images de Jonas abondent à Saint-Calliste, les scènes de banquets funèbres au cimetière des saints Pierre et Marcellin. Cette inégale répartition des motifs picturaux dans les catacombes tient à l'action exercée par la prédication chrétienne ; les artistes se sont attachés de préférence aux événements dont ils entendaient parler le plus souvent ; ils retracent les épisodes de l'histoire sacrée qu'ils connaissent le mieux. Cependant ils n'ont pas subi passivement la direction des prêtres ; ils n'ont pas abdiqué leur initiative ; ils en prennent à leur aise avec les textes religieux ; des préoccupations de métier, des raisons d'ordre et de symétrie les décident sans peine à modifier tel ou tel détail ; lorsqu'ils représentent l'Adoration des Mages, ils n'hésitent nullement à introduire dans leurs tableaux, non pas toujours trois Mages comme le veut la tradition, mais deux ou quatre si l'harmonie de la composition l'exige. Ces légères licences, parfaitement légitimes, n'altèrent en rien le caractère profondément religieux de la peinture des catacombes. L'art païen sous l'Empire est sensuel et voluptueux ; les sujets qui l'attirent sont tirés des légendes galantes de la mythologie ; ses peintures ne comportent aucun enseignement didactique ou moral ; elles sont faites pour plaire, pour distraire les yeux et reposer l'esprit par des spectacles gracieux et amusants. Tout autre est l'art chrétien dès sa naissance ; les peintres prétendent instruire en même temps que récréer ; un sentiment très pur de constante réserve et de chasteté les inspire ; ils évitent les nudités ; les seuls personnages nus qu'on voie dans leurs œuvres sont des Génies ou des Amours, des personnages allégoriques comme les Saisons, des héros de l'Ancien Testament comme Adam, Eve et Jonas, ou encore Jésus au baptême. Ils ont le dessein arrêté de ne rien proposer aux regards des fidèles qui puisse les choquer ou les détourner des graves pensées auxquelles invite la contemplation des sépultures dans les galeries des catacombes et des cérémonies liturgiques dans les cryptes souterraines. Ces préoccupations morales et édifiantes ont transformé l'art et lui ont rendu l'élévation et la noblesse que depuis longtemps les Alexandrins ou leurs imitateurs lui avaient fait perdre.

M. BESNIER.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Emile Faguet, Alfred Croiset, Jules Martha, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M. J... F... à P... Un de nos clients nous propose à des conditions exceptionnelles de bon marché les années 1894-95, 1895-96, 1896-97, 1897-98, 1898-99, 1899-1900 de la *Revue*. Nous sommes prêts à faire profiter de cette occasion le premier de nos abonnés qui voudra bien nous en exprimer le désir.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

LIVRES

DE

DISTRIBUTIONS DE PRIX

Tous les ouvrages sont illustrés de nombreuses gravures

320 VOLUMES en 15 séries

Nous envoyons franco sur demande :

Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
ENSEIGNEMENT SECONDAIRE,

Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

Nous envoyons également franco sur demande :

LE LIVRE DES VACANCES, plaquette illustrée, renfermant plus de 300 analyses d'ouvrages de lecture et de prix pour Ecoles primaires et Ecoles primaires Supérieures, à toutes les personnes désireuses de faire un choix de livres pour les prochaines distributions de prix. Pour recevoir cette brochure, il suffit d'adresser une carte de visite sous bande, timbrée à un centime, à M. l'Administrateur de la Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 15, rue de Cluny, PARIS.



Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS ET

CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

673 LES POÈTES SECONDAIRES DU XVIII^e SIÈCLE. —
Lefranc de Pompignan. — II......

Émile Faguet,
de l'Académie française.

684 L'HISTOIRE A ROME. — *Les historiens secon-*
daire au 1^{er} siècle......

Jules Martha,
Professeur à l'Université de Paris.

691 LA PSYCHOLOGIE. — *Classification des faits*
de conscience.....

Victor Egger,
Professeur à l'Université de Paris.

704 LA JEUNESSE DE LAMARTINE.....

Maurice Masson,
Professeur à l'Université de Fribourg.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1904.	
		Etranger	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième,
Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années

DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* Revue des Cours et Conférences : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre : il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la Revue des Cours et Conférences est à *bon marché* : il suffira

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes secondaires du XVIII^e siècle.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Lefranc de Pompignan ; ses œuvres (suite et fin).

Nous avons suivi d'assez près la biographie de Lefranc de Pompignan, et commencé l'examen de ses œuvres par le *Voyage en Languedoc et en Provence* écrit à l'imitation de celui de Chapelle et Bachaumont. Il nous reste à étudier les *Poèmes sacrés*, les *Odes* et les poésies lyriques proprement dites, enfin quelques poésies qui n'ont pas de caractère précis, qui sont des poésies légères et de circonstance.

Les *Poèmes sacrés* ont paru, une première série en 1751, une seconde en 1755 ; ce sont donc bien eux qui ont ouvert les portes de l'Académie à Lefranc, puisqu'il y est entré en 1759. Avant d'entreprendre la lecture de ces poèmes, je voudrais voir de quelle manière ils ont été accueillis par le public et, d'autre part, comment Lefranc de Pompignan les considérait. Il est intéressant, en effet, de connaître les idées de Lefranc sur la poésie religieuse, et c'est par là qu'il est rationnel de commencer notre étude. Lefranc a écrit pour ses poèmes un discours préliminaire. Je ne vous le lirai pas, parce qu'il est assez long et renferme beaucoup de verbiage : le verbiage consiste en ce que Lefranc ne

laisse pas échapper l'occasion de dire leur fait aux hommes qui ne pensent pas comme lui, qui n'ont pas de religion ou surtout qui attaquent la religion. C'est là de la polémique ; voyons plutôt quelles sont les idées de Lefranc. Il commence par se réclamer de Rousseau, qui était considéré, non sans raison, comme un poète distingué et même comme un très grand poète ; c'était l'opinion de tout le XVIII^e siècle : Chateaubriand lui-même, l'initiateur du romantisme, était grand admirateur de J.-B. Rousseau. Ensuite Lefranc dit que son genre a été cultivé en France depuis la Renaissance des lettres ; seulement, il remarque que, sauf par Rousseau, il a été traité de façon médiocre. On ne sait pas assez faire, d'après Lefranc, ce que lui-même a la prétention de faire : s'appesantir sur ce qu'il y a de profond et de vivant dans la poésie religieuse. Pour bien traiter cette poésie, il faudrait pouvoir lire les évangiles dans le texte hébreu ou grec. Mais, en général, les poètes français se contentent de la traduction de la Vulgate, qui est bonne sans doute, mais qui souvent affaiblit ou affadit l'original. Là-dessus Lefranc est du même avis que Cotin, le bon abbé Cotin. L'ennemi de Boileau connaissait le grec et l'hébreu, et n'était pas fâché de le montrer, quand il défendait telle ou telle tournure et prouvait que, si elle était bizarre, elle n'en était pas moins conforme au texte. Mais revenons à Lefranc, et voyons ce qu'il dit :

« On traite un peu trop légèrement ce genre de poésie. On croit qu'il est fort facile de composer une ode sacrée, un cantique, et tel versificateur, qui n'oserait traduire un passage de Virgile, aura moins d'égards pour le texte de Moïse ou de David. Souvent même, il n'a qu'une notion très imparfaite de ces effrayants modèles, qu'il lit superficiellement dans la Vulgate ou dans une traduction française. Le plus sûr serait de consulter à la fois le texte hébreu, la version des Septante et la Vulgate... Qu'on ne s' imagine pas connaître toutes les richesses poétiques de l'écriture, si l'on n'en juge que par la traduction latine. Il est beaucoup resté dans l'original. Par exemple, et ce trait-ci je le rapporte parmi une infinité d'autres qu'on pourrait choisir au hasard, on lit ainsi dans la Vulgate le huitième verset du psaume 138 : *Si sumpsero pennas meas diluculo, et habitavero in extremis maris* : si je prends mes ailes au point du jour, et si je vais habiter aux extrémités de la mer. L'hébreu dit : Je prendrai les ailes de l'Aurore, etc., ce que j'ai tâché d'exprimer par ces quatre vers :

Quand des ailes de l'Aurore
J'emprunterais le secours

Et qu'aux mers du peuple more
J'irais terminer mon cours...

Dans la version latine, le Psalmiste traverse les flots avec ses propres ailes ; dans l'hébreu, il prend celles de l'Aurore. Cette dernière image a bien plus de hardiesse et de rapidité. Que de sentiment et de douceur dans ce *Point du jour* personnifié, dans cette *Etoile du Matin* dont on emprunte les ailes ! L'imagination s'allume à la vue de pareils objets.... » Ici, Lefranc développe un peu, et nous passons ; mais tout ce qu'il a dit est fort juste.

Maintenant, demandons-nous de quelle manière Lefranc a prétendu présenter au public l'esprit même du peuple hébreu et l'inspiration hébraïque dans toute sa force. Sur ce point, il a parfaitement raison, et d'autant plus qu'il pourrait s'appuyer sur l'autorité de Bossuet ; on a fait un livre, tout un livre des fragments des livres hébreux cités par Bossuet ; Bossuet traduit à la manière de son temps : il fait de belles infidèles ; il traduit de manière à se faire comprendre, avec de légères paraphrases, de légères circonlocutions, qui sont l'équivalent du texte ; il s'applique à donner comme la vibration du cœur même du prophète hébreu. Lefranc de Pompignan aurait pu se couvrir de l'autorité de Bossuet quand il écrit : « L'Ecriture, en général, ne saurait être traduite intelligiblement sans additions ni périphrases. Pour rendre le sens, il faut suppléer à la lettre... S'il est permis d'en user ainsi dans les traductions en prose, la liberté doit encore être plus grande dans les traductions en vers ; et, si l'on admet la périphrase ou le supplément dans les livres de l'Ecriture, dont l'intelligence est moins difficile, tels que le Pentateuque et tous les livres historiques, on approuvera bien davantage ces sortes d'explications dans les Psaumes et dans les Prophéties, dont le sens mystérieux, le langage figuré, les expressions hardies et singulières n'offrent partout qu'embaras et difficultés. C'est traduire exactement, et même avec précision, David ou Habacuc que de donner à leurs pensées, très claires en elles-mêmes, le degré de lumière qu'elles auraient à nos yeux, si le langage humain dont se servaient ces interprètes du ciel, avait pu suivre la rapidité de l'Esprit divin qui les animait. Cette inspiration remplissait tellement les prophètes et les écrivains inspirés, que les mots ne pouvaient dans leur bouche marcher de front avec les choses, sans un désordre visible et sans des omissions fréquentes de plusieurs parties du discours. On le remarque principalement dans les ouvrages de saint Paul, et c'est à la véhémence de l'action surnaturelle, qui entraînait son cœur et sa plume, qu'on doit attribuer ces lieux difficiles à entendre dont parle saint Pierre. » Voilà donc

la façon très consciencieuse et diligente, tout à fait savante et critique, de notre auteur. Nous verrons, dans la suite, quelles ont été ses qualités purement littéraires.

Comment les poésies de Lefranc furent-elles accueillies ? Elles le furent comme elles devaient l'être : elles eurent le plus grand succès littéraire possible auprès de la critique, des bons juges, de tous ceux qui s'occupaient de lettres. Mais les œuvres de Lefranc restèrent à peu près en entier chez le libraire ; et cela est facile à comprendre. Le siècle n'était pas à ce genre ; la mode n'y était plus. Au XVIII^e siècle, les esprits étaient tout à fait détournés de ce genre de préoccupation, n'aimaient que ce que Lefranc détestait de si bon cœur : la poésie philosophique, le discours philosophique et tout ce qui est philosophique. Laharpe, qui a suivi de très près toute l'histoire du talent et du succès de Lefranc, écrit : « Les *Poésies sacrées*, dont une partie parut en 1751, une autre en 1755, et qui furent enfin réunies dans une fort belle édition in-4° en 1763, ne reçurent d'abord que des éloges unanimes de tous les journalistes du temps ; mais ce qui prouve qu'en aucun temps les journalistes n'ont décidé de la fortune des ouvrages, c'est que les *Poésies sacrées*, aussi préconisées qu'il est possible, sans être censurées nulle part, n'eurent cependant aucun succès dans le monde, n'y firent que très peu de sensation ; et l'édition in-4° resta chez le libraire... Rien ne contribua plus peut-être au discrédit de ces *Poésies* qu'un panégyrique si extraordinaire, en effet, qu'il sera toujours cité comme un phénomène unique en ce genre. »

Ce panégyrique, c'est un éloge des *Poésies sacrées* prolongé pendant près de deux cents pages, et qui est, s'il vous plaît, du marquis de Mirabeau. Le marquis était peut-être l'ami du genre humain ; il fut, en la circonstance, l'ami de Lefranc de Pompignan, mais il ne se montra pas l'ami des lettres : de la manière dont il loua Lefranc, il ne pouvait qu'écarter de l'œuvre les lecteurs de goût. Il me suffira de vous lire quelques passages de Laharpe pour justifier ma critique : « Le marquis de Mirabeau s'avisa tout à coup de se porter pour législateur en poésie, après avoir voulu l'être en administration, en culture, en finances... Mais les dix années qu'il prétendait avoir données aux études littéraires prouvent seulement qu'il y a des passions malheureuses, et personne n'en douta quand on lut sa dissertation en deux cents pages in-4°, plus longue du double que le recueil de poésies dont il rendait compte... Mais, d'ailleurs, ce Mirabeau était bien la plus mauvaise tête qui ait jamais été frappée du soleil de notre Midi, et le plus extravagant écrivain dont les travers aient signalé cette époque..

Celui de sa dissertation ne pouvait faire de mal qu'à lui-même et au poète qu'il divinisait (vous verrez, tout à l'heure, que c'est bien là le mot propre)... » Et Laharpe rappelle quelques passages du panégyrique : « Fréron, jugeant toujours l'homme plus que l'écrivain, n'avait pas épargné l'encens à un président de cour souveraine ni à un homme de qualité, son panégyriste. Il n'avait pu cependant s'empêcher de trouver un peu d'excès dans les louanges du marquis de Mirabeau, qui n'étaient jamais mêlées de la plus légère apparence d'improbation. Il eut le courage d'observer au panégyriste que c'était aller un peu trop loin que de dire qu'il n'y avait point de vers dans ce recueil où l'on ne trouvait tout ce qu'il y a de sublime, d'harmonieux, de touchant et de noble dans la poésie... Passons les expressions de *chefs-d'œuvre*, d'*ouvrage divin*, d'*inestimable ouvrage*, répétées à tout moment ; il n'y a là rien de neuf ; mais voici des traits qui n'appartiennent qu'à la manière de l'auteur : « *Il n'y a pas, dans ces nombreuses poésies, une seule pièce et à peine une seule strophe qui n'ait pas frappé quelqu'un d'admiration... M. Lefranc est quelqu'un d'un tel ordre que la postérité le transposera d'un demi-siècle.* » Quand il y a quelque chose de vrai dans une sottise, il faut dégager la vérité qu'elle contient. Mirabeau se trompe, quand il dit que la postérité mettra Lefranc parmi les grands écrivains du XVIII^e siècle ; mais il a raison quand il dit de Lefranc : « Voilà un homme qui est dépaycé, qui n'est pas à sa date. » J'arrêterai là mes citations ; elles vous ont donné une idée des louanges hyperboliques de Mirabeau. Ce que nous avons d'essentiel à retenir, c'est que le succès des œuvres de Pompiignan a été aussi grand que possible, unanime auprès des lettrés, nul auprès du grand public.

Les *Poésies sacrées*, qui forment un assez gros volume, sont tirées pour la plupart des *Cantiques* et des *Prophètes*. Lefranc a traité non sans quelque raison un sujet qui avait un peu effrayé les poètes bibliques qui l'ont précédé. De cette partie de l'Evangile, la plus difficile à aborder, il s'est tiré avec beaucoup de bonheur et un talent de forme dont on avait perdu l'idée depuis J.-B. Rousseau et même avant. La manière de Rousseau est forte, mais un peu terne, quand on la compare au texte qui tout de suite surprend par ses vives couleurs. Ce sont ces qualités de couleur et de vigueur que Lefranc a su rendre. Il y a parfois un peu de bouffissure dans sa manière ; mais enfin la forme n'en est pas moins excellente.

Je vous lis l'ode V, tirée du psaume 67 : *Exsurgat Deus* :

Dieu se lève ; tombez, Roi, Temple, Autel, Idole.
Au feu de ses regards, au son de sa parole,

Les Philistins ont fui.
 Tel le vent dans les airs chasse au loin la fumée,
 Tel un brasier ardent voit la cire enflammée
 Bouillonner devant lui.

Chantez vos saintes conquêtes,
 Israël, dans vos festins;
 Offrez d'innocentes fêtes
 A l'auteur de vos destins;
 Jonchez de fleurs son passage,
 Votre gloire est son ouvrage,
 Et le Seigneur est son nom :
 Son bras venge vos alarmes
 Dans le sang et dans les larmes
 Des familles d'Ascalon...

Dieu m'a dit : De Bazan pourquoi crains-tu les pièges ?
 La mer engloutira les tyrans sacrilèges
 Dans son horrible flanc.
 Tu fouleras aux pieds leurs veines déchirées ;
 Et les chiens tremperont leurs langues altérées
 Dans les flots de leur sang.

Les ennemis de sa gloire
 Sont vaincus de toutes parts ;
 La pompe de sa victoire
 Frappe leurs derniers regards.
 Nos chefs, enflammés de zèle,
 Chantent la force immortelle
 Du Dieu qui sauva leurs jours ;
 Et nos filles triomphantes
 Mêlent leurs voix éclatantes
 Au son bruyant des tambours.

Il n'y a là pas une critique à faire ; il n'y a pas un mot qui ne soit un mot propre et mis à sa place. De plus, il y a du mouvement, il y a toute la vigueur, toute la verdeur du texte, sans qu'on sente aucune défaillance, sans aucune hésitation.

L'ode VI tirée du psaume 76, *Voce mea ad Dominum clamavi*, est plus courte ; elle est d'un mouvement tout à fait puissant ; elle se lit comme on lirait une hymne écrite en français par un poète doué de mouvement et de fougue verbale :

Le Seigneur écoute ma plainte,
 Mes cris ont attiré ses regards paternels :
 J'ai percé la Majesté sainte
 Dont l'éclat l'environne et le cache aux mortels.

Mes regrets, mes clameurs funèbres,
 Au lever de l'Aurore, imploreraient son appui ;
 Je l'invoquais dans les ténèbres
 Et mes tremblantes mains s'élevaient jusqu'à lui.

Dans les plus cruelles alarmes,
 Aux douleurs, aux remords, à la crainte immolé,
 Je m'excitais moi-même aux larmes,
 Mais Dieu se fit entendre et je fus consolé...

Lamartine trouve ces choses-là toutes les fois qu'il veut ; mais Lefranc sait parfois et même assez souvent s'élever à cette hauteur :

Eh ! quel Dieu plus puissant que le nôtre,
 Quel Dieu peut égaler sa force et son pouvoir ?
 Israël n'en aura point d'autre ;
 Lui seul de nos tyrans a confondu l'espoir.

Dieu puissant, du sein de la nue
 Ta main guidait Jacob par l'Egypte investi ;
 Les flots troublés l'ont reconnue
 Et du son de ta voix leur gouffre a retenti.

Tes cris, semblables au tonnerre,
 Jusqu'au fond de l'abîme ont porté la terreur,
 Et les fondements de la terre,
 Par ta course ébranlés, ont tressailli d'horreur.

Le tourbillon qui t'environne
 Vomit des traits brûlants qui répandent l'effroi :
 Les éclairs brillent ; le ciel tonne ;
 La mer frémit, recule, et s'ouvre devant toi.

Ton char, dans ces routes profondes,
 Ne laisse point de trace, et court à l'autre bord.
 Pharaon te fuit dans les ondes.
 Il y cherche ton peuple ; il y trouve la mort.

Israël, après mille obstacles,
 Va remplir le désert de ses cris triomphants.
 Seigneur, un seul de tes miracles
 Anéantit l'Egypte et sauva tes enfants.

Maintenant, il faut bien que je vous lise, et ce n'est pas du tout contre mon gré, la très belle ode qui commence ainsi : « Malheur, malheur à toi ! » Cette pièce a eu la chance d'être publiée à peu près dans toutes les anthologies. Elle est belle, en effet ; et, comme elle a plus d'éclat que les autres, on l'a choisie :

Malheur, malheur à toi, cité lâche et perfide,
 Cité de sang prodigue et de trésors avide,
 Entends le bruit des chars, le choc des boucliers,
 Les clameurs du soldat, les coursiers qui frémissent,
 Les champs qui retentissent
 Sous les pas des coursiers.

Vois le glaive qui brille et les flèches qui volent,
 Tes murs et ton pays que les flammes désolent,
 Ton peuple mis en fuite après de vains efforts ;
 Des bataillons entiers qui sous le fer succombent
 Et des mourants qui tombent
 Sur des monceaux de morts.

Le ciel enfin sur toi se venge avec usure,
 Epouse criminelle et courtisane impure,
 Qui te vendais sans cesse à tes adorateurs.
 Et qui, par tes attraits ou par tes artifices,
 Du poison de tes vices
 Infectais tous les cœurs...

Dieu répandra sur toi le fiel de sa vengeance ;
 Tu ne rougiras point d'implorer l'assistance
 De ceux dont ta fureur décriait les vertus ;
 Et tes murs tomberont sous tes vainqueurs féroces,
 Comme des fruits précoces
 Par l'orage abattus.

Que font tes citoyens, plus lâches que des femmes ?
 Tes portes, ton pays sont dévorés des flammes ;
 Hâte-toi ; ne perds point de précieux moments ;
 Allume les fourneaux ; pétris la molle argile
 Et d'un rempart fragile
 Creuse les fondements...

Roi d'Assur, l'heure approche, et les pasteurs sommeillent,
 Tes chefs sont endormis quand tes ennemis veillent ;
 A quelles mains ton peuple était-il confié !
 Ce peuple, que l'effroi dans sa fuite accompagne,
 Errant sur la montagne,
 Ne s'est point rallié.

Tu tombes, roi cruel ; tu meurs chargé de crimes ;
 L'Univers, si longtemps rempli de tes victimes,
 Triomphe de ta chute et rit de tes douleurs.
 Le fléau des humains, l'auteur de nos alarmes
 Fit couler trop de larmes
 Pour mériter des pleurs.

C'est excellent, surtout comme solidité ; il n'y a pas une bavure, pas une défaillance. Lefranc disait dans sa Préface, avec la modestie affectée des poètes, qu'il n'avait pas beaucoup de génie, mais que son volume représentait dix ans de travail. Il est évident, en effet, que tout cela est fait avec la volonté énergique de n'y laisser aucune tache. Voilà pour ce qui est des *Poésies sacrées*. Nous y trouvons un homme qui a un grand talent littéraire, une connaissance parfaite de la langue, de la force, de la solidité, de l'éclat, la puissance enfin de trouver des équivalents vraiment sublimes aux expressions étonnantes des poètes orientaux.

Des poésies profanes, où Lefranc n'est plus soutenu par le texte de son modèle, je vous donnerai d'abord une idée en vous lisant une strophe (c'est à peu près la seule bonne) d'une ode à Clémence Isaure écrite par Lefranc pour les Jeux floraux. Cette strophe a de la délicatesse et du mouvement; mais elle manque de vigueur et d'originalité dans la pensée. Lefranc vient de citer quelques écrivains qui eurent une lueur de talent dans des siècles d'ignorance, sans pouvoir en dissiper les ténèbres, ce qui amène cette comparaison :

Ainsi, quand le flambeau du monde
Loin de nous parcourt d'autres cieux
Et qu'une obscurité profonde
Cache les astres à nos yeux ;
Souvent une vapeur légère
Forme une étoile passagère,
Dont l'éclat un instant nous luit ;
Mais elle rentre au sein de l'ombre
Et par sa fuite rend plus sombre
Le voile immense de la nuit.

C'est très bien, dans la manière de J.-B. Rousseau, avec un dernier vers que Rousseau n'aurait pas trouvé, vers ample et tout romantique.

Je vous parlerai encore d'une autre ode qui a pour caractéristique qu'on pourrait la donner comme préface à toutes les œuvres de Lefranc. C'est un très adroit éloge de la poésie religieuse :

Tel que l'astre brillant dont la clarté féconde
Au centre où le plaça le créateur du monde,
Efface en renaissant tous les célestes corps,
Tel ce roi, dont Dieu même échauffait le génie,
De toute autre harmonie,
Par ses divins accents, efface les accords.

Et vous dont les concerts, autrefois si célèbres,
N'ont que trop retenti dans ces jours de ténèbres,
Où la vérité sainte habitait loin de nous,
Rougisiez, s'il se peut, du fruit de vos délires ;
Brisez vos faibles lyres :
David a pris la sienne ; il chante : taisez-vous.

Nietzsche a dit : « Savoir finir, c'est peut-être l'essentiel en littérature ». Cet art de savoir finir, Lefranc le possède admirablement. Presque toujours sa strophe tombe sur un vers puissant ou habile ; il en est ainsi dans la dernière strophe de la pièce que je vous lis :

Et vous, nés pour la paix, mais trop prompts pour la guerre,
Dans des rangs inégaux, citoyens de la terre,

Issus du même sang, sujets aux mêmes lois,
 C'est pour vous que le ciel rend ma voix plus touchante,
 C'est pour vous que je chante,
 Rois, image de Dieu ; peuples, enfants des rois.

Voilà un poète qui, certainement, n'est pas à sa place dans l'admiration de la postérité, ni même dans la connaissance de la postérité, qui l'ignore.

Je passe à la pièce que vous attendez, à l'ode sur la mort de Jean-Baptiste Rousseau. Vous en connaissez, à coup sûr, une strophe et peut-être deux ; elle vaut tout entière d'être connue. Elle a d'ailleurs son histoire, et assez amusante. Vous avez entendu dire qu'un jeune poète, admis à la table de Voltaire, s'amusa, pour lui jouer un bon tour, à lui réciter une strophe de l'ode sur la mort de J.-B. Rousseau. Voltaire se récria d'admiration, et voulut savoir quel en était l'auteur ; le nom de Lefranc connu, notre homme de protester et de réclamer une nouvelle audition de la strophe. Le jeune homme la récita de nouveau, et Voltaire, qui avait la conscience d'un homme de goût, laissa tomber ses bras en s'écriant : « Tant pis ! c'est beau ! » Cette anecdote paraît invraisemblable, puisque l'ode sur la mort de J.-B. Rousseau a paru en 1741 et que Voltaire n'est l'ennemi de Lefranc que depuis 1760. Pourtant elle est authentique : Laharpe la rapporte, et c'est lui qui avait joué ce tour à Voltaire. L'ode sur la mort de Rousseau avait passé tout à fait inaperçue en 1741 : Voltaire ne la connaissait pas, pas plus du reste que la plupart de ses contemporains.

Cette ode est admirable d'un bout à l'autre ; mais deux strophes sont supérieures et d'un homme de génie :

Quand le premier chantre du monde
 Expira sur les bords glacés
 Où l'Ebre, effrayé dans son onde,
 Reçut ses membres dispersés ;
 Le Thrace, errant sur les montagnes,
 Remplit les bois et les campagnes
 Du cri perçant de ses douleurs ;
 Les champs de l'air en retentirent,
 Et dans les antres qui gémissaient
 Le lion répandit des pleurs...

La France a perdu son Orphée.
 Muses, dans ces moments de deuil
 Elevez le pompeux trophée
 Que vous demande son cercueil.
 Laissez par de nouveaux prodiges
 D'éclatants et dignes vestiges

D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile,
Qui par vos soins ne meurt jamais...

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur ?
Préterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur ?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé ;
Il se relève ; je succombe
Et moi-même à ses pieds je tombe,
Frappé du trait que j'ai lancé...

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Crime impuissant, fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs.

Tout cela est absolument au niveau de ce qu'il y a de plus grand chez nous et de meilleur dans la poésie lyrique. Laharpe déclare que, quand il dit ces vers à Voltaire, il remplaça *crime impuissant* par *cris impuissants*, car Voltaire se serait certainement élevé contre la première expression : elle nous semble pourtant autrement forte et juste que la seconde. La critique de Laharpe n'est pas justifiée.

En définitive, cette ode fait grand honneur à notre poésie lyrique, et Lefranc de Pompignan mérite d'être tiré de l'oubli ; il est le seul poète lyrique digne de ce nom entre J.-B. Rousseau et André Chénier.

P. A.

L'histoire à Rome.

Cours de M. JULES MARTHA,

Professeur à l'Université de Paris.

L'histoire au I^{er} siècle. — Les historiens secondaires.

Entre Quinte-Curce, qui a écrit vers l'an 41 de notre ère, et Tacite, qui a fait ses débuts comme historien, avec l'*Agricola*, en 98, il y a un intervalle de plus d'un demi-siècle, entièrement vide d'œuvres historiques. Il ne faut pas se hâter d'en conclure que, durant toute cette période, l'histoire fut réduite au silence par la tyrannie des empereurs. Sans doute, cette tyrannie a été rigoureuse et l'application de la loi de majesté obligeait à une certaine réserve ; mais il y a eu des moments d'accalmie. A diverses reprises, au cours de ce I^{er} siècle, on a joui à Rome d'une liberté relative : d'abord, sous le règne de Claude, qui, s'intéressant lui-même à l'histoire, ne fut pas trop dur pour les historiens ; puis, pendant les cinq premières années du règne de Néron ; enfin, après la révolution de 69, sous le règne de Vespasien. On pouvait alors s'exprimer assez librement, et plusieurs auteurs en ont profité pour écrire ou pour publier leurs ouvrages.

Aucun de ces ouvrages n'a été conservé. Par une sorte de malchance, un très grand historien, Tacite, est venu peu après, qui, en les utilisant, les a rendus inutilisables. Comme les événements qui s'y trouvaient rapportés étaient les mêmes que ceux que rapporte Tacite, avec son génie, c'est Tacite qu'on a consulté pour connaître ces événements ; ce sont ses ouvrages que l'on a lus et relus, copiés et recopiés, et l'on a laissé pourrir au fond des bibliothèques ceux des historiens secondaires qu'il a mis à contribution. Il n'est pas juste toutefois d'oublier complètement ces historiens. Recueillons donc les quelques renseignements que nous trouvons, çà et là, sur leurs personnes et sur leurs œuvres, et tâchons de voir ce qu'a été le mouvement historique à Rome, durant cette période de plus de cinquante ans, qui paraît vide tout d'abord.

Pour plus de commodité, nous parlerons en premier lieu des

historiens qui ont écrit avant le règne de Néron ; ensuite, de ceux qui ont écrit après le règne de ce prince.

Parmi les historiens antérieurs à Néron, cinq, d'inégale valeur, méritent d'être mentionnés ; ce sont : *Brutidius Niger*, l'empereur *Claude*, *Aufidius Bassus*, *Servilius Nonianus* et *Sénèque le père*.

Ce que nous savons de Brutidius Niger nous est fourni par Sénèque le père et par Tacite.

Dans le recueil où il a consigné ses souvenirs oratoires, Sénèque le père nous indique, entre autres sujets traités par les élèves des rhéteurs, une délibération de Cicéron se demandant s'il doit poursuivre ses attaques contre Antoine, ou brûler ses *Philippiques* afin de sauver sa vie. Sénèque se trouve ainsi amené, par une transition toute naturelle, à dire un mot des derniers moments du grand orateur, et il cite des récits de sa mort empruntés à divers historiens. Or, l'un de ces historiens est précisément Brutidius Niger. Son récit n'offre rien de remarquable : froid et prétentieux, il ne donne pas une idée bien haute du talent littéraire de l'auteur, et autorise à croire que la perte de son œuvre n'est pas beaucoup à regretter.

Cette perte est d'autant moins regrettable que Brutidius Niger était totalement dépourvu de valeur morale. Doué, d'ailleurs, de belles qualités, *artibus honestis copiosus*, nous dit Tacite, qui nous renseigne sur ce point, il était d'une ambition effrénée, ne supportant ni supérieur, ni égal, et, arrivé par l'intrigue aux plus hautes situations, il n'était pas encore satisfait. Ami et collaborateur de Séjan, auquel, d'après Juvénal, il semble ne pas avoir survécu, il fut un des pires instruments de la tyrannie du célèbre ministre. Il poursuivit sans relâche l'application de la loi de majesté. Pour défendre le pouvoir, il voyait partout des coupables : l'un avait offensé la divinité d'Auguste ; l'autre, manqué de respect à la majesté de Tibère. D'après cela, il est bien évident que Brutidius Niger devait écrire l'histoire sans scrupules. C'était un de ces historiens adulateurs et serviles, dont nous avons eu à nous occuper et dont Velleius Paterculus et Valère Maxime sont des types suffisamment instructifs.

Il n'y a pas lieu de déplorer davantage la perte de l'œuvre historique de l'empereur Claude. Et cependant cette œuvre était considérable, puisque, sans compter 8 livres d'autobiographie, Claude n'avait pas écrit moins de 43 livres sur les guerres civiles. De plus, il avait eu pour guide un maître excellent, Tite-Live ; de riches bibliothèques étaient à sa disposition et de nombreux secrétaires l'aidaient dans ses recherches ; il avait même une vive ardeur au travail, une curiosité toujours en éveil, et ne manquait

pas de savoir. Mais tout cela était insuffisant : pour être un bon historien, une qualité indispensable, l'intelligence, faisait défaut à Claude. Aussi son œuvre historique devait-elle être fort médiocre.

Il voulut la faire connaître en la lisant en public, comme c'était l'usage ; il n'obtint qu'un succès de ridicule. A la vérité, si nous en croyons Suétone, ce ne fut pas uniquement la faute de son livre, et un accident arrivé au cours de la lecture y contribua. Une banquette étant venue à se rompre sous le poids d'un auditeur un peu lourd, la séance s'acheva au milieu des rires qui ne demandaient sans doute qu'une occasion pour éclater.

Au surplus, l'histoire de Claude ne pouvait avoir aucune autorité. Membre de la famille impériale, l'auteur ne pouvait être impartial. Il devait raconter les choses comme on les racontait autour de lui ; il donnait la version officielle des événements. Or, alors plus qu jamais, la version officielle s'éloignait de la vérité.

Si les œuvres de Brutidius Niger et de l'empereur Claude ont pu se perdre sans nous laisser trop de regrets, il n'en est pas de même de celles d'Aufidius Bassus, de Servilius Nonianus et de Sénèque le père. Ces trois historiens, qui avaient raconté les règnes des premiers empereurs (Aufidius Bassus avait écrit, en outre, l'histoire des guerres de Germanie), avaient, en effet, de réelles qualités littéraires.

Pour Sénèque, nous pouvons en juger directement : il nous reste de lui une œuvre qui, bien que composée en grande partie d'extraits, suffit néanmoins à nous montrer ce qu'il était capable de faire. Son style est simple, élégant, périodique : c'est dire qu'il est encore dans la tradition du style cicéronien.

Quant aux deux autres, nous avons sur leur talent d'écrivains divers témoignages. Quintilien, dans la revue qu'il fait des historiens latins, les cite avec éloge : ils ont bien quelques petites défaillances, dit-il ; mais, dans l'ensemble, ils méritent d'être approuvés. Et Tacite confirme ce jugement en le complétant. Il nous présente Aufidius Bassus et Servilius Nonianus comme des types de l'éloquence nouvelle, par opposition aux anciens auteurs de l'époque républicaine, nous laissant entendre qu'ils donnaient dans ce genre de style à la mode dont Sénèque le philosophe est le plus illustre représentant. C'est un style où la période est brisée à dessein, où l'on recherche le trait, l'expression brillante, qui manque un peu de simplicité, mais qui indique une certaine vivacité d'esprit. Ces écrivains avaient donc de quoi plaire aux lecteurs de leur temps, et, s'ils ressemblaient à Sénèque le philosophe, leurs ouvrages ne devaient pas être dénués d'intérêt.

Mais c'est par leur valeur morale que ces deux historiens, comme Sénèque le père d'ailleurs, étaient surtout estimables : c'étaient de très honnêtes gens, des consciences très droites.

Sur Aufidius Bassus, nous avons le témoignage de Sénèque le philosophe, témoignage d'autant moins sujet à caution que nous le tirons d'un ouvrage, du recueil des *Lettres à Lucilius*, non destiné à la publicité. Dans une de ces lettres (*Lettres à Lucilius*, 30), Sénèque nous parle longuement d'Aufidius Bassus, très vieux alors. C'est une figure intéressante que ce vieillard, qui, toute sa vie en butte aux maux physiques, envisage la mort prochaine avec la sérénité du sage. Il devait appartenir, sinon à la catégorie des philosophes militants, du moins à ce petit groupe de la société romaine tournant autour du stoïcisme, qui a compté les plus belles âmes, les plus beaux caractères de l'époque impériale. Il est donc probable qu'Aufidius avait écrit l'histoire avec la même conscience, la même sincérité, qu'il apportait dans tous les actes de sa vie.

Servilius Nonianus, lui, nous est connu par Tacite et par Quintilien. Il était presque le contemporain d'Aufidius. Appartenant à la haute aristocratie, il dut s'occuper des affaires publiques et fut même consul sous le principat de Tibère ; mais il ne compromit jamais sa dignité dans les intrigues, sa vertu dans les délations, comme Brutidius Niger, par exemple. Il vécut longtemps, universellement estimé. Ce qui achève de le peindre et de le recommander, c'est que Perse, le poète de la secte stoïcienne, la rigidité stoïcienne elle-même, le vénérât profondément, à l'égal d'un père : d'où l'on peut croire que Servilius Nonianus appartint, lui aussi, à la partie la plus vertueuse de cette société romaine du 1^{er} siècle.

Sénèque le père n'était pas moins estimable : c'était un Romain de vieille roche, attaché à l'antique vertu, à l'antique discipline ; un de ces provinciaux attardés, comme plus tard Pline le Jeune, vivant loin des désordres, des scandales et des intrigues de Rome. En morale, comme en littérature, Sénèque était un réactionnaire, un traditionaliste ; il ne concevait pas que l'on écrivît autrement que Cicéron, et il ne pouvait admettre que l'on vécût d'après d'autres principes que ceux des ancêtres.

Avec des hommes de cette trempe, des écrivains aussi consciencieux, aussi honnêtes et aussi droits, l'histoire était en de bonnes mains, la vérité historique ne risquait pas d'être altérée : ils n'ont pas dû chercher à flatter le pouvoir. S'ils ont péché par quelque excès, ce n'est certainement pas par excès de complaisance ; mais c'est peut-être, au contraire, par excès de sévérité.

Tacite, en effet, répartit en deux groupes les historiens qui l'ont précédé : d'un côté, ceux qui, par crainte, par servilité, par ambition, ont travesti les événements ; de l'autre, ceux qui, après la mort des empereurs, ont écrit sous l'influence d'une haine trop récente ou de certaines rancunes assez légitimes. Velleius Paterculus, Valère Maxime et Brutidius Niger composent le premier groupe ; Aufidius Bassus, Servilius Nonianus et Sénèque le père appartiennent vraisemblablement au second.

Parlons maintenant des historiens postérieurs à Néron. Ceux qui méritent d'être mentionnés sont : *Fabius Rusticus*, *Cluvius Rufus* et *Pline l'Ancien*. Tous trois avaient relaté les événements du dernier règne ; Pline avait, en outre, composé sur les guerres de Germanie un ouvrage en 31 livres, qui n'était que la continuation de celui d'Aufidius Bassus, *a fine Aufidii Bassi*.

Nous sommes assez bien renseignés sur ces trois historiens : Tacite les cite fréquemment ; il leur a fait de nombreux emprunts, les critiquant et les rectifiant les uns par les autres. Au point de vue historique, ils étaient de valeur à peu près égale, et nous pouvons dire qu'ils avaient une certaine valeur, à en juger par le genre de vie qu'ils ont mené et aussi par leurs qualités morales et littéraires.

Par leur genre de vie, ils étaient admirablement placés pour bien connaître les événements. Fabius Rusticus était l'ami intime de Sénèque le philosophe. Or Sénèque, après avoir été le précepteur de Néron, était devenu en quelque sorte l'un de ses ministres. Il continua à vivre au palais impérial et, par conséquent, à voir de très près ce qui s'y passait. Fabius Rusticus, son ami, presque son confident, se trouvait donc à la source même des renseignements. Aussi, nous voyons par Tacite qu'il connaissait à merveille le règne de Néron, et qu'il était même seul au courant de certains détails particulièrement délicats sur les scandales de la cour. Il devait les tenir de Sénèque.

Cluvius Rufus fut également dans une situation excellente pour bien voir et pour bien juger. Personnage considérable, appartenant à l'aristocratie, il fut mêlé à la politique de son temps. Il paraît avoir été consul sous Caligula, ce qui indique qu'il n'était plus très jeune en 34, à l'avènement de Néron. Ce prince se montra toujours plein d'amabilité et de déférence à son égard ; il lui donna en diverses circonstances les témoignages d'estime les plus flatteurs. Un jour qu'il devait tenir au théâtre le rôle de Niobé, c'est Cluvius Rufus qu'il chargea du soin de prévenir le public. Il le recevait à sa cour ; mais nous savons par Tacite que Cluvius Rufus s'y tint à l'écart de la tourbe des délateurs, et que

sa conduite y fut exempte de reproches. Vers la fin du règne, il fut nommé gouverneur de la province d'Espagne. Or, c'est précisément en Espagne qu'allait commencer la révolution de 69, que Galba allait être proclamé empereur par les légions. Un peu plus tard, lorsque Galba aura été détrôné par Othon, candidat des prétoriens, lorsque Othon lui-même aura cédé la place à Vitellius, Cluvius Rufus sera rappelé à Rome. Là, attaché à la personne de Vitellius, il suivra les négociations secrètes entamées entre ce prince et le frère de Vespasien, son chargé d'affaires, Sabinus. L'entrevue définitive eut lieu dans le temple d'Apollon. En dehors des intéressés, deux témoins seuls y assistèrent : Cluvius Rufus et Silius Italicus. Notre historien fut donc constamment au premier rang pour suivre les événements qu'il raconte.

Pline fut moins favorisé. Soldat en Germanie pendant la plus grande partie du règne de Néron, détaché par la suite dans diverses provinces, notamment en Espagne, chargé de fonctions financières en Orient, dans l'armée de Vespasien, membre de l'état-major de Titus, au siège de Jérusalem, il n'a pas vu de ses yeux les faits dont il a voulu être l'historien ; mais il a suppléé à ce défaut d'information directe par une curiosité et un labeur infatigables. On trouverait difficilement dans toute l'antiquité un travailleur pareil. Pour s'en faire une idée, il suffit de voir ce que Pline le Jeune (*Lettres*, III, 5) nous apprend sur son oncle. Il lisait toujours, à la ville, à la campagne, en mangeant, en se promenant, en voyageant ; il lisait même pendant qu'on l'essuyait au sortir du bain, et il se faisait accompagner partout d'esclaves copistes auxquels il dictait des extraits de ses lectures. Par ce moyen, Pline avait pu réunir tous les matériaux qui lui étaient nécessaires pour composer son ouvrage.

En ce qui concerne la valeur morale de nos trois historiens, nous avons à noter des renseignements intéressants. Pour Fabius Rusticus, son amitié avec Sénèque indique suffisamment que ce n'était pas un homme quelconque, qu'il devait se recommander par certaines qualités. Voici, du reste, un autre fait : une inscription latine de l'an 109, sous le règne de Trajan, nous fait connaître le testament d'un riche Romain, qui fait des legs aux personnes les plus recommandables de son temps. Parmi les légataires, nous trouvons Tacite, Pline le Jeune et Fabius Rusticus. C'est une preuve que Fabius Rusticus était un parfait honnête homme.

Quant à Cluvius Rufus, nous avons vu que ses relations avec Néron n'empêchaient pas Tacite de le tenir en très haute estime.

De plus, il a eu l'honneur d'être loué en plein Sénat par Helvidius Priscus, Romain rigide, stoïcien, gendre de ce Thraséas qui a payé de sa vie sa liberté de langage. Il jouissait d'une telle considération que, pour avoir seulement osé l'accuser de trahison, un affranchi de Vitellius fut condamné à mort.

Plin^e, enfin, nous est assez connu pour que nous n'ayons pas à douter de sa sincérité, de sa valeur morale. C'était un homme simple, un homme de devoir. Sa conduite, lors de l'éruption du Vésuve, le prouve surabondamment. Commandant de la flotte romaine, qui stationnait à Misène, en face du volcan, il se crut tenu de se rendre sur le lieu du danger, pour porter secours aux habitants. C'est en remplissant cette tâche qu'il périt asphyxié. Nous savons encore à son honneur qu'il était l'intime ami de Virginius Rufus, qui refusa deux fois l'empire que lui offraient les légions, de ce type de l'ancien Romain, croyant encore à la vertu, à la légalité et au Sénat.

Outre ces garanties morales, tous trois présentaient de véritables qualités littéraires. Rusticus, au dire de Tacite, comptait parmi les plus éloquents des Romains. On en disait autant de Cluvius Rufus. Quant à Pline, nous pouvons le juger d'après son *Histoire naturelle*. Sans être un écrivain de premier ordre, il restait fidèle aux bonnes traditions, il avait tout ce qu'il faut pour faire une œuvre intéressante.

Il est donc regrettable à tous égards que les œuvres de ces trois historiens ne soient pas arrivées jusqu'à nous.

R.

La psychologie.

Cours de M. VICTOR EGGER,

Professeur à l'Université de Paris.

Classification des faits de conscience.

Pour un être tel que l'âme, qui est, par définition, pure succession, les lois ont plus d'importance que les classes; mais, pour formuler les lois, il faut classer les faits. Il faut s'entendre sur les noms à donner aux faits; or les noms sont généraux: donc, avant toute autre étude, il faut grouper les faits psychiques en grandes classes et désigner ces classes par des noms précis.

Ce problème de la classification précède tout autre problème psychologique. Il est nécessaire de le traiter et de le résoudre avant celui des lois générales de l'âme. Ensuite, il y aura lieu d'entreprendre des études spéciales sur chacune des classes de faits de conscience. C'est vous dire que la psychologie, telle que nous l'avons définie, comprend deux sortes d'études: la psychologie générale et des psychologies spéciales; termes déjà employés pour un autre usage et que, par suite, il convient d'expliquer. Par psychologie générale, j'entends maintenant l'étude de l'âme considérée en général. Ensuite, on devra faire l'étude des divisions de l'âme, l'une après l'autre, et ces diverses études seront des psychologies spéciales; la psychologie spéciale de l'intelligence, par exemple.

Ainsi, avant de faire les psychologies spéciales, cela est évident, il convient de classer les faits de conscience, et même, avant d'établir les lois générales de l'âme, il faut faire la classification des faits, pour pouvoir les désigner par des noms de sens clair.

Ce problème est celui qu'on appelait, autrefois, le problème des facultés de l'âme. Sous ce titre, le problème était équivoque et quelque peu métaphysique; sous le titre que nous lui donnons, il est ramené à sa forme positive.

Nous allons chercher les grandes divisions de l'âme, les *μερῶ τῆς ψυχῆς*, comme disait Aristote. Puis, dans la leçon prochaine, nous parlerons de l'idée de faculté comme d'une illusion à écarter d'une psychologie positive.

La nature psychique, comme la nature spatiale, se prête plus ou moins aux classifications. Tantôt la classification due à l'esprit reproduit le tableau de la nature : dans la nature, il y a un ordre réel que l'esprit ne fait que constater ; alors la classification est naturelle. D'autres fois, la nature présente du désordre ; elle résiste à l'effort de l'esprit qui est porté à l'unifier, et alors la classification, œuvre de l'esprit, est plus ou moins arbitraire et plus ou moins imparfaite.

Cet obstacle de la continuité, l'âme le présente, et ce ne sera pas sans peine que nous arriverons à une classification des faits de conscience. L'âme est une continuité, un devenir, une évolution. Il y a un enchaînement qui relie les parties de l'âme et, par conséquent, il y aura quelque chose d'artificiel à ne pas méconnaître dans la classification indispensable que nous allons essayer.

La classification de la psychologie philosophique qui est consacrée, est trinaire. On distingue trois facultés ou, plutôt, trois grandes classes de faits, correspondant d'ailleurs aux trois facultés de l'ancienne psychologie. Cette division trinaire n'est pas autre chose, ce me semble, que la classification du sens commun, du moins de celui des Français, exprimé par les mots de leur langue. Le sens commun distingue l'esprit et le cœur, l'esprit et le caractère dans des formules et des aphorismes d'usage constant. Il reconnaît donc trois facultés : l'esprit, le cœur, le caractère. Ces trois termes énoncent une classification qui a des imperfections, et qui peut seulement servir de point de départ pour une classification plus rigoureuse. Cœur signifie sympathie. Il est vrai que l'on peut avoir mauvais cœur, mais il reste que les faits désignés par le mot cœur, ce sont les sentiments actifs. Les sentiments passifs ne sont pas compris dans le mot cœur. Voilà le défaut de cette première classe. L'esprit, c'est l'intelligence ; mais le mot esprit, comme tous les mots usuels, n'a pas un sens bien délimité ; au ^{xvii}^e siècle, il était plus restreint qu'aujourd'hui. Ainsi La Rochefoucauld a dit : « Tout le monde se plaint de sa mémoire, personne de son esprit », ce qui prouve que, pour La Rochefoucauld et ses contemporains, l'esprit ne comprenait pas la mémoire, tandis que pour nous il la comprend. De même pour l'imagination. Quant au mot caractère, il a dans l'usage courant deux sens différents. La science des caractères, c'est la science de ce qu'il y a d'individuel dans chaque conscience ; mais le caractère indécis, le caractère versatile, ce sont des caractères qui motivent le jeu de mots souvent fait : le caractère de telle personne est qu'elle manque de caractère. Il y a donc un autre sens du mot, manifeste quand on dit : avoir du

caractère, ou de quelqu'un : c'est un caractère. Le caractère ainsi entendu, c'est la volonté au service de certaines idées ou de certains sentiments, d'où résulte la possession de soi, l'unité de pensée, de sentiment et d'action dans tout le cours d'une existence.

On peut donc critiquer la classification du sens commun. Quant à celle des philosophes, qui est la même modifiée tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, elle n'est guère meilleure, et l'entente des psychologues porte plus sur le chiffre trois que sur le fond des choses, car les mots intelligence, sentiment ou sensibilité, volonté, n'ont pas chez tous la même extension ni la même compréhension. Nous avons donc toute liberté de remanier cette classification considérée comme imparfaite.

Ma première remarque portera sur l'absence, dans toutes les classifications trinaires, de ce que nous appelons les sensations. Le sens commun entend exclure de l'âme les sensations. A vrai dire, sur cette question, comme sur toutes les questions délicates, il n'a pas d'avis. Par cœur, caractère, esprit, il entend le moi, l'âme intérieure ; quant aux sensations, nous en avons conscience, mais nous les rapportons au monde extérieur, nous les aliénons ; il y a là une contradiction et, pour le philosophe, un problème. Les sensations sont quelque chose qui appartient à l'âme et ne lui appartient pas, selon l'opinion commune. Le sens commun, ici, est incompétent, mais il n'ignore pas les sensations. Les philosophes partisans de la division trinaire reconnaissent que la sensation fait partie de la conscience, mais les uns placent la sensation dans l'intelligence, les autres dans la sensibilité, avec les sentiments. Placer les sensations dans l'intelligence, cela a pour soi certains arguments, mais cela a contre soi des arguments encore plus forts. Quant à l'autre manière de classer les sensations, elle implique une confusion grave, et il faut renoncer à l'emploi équivoque du mot sensibilité qui entraîne cette confusion : en psychophysiologie, il a un sens précis ; en psychologie pure, ce terme est la source de confusions fâcheuses. N'y aurait-il pas lieu de mettre les sensations à part des sentiments, et aussi des faits intellectuels. Pour caractériser les sensations, la psychologie anglaise nous fournit un criterium très simple : les sensations, ce sont des états forts. Voilà le véritable caractère spécifique des sensations parmi les faits de conscience. Elles ont un autre caractère : naturellement, inévitablement, on les externe, la conscience ne se les attribue pas. Mais ce n'est pas là un caractère intrinsèque ; il est donc secondaire. Gardons le premier de ces deux caractères. Ce qui correspond à l'esprit, au cœur, au caractère, ce sont des états faibles. Les sensations sont des états forts.

Deux objections se présentent ici. D'abord, il y a des sensations faibles. Lorsque le jour s'éteint, il y a des lueurs ; les bruits lointains de la nuit sont faibles. Le malaise, le bien-être sont des sensations faibles, aussi faibles que des pensées et des sentiments. D'autre part, des états anormaux, comme l'hallucination, sont aussi forts que des sensations.

Ces objections, je les écarterai vite. Dans la classification entreprise, j'estime qu'il faut joindre aux sensations les images des sensations, c'est-à-dire les états faibles qui ont la même nature qualitative que les états forts. D'autre part, les hallucinations, qui sont des images anormalement fortes, rentrent, à titre d'images, dans la classification établie. Peu importe que les images soient fortes ou faibles. Ce qui présente quelque difficulté, c'est de savoir jusqu'où vont les images. Il y a deux sortes d'images : les fidèles et les infidèles, les copies des sensations (souvenirs) et les imitations des sensations, plus ou moins libres (imaginations). Or, la liberté que l'imagination prend par rapport à ses modèles est impossible à limiter. La peinture, qui se confie systématiquement dans l'imitation, peut, néanmoins, représenter du chimérique au lieu de réel. Quant à la musique, si les symphonies et les mélodies de la nature (tempête, murmure d'une source ou d'un ruisseau) sont ses modèles, il est incontestable que la gamme est une invention humaine. Donc, dans tous les arts, l'imitation s'éloigne de ses premiers modèles, les sensations. Mais, en dépit de cette vérité, dans toutes les œuvres d'art, toute imagination, quelle qu'elle soit, est une imitation de la nature. Les images infidèles ajoutent à la nature, mais sont librement conformes aux grandes règles des phénomènes naturels. Dois-je ajouter que, si je parle ici des œuvres d'art, c'est parce qu'elles sont la réalisation matérielle d'imaginations purement intérieures ?

Notre première classe sera donc ainsi constituée : les états forts et ceux des états faibles qui sont qualitativement identiques aux états forts ; en deux mots, les sensations et les images.

Parmi ces faits, beaucoup sont externés par nous, c'est-à-dire que nous les rapportons à des choses qui ne sont pas nous, au non-moi. Il y en a d'autres que nous nous attribuons à nous-mêmes (les souvenirs, par exemple). Enfin il y a des faits (les imaginations) que nous n'attribuons ni à nous ni au monde extérieur, mais à une divinité qui nous inspire, ou bien que nous n'attribuons à personne. Peu importe ; lorsque nous attribuons un fait de cette classe à nous, au non-moi, à une muse, c'est un jugement interprétatif qui s'ajoute au fait, qui le commente, mais qui n'en fait pas partie. Ces jugements interprétatifs établissent dans la

classe des états forts et de leurs images des différences qui, étant ultérieures, sont secondaires.

Il nous reste, cette première classe étant délimitée, les faits de conscience proprement intérieurs, qui ne sont jamais externés, et qui sont toujours faibles, faibles dès leur première apparition comme quand ils se répètent. Dans ces états, il nous faut chercher des caractères distinctifs, dominateurs, qui puissent servir de centre de ralliement à différents groupes partiels de faits, sinon nous resterions en présence d'une sorte de chaos.

Le premier caractère dominateur que nous pouvons reconnaître est l'objectivité. L'objectivité ou l'idée d'objet, c'est cette impersonnalité impliquée dans l'idée du vrai, cette objectivité inséparable de toute affirmation. Nous séparons ainsi le sujet qui a conscience et qui pense, et l'objet pensé. Le terme objet n'a de sens précis que dans ce cas. Lorsqu'on pense, on dégage de soi, — sujet, — un objet, mais l'objet c'est toujours une vérité, car ce n'est jamais que dans le cas de l'affirmation que l'on pose une vérité. Tel est le caractère distinctif des faits posés sous le nom d'intelligence, pensée ou esprit. Ce caractère doit être appelé le *dualisme interne du sujet et de l'objet*. Par une sorte de paradoxe, le sujet conscient se nie en posant un objet qu'il tire de sa substance comme indépendant de lui. Cet acte assez extraordinaire apparaît nettement dans le jugement. L'objectivité est dans le jugement d'abord, et ensuite dans ce qui résulte du jugement. Du jugement dérive le raisonnement ; du jugement dérive aussi le concept ; il est difficile d'expliquer les idées factices, comme on disait autrefois, les idées générales ou concepts, comme on dit aujourd'hui, autrement que par des jugements, plus ou moins explicites, plus ou moins implicites, qui les auraient formées. On a parlé d'idées vraies et d'idées fausses. Pourtant on peut se demander comment il peut y avoir de la vérité dans une idée comme *cheval*, et de la fausseté dans une idée comme *chimère*. Je crois que l'idée générale ne possède pas l'objectivité par elle-même ; si des concepts paraissent vrais ou faux, c'est qu'ils gardent la marque des jugements qui les ont formés.

L'intelligence comprend évidemment ces jugements implicites cachés, qui interprètent les sensations et les images, les attribuant au moi, au non-moi, etc.

La classe des faits intellectuels étant ainsi délimitée par un caractère spécifique, devons-nous dire que l'intelligence est sans racine dans la conscience ? Je crois que l'intelligence a pour origine première une certaine loi des images et de leur évolution, qui est l'association par ressemblance. Par l'intermédiaire de

cette loi, il y a entre les images et les faits intellectuels de la continuité. Mais cela ne nous importe pas aujourd'hui ; nous nous contentons de classer. Là où nous reconnaissons des jugements et, par suite, de l'objectivité, nous disons qu'il y a intelligence, et quand le jugement est seulement en germe, nous ne disons pas qu'il y a intelligence. D'ailleurs, la difficulté relative aux concepts peut être aplanie, jusqu'à un certain point, par la reconnaissance d'une continuité entre les images et les faits intellectuels. La genèse des concepts se confond peut-être avec la genèse de l'intelligence, et le concept en formation est peut-être quelque chose de non intellectuel, bien que se préparant à le devenir. Il doit nous suffire d'avoir trouvé un caractère dominant, qui nous permette de grouper autour de lui les faits intellectuels.

L'obstacle de la continuité ne doit pas être pour nous un obstacle insurmontable, mais nous devons reconnaître qu'il y a continuité dans la suite des états de conscience. Cette continuité ne doit pas nous empêcher de marquer quelque part une séparation dans les faits de conscience, afin de pouvoir les classer et continuer notre œuvre. La psychologie, qui classe à outrance et distingue des facultés, a le tort de dissimuler la continuité des états de conscience et de se refuser à expliquer ce qui peut l'être. L'intelligence, par exemple, dont nous venons de dire la caractéristique propre, est-elle dans la conscience un monde à part ? Pouvons-nous dire qu'elle habite l'âme mais n'en dérive pas ? Certaines théories psychologiques semblent soutenir cette thèse : dans l'âme est un miroir qui reflète les choses ; il y a dans l'âme une vue des choses, hétérogène au reste de l'âme. Rien ne serait plus aisé que de soutenir avec ces philosophes que l'esprit est étranger à l'âme et se trouve associé à elle par un hasard inexplicable. Mais, si l'on découvre un principe qui permette de relier le jugement et l'idée d'objet à des faits plus élémentaires, alors l'intelligence est expliquée dans la mesure où quelque chose de nouveau et d'original peut être expliqué. Il est incontestable que le jugement et ses suites constituent dans l'âme un développement original ; cela n'empêche pas que ce développement original ne plonge ses racines au fond même de l'âme, ni que les lois de l'âme ne puissent expliquer l'esprit.

Au point où nous sommes parvenus, nous avons délimité deux classes, celle des sensations et images et celle des pensées. Il nous reste ce que le sens commun appelle cœur et caractère, ce que les philosophes appellent sentiment et volonté.

*
* *

Jusqu'ici, nous avons déterminé deux classes de faits de conscience : les sensations et les images d'une part, et les faits intellectuels ou pensées d'autre part. Je dois faire remarquer, au sujet de ce premier résultat de notre effort de classification, que nous avons, dans la continuité des faits de conscience, établi une ligne de démarcation, alors que nous aurions pu en établir deux ou n'en établir aucune. En effet, certains psychologues considèrent comme une série unique de faits l'ensemble de faits qui commence par les sensations, se continue par les images, c'est-à-dire par les souvenirs et les imaginations, puis par les faits intellectuels. Mais les faits intellectuels, s'ils paraissent avoir la mémoire à leur base, n'ont pas un second antécédent qui serait les imaginations. L'imagination est donc une région à part, et c'est pour cela que, parmi les images, nous avons distingué les images fidèles (souvenirs) et les images infidèles (imaginations). Ne doit-on pas considérer l'imagination, puisque l'indépendance de l'esprit s'y manifeste, comme un domaine spécial ?

A cela, il y a une grande difficulté ; c'est que la liberté avec laquelle l'esprit élabore les données sensibles a bien des degrés et que, dans bien des cas, les imaginations sont conformes aux lois du monde sensible. Il y a des chefs-d'œuvre de peinture qui représentent des figures animées possibles. Alors l'imagination de l'artiste n'a fait que doubler la nature, dans le sens que la nature aurait pu présenter. Au contraire, lorsque l'art du dessin fait du chimérique, lorsque l'art de la littérature dépasse le vrai et le vraisemblable pour s'élever jusqu'à la chimère, alors l'homme ajoute à la nature des inventions dont la nature ne lui fournit pas le type. Dans l'imagination donc, comme dans l'intelligence proprement dite, l'âme se montre novatrice ; mais ce caractère de l'imagination nous fournit-il, soit à son point de départ, soit au cours de son développement, un caractère dominant et une ligne de démarcation ? Non. Dans l'imagination littéraire ou visuelle, dont les œuvres sont les arts du dessin et les arts littéraires, nous trouvons une continuité entre le vraisemblable et ce qui s'écarte des lois de la nature. L'imagination du peintre réunit sur la même toile des figures dont les pieds reposent sur le sol, figures vraies, et des figures ailées dont les pieds ne reposent pas sur le sol. Dira-t-on que l'artiste a fait œuvre d'imagination dans une moitié seulement de son ouvrage ? Non, car sa composition est une. Les arts du dessin et de la littérature,

considérés dans leur évolution et dans leur totalité, ~~présentent~~ une suite de créations naturelles et de créations en dehors de la nature, sans que l'on saisisse la transition. On ne peut pas non plus mettre à part l'imagination musicale, simple variété de l'imagination auditive, pour cette seule raison que la gamme, qui est son principe et sa loi, est une création de l'homme. Ce que j'explique ici a été vaguement senti par le sens commun d'abord, qui n'a pas créé deux mots différents pour l'imagination, selon qu'elle imite la nature ou s'en écarte, — et par les psychologues qui n'ont pas dédoublé l'imagination en deux facultés. Il n'y a pas de caractère dominateur, au cours du développement des images, qui nous invite à scinder la classe des images en deux parties.

Au contraire, lorsque l'activité de la conscience, sur la base des images, développe la série des faits intellectuels, à un certain moment, apparaît un caractère distinctif, l'objectivité, ou dualisme interne du sujet et de l'objet, caractère qui permet de séparer les faits intellectuels des faits qui paraissent les conditionner. Où commence l'intelligence, c'est là un problème insoluble pour l'instant. Mais on peut, dès maintenant, affirmer que l'objectivité caractérise une classe spéciale de faits de conscience. Voilà pourquoi nous constituons les deux classes de faits de conscience, l'une avec les sensations et les images, et l'autre avec les faits intellectuels, caractérisés par le dualisme interne du sujet et de l'objet.

Nous sommes maintenant en présence d'un résidu qui, dans le langage vulgaire, porte les noms de cœur et de caractère, et, dans un langage plus précis, ceux de sentiment et de volonté.

Quels sont ici les caractères dominateurs? Pour les sentiments, c'est l'opposition binaire du bien et du mal. Un dualisme est la règle de cette sorte de faits, mais il est différent du dualisme interne du sujet et de l'objet. Pour que l'opposition du bien et du mal apparaisse, il faut deux faits, tandis que le dualisme propre à l'intelligence se trouve au sein d'un fait unique. Ce dualisme a un caractère abstrait, tandis que l'opposition des sentiments est concrète; à la tristesse s'oppose la joie. Tous les faits de cet ordre vont ainsi deux par deux, mais cette opposition peut se résumer d'une façon générale par les deux termes de bien et de mal. Voilà un caractère distinctif, un caractère dominateur.

D'autre part, ce qui correspond à l'élément essentiel que désignent les mots caractère et volonté, c'est l'effort, la tension, la tendance. Effort, tension, tendance, c'est un même fait à différents degrés.

Insistons maintenant sur le sentiment. Le sentiment n'est pur, n'est vraiment lui-même que quand il est dégagé de la sensation et n'est pas encore mélangé de tension. Le sentiment se dégage de la sensation ; il plonge dans la sensation. Le plaisir et la douleur, sont-ce là des sentiments ou des sensations ? La question se pose. Dans certaines psychologies, on considère ces faits comme des sentiments. Je crois plus exact de les considérer comme des sensations. Le mal de tête, qui est une sensation, est une douleur. Cela est moins évident pour le plaisir ; néanmoins il faut reconnaître que le plaisir est distinct de la joie : il est sensation, tandis que la joie ne l'est pas. L'opposition binaire du bien et du mal se rencontre donc parmi les sensations et s'appelle alors plaisir et douleur. Mais les faits où se rencontre cette opposition peuvent ne pas être des sensations, et le type de ces faits, c'est la joie et la tristesse. Il faut dire, à mon avis, que joie et tristesse, cela embrasse tous les sentiments proprement dits. L'espoir, la crainte, sont des variétés de la joie et de la tristesse. En définitive, nous nous trouvons ici en présence de quatre faits : le plaisir et la douleur, sensations internes, — la joie et la tristesse, sentiments. Il me paraît d'ailleurs impossible de comprendre la joie et la tristesse autrement que comme des images du plaisir et de la douleur. Mais, si les sensations internes de plaisir et de douleur sont les modèles des sentiments, il est incontestable qu'un développement original, très riche, de faits de conscience, se produit du jour où ces sensations ont donné lieu à des images. L'imagination se développe avec une réelle indépendance. Une remarque va le montrer. L'opposition binaire du bien et du mal manque de netteté dans la sensation ; la douleur constitue, à elle seule, certaines sensations (mal de tête, colique), tandis que le plaisir est presque toujours l'accompagnement d'autres sensations ; la douleur forte est fréquente, le plaisir est presque toujours du bien-être. Au contraire, la joie et la tristesse s'opposent très nettement dans notre vie intime. L'initiative de l'âme se montre là. Les sentiments ne sont pas de simples images, puisque nous trouvons dans les images du plaisir et de la douleur un dualisme, une opposition dont il n'y avait que le germe dans la sensation. Nous constituons donc les sentiments à l'état de classe distincte, bien que leurs racines plongent dans la sensation.

Mais les sentiments purs ce sont les sentiments appelés souvent *passifs*. Tout autres sont le désir, l'aversion, l'amour, la haine, sentiments *actifs*. Nous pouvons, d'ailleurs, simplifier la liste des sentiments actifs comme celle des passifs. L'amour n'est que

la constance du désir, la haine n'est qu'une aversion forte et qui dure. Le sentiment actif a, en définitive, deux formes : le désir et l'aversion. Que sont ces faits ? On ne peut les comprendre qu'en les considérant comme des mélanges ou des combinaisons de deux caractères dominateurs posés précédemment, d'une part l'essence de la joie et de la tristesse, c'est-à-dire le bien et le mal, d'autre part l'effort. Ces deux caractères dominateurs sont séparés dans les faits de joie et tristesse, de volonté ; dans le désir et l'aversion, ils sont associés. Tout désir est le désir d'un bien, joie ou plaisir, toute aversion est un mouvement de l'âme pour s'écarter d'une douleur, d'une tristesse, d'un malheur. Mais peut-on concevoir un bien sans le sentir, un mal sans l'éprouver à quelque degré ? Peut-on tendre vers un bien sans en jouir déjà par cela seul qu'on en a l'idée, lutter contre un mal sans en souffrir par là même ? L'amour, dit-on, rend heureux et la haine malheureux. Ainsi les sentiments actifs sont des tendances vers des biens, vers un moindre mal ou vers l'absence complète de mal ; mais, incontestablement, au moment où l'on aime, où l'on désire, ou l'on hait, on éprouve à quelle degré l'état dont on s'écarte ou vers lequel on tend. Ainsi ce sont là des faits mixtes. Des deux éléments de cette combinaison, d'une part le concept de bien et de mal, d'autre part la tendance, nous avons analysé le premier. Qu'est-ce, maintenant, que la tendance ?

Tendre, c'est faire effort. Dans le désir, l'aversion, l'amour, la haine, il est évident qu'il y a tendance et même quelque chose de plus : tension. Désirer, n'est-ce pas maintenir la conscience, avec quelque effort, sur un état qui plaît, pour en mieux jouir ? Eh ! bien, l'effort volontaire, n'est-ce pas aussi un phénomène de tension sur un état présent ? Cet effort est peut-être plus indépendant de la fin, du bien et du mal, que ne sont le désir et l'aversion ; mais il y a tension dans l'effort volontaire, tension dans le désir et l'aversion. Faut-il ici réfuter une objection qui se présente à l'esprit : le désir est inefficace, la volonté est efficace ? Non. L'amour est une force d'une incomparable puissance, et l'amour c'est le désir. D'autre part, la volonté purement intérieure ne ressemble-t-elle pas, au point de vue de l'inefficacité extérieure, au désir ? Agir, c'est faire effort, d'abord intérieurement, puis musculairement. Mais c'est là une différence tout à fait secondaire : on peut vouloir intérieurement. Donc le caractère d'efficacité n'est pas suffisant pour distinguer le sentiment actif et la volonté. Ce qui est plus précieux comme motif de distinction, c'est que les sentiments actifs sont attachés spécialement à la fin, le bien, et à l'*anti-fin*, le mal. La volonté serait-

elle donc indépendante de l'idée de fin et de l'idée contraire ? Ce sont les psychologues modernes qui ont séparé le désir et la volonté. Aristote a dit que la volonté tend aux moyens, tandis que le désir tend aux fins. La volonté tend aux moyens du non-mal ou à ceux du bien. Mais, si nous voulons détruire un mal et si nous travaillons énergiquement sur les moyens qui nous sépareront de ce mal, l'idée du mal, momentanément, est loin. Il en est de même pour un bien que l'on désire. La volonté est donc savante, parce qu'elle travaille sur les moyens et parce qu'il lui faut savoir le rapport des moyens à la fin. Par suite, elle est, si je puis m'exprimer ainsi, un désir refroidi ou une aversion calmée. D'autre part, lorsque nous travaillons sur un moyen, ce moyen nous est, pour le moment, indifférent et nous travaillons par devoir. La volonté est donc dissociée, en fait, du désir. Mais, au fond, nous y retrouvons le bien et le mal.

Une dernière remarque sur ce point : la morale n'est-elle point la science qui traite de la loi de la volonté ? Eh ! bien, la morale est dominée par l'opposition binaire du bien et du mal (obligation et défense, vertu et vice, mérite et démérite). On peut donc dire que la volonté n'est pas plus étrangère au bien et au mal, au fond, que le désir et l'aversion ; mais nous trouvons l'effort séparé en fait, isolé, dans ce qui s'appelle tout spécialement volonté.

Ces considérations me paraissent suffisantes pour délimiter le résidu en face duquel nous nous trouvions tout à l'heure. D'une part, nous avons le sentiment, caractérisé par l'opposition binaire du bien et du mal ; c'est un système d'images qui dérive de la sensation de la douleur et de la sensation de plaisir comme germes primitifs. D'autre part, nous dégageons les faits caractérisés par l'effort, le *nisus*, l'*appetitus*, la tension, la tendance. Ces faits comprennent, lorsqu'ils sont associés aux précédents, l'aversion et le désir, et, lorsqu'ils en sont dégagés, la volonté et ses variétés d'application, car l'effort, quelle que soit son application et son indépendance, l'effort, en lui-même, est un fait, qualitativement toujours le même, un fait qui a seulement des degrés d'intensité et de durée variable. — La classe des efforts contient des faits sans variété ; il n'y a pas d'espèces dans le genre effort.

J'ai rattaché l'intelligence à l'image et, par conséquent, à la sensation, par l'intermédiaire de l'association de ressemblance, et le sentiment aux sensations de plaisir et de douleur. Je ne puis rien tenter de semblable pour l'effort. L'effort n'est ni image ni sensation. Cela demande à être prouvé, mais je ne puis le faire en ce moment. Assurément, quelques sensations peuvent prétendre à être l'origine de l'effort, mais c'est une prétention vaine.

L'effort est un phénomène irréductible à tous les phénomènes appelés sensations. Au point de vue de la classification, il n'y a rien de plus à endire. J'en reparlerai bientôt ; car l'effort, étant de sa nature la causalité consciente et le type de toute causalité, ne peut être mis à part de l'étude des lois générales de l'âme. Dans l'activité de l'âme intervient l'effort. L'effort est inséparable des lois de l'âme, et il a lui-même ses lois. Il ne peut donc être l'objet d'une psychologie spéciale, et son étude rentre dans la psychologie générale. Les trois psychologies spéciales seront : l'étude des sensations et des images, l'étude des sentiments et l'étude de l'intelligence.

Quelques mots seulement sur l'idée de faculté. Il m'a été impossible de parler des classes des faits de conscience sans employer, malgré moi, le mot faculté, des noms de facultés : intelligence, volonté, ou des termes un peu différents, comme le sentiment, l'esprit, le cœur. Tous les mots que l'on emploie au singulier sont des noms de facultés. *Faculté* semble indiquer un pouvoir de produire certains faits à l'exclusion des autres. L'âme, d'après la théorie des facultés, serait un pouvoir collectif qui se partage en pouvoirs spéciaux, une espèce de conseil de ministres dont la volonté serait le président. Cette comparaison montre que, quand on parle de facultés, on personnifie, à la suite du langage. A la théorie des facultés, groupe de pouvoirs, s'oppose l'idée de l'unité de l'âme. L'âme est une, et, si l'âme est un pouvoir, elle n'est pas plusieurs pouvoirs. Aussi la théorie des facultés s'est-elle présentée, quelquefois, sous la forme suivante : nous avons conscience d'être une activité ; dès lors, lorsque, par une classification scientifique, nous avons distingué une classe de faits, cette classe de faits devient une activité spéciale. Cette théorie est séduisante, parce qu'elle est conciliatrice. Mais, remarquons-le, l'effort est un fait spécial, l'effort a une place dans la classification, il ne la domine pas au point de la faire différer de toutes les classifications scientifiques. L'idée de faculté serait donc un effet de la personnification inséparable de l'usage du langage ?

Il n'en est pas tout à fait ainsi. Une classe de faits, quelle qu'elle soit, contient un certain élément de prévision. La classe des désirs comprend, avant tout, nos désirs passés ; mais il est impossible de concevoir les désirs passés, sans prévoir les désirs futurs. Ainsi, alors même que nous pensons des genres, les genres que nous pensons comprennent les individus qu'on y mettra. Nous ne pouvons avoir conscience d'un pouvoir, d'une faculté, car ce serait avoir conscience de l'avenir, ce qui est absurde ; mais nous avons une prévision de l'avenir qui se mêle à

toute classification de faits ~~passés~~, et, ce fait que tout groupe naturel de faits ~~passés~~ implique une prévision de faits analogues dans l'avenir, voilà ce qu'il y a de positif dans l'idée de faculté. Notre âme, c'est notre passé, mais nous croyons à son avenir. Parler d'une faculté de l'âme, c'est affirmer la croyance à l'avenir de l'âme dans une de ses formes, dans un des modes de son activité.

En résumé, les facultés sont des personnifications des classes de faits psychiques; ce sont des pouvoirs, des forces, — donc des entités chimériques; mais l'idée de faculté renferme aussi une croyance, d'ordre inductif, qui n'a rien d'illégitime et de chimérique.

V. H.

La jeunesse de Lamartine

Leçon de M. MAURICE MASSON

Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).

Les années d'apprentissage littéraire (1807-1817).

En septembre 1807, Lamartine quittait définitivement le collège des Jésuites à Belley. Quelque temps après, il lui adressait des strophes d'adieu :

Asile vertueux qui formas mon enfance
A l'amour des humains, à la crainte des dieux,
Où je sauvai la fleur de ma tendre innocence,
Reçois mes pleurs et mes adieux.

Trop tôt je t'abandonne

Ces vers méritent d'être relus pour l'état d'âme qu'ils trahissent et la tonalité déjà toute lamartinienne de leur poésie.

Ils marquent une fin et un commencement : c'est la fin d'une vie pieuse, innocente et recueillie ; et c'est — avec des remords et un peu de trouble — le commencement d'une vie mondaine, amoureuse et fougueuse. Ce sont des « adieux » à la vie chrétienne et familiale de son adolescence. Mais cette vie a laissé en lui de trop profonds et intimes souvenirs pour que l'abandon en soit définitif ; ce n'est — Lamartine le sent lui-même — qu'un abandon provisoire avec espérance de retour ; c'est moins un « adieu » qu'un « au revoir » ; c'est le départ pour une escapade de jeunesse frivole entre une adolescence pieuse et une religieuse maturité.

Ces strophes sont douces, sensibles, mélancoliques, harmonieuses : c'est déjà — avec une forme vieillote, et d'ailleurs délicieusement vieillote, parce qu'elle l'est avec candeur, — c'est déjà l'âme des *Méditations*. On y voit poindre, en effet, un Lamartine spontané, tel que l'ont fait les leçons pieuses des Jésuites, la douceur de la terre natale, et la chaude tendresse maternelle où son enfance a baigné. Cette âme de dix-huit ans, amplifiée par la passion et la souffrance, s'épanouira normalement dans les *Méditations*. Mais il faudra les attendre longtemps encore, car cette poésie du cœur à la fois sentimentale et religieuse va végéter souterrainement en lui pendant dix ans, cachée, sinon étouffée, sous la double paganisation de la vie et des livres.

I

Il voulait être militaire ou avocat ; mais la mère craignait « la licence des armées » et le père n'aimait point le barreau : « On voulait à toute force qu'il ne fit rien » (1) ; on ne désirait point pourtant qu'il fût un sot, et on chercha à en faire un gentilhomme campagnard ayant des lettres, sachant vendre le vin de ses vignes, mais pouvant citer quelques vers d'Horace et se désennuyer à la veillée avec les tragédies de M. de Voltaire. C'est ce qui explique la vie bizarre qu'il mena jusqu'à son départ pour l'Italie, vie moitié rurale à Milly ou à Montculot, moitié citadine à Mâcon et, un peu plus tard, à Lyon.

A la ville, il étudiait beaucoup, s'entourant, avec un zèle tout jeune, de professeurs d'anglais, d'italien, de grec, et cherchant à se faire hâtivement une érudition vaste. Mais, avec son tempérament ardent, comme il travaillait sans but précis, il passait par des sautes brusques d'enthousiasme intellectuel et de dégoût livresque. Au reste, ce n'était point une vie de bénédictin, et il avait alors un assez joyeux idéal : « Quand nous aurons fait un bon diner, présidé par la sagesse indulgente, écrivait-il à son ami Guichard, que le vin de Condrieu aura réchauffé nos cervelles déjà trop chaudes, que les bons mots auront eu leur libre cours et toute espèce de méchanceté bannie, nous trinquerons ensemble, nous boirons le dernier coup à la santé de la maîtresse du château, et, si le bonheur n'est pas là, je me donne au diable (2). » Il vivait ainsi, en « étudiant », à la fois apprenti mondain avec des gaucheries, et artiste un peu bohème : « C'était une vie commune et banale, comme celle de tous les désœuvrés, de tous les imbéciles du monde (3). » Il aurait désiré la fortune pour jouir davantage de la vie ; il dépensait en prodigue les petites économies maternelles, et, quand il avait fait quelques dettes criardes, il rentrait se reposer à la campagne, un peu plus tôt qu'il n'eût voulu. Ce n'était pas proprement un « libertin », mais « tout ce que sa mère lui avait donné de foi n'avait pas tenu contre un an de monde » ; il y avait trouvé une atmosphère naturellement antichrétienne, « dans laquelle il n'avait pu s'empêcher de respirer : le saut avait été trop fort, et il avait perdu la tête (4) ». Ce n'était pas d'ailleurs la tête seule qui était prise, et

(1) Lettre à Guichard du 4 août 1809.

(2) Lettre à Guichard du 10 sept. 1808.

(3) Lettre à Virieu du 9 nov. 1809.

(4) Lettre à la marquise de Raigecourt du 19 août 1819.

celui que ses amis appelaient « le grand diable de Bourgogne (1) » était alors assez vulgairement sensuel : quoiqu'il eût déjà au cœur un très noble idéal d'amour, il ne connaissait encore que des amourettes ardentes... et successives. Il eut pourtant à Mâcon, au début de 1811, un commencement d'amour vrai ; et déjà il appelait Mlle Henriette P*** « sa femme », disant que « rien au monde ne pourrait les séparer » (2), quand sa famille les sépara par l'absence et réduisit à une passionnette de quelques semaines ce qui devait être un amour éternel.

On l'envoya avec des parents faire un tour en Italie : il y resta près d'un an, de juin 1811 à avril 1812. La *saturnia tellus* (3) l'enthousiasma ; mais, après avoir promené son ravissement de Turin à Milan et de Florence à Rome, ce fut Naples qui le prit tout entier, et resta toujours pour lui la terre promise, la terre de désir. Son ami Virieu vint bientôt l'y rejoindre, et l'ardeur de leur amitié, semble-t-il, ne fit qu'exciter encore leur ardeur à jouir. Ils jouirent de la vie et du ciel napolitains en artistes et en voluptueux. Ils se le rappelaient l'un à l'autre dix ans plus tard :

Combien de fois, près du rivage
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage
Accourut à nos doux concerts (4) !

Graziella est une de ces bonnes fortunes d'un soir : le poète des *Confidences* en a fait une amoureuse idylle, et métamorphosé la cigarettièrre de la manufacture de tabacs de Naples en une pure et toute virgilienne corailleuse ; mais l'histoire, dans son fond, est d'une banalité quotidienne : c'est un jeune homme de vingt et un ans, qui a passé quelques heures de soleil et de joie avec une petite ouvrière, jouissant d'elle en égoïste, sans songer que son abandon la fera souffrir ou peut-être mourir. Le « premier regret » et le premier remords ne lui sont venus que beaucoup plus tard, mais il les a traduits en des strophes divines qui l'ont presque absous.

Toutes ces Graziella d'Italie, les caresses molles de « la mer de Sorrente », cette facilité de la vie sous un ciel tiède et bleu, achevèrent de paganiser cette âme jeune et naturellement voluptueuse. Il l'a dit lui-même en des vers admirables d'un paganisme tout séraphisé, mais qui réfléchissent, à dix-huit ans d'intervalle, un paganisme très vulgaire :

(1) Lettre à Guichard du 19 août 1809.

(2) Lettre à Guichard du 2 avril 1811.

(3) Lettre à Virieu du 30 mai 1811.

(4) *Nouvelles Méditations*, le Passé.

Et le jour se levait aussi dans notre cœur,
Long, serein, rayonnant, toute lumière et chaleur (1);

.

Il revint en France, à Milly et à Mâcon, où il vécut encore deux ans d'une vie oisive et ennuyée, avec des crises d'exaltation et d'abattement. La Restauration fit de lui un garde du corps. On l'envoya d'abord à Beauvais, dans « cette espèce d'entonnoir où les hommes ont bâti une espèce de ville » (2) et où il essaie de guérir son spleen en allant rêver à Graziella dans les vignes voisines (3) ou en devenant « presque amoureux de la fille d'un charpentier, son voisin » (4), — puis à Paris, où il mène la vie dissipée d'un cavalier élégant, joue, fait des dettes, que sa mère vient payer, et « s'éreinte de bals et de soupers » (5). Mais il tombe malade du foie, et part se soigner aux eaux d'Aix vers la fin d'août 1816. C'est là qu'il devait rencontrer son Elvire, et commencer à remonter par la souffrance de la Religion de l'Amour à la Religion de Dieu.

*
* *

« Cependant il lisait beaucoup » (6) ; mais les livres, comme la vie, retardaient son épanouissement naturel.

Lorsqu'il écrivit plus tard des *Préfaces*, Lamartine présenta ses œuvres au public comme écloses sous l'influence de Chateaubriand et de M^{me} de Staël, qui auraient été, d'après lui, les directeurs intellectuels de sa jeunesse : « J'ai aimé ces deux génies précurseurs qui m'apparurent, qui me consolèrent à mon entrée dans la vie, Staël et Chateaubriand ; ces deux noms remplissent bien du vide, éclairent bien de l'ombre ! Ils furent pour nous comme deux protestations vivantes contre le dessèchement et l'avilissement du siècle ; ils furent l'aliment de nos toits solitaires, le pain caché de nos âmes refoulées ; ils prirent sur nous comme un droit de famille, ils furent de notre sang, nous fûmes du leur, et il est peu d'entre nous, qui ne leur doive ce qu'il fut, ce qu'il est, ou ce qu'il sera (7) ». Ceci est vrai, sans doute, d'une vérité générale, et la poésie lamartinienne n'aurait peut-être pas osé prendre conscience

(1) *Harmonies*, livre IV, *Novissima Verba*.

(2) Lettre à Virieu du 26 juillet 1814.

(3) Lettre à Virieu du 3 août 1814. *Mémoires inédits*, p. 353.

(4) Lettre à Virieu du 17 août 1814.

(5) Lettre à Fortuné de Vaugelas du 2 mars 1816.

(6) Préface des *Méditations*.

(7) *Des Destinées de la Poésie*.

d'elle-même, si elle n'avait été précédée par *Corinne* et par le *Génie du Christianisme*. Mais la *Correspondance*, qui nous permet de suivre presque au jour le jour les lectures de Lamartine, détruit le bel arrangement des préfaces et nous montre que, durant ses années de jeunesse, les vrais maîtres de sa pensée et de son art n'ont été ni M^{me} de Staël ni Chateaubriand.

Chateaubriand avait été la grande admiration de son adolescence ; et les *Confidences* nous ont gardé le souvenir de son enthousiasme de collégien pour le *Génie du Christianisme*. Mais, en quittant les Pères de Belley, il ne semble pas être resté fidèle à sa première idole. Pendant les dix années qui suivirent, Chateaubriand est à peine cité deux ou trois fois dans ses lettres, tout autant que Gilbert ou que M^{me} Cottin. Quand les *Martyrs* paraissent, il les juge d'un mot bref et un peu sévère : « *Sunt mala, sunt eximia* » (1) ; et les quelques rares fois où il parle de Chateaubriand, il en parle comme d'un ami d'adolescence, auprès duquel il va chercher des satisfactions d'âme plutôt que d'art (2).

Quant à M^{me} de Staël, pour qui il n'eut d'abord « qu'un profond mépris (3) », nul certes ne fut plus que lui un amoureux passionné de *Corinne* ; mais, sans compter que le livre de *l'Allemagne* le laissa très froid (4), il faut noter que cette passion fut toute sentimentale et nullement artistique : il l'aimait parce qu'elle « le transportait dans un autre monde, naturel, poétique », parce qu'elle confirmait et légitimait « tous les beaux sentiments, nobles, désintéressés, ardents pour la gloire, purs et élevés » qu'il portait confusément en lui (5). Mais s'il s'agissait de style ou d'art proprement dit, il mettait M^{me} de Staël au rang de M^{me} Dacier (6), et lui préférait, j'en ai peur, M^{me} de Genlis (7) : « Quand j'aurai de l'argent, disait-il à son ami Virieu, et un joli petit cabinet, comme celui de ta chambre, au Grand-Lemps, j'achèterai les bustes de Virgile, de Racine, de Voltaire, du Tasse, d'Alfieri, de Pope, etc. Et celui de M^{me} de Staël, en dépit des jaloux, aura aussi sa place, un peu plus bas, ne fût-ce que par reconnaissance (8). »

(1) Lettre à Virieu du 12 mars 1809.

(2) Lettres du 13 mars 1808 et du 21 mai 1811.

(3) Lettre à Virieu du 1^{er} juin 1809.

(4) Lettre à Virieu du 19 mai 1814 : « Je lis *l'Allemagne* ; je commence à regretter mon argent. »

(5) Lettre à Virieu du 1^{er} juin 1809.

(6) Lettre à Virieu du 19 mai 1814.

(7) Lettre à Guichard du 10 juin 1809.

(8) Lettre à Virieu du 10 juin 1809.

Ainsi, dans ce Panthéon officiel, Chateaubriand est oublié, et M^{me} de Staël n'obtient qu'une place inférieure par une concession de sentiment plutôt que de goût.

C'est dans un esprit analogue qu'il abordait — rarement d'ailleurs — Rousseau et Ossian : la *Nouvelle Héloïse* l'enflammait parce « qu'elle lui inspirait des sentiments nobles et vrais » (1) ; et si parfois il lisait Ossian, celui qu'il appellera plus tard, avec une imagination complaisante, « l'Homère de ses premières années » (2) ; si même, pour obéir à la mode, il en versifiait un épisode, il avouait lui-même — en se plaçant, je crois, à un point de vue tout littéraire, — que c'était « un mauvais genre » (3).

Et, en effet, les vrais maîtres dont alors il se faisait les disciples, c'était bien ceux qu'il aurait voulu avoir en buste dans son cabinet de travail, les Virgile, les Racine, les Alfieri, les Pope, les Voltaire, c'est-à-dire les grands classiques et plus particulièrement ceux du XVIII^e siècle. Bien loin d'avoir été, dans ses années d'apprentissage littéraire, un fils spirituel de Chateaubriand, c'est comme élève de Pope et de Voltaire qu'il fait ses débuts dans les lettres : « Il lit Pope à force » (4) ; « préférable de beaucoup à Boileau pour la poésie », il le regarde volontiers comme son idéal : « bon poète, bon philosophe, bon ami, honnête homme, en un mot tout ce qu'il voudrait être » (5). Et plus tard encore, jusque dans la Méditation *A lord Byron*, nous retrouverons l'influence visible de l'*Essai sur l'Homme*.

Mais, plus qu'aucun autre, le maître de ses vingt ans fut Voltaire. C'est par Voltaire qu'il connut d'abord la poésie : on lisait *Mérope* dans les soirées de Milly ; et la *Henriade* « ravissait » Lamartine enfant (6). Etudiant, il continua à le lire et à l'apprendre par cœur ; les citations de Voltaire sont de beaucoup les plus nombreuses dans sa correspondance de jeunesse. D'ailleurs, le Voltaire qu'il connaît est un Voltaire intégral : c'est le Voltaire des *Discours sur l'Homme* ou du *Poème de la loi naturelle*, qui se fera sentir dans les Méditations philosophiques, dans les prédications de *Jocelyn* ou dans le « livre primitif » de la *Chute d'un Ange* ; c'est le Voltaire des *tragédies*, qui aura quelques droits de paternité sur *Médée*, *César* et *Saül* ; et c'est même encore le Vol-

(1) Lettre à Virieu du 11 mars 1810.

(2) Préface des *Méditations*.

(3) Lettre à Virieu de décembre 1808.

(4) Lettre à Virieu du 12 mars 1809 ; cf. lettres des 1^{er} janv. 1808, 12 mars et 10 juin 1809, 3 mars 1870, etc.

(5) Lettre à Virieu du 3 mars 1810.

(6) Préface des *Méditations*.

taire des *Contes*, des *Satires* et de la *Pucelle*, qui sera responsable de presque toutes les *juvenilia* enchâssées dans la correspondance.

Derrière Voltaire et avec lui, ce sont tous les petits poètes du XVIII^e siècle, didactiques et élégiaques, qui ont été ses modèles et ses initiateurs en poésie : il a écrit ses premiers vers entre Gresset, Palissot, Pompignan et Piron (1); il a lu la *Gastronomie* et aussi l'*Imagination* (2); les livres familiers qu'il « a vus sur sa table » furent les *Elégies* de Bertin et les *Poésies érotiques* de Parny (3),

Et bien des fois sa tendre adolescence,
Se déroband aux regards curieux,
Pour dévorer leurs écrits amoureux,
De ses mentors trompa la vigilance (4).

Quand Parny mourut, en décembre 1814, Lamartine

Sur ce gazon, témoin de ses douleurs,
Laissa tomber des larmes et des pleurs (5).

Dans une longue élogie « récitée à l'Académie de Mâcon », il célébra le « chantre des amours » (6); et, jusque dans le recueil des *Méditations*, Parny sera invoqué comme « le maître de la lyre » (7).

Tels furent donc les « maîtres », tous païens, de la « lyre » lamartinienne à ses débuts.

II

Ainsi formé par la vie et les livres, le jeune apprenti poète devait avoir alors, de ce qu'il appelait son métier, un idéal assez mesquin. Lui, qui plus tard dans ses préfaces a expliqué en une prose magnifique sa conception du *vates* chantant des hymnes et des psaumes pour soulager son âme et s'essayant à traduire en des paroles rythmées l'harmonie ineffable qui flotte confusément en lui, ne voyait encore dans la poésie que les vers, et croyait que toute chose pouvait être impunément versifiée. Il cherchait partout des matières à littérature, s'exerçait aux « *impromptus*

(1) Cf. lettres du 27 décembre 1807, du 4 janv. 1808, etc.

(2) Lettre à Guichard du 29 oct. 1808.

(3) Lettres à Virieu du 6 sept. 1809, du 28 mars 1810, etc.

(4) Lettre à Virieu, 3 mars 1815.

(5) Id., id.

(6) Id., id.

(7) *Premières Méditations*, III, A Elvire.

préparés » (1) et réclamait à tous ses amis des thèmes d'odes ou d'épîtres (2). « Je te demande, écrit-il à Virieu, quelques sujets de poésie, mais je veux que cela soit détaillé, que je n'aie plus que l'habit à y mettre (3). » Lui qui plus tard aussi aura à l'égard de la forme une si belle indifférence et même un excessif dédain de grand seigneur, lui qui enverra *Jocelyn* à son éditeur avec des rimes ou des épithètes à combler, laissant cette besogne servile à quelque plumitif de librairie, avait alors le respect superstitieux des mots comme un bon disciple de Malherbe. Rien n'est piquant comme de voir Prosper Guichard de Bienassis et Alphonse de Lamartine échanger leurs premiers vers et se faire l'un pour l'autre, avec une bonne volonté toute juvénile et une probité artistique un peu ingénue, censeurs de rimes et tyrans de syllabes : « Je suis enchanté de ton inpromptu, écrit Lamartine, il est vraiment joli, correct, sentimental, bien versifié. Je ne veux pas dire qu'il soit sans faute... Tu pourrais changer *le destin cruel la ravit à mon cœur* et le vers précédent, mettre quelque chose de moins commun (4) » ; et une autre fois : « Ta première tirade est bien, il y a cependant des fautes de versification... « *crédules amours* » est on ne peut pas mieux : l'épithète est juste, élégante, choisie (5). Evidemment ces deux jeunes gens ont lu la correspondance de Racine et de Boileau et ils se souviennent de l'*Ode sur la prise de Namur*, corrigée par l'auteur d'*Athalie*.

Ils sont d'ailleurs les disciples pieux de la tradition classique et en suivent tous les préceptes avec déférence : « La Harpe le veut (6) », disent-ils ; et c'est le cri de ralliement de ces jeunes croisés. Et pour obéir à La Harpe, qui conseille de tels sujets, Lamartine fait un *Discours sur l'Amitié* (7), et entreprend un *Poème des quatre âges* (8) : « La Harpe est sur ma table, écrit-il, il m'encourage, il me retient, il me rend sage malgré moi. Plus j'avance, plus je l'estime, ce La Harpe. Comme c'est bien pensé, bien raisonné, bien écrit, sans pointes, sans affectation, sans mignardise. C'est un bon maître en littérature, comme Montaigne en philosophie (9). » Avec de pareils enthousiasmes, on comprend

(1) Lettre à Virieu du 12 nov. 1808.

(2) Lettres à Virieu du 9 nov. 1809, du 12 décembre 1808, du 13 mars 1809, etc.

(3) Lettre à Virieu du 12 décembre 1808 ; cf. encore lettre à Guichard du 12 décembre 1808.

(4) Lettre à Guichard du 12 nov. 1808.

(5) Lettre à Guichard du 14 décembre 1808.

(6) Lettre à Guichard du 10 décembre 1808.

(7) Lettre à Virieu du 12 mars 1809.

(8) Lettre à Virieu du 30 sept. 1810.

(9) Lettre à Virieu du 30 août 1810.

que la suprême ambition de ces débutants soit d'écrire dans le *Journal de Grenoble* (1), de remporter le prix à l'*Athénée* d'Avignon (2), ou d'être membre d'une académie de province. Quand Virieu est nommé, à dix-huit ans, correspondant de celle de Lyon, Lamartine « n'en revient pas » d'admiration : « Je suis tombé des nues en apprenant ton élévation subite au trône académique. Quel pas de géant à l'ouverture de la carrière ! Je te respecte et te jalouse presque (3). » Deux ans plus tard, cette même consécration littéraire lui était réservée, et, le 19 mars 1814, il était reçu à la *Société des sciences, arts et belles-lettres* de Mâcon. On le reconnaissait donc enfin pour « homme de lettres » ! Il était désormais et officiellement ce qu'il rêvait d'être depuis sa sortie du collège : « un *belles-lettré* » (4).

Ainsi, jusqu'aux *Méditations*, il conçut la poésie comme un art, comme un exercice de virtuosité littéraire, à qui la distinction du style conférerait tout son lustre : le 30 avril 1818, alors qu'il était déjà l'auteur du *Lac*, il écrivait encore à Virieu à propos de son *Saül* : « Tu seras assez content du style, et, tôt ou tard, le style est tout : il a, quoi qu'on en dise, la vie ou la mort d'un ouvrage en soi » ; et, constatant qu'il y avait dans son œuvre assez d'émotion pour toucher les non-connaisseurs, il ajoutait : « Ceci me rassure assez pour cette masse de spectateurs, qui est uniquement sensible et point artiste. C'est malheureusement pourtant le très grand nombre. Quant à la partie artiste, j'ai travaillé pour elle (5). » Longtemps après, lorsqu'il reviendra sur ce même *Saül* dans son commentaire des *Nouvelles Méditations*, il avouera avec beaucoup de clairvoyance qu'il n'était pas fait pour la tragédie : « Le drame veut trop d'art et je ne suis pas assez artiste (6). » Il avait raison : il n'était pas artiste. Mais il faut constater qu'il voulut l'être tout d'abord, et qu'il réval entre vingt et trente ans, d'une poésie artiste, c'est-à-dire d'une poésie qui est la négation même de la poésie lamartinienne.

• •

Par là se trouve expliqué, je crois, pour des lecteurs de *Jocelyn* et des *Harmonies*, le caractère un peu inattendu de ses œuvres

(1) Lettre à Guichard du 12 novembre 1808.

(2) Lettre à Virieu du 12 décembre 1808.

(3) Lettre à Virieu du 1^{er} juin 1809.

(4) Lettre à Virieu du 11 mars 1810 ; cf. au même, lettre du 12 mars 1809, etc.

(5) Lettre à Virieu du 30 avril 1818.

(6) *Nouvelles Méditations*, XVIII : l'Apparition de l'ombre de Samuel à Saül. Commentaire.

de jeunesse. Ce sont des fruits tardifs du XVIII^e siècle, et tous les genres de l'âge précédent s'y trouvent représentés.

On pourra voir dans la *Correspondance* quelques jolis débris de discours en vers, d'impromptus, d'odes, d'épîtres, d'élégies et de poésies érotiques. Et, s'il fallait choisir entre toutes ces bluettes, je recommanderais volontiers la lecture du *Souvenir*. C'est une épître à Laurent de Jussieu, où il lui rappelle leurs promenades à Vincennes, et leurs rentrées, le soir, à Paris en cabriolet :

Un char léger, par ton ami conduit,
Dans le séjour du tumulte et du bruit,
Reconduisait le couple poétique.
O vieux Vincenne ! ô bocages chéris,
Sombres détours, forêt mélancolique,
Qu'avec douleur nous quittions vos abris !

.

etc., etc. (1). Tout cela est élégant, précieux, superficiel, avec pourtant quelques bourgeons de sentiment, qui sont tout prêts à éclore et qui annoncent de loin les *Méditations*.

Mais il faut s'arrêter à ces « quatre petits livres d'*Elégies* » qu'il composa pièce à pièce de 1810 à 1816 (2), et sur lesquels il comptait pour « se faire un nom dans un des médaillons de cette guirlande de voluptueux immortels, qui n'ont cueilli de la vie humaine que les roses et les myrtes, qui commencent à Anacréon, à Bion, à Moschus, qui se continuent par Properce, Ovide, Tibulle, et qui finissent à Chaulieu, à La Fare, à Parny (3) ». Lamartine ne se rend qu'imparfaitement justice quand il écrit : « Je fis comme mes modèles, quelquefois peut-être aussi bien qu'eux (4). » Il fit mieux, tout en les imitant de très près (5) ; et ses *Elégies* étaient déjà d'un Bertin ou d'un Parny supérieur. Il ne les brûla pas toutes d'ailleurs, comme il l'affirme dans la Préface des *Méditations* ; et, sans parler de la *Correspondance* qui nous en a conservé plusieurs fragments (6), les *Méditations* elles-mêmes en ont recueilli quelques-unes (7) ; et ces *Elégies* à la Bertin, avec

(1) Lettre à Laurent de Jussieu du 19 mars 1813.

(2) Cf. lettres à Virieu du 30 sept. 1810 et à Fortuné de Vaugelas du 28 juin 1816.

(3) Préface des *Méditations*.

(4) Id.

(5) Les réminiscences de Bertin et Parny abondent dans *A Elvire*, le *Golfe de Baïa*, etc.

(6) Cf. lettres des 26 juillet 1814, 3 et 15 août 1814, 3 mars 1815.

(7) *Premières Méditations* : *A Elvire*, le *Golfe de Baïa*, *Hymne au soleil*, *Adieu*. — *Nouvelles Méditations* : *Sapho*, *Elégie*, *Tristesse*.

les deux ou trois *Odes* à la J.-B. Rousseau (1), qui, elles aussi, ont été épargnées, demeurent, au milieu du *Lac*, de l'*Automne* et du *Vallon*, comme les témoins de l'âge précédent. Il eût été vraiment dommage que ces poésies légères n'eussent pas trouvé quelque pitié, car, malgré leur sensualisme banal et leur parure mythologique, elles sont parfois charmantes en leurs grâces légères : des vers comme

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie;
Du rapide printemps respire au moins les fleurs ;
Aux chastes voluptés abandonnons nos cœurs ;
Aimons-nous sans mesure, ô mon unique amie !

etc., etc. (2), ne seraient reniés par aucun élégiaque du XVIII^e siècle.

Au reste, le jeune Lamartine ne s'était pas borné à essayer ses forces dans ce qu'on nommait alors « les petits genres » ; mais, ayant de grandes ambitions de gloire, il s'était de bonne heure attaqué aux « grands genres », qui font les grands poètes. Il ébaucha quelques comédies, mais il s'y sentit impropre et se tourna vers la tragédie et l'épopée. Le croirait-on, si ses lettres ne l'affirmaient pas, si les manuscrits et les *Poésies inédites* n'étaient pas là pour l'attester, que l'auteur de l'*Isolement* et des *Préludes* a écrit une *Médée* en 5 actes, un *César* ou la *Veille de Pharsale*, une *Zoraïde*, une *Brunehaut* et un *Mérovée* ? Croirait-on que les deux grandes pensées de sa jeunesse ont été son *Saül* et son *Clovis* ? Il a travaillé à *Saül* pendant six ans, de 1812 à 1818 (3), c'est-à-dire qu'il y a consacré plus de temps qu'à n'importe quel chef-d'œuvre de sa maturité. *Clovis* devait être mieux encore, puisqu'il le regardait comme « le grand ouvrage de sa vie (4) ». Il commençait ainsi, suivant la plus pure tradition classique :

Je chante ce héros, qui, des bords de la Seine,
Le premier devant lui chassa l'aigle romain,
Délivra la patrie et fonda dans Paris
La sainte foi du Christ et l'empire des Lys (5).

« Si je réussis, disait-il, je serai un grand homme, sinon la France aura un Colin et un Chapelain de plus (6). » Il n'eût été ni un Colin ni un Chapelain, mais il fût devenu sans doute, en tragédie comme en épopée, un Voltaire qui aurait lu Chateaubriand. Les

(1) Ce sont *Ode*, la *Gloire*, le *Génie*, l'*Enthousiasme*.

(2) *Nouvelles Méditations* : *Elégie*.

(3) Cf. lettres à Virieu du 29 oct. 1812 et du 16 avril 1818.

(4) Lettre à Fortuné de Vaugelas du 29 juin 1816.

(5) *Poésies inédites*.

(6) Lettre à F. de Vaugelas, *loc. cit.*

fragments de *Saül* ou de *Clovis* qu'il a enchâssés dans ses *Méditations* sont là pour en témoigner. Il mit longtemps, du reste, à renoncer à ses espérances de gloire épique ou tragique : Julie était morte depuis quatre mois, il avait déjà écrit le *Lac* et cinq ou six *Méditations*, qu'il déclarait encore à son ami Virieu : « Jusqu'à trente ans je donnerais des tragédies, et, si Dieu me donnait la vie et la santé, de trente à quarante j'enfanterais *Clovis*; c'est *Clovis* qui est mon fait (1). » — Il fallut le triomphe inattendu des *Méditations*, triomphe « qui l'humilia » (2), et, en quelque sorte, la violence du public pour arracher définitivement Lamartine à sa chimère pseudo-classique.

*
* *

De cette longue fréquentation avec les poètes du xviii^e siècle, Lamartine conserva toujours — quoique affranchi de leur domination — certaines habitudes proprement littéraires qu'il importe de noter ici. Précisément parce que sa libération lui fit regarder la poésie comme chose de sentiment et non comme chose d'art, parce que l'évolution de son génie le rendit de plus en plus indifférent à l'expression verbale, parce qu'il subit plutôt qu'il n'accepta la nécessité d'extérioriser la mélodie intérieure de son âme, il continua à exprimer ses rêves en la forme qu'il connaissait : il versa sa poésie dans n'importe quel vase; et comme il se trouva qu'il avait appris à « tourner » dans les ateliers de la génération précédente, le vase de sa poésie resta un vase xviii^e siècle. Le plus souvent, il est vrai, comme ses vers n'étaient qu'un pur jaillissement d'âme, il y parla je ne sais quelle langue spiritualisée et divine, où les mots disparaissent et s'effacent, pour ainsi dire, dans une impression délicieusement vague et une, qui ne se traduit plus par des mots. Mais, quand le souffle tombait, quand il essayait de souder des strophes, et qu'il écrivait pour écrire, il redevenait inconsciemment, et, par négligence ou dédain, l'élève de Voltaire et versifiait comme il avait appris autrefois.

Ainsi dans ses œuvres de longue haleine, dans *Jocelyn* ou la *Chute d'un Ange* par exemple, à côté de vers élyséens, qui sont une pure volupté d'esprit, on rencontre parfois les longues files d'alexandrins réguliers, monotones et plats, qui semblent échappés de la *Henriade*. Dans ses plus beaux poèmes lyriques, appa-

(1) Lettre à Virieu du 11 mai 1818.

(2) Lettre à la marquise de Raigecourt du 28 avril 1820.

raissent de place en place les strophes classiques de Pompignan ou de Lebrun, correctes et fermes d'ailleurs, mais un peu sèches et froides, et qui donnent la sensation du déjà entendu (1). Chacun sait qu'il y a dans le *Lac* un hémistiche de Thomas : « O Temps, suspends ton vol ». Avec de la mémoire et quelque patience, on retrouverait sans doute dans le sol lamartinien bien d'autres fossiles de l'âge précédent. Il en a gardé toutes les élégances défraîchies et les métaphores surannées ; il dit : « La faux du Temps », « le char de l'Aurore », « la main des Hivers », « la neige de mon front », « les aciers pliants des chars », « le destin des mortels », « le souffle des autans », « les enfants de Mars », etc., etc. Dans sa poésie philosophique, pourtant si noble et si ample, l'influence des didactiques du XVIII^e siècle et de Voltaire, en particulier, se fait sentir d'une manière continue, malgré la magnificence des images qui éclairent de loin en loin le développement (2). Mais c'est peut-être dans les descriptions que cette hérédité du XVIII^e siècle se manifeste sous sa forme la plus pénible. Nul n'a décrit plus splendidement ni plus somptueusement que Lamartine ; mais ce sont, si l'on peut ainsi parler, des descriptions intérieures, qui peignent moins les choses que les frissons de l'âme au contact des choses : quand il s'essaie à des descriptions objectives, où l'art est tout, — comme il n'est pas artiste, — il retourne d'instinct et en collégien aux procédés puérils qui étaient de mode un demi-siècle plus tôt chez les descriptifs. Il n'y a pas, je crois, chez Delille lui-même, une page aussi ridicule que la parade militaire du *Chant du Sacre* : les fusiliers, si toutefois mon exégèse est exacte, y sont définis en une précieuse énigme

... Ceux dont le regard, que le calcul éclaire,
 Dans les chants du combat est l'aigle du tonnerre,
 Et qui d'une étincelle échappée à leurs mains
 Fait voler à son but la foudre des humains ;

- (1) Cf. par exemple *Harmonies*, II, Jéhovah :

Aux plages que le Nil inonde,
 Des déserts le crédule enfant
 Brûlé par le flambeau du monde, etc.

- (2) Cf. par exemple *Harmonies*, II, l'Infini dans les Cieux :

Que dis-je ? A chaque veille, un sage audacieux
 Dans l'espace sans bords s'œuvre de nouveaux cieux,
 Depuis que le cristal qui rapproche les mondes
 Perce du vaste Ether les distances profondes...

les grenadiers :

... Ces géants, coiffés de sauvages crinières,
 Dont le poil fauve et noir tombe sur leurs paupières ;

les hussards :

Ces centaures brillants, messagers des combats,
Qui traînent à grand bruit leurs sabres sur leurs pas ;

les lanciers :

... Ceux qui font rouler sur le fer d'une lance
Ces légers étendards où la mort se balance, etc., etc.

Le *Chant du Sacre* est l'exemple type de ce que peut faire Lamartine, élève du XVIII^e siècle, lorsqu'il travaille sur commande et que son génie l'abandonne (1). On ne lit plus guère le *Chant du Sacre* aujourd'hui ; mais peut-être se trouve-t-il encore quelques délicats pour feuilleter les *Méditations*, *Jocelyn* ou les *Harmonies* : que ceux-là relisent la bataille des *Préludes* (2), le portrait de l'évêque dans sa prison (3), et même par endroits le paysage mâconnais de *Milly* (4), — ils verront comme toutes ces pages sont voisines du *Poème de Fontenoy*, et, si j'osais dire toute ma pensée, de l'*Epttre à Antoine* ou du *Passage du Rhin*. Ce sont les mêmes procédés intellectuels de description raisonnée plutôt que vue, la même maladresse à insérer des détails concrets dans des abstractions, le même art gauche d'être précis sans être vrai (5).

Ainsi cette poésie du XVIII^e siècle, où Lamartine s'est attardé pendant dix ans, il ne l'a jamais entièrement abandonnée : parce qu'il a dédaigné d'en secouer le fardeau, le passé littéraire a pesé plus longuement et plus lourdement sur lui que sur nul autre

(1) « C'est mon *Poème de Fontenoy* », disait-il lui-même (Lettre à Virieu du 7 avril 1825).

(2) Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent ;
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort et frappe en sifflant comme un souffle de mort, etc.

(3) De ses habits troués les somptueux débris
Laisaient percer partout ses membres amaigris, etc., etc.

(*Jocelyn*, 5^e Époque.)

(4) Mais il est sur la terre une montagne aride
Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide,
Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné
Et sous son propre poids jour par jour incline, etc.

(*Harmonies*, III, 2.)

(5) Cf. encore *Harold V*, VI. *Harmonies* II, 14, *Souvenir d'Enfance*, et, en général, toutes les *Epttres* de Lamartine.

poète de sa génération. Et lui, qui est unique dans notre poésie française, lui qui y siège, pour ainsi dire, « au plafond », lui dont on ne voit ni les ancêtres ni les descendants, lui qui est venu un matin on ne sait d'où, « sur un rayon de lune », pour remonter un soir on ne sait où, lui qu'en un certain sens l'histoire de la littérature explique le moins, est aussi celui qu'en un autre sens cette même histoire de la littérature explique le plus.



Ce Lamartine des années de jeunesse que je viens de présenter est, je crois, exact ; je dois ajouter pourtant qu'il est incomplet : jamais il ne fut un pur poète du XVIII^e siècle ; jamais le prochain auteur des *Méditations* ne fut enseveli tout entier sous les *Discours* de Voltaire et les *Élégies* de Parny ; l'influence de Chateaubriand, de M^{me} de Staël, de Rousseau, d'Ossian et des poètes anglais, — influence que j'ai dû remettre à sa place, qui n'est pas la première, — s'est exercée sur lui d'une manière latente, mais réelle et continue. En dépit de la vie et des livres, il est toujours resté en lui quelque chose du paysan de Milly, du fils de M^{me} de Lamartine, du pieux élève des jésuites. Et, quand j'aurai à étudier la genèse des *Méditations*, j'essaierai de montrer comment, même entre 20 et 25 ans, elles s'annoncent déjà et se préparent de loin en loin chez ce jeune homme, amoureux d'amitié, assoiffé d'amour, plein de tristesses sans cause et de passions sans objet. Mais il fallait insister sur cette culture du XVIII^e siècle, pour rendre raison de ses premières œuvres et de son art ultérieur, pour expliquer aussi comment les *Méditations* ont si longtemps tardé à venir.

Et, s'il fallait rendre plus manifeste encore par un exemple décisif cet étouffement de l'émotion jeune et spontanée par la littérature artificielle, je prierais de relire certaine lettre à Aymon de Virieu du 14 mai 1810 : « Et toi, mon cher ami, lui disait-il, tu es donc aussi comme moi, tu vois que nous avons rêvé, rêvé la gloire, rêvé l'amour, rêvé une société à notre guise, rêvé des femmes comme il devrait y en avoir, rêvé des hommes comme il n'y en aura jamais ! Il n'y a que l'amitié, mon cher ami, que nous n'avons pas rêvée. C'est le seul bien que je goûte davantage et que je trouve surpassant l'idée que je m'en étais formée. Puissé-je la voir toujours de même, la trouver toujours fidèle à ses promesses ! Puisse-t-elle me consoler de la perte de tout, ne pas me faire pleurer une fois la confiance que j'ai mise en elle ! Elle me trouvera toujours, je l'espère, digne d'elle et

heureux de me dévouer à son service. *C'est ce que je disais*, il y a quelques jours, dans une épître à mes amis, qui a couru Lyon, et qui était intitulée : *Mes Dettes*. Voici comment elle finissait :

Et toi surtout, et toi qui la première
Du doux plaisir m'enseignas le mystère,
Non, non jamais je n'oublierai ce jour
Qui mit le comble à tes faveurs secrètes.
Je te dois tout, Myrthé !... mais en amour
Un souvenir doit payer bien des dettes.
Mes chers amis, mon compte n'est pas fait.
Je dois encore et m'en fais une gloire.
Si quelquefois je manque de mémoire,
Je le retrouve en parlant d'un bienfait ;
A l'amitié confiante et discrète
Je dois beaucoup ; mais loin de m'effrayer,
Vous le savez, mes amis, c'est la dette
Qu'il me sera le plus doux de payer. »

Cette lettre, — moins les vers, — est très belle : on y sent passer une âme et une âme qui vibre profondément. La première phrase est magnifique d'ampleur et grosse d'émotion contenue : « Tu vois que nous avons rêvé, rêvé la gloire, rêvé l'amour, rêvé une société à notre guise, rêvé des femmes comme il devrait y en avoir, rêvé des hommes comme il n'y en aura jamais. Il n'y a que l'amitié, mon cher ami, que nous n'avons pas rêvée. » Ce sont des strophes auxquelles il ne manque plus qu'une certaine richesse verbale et l'orchestration de la rime : c'est déjà une *Méditation*. Voilà comment, même à 20 ans, Lamartine *sente* en prose ! Et ce sentiment intense, lorsqu'il essaie de le mettre en vers et de le *dire* dans une épître, s'évapore tout à coup en des fumées d'esprit et se prostitue même en s'accoquinant à un souvenir grivois ! C'est qu'il ne s'est pas fait impunément l'élève de Voltaire et de Parny ! — Pour quitter leur esclavage et pour se retrouver lui-même, il aura besoin d'une grande secousse morale : il le dira plus tard dans la *Préface des Méditations* : « L'amour fut pour moi le charbon de feu qui brûle, mais qui purifie les lèvres. » Il le sentait déjà longtemps auparavant, lorsqu'il écrivait le 27 mars 1813 à Virieu : « Vivent la solitude et la tristesse et la maladie pour nous montrer enfin la vraie lumière et nous conduire au bien. » Il aurait pu ajouter : « et à la poésie ». S'il a pu en dix ans s'élever des « impromptus galants » aux strophes du *Crucifix*, c'est qu'il a passé, en effet, par la maladie, la solitude et la douleur.

M. MASSON.

Ouvrages signalés.

L'Ame antique, poésies par MARC LEGRAND, 1 vol. à 3 fr. 50, librairie A. Colin, 5, rue de Mézières, Paris. — Dans ces poèmes sont interprétées, d'après les monuments et les souvenirs classiques, la grâce et la noblesse de la vie, de l'art et des mythes païens. Les traductions rendent en vers harmonieux les pages les plus pittoresques des poètes grecs et latins. *L'Ame antique* a sa place dans la bibliothèque de tous les lettrés et aussi des personnes qui ne peuvent goûter dans le texte le charme toujours jeune de l'antiquité. Ajoutons qu'elle peut-être mise dans toutes les mains. *L'Ame antique* a obtenu une médaille d'honneur de la Société d'encouragement au bien. Enfin le Ministère de l'instruction publique l'a inscrite sur la liste des ouvrages proposés aux Bibliothèques des professeurs et des élèves des classes d'humanités et aux Distributions de Prix dans les Collèges et Lycées de garçons et de filles.

* *

La Revue du Bien. — Des chroniques, des nouvelles, des poésies, des articles sur les institutions philanthropiques et les fondations charitables, des études et monographies d'art, des variétés intéressant les femmes et les jeunes filles, et sur tout cela, un luxe précieux d'illustrations, voilà par quoi *La Revue du Bien* a conquis la faveur du public qui lit et qui pense, en France et hors de France. Au sommaire de ses derniers numéros figurent les noms de : Frédéric Passy, « le Nestor de la paix », Jacques Normand, Camille Mauclair, Y. Rambosson, Emile Pouillon, de Larmandie, le peintre Bourcey, Léo Claretie, Lucien Paté, Charles Richet, Henry Bordeaux, Georges de Dubor, le distingué orientaliste, le comte R. de Montesquieu, Jules Bois, Veressaïef et son traducteur, Persky, etc., sans compter celui de son directeur, Marc Legrand, l'auteur apprécié de *L'Ame antique*.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassément à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Emile Faguet, Alfred Croiset, Jules Martha, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M. J... P... à M... Le nombre des devoirs à corriger est assez considérable en ce moment; nous ferons cependant notre possible pour vous satisfaire.

M^{me} R... P... à S... Nous avons bien reçu votre mandat; la lecture de la *Revue* est également profitable à tous ceux qui préparent des examens littéraires.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

Vient de paraître

L'Espagne de l'Ancien Régime

3^e PARTIE

La Richesse et la Civilisation

PAR

G. DESDEVICES du DEZERT

Professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand

Un volume in-8°, broché 5 »

Ce nouveau volume complète la série d'études entreprises par l'auteur sur l'Espagne de l'ancien régime, son état social et ses institutions. Il passe en revue dans cette troisième partie les éléments de la richesse nationale : Agriculture, Industrie et Commerce. Il étudie l'organisation de l'Enseignement public, et trace un tableau général de l'état des Sciences, des Lettres et des Arts en Espagne au XVIII^e siècle. On peut suivre ainsi tous les progrès réalisés dans la Péninsule par les rois de la maison de Bourbon, sous l'influence des idées françaises, et voir comment l'Espagne ne fut jamais plus près de fraterniser avec la France qu'au moment où la folie de Napoléon y implanta de nouveau la haine du nom français. Un index général, pour les trois volumes, termine l'ouvrage et en rend la consultation plus aisée.

DU MÊME AUTEUR :

L'Espagne de l'ancien régime. — *La société*. Un vol. in-8°, broché 5 »

L'Espagne de l'ancien régime. — *Les institutions*. Un vol. in-8°, broché 5 »

(Chaque volume se vend séparément)

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

721 LA CIVILISATION ATTIQUE DU V^e AU IV^e SIÈCLE. —
L'Antigone de Sophocle.....**Alfred Croiset,**
*Membre de l'Institut.*732 LA PSYCHOLOGIE. — *Les lois de l'âme*.....**Victor Egger,***Professeur à l'Université de Paris.*739 LA COMÉDIE DE « CALISTE ET MÉLIBÉE ». — *Les*
dernières éditions.....**G. Desdevises du Dezert,***Professeur à l'Université de Clermont-
Ferrand.*757 LES CATACOMBES DE ROME. — *Les peintures*.**Maurice Besnier,***Professeur à l'Université de Caen.*

768 SOUTENANCE DE THÈSES.....

En Sorbonne.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

45, RUE DE CLUNY, 45

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1904.	
		Étranger	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième,
Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années
DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* **Revue des Cours et Conférences** : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre : il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à *bon marché* : il suffira

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

La civilisation attique
du V^e au IV^e siècle.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

L'Antigone de Sophocle (Suite et fin).

Dans la scène dont nous avons, jusqu'ici, suivi le développement, nous avons vu Antigone exposer, en présence de Créon, avec une précision vraiment dramatique, le principe même de sa résistance aux lois de la cité et de son héroïsme, traduisant ainsi dans le langage de la passion l'opposition irréductible entre la loi écrite, qu'elle a enfreinte, et la loi de la conscience, qu'elle a suivie.

Dans la dernière partie de la scène, en vertu de cette sorte de rythme dramatique dont nous avons parlé, les vers se pressent, les répliques s'échangent avec plus de vivacité, et la jeune fille affirme la justice de sa cause en des formules saisissantes, pour finir par ce mot sublime, où se révèle un aspect essentiel de son caractère : « Je suis née, non pour partager la haine, mais pour partager l'amour ».

Ici survient, dans la marche de l'action, une péripétie où l'on peut reconnaître, une fois de plus, l'art de Sophocle. Nous ne pouvons qu'indiquer à l'occasion, pour ne pas nous détourner de notre sujet, l'habileté scénique dont Sophocle fait preuve.

On sait qu'Aristote avait déjà fait remarquer combien notre auteur excelle dans la construction dramatique de ses pièces, et le proposait à ce point de vue comme un modèle digne de fournir à ses successeurs les véritables règles du genre. Il faut pourtant se garder de considérer avec trop de complaisance ce caractère du talent de Sophocle ; l'observation si judicieuse d'Aristote, prêtant à l'abus, pourrait contribuer à donner une idée inexacte, ou du moins imparfaite, de l'art sophocléen.

Plutôt qu'une péripétie, c'est proprement ici un changement d'attitude dans les personnages qu'il nous faut signaler, un autre aspect du drame, qui va nous permettre d'éclairer d'une lumière nouvelle les caractères d'Antigone et d'Ismène. Les deux sœurs vont être de nouveau opposées l'une à l'autre, mais d'une façon imprévue et originale.

Ismène paraît en larmes devant sa sœur et devant Créon. Aussitôt, avec cette brusquerie et cette brutalité qu'il a déjà montrées à l'égard d'Antigone, Créon interpelle la jeune fille : « Et toi, qui, comme un serpent, te cachais dans mon palais... » — Dès les premiers mots, il associe à sa sœur l'innocente Ismène, qui n'a fait que se cacher, sans dessein criminel. — « Je nourrissais donc à mon insu deux fléaux destructeurs de ma maison. Eh ! bien, dis-moi, avoues-tu aussi avoir pris part à cette sépulture, ou bien protestes-tu de ton innocence ? »

Ce brusque mouvement de Créon, se retournant tout à coup vers le personnage secondaire, déjà un peu oublié, le remet au premier plan, à côté de la principale héroïne, et, après cette terrible question, les deux jeunes filles paraissent associées dans le même danger. Mais nous allons voir que ce rapprochement ne sert qu'à faire naître entre elles une opposition nouvelle, plus dramatique encore et non moins instructive que celle de la première scène.

Voilà donc cette Ismène, prudente et faible jusqu'ici, justifiant sa prudence et raisonnant sa faiblesse, qui a pu nous paraître intéressée et soucieuse en tout cas de sa tranquillité, jetée tout à coup dans une situation critique et mise à l'épreuve sous les yeux mêmes de sa sœur. Elle n'était guidée naguère que par la raison et par l'affection ; voici que maintenant, l'affection pressant le dessus, dans cette nature tendre et délicate l'héroïsme apparaîtra tout à coup. Ce n'était pas, en effet, par lâcheté qu'elle s'était dérobée au danger ; sa conduite était seulement déterminée par une différence de tempérament et pouvait se justifier par des raisons légitimes ; sa faiblesse naturelle la détournait de l'action violente, du sacrifice où il fallait une énergie active. Mais, à l'ins-

tant de la crise, quand tout est perdu et que le danger est inévitable, elle réclame aussi sa part d'héroïsme. Nous avons souvent, en lisant Sophocle, l'occasion d'établir un rapprochement avec Corneille, et l'héroïsme d'Antigone nous rappelle celui de Polyeucte, si différent pourtant dans son principe. Quand Polyeucte, en effet, a brisé les idoles et qu'on va le conduire au supplice, Pauline veut aussi partager son sort et mourir avec lui :

Je te suivrai partout, et mourrai, si tu meurs.

Mais Polyeucte refuse le sacrifice de sa femme, si elle ne s'y résout que par amour et par désespoir :

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

De même, Antigone va refuser le dévouement de sa sœur, parce qu'il vient trop tard, et la dureté mêlée de tristesse avec laquelle elle accueille l'offre d'Ismène fait songer à la brusquerie hautaine du martyr chrétien : « Oui, j'ai fait la chose répond humblement Ismène à Créon, si du moins celle-ci (elle montre Antigone) veut bien en convenir. » Dès cette première réponse, Ismène découvre son affection héroïque et touchante : c'est à la charité de sa sœur qu'elle fait appel pour avoir le droit de se sacrifier : « Si celle-ci veut bien le permettre, je réclame ma part de la faute. » Il n'en faut pas davantage pour révolter Antigone, qui proteste aussitôt, sans attendre la réplique de Créon : « Non, la justice ne le permettra pas, car tu n'as pas consenti à m'aider, et je ne t'ai pas eue pour associée. » Mais Ismène ne se rebute pas ; Antigone avait l'héroïsme ardent et enthousiaste ; sa sœur a l'héroïsme calme et résigné. « Dans ton infortune, je ne rougis pas de partager tes dangers. » Elle se réclame de la pitié et de l'affection ; Antigone lui oppose le souvenir du mort : « Ceux qui ont fait la chose, Hadès les connaît, Hadès et ceux qui sont sous la terre. » Mais elle va plus loin, et paraît non seulement inaccessible à l'affection, mais dure à ceux qui l'aiment : « Quant à toi, tu ne m'aimes qu'en paroles. » A mesure qu'Antigone devient plus injuste, Ismène au contraire montre une tendresse plus compatissante. A cette injure d'Antigone, elle ne répond que par un mot, le plus naturel et le plus simple, le mot du cœur, qu'Antigone n'eût pas trouvé : « O ma sœur ! » Et comme ce n'est pas assez d'aimer cette sœur injuste, elle lui associe aussi, dans cet amour profond, le frère qui n'est plus : « O ma sœur, ne m'insulte pas en ne me laissant pas mourir avec toi et honorer celui qui n'est plus.

ANTIGONE.

Ne partage pas ma mort, et ne revendique point un acte dont tu n'es pas coupable ; c'est assez que je meure seule.

ISMÈNE.

Abandonnée par toi, comment la vie pourra-t-elle me plaire ?

• ANTIGONE.

Demande à Créon ; tu prends tant d'intérêt à lui ! »

Ainsi Antigone reste dans la logique de son rôle, poussant l'orgueil de son héroïsme jusqu'à la rudesse tantôt hautaine et tantôt railleuse, tandis qu'Ismène trouve toujours pour la supplier les paroles les plus simples et les plus touchantes. Elle en vient enfin à se plaindre, ne comprenant pas la dureté de sa sœur : « Pourquoi m'affliges-tu ainsi, sans aucune utilité pour toi ? » Encore une fois, voici cette idée du profit, de l'utilité, qui, aux yeux des Grecs, constituait un des principaux mobiles moraux, et qui ne manque jamais d'apparaître dans toute discussion morale. Antigone trouve-t-elle donc quelque satisfaction ou quelque plaisir à traiter ainsi sa sœur ? « Ce n'est pas sans douleur, dit-elle enfin, que je me ris de toi ». Voilà le dernier trait qui peut l'absoudre. Elle a souffert dans son héroïsme, et son irritation même est douloureuse. C'est avec une profonde mélancolie, jointe à son orgueil de sacrifice, qu'elle ajoute ensuite :

« Nous avons choisi, toi de vivre, moi de mourir.

ISMÈNE.

Mais non sans que je t'en aie dissuadée.

ANTIGONE.

Tes avis étaient bons ; mais j'ai cru le mien plus sage.

ISMÈNE.

Pourtant la faute nous est commune.

ANTIGONE.

Prends courage, c'est à toi de vivre... »

Et, dans une parole où le fond de son âme achève de se montrer, elle rappelle ce qu'elle disait naguère à Créon sur la mort

inévitable et sur l'attrait du tombeau : « Pour moi, depuis longtemps, mon âme est déjà morte, et je ne puis plus être utile qu'à ceux qui ne sont plus. »

Cette fois, c'est trop de profondeur et de subtilité pour Créon, et, devant ces deux héros dont il ne comprend pas mieux l'un que l'autre, voici quel est son sentiment : « Ces deux enfants sont folles, par ma foi, l'une depuis peu, l'autre depuis qu'elle est née. » C'est ainsi qu'un esprit grossier juge ces deux âmes d'élite, dont l'une, naturellement énergique et volontaire, atteint du premier coup à l'héroïsme, et dont l'autre a besoin pour se sacrifier de la tendresse, de la pitié, des mobiles de sentiment auxquels seule une crise peut donner naissance.

Sur le mot que nous avons cité, Antigone s'est tue, et, dans la dernière partie de cette longue scène, le dialogue est entre Créon et Ismène. Ainsi, dans cette seule scène, le progrès naturel de l'intrigue a appelé notre attention successivement sur Créon, sur le conflit entre Créon et Antigone, puis sur celui qui oppose Antigone à Ismène ; enfin le drame se joue entre Ismène et Créon. Pourquoi cette fin de scène, puisque le sort du principal personnage, d'Antigone, est désormais fixé, et que la jeune femme cesse même de prendre part au dialogue ? — C'est qu'il n'est pas sans intérêt de suivre jusqu'au bout le développement du caractère d'Ismène, et de parvenir au point d'aboutissement de son héroïsme, pour se faire une idée plus nette et plus distincte du rôle d'Antigone. Le caractère de l'une des sœurs est, si l'on peut dire, complémentaire du caractère de l'autre, et l'intérêt qui s'attache à l'une des deux n'est pas strictement limité à son rôle dans la pièce.

Désespoir et tendresse douloureuse du côté d'Ismène, brutalité chez Créon, voilà la double impression qui ressort de cette fin de scène. Toute l'affection, toute la délicatesse aussi de la jeune fille est dans ce mot touchant : « Seule, et sans elle, comment pourrais-je vivre ! » Nature tendre, et faible comme tous les êtres de sentiment, elle a besoin pour vivre d'une affection, et mourra si elle doit vivre sans amour. Naturellement, Créon n'écoute et ne comprend rien, ni les supplications ni la douleur : « Comme tu le vois, dit-il, ma résolution est prise. C'est trop de retard : qu'on les emmène, et qu'elles soient privées de liberté ! » Et ses dernières paroles font bien voir qu'il est inaccessible à la notion même de l'héroïsme : « Qu'on les enferme, car les braves mêmes peuvent s'échapper, quand ils voient Hadès les menacer. »

Avec cette longue scène se termine la première partie de la pièce. Nous ne nous arrêterons ni au chœur qui suit, ni à la

grande et belle scène de ce que nous pouvons appeler le deuxième acte, où Hémon, fils de Créon, qui devait épouser Antigone, vient supplier son père en faveur de sa fiancée. Naturellement, Créon s'entête et Hémon n'obtient que des réponses brutales :

« Par l'Olympe, sache que tu ne m'auras pas impunément outragé. Qu'on amène cet objet de ma haine, pour qu'à l'instant elle expire, en présence et sous les yeux de son fiancé ! »

Dans la dernière partie de la pièce, Antigone nous apparaît sous un nouvel aspect. Maintenant son sort est décidé, elle n'a plus qu'à mourir ; le moment du supplice approche ; il ne lui reste qu'à chanter son chant de mort ; elle vient se lamenter avec le chœur sur la vie qui lui échappe. Nous entendons alors un dialogue lyrique, où les plaintes du chœur et de la jeune fille, poétiquement alternées, se répondent et se font écho, suivant le rythme usité dans la tragédie antique : c'est le genre de dialogue que les Grecs appelaient le « *commos* ».

Il est intéressant, et aussi surprenant pour un lecteur non averti, de voir comment cette Antigone héroïque, qui ne regrette rien de ce qu'elle a fait, qui s'honore de son sacrifice, qui a voulu la mort, a cependant le sentiment profond de ce qu'elle perd, l'horreur du trépas ; et c'est avec un abandon complet d'elle-même, avec une effusion pathétique, qu'elle chante ses lamentations. Au moment de mourir, elle sent qu'elle aimait la vie, même misérable, comme les Grecs l'ont passionnément aimée. Il y a certes un contraste saisissant entre la grandeur de l'héroïsme qui l'inspirait et que le chœur proclame encore, et le désespoir de l'être arraché à la vie, qui paraît même n'avoir plus l'orgueil de son triomphe.

C'est précisément ce même contraste qu'admirait Fénelon dans un autre personnage du théâtre de Sophocle, dans Philoctète (Fénelon, *Lettre à l'Académie*). Ce héros si ferme et si inébranlable, qu'Ulysse et Néoptolème, unissant leurs efforts, n'arrivent pas à fléchir, qui aime mieux souffrir dans son île déserte que servir les desseins de ses ennemis, est pourtant accessible à la faiblesse quand la douleur le saisit. Dès qu'une crise de son mal affreux le reprend, il exhale ses plaintes, crie sa douleur avec un abandon complet, une franchise absolue ; ce n'est plus alors qu'un homme qui souffre, et, si l'âme reste invincible, le corps cède à la souffrance et gémit. Dans ce contraste saisissant, dans ce dualisme où s'opposent l'un à l'autre l'héroïsme et la commune nature, Fénelon voyait une peinture scrupuleusement exacte de la réalité.

Il semble bien qu'aujourd'hui, après les diverses doctrines.

morales qui se sont succédé depuis l'antiquité, après l'austérité stoïcienne et l'héroïsme chrétien, après les raffinements de l'honneur chevaleresque, un autre idéal se soit peu à peu constitué. Mais, dans la société athénienne du cinquième siècle avant notre ère, l'héroïsme pouvait s'accompagner et s'accommoder de cette faiblesse naturelle. Il est dans la nature et dans la vérité qu'un être devant la mort qu'il a acceptée repasse avec amertume les misères mêmes de sa vie, et dise un adieu ému à tout ce qu'il perd. C'est ce mélange profondément touchant d'héroïsme et de faiblesse, avec un sentiment de résignation et de mélancolie pathétique, qui fait le principal intérêt pour nous et la grande beauté du dialogue lyrique entre Antigone et le chœur.

Mais il y a autre chose encore à considérer dans cette scène si exactement conforme à l'esprit du drame sophocléen et aux sentiments du public contemporain. Cette scène capitale ne serait pas tout à fait grecque de ton et d'inspiration, s'il ne se mêlait parfois à l'expression des sentiments les plus profonds et les plus sincères quelques subtilités dialectiques ou psychologiques.

Nous trouvons dans cette scène pathétique, sur les lèvres de cette jeune fille qui va mourir, des paroles qui, dans une autre littérature ou dans la même littérature à d'autres dates, sembleraient peu justifiables et peu explicables ; ce sont comme des jeux d'esprit, des pointes ou des finesses, qui sentent la sophistication d'alors : toutes choses familières à l'esprit grec du cinquième siècle, et que nous ne songeons pas à faire valoir comme un élément de beauté, mais qu'il faut signaler comme un trait de vérité. Devant le public athénien de l'époque que nous considérons, même un héros de tragédie, même un héros de Sophocle, même cette tragique et touchante Antigone, ne peut renoncer à jouer sur les idées et sur les mots et à exercer sa subtilité dialectique au fort même de la passion et de l'émotion.

Telles étaient les principales remarques à faire sur cette scène, à laquelle nous devons maintenant emprunter quelques citations pour suivre jusqu'à l'heure du supplice la malheureuse Antigone et comprendre les sentiments que lui prête le poète en face de la mort.

Au vers 801, Antigone paraît sur la scène pour la dernière fois, en présence du chœur qui va accompagner son chant de douleur : « Je ne puis retenir mes larmes, dit le chœur, quand je vois Antigone s'avancer vers la couche où tous trouvent l'éternel sommeil.

ANTIGONE.

Citoyens de Thèbes, ma patrie, vous me voyez faire mon dernier voyage, et regarder pour la dernière fois la lumière bril-

lante du soleil, désormais refusée à mes yeux. Hadès, qui endort tout ce qui respire, m'entraîne vivante aux bords de l'Achéron, sans que j'aie connu l'hymen, dont le chant nuptial ne se fait pas entendre pour moi ; l'Achéron sera mon époux. »

Voilà un sentiment juste, profondément naturel : la douleur de mourir en pleine jeunesse, le regret d'une vie manquée et des joies qu'on n'a pas eues. Mais, aussitôt après cette effusion spontanée, cette explosion naïve de la douleur, voici un développement poétique fait pour nous étonner, et qui nous paraît moins conforme à la vraisemblance générale que destiné à satisfaire le goût du public contemporain : « C'est libre et vivante, dit le chœur, que tu vas descendre aux Enfers. » — (On sait, en effet, que la jeune fille doit être murée vivante dans son tombeau.) — Sur cette idée, comme sur un thème poétique original, Antigone va broder à plaisir, trouvant quelque ressemblance entre son sort et celui de Niobé, la triste héroïne qui pleure éternellement ; toutes les deux seront mortes de la même mort, l'une enfermée vivante dans la tombe, l'autre emprisonnée dans son enveloppe de pierre. « Oui, j'ai entendu raconter que la fille de Tantale... » Nous ne suivrons pas Antigone dans le développement de son couplet poétique ; il nous suffit d'en avoir indiqué le sens et d'en avoir tenté la justification vis-à-vis du public athénien du cinquième siècle.

Au point de vue dramatique, il est à remarquer que, dans cette scène, l'attitude éplorée d'Antigone ne nous fait cependant pas oublier l'héroïsme de sa conduite antérieure. Le chœur se charge, en effet, de proclamer sa vertu et la gloire de son sacrifice. Sans qu'il y ait l'apparence d'un artifice dramatique ; mais, par un mouvement très naturel, les rôles sont intervertis de manière à produire le plus grand effet. « Tu marches glorieuse et admirée, dit le chœur, vers cette sombre retraite des morts. » Et lorsque Antigone s'est comparée elle-même à Niobé : « Il est glorieux, dit le chœur, d'entendre dire, en mourant, que l'on partage la destinée des dieux. »

La fin du « commos » résume, en quelques vers admirables, le sens profond de cette scène et de la pièce tout entière : c'est dans la bouche même du chœur que le poète met ces paroles significatives : « La piété envers les morts est respectable ; mais l'autorité pour celui qui la garde est inviolable. Toi, c'est ton caractère indépendant, c'est ta volonté réfléchie qui t'a perdue. » Claire conception du devoir, volonté consciente d'elle-même, liberté et indépendance dans l'action, ce sont bien les traits que nous avons signalés dans le caractère d'Antigone.

A ces derniers mots du chœur, Antigone répond par de nouvelles lamentations : « Je meurs sans consolation, sans amis, sans époux... » Dans son désespoir, elle oublie même l'affection dévouée de sa sœur Ismène : « Nul ami ne donne à mon sort ni larmes ni regrets ! » Créon l'interrompt rudement et ordonne qu'on l'emmène, sans lui épargner la perspective du supplice qui l'attend. Cependant une nouvelle scène commence à cette arrivée de Créon, où Antigone, pressée par son bourreau, va néanmoins trouver le temps de reprendre les plaintes qu'elle vient d'exhaler devant le chœur.

C'est ici que reparait, au moment où un spectateur moderne s'y attendrait le moins, la subtilité, la manie dialectique, le ton discoureur, dont un Grec ne se départit jamais. Le chant lyrique et alterné du « *commos* » fait place à une longue tirade, où, une dernière fois, Antigone atteste la justice de sa cause et en démontre, pourrait-on dire, la légitimité : « O tombeau, ô chambre nuptiale ! O demeure creusée dans le roc, ma prison éternelle, où je vais retrouver aux Enfers mes proches, dont Perséphone a déjà reçu le plus grand nombre parmi les morts ; je descends la dernière et la plus misérable, avant le terme marqué à ma vie par le destin. Là, du moins, je nourris dans mon cœur l'espérance d'être reçue en amie par un père, par toi, ma mère, par toi, frère chéri... ; car, maintenant, cher Polynice, c'est pour avoir enseveli ton corps que je reçois cette triste récompense. » Au moins, avec l'idée du mérite conscient de lui-même et qui s'affirme naïvement, trouvons-nous la marque d'une affection véritable et une sorte d'effusion sentimentale comme le rôle d'Antigone ne nous en avait pas encore offert d'exemple. Mais voici que le tempérament raisonneur du Grec va prendre le dessus, et nous avons quelque peine à comprendre les subtilités qui suivent :

« Jamais pour des enfants, si j'eusse été mère, jamais pour un époux, si j'avais eu à pleurer sa mort, je n'aurais tenté une pareille entreprise au mépris des défenses publiques. Quel est donc le motif qui m'inspire ce langage ? Après la perte d'un époux, j'en pourrais trouver un autre ; et, si je perdais un fils, j'en pourrais avoir d'un autre époux ; mais, quand ma mère et mon père sont descendus chez Hadès, la perte d'un frère n'est plus réparable. » Pour n'être pas choqués de ce raisonnement singulier, nous avons besoin de nous rappeler l'idée, si excellemment mise en lumière par Fustel de Coulanges, celle de la perpétuité obligatoire du culte de la famille. Chaque Grec devait être familiarisé avec cette idée qui se présentait sans cesse à son esprit, à la mort d'un proche : que la famille doit se continuer, afin de perpétuer le culte des

morts ; ou du moins, si cette antique préoccupation née des croyances primitives était un peu affaiblie au temps de Sophocle, elle était pourtant suffisamment présente à l'esprit de chacun, pour qu'on ne fût pas surpris d'en retrouver l'écho dans la littérature et particulièrement dans la tragédie contemporaine. Disons aussi que cette justification imprévue d'une action extraordinaire, cette recherche des motifs qui la peuvent légitimer, cet abus de la dialectique et de la sophistique, devait plaire à un Grec du cinquième siècle, en qui nous trouvons, à chaque instant, plus encore que l'imagination du sentiment, l'imagination de la raison.

Heureusement pour le goût d'un lecteur moderne, Antigone rachète ces étrangetés, ou ce qui peut paraître tel, par cette admirable parole qui termine son discours et qui résume son rôle tout entier : « Eh ! bien, si le sort qu'on me fait est approuvé par la divinité, je reconnais que je souffre par ma faute ; et, si le tort est à mes persécuteurs, je ne leur souhaite pas plus de maux que ne m'en cause leur injustice. » Enfin, après une apostrophe de Créon, ce dernier appel adressé au chœur, où le dernier mot caractérise encore la notion que s'était faite Antigone de son propre héroïsme : « Voyez à quel supplice et par quels juges je suis condamnée, pour être restée fidèle au culte de la pitié ! »

Sur ces mots, on entraîne la jeune fille, et nous n'avons pas à suivre plus loin le développement de l'action. Seulement, à propos de ce drame et de ce personnage que nous avons présenté comme un type de l'humanité sophocléenne, comme un type représentatif du Grec contemporain de Sophocle, il nous reste à nous demander quelle impression il a pu produire sur le public pour lequel il avait été créé.

On a fait à cette question une réponse qui nous paraît inadmissible : un savant allemand a cru comprendre que, dans sa tragédie, c'est Antigone que le poète condamne et prétend faire condamner, pour avoir violé les lois saintes de la cité. Est-ce là vraiment, étant donnés les éléments d'appréciation que nous pouvons avoir, l'impression que devait éprouver un Athénien du v^e siècle, spectateur du drame de Sophocle ? — Une telle prétention nous paraît insoutenable. Il ne faut, pour s'en rendre compte, que considérer la conclusion de la pièce.

On sait quels sont les événements qui suivent la scène où nous nous sommes arrêtés. Antigone a été entraînée à la mort ; on l'a enfermée vivante dans son tombeau. Cependant Hémon, fils de Créon, qui déjà avait fait auprès de son père une démarche inutile pour sauver Antigone, songe maintenant à la délivrer, malgré la défense paternelle. A son tour, Tirésias, le devin craint

et respecté, s'en vient auprès de Créon, et l'épouvante par de terribles prophéties, lui reprochant sa rigueur au nom de la Divinité. Le roi fléchit alors et pense à rappeler Antigone à la vie, s'il en est temps encore. Mais il est trop tard : la jeune fille s'est pendue pour abrégér son supplice, et Hémon, qui l'avait trouvée morte, se tue à son tour sous les yeux de son père. La reine, à qui un messager vient de faire le récit de ces événements terribles, s'éloigne tout à coup ; Créon apprend bientôt qu'elle même s'est donné la mort, en maudissant son époux, l'auteur de tous ces maux. Créon, privé de tous les siens, ne souhaite plus que de mourir, forcé de reconnaître dans son malheur la colère de la Divinité. Enfin le chœur termine la pièce sur cette conclusion assez explicite : « Il ne faut jamais oublier ses devoirs envers les dieux ; les paroles présomptueuses attirent des châtimens sévères sur les orgueilleux, et leur enseignent la prudence, mais trop tard. »

D'après une telle conclusion, et sans nous attacher aux observations de détail qui pourraient la confirmer, nous entrevoyons assez clairement le sens de la pièce : pour un spectateur athénien contemporain de Sophocle, comme pour un lecteur moderne, il ne peut être autre que celui-ci : à côté des lois écrites, des lois de la cité, fortes de l'autorité de la tradition et de l'appui des pouvoirs établis, il y a la loi non écrite, la loi de la conscience, dirions-nous, — la loi de la Divinité, disaient plus volontiers les anciens, — qui s'impose avec une force irrésistible à quelques esprits supérieurs. De l'existence de ces deux lois, qui peuvent être contradictoires, naît quelquefois un conflit dramatique, où chacun lutte suivant sa propre notion du devoir, et qui ne peut se résoudre que par la violation d'une de ces deux lois également saintes. Mais, si l'on se prononce entre les deux au nom de la conscience, en dépit du danger et au mépris de la force brutale, on est, comme Antigone, une noble victime.

Ainsi entendu, le personnage d'Antigone offre un double intérêt : il personnifie à nos yeux une notion morale, celle de la valeur absolue des lois de la conscience ; et, en outre, si on l'étudie au point de vue du caractère, il nous apparaît avec les qualités que nous avons signalées : netteté de l'intelligence qui conçoit, force de la volonté qui exécute, douceur et tendresse qui tempère la violence d'une âme ardente ; il réalise pour nous le type accompli, le type héroïque de l'humanité sophocléenne.

M.

La psychologie.

Cours de M. VICTOR EGGER,

Professeur à l'Université de Paris.

Les lois de l'âme.

La psychologie générale, dont nous avons abordé l'étude, a été traitée jusqu'ici au point de vue statique: c'était nécessaire, afin de pouvoir nommer les faits psychiques. Ce point de vue, c'est celui de la classification; et, la classification présentant des difficultés, il a été indispensable de faire, sous le nom de classification, non seulement une introduction à la suite de la psychologie générale et une introduction aux psychologies spéciales, mais encore une esquisse des psychologies spéciales.

Nous passons maintenant au point de vue dynamique. Et nous allons traiter la question de l'activité de l'âme: terme un peu équivoque, car il implique l'idée d'effort, et l'activité de l'âme n'est pas toujours évidemment dirigée par l'effort ou la volonté. Mieux vaut dire que nous allons étudier la vie de l'âme, c'est-à-dire chercher les lois de l'âme. L'effort n'est pas tout dans la vie de l'âme et n'y est pas toujours présent. D'ailleurs, pour un être tel que l'âme, qui est pure succession, les lois sont plus essentielles que les classes. Le point de vue dynamique est donc, en psychologie générale, le principal, et vous allez voir que nous y retrouverons la définition de l'âme à titre de loi fondamentale de l'âme. C'est que, d'une manière générale, la définition et la loi ne diffèrent que dans le langage. Toute définition peut prendre la forme de la loi, et réciproquement.

Nous avons posé l'idée de l'âme, en la définissant par la continuité temporelle. Or c'est là la loi fondamentale de l'âme, que je vais poser avant toute autre et que je vais développer. Une autre loi de l'âme a été déjà posée: la pluralité des consciences exige, comme commentaire, *la loi des consciences closes*; cette vérité que toute conscience est donnée à elle-même et à elle seule fait partie de la définition de la conscience considérée en général, mais peut être encore présentée comme loi. Cette loi, je me borne, pour le moment, à la rappeler.

La loi fondamentale de l'âme, identique à sa définition, peut

s'appeler la loi du changement rapide; mais cela demande un commentaire. Les phénomènes de conscience sont passagers, fugitifs, aussitôt remplacés, à leur départ, par d'autres. Aucun fait de conscience ne dure longtemps comme tel. L'âme peut être dite un être qui se fatigue très vite de sa manière d'être et qui, par conséquent, est amené à la changer très souvent. C'est là une vérité connue depuis très longtemps, et les Grecs l'exprimaient d'une manière ingénieuse en comparant l'âme à un papillon, être ailé au vol capricieux, qui se pose sans cesse sur de nouvelles fleurs. Les poètes ont dit la même chose sous mille formes. Ils ont parlé bien souvent de la fuite du temps, et le temps dont ils parlent, c'est toujours le temps vécu, la durée consciente; ils ont souvent parlé du charme et de la tristesse des souvenirs, de l'impression qu'on éprouve à la vue des lieux où l'on a vécu, où l'on a aimé, alors qu'on se sent tout autre. En face de ces souvenirs, l'âme est tantôt triste, tantôt joyeuse. Voilà ce que les poètes ont décrit, chanté, sous bien des formes, pendant que les philosophes s'acharnaient à la poursuite vaine de l'âme-substance. On trouve aussi chez les poètes le désir d'arrêter le devenir de la conscience dans l'état présent, si beau, si excellent, qu'on ne peut souhaiter rien de meilleur. Ce vœu est impuissant, son expression même le dit, mais on le fait toujours. « O temps, suspends ton vol », dit Lamartine. Ainsi, cette loi de l'âme est une vérité de sens commun; mais nous devons la commenter en philosophes. Tout s'écoule, rien ne reste, et aucun phénomène de conscience ne demeure. Il convient d'appliquer à la conscience la maxime du vieil Héraclite. La conscience seule est constante dans la conscience. Il y a toujours conscience, et la conscience de rien est un non-sens. Il y a toujours, dans la conscience, un fait de conscience ou plusieurs. La conscience, en d'autres termes, est continue; c'est ce que Descartes entendait dans sa formule célèbre : l'âme pense toujours. Pourtant on parle quelquefois d'une discontinuité dans la conscience. Ces périodes de vide apparent, ce sont surtout celles du sommeil normal. Mais, si l'on étudie ces périodes, l'observation nous invite à croire que ce ne sont pas des périodes d'inconscience. Nous y rêvons avec continuité. Il est normal que les rêves soient oubliés, aussitôt terminés, à mesure qu'ils sont remplacés par d'autres ou par les premiers faits de la veille, qui suivent le réveil. Le rappel des rêves est exceptionnel; nous retenons seulement ceux qui sont extraordinaires ou ceux que nous avons des motifs de ne pas laisser échapper. Ainsi, l'âme pense toujours, même pendant le sommeil. On peut invoquer, également, dans cette question, cer-

tains états morbides ; et, avant tout, le somnambulisme se caractérise par un oubli d'un certain genre après, et non par l'inconscience pendant les périodes de somnambulisme. L'oubli simule l'inconscience, mais la discontinuité de la conscience est purement apparente dans le cas de somnambulisme comme dans celui de sommeil normal. Les cas de syncope présentent, à ce qu'il semble, des exemples plus nets de vide absolu dans la conscience. Il semble que, dans les périodes de syncope, la conscience soit abolie. Ces cas sont d'ailleurs morbides, exceptionnels, et peut-être n'ont-ils pas une importance suffisante pour empêcher de formuler la loi de la conscience normale ; toutefois analysons-les. Il est certain qu'après un évanouissement, on croit se réveiller d'un sommeil sans rêves. De deux choses l'une, alors : ou bien la conscience a subsisté pendant cette période, mais elle était si faible qu'elle n'a laissé aucune trace, ou bien la conscience a cessé réellement pendant la période de syncope. Mais alors, qu'arrive-t-il ? C'est qu'aussitôt après qu'on est sorti de cet état, on se reconnaît, on relie la conscience présente à la conscience passée, d'avant la lacune. On supprime la période de syncope. La continuité de la conscience est ainsi rétablie par l'annulation des périodes pendant lesquelles on a été en état de syncope. De même, après un sommeil profond qui a semblé être sans rêves. Ce qui n'a jamais lieu, c'est le sentiment de recommencer à être après avoir cessé d'être. Si la conscience n'est pas continue, elle semble donc continue et cela revient au même, car il est impossible de distinguer les deux cas. Le nouveau chaînon, dans les cas de sommeil, de somnambulisme et de syncope, se relie spontanément à l'ancien.

Ce que je viens de dire implique une vérité qu'il faut dégager : à savoir que la conscience est inséparable du souvenir. Toute conscience implique liaison du présent et du passé. Tout fait de conscience est à la fois un fait présent et un souvenir du passé qui l'a précédé ; tout fait présent est donné à la fois comme présent et comme mélangé de passé, qui est comme sa base. Nous avons de cette conscience passée une conscience sourde, nous avons toujours conscience d'avoir été en même temps que nous avons conscience d'être maintenant. Il faut ajouter à cela quelque chose de plus précis : c'est que le fait de conscience nouveau n'apparaît jamais dans la conscience comme un changement brusque. Le changement psychique n'est pas exprimé exactement par les termes : succession, série. La métaphore la plus exacte est celle d'une chaîne. Le premier état de conscience sera alors représenté par un anneau, le deuxième par un anneau engagé

dans le précédent, le troisième par un nouvel anneau, lié au deuxième, et cette image représente le fait incontestable qu'un état nouveau commence en même temps que le précédent cesse. La continuité de la conscience consiste donc, d'abord en ce que nous avons toujours conscience, ensuite dans ce fait que, si pareille interruption avait lieu, elle serait comme si elle n'avait pas eu lieu, la conscience se rattachant aussitôt à la conscience antérieure ; ce fait est une conséquence de celui-ci ; la conscience présente est toujours accompagnée de quelque conscience vague et confuse du passé ; elle est comme enveloppée de l'ombre de la conscience passée. En troisième lieu, la continuité de la conscience est faite de ce que chaque disparition et chaque apparition, au lieu d'être instantanées et successives, occupent assez de durée pour devoir être dites simultanées. Ainsi nous dirons que la loi fondamentale de l'âme est la continuité de la conscience dans le changement incessant des faits de conscience. Mieux vaut peut-être, d'ailleurs, diviser cette loi en deux : 1° la conscience est continue ; — 2° les faits de conscience sont discontinus, étant une pluralité successive ; ils ont beau se pénétrer de manière à constituer une continuité, ils passent, ils apparaissent pour bientôt disparaître : la durée consciente change de phénomènes.

Nous devons nous attacher à cette idée de changement. Le changement, cela ne se comprend que comme changement qualitatif. Lorsqu'il y a changement, il y a une qualité qui disparaît et une autre qui apparaît. Nous pouvons donc formuler les deux lois ci-dessus de la façon suivante. La conscience étant continue, sans interruption, elle est le théâtre d'un changement qualitatif perpétuel. Mais, alors, nous devons expliquer ce que c'est que la qualité dans la conscience.

Les faits de conscience sont constitués par deux sortes d'éléments que l'abstraction distingue : la qualité et la quantité. La qualité sert à distinguer et, par suite, à classer et à nommer les faits de conscience. Toute distinction, toute discrimination est qualitative. Toute différence est qualitative et toute ressemblance aussi, par conséquent. Il n'y pas de phénomène sans qualité ; bien plus, la qualité, c'est ce qui fait qu'un fait est tel fait qu'il est lui et non pas un autre ; mais la qualité n'est jamais pure et ne peut être conçue comme telle. Il y a toujours une quantité attachée étroitement à la qualité : c'est l'intensité. Toute qualité est toujours *plus ou moins* elle-même : voilà l'intensité. Un fait de conscience est lui-même, parce qu'il est tel ou tel ; mais il est ce qu'il est à tel ou tel degré, plus ou moins fortement. De plus, un fait de conscience est lui-même, et est fait de conscience plus ou moins

longtemps; il a une durée intrinsèque, qui est plus ou moins grande; il paraît dans la conscience à un moment donné et disparaît à un autre; l'intervalle est plus ou moins long, d'où il résulte que le fait a plus ou moins de durée. La durée, étant plus ou moins grande, comme l'intensité, est une quantité, comme l'intensité. Ces deux quantités appartiennent à tous les faits de conscience, sans exception, comme aussi à tous les autres faits. Toute qualité apparaît avec un certain degré et une certaine durée. Cette analyse nous fournit tous les éléments d'une loi, mais ne nous hâtons pas de la formuler. Il y a une troisième quantité des faits de conscience : c'est l'étendue, mais qui n'appartient qu'aux faits que j'ai l'habitude d'appeler les *visa* et les *tacta* (sensations et images de la vue et du toucher). Nous traitons des lois générales de l'âme; puisque l'étendue appartient à quelques faits de conscience seulement, elle ne doit pas figurer dans les lois constitutives de l'âme.

L'intensité et la durée n'ont pas la même importance dans la notion de l'âme. C'est que la durée seule, étant donnée sa nature, non seulement est l'élément constant des phénomènes, mais est encore le milieu de chaque phénomène, parce qu'elle les entoure tous. La durée est ainsi la forme générale de la conscience, ce qui permet de dire que l'âme est un devenir ou encore qu'elle est purement temporelle. C'est pour cela que la durée figure seule dans cette loi fondamentale de l'âme, que nous plaçons en tête de la psychologie dynamique.

En résumé, nous avons posé, jusqu'à présent, deux lois : 1^o l'âme est une continuité temporelle; la conscience est continue; c'est la définition même de l'âme; 2^o l'âme change toujours, est dans un devenir incessant. C'est cette seconde loi qui doit être considérée comme la loi fondamentale de l'âme, puisqu'elle dépasse sa définition. Voici maintenant une troisième loi, qui, relativement à la précédente, est accessoire, mais qu'il ne faut pas omettre. La succession, dans la vie consciente, n'exclut pas la simultanéité. L'âme est diverse au même moment. Le champ de la conscience n'est pas comparable à une nappe d'eau limpide, mais à un parterre diversement coloré. Cette loi n'a qu'une importance secondaire. D'abord, si l'on compare l'âme à ce qui n'est pas elle, il est incontestable que les choses matérielles sont bien plus diverses qu'elle. Si l'on compare l'âme à la vie, la vie est un ensemble de mouvements, c'est-à-dire de faits, qui impliquent intimement unis le temps et l'espace, la succession et la simultanéité. Le mouvement est étranger à la vie psychique. Alors même qu'il y a de l'espace dans la vie psychique (*visa* et *tacta*), l'espace et la

durée n'y sont jamais dans cet état de fusion où ils sont dans le mouvement. En deuxième lieu, alors même que l'âme est multiple au même moment, il y a toujours un fait de conscience dominant, qui, par son intensité, éclipse plus ou moins les autres, ses contemporains. La dispersion de la conscience, sa pluralité qualitative est néanmoins double ; elle a eu lieu dans la durée (succession) et dans l'instant (simultanéité). L'âme peut être comparée à une poussière fluide, qui s'écoule, diversement colorée, par l'étrangement d'un sablier. Malgré cette dispersion, nous nous sentons des tous organiques, cohérents, et cela pour plusieurs raisons. Le souvenir du passé de la conscience, vaguement présent à chaque moment nouveau de la conscience, en est une. D'autres sont l'habitude et la volonté ou l'effort. Ces agents de cohésion psychique seront l'objet de nos études les plus prochaines ; car l'étude des lois de l'âme exige, avant tout, qu'on étudie l'effort et l'habitude.

Mais, pour parler de l'habitude, de l'effort, il faut qu'on ait une idée nette de la quantité psychique. Elle a deux éléments, elle est formée de la réunion de deux éléments inséparables, la durée et l'intensité.

De la durée nous ne dirons qu'un mot. L'âme se fatigue très vite ; pour tout état de conscience, il y a une durée maximum, très courte. Quant à l'idée d'une durée minimum et à celle d'une durée moyenne, intermédiaire, elles s'imposent à l'esprit ; mais il est impossible de les préciser.

Quant à l'intensité de la conscience, comment la considérer ? Si nous considérons l'intensité d'un état de conscience, il est incontestable qu'elle varie entre un maximum et un minimum, et qu'on peut concevoir une intensité moyenne. Mais il y a diverses causes qui peuvent l'augmenter ou la diminuer. L'effort, par exemple, suffit à l'augmenter. Cette intensité varie donc assez largement ; mais, lorsque plusieurs états sont simultanément conscients, l'effort augmente l'intensité d'un certain état aux dépens de celle des autres, de sorte qu'on peut dire que l'intensité totale de la conscience en un même moment est à peu près constante. Si la conscience, dans un instant, dans un moment, est, au point de vue de l'intensité, à peu près toujours aussi intense, ce que nous disons de l'instant psychique s'applique à des durées plus grandes. Donc l'intensité de la conscience, indépendante du nombre des faits conscients et de leur intensité propre, est à peu près invariable. Les variations sont extrêmement faibles, tandis que les variations de l'intensité des faits sont plus grandes.

La conscience est donc plus ou moins dispersée ; elle se con-

centre ou se disperse. Mais sous quelles influences la conscience se partage-t-elle ainsi ou se concentre-t-elle ? La conscience se concentre principalement sous l'influence du fait de l'effort et elle se disperse surtout lorsqu'il n'y a pas effort. D'autre part, l'habitude a pour effet de diminuer l'intensité et la durée des faits de conscience, de sorte que les faits habituels peuvent coexister dans la conscience en plus grand nombre que les nouveaux. Vous voyez par là que l'idée de la quantité de conscience est une idée à établir, si l'on veut parler pertinemment de l'effort et de l'habitude.

Formulons, pour conclure, la quatrième loi de l'âme : tout état donné est donné qualitativement distinct, avec une intensité et une durée propres.

V. H.

La comédie de « Caliste et Mélibée ».

Etude de M. G. DESDEVICES DU DEZERT,

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

Les dernières éditions.

Parmi les livres de chevalerie auxquels le barbier de *Don Qui-chotte* consentait à faire grâce, Cervantes cite au premier rang l'*Amadis de Gaule*, roman d'aventures et d'amour, importé de France ou d'Angleterre en Espagne à la fin du xiv^e siècle, par les compagnons de Duguesclin ou du Prince Noir.

D'une très ancienne version de l'*Amadis* procède la *Prison d'Amour* de Diego Fernandez de San-Pedro, qui raconte les amours de Leriano et de Laureola. Condamné par l'Inquisition, le livre n'en devint que plus populaire, et de la donnée mise par lui à la mode naquit un des chefs-d'œuvre de la littérature espagnole : la *Comédie de Caliste et de Mélibée*, plus connue sous le nom de la *Célestine*, « qui fut souvent réimprimée, continuée par Feliciano » de Silva, imitée par Sancho Muñon dans son *Lisandre et Rosalie* « (1542), utilisée par Lope de Vega dans sa *Dorothée* et transportée de la scène espagnole sur la scène anglaise pour y être glorifiée sous le nom de *Roméo et Juliette*. » (Fitzmaurice Kelly. *Historia de la literatura española*, Madrid, 1900, in-8°, p. 178-187.)

On ne connaît encore avec certitude ni le nom de l'auteur, ni la date de la première édition de ce livre fameux, qui nous est parvenu sous trois formes différentes. De la plus ancienne, en seize actes, on connaît deux éditions, l'une de 1499, imprimée à Burgos, l'autre de 1501, imprimée à Séville. La seconde forme, en vingt et un actes, apparaît dès 1502 dans quatre éditions simultanées. La troisième forme, en vingt-deux actes, se trouve dans les trois éditions de Tolède (1526), de Medina del Campo (1530) et de Tolède (1538).

C'est sous sa forme en vingt et un actes que la *Comédie de Caliste et Mélibée* s'est le plus répandue. M. Krapf, l'un de ses derniers éditeurs, a catalogué 81 éditions espagnoles, 13 italiennes, 1 latine, 11 françaises, 2 anglaises, 3 allemandes, 4 hollandaises ; M. Foulché Delbosc prépare un catalogue plus complet (*Revue hispanique*, 1900, p. 543). Dès 1519, une traduction italienne

s'imprimait à Venise ; en 1520, Cristoff Wirsung publiait à Augsbourg une traduction allemande ; en 1841, Germond de Lavigne en donnait encore une version française, réimprimée chez Lemerre en 1873 et, il n'y a pas longtemps, M. Gebhardt prenait la *Célestine* comme sujet de son cours à la Sorbonne.

Un érudit français, M. R. Foulché Delbosc, créateur et directeur de la *Revue hispanique* (1), a entrepris de nous donner une édition correcte du texte primitif et y a travaillé pendant plusieurs années avec une infatigable persévérance.

La Bibliothèque nationale de Paris possède un exemplaire de la *Comédie de Caliste et Mélébée* de l'édition sévillane de 1501. Cet exemplaire « admirable de conservation, absolument complet, « sans le moindre raccommodage ni la moindre falsification », provient de la bibliothèque du maréchal d'Estrées, est mentionné dès 1750 au *Catalogue des Imprimés de la Bibliothèque du Roi* (*Belles-Lettres*, t. I) et est conservé aujourd'hui à la réserve, sous la cote Y. g. 63. Brunet l'avait signalé dans la quatrième édition de son *Manuel du libraire*, mais n'avait même pas eu la curiosité de l'ouvrir, puisqu'il l'intitule *Tragicomedia* et non *Comedia*, comme il l'est véritablement.

Un érudit espagnol, M. R. J. Cuervo, en avait dit quelques mots dans un article sur une question de grammaire (*Los Casos enclíticos y proclíticos del pronombre de tercera persona en Castellano*. Romania, t. XXIV, 1895). M. Foulché Delbosc l'a publié intégralement en 1900, au tome I^{er} de sa *Bibliotheca hispanica*, donnant ainsi la première édition en seize actes qui ait paru depuis quatre siècles.

Mais il ne se tenait pas pour satisfait et regrettait de n'avoir pu mettre la main sur le texte le plus ancien, sur l'édition de Burgos de 1499.

Un seul exemplaire de cette édition semble avoir survécu, et l'on en suit la trace depuis 1836 jusqu'à nos jours dans les grandes ventes publiques.

En 1836, il figure au numéro 650 du catalogue de la bibliothèque Heber sous cette rubrique : *Celestina, tragicomedia di Calisto e Melibea. This copy commences on A1, without any title. It is printed in a fine character, with wood cuts, and concludes with the device of F. de Basilea, and the date of 1499. In green marocco with joints.* Il fut acheté 2 livres 2 shellings par M. de Soleinne.

(1). Paris, Picard, 1893-1904, 9 vol. in-8°. C'est aux *Observations sur la Célestine* de M. Foulché Delbosc (t. XII et X de la *Revue hispanique*) que nous emprunterons la plupart des détails qui vont suivre.

En 1842, Brunet le note dans son *Manuel du libraire* (4^e édition, t. I., p. 602-603).

En 1844, le bibliophile Jacob l'inscrit au *Catalogue de la bibliothèque de Soleinne*. Il est vendu 409 francs, et passe dans la bibliothèque du baron Taylor, puis chez le libraire Techener, puis chez le baron Seillière.

Le bibliophile Salva le décrit dans le catalogue de sa bibliothèque (*Catalogo de la biblioteca de Salva*. Valencia, 1872, t. I, p. 385):

Le 12 mai 1890, il est vendu 2.700 francs.

En février 1893, il est annoncé dans les catalogues du libraire Quaritch, au prix de 143 livres (3.625 francs).

En 1900, M. Foulché Delbosc le déclare « inaccessible » et donne sa réimpression de l'édition de 1501, mais continue ses démarches pour obtenir communication de l'invisible volume.

Cependant les érudits espagnols avaient fini par s'occuper de la *Célestine* et une édition nouvelle parut à Vigo, à la librairie de D. Eugenio Krapf, par les soins de D. M. Serrano y Sans, avec une préface de D. M. Ménendez y Pelayo. L'éditeur donnait l'édition nouvelle comme une reproduction de l'édition de Valence, de 1514, qui aurait reproduit elle-même une édition de Salamanque de 1500 (1).

Dans un compte rendu critique, publié l'année même de l'apparition de l'ouvrage (*Revue hispanique*, 1900, p. 539-546) M. Foulché Delbosc réduisait à leur juste valeur les mérites de la nouvelle édition. L'édition de Valence de 1514 ne reproduit pas l'édition de Salamanque de 1500, par l'excellente raison que cette édition n'existe pas. Elle a été, il est vrai, citée par D. Leandro Fernandez de Moratin dans ses *Origenes del teatro español* (note 33), par D. Léon Amarita dans le prologue de son édition de la *Célestine* (1822), par Aribau dans son *Discurso preliminar sobre la primitiva novela española*, par Salva dans son *Catalogue*, mais aucun de ces auteurs ne l'a réellement vue et les rares détails donnés par eux sur cette édition mystérieuse sont certainement erronés. Ils l'attribuent à un éditeur de Salamanque nommé Martino Polono. Cet éditeur est resté introuvable, tandis que l'éditeur

(1) La « *Celestina* », *tragicomedia de Calisto y Melibea por Fernando de Rojas*, conforme a la edicion de Valencia de 1514, reproduccion de la de Salamanca de 1500, cotejada con el ejemplar de la Biblioteca nacional de Madrid. Con el estudio critico de la « *Celestina* » nuevamente corregido y aumentado del Excmo. Señor D. Marcelino Ménendez y Pelayo, de la real Academia española, y director de la Biblioteca nacional, Vigo, Libreria de Eugenio Krapf, 1899-1900, 2 tomos in-8.

de l'édition de Séville de 1501, Stanislas Polono, est au contraire parfaitement connu.

Bref, l'édition de M. Foulché Delbosc est la reproduction textuelle et faite avec le plus grand soin d'une édition en seize actes, imprimée à Séville en 1501, et que tout le monde peut demander à la Bibliothèque nationale de Paris. L'édition de Vigo est la transcription négligée d'une édition en vingt et un actes, imprimée à Valence en 1514. On la donne, il est vrai, comme ayant reproduit une édition antérieure, imprimée à Salamanque en 1500, mais cette édition de 1500, on ne la montre pas, on ne dit pas où elle est et l'on ne peut invoquer, pour prouver son existence, le témoignage d'un seul critique qui l'aurait, à un moment quelconque, tenue en mains.

Tant qu'on ne nous aura pas exhibé l'édition de 1500, les conclusions de M. Foulché Delbosc nous paraissent inattaquables.

Mais l'érudit français devait faire mieux encore que de critiquer l'ouvrage des savants espagnols. Le fameux exemplaire Heber, l'exemplaire inaccessible, il a obtenu l'autorisation de le copier et il l'a publié en 1902 au tome XII de la *Bibliotheca hispanica*, en l'accompagnant dans la *Revue hispanique* (1902, p. 171-199) d'un substantiel commentaire critique où, loin de chercher à grossir l'importance de sa découverte, il a signalé au contraire tous les défauts de détail qui peuvent en diminuer la valeur.

L'exemplaire Heber est mutilé. Le premier feuillet a disparu, les numéros d'ordre des trois premiers feuillets existants ont été l'objet d'un grattage récent, destiné à faire prendre le deuxième feuillet pour le feuillet manquant. Le dernier feuillet a été refait, au moins deux fois. Lors de la vente de Solenne en 1844, « il fut constaté que le dernier feuillet portant la marque « reportée de l'imprimeur F. A. de Basilea (Fadrique Aleran de « Basilea-Fredrich Biehl) était d'une impression moderne, imitant tant d'anciens caractères, mais sur du papier dont les vergures « laissaient apercevoir la date 1795, preuve trop certaine d'une « fraude ». Actuellement le dernier feuillet ne porte aucune date dans les vergures, ni aucun filigrane; le papier est seulement un peu plus épais que celui des autres feuillets et les pontuseaux sont plus espacés d'environ 2 millimètres. La marque de l'imprimeur et la date sont reproduites en fac-simile, obtenu par un procédé photographique.

M. Foulché Delbosc a non seulement étudié et décrit l'exemplaire Heber avec le plus grand soin, mais il l'a comparé à l'édition de 1501 et a tiré de cette comparaison une conclusion très intéressante. Cette dernière édition porte qu'elle est faite *con argu-*

mentos nuevamente añadidos, et ces arguments « nouvellement ajoutés » se retrouvent déjà dans l'exemplaire Heber : M. Foulché Delbosc en conclut que l'exemplaire Heber procède lui-même d'un état plus ancien, dans lequel ne devait figurer qu'un argument général de l'œuvre, sans arguments spéciaux en tête de chacun des actes. L'édition de 1499 ne serait donc pas l'édition princeps.

Malgré ces réserves, qui montrent jusqu'où l'éditeur pousse le culte de l'exactitude, l'exemplaire Heber n'en reste pas moins le plus ancien texte actuellement connu de la *Comédie de Caliste et Mélibée*, et les deux éditions de M. Foulché Delbosc nous ont vraiment restitué le célèbre roman dans sa forme primitive, débarrassé de toutes les additions parasitaires qui sont venues compliquer l'action et diminuer l'intérêt.

*
* *

Les érudits espagnols se sont beaucoup occupés de déterminer le nom de l'auteur de la *Célestine*, et ont cru y parvenir en s'appuyant sur un certain nombre de pièces, qui figurent déjà dans l'édition de Séville de 1501, et ont été reproduites, avec quelques variantes, dans toutes les éditions postérieures en vingt et un actes.

Ces pièces sont au nombre de trois : une lettre de l'auteur à un sien ami et onze strophes de huit vers chacune (*octavas*), placées en tête de l'ouvrage et trois autres strophes de huit vers placées à la fin du volume.

La *lettre de l'auteur à un sien ami* nous raconte que l'auteur a trouvé le commencement de l'œuvre et a été séduit « par sa « grâce, son facile artifice, son fort et clair métal, son mode et sa « manière, son style élégant jamais vu ni entendu dans notre « langue castillane ». Ce début n'était pas signé, mais il y a des gens qui prétendent (*segun algunos dicen*) qu'il serait de Juan de Mena. D'autres l'attribuent à Rodrigo Cota. L'auteur a achevé l'œuvre commencée et comme le premier écrivain n'a pas dit son nom, le continuateur imitera sa modestie et ne dira pas le sien.

Mais ce nom, qu'il n'a pas voulu énoncer en prose vulgaire, il le dit tout au long dans les onze *octavas* qui suivent la lettre à un ami. Ces strophes constituent un long acrostiche, dont la lecture donne la phrase : *El bachiller Fernando de Rojas acabo la comedia Calisto y Melybea y fue nascido en la puebla de Montalvan*.

Et pour que le secret ne risquât point de passer inaperçu, un certain Alonso de Proaza, qui se donne comme le correcteur de l'impression, indique lui-même, dans les *trois octavas* placées à la fin du volume, le moyen de résoudre le problème.

De tout cela, on a conclu en Espagne que l'auteur réel et véri-

table de la *Célestine*, est le bachelier Fernando de Rojas, dont une histoire manuscrite de Talavera, conservée à la Bibliothèque nationale de Madrid (1), fait mention en ces termes : « Fernando de « Rojas, auteur de la *Célestine*, roman de *Caliste et Mélibée*, naquit « à la Puebla de Montalban, comme il le dit lui-même au commen- « cement de son livre en quelques vers acrostiches d'*arte mayor*; « mais il s'établit à Talavera, y vécut et y mourut et est enterré « dans l'église du couvent des religieuses de la Mère de Dieu. Il « fut avocat savant, et remplit pendant quelques années l'office « d'*alcalde mayor* à Salamanque. Il se naturalisa en cette ville et « y laissa des fils. »

M. Foulché Delbosc ne voit dans la *lettre à un ami*, dans les onze octaves de Fernando de Rojas et dans les trois octaves d'Alonso de Proaza qu'une supercherie littéraire, et crut même, tout d'abord, pouvoir contester l'existence de Fernando de Rojas, attestée seulement par l'histoire manuscrite de Talavera. Des recherches subséquentes de D. Manuel Serrano y Sans ont donné un corps à l'énigmatique Fernando de Rojas, dont l'individualité ne peut plus être révoquée en doute. Un procès de l'Inquisition de Tolède (1517-1518) contre un habitant de Talavera-de-la-Reina mentionne parmi les témoins le bachelier Fernando de Rojas. Dans un second procès inquisitorial des années 1525-26, Alvaro de Montalvan, habitant de la Puebla de Montalvan et accusé de judaïsme, déclare avoir quatre enfants, parmi lesquels, « Leonor « Alvares, femme du bachelier Rojas, qui composa *Mélibée*, habi- « tant de Talavera. » Alvaro ajoute que sa fille Leonor devait avoir dans les trente-cinq ans, et il choisit pour avocat son gendre, le bachelier Fernando de Rojas, *converti*. D'autres documents, cités par M. Serrano, établissent que Fernando de Rojas et Leonor Alvarez eurent une fille, Catalina, mariée plus tard à Luys Hurtado, fils de Pedro de Montalvan, et que les deux époux eurent eux-mêmes une fille, Ysabel, baptisée le 12 février 1530. Une information donnée par Don Luis Jimenez de la Llave nous apprend en outre que Rojas fut *alcalde mayor* de Talavera du 15 février au 21 mars 1538 (2).

(1) *Historia de Talavera, antigua Elbora de los Carpelanos, postuma : escribiola en borrador el lic. Cosme Gomez de Tajada de los Reyes, sacola en limpio Fr. Alonso de Ajofrin profeso del monasterio de Santa Catalina. Orden de San Geronimo.*

(2) L'attribution de la *Célestine* à Rojas était déjà courante au seizième siècle, comme on le voit par ce passage d'Oviedo : « De cet Amadis est sortie une famille plus nombreuse que de la *Célestine* de Rojas, qui cependant a produit une belle lignée, comme l'indique le proverbe : *mas son que los de Rojas.* » — Oviedo, *Quinquagenas*, I, p. 484.

Il est donc établi que Fernando de Rojas, juif converti, avocat à Talavera, et un moment *alcalde mayor* dans cette ville, a réellement existé et s'est donné pour l'auteur de la *Comédie de Caliste et Mélibée*. Sa prétention doit-elle être admise ? M. Foulché Delbosc ne le croit pas et se base, il faut l'avouer, sur des arguments très sérieux.

La première édition connue de la *Comédie* est, de 1499, mais nous savons déjà que cette édition n'est pas la première, et certains détails donnés dans le texte même de l'ouvrage obligent à en reculer encore la composition. On lit, au commencement du troisième acte (édition de 1902, p. 40) : « Si l'on te disait : la terre a « tremblé, ou quelque chose de semblable, serais-tu assez surpris « pour ne pas l'avoir oublié au bout de trois jours ? De même, si « l'on te disait : la rivière est gelée, l'aveugle voit, ton père est « mort, la foudre est tombée, *Grenade est prise*, le roi entre au- « jourd'hui, le Turc est vaincu, il y a éclipse demain, le pont s'est « écroulé, un tel est évêque, on a volé Pierre, Inez s'est pendue... « que me diras-tu, sinon qu'au bout de trois jours, ou au second « coup d'œil, personne ne s'étonnera plus de ces choses ? » Or le fait de présenter la prise de Grenade comme une nouvelle étonnante prouve clairement que Grenade n'était pas encore prise à l'époque où le passage en question a été écrit, et que la rédaction du troisième acte doit être placée avant le 25 novembre 1491, date de la capitulation de Grenade. Si l'on donne seulement vingt-cinq ans à Fernando de Rojas quand il écrivit la *Comédie*, vers 1491, nous le voyons, en 1510, à 44 ans, épouser une femme de vingt ans et nous le retrouvons, en 1538, *alcalde mayor* de Talavera à soixante-douze ans. C'est déjà assez extraordinaire, mais n'est-il pas encore beaucoup plus singulier qu'une œuvre telle que la *Célestine* ait été écrite par un jeune homme de vingt-cinq ans, et n'est-il pas tout à fait inadmissible qu'après un aussi magnifique début Rojas ait renoncé complètement à la carrière des lettres ? Il est beaucoup plus vraisemblable de penser que Rojas, éditeur de la *Célestine*, dont l'auteur inconnu devait être déjà décédé, se sera donné sans scrupules comme l'auteur d'un chef-d'œuvre qu'un autre avait écrit. Ce ne serait pas la première fois — ni la dernière — que le geai se serait paré des plumes du paon.

*
* *

Qu'elle soit de Rojas ou de tout autre, la *Comédie de Caliste et Mélibée* est une œuvre de tout premier ordre ; M. Foulché Delbosc la regarde comme « la plus belle œuvre de fiction de la

prose castillane ». Il la préfère même au *Don Quichotte*, au double point de vue de la composition et du goût. Sans aller tout à fait aussi loin, l'impression que nous a laissée la lecture est bien celle que laisse un chef-d'œuvre : une vision aiguë du réel ; la vie tout entière apparaissant dans une lueur d'éclair, avec l'invincible puissance de la passion, avec tous les égoïsmes et tous les vices qui gravitent autour d'elle.

La donnée de la *Célestine* est extrêmement simple : un jeune seigneur, Caliste, s'éprend d'une damoiselle noble, Mélibée, fille de Pleberio et d'Alisa. Comme il ne peut pénétrer chez Pleberio, son valet lui amène une duègne bien connue de toute la ville et dont l'habileté triomphe de toutes les résistances de Mélibée. La fable n'est donc qu'un canevas banal, une de ces aventures dont les journaux d'Espagne offrent presque chaque semaine quelque réédition. Tout l'intérêt est dans le développement psychologique des caractères, dans la fraîcheur et la vivacité de la peinture. C'est une superbe tapisserie de haute lice, où, dans un cadre un peu fantastique, des personnages simplifiés se détachent avec un tel relief et une si merveilleuse couleur qu'ils semblent plus vivants que la vie elle-même.

L'auteur ne cherche pas à embellir sa fiction en nous présentant des types exceptionnels ni héroïques, tous ses personnages appartiennent à la moyenne humanité ; assez intelligents pour voir le droit chemin, ils ne sont pas assez fermes pour s'y tenir et se dévoient aussitôt que leur passion ou leur intérêt les y poussent, habiles à colorer de mille bonnes raisons leurs capitulations de conscience et leurs plus coupables manœuvres. Ils se pervertissent les uns les autres, s'autorisant par leur mutuel exemple à commettre toutes les vilenies imaginables, arrivant peut-être à croire que l'intérêt excuse tout et que la lâcheté est la loi de la vie.

Dans ce roman amoureux, l'amour est certainement ce qui tient le moins de place. Caliste est bien épris de Mélibée, mais sa passion est toute sensuelle ; il est ivre de désir, et son désir, il l'assouvit à la première occasion, sans que l'idée de l'acte honteux qu'il commet se présente une minute à son esprit. Mélibée se rend sans combat. Si les cavaliers espagnols comprenaient l'amour de cette façon, si les damoiselles n'avaient pas la vertu plus solide, on finit par trouver très légitime la jalousie des pères et des maris, on comprend les grilles, les hauts murs et l'inquiète vigilance de tous ceux qui possédaient trésors si convoités et si fragiles.

La passion semble être considérée par l'auteur comme une

sorte de folie furieuse, comme une crise de rage, impossible à éviter et inguérissable par tout autre moyen que la satiété. Chrétien ou juif, l'auteur de la *Célestine* n'est, en réalité, qu'un simple païen.

Rien de plus pitoyable qu'un malheureux en proie au mal d'amour. Si joyeux la veille, Caliste ne veut plus que silence et ténèbres autour de lui. Il se roule sur son lit, sans y trouver le repos, il soupire, il déraisonne, il donne sans honte la comédie à son valet Sempronio.

Caliste. — « Si le feu du purgatoire était semblable (au feu qui me consume), j'aimerais mieux que mon âme allât rejoindre celle des animaux sans raison que d'aller à la gloire des saints au milieu de telles flammes.

Sempronio. — « Ce n'est pas là une petite parole, et tout cela le mènera loin. Il n'est pas seulement fou, il est hérétique.

Caliste. — « Ne t'ai-je pas dit de parler haut, quand tu parles ? Que dis-tu ?

Sempronio. — « Je dis, et Dieu veuille qu'il n'en soit pas ainsi, que ce que vous venez de dire est une espèce d'hérésie.

Caliste. — « Pourquoi ?

Sempronio. — « Parce que ce que vous dites est contraire à la religion chrétienne.

Caliste. — « Que m'importe ?

Sempronio. — « Vous n'êtes pas chrétien ?

Caliste. — « Moi ? Je suis *mélibéen* ; j'adore Mélibée, je crois en Mélibée, j'aime Mélibée... Je la crois Dieu, je la confesse Dieu, et, quoiqu'elle habite parmi nous, je ne crois pas qu'il y ait d'autre souverain dans le ciel !... Laisse-moi te parler un peu de sa triomphante beauté ! Je commence par les cheveux : as-tu vu ces écheveaux de menu fil d'or que l'on file en Arabie ? Ils sont moins jolis et moins resplendissants. Ses cheveux lui tombent jusqu'aux pieds ; tressés et attachés d'un léger ruban, comme elle les porte, il ne lui en faut pas davantage pour changer les hommes en pierre.

Sempronio (à part). — « Et même en ânes.

Caliste. — « ... Elle a les yeux verts, bien fendus, les paupières longues, les cils hauts et menus, le nez moyen, la bouche petite, les dents menues et blanches, les lèvres un peu grosses et vermeilles, le tour du visage un peu plus long que large, la gorge haute. La rondeur et la forme de ses jeunes seins, qui pourrait te la figurer ? L'homme se désespère à les regarder. Elle a le teint lisse et lustré ; sa peau fait paraître la neige obscure, et quel mélange de rose elle a su se choisir ? Elle a les mains rai-

« sonnablement petites et bien potelées, les doigts longs, les ongles longs et roses; on dirait des rubis parmi des perles (1). »

Sempronio apprend ainsi de quel pied boite son maître et lui offre cyniquement de recommander son affaire aux bons soins de Célestine.

« Voilà longtemps que je connais, à un bout de cette cité, une vieille à barbe grise, qu'on appelle Célestine; c'est une sorcière rusée et instruite en toutes sortes de maléfices... Si elle le veut, elle exciterait et provoquerait à la luxure jusqu'aux pierres des montagnes. » Et Caliste, non content d'accepter ce hon-teux concours, prie Dieu de favoriser l'entreprise de son valet : « O tout-puissant et perdurable Dieu ! Toi qui guides les égarés, toi dont l'étoile a conduit les rois d'Orient à Bethléem et les a ramenés dans leur patrie, je te prie humblement de conduire mon cher Sempronio de telle manière que ma tristesse se change en joie et que j'obtienne, quoique indigne, le succès que je désire. » — Le maître et le valet sont dignes l'un de l'autre.

Mais, tandis que l'auteur esquisse sommairement la psychologie de l'amoureux, il analyse avec un art infini les passions et les sentiments des comparses.

Sempronio, c'est le satellite sans scrupules, paresseux et débauché ; la domesticité en a fait un diplomate de bas étage, habile à émailler ses discours de quelques belles sentences philosophiques; mais toute sa morale consiste à ne pas se brouiller avec la justice. S'il était riche, peut-être serait-il à peu près hon-nête ; pauvre, sa sagesse lui dit de profiter de la folie d'autrui. Il intrigue pour gagner ; il convoite pour jouir, toujours prêt à jeter les cartes si la partie devient trop dangereuse.

Parmeno, son complice, est d'une pâte un peu plus fine. Plus jeune que Sempronio, il est encore à l'âge des illusions, il voudrait être loyal et sincère, il entreprend de démontrer à son maître combien il a tort de se lancer dans une aussi délicate aventure, il cherche à l'éclairer, à le mettre en garde contre Sempronio et Célestine. Il s'attire ainsi l'animadversion des deux associés, ce qui commence à lui donner à réfléchir. Célestine l'entreprend et raille perfidement ses prétentions à la vertu. Elle lui rappelle que sa mère ne valait guère mieux qu'elle-même, qu'elle l'a connu tout enfant, qu'il a été à son service, qu'elle l'a bien battu, mais aussi bien embrassé ; elle l'éclabousse de sa fange, elle le

(1) Presque tous les détails de ce portrait rappellent ce que les auteurs contemporains disent de la reine Isabelle, qui était, elle aussi, une beauté blonde, et avait les yeux « entre verte y azul ».

laisse déjà hésitant et à moitié converti. Il veut cependant tenter un dernier effort auprès de son maître et cherche à le dégager des griffes de Célestine, « cette trolle-couvents, trois fois emplumée ». Il s'attire une mercuriale passionnée : « Ce maraud veut des coups ! Dis-moi, butor, pourquoi parles-tu mal de celle que j'adore ? Sais-tu, toi, ce que c'est que l'honneur ? Et l'amour, le connais-tu ? En quoi consiste la bonne éducation ? Est-ce à me trahir comme tu le fais avec ta discrétion ? Ne sais-tu pas que le premier échelon de la folie est de se croire bien sage ? Si tu comprenais ma douleur, c'est avec une autre eau que tu arroserais l'ardente plaie que m'a faite la flèche cruelle de Cupidon. Mais les remèdes que Sempronio m'apporte avec ses pieds, tu les dissipes avec ta langue et tes vaines paroles ; tu feins la loyauté et tu n'es qu'un tas de mensonges, une outre pleine de malices, l'auberge et logis de l'envie. En diffamant la vieille, à tort ou à raison, tu mets le trouble dans mon amour. Sache bien que ma peine et mon angoissante douleur ne se gouvernent pas par la raison, ne demandent ni avis, ni conseils... Tais-toi, tais-toi, maudit, qui philosophes quand je souffre ! »

Ces reproches achèvent d'ébranler Parmeno et le décident à hurler avec les loups : « Il ne m'arrive que malheur en punition de ma loyauté. D'autres gagnent parce qu'ils sont mauvais ; moi, je me perds parce que je suis bon ! Voilà le monde ! Laissons-nous aller au courant de la foule, puisqu'elle appelle traitres les gens vertueux et fidèles les insensés. Si j'avais cru Célestine et ses six douzaines d'années, Caliste ne m'aurait point maltraité, mais ceci me servira de leçon avec lui. S'il dit : mangeons ; je dirai : oui. S'il veut démolir la maison, je l'approuverai, s'il veut brûler son bien, j'irai chercher le feu. Qu'il détruise, qu'il brise, qu'il casse, qu'il mette tout en pièces, qu'il donne son bien à des entremetteuses, j'en aurai ma part ! »

Sempronio et Parmeno sont déjà bien vivants ; Célestine les dépasse de toute la hauteur de son génie.

C'est Parmeno qui présente au lecteur, dans un morceau de « haute graisse » celle qu'il appelle la « satanée vieille », du nom que tout le monde lui donne et qu'elle-même prend en fort bonne part : « Si elle passe au milieu de cent femmes, et que l'une d'elles dise : Satanée vieille ! aussitôt, sans embarras, elle tourne la tête et répond d'un visage joyeux. Dans les repas et dans les fêtes, aux confréries, aux enterrements, dans toutes les sociétés on la convie. Si elle passe auprès des chiens, leurs abois répètent l'épithète ; si c'est auprès d'oiseaux, leur chant

« la redit; si auprès du bétail, ses bêlements l'annoncent; si auprès
« des bêtes sauvages, elles disent en brayant : Satanée vieille !
« Les grenouilles des mares ne coassent pas autre chose. Si elle va
« chez les forgerons, les menuisiers, les armuriers, les maréchaux,
« les chaudronniers, les arçonniers, leurs marteaux disent :
« Satanée vieille ! Tout office mécanique envoie son nom par les
« airs. Les charpentiers la chantent, les peigneurs la peignent,
« les tisseurs (la tissent), les laboureurs dans les jardins et dans
« les champs, les vignes et les semis, se consolent avec elle de
« leur quotidien labeur. Quand on perd dans les maisons de jeu,
« ses louanges retentissent tout aussitôt. Toutes choses qui
« donnent un son disent son nom en quelque lieu qu'elle soit !...
« Que veux-tu de plus ? Si une pierre en frappe une autre, elle
« dit tout aussitôt : Satanée vieille ! »

Célestine n'a pas moins de six métiers ; le plus honnête est celui de couturière et sert de couverture à tous les autres. Elle attire chez elle, pour coudre des chemises et des gorgerettes, bon nombre de petites servantes. Chacune apporte du jambon, du blé, de la farine, une jarre de vin, de menues provisions, volées à la maîtresse. Elle est connue et aimée des étudiants, des dépensiers et des valets d'ecclésiastiques. Elle a trouvé le moyen de communiquer avec les femmes les mieux enfermées. Au temps des fêtes d'église, aux stations, aux processions de nuit, aux messes du coq et de l'aube, on voit des dames voilées entrer chez elle, et sur leurs talons arrivent des cavaliers contrits qui viennent aussi chez elle pleurer leurs péchés. Elle soigne les maladies des enfants, elle va prendre de la filasse dans telle maison, la donne à filer dans telle autre, entre dans toutes. C'est : Ma mère par-ci, ma mère par-là, et : Prenez garde, voilà Madame ! ... Du reste, elle ne manque ni messe, ni vêpres, elle ne quitte pas les couvents d'hommes ou de femmes. Elle fait de la parfumerie et de la pharmacie, elle connaît les vertus des plantes, elle vend des poudres, des onguents, des philtres, des talismans ; elle a des appareils pour donner des bains ! Elle fait au besoin de petites opérations chirurgicales et raccommode les « cruches cassées ». Au demeurant, Célestine est la meilleure femme du monde : elle ne se connaît qu'un défaut : c'est d'être trop obligeante et trop serviable. Elle a fréquenté des gens de toute condition et ses relations avec la bonne société ont donné à son langage une politesse et un enjouement du meilleur ton. Elle a été mêlée à bien des histoires, elle a plus d'une fois frôlé la potence... Ce sont là de petites misères inhérentes à la condition humaine ; somme toute, elle regarde sa vie d'un œil assez complaisant.

Ecoutons-la plutôt endoctriner Parmeno, ce béjaune, qui semble avoir peur de se tacher les doigts : « Je suis heureuse, Parmeno, d'avoir l'occasion de te faire connaître l'amitié que j'ai pour toi et la sympathie que je ressens, et que tu ne mérites pas. Non ! tu ne la mérites pas ! J'ai entendu ce que tu as dit, et je n'en fais point de cas, parce que la vertu nous fait une loi de résister aux tentations et de ne pas rendre le mal pour le mal, surtout lorsque les tentations nous viennent d'un jeune homme ignorant du monde, et qui, avec sa sottise loyauté, n'est capable que de se perdre, lui et son maître, comme tu perds aujourd'hui Caliste. Je t'entends bien ; et ne pense pas que la vieillesse m'empêche d'entendre avec tous les autres sens extérieurs ; je ne connais pas seulement ce que je vois et entends, je pénètre aussi les choses intérieures par les yeux de l'esprit. Sache donc, Parmeno, que Caliste souffre du mal d'amour, et ne le prends pas pour un homme faible par cette seule raison, car l'amour, qu'on ne peut traverser, triomphe de tous les obstacles. Apprends, si tu ne le sais pas, qu'il y a deux choses vraies au monde : la première, c'est que l'homme est forcé d'aimer la femme et la femme forcée d'aimer l'homme ; et la seconde, c'est que celui qui aime vraiment a forcément la raison troublée par la douceur de la souveraine jouissance que le Créateur des choses a mise dans l'amour, afin que le genre humain se perpétuât et ne périclît point. — Qu'as-tu à dire à cela, Parmeno ? Dis, petit imbécile, petit fou, petit angelot, petite perle, pauvre simplet, petit loup au joli museau ? Viens ici, gamin, tu ne sais rien du monde ni de ses plaisirs ! »

C'est avec joie que Célestine se lance dans l'entreprise ardue où l'engage Sempronio. Mélibée est de haut lignage, elle vit dans une demeure seigneuriale, bien close et bien gardée, sous la double surveillance de son père et de sa mère. Rien ne peut faire soupçonner qu'elle est elle-même éprise de Caliste. Essayer de la corrompre est une entreprise téméraire, qui pourrait coûter cher à qui la tentera. Célestine va cependant de l'avant, excitée par l'appât du gain et par l'amour-propre professionnel ; mais, comme il s'agit d'une épreuve dangereuse, elle aura recours aux sortilèges pour assurer son succès.

Elle se fait apporter de l'huile de mai, du sang et quelques poils de bouc, et récite l'effrayante prière de la sorcière :

« Je te conjure, funeste Pluton, seigneur de la profondeur infernale, empereur de la cour damnée, superbe capitaine des anges condamnés, seigneur des feux sulfureux qui sourdent des monts bouillants de l'Etna, gouverneur et surveillant des

« tourments et des tourmenteurs des âmes pécheresses, moi,
 « Célestine, ta cliente la plus connue, je te conjure par la vertu et
 « force de ces lettres vermeilles, par le sang de cet oiseau de nuit
 « avec lequel elles furent écrites, par la gravité de ces noms et de
 « ces signes contenus dans ce papier, par l'Âpre piqure des vi-
 « pères, dont est faite cette huile, avec laquelle j'ai enduit ce fil,
 « je te conjure d'accourir sans retard et d'obéir à ma volonté.
 « Enveloppe-toi dans cet écheveau, restes-y, sans t'en éloigner
 « une minute, jusqu'au moment où, l'occasion aidant, Mélibée
 « l'achètera ; reste alors si bien uni à lui que plus Mélibée le re-
 « gardera, plus son cœur s'amollira et sera disposé à m'accorder
 « ma requête. Ouvre-toi ce cœur et blesse-le d'un fort et rude
 « amour pour Caliste ; fais que, laissant de côté toute pudeur,
 « elle se découvre à moi et me paie mes pas et mon message.
 « Ceci fait, ordonne et dispose de moi à ta volonté. Si tu ne m'o-
 « béis promptement, tu m'auras pour ennemie capitale ; j'en-
 « vahirai avec la lumière tes tristes et obscures prisons, je dévoi-
 « leraï cruellement tes perpétuels mensonges, je poursuivrai ton
 « horrible nom de mes paroles amères. Je te conjure encore une
 « fois et une autre fois, et confiante en mon vaste pouvoir, je pars
 « avec mon fil, dans lequel je crois que je te porte déjà enveloppé. »

Cette conjuration n'est pas seulement un curieux trait de mœurs, c'est aussi un artifice littéraire destiné à rendre la chute de Mélibée moins choquante et moins pénible. La jeune fille tombera victime du sortilège, autant que de sa passion.

Tout en se rendant chez Mélibée, Célestine repasse en son esprit les conséquences possibles de l'aventure : « Irai-je, n'irai-je pas ?... O douteuse et dure perplexité ! » Mais elle s'est trop avancée pour reculer ; tout en hésitant, elle marche, elle arrive devant la porte : « Allons ! courage, courage, Célestine, pas de « faiblesse ! On trouve toujours des gens à demander pour vous « un adoucissement de peine. Tous les présages sont favorables, « ou je ne connais rien à l'art. J'ai rencontré quatre hommes ; « trois s'appelaient Juan et deux sont cornards. La première pa- « role que j'ai entendue dans la rue était une parole d'amour ; je « n'ai pas bronché une seule fois comme en d'autres occasions. « Aucun chien n'a aboyé après moi, je n'ai vu ni oiseau noir, ni « tourd, ni corbeau, ni aucun oiseau de nuit, et, ce qui vaut le « mieux, je vois Lucrèce à la porte de Mélibée. Elle est la cousine « d'Elicia et ne me sera pas contraire. »

Lucrèce ne se montre pas très désireuse d'introduire Célestine auprès d'Alise et de sa fille, mais Alise n'a pas plutôt su de qui il s'agissait qu'elle ordonne d'introduire « la bonne pièce » et, au

bout d'un instant, la laisse seule avec Mélibée. La distraction est, sans doute, un peu forte, mais n'oublions pas que Célestine est sorcière. Elle engage la conversation avec Mélibée, trouve moyen de lui faire, en passant, de délicats compliments et se pose à ses yeux en bonne âme, qui a toujours mieux aimé servir les autres que penser à elle-même ; puis elle lui parle d'un malade, en péril de mort, qu'une seule parole de Mélibée pourrait sauver ; elle en vient enfin à nommer Caliste. Mélibée prend feu avec une telle vivacité qu'un instant Célestine se croit perdue : « C'est bon, c'est bon, bonne vieille, ne m'en dis pas davantage et ne va pas plus avant. C'est là le dolent personnage pour lequel tu as pris tant de précautions oratoires, pour qui tu es venue ici chercher la mort, pour qui tu as fait une démarche si aventureuse, vieille dévergondée. Qu'a-t-il donc, ce maudit, pour que tu viennes avec tant d'empressement ? Est-il fou ? Que t'en semble ? Si je n'avais été en garde contre cet insensé, qu'allais-tu me dire?... Puisses-tu être brûlée, entremetteuse mensongère, sorcière, ennemie de l'honnêteté, instigatrice de secrètes erreurs. Jésus ! Jésus ! Lucrèce, ôte-la-moi de devant les yeux, je n'ai plus une goutte de sang dans les veines. »

Célestine laisse passer l'orage et quand Mélibée, irritée de son silence, lui ordonne de parler, elle se disculpe en inventant une nouvelle histoire. Caliste souffre d'un horrible mal de dents. On lui a dit que Mélibée connaissait une prière à santa Polonia, souverainement efficace contre ce mal, et qu'elle possédait aussi un cordon qui avait touché aux plus fameuses reliques de Rome et de Jérusalem. C'est ce cordon et cette prière que Célestine venait demander. Mélibée se rassérène et donne le cordon, que Caliste va recevoir comme un gage d'amour.

Le lendemain, c'est Mélibée qui rappelle Célestine. Elle regrette de s'être irritée contre la vieille et de ne pas lui avoir cédé sur-le-champ, elle se sent envahie par la honte en pensant que sa suivante connaît maintenant son secret. Elle prie Dieu de la garder en cette terrible épreuve : « O souverain Dieu, toi qu'invoquent tous les affligés, à qui les passionnés demandent secours, les blessés remède, à qui les cieux, la mer, la terre et les abîmes infernaux obéissent, à qui sont soumises toutes les choses humaines, je te supplie humblement de donner à mon cœur blessé l'endurance et la patience nécessaires pour dissimuler ma terrible passion. O sexe féminin, pusillanime et fragile ! pourquoi n'a-t-il pas été donné aux femmes comme aux hommes de découvrir leur angoissant et ardent amour ?... Caliste ne souffrirait plus, et moi je ne serais pas en peine !... »

Grâce à une maïeutique savante, l'experte Célestine extirpe à Mélébée le secret de son mal; elle lui en dit le nom : c'est l'amour, « feu caché, plaie agréable, poison savoureux, suave amertume, « délectable souffrance, joyeux tourment, douce et terrible bles- « sure, mort charmante... », et à tout cela un seul remède : Caliste !

A ce nom, Mélébée s'évanouit. Quand elle revient à elle, elle est domptée et conquise, elle a rejeté toute fierté et toute honte, Célestine lui apparaît comme une messagère de salut, elle lui crie dans un véritable accès de démence : « O ma mère, ô ma dame, « faites que je le voie, si vous voulez que je vive ! »

Aux bonnes nouvelles que lui apporte Célestine, Caliste exulte et délire à son tour : « Garçons, suis-je bien ici ? Garçons, ai-je « bien entendu ? Garçons, dites-moi si je suis bien éveillé ? Est-ce « le jour ou la nuit ? O Seigneur Dieu, père céleste, je te prie que « tout ceci ne soit pas un songe... Mélébée est un ange caché, « descendu parmi nous ! » Et devant ses valets aux regards avides, il donne à Célestine une chaîne d'or.

Il semble que ce don, salaire de l'infamie, soit comme le signal de l'expiation pour tous.

Célestine se retire en hâte dans sa maison. Elle y est bientôt rejointe par Sempronio et Parmeno, qui réclament insolemment leur part de la chaîne d'or. La vieille refuse, les valets menacent, la vieille appelle au secours, et Sempronio la dague sans merci. Elle meurt en criant : « Confession ! » Les alguazils accourent, Parmeno et Sempronio sautent par la fenêtre, se fendent le crâne, se brisent les membres, et les gens de justice les traînent tout pantelants jusqu'à la place publique, où le bourreau leur tranche la tête.

Cependant Caliste s'est rendu chez Mélébée, il a franchi sans accident le mur du jardin. Ivre de désir, il se trouve en présence de celle qu'il aime et dont la pudeur soutient contre lui un faible et dernier combat : « Jouis, lui dit-elle, comme je jouis moi- « même, de te voir et de t'approcher, ne demande pas, ne « dérobe pas ce que tu ne pourrais rendre une fois dérobé. — « Señora, répond Caliste, pour obtenir cette grâce, j'ai risqué ma « vie; veux-tu que j'y renonce quand la fortune me la donne ? « Non, Señora, tu ne me le demanderas pas; et je ne pourrais « l'obtenir de moi. Ne me demande pas une telle couardise, « impossible à quiconque est homme, et surtout à un homme « qui aime autant que moi. Nageant toute ma vie dans le feu « de ton désir, ne voudras-tu pas que j'aborde au port pour me « reposer de mes tristesses passées ? »

Mélébée succombe et le remords l'envahit aussitôt : « O ma vie

« et mon Seigneur, comment as-tu pu vouloir que, pour si bref plaisir, je perde mon renom et ma couronne de vierge ! O pécheresse
« ma mère, si tu connaissais tout ceci que tu prendrais la mort à
« gré, que tu serais heureuse de me la donner à moi-même !
« Comme tu te ferais volontiers le bourreau de ton propre sang !
« Comme je serais la pitoyable fin de tes jours ! O mon père vénéré, j'ai taché ton honneur, j'ai causé la perte de ta maison !
« Je t'ai trahi ! Comment n'ai-je pas vu d'abord la grande faute
« qui allait suivre sa venue, le grand péril qui m'attendait ? »

Quelques minutes plus tard, Caliste s'est brisé le crâne au pied du mur du jardin. Folle de désespoir, Mélibée monte sur la terrasse de la maison, ferme la porte derrière elle et révèle à son père, resté au pied de la tour, les secrets de cette horrible nuit.
« Vaincue par l'amour, j'ai donné entrée dans ta maison à ce cavalier. Au retour, comme il en avait été ordonné et disposé par
« la changeante fortune, et suivant sa coutume déréglée, les murailles étant hautes, la nuit obscure, l'échelle menue, les serveurs malhabiles, il ne vit pas bien les échelons, mit le pied
« dans le vide et tomba. Dans sa terrible chute, sa cervelle arejailli sur la muraille et sur le pavé. Les fées ont coupé leurs fils !
« Elles ont coupé sa vie sans confession, elles ont coupé mon espérance, ma gloire, elles m'ont enlevé le compagnon de ma vie.
« Père, ne serait-ce pas cruauté si, lui mort, je vivais dans la
« peine ? Sa mort appelle ma mort ; elle l'appelle, elle la veut
« prompte et sans retard, elle me dit qu'il faut que je le suive dans
« sa chute pour le suivre en tout, pour qu'on ne dise pas à mon
« sujet : Les morts et les absents !... Et ainsi, je le contenterai dans
« la mort, puisque je n'ai pas eu le temps de le contenter dans
« la vie. O mon amour et seigneur Caliste, attends-moi ! Je viens,
« arrête-toi, si tu m'attends, ne m'accuse pas de lenteur. Je rends
« mon dernier compte à mon vieux père, et je lui devrais bien davantage. O mon père bien-aimé, si tu m'as aimée dans cette
« triste vie passée, je te prie d'unir nos sépultures et de nous faire
« mêmes funérailles... Salue ma chère et bien-aimée mère ; qu'elle
« apprenne de toi la triste raison de ma mort. Je suis heureuse de
« ne pas la voir ici. Reçois ta fille bien-aimée... Je pleure sur moi-même, sur toi plus encore, plus encore sur ma vieille mère. Que
« Dieu soit avec elle et avec toi. Je lui offre mon âme. Fais relever
« mon corps. Je tombe ! »

Le dernier acte paraît languissant à côté de ces scènes extraordinaires, où la passion s'exprime avec tant de naturel et de véhémence. Pleberio raisonne trop sa douleur et cite trop d'auteurs anciens ; mais ce sont là les défauts de l'époque. Ils n'enlèvent rien

à la beauté tragique de ce drame où respire d'un bout à l'autre l'âme espagnole, impulsive, effrénée et fataliste.

M. Foulché Delbosc prépare une traduction fidèle de cette œuvre si émouvante et si forte, qu'il a rétablie dans sa beauté primitive. Nous nous estimerons heureux si notre rapide analyse peut inspirer à nos lecteurs le désir de connaître en son entier ce chef-d'œuvre de la vieille littérature castillane.

G. DESDEVICES DU DEZERT.

Les catacombes de Rome.

Cours de M. MAURICE BESNIER,

Professeur à l'Université de Caen.

IX

Les peintures des catacombes : les sujets.

Les chrétiens des premiers siècles sont restés fidèles, pour la décoration de leurs cimetières souterrains, au système ornemental inventé par les païens. Les fresques visibles encore aux plafonds ou sur les murs de certaines cryptes très anciennes ressemblent tout à fait, par leur disposition générale, leur technique et leur style, à ce que nous montrent la maison dite de Livie au Palatin, les hypogées de la voie Latine et surtout les ruines si nombreuses et si intéressantes de Pompeï. Ce qui fait la principale différence entre les peintures chrétiennes et les peintures païennes, c'est moins la façon dont elles ont été conçues et exécutées que les sujets qu'elles représentent. Sans doute, les artistes de Pompeï ont plus de facilité et d'élégance que ceux des catacombes : les uns et les autres cependant procèdent des mêmes écoles et pratiquent, avec un succès inégal, le même métier. En revanche, si l'on examine non plus la forme extérieure du décor, mais le fond des choses, les thèmes choisis et surtout le sens qui s'y attache, on s'aperçoit aussitôt qu'un abîme sépare l'art païen et l'art chrétien primitif. Une révolution morale s'est accomplie, qui a bouleversé toutes les conditions de la vie et de la pensée.

Les galeries et les cryptes de la campagne romaine, comme les maisons pompeïennes, renferment un très grand nombre de figures isolées et de tableaux véritables, que le cadre ornemental entoure et met en pleine valeur. Malheureusement, ils sont bien souvent fort endommagés : un séjour dix-huit fois séculaire dans le sol leur fut moins favorable que l'ensevelissement des fresques de Campanie sous les couches accumulées de cendres volcaniques. Dans l'ensemble des peintures cimétérielles, nous devons, pour la commodité de l'étude, établir des divisions très nettes et reconnaître plusieurs groupes, que nous aurons à apprécier successivement. Parmi les sujets que les artistes des catacombes ont traités,

il en est qu'on retrouve dans les compositions des peintres païens-leurs contemporains : portraits, scènes de la vie réelle, personnages mythologiques même. Il en est d'autres qui sont plus originaux et dont nous n'avons pas l'analogue dans l'art profane : figures idéales qui symbolisent certains aspects de la vie morale, représentations de motifs abstraits empruntés au dogme ou de cérémonies liturgiques. Enfin, il faut mettre à part les scènes de l'ancien et du nouveau Testament et les premières images de la Vierge et du Christ. Les thèmes profanes sont de beaucoup les moins fréquents ; ceux qu'inspire l'enseignement ecclésiastique attiraient de préférence les artistes. Un simple relevé statistique nous renseignerait déjà sur les tendances véritables de la peinture des catacombes.

..

Les fresques de Pompeï comportent des paysages, des portraits, des sujets de genre et surtout des scènes mythologiques. On rencontre pareillement aux catacombes quelques portraits et plusieurs représentations d'épisodes de la vie réelle. Le paysage n'intervient qu'à de rares intervalles, comme simple accessoire, traité négligemment. Bien entendu, les images mythologiques, répandues à profusion dans les maisons pompeïennes, ont ici presque entièrement disparu ; il ne pouvait convenir à l'art chrétien de reproduire les traits supposés des divinités païennes et de raconter leurs légendes ; néanmoins les artistes ne se sont pas interdit de faire parfois figurer dans leurs œuvres des héros de la fable, tantôt à titre purement décoratif et sans leur donner aucune signification positive, tantôt, au contraire, à titre d'allégories, comme symboles chrétiens.

Il y a peu de choses à dire des portraits. Ils sont rares et tout à fait semblables à ceux de la Campanie. Les chrétiens demandaient plutôt aux sculpteurs qu'aux peintres de copier les traits des défunts. On voyait souvent, sur la face antérieure des sarcophages, le buste du mort, encadré dans un médaillon circulaire ou ovale. De là vient, sans doute, la forme adoptée aussi, presque toujours, pour les portraits en mosaïque, comme celui de Rustica, ou peints à la fresque. Il pouvait arriver cependant que l'on adoptât un cadre rectangulaire : c'est le cas notamment pour l'image célèbre d'une femme nommée Dionysas ; elle est vêtue de riches étoffes, un voile sur la tête, les cheveux ondulés en bandeaux, un collier d'or au cou ; les bras sont ouverts, les mains levées, dans l'attitude consacrée de la prière aux premiers siècles, comme sur les représentations d'Orantes ; l'expression vivante des yeux et du visage

nous montre bien qu'il s'agit ici d'une peinture exécutée d'après un modèle particulier, dont l'artiste s'est efforcé de rendre le caractère individuel.

Quelques fresques se rapportent à la vie réelle, aux occupations quotidiennes, aux métiers. A Pompeï, les tableaux de cette nature sont nombreux et instructifs : ils nous font pénétrer, pour ainsi dire, dans l'intimité des Campaniens du 1^{er} siècle, nous mettent sous les yeux les épisodes journaliers de leur existence, nous renseignent sur l'activité commerciale de la cité. Il y a moins à attendre des cimetières souterrains. Les chrétiens d'alors se préoccupaient surtout du salut et de l'au-delà ; les faits de la vie terrestre n'avaient pour eux qu'un intérêt secondaire. Ils se bornent le plus souvent à dessiner au trait, à côté des inscriptions funéraires, l'image des outils ou des instruments dont se servaient les défunts : marteau, scie, équerre, balances. Une fresque nous montre les *fossores* au travail : l'ouvrier qui creuse les galeries des catacombes a son pic à la main et abat les quartiers de tuf. Sur d'autres panneaux, on voit une marchande de légumes derrière son étalage, un paysan conduisant une tonne dans un chariot que tirent deux bœufs ; des artisans qui portent un tonneau, etc. Le cimetière de Domitille renferme toute une série de peintures représentant des boulangers, *pistores*, et des fonctionnaires de l'annone. Mgr Wilpert suppose, avec beaucoup de vraisemblance, que les chrétiens de ces corps de métiers avaient à cet endroit leur sépulture commune ; non seulement on réunissait les morts d'une même religion dans les mêmes tombes, mais encore entre coreligionnaires on les groupait par profession ; ce n'est pas par hasard que les fresques intéressant les boulangers et les employés de l'annone se rencontrent sur les parois de quelques galeries contiguës et nulle part ailleurs. Sur l'une d'elles, un personnage debout au centre, derrière une table, tient de la main gauche un parchemin déroulé et donne des ordres ; à sa droite, un autre homme, devant un grand vase, lève le bâton qui servait à mêler et serrer les grains dans les *modii* ou boisseaux pour les mesurer ; plus loin, un troisième personnage a des balances entre les mains. Des navires spéciaux apportaient d'Afrique les blés nécessaires à l'alimentation de la capitale ; ils déchargeaient leur cargaison à Ostie et des chalands la conduisaient sur le Tibre jusqu'à Rome ; l'Etat distribuait ensuite gratuitement ces grains, sous le nom d'annone, aux habitants pauvres, ou les vendait pour un prix très minime à tous les citoyens. La fresque nous montre un chef de service présidant au mesurage, assisté du *frumentarius*, qui procède sous ses yeux à l'opération, et

du *machinarius*, ou préposé au pesage. Elle nous transporte dans un bureau de l'annone, à la fin du III^e siècle. Une seconde fresque nous fait assister au déchargement d'un navire de blé, en présence de badauds qui s'interpellent et d'ouvriers au travail.

Malgré l'aversion des chrétiens pour tout ce qui touchait au culte des faux dieux, il était inévitable qu'ils empruntassent certains types ou motifs de l'art païen. Tout d'abord la mythologie pouvait sans inconvénient pénétrer dans les catacombes comme élément ornemental. Les feuillages, les fruits, les guirlandes apparaissent sur les parois ou les voûtes des cryptes et des galeries ; la vigne y joue un grand rôle, à cause sans doute du sens mystique que lui attribuent l'ancien et le nouveau Testament : « Je suis la vraie vigne, dont vous êtes les rameaux, » disait le Christ à ses disciples. Du moment que l'on décore ainsi les catacombes, n'est-il pas naturel d'animer ces natures mortes en y mêlant par intervalles quelques petits personnages ? Les païens, en pareil cas, avaient recours aux Amours et aux Psychés, ou encore aux figures des Saisons personnifiées. Les chrétiens suivirent cet exemple : sans sacrifier aux idoles, ils utilisaient simplement des motifs convenus et courants de l'art, de véritables lieux communs, qui n'avaient aucune portée doctrinale. Les peintures mythologiques offraient encore d'autres ressources aux artistes des catacombes ; il était possible d'interpréter quelques-unes d'entre elles dans le sens même du christianisme et de leur donner une acception nouvelle et religieuse. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises la légende d'Orphée est retracée sur les murs des cimetières, mais non pas tout entière ; nulle part on n'a représenté, par exemple, la descente aux Enfers avec la délivrance d'Eurydice ; un seul épisode a tenté les peintres chrétiens : Orphée charmant les animaux. Cette préférence exclusive se comprend ; le héros païen, dans cette attitude, peut être pris comme le symbole du Christ attirant à lui les âmes. D'ailleurs Orphée, poète, magicien et prophète, est cité par les Pères de l'Eglise comme l'un de ces précurseurs inconscients du christianisme, qui ont fait connaître aux hommes certaines vérités partielles que la révélation chrétienne devait plus tard compléter et dépasser. En le mettant en scène, les chrétiens modifient peu à peu ses attributs ; autour de lui se groupent seulement les animaux qui ont un sens et un rôle mystiques : le chevreau, la colombe. Orphée jouant de la lyre entre deux agneaux ressemble singulièrement au bon Pasteur. A partir du III^e siècle, on cesse de reproduire son image, parce que précisément le type du bon Pasteur n'est substitué à lui et le supplante partout.

Déjà, dans les sujets tirés de l'art profane, s'annonce le caractère religieux de la peinture des catacombes : il se manifeste par l'exclusion voulue de certains thèmes, chers entre tous aux décorateurs païens, et aussi par la nature des motifs conservés, dénués désormais de toute signification mythologique ou même interprétés ingénieusement par la mystique chrétienne.



La question du symbolisme et de la doctrine dans les fresques cimésiennes est délicate et très controversée. Il s'agit de savoir comment et jusqu'à quel point les artistes se sont laissé guider par l'enseignement de l'Eglise et ont prétendu donner à leurs œuvres une portée didactique. Deux thèses opposées, l'une et l'autre excessives, ont été tour à tour soutenues. D'après Bosio, dont les théories sont restées longtemps en faveur et se retrouvent encore dans le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes* de Martigny paru en 1863, toutes les peintures des catacombes seraient symboliques; il n'y en aurait, pour ainsi dire, aucune qui ne soit, par voie détournée, l'image de quelque dogme ou de quelque point de l'enseignement religieux. Les premiers chrétiens ne pouvaient s'exprimer que par figures; la « discipline du secret », comme on disait, les y contraignait; soumis à la surveillance hostile des païens, ils étaient tenus à beaucoup de réserve et de prudence. Les peintres représentaient sous certaines formes conventionnelles les mystères de la foi et les sacrements; les païens que le hasard ou l'ordre des empereurs conduisait aux catacombes n'y apercevaient rien qu'ils fussent tentés de railler ou de profaner; seuls les fidèles démêlaient le sens caché des peintures; nous pouvons après eux le découvrir à nouveau; ces fresques, si on les comprend bien, contiennent l'illustration vivante de toute la doctrine chrétienne. D'autres auteurs, comme Raoul Rochette, Schultze, etc., estiment que les peintures symboliques sont très peu nombreuses dans les cimetières souterrains, à supposer même qu'il y en ait; ils ne voient partout que des motifs païens plus ou moins modifiés, des sujets ornementaux et décoratifs, des scènes historiques extraites de la Bible, mais rien ou presque rien qui fasse allusion aux croyances des chrétiens contemporains des persécutions, rien surtout qui permette d'affirmer, comme le disaient Bosio et ses disciples, que les dogmes de l'Eglise catholique, sous leur forme moderne, sont exposés et décrits en termes voilés, clairs cependant à qui sait les entendre, sur les murs des catacombes. — Il faut se garder en cette matière de toute exagération, de tout

parti pris confessionnel ou apologétique ; de Rossi lui-même ne s'est peut-être pas assez tenu en garde contre ce défaut ; il est trop porté à donner aux fresques un sens mystique et doctrinal. Une pure question de fait se pose : oui ou non, y a-t-il dans les premiers monuments de l'art chrétien à Rome des peintures de ce genre, et, s'il y en a, sont-elles nombreuses ? Ramené à ces termes, le problème est plus facile à résoudre. Très certainement les artistes qui ornèrent les cimetières ont eu recours, et assez souvent, au symbole. On ne s'expliquerait pas, sans cette préoccupation, le choix limité de leurs sujets et la répétition si fréquente des mêmes motifs. Il y a très peu de variété dans leurs œuvres, nous l'avons déjà noté. Ils s'attachent à certains thèmes : le bon Pasteur, Noé dans l'arche, Jonas, etc., qu'ils répètent indéfiniment. Evidemment ces sujets présentaient pour eux un intérêt plus vif ; ils répondaient à l'enseignement qui leur était donné ; à chacun d'eux s'attachait un sens précis. On aurait tort de vouloir retrouver dans les catacombes le commentaire illustré, plus ou moins déguisé à dessein, de tous les dogmes et de tous les rites chrétiens. On aurait tort aussi de soutenir systématiquement que les peintres de ce temps n'avaient aucune intention dogmatique. Pour être exact, il faudrait examiner séparément chaque cas particulier. Les fresques dont nous avons eu à parler jusqu'ici, prises dans leur ensemble, ne sont nullement doctrinales : portraits, scènes de la vie réelle, personnages mythologiques, n'ont pour but que d'égayer et d'embellir les galeries souterraines. Deux fois cependant est apparu déjà un élément symbolique : la vigne, si souvent utilisée dans la décoration des voûtes, semble bien être pour les peintres, comme pour les Pères de l'Eglise, une image mystique du Christ ; Orphée est très certainement une allégorie, une figure aussi du Christ. Contrairement à Bosio, nous dirons donc que tout n'est pas symbole aux catacombes ; mais, contrairement à Raoul Rochette et à Schultze, nous dirons que tout n'est pas non plus simple ornement d'origine païenne ou scène historique.

L'un des types les plus souvent répétés dans les catacombes est celui de l'Orante : une femme debout, les bras ouverts et les mains levées, dans l'attitude de la prière (*orare*). Faut-il y voir à chaque fois un portrait, l'image de la défunte priant au ciel pour les vivants ? ou bien la représentation symbolique de l'âme fidèle ? ou encore la figure de la Vierge ou de l'Eglise ? Ni l'une ni l'autre de ces interprétations ne convient à tous les cas. Quelquefois l'Orante a une physionomie individuelle très marquée ; le peintre évidemment a voulu faire un portrait ; le

panneau rectangulaire au-dessous duquel on lit le nom de Dionysas rentre dans cette catégorie. Mais, le plus souvent, la peinture est générale et abstraite : les traits n'ont aucune expression personnelle ; l'attitude paraît simplifiée intentionnellement, convenue, hiératique ; des figures féminines d'Orantes accompagnent des inscriptions funéraires d'hommes ; nous avons affaire alors à de purs symboles.

Plusieurs séries d'œuvres, dont l'intention doctrinale n'est pas douteuse, peuvent se grouper par cycles ; les écrits des Pères de l'Eglise permettent de les interpréter. J.-B. de Rossi les a très finement analysées et commentées. Il faut citer tout d'abord le *cycle pastoral*. Le bon Pasteur, sous les traits d'un berger portant un agneau sur les épaules, représente le Christ ; près de lui sont d'autres agneaux, images des fidèles, un vase de lait, image de l'Eucharistie, une palme, image de la victoire sur le mal et de l'éternité bienheureuse ; la vie champêtre est le symbole de la vie mystique. Vient ensuite le *cycle des oiseaux* : la colombe est tantôt l'âme chrétienne, tantôt le Saint-Esprit ; le paon, dont les païens disaient la chair incorruptible, figure l'éternité, et le phénix, qui passait pour renaître de ses cendres, la résurrection. De Rossi a consacré au *cycle maritime*, en 1855, un mémoire très remarquable, où il éclaire à merveille les monuments archéologiques par les textes. Les artistes des catacombes ont peint ou dessiné partout des poissons : ce ne sont pas de simples ornements ; le poisson a un sens mystique attesté par de nombreux passages des auteurs, surtout de Tertullien ; les cinq lettres du mot grec ἰχθῦς sont les initiales des mots Ἰησοῦς Χριστός Θεοῦ Υἱός Σωτήρ, Jésus-Christ Fils de Dieu, Sauveur ; le poisson symbolise Jésus ; le poisson percé du harpon, c'est Jésus sur la croix, etc. Ce thème principal s'accompagne, comme celui du bon Pasteur, de motifs secondaires qui s'y rattachent et en dérivent, empruntés aussi à la vie de la mer : le navire, le phare, l'ancre font allusion aux vicissitudes de l'âme fidèle dans le monde, à la lumière de la foi, au salut.

Sans tomber dans les mêmes exagérations que Bosio, il est impossible de ne pas reconnaître en certaines fresques des cimetières souterrains l'illustration évidente de croyances ou d'usages des chrétiens primitifs. Il suffira d'en citer quelques exemples. Une peinture de la région de Saint-Eusèbe au cimetière de Caliste nous donne une image du paradis et des béatitudes célestes, sous la forme d'un jardin avec cinq Orants, trois femmes et deux hommes, des fleurs, des vases où s'abreuvent des colombes. La *fractio panis*, découverte en 1893 dans la chapelle

grecque au cimetière de Priscille, met sous nos yeux un repas auquel prennent part sept convives ; l'un d'eux assis sur un escabeau bas, tandis que tous les autres sont couchés sur le *triclinium* demi-circulaire, a devant lui deux poissons, cinq pains et un calice ; sept paniers sont alignés sur les côtés ; cette scène représente le miracle de la multiplication des pains, symbole de l'Eucharistie et de la communion des fidèles ; c'est une agape, un banquet sacré. Les chefs-d'œuvre de la peinture doctrinale et didactique aux catacombes doivent être cherchés à Saint-Calliste dans les chambres dites des Sacrements (région des Papes et de Sainte-Cécile). Ces *cubicula*, au nombre de cinq, datent du II^e et du III^e siècle ; ils renfermaient sans doute les sépultures de docteurs ou de prêtres. Les fresques qui les décorent forment un ensemble suivi, d'une haute valeur théologique ; elles ont été faites, d'ailleurs, au moment le plus brillant de l'enseignement ecclésiastique à Rome. Elles comprennent de très nombreuses représentations, qui concernent toutes le baptême, la pénitence, l'Eucharistie ; les unes sont des symboles : le navire battu des flots, le poisson harponné, la consécration et l'agape, les autres sont des allégories tirées de la Bible : le sacrifice d'Abraham, Moïse frappant le rocher, l'histoire de Jonas, la Samaritaine.

*
* *

Les premiers peintres chrétiens se sont plu à retracer dans les catacombes quelques épisodes de l'ancien Testament ; parfois même, quoique moins souvent, c'est du nouveau Testament qu'ils s'inspirent.

Si les scènes empruntées à l'histoire du peuple juif se rencontrent fréquemment, il est à remarquer qu'elles sont peu variées ; les mêmes sujets reviennent sans cesse ; on n'aurait pas de peine à en dresser la liste : Noé sortant de l'arche, le sacrifice d'Abraham, Moïse frappant le rocher, Jonas englouti par la baleine et rejeté sur le rivage, les trois jeunes Hébreux se refusant à adorer la statue de Nabuchodonosor et exposés dans la fournaise, Daniel dans la fosse aux lions, Susanne injustement accusée, Tobie offrant un poisson à l'ange. Les artistes ont eu l'intention très certainement de reproduire des épisodes réels du passé, mais toujours avec une arrière-pensée d'enseignement et d'édification ; ils peignaient par conviction, non par divertissement. La peinture chrétienne aux premiers siècles est avant tout funéraire ; elle accompagne et décore les tombes ; on ne pouvait l'oublier ; aussi

les scènes historiques elles-mêmes rappellent la mort et les destinées de l'âme après la mort. Les observations pénétrantes de Le Blant sur les sarcophages chrétiens de la Gaule, où l'on retrouve les mêmes sujets bibliques que sur les fresques des catacombes, valent pareillement pour celles-ci. Le Blant a rapproché de ces monuments figurés les invocations des prières liturgiques pour les agonisants : « Délivre, Seigneur, l'âme de ton serviteur... comme tu as délivré Noé du déluge... comme tu as délivré Isaac du sacrifice et de la main de son père Abraham... comme tu as délivré Daniel de l'ancre des lions, etc. » La rencontre n'est pas fortuite. Les peintres chrétiens de Rome, comme les sculpteurs de la Gaule, en répétant avec insistance certains motifs, à l'exclusion de tous les autres, ont obéi à des préoccupations doctrinales. La libération de l'âme, voilà ce que signifient par métaphore et par allégorie toutes leurs représentations bibliques. Moïse lui-même, frappant le rocher d'où jaillit l'eau, n'est que l'image de saint Pierre distribuant aux fidèles les eaux salutaires de la grâce.

La figure du Christ et les épisodes du nouveau Testament apparaissent à peine dans les catacombes avant le iv^e siècle. Le respect qu'on éprouvait à l'égard du fondateur de la religion chrétienne empêchait de reproduire librement ses traits ; on aimait mieux recourir à des signes mystiques, transparents aux yeux des initiés, obscurs aux yeux des païens. A la longue seulement, les artistes ont osé se départir de cette réserve. Ils ne retinrent d'ailleurs du texte des Evangiles, comme de celui de l'ancien Testament, et pour les mêmes raisons, qu'un petit nombre de détails, soigneusement choisis. On ne pourrait illustrer toute une vie de Jésus à l'aide des seules fresques cimétérielles. Les galeries souterraines ne nous ont fait connaître jusqu'à présent que deux Annonciations, l'une du ii^e siècle, très abîmée, au cimetière de Priscille, l'autre du iv^e, dans la région libérienne de Saint-Calliste, et qu'une seule Nativité, de la fin du iv^e siècle, à Saint-Sébastien. L'Adoration des Mages est reproduite une dizaine de fois ; la chapelle grecque du cimetière de Priscille en renferme un exemplaire du ii^e siècle ; on comprend la prédilection particulière des Romains pour ce motif : ils y voyaient la figure allégorique de la vocation des Gentils, c'est-à-dire des païens d'origine, à la foi chrétienne. Une fresque des cryptes de Lucine nous montre le baptême du Christ par saint Jean dans le Jourdain ; on voit dans les chambres des Sacrements Jésus et la Samaritaine auprès du puits. Les seuls miracles que rappellent les peintures cimétérielles sont celui de l'eau changée en vin aux noces de Cana, celui de la

multiplication des pains, des guérisons (l'aveugle-né, le paralytique, l'hémorroïsse), la résurrection de Lazare ; tous ont un sens mystique évident, qui justifie leur présence : ils attestent la force surnaturelle et toute-puissante de la foi et de la grâce. Nulle part, on ne rencontre le drame du Calvaire ; la crucifixion éveillait des idées de souffrance et d'humiliation ; elle rappelait la victoire momentanée de Satan ; il ne semblait pas convenable d'en perpétuer l'image. La croix elle-même n'est introduite d'abord dans les peintures que sous une forme détournée et déguisée : un dauphin ou un poisson percé d'un trident, un agneau sous une ancre, la lettre grecque *tau*, T. A partir de la paix de l'Eglise on invente un emblème nouveau, très souvent reproduit : le monogramme constantinien, les deux lettres grecques X et P croisées. Les plus anciennes images connues de la croix aux catacombes sont deux fresques de Saint-Calliste, qui datent du IV^e siècle : un fût d'arbre verdoyant coupé d'une branche verte, avec deux colombes, — un tronc d'où se détachent des branches transversales abritant deux brebis. La seule crucifixion est celle du cimetière de Saint-Valentin, exécutée au VII^e siècle ; elle n'appartient plus à l'art chrétien primitif.

De Rossi a étudié à part, en 1863, l'image de la Vierge dans les peintures cimetiérales. Elle n'est pas toujours facile à identifier, et plusieurs des attributions de J.-B. de Rossi semblent maintenant sujettes à caution. Quelquefois la Vierge est associée à l'enfant Jésus ; c'est le cas, par exemple, dans les Adorations des mages et sur une très belle fresque du cimetière de Priscille, d'excellente facture, remontant au III^e ou même au II^e siècle ; en celle-ci un homme âgé, debout devant la Vierge et l'enfant, tient dans la main un rouleau et montre au ciel une étoile ; c'est un prophète annonçant l'Incarnation, la venue de Celui qui illuminera le monde. Une fresque très remarquable de la première moitié du IV^e siècle, au cimetière ostrien, représente une femme, les mains levées, avec un enfant devant elle ; est-ce la Vierge et l'enfant Jésus ? est-ce une Orante ? Le doute est permis. On est plus embarrassé encore lorsqu'il s'agit d'images féminines isolées. Il est certain, en tout cas, que les portraits de la Vierge aux catacombes sont en petit nombre et tout conventionnels ; les Pères de l'Eglise avouaient qu'on ne savait rien de son aspect physique ; le type imaginé aux premiers siècles a eu cependant une longue fortune et s'est perpétué dans tout l'art du Moyen Age et des temps modernes.

Le Christ n'est figuré primitivement que par le poisson et la croix, Orphée et le bon Pasteur. Il apparaît ensuite dans les

scènes tirées du nouveau Testament, sous les traits d'un jeune homme imberbe, les cheveux courts, comme les Romains de la République et du début de l'Empire. Après la paix de l'Eglise, de grandes compositions, qui rappellent les mosaïques basilicales, décorent les voûtes des chapelles souterraines ; on y voit le Christ assis sur un trône, jugeant les âmes, ou enseignant les Apôtres, ou triomphant. Quelquefois il est encore conforme au type ancien, et sans barbe. Ailleurs, comme sur un plafond du cimetière des saints Pierre et Marcellin, ou sur une grande fresque du cimetière de Génomosa (v^e-vi^e siècle), il a la tête entourée d'un triple nimbe, attribut d'origine païenne qui symbolise la toute-puissance, et en même temps il porte les cheveux longs et toute la barbe. Les peintres ont emprunté ce type nouveau aux mosaïstes ; le plus ancien exemple qui en existe à Rome est le Christ de l'abside de Sainte-Pudentienne. Il a été imaginé en Orient, où il se rencontre pour la première fois sur une coupe contemporaine de Constantin, aujourd'hui au British Museum. M. Furtwaengler, dans un article des *Mélanges Perrot*, a prétendu qu'il dérivait du Zeus olympien de Phidias ; mais l'idée que les monnaies nous donnent de ce chef-d'œuvre perdu ne répond guère à la physionomie traditionnelle de Jésus. Une autre théorie, plus généralement acceptée, est aussi plus satisfaisante. L'historien byzantin Nicolas Damascène raconte que l'on représente le Christ avec les cheveux longs et la barbe parce qu'il est apparu en songe à Constantin sous ces traits. On montrait en Orient, à Panéas, un groupe en marbre où l'on reconnaissait l'hémorroïsse, originaire de cette ville, aux pieds du Christ qui l'avait guérie ; plusieurs sarcophages reproduisent cette sculpture ; or il est prouvé maintenant qu'on se méprenait sur sa signification ; c'était une œuvre officielle romaine : la ville de Panéas aux pieds d'un empereur Antonin. La confusion s'est faite au iv^e siècle. Le Christ barbu est un souvenir et une transformation du type convenu d'un empereur du ii^e siècle. Par l'intermédiaire des mosaïstes, les artistes des catacombes en ont eu connaissance et l'ont imité.

M. BESNIER.

Soutenance de thèses.

UNIVERSITÉ DE PARIS

M. Emile DUVERNOY a soutenu deux thèses pour le Doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, le 9 juin.

PREMIÈRE THÈSE.

Le duc de Lorraine Mathieu I^{er} (1139-1176).

DEUXIÈME THÈSE.

Les Etats généraux des duchés de Lorraine et de Bar jusqu'à la majorité de Charles III (1559).

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est indispensable : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Emile Faguet, Alfred Croiset, Jules Martha, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M^{me} G... P... à T... Pendant les vacances, le service pour la correction des devoirs est suspendu; mais il reprend dès le 1^{er} octobre pour les personnes qui ont renouvelé leur abonnement.

M. K... J... à O... Les universités étrangères, surtout en Amérique, sont pressées toutes abonnées à la *Revue*.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

Vient de paraître

L'Espagne de l'Ancien Régime

3^e PARTIE

La Richesse et la Civilisation

PAR

G. DESDEVICES du DEZERT

Professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand

Un volume in-8°, broché 5 »

Ce nouveau volume complète la série d'études entreprises par l'auteur sur l'Espagne de l'ancien régime, son état social et ses institutions. Il passe en revue dans cette troisième partie les éléments de la richesse nationale : Agriculture, Industrie et Commerce. Il étudie l'organisation de l'Enseignement public, et trace un tableau général de l'état des Sciences, des Lettres et des Arts en Espagne au XVIII^e siècle. On peut suivre ainsi tous les progrès réalisés dans la Péninsule par les rois de la maison de Bourbon, sous l'influence des idées françaises, et voir comment l'Espagne ne fut jamais plus près de fraterniser avec la France qu'au moment où la folie de Napoléon y implanta de nouveau la haine du nom français. Un index général, pour les trois volumes, termine l'ouvrage et en rend la consultation plus aisée.

DU MÊME AUTEUR :

L'Espagne de l'ancien régime. — *La société.* Un vol. in-8°, broché 5 »

L'Espagne de l'ancien régime. — *Les institutions.* Un vol. in-8°, broché 5 »

(Chaque volume se vend séparément)

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS ET

CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

709 LES POÈTES SECONDAIRES DU XVIII^e SIÈCLE. —
Watelet; sa vie, ses œuvres.....

Émile Faguet,
de l'Académie française.

778 LA CIVILISATION ATTIQUE DU V^e AU IV^e SIÈCLE. —
La famille; l'épouse: Tecmesse, Déjanire.....

Alfred Croiset,
Membre de l'Institut.

798 LA PSYCHOLOGIE. — *Les lois de l'âme (suite).*

Victor Egger,

Professeur à l'Université de Paris.

809 L'ÉCOLE POÉTIQUE NOUVELLE AU TEMPS DE
CICÉRON.....

Pierre de Labriolle,

Professeur à l'Université de Fribourg

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS

ET

CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1904 .	
		Étranger	23 fr.

Le Numéro : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième, Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années

DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée Revue des Cours et Conférences* : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la *Revue des Cours et Conférences* est à *bon marché* : il suffira

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes secondaires du XVIII^e siècle

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Watelet ; sa vie, ses œuvres.

Je vais vous parler, aujourd'hui, d'un poète qui n'est pas le moins du monde un poète et que, somme toute, vous pourriez ignorer sans que votre instruction présentât de lacune, mais dont je voudrais vous faire connaître l'existence et vous marquer en quelque sorte la mission et la vocation au milieu du XVIII^e siècle, si ces mots ne sont pas trop ambitieux : il s'agit de Watelet, qui est un homme d'un genre particulier et ne ressemblant pas à la presque totalité des hommes de lettres de son temps.

Watelet, né à Paris en 1718, mourut le 12 janvier 1786. D'origine étrangère, probablement flamande, il était né riche, possédait tout à fait jeune une fortune qui le rendait indépendant. Il fut receveur général des finances. A la fois artiste et protecteur des artistes, il avait à Paris un grand hôtel, luxueux, richement décoré, et, un peu au-dessous d'Auteuil, sur les bords de la Seine, une maison de campagne qu'il appelait Moulin-Joli et où il réunissait hommes de lettres et peintres. Il était très bon dessinateur : nous le savons à coup sûr par son premier ouvrage, *l'Art de peindre*, dont il fit les gravures ; ces gravures ont la délicatesse, la finesse et la grâce un peu molle du XVIII^e siècle, qui

font la joie de tant d'amateurs. Watelet était non seulement dessinateur, mais peintre, romancier et même poète. Il a passé sa vie à jouir de la délicatesse de tous les arts et à écrire un peu. Son *Art de peindre* parut en 1760. Il avait publié un roman, *Sylvie*, qui n'eut aucune fortune au XVIII^e siècle, — quelques essais dramatiques de ce genre mitoyen et hybride entre la comédie et l'opéra-comique, qui eut beaucoup de vogue au XVIII^e siècle avec Collé, Sedaine, Favart, mais qui nous paraît à peu près insupportable; si, par hasard, il est jamais réhabilité, ce n'est pas la réputation de Watelet qui en profitera. En 1774, Watelet fit paraître son *Essai sur les Jardins*, qui pour moi est important, très important même, plutôt certes comme document que comme ouvrage littéraire. Tous ceux qui s'occuperont de la décoration devront s'inquiéter de l'ouvrage de Watelet. Vinet, qui a écrit une étude considérable sur l'histoire des jardins dans ses *Etudes sur l'Art*, n'ignorait pas Watelet : il l'a cité et ne pouvait pas faire autrement. Enfin Watelet avait composé un grand *Dictionnaire des Beaux-Arts*; il ne l'avait probablement pas rédigé lui-même, comme il arrivait pour les ouvrages de ce genre, mais il l'avait fait rédiger par des artistes, ses amis. Aujourd'hui, ce *Dictionnaire des Beaux-Arts* est relégué parmi les ouvrages sans grande importance. Pour finir, notons qu'un certain nombre d'articles sur les arts dans l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert sont de Watelet : la chose est piquante, parce que, dans la *Correspondance de Grimm*, Diderot a crossé Watelet de la façon la plus énergique : c'était son propre collaborateur qu'il traitait ainsi; ces dissidences, du reste, se reproduisaient sur d'autres points entre encyclopédistes, et Marmontel, dans ses articles littéraires, attaquait avec vivacité les théories dramatiques de Diderot lui-même. Pour en revenir à Watelet, il fut de l'Académie de peinture et de sculpture avant 1760; en 1760, il entra à l'Académie française, plutôt comme amateur de lettres et comme artiste que comme écrivain supérieur. Nous ne nous occuperons que de l'*Art de peindre* et de l'*Essai sur les Jardins*. Sur l'*Art de peindre*, il faut savoir avant tout que c'est un ouvrage didactique et technique, où Watelet veut donner comme une grammaire en vers des arts du dessin. Watelet est à peu près le premier en France qui ait fait une œuvre didactique sur un art; des arts poétiques, nous en avons depuis l'antiquité, nous en avons eu au XVI^e siècle, et le plus connu est celui de Vauquelin de la Fresnaye; nous en avons eu au XVII^e siècle, et vous n'ignorez certes pas celui de Boileau. Mais un poème didactique sur un art, comme beaucoup d'Alexandrins en ont fait, sur l'agriculture, sur l'art du marin, du pêcheur, du vigneron, nous n'en avons pas en France

avant Watelet. Il est vrai que je vous ai signalé dans Colardeau des épîtres où les vers techniques abondent ; je vous ai montré là le premier exemple de ces vers techniques qui annonçaient toute cette succession redoutable et, à certains égards, déplorable qui sévit entre 1750 et 1820. Mais Colardeau ne compose pas de poème didactique continu, régulier, composé ; il insère agréablement dans des épîtres morales des fragments d'ordre technique. Je vous ai encore parlé du poème de la *Déclamation* de Dorat ; mais nous savons qu'il date de 1770. Watelet est bien le premier auteur de poèmes didactiques continus portant sur la description et les règles d'un art ; il est l'ancêtre des innombrables poètes didactiques qui ont rempli la fin du XVIII^e siècle et le commencement du XIX^e, et cela est important.

En vérité, chez les Français, je ne trouve qu'un prédécesseur à Watelet ; je vois un seul auteur qui, sur un art autre que l'art poétique, ait fait un poème didactique : c'est Molière. Il est entendu, quand on lit le poème sur la *Gloire du Val-de-Grâce*, qu'on le lit rapidement et qu'on dit : « C'est un éloge de Mignard ». C'est, en effet, un panégyrique de Mignard au commencement et à la fin, avec quelques digressions sur la grandeur du siècle, sur Colbert et la protection accordée par Colbert aux artistes ; mais le milieu de l'épître est un art du peintre. Watelet le sait bien ; seulement (et je lui en veux un peu pour cela), il déclare, comme il arrive souvent aux auteurs, que la *Gloire du Val-de-Grâce* ne vaut pas grand'chose ; il a l'air de craindre qu'on y aille voir et que la comparaison ne soit pas à son avantage : « Les vers que Molière a composés à l'occasion du plafond du Val-de-Grâce peint par Mignard font un éloge des travaux de son ami. Je ne dirai rien de la façon dont les détails de l'art y sont traités. Molière était incomparablement mieux instruit de la marche du cœur humain et des secrets sentiments que dicte la nature, que des procédés des arts. Il paraîtrait de l'affectation à m'étendre sur cette production d'un auteur devenu immortel par tant d'autres ». — Dût-il y avoir en cela quelque affectation, je vous parlerai un peu longuement du poème de Molière, pour vous montrer que le goût au XVIII^e siècle n'était pas pour ce genre d'ouvrages, mais que la façon de tout mettre en idées générales amenait un homme comme Molière à traiter de la peinture dans un éloge à un ami. Examinons, en effet, le centre du poème ; remarquons que Molière nous guide et nous avertit par des notes où il indique que l'invention, le dessin et le coloris, dont il traite, sont les trois parties de la peinture. Ces notes montrent que Molière sait bien que, dans la partie centrale de l'ouvrage, il fait un traité

complet de l'art de peindre. Si maintenant nous passons au détail, nous trouvons comme une grammaire poétique, qui veut être précise et serrer de près les préceptes : c'est l'*Art de peindre* que Molière écrit quatre ans avant que ne paraisse l'*Art poétique* de Boileau. « Ton pinceau, dit-il à Mignard,

... Nous apprend à faire avec détachement
De groupes contrastés un noble agencement,
Qui du champ du tableau fasse un juste partage,
En conservant les bords un peu légers d'ouvrage,
N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux,
Qui rompe ce repos, si fort ami des yeux ;
Mais où, sans se presser, le groupe se rassemble,
Et forme un doux concert, fasse un beau tout ensemble,
Où rien ne soit à l'œil mendié ni redit,
Tout s'y voyant tiré d'un vaste fonds d'esprit.

Ainsi nous avons là une théorie très nette des contrastes et de l'harmonie des contrastes qui repose les yeux par la variété des couleurs ou des attitudes ; voilà pour la composition. Passons à l'art du dessin : ici l'effort visible, trop visible parfois, pour faire des vers didactiques sur la peinture, est énergique et souvent heureux :

Il nous dicte amplement les leçons du dessin
Dans la manière grecque et dans le goût romain ;
Le grand choix du beau vrai, de la belle nature,
Sur les restes exquis de l'antique sculpture,
Qui, prenant d'un sujet la brillante beauté,
En savait séparer la faible vérité,
Et formant de plusieurs une beauté parfaite
Nous corrige par l'art la nature qu'on traite.
Il nous explique à fond dans ses instructions
L'union de la grâce et des proportions ;
Leurs figures partout doctement dégradées,
Et leurs extrémités soigneusement gardées ;
Les contrastes savants des membres agroupés,
Grands, nobles, étendus et bien développés,
Balancés sur leurs centres en beautés d'attitude,
Tous formés l'un pour l'autre avec exactitude,
Et n'offrant point aux yeux ce galimatias
Où la tête n'est point de la jambe ou du bras.

Voilà qui est dit ; notez que la langue de la critique artistique manque partiellement à Molière : il est forcé de la créer, et il la crée par des transferts d'expression de la critique littéraire à la critique artistique. Fromentin, dans ses *Maîtres d'autrefois*, ne procédera pas autrement, et parlera, par exemple, d'une couleur emphatique, de la rhétorique pompeuse de tel peintre.

Que pense Molière du coloris et comment essaie-t-il d'en rendre avec exactitude les principes ? C'est ce que nous allons voir :

Il nous étale enfin les mystères exquis
De la belle partie où triompha Zeuxis,
Et qui, le revêtant d'une gloire immortelle,
Le fit aller de pair avec le grand Apelle :
L'union, les concerts et les tons des couleurs,
Contrastes, amitiés, ruptures et valeurs,
Qui font les grands effets, les fortes impostures,
L'achèvement de l'art et l'âme des figures.
Il nous dit clairement dans quel choix le plus beau
On peut prendre le jour et le champ du tableau ;
Les distributions et d'ombre et de lumière
Sur chacun des objets et sur la masse entière ;
Leur dégradation dans l'espace de l'air
Par les tons différents de l'obscur et du clair...

Il faut avoir un goût particulier pour aimer les vers didactiques ; mais, ce goût admis, rien n'a été écrit de plus serré ni de plus vigoureux pour une leçon de coloris. Et Watelet ne fait souvent que délayer ce que Molière a mis en vers pleins de sens et en quelque sorte médullaires. Aussi voudrais-je encore vous lire quelques vers de cette *Gloire du Val-de-Grâce*, qui est comme une préface à l'œuvre de Watelet :

Les gracieux repos que, par des soins communs,
Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs aux bruns ;
Avec quel agrément d'insensible passage
Doivent ces opposés entrer en assemblage ;
Par quelle douce chute ils doivent y tomber,
Et dans un milieu tendre aux yeux se dérober ;
Par quels coups de pinceau, formant de la rondeur,
Le peintre donne au plat le relief du sculpteur.

Watelet ne dira certainement pas mieux pour exprimer ce que le peintre peut emprunter à la ronde bosse et comment il peut rivaliser avec le sculpteur. Pour un homme qui n'en fait point son métier, et qui, comme le dit Watelet, est « mieux instruit de la marche du cœur humain que des procédés des arts », il faut avouer que ce n'est point mal.

Dans son *Discours préliminaire*, qui est en prose, Watelet commence par annoncer que son ouvrage est le premier poème didactique sur la peinture ; il rappelle Molière avec un peu trop de négligence ou de dédain ; puis il procède à une rapide appréciation des poèmes latins sur la peinture. Il y en avait deux : l'un de Dufresny, très curieux et excellent, l'autre de l'abbé de Marsy, qui eut une grande réputation au XVIII^e siècle et fut très

imité, notamment par Saint-Lambert. Watelet expose ensuite son plan : le premier chant est consacré au dessin, le second à la couleur, le troisième à l'invention pittoresque, le quatrième à l'invention poétique. Cette distribution n'est pas mauvaise, encore qu'il eût mieux valu commencer par l'invention, qui en toutes choses vient la première ; mais Watelet a voulu parler d'abord de ce qu'il y avait de plus technique, se réservant pour la fin la partie la plus facile à traiter avec éclat.

Le premier chant, quoique consacré au dessin, ne s'y rapporte guère ; il traite plutôt de la peinture en général. Il contient des passages assez agréables sur la peinture chez les Romains, sur la nécessité pour le peintre d'être anatomiste : c'est un essai de grammaire sur l'art du dessin. Watelet n'a rien dit de la peinture des Grecs qu'il ne connaissait pas, comme nous du reste ; mais il avait déjà vu de ces mosaïques romaines que nous possédons aujourd'hui en si grande quantité :

Ces trois filles des cieux, l'utile architecture,
La Muse que je chante, unie à la sculpture,
Par des artistes grecs rétablis dans leurs droits.
A Rome triomphante imposèrent des lois,
De palais mieux ornés montrèrent des exemples,
De dieux mieux fabriqués repeuplèrent les temples ;
Jupiter au vulgaire imposa par ses traits ;
Vénus eut plus d'encens lorsqu'elle eut plus d'attraits ;
Et le Romain instruit, riant d'un vain hommage,
Adora moins le dieu, qu'il n'admira l'image.
Après ces jours brillants du siècle des Césars,
On vit dégénérer les vertus et les arts.
Ces fiers mortels, pliés au joug de l'esclavage,
Des vices effrénés éprouvant le ravage,
Se virent entraînés, par la perte des mœurs,
Des arts à l'ignorance et du crime aux malheurs.

Vous le voyez, Watelet n'est pas poète : il n'a pas de mouvement ; ses métaphores sont banales ; mais il a de la clarté, de la netteté, et ce vers du XVIII^e siècle qui consiste en une phrase de prose resserrée en une ligne énergique et pleine.

Watelet fait une petite leçon au peintre sur la nécessité d'être un bon anatomiste ; c'est une partie intéressante de l'ouvrage, et Watelet s'en est bien tiré :

Le scalpel à la main, voyons ce que renferme
Sous son léger tissu le plus fin épiderme.
Démontons ces leviers dont nos esprits subtils
Règlent les mouvements ; démelons tous ces fils
Que leur combinaison, que leur force destine
A faire, au gré des sens, mouvoir notre machine.

Par son insertion à l'os le muscle est joint,
 Nos mouvements réglés partent tous de ce point.
 Le muscle contracté leur donne la naissance :
 Des esprits réunis la mobile puissance
 Le gonfle, et l'accourcit du tiers de sa longueur :
 Sa forme prononcée exprime la vigueur.
 Rendu moins apparent, voyez comme l'antique
 Dans un corps délicat le dérobe et l'indique.
 Tel on voit de Vénus le corps souple et liant
 Offrir le doux aspect d'un contour ondoyant ;
 Tandis que du dieu Mars la moindre fibre exprime
 Et la force, et l'audace, et le feu qui l'anime.

Watelet, dans son *Discours préliminaire*, dit qu'il n'a pas cessé d'avoir sous les yeux l'*Art poétique* de Boileau pour composer son *Art de peindre*. Il est bien sûr que Boileau aurait admiré les vers que je viens de vous lire. En tout cas, ils prouvent un certain talent.

Sur la grammaire des arts, Watelet ne s'est pas trop aventuré, parce que la matière était difficile. Il a toutefois écrit une page assez réussie sur ce qu'il faut savoir, sur ce qu'il faut avoir dans l'esprit et dans les doigts pour être un bon dessinateur : « Consultez, dit Watelet aux artistes,

. les maîtres de votre art,
 Puisez dans leurs travaux cette grandeur des formes,
 Ces grâces, ces beautés, au vrai toujours conformes ;
 Ces contours expressifs, sans être exagérés,
 Et ces justes rapports connus et démontrés.
 A la figure entière il faut dans sa portée
 De sa tête huit fois la grandeur répétée.
 C'est ainsi qu'Apollon, l'oracle des beaux-arts,
 Le prescrit à l'artiste, en charmant ses regards.
 Ainsi lorsque Vénus, dans Florence admirée,
 Permet de ses beautés l'étude comparée,
 Pour fixer ces calculs que l'art ose exiger,
 Elle offre à vos regards ce qu'au fameux berger
 Elle montra d'attraits pour assurer sa gloire,
 Lorsqu'à sa beauté seule elle dut la victoire.
 Les deux bras donneront, étendus sans efforts,
 Une largeur égale à la longueur du corps.
 N'allez pas cependant à cette exactitude
 Borner de l'art du *trait* la difficile étude.
 Par des calculs précis l'*ensemble* confirmé,
 S'il n'est point élégant, n'est qu'à demi formé.
 Voyez, par cent détours, dans la plaine fleurie
 Serpenter le ruisseau qui baigne une prairie.
 Considérez la flamme alors qu'un doux zéphir
 A son souffle le fait mollement obéir ;
 Du contour élégant c'est la fidèle image :
 Grâce, qui peut, sans vous, en acquérir l'usage ?

Voilà les parties les plus intéressantes du premier chant. Je vais maintenant passer au deuxième, qui était destiné au coloris. Watelet, comme Diderot l'a remarqué, est resté au-dessous de son sujet. Diderot méprise le premier chant, attaque vivement le second, a des indulgences pour le troisième ; il est un peu trop sévère. Il est vrai cependant que, dans le deuxième chant, Watelet n'a pas été très bien inspiré. Comme vous vous y attendez, les sept couleurs amènent une petite description du prisme :

La Nature a tout joint par les plus fins passages ;
Toujours d'un genre à l'autre on la sent parvenir
Sans jamais en voir un commencer ou finir ;
Le terme est incertain, le progrès insensible ;
Nous voyons le tissu, la trame est invisible.
Tel est l'ordre des corps ; tel se montre à nos yeux
Des effets nuancés l'accord harmonieux.
La lumière, docile à une loi qui l'entraîne
D'une distance à l'autre établit une chaîne.
Chaque ton de couleur à nos regards offert
Dans celui qui le joint se confond et se perd.

Cette dégradation des couleurs, dont nous avons admiré l'analyse chez Molière, n'est pas trop mal décrite ici ; mais Watelet semble se rappeler Molière :

Mais quelle est de ces tons l'origine immortelle ?
C'est cet astre brûlant, qui sans cesse étincelle.
Des faisceaux de rayons, de son disque émanés,
Offrent, en se brisant, à nos yeux étonnés
De sept tons primitifs les couleurs assorties,
Et de ces tons mêlés les douces sympathies.
Voyez les tons briller dans cet arc radieux,
Dont l'éclat réfléchi peint la voûte des cieux.
Voyez-les obéir au savant mécanisme
De l'immortel Newton qui les soumit au prisme,
Ou plutôt, respectant ces sublimes secrets,
Ignorez leur essence, et peignez leurs effets.

Le tour élégant et spirituel répare ce qu'il y a d'un peu trop technique dans la description grammaticale en quelque sorte.

Je finirai par un petit épisode du deuxième livre, par une peinture du matin ; je vous la lis, parce que nous trouverons plus tard dans Diderot une critique de ce matin, une critique juste, mais rigoureuse :

Imitez à propos le moment où l'Aurore
Vient ravir à Procris Céphale qu'elle adore.
C'est aux rayons naissants qu'Hélène fuit les pas
Du berger qu'ont séduit ses funestes appas,

C'est à l'aube du jour qu'une imprudente chasse
Enlève un jeune amant à Vénus qui l'embrasse ;
Tandis que les Amours, prévoyant son destin,
S'affligent de le voir éveillé si matin.
Voulez-vous, saisissant un autre caractère,
Creer du même instant un tableau plus austère ?
Le soleil vit souvent à ses premiers rayons
L'acier luisant briller au choc des bataillons.
A peine il se levait, lorsqu'aux plaines d'Arbelles
Un héros moissonnait des palmes immortelles :
Dans un semblable instant, Cléopâtre au trépas
Dévouait un guerrier qui fuyait dans ses bras.
Ce moment est celui des grandes entreprises,
Le signal des assauts et l'heure des surprises.
La lumière incertaine et faible en son essor
Glisse sur l'horizon, sans se fixer encor.
Que ces plans dégradés fassent valoir vos groupes ;
Des combattants épars qu'ils distinguent les troupes ;
Et sur le fer des dards qu'un pur et vif éclat
Fasse briller aux yeux l'image d'un combat.
Mais, tandis que je trace une esquisse légère
De l'instant où renaît l'astre qui nous éclaire,
Son globe étincelant s'élance dans les airs ;
Sous ses rapides pas les cieux se sont ouverts ;
Ils se peignent d'azur ; la terre se décore ;
A ses rayons dorés chaque objet se colore :
Il dissipe en tous lieux les restes de la nuit,
Et nous fait voir enfin l'univers reproduit.

Voilà un *matin* digne, sinon d'un grand poète, du moins d'un poète peintre qui a beaucoup considéré les tableaux des maîtres et a su en tirer d'heureuses inspirations.

P. A.

La civilisation attique du V^e au IV^e siècle.

Cours de M. ALFRED CROISET,

Professeur à l'Université de Paris.

La famille ; l'épouse : Tecmesse.

Nous nous sommes bornés, jusqu'ici, à considérer dans ses caractères les plus généraux l'humanité contemporaine de Sophocle, en suivant la marche de l'une de ses tragédies. Nous avons étudié la personne humaine en général, dans son fond et dans ses traits essentiels, abstraction faite, ou peu s'en faut, des relations sociales, de ses rapports accidentels avec la société où elle est amenée à se développer. C'est maintenant l'homme considéré comme individualité, comme membre de la société, l'homme dans la famille, dans la cité, dans son cadre social, que nous nous proposons d'étudier ; nous nous adresserons encore à Sophocle pour découvrir dans son théâtre le portrait d'un Grec et d'un Athénien du v^e siècle.

Entre les relations particulières qui résultent de la dépendance de l'homme vis-à-vis du milieu où il vit, nous nous attacherons d'abord à celles qui regardent la constitution de la famille.

Qu'est la famille athénienne du v^e siècle ? Quels sont les sentiments qui unissent ses membres les uns aux autres ? Quelle image nous donne de cette famille le poète qui a le mieux représenté, dans cette période de la civilisation grecque, la réalité contemporaine, c'est-à-dire Sophocle ?

Une difficulté se présente d'abord. Sophocle prend la matière de ses tragédies dans les antiques légendes, et est obligé d'accommoder avec les exigences de son drame les données de la tradition ; il doit accepter religieusement les vieilles inventions mythologiques et les histoires poétiques, que les générations précédentes se sont transmises : il doit conserver, dans une certaine mesure, leur caractère traditionnel aux anciens héros ; il ne peut, par exemple, transformer à son gré l'histoire et la légende, quand il prend pour sujet les malheurs des Atrides ou des Labdacides. Les faits, en tout cas, lui sont imposés ; aussi ne peut-on tirer de

ces données historiques ou légendaires aucune conclusion instructive sur la vie d'un Athénien contemporain de Sophocle.

Ce n'est pas la faute de tel poète en particulier ou du public qui l'applaudit, si ces sortes de faits divers héroïques sont devenus, recueillis et amplifiés par la tradition épique et lyrique, la matière ordinaire des compositions dramatiques. Les poètes ne peuvent s'affranchir d'une tradition ancienne et respectée, non plus que de certaines croyances religieuses qui s'y rattachent. Ce n'est donc pas à ce caractère accidentel, extérieur, pourrait-on dire, du drame sophocléen, que nous nous arrêterons.

Nous considérerons au contraire ce qui, en dépit de ces données traditionnelles, malgré la nécessité où se trouve le poète de représenter des événements extraordinaires et exceptionnels, reste de vérité psychologique et de vérité contemporaine dans la peinture de ses personnages.

Pour ce qui est des traits généraux par lesquels se distingue la famille grecque de tous les temps, nous avons eu l'occasion de les étudier dans une série de leçons sur la civilisation homérique. Il nous suffira, ici, de rappeler combien la famille grecque est différente de la famille romaine dans le principe même qui la constitue. D'une part, contrainte rigoureuse et discipline étroite; de l'autre, liberté et spontanéité.

Chez les Romains, c'est l'idée du droit, de la règle, qui domine dans la famille comme dans la cité; la famille est le domaine de la juridiction paternelle; la conception du droit (*jus*) s'impose aux sentiments eux-mêmes, introduit dans les relations familiales quelque chose de contraint, de rituel, de consacré, qui paraît éloigner de la simple nature les sentiments les plus naturels et les plus profonds. Chez les Grecs, au contraire, il est frappant de voir à quel point le sentiment s'affirme à la place du droit, et comment la contrainte fait place au mouvement spontané de la nature, au libre jeu des sentiments, dès les premiers temps de la civilisation hellénique et à toutes les périodes de son développement.

Tel est donc le caractère que nous aurons d'abord à signaler dans la famille athénienne, telle que peut nous la représenter un poète tragique du ^v^e siècle.

S'il y a aussi en Grèce quelque cité où l'on retrouve un peu de la discipline étroite des Romains, c'est peut-être Sparte, et l'on peut se faire une idée assez exacte des mœurs familiales des Spartiates par les anecdotes que rapporte Plutarque. Là aussi, une certaine raideur, une espèce de stoïcisme avant la lettre contrarie les sentiments les plus instinctifs. Mais on n'y trouve pas

cependant cette discipline juridique qui caractérise la famille romaine ; on n'y trouve pas cette puissance légale du père, qui a le droit de vie et de mort sur ses enfants ; tout au plus, les sentiments qui unissent entre eux les différents membres de la famille, sont-ils pénétrés de cette austérité qui caractérise en général les mœurs spartiates.

A Athènes, rien de tel. Sans doute, on trouve aussi dans la constitution de la famille athénienne le souvenir des vieux préceptes de la morale traditionnelle : le respect des enfants à l'égard de leurs parents, l'autorité du chef de la famille et des parents en général ; mais, malgré la persistance naturelle de ces sentiments, éternels comme la famille elle-même, ce qui domine à première vue, c'est la liberté et la spontanéité même de la nature.

Nous aborderons cette étude de la famille athénienne en considérant quelques caractères de femme. Sophocle, en créant les types charmants de Tecmesse, d'Antigone, etc., nous a révélé la nature des sentiments familiaux qu'il pouvait observer autour de lui avec une exactitude parfaite, et telle que la vérité de ses peintures est confirmée par tous les témoignages contemporains, en particulier par ceux qu'on peut recueillir dans les plaidoyers des orateurs, les plus significatifs peut-être, parce qu'ils sont les plus directement empruntés à la vie courante.

Le premier type de femme que nous considérerons, pour nous faire une idée de la situation de l'épouse vis-à-vis de son mari, et, par suite, pour comprendre la nature même du mariage, est celui de Tecmesse, dans l'*Ajax* de Sophocle.

Tecmesse est une captive ; sa condition a été d'abord celle d'une femme libre ; mais, prise à la guerre, elle est descendue au rang des esclaves. Il ne faut donc pas songer, à propos d'elle, à Pénélope ou à Andromaque, aux reines illustres qui paraissent sur le théâtre au milieu de l'éclat de leur noblesse, et qui sont, pour ainsi dire, naturellement vouées aux grands sentiments comme aux nobles actions. Mais nous allons voir dans l'âme de Tecmesse, simple captive d'un héros, le sentiment le plus profond, le plus noble, le plus propre à faire oublier l'indignité de sa condition, l'amour conjugal.

Ce qui ennoblit d'abord à nos yeux ce sentiment et ce qui le fait paraître avec plus d'éclat, c'est qu'il est partagé, et partagé par Ajax, le héros illustre entre tous. C'est un sentiment mutuel fait de reconnaissance et de respect de la part de la femme, de tendresse et de protection affectueuse de la part de l'homme. Mais ce qui rehausse encore la condition de Tecmesse, c'est

que, heureuse déjà d'être la femme d'un héros, elle a, en même temps, la fierté d'être mère, mère de cet Eurysacès qui doit hériter des vertus d'Ajax. Tous ces sentiments, avec la dignité dont ils rehaussent celle qui les ressent et les inspire, sont nettement marqués dès les premiers mots que le chœur adresse à Tecmesse, quand celle-ci pleure sur la folie du héros (*Ajax*, vers 211 et sq.): « Fille du Phrygien Téléutas, parle-nous, captive d'Ajax, toi qu'il aime et qu'il honore comme une épouse. »

Cette double idée de la condition humiliante de la captive et de l'affection qui la relève aux yeux de son époux se fait jour aussi dans les paroles de Tecmesse ; chaque fois qu'elle s'adresse au héros, elle l'appelle « mon maître ». Une seule fois, et nous verrons dans quelles circonstances, elle lui dit « mon cher Ajax ». Mais toujours aussi, après cette appellation respectueuse qui n'est qu'une marque d'humilité et de dévouement, les sentiments les plus profonds et les plus délicats se manifestent avec l'accent de la vérité.

On sait que la légende d'Ajax, telle que l'a acceptée le poète dramatique, nous montre le héros puni de son orgueil par la colère de la déesse Athéna : c'est la folie et la mort du héros qui fait le centre de la tragédie. Nous apprenons d'abord l'exploit héroï-comique d'Ajax qui, dans un accès de fureur, croyant se venger des Atrides et des Grecs qui lui ont préféré son rival Ulysse, est sorti de sa tente pour égorger les troupeaux. L'exposition est dans la scène où la déesse Athéna en personne instruit Ulysse de la folie de son rival. Puis, après ce qu'on peut appeler le premier acte, c'est par le chœur et par Tecmesse elle-même que nous connaissons l'événement terrible de la nuit. Nous apprenons aussi qu'au matin le héros, revenu à lui-même et conscient de l'horreur de sa situation, du ridicule dont on va l'accabler, se décide à se donner la mort. Le récit de ces faits est d'autant plus dramatique que nous l'entendons de la bouche même de Tecmesse. Elle se lamente devant les matelots salaminien, compatriotes d'Ajax, qui composent le chœur (*Ajax*, vers 263 et sq.). Dès les premiers mots, nous nous rendons compte de la profondeur et de la délicatesse de ses sentiments : « Que juges-tu de plus triste, dit-elle, ou de voir ceux qu'on aime accablés d'infortune, et d'en être soi-même exempt, — ou de partager leur misère ? » Il ne faut pas se laisser prendre à l'apparence équivoque de cette question et l'interpréter dans le sens de l'égoïsme, ou même du fameux *suave mari magno* du poète latin. C'est peut-être ainsi que l'entend le chœur, qui s'empresse de répondre : « La double souffrance, ô femme, est un grand mal. » Mais Tec-

messe ne pense pas à elle-même ; elle est uniquement préoccupée d'Ajax et du malheur d'Ajax ; quand elle parle d'être exempt de souffrances, c'est à son mari qu'elle pense, ainsi qu'elle l'explique elle-même dans les vers qui suivent : « Cet infortuné, tant qu'a duré son délire, se complaisait dans le mal qui le possédait, et n'attristait que nous qui en étions témoins, dans notre bon sens ; mais maintenant que le mal a cessé et le laisse respirer, il est tout entier en proie à l'affliction, et la nôtre n'en est pas moins vive qu'auparavant. N'est-ce pas là une souffrance double ? » Plus loin, elle raconte au chœur comment Ajax, pris de délire, est sorti de sa tente pendant la nuit ; et, après la sympathie douloureuse, c'est la résignation touchante qui s'exprime dans ces paroles : « Il saisit son épée, et semblait vouloir sortir. Je l'arrête et lui dis : « Ajax, que fais-tu ? » En ce moment, toute l'armée dort ; mais lui me fit brièvement cette réponse, qu'ils font toujours : « Femme, le silence est l'ornement de ton sexe ». — Elle ne s'étonne pas, ne s'indigne pas ; son indulgence affectueuse est seulement corrigée par une nuance de raillerie : « la réponse qu'ils font toujours ». Mais sa condition, ainsi que le respect qu'elle porte à son époux, lui commande l'obéissance : « A ces mots, je me tus, et il s'élança seul. » L'ironie discrète de sa réflexion montre seulement qu'elle n'a pas d'illusions, et que son amour n'est pas un sentiment irréfléchi et naïf. Au reste, elle se trompe si peu que, ce même mot, elle l'entendra de nouveau, quand Ajax voudra s'échapper pour se tuer, malgré ses prières.

C'est encore la même expérience du cœur humain, la même finesse de sentiments qui se retrouve dans les mots par lesquels elle finit : « A son langage, à ses plaintes, il est aisé de voir qu'il médite quelque dessein funeste. O mes amis, je suis venue pour implorer votre aide ; entrez, donnez-lui les secours qui sont en votre pouvoir ; car les hommes tels que lui cèdent à la voix de leurs amis. » C'est là une affection intelligente, éprouvée, fondée sur la connaissance de celui qui l'inspire, en même temps que sur le respect.

Tandis qu'elle parle, on entend Ajax qui se lamente à l'intérieur de la tente, et bientôt il paraît sur la scène, devant le chœur et devant Tecmesse. Il a maintenant conscience de son égarement ; il a honte de sa folie, et souffre surtout de son déshonneur, à la pensée des rires méchants de ses ennemis ; il craint plus que la mort le ridicule, dont pouvait tant souffrir un Grec, qui s'inquiétait avant tout du bruit public et de l'opinion : « Hélas, quels rires insultants ! En quel opprobre je suis tombé !

TECMESSE

« Ajax, ô mon maître ! je t'en conjure, ne dis pas de pareilles choses. »

Elle ne lui parle qu'avec le langage le plus simple, avec les mots les plus naturels, et par suite les plus vrais. Mais Ajax la rebute encore une fois :

AJAX

« Veux-tu bien te retirer ? Ne t'en iras-tu pas ? Hélas ! hélas !..... O toi, espion infatigable, artisan de tous les maux, fils de Laërte, opprobre de l'armée, par quels rires ne fais-tu pas éclater ta joie !..... Que ne puis-je, égorgeant ce parleur infatigable et les deux rois des Grecs, expirer moi-même après eux !

TECMESSE

« Quand tu souhaites des choses pareilles, c'est contre moi aussi que tu fais des vœux. Car comment pourrais-je vivre encore quand tu seras mort ? »

C'est ainsi, en un vers ou deux, sans effusion, qu'elle exprime son amour ou sa douleur ; et la simplicité même de son langage atteste la vérité des sentiments qui l'inspirent.

Toute cette scène capitale, où Ajax et Tecmesse sont en présence, est animée d'un rythme poétique analogue à celui que nous avons indiqué dans une scène importante de la tragédie d'*Antigone*, et qui est marqué, en même temps, par les variations du mètre et par l'alternance des sentiments.

La première partie de la scène est constituée par le *commos*, dialogue lyrique entre Tecmesse et le chœur, au moment où Ajax sort de sa tente en poussant des cris de douleur et de rage. Le mètre est brisé, un peu inarticulé, et correspond à l'agitation intérieure de l'âme des personnages. — Puis, dans une seconde partie, dans la partie centrale, chaque interlocuteur exprime ses sentiments ou sa passion dans un discours suivi, dans un long couplet poétique. — Enfin, quand les divers sentiments en lutte se sont nettement et copieusement exprimés, le conflit dramatique qui les oppose recommence, plus vif et plus pressant, en même temps que le dialogue reprend la forme stichomythique du début.

Ajax, après ses lamentations et ses malédictions, se répand en gémissements et délibère sur le moyen d'échapper à la honte qui le menace. Il insiste comme à plaisir sur son malheur, et, quand

il a, pour ainsi dire, exaspéré volontairement sa douleur, il pense à se tuer pour en finir (*Ajax*, vers 477 et sq.). En tout cas, il veut se racheter par une noble résolution, quelle qu'elle soit : « Vivre ou mourir avec gloire est le devoir d'un homme de cœur. Telles sont mes maximes. »

Quant au discours de Tecmesse (on peut appeler discours le couplet éloquent dans lequel elle résume tout son caractère et tout son rôle), il peut être considéré comme la partie centrale du drame. Ce morceau à effet devait, du reste, rappeler aux spectateurs athéniens le souvenir d'un autre poète et d'une autre scène avec laquelle celle-ci offre de frappantes analogies : ce sont les adieux d'Andromaque à Hector au chant sixième de l'*Iliade*. Dans cette scène d'épopée, dont nous avons eu l'occasion de parler à propos de nos études sur la civilisation homérique, on sait qu'Andromaque, au moment où Hector va mourir dans sa lutte contre Achille, vient se jeter aux pieds du héros pour le retenir par ses supplications. Il y a plus d'une analogie entre la scène épique et la scène de la tragédie ; Sophocle ne s'est pas fait faute d'imiter le modèle ou l'inspirateur commun de toute la poésie grecque ; on peut même remarquer des ressemblances dans la mise en scène ; de même, par exemple, qu'Andromaque présente à Hector son enfant Astyanax, de même Tecmesse tâche d'exciter la pitié du héros en lui montrant leur jeune fils Eurysacès. Au reste, ce n'est pas sur ces analogies que nous nous proposons d'insister. Il y a dans Sophocle des choses nouvelles, et, si l'on trouve le même fond de sentiments, amour, pitié, etc., il s'y ajoute quelques nuances particulières, qu'il importe de mettre ici en lumière, pour faire connaître par les différences psychologiques la différence des époques et des civilisations :

TECMESSE

« O Ajax, mon maître, il n'est pas de plus grand mal pour les hommes que la servitude !... J'étais née d'un père libre..., aujourd'hui je suis esclave ; les dieux, et surtout ton bras, l'ont ainsi décidé. »

Elle ne se plaint pas de son sort, elle l'a supporté aisément avec le héros qu'elle aime. C'est qu'elle s'est sentie ennoblie par cet amour et qu'elle redoute de déchoir en le perdant : « Depuis le moment où je suis entrée dans ta couche, je n'ai eu de pensée que pour toi ; je t'en conjure donc, au nom de Zeus protecteur du foyer domestique, par ce lit qui t'unit à moi, ne me laisse pas devenir la fable et le jouet de tes ennemis, et passer en d'autres

maines... Car, bientôt, un de ces nouveaux maîtres m'insultera par des paroles amères : « Voyez, dira-t-il, l'épouse d'Ajâx, celui qui fut le plus vaillant des Grecs; contre quelle servitude elle a échangé un sort digne d'envie ! Voilà ce qu'on dira, et moi je serai la victime d'un sort fatal, mais la honte de ces paroles rejailira sur toi et sur ta race. »

Après ces mots, où l'on trouve encore, avec l'amour, le sentiment de respect qui unit la captive au héros, il est intéressant de voir de quelle façon elle fait valoir et dans quel ordre elle produit les arguments qu'elle croit propres à agir sur l'âme d'Ajâx. Elle invoque d'abord la pensée des parents du héros : « Ah ! songe à ton malheureux père, que tu abandonnes dans sa triste vieillesse ; songe à une mère chargée d'années, qui invoque sans cesse les dieux pour ta vie et ton retour à son foyer... » Puis vient l'appel qu'elle adresse au héros au nom de son fils, de celui qui a besoin de ses exemples pour continuer sa gloire : « Prends aussi pitié de ton enfant : si, privé de l'éducation de la jeunesse par la mort de son père, il est dans l'abandon, livré à des tuteurs qui ne l'aimeront point, songe quelle misère tu nous prépares à tous deux en mourant. » Et déjà, dans ces derniers mots, on devine l'argument qu'elle espère être le plus fort, qu'elle a gardé pour la fin et qu'elle va développer complaisamment. Après le père et la mère d'Ajâx, après son fils lui-même, auquel, suivant les idées morales des Grecs, il semble que le héros doive tenir plus qu'à tout, elle en vient à elle-même et implore le héros en son propre nom. Or, elle n'agit pas ainsi par un égoïsme inconscient ; elle n'a qu'une pensée, sauver Ajâx ; et c'est encore par dévouement qu'elle appelle sur elle la pitié du héros, puisque c'est le moyen qu'elle sait le plus propre à le fléchir : « Pour moi, je n'ai plus d'autre asile qu'auprès de toi. Car tu as ruiné ma patrie par les armes... Ai-je une autre patrie, une autre fortune que toi ? En toi seul est tout mon salut. Eh ! bien, conserve de moi quelque souvenir ; l'homme ne doit point oublier le plaisir qu'il a reçu, car un bienfait en engendre toujours un autre ; celui qui perd la mémoire du bien qu'on lui a fait ne saurait être un homme généreux. » Sans doute, on peut trouver dans ces paroles de Tecmesse quelques rapprochements à faire avec les supplications qu'adresse Andromaque à Hector. C'est, au fond, le même sentiment profondément et éternellement humain qui inspire les deux femmes. Mais on trouve quelque chose de plus, quelque chose de nouveau chez l'héroïne de Sophocle. D'Homère au poète du ^v^e siècle, on remarque qu'il s'est produit une révolution, ou plutôt une évolution, dans le domaine des idées morales ; en particulier, les idées qui se rattachent

à l'amour se présentent avec plus de précision, plus de netteté, sont mieux analysées et mieux définies. Les rapports qui unissent Andromaque à Hector ne sont que ceux d'une femme avec l'homme qu'elle aime ; mais, dans la captive Tecmesse, on trouve ce que nous avons déjà signalé précédemment : l'idée que l'amour affranchit, relève, ennoblit et crée un droit nouveau pour celui qui le donne ou qui l'inspire : « L'homme ne doit point oublier le plaisir qu'il a reçu. » Voilà le droit de l'amour proclamé avec toute la netteté que comportent les bienséances et la situation dramatique. — « Celui qui perd la mémoire du bien qu'on lui a fait ne saurait être un homme généreux. » Voilà la même pensée, affirmée encore avec plus de netteté, puisqu'elle fait consister l'héroïsme lui-même dans la volonté de s'acquitter envers ceux dont on est aimé.

Comme le chœur lui-même, Ajax ne peut manquer d'être touché par la dialectique passionnée de cet amour de femme, et c'est alors que Tecmesse, sentant son avantage, ose pour la première fois prononcer ce mot, qui semblait toujours devoir lui échapper : « O mon cher Ajax ! » Et comme le héros demande à voir son fils : « Dans ma frayeur, dit-elle, je l'ai éloigné » : « Viens, mon fils, ton père t'appelle. »

Mais ce n'est pas pour s'attendrir et pour céder aux prières de sa femme qu'Ajax a demandé l'enfant ; il lui fait ses derniers adieux, résumant en quelques paroles les leçons d'héroïsme qu'il lui eût données, s'il eût vécu : « Approche-le de moi, approche-le ici. Ces traces récentes de carnage n'effraieront pas ses regards, s'il est vraiment mon fils. Il faut le former de bonne heure à l'âpreté des mœurs de son père, et que son caractère lui ressemble. O mon fils, sois plus heureux que ton père ; pour tout le reste ressemble-lui, et tu ne seras pas un homme méprisable... Ignorer est le bonheur de ta vie, jusqu'à ce que tu aies appris à jouir et à souffrir. Mais, une fois arrivé à cet âge, songe à montrer aux ennemis de ton père qui tu es, et de quel sang tu es né. » Selon l'usage reçu dans la tragédie grecque, le poète ne s'interdit pas dans un couplet de ce genre, quelques développements poétiques, mais que suit de près le retour à la réalité et l'expression des sentiments particuliers : « En attendant, nourri des plus légères haleines de l'air, laisse grandir en paix ta jeune âme, pour faire la joie de cette femme, de ta mère. » On voit qu'au moins les paroles de Tecmesse n'ont pas été sans effet, et le héros se préoccupe du bonheur que pourra encore lui apporter la vie, quand il ne sera plus là. On le sent encore mieux dans les paroles qui suivent, où il a l'air de répondre directement aux arguments de Tecmesse : « Non, je ne crains pas

que, même séparée de moi, aucun Grec t'insulte par des outrages. Je laisserai près de toi un gardien fidèle, Teucer, dont la sollicitude veillera sur ton enfance, quoique à présent il soit bien loin de ces lieux, occupé à poursuivre l'ennemi. Mais vous, guerriers, braves matelots, je vous demande à tous ce service, faites connaître à Teucer mes dernières recommandations ; qu'il conduise cet enfant dans mes foyers, qu'il le remette à Télamon et à Eribée, ma mère, pour qu'il soit l'appui de leur vieillesse, jusqu'à ce qu'ils descendent au séjour des morts. »

Puis, tout à coup, après un moment d'effusion, la pensée de la mort à laquelle il se condamne reprend le dessus ; Ajax redevient rude et impatient. Il se tourne brusquement vers sa femme : « Al-lons, prends vite cet enfant, ferme les portes, et ne fais pas retentir la tente de tes gémissements. Les femmes se plaisent aux lamentations. Ferme au plus tôt les portes : un bon médecin ne cherche pas à calmer par des paroles enchantées les maux qu'il faut guérir par le fer. » Tecmesse se sent de nouveau repoussée et impuissante ; l'assurance que lui avait donnée sa demi-victoire lui échappe : « O mon maître, dit-elle, quel projet médites-tu ? — Ne cherche point à le pénétrer, ne m'interroge pas. » — Et de nouveau revient le mot que Tecmesse a relevé avec amertume, la parole qu'elle connaît bien : « Silence, femme ! La réserve est une belle chose. » Elle a beau le supplier encore : « Tes prières m'importunent ! — Je n'écoute plus rien ! — Tu me fatigues de tes cris. — Qu'on l'emmène à l'instant. »

On pourrait croire, à entendre ces répliques impitoyables, que les supplications de Tecmesse et tout son amour n'ont eu aucun effet sur la résolution du héros. Mais il ne montre peut-être tant de rigueur et de violence que parce qu'il a peur de faiblir et de s'attendrir. En effet, nous le verrons, dans la scène suivante, avouer lui-même au chœur qu'il a eu la faiblesse de se laisser toucher par les prières de Tecmesse, et qu'il a craint d'y céder : « Moi, qui m'étais longtemps endurci par l'obstination, je me sens attendrir par les discours de cette femme, j'ai pitié de la laisser veuve parmi mes ennemis avec un fils orphelin. » Et c'est peut-être aussi ce sentiment de pitié qui le poussera, quand il voudra mourir, à se cacher à tous les yeux, et à s'enfuir « dans quelque lieu écarté », loin de Tecmesse, qui n'apprendra que trop tôt la funeste nouvelle.

Pour résumer les différentes impressions que nous avons recueillies en parcourant la première partie de l'*Ajax* de Sophocle, au point de vue du caractère de Tecmesse, rappelons que cette femme n'est pas une reine, mais que (et c'est là que se marque l'originalité de Sophocle), captive et soumise à Ajax, elle se re-

lève par la-profondeur de l'amour qui l'unit au héros et par sa fierté maternelle. Nous avons signalé les paroles significatives dans lesquelles Ajax, désespéré et résolu à mourir, pense au sort qui attend Tecmesse après sa mort, et dit à l'enfant ce qu'il lui souhaite de devenir pour sa mère, une vivante consolation.

Il nous reste à examiner la partie centrale de la tragédie qui se joue autour de la mort du héros, en nous arrêtant à quelques paroles de Tecmesse, qui achèveront de nous faire comprendre la grandeur que le poète lui a donnée. Puis nous pourrons, par l'étude d'un autre caractère de femme, Déjanire, achever de montrer ce que devait être pour Sophocle et pour ses contemporains l'épouse dans la famille.

Quand Ajax a pris la résolution de mourir, il paraît deux fois encore sur la scène : une première fois, pour faire un véritable discours dans lequel, sous une forme voilée et avec des sous-entendus ou des mots équivoques comme les aimaient les Grecs, il laisse entendre qu'il va se tuer. Nous avons cité les vers les plus caractéristiques de cette première scène.

La seconde apparition d'Ajax est, si l'on peut dire, dans l'acte suivant, car il y a eu changement de lieu depuis sa sortie précédente. Nous voyons le héros sur le point de se tuer dans un lieu désert, au bord de la mer. Il a précédemment expliqué sa résolution en des termes où l'on sent son amour respectueux pour la captive, et la marque profonde de l'action que cette femme a exercée sur lui seulement, parce qu'elle l'aime et parce qu'il l'aime. Enfin, dans les paroles du héros et même dans son acte tragique, on sent encore cette délicatesse qui est, en définitive, un des traits les plus caractéristiques de l'humanité sophocléenne. Il explique (*Ajax*, vers 651 et sq.) pourquoi il n'a pas voulu se tuer dans sa tente, auprès de Tecmesse : il a cherché sur le rivage un endroit écarté, où personne ne sera témoin de sa mort ; Tecmesse, dit-il, apprendra toujours trop tôt la funeste nouvelle. « Moi, qui longtemps m'étais endurci dans l'obstination, je me sens attendrir aux paroles de cette femme (il s'agit de la prière suprême que nous avons vu précédemment Tecmesse lui adresser) ; j'ai pitié de la laisser veuve parmi mes ennemis, avec mon fils orphelin. » Puis il va « où il doit aller ».

Survient un messager qui annonce l'arrivée de Teucer et, en même temps, un terrible oracle de Chalcas : si Ajax sort de sa tente, il est perdu. Or Ajax est sorti : c'est Tecmesse elle-même qui l'apprend au messager. Donc elle ne tardera pas à recevoir le coup de la fatale nouvelle. Mais, dans l'épouvante qui la saisit, elle reste conforme à son caractère ; elle n'est pas effarée et dé-

concertée ; le désespoir la conseille, et, sans perdre la tête, sans passer le temps en vaines lamentations, elle s'inquiète aussitôt de prévenir le malheur, s'il en est temps encore. Active et énergique, c'est elle qui guide le chœur et organise les recherches pour découvrir Ajax : « Hélas ! mes amis, secourez-moi dans ce malheur ; hâtez-vous, les uns d'amener au plus vite Teucer, ceux-ci d'aller vers les collines qui sont au couchant, ceux-là vers celles qui regardent l'aurore, chercher les traces de mon malheureux époux. »

Puis elle fait un retour mélancolique sur elle-même ; on voit qu'elle a toujours eu conscience de l'influence qu'elle avait sur Ajax, et, qu'en l'appelant toujours « Ajax mon maître », elle savait pourtant qu'elle le dominait par la force de leur amour mutuel. C'en est fait aujourd'hui de cette influence bienfaisante : « Je vois, dit-elle (*Ajax*, vers 807 et sq.) que le héros me trompait, et qu'il m'a abandonnée, me refusant la faveur dont je jouissais autrefois ». Ajax est redevenu le maître de fait, comme il l'avait toujours été de nom pour Tecmesse.

Ces tristes réflexions ne lui font pas oublier la nécessité d'agir et lui rappellent au contraire la réalité présente : « Mais ce n'est pas le temps d'être inactive ; j'irai moi-même autant que mes forces me le permettront. Partons, hâtons-nous, il n'y a pas un moment à perdre. »

C'est à ce moment que, comme nous l'avons indiqué, le lieu de la scène change : nous sommes transportés sur le bord de la mer, où Ajax, devant son épée plantée en terre, va se tuer. Nous n'avons pas à insister sur le très beau monologue qui précède son geste tragique ; nous ne nous intéresserons qu'à l'apparition, ou aux deux ou trois apparitions successives que Tecmesse fera encore sur la scène.

C'est elle qui, la première, découvre le cadavre d'Ajax, comme si son amour l'avait guidée infailliblement. Quelques cris, quelques gémissements, puis aussitôt le souci d'honorer le mort, de manifester encore son amour, non seulement en accomplissant les devoirs funèbres, mais en songeant même à des soins affectueux qui ne sont pas dans le rite, se hâtant par exemple de couvrir d'un voile la face convulsée d'Ajax, pour que ses ennemis ne puissent pas insulter à l'horreur de sa mort (*Ajax*, vers 892 et sq.). Le chœur qui, divisé en deux parties, est à la recherche du héros, entend tout à coup des cris : c'est Tecmesse qui a découvert le cadavre. Le chœur se répand en banales lamentations et en regrets égoïstes : « Où est-il, où donc est-il, ce guerrier indomptable, cet Ajax dont le nom est funeste ? Que deviendrons-nous sans

lui? » C'est alors que Tecmesse, dans un beau mouvement qu'un acteur pouvait rendre pathétique, s'élance vers le corps gisant du héros : « Vous ne le verrez point ; je l'envelopperai tout entier des longs plis de ce voile ; car nul, pas même un ami, ne pourrait soutenir la vue de ces flots de sang noir, qui sortent de ses narines et de sa plaie saignante... »

Remarquons, au passage, ce réalisme si fréquent chez les poètes grecs et dont Fénelon leur savait gré (cf. la *Lettre à l'Académie*). Nous en avons déjà relevé des traces dans *Philoctète* ; mais il importe de ne pas croire que le poète en abuse comme d'un moyen facile d'exciter l'horreur tragique : il n'admet le réalisme que lorsqu'il est expressif et lorsque la description exacte de la réalité peut donner lieu, comme ici, à l'expression d'un sentiment puissant.

Une fois de plus, Tecmesse ne s'abandonne pas à sa douleur. Un mot d'anxiété impuissante : « Hélas, que faire ? » Puis elle songe à Teucer, au frère d'Ajax, à l'ami fidèle qui est comme la bonne Providence de la pièce et qui restera jusqu'à la fin fidèle à son rôle de protecteur. Le chœur, lui, ne sait que compatir et que gémir :

LE CHŒUR

« Je ne m'étonne point que tes gémissements redoublent, ô femme, quand tu viens de perdre un tel ami ! »

C'est à ces paroles que Tecmesse répond par un vers admirable, qui atteste la profondeur des sentiments de l'héroïne en même temps que la délicatesse et la finesse de la psychologie de Sophocle : « O toi, tu peux deviner ces choses, mais c'est à moi qu'il appartient de les sentir ! » Ce n'est pas là seulement l'expression de l'amour le plus profond et d'une souffrance poignante ; mais on remarque, dans ces simples paroles, cette espèce d'orgueil de la douleur, qui est la consolation des âmes fortes.

C'est, en effet, chez Tecmesse une sorte d'orgueil ou de noble fierté qui accompagne constamment sa douleur. Au milieu de son désespoir, elle trouve pourtant un soulagement dans la pensée qu'Ajax est mort au moins librement, volontairement, de sa propre main. Aucun homme, aucun de ses ennemis ne peut se vanter de l'avoir fait périr (*Ajax*, vers 973 et sq.) : « Comment pourraient-ils l'insulter par leurs rires ? C'est par la volonté des dieux qu'il est mort ; ce n'est pas de leur main, à eux, non, non ! » Cet orgueil d'avoir échappé librement à leur haine la consolait, si elle était consolable : c'est ce qu'on devine dans ses dernières paroles :

« Qu'Ulysse se livre à de vains outrages ! Ajax n'est plus au milieu d'eux ; mais, à moi, il a laissé en partant la douleur et les larmes. »

Après cette scène, le rôle de Tecmesse est fini ; elle disparaît de la scène, et c'est Teucer qui va passer au premier plan, en même temps que va apparaître un personnage nouveau, le rival même d'Ajao, Ulysse, qui sera l'appui de Teucer, n'ayant de haine que quand il s'agit de l'intérêt commun. Or nous ne sommes qu'aux deux tiers de la pièce, et cette disparition d'un personnage aussi important, aussi essentiel que Tecmesse, a de quoi nous étonner et choquer nos habitudes modernes. Cependant une telle liberté, si elle n'est pas parfaitement conforme au caractère de la tragédie grecque elle-même, dans sa forme définitive, l'est en tout cas aux habitudes de la tragédie primitive, sortie depuis peu du lyrisme, et qui en a gardé la liberté d'inspiration et de composition.

Quoi qu'il en soit, au point où nous en sommes de la tragédie, le caractère de Tecmesse a été suffisamment expliqué pour que nous y reconnaissons les traits essentiels par lesquels cette femme aimante, dévouée, s'élève au-dessus de sa condition, et mérite d'être rangée parmi les différents types d'amour conjugal que nous présente Sophocle.

Tel est donc le personnage qu'un poète du ^ve siècle offrait à l'admiration de ses contemporains, et le succès que Sophocle obtint constamment suffit à nous garantir qu'un tel caractère était conforme à l'idéal de la société de son temps.

..

Déjanire.

Il est, dans Sophocle, un autre type d'amour conjugal, un autre caractère d'épouse, non moins charmant, et cependant tout à fait différent : c'est celui de Déjanire, la femme d'Héraclès, que nous trouvons dans les *Trachiniennes*. La pièce des *Trachiniennes* n'est pas de celles qu'on lit le plus dans le théâtre de Sophocle. En dehors des spécialistes de l'histoire littéraire, le public lettré s'en tient généralement aux trois tragédies d'*Ajax*, d'*OEdipe-Roi* et d'*Antigone* ; faut-il ajouter *Philoctète* et *OEdipe à Colone* ? Tout en étant une des moins connues, la tragédie des *Trachiniennes* est pourtant une de celles où l'on trouve le plus d'exquises beautés ; et, en particulier, ce personnage de Déjanire est une création charmante, bien propre du reste, au point de vue qui nous occupe, à faire comprendre la haute et noble idée que Sophocle paraît se faire de la dignité morale des époux.

La tragédie emprunte son titre au nom des femmes qui composent le chœur : ce sont des jeunes filles de Trachis, ville de Thessalie, proche de l'Orta, où Héraclès doit mourir. C'est là qu'il va recevoir la tunique fabuleuse, qui devrait, dans l'esprit de Déjanire, le ramener à l'amour de son épouse, et qui va être, au contraire, l'instrument de sa mort.

La situation de Déjanire par rapport à Héraclès est toute différente de celle de Tecmesse à l'égard d'Ajax. Déjanire, avec le nom d'épouse, a de plus la dignité de la naissance : c'est une héroïne et l'égale d'un héros, non plus une captive, qui lui dit : « Mon maître ». Sa situation est conforme à la conception des relations familiales dans cette société aristocratique primitive ; la dignité de l'épouse dans la maison est égale à celle de l'époux ; son rôle et son influence ne sont pas restreints, comme on s'est plu souvent à le dire, et, même à une époque postérieure de la civilisation grecque, l'importance du rôle de la femme nous est attestée par des témoignages irrécusables, en particulier par celui des plaidoyers des orateurs attiques.

La noblesse et la dignité de Déjanire ne font que rendre plus sensible l'outrage qui lui est fait : elle est abandonnée par Héraclès qui, depuis près de deux ans, n'est pas revenu auprès d'elle. Il a été pendant ce temps, en Lydie, l'esclave volontaire d'Omphale, et en Eubée, où il a pris la ville du roi Eurytos. Inquiète et tourmentée, l'épouse délaissée attend le retour de l'héroïque infidèle. En effet, Héraclès va arriver bientôt, accompagné du butin qu'il ramène d'Eubée, et conduisant une troupe de captives. Parmi celles-ci est la fille d'Eurytos, la jeune et belle Iole, qui a supplanté Omphale, comme Omphale avait supplanté Déjanire, dans le cœur du héros. Telle est la donnée du drame ; la catastrophe sera amenée par l'envoi de la tunique de Nessus, qui tuera Hercule au lieu de lui rendre l'amour.

Déjanire est donc une épouse abandonnée, qui va se trouver, sans le savoir d'abord, puis le sachant trop bien, en face de sa rivale. Rien ne nous rappelle l'*Ajax* : le sujet de la tragédie est tout nouveau ; dans cette situation, quelle peinture morale le poète va-t-il nous présenter de son héroïne, de ce nouveau type d'épouse ?

Au début de la pièce, tandis qu'elle attend Héraclès, elle est toute à l'affection inquiète, à l'espérance et au regret : ce sont les sentiments que nous trouvons exprimés dans le monologue par lequel s'ouvre la pièce : « Personne ne sait où il s'est arrêté, et il me laisse d'amères angoisses par son absence. » Depuis quinze mois, la pauvre femme est sans nouvelles, quand précisément arrive une esclave qui lui annonce le retour imminent d'Héraclès. Puis

c'est un homme mieux averti encore qui vient lui confirmer la bonne nouvelle : Déjanire est toute à la joie, mais son bonheur ne doit pas durer.

Précédant le héros, arrivent les captives qu'il a prises dans la ville d'Eurytos, et voici le troupeau des femmes devant Déjanire ; voici en particulier celle qui est sa rivale insoupçonnée, la jeune et belle Iole. Déjanire est, tout de suite, prise de pitié à la vue de ces esclaves, et particulièrement de celle qui se distingue entre toutes par sa jeunesse et sa beauté : « Jeme sens, mes amies, saisie d'une pitié profonde à la vue de ces femmes infortunées, errantes sur une terre étrangère, sans parents, sans asile, qui, issues peut-être de pères libres, traitnent aujourd'hui leur vie dans l'esclavage... O toi, jeune et tendre victime, qui es-tu ? Vierge, ou mère ? Ton âge semble dire que tu ne portes pas encore ce titre, mais ton extérieur décele une noble naissance. Lichas, de quelle famille est cette jeune étrangère... ? Parle, car j'éprouve la plus vive pitié pour elle, qui seule montre une âme si forte dans son malheur. » Cette jeune étrangère est sa rivale. Elle n'a encore que de la pitié et une affection subite pour elle ; mais, même lorsqu'elle aura fini par apprendre la vérité, elle n'aura pas de haine ni contre Héraclès ni contre la jeune femme. Elle se dira que son époux a été victime d'un amour irrésistible envoyé par les dieux comme une mauvaise maladie, et que Iole n'est pas coupable de l'amour qu'elle inspire. Elle est trop intelligente pour ne pas pénétrer les raisons les plus secrètes qui inspirent et justifient un sentiment, et surtout elle est guidée par sa bonté naturelle, par sa douceur de caractère.

Mais elle est, d'autre part, inspirée par un double sentiment : le souci de sa dignité et le souci de sa sécurité. Elle ne veut pas être humiliée dans son palais ; elle est maîtresse dans sa maison et ne peut se résoudre à perdre sa dignité. Et, de plus, l'intrusion d'une autre femme peut lui enlever les prérogatives mêmes de son titre d'épouse. Elle cherchera donc un moyen d'échapper à la situation qui lui est faite, mais sans écouter les conseils de la violence : elle veut un remède, non une vengeance. Aussi elle songera à un philtre d'amour que lui donna jadis le centaure Nessus, le sang même de la blessure que lui avait faite la flèche d'Héraclès, dont elle a teint une tunique. Le centaure lui a dit que ce serait un philtre puissant pour charmer le cœur du héros, et pour le forcer de n'aimer aucune femme plus que son épouse. Elle enverra donc la tunique à Héraclès, le guérira ainsi de son mal, c'est-à-dire de son amour, sans faire violence ni à lui ni à son amante, et tout sera réparé.

Dans tout ce rôle de Déjanire, ce qui nous frappe, c'est un caractère de douceur, de bonté, jointe à la dignité morale de l'époux. C'est ce que pourront confirmer quelques citations empruntées au drame de Sophocle.

Au début de la pièce, nous avons vu Déjanire, abandonnée depuis de longs mois par Hercule, se plaignant et se désespérant. Le chœur répond à ses lamentations. Le chœur est composé non pas de jeunes femmes, mais de jeunes filles de Trachis, et la plainte de Déjanire devant elle n'en est que plus touchante. On se rappelle inévitablement, quand on lit la réponse que fait Déjanire à leurs consolations, le mot de Tecmesse que nous avons relevé à propos de la pièce d'*Ajax* : « Tu peux deviner ma douleur, dit au chœur la captive d'*Ajax*, mais c'est moi seule qui peux la sentir. » — « C'est la connaissance de mon malheur qui t'amène vers moi, dit Déjanire, mais tu ne connais pas les souffrances que j'endure. Et puisses-tu ne les connaître jamais par expérience, toi qui ne les as pas encore éprouvés. »

C'est la première indication de cette bonté qui va s'exercer bientôt à l'égard de la rivale elle-même. Déjanire parle aux jeunes filles qui l'entourent avec cette tendresse protectrice qui convient à l'épouse, et ses paroles font penser aux paroles attendries qu'*Ajax* adressait à son jeune fils Eurysacès : « Votre jeunesse grandit dans des lieux rians, où ni les ardeurs du soleil, ni la pluie, ni le souffle des vents ne l'agitent ; elle passe dans les plaisirs une vie exempte de peines, jusqu'au moment où la vierge devenue femme prend dans une nuit sa part de soucis, tremblante désormais pour un époux ou pour des enfants. »

Par contraste avec ce sentiment d'inquiétude, avec quelle joie Déjanire apprend l'arrivée de son époux : « O le plus cher des hommes (c'est ainsi qu'elle appelle le messager porteur de la bonne nouvelle) ! réponds d'abord à ma première question : Hercule est-il vivant ? Où l'as-tu laissé ? Que fait-il ? » Ses interrogations pressées attestent sa joie impatiente. Et il faut que le messager lui fasse un récit des nouveaux exploits d'Héraclès. « N'ai-je pas le plus juste sujet de me réjouir, quand j'entends ces brillants succès de mon époux ?.. Cependant (et voici dans un pressentiment la première annonce de ce qui va suivre), les esprits sages savent qu'au sein même de la prospérité on doit craindre qu'elle ne vienne à nous échapper. » Et c'est alors que Déjanire exprime sa compassion pour ces infortunées captives qu'on amène dans son palais, récemment encore sans doute heureuses et libres dans leur pays. Elle insiste sur cette idée familière aux Grecs, et qu'elle avait déjà énoncée tout au début de la pièce, en paraissant sur la

scène : « C'est parmi les hommes un antique adage, bien souvent répété, que l'on ne saurait juger de la vie d'un homme, et décider si elle est heureuse ou malheureuse, avant l'heure de sa mort. »

Mais nous devons prendre garde surtout à ce trait de caractère de la femme qui se signale par sa bonté, par sa compassion pour des malheureuses dont elle ne connaît rien, sinon leur infortune. Ce sentiment est tout à l'honneur de l'humanité de ce temps. On s'aperçoit, une fois de plus, que ce Grec du ^v^e siècle qui, dans la lutte, à la guerre ou dans les querelles politiques, pouvait être encore rude et cruel, proche de la barbarie, est capable aussi des vertus qu'une civilisation plus avancée a mises en honneur, la bonté, la douceur, la pitié, en un mot l'humanité.

Après les belles paroles que Déjanire, ainsi que nous l'avons rappelé plus haut, prononce en apercevant les captives, nous ne devons pas nous étonner qu'elle fasse un retour sur elle-même, inquiétée du malheur même d'autrui : « O Zeus, qui détournes les maux, puissé-je ne jamais te voir étendre ainsi ta main sur ma race, ou qu'au moins si tu dois le faire ce ne soit pas de mon vivant. » Et c'est alors que, se tournant vers la plus jeune et la plus belle de ces femmes, qui est sa rivale insoupçonnée, elle l'interroge avec une sollicitude de mère.

Puis, comme la jeune femme garde une attitude respectueuse et modeste, sans ouvrir la bouche pour se plaindre, Déjanire s'adresse au messager Lichas. Celui-ci, qui sait tout et qui ne veut rien compromettre, tergiverser, éviter de répondre directement, use de mots équivoques propres à inquiéter plutôt qu'à rassurer Déjanire :

DÉJANIRE

« Parle, car j'éprouve la plus vive pitié pour elle, qui seule montre une âme si forte dans son malheur.

LICHAS

« Que sais-je donc ? Pourquoi m'interroger ? Peut-être, parmi celles de cette ville, sa naissance n'est-elle pas des plus obscures.

DÉJANIRE

« Ne serait-elle pas de la race des rois, du sang d'Eurytos ?

LICHAS

« Je ne sais, je n'ai pas pris de longues informations.

DÉJANIRE

« N'as-tu pas même appris son nom de quelqu'un de ses compagnons de voyage ? »

LICHAS

« Nullement ; j'ai rempli ma mission en silence. »

— Alors, à bout de patience et comme présentant quelque mystère, Déjanire se retourne vers la jeune captive, en qui elle met instinctivement sa confiance :

DÉJANIRE

« Eh ! bien, réponds toi-même, jeune infortunée ; car c'est aussi un malheur que de nous laisser ignorer qui tu es. »

— Mais Lichas, qui ne veut rien dire, ne veut pas non plus que la jeune femme parle inconsidérément ; il s'interpose vivement :

LICHAS

« N'espère pas qu'elle rompe le silence plus qu'elle n'a fait jusqu'ici ; le moindre mot n'est pas encore sorti de sa bouche ; mais, tout entière à son infortune, elle n'a cessé de verser des pleurs, depuis qu'elle a quitté sa patrie. La fortune lui est contraire, mais elle a droit à l'indulgence. »

DÉJANIRE

« Eh ! bien, laissons-la, et qu'elle entre dans la maison, si tel est son désir, je ne veux pas à ses peines présentes ajouter d'autres peines ; c'est bien assez de celles qu'elle éprouve. Rentrons donc toutes (*au messenger*), et toi, va où ton devoir t'appelle, tandis que je disposerai tout dans ce palais. »

Sur cet ordre de Déjanire, Lichas va se rendre auprès d'Héraclès, qui doit arriver bientôt. Mais alors se produit un véritable coup de théâtre. Au moment même où Déjanire rentrait dans l'intérieur du palais, arrive un second messenger, qui l'arrête et va lui révéler la terrible nouvelle : « C'est pour cette jeune fille qu'Héraclès a fait périr Eurytos et ruiné OÉchalie aux hautes tours ; l'amour est le seul dieu qui l'a poussé à cette guerre, et non son séjour en Lydie, ni son esclavage chez Omphale, ni le meurtre d'Iphitos ; maintenant Lichas passe cet amour sous silence, et contredit son premier langage... Héraclès, tu vas le voir, rentre

dans ses foyers, et envoie devant lui cette jeune fille, non en esclave, ne le pense pas... Et ce que je te dis là, un grand nombre de Trachiniens l'ont entendu, ainsi que moi, sur la place publique... » (*Trachiniennes*, vers 291 et sq.)

Déjanire reste confondue et n'a plus qu'une idée : connaître au moins toute l'étendue de son malheur. Elle va interroger de nouveau Lichas, et de la dispute qui s'engage entre les deux hommes va sortir toute la terrible vérité. Lichas tente d'abord de se justifier et de sauver la situation ; puis c'est devant l'insistance même de Déjanire qu'il finit par tout avouer : « Au nom de Zeus, implore-t-elle, ne me dérobe pas la vérité ; car tu n'as point affaire à une femme méchante, ou ignorante de la condition humaine... » Et ce qu'il ne ferait pas peut-être devant les menaces, Lichas cède devant cette assurance courageuse d'une femme par avance résignée et toujours raisonnable.

Désormais, le poète va nous montrer comment elle se comporte à la suite de la nouvelle de la trahison, et c'est dans la peinture de ses sentiments que nous pouvons relever encore quelques traits significatifs du caractère de l'épouse sophocléenne.

M.

La psychologie.

Cours de M. VICTOR EGGER,

Professeur à l'Université de Paris.

Les lois de l'âme (suite).

La quantité de conscience est une notion fondamentale, sans laquelle il est impossible d'aborder les autres questions de psychologie. J'y reviendrai donc.

La loi fondamentale de l'âme peut être énoncée : la conscience est continue dans le changement incessant des faits de conscience. Cette loi est double, et il convient d'énoncer séparément les deux lois qui la constituent : 1° la conscience est continue, la conscience est une continuité temporelle ; 2° la conscience, dans sa continuité temporelle, est le théâtre d'un changement qualitatif perpétuel.

La continuité de la conscience est faite de plusieurs éléments. Le premier serait seul indispensable pour justifier cette idée de la continuité. La conscience est continue, tout d'abord en ce qu'elle ne présente pas d'intervalles ; de plus, toute conscience présente un peu nette est accompagnée de quelque conscience vague du passé, surtout du passé le plus récent ; l'ombre de la conscience passée enveloppe la conscience présente. La continuité de la conscience est donc, en quelque sorte, doublée, par ce fait que la conscience passée n'est pas disparue, mais persiste, en quelque mesure, dans la conscience présente. Il y a, enfin, un troisième élément de la continuité de la conscience, qu'il ne faut pas confondre avec le second. Chaque disparition, chaque apparition d'un fait de conscience nouveau, au lieu d'être instantanée, coïncide avec la présence de l'état précédent qui s'en va ou la présence commençante de l'état nouveau qui apparaît. C'est pour cela qu'il vaut mieux appeler la conscience un enchaînement qu'une succession. — Ce troisième facteur de l'idée de la continuité de la conscience ne doit pas être confondu avec le précédent. Il ne s'agit pas ici de la conscience vague du passé indéterminé ; il s'agit de ce fait plus simple, plus restreint, plus précis, que, quand un fait s'en va, il ne s'en va pas en un instant et qu'un fait nouveau ne s'installe pas de suite en vainqueur. Les deux faits

sont, pendant un moment, simultanés, toute disparition étant simultanée à une apparition. Chacun sait qu'il est difficile de s'adapter, pour employer une expression usuelle aujourd'hui, à une idée ou à une sensation nouvelle ; ce qui est déjà dans la conscience s'oppose à la sensation, à l'idée nouvelle, et il faut quelque temps pour que le nouveau, quelque intéressant qu'il soit, prenne une place bien déterminée dans la conscience. Donc ce fragment de loi doit être considéré uniquement comme la constatation d'un fait un peu subtil, mais d'expérience courante.

Voilà donc les trois éléments de la continuité de l'âme, telle qu'elle est. Assurément, si l'âme n'était que toujours consciente, elle serait par cela seul continue ; mais la continuité de la conscience est, en fait, plus et mieux que cela. La continuité temporelle pure et simple, fondamentale, est comme doublée, renforcée, confirmée, par ces deux faits ou lois accessoires, qui, réunis à la continuité proprement dite, constituent la vraie continuité que l'âme possède en fait.

Le changement de la conscience doit s'entendre comme changement qualitatif, car tout changement est qualitatif. Néanmoins, tout état de conscience est constitué par une certaine qualité qui le fait ce qu'il est, et par certains éléments qui lui sont constitutifs également et qui ne sont pas qualitatifs, mais quantitatifs. De ceux-ci il y en a un qui n'appartient pas toujours aux états de la conscience : c'est l'étendue, spéciale aux *visa* et aux *tacta*. Cet élément ne peut donc figurer dans les lois générales de l'âme. Un état de conscience, quel qu'il soit, est constitué par une qualité et deux quantités, les quantités de sa qualité, l'intensité de cette qualité et la durée de cette qualité.

Ce que nous disons, en ce moment, des états de conscience considérés comme divers au point de vue qualitatif, ne peut-on pas le dire également de la conscience, ensemble et enchaînement des états de conscience ? Considérons la conscience pendant une longue période, ou bien une conscience dans toute sa continuité. Elle est continuellement qualitative, malgré le changement incessant de ses états qualitatifs. De plus, elle a continuellement une certaine intensité ; enfin, est-il besoin de le dire, elle est continuellement temporelle. La conscience est une suite, une chaîne de qualités qui remplissent une durée, qui forment une continuité temporelle, c'est-à-dire une durée toujours pleine de qualité, et les intensités des différents états de conscience ne font qu'un avec l'intensité de la conscience considérée en général. La conscience est donc constituée des trois mêmes éléments que l'état de cons-

science. Seulement, il convient peut-être de mettre ces éléments dans un autre ordre. La conscience est une durée, une continuité. C'est une durée (c'est là peut-être une abstraction difficile à faire) qui a de l'intensité et qui est le théâtre d'un changement qualitatif incessant.

Des trois termes de cette définition, le deuxième paraît paradoxal ; mais le troisième donne un sens à cette intensité de la durée. La durée n'est pas vide, elle est pleine, elle est consciente. Oublions le contenu qualitatif de la conscience, pendant une heure ou même pendant une journée : la conscience est continue, et elle est toujours conscience à un degré plus ou moins fort : voilà son intensité. De plus, elle contient tel ou tel état de conscience : voilà son contenu. Donc les trois éléments de l'état de conscience sont ceux de la conscience. C'est qu'en effet la conscience n'est pas autre chose que les états de conscience ; seulement, quand on dit *la conscience*, on considère uniquement la forme générale de la conscience, la forme temporelle.

Je mettrai, tout à l'heure, sous forme de loi cette union des deux éléments quantitatifs et de l'élément qualitatif de la conscience. Auparavant, il convient d'énoncer une troisième loi, accessoire il est vrai, mais qu'il ne faut pas omettre : la succession qualitative de la conscience n'exclut pas la simultanéité des états de conscience. Il y a toujours un certain nombre d'états de conscience dans la conscience, à chaque instant. Je dis un nombre, ce qui ne veut pas dire que ce nombre puisse toujours être nommé : cela, en effet, n'est pas aisé ; mais cela n'empêche pas de dire qu'ils constituent une pluralité, donc un nombre.

Nous pouvons donc dire maintenant qu'il y a une double dispersion de la conscience : 1^o dispersion dans la durée, succession ou enchaînement des états de conscience, rapide disparition de ces états ; c'est l'impossibilité où est la conscience de tenir, dans un même instant, tout ce qu'elle peut être ou a été ; 2^o dispersion dans le présent ou l'instant : à chaque moment, notre âme est variée, nos sensations sont multiples, et nos sensations n'occupent pas toute notre conscience ; il y a encore notre vie intérieure, sentiments, images, efforts, etc.

Nous arrivons ainsi à l'idée, qu'il faut maintenant préciser, autant que possible, de la quantité de conscience ou quantité psychique.

La quantité de conscience est faite de deux éléments : la durée et l'intensité. Aucun de ces éléments n'est mesurable. C'est là ce qui distingue la quantité psychique de la quantité physique, à son désavantage. La quantité physique est composée de deux élé-

ments : la durée et l'étendue. La durée et l'étendue combinées constituent le mouvement. Faites abstraction du mobile et considérez alors le mouvement : c'est une fusion de l'étendue et de la durée. La quantité physique a le grand avantage sur la quantité psychique d'être mesurable. Mais pourquoi ? C'est que l'un de ses deux éléments est mesurable : l'étendue, qui sert à mesurer l'autre au moyen d'un artifice.

On suppose que le rapport de l'étendue et de la durée est parfois constant. Quand on n'a pas de raison de croire que la vitesse varie, et que le rapport de la durée à l'étendue dans le mouvement est inconstant, alors l'unité d'espace parcouru devient unité de temps. Une heure, sur cette horloge, c'est l'espace parcouru par la grande aiguille, étant supposé que le mécanisme intérieur de l'horloge est parfait, ce qui est peu vraisemblable. Ainsi la mesure du temps repose sur une supposition, quand il s'agit du temps physique, élément de la quantité physique. En définitive, l'étendue est la seule quantité mesurable. Est-elle essentiellement mesurable ? C'est là une question que j'ai abordée l'an dernier. On mesure l'espace, c'est un fait, et l'on a dit que l'espace appelle la mesure. J'ai essayé d'établir que, si l'espace est mesurable, c'est par un heureux accident, parce qu'il y a sur notre planète des corps solides et rigides qui se dilatent peu ; si notre planète ne contenait que des gaz, des liquides et des solides souples (membranes, tissus), l'espace n'y serait pas mesuré. On peut donc soutenir que l'étendue est mesurable non essentiellement, mais par accident. C'est pourquoi la quantité physique tombe sous les prises du savant, c'est pourquoi il y a une science mécanique qui sert de fondement à la physique. Mais ce n'est pas une raison pour soutenir qu'il n'y a pas de quantité sans mesure. Nous sentons en nous une quantité : nous ne pouvons la mesurer, cela importe peu. Notre conscience nous paraît qualitative, mais cette qualité est inséparable de deux quantités distinctes : l'intensité et la durée. Devons-nous donc douter de la quantité psychique ? Devons-nous hésiter à dire que nous souffrons beaucoup ou un peu, que nous avons des souvenirs faibles ou forts ? Devons-nous hésiter à parler d'un état de conscience qui a duré plus ou moins longtemps ? Enfin, devons-nous hésiter à croire que nous sommes durée, que nous durons plus ou moins longtemps ?

Je crois donc pouvoir dire que la quantité psychique, quoique non mesurable, est aussi incontestable que la quantité physique. On pourrait même dire, sans paradoxe, qu'elle l'est davantage, parce qu'elle est immédiatement connue, consciente, donnée.

Examinons maintenant d'un peu près les éléments de la quan-

tité psychique. Le premier, c'est la durée. Cette durée est toujours petite pour chaque fait, car l'âme change vite d'état de conscience, mais elle n'est jamais nulle. Peut-on préciser davantage ? On peut, assurément, parler d'une durée maximum des états de conscience, et l'on peut dire que, quoique maximum, cette durée est toujours courte, mais on ne peut la fixer. Quant à la durée minimum, c'est toute durée supérieure à 0, toute durée positive : c'est le concept de l'insaisissable, concept imprécis. Dès lors, l'idée d'une durée moyenne, comprise entre ces deux extrémités, sera parfaitement imprécise. La durée maximum ne peut être fixée, la durée minimum est non seulement impossible à préciser, mais imprécise par définition. On peut penser toutefois que le souvenir suppose, comme condition, un minimum de durée ; au-dessous de ce minimum, la conscience serait possible, mais non le souvenir. L'idée de minimum se précise alors, mais elle est modifiée ; ce n'est plus là un minimum absolu.

Le deuxième élément de la quantité psychique, c'est l'intensité. 1^o Je rappelle tout d'abord que, très vraisemblablement, pendant la durée de tout fait de conscience un peu fort, l'intensité, au début, croît et, à la fin, décroît, d'où l'enchaînement des états de conscience. La conscience serait très bien représentée par une ligne en voie d'allongement dans un sens. La ligne tracée, c'est la conscience passée et la flèche qui la termine indique que la conscience va se continuant. Je marque sur cette ligne deux points qui sont le commencement et la fin d'un état de conscience. Je dis donc que le fait, en entrant dans la conscience, croît, et, en la quittant, décroît. Dans l'intervalle, établi, pour ainsi dire, dans la conscience, il est et reste à un certain degré d'intensité ; ce degré, c'est son intensité. Sur la ligne du temps, une élévation verticale marquera l'intensité, et, comme l'intensité varie, une figure composée représentera cette variation de l'intensité du fait, sa croissance jusqu'au degré qu'il garde quelque temps, puis sa décroissance jusqu'à 0. Donc c'est une sorte de plateau qui nous représentera la vie d'un état de conscience. 2^o Une fois installés dans la conscience, les états sont plus ou moins forts ; les sommets de plusieurs plateaux seront donc sur notre figure plus ou moins élevés. 3^o Enfin, une fois que l'état de conscience est arrivé à son degré propre d'intensité, cette intensité peut varier plus ou moins, ce qui sera représenté par une légère oscillation du plateau. De ces trois éléments de l'intensité des états de conscience, le deuxième est de beaucoup le plus important. Quand on parle de l'intensité d'un état de conscience, on ne parle ni de

son apparition, ni de sa disparition, ni de ses oscillations; on le compare à d'autres états, et l'on dit, sans risquer de se tromper, que tel état est plus fort qu'un autre. Il y a bien des degrés d'intensité. Les faits purement intérieurs sont plus faibles que les sensations et enfin les faits subconscients peuvent être d'une intensité extrêmement faible, proche de 0. Nous pourrions ici parler d'une intensité minima, moyenne, maxima; mais je n'aurais qu'à répéter ce que je viens de dire de la durée. Je me bornerai à dire qu'il n'y a pas de limite à la décroissance de la conscience et que l'on peut parler d'un degré de conscience infinitésimal.

Voilà les deux éléments de la quantité psychique. Je dis qu'un fait psychique, qualitatif distinct, a une quantité dont la formule est sa durée multipliée par son intensité, $D \times I$ ou DI . La quantité psychique d'un fait déterminé est le produit de ces deux facteurs: l'intensité et la durée. Il est évident, en effet, que si un fait A dure 4 fois moins qu'un fait B, mais avec une intensité 4 fois plus grande que le fait B, ces deux faits occupent également la conscience, ont une quantité de conscience égale. Au contraire, si un fait A dure deux fois plus qu'un fait B avec une intensité 4 fois moindre, l'autre fait B, durant deux fois moins avec une intensité 4 fois plus grande, le produit de l'intensité par la durée marquera la supériorité du fait B sur le fait A.

Je dis que ce sont là des idées de sens commun. Qu'on ne m'objecte pas qu'on ne peut comparer deux quantités de nature différente. Je suppose qu'un savant mathématicien, rendant compte de sa santé à son médecin, lui dise: « J'ai souffert, aujourd'hui, plus mais moins longtemps qu'hier; en somme, j'ai souffert autant qu'hier », ne pensera-t-il pas parler correctement?

Donc la quantité psychique et ses éléments, et cette idée que $Q = DI$, est une interprétation sensée des données de la conscience; nous pouvons l'accepter sans la critiquer davantage.

Voici pourtant une critique d'ordre philosophique. — On dira: dans toute durée, dès que le commencement est passé, il est évanoui; lorsqu'un état se continue dans la durée qui lui est accordée, le commencement de sa durée, quand il est arrivé au milieu, est passé, et, à la fin, le commencement et le milieu sont passés; il n'y a plus alors que souvenir, et tout souvenir est plus faible que l'état présent. Voici ma réponse. Au moment où un état qualitativement distinct disparaît, son ensemble, depuis son apparition jusqu'à sa fin, ne fait qu'un. L'état a une qualité qui le fait lui-même; quand il est encore dans la conscience, son unité est tout entière dans la conscience. Il est

présent tant qu'il n'est pas passé. On ne peut établir, dans cette durée, des divisions. En d'autres termes, la conscience du présent est la conscience du passé, dans la mesure où ce passé est homogène avec lui-même et avec le présent. J'aurai occasion de revenir plus tard sur ce point ; toute conscience est conscience du passé ; le présent doit être considéré non pas mathématiquement, mais au point de vue de la conscience, c'est-à-dire au point de vue qualitatif, comme le dernier passé. Il n'y a pas souvenir de ce qui vient de se passer, quand il n'est pas passé. Un état passé est celui qui, étant disparu de la conscience, y revient ; alors seulement il y a souvenir. Le passé immédiat, avant le changement, ne fait qu'un avec le présent.

Je conclurai par une quatrième loi, qui résume tout ce qui précède : tout fait ou état de conscience, tout état donné, est donné qualitativement distinct, avec une intensité et une durée propres, cette intensité pouvant varier dans la durée.

*
*
*

J'ai écarté, jusqu'ici, deux difficultés présentées par la notion de quantité de conscience. Peut-être ai-je été trop bref sur l'objection d'ordre mathématique : la durée et l'intensité, quantités de natures différentes, ne peuvent peut-être pas être comparées. C'est pourtant une idée de sens commun, que celle de l'équivalence de la durée et de l'intensité pour les faits de conscience. De plus, lorsqu'on apprécie de cette manière, apprécier c'est mesurer, approximativement, sans rigueur, un état de conscience ; c'est l'état en tant que qualitatif que l'on apprécie. Ainsi, lorsqu'on dit qu'une douleur a duré un certain temps (mettons 3), avec une certaine intensité (mettons 4), c'est une douleur de quantité 12 qui a passé par la conscience. Telle est l'idée commune qu'on se fait de la quantité de l'état de conscience. Elle ressemble fort à certaines idées relatives à des phénomènes extérieurs. On peut avoir l'idée de mesurer la lumière que fournira une source de lumière : si l'on veut que la lumière dure longtemps, on diminuera son intensité ; si l'on veut, au contraire, une lumière très intense, elle durera moins longtemps. On obtiendra la mesure de la lumière fournie en multipliant la durée par l'intensité. De même le son continu donné par une sirène sera d'autant plus fort, s'il dure moins longtemps. Ces problèmes sont posés comme se pose le problème de la quantité de conscience. Il y a d'incontestables difficultés pour le physicien à les résoudre, l'intensité lumineuse

et l'intensité sonore se prêtant mal à une mesure rigoureuse, mais ils se posent correctement. Le problème de la quantité de conscience se pose de même. Il n'est pas soluble, mais la quantité de conscience est sensible à la conscience, bien que l'esprit ne puisse l'apprécier numériquement.

J'ai parlé surtout de la quantité de conscience d'un état qualitativement distinct. J'ai posé cette loi que tout état qualitativement distinct était lui-même avec une certaine intensité et une certaine durée de lui-même. Mais on peut concevoir la quantité de conscience d'un autre point de vue. Si, au lieu de considérer la durée intrinsèque d'un état de conscience, durée qui commence avec cette qualité et qui se termine avec sa disparition, on considère une partie de la conscience nettement délimitée selon les mesures artificielles de la durée, si l'on considère un instant, deux instants de la conscience, pour les comparer, si l'on considère deux périodes de la conscience pour les comparer, on peut, on doit dire, au nom de l'expérience de chacun et de tous, que, dans ces limites, la quantité de la conscience est sensiblement la même, à deux instants différents quelconques, pendant deux périodes différentes quelconques. La quantité de la conscience, alors, n'est que son intensité, puisqu'on a fait abstraction de la durée qualitativement entendue. La quantité de la conscience est sensiblement la même pendant deux périodes quelconques, c'est-à-dire qu'elle varie dans de très faibles limites ; elle oscille entre un maximum et un minimum, très proches l'un de l'autre. La conscience peut ainsi être représentée par une ligne ayant des pleins et des déliés faiblement accusés. Que la conscience puisse être au total un peu plus intense à certains moments qu'à d'autres, c'est une vérité difficile à prouver, mais dont il y a des indices. J'aurai occasion de parler de ces indices, lorsque je traiterai de la volonté et de l'habitude ; je dirai alors pourquoi il y a lieu de croire que, pendant le sommeil, la conscience continue, mais, avec, au total, un degré un peu plus faible.

Il en est autrement des faits de conscience. Ceux-là ont des intensités variables ; mais, puisqu'ils apparaissent et disparaissent, leur intensité va de zéro à un maximum, puis de ce maximum à zéro, jusqu'au moment où ils reviennent, s'ils reviennent.

La conscience est donc, au total, sensiblement la même à tous ses moments ; mais, dans ces limites d'intensité, qui sont si peu variables, elle est plus ou moins concentrée, plus ou moins dispersée. Ceci donne lieu à la position d'une cinquième et dernière loi générale de la conscience, qui complète et précise les deux précédentes et qui est assez difficile à formuler. Voici un premier

essai de formule : l'intensité des états de conscience simultanés est inversement proportionnelle à leur *nombre*. Une première critique à faire à cette formule, c'est que, si l'on compte assez facilement les états qui se suivent, il est difficile de compter les états simultanés.

Il m'est facile de distinguer en ce moment ma parole et ce que je vois, mais il ne m'est pas facile de distinguer ma pensée et ma parole. La discrimination se fait aisément au cours du temps. Elle se fait très malaisément dans l'instant, c'est-à-dire dans la conscience simultanée. Disons donc seulement : l'intensité des états de conscience simultanés est inversement proportionnelle à leur *pluralité*.

Mais une difficulté nouvelle se présente ici. Si un fait de conscience est relativement très intense, s'il domine les autres et si les autres sont très faibles, les états simultanés distincts peuvent, au total, être aussi nombreux que si quatre ou cinq états d'intensité moyenne et d'autres états subconscients se partageaient la conscience. Donc, la proportionnalité inverse du nombre des états de conscience et de leur intensité, cela ne peut être affirmé que des états les plus forts ; il faut faire abstraction des états subconscients. Disons donc que l'intensité des états simultanés les moins faibles au même moment est inversement proportionnelle à leur nombre ou à leur pluralité, à leur diversité. Un état n'acquiert une intensité prépondérante qu'aux dépens de ses concomitants. C'est donc en ne tenant pas compte des états les plus faibles que l'on peut dire que la conscience est plus ou moins dispersée, plus ou moins concentrée. C'est donc en ne tenant pas compte de ces états que l'on peut parler d'une dispersion au minimum ou d'une concentration au maximum de la conscience. Cette concentration deviendrait, à la limite, l'extase, c'est-à-dire l'absorption de la conscience par un état unique, et l'idée de l'extase implique non pas seulement la suppression de la pluralité dans l'instant, mais la suppression de l'intensité dans la succession. — Je signale ici l'extase, parce que ce fait donne une sorte d'illustration à la conception que je viens d'énoncer ; mais ce mode de conscience est peut-être chimérique. Bossuet, dans sa polémique contre les quiétistes, en conteste la réalité, et si ce mode de conscience n'est pas chimérique, il est du moins anormal.

L'excessive dispersion et l'excessive concentration de la conscience ont le même nom dans le langage : celui de distraction. Il y a la distraction de l'homme fatigué qui pense à beaucoup de choses à la fois ; c'est la distraction du rêveur et celle de l'en-

fant. L'autre distraction, c'est celle de l'homme préoccupé, absorbé, celle d'Archimède ou d'Ampère. Ainsi, selon le sens commun, l'état moyen, la dispersion moyenne de la conscience ne serait pas loin d'être le meilleur état de l'âme. L'expression « être à son affaire », ou plutôt « à ses affaires », s'applique à cet état. Être absorbé, laisser la conscience se concentrer sur un objet unique, c'est un défaut. Laisser la conscience se disperser sur plusieurs objets, sans qu'aucun ne l'occupe de préférence, c'est un autre défaut. Telle est l'opinion commune, qui est fondée.

Remarquons maintenant que l'intensité plus grande d'un fait de conscience, par rapport à ses concomitants, dépend parfois de causes spontanées. La sensation peut s'imposer très forte, l'émotion aussi. Elle dépend aussi souvent de l'effort intérieur. Il y a donc différentes causes qui tendent à simplifier la conscience, qui tendent à faire d'elle une succession simple. Ces causes, ce sont les émotions, les efforts, et les efforts ont des motifs souvent très forts, des sensations à écarter ou des fins à poursuivre. Pour ces raisons, la dispersion de la conscience dans l'instant, c'est là un élément de la vie de la conscience qui a moins d'importance que la dispersion dans la durée. Dans la suite, nous aurons à traiter beaucoup plus de la succession ou de l'enchaînement des états de conscience que de leur pluralité simultanée. Mais cette pluralité existe et est atténuée simplement par l'action de la volonté et de quelques autres agents. Il convenait donc d'en parler ici.

La quantité de conscience est modifiée en sens divers par la volonté, par l'habitude. Sans cette idée de la quantité de conscience, on ne peut comprendre ni la volonté ni l'habitude. La volonté et l'habitude ne modifient ni la qualité intrinsèque des faits psychiques, ni l'étendue propre des *visa* et des *tacta*; elles ne modifient que la durée et l'intensité des faits psychiques donnés, c'est-à-dire leur quantité. On a fait la critique de la quantité psychique; le bruit s'est répandu depuis un peu moins de quinze ans que la conscience était qualité pure. La critique faite de la quantité psychique est du plus haut intérêt, mais je ne m'attarderai pas à faire la critique de cette critique. Il me suffira de montrer que, sans l'intensité et sans la durée telles que je les ai décrites, il n'y a pas de lois de l'âme, l'activité de l'âme est intelligible; ces deux éléments de la quantité psychique sont pour moi des postulats dont la réalité sera établie par la vérité des conséquences qui les supposent.

J'ai formulé les cinq lois fondamentales de l'âme. Les lois dont je vais parler maintenant ne sont pas des lois générales de l'âme.

Elles ne s'appliquent pas à toute l'âme. Tous les faits de conscience ne sont pas, en effet, objets d'effort, car l'effort n'est pas constant dans l'âme. Tous aussi ne sont pas répétés et n'obéissent pas aux lois de l'habitude ; car il y a des états de conscience nouveaux. C'est de l'effort ou volonté que nous parlerons tout d'abord.

V. H.

L'école poétique nouvelle au temps de Cicéron

Cours de M. PIERRE de LABRIOLLE,
Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).

Catulle nous apparaît, dans l'éloignement des temps, comme le grand rénovateur de la poésie latine. C'est à son initiative unique que nous sommes tentés d'attribuer le mouvement artistique qui commence précisément à son époque et qui fut si heureux et si fécond. En fait, il y a là une demi-illusion. Catulle a été un maître, et tous l'ont salué comme tel ; mais, autour de lui, d'autres poètes ont collaboré à son œuvre de renouvellement, et il en est un tout au moins, Calvus, qui a obtenu une gloire presque égale à la sienne. — Le premier point que nous devons traiter pour évaluer au juste le mérite propre de Catulle, c'est donc de décrire à grands traits l'école à laquelle il se rattache et dont il demeure pour nous l'unique représentant.

I

L'existence d'une école distincte, ayant ses vues, ses ambitions particulières, son *credo* poétique, vers le milieu du 1^{er} siècle, ne saurait être révoquée en doute. Plusieurs passages de Cicéron la désignent et la circonscrivent de façon non équivoque.

Dans l'*Orator* [XLVIII, 161], à propos de la combinaison des syllabes dans la diction, Cicéron note le fait suivant : « Il paraît aujourd'hui peu distingué, mais jadis c'était une élégance,

de supprimer la dernière lettre dans les mots terminés en *us*, comme *optumus*, sauf le cas où le mot suivant commence par une voyelle. Ainsi on ne se choquait nullement en poésie d'une liberté que se refusent maintenant les nouveaux poètes... *Ita non erat ea offensio in versibus, quam nunc fugiunt poetæ novi.* » — Ailleurs, dans les *Tusculanes* [III, 19, 45], il s'écrie, après une citation d'Ennius : « O le merveilleux poète, malgré les dédains de ces rabâcheurs d'Euphorion !... *O poetam egregium, quanquam ab his cantoribus Euphorionis contemnitur !* » Il s'agit ici d'Euphorion de Chalcis, le poète alexandrin, savant et compliqué, qui fut bibliothécaire d'Antiochus le Grand de 224 à 187 avant Jésus-Christ. — Ailleurs encore, Cicéron décoche une malice à la nouvelle école : « Je suis arrivé à Brindes le 7 des kalendes de décembre, écrit-il à Atticus [VII, 2, 1] et cette fois ma traversée a été aussi heureuse que la tienne :

« Si doux était le vent qui soufflait d'Onchesmos. »

Voilà un spondaïque dont tu peux te faire honneur auprès de nos jeunes comme s'il était de toi... *Ita belle nobis « flavit ab Epiro lenissimus Onchesmites », Hunc σπονδαϊζόντα si-cui voles τῶν νεωτέρων pro tuc vendita. »*

De ces textes nous déduisons aisément quelques indications précises : 1° Il y avait, à l'époque de Cicéron, une catégorie de poètes qu'on appelait les *poetæ novi* ou encore les *jeunes* (νεώτεροι) ; 2° ces poètes affectaient de mépriser l'ancienne poésie latine et se mettaient volontiers sous les auspices d'Euphorion. Par Euphorion, il faut évidemment entendre ici : l'Alexandrinisme. Cicéron a choisi ce nom à dessein pour souligner leur goût malsain et bizarre ; 3° ils innovaient au point de vue prosodique et métrique, recherchant les vers spondaïques et proscrivant certaines tolérances jusqu'alors admises ou consacrées par l'usage.

La malveillance de Cicéron à leur égard est manifeste. Elle s'explique sans peine, si l'on songe que Cicéron avait été poète lui-même dans son adolescence et qu'il devait le redevenir vers sa cinquantième année, mais poète d'une discipline bien différente puisque, au témoignage de Plutarque (*Vie de Cicéron*, 53), il était homme à écrire 300 vers en une nuit. Cette prolixité insoucieuse du détail était un des travers contre lesquels les *jeunes* voulaient le plus énergiquement réagir. — En outre, c'était dans ce milieu de lettres que s'accréditaient les théories nouvelles sur l'éloquence, le genre dit attique, dont la sécheresse élégante prétendait s'opposer à la parole trop riche de Cicéron. Un des chefs du groupe,

Calvus, dont nous dirons quelques mots tout à l'heure, fut un des maîtres du genre attique. Cicéron avait donc des raisons personnelles d'en vouloir aux νεώτεροι : chez lui, les rivalités de l'orateur se compliquaient de la sourde et peut-être inconsciente hostilité du poète (1).

Quoi qu'il en soit, voilà le fait bien établi. D'autres témoignages le corroborent, à défaut des œuvres aujourd'hui presque disparues. Les allusions et citations des auteurs anciens, les petites pièces que Catulle adresse à ses amis, rapprochées et confrontées ensemble, nous renseignent suffisamment sur ce cercle de poètes qui se piquaient d'être des initiateurs et qui, orientant leur idéal littéraire dans une direction nouvelle, cherchaient leurs modèles chez les Alexandrins.

II

Sans laisser dévier notre exposé vers un sujet un peu différent, il est impossible de ne pas rappeler ici les faits littéraires qu'enveloppe ce nom d'Alexandrinisme. Les voici, très succinctement.

A la suite des conquêtes d'Alexandre, il se produisit une sorte de diffusion de la culture hellénique, dont le foyer principal avait été jusqu'alors Athènes, à travers le monde oriental et méditerranéen. Parmi les centres commerciaux et intellectuels qui se constituèrent alors, Alexandrie fut le principal. Fondée par Alexandre en 322, cette ville eut un développement extraordinairement rapide et son hégémonie littéraire ne tarda pas à devenir prépondérante. Les créations des Ptolémées sont bien connues : ce fut d'abord la Bibliothèque, fondée par Ptolémée Soter, enrichie par ses successeurs, et qui, en l'an 47, au moment du désastre qui l'anéantit, comptait 700.000 volumes. Ce fut encore le Musée, formé — comme certaines grandes Universités anglaises et américaines d'aujourd'hui — par une série d'édifices semés dans de vastes jardins. Un grand nombre de bibliothécaires, de savants, de lettrés étaient officiellement attachés au Musée, chacun pour sa spécialité propre ; mais ils prenaient leurs repas ensemble et tenaient en commun des réunions dans l'ἐξέδρα. Grâce à ces institutions, puissamment favorisées par les rois d'Egypte, Alexandrie devint l'endroit du monde où il fut le plus aisé d'acquérir une culture étendue et profonde.

(1) Il n'est pas sûr que la pièce 49 de Catulle, extérieurement si flatteuse pour Cicéron, ne renferme pas une ironie secrète. Cf. le comment. de Benoist, *Poésies de Catulle*, t. II, p. 489, et Ellès, *A Commentary on Catullus*, seconde édition, Oxford, 1889, p. 169. Ce serait peut-être une riposte aux dédains de Cicéron.

Quelle littérature est sortie de ce milieu si particulier ? Ce fut, avant tout, une littérature savante, une littérature érudite, — médiocre si l'on en mesure la valeur à la dose d'originalité créatrice qui y est incluse, vraiment remarquable si l'on considère la somme de savoir positif qu'elle manifeste. Tel est, en effet, le trait le plus caractéristique de la période « alexandrine ». L'esprit de recherche, de discussion, d'exégèse s'y développe incroyablement ; et cela ne doit pas trop étonner, si l'on songe aux admirables ressources qu'une ville comme Alexandrie offrait aux curieux du passé. Ce sont les vastes collections de la Bibliothèque, c'est la vie libre et paisible du Musée qui ont rendu possibles les recherches géographiques et chronographiques d'Eratosthène, le labeur philologique et grammatical d'un Zénodote, d'un Aristophane de Byzance, d'un Aristarque, sans compter tant d'historiens, de compilateurs et de savants proprement dits.

Mais c'est à la poésie qu'il faut nous limiter, puisqu'aussi bien elle seule nous intéresse en ce moment. La poésie alexandrine est en étroite correspondance avec le milieu où elle s'est développée : ce n'est plus une poésie nationale, librement épanouie au grand air ; c'est une poésie de serre chaude, moins vivante, mais plus raffinée et plus rare. *Grande invention et naïveté profonde* : voilà à quels signes notre Michelet reconnaissait le génie. A ce compte, les Alexandrins sont aussi peu hommes de génie que possible. Leur invention est médiocre. Ils compilent et exploitent les œuvres et les légendes du passé beaucoup plus qu'ils n'essayent d'en inventer de nouvelles. L'idéal, pour eux, c'est de fuir avant tout la banalité dans la forme et de rehausser tout ce qu'ils disent par la manière dont ils le disent. Une pensée, un sentiment ne leur paraît valoir la peine d'être exprimé que mis en relief par quelque ingénieux encadrement d'emprunt. Les textes classiques, les légendes consacrées, les travaux spéciaux de géographie et de mythologie leur sont comme un répertoire de sujets, de motifs, qu'ils exploitent au gré de leur talent et de leur fantaisie. Le poète alexandrin n'est point le poète ignorant qui ne sait que son *âme* : chez lui le travail de l'érudit, du critique, précède et prépare le travail du poète. Il est trop artiste, en quelque sorte, pour imiter directement la vie : il préfère étudier les transcriptions littéraires qui ont déjà été faites de la vie, pour y prendre son inspiration, son point de départ et son point d'appui. — Quant à la naïveté, ils l'ignorent profondément, ou s'ils la poursuivent, c'est par une recherche concertée qui prouve encore plus péremptoirement combien elle leur est étrangère.

De cette poésie laborieuse, qui se renferme volontiers dans un

cadre restreint pour y mettre le plus d'art possible, le plus d'érudition possible, il ne faut pas médire à coup sûr. Il y a dans ces recherches mêmes un intérêt et un charme : mais on doit reconnaître que toute cette marqueterie un peu pédante, toutes ces reminiscences scolaires sont de qualité inférieure si on les compare à la haute et forte inspiration de l'âge classique.

III

Voilà de quels modèles les *νεώτεροι* vont s'inspirer. Leur idéal sera désormais de mériter le titre de *docti* : mot qui, dans leur bouche, suppose l'habileté technique, et aussi l'initiation à la poésie et aux mythes grecs. Les genres qu'ils préfèrent ne sont plus ceux qu'Ennius et les vieux poètes romains avaient cultivés, mais ceux que les Alexandrins avaient mis en honneur : la poésie érotique, l'épigramme, le poème satirique et aussi l'épisode héroïque, « l'épullion ». A l'exemple de leurs guides, ils sont des hommes de lettres et ne veulent être que cela. L'art littéraire leur paraît une raison suffisante de vivre ; leur dilettantisme, comme aussi leur distinction intellectuelle, les écartent de la politique, et ils s'abstraient résolument des querelles sanglantes qui déchirèrent la République.

Il faut citer quelques noms et quelques œuvres, dût cette énumération tourner au catalogue. Les chefs de l'école nouvelle, Catulle mis à part, étaient, semble-t-il, Valerius Cato et Licinius Macer Calvus : le premier, grammairien célèbre, « la sirène latine », comme il était dit dans une épigramme qui courait sur lui de son temps, et capable par ses savantes lectures d'éveiller des vocations poétiques. Suétone (*de Gramm.* II) nous apprend qu'il avait composé un poème intitulé *Lydia* (où il chantait une femme aimée) et un autre poème, *Diana* ou *Dictynna*, qui semble avoir été un épullion, dérivé sans doute d'un court passage de l'hymne de Callimaque à Artémis. Scaliger lui a aussi restitué les *Diræ* (Malédictions), dont on a cru longtemps que Virgile était l'auteur, et, malgré quelques difficultés de détail, cette attribution est communément admise. Quant à Calvus, dont le nom devait être si souvent associé par la postérité à celui de Catulle (1), il cultiva la plupart des genres à la mode, épullion, épithalème, élégie, etc., et l'on ne peut que renouveler à son propos les regrets exprimés par M. Plessis (2). « Voilà un homme qui, mort à 35 ans, laisse

(1) Cf. l'index dans l'édition de Schwabe, p. vii et s.

(2) Plessis, *Calvus*, 1896, p. 42.

dans la poésie et dans l'éloquence une double trace glorieuse ; qui peut essayer de disputer l'empire du barreau à Cicéron... le chef d'une grande école d'orateurs, d'une école qui compta probablement dans ses rangs Jules César, un des rénovateurs de la poésie à Rome, un de ceux qui ont commencé à mettre les plus subtiles ressources de l'art grec au service du génie latin, un poète que Properce et Ovide aimeront et loueront, que lira encore avec goût Pline le Jeune ? Ses œuvres ont été anéanties ; est-ce donc là une perte insignifiante ? »

Nommons encore, sans insister davantage, C. Helvius Cinna, dont la principale œuvre fut une *Zmyrna* qu'il travailla 9 ans (Cf. Catulle, pièce 93) et sur laquelle, au temps d'Auguste, L. Crassicius de Tarente écrivit un commentaire ; M. Furius Bibaculus, qui paraît avoir été surtout un satirique ; G. Memmius, celui-là même à qui Lucrèce dédia le *De Natura Rerum* et que Catulle suivit quand il partit comme prêteur pour la Bithynie en 57 (1) ; Cornélius Népos, Tigidas, etc. Les rares fragments de ces poètes sont réunis dans Baehrens (*Poetæ latini minores*, p. 317, etc.) avec apparat, critique et indication des sources.

On discerne assez bien, à travers les poésies légères (*nugae*) de Catulle, le mode de vice de ces νεώτεροι. Mêmes goûts, mêmes ambitions resserraient entre eux les liens de l'amitié. Il ne faut point se les représenter, tels certains humanistes du xvi^e siècle, tout enfoncés dans leurs livres. L'art constitue pour eux un *divertissement* qu'ils goûtent fort, mais qui est loin de remplir leur vie entière. Livres de leur cœur et de leur temps, ils mènent une existence de plaisir ; l'amour règne sur leur jeunesse. Volontiers, ils festoient ensemble et chacun amène avec soi son esprit, sa gaieté, ses mots piquants — et sa maîtresse, *non sine candida puella* [13] : « Echanson, qui nous verses le vieux falerne, apporte-moi des coupes plus capiteuses. Ainsi le veut la loi de la reine Postumia, plus ivre qu'un grain de raisin noyé dans le jus [27]. — D'ordinaire, ils sont peu discrets sur leurs conquêtes galantes, et leurs amis ne manquent pas de leur adresser des félicitations versifiées ; mais, parfois aussi, une passion plus vive ou plus jalouse les accapare, et ce sont alors de tendres reproches sur le mystère dont ils s'enveloppent (6. 35).

Le meilleur d'eux-mêmes, c'est pourtant à la poésie qu'ils le consacrent : « Hier, rappelle Catulle à son ami Calvus, étant de loisir, nous nous sommes, en gens d'esprit, bien divertis sur mes tablettes. Nous nous amusions tous deux à composer des vers ga-

(1) Ou peut être en 65 : cf. R. Ellis. A commentary, etc., p. 30.



lants, tantôt sur un rythme, tantôt sur un autre, nous donnant la réplique parmi la gaieté et le vin [30]. » Et le poète ajoute qu'il est sorti de là si animé qu'il n'a pu dormir de la nuit : en témoignage de son admiration, comme exutoire aussi à sa fièvre inapaisée, il envoie à son cher Calvus cette petite pièce. — Quelquefois aussi, ils se complimentent en vers sur une œuvre nouvellement parue : mais il fallait que la louange fût ingénieuse, et elle tirait son meilleur prix du tour que l'ami avait su lui donner. Voyez comme Catulle associe délicatement l'éloge de la maîtresse de Cæcilius à la louange qu'il décerne à un poème que celui-ci était en train de composer sur la déesse Cybèle [35 ; cf. de même dans Bæhrens, *Poetae lat. min.*, p. 324, le fragment 14 de Helvius Cinna]. — Un peu d'admiration mutuelle ne nuit pas entre gens qu'associe une même doctrine littéraire ; mais il faut aussi qu'ils détestent les mêmes choses et les mêmes gens. De là les mementos injurieux dont Catulle accable d'infortunés versificateurs insuffisamment imbus de l'esprit nouveau : Suffenus qui fait relier richement ses pauvretés [22] ; Cæsius, Aquinus, « fléaux du siècle, détestables poètes ! [14] », Volusius, « dont les *Annales* fourniront souvent d'amples robes aux maquereaux [94] et dont nous voyons le nom réapparaître, agrémenté d'injures peu décentes, à la pièce 36 :

Annales Volusi, cacata charta !...

Voilà à travers quelles rivalités, quelles joutes amicales, quels encouragements réciproques, ces écrivains renouvelaient la technique des vers, assouplissaient la langue et donnaient à la poésie latine les qualités qui lui manquaient encore : la grâce, la finesse. le souci de dire excellemment les plus petites choses, et d'atteindre à une constante perfection même dans les compositions de longue haleine.

IV

Ces préoccupations nouvelles, c'est donc aux Alexandrins qu'ils les doivent. Les Alexandrins n'ont pas été leurs modèles uniques, — on relève dans Catulle des imitations de Sapho, d'Homère, de Pindare, de plusieurs autres poètes encore ; — mais ils ont été leurs modèles préférés. Voilà un fait capital qu'il nous faut expliquer maintenant.

Ici se pose une question préalable. L'Alexandrinisme était-il chose si nouvelle à Rome au moment où les νεώτεροι se mirent en tête d'y aller chercher leur inspiration ? M. Lafaye a cherché à démontrer (1) qu'en fait les Romains n'avaient jamais

(1) *Revue internationale de l'Enseignement supérieur*, t. 26 (1893), t. 28 (1894).

distingué les Alexandrins des autres *Græci* aussi nettement que nous le faisons ; que les Alexandrins ont dû pénétrer de bonne heure dans l'enseignement lui-même, ne fût-ce que pour le commentaire mythologique des auteurs anciens ; et qu'on peut, en cherchant bien, retrouver des traces de l'influence Alexandrine chez des poètes tels que Plaute, Ennius ou Nævius.

Toutes ces hypothèses sont intéressantes et ingénieuses, mais elles reposent sur une substructure un peu frêle : pour les convertir en certitudes, il faudrait connaître mieux que nous ne pouvons le faire la double série des œuvres soit alexandrines, soit latines, entre lesquelles on veut établir une filiation.

En tout cas, l'influence alexandrine ne s'était exercée avant les *vesovēspoi* que tout à fait exceptionnellement. De même qu'au xvi^e siècle, Ronsard, dans son zèle d'humaniste, devait s'attaquer tout d'abord aux parties les plus difficiles des littératures anciennes, à Homère, à Pindare, — de même les Romains, ayant connu l'Hellénisme surtout par des professeurs, ont imité la haute poésie grecque avant d'imiter la poésie des Callimaque et des Apollonius.

La mise en contact de la société romaine avec l'Alexandrinisme, au i^{er} siècle, a été déterminée par plusieurs causes, d'ailleurs assez voisines. 1^o D'abord les guerres d'Orient. En 74 Lucullus commença en Asie l'expédition contre Mithridate, et il prolongea pendant plusieurs années son séjour dans la province. Puis en 66 Pompée alla prendre le commandement des troupes de Lucullus et régler l'organisation des pays conquis. Donc les armées romaines vécurent un long temps dans ces provinces orientales où la culture alexandrine était partout diffuse, partout admirée. Comment croire que, parmi les aides de camp des généraux, l'élément lettré n'en ait pas reçu quelque peu l'empreinte ? 2^o Ajoutez que les gouverneurs romains prirent l'habitude d'emmener avec eux dans leur *cohors* un groupe assez nombreux d'amis qui venaient distraire leur exil provisoire, se familiariser avec les affaires publiques ou simplement prendre leur part à la curée, au détriment des malheureux provinciaux. C'étaient souvent des jeunes gens cultivés et spirituels, qui devaient éprouver, en partant vers les villes d'Asie, si fécondes en ressources intellectuelles, une joie pareille à celle de Catulle :

Ad claras Asiæ volemus urbes.

Jam mens prætrepidans avel vagari, etc. [46].

3^o N'oublions pas non plus l'usage qui s'établit, après Sylla, pour les fils de bonne famille, d'aller chercher, une fois leur instruction

terminée, un complément de formation littéraire à Athènes, à Rhodes, en Asie Mineure. Ils bénéficiaient diversement de ces années de libre travail. Envoyé à Athènes, le fils de Cicéron n'eut d'autre ambition que de devenir le plus insigne buveur de son temps. Mais d'autres assurément situèrent la leur plus haut et s'initièrent largement à la poésie alors en vogue. 4^e Enfin, il y eut des poètes alexandrins qui vinrent à Rome, ne fût-ce que ce Parthénios de Nicée, amené dans la ville comme prisonnier de guerre vers 73, et dont le talent d'élégiaque et d'érotique paraît y avoir exercé une réelle influence sur le milieu lettré.

Voilà de quoi expliquer la rénovation poétique par l'influence alexandrine. Les antiques préjugés contre l'art des vers étaient bien affaiblis; les mondains cultivés durent être ravis du *joli* alexandrin, de cet art subtil, plus accessible que le grand art, et qui faisait paraître encore plus enrouillée la pesanteur romaine(1). Il y eut des imitateurs serviles: il y en eut d'intelligents et de personnels. Catulle est un de ceux-là, une étude attentive de son œuvre nous le démontrera indubitablement; et nous verrons que ce qui fait l'importance de ce poète, en dehors de sa séduction naturelle, c'est « qu'il représente plus peut-être que son grand contemporain Lucrèce le moment où la poésie latine, tout en s'assimilant plus complètement les qualités des modèles grecs et surtout des modèles alexandrins, dégage sa propre originalité et s'approche, par un progrès décisif, de la perfection de l'âge suivant, celui qu'on appelle le siècle d'Auguste » (2).

(1) Jules Girard, dans le *Journal des Savants*, 1894, p. 533.

(2) Pour les progrès littéraires à Rome dans la période qui précède immédiatement celle de Catulle, cf. Seller, *The roman poets of the republic*, éd. d'Oxford, 1889, p. 269 et s.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Émile Faguet, Alfred Croiset, Jules Martha, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

CORRESPONDANCE

M. J... M... à T... La *Revue* se vend aussi en volumes brochés, deux par an ; mais les deux premières années sont complètement épuisées.

M^{me} P... R... à S... — Pour l'étranger, les abonnements se règlent d'avance et en une fois.

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

LIVRES

DE

DISTRIBUTIONS DE PRIX

Tous les ouvrages sont illustrés de nombreuses gravures

320 VOLUMES en 15 séries

Nous envoyons franco sur demande :

Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
ENSEIGNEMENT SECONDAIRE,

Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

Nous envoyons également franco sur demande :

LE LIVRE DES VACANCES, plaquette illustrée, renfermant plus de 300 analyses d'ouvrages de lecture et de prix pour Ecoles primaires et Ecoles primaires supérieures, à toutes les personnes désireuses de faire un choix de livres pour les prochaines distributions de prix. Pour recevoir cette brochure, il suffit d'adresser une carte de visite sous bande, timbrée à un centime, à M. l'Administrateur de la Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 15, rue de Cluny, PARIS.

Année Scolaire 1903-1904

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorerée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

DIRECTEUR : N. FILOZ

SOMMAIRE

Pages

- 817 LES POÈTES SECONDAIRES DU XVIII^e SIÈCLE. —
Watelet (suite).....
Émile Faguet,
de l'Académie française.
- 827 LA CIVILISATION ATTIQUE DU V^e AU IV^e SIÈCLE. —
La Déjanire de Sophocle.....
Alfred Croiset,
Membre de l'Institut.
- 838 LES PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX EN HISTOIRE. —
Les luttes intérieures.....
Charles Seignobos,
Maître de conférences à l'Université de Paris.
- 849 LES CATACOMBES DE ROME. — *La sculpture
et les arts mineurs*.....
Maurice Besnier,
Professeur à l'Université de Caen.
- 859 TABLE DES MATIÈRES.....
Année 1903-1904

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN & C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1904

Tous les droits de reproduction sont réservés.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS, 15, rue de Cluny

DOUZIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

ABONNEMENT, UN AN	{	France.	20 fr.
		payables 10 francs comptant et le surplus par 5 francs les 15 février et 15 mai 1904.	
		Étranger	23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

Les Troisième, Quatrième, Cinquième, Sixième,
Septième, Huitième, Neuvième, Dixième et Onzième Années
DE LA REVUE

Chaque année. 20 fr.

Après onze années d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* Revue des Cours et Conférences : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord elle est *unique* en son genre ; il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire, littérature étrangère, histoire du théâtre*, les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous n'hésitons pas à passer même la frontière et à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la Revue des Cours et Conférences est à bon marché : il suffira

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

Les poètes secondaires du XVIII^e siècle.

Cours de M. ÉMILE FAGUET,

Professeur à l'Université de Paris.

Watelet; ses œuvres (suite).

Nous avons interrompu notre dernier entretien sur l'œuvre du poète artiste Watelet au milieu de son poème intitulé *l'Art de peindre*. Vous vous rappelez que les deux premiers chants étaient consacrés au dessin et à la peinture. Je vous ai fait remarquer que Watelet ne s'était pas astreint à parler seulement dans chaque chant de ce qu'il s'était proposé de traiter, qu'il avait voulu mêler aux préceptes tout à fait techniques des morceaux destinés à réveiller l'attention du lecteur, des tableaux, des épisodes, des descriptions, et que ces tableaux, ces descriptions générales n'étaient jamais très bien rattachés à l'objet propre du chant. Toujours est-il que ces morceaux en quelque sorte extérieurs à l'œuvre, petites illustrations en marge, sont plus nombreux dans les deux derniers chants que dans les deux premiers.

Le troisième chant est consacré à l'invention pittoresque et le quatrième à l'invention poétique. Qu'entend par là Watelet? Ce n'est pas très net. En réalité, il n'est question d'invention que dans le quatrième chant. Dans le troisième, il est question surtout de composition. Watelet examine comment un tableau peut et doit être composé, quelles idées président à la composition d'un tableau. Si ce que je dis là était une critique,

Watelet se défendrait facilement en disant que l'invention pittoresque consiste à avoir des idées pittoresques, c'est-à-dire telles que la composition générale du tableau amuse notre goût par la variété des attitudes et des couleurs, par leur harmonie, par leurs contrastes. A certains égards, le troisième chant est donc le plus technique de tous. Comme les idées de la composition sont différentes selon qu'on peint au pastel, à l'huile, à la gouache, à la détrempe, à la fresque, il faut un peu définir ces différents genres : c'est ce que fait Watelet avec beaucoup de soin. Mais, comme je me suis amusé dans ma dernière leçon à relever les vers joliment techniques de Watelet, je chercherai aujourd'hui autre chose dans le troisième chant de *l'Art de peindre*. Il y a dans ce troisième chant quelques vers sur l'application que l'artiste doit faire des préceptes donnés au commencement du chant. Il en résulte des tableaux qui ont une certaine valeur ; par une espèce de coquetterie, l'auteur a voulu montrer qu'il était capable d'être un peintre autrement que le pinceau à la main :

Voulons-nous nous fixer, notre corps se dispose
 A pencher vers le point où son poids se repose.
 Un côté plus chargé semble s'appesantir ;
 Il s'affaisse ; un contraste alors se fait sentir ;
 La figure devient pittoresque, inégale,
 Sans être moins d'aplomb sur la ligne centrale.
 Tel paraît ce Troyen qui porte à son vaisseau
 D'Anchise et de ses Dieux le précieux fardeau.
 A ce poids qu'il chérit, dans sa démarche libre,
 Son corps qu'il tient penché fait un juste équilibre.
 Avance-t-il un bras, l'autre opposé conduit
 Ce fils jeune et tremblant qui pas à pas le suit.

Ce dernier vers, par sa sonorité, par sa contexture, peint certes de façon très pittoresque l'objet qu'il veut représenter. Au reste, Watelet a fait un heureux choix, et les tableaux qu'il a mis dans son œuvre pouvaient, en effet, être peints également par la plume ou par le pinceau :

Galatée, au berger qui vole sur ses pas,
 Se dérobe, en marquant qu'elle ne le fuit pas.
 Sa course est un moyen de l'attirer près d'elle :
 Son action l'éloigne et son désir l'appelle.
 Voyez dans leurs efforts ses membres contractés,
 Soumis à son projet, dévoiler ses beautés.
 Son corps suit à la fois, esclave volontaire,
 La loi de la nature et le désir de plaire.
 Quelle grâce n'ont pas, dans leurs mouvements,
 De ce corps déployé les doux balancements !

Ces vers ne sont pas du tout méprisables; ils sont élégants et précis; ils disent bien ce qu'ils veulent dire, et, en même temps, ils le peignent.

Samson veut renverser un temple où, dans ses jeux,
Le Philistin insulte au guerrier malheureux;
Pour finir en héros sa triste servitude,
Hors d'aplomb il s'élance, et, dans cette attitude,
Son corps du mouvement tire un poids plus qu'égal
Au poids qu'aux Philistins il va rendre fatal.
Ainsi donc la nature, à l'insu de nous-mêmes,
Par un secret pouvoir nous plie à ses systèmes,
Et, simple, elle produit par les mêmes efforts
La sûreté, la grâce et la force des corps.

Voilà d'excellents vers didactiques mêlés à des vers pittoresques tout à fait distingués.

Dans le quatrième chant, Watelet s'attaque à l'invention poétique. Ce n'est plus l'art de composer, l'art de grouper les mouvements, mais l'art de trouver des sujets. Comme ces sujets appartiennent à la fois à la littérature et aux beaux-arts, le quatrième chant s'écarte un peu de l'objet du poème. C'est ainsi que Watelet peint les quatre âges de l'homme, ce qui est un peu un hors-d'œuvre; mais le morceau est assez heureux, et Watelet s'est efforcé de faire cette description plutôt congruente à l'art de peindre que pertinente à l'art littéraire :

Chaque saison diffère et chaque âge a ses traits ;
Le printemps a ses fleurs; l'enfance a ses attraits ;
L'été ses feux brûlants, et l'ardente jeunesse
Ses passions, ses goûts, sa chaleur, son ivresse.

Esclave des désirs, en proie à leurs caprices,
C'est le temps de l'excès des vertus et des vices ;
C'est l'âge des talents et des nobles travaux,
Le moment des succès, la saison des héros.

Les vers de Boileau, avec lequel Watelet lutte en ce moment, sont plus précis, plus nets et plus vigoureux, mais non plus agréables. Il y a là plus de chaleur que dans Boileau, ce qui n'était pas inutile, et il y a presque autant de précision.

Je trouve un petit détail à relever, et même à discuter. Watelet a essayé une comparaison rapide et même une identification sommaire entre les grands peintres et les grands poètes; il n'a pas trop mal choisi les traits du parallèle, sauf pour quelques détails :

Dans le calme profond, Vénus, sortez des ondes;
Grâces, qui la suivez, embellissez les mondes;

Régnez sur la nature ; en mille aspects divers
 Multipliez vos traits, pour orner l'univers.
 Et vous, de nos secrets sublimes interprètes,
 Artistes éloquents, coloristes poètes,
 Homère, le Corrège ; Albane, Anacréon ;
 Virgile, Raphaël ; Michel-Ange, Milton,
 Apprenez aux mortels empressés sur vos traces
 Le pouvoir du génie et le charme des grâces.

Ce passage est intéressant, mais n'est pas toujours heureux. « Michel-Ange, Milton... » me platt infiniment : il y a entre ces deux génies des analogies qui ne sont pas superficielles. Il est vrai, d'autre part, que Raphaël fait penser à Virgile, et que Virgile, toutes les fois qu'il peint, rappelle Raphaël. « Albane, Anacréon... » est un peu dur pour l'Albane ! Anacréon, ou, du moins, ce que nous avons sous son nom, a de la grâce, une grâce un peu maniérée, et c'est tout. Mais ce qui me confond d'étonnement, c'est le premier exemple : « Homère, le Corrège... ». Evidemment le Corrège, peintre des grâces et de la volupté, au pinceau souple, adroit et séducteur, n'a aucun rapport avec Homère, et le Corrège, roi des raccourcis, n'a par là non plus aucune ressemblance avec le bon Homère.

Ce que j'aime le mieux dans le quatrième chant, c'est une définition esthétique de la peinture. Watelet a voulu donner de la peinture cette idée, qu'elle est rivale de la poésie par les suggestions qu'elle donne. Il a voulu dire que la peinture, comme la poésie, ébranle l'imagination de coups puissants et profonds qui font que l'imagination va plus loin que l'objet qui l'a mise en mouvement. La peinture est suggestive autant que la poésie. C'est ce que j'entends, par définition esthétique. Au point de vue du beau, que fait la peinture ? C'est ce que Watelet va dire :

Vous, Fable ingénieuse, aimable enchanteresse,
 Que produisit l'Egypte et qu'adopta la Grèce ;
 Renaissez à ma voix, peuplez les éléments ;
 A des êtres moraux prêtez des mouvements.
 Inconcevable effet, énergique éloquence,
 Où l'esprit à l'esprit parle dans le silence !
 Ce qu'on vit exister, et que le temps jaloux
 Crut détruire à jamais, se reproduit pour vous ;
 Ce qui n'exista point, ces poétiques songes,
 Ces êtres incréés, ces aimables mensonges,
 Emblèmes des plaisirs, prestiges séduisants,
 Réalités, produits, viennent charmer les sens.

Quand Watelet n'aurait qu'écrit ces vers, où il montre les effets de la peinture, il aurait mérité d'être mentionné.

Je vous dirai maintenant quelques mots de l'*Essai sur les*

Jardins. Cet *Essai* a un petit intérêt historique : il est de 1774, du moment où les esprits commençaient à se détourner de l'art des jardins du xvii^e et du xviii^e siècle, et se tournaient du côté de l'art des jardins tel qu'on l'entendait en Angleterre, du jardin pittoresque, où un certain abandon (très surveillé) remplace la symétrie et la sévérité des lignes. Tout le petit traité de Watelet est corrigé dans ce sens. J'ai cherché à savoir si Watelet suivait une mode déjà déterminée ou si la mode était venue après son œuvre : il semble que Watelet ait plutôt précédé. Son petit traité, écrit entre 1770 et 1774, a été plutôt une cause qu'un effet. Quoi qu'il en soit, l'*Essai sur les Jardins* est un éclatant, énergique et aimable manifeste en faveur de l'art nouveau.

Watelet commence par quelques pages gracieuses sur l'amour des citadins pour la campagne : elles se sentent un peu de J.-J. Rousseau ; mais elles sont d'un genre un peu mou, un peu affecté. Le style cependant est agréable dans sa nonchalance : « Le besoin de se soustraire au mouvement pénible qui s'établit et s'accélère dans les sociétés renaît souvent dans l'âme agitée des hommes ; et c'est principalement au retour de la saison où la nature semble se reproduire que tout les porte à jouir des bienfaits qui leur sont offerts. C'est dans ces moments qu'entraînés hors des murs qui les emprisonnent, et semblables à des captifs échappés, ils se répandent dans les lieux spacieux et aérés. On les voit errer autour des villes, monter les coteaux, courir après un air plus pur que celui qu'ils respiraient... Ils obéissent ainsi aux intentions de la nature ; elle leur sourit, les encourage et leur dit : « Ah ! dérobez-vous à cette agitation qui vous épuise, à ces passions exaltées qui fatiguent votre âme, à ce tourbillon dont la vapeur épaisse vous oppresse. Venez, venez respirer ; venez recevoir les douces influences de ce bel astre qui vous rend tous vos droits à l'égalité, puisqu'il n'éclaire et n'échauffe pas plus l'homme puissant et l'homme riche que le faible et le pauvre... » Nous voilà tout à fait dans du Jean-Jacques, beaucoup moins énergique et pittoresque, mais en tout cas dans son esprit et dans sa manière, puisque nous trouvons la prosopopée et même la prédication de l'égalité !

Comment les hommes rendront-ils la campagne agréable ? Watelet fait une description de la vie pastorale ou plutôt d'une ferme et d'une ferme d'opéra comique. D'avance, il trace le plan du hameau de Trianon ; il me semble que voilà le Trianon rêvé, et Marie-Antoinette pourrait bien avoir lu l'*Art des Jardins* : « Autour de la cour, diverses issues m'engagent à étendre ma curiosité. Ici, des cours particulières sont destinées aux animaux

de travail, à conserver sous des hangars les ustensiles. J'aperçois des sentiers extérieurs. J'y vois de la verdure, des arbrisseaux et des fleurs. C'est un appas pour m'engager dans différentes routes que je trouve bordées de gazon et d'arbres. Ces routes pénètrent dans des pâturages couverts de bestiaux. Elles se dirigent vers de petits bâtiments qui, placés comme au hasard dans ce bocage, semblent, en excitant ma curiosité, se disputer l'avantage de déterminer mon choix. Des courants d'eau, qui fertilisent les pâturages, croisent ou suivent les sentiers qui s'offrent à moi ; et des petits ponts simples, mais variés dans leurs formes, me donnent passage... Une laiterie n'est pas loin, ombragée par des peupliers touffus, rafraîchie par le voisinage d'une eau courante, offrant surtout ce qu'un établissement champêtre produit de plus délicat et de plus agréable, elle autorise quelque recherche de plus : une propreté indispensable peut en faire excuser l'excès... Un enclos fermé d'une palissade d'épines à fleurs contient les ruches. L'enclos est tout entier consacré aux plantes et aux fleurs qui conviennent aux abeilles... » Si ces lignes avaient été écrites en 1780, on aurait dit qu'elles étaient une description du Trianon.

Watelet s'est ingénié à faire une théorie en trois points de l'art des jardins et de ce qui, dans les jardins nouveaux, constitue l'élément d'agrément. Il faut, dans les jardins tels que les entend Watelet, du pittoresque, du poétique, du romanesque. Le pittoresque, vous venez de voir ce que c'est : quelque chose de varié, de facile, d'aisé, de rustique, qui semble suivre le mouvement de la nature. Le pittoresque, c'est la nature : il faut simplement réunir dans le même endroit ce que la nature disperse sans aucun choix.

Qu'est-ce que le poétique ? C'est ce que j'appellerai, pour mon compte, l'architectural, c'est ce qui reste dans les jardins nouveaux de l'ancienne manière. Des statues disposées symétriquement à travers les arbres, voilà Versailles ; des statues placées sans ordre dans la verdure, voilà la conception de Watelet : « On emploie quelques édifices, quelques monuments et des approximations de sites et d'accidents. On élève donc des fabriques, on place des figures, on trace des inscriptions. Mais, si ces accessoires poétiques peuvent ajouter au plaisir des imaginations flexibles et des hommes instruits, convenons qu'ils n'offrent au plus grand nombre que des singularités... » Et Watelet en vient à trouver peu à peu qu'il vaut mieux se passer du poétique, et il le dit nettement : « Les scènes poétiques, dont je viens de parler, font sentir, bien plus que les scènes simplement pittoresques et pas-

torales, le défaut de mouvement et d'action, défaut qui les rend froides ou ne leur permet qu'une impression légère et fugitive. La perfection de ce genre demanderait vraisemblablement des pantomimes assorties... » Donc Watelet a fait la concession qu'il fallait à un élément poétique, c'est-à-dire sculptural et architectural ; puis il a repris ce qu'il avait concédé.

Que va-t-il dire maintenant, quand il parle du romanesque ? Il entend par romanesque le romantique. Le texte de Watelet que je vais lire est un des plus capables de montrer ce que les hommes avant le romantisme ont entendu par romantisme. Ils ont entendu par là certains éléments qui donnent une impression de terreur, de pitié, de mélancolie ou même de frayeur et de désespoir. C'est ce que les Français, à la fin du XVIII^e siècle, appellent le romanesque, un peu avant l'avènement du romantisme proprement dit et même dans les premiers temps du romantisme. En somme, c'est le romanesque violent, le romanesque des *Nuits* d'Yung. En nous souvenant de cette définition de Watelet, nous comprendrons ce qu'il dit et ce à quoi il pense, et nous ne trouverons plus bizarres certains écarts d'imagination. Le chapitre de Watelet sur le romanesque est, du reste, du goût le plus faux ; c'est que Watelet est en train d'observer et de produire une révolution dans l'art des jardins. Cette révolution, comme toutes les autres, commencera par des excès : elle voudra non seulement qu'on abandonne la symétrie et qu'on aille chercher le rustique et le rural, mais encore qu'on demande au romanesque le plus aigu des éléments de plaisir : « Le romanesque embrasse tout ce qu'on a imaginé et tout ce qu'on peut inventer encore. Par cette raison, l'effet en est plus incertain... Les idées romanesques appartiennent, pour ainsi dire, à chacun en propre, et elles tendent par ces raisons plus directement au dérèglement de l'imagination et aux égarements du goût, car il ne faut pas perdre de vue ce principe, applicable à tous les arts, que leurs productions sont d'autant plus sujettes aux atteintes du mauvais goût qu'elles sont consacrées à des usages et à des intentions plus personnelles... Mais, pour revenir à mon sujet, je conviendrai que des dispositions extraordinaires, fondées sur des idées même assez puériles, peuvent produire quelques moments d'une illusion piquante. Tel serait, par exemple, un lieu très sauvage où des torrents se précipiteraient dans des vallons creux ; où des rochers, des arbres tristes, le bruit des eaux répété par les autres multipliés porteraient dans l'âme une sorte d'effroi ; où l'on apercevrait des fumées épaisses, des feux sortant de quelques forges, de quelques verreries cachées ; où l'on entendrait les

bruits de plusieurs machines, dont les mouvements pénibles et les roues gémissantes rappelleraient les plaintes et les cris des esprits malfaisants. » Voilà un paysage ultra-romantique, destiné à produire un très grand ébranlement de l'imagination et surtout la terreur. Voilà ce que Watelet rêve pour suppléer à ce qu'il y avait de trop froid dans les anciens jardins. C'est le romantisme de Yung ou de tel autre poète anglais, qui gagne jusqu'à l'art des jardins : « Ces images d'un désert magique, d'un lieu propre aux évocations, auxquelles se joindraient les accidents et les sons qui conviennent, présenteraient un romanesque auquel la pantomime même ne serait pas nécessaire. En effet, l'imagination émue serait prête à la suppléer, et, dans l'instant où le jour s'obscurcirait, où les ombres de la nuit répandraient la tristesse qui leur est propre et les illusions qui les accompagnent, peu s'en faudrait qu'on ne crût voir dans ce désert des Démons, des Magiciens et des Monstres. » Nous sommes là dans le romantique le plus aigu.

Watelet ne s'en est pas tenu là : il a donné un petit exemple personnel de ce qu'il entend par l'art des jardins, en décrivant le sien. Le dernier chapitre de son livre intitulé : *Le Jardin français (Lettre à un ami)*, nous dépeint une maison de campagne qui longe la Seine, qui est entourée d'un bosquet, de grottes, où malheureusement se trouvent des statues et des rochers qui portent des inscriptions. Ce jardin est plein d'alexandrins et d'octosyllabes ; inscriptions, épitaphes y abondent, et rien ne rend un jardin funèbre comme cela, même lorsque les vers sont gentils :

De ce riant séjour, de ce paisible ombrage
Epreuvez les charmes secrets.
Infortunés, retrouvez-y la paix,
Heureux, soyez-le davantage.

Ici, il faut faire attention que, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, toutes les fois qu'un auteur, un homme, se promène à la campagne et vous fait part de ses rêveries, il a toujours un livre à la main. Il faut arriver à Chateaubriand pour ne pas trouver un livre dans la main du promeneur solitaire. Léonard lui-même, qui comprend la nature, n'a-t-il pas à peu près écrit ce vers :

Un La Bruyère en main, errait dans la nature ?

Ces gens, qui ne peuvent pas se plaire dans un vallon s'ils n'ont avec eux une inscription portative, ne peuvent avoir un jardin sans y mettre des inscriptions.

Watelet a fait la théorie du jardin anglais, à laquelle il faut que j'arrive enfin. C'est une espèce de manifeste contre le jardin français et en faveur du jardin anglais. C'est là que Watelet montre

pourquoi il faut que les jardins soient d'un art particulier : « L'architecture, dans la partie libérale de son art, a pour objet de rendre agréables toutes les parties d'un plan vertical. Le décorateur de jardins exerce ses talents pour embellir un plan horizontal. Le premier doit satisfaire le plus tôt et avec le moins d'effort possible le spectateur, qui ne destine à son plaisir que des regards et quelques moments. Le second ne doit découvrir que l'une après l'autre les beautés de son ouvrage à ceux qui consacrent à cette jouissance des heures entières. D'après des intentions si différentes, les plans simples, les formes symétriques, les proportions faciles à saisir seront préférés par l'architecte, tandis que les plans mystérieux, les formes dissemblables, les effets plus aperçus que leur principe, les accidents qui combattent la régularité offriront les moyens les plus favorables au décorateur. Une certaine indécision pleine d'agréments, cette négligence qui sied si bien à la nature seront les finesses de l'art des jardins. » Watelet, précis et profond, fait voir, par une différence même de principes entre les deux arts, quelle différence il doit y avoir entre leurs moyens.

Il vous manque seulement de connaître maintenant l'apostrophe contre le jardin français, la voici : « On verra dans les jardins les ornements factices préférés aux agréments naturels. Les arbres seront soumis à des formes et à des usages qui les défigurent. Les branches et les feuillages mutilés, et transformés en plafonds ou en murs, n'oseront végéter que sous les lois du fer... L'eau stagnera dans des bassins ronds ou carrés; elle sera emprisonnée dans des tuyaux pour attendre quelques instants de liberté de la main du fontainier. Le marbre, qui prétendra ennoblir par la richesse ce qui, dans la Nature, est bien au-dessus de la somptuosité, s'y montrera souvent dans un état de dépérissement qui contraste avec ses prétentions à la magnificence. Le triste bronze y ternira l'émail riant des fleurs. Des vases sans nombre, des statues imparfaites ou placées sans égard pour le caractère du lieu, ressembleront à des serviteurs inutiles, qui, par un faste malentendu, embarrassent les appartements d'un palais. »

Ainsi le petit traité de Watelet est comme encadré de deux tableaux : le Versailles de Louis XIV et le Trianon de Marie-Antoinette. Il y a autant de mauvais goût dans l'un que dans l'autre; mais, dans l'un, il y a un essai de fidélité à la nature : cela est une bonne intention dont il faut savoir gré à ses auteurs, et Watelet est un peu l'auteur du Trianon.

Watelet a eu un singulier honneur : ses idées sur les parcs et les jardins ont été, inconsciemment ou non, mises en relief par Victor Hugo dans une pièce fort diffuse et d'une rhétorique insup-

portable, mais dont se détachent heureusement quelques strophes.
Un chêne d'un ancien château royal parle au poète :

Ne me plains pas, me dit l'arbre ;
Autrefois, autour de moi,
C'est vrai, tout était de marbre,
Le palais comme le roi.

Je voyais la splendeur fière
Des frontons pleins de Césars,
Et des grands chevaux de pierre
Qui se cabraient sous des chars.

J'apercevais des Hercules,
Des Hébés et des Psychés,
Dans les vagues crépuscules
Que font les rameaux penchés.....

Une grille verrouillée,
Duègne de fer, me gardait ;
Car la campagne est souillée
Par le bœuf et le baudet,

L'agriculture est abjecte,
L'herbe est vile, et vous saurez
Qu'un arbre qui se respecte
Tient à distance les prés.....

Dans le parc froid et superbe,
Rien de vivant ne venait ;
On comptait les brins d'une herbe
Comme les mots d'un sonnet.

Les ifs, que l'équerre hébète,
Semblaient porter des rabats ;
La fleur faisait la courbette,
L'arbre mettait chapeau bas.....

Ces rois, ce bruit, cette fête,
Tout cela s'est effacé,
Pendant qu'autour de ma tête
Quelques mouches ont passé.

Moi, je suis content ; je rentre
Dans l'ombre du Dieu jaloux ;
Je n'ai plus la cour, j'ai l'autre ;
J'avais des rois, j'ai des loups.

Je redeviens le vrai chêne ;
Je crois sous les chauds midis ;
Quatre-vingt-neuf se déchaîne
Dans mes rameaux enhardis.....

J'ai pour jardinier la pluie,
L'ouragan pour émondeur ;
Je suis grand sous Dieu ; j'essuie
Ma cime à la profondeur.

Je suis sous le ciel qui brille
Pour la reprise des droits
De la forêt sur la grille
Et des peuples sur les rois.

Les vieilles splendeurs brisées,
Les ifs, nobles espions,
Leurs altesses les fusées,
Messeigneurs les lampions,

Tout ce beau monde me raille,
Eteint, orgueilleux et noir,
J'en ris et je m'encanaille
Avec les astres du soir.

P. A.

La civilisation attique du V^e au IV^e siècle.

Cours de M. ALFRED CROISSET,

Professeur à l'Université de Paris.

Un type d'épouse : Déjanire (Suite).

Nous avons déjà étudié le rôle de Déjanire et les sentiments que lui prête le poète, depuis le moment où s'ouvre la pièce jusqu'à la révélation de la terrible nouvelle qui doit amener la catastrophe. Nous avons vu Déjanire successivement seule ou en présence du chœur, livrée au regret de l'époux absent, et souhaitant anxieusement son retour, — puis avertie tout à coup qu'il revient vers son palais et va bientôt paraître devant elle, — enfin, et c'est le moment où nous avons commencé à lui donner toute notre sympathie, mise en présence des captives qu'amène le héros, et saisie de compassion à la vue de ces femmes malheureuses.

Depuis le moment où s'est montrée à ses yeux la femme qui est sa rivale encore insoupçonnée, l'émotion dramatique augmente, et les moindres paroles de la principale héroïne prennent un sens que nous avons essayé de mettre en lumière. Elle commence à

soupçonner quelque mystère, quand le messager Lichas ne lui répond qu'à mots couverts au sujet de l'une des captives, qu'elle a remarquée déjà pour sa jeunesse et sa beauté. Enfin, dans la dernière scène que nous avons analysée, c'est un second messenger qui vient inopinément lui révéler la vérité et contredire les assertions prudentes de Lichas. Les deux hommes sont mis en présence, et, peu à peu, Déjanire est obligée d'abandonner le reste d'espoir qu'elle avait pu retenir.

Mais, et c'est ici un trait de son caractère qui vaut d'être relevé, elle ne se contente pas d'une demi-certitude, elle ne se trompe pas elle-même, comme ferait une femme faible, en bornant sa confiance à celui qui la rassure ; elle veut tout savoir, parce qu'elle a la force de supporter la vérité, quelque dure qu'elle puisse être, et c'est elle-même qui presse Lichas d'être sincère.

A partir de ce moment, et dans toute la suite de son rôle, de nouveaux traits de caractère viendront s'ajouter à ceux que nous avons signalés jusqu'ici, pour constituer à nos yeux l'un des types de femmes les plus intéressants et les plus originaux qu'on puisse rencontrer dans le théâtre antique. Bonté, tendresse de cœur, fidélité, telles sont les qualités que nous avons pu surprendre en elle dans les scènes qui ont précédé ; celles qui vont maintenant s'offrir à nous sont encore d'un ordre plus élevé peut-être : — c'est l'énergie active et réfléchie que nous avons déjà reconnue chez la plupart des personnages de Sophocle, et, en particulier, chez les deux héroïnes que nous avons étudiées, Antigone et Tecmesse ; — c'est aussi la bonté, une bonté fondée non seulement sur un instinct naturel, mais sur cette raison du cœur qui se joint en elle si heureusement à la raison proprement dite ; — c'est aussi la possession de soi-même, qu'elle ne perd ni dans les moments d'incertitude et d'angoisse ni dans la certitude de son malheur ; — et c'est, au fond de tout cela, l'intelligence nette et pratique, qui lui fait comprendre et accepter la nécessité, qui la fait pénétrer dans les sentiments d'autrui comme dans les siens mêmes, et qui est, en même temps que sa bonté naturelle, la raison même et la justification de cette indulgence qu'elle va montrer jusqu'au bout envers ceux qui causent tous ses maux.

Plusieurs choses, dans sa conduite et dans la manière dont elle interprète sa propre infortune, sont faites pour nous surprendre, et paraissent isolées dans l'ensemble du théâtre grec. En particulier, cette possession de soi-même qui ne se dément à aucun instant, pas même dans les circonstances les plus tragiques, nous paraît d'une morale et d'une civilisation plus avancées. Elle nous fait penser à la différence qu'on a souvent signalée entre l'Iphigé-

nie de Racine et l'Iphigénie d'Euripide : chez celle-ci, l'on ne trouve guère qu'une résignation passive, un abandon de soi-même qui rend possible le sacrifice ; chez celle du poète français, au contraire, on remarque quelque chose de plus raffiné, pour tout dire, une possession de soi-même qui nous rappelle invinciblement ce que nous rencontrons déjà dans la Déjanire de Sophocle.

Chez cette femme, création d'un poète du v^e siècle, nous trouvons, dans l'union harmonieuse de l'intelligence et du sentiment, une espèce de stoïcisme avant la lettre, qui peut nous étonner au premier abord, mais qui en somme n'est pas étranger même aux premiers siècles de la civilisation grecque, et dont la plus vieille littérature nous offre des exemples. Dans les poèmes homériques eux-mêmes, nous pourrions découvrir quelques traces de cette élévation de sentiments, de cette élégance morale qui paraît corriger l'impulsion des instincts primitifs ; mais, nulle part plus que chez Sophocle, nous n'en trouverions des marques indiscutables.

Antigone nous en a déjà fourni un exemple intéressant ; en voici un autre dans Déjanire. Nous chercherons donc dans les citations que nous emprunterons au drame de Sophocle les manifestations de cette élévation morale, de cette éducation des sentiments, et nous verrons dans la dramatique situation que Sophocle a prise pour sujet de sa tragédie notre héroïne s'élever à ce degré de noblesse morale » qui lui fait concilier sa bonté naturelle, qui lui inspire l'indulgence, avec le souci de sa dignité menacée, grâce à l'exercice d'une intelligence droite et libre.

Nous avons laissé Déjanire en présence de Lichas, à qui, avec un courage tranquille, elle veut arracher la vérité qu'elle redoute. Elle lui fait prêter d'abord le serment d'être sincère, et tout de suite lui pose la question : « Quelle est cette jeune fille que tu viens d'amener ? » C'est alors que survient le second messager, dont l'altercation avec Lichas interrompt les questions de Déjanire. Puis, cet homme parti, elle se retourne vers Lichas, et cette fois, avec une autorité qui ne permet plus de réplique, elle renouvelle sa question :

DÉJANIRE

« Au nom de Zeus qui lance la foudre sur les bois qui couronnent la cime de l'OËta, ne me cache pas la vérité ! »

Et il est intéressant surtout de voir quels sont les arguments qu'elle invoque. Nous les avons brièvement cités ; il suffit d'en donner ici le sens : « Je ne suis pas une femme méchante, et je n'ai pas d'illusions ; je ne peux pas vouloir le malheur de ceux qui me

nuisent sans le vouloir ; car je connais la condition humaine, je comprends les fautes et je ne saurais être accessible à la jalousie ; je n'ai que le souci de ma dignité ; je ne ferai rien que ce qu'elle exige. » On reconnaît dans ses paroles, bien qu'elle n'insiste pas sur ses propres sentiments, cette intelligence qui s'exerce pour dominer les impulsions de l'instinct, tout en laissant au sentiment sa force et sa grâce.

Déjanire sait quelles raisons générales doivent gouverner sa conduite : « Je ne suis pas une femme ignorante de la condition humaine, et qu'il n'est pas dans la nature que l'on puisse se réjouir toujours des mêmes choses ». Elle connaît aussi la puissance du sentiment et trouve dans cette connaissance la force de supporter les injustices autant que sa dignité le permet. « Celui qui résiste à l'amour et veut entrer en lutte avec lui a perdu le sens, car l'amour règne à son gré même sur les dieux. » C'est cette même puissance de l'amour que chantait Sophocle dans le chœur d'*Antigone* bien connu : « Eros, dieu invincible entre les dieux, toi qui subjugues les puissants de la terre et reposes sur les joues délicates de la jeune fille, qui traverses les mers et visites la cabane des bergers, nul parmi les hommes éphémères n'échappe à tes traits... » Cette idée deviendra chez Euripide un thème favori ; pour Sophocle, l'amour, l'amour invincible, ne constitue pas encore le fond du drame, mais c'est une loi de l'humanité que le poète ne méconnaît pas.

Mais il y a quelque chose de plus dans les paroles de Déjanire ; il faut voir comment se termine cette invocation à l'amour : « Il règne même sur les dieux, dit-elle, et sur moi-même ; comment le nier ? » Sa grandeur d'âme la conduit à s'assimiler elle-même à son adversaire, au lieu de la condamner tout de suite, avant même toute réflexion. Elle est très éloignée non seulement de l'égoïsme vulgaire et injuste, mais même de l'égoïsme du sentiment, plus légitime peut-être.

Puis elle explique avec plus de netteté encore les raisons de son indulgence : « Je serais une insensée, si je faisais un crime à mon époux de la passion qui le dévore, ou si j'accusais cette femme, qui ne m'a fait aucun outrage, etc... »

C'est la première fois peut-être dans la littérature grecque qu'apparaît avec tant de force et de netteté cette théorie de l'amour tyrannique, qui allait avoir une si grande fortune dans les morales et les littératures postérieures. Déjà, sans doute, dans certaines œuvres de la poésie lyrique, dans les chants Lesbiens en particulier, on pourrait surprendre l'expression d'un amour dominateur et qui réduit une âme à sa merci ; mais c'est là plutôt

la description du sentiment même qu'éprouve le poète, le témoignage personnel qu'il nous donne des impressions qui le dominent, de l'esclavage qu'il subit. Cette même idée, érigée en théorie générale, cette philosophie qui, s'élevant au-dessus du sentiment personnel, voit dans l'amour une des grandes lois du monde, — mieux encore une des forces de la nature, ne devait être vulgarisée et exprimée avec toute sa force qu'à une époque plus avancée de la civilisation antique. Nous en trouvons l'expression éloquente et poétique dans les beaux vers de Lucrèce, dans son invocation à Vénus, déesse de l'amour et déesse de la nature :

. Hominum divumque voluptas,
Alma Venus, cœli subter labentia signa
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras; per te quoniam genus omne animantum
Concipitur.
Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas, etc.

C'est là l'expression philosophique de cette idée que Sophocle exprimait déjà dans le fameux chœur d'*Antigone* que nous avons rappelé. C'est le développement de cette théorie qui conduira Euripide à faire de l'amour un facteur important de l'action tragique : il nous montrera l'être humain pris par l'amour comme par une folie, par une maladie divine, qui le pousse à toutes les catastrophes.

Une application curieuse de cette même théorie se trouve dans l'apologie d'Hélène de Gorgias. Hélène n'est pas coupable, dit en substance le sophiste, car elle a quitté sa patrie et son époux malgré elle. En effet, — ou bien elle a été emmenée de force, et alors elle n'était pas libre ; — ou bien elle a été séduite par le charme des paroles, et n'était alors pas moins contrainte, car il n'est personne qui puisse résister aux sortilèges de la rhétorique, forte comme l'amour ; — ou bien elle était dominée par l'amour, et la passion lui enlevait sa liberté, par suite sa responsabilité.

Plus simplement peut-être, et avec le pathétique qui convient à la situation, Déjanire dit à Lichas : « L'amour règne à son gré, même sur les dieux ; il règne sur moi-même et sur d'autres comme sur moi. » Ces « autres », qui sont-ils, sinon Héraclès lui-même et la jeune Iole, la rivale, que Déjanire va excuser d'un mot : « Je serais une insensée, si je faisais un crime à mon époux de la passion qui le dévore, ou si j'accusais cette femme, qui ne m'a fait aucun outrage » ?

Les paroles qui suivent sont aussi fort intéressantes au point de vue de l'évolution des notions morales dans l'antiquité grecque. Déjanire presse Lichas de dire la vérité : « Si c'est par obéis-

sance que tu mens, tu fais là un triste apprentissage, ou si c'est toi-même qui te formes au mensonge, tu n'y gagneras rien.» C'est d'abord l'idée de la franchise, de la sincérité, qui, quelques siècles plus tôt, eût bien peu préoccupé la conscience grecque. On connaît le caractère traditionnel d'Ulysse, le héros menteur, qui n'en était pas moins pour cela un héros. C'est plus tard, peut-être grâce aux progrès mêmes de la conscience morale, aussi sans doute avec le développement des démocraties grecques, où le rôle de la parole était si considérable que le mensonge y pouvait devenir un véritable fléau, que la notion de franchise, le sentiment de la parole d'honneur, devait trouver place dans la conscience publique.— En second lieu, nous devons remarquer, une fois de plus, cet appel à l'intérêt, au calcul, qui, dans l'esprit d'un Grec, suivait immédiatement les considérations purement morales. Quand un personnage, fût-il le plus admirable des héros, se dispose à quelque acte de générosité, quand un sage donne des conseils et veut persuader ce qui est bien, il en vient inévitablement à la considération de l'avantage, de l'intérêt personnel : ceci est bien, et, en outre, c'est avantageux ; cela serait mal, et, du reste, on n'y gagnerait rien : c'est ainsi que raisonne même une héroïne telle que Déjanire.

Mais c'est un noble motif qui pousse Lichas à cacher la vérité ; d'où l'insistance que doit mettre Déjanire à le persuader : « Dis-moi donc toute la vérité ; car, pour un homme libre, il est honteux d'être appelé menteur. Quant à me tromper, tu ne peux le prétendre : une foule de témoins, à qui tu as parlé, sont prêts à m'instruire. »

Les vers suivants nous montrent encore la délicatesse morale de cette femme, en même temps que ses qualités de cœur : « Mais qu'y a-t-il donc de terrible à savoir la vérité ? Héraclès n'en a-t-il pas aimé beaucoup d'autres ? Or, jamais aucune de ces femmes ne reçut de moi ni une mauvaise parole ni un outrage. Il en sera de même pour celle-ci, dût-il se consumer d'amour pour elle ; car moi-même j'ai été saisie de pitié (et ici nous devons nous rappeler la scène où Déjanire s'apitoyait sur le sort des captives), en voyant combien sa beauté lui avait été funeste, et qu'elle était, sans le vouloir, la cause de la ruine et de l'esclavage de sa patrie. » Ainsi le sentiment altruiste, dirions-nous aujourd'hui, ou, plus simplement, la sympathie éclairée persiste au milieu même des angoisses et de la douleur. Cette femme se possède jusque dans le désespoir, et sa volonté intelligente, dominant en elle les impulsions de l'instinct, lui permet de garder aux autres sa pitié et sa tendresse de cœur.

Au reste, elle ne se résout pas à ignorer : « Je te le répète, dit-elle encore à Lichas, tu peux mentir avec tout autre ; mais, avec moi, ne manque pas d'être sincère. » — « Rends-toi à de si sages conseils », dit à son tour le chœur, dont l'approbation n'est pas insignifiante, puisqu'elle reproduit évidemment celle du public lui-même et du poète. — Mais les paroles de Lichas sont particulièrement intéressantes à ce point de vue : « Je l'avouerai, ô maîtresse chérie, puisque je vois que, mortelle, tu as les sentiments d'une mortelle... » La conduite de Déjanire est justifiée au point de vue moral par tout ce que nous avons dit jusqu'ici ; elle l'est au point de vue religieux, en vertu de cette idée que l'être humain ne peut prétendre ni au bonheur absolu ni à la perfection, et qu'il doit, pour plaire aux dieux, pour ne pas enfreindre la loi de la Némésis, s'accommoder de sa condition, « qui ne lui permet pas (ce sont les paroles mêmes que prononçait tout à l'heure Déjanire) de se réjouir toujours également ».

Lichas avoue donc maintenant toute la vérité : « Puisque je vois que, mortelle, tu as les sentiments d'une mortelle, et que tu es pleine d'indulgence, je te dirai toute la vérité, et ne cacherai rien.... Oui, ce héros, invincible contre tous ses ennemis, s'est laissé subjuguer par cet amour. »

Pas un gémissement, pas une lamentation n'échappe à Déjanire : elle est préparée à tout ; et ses premiers mots font voir qu'elle n'a pas changé de sentiment. Mais nous allons voir aussi qu'elle n'est pas passive et résignée ; elle souffre, mais résiste à sa douleur pour chercher un remède. Il semble que, pendant le discours même de Lichas, elle ait réfléchi à ce qu'elle devait faire, en femme avisée et résolue, et, dès sa première réponse, nous voyons qu'elle songe à quelque moyen de regagner l'infidèle ; les présents dont elle parle nous font déjà soupçonner qu'elle a quelque idée en tête.

DÉJANIRE

« Mon intention est d'agir ainsi (de se montrer toujours bienveillante pour la captive sa rivale), et je n'irai pas volontairement aggraver mes maux, en luttant follement contre les dieux. Mais rentrons : je veux te donner des instructions pour mon époux, et lui préparer des présents, en retour de ceux qu'il m'envoie ; tu ne dois pas partir les mains vides, toi qui es venu avec une telle escorte. »

En femme grecque, intelligente, avisée, pratique, elle a, sur-le-champ, cherché quelque moyen d'échapper à son malheureux sort, elle a réfléchi avant de s'abandonner à la douleur. Tout cela, du

reste, sans ostentation, sans éclat. Elle parle à mots couverts, peut-être par une discrétion naturelle devant Lichas, sans doute aussi conformément à ce trait de l'esprit grec qui se plaît à l'équivoque, au ton énigmatique. Enfin, il est à peine besoin de remarquer le calme avec lequel elle répond à la révélation terrible, la froideur voulue de sa réplique, qui devait être d'un très grand effet à la représentation.

Sur ces mots, elle quitte la scène. Un chant du chœur occupe ce que nous appellerions l'entr'acte. Au début de l'acte suivant, c'est encore Déjanire qui est en scène. Mais ce n'est plus devant Lichas, qui pouvait encore paraître attaché à Héraclès et peu propre à recevoir les confidences de l'épouse délaissée, c'est devant les jeunes filles du chœur qui sont ses amies, que Déjanire va de nouveau exprimer ses sentiments : et, cependant, elle ne s'abandonnera pas encore tout à fait. En exposant à ses compagnes ce qu'elle a l'intention de faire pour reconquérir l'amour d'Héraclès, elle craint d'être prise pour une femme jalouse qui médite quelque vengeance ; aussi elle proteste encore qu'elle n'a que de bonnes intentions, que, comme elle le disait ingénument à Lichas, elle n'est pas une femme méchante, et qu'elle n'en veut qu'au bonheur et à l'amour de son époux. Nous laisserons de côté, dans cette longue tirade de Déjanire, ce qui ne se rapporte pas directement à l'étude du caractère de l'épouse. « Je viens, dit-elle, mes chères amies, vous faire part du projet que je médite, et aussi déplorer avec vous mes infortunes. Car ce n'est pas une vierge, non, c'est une épouse que j'ai reçue dans ma maison..., et maintenant nous voilà deux pour une même couche, destinées aux mêmes embrassements. » Et à cette pensée, malgré la retenue et la réserve qu'elle doit s'imposer devant ces jeunes filles, malgré aussi la profondeur de son affliction, elle ne peut se retenir d'un semblant d'ironie à l'adresse de ce volage héros : « Tel est le salaire dont le fidèle et brave Héraclès, *comme je l'appelais*, paye les soins d'une longue union. » Signalons encore ici, en passant, cette idée du droit qu'acquiert l'épouse sur l'époux par l'amour et le plaisir qu'elle lui donne. Nous en avons déjà, du reste, relevé l'indication précise dans le rôle d'une autre épouse sophocléenne, Tecmesse.

Mais Déjanire se reprend aussitôt après ce sourire douloureux et redevient doucement indulgente : « Je ne saurais pourtant m'irriter des folles et nombreuses passions auxquelles il est sujet ; mais quelle femme pourrait vivre sous un même toit avec sa rivale, et consentir au partage de son époux ? Car, je le vois, sa jeunesse et ses charmes se développent, et les miens se flétrissent.

L'œil de l'homme aime à ravir la fleur, et dédaigné la beauté qui se flétrit. Je crains donc qu'Hercule ne me laisse plus que le nom d'épouse, et ne réserve à l'autre son amour. »

Avec toute la réserve et la modestie qu'elle s'impose, Déjanire montre pourtant une clairvoyance et une finesse de sentiments remarquables ; elle ne se fait aucune illusion et analyse avec une rigueur impitoyable sa propre souffrance. Elle souffre surtout dans sa dignité de femme et d'épouse ; c'est son honneur et aussi quelque peu sa sécurité, non pas un bas désir de vengeance, qui lui commande d'agir et de tenter un remède. « Comme je l'ai dit, continue-t-elle, la colère ne convient pas à une femme sensée ; mais, chères amies, le remède que j'ai pour calmer ma douleur, je vais vous le dire. »

C'est alors qu'elle raconte comment elle a reçu jadis du centaure Nessos, blessé d'une flèche d'Héraclès, quelques gouttes du sang de sa plaie. En mourant, le centaure lui a révélé que ce lui serait un philtre puissant « pour charmer le cœur d'Héraclès et le forcer de n'aimer aucune femme plus que son épouse ». On sait comment se réalisera la prophétie, et comment l'événement en résoudra l'ambiguïté. Quoi qu'il en soit, Déjanire a teint de ce sang précieux une tunique qu'elle va envoyer à Héraclès : c'est là le présent dont elle parlait naguère à Lichas. Mais ce qui est surtout intéressant dans la manière dont Déjanire en parle, c'est l'insistance qu'elle met à bien persuader au chœur qu'elle est de bonne foi, et qu'elle croit à l'excellence du sortilège : « J'ignore, dit-elle en terminant, et veux toujours ignorer un art funeste (la magie), et je déteste celles qui le pratiquent ; mais si par hasard au moyen de ce philtre je puis triompher de ma rivale et ramener Hercule par ce charme, le voici tout préparé : mon entreprise vous paraît-elle vaine ? Je renoncerai à ce projet. »

Le chœur l'approuve ; elle va donner la tunique à Lichas, pour qu'il la remette au héros. Mais, en même temps, elle lui fait des recommandations qui méritent de nous arrêter :

DÉJANIRE

« Pars à l'instant ; car tu sais bien en quel état les choses sont dans ce palais.

LICHAS

« Je le sais, et je dirai à Héraclès que tout va bien.

DÉJANIRE

« Tu as vu aussi l'accueil affectueux que j'ai fait à la jeune étrangère ? »

LICHAS

« Oui, et je m'en suis réjoui. »

Sur ces mots, Lichas fait sans doute un mouvement pour sortir ; Déjanire, prête à ajouter une dernière recommandation, s'arrête tout à coup et se reprend : « Que dire encore ? — Non (elle a été sur le point de laisser échapper un mot de regret, une marque du désir qu'elle a de son époux ; mais sa dignité d'épouse délaissée et sa délicatesse féminine apparaît dans les mots qui suivent) : non, je ne veux pas que tu lui parles du désir que j'ai de le revoir, avant de savoir si je suis moi-même désirée par lui. »

Après un nouveau chœur, l'action se précipite ; un fait s'est produit qui a épouvanté Déjanire : elle avait pris pour teindre la tunique un flocon de laine qui, sous ses yeux, s'est embrasé tout d'un coup et s'est dissipé en fumée . « Dans ma détresse, dit-elle au chœur, je ne sais que penser, et je me vois coupable de quelque crime affreux. » Elle n'ose d'abord exprimer ce qu'elle soupçonne, mais enfin sa propre réflexion l'amène à comprendre. « Quelle raison aurait eue ce monstre, en mourant, de me montrer de l'affection, à moi qui causais sa mort ? Non, il m'a flattée d'espoir, afin de perdre celui qui l'avait percé de ses flèches. Hélas ! je le comprends trop tard, quand le mal est sans remède. C'est moi seule, infortunée, si mon pressentiment ne m'abuse, qui l'aurai fait périr !... » Mais elle ne s'en tient pas à l'expression de son désespoir ; une résolution déjà se fait jour dans son esprit, et elle ne craint pas de s'engager devant les jeunes filles du chœur : « Je suis résolue, s'il lui arrive malheur, de mourir aussi, du même coup. » Et elle finit par cette déclaration, qui est bien d'une femme grecque et d'une héroïne de Sophocle : « Vivre déshonorée n'est pas supportable, pour une femme qui s'honore de n'être pas née méchante. »

Ainsi jusqu'au bout, dignité, droiture et surtout pleine conscience et pleine possession de soi-même : voilà les traits qui distinguent cette âme d'élite.

Au moment où elle est livrée à ses inquiétudes, arrive son fils, Hyllos, qui va les confirmer ; il a vu son père en proie aux tortures causées par la tunique de Nessos. Après le dialogue pathétique de la mère et du fils et le récit d'Hyllos, que reste-t-il à

faire pour Déjanire, accusée par son propre fils ? Que va-t-elle répondre ? C'est ici que le poète se sert d'un jeu de scène qui devait être d'un grand effet, et qu'il a repris en d'autres circonstances : Déjanire sort sans dire un mot. En effet, il n'est pas besoin de paroles. Elle a annoncé son intention de mourir si Héraclès mourait. Nous savons donc qu'elle va se donner la mort. Et Sophocle a soin de souligner cet effet dramatique par les paroles du chœur : « Pourquoi te retires-tu sans parler ? Ne vois-tu pas que ton silence même t'accuse ? » Elle ne répond rien. C'est ainsi, du reste, que, dans *Antigone* (vers 1238), la femme de Créon quitte la scène pour mourir ; c'est ainsi encore que sort Jocaste, dans *Œdipe roi* (vers 1061) ; mais cette attitude ne pouvait convenir à nulle autre peut-être mieux qu'à cette femme dont nous n'ignorons pas la fermeté et la force d'âme. Connaissant le caractère de Déjanire et l'engagement qu'elle a pris, nous savons que nous l'avons vue pour la dernière fois : en effet, un instant après, la nourrice vient faire au chœur le récit de sa mort. Cependant il convient d'ajouter quelques mots sur les scènes qui vont suivre, ou du moins sur un passage important de la scène où Héraclès mourant se trouve en présence de son fils Hyllos. En effet, le poète ne pouvait finir sa pièce sans présenter au public la justification de Déjanire et sans la faire absoudre aux yeux mêmes de celui qu'elle a tué. Aussi, quand Héraclès, en proie à ses tourments, maudit la femme qui en est la cause involontaire, Hyllos intervient pour la faire pardonner :

HÉRACLÈS

« O mon fils, guéris les maux qui causent mon délire, et que je dois à ta mère impie ! Puissé-je aussi la voir à son tour en proie au même supplice !... Il me reste du moins assez de forces pour me venger de celle qui m'a causé ces maux. Qu'elle approche seulement, afin de montrer à tous par son expérience qu'Héraclès pendant sa vie et à sa mort même a châtié les méchants !

HYLLOS

« O mon père, puisque tu m'as permis de répondre, prête silence et écoute-moi, malgré le mal dont tu souffres..... Je veux te parler de ma mère, de son sort présent et de son crime involontaire..... Voici la vérité : elle a failli, avec une intention honnête. »

Hyllos définit ainsi le sens même de la tragédie, dont le pathé-

tique consiste dans une catastrophe causée par un personnage sympathique, et M résume en même temps l'impression dominante que le public retient du caractère de Déjanire. C'est la pureté de ses intentions, avec sa bonté naturelle, sa conscience sans détours et sans préjugés, en même temps que cette clairvoyance et cette intelligence morale que nous avons relevées précédemment, qui en font une héroïne digne d'être mise en parallèle avec Antigone, révélant comme elle, par plusieurs traits de son caractère, une morale supérieure et une humanité en progrès.

M.

Les phénomènes généraux en histoire.

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

Maître de conférences à l'Université de Paris.

Les luttes intérieures.

Des luttes remplissent l'histoire intérieure des États, comme les guerres remplissent l'histoire extérieure. D'ordinaire, on les étudie comme des manifestations isolées, ce qui les fait apparaître comme des accidents irréguliers, produits par des forces mystérieuses. Pour les rendre intelligibles, il faut, au contraire, montrer les causes et les conditions communes à un grand nombre de ces phénomènes. Nous les classerons en trois groupes, d'après la nature des moyens employés : 1° violences contre les individus ; 2° luttes violentes entre des groupes ; 3° luttes pacifiques entre des groupes ; nous étudierons chacune de ces formes, puis nous indiquerons l'action générale de ces sortes de luttes.

I. — Les violences contre les individus sont le résultat d'une division entre le personnel souverain de gouvernement et d'autres individus, sujets ou auxiliaires. Elles prennent donc deux formes inverses : 1° violences accomplies par les membres du gouvernement, persécutions ; 2° violences accomplies par des individus contre les membres du personnel souverain, attentats.

1. — La persécution est un phénomène normal, universel dans les sociétés civilisées ; on le constate dans le monde entier et à

toutes les époques, jusqu'au xix^e siècle ; il est commun à tous les régimes, sauf au régime représentatif. La tendance normale de tout personnel souverain est de regarder toute opposition publique comme illégale, et de l'empêcher ; tout mécontent est déclaré criminel ou ennemi public. Le fait se constate dans toutes les monarchies absolues, par conséquent dans la grande majorité des États civilisés ; on trouve aussi la persécution dans les États oligarchiques, cités antiques, villes italiennes du Moyen Âge. Le parti au pouvoir condamne ou expulse ses adversaires. La tolérance de la démocratie athénienne pour les *hétairies* oligarchiques est un cas anormal.

Normalement, le souverain persécute tous les individus qui sont en désaccord avec lui, sur la conduite à tenir, sur le régime politique (donc ceux qui désirent un changement d'institutions), sur la religion et l'interprétation de la religion (les hérétiques et les schismatiques) ; il persécute également ceux qui, sans demander un changement, blâment le personnel du gouvernement ou se moquent de lui ; il persécute même ses simples rivaux. Des exemples de persécution sont fournis par les tyrans grecs, les empereurs romains, qui appliquent la *lex majestatis* ; on persécute les hérétiques du xi^e au xviii^e siècle : l'exemple le plus typique est Philippe II d'Espagne, qui déclare qu'il aimerait mieux ne plus être roi que d'avoir pour sujets des hérétiques ; parfois même, la persécution religieuse s'étend à des gens qui ne sont séparés de la religion officielle que sur des points de détail : les non-conformistes en Angleterre ne rejettent que les vêtements sacerdotaux des évêques, et disent qu'il n'est pas nécessaire de placer la table de communion du côté de l'est ; les raskolniks, en Russie, discutent sur la question de savoir si le signe de croix doit être fait avec deux ou trois doigts.

La persécution a suivi une évolution en deux sens opposés : elle est devenue de plus en plus méthodique et s'est étendue à un plus grand nombre de dissidences, par conséquent elle est devenue plus générale à mesure que le gouvernement s'est organisé ; elle a atteint son maximum dans les grandes monarchies : Bas-Empire, Perse sassanide, Chine, États absolutistes du xvii^e siècle. Puis elle s'est relâchée dans le monde occidental ; elle a cessé de s'appliquer aux dissidences religieuses d'abord, aux dissidences politiques ensuite. Le personnel souverain, sous la pression de l'opinion, a cessé d'être persécuteur.

Le caractère essentiel de la persécution est l'emploi par le souverain contre ses adversaires des forces matérielles créées pour agir contre les ennemis de la société. Le souverain emploie deux

catégories de procédés, suivant qu'il traite ses adversaires en ennemis ou en criminels : dans le premier cas, c'est la guerre ; dans le second, c'est la justice et la police. Dans les sociétés rudimentaires, la distinction est confuse ; le souverain fait massacrer ses adversaires un à un par ses hommes armés, sans jugement. Ainsi agissent les tyrans grecs, les rois barbares, les princes musulmans. Ce procédé, dans les sociétés civilisées, devient exceptionnel, n'est plus employé qu'en temps de crise : à Athènes avec les trente tyrans, à Rome dans les guerres civiles du 1^{er} siècle avant J.-C., ou après les révoltes des provinciaux. Parfois le souverain loge les gens de guerre chez ses adversaires : c'est un procédé de contrainte efficace ; il a été usité dans la monarchie autrichienne au 17^{me} siècle, en France contre les protestants. Parfois aussi, le personnel souverain se fait aider par des sujets : proscriptions de Sylla, Saint-Barthélemy, massacre des Arméniens.

Le procédé normal devient la persécution par les tribunaux et la police. On le constate déjà dans les cités antiques avec les exils et les confiscations, à Rome avec l'application de la loi de majesté. Elle a été surtout appliquée aux adversaires politiques et religieux. Le type est la persécution des hérétiques par l'Inquisition dominicaine au 13^{me} siècle, par l'Inquisition espagnole, ou la *Star Chamber* d'Elisabeth d'Angleterre ; pour assurer la condamnation de ses adversaires, le gouvernement crée des tribunaux exceptionnels, commissions extraordinaires de Richelieu, tribunal révolutionnaire, cours prévôtales pendant la Terreur blanche. La persécution est toujours allée en diminuant d'intensité, sauf dans les cas de crises ; à la peine de mort, on a substitué de plus en plus la prison et la déportation (réaction dans les Etats italiens après les diverses révolutions, coup d'Etat de 1851, répression de la Commune). Pour découvrir les adversaires, les gouvernements ont créé la police politique : elle existe déjà à Sparte, on la trouve à Venise, dans toutes les monarchies modernes ; elle existe encore en Russie. Pour empêcher la publicité des critiques, on a organisé la censure ; inventée par l'Eglise, elle a été adoptée par les Etats ; puis elle a pris une forme adoucie, elle a été remplacée par un régime d'entraves créé au 19^{me} siècle, entraves fiscales (timbre, cautionnement), entraves administratives (autorisation qui est la censure transportée des écrits à la personne, avertissement) ; ce régime a disparu dans certains Etats européens, et s'est conservé dans d'autres, particulièrement en Russie.

2. — La contre-partie de la persécution est l'attentat contre le souverain, le prince ou ses agents. C'est un phénomène universel,

très souvent produit par la persécution ; on le rencontre dans tous les temps et dans tous les pays, il est normal dans les régimes absolutistes, où le gouvernement persécute tous ses adversaires, ne laisse se manifester aucune opposition, donc dans les monarchies et les oligarchies. Le type classique est l'attentat contre les tyrans grecs, qu'on admire et qu'on loue (histoire d'Harmodius et d'Aristogiton) ; en Grèce, le tyrannicide est même devenu un sport : Timoléon passe sa vie à renverser les tyrans. Le danger permanent où vit le tyran, sa peur constante sont symbolisés par la légende de l'épée de Damoclès, par les précautions que prend Denys de Syracuse, le tyrannicide devient à la mode à Rome avec l'établissement du gouvernement personnel : meurtre de César, des empereurs. Pendant le Moyen Age, on ne peut guère parler d'attentats ; les meurtres des princes sont des vengeances privées. Par contre, l'attentat persiste dans tout l'Orient ; dans l'Occident, il reparaît avec la Renaissance dans les villes italiennes, Venise, Florence. Pendant les guerres de religion, le tyrannicide devient un procédé si habituel qu'un jésuite, Mariana, en fait la théorie ; presque tous les chefs de parti et de gouvernement sont alors assassinés : les deux Guise, Henri III, Henri IV, Guillaume d'Orange ; de nombreuses tentatives sont dirigées contre Elisabeth. Rare au XVIII^e siècle, le meurtre des princes reparaît au XIX^e (assassinat du duc de Berry, tentatives contre Louis-Philippe, lutte entre Alexandre II et les terroristes).

La condition normale est le secret, la préparation secrète. On peut distinguer deux variétés, suivant le nombre des individus qui y ont participé : l'attentat individuel et le complot. Dans le second cas, il faut une entente entre les individus, qui s'assurent mutuellement du secret par un serment, d'où le nom de *conjurés*. Les deux variétés se rencontrent à toutes les époques ; mais il semble que le nombre des complots ait été en diminuant avec l'augmentation de la liberté. La tendance normale des gouvernements et du public est d'attribuer tout attentat à un complot ; l'illusion est très apparente dans les cas où l'on s'est obstiné à chercher des complices à l'assassin (Ravaillac, Damiens). La tentation de tuer un grand personnage paraît forte sur les aliénés : beaucoup d'attentats sont l'œuvre d'impulsifs, qui agissent souvent sans but précis (attentats contre la reine Victoria).

On peut aussi distinguer entre les attentats suivant la situation de l'auteur de l'attentat ; il peut être soit un étranger, soit un personnage de l'entourage du prince ; on a alors une intrigue de palais, qu'on trouve souvent dans les monarchies absolues, surtout en Orient, et dans la Russie du XVIII^e siècle. L'empire romain

en fournit des exemples avec Caligula et Commode. L'intrigue est conduite par la femme, la mère, les serviteurs ou les gardes du prince.

Les procédés d'attentat sont peu nombreux et ne peuvent être très variés. Le plus normal est le coup de couteau ; il persiste même depuis l'invention de procédés plus savants, parce qu'il est plus sûr. Dans les attentats de palais, les moyens sont plus variés, car les conjurés ont plus de facilités à approcher le prince et à l'isoler ; on emploie le poison, la strangulation, le coup de couteau. Depuis l'invention des armes à feu, on recourt au coup de feu ; en 1800, on a employé la machine infernale ; en 1858, la bombe.

Le résultat le plus ordinaire est que l'auteur de l'attentat manque le personnage qu'il veut supprimer. Si celui-ci est tué, le régime continue le plus souvent. Mais il n'est pas exact de dire qu'un meurtre ne produit jamais l'effet cherché ; quand la direction d'un gouvernement dépend de la volonté d'un seul homme, sa disparition peut changer la politique : ainsi à la mort de Guillaume d'Orange, de Henri IV, de Paul I^{er}.

II. — La deuxième catégorie de luttes intérieures est la violence collective et ouverte, entre deux partis. On peut y distinguer des espèces, suivant leur ordre d'importance : l'émeute, l'insurrection, la guerre civile.

1. — L'émeute est la forme la plus rudimentaire ; elle se produit brusquement, en un seul point, en un seul moment, alors qu'une foule est concentrée et animée d'une passion vive et générale ; la foule en fureur attaque le représentant du gouvernement qui se trouve à sa portée ; elle n'est qu'un acte de violence sans plan ni but précis. On peut distinguer des variétés suivant deux principes, la nature de la passion (la cause de l'émeute), la nature de la foule (le personnel de l'émeute).

D'après leur cause, les émeutes sont de diverses espèces. — L'espèce la plus fréquente est l'émeute d'ordre économique ; elle offre des variétés différentes : l'émeute causée par la crainte de la famine, l'émeute de subsistances, connue surtout dans les Etats modernes (en France, contre les agents qui sont accusés d'accaparer les vivres ou même qui sont chargés de les enlever) ; l'émeute causée par la colère d'être privé de son argent : émeutes contre un impôt nouveau, surtout contre un impôt indirect, qu'il ne faut pas considérer comme étant le plus facilement supporté par les populations (ce n'est vrai que quand il est établi depuis longtemps), et dont les exemples abondent, émeutes contre la maltôte sous Philippe le Bel, émeute des Halles en 1380,

émeute contre l'accise en Angleterre en 1732, émeutes contre les redevances en 1789 ; — émeutes contre les variations de la monnaie, fréquentes sous Philippe le Bel ; — une catégorie spéciale de cette sorte d'émeutes est fournie par les armées de mercenaires qui réclament leur solde (mercenaires de Carthage, armées des *xvi^e* et *xvii^e* siècles). — L'émeute nationale est causée par la haine contre des étrangers qui ont pris le gouvernement : à Messine, en 1191, contre Richard Cœur de Lion, Vêpres siciliennes, soulèvement de Madrid contre le ministre Squillace, qui interdit les grands chapeaux, les *sombreros*, Pâques véronaises. — L'émeute religieuse a pour cause un acte du gouvernement qui contrarie les habitudes du culte ou attaque les chefs ecclésiastiques : à Ephèse, à Constantinople contre l'empereur Léon ; à Edimbourg, quand l'évêque veut lire le *book of common prayer*, les femmes l'invectivent et lui lancent des chaises à la tête. — L'émeute politique se produit contre le gouvernement à qui l'on reproche ses actes, ses intentions ou même simplement son inaction ; elle a lieu surtout dans les capitales ; elle est fréquente à Rome depuis les Gracques ; le peuple se soulève contre Antoine et Octave pour empêcher la guerre ; Paris, au *xiv^e* siècle, massacre les conseillers du Dauphin ; Londres se soulève contre Charles I^{er} ; Paris, pendant la Fronde, réclame la mise en liberté de Broussais ; les émeutes politiques sont nombreuses à Paris pendant et depuis la Révolution ; l'insurrection de la Vendée est une émeute politique.

D'après le personnel, les émeutes les plus fréquentes sont celles des foules qui se sentent une force d'action. Les séditions de soldats sont normales dans les armées de profession ; elles sont chroniques à Rome avec les prétoriens et les armées des frontières, dans l'empire ottoman depuis le *xvii^e* siècle avec les janissaires. Le peuple des grandes villes, des capitales se soulève aussi fréquemment. Les émeutes de paysans sont plus rares, souvent parce qu'il est plus difficile de les exciter : ils sont moins rassemblés.

Le résultat le plus ordinaire est la répression de l'émeute. Elle est immédiate, si le gouvernement a une force armée à sa disposition ; quand cette force fait défaut, il cède temporairement, puis se réorganise, réunit des troupes et commence la répression. On connaît quelques cas où le gouvernement a retiré les mesures causes de l'émeute (Richelieu, Walpole en 1742).

L'art de réprimer les émeutes a fait des progrès tels (en France, sous Louis-Philippe) que, dans les États contemporains, l'émeute a presque disparu ; les capitales sont surveillées par

une force permanente. — Si l'émeute n'est pas écrasée, elle change de forme et devient une insurrection.

2. — L'insurrection est, comme l'émeute, un phénomène universel ; elle se produit quand les révoltés sont en grand nombre, occupent un territoire étendu, sont armés et organisés, opèrent avec un but précis, qui est le plus souvent de changer le personnel ou la forme du gouvernement.

Les insurrections diffèrent d'après les motifs qui les causent. Au contraire des émeutes, elles ont rarement un motif économique ; les insurrections déterminées par des raisons économiques, Jacquerie, soulèvement des travailleurs anglais (1380), guerre des paysans en Allemagne (1525), peuvent être regardées comme des cas anormaux. Les insurrections religieuses, inconnues du monde antique, sont fréquentes en Europe aux *xvi*^e et *xvii*^e siècles ; elles sont la forme normale dans le monde musulman. Le motif le plus général est le motif national : révoltes des provinces conquises contre Rome, des Saxons contre les Normands, des Suisses, des Catalans, des Portugais, des colonies espagnoles, de la Hongrie en 1849. Le motif politique les occasionne aussi souvent : insurrections dans les cités antiques, des généraux d'armée pendant l'empire romain, insurrections dans l'Europe contemporaine.

Les insurrections diffèrent aussi d'après le personnel qui y prend part. Comme les émeutes, elles sont faites surtout par l'armée et le peuple des capitales ; les insurrections de paysans sont rares, et jamais les chefs ne sont des paysans (Jacquerie, guerre des paysans). Souvent, quand une insurrection éclate, le personnel du gouvernement se divise ; une partie s'entend avec les insurgés, les dirige et fournit des cadres. A la tête des insurgés, on a soit des membres d'une assemblée (sénateurs à Rome, membres du Parlement anglais en 1648, membres du Parlement de Paris pendant la Fronde), soit un général ou un gouverneur de province (insurrections dans les empires romain et arabes), ou un prétendant (guerres des Carlistes en Espagne), ou un gouvernement local (insurrection de Boston 1776, de Pologne 1830). Si ces cadres manquent, les insurgés en improvisent, et mettent à leur tête un dictateur, un comité, une junte, un gouvernement provisoire.

Une insurrection peut aboutir à trois résultats. Le plus habituel est la répression ; le gouvernement réduit les insurgés par la force et maintient le régime. Exceptionnellement, les insurgés restent les maîtres, font une révolution, changent le personnel et le régime de gouvernement : ce cas a été surtout fréquent aux

xviii^e et xix^e siècles. Parfois, le gouvernement se retire dans un autre centre, ou les insurgés se maintiennent sur une partie du pays et on a alors la guerre civile.

3. — La guerre civile est un phénomène plus rare que l'émeute et l'insurrection, mais qu'on retrouve également dans tous les temps et tous les pays. Elle se produit quand deux partis ont des forces si sensiblement égales qu'aucun ne peut triompher. C'est une guerre entre deux gouvernements, deux armées, parfois même entre deux populations et deux pays, donc une guerre analogue à la guerre entre deux Etats. Parfois les insurgés font même alliance avec un Etat ennemi du gouvernement contre lequel ils se sont soulevés : Hongrois du xvii^e siècle, Américains des Etats-Unis, Vendéens ; ou le gouvernement demande des secours à l'étranger : princes italiens en 1820, Espagne en 1823, Autriche en 1849. La Pologne, en 1862-63, offre un cas unique : la guerre est dirigée par un comité secret caché dans la capitale.

Mais la guerre civile diffère de la guerre entre deux Etats par les conditions dans lesquelles elle se produit, par les sentiments qu'elle fait naître. Les territoires occupés par les belligérants sont mal tranchés, et la guerre se produit sur beaucoup de points à la fois (guerres civiles du xvi^e siècle en France, de 1640-48 en Angleterre) ; parfois pourtant les territoires sont bien délimités : Sonderbund, Hongrie, en 1849, Pologne, guerre de Sécession. — Chez les insurgés, les cadres du gouvernement sont improvisés, l'armée formée de volontaires ou de recrues inexpérimentées, sauf dans le cas où une nation ou tout au moins une vaste région d'un grand empire se soulève ; les armées sont moins cohérentes, les opérations sont moins régulières, affectent plus l'allure de surprises ; parfois les insurgés improvisent une tactique nouvelle pour parer aux défauts de leur organisation (Hussites, Américains) ; enfin les insurgés manquent d'argent.

Les sentiments ne sont pas les mêmes que ceux qui animent des adversaires dans une guerre ordinaire. Les partisans du gouvernement tendent à traiter les insurgés non comme des ennemis réguliers, mais comme des criminels, et ils les mettent à mort ; les insurgés regardent leurs adversaires comme des traîtres à la bonne cause. De là, des cruautés : les prisonniers sont exécutés ; la population qui reste indifférente est massacrée, pillée, expulsée.

La guerre civile peut aboutir à deux résultats opposés. Ou bien le gouvernement légal reste vainqueur, organise la répression, le plus souvent par la persécution judiciaire (Italie en 1820, Hongrie en 1849, Pologne), prend des précautions contre un soulèvement

ultérieur, en désarmant, en transplantant les habitants, en établissant des garnisons dans le pays révolté (Rome en a donné l'exemple avec les colonies). Ou bien les insurgés triomphent et font une révolution : ils renversent le personnel souverain et établissent un nouveau régime, ou bien ils créent un nouvel Etat.

III. — Les luttes pacifiques sont un phénomène exceptionnel, inconnu des monarchies absolues et des oligarchies, restreint aux Etats où l'opposition légale est permise ; on ne les trouve que dans quelques cités antiques pendant une courte durée de leur existence, et dans les Etats de l'Europe moderne pendant la période libérale. Elles sont liées à la division en partis, elles sont à la fois cause et effet de ce phénomène. Elles sont menées par deux espèces de procédés, procédés légaux et procédés irréguliers.

1. — Les procédés légaux ont pour but d'agir soit sur la masse des habitants, soit sur le personnel de gouvernement. On cherche à entraîner la masse dans le parti en persuadant les individus ; c'est ce qu'on appelle *agir sur l'opinion*. L'opinion est un phénomène capital, mais fuyant et difficile à observer ; il est le produit d'une longue évolution et restreint aux sociétés très civilisées ; il suppose chez les individus une réflexion critique sur le gouvernement et un intérêt à la vie publique. Aussi, même dans les sociétés civilisées, une grande partie des gens restent-ils indifférents, n'ont-ils pas d'opinion ; et encore, chez les individus qui ont une opinion, elle se forme non par un travail personnel, autonome, dans l'esprit de chacun, mais par les suggestions du dehors. Cela explique la *propagande*, c'est-à-dire la publicité, les moyens d'action morale en faveur d'un parti ou d'une tendance. Les hommes qui dirigent la vie publique, politique ou religieuse, ont compris l'avantage d'avoir pour eux l'opinion, l'approbation de la masse ; le gouvernement et l'opposition ont toujours travaillé à la former ; c'est l'art fondamental de la politique.

Les procédés ont varié avec les moyens de publicité et la facilité à opérer. Les plus anciens sont restés en usage après qu'on en a eu créé de nouveaux, mais ils ont perdu en force. — Nous les prendrons dans leur ordre d'ancienneté. Le plus rudimentaire est la parole individuelle dans la conversation ou dans les groupes privés ; le gouvernement cherche à l'interdire à ses adversaires et fait espionner les conversations. Puis vient la déclaration orale, les discours du personnel de gouvernement dans les solennités, dans les lieux officiels, dans les assemblées, sur les places publiques, en chaire ; l'opposition ne peut l'employer que si le gouvernement le tolère ; c'est donc essentiellement un pro-

cédé du gouvernement, qui dispose des orateurs, des prédicateurs, et de l'opposition en temps de crise ou dans un régime de liberté (sermons pendant la Ligue, réunions au Palais-Royal en 1789). Plus récentes sont les cérémonies arrangées d'avance, fêtes, processions, qui manifestent la force d'un parti, banquets, réunions ; elles sont en usage en Angleterre à partir de 1768 ; l'opposition ne peut guère les employer, parce que le gouvernement les lui interdit dans tout régime absolutiste. Les écrits sont un autre procédé : écrits privés, lettres ; écrits publics, livres, pamphlets, placards, théâtre, sur lesquels le gouvernement a une prise par la censure ; écrits officiels, actes du gouvernement, ordonnances, lois, qui agissent sur l'opinion par leurs considérants, récits officiels (testament d'Auguste, bulletins de Napoléon I^{er}) ; l'opposition a les pétitions, les comptes rendus du procès. Tout à fait récents sont la presse politique et les débats parlementaires, et aussi l'enseignement.

L'évolution des procédés se marque par la différence d'importance d'un même procédé à divers moments. Aux xvi^e et xvii^e siècles, on emploie beaucoup les sermons (Ligue, Ecosse, Hollande) ; les procès sont un procédé très employé dans les régimes de compression (procès de Hampden, procès Baudin 1868) ; le droit de pétition, refusé par les gouvernements absolus, a été très réclamé par l'opposition, et inscrit dans toutes les constitutions ; puis la discussion de l'adresse au roi a été un moyen très utilisé par l'opposition dans les régimes parlementaires. Aujourd'hui, on préfère employer des procédés plus frappants et plus continus : l'interpellation, la presse, l'enseignement.

Dans les Etats modernes à assemblée représentative, les partis organisés emploient des procédés propres à agir sur les corps élus et le corps électoral. Dans les assemblées, on a la tactique parlementaire, dont le but est d'assurer la majorité à un parti. On cherche à gagner les membres de l'assemblée par des moyens personnels ; le gouvernement emploie les faveurs (Guizot), l'opposition des promesses ; on agit par des moyens politiques, en présentant l'acte de l'adversaire de façon à le rendre impopulaire ; ou bien encore on détache un groupe de la coalition des adversaires, ou on coalesce des groupes séparés. La division en partis déplace le pouvoir réel ; il est non plus dans l'assemblée, mais dans le parti en majorité ; elle change le caractère des séances : comme on ne peut discuter sincèrement, donner ses vraies raisons en présence des adversaires, la décision se prend en dehors de l'assemblée ; la discussion publique n'est plus qu'un procédé de pu-

blicité. L'acte essentiel est le vote qui constate non des opinions individuelles, mais la force des groupes divers.

La tactique électorale consiste à attirer les électeurs au parti. L'élection des députés est préparée par une campagne, dont le caractère diffère beaucoup suivant la nature du corps électoral. Dans un régime de droit électoral restreint, on agit individuellement sur les notables ; dans un régime de suffrage universel, il faut des procédés pour atteindre les masses, pour faire appel à des passions générales ; ce fait est mal connu à Rome ; on ne le retrouve qu'à la fin du *xviii^e* siècle, en Angleterre et aux Etats-Unis ; il reste peu saillant en France avec le régime des élections à deux degrés. L'organisation méthodique apparaît aux Etats-Unis, en 1840, avec la *campaign*, la *platform*, les meetings, les processions ; elle a été imitée en Angleterre après 1867 ; elle est restée fragmentaire dans les autres Etats, sauf pour le parti socialiste en Allemagne et en Belgique.

2. — Les partis emploient aussi des pratiques irrégulières ; l'achat direct ou déguisé des voix électorales et des votes (en Angleterre, l'achat est public jusqu'en 1832) ; la fraude électorale, surtout dans les pays de vie politique récente (Etats de l'Ouest aux Etats-Unis, pays du Midi de l'Europe et surtout l'Espagne) ; la pression sur l'assemblée, par le gouvernement au moyen de la force armée, par l'opposition au moyen des tribunes, des délégations ; la pression sur les électeurs par le bureau (en Espagne, les élections sont faites par le bureau), ou par les autorités politiques, ecclésiastiques et économiques (en Angleterre, il est admis que les tenanciers doivent voter suivant les indications du propriétaire) ; enfin la violence : à Rome, le forum était parfois rempli de gladiateurs, et, dans les diètes de Pologne et de Hongrie, la majorité massacrait souvent les opposants.

3. — Le résultat des luttes entre les partis est profond, quoique peu apparent, parce qu'il est continu. Mais elles empêchent le personnel de gouvernement de se conduire en maître absolu, le prince de faire gouverner ses favoris.

M. T.

Les catacombes de Rome.

Cours de M. MAURICE BESNIER,

Professeur à l'Université de Caen.

X

La sculpture et les arts mineurs.

C'est surtout à la peinture que les chrétiens de Rome, aux premiers siècles, ont eu recours pour orner leurs cimetières ; les stucs et les mosaïques, nous l'avons déjà constaté, n'intervenaient qu'assez rarement et à titre accessoire. La sculpture et les différents arts qu'on est convenu de désigner sous le nom vague et commode d'arts mineurs étaient aussi représentés dans les catacombes et contribuaient à les décorer. Il est nécessaire, pour être complet, d'énumérer et d'apprécier les principales œuvres découvertes, en dehors des fresques murales, à l'intérieur des galeries souterraines. On se fera ainsi une idée plus juste et plus complète de l'art chrétien primitif, en le considérant tour à tour sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations. A quelque point de vue d'ailleurs qu'on l'examine, il se montre à nous toujours sous le même aspect. D'une part, en effet, il se rattache étroitement à l'art païen de l'époque impériale, dont il emprunte les procédés, les motifs ornementaux et même les sujets ou les types. D'autre part, s'affirment en lui certaines conceptions, apparaissent certaines préoccupations dogmatiques, s'annoncent certaines tendances, qui sont l'apport incontesté et original de la religion nouvelle. Les statues et les sarcophages, les ivoires et les médailles, les lampes et les verres dorés donnent matière aux mêmes observations que les peintures.

La sculpture chrétienne s'est développée assez tard. Peut-être les statues inspiraient-elles aux premiers chrétiens quelque méfiance ; la sculpture avait toujours été regardée, dans l'antiquité, comme l'art païen par excellence ; elle reproduisait les traits consacrés des dieux et des déesses, et l'on croyait, à Rome comme en Grèce, que la divinité même résidait dans ses images, exposées au fond des temples à la vénération des croyants. Faire des statues du Christ ou des saints, n'était-ce pas s'exposer à leur témoigner une excessive vénération et à tomber soi-même

dans l'idolâtrie tant reprochée aux sectateurs des faux dieux ? Il se trouvait aussi que la pratique de la sculpture était particulièrement difficile aux chrétiens. Ils pouvaient peindre leurs fresques en toute liberté ; une fois descendus dans le sous-sol de la campagne romaine, ils n'avaient qu'à les exécuter à la place même qu'on leur destinait. Mais comment introduire dans les couloirs étroits des catacombes de gros blocs de marbre ou de pierre, et y installer des ateliers ? Comment y fondre le bronze ? Les sculpteurs travaillaient forcément hors des catacombes, en plein air, à la vue de tous ; les païens savaient quels personnages ou quelles scènes ils représentaient ; toute marque apparente de christianisme aurait attiré les soupçons et provoqué des rigueurs.

Il n'est donc pas surprenant qu'on n'ait retrouvé, dans les anciens cimetières, qu'un petit nombre de statues. Laissons de côté la grande statue de bronze de saint Pierre dans la basilique vaticane, dont la provenance est inconnue et la date très discutée ; elle n'appartient pas à l'art des catacombes. Il convient, au contraire, de mentionner une statuette, également en bronze, maintenant au musée de Berlin, qui nous montre l'apôtre Pierre sous les traits traditionnels, la main droite levée, tenant dans le bras gauche une croix que termine le monogramme constantinien ; ce dernier détail nous atteste qu'elle est, au plus tôt, du *iv^e* siècle, postérieure à la paix de l'Eglise. La statue de marbre de saint Hippolyte, découverte au *xvi^e* siècle sur la voie Tiburtine, est une œuvre remarquable et d'excellent style ; l'inscription du siège sur lequel le saint est assis, porte l'indication de la première année du règne d'Alexandre Sévère, 222 ; elle contient, en outre, le catalogue des œuvres d'Hippolyte ; aucun doute n'est possible sur l'identification du personnage ainsi figuré. Mais cette statue est-elle bien de facture chrétienne ? Elle ressemble tout à fait à celles, si nombreuses, que renferment les collections romaines d'antiquités païennes ; il est probable qu'elle sort d'un atelier païen ; les chrétiens auront utilisé et transformé en l'image d'un de leurs docteurs l'image d'un poète ou d'un philosophe ; on a d'autres exemples de pareilles adaptations. Le Bon Pasteur est la création la plus remarquable de toute cette sculpture des premiers siècles. Il en existe à Rome plusieurs reproductions, qui diffèrent plus ou moins les unes des autres par le détail de l'exécution et qui proviennent soit des catacombes, soit des plus anciennes églises de la ville ou des environs. La meilleure est au musée du Latran : le Christ debout, sous les traits d'un adolescent en costume de pâtre, porte un agneau sur les épaules ; la physionomie a une expression très

douce ; le Bon Pasteur symbolise Jésus, ramenant au bercail la brebis égarée ; il apparaît fréquemment dans les peintures murales. Il est peu probable que ce type soit une invention originale des artistes chrétiens. Ici encore, il y a emprunt et adoption d'un modèle païen. Les anciens attribuaient à Calamis, contemporain de Phidias, la conception de l'Hermès criophore ou porteur de brebis, qui présente une frappante analogie avec le Bon Pasteur ; les musées et les collections privées possèdent un certain nombre de répliques du dieu berger de Calamis, d'époques diverses ; on cite parmi les plus remarquables l'Hermès archaïque de la collection Baracco. Peut-être la persistance de ce type iconographique à Rome sous l'empire tient-elle en partie à l'influence exercée par les religions orientales : Malakbel, le dieu solaire des Syriens, qui avait de fervents adorateurs dans la capitale, était aussi figuré sous la forme d'un jeune berger criophore ; cette image avait un sens mystique : le jeune dieu guide les âmes et les sauve. — Il ne reste rien des autres statues qu'avaient pu imaginer et produire les sculpteurs chrétiens primitifs. Il aurait été intéressant de connaître les statues du Christ que fit faire Constantin, d'après son biographe Eusèbe. Dès le ⁱⁱⁱ^e siècle, il existait à Rome une statue du Christ, œuvre d'un artiste païen : l'empereur Alexandre Sévère, au témoignage des auteurs de l'*Histoire Auguste*, l'avait placée dans son laraire auprès des portraits des dieux païens et des grands philosophes, qu'il adorait tous ensemble ; on aimerait à savoir sous quels traits Alexandre Sévère honorait Jésus et si cette image avait quelque rapport avec celles des catacombes et de l'art postérieur ; nous n'avons sur ce point aucun renseignement.

Un seul bas-relief indépendant a été recueilli dans les catacombes ; on l'a trouvé au cimetière de Domitille ; il représente le supplice de saint Achillée et n'est pas antérieur au ^{iv}^e siècle. En revanche, les sarcophages chrétiens des premiers siècles sont nombreux à Rome ; ils remplissent plusieurs salles du musée du Latran. Il s'en faut, d'ailleurs, qu'ils proviennent tous des catacombes : la plupart étaient déposés à l'origine dans les anciennes églises de Rome ou des alentours. Ce sont des cuves rectangulaires de pierre ou de marbre, à couvercle plat, dont la face antérieure et, quelquefois aussi, les petits côtés latéraux sont recouverts d'ornements sculptés ou de scènes en relief. L'usage de déposer en de pareilles cuves les corps des défunts est un legs de l'antiquité païenne ; les Etrusques et les Romains l'avaient pratiqué avant les chrétiens. Dès les premiers temps, il y eut des sarcophages dans les catacombes. La partie la plus ancienne du

cimetière de Domitille, avec ses larges allées, était destinée tout entière à les recevoir; dans les cryptes de Lucine, au cimetière de Calliste, plusieurs sarcophages, intacts ou en morceaux, ont été retrouvés. Ils n'apparaissent cependant que par exception dans les lieux de sépulture jusqu'à la paix de l'Eglise. Ils étaient, en somme, des objets de luxe. Il fallait être riche pour en faire l'emplette et supporter les frais de leur transfert dans les galeries souterraines. Les membres de la communauté chrétienne de Rome étaient au début, en majorité, de petites gens; l'emploi de simples *loculi*, économiquement creusés à même le tuf, était plus à leur portée. A partir du iv^e et du v^e siècles, les sarcophages se multiplient, d'abord dans les catacombes, ensuite et surtout au dehors.

De même que les peintures et les statues des chrétiens ressemblent par leurs caractères extérieurs et leur technique à celles des païens, de même aussi les sarcophages des uns et des autres, à première vue, ne diffèrent pas : même forme, même façon de modeler les corps, de figurer les draperies, de rendre les gestes et les attitudes. Bien entendu les sarcophages chrétiens ont une facture presque toujours lourde et médiocre, comme les œuvres, de l'art profane aux mêmes époques; il ne faut pas s'attendre à rencontrer au iv^e siècle le style plus pur et plus soigné du ii^e; les praticiens abusent du trépan pour creuser les yeux et les cheveux; ils criblent leurs œuvres de trous multiples, d'une apparence peu agréable. Il semble que les chrétiens se sont servis quelquefois, comme les païens, de la polychromie : elle permettait de souligner, à l'aide de teintes variées, les effets de la sculpture. De part et d'autre, on dispose pareillement les personnages et les motifs; tantôt une scène unique occupe toute la face antérieure du sarcophage, tantôt le panneau est divisé en plusieurs compartiments juxtaposés ou superposés.

Quant aux sujets, ils sont pris d'abord, purement et simplement, à l'art profane. Les chrétiens s'approprient sans façon tout ce qui, dans la sculpture païenne, ne choque pas ouvertement leurs croyances. Le type le plus simple qu'aient imaginé les païens, c'est le sarcophage à strigiles, dont la face est recouverte de cannelures ondulées et parallèles; on le retrouve aux catacombes. On y voit aussi, comme sur un grand nombre de sarcophages païens, le portrait du défunt, au centre de la partie sculptée, encadré dans un médaillon circulaire, à la façon des médaillons peints ou en mosaïque que nous avons déjà signalés et qui sont une imitation de ceux-ci. Autour du médaillon et pour remplir le reste de l'espace susceptible d'être décoré, s'introduisent des mo-

tifs mythologiques, tolérés ici parce qu'ils ont seulement une valeur décorative et qu'on n'y attache aucune idée doctrinale; ce sont des Amours qui soutiennent à deux mains le médaillon-portrait, des génies portant des torches qu'ils inclinent vers la terre, antique emblème de la mort, une porte entre-bâillée figurant l'entrée dans la tombe, des masques aux angles, etc. Bien plus, quelques épisodes de la légende païenne sont eux-mêmes accueillis. A vrai dire, on n'en peut citer que trois exemples, et il paraît établi que les chrétiens leur prêtaient un sens symbolique tout nouveau; seule une interprétation mystique justifie leur présence. Orphée charmant les animaux fait allusion, sur les sarcophages comme sur les peintures murales, au Christ attirant à lui les fidèles. Eros et Psyché, c'est l'amour céleste entraînant les âmes. Ulysse résistant aux Sirènes, c'est le chrétien que les vains attraits du monde ne peuvent séduire.

Bientôt paraissent les sujets proprement chrétiens. En premier lieu, sous une forme très modeste : quelques personnages ou motifs symboliques sont intercalés entre les strigiles, comme sur le sarcophage célèbre de Julia Primitiva dans les cryptes vaticanes. Puis l'Orante, le Bon Pasteur, des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament et presque tous les sujets familiers aux auteurs de fresques sont traités aussi en sculpture. Il est à noter que les épisodes de la Passion, laissés de côté par les peintres, sont retracés quelquefois par les sculpteurs; si ces derniers ne représentent pas la crucifixion elle-même, ils nous en montrent du moins tous les préliminaires sur quelques sarcophages postérieurs à la paix de l'Eglise. L'un d'entre eux comprend cinq scènes, à savoir d'un côté la comparution devant Pilate en deux compartiments, de l'autre le couronnement du Christ et le Cyrénéen portant la Croix, avec au centre la Résurrection symbolisée par le *labarum*, des colombes, des soldats endormis. Le plus beau de tous les sarcophages chrétiens de Rome est celui de Junius Bassus, préfet de la ville, qui date de 359 et se trouve dans la basilique vaticane. C'est le type le plus parfait de cet art au iv^e siècle. Il est en marbre et comprend deux séries de sujets superposées, chaque série étant divisée elle-même par des pilastres corinthiens en petits panneaux juxtaposés; à la partie supérieure, le sacrifice d'Abraham, l'arrestation de saint Pierre, le Christ donnant la loi, le Christ arrêté au Jardin des Oliviers, le Christ devant Pilate; à la partie inférieure, Job et sa femme, Adam et Eve, l'entrée du Christ à Jérusalem, Daniel et les lions, saint Paul emmené au supplice; sur les frises courant au-dessus des scènes de la partie inférieure sont des figures symboliques et des scènes de l'Ecri-

ture où l'Agneau mystique, image du Christ, occupe la première place : un agneau fait jaillir l'eau du rocher, baptise, donne la loi, opère le miracle de la multiplication des pains, ressuscite Lazare. Ce monument a une importance capitale et montre à merveille quelle place essentielle tient le symbolisme dans l'art chrétien primitif.

La sculpture chrétienne, comme la peinture, procède très directement de la technique et des traditions païennes. La même influence persistante du passé se manifeste aussi dans les arts mineurs. On a retiré des catacombes un nombre considérable de petits objets, communs ou précieux, en toutes matières : ivoire, plomb, terre cuite, verre et de toutes destinations : instruments usuels, ornements, emblèmes de piété. En les déposant dans les galeries où ils enterraient leurs morts et le plus souvent même à l'intérieur des sépultures, les chrétiens se conformaient encore à une vieille coutume païenne. Les Grecs et les Romains, comme tous les peuples de l'antiquité, croyaient que les défunts avaient besoin dans l'autre vie des objets qui leur servaient sur la terre ; il fallait donc les en pourvoir ; chaque tombe avait son mobilier, comme une maison, image réduite et abrégée du mobilier domestique. Sans partager ces croyances, les chrétiens conservèrent les rites et les usages qui s'y rattachaient. Ils meublèrent eux aussi, leurs sépultures. Le butin que les archéologues y ont amassé dans les temps modernes fait maintenant la richesse des musées.

Dès les premiers siècles du Moyen Age, les chrétiens ont pratiqué avec beaucoup d'adresse et de goût l'art délicat de la sculpture sur ivoire. Ils ont utilisé ou imité les anciens diptyques consulaires, formés de deux tablettes que reliait une charnière et que décoraient l'image et les insignes des magistrats romains. Ils ont employé à l'ornementation de leurs meubles les plaques d'ivoire travaillées par les païens ; tel est le cas, par exemple, de la célèbre chaire de saint Pierre, unique spécimen du mobilier religieux dans les premiers temps de l'ère chrétienne, *sedia gestatoria* de magistrat, transformée en siège pour l'évêque de Rome ; en dix-huit panneaux, disposés sur trois rangées, les travaux d'Hercule y sont contés. S'enhardissant à faire œuvre originale, les artistes chrétiens ont sculpté des reliquaires en forme de cassettes rectangulaires et des pyxides ou petites boîtes circulaires. Mais toutes ces productions n'intéressent pas les catacombes elle-mêmes et l'on n'a rencontré dans les cimetières souterrains que des objets tout à fait usuels et sans caractère artistique : épingles, peignes, tressères, lettres d'alphabet qui servaient de jetons. La seule pièce

qui mérite vraiment d'être citée est un ivoire gravé circulaire du musée du Vatican, avec un buste de Christ barbu, aux traits rudes ; le nimbe, le monogramme constantinien, le vêtement aux manches étroites indiquent qu'il dut être fabriqué entre le début du ^{iv}^e siècle et la fin du ^{vi}^e.

D'autres médaillons circulaires, en bronze ou en plomb, jouaient le rôle, comme celui-ci, d'images de piété. Le plus remarquable des bronzes est celui qui porte les deux têtes accolées de saint Pierre et de saint Paul, conformes au type fixé par la tradition (musée du Vatican). L'une des médailles de plomb représente le supplice de saint Laurent étendu sur le gril. Ces petits objets rappellent par leur forme comme par leur destination les amulettes païennes.

Quelques pierres gravées sont ornées d'emblèmes chrétiens. Une gemme du musée Kircher renferme, malgré l'exiguité de ses dimensions, toute une riche série de symboles mystiques réunis les uns à côté des autres : le Bon Pasteur, l'agneau portant la lettre grecque τ , la colombe, le navire, les poissons, l'ancre et le mot $\chi\rho\iota\varsigma$.

Les premières lampes chrétiennes, en terre cuite ou en bronze, ne se distinguent nullement à l'origine de celles des païens. Les fidèles employaient couramment les produits de l'industrie ordinaire ; tout au plus prenaient-ils garde de ne pas se servir de ceux qui portaient des marques évidentes de paganisme et d'idolâtrie. Bientôt cependant il y eut des fabricants chrétiens, qui s'appliquèrent à orner leurs lampes de motifs nouveaux. Les thèmes les plus fréquents de la peinture murale et de la sculpture des sarcophages reparaissent encore sur ces modestes ustensiles. Les lampes antiques se composaient d'un récipient circulaire muni en avant d'un bec, en arrière d'une poignée, à la partie supérieure d'un trou pour verser l'huile ; le reste de la partie supérieure était décoré de petits sujets en relief ; chez les païens, on y faisait figurer de préférence l'image des dieux ou des épisodes de la mythologie ; à la même place les chrétiens introduisirent l'Orante, le Bon Pasteur, la croix, l'ancre, le poisson, la colombe et tous les symboles qui leur étaient familiers. Au point de vue de la technique, les lampes de fabrication chrétienne ne diffèrent des autres ni par la forme ni par l'aspect ; mais, à mesure que l'on descend le cours des siècles elles sont plus lourdes et plus grossières d'exécution, par l'effet même de la décadence générale des arts industriels comme des arts plus importants. Les lampes de bronze affectent, en général, des formes moins simples ; les mêmes motifs d'inspiration chrétienne s'y retrouvent.

Ce qu'il y a de plus curieux et de plus original dans le mobilier funéraire des premiers cimetières chrétiens, ce sont les verres dorés. L'industrie de la verrerie était déjà très importante dans l'antiquité païenne ; quelques musées d'Europe, celui de Naples, celui de Mayence, celui du British Museum à Londres possèdent de riches collections de verres anciens servant à l'usage quotidien ou purement décoratifs ; quelques-uns de ceux-ci, en pâte de diverses couleurs, ont une haute valeur artistique ; l'un des plus réputés est un vase de Pompeï, bleu et blanc, maintenant au musée de Naples. La verrerie ne pouvait manquer de prendre un grand développement chez les chrétiens ; il leur fallait des ampoules, des fioles, des plats pour les cérémonies liturgiques. Il était naturel qu'ils prissent soin de perfectionner, autant que possible, la technique d'un art si constamment utile. On a recueilli dans les catacombes, outre de menus objets usuels : 1° des verres formés, comme celui de Pompeï, de couches superposées, aux teintes variées ; la couche intérieure constitue le fond et la couche du dessus est découpée en relief ; 2° des verres taillés et gravés à coups de roulette, 3° enfin et surtout des verres dorés. Pour fabriquer ces derniers on insérait entre deux disques de verre, réunis ensuite par fusion, une mince feuille d'or découpée dessinant des figures et des inscriptions ; on aperçoit le sujet par transparence ; grâce à cette ingénieuse disposition, on arrivait à faire tenir sur des surfaces très petites des scènes souvent fort développées et d'une remarquable finesse d'exécution. Ces petits médaillons de verre doré faisaient le fond de vases plats ou de coupes qu'on offrait comme cadeaux, qu'on utilisait dans les agapes ou repas religieux des chrétiens, qu'on employait enfin comme calices. Tous ces objets étaient extrêmement fragiles ; leurs débris seuls sont parvenus jusqu'à nous, sans que nous ayons d'exemplaires complets ; les fonds de coupes ou de vases, qui en formaient l'élément essentiel et le plus intéressant, sont eux-mêmes souvent écornés et endommagés. On en connaît un assez grand nombre. Buonarroti le premier les étudia au xviii^e siècle ; Garrucci, au xix^e, reprit et compléta son travail ; il en réunit trois cent quarante, provenant tous de Rome et datant, comme en témoignent l'aspect des figures et la forme des lettres dans les inscriptions, du iii^e et du iv^e siècle : il y a là un art nettement localisé dans l'espace et dans le temps, particulier à une ville et à une époque. La conservation des fragments mêmes, après que les pièces entières ont été brisées, s'explique par l'usage qu'on en a fait ; on les déposait dans les tombes en souvenir, on les encastrait dans la maçonnerie qui fer-

maît la face extérieure des *loculi*, ou encore on les insérait dans de larges coupes nouvelles comme autant de petits médaillons décoratifs. Les sujets des verres dorés n'ont rien que nous n'ayons déjà maintes fois rencontré ailleurs : quelques motifs purement décoratifs tirés de la mythologie, quelques symboles juifs comme le chandelier à sept branches, et surtout le Christ, la Vierge, les saints ; parfois les artistes se sont risqués à imiter les vastes compositions des mosaïques absidales dans les basiliques ; ils nous montrent, par exemple, saint Pierre à qui le Christ, en présence des disciples, enseigne et transmet la Loi nouvelle.

Nous savons maintenant ce qu'a produit à Rome, dans toutes les branches et dans toutes les directions, l'art chrétien primitif. Que vaut-il, en somme, et quel jugement convient-il de porter sur lui ? On l'a souvent apprécié trop sévèrement. Un juge difficile et prévenu, ennemi juré des mauvaises traditions classiques, Courajod, prétend qu'il est né caduc et vieillot. Cette sentence est excessive. Il semble, au contraire, que cet art offre un mélange singulier et attrayant d'éléments anciens qui ne sont pas encore caducs et d'éléments nouveaux, vraiment jeunes, fraîchement imaginés. Les artistes chrétiens ne pouvaient faire autrement au début que de continuer les pratiques de leurs devanciers et contemporains païens ; mais, très vite, ils ont insufflé aux vieilles formes un esprit original. Par la faute même des époques de décadence générale où ils vivaient, leur technique est souvent gauche, bien qu'il arrive cependant qu'elle dénote par endroits, pour les vases dorés surtout, une finesse et une ingéniosité merveilleuses. Leur inspiration, en tout cas, est constamment élevée et généreuse. Sur leurs fresques, leurs sarcophages, leurs verres, ils ont traduit avec sincérité, avec émotion, les idées du christianisme naissant. Ils nous font pénétrer plus avant dans l'intelligence d'une époque lointaine et difficile à connaître. Ils nous aident à mieux comprendre ce qu'étaient et ce que pensaient les hommes qui ont creusé les catacombes romaines et qui y dorment leur dernier sommeil.

Note bibliographique. — Il est nécessaire, au terme de ces leçons, de rappeler les titres des principales publications consacrées, pendant les quarante dernières années, aux catacombes de Rome et à l'archéologie chrétienne en général :

J.-B. de Rossi, *Inscriptiones christianæ urbis Romæ*, ouvrage inachevé, Rome, in-folio, tome I, 1857 ; tome II, 1^{re} partie, 1888 ;

J.-B. de Rossi, *Roma sotterranea*, ouvrage inachevé, Rome, in-

folio, tome I, 1864 ; tome II, 1867 ; tome III, 1877 ; supplément par O. Jozzi, 1898 ;

J. Spencer Northcole et W.-R. Brownlow, *Rome souterraine, résumé des découvertes de M. de Rossi*, traduit de l'anglais par P. Allard, Paris, in-8°, 1872 ;

R. Garrucci, *Storia dell' arte christiana*, Prato, six volumes in-folio, 1873-1881 ;

Th. Roller, *Les Catacombes de Rome, histoire de l'art et des croyances religieuses pendant les premiers siècles du christianisme*, Paris, deux volumes in-folio, 1881 ;

V. Schultze, *Die Katakomben*, Leipzig, in-8°, 1882 ;

A. Pératé, *L'Archéologie chrétienne*, Paris, in-8°, 1892 ;

H. Marucchi, *Eléments d'archéologie chrétienne*, Paris et Rome, in-8°, tome I : *Notions générales*, 1899 ; tome II : *Itinéraire des catacombes romaines*, 1900 (nouvelle édition de ce tome, très augmentée, en italien, sous ce titre : *Le Catacombe romane*, Rome, 1903) ;

A. Baudrillart, *Les Catacombes de Rome*, Paris, deux petits volumes in-12°, 1903 ;

G. Wilpert, *Roma sotterranea ; le pitture delle catacombe romane*, Rome, in-folio, 1903.

Voir, en outre, les collections du *Bullettino di archeologia cristiana*, publié à Rome par J.-B. de Rossi de 1863 à 1895, et du *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*, Rome, depuis 1895.

Sur l'histoire du christianisme à Rome aux premiers siècles, consulter notamment :

E. Renan, *Les Origines du christianisme*, Paris, sept volumes in-8°, 1863-1882 ;

L. Duchesne, *Les Origines chrétiennes* (Cours autocopie), Paris, 1878-1881 ;

P. Allard, *Histoire des persécutions*, Paris, cinq volumes in-8°, 1885-1890.

Les dictionnaires ou répertoires suivants doivent être aussi mentionnés :

A. Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, Paris, in-8°, 1^{re} édition, 1863 ; 2^e édition, 1877 ;

W. Smith, *A Dictionary of christian antiquities*, Londres, deux volumes in-8°, 1876-1880 ;

F.-X. Kraus, *Real Encyclopädie der christlichen Alterthümer*, Fribourg-en-Brisgau, deux volumes in-8°, 1882-1886 ;

F. Cabrol, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, Paris, in-4°, en cours de publication depuis 1903.

M. BESNIER.

Table des matières

Année 1903-1904

LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^e siècle.

		Date du n ^o .	Page.	Tome.
Corneille : <i>Le Cid</i>	<i>G. Deschamps</i> .	31 mars 04,	179,	II
Scarron : <i>Le Roman comique</i>	<i>N. M. Bernardin</i> .	5 mai 04,	385,	II
Molière : <i>Les Fâcheux</i>	—	17 déc. 03,	252,	I
— <i>L'Ecole des Femmes</i>	—	25 févr. 04,	749,	I
— <i>Le Misanthrope</i>	<i>H. Chantavoine</i> .	17 mars 04,	83,	II
La Fontaine fabuliste :				
— le philosophe	<i>A. Gazier</i> .	26 nov. 03,	124,	I
— le poète	—	3 déc. 03,	172,	I
— l'écrivain	—	24 déc. 03,	321,	I
— ses rivaux et ses imitateurs	—	21 janv. 04,	309,	I
— —	—	4 févr. 04,	601,	I
— —	—	18 févr. 04,	695,	I
— ses illustrateurs	—	10 mars 04,	11,	II
— Conclusion	—	7 avril 04,	214,	II
Bossuet orateur : l'homme	—	14 avril 04,	270,	II
— les débuts	—	28 avril 04,	358,	II
— époque de Metz	—	12 mai 04,	451,	II
— —	—	26 mai 04,	536,	II
Racine : <i>Britannicus</i>	<i>G. Deschamps</i> .	12 nov. 03,	32,	I
— <i>Mithridate</i>	—	17 déc. 03,	280,	I

XVIII^e siècle.

Les poètes secondaires de la première

moitié du XVIII^e siècle :

— Colardeau	<i>E. Faquet</i> .	19 nov. 03,	66,	I
— —	—	26 nov. 03,	114,	I
— —	—	10 déc. 03,	201,	I
— Dorat	—	10 déc. 03,	203,	I
— —	—	31 déc. 03,	337,	I
— —	—	14 janv. 04,	441,	I
— —	—	21 janv. 04,	481,	I
— Grécourt	—	28 janv. 04,	529,	I
— Desforges Maillard	—	4 févr. 04,	577,	I
— Barthe	—	11 févr. 04,	625,	I
— Thomas	—	11 févr. 04,	627,	I
— —	—	18 févr. 04,	673,	I
— Rulhière	—	18 févr. 04,	679,	I

		Date du n°.	Page. Tot.
Poètes secondaires de la deuxième			
moitié du xviii ^e siècle (<i>suite</i>).	<i>E. Faguet.</i>	25 févr. 04,	721,
— le père du Cerceau.	—	3 mars 04,	769,
— le président Hénault.	—	3 mars 04,	773,
— —	—	31 mars 04,	145,
— Sedaine	—	31 mars 04,	150,
— le chevalier de Boufflers.	—	7 avril 04,	193,
— —	—	14 avril 04,	241,
— le cardinal de Bernis.	—	21 avril 04,	299,
— —	—	28 avril 04,	337,
— —	—	12 mai 04,	433,
— —	—	19 mai 04,	494,
— —	—	2 juin 04,	577,
— Lefranc de Pompignan.	—	9 juin 04,	625,
— —	—	16 juin 04,	673,
— Watelet.	—	30 juin 04,	769,
— —	—	7 juill. 04,	817,
Beaumarchais : le <i>Mariage de Figaro</i>	<i>L. Claretie.</i>	7 janv. 04,	385,

XIX^e siècle.

Lamartine ; sa jeunesse.	<i>M. Maïsson.</i>	16 juin 04,	704,
Casimir Delavigne : <i>Les Enfants d'Edouard</i>	<i>J. Dieulafoy.</i>	18 févr. 04,	705,
Antony Deschamps.	<i>E. des Essarts.</i>	26 mai 04,	556,
Sainte-Beuve ; son <i>Port-Royal</i>	<i>V. Giraud.</i>	28 janv. 04,	554,
— —	—	4 févr. 04,	611,
George Sand.	<i>N. M. Bernardin.</i>	2 juin 04,	586,
Auguste Barbier.	<i>E. des Essarts.</i>	26 mai 04,	556,
La comtesse Diane.	<i>G. Rebière.</i>	2 juin 04,	610,

LITTÉRATURE LATINE

La comédie romaine :— d'Ennius à			
Luscius Lanuvinus.	<i>G. Michaut.</i>	24 mars 04,	177,
— l'interrègne entre Plaute			
et Térence : Cæcilius Statius.	—	5 mai 04,	408,
L'école poétique nouvelle au temps de			
Cicéron.	<i>P. de Labriolle.</i>	30 juin 04,	809,
Les traités philosophiques de Cicéron			
et les premiers apologistes chré-			
tiens à Rome.	<i>C. Thiaucourt.</i>	7 janv. 04,	408,
L'histoire à Rome :			
— Trogue Pompée.	<i>J. Martha.</i>	21 déc. 03,	314,
— —	—	14 janv. 04,	450,

l'histoire à Rome (*suite*) :

—	l'histoire et la liberté sous Auguste et ses suc- cesseurs.	<i>J. Martha.</i>	11 févr. 04, 635,	I
—	—	—	3 mars 04, 776,	I
—	Velleius Paterculus. . . .	—	24 mars 04, 110,	I
—	Valère Maxime.	—	31 mars 04, 155,	II
—	Quinte-Curce.	—	28 avril 04, 345,	II
—	—	—	19 mai 04, 503,	II
—	Brutidius Niger.	—	16 juin 04, 684,	II
—	Claude.	—	16 juin 04, 685,	II
—	Aufidius Bassus.	—	16 juin 04, 687,	II
—	Servilius Nonianus. . . .	—	16 juin 04, 687,	II
—	Sénèque le père.	—	16 juin 04, 687,	II
—	Fabius Rusticus.	—	16 juin 04, 688,	II
—	Cluvius Rufus.	—	16 juin 04, 688,	II
—	Pline l'Ancien.	—	16 juin 04, 689,	II

LITTÉRATURE GRECQUE

la civilisation attique du v^e au iv^e siècle :

—	l'Athénien du v ^e siècle. . .	<i>A. Croiset.</i>	24 déc. 03, 306,	I
—	direction générale des es- prits.	—	14 janv. 04, 433,	I
—	Sophocle et la religion de ses contemporains. . . .	—	25 févr. 04, 727,	I
—	l'humanité dans le théâtre de Sophocle	—	17 mars 04, 65,	II
—	—	—	14 avril 04, 255,	II
—	l'Electre de Sophocle. . .	—	21 avril 04, 289,	II
—	l'Antigone de Sophocle . .	—	12 mai 04, 442,	II
—	—	—	9 juin 04, 635,	II
—	—	—	23 juin 04, 721,	II
—	la Tecmesse de Sophocle. .	—	30 juin 04, 778,	II
—	la Déjanire de Sophocle. .	—	30 juin 04, 791,	II
—	—	—	7 juil. 04, 827,	II

LITTÉRATURE ALLEMANDE

opstock ; ses premières années. . .	<i>A. Chuquet.</i>	12 nov. 03, 14,	I
-------------------------------------	--------------------	-----------------	---

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

la comédie de <i>Caliste et Mélébée</i> . . .	<i>D. du Dezert.</i>	23 juin 04, 739,	II
---	----------------------	------------------	----

LITTÉRATURE COMPARÉE

les écrivains russes du xix^e siècle et la litt. française :

— Pouchkine	<i>A. Mansuy.</i>	28 janv. 04, 562,	I
-----------------------	-------------------	-------------------	---

PHILOSOPHIE

Schopenhauer ; sa <i>dialectique éristique</i> .	<i>F. Norden.</i>	19 nov. 03, 84,	
—	—	26 nov. 03, 134,	
—	—	10 déc. 03, 221,	
La psychologie ; son objet	<i>V. Egger.</i>	31 déc. 03, 346,	
—	—	21 janv. 04, 492,	
—	—	11 févr. 04, 643,	
—	—	3 mars 04, 785,	
— sa méthode.	—	10 mars 04, 5,	
—	—	31 mars 04, 163,	
—	—	14 avril 04, 264,	
— l'expérimentation	—	28 avril 04, 352,	
— procédés complémentaires.	—	19 mai 04, 511,	
— méthode extérieure.	—	26 mai 04, 529,	
— sciences psychologiques	—	9 juin 04, 645,	
— classification des faits de conscience	—	16 juin 04, 691,	
— les lois de l'âme.	—	23 juin 04, 732,	
—	—	30 juin 04, 788,	
L'idée de temps.	<i>E. Joyau.</i>	21 avril 04, 316,	

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Descartes ; sa vie, son caractère.	<i>E. Faguet.</i>	12 nov. 03, 19,	
— ses idées générales	—	3 déc. 03, 162,	
— ses idées morales.	—	17 déc. 03, 241,	
—	—	24 déc. 03, 289,	
— l'écrivain	—	24 déc. 03, 298,	
— son influence	—	24 déc. 03, 301,	
Malebranche ; sa vie.	—	10 mars 04, 1,	
— ses idées générales.	—	17 mars 04, 59,	
— le moraliste.	—	24 mars 04, 97,	
— le critique.	—	24 mars 04, 104,	
— l'écrivain	—	24 mars 04, 107,	
Le positivisme d'A. Comte	<i>E. Boutroux.</i>	19 mai 04, 481,	
M. Louis Liard ; sa vie	<i>G. Rebière.</i>	12 nov. 03, 1,	
— le philosophe	—	19 nov. 03, 49,	
—	—	26 nov. 03, 97,	
— l'écrivain, le savant.	—	26 nov. 03, 107,	
— l'administrateur	—	3 déc. 03, 145,	
—	—	10 déc. 03, 193,	
— l'homme	—	10 déc. 03, 197,	

HISTOIRE

Histoire de l'art et de la civilisation au Moyen Age	<i>L. Bréhier.</i>	7 janv. 04, 398,	
---	--------------------	------------------	--

**Transformations politiques et sociales
des sociétés européennes au XIX^e
siècle :**

— l'Espagne et le Portugal depuis 1815	Ch. Seignobos.	12 nov. 03,	23,	I
— la Suisse depuis 1800.	—	19 nov. 03,	74,	I
— Pays-Bas et Belgique depuis 1800	—	3 déc. 03,	182,	I
— l'Autriche-Hongrie depuis 1859	—	10 déc. 03,	212,	I
— l'Allemagne depuis 1859.	—	17 déc. 03,	270,	I
— l'Empire russe depuis 1855.	—	31 déc. 03,	353,	I
— Empire ottoman et Etats chré- tiens des Balkans.	—	14 janv. 04,	459,	I
— les territoires et les alliances depuis 1854	—	21 janv. 04,	499,	I

**Les phénomènes généraux en histoire;
conditions universelles communes à
toutes les sociétés :**

— Objet et méthode du cours.	Ch. Seignobos.	28 janv. 04,	545,	I
— la langue.	—	28 janv. 04,	550,	I
— la nation.	—	4 févr. 04,	591,	I
— l'Etat.	—	4 févr. 04,	596,	I
— — — — —	—	11 févr. 04,	650,	I
— le gouvernement personnel	—	11 févr. 04,	653,	I
— — — — —	—	18 févr. 04,	684,	I
— le gouvernement oligarchique.	—	18 févr. 04,	687,	I
— la démocratie.	—	3 mars 04,	792,	I
— la monarchie impersonnelle.	—	3 mars 04,	795,	I
— — — — —	—	10 mars 04,	19,	II
— la monarchie limitée.	—	10 mars 04,	22,	II
— le gouvernement représen- tatif.	—	24 mars 04,	118,	II
— les fonctionnaires.	—	31 mars 04,	169,	II
— le gouvernement local.	—	7 avril 04,	203,	II
— les agents du culte.	—	4 avril 04,	278,	II
— les agents de guerre.	—	21 avril 04,	305,	II
— le personnel fiscal.	—	28 avril 04,	366,	II
— le service de la justice.	—	12 mai 04,	459,	II
— la division en classes.	—	19 mai 04,	516,	II
— la guerre.	—	26 mai 04,	544,	II
— relations entre les Etats.	—	2 juin 04,	599,	II
— la division en partis.	—	9 juin 04,	652,	II
— les luttes intérieures.	—	7 juil. 04,	838,	II

PHILOGOLOGIE

La philologie romane	C. Morel.	31 déc. 03,	362,	I
--------------------------------	-----------	-------------	------	---

ARCHÉOLOGIE

Les catacombes de Rome ; explorations

modernes	M. Besnier.	25 fév.	04, 735,	I
— leur histoire dans l'antiquité.	—	10 mars	04, 27,	II
— inscription générale.	—	17 mars	04, 73,	II
— souvenirs de St Pierre et St Paul.	—	7 avril	04, 225,	II
— souvenirs de la persécution de saint Domitien.	—	5 mai	04, 398,	II
— les ^{ne} et ^{me} siècles.	—	12 mai	04, 469,	II
— la catacombe de Calliste.	—	12 mai	04, 471,	II
— catacombes des ^{me} et ^{ve} siècles.	—	26 mai	04, 563,	II
— les peintures ; caractères généraux.	—	6 juin	04, 662,	II
— — — — —	—	23 juin	04, 757,	II
— la sculpture et les arts mineurs.	—	7 juil.	04, 849,	II

BIBLIOGRAPHIE

Auteurs latins.

Térence : <i>l'Eunuque</i>	H. Bornecque.	26 nov.	03, 140,	I
Cicéron : <i>De Signis</i>	—	26 nov.	03, 142,	I
Salluste : <i>Catilina</i>	—	26 nov.	03, 141,	I
Virgile : <i>Eglogues ; Ciris</i>	—	26 nov.	03, 141,	I
Juvénal : <i>Satires</i>	—	26 nov.	03, 143,	I
Tacite : <i>Histoires</i>	—	26 nov.	03, 140,	I

Auteurs anglais.

Chaucer : <i>The Marchantes Tale</i>	W. Thomas.	7 janv.	04, 419,	I
Spenser : <i>A View of the Present State of Ireland</i>	—	7 janv.	04, 420,	I
Shakspeare : <i>King Lear</i>	—	7 janv.	04, 420,	I
Dekker : <i>The Shoemakers' Holiday</i>	—	7 janv.	04, 421,	I
Milton : <i>Prose Writings</i>	—	7 janv.	04, 422,	I
Swift : <i>The Battle of the Books</i>	—	7 janv.	04, 423,	I
Gray : <i>Poems</i>	—	7 janv.	04, 424,	I
Byron : <i>Don Juan</i>	—	7 janv.	04, 424,	I
Dickens : <i>The Pickwick Papers</i>	—	7 janv.	04, 425,	I
Poe : <i>Poems</i>	—	7 janv.	04, 426,	I
Merediths : <i>The Egoist</i>	—	7 janv.	04, 427,	I
Green : <i>A short History of the English People</i>	—	7 janv.	04, 427,	I

Sujets de devoirs, leçons et compositions. — Soutenances de thèses. — Ouvrages signalés. — Renseignements divers.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de quarante-huit pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, sérieusement rédigés, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole, nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la *Revue des Cours et Conférences* est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la *Revue des Cours et Conférences*, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de notre temps.

Comme par le passé, la *Revue des Cours et Conférences* donnera les conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et dont le programme, qui vient de paraître, semble des plus attrayants. Nous continuerons et achèverons la publication des Cours professés au *Collège de France* et à la *Sorbonne* par MM. Emile Faguet, Alfred Croiset, Jules Martha, Augustin Gazier, Victor Egger, Charles Seignobos, etc., etc. (ces noms suffisent, pensons-nous, pour rassurer nos lecteurs), en attendant la réouverture des cours de la nouvelle année scolaire. De plus, chaque semaine, nous publierons des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des programmes d'auteurs, des comptes rendus des soutenances de thèses.

A NOS ABONNÉS

Ce numéro est le dernier de l'année scolaire; la *Revue* paraîtra de nouveau, après les vacances, à partir du 10 novembre. Nous ne saurions trop engager nos abonnés à renouveler dès maintenant leur souscription, pour éviter tout retard dans l'envoi des premiers numéros et dans le service de correction des devoirs. — A tous nous disons : « Au revoir ! » et merci ! »

TARIF DES CORRECTIONS DE COPIE

Agrégation. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 5 fr.

Licence et certificat d'aptitude. — Dissertation latine ou française, thème et version ensemble, ou deux thèmes, ou deux versions. 3 fr.

Chaque copie adressée à la Rédaction doit être accompagnée d'un mandat-poste et de la bande du dernier numéro paru, car les abonnés seuls ont droit aux corrections de devoirs. Ces corrections sont faites par des professeurs agrégés de l'Université, dont quelques-uns même sont membres des jurys d'examens. Les sujets peuvent être pris ailleurs que dans la *Revue*, mais doivent, en ce cas, être joints in extenso à la copie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

PARIS — 15, Rue de Cluny — PARIS

LIVRES

DE

DISTRIBUTIONS DE PRIX

Tous les ouvrages sont illustrés de nombreuses gravures

320 VOLUMES en 15 séries

Nous envoyons franco sur demande :

Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
ENSEIGNEMENT SECONDAIRE,

Le Catalogue de Livres pour distributions de prix
ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

Nous envoyons également franco sur demande :

LE LIVRE DES VACANCES, plaquette illustrée, renfermant plus de 300 analyses d'ouvrages de lecture et de prix pour Ecoles primaires et Ecoles primaires supérieures, à toutes les personnes désireuses de faire un choix de livres pour les prochaines distributions de prix. Pour recevoir cette brochure, il suffit d'adresser une carte de visite sous bande, timbrée à un centime, à M. l'Administrateur de la Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 15, rue de Cluny, PARIS.

This book should be returned
the Library on or before the last d
stamped below.

A fine of five cents a day is incurr
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

DUE MAY 24 1915

DUE DEC 18 1911

~~DUE DEC 23 '33~~

Widener Library



3 2044 105 325 120